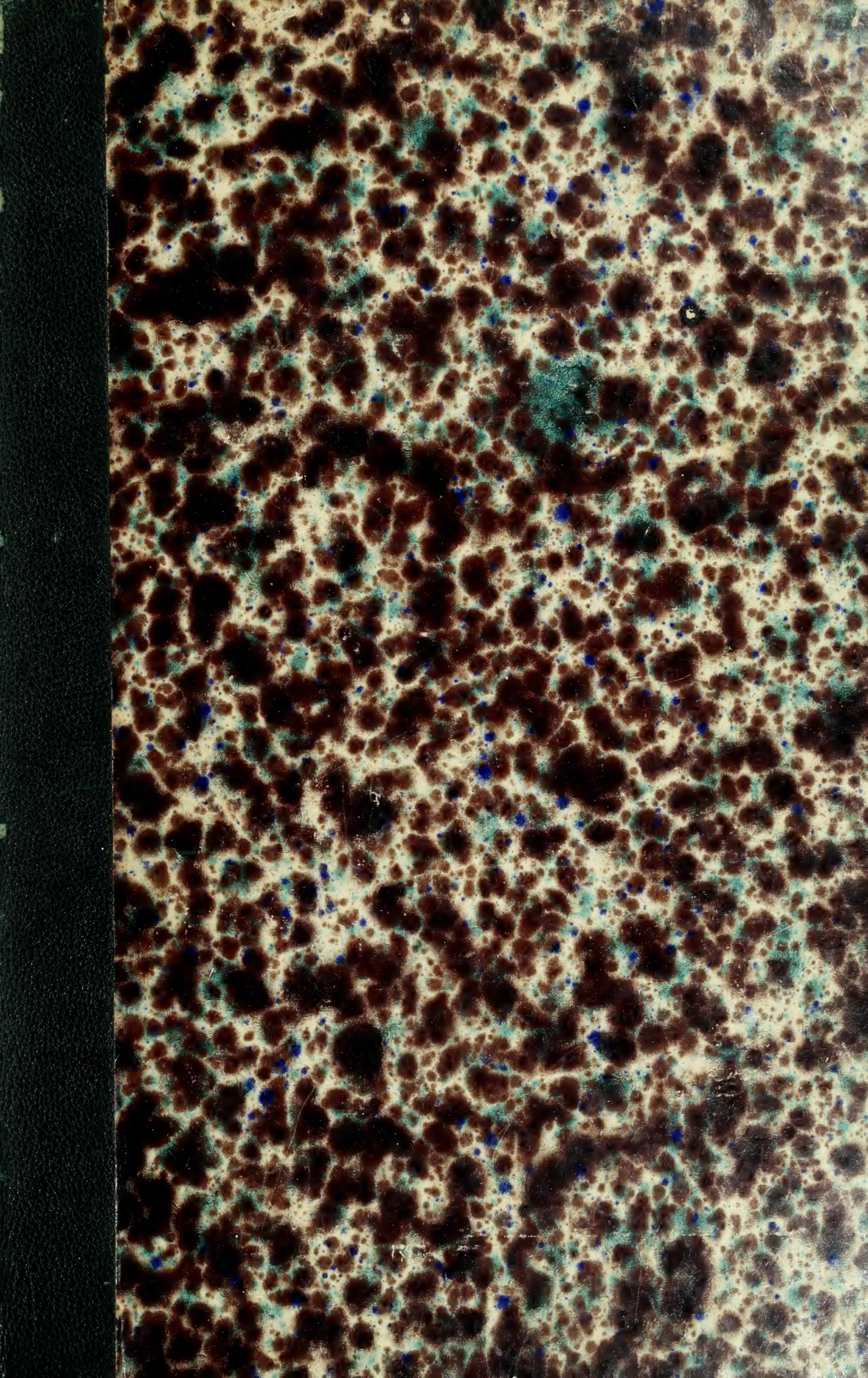






ŒUVRES

DE

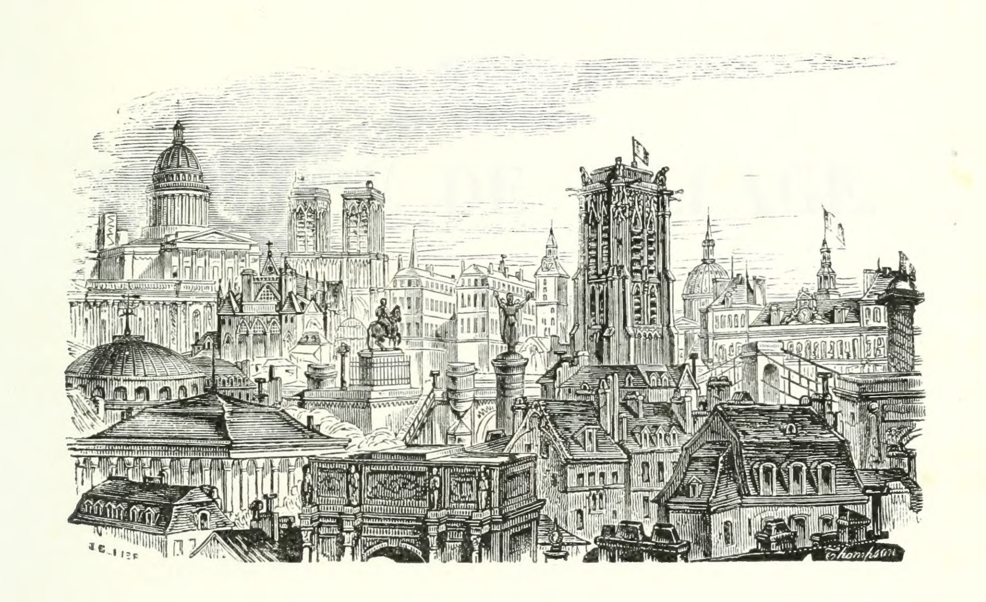
H. DE BALZAC.

ŒUVRES

DE

H. DE BALZAC.

TOME SEPTIÈME.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1840

VÉRONIQUE,

SUITE

DU CURÉ DE VILLAGE.

VÉRONIQUE.

I

LES MARCHANDS FORAINS.

L'histoire de la commune de Montégnac a été mêlée par la Providence à la vie d'une personne qui, sans doute, est encore, entre les mains de monsieur Bonnet, l'instrument avec lequel s'achève son œuvre de pieuse restauration. Par quelles voies fut conduite cette grande et belle bienfaitrice de tout un canton, et quelle fut sa pensée mère? sa vie connue le dira peut-être. Cette femme est aujourd'hui si souveraine à Montégnac que chacun comprendra pourquoi sa biographie occupe une aussi grande étendue dans ce récit. D'ailleurs, quelques-uns des personnages en scène dans la cause célèbre des Tascheron, se retrouvent dans la vie de Véronique. Aussi peut-être s'apercevra-t-on que cette histoire marche sans aucune solution de continuité. Seulement le genre des événements, qui sous le doigt de Dieu convergent à un grand résultat, exigeait cette division; elle était dans la nature, elle devait être dans l'art.

Dans le bas-Limoges, au coin de la rue de la Vieille-Poste et de la rue de la Cité, se trouvait, il y a vingt ans, une de ces boutiques auxquelles il semble que rien n'ait été changé depuis le moyen âge. De grandes dalles cassées en mille endroits, posées sur le sol qui se montrait humide par place, auraient fait tomber quiconque n'eût pas observé les creux et les élévations de ce singulier carrelage. Les murs poudreux laissaient voir une bizarre mosaïque de bois et de briques, de pierres et de fer tassés avec une solidité due au temps, peut-être au hasard. Le plancher, composé de poutres colossales, pliait depuis plus de cent ans sans rompre sous le poids des étages supérieurs. Bâtis en colombage, ces étages étaient à l'extérieur couverts en ardoises clouées de manière à dessiner des figures géométriques, et offraient la naïve image des constructions bourgeoises du vieux temps. Aucune des croisées encadrées de bois, jadis brodées de sculptures mais détruites par les intempéries de l'atmosphère, ne se tenait d'aplomb : les unes donnaient du nez, les autres rentraient, quelques-unes voulaient se disjoindre; toutes avaient du terreau apporté on ne sait comment dans les fentes creusées par la pluie, et d'où s'élançaient au printemps quelques fleurs légères, de timides plantes grimpantes et des herbes grêles. La mousse veloutait les toits et les appuis. Le pilier du coin, quoique en maçonnerie composite, c'est-à-dire de pierres mêlées de briques et de cailloux, effrayait le regard par sa courbure. Il paraissait devoir céder quelque jour sous le poids de la maison dont le pignon se trouvait en surplomb d'environ un demi-pied. Aussi l'autorité municipale et la grande voirie firent-elles abattre cette maison après l'avoir achetée, afin d'élargir le carrefour. Ce pilier, situé à l'angle des deux rues, se recommandait aux amateurs d'antiquités limousines par une

jolie niche sculptée où se voyait une Vierge mutilée pendant la révolution. Les bourgeois à prétentions archéologiques remarquaient au-dessous les traces de la marge en pierre destinée à recevoir les chandeliers où la piété publique allumait des cierges, mettait ses ex-voto et des fleurs.

Au fond de la boutique, un escalier de bois vermoulu conduisait aux deux étages supérieurs surmontés d'un grenier. La maison, adossée aux deux maisons voisines, n'avait point de profondeur, et ne tirait son jour que des croisées. Chaque étage ne contenait que deux petites chambres, éclairées chacune par une croisée, donnant l'une sur la rue de la Cité, l'autre sur la rue de la Vieille-Poste. Au moyen âge, aucun artisan n'était mieux logé. Cette maison avait évidemment appartenu jadis à des faiseurs de haubergeons, à des armuriers, à des couteliers, à quelques maîtres dont le métier ne haïssait pas le plein air. Il était impossible d'y voir clair sans que les volets ferrés fussent enlevés sur chaque face, où de chaque côté du pilier il y avait une porte, comme dans beaucoup de magasins situés à l'encoignure de deux rues. A chaque porte, après le seuil en belle pierre usée par les siècles, commençait un petit mur à hauteur d'appui, dans lequel était une rainure répétée à la poutre d'en haut sur laquelle reposait le mur de chaque façade. Depuis un temps immémorial on glissait de grossiers volets dans cette rainure, on les assujettissait par d'énormes bandes de fer boulonnées; puis, les deux portes une fois closes par un mécanisme semblable, les marchands se trouvaient dans leur maison comme dans une forteresse.

En examinant l'intérieur que, pendant les premières vingt années de ce siècle, les Limousins virent encombré de ferrailles, de cuivre, de ressorts, de fers de roues, de cloches et de tout ce que les démolitions donnent de métaux, les gens qu'intéressait ce débris de la vieille ville, y remarquaient la place d'un tuyau de forge, indiqué par une longue traînée de suie, détail qui confirmait les conjectures des archéologues sur la destination primitive de la boutique. Au premier étage, était une chambre et une cuisine; au second, deux chambres. Le grenier servait de magasin pour les objets plus délicats que ceux jetés pêle-mêle dans la boutique.

Cette maison, louée d'abord, fut plus tard achetée par un nommé Sauviat, marchand forain, qui, de 1792 à 1799, parcourut les campagnes dans un rayon de cinquante lieues autour de l'Auvergne, en y échangeant des poteries, des plats, des assiettes, des verres, enfin les choses nécessaires aux plus pauvres ménages, contre de vieux fers, des cuivres, des plombs, contre tout métal sous quelque forme qu'il se déguisât. Il donnait une casserole en terre brune de deux sous pour une livre de plomb, ou pour deux livres de fer, bêche cassée, houe brisée, vieille marmite fendue. Toujours juge en sa propre cause, l'Auvergnat pesait lui-même sa ferraille. Dès la troisième année, il joignit à ce commerce celui de la chaudronnerie. Enfin, en 1793, il put acquérir un château vendu nationalement, et le dépeça. Le gain qu'il fit, il le répéta sans doute sur plusieurs points de la sphère où il opérait. Puis, plus tard ces premiers essais lui donnèrent l'idée de proposer une affaire en grand à l'un de ses compatriotes à Paris. Ainsi, la bande noire, si célèbre par ses dévastations, naquit dans la cervelle du vieux Sauviat, le marchand forain que tout Limoges vit pendant vingt-sept ans dans cette pauvre boutique, au milieu de ses cloches cassées, de ses fléaux, de ses chaînes, de ses potences, de ses gouttières en plomb tordu, de ses ferrailles de toute espèce. On doit lui rendre la justice de dire qu'il ne connut jamais ni la célébrité, ni l'étendue de cette association; il n'en profita que dans la proportion des capitaux qu'il avait confiés à la fameuse maison Brézac.

Fatigué de courir les foires et les villages, l'Auvergnat s'établit à Limoges, où il avait, en 1797, épousé la fille d'un chaudronnier veuf nommé Champagnac. Quand mourut son beau-père, il acheta la maison où il avait établi d'une manière fixe son commerce de ferrailleur, après l'avoir exercé pendant trois ans encore en compagnie de sa femme dans les campagnes. Sauviat atteignait à sa cinquantième année quand il avait épousé la fille au vieux Champagnac, laquelle, de son côté, ne devait pas avoir moins de trente ans. La Champagnac n'était ni belle, ni jolie; mais elle était née en Auvergne, elle avait cette grosse encolure qui permet aux femmes de résister aux plus durs travaux, elle accompagnait Sauviat dans ses courses, elle rapportait du fer ou du plomb sur son dos, et conduisait le méchant fourgon plein de poteries avec lesquelles son mari faisait une usure déguisée. Elle était brune, colorée, et jouissait d'une riche santé. Elle montrait, en riant, des dents blanches, hautes et larges comme des amandes. Elle avait le buste et les hanches de ces femmes que la nature a faites pour être mères. La Champagnac ne s'était pas mariée à cause du *sans dot* de Harpagon que pratiquait son père, sans avoir jamais lu Molière. Sauviat ne s'effraya point du *sans dot*. D'ailleurs, un homme de cinquante ans ne devait pas élever de difficultés; puis sa femme allait lui éviter la dépense d'une servante. Il n'ajouta rien au mobilier de sa chambre, où, depuis le jour de ses noces jusqu'au jour de son déménagement, il n'y eut jamais qu'un lit à colonnes, orné d'une pente découpée et de six rideaux en serge verte, un bahut,

une commode, quatre fauteuils, une table et un miroir, le tout rapporté de différentes localités. Le bahut contenait dans sa partie supérieure une vaisselle en étain dont toutes les pièces étaient dissemblables. Chacun peut imaginer la cuisine d'après la chambre à coucher. Ni le mari, ni la femme ne savaient lire, léger défaut d'éducation qui ne les empêchait pas de compter admirablement et de faire le plus florissant de tous les commerces. Sauviat n'achetait aucun objet sans la certitude de pouvoir le revendre à cent pour cent de bénéfice. Pour éviter la tenue des livres et d'une caisse, il payait et vendait au comptant. Il avait d'ailleurs une mémoire si parfaite, qu'un objet restât-il cinq ans dans sa boutique, sa femme et lui se rappelaient, à un liard près, le prix d'achat, enchéri chaque année des intérêts. Excepté pendant le temps où elle vaquait aux soins du ménage, la Sauviat était toujours assise sur une mauvaise chaise en bois adossée au pilier de sa boutique, elle tricotait en regardant les passants, veillant à sa ferraille et la vendant, la pesant elle-même si Sauviat était en course pour des acquisitions. A la pointe du jour, on entendait le ferrailleur travailler ses volets, le chien se sauvait par les rues, et bientôt la Sauviat venait aider son homme à mettre sur les appuis naturels que les petits murs formaient rue de la Vieille-Poste et rue de la Cité, des sonnettes, de vieux ressorts, des grelots, des canons de fusil cassés, des brimborions de leur commerce qui servaient d'enseigne et donnaient un air assez misérable à cette boutique où souvent il y avait pour vingt mille francs de plomb, d'acier et de cloches. On soupçonna longtemps Sauviat de rogner les louis d'or et les écus. Jamais, ni l'ancien brocanteur forain, ni sa femme, ne parlèrent de leur fortune, ils la cachaient comme un malfaiteur cache un crime. Quand mourut Champagnac, ils ne firent point d'inventaire, ils fouillèrent avec l'intelligence des rats tous les coins de sa maison, la laissèrent nue comme un cadavre, et vendirent eux-mêmes ses chaudronneries dans leur boutique. Une fois par an, en décembre, Sauviat allait à Paris, et se servait de la voiture publique. Aussi, les observateurs du quartier présumaient-ils que, pour dérober la connaissance de sa fortune, le ferrailleur opérait ses placements lui-même à Paris. On sut plus tard que, lié dans sa jeunesse avec un des plus célèbres marchands de métaux de Paris, Auvergnat comme lui, ses fonds prospéraient dans la caisse de la maison Brézac, la colonne de cette fameuse association appelée la bande noire, qui s'y forma, comme il a été dit, d'après le conseil de Sauviat, un des participants.

Sauviat était un petit homme gras, à figure fatiguée, doué d'un air de probité qui séduisait le chaland et lui servait à bien vendre par la sécheresse de ses affirmations et la parfaite indifférence de son attitude. Son teint coloré se devinait difficilement sous la poussière métallique et noire qui saupoudrait ses cheveux crépus, sa figure marquée de petite vérole. Son front ne manquait pas de noblesse, il ressemblait au front classique prêté par tous les peintres à saint Pierre, le plus rude et le *peuple* des apôtres, quoique le plus fin. Ses mains étaient celles du travailleur infatigable, larges, épaisses, carrées et ridées par des espèces de crevasses solides. Son buste offrait une musculature indestructible. Il ne quitta jamais son costume de marchand forain : gros souliers ferrés, bas bleus tricotés par sa femme et cachés sous des guêtres en cuir, pantalon de velours vert-bouteille, gilet à carreaux d'où pendait la clef en cuivre de sa montre d'argent, attachée par une chaîne en fer que l'usage rendait poli et luisant comme de l'acier, une veste à petites basques en velours pareil au pantalon, puis autour du cou une cravate en rouennerie usée par la barbe qui la frottait. Pour les dimanches et jours de fête, Sauviat avait une redingote de drap marron si bien soignée, qu'il ne la renouvela que deux fois en vingt ans.

La vie des forçats peut passer pour luxueuse comparée à celle des Sauviat, qui ne mangeaient de la viande qu'aux jours de fêtes carillonnées. Avant de lâcher l'argent des vivres nécessaires à leur subsistance journalière, la Sauviat fouillait dans ses deux poches cachées entre sa robe et son jupon, et n'en ramenait jamais que de mauvaises pièces rognées, des écus de six francs ou de cinquante-cinq sous, qu'elle regardait avec désespoir avant d'en changer une. La plupart du temps, les Sauviat se contentaient de harengs, de pois rouges, de fromage, d'œufs durs mêlés dans une salade, de légumes assaisonnés de la manière la moins coûteuse. Jamais les Sauviat ne firent de provisions, excepté quelques bottes d'ail ou d'oignons qui ne craignaient rien et ne coûtaient pas grand' chose. Le peu de bois qu'ils consommaient en hiver, la Sauviat l'achetait aux fagotteurs qui passaient, au jour le jour. A sept heures en hiver, à neuf heures en été, le ménage était couché, la boutique fermée et gardée par un énorme chien qui cherchait sa vie dans les cuisines du quartier. La mère Sauviat n'usait pas pour trois francs de chandelle par an.

Cette vie sobre et travailleuse fut animée par une joie, mais une joie naturelle, et pour laquelle les Sauviat firent leurs seules dépenses connues. En 1802, la Sauviat eut une fille, elle s'accoucha toute seule, et vaquait aux soins de son ménage cinq jours après. Elle nourrit elle-même son enfant sur sa chaise en plein vent, continuant à vendre la

ferraille pendant que sa petite tetait. Son lait ne coûtant rien, elle laissa teter pendant deux ans sa fille qui ne s'en trouva pas mal. Véronique etait le plus bel enfant de la basse ville, les passants s'arrêtaient pour la voir. Les voisines aperçurent alors chez le vieux Sauviat quelques traces de sensibilité dont on le croyait entièrement privé. Pendant que sa femme lui faisait à dîner, le marchand gardait entre ses bras la petite, et la berçait en lui chantonnant des refrains auvergnats. Les ouvriers le virent parfois immobile, regardant Véronique endormie sur les genoux de sa mère. Pour elle il adoucissait sa voix rude, il essuyait ses mains à son pantalon pour la prendre. Quand Véronique essaya de marcher, le père se pliait sur ses jambes, et se mettait à quatre pas d'elle en lui tendant les bras, et lui faisant des mines qui contractaient joyeusement les plis métalliques et profonds de sa figure âpre et sévère. Cet homme de plomb, de fer et de cuivre redevint un homme de sang, d'os et de chair. Était-il le dos appuyé contre son pilier, immobile comme une statue, un cri de Véronique l'agitait, il sautait à travers les ferrailles pour la trouver, car elle passa son enfance à jouer avec les débris de châteaux amoncelés dans les profondeurs de cette vaste boutique, sans se blesser jamais; elle allait aussi jouer dans la rue ou chez les voisins, sans que l'œil de sa mère la perdît de vue.

Il n'est pas inutile de dire ici que les Sauviat étaient éminemment religieux. Au plus fort de la révolution, Sauviat observait le dimanche et les fêtes. A deux fois, il manqua de se faire couper le cou pour avoir été entendre la messe d'un prêtre non assermenté. Enfin, il fut mis en prison, justement accusé d'avoir favorisé la fuite d'un évêque, auquel il sauva la vie. Heureusement le marchand forain, qui se connaissait en limes et en barreaux de fer, put s'évader; mais il fut condamné à mort par contumace, et, par parenthèse, ne se présenta jamais pour la purger : il mourut mort. Sa femme partageait ses pieux sentiments, et l'avarice des Sauviat ne cédait qu'à la voix de la religion. Les pieux ferrailleurs rendaient exactement le pain bénit, donnaient aux quêtes, et si le vicaire de Saint-Étienne venait chez eux pour demander des secours, Sauviat ou sa femme allait aussitôt chercher sans façons ni grimaces ce qu'ils croyaient être leur quote part dans les aumônes de la paroisse. La Vierge mutilée de leur pilier fut toujours, dès 1799, ornée de buis à Pâques. Dans la saison des fleurs, les passants la voyaient fêtée par des bouquets rafraîchis dans des cornets de verre bleu, surtout depuis la naissance de Véronique. Aux processions, les Sauviat tendaient soigneusement leur maison de draps chargés de fleurs, et contribuaient à l'ornement, à la construction du reposoir, ornement de leur carrefour. Véronique Sauviat fut donc élevée chrétiennement. Dès l'âge de sept ans, elle eut pour institutrice une sœur grise auvergnate, à qui les Sauviat avaient rendu quelques petits services. Tous deux, assez obligeants tant qu'il ne s'agissait que de leur personne ou de leur temps, étaient serviables à la manière des pauvres gens qui se prêtent eux-mêmes avec une sorte de cordialité. La sœur grise enseigna la lecture et l'écriture à Véronique, elle lui apprit l'histoire du peuple de Dieu, le catéchisme, l'Ancien et le Nouveau Testament, quelque peu de calcul. Ce fut tout.

A neuf ans, Véronique étonna le quartier par sa beauté. Chacun admirait un visage qui pouvait être un jour digne du pinceau des peintres empressés à la recherche du beau idéal. Elle fut nommée *la Petite Vierge*. Elle promettait d'être bien faite et blanche. Sa figure de madone, la voix du peuple l'avait bien nommée, fut complétée par une riche et abondante chevelure blonde qui faisait ressortir la pureté de ses traits. Quiconque a vu la sublime petite Vierge du Titien dans son grand tableau de la Présentation au Temple, saura ce que fut Véronique en son enfance : même candeur ingénue, même étonnement séraphique dans les yeux, même attitude noble et simple, même port d'infante. A onze ans, elle eut la petite vérole, et ne dut la vie qu'aux soins de la sœur Marthe. Pendant les deux mois que leur fille fut en danger, les Sauviat donnèrent à tout le quartier la mesure de leur tendresse. Sauviat n'alla plus aux ventes, il resta tout le temps dans sa boutique, montant chez sa fille, redescendant de moments en moments, la veillant toutes les nuits de compagnie avec sa femme. Sa douleur muette parut trop profonde pour que personne osât lui parler : les voisins le regardaient avec compassion, et ne demandaient des nouvelles de Véronique qu'à la sœur Marthe. Durant les jours où le danger atteignit au plus haut degré, les passants et les voisins virent, pour la seule et unique fois de la vie de Sauviat, des larmes rouler longtemps entre ses paupières et tomber le long de ses joues creuses. Il ne les essuya point, il resta quelques heures comme hébété, n'osant point monter chez sa fille, regardant sans voir. On aurait pu le voler. Véronique fut sauvée; mais sa beauté périt. Sa figure, également colorée par une teinte où le brun et le rouge étaient harmonieusement fondus, resta frappée de mille fossettes qui grossirent sa peau dont la pulpe blanche avait été profondément travaillée. Le front ne put échapper aux ravages du fléau, il devint brun et demeura comme martelé. Rien n'est plus discordant que ces tons de brique sous une chevelure blonde, ils détruisent une harmonie préétablie. Ces

déchirures du tissu, creuses et capricieuses, altérèrent la pureté du profil, la finesse de la coupe du visage, celle du nez, dont la forme grecque se vit à peine, celle du menton, délicat comme le bord d'une porcelaine blanche. La maladie ne respecta que ce qu'elle ne pouvait atteindre : les yeux et les dents. Véronique ne perdit pas non plus l'élégance et la beauté de son corps, ni la plénitude de ses lignes, ni la grâce de sa taille. Elle fut à quinze ans une belle personne, et, ce qui consola les Sauviat, une sainte et bonne fille, occupée, travailleuse, sédentaire.

A sa convalescence et après sa première communion, son père et sa mère lui donnèrent pour habitation les deux chambres situées au second étage. Sauviat, si rude pour lui et pour sa femme, eut alors quelques soupçons du bien-être. Il eut comme une vague idée de consoler sa fille d'une perte qu'elle ignorait. La privation de cette beauté qui faisait l'orgueil de ces deux êtres, leur rendit Véronique encore plus chère et plus précieuse. Un jour Sauviat apporta sur son dos un tapis de hasard, et le cloua lui-même dans la chambre de Véronique. Il garda pour elle, à la vente d'un château, le lit en damas rouge d'une grande dame, et les rideaux, les fauteuils et les chaises en même étoffe. Il meubla de vieilles choses, dont il ne connut jamais tout le prix, les deux pièces où vivait sa fille. Il mettait des pots de réséda sur l'appui de la fenêtre, il rapportait de ses courses des rosiers, des œillets que lui donnaient sans doute les jardiniers ou les aubergistes. Si Véronique avait pu faire des comparaisons et connaître le caractère, les mœurs, l'ignorance de ses parents, elle aurait su combien il y avait d'affection dans ces petites choses ; mais elle les aimait avec un naturel exquis et sans réflexion. Véronique avait le plus beau linge que sa mère pouvait trouver chez les marchands. La Sauviat laissait sa fille libre de s'acheter pour ses vêtements les étoffes qu'elle désirait. Le père et la mère étaient heureux de la modestie de leur fille qui n'avait aucun goût ruineux. Véronique se contentait d'une robe de soie bleue pour les jours de fêtes, et portait, les jours ouvrables, une robe de gros mérinos en hiver, d'indienne rayée en été. Le dimanche elle allait aux offices avec son père et sa mère, à la promenade après vêpres le long de la Vienne ou aux alentours. Les jours ordinaires, elle demeurait chez elle, occupée à remplir de la tapisserie dont elle donnait le prix aux pauvres, ayant ainsi les mœurs les plus simples, les plus chastes, les plus exemplaires. Elle faisait parfois du linge pour les hospices. Elle entremêlait ses travaux de lectures, et ne lisait pas d'autres livres que ceux que lui prêtait le vicaire de Saint-Étienne, un prêtre dont la sœur Marthe avait fait faire la connaissance aux Sauviat. Pour Véronique, les lois de l'économie domestique étaient d'ailleurs entièrement suspendues. Sa mère lui faisait elle-même une cuisine à part. La pauvre femme avait du bonheur à lui servir une nourriture choisie. Le père et la mère mangeaient toujours leurs noix et leur pain dur, leurs harengs, leurs pois fricassés avec du beurre salé ; mais pour Véronique rien n'était ni assez frais ni assez beau.

— Véronique doit vous coûter cher, disait au père Sauviat un chapelier établi en face et qui avait pour son fils des projets sur Véronique en estimant à cent mille francs la fortune du ferrailleur.

— Oui, voisin, oui, répondit le vieux Sauviat, elle pourrait me demander dix écus, je les lui donnerais tout de même. Elle a tout ce qu'elle veut, mais elle ne demande jamais rien. C'est un agneau pour la douceur.

Véronique, en effet, ignorait le prix des choses, elle n'avait jamais eu besoin de rien, elle ne vit de pièce d'or que le jour de son mariage, elle n'eut jamais de bourse à elle. Sa mère lui achetait et lui donnait tout à souhait, si bien que, pour faire l'aumône à un pauvre, elle fouillait dans les poches de sa mère.

— Elle ne vous coûte pas cher, dit alors le chapelier.

— Vous croyez cela, vous! répondit Sauviat. Vous ne vous en tireriez pas encore avec quarante écus par an. Et sa chambre! il y a chez elle pour plus deux cents écus de meubles, mais, quand on n'a qu'une fille, on peut se laisser aller. Enfin, le peu que nous possédons sera tout à elle.

— Le peu? Vous devez être riche, père Sauviat. Voilà quarante ans que vous faites un commerce où il n'y a pas de pertes.

— Ah! l'on ne me couperait pas les oreilles pour douze cents francs, répondit le vieux marchand de ferraille.

A compter du jour où Véronique perdit la suave beauté qui recommandait son visage de petite fille à l'admiration publique, le père Sauviat redoubla d'activité. Son commerce se raviva si bien qu'il fit plusieurs voyages par an à Paris. Chacun devina qu'il voulait compenser à force d'argent ce que, dans son langage, il appelait les déchets de sa fille.

Quand Véronique eut quinze ans, il se fit un changement dans les mœurs intérieures de la maison. Le père et la mère montaient à la nuit chez leur fille, qui pendant la soirée, leur lisait, à la lueur d'une lampe placée derrière un globe de verre plein d'eau, la Vie des Saints, les Lettres Édifiantes, enfin tous les livres prêtés par le vicaire. La vieille Sauviat tricotait en calculant qu'elle regagnait ainsi le prix de l'huile. Les voisins pouvaient voir de chez eux ces deux vieilles gens immobiles sur leurs fau-

teuils comme deux figures chinoises, écoutant et admirant leur fille de toutes les forces d'une intelligence obtuse pour tout ce qui n'était pas argent, commerce ou foi religieuse. Il s'est rencontré sans doute dans le monde des jeunes filles aussi pures que l'était Véronique; mais aucune ne fut ni plus pure, ni plus modeste. Sa confession devait étonner les anges et réjouir la sainte Vierge. A seize ans, elle fut entièrement développée, et se montra comme elle devait être. Elle avait une taille moyenne, ni son père ni sa mère n'étaient grands; mais ses formes se recommandaient par une souplesse gracieuse, par ces lignes serpentines si heureuses, si péniblement cherchées par les peintres, que la nature trace d'elle-même si finement, et dont les moelleux contours se révèlent aux yeux des connaisseurs, malgré les linges et l'épaisseur des vêtements qui se modèlent et se disposent toujours, quoi qu'on fasse, sur le nu. Vraie, simple, naturelle, Véronique mettait en relief cette beauté par des mouvements sans aucune affectation. Elle sortait son plein et entier effet, s'il est permis d'emprunter ce terme énergique à la langue judiciaire. Elle avait les bras charnus des Auvergnates, la main rouge et potelée d'une belle servante d'auberge, des pieds forts, mais réguliers, en harmonie avec ses formes. Il se passait en elle un phénomène ravissant et merveilleux qui promettait à l'amour une femme cachée aux yeux du monde. Ce phénomène était peut-être une des causes de l'admiration que son père et sa mère manifestèrent pour sa beauté, qu'ils disaient être divine, au grand étonnement des voisins. Ceux qui les premiers remarquèrent ce fait furent les prêtres de la cathédrale et les fidèles qui s'approchaient de la sainte table. Quand un sentiment violent éclatait chez Véronique, et l'exaltation religieuse à laquelle elle était livrée alors qu'elle se présentait pour communier doit se compter parmi les émotions les plus vives d'une jeune fille aussi candide, il semblait qu'une lumière intérieure effaçât par ses rayons les marques de la petite vérole. Le visage pur et radieux de son enfance reparaissait dans sa beauté première. Quoique légèrement voilé par la couche grossière que la maladie y avait étendue, il brillait comme brille mystérieusement une fleur sous l'eau de la mer que le soleil éclaire par un beau jour. Véronique était changée pour quelques instants. La petite Vierge se montrait et disparaissait comme une céleste apparition. Ses yeux, d'un bleu foncé et dont la prunelle était bordée d'un cercle presque noir qui, dans ces moments, grandissait, et concentrait au milieu le bleu réduit au rayon visuel, ajoutaient à cette métamorphose celle de cette couleur devenue aussi vive que la fière clarté d'un œil d'aigle. Était-ce l'orage des passions contenues? était-ce une force venue des profondeurs de l'âme qui couvrait ainsi l'azur de ses yeux célestes? Quoi que ce fût, il était impossible de voir froidement Véronique, alors qu'elle revenait de l'autel à sa place après s'être unie à Dieu, et qu'elle se révélait à la paroisse dans sa beauté primitive. Sa beauté eût alors éclipsé celle des plus belles femmes. Quel charme pour un homme épris et jaloux que ce voile de chair qui devait cacher l'épouse à tous les regards, que la main de l'amour lèverait et laisserait retomber sur les voluptés permises! Véronique avait de belles lèvres arquées qu'on aurait crues peintes en vermillon, tant y abondait un sang pur et chaud. Son menton et le bas de son visage étaient un peu gras, dans l'acception que les peintres donnent à ce mot, et cette forme épaisse est, suivant les lois impitoyables de la physionomie, l'indice d'une violence quasi morbide dans la passion. Elle avait au-dessus de son front bien modelé, mais presque impérieux, un magnifique diadème de cheveux volumineux, abondants et devenus châtains.

Ceux qui levaient le nez en passant par la rue de la Cité pouvaient voir, par les beaux jours, la fille des Sauviat assise à sa fenêtre, cousant, brodant ou tirant l'aiguille au-dessus de son canevas d'un air assez songeur. Depuis seize ans jusqu'au jour de son mariage, Véronique eut une attitude pensive et pleine de mélancolie. Dans une aussi profonde solitude, elle devait, comme les solitaires, examiner le grand spectacle de ce qui se passait en elle : le progrès de sa pensée, la variété des images et des sentiments qu'échauffait le feu d'une vie pure. Sa tête se détachait vivement entre les fleurs qui poétisaient l'appui brun et fendillé de ses croisées à vitraux retenus dans leur réseau de plomb. Quelquefois le reflet des rideaux de damas rouge ajoutait à l'effet de sa tête déjà si colorée. Comme une fleur empourprée, elle dominait les massifs aériens. Cette vieille maison naïve avait donc quelque chose de plus naïf. Un portrait de jeune fille, digne de Miéris, de Van Ostade, de Terburg et de Gérard Dow, encadré dans une de ces vieilles croisées quasi détruites, frustes et brunes que leurs pinceaux affectionnaient. Quand un étranger, surpris de cette construction, restait béant à regarder au second étage, le vieux Sauviat avançait alors la tête de manière à se mettre en dehors de la ligne dessinée par le surplomb, et il était sûr de trouver sa fille à la fenêtre. Le ferrailleur rentrait en se frottant les mains, et disait à sa femme en patois d'Auvergne :
— Hé, la vieille! on admire ton enfant.

En 1820, il arriva, dans la vie simple et dénuée d'événements que menait Véronique, un accident qui n'eût pas eu d'importance chez toute autre jeune personne, mais qui peut-être exerça sur son

avenir une horrible influence. Un jour de fête supprimée, et qui restait ouvrable pour toute la ville, mais pendant lequel les Sauviat fermaient boutique, allaient à l'église et se promenaient, Véronique passa, pour aller dans la campagne, devant l'étalage d'un libraire où elle vit le livre de Paul et Virginie. Elle eut la fantaisie de l'acheter à cause de la gravure; son père paya cent sous le fatal volume, et le mit dans la vaste poche de sa redingote.

— Ne ferais-tu pas bien de le montrer à monsieur le vicaire? lui dit sa mère pour qui tout livre imprimé sentait toujours un peu le grimoire.

— J'y pensais, répondit simplement Véronique.

Elle passa la nuit à lire ce roman, l'un des plus touchants livres de la langue française. La peinture de ce mutuel amour, à demi biblique et digne des premiers âges du monde, ravagea le cœur de Véronique. Une main, doit-on dire divine ou diabolique? enleva le voile qui jusqu'alors lui avait couvert la nature. La petite Vierge enfouie dans la belle fille, trouva le lendemain ses fleurs plus belles, elle contempla l'azur du ciel avec une fixité pleine d'exaltation, des larmes roulèrent dans ses yeux. Dans la vie de toutes les femmes, il est un moment où elles comprennent leur destinée, où leur organisation, jusque-là muette, parle avec autorité. Ce n'est pas toujours un homme choisi par quelque regard involontaire et furtif qui réveille leur sixième sens endormi; mais plus souvent peut-être un spectacle imprévu, l'aspect d'un site, une lecture, le coup d'œil d'une pompe religieuse, un concert de parfums naturels, une délicieuse matinée voilée de ses vapeurs diaphanes, une divine musique aux notes caressantes, quelque mouvement inattendu. Chez cette fille solitaire, confinée dans cette noire maison, élevée par des parents simples, quasi rustiques, et qui n'avait jamais entendu de mot impropre, dont la candide intelligence n'avait jamais reçu la moindre idée mauvaise; chez l'angélique élève de la sœur Marthe et du bon vicaire de Saint-Étienne, la révélation de l'amour, qui est la vie de la femme, lui fut faite par un livre suave, par la main du génie. Pour toute autre, cette lecture eût été sans danger; pour elle, ce livre fut pire qu'un livre obscène. La corruption est relative. Il est des natures vierges et sublimes qu'une seule pensée corrompt, elle y fait d'autant plus de dégâts que la nécessité d'une résistance n'a pas été prévue. Le lendemain, Véronique montra le livre au bon prêtre qui en approuva l'acquisition, tant la renommée de Paul et Virginie est enfantine, innocente et pure. Mais la chaleur des tropiques et la beauté des paysages, mais la candeur presque puérile d'un amour presque saint avaient agi sur Véronique. Elle avait été amenée par la douce et noble figure de l'auteur vers le culte de l'idéal, cette fatale religion humaine! Elle rêvait un jeune homme comme Paul pour amant. Sa pensée caressait de voluptueux tableaux dans une île embaumée. Elle nomma, par enfantillage, cette île de la Vienne dépeinte au commencement de cette histoire, l'Ile-Bourbon. Sa pensée y habitait le monde fantastique que se font toutes les jeunes filles, et qu'elles meublent de perfections. Elle passa de plus longues heures à sa croisée, en regardant passer les artisans, les seuls hommes auxquels, d'après la modeste condition de ses parents, il lui était permis de songer. Elle dut s'habituer à l'idée d'épouser un homme du peuple. Or, trouvant en elle-même des instincts qui repoussaient toute grossièreté, ayant en son âme un sentiment profond de l'élégance, sans doute elle se plut à faire quelques-uns de ces romans que pensent toutes les jeunes filles. Elle embrassa peut-être, avec l'ardeur naturelle d'une imagination vierge, la douce idée d'ennoblir un de ces hommes, de l'élever à la hauteur où la mettaient ses rêves; elle fit peut-être un Paul de quelque jeune homme choisi par ses regards, seulement pour attacher ses folles idées sur un être comme les vapeurs de l'atmosphère humide et saisies par la gelée se cristallisent à une branche. Elle dut se lancer dans un abîme profond, car souvent elle avait l'air de revenir de bien haut, en montrant sur son front comme un reflet lumineux, en ayant l'air de tenir à la main des fleurs cueillies au bord du torrent suivi au fond des précipices. Elle demanda par les belles soirées le bras de son vieux père et ne manqua plus une promenade au bord de la Vienne où elle allait s'extasiant sur les beautés du ciel et de la campagne, sur les rouges magnificences du soleil couchant, sur les pimpantes délices des matinées trempées de rosée. Elle eut dans l'esprit un parfum de poésie naturelle. Ses cheveux qu'elle nattait et tordait simplement sur sa tête, elle les lissa, les boucla. Sa toilette connut quelque recherche. La vigne qui croissait sauvage et naturellement jetée dans les bras du vieil ormeau, fut transplantée, taillée, et s'étala sur un treillis vert et coquet.

Au retour d'un voyage que fit à Paris le vieux Sauviat, alors âgé de soixante et dix ans, en décembre 1821, le vicaire vint un soir, et après quelques phrases insignifiantes, lui dit : Pensez à marier votre fille, Sauviat! A votre âge, il ne faut plus remettre l'accomplissement d'un devoir aussi important.

— Est-ce que Véronique veut se marier? dit le vieillard stupéfait.

— Comme il vous plaira, mon père, répondit-elle en baissant les yeux.

— Nous la marierons, dit la grosse mère Sauviat en souriant.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit avant mon départ, la mère? s'écria Sauviat. Je serai forcé de retourner à Paris.

II

MONSIEUR GRASLIN.

Jérôme-Baptiste Sauviat, en homme aux yeux de qui la fortune semblait constituer tout le bonheur, qui n'avait jamais vu que le besoin dans l'amour, et dans le mariage qu'un mode de transmettre ses biens à un autre soi-même, s'était juré de marier Véronique à un riche bourgeois. Depuis longtemps, cette idée avait pris dans son intelligence la forme d'un préjugé. Son voisin, le chapelier, riche de deux mille livres de rente, avait déjà demandé pour son fils, auquel il cédait son établissement, la main d'une fille aussi célèbre que l'était Véronique dans le quartier pour sa conduite exemplaire et ses mœurs chrétiennes. Sauviat avait déjà poliment refusé sans en parler à Véronique. Le lendemain du jour où le vicaire, personnage important aux yeux du ménage Sauviat, eut parlé de la nécessité de marier Véronique dont il était le directeur, le vieillard se rasa, s'habilla comme pour un jour de fête, et sortit sans rien dire ni à sa fille ni à sa femme. L'une et l'autre comprirent que le père allait chercher un gendre. Le vieux Sauviat se rendit chez monsieur Graslin.

Monsieur Graslin, riche banquier de Limoges, était, comme Sauviat, un homme parti sans le sou de l'Auvergne, venu pour être commissionnaire, et qui, placé chez un financier en qualité de garçon de caisse, avait, semblable à beaucoup de financiers, fait son chemin à force d'économie, et aussi par d'heureuses circonstances. Caissier à vingt-cinq ans, associé dix ans après de la maison Perret et Grossetête, il avait fini par se trouver maître du comptoir, après avoir désintéressé ces vieux banquiers, tous deux retirés à la campagne, et qui lui laissaient leurs fonds à manier, moyennant un intérêt de sept et demi pour cent. Pierre Graslin, alors âgé de quarante-sept ans, passait pour posséder au moins six cent mille francs.

La réputation de fortune de Pierre Graslin avait récemment grandi dans tout le département. Chacun avait applaudi à une générosité qui consistait à s'être bâti, dans le nouveau quartier de la place des Arbres, destiné à donner à Limoges une physionomie agréable, une belle maison sur le plan de l'alignement, et dont la façade, d'une élégante architecture, correspondait à celle d'un édifice public. Cette maison achevée depuis six mois, Pierre Graslin hésitait à la meubler; elle lui coûtait si cher qu'il reculait le moment où il viendrait l'habiter. Son amour-propre l'avait entraîné peut-être au delà des lois sages qui jusqu'alors avaient gouverné sa vie; il jugeait, avec le bon sens de l'homme commercial, que l'intérieur devait être en harmonie avec le programme de la façade. Le mobilier, l'argenterie, et les accessoires nécessaires à la vie qu'il mènerait dans son hôtel, allaient, selon son estimation, coûter autant que la construction. Malgré les dires de la ville et les lazzi du commerce, malgré les charitables suppositions de son prochain, il resta confiné dans le vieux, humide et sale rez-de-chaussée où sa fortune s'était faite, rue Montantmanigne. Si le public glosait, Graslin avait l'approbation de ses deux vieux commanditaires, qui le louèrent de cette fermeté peu commune. Une fortune, une existence comme celle de Pierre Graslin devaient exciter plus d'une convoitise dans une ville de province. Aussi plus d'une proposition de mariage avait-elle été, depuis dix ans, insinuée à M. Graslin; mais l'état de garçon convenait si bien à un homme occupé du matin au soir, constamment fatigué de courses, accablé de travail, ardent à la poursuite des affaires comme le chasseur à celle du gibier, que Graslin ne donna dans aucun des piéges tendus par les mères ambitieuses qui convoitaient pour leurs filles cette brillante position. Graslin était Sauviat dans une sphère supérieure. Il ne dépensait pas quarante sous par jour, il était vêtu comme un second commis. Deux commis et un garçon de caisse lui suffisaient pour faire des affaires immenses par la multiplicité des détails. Un commis expédiait la correspondance, un autre tenait la caisse. Pierre Graslin était pour le surplus l'âme et le corps. Il avait pris ses commis dans sa famille, deux hommes sûrs, intelligents, façonnés au travail comme lui-même. Quant au garçon de caisse, il menait la vie d'un cheval de camion. Levé dès cinq heures en tout temps, ne se couchant jamais avant onze heures, Graslin avait une femme à la journée, une vieille Auvergnate qui faisait la cuisine. La vaisselle de terre brune, le bon gros linge de maison étaient dignes de l'Auvergnate qui avait ordre de ne jamais dépasser la somme de trois francs pour la totalité de la dépense journalière du ménage. Le garçon de peine servait de domestique. Les commis faisaient eux-mêmes leur chambre. Le mobilier de tables en bois noirci, de chaises dépaillées, de casiers, de mauvais bois de lit qui garnissaient le comptoir et les trois chambres situées

au-dessus, ne valait pas mille francs, y compris une caisse colossale, toute en fer, scellée dans les murs, que lui avaient léguée ses prédécesseurs, et devant laquelle couchait le garçon de peine, avec ses deux chiens à ses pieds. Jamais Graslin n'allait dans le monde où il était si souvent question de lui. Deux ou trois fois par an, il dînait chez le receveur général, avec lequel ses affaires le mettaient en relations suivies. Il mangeait encore quelquefois à la préfecture; il avait été nommé membre du conseil général du département, à son grand regret; il perdait là son temps, disait-il. Parfois ses confrères, quand il concluait avec eux des marchés, le gardaient à déjeuner ou à dîner. Enfin il était forcé d'aller chez ses anciens patrons qui passaient les hivers à Limoges. Il tenait si peu aux relations de société, qu'en vingt-cinq ans Graslin n'avait pas offert un verre d'eau à qui que ce soit. Quand Graslin passait dans la rue, chacun se le montrait, en se disant : « Voilà monsieur Graslin! » C'est-à-dire voilà un homme venu sans le sou à Limoges, et qui s'est acquis une fortune immense! Le banquier auvergnat était un modèle que plus d'un père proposait à son enfant, une épigramme que plus d'une femme jetait à la face de son mari. Chacun peut concevoir par quelles idées un homme devenu le pivot de toute la machine financière du Limousin, avait été amené à repousser les diverses propositions de mariage qu'on ne se lassait pas de lui faire. Les filles de MM. Perret et Grossetête avaient été mariées avant que Graslin eût été en position de les épouser, mais comme chacune de ces dames avait des filles en bas âge, on avait fini par laisser Graslin tranquille, imaginant que soit le vieux Perret ou le fin Grossetête avaient par avance arrangé le mariage de Graslin avec une de leurs petites-filles.

Sauviat avait plus attentivement et plus sérieusement que personne suivi la marche ascendante de son compatriote. Il l'avait connu lors de son établissement à Limoges; mais leurs positions respectives avaient si fort changé, du moins en apparence, que leur amitié, devenue superficielle, se rafraîchissait rarement. Néanmoins en qualité de compatriote, Graslin ne dédaignait pas de causer avec Sauviat quand par hasard ils se rencontraient. Tous deux avaient conservé leur tutoiement primitif, mais en patois d'Auvergne seulement.

Après sa conférence avec le banquier, le père Sauviat revint joyeux dîner dans la chambre de sa fille, et dit à ses deux femmes : — Véronique sera madame Graslin.

— Madame Graslin! s'écria la mère Sauviat stupéfaite.

— Est-ce possible! dit Véronique à qui la personne de Graslin était inconnue, mais à l'imagination de laquelle il se produisait comme se produit un des Rotschild à celle d'une grisette de Paris.

— Oui, c'est fait, dit solennellement le vieux Sauviat. Graslin meublera magnifiquement sa maison; il aura pour notre fille la plus belle voiture de Paris et les plus beaux chevaux du Limousin; il achètera une terre de cinq cent mille francs pour elle, et lui assurera son hôtel; enfin Véronique sera la première de Limoges, la plus riche du département, et fera ce qu'elle voudra de Graslin!

Son éducation, ses idées religieuses, son affection sans bornes pour son père et sa mère, son ignorance empêchèrent Véronique de concevoir une seule objection, elle ne pensa même pas qu'on avait disposé d'elle sans elle.

Le lendemain Sauviat partit pour Paris et fut absent pendant une semaine environ. Pierre Graslin était, vous l'imaginez, peu causeur, il allait droit et promptement au fait. Chose résolue, chose exécutée. En février 1822, éclata comme un coup de foudre dans Limoges une singulière nouvelle : l'hôtel Graslin se meublait richement, des voitures de roulage venues de Paris se succédaient à la porte et se déballaient dans la cour. Il courut dans la ville des rumeurs sur la beauté, sur le bon goût d'un mobilier moderne ou antique, selon la mode. La maison Odiot expédiait une magnifique argenterie par la malle-poste. Enfin, trois voitures, une calèche, un coupé, un cabriolet, arrivaient entortillées de paille, comme des bijoux. — Monsieur Graslin se marie! Ces mots furent dits par toutes les bouches dans une seule soirée, dans les salons de la haute société, dans les ménages, dans les boutiques, dans les faubourgs, et bientôt dans tout le Limousin. Mais avec qui? Profond mystère.

Au retour de Sauviat, eut lieu la première visite nocturne de Graslin, à neuf heures et demie. Véronique était prévenue, elle attendait, vêtue de sa robe de soie bleue à guimpe sur laquelle retombait une collerette de linon à grand ourlet. Pour toute coiffure, ses cheveux, partagés en deux bandeaux bien lissés furent rassemblés en mamelon derrière la tête, à la grecque. Elle occupait une chaise de tapisserie auprès de sa mère qui était assise au coin de la cheminée dans un grand fauteuil à dossier sculpté, garni de velours rouge, un débris de vieux château. Un grand feu brillait à l'âtre. Sur la cheminée, de chaque côté d'une horloge antique dont Sauviat ignorait la valeur, six bougies dans deux vieux bras de cuivre qui figuraient des sarments, éclairaient cette chambre brune et Véronique dans toute sa fleur. La vieille mère avait mis sa meilleure robe. Par le silence de la rue et à cette heure silencieuse, sur les douces ténèbres du vieil escalier, apparut Graslin à la modeste et naïve Véronique, encore livrée

aux suaves idées que le livre de Bernardin de Saint-Pierre lui avait fait concevoir de l'amour.

Petit et maigre, Graslin avait une épaisse chevelure noire semblable aux crins d'un houssoir, qui faisait vigoureusement ressortir son visage, rouge comme celui d'un ivrogne émérite, et couvert de boutons âcres, saignants ou prêts à percer. Sans être la lèpre ni la dartre, ces fruits d'un sang échauffé par un travail continu, par des inquiétudes, par la rage du commerce, par les veilles, par la sobriété, par une vie sage, semblaient tenir de ces deux maladies. Il avait le nez retroussé, une bouche à grosses lèvres lippues, un front cambré, des pommettes rieuses, des oreilles épaisses à larges bords corrodés par l'âcreté du sang. Enfin Graslin était le satyre antique, un faune en redingote, en gilet de satin noir, le cou serré d'une cravate blanche. Malgré les avis de ses associés, de ses commis, de son médecin, le banquier n'avait jamais su s'astreindre aux précautions médicales qui eussent prévenu, tempéré cette maladie, d'abord légère, mais qui s'aggravait de jour en jour ; il voulait guérir, il prenait des bains pendant quelques jours, il buvait la boisson ordonnée ; mais, emporté par le courant des affaires, il oubliait le soin de sa personne. Il pensait à suspendre ses affaires pendant quelques jours, à voyager, à se soigner, à prendre les eaux; mais quel est le chasseur de millions qui s'arrête? Dans cette face ardente, brillaient deux yeux gris, tigrés de fils verdâtres partant de l'iris, et semés de points bruns, deux yeux avides, vifs, deux yeux qui allaient au fond du cœur, deux yeux implacables, pleins de résolution, de rectitude, de calcul. Les épaules, fortes et nerveuses, avaient porté des fardeaux, elles étaient déjà voûtées. Les mains maigres et velues montraient les doigts crochus des gens habitués à compter des écus. Les plis du visage partaient des pommettes à la bouche par sillons égaux comme chez tous les gens occupés d'intérêts matériels. L'habitude des décisions rapides se voyait dans la manière dont les sourcils étaient rehaussés vers chaque lobe du front. Quoique sérieuse et serrée, la bouche annonçait une bonté cachée, une âme excellente, enfouie sous les affaires, étouffée peut-être, mais qui renaîtrait sans doute à la vue d'une femme. Sous ce buste, excessivement développé, s'agitaient des jambes grêles, assez mal emmanchées à des cuisses courtes.

A cette apparition, le cœur de Véronique se contracta violemment; il lui passa du noir devant les yeux, elle crut avoir crié, mais elle était restée muette, le regard fixe.

— Véronique, voici monsieur Graslin, lui dit alors le vieux Sauviat.

Véronique se leva, salua, retomba sur sa chaise et regarda sa mère qui souriait au millionnaire, et qui paraissait, ainsi que Sauviat, si heureuse, si heureuse, que la fille trouva la force de cacher sa surprise et sa violente répulsion. Dans la conversation qui eut lieu, il fut question de la santé de Graslin. Le banquier se regarda naïvement dans le miroir à tailles onglées et à cadre d'ébène.

— Je ne suis pas beau, mademoiselle, dit-il.

Il expliqua les rougeurs de sa figure par sa vie ardente; il raconta comment il obéissait peu aux ordres de la médecine; il se flattait de changer de visage dès qu'une femme commanderait dans son ménage et aurait plus soin de lui que lui-même.

— Est-ce qu'on épouse un homme pour son visage, pays ! dit le vieux ferrailleur en donnant une énorme tape sur la cuisse à son compatriote.

L'explication de Graslin s'adressait à ces sentiments naturels dont le cœur de toute femme est plus ou moins rempli. Véronique pensa qu'elle-même avait un visage détruit par une horrible maladie. Sa modestie chrétienne la fit revenir sur sa première impression. En entendant un sifflement dans la rue, Graslin descendit suivi de Sauviat inquiet. Tous deux remontèrent promptement. Le garçon de peine apportait un premier bouquet de fleurs, qui s'était fait attendre. Quand le banquier montra ce monceau de fleurs exotiques, dont les parfums envahirent la chambre, et l'offrit à sa future, Véronique éprouva des émotions bien contraires à celles que lui avait causées le premier aspect de Graslin. Elle fut comme plongée dans le monde idéal et fantastique de la nature tropicale. Elle n'avait jamais vu de camélias blancs; elle n'avait jamais senti le cytise des Alpes, la citronnelle, le jasmin des Açores, les volcamerias, les roses musquées, toutes ces odeurs divines qui sont comme l'excitant de la tendresse, et chantent au cœur des hymnes de parfums. Graslin laissa Véronique en proie à cette émotion.

Depuis le retour du ferrailleur, après sa journée, quand tout dormait dans Limoges, le banquier se coulait le long des murs depuis sa maison jusqu'à celle du père Sauviat. Il frappait doucement aux volets, le chien n'aboyait pas, le vieillard descendait, ouvrait à son pays, et Graslin passait une heure ou deux dans la pièce brune, auprès de Véronique. Là, Graslin trouvait toujours son souper d'Auvergnat servi par la mère Sauviat. Jamais ce singulier amoureux n'arrivait sans offrir à Véronique un bouquet composé des fleurs les plus rares, cueillies dans la serre de monsieur Grossetête, la seule personne de Limoges qui fût dans le secret de ce mariage. Le garçon de peine allait chercher nuitamment le bouquet que faisait le vieux Grossetête

lui-même. En deux mois, Graslin vint cinquante fois environ, chaque fois il apporta quelque riche présent : des anneaux, une montre, une chaîne d'or, un nécessaire, etc. Ces prodigalités incroyables, un mot les justifiera. Véronique avait en dot presque toute la fortune de son père, sept cent cinquante mille francs. Le vieillard gardait une inscription de huit mille francs sur le grand-livre achetée pour soixante mille livres en assignats par son compère Brézac, à qui, lors de son emprisonnement, il les avait confiées, et qui la lui avait toujours gardée, en le détournant de la vendre. Ces soixante mille livres en assignats étaient la moitié de sa fortune au moment où il courut risque de périr sur l'échafaud. Brézac avait été, dans cette circonstance, le fidèle dépositaire du reste, consistant en sept cents louis d'or, somme énorme, avec laquelle Sauviat se remit à opérer quand il eut recouvré sa liberté. En trente ans, chacun de ces louis s'était changé en un billet de mille francs, à l'aide, toutefois, de la rente du grand-livre, de la succession Champagnac, des bénéfices accumulés du commerce et des intérêts composés qui grossissaient dans la maison Brézac. Brézac avait pour Sauviat une probe amitié, comme en ont les Auvergnats entre eux. Aussi quand Sauviat allait voir la façade de l'hôtel Graslin, se disait-il en lui-même : — Véronique demeurera dans ce palais ! Il savait qu'aucune fille en Limousin n'avait sept cent cinquante mille francs en mariage, et deux cent cinquante mille francs en espérances. Graslin, son gendre d'élection, devait donc infailliblement épouser Véronique.

Véronique eut tous les soirs un bouquet qui, le lendemain, parait son petit salon et qu'elle cachait aux voisins. Elle admirait ces délicieux bijoux, ces perles, ces diamants, ces bracelets, ces rubis, qui plaisent à toutes les filles d'Ève ; elle se trouvait moins laide ainsi parée. Elle voyait sa mère heureuse de ce mariage, et n'avait aucun terme de comparaison ; elle ignorait entièrement les devoirs, la fin du mariage ; enfin elle entendait la voix solennelle du vicaire de Saint-Étienne lui vanter Graslin comme un homme d'honneur, avec lequel elle mènerait une vie honorable.

Véronique consentit à recevoir les soins de M. Graslin. Quand, dans une vie recueillie et solitaire comme était celle de Véronique, il se produit une seule personne et qu'elle vient tous les jours, elle ne saurait être indifférente : ou elle est haïe, et l'aversion justifiée par la connaissance approfondie du caractère la rend insupportable ; ou l'habitude de la voir blase pour ainsi dire les yeux sur les défauts corporels. L'esprit cherche des compensations, la physionomie occupe la curiosité, les traits s'animent, il en sort quelques beautés fugitives : on finit par découvrir l'intérieur caché sous la forme ; enfin les premières impressions une fois vaincues, l'attachement prend d'autant plus de force, que l'âme s'y obstine comme à sa propre création. On aime. Là est la raison des passions conçues par de belles personnes pour des êtres laids en apparence. La forme, oubliée par l'affection, ne se voit plus chez une créature dont l'âme est seule appréciée. D'ailleurs la beauté, si nécessaire à une femme, a chez l'homme un caractère si étrange, qu'il y a peut-être autant de dissentiment entre les femmes sur le beau de l'homme qu'entre les hommes sur la beauté des femmes.

Après mille réflexions, bien des débats avec elle-même, Véronique laissa publier les bans. Dès lors, il ne fut bruit dans tout Limoges que de cette aventure incroyable. Personne n'en connaissait le secret, l'énormité de la dot. Si cette dot eût été connue, Véronique aurait pu se choisir un mari. Peut-être aussi eût-elle été trompée. Graslin passait pour s'être pris d'amour. Il vint des tapissiers de Paris, qui arrangèrent la belle maison. On ne parlait dans Limoges que des profusions du banquier. On chiffrait la valeur des lustres, on se racontait les dorures du salon, les sujets des pendules. On se décrivait les jardinières, les chauffeuses, les objets de luxe, les nouveautés. Dans le jardin de l'hôtel Graslin, il y avait, au-dessus d'une glacière, une volière délicieuse pour des oiseaux rares, des perroquets, des faisans de la Chine, des canards inconnus. Monsieur et madame Grossetête, vieilles gens considérés dans Limoges, vinrent faire plusieurs visites chez les Sauviat où ils accompagnèrent Graslin. Madame Grossetête, femme respectable, félicita Véronique sur son heureux mariage. Ainsi l'Église, la famille, le monde, les moindres choses furent complices de ce mariage. Enfin, au mois d'avril, les invitations officielles furent remises chez toutes les connaissances de Graslin. Par une belle journée, un samedi, une calèche et un coupé attelés à l'anglaise de chevaux limousins choisis par le vieux Grossetête, arrivèrent à onze heures devant la modeste boutique du ferrailleur, amenant, au grand émoi du quartier, les anciens patrons du marié et ses deux jeunes commis. La rue était pleine de monde pour voir Véronique Sauviat, à qui le plus renommé coiffeur de Limoges avait posé sur ses beaux cheveux la couronne des mariées et un voile de dentelle d'Angleterre du plus haut prix. Elle était simplement mise en mousseline blanche. Une assemblée assez imposante des femmes les plus distinguées de la ville l'attendait à la cathédrale, où l'évêque, connaissant la piété des Sauviat, daignait marier Véronique. Elle fut trouvée généralement laide,

Elle entra dans son hôtel, et y marcha de surprise en surprise. Un dîner d'apparat devait précéder le bal, auquel Graslin avait invité presque tout Limoges. Le dîner, donné à l'évêque, au préfet, au président de la cour, au procureur général, au receveur général, au maire, aux anciens patrons de Graslin et à leurs femmes, fut un triomphe pour la mariée, qui, semblable à toutes les personnes simples et naturelles, montra des grâces inattendues. Ni elle ni Graslin ne savaient danser. Véronique continua donc de faire les honneurs de chez elle et se concilia l'estime, les bonnes grâces de la plupart des personnes avec lesquelles elle fit connaissance, en demandant à Grossetête, qui se prit de belle amitié pour elle, des renseignements sur chacun : elle ne commit ainsi aucune méprise. Ce fut pendant cette soirée que les deux anciens banquiers annoncèrent la fortune, immense en Limousin, donnée à sa fille par le vieux Sauviat. Dès neuf heures, le ferrailleur avait été se coucher chez lui, laissant sa femme présider au coucher de la mariée. Il fut dit dans toute la ville que madame Graslin était laide, mais bien faite.

Le vieux Sauviat liquida ses affaires, vendit alors sa maison à la ville qui l'abattit; il acheta sur la rive gauche de la Vienne une maison de campagne située entre Limoges et le Cluzeau, à dix minutes du faubourg Saint-Martial, où il alla finir tranquillement ses jours avec sa femme. Les deux vieillards avaient un appartement dans l'hôtel Graslin, et dînaient une ou deux fois par semaine avec leur fille, qui prenait souvent leur maison pour but de promenade. Mais le repos faillit tuer le vieux ferrailleur. Heureusement Graslin trouva moyen de l'occuper. En 1825, il fut obligé de prendre à son compte une manufacture de porcelaine, aux propriétaires de laquelle il avait avancé de fortes sommes, et qui ne pouvaient les lui rendre qu'en lui vendant leur établissement. Par ses relations, et en y versant des capitaux, Graslin fit de cette fabrique une des premières de Limoges, et la revendit, avec de gros bénéfices, trois ans après. Il donna la surveillance de ce grand établissement, situé précisément dans le faubourg Saint-Martial, à son beau-père, qui, malgré ses soixante et douze ans, fut pour beaucoup dans la prospérité de cette affaire et s'y rajeunit. Graslin put donc conduire ses affaires en ville et n'avoir aucun souci d'une manufacture qui, sans l'activité passionnée du vieux Sauviat, l'aurait obligé peut-être à s'associer un de ses commis, et à perdre une portion des bénéfices qu'il y trouva pour sauver les capitaux engagés. Sauviat mourut en 1826, par accident. En faisant l'inventaire de la fabrique, il tomba dans une charasse, espèce de boîte à claire-voie où s'emballent les porcelaines; il s'y fit une blessure légère à la jambe, ne la soigna pas; la gangrène s'y mit, il ne voulut pas se laisser couper la jambe et mourut. Sa veuve abandonna deux cent cinquante mille francs environ dont se composait la succession de Sauviat, en se contentant d'une rente de deux cents francs par mois, qui suffisait amplement à ses besoins, et que son gendre prit l'engagement de lui servir. Elle garda sa petite maison de campagne, où elle voulut vivre seule et sans servante, sans que sa fille pût la faire revenir sur sa décision, maintenue avec l'obstination particulière aux vieilles gens. La mère Sauviat venait voir presque tous les jours sa fille, de même que sa fille continua de prendre pour but de promenade la maison de campagne, qui, d'ailleurs, était assez joliment située, et d'où l'on jouissait d'une charmante vue sur la Vienne.

Pour ne pas troubler par ces incidents l'histoire du ménage Graslin, il a fallu terminer celle des Sauviat en anticipant sur ces événements, qui d'ailleurs ne sont pas inutiles à l'explication de la vie cachée que mena madame Graslin. Sa vieille mère avait remarqué combien l'avarice de Graslin pouvait gêner sa fille, et s'était longtemps refusée à se dépouiller du reste de sa fortune; mais Véronique à qui les affaires d'argent étaient inconnues, et incapable de prévoir un seul des cas où les femmes peuvent désirer la jouissance de leur bien, insista par des raisons pleines de noblesse; elle avait alors à remercier Graslin de lui avoir rendu sa liberté de jeune fille, comme on va le voir.

III

ESQUISSES D'UNE VIE COMMUNE EN PROVINCE.

La splendeur insolite dont monsieur Graslin accompagna son mariage froissait toutes ses habitudes et contrariait son caractère. Ce grand financier était un très-petit esprit. Véronique n'avait pu juger l'homme avec lequel elle devait passer sa vie, car, durant ses cinquante-cinq visites, Graslin ne laissa jamais voir que l'homme commercial, le travailleur intrépide qui concevait, devinait, soutenait les entreprises, analysait les affaires publiques en les rapportant toutefois à l'échelle de la banque. Fasciné par le million du beau-père, le parvenu s'était montré généreux par calcul, il avait fait grandement les choses dans l'entraînement que cause le printemps du mariage, et dominé par ce qu'il nommait sa folie, cette maison encore appelée aujourd'hui

l'hôtel Graslin. Ayant des chevaux, une calèche, un coupé, naturellement il s'en servit pour rendre avec sa femme ses visites de mariage, pour aller aux dîners et aux bals nommés des retours de noce que les sommités administratives et les maisons riches donnèrent aux nouveaux mariés. Dans le mouvement qui l'emportait en dehors de sa sphère, monsieur Graslin prit un jour de réception, et fit venir un cuisinier de Paris. Pendant une année environ, il mena donc le train que devait mener un homme qui possédait seize cent mille francs, et pouvait disposer de trois millions en comprenant les fonds de ses anciens associés et ceux qu'on lui confiait. Ce fut alors le personnage le plus marquant de Limoges. Pendant cette année, il mit généreusement vingt-cinq pièces de vingt francs tous les mois dans la bourse de madame Graslin.

Le beau monde de la ville s'occupa beaucoup de Véronique au commencement de son mariage, elle était une bonne fortune pour la curiosité, presque toujours sans aliment en province, et fut d'autant plus étudiée qu'elle apparaissait dans la société comme un phénomène; mais elle y demeura dans l'attitude simple et modeste d'une personne qui observait des mœurs, des usages, des choses inconnues en voulant s'y conformer. Déjà proclamée laide, mais bien faite, elle fut regardée comme bonne mais stupide. Elle apprenait tant de choses, elle avait tant à écouter et à voir, que son air, ses discours donnèrent à ce jugement une apparence de justesse. Elle eut d'ailleurs une sorte de torpeur qui ressemblait au manque d'esprit. Le mariage, ce dur métier, disait-elle, pour lequel l'Église, le code et sa mère lui avaient recommandé la plus grande résignation, la plus parfaite obéissance, sous peine de faillir à toutes les lois divines et humaines et de causer d'irréparables malheurs, la jeta dans un étourdissement qui atteignait parfois à un délire vertigineux. Silencieuse et recueillie, elle s'écoutait autant qu'elle écoutait les autres. En éprouvant la plus violente difficulté d'être, dirait Fontenelle, qui allait croissant, elle était épouvantée d'elle-même. La nature regimbait sous les ordres de l'âme, et le corps méconnaissait la volonté. La pauvre créature, prise au piége, pleura sur le sein de la grande mère des affligés : elle eut recours à l'Église, elle redoubla de ferveur, elle confia les embûches du démon à son vertueux directeur, elle pria. Jamais, en aucun temps de sa vie, elle ne remplit ses devoirs religieux avec plus d'élan; le désespoir de ne pas aimer son mari la jetait avec violence au pied des autels, où des voix divines et consolatrices lui recommandaient la patience. Elle fut patiente et douce : elle continua de vivre, attendant le bonheur de la maternité.

— Avez-vous vu ce matin madame Graslin? disaient les femmes entre elles. Le mariage ne lui réussit pas, elle était verte.

— Oui, mais auriez-vous donné votre fille à un homme comme monsieur Graslin? On n'épouse pas impunément un pareil monstre!

Depuis que Graslin s'était marié, toutes les mères qui pendant dix ans l'avaient pourchassé, l'accablaient d'épigrammes. Véronique maigrissait et devenait réellement laide : ses yeux étaient fatigués, ses traits grossissaient, elle paraissait être honteuse, gênée; ses regards offraient cette triste froideur tant reprochée aux dévotes, et sa physionomie avait des teintes grises. Elle se traîna languissamment pendant cette première année de mariage, ordinairement si brillante pour les jeunes femmes. Aussi chercha-t-elle bientôt des distractions dans la lecture, en profitant du privilége qu'ont les femmes mariées de tout lire : elle lut des romans de Walter Scott, les poëmes de lord Byron, Gœthe, enfin la nouvelle et l'ancienne littérature. Elle apprit à danser, à dessiner, à laver des aquarelles et des sépia, recherchant avec ardeur toutes les ressources que les femmes opposent aux ennuis de la solitude. Enfin elle se donna cette seconde éducation que les femmes tiennent presque toutes d'un homme, et qu'elle ne tint que d'elle-même. Elle avait dans l'esprit la supériorité d'une nature franche, libre, élevée comme dans un désert; mais fortifiée par la religion. Elle avait une sorte de grandeur sauvage à laquelle le monde de la province ne pouvait offrir aucune pâture. Tous les livres s'efforçaient de lui peindre l'amour, elle cherchait les traces de ses lectures, et n'apercevait de passion nulle part; l'amour restait dans son cœur, vague et à l'état de germes qui attendent un coup de soleil. Cette profonde mélancolie et ses constantes méditations sur elle-même durent la ramener par des sentiers obscurs aux rêves brillants de ses derniers jours de jeune fille : elle regarda plus d'une fois ses poëmes romanesques dont elle fut alors à la fois le théâtre et le sujet; elle revit cette terre baignée de lumière, fleurie, parfumée où tout lui caressait l'âme. Souvent ses yeux pâlis embrassaient les salons avec une curiosité pénétrante, et les hommes qui se pressaient autour d'elle par politesse ressemblaient tous à Graslin; elle les étudiait et semblait interroger leurs femmes; puis n'apercevant aucune de ses douleurs intimes se révéler sur les figures, elle sortait sombre et triste, inquiète d'elle-même.

Les auteurs qu'elle avait lus le matin répondaient à ses sentiments élevés, leur esprit lui plaisait; elle entendait le soir des banalités qu'on ne déguisait même pas sous une forme spirituelle, des conversations sottes, vides et remplies par des intérêts

locaux ou personnels sans importance pour elle. Elle s'étonnait de la chaleur déployée dans des discussions où il ne s'agissait point de sentiment, pour elle l'âme de la vie. On la voyait souvent les yeux fixes, hébétée, pensant sans doute aux heures de sa jeunesse ignorante passées dans cette chambre pleine d'harmonie, détruite comme elle. Elle sentait une horrible répugnance à tomber dans le gouffre de petitesses où tournaient les femmes au milieu desquelles elle était forcée de vivre. Ce dédain écrit sur son front, sur ses lèvres, mal déguisé, fut pris pour l'insolence d'une parvenue. Mme Graslin vit sur tous les visages une froideur, et sentit dans tous les discours une âcreté dont elle ignorait les raisons : elle n'avait pas encore pu se faire une amie assez intime qui l'éclairât ou la conseillât. L'injustice, qui révolte les petits esprits, ramène les âmes élevées en elles-mêmes, et leur communique une sorte d'humilité.

Véronique se condamna, chercha ses torts : elle voulut être affable, on la prétendit fausse ; elle redoubla de douceur, on la fit passer pour hypocrite, et sa dévotion venait en aide à la calomnie. Elle fit des frais, elle donna des dîners et des bals, elle fut taxée d'orgueil. Malheureuse dans toutes ses tentatives, mal jugée, repoussée par l'orgueil bas et taquin qui distingue la société de province, où chacun est toujours armé de prétentions et d'inquiétudes, Mme Graslin rentra dans la plus profonde solitude. Elle revint avec amour dans les bras de l'Église, en suivant avec la plus grande rigueur ses moindres pratiques. Son grand esprit, entouré d'une chair si faible, lui fit voir dans les commandements multipliés du catholicisme, autant de pieux plantés le long des précipices de la vie, autant de tuteurs apportés par de charitables mains pour soutenir la faiblesse humaine durant le voyage. Le parti libéral inscrivit Mme Graslin au nombre des dévotes de la ville. Elle fut classée parmi les ultras. Aux différents griefs qu'elle avait innocemment amassés, l'esprit de parti joignit donc ses exaspérations périodiques. Comme elle ne perdait rien, elle abandonna le monde, se jeta dans la lecture qui lui offrait des ressources infinies ; elle méditait sur les livres, elle comparait les méthodes, elle augmentait démesurément la portée de son intelligence et l'étendue de son instruction, elle ouvrit ainsi la porte de son âme à la curiosité. Dans ce temps d'études obstinées où la religion maintenait son esprit, elle obtint l'amitié de M. Grossetête, un de ces vieillards chez lesquels la vie de province a rouillé la supériorité, mais qui par le contact reprennent par places du brillant. Le bonhomme s'intéressa vivement à Véronique, qui le récompensa de cette affectueuse et douce chaleur particulière aux vieillards, en déployant, pour lui le premier, les trésors de son cœur et les magnificences de son esprit si secrètement cultivé, mais alors chargé de fleurs.

Ce fragment d'une lettre écrite alors à monsieur Grossetête peindra la situation où se trouvait cette femme qui devait donner un jour les gages d'un caractère si ferme et si élevé.

« Les fleurs que vous m'avez envoyées pour le bal étaient charmantes, mais elles m'ont suggéré de cruelles réflexions. Ces jolies créations cueillies par vous et destinées à mourir sur mon sein et dans mes cheveux en ornant une fête, m'ont fait songer à celles qui naissaient et mouraient dans vos bois sans avoir été vues de quelqu'un, et dont les parfums n'ont été respirés par personne. Je me suis demandé pourquoi je dansais, pourquoi je me parais, de même que je demande à Dieu pourquoi je suis dans ce monde? Vous le voyez, mon ami, tout est piége pour le malheureux, et les moindres choses ramènent les malades à leur mal ; mais le plus grand tort de certains maux est une persistance qui les fait devenir une idée. Une douleur constante n'est-elle pas alors une pensée divine ? Vous aimez les fleurs pour elles-mêmes, moi je les aime comme j'aime à entendre une belle musique. Ainsi, comme je vous le disais, le secret d'une foule de choses me manque. Vous, mon vieil ami, vous avez une passion, vous êtes horticulteur et botaniste. A votre retour en ville, communiquez-moi votre goût, faites que j'aille à ma serre d'un pied avide comme vous allez à la vôtre, contempler les développements des plantes, vous épanouir et fleurir avec elles, admirer ce que vous avez créé, voir des couleurs nouvelles, inespérées qui s'étalent et marchent sous vos yeux et par la vertu de l'eau que vous leur versez. Je sens un ennui navrant. Ma serre à moi ne contient que des âmes souffrantes. Les misères que je m'efforce de soulager m'attristent l'âme, et quand je les épouse, quand après avoir vu quelque jeune femme sans linge pour son nouveau-né, quelque vieillard sans pain, j'ai pourvu à leurs besoins, les émotions que m'a causées leur détresse calmée ne suffisent pas à mon âme! Ah, mon ami, je sens en moi des forces superbes et malfaisantes peut-être, que rien ne peut humilier, que les plus durs commandements de la religion n'abattent pas. En allant voir ma mère, et me trouvant seule dans la campagne, il me prend des envies de crier, et je crie. Il me semble que mon corps soit la prison où quelque mauvais génie retient une créature gémissante et attendant les paroles mystérieuses qui doivent briser une forme importune; mais la comparaison n'est pas juste : chez moi, n'est-ce pas au contraire le corps qui s'ennuie? si je puis employer

cette expression; la religion n'occupe-t-elle pas mon âme, la lecture et ses richesses ne nourrissent-elles pas incessamment mon esprit? Pourquoi désirerais-je une souffrance, si la souffrance rompait la paix énervante de ma vie? Si quelque sentiment, quelque manie à cultiver ne vient à mon aide, je me sens aller dans un gouffre où toutes les idées s'émoussent, où le caractère s'amoindrit, où les ressorts se détendent, où les qualités s'assoupissent, où toutes les forces de l'âme s'éparpillent, et où je ne serai plus l'être que la nature a voulu que je sois. Voilà ce que signifient mes cris; mais qu'ils ne vous empêchent pas de m'envoyer des fleurs. Votre amitié si douce et si bienveillante m'a, depuis quelques mois, réconciliée avec moi-même. Oui, je me trouve heureuse de savoir que vous jetez un coup d'œil ami sur mon âme à la fois déserte et fleurie, que vous avez une parole douce pour accueillir à son retour la fugitive quand elle a monté le cheval fougueux du rêve et qu'elle revient brisée. »

A l'expiration de la seconde année de son mariage, Graslin voyant sa femme ne plus se servir de ses chevaux, et trouvant un bon marché, les vendit. Il rendit les voitures, renvoya le cocher, se laissa prendre son cuisinier par l'évêque, et le remplaça par une cuisinière. Il ne donna plus rien à sa femme, en lui disant qu'il payerait tous ses mémoires; il fut le plus heureux mari du monde, en ne rencontrant aucune résistance à ses volontés chez une femme qui lui avait apporté un million de fortune. Madame Graslin avait été nourrie, élevée sans connaître l'argent, sans être obligée de le faire entrer comme un élément indispensable dans la vie; son abnégation était donc sans mérite. Aussi Graslin trouva-t-il dans un coin du secrétaire les sommes qu'il avait remises à sa femme, moins l'argent des aumônes et celui de la toilette, laquelle fut peu dispendieuse à cause des profusions de la corbeille de mariage. Graslin vanta Véronique à tout le monde comme le modèle des femmes. Il déplora le luxe de ses ameublements qu'il fit couvrir de housses, et il eut le soin de tout empaqueter. La chambre, le boudoir et le cabinet de toilette de sa femme furent seuls exceptés de ces mesures conservatrices qui ne conservent rien, car les meubles s'usent aussi bien sous les housses que sans housses. Il habita le rez-de-chaussée de sa maison, où ses bureaux étaient établis, et y reprit sa vie, en chassant aux affaires avec la même activité que par le passé. L'Auvergnat se crut un excellent homme en assistant au dîner et au déjeuner préparés par les soins de sa femme, mais son inexactitude était si grande, qu'il ne lui arrivait pas dix fois par mois de commencer les repas avec elle; aussi par délicatesse avait-il exigé qu'elle ne l'attendît point; mais Véronique restait jusqu'à ce qu'il fût venu, pour le servir elle-même, voulant au moins accomplir ses obligations d'épouse par quelque point visible. Jamais le banquier, à qui les choses du mariage étaient assez indifférentes, et qui n'avait vu que sept cent cinquante mille francs dans sa femme, ne s'aperçut des répulsions de Véronique. Insensiblement, il abandonna madame Graslin pour les affaires. Quand il voulut mettre un lit dans une chambre attenante à son cabinet, elle s'empressa de le satisfaire. Ainsi, dix-huit mois après leur mariage, ces deux êtres mal assortis se retrouvèrent chacun dans leur sphère primitive, heureux l'un et l'autre d'y revenir. L'homme d'argent avait dix-huit cent mille francs à lui. Son activité s'était triplée avec sa fortune, et il revint avec d'autant plus de force à ses habitudes avaricieuses qu'il les avait momentanément quittées. Ses deux commis et son garçon de peine étaient mieux logés, un peu mieux nourris, voilà quelle fut la différence entre le présent et le passé. Il laissait à sa femme une cuisinière et une femme de chambre, deux domestiques indispensables, mais, excepté le strict nécessaire, il ne sortit rien de sa caisse pour son ménage. Heureuse de la tournure que les choses avaient prise, Véronique vit, dans la satisfaction de son mari, une compensation au sacrifice qu'il paraissait faire, par une séparation qu'elle n'aurait jamais demandée : elle ne savait pas être aussi désagréable à Graslin que Graslin était repoussant pour elle. Ce divorce secret la rendait à la fois triste et joyeuse, elle avait compté sur la maternité pour donner un intérêt à sa vie. Mais malgré leur résignation mutuelle, ils atteignirent l'année 1827 sans avoir d'enfant.

Ainsi, au milieu de sa magnifique maison, enviée par toute une ville, madame Graslin se trouva dans la solitude où elle était dans le bouge de son père, moins l'espérance, moins les joies enfantines de l'ignorance. Elle y vivait dans les ruines de ses châteaux en Espagne, éclairée par une triste expérience, soutenue par sa foi religieuse, occupée des pauvres de la ville qu'elle comblait de bienfaits : elle faisait des layettes pour les enfants, elle donnait des matelas et des draps à ceux qui couchaient sur la paille; elle allait partout suivie de sa femme de chambre, une jeune Auvergnate que sa mère lui procura, et qui s'attacha corps et âme à elle; elle en fit un vertueux espion, chargée de découvrir les endroits où il y avait une souffrance à calmer, une misère à adoucir. Cette bienfaisance active, mêlée au plus strict accomplissement des devoirs religieux, était ensevelie dans un profond mystère et dirigée d'ailleurs par les curés de la ville, avec lesquels Véronique s'entendait pour toutes ses bonnes œuvres,

afin de ne pas laisser perdre entre les mains du vice l'argent utile à des malheurs immérités. Pendant cette période, elle conquit une amitié tout aussi vive, tout aussi précieuse que celle du vieux Grossetête, elle devint l'ouaille bien-aimée de ce prêtre supérieur, persécuté pour son mérite incompris, de l'abbé Dutheil, qui vint dès lors voir assez régulièrement Véronique tous les soirs, afin de lui faire une sorte de rapport sur les malheureux et discuter les moyens de les servir, de les moraliser. Mais d'année en année, monsieur Graslin resserra les cordons de sa bourse en apprenant, malgré les ingénieuses tromperies de sa femme et d'Aline, que l'argent demandé ne servait ni à la maison ni à la toilette. Il se courrouça quand il calcula ce que la charité de sa femme coûtait à sa caisse. Il voulut compter avec la cuisinière, il entra dans les minuties de la dépense et montra quel grand administrateur il était en démontrant par la pratique que sa maison devait aller splendidement avec mille écus. Puis il composa, de clerc à maître, avec sa femme pour ses dépenses en lui allouant cent francs par mois, et vanta cet accord comme une magnificence royale. Le jardin de sa maison, livré à lui-même, fut fait le dimanche par le garçon de peine qui aimait les fleurs. Après avoir renvoyé le jardinier, Graslin convertit la serre en un magasin où il déposa les marchandises consignées chez lui en garantie de ses prêts. Il laissa mourir de faim les oiseaux de la grande volière pratiquée au-dessus de la glacière, afin de supprimer la dépense de leur nourriture. Puis il s'autorisa d'un hiver où il ne gela point pour ne plus payer le transport de la glace. En 1825, il n'était pas une chose de luxe qui ne fût condamnée, et la parcimonie régna sans opposition à l'hôtel Graslin. La face du maître, améliorée pendant les quinze mois qu'il avait passés près de sa femme, qui lui faisait suivre avec exactitude les prescriptions du médecin, redevint plus rouge, plus ardente, plus fleurie que par le passé. Les affaires étaient devenues si considérables, que le garçon de peine fut promu, comme le maître autrefois, aux fonctions de caissier; il fallut trouver un Auvergnat pour les gros travaux de la maison Graslin. Ainsi, trois ans après son mariage, cette femme si riche ne pouvait disposer d'un écu. A l'avarice de ses parents succédait l'avarice de son mari. La femme ne comprit pas plus que la jeune fille la nécessité de l'argent.

En 1825, Véronique retrouva la santé florissante qui rendait si belle la jeune fille innocente assise à sa fenêtre dans la vieille maison, rue de la Cité; mais la jeune fille n'existait plus, la femme avait acquis une grande instruction littéraire, elle savait penser et parler. Un jugement exquis donnait à son trait de la profondeur. Elle portait avec une grâce infinie les toilettes à la mode, elle s'était habituée aux petites choses du monde. Quand par hasard elle y revenait, elle se trouvait, non sans surprise, entourée par une sorte d'estime respectueuse. Ce sentiment et cet accueil furent dus aux personnes influentes du clergé, à MM. de Grandcour et Dutheil. Les curés, les vicaires, les chanoines, instruits d'une si belle vie cachée et des bienfaits si constamment accomplis, avaient parlé de cette fleur de piété vraie, de cette violette parfumée de vertus. Il y eut alors en faveur de Mme Graslin une de ces réactions qui, lentement préparées, n'en ont que plus de durée et de solidité.

M. de Grandville fut envoyé cette année, en qualité d'avocat général, au parquet de la cour de Limoges, précédé d'une réputation comme magistrat, comme homme d'esprit et d'amabilité. Quelques jours après son arrivée, en pleine soirée de préfecture, il répondit que la femme la plus aimable, la plus spirituelle, la plus distinguée de la ville était madame Graslin.

— Elle est peut-être aussi la plus belle ? dit la femme du receveur général.

— Je n'ose en convenir devant vous, répliqua-t-il, je suis alors dans le doute; mais madame Graslin a une beauté dont vous ne sauriez être jalouse, une beauté qui ne se montrera jamais au grand jour. Elle est belle pour ceux qu'elle aime, et vous êtes belle pour tout le monde. Chez madame Graslin, l'âme mise en mouvement par un enthousiasme vrai, répand sur sa figure une expression qui la change. Sa physionomie est comme un paysage triste en hiver, magnifique en été : le monde la verra toujours en hiver. Quand elle cause avec des amis, sur quelque sujet littéraire ou philosophique, sur des questions religieuses qui l'intéressent, elle s'anime, et il apparaît soudain une femme inconnue d'une beauté merveilleuse.

Cette déclaration, fondée sur la remarque du phénomène qui jadis rendait Véronique si belle à son retour de la sainte table, fit grand bruit dans Limoges où, pour le moment, le nouvel avocat général, à qui la première place du parquet était, dit-on, promise, jouait le rôle de *lion*. Dans toutes les villes de province, un homme élevé de quelques lignes au-dessus des autres devient pour un temps plus ou moins long l'objet d'un engouement qui ressemble à de l'enthousiasme, et qui trompe l'objet de ce culte passager auquel nous devons les génies d'arrondissement, les méconnus et leurs fausses supériorités incessamment chagrinées. Cet homme, que les femmes mettent à la mode, est plus souvent un étranger qu'un homme du pays; mais à l'égard du baron de Grandville, ces admirations ne se trompèrent point.

Madame Graslin, femme extraordinaire dans le sens le plus étendu de ce mot, était la seule avec laquelle le jeune baron avait pu échanger ses idées et avoir une conversation variée. Quelques mois après son arrivée, l'avocat général, attiré par le charme croissant de la conversation et des manières de Véronique, proposa donc à l'abbé Dutheil, et à quelques hommes remarquables de la ville, de jouer au whist chez madame Graslin. Dès lors, Véronique reçut cinq fois par semaine, car il y avait par semaine deux soirées en ville obligées pour ses amis, et d'ailleurs elle se ménagea volontiers deux jours de liberté. Quand elle eut autour d'elle les seuls hommes supérieurs de la ville, quelques autres personnes ne furent pas fâchées de se donner un brevet d'esprit en venant à l'hôtel Graslin où elle admit les trois ou quatre militaires remarquables de la garnison et de l'état-major. La liberté d'esprit dont ses hôtes jouissaient chez elle, la discrétion absolue à laquelle on était tenu sans convention, mais par l'adoption des manières et des doctrines de la société la plus élevée, la rendirent extrêmement difficile sur l'admission de ceux qui briguèrent l'honneur de sa compagnie. Les femmes de la ville ne virent pas sans jalousie madame Graslin entourée des hommes les plus spirituels, les plus aimables de Limoges; mais son pouvoir fut alors d'autant plus étendu qu'elle fut plus réservée : elle accepta quatre ou cinq femmes étrangères, venues de Paris avec leurs maris, et qui avaient en horreur le commérage des provinces. Si quelque femme venait en visite, par un accord tacite, la conversation changeait aussitôt : les habitués ne disaient plus que des riens. L'hôtel Graslin fut donc une oasis où les esprits supérieurs se désennuyaient de la vie de province, où les gens attachés au gouvernement pouvaient causer à cœur ouvert sur la politique sans avoir à craindre qu'on répétât leurs paroles, où l'on se moquait agréablement de tout ce qui était moquable, où chacun pouvait quitter l'habit de sa profession et s'abandonner à son vrai caractère. Ainsi, après avoir été la plus obscure fille de Limoges, avoir été regardée comme nulle, laide et sotte, au commencement de l'année 1826, madame Graslin était la première personne de la ville et la plus célèbre dans le monde féminin. Personne ne venait la voir le matin. Chacun connaissait ses habitudes de bienfaisance, la ponctualité de ses pratiques religieuses; elle allait presque toujours entendre la première messe, afin de ne pas retarder le déjeuner de son mari qui n'avait aucune régularité, mais qu'elle tenait à servir. Graslin s'était habitué à sa femme en cette petite chose. Cette habitude avait sa raison dans la conscience des deux époux : Graslin se donnait ainsi l'air d'être en ménage, Véronique y voyait un accomplissement de ses devoirs de femme. Aussi, jamais Graslin ne manquait-il à faire l'éloge de sa femme, il la trouvait accomplie, elle ne lui demandait rien, il entassait écus sur écus, il s'épanouissait dans le terrain des affaires, il avait ouvert des relations avec la maison Brézac, il voguait par une marche ascendante et progressive sur l'océan commercial. Son intérêt surexcité le maintenait dans la calme et enivrante fureur des joueurs attentifs aux grands événements du tapis vert de la spéculation.

Pendant cet heureux temps, à partir du commencement de l'année 1827, madame Graslin arriva sous les yeux de ses amis à un point de beauté vraiment extraordinaire, et dont on chercha vainement les raisons. Le bleu de ses yeux s'agrandit comme une fleur et diminua le cercle brun de la prunelle, en paraissant trempé d'une lueur moite et languissante pleine d'amour. Son front, illuminé par des souvenirs, par des pensées de bonheur, blanchissait comme un faîte à l'aurore, et paraissait purifié dans ses lignes intérieures. Son visage perdit ses tons bruns ardents qui annonçaient un commencement d'hépatite, la maladie des tempéraments vigoureux et des personnes dont l'âme est souffrante, dont les affections sont contrariées. Ses tempes devinrent d'une adorable fraîcheur. On voyait enfin souvent, par échappées, le visage céleste, digne de Raphaël, que la maladie avait encroûté comme le temps encrasse une toile de ce grand maître. Ses mains devinrent blanches, ses épaules prirent une délicieuse plénitude, ses mouvements jolis et animés rendirent à sa taille flexible et souple toute sa valeur. Les femmes de la ville l'accusèrent d'aimer M. de Grandville qui, d'ailleurs, lui faisait une cour assidue, à laquelle elle opposait les barrières d'une pieuse vertu. L'avocat général professait pour elle une de ces admirations respectueuses, auxquelles ne se trompaient point les habitués de ce salon. Les prêtres et les gens d'esprit devinaient bien que cette affection, amoureuse chez le jeune magistrat, ne sortait pas des bornes permises chez madame Graslin. Lassé d'une résistance appuyée sur les sentiments les plus religieux, M. de Grandville avait, à la connaissance des intimes de cette société, de faciles amitiés qui cependant n'empêchaient point sa constante admiration et son culte auprès de la belle madame Graslin, car telle était, en 1827, la manière dont on la nommait.

Les plus clairvoyants attribuèrent le changement de physionomie qui rendit Véronique encore plus charmante pour ses amis, au plaisir d'être courtisée, au bonheur de vivre dans le milieu qui convenait à son esprit, en échangeant ses idées, en dissipant l'ennui qui l'avait saisie, en se voyant entourée

d'hommes aimables, instruits, de vrais amis dont l'attachement s'accroissait de jour en jour. Peut-être eût-il fallu des observateurs encore plus profonds, plus perspicaces ou plus défiants que ne l'étaient les habitués de l'hôtel Graslin pour deviner l'âme grande et forte de Véronique. Si quelquefois elle était surprise en proie à la torpeur d'une méditation, ou sombre, ou simplement pensive, chacun de ses amis savait qu'elle portait en son cœur bien des misères, qu'elle s'était initiée le matin à bien des douleurs, qu'elle pénétrait en des sentines où les vices épouvantaient par leur naïveté. Souvent le premier avocat général la grondait de quelque bienfait inintelligent que, dans les secrets de ses instructions correctionnelles, la justice avait trouvé comme un encouragement à des crimes ébauchés.

— Vous faut-il de l'argent pour quelques-uns de vos pauvres? lui disait le vieux Grossetête en lui prenant une main et la mettant dans les siennes, je serai complice de vos bienfaits.

— Il est impossible de rendre tout le monde riche, répondait-elle en poussant un soupir.

Au commencement de l'année 1828 arriva l'événement qui devait changer entièrement la vie intérieure de madame Graslin, et métamorphoser de la manière la plus déplorable la magnifique expression de sa physionomie, pour en faire d'ailleurs un portrait mille fois plus intéressant aux yeux des peintres. Graslin, assez inquiet de sa santé, ne voulut plus, au grand désespoir de sa femme, habiter son rez-de-chaussée, il remonta dans l'appartement conjugal, où il se fit soigner. Ce fut une nouvelle à Limoges que l'état de madame Graslin, elle était grosse. Sa tristesse, mélangée de joie, occupa ses amis qui devinèrent alors que, malgré sa piété, ses vertus, elle était heureuse de la manière dont elle vivait avec son mari, qu'elle avait peut-être espéré de meilleures destinées depuis le jour où l'avocat général lui avait fait la cour. Au commencement de l'hiver, M. de Grandville avait refusé d'épouser la plus riche héritière du Limousin. Il avait été prouvé dès lors aux profonds politiques qui faisaient, entre deux parties de whist, la police des sentiments et des fortunes, que le magistrat et la jeune femme avaient fondé sur l'état maladif du banquier des espérances presque ruinées par cet événement. Les troubles profonds qui marquèrent cette période de la vie de Véronique, les inquiétudes qu'un premier accouchement cause à toutes les femmes, et qui, dit-on, offre des dangers, alors qu'il arrive après la première jeunesse, rendirent ses amis plus attentifs auprès d'elle. Chacun déploya mille petits soins qui lui prouvèrent combien leurs affections étaient vives et solides.

Dans cette année, Limoges devait avoir le terrible spectacle et le drame singulier du procès Tascheron, dans lequel le baron de Grandville déploya les talents qui contribuèrent plus tard à le faire nommer procureur général.

IV

VÉRONIQUE A TRENTE ANS.

Vers la fin du mois de mars, madame Graslin, qui éprouvait déjà ces petits malaises que cause une première grossesse, était au lit et recevait ses amis, le soir, dans sa chambre à coucher. On y faisait la partie. Depuis quelques jours, Véronique ne sortait plus; elle avait eu des caprices singuliers attribués à sa grossesse. Sa mère venait la voir presque tous les jours, et ces deux femmes restaient ensemble pendant des heures entières. Il était neuf heures du soir, les tables de jeu restaient sans joueurs, tout le monde causait du crime commis au faubourg Saint-Étienne. L'avocat général entra.

— Nous tenons l'assassin du père Pingret, dit-il d'un air joyeux.

— Qui est-ce? lui demanda-t-on de toutes parts.

— Un ouvrier porcelainier, dont la conduite est excellente et qui devait faire fortune. Il travaillait à l'ancienne manufacture de votre mari, dit-il en se tournant vers madame Graslin.

— Comment se nomme-t-il? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Jean-François Tascheron.

— Le malheureux! répondit-elle. Je l'ai vu plusieurs fois; mon pauvre père me l'avait recommandé comme un précieux sujet.

— Il n'y était déjà plus avant la mort de M. Sauviat, il avait passé dans la fabrique de messieurs Philippart qui lui ont fait des avantages, répondit la vieille Sauviat.

— Je ne suis pas assez forte pour entendre cette conversation, dit madame Graslin en respirant des sels.

Elle était devenue blanche comme ses draps. Dès que la vieille mère Sauviat vit comment allait la grossesse de sa fille, elle quitta sa maison et vint, malgré ses soixante-six ans, se constituer la garde-malade de sa fille. Elle ne quitta pas la chambre, les amis de madame Graslin la trouvèrent à toute heure héroïquement placée au chevet du lit où elle s'adonnait à son éternel tricot, couvant du regard Véronique comme au temps de la petite vérole,

répondant pour elle et ne laissant pas toujours entrer les visites. L'amour maternel et filial de la mère et de la fille était si bien connu dans Limoges, que les façons de la vieille femme n'étonnèrent personne. Aussi, quand l'avocat général voulut raconter les détails dont toute la ville était avide sur Jean-François Tascheron, en croyant amuser la malade, la Sauviat l'interrompit-elle brusquement en lui disant qu'il allait causer de mauvais rêves à madame Graslin. Véronique le pria d'achever, en le regardant fixement.

Cette grossesse fut une longue maladie. Il se manifesta chez madame Graslin les phénomènes nerveux les plus étranges, elle pleurait parfois à chaudes larmes, elle était quelquefois minée par une petite fièvre nerveuse qui cessait tout à coup. Elle se préoccupait, comme beaucoup de femmes, de son accouchement, en croyant qu'il lui serait fatal. Personne ne reconnaissait plus en elle la force d'âme, l'élévation d'esprit qui la mettait au-dessus des autres femmes. Un soir, elle eut un long entretien avec M. de Grandville pour le prier d'être le subrogé tuteur de son enfant, si, disait-elle, elle était la seule victime de cet accouchement, et de veiller à l'éducation de son fils, au cas où elle aurait un fils, car sa mère se chargerait de surveiller sa petite-fille.

Cette conférence et cette demande surprirent l'abbé Dutheil et M. Grossetête, auxquels Véronique avait avoué la veille qu'elle éprouvait des frissons de terreur chaque fois que le baron entrait chez elle ; elle attribuait cette répulsion aux antipathies et aux sympathies locales et passagères qui se manifestent chez les femmes, pendant le temps où les lois ordinaires de la vie sont suspendues. Elle plaisanta de cette fantaisie ; elle en rechercha les causes, et l'attribua gaiement à ce qu'elle appela l'odeur judiciaire. L'abbé Dutheil ni Grossetête ne s'étonnèrent plus tard de surprendre je ne sais quoi de fauve et de haineux dans les yeux de Véronique, quand elle regardait l'avocat général sans se croire observée.

M. Graslin fut un des jurés désignés pour siéger dans l'affaire de l'assassinat, en sorte que, soit par son mari, soit par M. de Grandville, Véronique savait les moindres détails du procès criminel qui, pendant une quinzaine de jours, tint en émoi le Limousin et la France. Au plus fort des débats, il fut impossible que ses amis, pendant une soirée où Mme Graslin paraissait moins souffrante, ne cherchassent pas à expliquer, chacun à sa manière, la discrétion du criminel en faveur de la femme au profit de laquelle le crime avait été commis. Pendant cette journée, le médecin avait ordonné la promenade à Véronique, elle avait pris le bras de sa mère pour aller, en tournant la ville, jusqu'à la maison de campagne de la Sauviat, où elle s'était reposée. Elle essaya de rester debout à son retour. Elle attendit M. Graslin, qui ne revint qu'à sept heures de la cour d'assises, et le servit à dîner selon son habitude, Véronique entendit alors la discussion qui eut lieu sur l'ancien ouvrier porcelainier auquel son père s'était jadis intéressé.

— Si mon pauvre père vivait encore, dit-elle, nous en aurions su davantage, ou peut-être cet homme ne serait-il pas devenu criminel. Mais je vous vois tous préoccupés d'une idée singulière. Vous voulez que l'amour soit le principe du crime, là-dessus je suis de votre avis; mais pourquoi croyez-vous que l'inconnue soit mariée, ne peut-il pas avoir aimé une jeune fille que le père et la mère lui auraient refusée ?

— Une jeune personne eût été plus tard légitimement à lui, répondit M. Grandville ; Tascheron est un homme qui ne manque pas de patience, il aurait eu le temps de faire loyalement fortune en attendant le moment où toute fille est libre de se marier contre la volonté de ses parents.

— J'ignorais, dit Mme Graslin, que cela fût possible ; mais comment, dans une ville où tout se sait, où chacun voit ce qui se passe chez son voisin, n'a-t-on pas le plus léger soupçon ? Pour aimer, il faut au moins se voir ou s'être vu ? Que pensez-vous, vous autres magistrats ? demanda-t-elle en plongeant un regard fixe dans les yeux de l'avocat général.

— Nous croyons tous que la femme appartient à la classe de la bourgeoisie marchande.

— Je pense le contraire, dit Mme Graslin. Une femme de ce genre n'a pas les sentiments assez élevés.

Cette réponse concentra les regards de tout le monde sur Véronique, et chacun attendit l'explication de cette parole, dont la profondeur surprenait.

— Pendant les heures de nuit que je passe sans sommeil ou le jour dans mon lit, il m'a été impossible de ne pas penser à cette mystérieuse affaire : j'ai cru en deviner les motifs. Voila pourquoi je pensais à une jeune fille. Une femme mariée a des intérêts, sinon des sentiments, qui partagent son cœur et l'empêchent d'arriver à l'exaltation complète qui inspire une aussi grande passion. Il faut ne pas avoir d'enfant pour concevoir un amour qui réunisse les sentiments maternels à ceux qui procèdent du désir. Évidemment cet homme a été aimé par une femme qui voulait être son soutien, elle aura porté dans sa passion le génie auquel nous devons les belles œuvres des artistes, des poëtes, et qui chez la femme existe, mais sous une autre

forme : elle est destinée à créer des hommes et non des choses. Nos œuvres, à nous, c'est nos enfants! Voilà nos tableaux, nos livres, nos statues, nous sommes artistes dans l'éducation premiere. Aussi, gagerais-je ma tête à couper que si l'inconnue n'est pas une jeune fille, elle n'est pas mère! Il faudrait chez les gens du parquet la finesse des femmes pour deviner mille nuances qui leur échapperont sans cesse en bien des occasions. Si j'eusse été votre substitut, dit-elle à l'avocat général, nous aurions trouvé la coupable, si toutefois l'inconnue est coupable. J'admets, comme l'abbé Dutheil, que les deux amants avaient conçu l'idée de s'enfuir, faute d'argent, pour vivre en Amérique, avec les trésors du pauvre Pingret. Le vol a engendré l'assassinat par la fatale logique qu'inspire la peine de mort aux criminels. Aussi, dit-elle, en lançant à l'avocat général un regard enflammé, serait-ce une chose digne de vous de faire écarter la préméditation. Vous sauveriez la vie à ce malheureux ; il est grand malgré son crime, il réparerait peut-être ses fautes par un magnifique repentir.

— Madame, vous êtes sublime dans vos idées, dit l'avocat général ; mais, la préméditation écartée, Jean-François est toujours sous le poids de la peine de mort, à cause des cinq circonstances graves...

— Vous croyez donc, dit-elle en abaissant ses paupières, qu'il sera condamné?

— J'en suis certain, le parquet aura la victoire.

— Un léger frisson fit crier la robe de madame Graslin, qui dit : — J'ai froid!

Elle prit le bras de sa mère, et s'alla coucher.

— Elle est beaucoup mieux aujourd'hui, dirent ses amis.

Le lendemain, Véronique était à la mort. Quand son médecin vint la voir, et la trouva si près d'expirer, elle lui dit en souriant : — Ne vous avais-je pas dit que la promenade ne me vaudrait rien !

Avant la visite du médecin, elle avait eu celle de l'avocat général.

— J'ai lu les plaidoiries d'hier, lui dit-elle. Aujourd'hui vont commencer les répliques ; je me suis si fort intéressée à l'accusé que je voudrais le voir sauvé ! Ne pouvez-vous une fois en votre vie abdiquer un triomphe ? Laissez-vous battre par l'avocat! Allons, faites-moi présent de cette vie? Il y a doute après le beau plaidoyer de l'avocat de Tascheron, eh bien!...

— Votre voix... dit le baron sans achever.

— Est très-émue, répondit-elle. Savez-vous pourquoi ? Mon mari vient de remarquer une horrible coïncidence ; elle est de nature à causer ma mort ; j'accoucherai quand vous ferez tomber cette tête.

— Puis-je réformer le code? dit l'avocat général.

— Allez! vous ne m'aimez pas ! répondit-elle en souriant.

Dans cette journée, l'accusé, d'après la déclaration du jury, fut condamné à mort. Monsieur Graslin avait fortement, mais inutilement, plaidé pour l'acquittement, en donnant une raison qui fut adoptée par deux jurés de ses amis, et qui lui avait été suggérée par sa femme.

— S'il existe, la famille des Vannaulx retrouvera la succession Pingret.

Cet argument irrésistible amena cette scission de sept contre cinq qui nécessita, comme on l'a vu, l'adjonction de la cour.

Véronique accoucha pendant l'exécution, par suite des circonstances imprévues qui firent venir à Limoges le curé Bonnet et les Tascheron. Le procureur général s'empressa de satisfaire aux vœux du confesseur et du condamné. Mme Graslin demeura sept à huit mois entre la vie et la mort. Elle quitta le lit vers le milieu de l'année 1829. Elle entendit alors parler à son mari d'une affaire assez considérable qu'il voulait conclure. La maison de Navarreins songeait à vendre la forêt de Montégnac et les terres incultes qu'elle possédait à l'entour. M. Graslin n'avait pas encore exécuté la clause de son contrat de mariage, par lequel il était tenu de placer cinq cent mille francs de la dot de sa femme en terres ; il avait préféré faire valoir cette somme en banque et l'avait déjà doublée. Véronique parut à ce sujet se souvenir du nom de Montégnac. M. de Grandville lui rappela que l'assassin du vieux Pingret était né dans ce village, il lui raconta la part que le curé Bonnet avait eue dans le triomphe de la religion, lors de l'exécution de Jean-François Tascheron, dont personne ne lui avait parlé, mais qu'alors il lui raconta. Véronique désira beaucoup voir M. le curé Bonnet, afin d'avoir des renseignements sur la forêt et les terres que le duc de Navarreins voulait vendre en prévoyant la lutte horrible que le prince de Polignac préparait entre le libéralisme et la maison de Bourbon. Ce duc, un des opposants les plus intrépides au coup d'État, avait envoyé son homme d'affaires à Limoges, en le chargeant de céder devant une forte somme en argent. Cet homme d'affaires se trouvait face à face avec Graslin, le plus fin matois du Limousin, le seul homme signalé par tous les praticiens comme capable d'acquérir et de payer immédiatement une terre aussi considérable. M. Bonnet, sur un mot que lui écrivit l'abbé Dutheil, accourut à Limoges et vint voir Mme Graslin. Le banquier ne permit au curé de monter chez sa femme qu'après l'avoir tenu dans son cabinet durant une heure, et avoir pris

des renseignements exacts. Pendant la conférence de Véronique et de M. Bonnet, le banquier conclut l'achat de la forêt et des domaines de Montégnac pour cinq cent mille francs, il acquiesça au désir de sa femme en stipulant que cette acquisition était faite pour accomplir la clause de son contrat de mariage qu'il exécuta d'autant plus volontiers qu'elle ne lui coûtait alors plus rien. La forêt de Montégnac a vingt mille arpents. Le domaine se composait alors des restes du château, des jardins et d'environ cinq mille arpents dans la plaine inculte ; mais Graslin fit immédiatement plusieurs acquisitions pour se rendre maître de la montagne. Depuis l'établissement des impôts, le duc de Navarreins ne touchait pas six mille francs par an de cette seigneurie, jadis une des plus riches mouvances du royaume, et dont les terres avaient échappé à la vente nationale par leur infertilité, par l'impossibilité reconnue de les exploiter.

Quand le curé vit la femme célèbre par sa piété, par son esprit, et dont il avait entendu parler, il ne put retenir un geste de surprise. En ce moment, Véronique était arrivée à la troisième phase de sa vie, à celle où elle devait grandir encore par l'exercice des plus hautes vertus, et pendant laquelle elle fut une tout autre femme. A la madone de Raphaël, ensevelie à onze ans sous le manteau troué de la petite vérole, avait succédé la femme belle, noble, passionnée, frappée par d'intimes malheurs; il en sortait une sainte. Son visage avait pris une teinte jaune semblable à celle qui colore les figures austères des abbesses célèbres par leurs macérations. Son front plissé était devenu d'un ton de cire, ses tempes attendries s'étaient dorées, ses lèvres avaient pâli, ce n'était plus la rougeur de la grenade entr'ouverte, mais la froideur d'une rose du Bengale. Dans le coin des yeux, à la naissance du nez, les douleurs avaient tracé de chaque côté deux places nacrées par où bien des larmes secrètes avaient cheminé, elles avaient effacé les traces de la petite vérole, usé la peau. La curiosité s'attachait invinciblement à cette place où le réseau bleu des petits vaisseaux battait à coups précipités, et se montrait grossi par l'affluence du sang qui se portait là pour nourrir les pleurs. Le tour des yeux seul conservait des teintes brunes, devenues noires au-dessous et bistrées aux paupières horriblement ridées. Les joues étaient creuses, leurs plis accusaient de graves pensées. Le menton où, dans la jeunesse, une chair abondante recouvrait les muscles, s'était amoindri, mais au désavantage de l'expression, il annonçait alors une implacable sévérité religieuse. A vingt-neuf ans, Véronique, obligée de se faire arracher une immense quantité de cheveux blancs, n'avait plus qu'une chevelure rare et grêle, ses couches avaient détruit l'un de ses plus beaux ornements. Elle était devenue d'une maigreur effrayante. Malgré les défenses de son médecin, elle voulut nourrir son fils. Le médecin triompha dans la ville en voyant se réaliser tous les changements qu'il avait pronostiqués au cas où Véronique nourrirait malgré lui.

— Voilà ce que produit une seule couche chez une femme, disait-il ; aussi, adore-t-elle son enfant. J'ai toujours remarqué que les mères aiment leurs enfants en raison du prix qu'ils leur coûtent.

Les yeux flétris de Véronique offraient néanmoins la seule chose qui fût restée jeune dans son visage : le bleu foncé de la prunelle jetait un feu d'un éclat sauvage où la vie semblait s'être réfugiée après avoir déserté ce masque immobile et froid, mais animé par l'expression d'une angélique bonté, d'une pieuse expression dès qu'il s'agissait du prochain. Aussi, la surprise et disons-le, l'effroi du curé, cessèrent-ils à mesure qu'il expliquait à Mme Graslin tout le bien qu'un propriétaire pouvait opérer à Montégnac, en y résidant; elle redevint belle pour un moment, éclairée par les lueurs d'un avenir inespéré.

— J'irai, lui dit-elle. Ce sera mon bien. J'obtiendrai quelques fonds de M. Graslin, et je m'associerai vivement à votre œuvre religieuse. Montégnac sera fertilisé! nous trouverons des eaux pour arroser votre plaine inculte! vous frapperez, comme Moïse, un rocher, il en sortira des pleurs!

Le curé de Montégnac, questionné par les amis qu'il avait à Limoges sur Mme Graslin, en parla comme d'une sainte.

Le lendemain matin même de son acquisition, Graslin envoya un architecte à Montégnac où le banquier voulut rétablir le château, les jardins, la terrasse, le parc, et gagner la forêt par une plantation. Il mit à cette restauration une orgueilleuse activité. Jusqu'à la révolution de juillet, il y dépensa, dit-on, près de six cent mille francs. En 1830, madame Graslin fut atteinte d'un grand malheur. En septembre de cette année, Graslin, surpris par les désastres du commerce et de la banque, y fut enveloppé malgré sa prudence. Il ne supporta ni l'idée d'une faillite, ni celle de perdre une fortune de trois millions acquise par quarante ans de travaux, et cette maladie morale qu'il faudrait nommer une *argynancie*, ayant porté son inflammation au plus haut degré, il se mit au lit pour mourir. Depuis sa grossesse, l'affection de Véronique pour Graslin avait été croissante et avait renversé toutes les espérances de son admirateur, monsieur de Grandville ; elle essaya de sauver son mari par la vigilance de ses soins, et ne réussit qu'à prolonger son supplice. Le désespoir de la veuve ne céda qu'à sa

résignation chrétienne et à sa soumission à Dieu. Son premier mot fut pour abandonner sa propre fortune afin de solder les créanciers ; mais celle de monsieur Graslin suffit. Six mois après, la liquidation, à laquelle s'employa le vieux Grossetête, laissa à madame Graslin la terre de Montégnac, six cent trente mille francs, le reste de sa fortune, et à son fils un nom sans tache. Monsieur de Grandville, devenu procureur général, à qui la grandeur d'âme et les qualités de Véronique étaient connues, lui demanda sa main ; mais, à la grande surprise de tout Limoges, madame Graslin le refusa, sous le prétexte que l'Église condamnait les secondes noces. Elle fit placer en inscription sur le grand livre le reliquat de sa fortune et de celle de M. Graslin, puis elle quitta Limoges pour aller vivre à Montégnac, auprès du curé Bonnet, à qui elle avait confié son dessein en l'appelant près d'elle pour le consulter, et lui demander des renseignements sur l'œuvre qu'il avait entreprise à Montégnac. Le curé la dissuada généreusement de cette résolution, en lui prouvant que sa place était dans la société.

— Je suis née du peuple, et je retourne au peuple, répondit-elle.

Le curé, plein d'amour pour son village, ne s'opposa plus à la vocation de Véronique.

Le jour de son départ, au mois de septembre 1831, ses nombreux amis voulurent l'accompagner jusqu'au delà de la ville, quelques-uns allèrent jusqu'à la première poste. Véronique était dans une calèche avec sa mère. L'abbé Dutheil, nommé depuis quelques jours à un évêché, se trouvait sur le devant avec le vieux Grossetête, qui, pour se couvrir des sommes qui lui étaient dues, avait pris à toute sa valeur l'hôtel Graslin. Véronique éprouva une sensation violente en passant sur la place d'Aîne : son visage se contracta de manière à laisser voir le jeu des muscles, elle serra son enfant sur elle par un mouvement convulsif que cacha la vieille Sauviat en le lui prenant. Le hasard voulut qu'elle vit la place démolie où était jadis la maison de son père, elle serra vivement la main de la Sauviat, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux, et se précipitèrent le long de ses joues. Quand elle eut quitté Limoges, elle y jeta un dernier regard, et parut éprouver une sensation heureuse. Le plaisir avec lequel elle quittait Limoges fut remarqué par tous ses amis. Quand le procureur général, les yeux humides, lui baisa la main avec une affection non épuivoque, le nouvel évêque remarqua le mouvement étrange par lequel le cercle noir de sa prunelle envahissait le bleu qui, cette fois, fut réduit à n'être qu'un point. L'œil de Véronique annonçait évidemment une sensation intérieure d'une violence effrayante.

— Je ne le verrai donc plus, dit-elle à l'oreille de sa mère qui reçut cette confidence sans que son vieux visage révélât le moindre sentiment.

La Sauviat était en ce moment observée par Grossetête qui se trouvait devant elle. Mais, malgré sa finesse, le vieux banquier ne put deviner la haine éternelle et violente que Véronique avait conçue contre le procureur général. Les gens d'Église ont en ce genre une perspicacité plus étendue, l'évêque étonna Véronique par un regard de prêtre.

— Vous ne regretterez rien à Limoges? dit monseigneur.

— Vous le quittez, lui répondit-elle. Monsieur n'y reviendra plus que rarement, dit-elle en souriant à Grossetête qui lui faisait ses adieux, après avoir rempli les devoirs d'un fidèle ami.

L'évêque allait seul avec elle jusqu'à Montégnac.

— Je devais cheminer en deuil sur cette route, dit-elle à l'oreille de sa mère en montant à pied la côte de Saint-Léonard.

La vieille, au visage âpre et ridé, se mit un doigt sur les lèvres en montrant l'évêque qui regardait l'enfant avec une effrayante attention. Ce geste causa comme une révolution intérieure à madame Graslin. A l'aspect des vastes plaines qui étendent leurs nappes grises en avant de Montégnac, les yeux de Véronique perdirent de leur feu, elle fut prise de mélancolie. Elle aperçut alors le curé qui venait à sa rencontre, elle le fit monter dans sa voiture.

— Voilà vos domaines, madame, lui dit-il en lui montrant la partie de la plaine située à gauche.

En quelques instants, le bourg de Montégnac et sa colline où les constructions neuves du château frappaient les regards, apparurent dorées par le soleil couchant et empreintes de la poésie due au contraste de cette jolie nature jetée là comme une oasis au désert. Les yeux de madame Graslin s'emplirent de larmes. Le curé lui montra du côté des plaines une large trace blanche qui tranchait la montagne.

— Voilà ce que mes paroissiens ont fait pour témoigner leur reconnaissance à leur dame, dit-il en montrant ce chemin. Nous pourrons monter en voiture au château. Cette rampe s'est faite sans qu'il vous en coûte un sou, nous la planterons dans deux mois, monseigneur seul sait ce qu'il a fallu de peines, de soins et de dévouement pour opérer un pareil changement.

— Ils ont fait cela? dit l'évêque.

— Sans vouloir rien accepter, monseigneur. Les plus pauvres y ont mis la main, en sachant qu'il leur venait une mère.

Au pied de la montagne, les voyageurs aperçurent tous les habitants réunis qui firent partir des boîtes, déchargèrent quelques fusils, et les deux

plus jolies filles, vêtues de blanc, offrirent à madame Graslin des bouquets de fleurs.

— Être reçue ainsi! s'écria-t-elle en serrant la main de monsieur Bonnet comme si elle allait tomber dans un précipice.

Sa fidèle femme de chambre et tous les gens du château se tenaient en un groupe. La foule accompagna la voiture jusqu'à la grille. Madame Graslin fut épouvantée de la magnificence de sa demeure.

— Ah! monseigneur, dit-elle à l'abbé Dutheil, moi qui comptais habiter une chaumière, le pauvre monsieur Graslin a fait des folies.

— Et vous? dit l'évêque. Vous allez faire des actes de charité, ajouta-t-il après une pause en remarquant le frisson que son mot causait à madame Graslin.

Elle mit pied à terre, et prit le bras de sa mère, qui tenait l'enfant par la main. Elle alla, suivie de l'évêque et du curé, jusqu'à la longue terrasse, au bas de laquelle était située l'église, le presbytère, puis, par étages, les maisons du bourg. Tous s'extasiaient sur la beauté de la vue. En effet, de là, l'on voyait à vingt lieues à la ronde. Le curé s'empara de monseigneur Dutheil pour lui montrer toutes les faces de ce paysage. Au bout de quelques instants, les deux prêtres virent à l'autre bout de la terrasse Véronique et sa mère immobiles comme des statues, la vieille avait son mouchoir à la main et s'essuyait les yeux, la fille avait les mains étendues au-dessus de la balustrade, et semblait indiquer l'église au-dessous.

— Qu'avez-vous, madame? dit le curé à la vieille Sauviat.

— Rien, répondit madame Graslin, qui se retourna et fit quelques pas au-devant des deux prêtres. Je ne savais pas que le cimetière dût être sous mes yeux.

— Vous pouvez le faire mettre ailleurs, la loi est pour vous.

— La loi! dit-elle en laissant échapper ce mot comme un cri.

Là, l'évêque la regarda encore, et fatiguée du regard noir par lequel ce prêtre perçait le voile de chair qui lui couvrait l'âme, et y surprenait le secret caché dans une fosse du cimetière, elle lui cria :

— Eh bien! *oui!...*

L'évêque se passa la main sur les yeux.

— Soutenez-la, cria la vieille, elle pâlit.

— L'air est vif, il m'a saisie, dit-elle en tombant évanouie dans les bras des deux ecclésiastiques, qui la portèrent à son château.

Quand elle reprit connaissance, elle vit l'évêque et le curé, priant Dieu pour elle, à genoux.

— Que l'ange qui vous a visitée ne vous quitte plus, lui dit l'évêque en la bénissant. Adieu, ma fille.

Ces mots la firent fondre en larmes.

— Elle est donc sauvée? s'écria la Sauviat.

— Dans ce monde et dans l'autre, ajouta l'évêque en se retournant avant de quitter la chambre.

V

LES ADIEUX A LA TERRE.

Par une belle soirée du mois de juillet, Véronique, M. Bonnet et M. Gérard se promenaient sur la longue terrasse du château de Montégnac. Quoique la journée eût été d'une insupportable chaleur, les orages qui dévastèrent une partie de l'Europe, sans épargner la France, mais qui respectèrent le Limousin, ayant eu lieu dans le bassin de la Loire, l'air commençait à fraîchir. Le ciel était si pur que l'on pouvait voir les moindres détails sur la ligne d'horizon. Il est impossible de peindre le délicieux concert produit par les bruits étouffés du bourg qu'animait alors le retour des travailleurs qui revenaient des champs. C'est une scène qui veut à la fois un grand paysagiste et un peintre de la figure humaine, car il y a dans la lassitude de la nature et dans celle de l'homme une entente curieuse et difficile à rendre. La chaleur attiédie d'un jour caniculaire et la raréfaction de l'air donnent au moindre bruit fait par les êtres toute sa signification. Les femmes assises à leurs portes en attendant les hommes qui souvent ramènent de petits enfants, babillent entre elles et travaillent encore. Les toits laissent échapper des fumées qui annoncent le dernier repas du jour, le plus gai pour les paysans, car après ils dormiront. Le mouvement exprime alors les pensées tranquilles de ceux qui ont achevé leur journée. On entend des chants dont le caractère est bien certainement différent de ceux du matin. En ceci, les villageois imitent les oiseaux dont les gazouillements, le soir, ne ressemblent en rien à leurs cris vers l'aube. La nature entière chante un hymne au repos, comme elle chante au lever du soleil un hymne d'allégresse. Toutes les actions des êtres animés semblent se teindre des douces et harmonieuses couleurs que le couchant jette sur les campagnes, et qui donnent au sable des chemins une physionomie placide. Si quelqu'un osait nier l'influence de cette heure, la plus belle du jour, les fleurs le démentiraient en l'enivrant de leurs plus pénétrants parfums qu'elles exhalent alors et mêlent aux cris les plus tendres des insectes, aux murmures amoureux des oiseaux. Les traînes qui sillon-

naient la plaine au delà du bourg se voilaient de vapeurs fines et légères. Dans les grandes prairies, l'orgueil de ce canton, et qui se trouvent à droite et à gauche du chemin départemental, alors ombragé de peupliers, d'acacias et de vernis du Japon, également entremêlés, tous si bien venus qu'ils donnaient déjà de l'ombrage, on voyait ces immenses et célèbres troupeaux de haut bétail, parsemés, groupés, les uns ruminant, les autres paissant encore; les hommes, les femmes, les enfants achevant les plus jolis travaux de la campagne, ceux de la fenaison.

L'air du soir, animé par la subite fraicheur des orages qui avaient éclaté au loin, apportait les magnifiques senteurs des herbes coupées et des meules défaites. Les moindres accidents de ce beau panorama se voyaient parfaitement : et ceux qui achevaient des meules autour desquelles les faneuses accouraient avec des fourches chargées, et ceux qui chargeaient les charrettes au milieu des botteleurs, et ceux qui dans le lointain fauchaient encore, et celles qui retournaient les longues lignes d'herbes abattues comme des hachures sur les prés pour les faner, et celles qui se hâtaient de mettre le foin en maquets. On entendait les rires de ceux qui jouaient, et les cris des enfants qui se poussaient sur les tas de foin. On distinguait les jupes roses ou rouges ou bleues, les fichus, les jambes nues, les bras des femmes ornées de ces chapeaux de paille commune à grands bords, et les chemises des hommes en pantalons blancs. Les derniers rayons du soleil poudroyaient dans les longues lignes des peupliers plantés le long des rigoles qui divisaient la plaine en prairies inégales, et dans les groupes composés de chevaux, de charrettes, d'hommes, de femmes, d'enfants et de bestiaux. Les gardeurs de bœufs, les bergères commençaient à réunir leurs troupeaux en les appelant au son de leurs cornets rustiques. Cette scène était à la fois bruyante et silencieuse, singulière antithèse qui n'étonnera que les gens à qui les splendeurs de la campagne sont inconnues. Il y avait déjà, soit d'un côté, soit de l'autre du bourg, des convois de vert fourrage qui entraient. Ce spectacle avait je ne sais quoi d'engourdissant. Aussi Véronique allait-elle silencieuse entre le maire et le curé, qui prenait pour elle tous les soins que méritait son état; elle mourait. Quand une brèche faite par une rue champêtre entre les maisons étagées au-dessous de cette terrasse, du presbytère et de l'église, laissait l'œil plonger dans la grande rue de Montégnac, le maire et le curé apercevaient les regards des femmes, des hommes, des enfants, enfin tous les groupes tournés vers eux, et suivant, plus particulièrement sans doute, madame Graslin. Combien de tendresses, de reconnaissances exprimées par les attitudes! de quelles bénédictions n'était-elle pas chargée! avec quelle religieuse attention ces trois bienfaiteurs de tout un pays étaient-ils contemplés! L'homme ajoutait donc un hymne de reconnaissance à tous les chants du soir. Mais si Mme Graslin marchait les yeux attachés sur les longues et magnifiques prairies, sa création la plus chérie, le prêtre et le maire ne cessaient de regarder les groupes d'en bas. Il était impossible de se méprendre à leur expression : la douleur, la mélancolie, les regrets mêlés d'espérances, s'y peignaient. Personne à Montégnac n'ignorait que M. Roubaud, le médecin, était allé chercher des gens de science à Paris, et que la bienfaitrice de ce canton atteignait au terme d'une maladie mortelle. Dans tous les marchés, à dix lieues à la ronde, les paysans demandaient à ceux de Montégnac : — Comment va votre bourgeoise? Ainsi la grande idée de la mort planait sur ce pays, au milieu de ce tableau champêtre. De loin, dans la prairie, plus d'un faucheur en repassant sa faux, plus d'une jeune fille le bras posé sur sa fourche, plus d'un maître du haut de sa meule, en apercevant la tête de Mme Graslin, restait pensif, examinant cette grande femme, la gloire de la Corrèze, et cherchant dans ce qu'il pouvait voir un indice de favorable augure, ou regardant pour l'admirer, poussé par un sentiment qui l'emportait sur le travail.

— Elle se promène, elle va donc mieux.

Ce mot si simple était sur toutes les lèvres. La mère de madame Graslin était assise sur le banc en fer creux que Véronique avait fait mettre au bout de sa terrasse, à l'angle d'où la vue plongeait à travers la balustrade en brique sur le cimetière. La vieille Auvergnate étudiait les mouvements de sa fille, elle la regardait marchant, et quelques larmes roulaient dans ses yeux. Elle était initiée aux efforts de ce courage surhumain, elle savait que Véronique en ce moment souffrait déjà les douleurs d'une horrible agonie, et se tenait ainsi debout par une héroïque volonté. Ces larmes, presque rouges, qui firent leur chemin sur ce visage septuagénaire, hâlé, ridé, dont le parchemin ne paraissait devoir plier sous aucune émotion, excitèrent celles du petit Graslin que monsieur Ruffin tenait entre ses jambes.

— Qu'as-tu, mon enfant? lui dit vivement son précepteur.

— Ma grand'mère pleure, répondit-il.

M. Ruffin, dont les yeux étaient arrêtés sur la noble trinité qui venait vers eux, regarda la mère Sauviat, et reçut une vive atteinte à l'aspect de cette vieille tête de matrone romaine pétrifiée par la douleur et humectée de larmes.

— Madame, pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée de sortir? dit le précepteur à cette vieille mère

que sa douleur muette rendait auguste et sacrée.

Pendant que sa fille venait d'un pas majestueux et par une démarche d'une admirable élégance, la Sauviat, poussée par le désespoir de survivre à la sublime créature sortie de ses flancs, laissa échapper le secret de bien des choses qui excitaient la curiosité des hôtes du château de Montégnac.

— Marcher, s'écria-t-elle, et porter un affreux cilice de crin qui lui fait de continuelles piqûres sur la peau!

Cette parole glaça le jeune homme qui n'avait pu demeurer insensible à la grâce exquise des mouvements de Véronique, et qui frémit en pensant à l'horrible et constant empire que l'âme avait dû conquérir sur le corps. La Parisienne la plus renommée pour l'aisance de sa tournure, pour son maintien et sa démarche, eût été vaincue peut-être par Véronique.

Elle le porte depuis onze ans, elle l'a mis après avoir achevé la nourriture du petit, dit la vieille en montrant le jeune Graslin. Elle a fait des miracles ici; mais si l'on connaissait sa vie, elle pourrait être canonisée. Depuis qu'elle est ici, personne ne l'a vue mangeant, savez-vous pourquoi? Aline lui apporte trois fois par jour un morceau de pain sec sur une grande terrine de cendre et des légumes cuits à l'eau, sans sel, dans un plat de terre rouge, semblable à ceux qui servent à donner la pâtée aux chiens... Voilà comment elle se nourrit. Elle fait ses prières à genoux sur le bord de son cilice. Sans ces austérités, elle ne saurait avoir, dit-elle, l'air riant que vous lui voyez. Si je vous dis cela, reprit la vieille à voix basse, c'est pour que vous le répétiez au médecin que monsieur Roubaud a été querir à Paris. En empêchant ma fille de continuer, peut-être la sauverait-on encore, quoiqu'elle soit sous la main de la mort. Voyez! ah! il faut que je sois bien forte pour avoir résisté depuis onze ans à toutes ces choses...

Cette vieille femme prit la main de son petit-fils, la leva, se la passa sur le front, sur les joues, comme si cette main enfantine avait le pouvoir d'un baume réparateur; puis elle y mit un baiser plein d'une affection dont les grand'mères ont seules le secret après les mères. En ce moment, Véronique, toujours entre le maire et le curé de Montégnac, était à quelques pas du banc. Éclairée par les lueurs si douces du couchant, elle resplendissait d'une horrible beauté. Son front jaune, sillonné de longues rides amassées les unes au-dessus des autres comme des nuages, révélait une pensée fixe au milieu de troubles intérieurs. Sa figure, dénuée de toute couleur, entièrement blanche de la blancheur mate et olivâtre des plantes sans soleil, offrait alors des lignes maigres sans sécheresse, et portait les traces des grandes souffrances physiques que nécessitaient les douleurs morales. Elle combattait l'âme par le corps, et réciproquement. Elle était si complétement détruite, qu'elle ne se ressemblait à elle-même que comme une vieille femme ressemble à son portrait de jeune fille. L'expression ardente de ses yeux annonçait l'empire despotique exercé par une volonté chrétienne sur ce corps réduit à ce que la religion veut qu'il soit. Chez cette femme, l'âme entraînait la chair comme l'Achille de la poésie profane traînait Hector; elle la roulait victorieusement dans les chemins pierreux de la vie; elle l'avait fait tourner onze années autour de la Jérusalem céleste où elle espérait entrer, non par supercherie, mais au milieu d'acclamations triomphales. Jamais aucun de ceux qui habitèrent les secs et arides déserts africains ne fut plus maître de ses sens que ne l'était Véronique au milieu de ce magnifique château dans ce pays opulent, aux vues molles et voluptueuses, sous le manteau protecteur de cette immense forêt d'où la science, héritière du bâton de Moïse, avait fait jaillir l'abondance, la prospérité, le bonheur de toute une contrée. Elle voyait les résultats de neuf ans de patience, œuvre qui eût fait l'orgueil d'un grand homme, avec la douce modestie que le pinceau du Panormo a mise sur le sublime visage de sa Chasteté chrétienne, caressée par la céleste licorne, ce magnifique animal fantastique, si blanc, si gracieux de pose, plein de force et d'élégance. La religieuse châtelaine, dont les deux compagnons respectaient le silence en la voyant les yeux arrêtés sur les immenses plaines autrefois arides et maintenant fécondes, allait les bras croisés, les yeux fixés à l'horizon sur la grand' route. Tout à coup, elle s'arrêta à deux pas de sa mère qui la contemplait, comme la mère du Christ regardait son fils en croix, elle leva la main, et montrant l'embranchement du chemin de Montégnac sur la grand' route :

— Voyez-vous, dit-elle en souriant, cette calèche attelée de quatre chevaux de poste? voilà M. Roubaud qui revient. Nous saurons bientôt combien il me reste d'heures à vivre.

— D'heures! dit le maire.

— Il ne m'est plus possible de vous tromper, je viens de faire ma dernière promenade, et je suis heureuse d'avoir vu ce beau spectacle dans toute sa splendeur. Elle montra tour à tour le bourg dont, en ce moment, la population entière était groupée sur la place de l'église, puis les belles prairies illuminées par les derniers rayons du soleil. Ah! reprit-elle, laissez-moi voir une bénédiction de Dieu dans l'étrange disposition atmosphérique à laquelle nous avons dû la conservation de notre récolte. Autour de nous, les tempêtes, les pluies, la grêle, la foudre, ont frappé sans relâche ni pitié. Le peuple le pense, pourquoi ne le croirais-je pas?... J'ai tant

besoin d'y trouver un bon augure pour celui qui m'attend, quand j'aurai fermé les yeux.

L'enfant se leva, prit la main de sa mère et la mit sur ses cheveux. Véronique fut attendrie par ce mouvement plein d'éloquence, prit son fils, et avec une force surnaturelle l'enleva, l'assit sur son bras gauche comme s'il eût été encore à la mamelle, l'embrassa et lui dit : — Vois-tu cette terre, mon fils? continue, quand tu seras grand, les œuvres de ta mère.

— Il est un petit nombre d'êtres forts et privilégiés auxquels il est permis de contempler la mort face à face, d'avoir avec elle un long duel, et d'y déployer un courage, une habileté qui frappent d'admiration : vous nous offrez ce terrible spectacle, madame, dit le curé d'une voix grave ; mais peut-être manquez-vous de pitié pour nous, laissez-nous au moins espérer que vous vous trompez. Dieu permettra que vous acheviez ce que vous avez commencé.

—Je n'ai rien fait que par vous, mes amis, dit-elle. J'ai pu vous être utile, et je ne le suis plus. Tout est vert autour de nous, il n'y a plus rien ici de désolé que mon cœur. Vous le savez, je ne puis trouver la paix et le pardon que là...

Elle étendit la main sur le cimetière. Elle n'en avait jamais autant dit depuis le jour où elle s'était trouvée mal à cette place. Le curé contempla sa pénitente, et la longue habitude qu'il avait de la pénétrer lui fit comprendre qu'en présence de la mort elle avait conçu quelque vaste projet sur elle-même. Il y avait dans cette simple parole un nouveau triomphe. Elle avait dû prendre horriblement sur elle-même pour rompre le silence par un mot qui disait tant de choses, après ces neuf années. Aussi joignit-il les mains par ce geste plein d'onction qui lui était familier, et regarda-t-il avec une profonde émotion religieuse le groupe que formait cette famille dont il connaissait tous les secrets. M. Gérard, à qui les mots de *paix* et de *pardon* devaient paraître étranges, demeura stupéfait. M. Ruffin, les yeux attachés sur Véronique, était comme stupide. En ce moment la calèche, menée rapidement, fila d'arbre en arbre, le curé put y voir les voyageurs.

— Ils sont cinq ! dit-il.

— Cinq, reprit M. Gérard. En sauront-ils plus à cinq qu'à deux ?

— Ah ! s'écria Mme Graslin, qui s'appuya sur le bras du curé, car elle chancela, le procureur général y est ! Que vient-il faire ici ?

— Et papa Grossetête ! s'écria le petit Graslin.

— Madame, dit le curé qui soutint Mme Graslin et l'emmena à quelques pas, ayez du courage, et soyez digne de vous-même !

— Que veut-il? répondit-elle, en allant s'accoter à la balustrade. Ma mère !

La vieille Sauviat accourut avec une vivacité qui démentait toutes ses années.

— Je le renverrai, dit-elle.

— S'il vient avec M. Grossetête, dit le curé, sans doute il a de bonnes intentions.

— Ah ! monsieur, ma fille va mourir ! s'écria la Sauviat, en voyant l'impression que ces mots produisirent sur la physionomie de sa fille. Sa haine la tuera, son cœur ne pourra suffire à ses émotions. M. Grossetête avait jusqu'à présent empêché cet homme de voir Véronique.

Mme Graslin avait les yeux en feu.

— Vous le haïssez donc bien ? dit le curé.

— Elle a quitté Limoges pour ne pas mettre tout Limoges dans ses secrets, dit la Sauviat épouvantée du rapide changement qui se faisait dans les traits déjà décomposés de Mme Graslin.

— Ne voyez-vous pas qu'il empoisonnera les heures qui me restent, et pendant lesquelles je dois penser au ciel ? Il me cloue à la terre ! cria Véronique.

Le curé reprit amicalement le bras de Mme Graslin et la contraignit à faire quelques pas avec elle. Quand ils furent seuls, il la contempla en lui jetant un de ces regards angéliques par lesquels il calmait les plus violents mouvements de l'âme.

— S'il en est ainsi, lui dit-il, comme votre confesseur, je vous ordonne de le recevoir, d'être bonne et affectueuse pour lui, de quitter ce vêtement de colère, de lui pardonner comme Dieu vous pardonnera. Il y a donc encore un reste de passion dans cette âme que je croyais purifiée. Brûlez ce dernier grain d'encens sur l'autel de la pénitence, ou tout serait mensonge en vous.

Des pleurs involontaires tombèrent des yeux de Véronique.

— Il y avait encore cet effort à faire, il est fait, dit-elle en s'essuyant les yeux. Le démon habitait encore ce dernier pli de mon cœur, et Dieu, sans doute, a mis au cœur de M. de Grandville la pensée qui l'envoie ici.

Elle s'arrêta comme pour faire une prière mentale, et revenant vers la Sauviat, elle lui dit d'une voix basse : — Ma chère mère, soyez douce et bonne pour M. le procureur général.

La vieille Auvergnate laissa échapper un frisson de fièvre.

— Ma fille est morte, dit-elle en saisissant la main du curé.

En ce moment, la calèche annoncée par le fouet du postillon montait la rampe, la grille était ouverte, la voiture entra dans la cour, et les voyageurs vinrent aussitôt sur la terrasse. C'était monseigneur Dutheil, l'archevêque venu pour sacrer monsei-

gneur Gabriel de Rastignac, le procureur général, M. Grossetête, et le médecin du bourg, M. Roubaud, qui donnait le bras à l'un des plus célèbres médecins de Paris, Horace Bianchon.

— Soyez les bienvenus, dit Véronique à ses hôtes. Et vous particulièrement, reprit-elle en tendant la main au procureur général qui lui donna la sienne qu'elle serra.

L'étonnement de M. Grossetête, de l'archevêque et de la Sauviat, fut si grand qu'il l'emporta sur la profonde discrétion acquise qui distingue les vieillards. Tous trois s'entre-regardèrent.

— Je comptais sur l'intervention de monseigneur, répondit M. de Grandville, et sur celle de mon ami M. Grossetête, pour obtenir de vous un favorable accueil. C'eût été pour toute ma vie un chagrin que de ne pas vous avoir revue, je remercie celui qui les a prévenus.

— Je vous en ai voulu beaucoup pendant longtemps, mais j'ai reconnu l'injustice de mes sentiments à votre égard, et vous saurez pourquoi, si vous demeurez jusqu'après-demain à Montégnac. Monsieur, dit-elle en se tournant vers Horace Bianchon et le saluant, confirmera sans doute mes appréhensions. C'est Dieu qui vous envoie, monseigneur, dit-elle en s'inclinant devant l'archevêque. Vous ne refuserez pas à notre vieille amitié de m'assister dans mes derniers moments. Par quelle faveur ai-je autour de moi tous les bons êtres qui m'ont aimée et soutenue dans la vie?

Au mot *aimée,* elle se tourna par une gracieuse attention vers M. de Grandville, que cette marque d'affection toucha. Le silence le plus profond régnait dans cette assemblée. Les deux médecins se demandaient par quel sortilége cette femme se tenait debout en souffrant ce qu'elle souffrait. Les trois autres étaient effrayés des changements que la maladie avait produits en elle.

— Permettez, dit-elle avec grâce, que j'aille avec ces messieurs, l'affaire est urgente.

Elle salua tous ses hôtes, donna un bras à chaque médecin, se dirigea vers le château, en marchant avec une peine et une lenteur qui révélaient une catastrophe prochaine.

— Monsieur Bonnet, dit l'archevêque en regardant le curé, vous avez opéré des prodiges.

— Non pas moi, mais Dieu, monseigneur! répondit-il.

— On la disait mourante, s'écria M. Grossetête; elle est morte, il n'y a plus qu'un esprit...

— Une âme, monsieur, dit le maire.

— Elle est étonnante! s'écria douloureusement le procureur général.

— Elle est stoïque à la manière des anciens du Portique, dit le précepteur.

Ils allèrent tous en silence le long de la balustrade, regardant le paysage où les feux mourants du soleil jetaient des clartés du plus beau rouge.

— Pour moi qui ai vu ce pays, il y a dix ans, dit l'archevêque en montrant les plaines fertiles, la vallée et la montagne de Montégnac, ce miracle est aussi extraordinaire que celui dont je viens d'être témoin; car, comment laissez-vous madame Graslin debout? elle devrait être couchée.

— Elle l'était, dit la Sauviat. Après quarante jours, elle a voulu se lever pour voir une dernière fois le pays.

— Je comprends qu'elle ait désiré de faire ses adieux à sa création, dit M. de Grandville, mais elle risquait d'expirer sur cette terrasse.

—Monsieur Roubaud nous avait recommandé de ne pas la contrarier, dit la Sauviat.

— Quel prodige! s'écria l'archevêque dont les yeux ne se lassaient pas d'errer sur le paysage. Elle a ensemencé le désert! mais nous savons, monsieur, ajouta-t-il en regardant M. Gérard, que votre science et vos travaux y sont pour beaucoup.

— Nous avons tous été ses ouvriers, répondit le maire.

La Sauviat quitta le groupe pour aller savoir la décision du médecin de Paris.

— Il nous faudra de l'héroïsme, dit le procureur général à l'archevêque et au curé, pour être témoins de cette mort.

— Oui, dit M. Grossetête, mais on doit faire de grandes choses pour une telle amie.

Après quelques tours et retours, faits par ces personnes toutes en proie aux plus graves pensées, ils virent venir à eux deux fermiers de M[me] Graslin, qui se dirent envoyés par tout le bourg, en proie à une douloureuse impatience de connaître la sentence prononcée par le médecin de Paris.

— On consulte, et nous ne savons rien encore, mes amis, leur répondit l'archevêque.

M. Roubaud accourut alors, et son pas précipité fit hâter celui de chacun.

— Hé bien? lui dit le maire.

— Elle n'a pas quarante-huit heures à vivre, répondit M. Roubaud. En mon absence, le cancer est arrivé à tout son développement, monsieur Bianchon ne comprend pas comment elle a pu marcher. Ces sortes de phénomènes sont rares, et sont toujours dus à une grande exaltation. Ainsi, messieurs, dit le médecin à l'archevêque et au curé, elle vous appartient, la science est inutile, et mon illustre confrère pense que vous avez à peine le temps nécessaire à vos cérémonies.

— Allons dire les prières de quarante heures, dit le curé à ses paroissiens. Monseigneur daignera sans doute conférer les derniers sacrements?

L'archevêque inclina la tête : il ne put rien dire, il avait les yeux pleins de larmes. Chacun s'assit, s'accouda, s'appuya sur la balustrade, et resta enseveli dans ses pensées. Les cloches de l'église envoyèrent quelques volées tristes. On entendit alors les pas de toute une population qui se précipitait dévotieusement vers le porche. Les lueurs des cierges allumés percèrent à travers les arbres du jardin de M. Bonnet, les chants détonnèrent. Il ne régna plus sur les campagnes que les faibles lueurs du crépuscule, tous les chants d'oiseaux avaient cessé. La rainette seule jetait sa note longue, claire et mélancolique.

— Allons faire mon devoir, dit l'archevêque qui marcha d'un pas lent et comme accablé.

VI

UN VOEU D'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

La consultation avait eu lieu dans le grand salon du château. Cette immense pièce communiquait avec une chambre d'apparat meublée en damas rouge, et où le fastueux Graslin avait déployé la magnificence des financiers. Véronique n'y était pas entrée six fois en neuf ans. Les grands appartements lui étaient complétement inutiles, elle n'y avait jamais reçu; mais l'effort qu'elle venait de faire pour dompter sa dernière révolte, lui avait ôté ses forces, elle ne put monter chez elle. Quand l'illustre médecin lui eut pris la main et tâté le pouls, il regarda monsieur Roubaud en lui faisant un signe, et à eux deux, ils la prirent et la portèrent sur le lit de cette chambre. Aline ouvrit brusquement les portes.

Comme tous les lits de parade, celui-ci n'avait pas de draps, les deux médecins déposèrent Mme Graslin sur le couvre-pied de damas rouge et l'y étendirent. M. Roubaud ouvrit les fenêtres, poussa les persiennes, et appela. Les domestiques, la vieille Sauviat accoururent. On alluma les bougies jaunies des candélabres.

— Il est dit, s'écria la mourante en souriant, que ma mort sera ce qu'elle doit être pour une âme chrétienne : une fête!

Pendant la consultation elle dit encore : — M. le procureur général a fait son métier, je m'en allais, il m'a poussée...

La vieille mère regarda sa fille en se mettant un doigt sur les lèvres.

— Ma mère, je parlerai, lui répondit Véronique. Voyez! le doigt de Dieu est en tout ceci : je vais expirer dans une chambre toute rouge.

La Sauviat sortit épouvantée de ce mot.

— Aline, dit-elle, elle parle! elle parle...

— Ah! madame n'a plus son bon sens! s'écria la fidèle femme de chambre qui apportait des draps. Allez chercher M. le curé, madame.

— Il faut déshabiller votre maîtresse, dit Bianchon à la femme de chambre quand elle entra.

— Ce sera bien difficile, madame est enveloppée d'un cilice en crin.

— Comment, au dix-neuvième siècle, s'écria le grand médecin, il se pratique encore de semblables horreurs!

Mme Graslin ne m'a jamais permis de lui palper l'estomac, dit M. Roubaud. Je n'ai rien pu savoir que par l'état du visage, par celui du pouls, et par des renseignements que j'obtenais de sa mère et de sa femme de chambre.

On avait mis Véronique sur un canapé pendant qu'on lui arrangeait le lit de parade, placé au fond de cette chambre. Les médecins causaient à voix basse. La Sauviat et Aline firent le lit. Le visage des deux Auvergnates était effrayant à voir, elles avaient le cœur percé par cette idée : Nous faisons son lit pour la dernière fois, elle va mourir là... La consultation ne fut pas longue. Avant tout, Bianchon exigea qu'Aline et la mère Sauviat coupassent d'autorité, malgré la malade, le cilice de crin et lui missent une chemise. Ils allèrent dans le salon pendant cette opération, et quand Aline passa, tenant ce terrible instrument de pénitence enveloppé d'une serviette, elle leur dit : — Le corps de madame n'est qu'une plaie.

Les deux docteurs rentrèrent.

— Votre volonté est plus forte que celle de Napoléon, madame, dit Bianchon après quelques demandes auxquelles Véronique répondit avec clarté, vous conservez votre esprit et vos facultés dans la dernière période de la maladie où l'empereur avait perdu sa rayonnante intelligence. D'après ce que je sais de vous, je vois qu'il faut vous dire la vérité.

— Je vous la demande à mains jointes, dit-elle, vous avez le pouvoir de mesurer ce qu'il me reste de forces, et j'ai besoin de toute ma vie pour quelques heures.

— Ne pensez maintenant qu'à votre salut, dit Bianchon.

— Si Dieu me fait la grâce de me laisser mourir tout entière, répondit-elle avec un sourire céleste, croyez que cette faveur est utile à la gloire de son Église. Ma présence d'esprit est nécessaire pour accomplir mon salut, tandis que Napoléon avait accompli sa destinée.

Les deux médecins se regardaient avec étonne-

ment en écoutant ces paroles prononcées aussi aisément que si Mme Graslin eût été dans son salon.

— Ah! voilà, dit-elle en voyant entrer l'archevêque, le médecin qui va me guérir.

Elle rassembla ses forces pour se mettre sur son séant, pour saluer gracieusement M. Bianchon, et le prier d'accepter autre chose que de l'argent pour la bonne nouvelle qu'il venait de lui donner. Elle dit quelques mots à l'oreille de sa mère qui emmena le médecin; puis elle ajourna l'archevêque jusqu'au moment où le curé viendrait, et manifesta le désir de prendre un peu de repos. Aline veilla sa maîtresse. A minuit, Mme Graslin s'éveilla, demanda l'archevêque et le curé que sa femme de chambre lui montra priant pour elle. Elle fit signe pour renvoyer sa mère et la servante, et sur un nouveau signe, les deux prêtres vinrent à son chevet.

— Monseigneur, et vous, monsieur le curé, je ne vous apprendrai rien que vous ne sachiez. Vous le premier, monseigneur, vous avez jeté votre coup d'œil dans ma conscience, vous y avez lu presque tout mon passé, et ce que vous y avez entrevu vous suffit. Mon confesseur, cet ange que le ciel a mis près de moi, sait quelque chose de plus : j'ai dû lui tout avouer. Vous de qui l'intelligence est éclairée par l'esprit de l'Église, je veux vous consulter sur la manière dont, en vraie chrétienne, je dois quitter la vie. Vous, austères et saints esprits, croyez-vous que si le ciel daigne pardonner au plus entier, au plus profond repentir qui jamais ait agité une âme coupable, pensez-vous que j'aie satisfait à tous mes devoirs ici-bas?

— Oui, dit l'archevêque, oui, ma fille.

— Non, mon père, non, dit-elle en se dressant et jetant des éclairs par les yeux. Il est, à quelques pas d'ici, une tombe où gît un malheureux qui porte le poids d'un horrible crime, et il est dans cette somptueuse demeure une femme que couronne une renommée de bienfaisance et de vertu. Cette femme, on la bénit, tandis que ce pauvre jeune homme a été maudit! L'un est criminel et se trouve accablé de réprobation; l'autre, et c'est moi, jouit de l'estime générale. Je suis pour la plus grande partie dans le forfait, il est pour beaucoup dans le bien qui me vaut tant de gloire, tant de reconnaissance. Fourbe que je suis, j'ai les mérites; martyr de sa discrétion, il a la honte! Je mourrai, dans quelques heures, voyant tout un canton me pleurer, tout un département célébrer mes bienfaits, ma piété, mes vertus; il est mort à la vue de toute une population accourue en haine des meurtriers! Vous êtes mes juges, et vous êtes indulgents; mais j'entends en moi-même une voix impérieuse et qui ne me laisse aucun repos. Tout n'est pas expié. Mes fautes ne seront rachetées que par un aveu public. Il est heureux, lui! Criminel, il a donné sa vie avec ignominie à la face du ciel et de la terre. Et moi je trompe encore la justice humaine. Il n'est pas un hommage qui ne m'ait insultée, pas un éloge qui n'ait été brûlant pour mon cœur. Ne voyez-vous pas, dans l'arrivée ici du procureur général, un commandement du ciel d'accord avec la voix qui me crie : Avoue!

Les deux prêtres, le prince de l'Église comme l'humble curé, ces deux grandes lumières tenaient les yeux baissés et gardaient le silence. Les juges étaient émus par la grandeur et par la résignation du coupable.

— Mon enfant, dit l'archevêque en relevant sa belle tête macérée par les coutumes de sa pieuse vie, vous allez au delà des commandements de l'Église. La gloire de l'Église est de faire concorder ses dogmes avec les mœurs de chaque temps, car elle est destinée à traverser les siècles des siècles en compagnie de l'Humanité. La confession secrète a, selon ses décisions, remplacé la confession publique. Cette substitution est devenue la loi nouvelle. Les souffrances que vous avez endurées suffisent. Mourez en paix : Dieu vous a bien entendue.

— Mais le vœu de la criminelle n'est-il pas conforme aux lois de la première Église, qui a enrichi le ciel d'autant de saints, de martyrs et de confesseurs qu'il y a d'étoiles au firmament? reprit-elle avec véhémence. Qui a écrit : *Confessez-vous les uns aux autres?* n'est-ce pas les disciples immédiats de notre Sauveur? Laissez-moi confesser publiquement ma honte, à genoux, car elle est le redressement de mes torts envers le monde, envers une famille proscrite. Le monde doit apprendre que mes bienfaits ne sont pas une offrande, mais une dette. Si plus tard, après moi, quelque indice m'arrachait le voile menteur qui me couvre!... Ah! cette idée avance pour moi l'heure suprême. Qui garantira mon fils de la honte? Aujourd'hui, m'accusant moi-même, nul n'ira plus loin que moi...

— Je vois en ceci des calculs, mon enfant, dit gravement l'archevêque. Il y a encore en vous deux passions bien fortes : celle que je croyais éteinte et votre amour pour votre fils.

— Oh! je vous le jure, monseigneur, dit-elle en agrandissant ses yeux fixes d'horreur, mon cœur est aussi purifié que peut l'être celui d'une femme coupable et repentante; il n'y a plus là que la pensée de Dieu.

— Laissons, monseigneur, son cours à la justice céleste! dit le curé d'une voix attendrie. Voici quatre ans que je m'oppose à cette pensée, elle est la cause des seuls débats qui se soient élevés entre ma pénitente et moi. J'ai vu jusqu'au fond de cette

âme, la terre n'y a plus aucun droit. Si les pleurs, les gémissements, les contritions de dix années ont porté sur une faute commune à deux êtres, ne croyez pas qu'il y eût la moindre volupté dans ses longs et terribles remords. Le souvenir n'a point mêlé ses flammes à celles de la plus ardente pénitence : tant de larmes ont éteint le feu. Je garantis, dit-il en étendant sa main sur la tête de Mme Graslin, et en laissant voir des yeux humides, je garantis la pureté de cette âme angélique.

Véronique prit cette main tremblante et la baisa.

— Vous m'avez été bien souvent rude, cher pasteur, mais en ce moment je découvre où vous renfermiez votre douceur apostolique! Vous, dit-elle en regardant l'archevêque, vous, le chef suprême de ce coin du royaume de Dieu, soyez, en ce moment d'ignominie, mon soutien! Je m'inclinerai la dernière des femmes, vous me relèverez pardonnée et, peut-être, l'égale de celles qui n'ont point failli.

L'archevêque demeura silencieux, occupé sans doute à peser toutes les considérations que son œil d'aigle apercevait.

— Monseigneur, dit alors le curé, la religion a reçu de fortes atteintes, et ce retour aux anciens usages, nécessité par la grandeur de la faute et du repentir, ne sera-t-il pas un triomphe dont il nous sera tenu compte?

— On dira que nous sommes des fanatiques, que nous avons exigé cette cruelle scène. Et il retomba dans ses méditations.

En ce moment, M. Horace Bianchon et M. Roubaud entrèrent après avoir frappé. Quand la porte s'ouvrit, Véronique aperçut sa mère, son fils, et tous les gens de sa maison en prières. Les curés de deux paroisses voisines étaient venus assister M. Bonnet, et peut-être aussi saluer le grand prélat, que le clergé français portait unanimement aux honneurs du cardinalat, en espérant que la lumière de son intelligence, toute gallicane, éclairerait le sacré collége. Horace Bianchon partait pour Paris, il venait dire adieu à la mourante, et la remercier de sa munificence. Il vint à pas lents, devinant à l'attitude des deux prêtres qu'il s'agissait de quelque grave secret. Il prit la main de Véronique, la posa sur le lit et lui tâta le pouls. C'était une scène que le silence le plus profond, celui d'une nuit dans la campagne, rendait solennelle. Le grand salon, dont la porte à deux battants restait ouverte, était illuminé pour éclairer la petite assemblée de gens qui priaient, tous à genoux, moins les deux prêtres assis et lisant leur bréviaire. De chaque côté de ce magnifique lit de parade, étaient le prélat dans son costume violet, le curé, puis les deux hommes de science.

— Elle est agitée dans la mort! dit Horace Bianchon, qui, semblable à tous les hommes d'un immense talent, avait la parole souvent aussi grande que l'étaient les choses auxquelles il assistait.

L'archevêque se leva, comme poussé par un élan intérieur, il appela M. Bonnet en se dirigeant vers la porte, ils traversèrent la chambre, le salon, et sortirent sur la terrasse où ils se promenèrent pendant quelques instants. Au moment où ils revinrent après avoir discuté ce cas de discipline ecclésiastique, M. Roubaud venait à leur rencontre.

— Monsieur Bianchon m'envoie vous dire de vous hâter, madame Graslin se meurt dans une agitation étrangère aux douleurs excessives de la maladie.

L'archevêque hâta le pas et dit en entrant à Mme Graslin qui le regardait avec anxiété : Vous serez satisfaite. Bianchon, qui tenait toujours le pouls de la malade, laissa échapper un mouvement de surprise, et jeta un coup d'œil sur M. Roubaud et sur les deux ecclésiastiques.

— Monseigneur, ce corps n'est plus de votre domaine, votre parole a mis la vie là où il y avait la mort.

— Il y a longtemps que madame est tout âme! dit M. Roubaud que Véronique remercia par un regard angélique.

En ce moment un sourire où se peignait le bonheur que lui causait la seule pensée d'une expiation complète rendit à sa figure l'air d'innocence qu'elle avait à dix-huit ans. Toutes les agitations inscrites en rides effrayantes, les couleurs sombres, les marques livides, tous les détails qui rendaient cette tête si horriblement belle, naguère, quand elle exprimait seulement la douleur, enfin les altérations de tout genre disparurent; il semblait à tous que jusqu'alors Véronique avait porté un masque, et que le masque tombait. Pour la dernière fois, s'accomplissait l'admirable phénomène par lequel le visage de cette créature en expliquait la vie et les sentiments. Tout se purifia, s'éclaircit, et il y eut comme un reflet des flamboyantes épées des anges gardiens. Elle devint belle comme au jour où Limoges l'appelait *la belle madame Graslin*. L'amour de Dieu se montrait plus puissant encore que ne l'avait été l'amour coupable, l'un mettait en relief les forces de la vie, l'autre écartait la mort. On entendit un cri étouffé, la Sauviat se montra, elle arriva comme par un bond au lit, en disant : — Je revois donc enfin mon enfant!

L'expression de cette vieille femme en prononçant ces deux mots *mon enfant* rappelait si vivement tous les souvenirs de la première innocence des enfants, que les spectateurs de cette belle mort détournèrent tous la tête pour cacher leur émotion. L'illustre

médecin prit la main de Mme Graslin, la baisa, puis il partit. Le bruit de sa voiture retentit au milieu du silence de la campagne, en disant qu'il n'y avait aucune espérance de conserver l'âme de ce pays. L'archevêque, le curé, le médecin, tous ceux qui se sentirent fatigués allèrent prendre un peu de repos, quand Mme Graslin s'endormit elle-même pour quelques heures.

La mourante s'éveilla vers l'aube, en demandant qu'on ouvrît ses fenêtres. Elle voulait voir le lever de son dernier soleil. A dix heures du matin, l'archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, vint dans la chambre de Mme Graslin, à laquelle il avait recommandé de se préparer à la cérémonie. Il eut, ainsi que M. Bonnet, une si grande confiance en cette femme qu'ils ne lui firent aucune recommandation sur les limites entre lesquelles elle devait renfermer ses aveux. Elle aperçut alors un clergé plus nombreux que ne le comportait l'église de Montégnac; mais celui des communes voisines s'y était joint. Monseigneur allait être assisté par quatre curés. Les magnifiques ornements offerts par Mme Graslin à sa chère paroisse donnaient un grand éclat à cette cérémonie. Douze enfants de chœur, dans leur costume rouge et blanc, se rangèrent sur deux files, à partir du lit jusque dans le salon, tenant tous un de ces immenses flambeaux de bronze doré qu'elle avait fait venir de Paris. La croix et la bannière de l'église étaient tenues de chaque côté de l'estrade par deux sacristains en cheveux blancs. Grâce au dévouement des gens, on avait placé près de la porte du salon, l'autel en bois de la sacristie, orné, préparé, pour que monseigneur pût y dire la messe.

Mme Graslin fut touchée de ces soins que l'Église accorde seulement aux personnes royales. Les deux battants de la porte qui donnait sur la salle à manger étaient ouverts, elle put voir le rez-de-chaussée de son château rempli par une grande partie de la population. La charité des deux amis de cette femme avait pourvu à tout. Le salon était exclusivement occupé par les gens de sa maison. En avant, et groupés devant la porte de sa chambre, se trouvaient les amis et les personnes sur la discrétion desquelles on pouvait compter. MM. Grossetête, de Granville, Roubaud, Gérard se placèrent au premier rang. Tous devaient se lever et se tenir debout pour empêcher ainsi la voix de la pénitente d'être écoutée par d'autres que par eux. Il y eut d'ailleurs une circonstance heureuse pour la mourante: les pleurs étouffèrent ses aveux. Un homme en tête de tous offrait un horrible spectacle. Le procureur général M. de Granville était agité par les plus cruels soupçons. Il commençait à entrevoir la vérité. Le rôle qu'il avait joué auprès de cette femme, il le devinait alors dans toute son étendue. Moins dominé que les autres par la question religieuse en sa qualité d'enfant du dix-neuvième siècle, il avait au cœur une féroce épouvante: il voyait le drame de la vie intérieure de cette femme à l'hôtel Graslin, pendant le procès de Jean-François Tascheron. Cette tragique époque reparut tout entière à ses yeux, éclairée par deux torches funèbres: les deux yeux de la vieille Sauviat, allumés par la haine, tombaient sur lui comme deux jets de plomb fondu, car cette vieille, debout à dix pas de lui, ne lui pardonnait rien. Cet homme, qui représentait la justice humaine, éprouvait des frissons intérieurs. Il était pâle, il était atteint dans son cœur. Il n'osait jeter les yeux sur le lit où la femme qu'il avait tant aimée, livide sous la main de la mort, tirait sa force, pour dompter l'agonie, de la grandeur de ses fautes. Ce profil sec, nettement dessiné en blanc sur le damas rouge, lui donnait le vertige.

A onze heures la messe commença. Quand l'épître eut été lue par le curé de Saint-Souange, l'archevêque quitta sa dalmatique et se plaça au seuil de la porte.

— Chrétiens rassemblés ici pour assister à la cérémonie de l'extrême-onction que nous allons conférer à la maîtresse de cette maison, dit-il, vous qui joignez vos prières à celles de l'Église, afin d'intercéder pour elle auprès de Dieu et obtenir son salut éternel, apprenez qu'elle ne s'est pas trouvée digne, à cette heure suprême, de recevoir le saint-viatique sans avoir fait, pour l'édification de son prochain, la confession publique de la plus grande de ses fautes. Nous avons résisté à son pieux désir, quoique cet acte de contrition ait été pendant longtemps en usage dans les premiers jours du christianisme; mais comme cette sainte femme nous a dit qu'il s'agissait en ceci de la réhabilitation d'un malheureux enfant de cette paroisse, nous la laissons suivre les inspirations de son repentir.

Après ces paroles dites avec une dignité pastorale, l'archevêque se retourna pour faire place à Véronique. Elle apparut soutenue par sa vieille mère et le curé: deux grandes et vénérables images. Ne tenait-elle pas son corps de la Maternité, son âme de sa mère spirituelle, l'Église! La mourante se mit à genoux sur un coussin, joignit les mains et se recueillit pendant quelques instants pour puiser en elle-même à quelque source épanchée du ciel la force de parler.

En ce moment, le silence eut je ne sais quoi d'effrayant. Nul n'osait regarder son voisin. Tous les yeux étaient baissés. Cependant le regard de Véronique, quand elle leva les yeux, rencontra celui du procureur général, et l'expression de ce visage devenu blanc la fit rougir.

VII

LES AVEUX.

Je ne serais pas morte en paix, dit Véronique d'une voix altérée, si j'avais laissé de moi la fausse image que chacun de vous qui m'écoutez a pu s'en faire. Vous voyez en moi une grande criminelle qui se recommande à vos prières, et qui cherche à se rendre digne de pardon par l'aveu public de sa faute. Cette faute fut si grave, elle eut des suites si fatales qu'aucune pénitence ne la rachètera peut-être; mais plus j'aurai subi d'humiliations sur cette terre, moins j'aurai sans doute à redouter de colère dans le royaume céleste où j'aspire. Mon père, qui avait tant d'affection et de respect pour moi, recommanda, voici bientôt quinze ans, à mes soins un enfant de cette paroisse, chez lequel il avait reconnu l'envie de se bien conduire, une aptitude à l'instruction et d'excellentes qualités. Cet enfant est le malheureux Jean-François Tascheron, qui s'attacha dès lors à moi comme à sa bienfaitrice. Comment l'affection que je lui portais devint-elle coupable? C'est ce que je crois être dispensée d'expliquer: peut-être verrait-on les sentiments les plus purs qui nous font agir ici-bas détournés insensiblement de leur pente par des sacrifices, par des raisons tirées de notre fragilité, par une foule de causes qui paraîtraient diminuer l'étendue de ma faute. Que les plus nobles affections aient été mes complices, en suis-je moins coupable? J'aime mieux avouer que, moi qui par l'éducation, par ma situation dans le monde, pouvais me croire supérieure à l'ami que me confiait mon père, et de qui je me trouvais séparée par la délicatesse naturelle à notre sexe, j'ai fatalement écouté la voix du démon. Je me suis bientôt trouvée beaucoup trop sa mère pour être insensible à sa muette et délicate admiration. Lui seul, le premier, m'appréciait à ma valeur. Peut-être ai-je moi-même été séduite par d'horribles calculs : j'ai songé combien serait discret un jeune homme qui me devait tout, et que le hasard avait placé si loin de moi, quoique nous fussions égaux par notre naissance. Enfin, j'ai trouvé dans ma renommée de bienfaisance et dans les plus pieuses occupations un manteau pour protéger ma conduite. Hélas! et ceci sans doute est l'une de mes plus grandes fautes! j'ai caché ma passion à l'ombre des autels. Les plus vertueuses actions, l'amour que j'ai pour ma mère, les actes d'une dévotion véritable et sincère au milieu de tant d'égarements, j'ai tout fait servir au triomphe d'une passion insensée, et ce fut autant de liens qui m'enchaînèrent. Ma pauvre sainte mère adorée, qui m'entend, a été, sans en rien savoir pendant longtemps, l'innocente complice du mal. Quand elle a ouvert les yeux, il y avait trop de faits dangereux accomplis pour qu'elle ne cherchât pas dans son cœur de mère la force de se taire. Chez elle, le silence est devenu la plus haute des vertus. Son amour pour sa fille a triomphé de son amour pour Dieu! Ah! je la décharge solennellement du voile pesant qu'elle a porté. Elle achèvera ses derniers jours sans faire mentir ni ses yeux ni son front! Que sa maternité soit pure de blâme, que cette noble et sainte vieillesse, couronnée de vertus, brille de tout son éclat, et soit dégagée de cet anneau par lequel elle touchait à tant d'infamie!

Ici, les pleurs coupèrent pendant un moment la parole à Véronique : Aline lui fit respirer des sels.

— Il n'y a pas jusqu'à la dévouée servante qui me rend ce dernier service qui n'ait été meilleure pour moi que je ne le méritais, et qui du moins a feint d'ignorer ce qu'elle savait; mais elle a été dans le secret des austérités par lesquelles j'ai brisé la chair qui avait failli. Je demande donc pardon au monde de l'avoir trompé, entraînée par la terrible logique du monde. Jean-François Tascheron n'est pas aussi coupable que la société a pu le croire. Ah! vous tous qui m'écoutez, je vous en supplie, tenez-lui compte de sa jeunesse et d'une ivresse excitée autant par les remords qui m'ont saisie que par d'involontaires séductions. Bien plus, ce fut la probité, mais une probité mal entendue, qui causa le plus grand de tous les malheurs. Nous ne supportâmes ni l'un ni l'autre ces tromperies continuelles. Il en appelait, l'infortuné, à ma propre grandeur, et voulait rendre le moins blessant possible pour autrui ce fatal amour. J'ai donc été la cause de sa mauvaise action. Poussé par la nécessité, le malheureux, coupable de trop de dévouement pour son idole, avait choisi dans tous les actes répréhensibles celui dont les dommages étaient réparables. Je n'ai rien su qu'au moment même. A l'exécution, la main de Dieu a renversé tout cet échafaudage de combinaisons fausses. Je suis rentrée ayant entendu des cris qui retentissent encore à mes oreilles, ayant deviné des luttes sanglantes qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'arrêter, moi l'objet de cette folie. Il était devenu fou, je vous l'atteste!

Ici Véronique regarda le procureur général.

— Il n'avait plus sa raison en voyant ce qu'il croyait être son bonheur détruit par des circonstances imprévues. Ce malheureux, égaré par son cœur, a marché fatalement d'un délit dans un crime, et d'un crime dans un double meurtre. Certes, il est parti de chez ma mère innocent, il est revenu coupable. Moi seule au monde savais qu'il n'y eut

ni préméditation, ni aucune des circonstances aggravantes qui lui ont valu son arrêt de mort! Cent fois j'ai voulu me livrer pour le sauver, et cent fois un héroïsme supérieur a fait expirer la parole sur mes lèvres. Certes, ma présence à quelques pas a contribué peut-être à lui donner l'odieux, l'infâme, l'ignoble courage des assassins. Seul, il aurait fui! J'avais formé cette âme, élevé cet esprit, agrandi ce cœur, je le connaissais, il était incapable de lâcheté ni de bassesse. Rendez justice à ce bras innocent, rendez justice à celui que Dieu dans sa clémence laisse dormir en paix, consolé par un des anges qui m'assistent, dans le tombeau que vous avez arrosé de vos larmes, devinant sans doute la vérité! Punissez, maudissez, accablez la coupable tête que voici! Épouvantée du crime, une fois commis, j'ai tout fait pour le cacher. J'avais été chargée par mon père, moi privée d'enfant, d'en conduire un à Dieu; je l'ai conduit à l'échafaud! Ah! versez sur moi tous les reproches! accablez-moi, voici l'heure!

En disant ces paroles, ses yeux étincelaient d'une fierté sauvage. L'archevêque, debout derrière elle, et qui la protégeait de sa crosse pastorale, quitta son attitude impassible, il voila ses yeux de sa main droite.

— Vous le savez maintenant! je ne mérite ni louanges, ni bénédictions pour ma conduite ici. J'ai mené pour le ciel une vie secrète de pénitences aiguës que le ciel appréciera! Ma vie publique est une immense réparation des maux que j'ai causés. J'ai écrit mon repentir en traits ineffaçables sur cette terre, il subsistera presque éternellement. Il est dans les champs fertilisés, dans le bourg agrandi, dans les ruisseaux dirigés de la montagne dans cette plaine, autrefois inculte et sauvage, maintenant verte et productive. Il ne se coupera pas un arbre, d'ici à cent ans, que les gens de ce pays ne se disent à quels remords ils ont dû son ombrage, reprit-elle. Tout parlera de moi, tout priera pour moi. Cette âme pardonnée et qui aurait animé une longue vie utile à ce pays respirera donc longtemps parmi vous. Ce que vous auriez dû à ses talents, à une fortune dignement acquise, a été fait par l'héritière de son repentir, par celle qui causa le crime. Tout a été réparé de ce qui revient à la société, moi seule suis chargée de cette vie arrêtée dans sa fleur, et qui m'avait été donnée.

Là les larmes éteignirent le feu de ses yeux. Elle fit une pause.

— Il est enfin parmi vous un homme qui, pour avoir strictement accompli son devoir, a été pour moi l'objet d'une haine que je croyais devoir être éternelle, reprit-elle. Il a été le premier instrument de mon supplice, j'étais trop près du fait, j'avais encore les pieds trop avant dans le crime pour ne pas le haïr. J'ai compris que tant qu'il y aurait dans mon cœur un grain de colère, il y aurait une souvenance criminelle. Toute rancune accuserait un reste de passion et me condamnerait. Je n'avais rien à pardonner. Mais j'ai déplié ce coin de mon cœur, et quelque pénible qu'ait été cette victoire, elle est complète.

Le procureur général laissa voir à Véronique un visage plein de larmes. La justice humaine avait des remords. Quand elle détourna la tête pour pouvoir continuer, elle rencontra la figure baignée de larmes d'un vieillard qui avait aussi tout deviné, de Grossetête, qui lui tendait des mains suppliantes pour dire : — Assez! assez!

En ce moment, la sublime pénitente entendit un tel concert de larmes, qu'émue par tant de sympathies, et ne soutenant pas le baume de ce pardon général, elle fut prise d'une faiblesse. Sa mère, la voyant atteinte dans les sources de sa force, retrouva le bras de sa jeunesse pour l'emporter aidée par Aline.

—Chrétiens, dit l'archevêque, vous avez entendu la confession de cette femme, elle justifie la justice humaine et peut en calmer les scrupules ou les inquiétudes. Vous devez avoir trouvé en ceci de nouveaux motifs pour joindre nos prières à celles de l'Église qui offre à Dieu le saint sacrifice de la messe pour implorer son indulgence en faveur d'un si grand repentir.

L'office continua, Véronique le suivit d'un air qui peignait un tel contentement intérieur qu'elle ne parut pas être la même femme à tous les yeux. Il y eut sur son visage une expression candide, digne de la jeune fille naïve et pure qu'elle était dans la vieille maison paternelle. L'aube de l'éternité blanchissait son front, et dorait son visage de teintes célestes. Elle entendait sans doute de mystiques harmonies, et puisait la force de vivre dans son délire de s'unir encore une fois à Dieu. Le curé Bonnet vint auprès du lit, et lui donna l'absolution. Puis, l'archevêque lui administra les saintes huiles avec un sentiment paternel qui montrait à tous les assistants combien elle lui était chère. Il ferma aux choses de la terre, par une sainte onction, ces yeux qui avaient causé tant de mal, il mit le cachet de l'Église sur ces lèvres trop éloquentes; les oreilles, par où les mauvaises inspirations avaient pénétré, furent à jamais closes. Tous les sens, amortis par la pénitence, furent ainsi sanctifiés, et l'esprit du mal dut être sans pouvoir sur cette âme. Jamais assistance ne comprit mieux la grandeur et la profondeur d'un sacrement que ceux qui voyaient les soins de l'Église justifiés par le dernier discours de cette femme mourante. Ainsi préparée, Véronique

reçut le corps de Jésus-Christ avec une expression d'espérance et de joie qui, certes, eût fondu les glaces de la plus impitoyable incrédulité. Ce spectacle fut touchant et terrible à la fois; mais il fut auguste et solennel par la disposition des choses, à un tel point que la peinture y aurait trouvé peut-être le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre. Quand, après ce funèbre épisode, la mourante entendit commencer l'évangile de saint Jean, elle fit signe à sa mère de lui amener son fils qui avait été emmené par son précepteur. Quand elle le vit agenouillé sur l'estrade, qu'elle eut mis ses mains sur cette tête pour la bénir, elle, la mère pardonnée! elle rendit le dernier soupir. La vieille Sauviat était là, debout, toujours à son poste, comme depuis onze années. Cette femme, héroïque à sa manière, ferma les yeux de sa fille qui avait tant souffert, et les baisa l'un après l'autre.

Tous les prêtres, suivis du clergé, entourèrent le lit. Aux clartés flamboyantes des cierges, ils entonnèrent le terrible chant du *De profundis,* dont les clameurs apprirent à toute la population agenouillée devant le château, aux amis qui priaient dans les salles et à tous les serviteurs, que la mère de ce canton était morte. Cet hymne fut accompagné de gémissements et de pleurs unanimes. La confession de cette sainte femme n'avait pas dépassé le seuil du salon, et n'avait eu que des oreilles amies pour auditoire. Quand les paysans des environs, mêlés à ceux de Montégnac vinrent un à un, jeter à leur bienfaitrice, avec un rameau vert, leur adieu suprême mêlé de prières, de larmes et d'eau bénite, ils virent un homme accablé de douleur qui tenait froide la main de la femme que, sans le vouloir, il avait si cruellement, si justement frappée.

Deux jours après, le procureur général, monsieur Grossetête, l'archevêque et le maire tenant les coins du drap noir, conduisaient le corps de madame Graslin à sa dernière demeure. Il fut posé dans sa fosse au milieu d'un profond silence; il ne fut pas dit une parole, personne ne se trouvait la force de parler, tous les yeux étaient pleins de larmes.

— C'est une sainte! fut une parole dite par tous en s'en allant par les chemins semés dans le canton qu'elle avait enrichi, jetés à ses créations champêtres comme pour les animer.

Personne ne trouva étrange que la belle madame Graslin fût ensevelie dans le cimetière auprès du corps de Jean-François Tascheron. Elle ne l'avait pas demandé; mais la vieille mère, par un reste de tendre pitié, avait appelé le fossoyeur, et lui avait recommandé de laisser peu d'espace entre ces deux victimes. Le testament de madame Graslin réalisa tout ce qu'on en attendait. Elle laissa un million pour fonder à Limoges des établissements d'instruction primaire et secondaire, des bourses au collége et des lits à l'hospice, uniquement destinés aux ouvriers. Elle donnait à la commune de Montégnac une étendue de prairies suffisante à payer les contributions; elle y fondait une école à la condition qu'elle serait dirigée par les frères; elle dotait l'église, et y établissait un fonds de secours dont l'emploi était déterminé pour certains cas exceptionnels; elle prévoyait celui où un jeune homme né à Montégnac manifesterait des dispositions pour les arts, pour les sciences ou pour l'industrie, et limitait avec une bienfaisante intelligence ce qui serait alors nécessaire pour le seconder. La nouvelle de sa mort, reçue en tous lieux comme une calamité publique, ne fut accompagnée d'aucun bruit injurieux pour sa mémoire. La disposition de sa tombe ne fut connue qu'à Montégnac. Cette discrétion fut un hommage rendu à ses vertus par cette population catholique et travailleuse qui recommence dans ce coin de la France les miracles des *Lettres édifiantes*. M. de Granville, prié par elle d'accepter la tutelle du jeune Graslin, resta pendant quelques jours au château, presque malade et silencieux. Un matin la vieille Sauviat lui apporta, sans lui dire une parole, un beau portrait de Véronique.

UNE FILLE D'ÈVE.

PRÉFACE.

Les Scènes de la vie privée eussent été moins complètes sans l'ouvrage principal de la présente publication, *Une Fille d'Ève*. Ce croquis fut annoncé jadis par la *Revue de Paris*, mais dans la quinzaine, ce titre, qui d'ailleurs appartient à un charmant conte de du Cerceau, apparut sur l'affiche du théâtre des Variétés, ce qui détourna l'auteur de poursuivre son œuvre.

Une Fille d'Ève est destinée à peindre une situation dans laquelle se trouvent quelques femmes poussées vers une passion illicite par une foule de circonstances plus ou moins atténuantes, mais qui, ne se voyant pas trop gravement compromises, sont assez sages pour revenir à la vie conjugale. Les malheurs de la passion leur ont appris les douceurs d'un heureux ménage.

Quand l'auteur publia cette œuvre dans un journal, beaucoup de lecteurs s'attendaient à des catastrophes émouvantes, à des pages dramatiques, comme on dit, et le dénoûment vrai, quoique brusque, fit paraître cette scène innocente, et partant un peu fade. Comment l'auteur pouvait-il exiger que le public de nos jours, si distrait, si peu soucieux de littérature, fît attention au titre de *Scène de la Vie Privée*, qui ne permet aucune des violences ou des condiments épicés que souffre une *Scène de la Vie Parisienne*. Dans le plan adopté par l'auteur, les *Scènes de la Vie Privée* étant destinées à représenter cette phase de la vie humaine qui comprend les émotions de l'enfance, celles de la jeunesse, leurs premières fautes, les débuts dans le monde social, ne doivent offrir la peinture d'aucun vice enraciné, d'aucune vieille passion; mais les commencements de toutes les existences, leurs erreurs qui proviennent moins d'un système que d'un désir dont l'entraînement n'est pas calculé, et causées enfin par l'inexpérience de la vie. L'auteur compte dans son œuvre assez de ces dénoûments en harmonie avec les lois de la poétique du roman, pour se permettre de suivre, çà et là, ceux de la nature sociale, où tout paraît se nouer fortement et où tout finit par s'arranger assez bourgeoisement, souvent sans le moindre éclat.

Il n'a donc pas voulu déserter ici les principes qu'il avait adoptés déjà dans les *Scènes de la Vie Privée*, et qui peut-être ont contribué pour beaucoup à l'accueil qu'elles ont reçu. Plus tard, les différences de ton, de nuance, de couleur et de dessin, qui distingueront les six parties de cette œuvre, seront peut-être senties, appréciées; et les contrastes qui en résulteront ne seront sans doute pas sans effet. Jusqu'au jour où cette longue histoire des mœurs modernes mises en action sera finie, l'auteur est forcé de recevoir sans mot dire les critiques étourdies qui s'obstinent à juger isolément des parties d'œuvre destinées à s'adapter à un tout, à de-

venir autre chose par la superposition, par l'addition ou le voisinage d'un fragment encore sur le chantier. Il y a mieux : quelques critiques, pleins de bienveillance et à qui le plan général n'était pas connu, trouvaient dans les *Scènes de la Vie Privée* certaines parties un peu trop vives ; elles ne songeaient pas à la nécessité qui oblige l'auteur à disposer dès cette portion quelques figures qui doivent grandir et seraient fausses plus tard, si au début elles ne se montraient pas avec leur véritable caractère.

Il existera néanmoins un défaut dans cette œuvre volumineuse, défaut sans remède, auquel le public devra s'habituer. Maintenant, il est facile d'évaluer la contexture des *Études de mœurs au dix-neuvième siècle*. Ce livre contiendra plus de cent œuvres distinctes, les *Mille et une Nuits* ne sont pas si considérables ; mais aussi notre civilisation est-elle immense de détails, tandis que la société n'existait pas dans l'Orient que nous racontent les fabulations arabes, l'œuvre de tout un monde. La femme n'y paraît que par accidents, elle est renfermée ; la maison est murée ; il n'y a que le bazar et le palais du Calife où puisse pénétrer le voyageur. L'homme de l'Orient ne recevait l'étranger que dans un appartement spécial. Ces usages ont dominé la vie privée jusqu'à Jésus-Christ dont la religion a créé d'autres mœurs. Aussi faut-il au conteur arabe des talismans, des hasards étranges pour créer l'intérêt. Tout leur merveilleux est inspiré par la reclusion des femmes. Chez nous, autrefois, le roman rencontrait aussi des éléments fort simples et peu nombreux. Le seul roman possible dans le passé, Walter Scott l'a épuisé. C'est la lutte du serf ou de la bourgeoisie contre la noblesse, de la noblesse contre le clergé, de la noblesse et du clergé contre la royauté. Pour arriver à ses grands effets, il lui a fallu les rois, les reines et les grands, leurs points de cohérence avec les faibles. Autrefois tout était simplifié par les institutions monarchiques ; les caractères étaient tranchés : un bourgeois, marchand ou artisan, un noble entièrement libre, un paysan esclave, voilà l'ancienne société de l'Europe ; elle prêtait peu aux incidents du roman. Aussi voyez ce que fut le roman jusqu'au règne de Louis XV ? Aujourd'hui, l'égalité produit en France des nuances infinies. Jadis, la caste donnait à chacun une physionomie qui dominait l'individu ; aujourd'hui, l'individu ne tient sa physionomie que de lui-même. Les sociétés n'ont plus rien de pittoresque : il n'y a plus ni costumes, ni bannières ; il n'y a plus rien à conquérir, le champ social est à tous. Il n'y a plus d'originalité que dans les professions, de comique que dans les habitudes. La forme faisant défaut, il a fallu que la littérature se jetât dans la peinture de l'idée, et cherchât les émotions les plus délicates du cœur humain. Voilà pourquoi l'auteur a choisi pour sujet de son œuvre la société française : elle seule offre esprit et spontanéité dans les situations normales où chacun peut retrouver sa pensée et sa nature. Cette fécondité n'existe pas en Angleterre, seul pays où les doctrines modernes soient en vigueur comme en France. En Angleterre, la société courbe la tête sous des usages qui ôtent de la grâce et du laisser aller au cœur ; elle est sous l'empire du devoir. L'Italie n'a pas sa liberté; son seul roman possible a été fait et admirablement, c'est la *Chartreuse de Parme*. En Allemagne, où les vieilles conventions luttent sourdement contre les nouvelles, tout est encore sans caractère, et brouillé comme sont les matières en fusion. En Russie, le pouvoir autocratique domine ; il n'y a là qu'une nature, celle des riches ; elle comporte peu d'oppositions. L'Espagne se débat plus visiblement que l'Allemagne entre deux systèmes opposés; aussi est-ce le seul pays à romans. L'auteur ne sait encore aucun observateur qui ait remarqué combien les mœurs françaises sont, littérairement parlant, au-dessus de celles des autres pays comme variété de types, comme drame, comme esprit, comme mouvement : tout s'y dit, tout s'y pense, tout s'y fait. L'auteur ici ne juge pas, il ne donne pas le secret de sa pensée politique, entièrement contraire à celle du plus grand nombre en France, mais à laquelle on arrivera peut-être avant peu. Le temps n'est pas loin où la duperie coûteuse du gouvernement constitutionnel sera reconnue. Il est historien, voilà tout. Il s'applaudit de la grandeur, de la variété, de la beauté, de la fécondité de son sujet, quelque déplorable que le fasse, socialement parlant, la confusion des faits les plus opposés, l'abondance des matériaux, l'impétuosité des mouvements. Ce désordre est une source de beautés. Aussi n'est-ce pas par gloriole nationale ni par patriotisme qu'il a choisi les mœurs de son pays, mais parce que son pays offrait, le

premier de tous, l'HOMME SOCIAL sous des aspects plus multipliés que partout ailleurs. La France est peut-être la seule qui ne soupçonne pas la grandeur de son rôle, la magnificence de son époque, la variété de ses contrastes.

Ainsi donc cette longue histoire, où le public est le sultan, où l'auteur ressemble à Schéhérazade redoutant chaque soir, non pas de se voir trancher la tête, mais, ce qui est pis, de se voir remercié comme radoteur, aura malheureusement, aux yeux de certaines gens logiques, un vice capital. Peut-être ce vice passera-t-il plus tard pour une beauté. Ce vice, le voici.

Vous trouverez, par exemple, l'actrice Florine peinte au milieu de sa vie, dans *Une Fille d'Ève*, Scène de la Vie Privée, et vous la verrez à son début dans *Illusions perdues*, Scène de la Vie de Province. Ici l'énorme figure de de Marsay se produit en premier ministre, et dans *le Contrat de mariage*, il est à ses commencements; plus loin, dans les Scènes de la Vie de Province ou Parisienne, il comparaît à dix-huit ou à trente ans, le dandy le plus futile, le plus inoccupé qui puisse s'amuser à faire de vieilles bottes sur le boulevard des Italiens, ou de vieux fers en courant à cheval au Bois. Dans la *Fille d'Ève* se rencontrent des personnages comme Félix de Vandenesse et lady Dudley, dont la situation serait éminemment dramatique et remplie de comique social, si leur histoire était connue, et vous ne la lirez que dans la dernière partie de l'œuvre, dans le *Lis dans la vallée*, qui appartient aux Scènes de la Vie de Campagne. Enfin, vous aurez le milieu d'une vie avant son commencement, le commencement après sa fin, l'histoire de la mort avant celle de la naissance.

D'abord, il en est ainsi dans le monde social. Vous rencontrez au milieu d'un salon un homme que vous avez perdu de vue depuis dix ans : il est premier ministre ou capitaliste, vous l'avez connu sans redingote, sans esprit public ou privé, vous l'admirez dans sa gloire, vous vous étonnez de sa fortune ou de ses talents; puis vous allez dans un coin du salon, et là, quelque délicieux conteur de société vous fait en une demi-heure l'histoire pittoresque des dix ou vingt ans que vous ignoriez. Souvent cette histoire scandaleuse ou honorable, belle ou laide, vous sera-t-elle dite le lendemain ou un mois après, quelquefois par parties. Il n'y a rien qui soit d'un seul bloc dans ce monde, tout y est mosaïque. Vous ne pouvez raconter chronologiquement que l'histoire du temps passé, système inapplicable à un présent qui marche. L'auteur a devant lui, pour modèle, le Dix-neuvième Siècle, modèle extrêmement remuant et difficile à faire tenir en place. L'auteur attend 1840 pour vous finir des aventures dont le dénoûment a besoin de trois années de vieillesse. La littérature n'a pas, pour fabriquer le temps, le secret des restaurateurs qui soufflent la poussière de caves fantastiques sur de jeunes bouteilles de vin de Bordeaux ou de vin d'Espagne. Aussi l'éditeur de ce livre disait-il assez spirituellement que, plus tard, on ferait aux *Études de mœurs* une table de matières biographiques, où l'on aiderait le lecteur à se retrouver dans cet immense labyrinthe au moyen d'articles ainsi conçus :

RASTIGNAC (Eugène-Louis), fils aîné du baron et de la baronne de Rastignac, né à Rastignac, département de la Charente, en 1799; vient à Paris en 1819, faire son droit, habite la maison Vauquer, y connaît Jacques Collin, dit Vautrin, et s'y lie avec Horace Bianchon, le célèbre médecin. Il aime madame Delphine de Nucingen, au moment où elle est abandonnée par de Marsay, fille d'un sieur Goriot, ancien marchand vermicellier, dont Rastignac paye l'enterrement. Il est un des lions du grand monde (*voy. tom.* IV *de l'œuvre*); il se lie avec tous les jeunes gens de son époque, avec de Marsay, Baudenord, d'Esgrignon, Lucien de Rubempré, Émile Blondet, du Tillet, Nathan, Paul de Manerville, Bixiou, etc. L'histoire de sa fortune se trouve dans *la Maison Nucingen*; il reparaît dans presque toutes les scènes, dans le *Cabinet des Antiques*, dans *l'Interdiction*. Il marie ses deux sœurs, l'une à Martial de la Roche-Hugon, dandy du temps de l'empire, un des personnages de *la Paix du Ménage*, l'autre à un ministre. Son plus jeune frère, Gabriel de Rastignac, secrétaire de l'évêque de Limoges dans *le Curé de Village*, dont l'action a lieu en 1828, est nommé évêque en 1832 (voir la *Fille d'Ève*). Quoique d'une vieille famille, il accepte une place de sous-secrétaire d'État dans le ministère de de Marsay, après 1830 (voir les *Scènes de la Vie Politique*), etc.

Nous ne continuerons pas cette plaisanterie destinée à faire ressortir les inconvénients que

l'auteur a la bonne foi de signaler lui-même, et qui peut-être paraîtront de profondes combinaisons quand cette *Histoire des Mœurs* aura des commentateurs, si toutefois elle peut trouver des lecteurs à l'époque difficile à prévoir où le français d'aujourd'hui aura besoin d'être commenté, ce que nous ne souhaitons pas. Pour le moment, les beautés sont en question et les inconvénients sont réels, ou du moins ils le seront jusqu'au moment où l'auteur aura la jouissance de voir reparaître les trois premières séries avec tous leurs développements, ce qui, selon quelques libraires audacieux, ne tardera pas. Sous peu de jours, l'auteur aura publié *Béatrix ou les Amours forcés* qui avanceront beaucoup les *Scènes de la Vie Privée,* où ces deux œuvres doivent prendre place.

D'ailleurs pourquoi l'auteur n'avouerait-il pas sa prétention de faire une œuvre digne d'être relue et qui offre de tels attraits à ceux qui voudront la pénétrer, que cette seconde lecture devienne pour lui l'occasion d'une victoire remportée sur l'indifférence de son époque en matière de haute et grave littérature? N'y a-t-il pas un peu de modestie à demander ce triomphe à des combinaisons habiles, à un vaste imbroglio semblable à celui qui se noue à nos yeux, tous les jours, dans la grande comédie de ce siècle?

L'auteur s'est entendu souvent reprocher quelques descriptions; mais ses critiques ne songent pas que ce prétendu défaut procède d'une excessive ambition : il veut peindre le pays tout en peignant les hommes, raconter les plus beaux sites et les principales villes de la France aux étrangers, constater l'état des constructions anciennes et modernes au dix-neuvième siècle, expliquer les trois systèmes différents qui ont, en cinquante ans, donné une physionomie spéciale aux meubles, aux habitations. Grâce au soin qu'il a eu, peut-être, saura-t-on en 1850 comment était le Paris de l'empire. Par lui, les archéologues apprendront la situation du tourniquet Saint-Jean et l'état du quartier adjacent, aujourd'hui complétement démoli. Il y a dans son histoire la peinture archéologique de maisons qui existaient dans Paris et auxquelles on ne voudrait pas croire en 1850, s'il ne les dépeignait pas d'après nature. Il en sera de même pour quelques coins de province, pour quelques détails de la Vie Militaire, pour des figures historiques immenses dont l'histoire ne tiendra jamais compte. Le plaisir que prennent, à ces peintures locales, plusieurs étrangers illustres, lesquels ont prié l'auteur de songer à ceux pour qui la France est le pays des rêves, et qui aiment à en connaître les lieux, les êtres ou les choses, l'a fait persister avec courage et ténacité dans la voie où il est entré. Il a pensé qu'une des gloires de la France est de remuer l'Europe par la plume comme elle l'a remuée par l'épée. Enfin les accessoires de l'existence n'en sont-ils pas souvent le principal aux yeux des siècles suivants? Nos archéologues commettent les plus lourdes fautes en attribuant à des meubles du moyen âge ou de la société romaine des usages étrangers. Quel prix n'a pas à nos yeux la satire de Pétrone, qui n'est après tout qu'une Scène de la Vie privée des Romains? Combien de livres ne faut-il pas avoir dévorés pour acquérir la certitude de l'emploi terrible que faisaient les dames romaines des longues aiguilles d'or avec lesquelles elles ornaient leurs cheveux! Quel trésor pour nous si quelque auteur romain avait eu le courage d'encourir les critiques qui l'eussent sans doute blâmé de raconter la vie romaine aux Romains, en faisant des Études de Mœurs sur le premier siècle de l'ère chrétienne, entre le règne de César et celui de Néron, et nous racontant les mille détails, les existences typiques et grandioses de ce vaste empire. Aussi l'affaire de l'auteur est-elle principalement d'arriver à la synthèse par l'analyse, de dépeindre et de rassembler les éléments de notre vie, de poser des thèmes et de les prouver tout ensemble, de tracer enfin l'immense physionomie d'un siècle en en peignant les principaux personnages. Il recueille lentement, mais il recueille des approbations d'hommes spéciaux, qui tous ont trouvé leur science satisfaite en lisant telle ou telle œuvre. Longtemps l'auteur a cru faire de l'art et de la science en pure perte, pour sa satisfaction personnelle; mais chaque jour il revient de son erreur, en apprenant qu'il n'est pas de travail consciencieux qui ne reçoive tôt ou tard sa récompense. Tantôt un grand et illustre médecin lui dira combien il a été frappé du soin avec lequel il construit le physique médical de ses personnages, en ne donnant pas à un homme blond, comme font tant d'autres auteurs, les passions et les idées, les mœurs ou l'idiosyncrasie qui conviennent à un homme brun; en ne dotant pas de fortes

épaules et d'un buste cyclopéen un homme faible, en ne présentant pas comme un homme fort un personnage à poitrine fluette, à mains blanches et froides. Tantôt un savant reconnaît une étude sérieuse des questions les plus graves. Le public ignore à quels travaux de conception un auteur s'engage en poursuivant le vrai dans toutes ses conséquences, et combien d'observations lentement acquises il faut enterrer dans des épithètes, en apparence indifférentes, mais destinées à surprendre un homme sur mille. Il est telle phrase de tel portrait, de *la Torpille* par exemple, qui a pu coûter une nuit de travail, la lecture de plusieurs volumes et qui pose peut-être de grandes questions scientifiques. Croyez-vous qu'il n'en ait pas été ainsi pour cette page ?

« Il n'y a que les races venues des déserts « qui possèdent dans l'œil le pouvoir de la fas- « cination. Leurs yeux retiennent sans doute « quelque chose de l'infini qu'ils ont contemplé. « La nature, dans sa prévoyance, a-t-elle donc « armé leurs rétines de quelque talent réflec- « teur pour leur permettre de sentir le mirage « des sables, les torrents du soleil, et l'ardent « cobalt de l'éther? Ou les êtres humains « prennent-ils comme les autres, quelque chose « aux milieux dans lesquels ils se développent, « et gardent-ils, pendant des siècles, les qua- « lités qu'ils en tirent? Cette grande solution « du problème des races est peut-être dans la « question elle-même. Les instincts sont des « faits vivants dont la cause gît dans une né- « cessité subie : les variétés animales sont le « résultat de l'exercice de ces instincts. Pour se « convaincre de cette vérité si fort cherchée, il « suffit d'étendre aux troupeaux d'hommes, « l'observation récemment faite sur les trou- « peaux de moutons espagnols et anglais, qui, « dans les prairies de plaines, où l'herbe abonde, « paissent serrés les uns contre les autres et se « dispersent sur les montagnes où l'herbe est « rare. Arrachez à leurs pays ces deux espèces « de moutons, transportez-les en Suisse, en « France, le mouton de montagne y paîtra sé- « paré dans une prairie basse et touffue, et les « moutons de plaine y paîtront l'un contre l'au- « tre, quoique sur une Alpe. Plusieurs géné- « rations s'écoulent avant de réformer les « instincts acquis et transmis. A cent ans de « distance, l'esprit de la montagne reparaît « dans un agneau réfractaire comme après « dix-huit cents ans de bannissement, l'Orient « brillait dans les yeux et dans la figure juive « d'Esther [1]. »

Un autre aura remarqué le soin avec lequel les noms sont adaptés aux personnages. Aussi l'auteur voit-il insensiblement son œuvre appréciée. Peut-être, de romancier, passera-t-il historien à quelques-unes de ces promotions que l'opinion publique fait de temps en temps. Mais cet insigne honneur se retardera nécessairement jusqu'à ce qu'on ait eu l'intelligence de cette longue œuvre. Là est le secret des préfaces explicatives que l'auteur ne ménage plus, depuis qu'il s'est aperçu qu'elles sont nécessitées par le grand discrédit dans lequel sont tombées les critiques auxquelles on ne fait plus la moindre attention, à cause du désaccord que la spéculation met entre les opinions des rédacteurs et celle des éditeurs dans le même journal. Le livre que le journal pourra trouver mauvais, il l'a pompeusement annoncé comme une œuvre étourdissante, dans une réclame payée où l'on immole à l'auteur Swift, Sterne, Voltaire, Molière et Walter Scott. La pièce de théâtre qu'au rez-de-chaussée du journal, le feuilleton prétend détestable, est vantée au premier étage dans les Faits-Paris comme attirant le monde entier. Pour trente francs, un auteur peut contredire son critique, à la quatrième page du journal, au-dessus de la Moutarde blanche ou des Biberons Darbo. Le caissier a reçu le prix d'une annonce et le feuilletoniste le prix de son opinion. L'un solde l'autre. Aussi, qu'arrive-t-il? La vente d'une première édition, autrefois significative et glorieuse pour une œuvre littéraire, toujours soumise à un certain temps d'appréciation, ne signifie plus rien aujourd'hui relativement à la valeur d'un livre. La non-vente est même en raison de la bonté de l'ouvrage. Cet état de choses est fatal à la littérature française; elle en triomphera sans doute, mais elle en souffrira peut-être encore longtemps, aussi longtemps du moins que l'Europe n'aura pas fait disparaître la plaie honteuse de la contrefaçon qui maintenant profite à la France au détriment de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie. Nous en sommes arrivés à ce point, pour avoir justice, de désirer que la France aggrave le mal. Quand nous aurons fait sentir à nos voisins tous les

[1] *La Torpille,* tome VI des OEuvres complètes.

malheurs que nous souffrons, peut-être obtiendra-t-on un résultat satisfaisant.

Maintenant, il est nécessaire de dire quelques mots sur l'œuvre accouplée à une *Fille d'Ève* et qui produit des disparates bizarres. *Massimilla Doni* est, comme *Gambara* dans la précédente publication (*le Cabinet des Antiques*), une Étude Philosophique ajoutée à une Étude de Mœurs pour arriver au nombre de feuilles exigées par la jurisprudence bibliographique. Ces œuvres n'ont aucune similitude, leur mariage forcé démontre l'énorme différence qui existe entre le système littéraire des Études Philosophiques et celui des Études de Mœurs; peut-être cette réunion momentanée d'œuvres dissemblables servira-t-elle à faire comprendre l'œuvre entière, dont la seconde partie se composera des Études Philosophiques où l'auteur essaye de donner le secret des événements sociaux qui sont le sujet des Études de Mœurs.

Mais l'auteur s'attend, avant tout, aux accusations terribles d'immoralité. Peut-être ira-t-on même jusqu'à l'obscénité, jusqu'à des comparaisons charitables avec les livres licencieux du dernier siècle. *Massimilla Doni* sera certes salie par de fausses interprétations. Au lieu de voir l'allégorie, on cherchera la réalité; tandis que chez l'auteur la réalité n'a servi qu'à peindre un des plus beaux problèmes de l'intelligence humaine aux prises avec l'art. Ce sont de ces questions qu'il faut laisser juger par le temps, il en sera de cette œuvre comme de la *Physiologie du mariage* et comme de *la Peau de chagrin.*

MASSIMILLA DONI, GAMBARA, LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU, puis LA FRELORE, autre Étude Philosophique publiée dans un journal, et LES DEUX SCULPTEURS, qui se publiera sans doute avant peu, sont des œuvres qui continuent pour ainsi dire LA PEAU DE CHAGRIN, en montrant le désordre que la pensée, arrivée à tout son développement, produit dans l'âme de l'artiste, en expliquant par quelles lois arrive le suicide de l'art. Dans aucune de ces Études, le thème n'est plus visible que dans MASSIMILLA DONI, où l'auteur a joint, pour mieux expliquer ce phénomène moral, l'exemple d'un phénomène physique de peu de durée, il est vrai, mais qui démontre admirablement la puissance d'action que possède la pensée sur la matière. Le ton, le style, la composition, il voudrait pouvoir dire la couleur de ces Études sur l'art, sont en parfaite harmonie avec *la Peau de chagrin,* autour de laquelle elles doivent être groupées le jour où cette œuvre sera publiée, à peu près complète, dans le format in-8°. La fantaisie y dominera d'une manière sensible, et s'opposera vigoureusement à la constante réalité qui sera le cachet des Études de Mœurs.

Peut-être trouvera-t-on encore mauvais que l'auteur se fasse ainsi le cicerone de son œuvre. Aux yeux de beaucoup de gens auxquels les travaux déjà faits sont inconnus ou étrangers et qui liront cette préface, il peut avoir l'air d'un propriétaire expliquant sur un terrain nu les bâtiments qu'il projette. Il ressemblera presque à un des héros à moitié fous d'Hoffmann. Mais nous vivons à une époque où personne ne se souvient en 1839 de 1829, où tout est comme mort-né, où les intérêts littéraires qui eussent préoccupé les esprits dans d'autres temps, disparaissent devant les changeants intérêts d'une politique fondée sur des sables mouvants. Est-ce dans un temps où chacun tremble de voir sa propre maison s'écrouler demain, que l'on peut penser à des œuvres littéraires? D'ailleurs, l'individualisme a gagné la littérature. Là, comme dans le monde social, règne le *chacun pour soi!* Mais l'auteur, plus que tout autre, croit que, malgré l'indifférence qui tue à Paris la littérature, en aucun siècle, le mouvement littéraire n'a été plus vif, ni plus grand dans ses causes et dans ses effets. La portée de cette époque est inconnue à la majeure partie de ceux qui en sont les auteurs, et qui, se trouvant les pivots ou les rouages de cette grande machine, ne sauraient en avoir le prodigieux spectacle. Le temps de la justice arrivera pour cette génération de grands poëtes si singulièrement entassés et qui se nuisent par leur voisinage, il arrivera pour les philosophes et les historiens consciencieux, pour de hardies doctrines morales, pour le journalisme lui-même, dont il faudra bien admirer l'étonnante profusion de cervelle et le génie au jour le jour.

Ceci donc aura du moins servi à prouver aux étrangers que nous sommes avant eux dans le secret des critiques qu'ils peuvent se permettre sur nous, qu'il est en France des esprits qui savent se mettre à distance et distinguer le bien mêlé à tant de mal, et qui ne sont pas enfin les dupes des sottises patriotiques de la nation, dite la plus spirituelle du monde.

Aux Jardies, février 1839.

DEDICACE.

A MADAME LA COMTESSE

Bolognini, née Vimercati.

Si vous vous souvenez, madame, du plaisir que votre conversation procurait à un voyageur en lui rappelant Paris à Milan, vous ne vous étonnerez pas de le voir vous témoignant sa reconnaissance pour tant de bonnes soirées passées auprès de vous, en apportant une de ses œuvres à vos pieds, et vous priant de la protéger de votre nom, comme autrefois ce nom protégea plusieurs contes d'un de vos vieux auteurs, cher aux Milanais.

Vous avez une Eugénie, déjà belle, dont le spirituel sourire annonce qu'elle tiendra de vous les dons les plus précieux de la femme, et qui, certes, aura dans son enfance tous les bonheurs qu'une triste mère refusait à l'Eugénie mise en scène dans cette œuvre.

Vous voyez que si les Français sont taxés de légèreté, d'oubli, je suis Italien par la constance et par le souvenir. En écrivant le nom d'Eugénie, ma pensée m'a souvent reporté dans ce frais salon en stuc et dans ce petit jardin, au *Vicolo dei Capuccini*, témoin des rires de cette chère enfant, de nos querelles, de nos récits. Vous avez quitté le *Coro* pour les *Tre Monasteri*, je ne sais point comment vous y êtes, et suis obligé de vous voir, non plus au milieu des jolies choses qui sans doute vous y entourent, mais comme une de ces belles figures dues à Carlo Dolci, Raphaël, Titien, Allori, et qui semblent presque abstraites, tant elles sont loin de nous.

Si ce livre peut sauter par-dessus les Alpes, il vous prouvera donc la vive reconnaissance et l'amitié respectueuse

De votre humble serviteur,

DE BALZAC.

UNE FILLE D'ÈVE.

I

LES DEUX MARIE.

Au mois de février 1834, dans un des plus beaux hôtels de la rue Neuve-des-Mathurins, à onze heures et demie du soir, deux femmes étaient assises devant la cheminée d'un boudoir. Tendu de ce velours de coton bleuâtre, à reflets tendres et chatoyants, que l'industrie française n'a su fabriquer que dans ces dernières années, le boudoir avait ses portes et ses croisées drapées de moelleux rideaux en cachemire d'un bleu qui s'harmoniait à celui de la tenture, et, comme elle, relevés par des bouillons de perles. D'une jolie rosace placée au milieu du plafond descendait, suspendue par trois chaînes du plus beau travail, une lampe d'argent ornée de turquoises. Ce plafond, revêtu de soie bleue, étoilé de cachemire blanc plissé en longues bandes sur la tenture, à d'égales distances, et agrafées par des nœuds de perles, complétait cette décoration. Le mobilier, de formes gothiques, était sculpté en plein bois de palissandre, sur les plus beaux modèles du vieux temps. Il rehaussait par ses tons riches la fadeur de cet ensemble, un peu trop cotonneux, dirait un peintre. Le dos des chaises et des fauteuils offrait à l'œil des pages menues en belle étoffe de soie blanche à trame grenue, fleuretée, largement encadrées par des feuillages touffus et finement découpés. De chaque côté de la croisée, deux étagères montraient leurs mille bagatelles précieuses, les fleurs des arts mécaniques écloses au feu de la pensée. Les pieds rencontraient le chaud tissu d'un tapis belge, épais comme un gazon et à fond gris de lin semé de bouquets bleus. Sur la cheminée en marbre turquin, les porcelaines les plus folles du vieux Saxe, ces bergers qui vont à des noces éternelles, de délicats bouquets à la main, espèce de chinoiseries allemandes, entouraient une pendule en platine, niellée d'arabesques; au-dessus, brillaient les tailles côtelées d'une glace de Venise, entourée d'un cadre en ébène à figures en relief, et venue de quelque vieille résidence royale. Quelques jardinières étalaient le luxe malade des serres, de pâles et divines fleurs, les perles de la botanique. Ce boudoir était froid, rangé, propre comme s'il eût été à vendre. Vous n'y eussiez pas trouvé ce malin et capricieux désordre qui révèle le bonheur. Là, tout était en harmonie, même les deux femmes qui pleuraient: tout paraissait souffrant.

Le nom du propriétaire, Ferdinand du Tillet, un des plus riches banquiers de Paris, justifiera le luxe effréné qui ornait l'hôtel, et dont ce boudoir est comme le programme. Quoique sans famille, quoique parvenu Dieu sait comment! du Tillet avait épousé en 1831 la dernière fille du comte de Grandville, l'un des plus célèbres noms de la magistrature française, et devenu pair de France après la révolution de juillet. Ce mariage d'ambition fut acheté par la quittance au contrat d'une dot non

touchée, semblable à celle qui avait été constituée à la sœur aînée de madame du Tillet, mariée au comte Félix de Vandenesse. De leur côté, les Grandville avaient obtenu l'alliance avec les Vandenesse par l'énormité de la dot. Ainsi, la banque avait réparé la brèche faite à la magistrature par la noblesse. Si le comte de Vandenesse s'était pu voir à trois ans de distance beau-frère d'un sieur Ferdinand dit du Tillet, il n'eût peut-être pas épousé sa femme; mais quel homme aurait, vers la fin de 1828, prévu les étranges bouleversements que 1830 devait apporter dans l'état politique, dans les fortunes et dans la morale de la France? Il eût passé pour fou celui qui aurait dit au comte Félix de Vandenesse que, dans ce chassé croisé, il perdrait sa couronne de pair et qu'elle se poserait sur la tête du comte de Grandville.

Ramassée dans la pose d'une femme attentive, sur une de ces chaises basses appelées *chauffeuses*, madame du Tillet pressait sur sa poitrine avec une tendresse maternelle, et baisait parfois la main de sa sœur. Celle-ci était madame Félix de Vandenesse. Dans le monde, on joignait au nom de famille le nom de baptême, pour la distinguer de sa belle-sœur, la femme de l'ancien ambassadeur Charles de Vandenesse, lequel avait épousé la riche veuve du comte de Kergarouët, une demoiselle de Fontaine. A demi renversée sur une causeuse, un mouchoir dans l'autre main, la respiration embarrassée par des sanglots réprimés, les yeux mouillés, la comtesse venait de faire de ces confidences qui ne se font que de sœur à sœur, quand deux sœurs s'aiment, et ces deux sœurs s'aimaient tendrement. Nous vivons dans un temps où deux sœurs si bizarrement mariées peuvent si bien ne pas s'aimer, qu'un historien est tenu de rapporter les causes de cette tendresse, conservée sans accrocs ni taches au milieu des dédains de leurs maris l'un pour l'autre et des désunions sociales. Un rapide aperçu de leur enfance fera comprendre leur situation respective.

Ces deux femmes avaient été élevées dans un sombre hôtel du Marais situé rue Vieille-du-Temple, au coin de la rue Saint-François, par une mère dévote, sévère et d'une intelligence étroite. La comtesse de Grandville avait accompli la première tâche d'une mère envers ses filles. Marie-Angélique et Marie-Eugénie atteignirent le moment de leur mariage, la première à vingt ans, la seconde à dix-sept, sans jamais avoir été loin de l'aile ni du regard maternels. Jusqu'alors, elles n'étaient allées à aucun spectacle, leurs théâtres avaient été les églises de Paris; enfin leur éducation fut aussi rigoureuse à l'hôtel de leur mère qu'elle aurait pu l'être dans un cloître. Depuis l'âge de raison, elles avaient toujours couché dans une chambre contiguë à celle de la comtesse de Grandville, et dont la porte restait ouverte pendant la nuit. Le temps que ne prenaient pas les devoirs religieux ou les études indispensables à des filles bien nées, et les soins de leur personne, se passait en travaux à l'aiguille faits pour les pauvres, en promenades accomplies dans le genre de celles que se permettent les Anglais, le dimanche, en disant: « N'allons pas si vite, nous aurions l'air de nous amuser. » Leur instruction ne dépassa point les limites imposées par des confesseurs élus parmi les ecclésiastiques les moins tolérants et les plus jansénistes. Jamais filles ne furent livrées à des maris ni plus pures ni plus vierges: leur mère semblait avoir vu dans ce point, assez essentiel d'ailleurs, l'accomplissement de tous ses devoirs envers Dieu et les hommes. Ces deux pauvres créatures n'avaient, avant leur mariage, ni lu des romans ni dessiné autre chose que des figures dont l'anatomie eût paru le chef-d'œuvre de l'impossible à Cuvier, et gravées de manière à féminiser l'Hercule Farnèse lui-même. Une vieille fille leur avait appris le dessin. Un vieux prêtre leur avait enseigné la grammaire, la langue française, l'histoire, la géographie et le peu d'arithmétique nécessaire aux femmes. Leurs lectures, choisies dans les livres autorisés, comme les *Lettres édifiantes* et les *Leçons de Littérature de Noël*, se faisaient le soir à haute voix, mais en compagnie du directeur de leur mère, car il pouvait s'y rencontrer des passages qui, sans de sages commentaires, eussent éveillé leur imagination. Le *Télémaque* de Fénélon avait paru dangereux. La comtesse de Grandville aimait assez ses filles, pour en vouloir faire des anges à la façon de Marie Alacoque, mais ses filles auraient préféré une mère moins vertueuse et plus aimable.

Cette éducation porta ses fruits.

La religion, imposée comme un joug et présentée sous des formes austères, lassa de ses pratiques ces jeunes cœurs innocents, traités comme s'ils eussent été criminels: elle y comprima les sentiments, et tout en y jetant de profondes racines, elle ne fut pas aimée. Les deux Marie devaient ou devenir imbéciles ou souhaiter leur indépendance: elles souhaitèrent de se marier dès qu'elles purent entrevoir le monde et comparer quelques idées; mais leurs grâces touchantes et leur valeur, elles l'ignorèrent. Elles ignoraient leur propre candeur, comment auraient-elles su la vie? Elles étaient sans armes contre le malheur, comme sans expérience pour apprécier le bonheur. Elles ne tirèrent d'autre consolation que d'elles-mêmes au fond de cette geôle maternelle. Leurs douces confidences, le soir, à voix basse, ou les quelques phrases échan-

gées quand leur mère les quittait pour un moment, contenaient plus d'idées que les mots n'en pouvaient exprimer. Souvent un regard dérobé à tous les yeux et par lequel elles se communiquaient leurs émotions était comme un poëme d'amère mélancolie. La vue du ciel sans nuages, le parfum des fleurs, le tour du jardin fait bras dessus bras dessous, composaient pour elles des plaisirs inouïs. L'achèvement d'un ouvrage de broderie leur causait d'innocentes joies. La société de leur mère, loin d'offrir quelques ressources à leur cœur ou de stimuler leur esprit, ne pouvait qu'assombrir leurs idées et contrister leurs sentiments. Elle se composait de vieilles femmes droites, sèches, sans grâce, dont la conversation roulait sur les différences qui nuançaient les prédicateurs ou les directeurs de conscience, sur leurs petites indispositions et sur les événements religieux les plus imperceptibles pour la *Quotidienne* ou pour l'*Ami de la Religion*. Quant aux hommes, ils eussent éteint les flambeaux de l'amour, tant leurs figures étaient froides et tristement résignées. Ils avaient tous cet âge où l'homme est maussade et chagrin, où sa sensibilité ne s'exerce plus qu'à table et ne s'attache qu'aux choses qui concernent le bien-être. L'égoïsme religieux avait desséché ces cœurs voués au devoir et retranchés derrière la pratique. De silencieuses séances de jeu les occupaient presque toute la soirée. Les deux petites, mises comme au ban de ce sanhédrin qui maintenait la sévérité maternelle, se surprenaient à haïr ces désolants personnages aux yeux creux, aux figures refrognées.

Sur les ténèbres de cette vie, se dessina vigoureusement une seule figure d'homme, celle d'un maître de musique. Les confesseurs avaient décidé que la musique était un art chrétien, né dans l'Église catholique et développé par elle. On permit donc aux deux petites filles d'apprendre la musique. Une demoiselle à lunettes, qui montrait le solfége et le piano dans un couvent voisin, les fatigua d'exercices. Mais quand l'aînée de ses filles atteignit dix ans, le comte de Grandville démontra la nécessité de prendre un maître. Madame de Grandville donna toute la valeur d'une conjugale obéissance à cette concession nécessaire. Il est dans l'esprit des dévotes dese faire un mérite des devoirs accomplis.

Le maître fut un Allemand catholique, un de ces hommes nés vieux, qui auront toujours cinquante ans, même à quatre-vingts. Sa figure creusée, ridée, brune, conservait quelque chose d'enfantin et de naïf dans ses fonds noirs. Le bleu de l'innocence animait ses yeux, et le gai sourire du printemps habitait ses lèvres. Ses vieux cheveux gris, arrangés naturellement comme ceux de Jésus-Christ, ajoutaient à son air extatique je ne sais quoi de solennel qui trompait sur son caractère, car il eût fait une sottise avec la plus exemplaire gravité. Ses habits étaient une enveloppe nécessaire à laquelle il ne prêtait aucune attention. Son regard allait trop haut dans les nues pour jamais se commettre avec les matérialistes. Aussi ce grand artiste inconnu tenait-il à la classe aimable des oublieurs, qui donnent leur temps et leur âme à autrui comme ils laissent leurs gants sur toutes les tables et leur parapluie à toutes les portes. Ses mains étaient de celles qui sont sales après avoir été lavées. Enfin, son vieux corps, mal assis sur ses vieilles jambes nouées, et qui démontraient jusqu'à quel point l'homme peut en faire l'accessoire de son âme, appartenait à ces étranges créations qui n'ont été bien dépeintes que par un Allemand, par Hoffmann, le poëte de ce qui n'a pas l'air d'exister et qui néanmoins a vie. Tel était Schmuke, ancien maître de chapelle du margrave d'Anspach, savant qui passa par un conseil de dévotion et à qui l'on demanda s'il faisait maigre. Le maître eut envie de répondre : « Regardez-moi. » Mais comment badiner avec des dévotes et des directeurs jansénistes.

Ce vieillard apocryphe tint tant de place dans la vie des deux Marie, elles prirent tant d'amitié pour ce candide et grand artiste, qui se contentait de comprendre l'art, qu'après leur mariage, chacune lui constitua trois cents francs de rente viagère, somme qui suffisait pour son logement, sa bière, sa pipe et ses vêtements. Six cents francs de rente et ses leçons étaient son Éden. Schmuke ne s'était senti le courage de confier sa misère et ses vœux qu'à ces deux adorables jeunes filles, à ces cœurs fleuris sous la neige des rigueurs maternelles, et la glace de la dévotion. Ce fait explique tout Schmuke et l'enfance des deux Marie.

Personne ne sut, plus tard, quel abbé, quelle vieille dévote avait découvert cet Allemand égaré dans Paris. Dès que les mères de famille apprirent que la comtesse de Grandville avait trouvé pour ses filles un maître de musique, toutes demandèrent son nom et son adresse. Schmuke eut trente maisons dans le Marais.

Ce succès tardif se manifesta par des souliers à boucles d'acier bronzé, fourrés de semelles en crin, et par du linge plus souvent renouvelé. Sa gaieté d'ingénu, longtemps comprimée par une noble et décente misère, reparut. Il laissa échapper de petites phrases spirituelles comme : « Mesdemoiselles, « les chats ont mangé la crotte dans Paris cette « nuit, » quand pendant la nuit la gelée avait séché les rues, boueuses la veille; mais il les disait en patois germanico-gallique : *Montemisselle, lé chas honte manché lâ gròttenne tan Bâri sti nouitte!*

Satisfait d'apporter à ces deux anges cette espèce de *vergiss mein nicht* choisi parmi les fleurs de son esprit, il prenait, en l'offrant, un air fin et spirituel qui désarmait la raillerie. Il était si heureux de faire éclore le rire sur les lèvres de ses deux écolières dont il comprenait la malheureuse vie, qu'il se fût rendu ridicule exprès, s'il ne l'eût pas été naturellement. Son cœur eût renouvelé les vulgarités les plus populaires. Il eût, suivant une belle expression de feu M. de Saint-Martin, doré de la boue avec son céleste sourire.

D'après une des plus nobles idées de l'éducation religieuse, les deux Marie reconduisaient leur maître avec respect jusqu'à la porte de l'appartement. Là, les deux pauvres filles lui disaient quelques douces phrases, heureuses de rendre cet homme heureux. Elles ne pouvaient se montrer femmes que pour lui !

Jusqu'à leur mariage, la musique devint donc pour elles une autre vie dans la vie, de même que le paysan russe prend, dit-on, ses rêves pour la réalité, sa vie pour un mauvais sommeil. Dans leur désir de se défendre contre les petitesses qui menaçaient de les envahir, contre les dévorantes idées ascétiques, elles se jetèrent dans les difficultés de l'art musical à s'y briser. La mélodie, l'harmonie, la composition, ces trois filles du ciel, dont le chœur fut mené par ce vieux faune catholique, ivre de musique, les récompensèrent de leurs travaux et leur firent un rempart de leurs danses aériennes. Mozart, Beethoven, Haydn, Paësiello, Cimarosa, Hummel et les génies secondaires développèrent en elles mille sentiments qui ne dépassèrent pas la chaste enceinte de leurs cœurs voilés, mais qui pénétrèrent dans la création, où elles volèrent à toutes ailes. Quand elles avaient exécuté quelque morceau en atteignant à la perfection, elles se serraient les mains et s'embrassaient en proie à une vive extase. Le vieux maître les appelait ses deux saintes Céciles.

Les deux Marie n'allèrent au bal qu'à l'âge de seize ans, et quatre fois seulement par année, dans trois maisons choisies. Elles ne quittaient les côtés de leur mère que munies d'instructions sur la conduite à suivre avec leurs danseurs, et si sévères qu'elles ne pouvaient répondre que oui ou non à leurs partenaires. L'œil de la comtesse n'abandonnait point ses filles et semblait deviner les paroles au mouvement des lèvres. Les pauvres petites avaient des toilettes de bal irréprochables, des robes de mousseline montant jusqu'au menton, avec une infinité de ruches excessivement fournies, et des manches longues. En tenant leurs grâces comprimées et leurs beautés voilées, cette toilette leur donnait une vague ressemblance avec les gaines égyptiennes ; il sortait de ces blocs de coton deux figures délicieuses de mélancolie. Elles enrageaient en se voyant l'objet d'une pitié douce. Quelle est la femme, si candide qu'elle soit, qui ne souhaite faire envie ! Aucune idée dangereuse, malsaine ou seulement équivoque, ne souilla donc la pulpe blanche de leur cerveau ; leurs cœurs étaient purs, leurs mains étaient horriblement rouges, elles crevaient de santé. Ève ne sortit pas plus innocente des mains de Dieu que ces deux filles ne le furent en sortant du logis maternel pour aller à la mairie et à l'église, avec la simple mais épouvantable recommandation d'obéir en toute chose à des hommes auprès desquels elles devaient dormir ou veiller pendant la nuit. A leur sens, elles ne pouvaient trouver plus mal dans la maison étrangère où elles seraient déportées que dans le couvent maternel.

Pourquoi le père de ces deux filles, le comte de Grandville, ce grand, savant et intègre magistrat, quoique parfois entraîné par la politique, ne protégeait-il pas ces deux petites créatures contre cet écrasant despotisme ? Hélas ! par une mémorable transaction, convenue après six ans de mariage, les époux vivaient séparés dans leur propre maison. Le père s'était réservé l'éducation de ses fils, en laissant à sa femme l'éducation des filles. Il vit beaucoup moins de danger pour des femmes que pour des hommes à l'application de ce système oppresseur. Les deux Marie, destinées à subir quelque tyrannie, celle de l'amour ou celle du mariage, y perdaient moins que des garçons, chez qui l'intelligence devait rester libre, et dont les qualités se seraient détériorées sous la compression violente des idées religieuses poussées à toutes leurs conséquences. De quatre victimes, le comte en avait sauvé deux. La comtesse regardait ses deux fils, l'un voué à la magistrature assise, et l'autre à la magistrature amovible, comme trop mal élevés pour leur permettre la moindre intimité avec leurs sœurs. Les communications étaient sévèrement gardées entre ces pauvres enfants.

D'ailleurs, quand le comte faisait sortir ses fils du collége, il se gardait bien de les tenir au logis. Ces deux garçons y venaient déjeuner avec leur mère et leurs sœurs, puis le magistrat les amusait par quelque partie au dehors : le restaurateur, les théâtres, les musées, la campagne dans la saison, défrayaient leurs plaisirs. Excepté les jours solennels dans la vie de famille, comme la fête de la comtesse ou celle du père, les premiers jours de l'an, ceux de distribution des prix, où les deux garçons demeuraient au logis paternel et y couchaient, fort gênés, n'osant pas embrasser leurs sœurs, surveillées par la comtesse, qui ne les laissait pas un instant ensemble, les deux pauvres filles virent

si rarement leurs frères qu'il ne put y avoir aucun lien entre eux.

Ces jours-là, les interrogations : — Où est Angélique? — Que fait Eugénie? — Où sont mes enfants? s'entendaient à tout propos.

Lorsqu'il était question de ses deux fils, la comtesse levait au ciel ses yeux froids et macérés comme pour demander pardon à Dieu de ne pas les avoir arrachés à l'impiété. Ses exclamations, ses réticences à leur égard, équivalaient aux plus lamentables versets de Jérémie, et trompaient les deux sœurs qui croyaient leurs frères pervertis et à jamais perdus. Quand ses fils eurent dix-huit ans, le comte leur donna deux chambres dans son appartement, et leur fit faire leur droit en les plaçant sous la surveillance d'un avocat, son secrétaire, chargé de les initier aux secrets de leur avenir. Les deux Marie ne connurent donc la fraternité qu'abstraitement. A l'époque des mariages de leurs sœurs, l'aîné était président de chambre à une cour royale de province, l'autre procureur général; et chaque fois un grave procès ne leur permit pas d'assister à la cérémonie.

Dans beaucoup de familles, la vie intérieure, qu'on pourrait imaginer intime, unie, cohérente, se passe ainsi : les frères sont au loin, occupés à leur fortune, à leur avancement, pris par le service du pays; les sœurs sont enveloppées dans le tourbillon d'intérêts de familles étrangères à la leur; tous les membres vivent ainsi dans la désunion, dans l'oubli les uns des autres, n'ayant que les faibles liens du souvenir jusqu'au moment où l'orgueil les rappelle, où l'intérêt les rassemble et quelquefois les sépare de cœur comme ils l'ont été de corps. Une famille vivant unie de fait et d'esprit est une rare exception. La loi moderne, en multipliant la famille par la famille, a créé le plus horrible de tous les maux : l'individualisme.

Au milieu de la profonde solitude où se passa leur jeunesse, Angélique et Eugénie virent rarement leur père, qui, d'ailleurs, apportait dans le grand appartement habité par sa femme au rez-de-chaussée de l'hôtel une figure attristée. Il gardait au logis la physionomie grave et solennelle du magistrat sur le siége. Quand les deux petites filles eurent dépassé l'âge des joujoux et des poupées, quand elles commencèrent à user de leur raison, vers douze ans, à l'époque où elles ne riaient déjà plus du vieux Schmuke, elles surprirent le secret des soucis qui sillonnaient le front du comte; elles reconnurent sous son masque sévère les vestiges d'une bonne nature et d'un charmant caractère. Elles comprirent qu'il avait cédé la place à la religion dans son ménage, qu'il avait été trompé dans ses espérances de mari, comme il était atteint dans les fibres les plus délicates de la paternité, l'amour des pères pour leurs filles. De semblables douleurs émeuvent singulièrement des jeunes filles sevrées de tendresse. Quelquefois, en faisant le tour du jardin entre elles, chaque bras passé autour de chaque petite taille, et se mettant à leur pas enfantin, le père les arrêtait dans un massif, il les baisait l'une après l'autre au front; ses yeux, sa bouche et sa physionomie exprimaient alors la plus profonde compassion.

— Vous n'êtes pas très-heureuses, mes chères petites, leur disait-il, mais je vous marierai de bonne heure, et je serai content en vous voyant quitter la maison.

— Papa, disait Eugénie, nous sommes décidées à prendre pour mari le premier homme venu.

— Voilà, s'écriait-il, le fruit amer d'un semblable système! On veut faire des saintes, on obtient des...

Il n'achevait pas... Souvent ces deux filles sentaient une bien vive tendresse dans les adieux de leur père ou dans ses regards quand, par hasard, il dînait au logis. Ce père si rarement vu, elles le plaignaient, et l'on aime ceux que l'on plaint.

Cette sévère et religieuse éducation fut la cause des mariages de ces deux sœurs, soudées ensemble par le malheur, comme Rita-Christina par la nature. Beaucoup d'hommes, poussés au mariage, préfèrent une fille prise au couvent et saturée de dévotion à une fille élevée dans les doctrines mondaines. Il n'y a pas de milieu : un homme doit épouser une fille très-instruite qui a lu les annonces des journaux et les a commentées, qui a valsé et dansé le galop avec mille jeunes gens, qui a été à tous les spectales, qui a dévoré des romans, à qui un maître de danse a brisé les genoux en les appuyant sur les siens, qui de religion ne se soucie guère, et s'est fait à elle-même sa morale, ou une jeune fille ignorante et pure, comme étaient Marie-Angélique et Marie-Eugénie. Peut-être y a-t-il autant de danger avec les unes qu'avec les autres; mais l'immense majorité des gens qui n'ont pas l'âge d'Arnolphe aiment encore mieux une Agnès religieuse qu'une Célimène en herbe.

Les deux Marie, petites et minces, avaient la même taille, le même pied, la même main. Eugénie, la plus jeune, était blonde comme sa mère; Angélique était brune comme le père; mais toutes deux avaient le même teint : une peau de ce blanc nacré qui annonce la richesse et la pureté de sang, marbrée par des couleurs vivement détachées sur un tissu nourri comme celui du jasmin, comme lui, fin, lisse et tendre au toucher. Les yeux bleus d'Eugénie, les yeux bruns d'Angélique avaient une expression de naïve insouciance, d'étonnement non

prémédité, bien rendue par la manière vague dont flottaient leurs prunelles sur le blanc fluide de l'œil. Elles étaient bien faites : leurs épaules, un peu maigres, devaient se modeler plus tard ; leurs gorges, si longtemps voilées, étonnèrent le regard par leurs perfections quand leurs maris les prièrent de se décolleter pour le bal. L'un et l'autre jouirent alors de cette charmante honte qui fit rougir d'abord à huis clos et pendant toute une soirée ces deux ignorantes créatures. Au moment où commence cette scène, où l'aînée pleurait et se laissait consoler par sa cadette, leurs mains et leurs bras étaient devenus d'une blancheur de lait : toutes deux avaient nourri, l'une un garçon, l'autre une fille.

Eugénie avait paru très-espiègle à sa mère, qui pour elle avait redoublé d'attention et de sévérité. Aux yeux de cette mère redoutée, Angélique, noble et fière, semblait avoir une âme pleine d'exaltation qui se garderait toute seule, tandis que la lutine Eugénie paraissait avoir besoin d'être contenue. Il est de charmantes créatures méconnues par le sort, à qui tout devrait réussir dans la vie, mais qui vivent et meurent malheureuses, tourmentées par un mauvais génie, victimes de circonstances imprévues. Ainsi l'innocente, la gaie Eugénie était tombée sous le malicieux despotisme d'un parvenu au sortir de la prison maternelle. Marie-Angélique, disposée aux grandes luttes du sentiment, avait été jetée dans les plus hautes sphères de la société parisienne, la bride sur le cou.

II

CONFIDENCE DE DEUX SOEURS.

Madame de Vandenesse succombait évidemment sous le poids de peines trop lourdes pour son âme, encore naïve après six ans de mariage; elle était étendue, les jambes à demi fléchies, le corps plié, la tête comme égarée sur le dos de la causeuse. Accourue chez sa sœur, après une courte apparition aux Italiens, elle avait encore dans ses nattes quelques fleurs, mais d'autres gisaient éparses sur le tapis avec ses gants, sa pelisse de soie garnie de fourrures, son manchon et son capuchon. Des larmes brillantes mêlées à ses perles sur sa blanche poitrine, ses yeux mouillés annonçaient d'étranges confidences. Au milieu de ce luxe, n'était-ce pas horrible? Napoléon l'a dit : Rien ici-bas n'est volé, tout se paye. Elle ne se sentait pas le courage de parler.

— Pauvre chérie, dit madame du Tillet. Quelle fausse idée as-tu de mon mariage pour avoir imaginé de me demander du secours?

En entendant cette phrase arrachée au fond du cœur de sa sœur par la violence de l'orage qu'elle y avait versé, de même que la fonte des neiges soulève les pierres les mieux enfoncées au lit des torrents, la comtesse regarda d'un air stupide la femme du banquier : le feu de la terreur sécha ses larmes, et ses yeux demeurèrent fixes.

— Es-tu donc aussi dans un abîme, mon ange? dit-elle à voix basse.

— Mes maux ne calmeront pas tes douleurs.

— Dis-les, chère enfant. Je ne suis pas encore assez égoïste pour ne pas t'écouter ! Nous souffrons donc encore ensemble comme dans notre jeunesse?

— Mais nous souffrons séparées, répondit mélancoliquement la femme du banquier. Nous vivons dans deux sociétés ennemies. Je vais aux Tuileries quand tu n'y vas plus. Nos maris appartiennent à deux partis contraires ; je suis la femme d'un banquier ambitieux, d'un mauvais homme, mon cher trésor ! Toi, tu es celle d'un bon être, noble, généreux...

— Oh ! pas de reproches, dit la comtesse. Pour m'en faire, une femme devrait avoir subi les ennuis d'une vie terne et décolorée, en être sortie pour entrer dans le paradis de l'amour ; il lui faudrait connaître le bonheur qu'on éprouve à sentir toute sa vie chez un autre, à épouser les émotions infinies d'une âme de poëte, à vivre doublement : aller, venir avec lui dans ses courses à travers les espaces, dans le monde de l'ambition, souffrir de ses chagrins, monter sur les ailes de ses immenses plaisirs, se déployer sur un vaste théâtre ; et tout cela pendant que l'on est calme, froide, sereine devant un monde observateur. Oui, ma chère, on doit soutenir souvent tout un océan dans son cœur en se trouvant, comme nous sommes ici, devant le feu, chez soi, sur une causeuse. Quel bonheur, cependant, que d'avoir à toute minute un intérêt énorme qui multiplie les fibres du cœur et les étend, de n'être froide à rien, de trouver sa vie attachée à une promenade où l'on verra dans la foule un œil scintillant qui fait pâlir le soleil, d'être émue par un retard, d'avoir envie de tuer un importun qui vole un de ces rares moments où le bonheur palpite dans les plus petites veines ! Quelle ivresse que de vivre enfin! Ah! chère, vivre quand tant de femmes demandent à genoux des émotions qui les fuient ! Songe, mon enfant, que pour ces poëmes il n'est qu'un temps, la jeunesse. Dans quelques années, vient l'hiver, le froid. Ah ! si tu possédais ces vivantes richesses du cœur et que tu fusses menacée de les perdre...

Madame du Tillet, effrayée, s'était voilé la

figure avec ses mains en entendant cette horrible antienne.

— Je n'ai pas eu la pensée de te faire le moindre reproche, ma bien-aimée, dit-elle enfin en voyant le visage de sa sœur baigné de larmes chaudes. Tu viens de jeter dans mon âme, en un moment, plus de brandons que n'en ont éteint mes larmes. Oui, la vie que je mène légitimerait dans mon cœur un amour comme celui que tu viens de me peindre. Laisse-moi croire que si nous nous étions vues plus souvent nous ne saurions pas où nous en sommes, Si tu avais su mes souffrances, tu aurais apprécié ton bonheur, tu m'aurais peut-être enhardie à la résistance et je serais heureuse. Ton malheur est un accident auquel un hasard obviera; mon malheur est de tous les moments. Pour mon mari, je suis le portemanteau de son luxe, l'enseigne de ses ambitions, une de ses vaniteuses satisfactions. Il n'a pour moi ni affection vraie ni confiance. Ferdinand est sec et poli comme ce marbre, dit-elle en frappant le manteau de la cheminée. Il se défie de moi. Tout ce que je demanderais pour moi-même est refusé d'avance; mais, quant à ce qui le flatte et annonce sa fortune, je n'ai pas même à désirer : il décore mes appartements, il dépense des sommes exorbitantes pour ma table; mes gens, mes loges au théâtre, tout ce qui est extérieur est du dernier goût. Sa vanité n'épargne rien, il mettra des dentelles aux langes de ses enfants, mais il n'entendra pas leurs cris, ne devinera pas leurs besoins! Me comprends-tu ? Je suis couverte de diamants quand je vais à la cour; à la ville, je porte les bagatelles les plus riches; mais je ne dispose pas d'un liard. Madame du Tillet, qui peut-être excite des jalousies, qui paraît heureuse et nager dans l'or, n'a pas cent francs à elle. Si le père ne se soucie pas de ses enfants, il se soucie bien moins de leur mère! Ah! il m'a fait bien rudement sentir qu'il m'a payée, et que ma fortune personnelle, dont je ne dispose point, lui a été arrachée. Si je n'avais qu'à me rendre maîtresse de lui, peut-être le séduirais-je; mais je subis une influence étrangère, celle d'une femme de cinquante ans passés qui a des prétentions et qui le domine, la veuve d'un notaire. Je le sens, je ne serai libre qu'à sa mort. Ici ma vie est réglée comme celle d'une reine : on sonne mon déjeuner et mon dîner comme à ton château; je sors infailliblement à une certaine heure pour aller au bois; je suis toujours accompagnée de deux domestiques en grande tenue, et dois être revenue à la même heure. Au lieu de donner des ordres, j'en reçois. Au bal, au théâtre, un valet vient me dire : « La voiture de madame est avancée, » et je dois partir souvent au milieu de mon plaisir. Ferdinand se fâcherait si je n'obéissais pas à l'étiquette créée pour sa femme, et il me fait peur. Au milieu de cette opulence maudite, je conçois des regrets et trouve notre mère une bonne mère : elle nous laissait les nuits et je pouvais causer avec toi. Enfin je vivais près d'une créature qui m'aimait et souffrait avec moi; tandis qu'ici, dans cette somptueuse maison, je suis au milieu d'un désert.

A ce terrible aveu, la comtesse saisit à son tour la main de sa sœur et la baisa en pleurant.

— Comment puis-je t'aider? lui dit Eugénie à voix basse. S'il nous surprenait, il entrerait en défiance et voudrait savoir ce que tu m'as dit depuis une heure; il faudrait lui mentir, chose difficile avec un homme fin et traître; il me tendrait des piéges. Mais laissons mes malheurs! pensons à toi. Tes quarante mille francs, ma chère, ne seraient rien pour Ferdinand, qui remue des millions avec un autre gros banquier, le baron de Nucingen. Quelquefois j'assiste à des dîners où ils disent des choses à faire frémir. Du Tillet connaît ma probité de femme, et l'on parle devant moi sans se gêner : on est sûr de ma discrétion. Hé bien, les assassinats sur la grande route me semblent des actes de charité comparés à certaines combinaisons financières. Nucingen et lui se soucient de ruiner les gens comme je me soucie des profusions de leurs tables. Souvent, je reçois de pauvres dupes dont j'ai entendu faire le compte la veille, et qui se lancent dans les affaires où ils doivent laisser leur fortune : il me prend envie, comme à Léonarde dans la caverne des brigands, de leur dire : Prenez garde! Mais que deviendrais-je? Je me tais. Ce somptueux hôtel est un coupe-gorge. Et du Tillet, Nucingen, jettent les billets de mille francs par poignées pour leurs caprices. Ferdinand achète au Tillet l'emplacement de l'ancien château pour le rebâtir, il veut y joindre une forêt et de magnifiques domaines; il prétend que son fils sera comte, et qu'à la troisième génération il sera noble. Nucingen, las de son hôtel de la rue Saint-Lazare, construit un palais. Sa femme est une de mes amies... Ah! s'écria-t-elle, elle peut nous être utile, elle est hardie avec son mari, elle a la disposition de sa fortune, elle te sauvera.

— Chère minette, dit madame de Vandenesse en se jetant dans les bras de sa sœur et y fondant en larmes, je n'ai plus que quelques heures, allons-y ce soir, à l'instant.

— Et puis-je sortir à onze heures du soir?

— J'ai ma voiture.

— Que complotez-vous donc là? dit du Tillet en poussant la porte du boudoir.

Il montrait aux deux sœurs un visage anodin éclairé par un air faussement aimable. Les tapis

avaient assourdi ses pas et la préoccupation des deux femmes les avait empêchées d'entendre le bruit que fit la voiture de du Tillet en entrant. La comtesse, chez qui l'usage du monde et la liberté que lui laissait Félix avaient développé l'esprit et la finesse, encore comprimés chez sa sœur par le despotisme marital qui continuait celui de sa mère, aperçut chez Eugénie une terreur prête à se trahir et la sauva par une réponse franche.

— Je croyais ma sœur plus riche qu'elle ne l'est, répondit la comtesse en regardant son beau-frère. Les femmes sont parfois dans des embarras dont elles ne veulent pas ennuyer leurs maris, comme Joséphine avec Napoléon, et je venais lui demander un service.

— Elle peut vous le rendre facilement, ma sœur. Eugénie est très-riche, répondit du Tillet avec une mielleuse aigreur.

— Elle ne l'est que pour vous, mon frère, répliqua la comtesse.

—Que vous faut-il? dit du Tillet, qui n'était pas fâché d'enlacer sa belle-sœur.

— Nigaud, ne vous ai-je pas dit que nous ne voulons pas nous commettre avec nos maris, répondit sagement madame de Vandenesse en comprenant qu'elle se mettait à la merci de l'homme dont heureusement sa sœur venait de lui faire le portrait. Je viendrai demain chercher ma sœur.

— Demain, répondit froidement le banquier, non. Madame du Tillet dîne demain chez un futur pair de France, le baron de Nucingen, qui me laisse sa place à la chambre des députés.

— Ne lui permettrez-vous pas d'accepter ma loge à l'Opéra? dit la comtesse sans même échanger un regard avec sa sœur, tant elle craignait de la voir trahir leur secret.

— Elle a la sienne, ma sœur, dit du Tillet piqué.

— Eh bien! je l'y verrai! répliqua la comtesse.

— Ce sera la première fois, dit du Tillet, que vous nous ferez cet honneur.

La comtesse sentit le reproche et se mit à rire.

— Soyez tranquille, on ne vous fera rien payer cette fois-ci, dit-elle. Adieu, ma chérie.

— L'impertinente! s'écria du Tillet en ramassant les fleurs tombées de la coiffure de la comtesse. Vous devriez, dit-il à sa femme, étudier cela. Je vous voudrais dans le monde impertinente comme votre sœur vient de l'être ici. Vous avez un air bourgeois et niais qui me désole. Ah çà! madame, qu'avez-vous donc fait toutes deux ici? dit-il après une pause en lui montrant les fleurs. Que se passe-t-il pour que votre sœur vienne demain dans votre loge?

La pauvre ilote se rejeta sur une envie de dormir et sortit pour se faire déshabiller, en craignant un interrogatoire. Du Tillet prit sa femme par le bras, la ramena devant lui sous le feu des bougies qui flambaient, dans des bras de vermeil, deux délicieux bouquets de fleurs nouées, et il plongea son regard clair dans les yeux de sa femme.

— Votre sœur est venue pour emprunter quarante mille francs que doit son amant, qui dans trois jours sera coffré, comme une chose précieuse, rue de Clichy...

La pauvre femme fut saisie par un tremblement nerveux qu'elle réprima.

— Vous m'avez effrayé! dit-elle. Mais ma sœur est trop bien élevée, elle aime trop son mari pour avoir un amant.

— Au contraire, répondit-il sèchement, les filles élevées, comme vous l'avez été, dans la contrainte et les pratiques religieuses, ont soif de la liberté, désirent le bonheur; et le bonheur dont elles jouissent n'est jamais aussi grand ni aussi beau que celui qu'elles ont rêvé. De pareilles filles font de mauvaises femmes.

— Parlez pour moi, dit la pauvre Eugénie avec un ton de raillerie amère, mais respectez ma sœur. La comtesse de Vandenesse est trop heureuse, son mari la laisse trop libre pour qu'elle ne lui soit pas attachée. D'ailleurs, si votre supposition était vraie, elle ne me l'aurait pas dit.

— Cela est, dit du Tillet. Je vous défends de faire quoi que ce soit dans cette affaire. Il est dans mes intérêts que cet homme aille en prison. Tenez-vous-le pour dit.

Madame du Tillet sortit.

— Elle me désobéira sans doute, et je pourrai savoir tout ce qu'elles feront en les surveillant, se dit du Tillet. Ces pauvres sottes veulent lutter avec nous.

La confidence faite à madame du Tillet par madame Félix de Vandenesse tenait à tant de points de son histoire depuis six ans, qu'elle serait inintelligible rapportée autrement qu'en un récit succinct.

III

HISTOIRE D'UNE FEMME HEUREUSE.

Parmi les hommes remarquables qui durent leur destinée à la restauration et que, malheureusement pour elle, elle mit avec Martignac en dehors des secrets du gouvernement, on comptait Félix de Vandenesse, déporté comme plusieurs autres à la chambre des pairs aux derniers jours de Charles X.

Cette disgrâce, quoique momentanée à ses yeux, le fit songer au mariage, vers lequel il fut conduit, comme beaucoup d'hommes le sont, par une sorte de dégoût pour les aventures galantes, ces folles fleurs de la jeunesse. Dans la vie sociale, il est un moment suprême où elle apparaît dans sa gravité. Félix de Vandenesse avait été tour à tour heureux et malheureux, plus souvent malheureux qu'heureux, comme les hommes qui, dès leur début dans le monde, ont rencontré l'amour sous sa plus belle forme. Ces privilégiés deviennent difficiles; mais, après avoir expérimenté la vie et comparé les caractères, ils arrivent à se contenter d'un à peu près et se réfugient dans une indulgence absolue. On ne les trompe point, et ils ne se détrompent plus, ils mettent de la grâce à leur résignation; enfin ils s'attendent à tout, ils souffrent moins.

Cependant Félix pouvait encore passer pour un des plus jolis et des plus agréables hommes de Paris. Il avait été surtout recommandé auprès des femmes par une des plus nobles créatures de ce siècle, morte, disait-on, de douleur et d'amour pour lui : mais il avait été formé spécialement par la belle lady Dudley. Aux yeux de beaucoup de Parisiennes, Félix fut donc un héros de roman, et il avait dû plusieurs conquêtes à tout le mal qu'on disait de lui. Madame de Manerville avait clos la liste de ses aventures. Sans être un don Juan, il remportait du monde amoureux le désenchantement qu'il remportait du monde politique. Cet idéal de la femme et de la passion, dont pour son malheur le type avait éclairé, dominé sa jeunesse, il désespérait de jamais le rencontrer.

Le comte Félix était ainsi vers trente ans, époque de sa vie où il résolut d'en finir avec les ennuis de ses félicités par un mariage. Sur ce point, il était fixé : il voulait une jeune fille élevée dans les données les plus sévères du catholicisme. Il lui suffit d'apprendre comment la comtesse de Grandville tenait ses filles pour rechercher la main de l'aînée. Il avait, lui aussi, subi le despotisme d'une mère, il se souvenait encore assez de sa cruelle jeunesse pour reconnaître, à travers les dissimulations de la pudeur féminine, en quel état le joug aurait mis le cœur d'une jeune fille : s'il était aigri, chagrin, révolté; s'il était demeuré paisible, aimable, prêt à s'ouvrir aux beaux sentiments. La tyrannie produit deux effets contraires dont les symboles existent dans deux grandes figures de l'esclavage antique : Épictète et Spartacus, la haine et ses sentiments mauvais, la résignation et ses tendresses chrétiennes. Le comte de Vandenesse se reconnut dans Marie-Angélique de Grandville.

En prenant pour femme une jeune fille naïve, innocente et pure, il avait résolu d'avance, en jeune vieillard qu'il était, de mêler le sentiment paternel au sentiment conjugal. Il se sentait le cœur desséché par le monde et par la politique : il savait qu'en échange d'une vie adolescente il allait donner le reste d'une vie usée; qu'à côté des fleurs du printemps il mettrait les glaces de l'hiver, l'expérience chenue auprès de la pimpante, de l'insouciante imprudence. Après avoir ainsi jugé sainement sa position, il se cantonna dans ses quartiers conjugaux avec d'amples provisions. L'indulgence et la confiance furent les deux ancres sur lesquelles il s'amarra. Les mères de famille devraient rechercher de pareils hommes pour leurs filles : l'esprit est protecteur comme la Divinité, le désenchantement est perspicace comme un chirurgien, l'expérience est prévoyante comme une mère. Ces trois sentiments sont les vertus théologales du mariage.

Les recherches, les délices que ses habitudes d'homme à bonnes fortunes et d'homme élégant avaient apprises à Félix de Vandenesse, les enseignements de la haute politique, les observations de sa vie tour à tour occupée, pensive, littéraire, toutes ses forces furent employées à rendre sa femme heureuse, et il y appliqua son esprit. Au sortir du purgatoire maternel, Marie-Angélique monta tout à coup au paradis conjugal que lui avait élevé Félix, rue du Rocher, dans un hôtel où les moindres choses avaient un parfum d'aristocratie, mais où le vernis de la bonne compagnie ne gênait pas cet harmonieux laisser aller que souhaitent les cœurs aimants et jeunes.

Marie-Angélique savoura d'abord les jouissances de la vie matérielle dans leur entier. Son mari se fit pendant deux ans son intendant. Félix lui expliqua lentement et avec beaucoup d'art les choses de la vie, l'initia par degrés aux mystères de la haute société, lui apprit les généalogies de toutes les maisons nobles, lui enseigna le monde, la guida dans l'art de la toilette et de la conversation, la mena de théâtre en théâtre, lui fit faire un cours de littérature et d'histoire. Il acheva son éducation avec un soin d'amant, de père, de maître et de mari; mais avec une sobriété bien entendue, il ménageait les jouissances et les leçons, sans détruire les idées religieuses. Enfin, il s'acquitta de son entreprise en grand maître.

Au bout de quatre années, il eut le bonheur d'avoir formé dans la comtesse de Vandenesse une des femmes les plus aimables et les plus remarquables du temps actuel. Marie-Angélique éprouvait précisément pour Félix le sentiment que Félix souhaitait de lui inspirer : une amitié vraie, une reconnaissance bien sentie, un amour fraternel qui se mélangeait à propos de tendresse noble et digne comme elle doit être entre mari et femme. Elle était mère, et bonne mère. Félix s'attachait donc

sa femme par tous les liens possibles sans avoir l'air de la garrotter, comptant, pour être heureux sans nuage, sur les attraits de l'habitude.

Il n'y a que les hommes rompus au manége de la vie et qui ont parcouru le cercle des désillusionnements politiques et amoureux, pour avoir cette science et se conduire ainsi. Félix trouvait d'ailleurs dans son œuvre les plaisirs que rencontrent dans leurs créations les peintres, les écrivains, les architectes qui élèvent des monuments. Il jouissait doublement en s'occupant de l'œuvre et en voyant le succès, en admirant sa femme instruite et naïve, spirituelle et naturelle, aimable et chaste, jeune fille et mère, parfaitement libre et enchaînée.

L'histoire des bons ménages est comme celle des peuples heureux, elle s'écrit en deux lignes et n'a rien de littéraire. Aussi, comme le bonheur ne s'explique que par lui-même, ces quatre années ne peuvent-elles rien fournir qui ne soit tendre comme le gris de lin des éternelles amours, fade comme la manne, et amusant comme le roman de l'*Astrée*.

En 1833, l'édifice de bonheur cimenté par Félix fut près de crouler, miné dans ses bases, sans qu'il s'en doutât. Le cœur d'une femme de vingt-cinq ans n'est pas plus celui de la jeune fille de dix-huit, que celui de la femme de quarante n'est celui de la femme de trente ans. Il y a quatre âges dans la vie des femmes. Chaque âge crée une nouvelle femme. Vandenesse connaissait sans doute les lois de ces transformations dues à nos mœurs modernes ; mais il les oublia pour son propre compte, comme le plus fort grammairien peut oublier les règles en composant un livre ; comme sur le champ de bataille, au milieu du feu, pris dans les accidents d'un site, le plus grand général oublie une règle absolue de l'art militaire. L'homme qui peut empreindre perpétuellement la pensée dans le fait est un homme de génie ; mais l'homme qui a le plus de génie ne le déploie pas à tous les instants, il ressemblerait trop à Dieu. Après quatre ans de cette vie, sans un choc d'âme, sans une parole qui produisît la moindre discordance dans ce suave concert de sentiment, en se sentant parfaitement développée comme une belle plante dans un bon sol, sous les caresses d'un beau soleil qui rayonnait au milieu d'un éther constamment azuré, la comtesse eut comme un retour sur elle-même.

Cette crise de sa vie, l'objet de cette scène, serait incompréhensible sans des explications qui peut-être atténueront, aux yeux des femmes, les torts de cette jeune comtesse, aussi heureuse femme qu'heureuse mère, et qui doit, au premier abord, paraître sans excuse. La vie résulte du jeu de deux principes opposés : quand l'un manque, l'être souffre. Vandenesse, en satisfaisant à tout, avait supprimé le désir, ce roi de la création qui emploie une somme énorme des forces morales. L'extrême chaleur, l'extrême malheur, le bonheur complet, tous les principes absolus trônent sur des espaces dénués de productions ; ils sont seuls, ils étouffent tout ce qui n'est pas eux. Vandenesse n'était pas femme, et les femmes seules connaissent l'art de varier la félicité. De là procèdent leur coquetterie, leurs refus, leurs craintes, leurs querelles, et les savantes, les spirituelles niaiseries par lesquelles elles mettent le lendemain en question ce qui n'offrait aucune difficulté la veille. Les hommes peuvent fatiguer de leur constance, les femmes jamais.

Vandenesse était une nature trop complétement bonne pour tourmenter par parti pris une femme aimée ; il la jeta dans l'infini le plus bleu, le moins nuageux de l'amour. Le problème de la béatitude éternelle est un de ceux dont Dieu s'est réservé la solution dans l'autre vie ; mais ici-bas, des poëtes sublimes ont éternellement ennuyé leurs lecteurs en abordant la peinture du paradis. L'écueil de Dante fut aussi l'écueil de Vandenesse ; honneur au courage malheureux ! Sa femme finit par trouver quelque monotonie dans un Éden aussi bien arrangé. Ce parfait bonheur que la première femme a éprouvé dans le paradis terrestre lui donna les nausées que donne à la longue l'emploi des choses douces, et fit souhaiter à la comtesse, comme à Rivarol lisant Florian, de rencontrer quelque loup dans la bergerie. Ceci, de tout temps, a semblé le sens du serpent emblématique auquel Ève s'adressa probablement par ennui. Cette morale pourrait paraître hasardée aux yeux des protestants qui prennent la Genèse plus au sérieux que ne la prennent les juifs eux-mêmes, la situation de madame de Vandenesse s'expliquera donc sans figures bibliques.

La comtesse se sentait dans l'âme une force immense sans emploi. Son bonheur ne la faisait pas souffrir, il allait sans soins ni inquiétudes, elle ne tremblait point de le perdre, il était toujours là, se produisait tous les matins avec le même bleu, le même sourire, la même parole charmante. Ce lac pur n'était ridé par aucun souffle, pas même par le zéphyr : elle aurait voulu voir onduler cette glace. Son désir comportait je ne sais quoi d'enfantin qui devait la faire excuser, mais la société n'est pas plus indulgente que ne le fut le Dieu de la Genèse. La comtesse, devenue spirituelle, comprenait admirablement que ce sentiment devait offenser son *cher petit mari,* elle trouvait horrible de le lui confier. Dans sa simplicité, elle n'avait pas inventé d'autre mot d'amour, elle n'était pas arrivée à cette délicieuse langue d'exagération que l'amour apprend à ses victimes au milieu des flammes de l'autel.

Vandenesse, heureux de cette adorable réserve,

maintenait par ses savants calculs sa femme dans les régions tempérées de l'amour conjugal. Ce mari modèle trouvait, d'ailleurs, indignes d'une âme noble les ressources du charlatanisme qui l'eussent grandi, qui lui eussent valu des récompenses de cœur, il voulait plaire par lui-même et ne rien devoir aux artifices de la fortune. La comtesse Marie souriait en voyant au bois un équipage incomplet ou mal attelé ; ses yeux se reportaient alors complaisamment sur le sien dont les chevaux avaient une tenue anglaise, étaient libres dans leurs harnais, chacun à sa distance. Félix ne descendait pas jusqu'à ramasser les bénéfices des peines qu'il se donnait; sa femme trouvait son luxe et son bon goût naturels; elle ne lui savait aucun gré de ce qu'elle n'éprouvait aucune souffrance d'amour-propre. Il en était de tout ainsi. La bonté n'est pas sans écueils : on l'attribue au caractère, on veut rarement y reconnaître les efforts secrets d'une belle âme, tandis qu'on récompense les gens méchants du mal qu'ils ne font pas.

Vers cette époque, madame Félix de Vandenesse était arrivée à un degré d'instruction mondaine qui lui permit de quitter le rôle assez insignifiant de comparse timide, observatrice, écouteuse, que joua, dit-on, pendant quelque temps, Giulia Grisi dans les chœurs au théâtre de la Scala. La jeune comtesse se sentait capable d'aborder l'emploi de prima donna, elle s'y hasarda plusieurs fois. Au grand contentement de Félix, elle se mêla aux conversations. D'ingénieuses reparties et de fines observations semées dans son esprit par son commerce avec son mari la firent remarquer, et le succès l'enhardit. Vandenesse, à qui on avait accordé que sa femme était jolie, fut enchanté quand elle parut spirituelle.

Au retour du bal, du concert, du rout où Marie avait brillé, quand elle quittait ses atours, elle prenait un petit air joyeux et délibéré pour dire à Félix : — Avez-vous été content de moi ce soir ?

La comtesse excita quelques jalousies, entre autres celle de la sœur de son mari, la marquise de Listomère, qui jusqu'alors l'avait patronnée, en croyant protéger une ombre destinée à la faire ressortir. Une comtesse, du nom de Marie, belle, spirituelle et vertueuse, musicienne et peu coquette, quelle proie pour le monde! Félix de Vandenesse comptait dans la société plusieurs femmes avec lesquelles il avait rompu ou qui avaient rompu avec lui, mais qui ne furent pas indifférentes à son mariage. Quand ces femmes virent dans madame de Vandenesse une petite femme à mains rouges, assez embarrassée d'elle, parlant peu, n'ayant pas l'air de penser beaucoup, elles se crurent suffisamment vengées.

Les désastres de juillet 1830 vinrent, la société fut dissoute pendant deux ans, les gens riches allèrent durant la tourmente dans leurs terres ou voyagèrent en Europe, et les salons ne s'ouvrirent guère qu'en 1833. Le Faubourg Saint-Germain bouda, mais il considéra quelques maisons, celle entre autres de l'ambassadeur d'Autriche, comme des terrains neutres : la société légitimiste et la société nouvelle s'y rencontrèrent, représentées par leurs sommités les plus élégantes.

Attaché par mille liens de cœur et de reconnaissance à la famille exilée, mais fort de ses convictions, Vandenesse ne se crut pas obligé d'imiter les niaises exagérations de son parti. Dans le danger, il avait fait son devoir au péril de ses jours en traversant les flots populaires pour proposer des transactions. Il mena donc sa femme dans le monde où sa fidélité ne pouvait jamais être compromise. Les anciennes amies de Vandenesse retrouvèrent difficilement la nouvelle mariée dans l'élégante, la spirituelle, la douce comtesse qui se produisit elle-même avec les manières les plus exquises de l'aristocratie féminine. Mesdames d'Espard, de Manerville, lady Dudley, quelques autres moins connues, sentirent au fond de leur cœur des serpents se réveiller, elles entendirent les sifflements flûtés de l'orgueil en colère; elles furent jalouses du bonheur de Félix; elles auraient volontiers donné leurs plus jolies pantoufles pour qu'il lui arrivât malheur.

Au lieu d'être hostiles à la comtesse, ces bonnes mauvaises femmes l'entourèrent, lui témoignèrent une excessive amitié, la vantèrent aux hommes. Suffisamment édifié sur leurs intentions, Félix surveilla leurs rapports avec Marie en lui disant de se défier d'elles. Toutes devinèrent les inquiétudes que leur commerce causait au comte, elles ne lui pardonnèrent point sa défiance et redoublèrent de soins et de prévenances pour leur rivale, à laquelle elles firent un succès énorme, au grand déplaisir de la marquise de Listomère, qui n'y comprenait rien. On citait la comtesse Félix de Vandenesse comme la plus charmante, la plus spirituelle femme de Paris.

L'autre belle-sœur de Marie, la marquise Charles de Vandenesse, éprouvait mille désappointements à cause de la confusion que le même nom produisait parfois et des comparaisons qu'il occasionnait. Quoique la marquise fût aussi très-belle femme et très-spirituelle, ses rivales lui opposaient d'autant mieux sa belle-sœur, que la comtesse était de douze ans moins âgée.

Ces femmes savaient combien d'aigreur le succès de la comtesse devrait mettre dans son commerce avec ses deux belles-sœurs qui devinrent froides et désobligeantes pour la triomphante Marie-Angé-

lique. Ce furent de dangereuses parentes, d'intimes ennemies.

Chacun sait que la littérature se défendait alors contre l'insouciance générale engendrée par le drame politique, en produisant des œuvres plus ou moins byroniennes, où il n'était question que des délits conjugaux. En ce temps, les infractions aux contrats de mariage défrayaient les Revues, les Livres et le Théâtre. Cet éternel sujet fut plus que jamais à la mode. L'amant, ce cauchemar des maris, était partout, excepté peut-être dans les ménages, où il donnait à cette bourgeoise époque moins qu'en aucun temps. Est-ce quand tout le monde court à ses fenêtres, crie : A la garde! éclaire les rues, que les voleurs s'y promènent? Si, durant ces années fertiles en agitations urbaines, politiques et morales, il y eut des catastrophes matrimoniales, elles constituèrent des exceptions qui ne furent pas autant remarquées que sous la restauration. Néanmoins, les femmes causaient beaucoup entre elles de ce qui occupait alors les deux formes de la poésie: le livre et le théâtre. Il était souvent question de l'amant, cet être si rare et si souhaité. Les aventures connues donnaient matière à des discussions, et ces discussions étaient comme toujours soutenues par des femmes irréprochables. Un fait digne de remarque est l'éloignement que manifestent pour ces sortes de conversations les femmes qui jouissent d'un bonheur illégal : elles gardent dans le monde une contenance prude, réservée et presque timide ; elles ont l'air de demander le silence à chacun, ou pardon de leur plaisir à tout le monde. Quand, au contraire, une femme se plaît à entendre parler de catastrophes, se laisse expliquer les voluptés qui justifient les coupables, croyez qu'elle est dans le carrefour de l'indécision, et ne sait quel chemin prendre.

Pendant cet hiver, la comtesse de Vandenesse entendit mugir à ses oreilles la grande voix du monde, le vent des orages siffla autour d'elle. Ses prétendues amies, qui dominaient leur réputation de toute la hauteur de leurs noms et de leurs positions, lui dessinèrent à plusieurs reprises la séduisante figure de l'amant et lui jetèrent dans l'âme des paroles ardentes sur l'amour, le mot de l'énigme que la vie offre aux femmes, la grande passion, suivant madame de Staël qui prêcha d'exemple. Quand la comtesse demandait naïvement en petit comité quelle différence il y avait entre un amant et un mari, jamais une des femmes qui souhaitaient quelque malheur à Vandenesse ne faillait à lui répondre de manière à piquer sa curiosité, à solliciter son imagination, à frapper son cœur, à intéresser son âme.

— On vivote avec son mari, ma chère, on ne vit qu'avec son amant, lui disait sa belle-sœur, la marquise de Vandenesse.

— Le mariage, mon enfant, est notre purgatoire, l'amour est le paradis, disait lady Dudley.

— Ne la croyez pas, s'écriait la duchesse de Grandlieu, c'est l'enfer.

— Mais c'est un enfer où l'on aime, faisait observer la marquise de Rochegude. On a souvent plus de plaisir dans la souffrance que dans le bonheur : voyez les martyrs.

— Avec un mari, petite niaise, nous vivons pour ainsi dire de notre vie; mais aimer, c'est vivre de la vie d'un autre, lui disait la marquise d'Espard.

— Un amant, c'est le fruit défendu, mot qui pour moi résume tout, disait en riant la jolie Moïna de Saint-Hérem.

Quand elle n'allait pas à des routs diplomatiques ou au bal chez quelques riches étrangers, comme lady Dudley ou la princesse Galathionne, la comtesse allait presque tous les soirs dans le monde, après les Italiens ou l'Opéra, soit chez la marquise d'Espard, soit chez madame de Listomère, la comtesse de Montcornet ou la vicomtesse de Grandlieu, les seules maisons aristocratiques ouvertes, et jamais elle n'en sortait sans que de mauvaises graines n'eussent été semées dans son cœur. On lui parlait de *compléter sa vie*, un mot à la mode dans ce temps-là; *d'être comprise*, autre mot auquel les femmes donnent d'étranges significations. Elle revenait chez elle inquiète, émue, curieuse, pensive. Elle trouvait je ne sais quoi de moins dans sa vie, mais elle n'allait pas jusqu'à la voir déserte.

IV

UN HOMME CÉLÈBRE.

La société la plus amusante, mais la plus mêlée des salons où allait madame Félix de Vandenesse, se trouvait chez la comtesse de Montcornet, charmante petite femme qui recevait les artistes illustres, les sommités de la finance, les écrivains distingués, mais après les avoir soumis à un si sévère examen, que les plus difficiles en fait de bonne compagnie n'avaient pas à craindre d'y rencontrer qui que ce soit de la société secondaire. Les plus grandes prétentions y étaient en sûreté. Pendant l'hiver où la société s'était ralliée, quelques salons, au nombre desquels étaient ceux de mesdames d'Espard, de Listomère et de la duchesse de Grandlieu, avaient recruté parmi les célébrités nouvelles de l'art, de la science, de la littérature et de la politique. La société ne perd jamais ses droits, elle veut toujours être amusée. A un concert

donné par la comtesse, vers la fin de l'hiver, apparut chez elle une des illustrations contemporaines de la littérature et de la politique, Raoul Nathan, présenté par un des écrivains les plus spirituels mais les plus paresseux de l'époque, Alfred Blondet, autre homme célèbre, mais à huis clos, vanté par les journalistes, mais inconnu au delà des barrières. Blondet le savait. D'ailleurs, il ne se faisait aucune illusion. Entre autres paroles de mépris, il a dit que la gloire est un poison bon à prendre par petites doses.

Depuis le moment où il s'était fait jour après avoir longtemps lutté, Raoul Nathan avait profité du subit engouement que manifestèrent pour la forme ces élégants sectaires du moyen âge, si plaisamment nommés Jeune-France. Il s'était donné les singularités d'un homme de génie en s'enrôlant parmi ces adorateurs de l'art dont les intentions furent d'ailleurs excellentes : rien de plus ridicule que le costume des Français au dix-neuvième siècle. Il y avait du courage à le renouveler. Raoul, rendons-lui cette justice, offre dans sa personne je ne sais quoi de grand, de fantasque et d'extraordinaire, qui veut un cadre. Ses ennemis ou ses amis, les uns valent les autres, conviennent que rien au monde ne concorde mieux avec son esprit que sa forme. Raoul Nathan serait peut-être plus singulier au naturel qu'il ne l'est avec ses accompagnements. Sa figure ravagée, détruite, lui donne l'air de s'être battu avec les anges ou les démons, elle ressemble à celle que les peintres allemands attribuent au Christ mort : il y paraît mille signes d'une lutte constante entre la faible nature humaine et les puissances d'en haut. Mais les rides creuses de ses joues, les redans de son crâne tortueux et sillonné, les salières qui marquent ses yeux et ses tempes, n'indiquent rien de débile dans sa constitution. Ses membranes dures, ses os apparents ont une solidité remarquable; et quoique sa peau, tannée par des excès, s'y colle comme si des feux intérieurs l'avaient desséchée, elle n'en couvre pas moins une formidable charpente. Il est maigre et grand. Sa chevelure longue et toujours en désordre vise à l'effet. Ce Byron mal peigné, mal construit, a des jambes de héron, des genoux engorgés, une cambrure exagérée, des mains cordées de muscles, fermes comme les pattes d'un crabe, à doigts maigres et nerveux. Raoul a des yeux napoléoniens, des yeux bleus dont le regard traverse l'âme, un nez tourmenté, plein de finesse, une charmante bouche, embellie par les dents les plus blanches que puisse souhaiter une femme. Il y a du mouvement et du feu dans cette tête, et du génie sur ce front. Raoul appartient au petit nombre d'hommes qui vous frappent au passage, qui dans un salon forment aussitôt un point lumineux où vont tous les regards. Il se fait remarquer par son négligé, s'il est permis d'emprunter à Molière le mot employé par Éliante pour peindre *le malpropre sur soi.* Ses vêtements semblent toujours avoir été tordus, fripés, recroquevillés exprès pour s'harmonier à sa physionomie. Il tient habituellement l'une de ses mains dans son gilet ouvert, dans une pose que le portrait de monsieur de Chateaubriand par Girodet a rendue célèbre; mais il la prend moins pour lui ressembler, il ne veut ressembler à personne, que pour déflorer les plis réguliers de sa chemise. Sa cravate est en un moment roulée sous les convulsions de ses mouvements de tête, qu'il a remarquablement brusques et vifs, comme ceux des chevaux de race qui s'impatientent dans leurs harnais et relèvent constamment la tête pour se débarrasser de leurs mors ou de leurs gourmettes. Sa barbe longue et pointue n'est ni peignée, ni parfumée, ni brossée, ni lissée comme le sont celles des élégants qui portent la barbe en éventail ou en pointe : il la laisse comme elle est. Ses cheveux, mêlés entre le collet de son habit et sa cravate, luxuriants sur les épaules, graissent les places qu'ils caressent. Ses mains sèches et filandreuses ignorent les soins de la brosse à ongles et le luxe du citron. Plusieurs feuilletonistes prétendent que les eaux lustrales ne rafraîchissent pas souvent leur peau calcinée. Enfin le terrible Raoul est grotesque. Ses mouvements sont saccadés comme s'ils étaient produits par une mécanique imparfaite. Sa démarche froisse toute idée d'ordre par des zigzags enthousiastes, par des suspensions inattendues qui lui font heurter les bourgeois pacifiques en promenade sur les boulevards de Paris.

Sa conversation, pleine d'humeur caustique, d'épigrammes âpres, imite l'allure de son corps : elle quitte subitement le ton de la vengeance et devient suave, poétique, consolante, douce, hors de propos; elle a des silences inexplicables, des soubresauts d'esprit qui fatiguent parfois. Il apporte dans le monde une gaucherie hardie, un dédain des conventions, un air de critique pour tout ce qu'on y respecte, qui le met mal avec les petits esprits comme avec ceux qui s'efforcent de conserver les doctrines de l'ancienne politesse; mais c'est quelque chose d'original comme les créations chinoises, et que les femmes ne haïssent pas. D'ailleurs, pour elles, il se montre souvent d'une amabilité recherchée, il semble se complaire à faire oublier ses formes bizarres, à remporter sur les antipathies une victoire qui flatte sa vanité, son amour-propre ou son orgueil.

— Pourquoi êtes-vous comme cela? lui dit un jour la marquise de Vandenesse.

— Les perles ne sont-elles pas dans des écailles? répondit-il fastueusement.

A un autre qui lui adressait la même question, il répondit : — Si j'étais bien pour tout le monde, comment pourrais-je paraître mieux à une personne choisie entre toutes?

Raoul Nathan porte dans sa vie intellectuelle le désordre qu'il prend pour enseigne. Son annonce n'est pas menteuse : son talent ressemble à celui de ces pauvres filles qui se présentent dans les maisons bourgeoises pour tout faire : il fut d'abord critique et grand critique, mais il trouva de la duperie à ce métier. Ses articles valaient des livres, disait-il. Les revenus du théâtre l'avaient séduit; mais incapable du travail lent et soutenu que veut la mise en scène, il avait été obligé de s'associer à un vaudevilliste, à Dubruel qui mettait en œuvre ses idées et les avait toujours réduites en petites pièces productives, pleines d'esprit, toujours faites pour des acteurs ou pour des actrices. A eux deux, ils avaient inventé Florine, une actrice à recette. Humilié de cette association, semblable à celle des frères siamois, Nathan avait produit à lui seul au Théâtre-Français un grand drame tombé avec tous les honneurs de la guerre, aux salves d'articles foudroyants. Dans sa jeunesse, il avait déjà tenté le grand, le noble Théâtre-Français par une magnifique pièce romantique dans le genre de *Pinto*, à une époque où le classique régnait en maître; et l'Odéon avait été si rudement agité pendant trois soirées que la pièce fut défendue. Aux yeux de beaucoup de gens, cette seconde pièce passait comme la première pour un chef-d'œuvre, et lui valait plus de réputation que toutes les pièces si productives, faites avec ses collaborateurs, mais dans un monde peu écouté, celui des connaisseurs et des vrais gens de goût.

— Encore une chute semblable, lui dit Alfred Blondet, et tu es immortel.

Mais au lieu de marcher dans cette voie difficile, Nathan était retombé par nécessité dans la poudre et les mouches du vaudeville dix-huitième siècle, dans la pièce à costumes, et la réimpression scénique des livres à succès. Néanmoins, il passait pour un grand esprit qui n'avait pas donné son dernier mot. Il avait d'ailleurs abordé la haute littérature et publié trois romans sans compter ceux qu'il entretenait sous presse, comme des poissons dans un vivier. L'un de ces trois livres, le premier, comme chez plusieurs écrivains qui n'ont pu faire qu'un premier ouvrage, avait obtenu le plus brillant succès. Cette œuvre, imprudemment mise en première ligne, œuvre d'artiste, il la faisait appeler à tout propos le plus beau livre de l'époque, l'unique roman du siècle. Il se plaignait d'ailleurs beaucoup des exigences de l'art, il était un de ceux qui contribuèrent le plus à faire ranger toutes les œuvres, le tableau, la statue, le livre, l'édifice, sous la bannière unique de l'art. Il avait commencé par commettre un livre de poésies qui lui méritait une place à la pléiade des poëtes actuels, et dans lequel se trouvait un poëme nébuleux assez admiré. Tenu de produire par son manque de fortune, il allait du théâtre à la presse, et de la presse au théâtre, se dissipant, s'éparpillant et croyant toujours en sa veine. Sa gloire n'était donc pas inédite comme celle de plusieurs célébrités à l'agonie, soutenues par les titres d'ouvrages à faire, lesquels n'auront pas autant d'éditions qu'ils ont nécessité de marchés; il semblait capable, et s'il eût marché à l'échafaud, comme l'envie lui en prit, il aurait pu se frapper le front à la manière d'André de Chénier. Saisi d'une ambition politique en voyant l'irruption au pouvoir d'une douzaine d'auteurs, de professeurs, de métaphysiciens et d'historiens qui s'incrustèrent dans la machine pendant les tourmentes de 1830 à 1833, il regretta de ne pas avoir fait d'articles politiques au lieu d'articles littéraires. Il se croyait supérieur à ces parvenus dont la fortune lui inspirait alors une dévorante jalousie. Il appartenait à ces esprits, jaloux de tout, capables de tout, à qui l'on vole tous les succès, et qui vont se heurtant à mille endroits lumineux sans se fixer à un seul, épuisant toujours la volonté du voisin. En ce moment, il allait du saint-simonisme au républicanisme, pour revenir peut-être au ministérialisme. Il guettait son os à ronger dans tous les coins, et cherchait une place sûre d'où il pût aboyer à l'abri des coups et se rendre redoutable : mais il avait la honte de ne pas se voir prendre au sérieux par l'illustre de Marsay qui dirigeait alors le gouvernement, et qui n'avait aucune considération pour les auteurs chez lesquels il ne trouvait pas ce que Richelieu nommait l'esprit de suite, ou mieux de la suite dans les idées. D'ailleurs tout ministère eût compté sur le dérangement continuel des affaires de Raoul. Tôt ou tard, la nécessité devait l'amener à subir des conditions au lieu d'en imposer.

Le caractère réel et soigneusement caché de Raoul concorde à son caractère public. Il est comédien de bonne foi, personnel comme si l'État fût *lui*, et très-habile déclamateur. Nul ne sait mieux jouer les sentiments, se targuer de grandeurs fausses, se parer de beautés morales, se respecter en paroles, et se poser comme un Alceste en agissant comme Philinte. Son égoïsme trotte à couvert de cette armure en carton peint, et touche souvent au but caché qu'il se propose.

Paresseux au superlatif, il n'a rien fait que piqué par les hallebardes de la nécessité. La continuité

du travail, appliqué à la création d'un monument, il l'ignore; mais dans le paroxysme de rage que lui ont causé ses vanités blessées, ou dans un moment de crise amené par le créancier, il saute l'Eurotas, il triomphe des plus difficiles escomptes de l'esprit. Puis fatigué, surpris d'avoir créé quelque chose, il retombe dans le marasme des jouissances parisiennes. Le besoin se représente formidable, il est sans force, il descend et se compromet. Mû par une fausse idée de sa grandeur et de son avenir, dont il prend mesure sur la haute fortune d'un de ses anciens camarades, un des rares talents ministériels mis en lumière par la révolution de juillet, pour sortir d'embarras il se permet, avec les personnes qui l'aiment, des barbarismes de conscience enterrés dans les mystères de la vie privée, mais dont personne ne parle ni ne se plaint. La banalité de son cœur, l'impudeur de sa poignée de main qui serre tous les vices, tous les malheurs, toutes les trahisons, toutes les opinions, l'ont rendu inviolable comme un roi constitutionnel. Le péché véniel, qui exciterait clameur de haro sur un homme d'un grand caractère, de lui n'est rien; un acte peu délicat est à peine quelque chose : tout le monde s'excuse en l'excusant. Celui même qui serait tenté de le mépriser lui tend la main en ayant peur d'avoir besoin de lui. Il a tant d'amis qu'il souhaite des ennemis.

Cette bonhomie apparente qui séduit les nouveaux venus et n'empêche aucune trahison, qui se permet et qui justifie tout, qui jette les hauts cris à une blessure et la pardonne, est un des caractères distinctifs du journaliste. Cette camaraderie, mot créé par un homme d'esprit, corrode les plus belles âmes; elle rouille leur fierté, tue le principe des grandes œuvres; elle consacre la lâcheté de l'esprit. En exigeant cette mollesse de conscience chez tout le monde, certaines gens se ménagent l'absolution de leurs traîtrises, de leurs changements de parti. Voilà comment la portion la plus éclairée d'une nation devient la moins estimable.

Jugé du point de vue littéraire, il manque à Nathan le style et l'instruction. Comme la plupart des jeunes ambitieux de la littérature, il dégorge aujourd'hui son instruction d'hier; il n'a ni le temps ni la patience d'écrire; il n'a pas observé, il a écouté. Incapable de construire un plan vigoureusement charpenté, peut-être se sauve-t-il par la fougue de son dessin. Il *faisait de la passion,* selon un mot de l'argot littéraire, parce qu'en fait de passion, tout est vrai; mais le génie doit chercher, à travers les hasards du vrai, ce qui l'est pour tout le monde. Au lieu de réveiller des idées, ses héros sont des individualités forgées qui n'excitent que de fugitives sympathies, ils ne se relient pas aux grands intérêts de la vie et dès lors ne représentent rien; mais il se soutient par la rapidité de son esprit, par ces bonheurs de rencontre que les joueurs de billard nomment des raccrocs. Il est le plus habile tireur au vol des idées qui s'abattent sur Paris, ou que Paris fait lever. Sa fécondité n'est pas à lui, mais à l'époque : il vit sur la circonstance, et pour la dominer il en outre la portée. Enfin il n'est pas vrai. Sa phrase est menteuse, il y a chez lui, comme le disait le comte Félix, du joueur de gobelets. Cette plume prend son encre dans le cabinet d'une actrice, on le sent.

Nathan offre une image de la jeunesse littéraire d'aujourd'hui, de ses fausses grandeurs et de ses misères réelles, il la représente avec ses beautés incorrectes et ses chutes profondes, sa vie à cascades bouillonnantes, à revers soudains, à triomphes inespérés. C'est bien l'enfant de ce siècle dévoré de jalousie, où mille rivalités à couvert sous des systèmes nourrissent à leur profit l'hydre de l'anarchie de tous leurs mécomptes, qui veut la fortune sans le travail, la gloire sans le talent et le succès sans peine; mais qu'après bien des rébellions, bien des escarmouches, ses vices amènent à émarger le budget sous le bon plaisir du pouvoir. Quand tant de jeunes ambitions sont parties à pied et se sont toutes donné rendez-vous au même point, il y a concurrence de volontés, misères inouïes, luttes acharnées. Dans cette bataille horrible, l'égoïsme le plus violent ou le plus adroit gagne la victoire. L'exemple est envié, justifié malgré les criailleries, dirait Molière; on le suit.

Quand, en sa qualité d'ennemi de la nouvelle dynastie, Raoul fut introduit dans le salon de madame de Montcornet, ses apparentes grandeurs florissaient. Il était accepté comme le critique politique des de Marsay, des Rastignac, des Laroche-Hugon arrivés au pouvoir. Victime de ses fatales hésitations, de sa répugnance pour l'action qui ne concernait que lui-même, Alfred Blondet, l'introducteur de Nathan, continuait son métier de moqueur, ne prenait parti pour personne et tenait à tout le monde. Il était l'ami de Raoul, l'ami de Rastignac, l'ami de Montcornet.

— Tu es un triangle politique, lui disait en riant de Marsay, quand il le rencontrait à l'Opéra; cette forme géométrique n'appartient qu'à Dieu qui n'a rien à faire; les ambitieux doivent aller en ligne courbe, le chemin le plus court en politique.

Vu à distance, Raoul Nathan était un très-beau météore. La mode autorisait ses façons et sa tournure. Son républicanisme emprunté lui donnait momentanément cette âpreté janséniste que prennent les défenseurs de la cause populaire dont il se moquait intérieurement, et qui n'est pas sans charme aux yeux des femmes. Les femmes aiment

à faire des prodiges, à briser les rochers, à fondre les caractères qui paraissent être de bronze. La toilette du moral était donc alors chez Raoul en harmonie avec son vêtement. Il devait être et fut pour l'Ève, ennuyée de son paradis rue du Rocher, le serpent chatoyant, coloré, beau diseur, aux yeux magnétiques, aux mouvements harmonieux qui perdit la première femme.

Dès que la comtesse Marie aperçut Raoul, elle éprouva ce mouvement intérieur dont la violence cause une sorte d'effroi. Ce grand homme eut sur elle par son regard une influence physique qui rayonna jusque dans son cœur en le troublant. Ce trouble lui fit plaisir. Ce manteau de pourpre que la célébrité drapait pour un moment sur ses épaules éblouit cette femme ingénue.

A l'heure du thé, Marie quitta la place où, parmi quelques femmes occupées à causer, elle s'était tue en voyant cet être extraordinaire. Ce silence avait été remarqué par ses fausses amies. La comtesse s'approcha du divan carré placé au milieu du salon où pérorait Raoul. Elle se tint debout donnant le bras à madame Octave de Camps, excellente femme qui lui garda le secret sur les tremblements involontaires par lesquels se trahissaient ses violentes émotions.

Quoique l'œil d'une femme éprise ou surprise laisse échapper d'incroyables douceurs, Raoul tirait en ce moment un véritable feu d'artifice, il était trop au milieu de ses épigrammes qui partaient comme des fusées, de ses accusations enroulées et déroulées comme des soleils, des flamboyants portraits qu'il dessinait en traits de feu, pour remarquer la naïve admiration d'une pauvre petite Ève, cachée dans le groupe de femmes qui l'entouraient. Cette curiosité, semblable à celle qui précipiterait Paris vers le Jardin des Plantes pour y voir une licorne, si l'on en trouvait une dans ces célèbres montagnes de la Lune encore vierges des pas d'un Européen, enivre les esprits secondaires autant qu'elle attriste les âmes vraiment élevées, mais elle enchantait Raoul : il était donc trop à toutes les femmes pour être à une seule.

— Prenez garde, ma chère, dit à l'oreille de Marie, sa gracieuse et adorable compagne. Allez-vous-en.

La comtesse regarda son mari pour lui demander son bras par une de ces œillades que les maris ne comprennent pas toujours : Félix l'emmena.

— Mon cher, dit madame d'Espard à l'oreille de Raoul, vous êtes un heureux coquin. Vous avez fait ce soir plus d'une conquête, mais entre autres celle de la charmante femme qui nous a si brusquement quittés.

— Sais-tu ce que la marquise d'Espard a voulu me dire? demanda Raoul à Blondet en lui rappelant le propos de cette grande dame quand ils furent à peu près seuls, entre une heure et deux du matin.

— Mais je viens d'apprendre que la comtesse de Vandenesse est tombée amoureuse folle de toi. Tu n'es pas à plaindre.

— Je ne l'ai pas vue, dit Raoul.

— Oh! tu la verras, fripon, dit Alfred Blondet en éclatant de rire. Lady Dudley t'a engagé à son grand bal précisément pour que tu la rencontres.

Raoul et Blondet partirent ensemble avec Rastignac, qui leur offrit sa voiture. Tous trois se mirent à rire de la réunion d'un sous-secrétaire d'État éclectique, d'un républicain féroce et d'un athée politique.

— Si nous soupions aux dépens de l'ordre de choses actuel? dit Blondet qui voulait remettre les soupers en honneur.

Rastignac les ramena chez Véry, renvoya sa voiture, et tous trois s'attablèrent en analysant la société présente et riant d'un rire rabelaisien.

Au milieu du souper, Rastignac et Blondet conseillèrent à leur ennemi postiche de ne pas négliger une bonne fortune aussi capitale que celle qui s'offrait à lui. Ces deux roués firent d'un style moqueur l'histoire de la comtesse Marie de Vandenesse, ils portèrent le scalpel de l'épigramme et la pointe aiguë du bon mot dans cette enfance candide, dans cet heureux mariage. Blondet félicita Raoul de rencontrer une femme qui n'était encore coupable que de mauvais dessins au crayon rouge, de maigres paysages à l'aquarelle, de pantoufles brodées pour son mari, de sonates exécutées avec la plus chaste intention, cousue pendant dix-huit ans à la jupe maternelle, confite dans les pratiques religieuses, élevée par Vandenesse, et cuite à point par le mariage pour être dégustée par l'amour.

A la troisième bouteille de vin de Champagne, Raoul Nathan s'abandonna plus qu'il ne l'avait jamais fait avec personne.

— Mes amis, leur dit-il, vous connaissez mes relations avec Florine, vous savez ma vie, vous ne serez pas étonnés de m'entendre vous avouer que j'ignore absolument la couleur de l'amour d'une comtesse. J'ai souvent été très-humilié en pensant que je ne pouvais pas me donner une Béatrix, une Laure, autrement qu'en poésie! Une femme noble et pure est comme une conscience sans tache, qui nous représente à nous-même sous une belle forme. Ailleurs, nous pouvons nous souiller; mais là, nous restons grands, fiers, immaculés. Ailleurs, nous menons une vie enragée, mais là se respire le calme, la fraîcheur, la verdure de l'oasis.

— Va, va, mon bonhomme, lui dit Rastignac, démanche sur la quatrième corde la prière de Moïse, comme Paganini.

Raoul resta muet, les yeux fixes, hébétés.

— Ce vil apprenti ministre ne me comprend pas, dit-il après un moment de silence.

Ainsi, pendant que la pauvre Ève de la rue du Rocher se couchait dans les langes de la honte, s'effrayait du plaisir avec lequel elle avait écouté ce prétendu grand poëte, et flottait entre la voix sévère de sa reconnaissance pour Vandenesse et les paroles dorées du serpent, ces trois esprits effrontés marchaient sur les tendres et blanches fleurs de son amour naissant.

Ah! si les femmes connaissaient l'allure cynique que ces hommes si patients, si patelins près d'elles prennent loin d'elles! comme ils se moquent de ce qu'ils adorent! Fraîche et gracieuse, pudique créature, comme la plaisanterie bouffonne la déshabillait et l'analysait; mais aussi quel triomphe! Plus elle perdait de voiles, plus elle montrait de beautés. Marie, en ce moment, comparait Raoul et Félix, sans se douter du danger que court le cœur à faire de semblables parallèles.

Rien au monde ne contrastait mieux que le désordonné, le vigoureux Raoul, et Félix de Vandenesse, soigné comme une petite-maîtresse, serré dans ses habits, doué d'une charmante *disinvoltura*, sectateur de l'élégance anglaise, à laquelle l'avait jadis habitué lady Dudley. Ce contraste plaît à l'imagination des femmes, assez portées à passer d'une extrémité à l'autre. La comtesse, femme sage et pieuse, se défendit à elle-même de penser à Raoul, en se trouvant une infâme ingrate, le lendemain au milieu de son paradis.

— Que dites-vous de Raoul Nathan? demanda-t-elle en déjeunant à son mari.

— Un joueur de gobelets! répondit le comte, un de ces volcans qui se calment avec un peu de poudre d'or. La comtesse de Montcornet a eu tort de l'admettre chez elle.

Cette réponse froissa d'autant plus Marie que Félix, au fait du monde littéraire, appuya son jugement de preuves en racontant ce qu'il savait de la vie de Raoul Nathan, vie précaire, mêlée à celle de Florine, une actrice en renom.

— Si cet homme a du génie, dit-il en terminant, il n'a ni la constance, ni la patience qui veut en imposer au monde en se mettant sur un rang où il ne peut se soutenir. Les vrais talents, les gens studieux, honorables, n'agissent pas ainsi, ils marchent courageusement dans leur voie, ils acceptent leurs misères et ne les couvrent pas d'oripeaux.

La pensée d'une femme est douée d'une incroyable élasticité : quand elle reçoit un coup d'assommoir, elle plie, paraît écrasée, et reprend sa forme dans un temps donné.

Félix a sans doute raison, se dit d'abord la comtesse. Mais trois jours après, elle pensait au serpent, ramenée par cette émotion à la fois douce et cruelle que lui avait donnée Raoul et que Vandenesse avait eu le tort de ne pas lui faire connaître.

Le comte et la comtesse allèrent au grand bal de lady Dudley, où de Marsay parut pour la dernière fois dans le monde, car il mourut deux mois après en laissant la réputation d'un homme d'État immense, dont la portée fut, disait Blondet, incompréhensible.

Vandenesse et sa femme retrouvèrent Raoul Nathan dans cette assemblée remarquable par la réunion de plusieurs personnages du drame politique très-étonnés de se trouver ensemble. Ce fut une des premières solennités du grand monde. Les salons offraient à l'œil un spectacle magique : des fleurs, des diamants, des chevelures brillantes, tous les écrins vidés, toutes les ressources de la toilette mises à contribution. Le salon pouvait se comparer à l'une des serres coquettes où de riches horticulteurs rassemblent les plus magnifiques raretés. Même éclat, même finesse de tissus. L'industrie humaine semblait aussi vouloir lutter avec les créations animées. Partout des gazes blanches ou peintes comme les ailes des plus jolies libellules, des crêpes, des dentelles, des blondes, des tulles variés comme les fantaisies de la nature entomologique, découpés, ondés, dentelés, des fils d'aranéide en or, en argent, des brouillards de soie, des fleurs brodées par les fées ou fleuries par des génies emprisonnés, des plumes colorées par les feux du tropique, en saule pleureur au-dessus des têtes orgueilleuses, des perles tordues en nattes, des étoffes laminées, côtelées, déchiquetées, comme si le génie des arabesques avait conseillé l'industrie française.

Ce luxe était en harmonie avec les beautés réunies là comme pour réaliser un *keepsake*. L'œil embrassait les plus blanches épaules, les unes de couleur d'ambre, les autres d'un lustre qui faisait croire à la pression d'un cylindre, celles-ci satinées, celles-là mates et grasses comme si Rubens en avait préparé la pâte, enfin toutes les nuances trouvées par l'homme dans le blanc. C'étaient des yeux étincelants comme des onyx ou des turquoises bordées de velours noir ou de franges blondes; des coupes de figures variées qui rappelaient les types les plus gracieux des différents pays, des fronts sublimes et majestueux, ou doucement bombés comme si la pensée y abondait, ou plats comme si la résistance y siégeait invaincue; puis ce qui donne tant d'attrait à ces fêtes préparées au regard, des gorges repliées comme les aimait George IV, ou séparées à

la mode du dix-huitième siècle, ou tendant à se rapprocher comme les voulait Louis XV; mais montrées avec audace, sans voiles, ou sous ces jolies gorgerettes froncées des portraits de Raphaël, le triomphe de ses élèves. Les plus jolis pieds tendus pour la danse, les tailles abandonnées dans les bras de la valse. Les bruissements des plus douces voix, le frôlement des robes, les murmures de la danse, les chocs de la valse accompagnaient fantastiquement la musique. La baguette d'une fée semblait avoir ordonné cette sorcellerie étouffante, cette mélodie de parfums, ces lumières irisées dans les cristaux où petillaient les bougies, ces tableaux multipliés par les glaces.

Cette assemblée des plus jolies femmes et des plus jolies toilettes se détachait sur la masse noire des hommes où se remarquaient les profils élégants, fins, corrects des nobles, les moustaches fauves et les figures graves des Anglais, les visages gracieux de l'aristocratie française. Tous les ordres de l'Europe scintillaient sur les poitrines, pendus au cou, en sautoir ou tombant sur la hanche. En examinant ce monde, il ne présentait pas seulement les brillantes couleurs de la parure, il avait une âme, il vivait, il pensait, il sentait. Des passions cachées lui donnaient une physionomie : vous eussiez surpris des regards malicieux échangés, de blanches jeunes filles étourdies et curieuses trahissant un désir, des femmes jalouses se confiant des méchancetés dites sous l'éventail, ou se faisant des compliments exagérés. La société parée, frisée, musquée, se laissait aller à une folie de fête qui portait au cerveau comme une fumée capiteuse. Il semblait que de tous les fronts, comme de tous les cœurs, il s'échappât des sentiments et des idées qui se condensaient et dont la masse réagissait sur les personnes les plus froides pour les exalter.

Par le moment le plus animé de cette enivrante soirée, dans un coin du salon doré où jouaient un ou deux banquiers, des ambassadeurs, d'anciens ministres, le vieux et immoral lord Dudley qui par hasard était venu, madame Félix de Vandenesse fut irrésistiblement entraînée à causer avec Nathan. Peut-être cédait-elle à cette ivresse du bal, qui a souvent arraché des aveux aux plus discrètes.

A l'aspect de cette fête et des splendeurs d'un monde où il n'était pas encore venu, Nathan fut mordu au cœur par un redoublement d'ambition. En voyant Rastignac, dont le frère cadet venait d'être nommé évêque à trente et un ans, dont Martial de la Roche-Hugon, le beau-frère, était directeur général, qui lui-même était sous-secrétaire d'État et allait, suivant une rumeur, épouser la fille unique du baron de Nucingen; en voyant dans le corps diplomatique un écrivain inconnu qui traduisait les journaux étrangers pour un journal devenu dynastique dès 1830, puis des faiseurs d'articles passés au conseil d'État, des professeurs pairs de France, il se vit avec douleur dans une mauvaise voie en prêchant le renversement de cette aristocratie où brillaient tous les talents heureux, toutes les adresses couronnées par le succès, toutes les supériorités réelles. Blondet, si malheureux, si exploité dans le journalisme, mais si bien accueilli là, pouvant encore, s'il le voulait, entrer dans le sentier de la fortune par suite de sa liaison avec madame de Montcornet, fut aux yeux de Nathan un frappant exemple de la puissance des relations sociales. Au fond de son cœur, il résolut de se jouer des opinions à l'instar des de Marsay, Rastignac, Blondet, Talleyrand, le chef de cette secte, de n'accepter que les faits, de les tordre à son profit, de voir dans tout système une arme, et de ne point déranger une société si bien constituée, si belle, si naturelle.

— Mon avenir, se dit-il, dépend d'une femme qui appartienne à ce monde.

Dans cette pensée, conçue au feu d'un désir frénétique, il tomba sur la comtesse de Vandenesse comme un milan sur sa proie. Cette charmante créature, si jolie dans sa parure de marabouts qui produisait ce *flou* délicieux des peintures de Lawrence, en harmonie avec la douceur de son caractère, fut pénétrée par la bouillante énergie de ce poëte enragé d'ambition.

Lady Dudley, à qui rien n'échappait, protégea cet aparté en livrant le comte Félix à madame de Manerville. Forte d'un ancien ascendant, cette femme le prit dans les lacs d'une querelle pleine d'agaceries, de confidences embellies de rougeurs, de regrets finement jetés comme des fleurs à ses pieds, de récriminations où elle se donnait raison pour se faire donner tort. Ces deux amants brouillés se parlaient pour la première fois d'oreille à oreille.

Pendant que l'ancienne maîtresse de son mari fouillait la cendre des plaisirs éteints pour y trouver quelques charbons, madame Félix de Vandenesse éprouvait ces violentes palpitations que cause à une femme la certitude d'être en faute et de marcher dans le terrain défendu; émotions qui ne sont pas sans charmes et qui réveillent tant de puissances endormies. Aujourd'hui, comme dans le conte de la Barbe-Bleue, toutes les femmes aiment à se servir de la clef tachée de sang, magnifique idée mythologique, une des gloires de Perrault.

Le dramaturge connaissait son Shakspeare : il déroula ses misères, raconta sa lutte avec les hommes et les choses, fit entrevoir ses grandeurs sans base, son génie politique inconnu, sa vie sans affection noble. Sans en dire un mot, il suggéra l'idée à

cette noble femme de jouer pour lui le rôle sublime que joue Rebecca dans *Ivanhoë :* l'aimer, le protéger. Tout se passa dans les régions éthérées du sentiment. Les myosotis ne sont pas plus bleus, les lis ne sont pas plus candides, les fronts des séraphins ne sont pas plus blancs que ne l'étaient les images, les choses et le front éclairci, radieux de cet artiste qui pouvait envoyer sa conversation chez son libraire.

Il s'acquitta bien de son rôle de reptile, il fit briller aux yeux de la comtesse les éclatantes couleurs de la fatale pomme. Marie quitta ce bal en proie à des remords qui ressemblaient à des espérances, chatouillée par des compliments qui flattaient sa vanité, émue dans les moindres replis du cœur, prise par ses vertus, séduite par sa pitié pour le malheur.

Peut-être madame de Manerville avait-elle amené Vandenesse jusqu'au salon où sa femme causait avec Nathan, peut-être y était-il venu de lui-même en cherchant Marie pour partir, peut-être sa conversation avait-elle remué des chagrins assoupis. Quoi qu'il en fût, quand elle vint lui demander son bras, sa femme lui trouva le front attristé, l'air rêveur. La comtesse craignit d'avoir été vue. Dès qu'elle fut seule en voiture avec Félix, elle lui jeta le sourire le plus fin et lui dit :

— Ne causiez-vous pas là, mon ami, avec madame de Manerville?

Félix n'était pas encore sorti des broussailles où sa femme l'avait promené par une charmante querelle, au moment où la voiture entrait à l'hôtel. Ce fut la première ruse que dicta l'amour. Marie fut heureuse d'avoir triomphé d'un homme qui jusqu'alors lui semblait si supérieur. Elle goûta la première joie que donne un succès nécessaire.

V

FLORINE.

Entre la rue Basse-du-Rempart et la rue Neuve-des-Mathurins, Raoul avait, dans un passage, au troisième étage d'une maison mince et laide, un petit appartement désert, nu, froid, où il demeurait pour le public des indifférents, pour les néophytes littéraires, pour ses créanciers, pour les importuns et les divers ennuyeux qui doivent rester sur le seuil de la vie intime. Son domicile réel, sa grande existence, sa représentation, étaient chez mademoiselle Florine, comédienne de second ordre, mais que les amis de Nathan, des journaux, quelques auteurs intronisaient parmi les illustres actrices.

Depuis sept ou huit ans, Raoul s'était si bien attaché à cette femme qu'il passait la moitié de sa vie chez elle, il y mangeait quand il n'avait ni ami à traiter ni dîner en ville. A une corruption accomplie, Florine joignait un esprit exquis que le commerce des artistes avait développé, et que l'usage aiguisait chaque jour.

L'esprit passe pour une qualité rare chez les comédiens. Il est aussi naturel de supposer que les gens qui dépensent leur vie à tout mettre en dehors n'aient rien au dedans. Mais, si l'on pense au petit nombre d'acteurs et d'actrices qui vivent dans chaque siècle, et à la quantité d'auteurs dramatiques et de femmes séduisantes que cette population a fournis, il est permis de réfuter cette opinion qui repose sur une éternelle critique faite aux artistes, accusés tous de perdre leurs sentiments personnels dans l'expression plastique des passions, tandis qu'ils n'y emploient que les forces de l'esprit, de la mémoire et de l'imagination. Les grands artistes sont des êtres qui, suivant un mot de Napoléon, interceptent à volonté la communication que la nature a mise entre les sens et la pensée. Molière et Talma dans leur vieillesse ont été plus amoureux que ne le sont les hommes ordinaires.

Forcée d'écouter des journalistes qui devinent et calculent tout, des écrivains qui prévoient et disent tout, d'observer certains hommes politiques qui profitaient chez elle des saillies de chacun, Florine offrait en elle un mélange de démon et d'ange qui la rendait digne de recevoir ces roués; elle les ravissait par son sang-froid. Sa monstruosité d'esprit et de cœur leur plaisait infiniment.

Sa maison, enrichie de tributs galants, présentait la magnificence exagérée des femmes qui, peu soucieuses du prix des choses, ne se soucient que des choses elles-mêmes, et leur donnent la valeur de leurs caprices; qui cassent dans un accès de colère un éventail, une cassolette dignes d'une reine, et jettent les hauts cris si l'on brise une porcelaine de dix francs dans laquelle boivent leurs petits chiens.

Sa salle à manger, pleine des offrandes les plus distinguées, peut servir à faire comprendre le pêle-mêle de ce luxe royal et dédaigneux. C'était partout, même au plafond, des boiseries en chêne naturel sculpté, rehaussées par des filets d'or mat, et dont les panneaux avaient pour cadre des enfants jouant avec des chimères, où la lumière papillotait, éclairant ici une croquade de Decamps, là un plâtre d'ange tenant un bénitier donné par Antonin Moine, plus loin quelque tableau coquet d'Eugène Deveria, une sombre figure d'alchimiste espagnol

par Louis Boulanger, un autographe de lord Byron à Caroline, encadré dans de l'ébène, sculptée par Elschoet; en regard une autre lettre, de Napoléon à Joséphine. Tout cela placé sans aucune symétrie, mais avec un art inaperçu. L'esprit était comme surpris. Il y avait de la coquetterie et du laisser aller, deux qualités qui ne se trouvent réunies que chez les artistes. Sur la cheminée en bois délicieusement sculpté, rien qu'une étrange et florentine statue d'ivoire attribuée à Michel-Ange, qui représentait un Égipan trouvant une femme sous la peau d'un jeune pâtre, et dont l'original est au trésor de Vienne; puis, de chaque côté, des torchères dues à quelque ciseau de la renaissance. Une horloge de Boulle, sur un piédestal d'écaille incrusté d'arabesques en cuivre, étincelait au milieu d'un panneau, entre deux statuettes échappées à quelque démolition abbatiale. Dans les angles brillaient sur leurs piédestaux des lampes d'une magnificence royale, par lesquelles un fabricant avait payé quelques sonores réclames sur la nécessité d'avoir des lampes richement adaptées à des cornets du Japon. Sur une étagère mirifique se prélassait une argenterie précieuse bien gagnée dans un combat où quelque lord avait reconnu l'ascendant de la nation française; puis, des porcelaines à reliefs; enfin le luxe exquis de l'artiste qui n'a d'autre capital que son mobilier.

La chambre en violet était un rêve de danseuse à son début : des rideaux en velours doublés de soie blanche, drapés sur un voile de tulle; un plafond en cachemire blanc relevé de satin violet; au pied du lit un tapis d'hermine; dans le lit dont les rideaux ressemblaient à un lis renversé se trouvait une lanterne pour y lire les journaux avant qu'ils ne parussent. Un salon jaune rehaussé par des ornements couleur de bronze florentin était en harmonie avec toutes ces magnificences; mais une description exacte ferait ressembler ces pages à l'affiche d'une vente par autorité de justice. Pour trouver des comparaisons à toutes ces belles choses, il aurait fallu aller à deux pas de là, chez les Rothschild.

Sophie Grignoul, qui s'était surnommée Florine par un baptême assez commun au théâtre, avait longtemps croupi sur les scènes et dans les rangs inférieurs, malgré sa beauté. Son succès et sa fortune étaient récents; elle les devait à Raoul Nathan. L'association de ces deux destinées, assez commune dans le monde dramatique et littéraire, ne faisait aucun tort à Raoul, qui gardait les convenances en homme de haute portée. La fortune de Florine n'avait néanmoins rien de stable. Ses rentes aléatoires étaient fournies par ses engagements, par ses congés, et payaient à peine sa toilette et son ménage. Nathan lui donnait quelques contributions levées sur les entreprises nouvelles de l'industrie; mais quoique toujours galant et protecteur avec elle, cette protection n'avait rien de régulier ni de solide. Cette incertitude, cette vie en l'air n'effrayaient point Florine. Florine croyait en son talent, elle croyait en sa beauté. Sa foi robuste avait quelque chose de comique pour ceux qui l'entendaient hypothéquer son avenir là-dessus quand on lui faisait des remontrances.

—J'aurai des rentes lorsqu'il me plaira d'en avoir, disait-elle. J'ai déjà cinquante francs sur le grand-livre.

Personne ne comprenait comment elle avait pu rester sept ans oubliée, belle comme elle était; mais, à la vérité, Florine fut enrôlée comme comparse à treize ans, et débutait deux ans après sur un obscur théâtre des boulevards. A quinze ans, ni la beauté ni le talent n'existent : une femme est toute promesse. Elle avait alors vingt-sept ans, le moment où les beautés des femmes françaises sont dans tout leur éclat.

Les peintres voyaient avant tout dans Florine des épaules d'un blanc lustré, teintes de tons olivâtres aux environs de la nuque, mais fermes et polies; la lumière glissait dessus comme sur une étoffe moirée. Quand elle tournait la tête, il se formait dans son cou des plis magnifiques, l'admiration des sculpteurs. Elle avait sur ce cou triomphant une petite tête d'impératrice romaine, la tête élégante et fine, ronde et volontaire de Poppée, des traits d'une correction spirituelle, le front lisse des femmes qui chassent le souci et les réflexions, qui cèdent facilement, mais qui se buttent aussi comme des mules et n'écoutent alors plus rien. Ce front taillé comme d'un seul coup de ciseau faisait valoir de beaux cheveux cendrés, presque toujours relevés par devant en deux masses égales, à la romaine, et mis en mamelon derrière la tête pour la prolonger et rehausser par leur couleur le blanc du cou. Des sourcils noirs et fins, dessinés par quelque peintre chinois, encadraient des paupières molles où se voyait un réseau de fibrilles roses. Ses prunelles allumées par une vive lumière, mais tigrées par des rayures brunes, donnaient à son regard la cruelle fixité des bêtes fauves et révélaient la malice froide de la courtisane. Ses adorables yeux de gazelle étaient d'un beau gris et frangés de longs cils noirs, charmante opposition qui rendait encore plus sensible leur expression d'attentive et calme volupté; le tour offrait des tons fatigués; mais à la manière artiste dont elle savait couler sa prunelle dans le coin ou en haut de l'œil, pour observer ou pour avoir l'air de méditer, la façon dont elle la tenait fixe en lui faisant jeter tout son éclat sans déranger la tête, sans ôter à son visage son immobilité, manœuvre

apprise à la scène; mais la vivacité de ses regards quand elle embrassait toute une salle en y cherchant quelqu'un, rendaient ses yeux les plus terribles, les plus doux, les plus extraordinaires du monde. Le rouge avait détruit les délicieuses teintes diaphanes de ses joues, dont la chair était délicate; mais, si elle ne pouvait plus ni rougir ni pâlir, elle avait un nez mince, coupé de narines roses et passionnées, fait pour exprimer l'ironie, la moquerie des servantes de Molière. Sa bouche sensuelle et dissipatrice, aussi favorable au sarcasme qu'à l'amour, était embellie par les deux arêtes du sillon qui rattachait la lèvre supérieure au nez. Son menton blanc, un peu gros, annonçait une certaine violence amoureuse. Ses mains et ses bras étaient dignes d'une souveraine. Mais elle avait le pied gros et court, signe indélébile de sa naissance obscure. Jamais un héritage ne causa plus de soucis. Florine avait tout tenté, excepté l'amputation, pour le changer. Ses pieds furent obstinés, comme les Bretons auxquels elle devait le jour; ils résistèrent à tous les savants, à tous les traitements; Florine portait des brodequins longs et garnis de coton à l'intérieur pour figurer une courbure à son pied. Elle était de moyenne taille, menacée d'obésité, mais assez cambrée et bien faite.

Au moral, elle possédait au fond les minauderies et les querelles, les condiments et les chatteries de son métier; elle leur imprimait une saveur particulière en jouant l'enfance et glissant au milieu de ses rires ingénus des malices philosophiques. En apparence ignorante, étourdie, elle était très-forte sur l'escompte et sur toute la jurisprudence commerciale. Elle avait éprouvé tant de misères avant d'arriver au jour de son douteux succès! Elle était descendue d'étage en étage jusqu'au premier par tant d'aventures! Elle savait la vie depuis celle qui commence au fromage de Brie, jusqu'à celle qui suce dédaigneusement des beignets d'ananas; depuis celle qui se cuisine et se savonne au coin de la cheminée d'une mansarde avec un fourneau de terre, jusqu'à celle qui convoque le ban et l'arrière-ban des chefs à grosse panse et des gâte-sauces effrontés. Elle avait entretenu le crédit sans le tuer. Elle n'ignorait rien de ce que les honnêtes femmes ignorent, elle parlait tous les langages, elle était peuple par l'expérience, et noble par sa beauté distinguée. Difficile à surprendre, elle supposait toujours tout comme un espion, comme un juge ou comme un vieil homme d'État, et pouvait ainsi tout pénétrer. Elle connaissait le manége à employer avec les fournisseurs et leurs ruses, elle savait le prix des choses comme un commissaire-priseur.

Quand elle était étalée dans sa chaise longue, comme une jeune mariée blanche et fraîche, tenant un rôle et l'apprenant, vous eussiez dit une enfant de seize ans, naïve, ignorante, faible, sans autre artifice que son innocence. Qu'un créancier importun vînt alors, elle se dressait comme un faon surpris et jurait un vrai juron.

— Eh! mon cher, vos insolences sont un intérêt assez cher de l'argent que je vous dois, lui disait-elle; je suis fatiguée de vous voir; envoyez-moi des huissiers, je les préfère.

Florine donnait de charmants dîners, des concerts et des soirées très-suivis: on y jouait un jeu d'enfer. Ses amies étaient toutes belles. Jamais une vieille femme n'avait paru chez elle; elle ignorait la jalousie; elle y trouvait, d'ailleurs, l'aveu d'une infériorité. Elle avait connu la Torpille, elle connaissait les Euphrasie, les Aquilina, ces femmes qui passent à travers Paris comme les fils de la Vierge dans l'atmosphère, sans qu'on sache où elles vont ni d'où elles viennent, aujourd'hui reines, demain esclaves; puis les actrices, ses rivales, les cantatrices, enfin toute cette société féminine exceptionnelle, si bienfaisante, si gracieuse dans son sans-souci, dont la vie bohémienne absorbe ceux qui se laissent prendre dans la danse échevelée de son entrain, de sa verve, de son mépris de l'avenir.

Quoique la vie de la bohème se déployât chez elle dans tout son désordre, au milieu des rires de l'artiste, la reine du logis avait dix doigts et savait aussi bien compter que pas un de tous ses hôtes. Là se faisaient les saturnales secrètes de la littérature et de l'art, mêlés à la politique et à la finance. Là le désir régnait en souverain; là le spleen et la fantaisie étaient sacrés comme chez une bourgeoise l'honneur et la vertu. Là venaient Blondet, Finot, Émile Lousteau, son septième amant et cru le premier, Félicien Vernou le feuilletoniste, Couture, Bixiou, Rastignac autrefois, Claude Vignon le critique, Nucingen le banquier, du Tillet, Conti le compositeur, enfin cette légion endiablée des plus féroces calculateurs en tout genre; puis les amis des cantatrices, des danseuses et des actrices que connaissait Florine. Tout ce monde se haïssait ou s'aimait suivant les circonstances.

Cette maison banale, où il suffisait d'être célèbre pour entrer, était comme le mauvais lieu de l'esprit et comme le bagne de l'intelligence: on n'y entrait pas sans avoir légalement attrapé sa fortune, fait dix ans de misère, égorgé deux ou trois passions, acquis une célébrité quelconque par des livres ou par des gilets, par un drame ou par un bel équipage; on y complotait les mauvais tours à jouer, on y scrutait les moyens de fortune, on s'y moquait des émeutes qu'on avait fomentées la veille, on y soupesait la hausse et la baisse. Chaque homme en sortant reprenait la livrée de son opinion;

il pouvait, sans se compromettre, critiquer son propre parti, avouer la science et le bien jouer de ses adversaires, formuler les pensées que personne n'avoue, enfin tout dire en gens qui pouvaient tout faire. Paris est le seul lieu du monde où il existe de ces maisons éclectiques où tous les goûts, tous les vices, toutes les opinions sont reçus avec une mise décente. Aussi n'est-il pas dit encore que Florine reste une comédienne du second ordre.

La vie de Florine n'est pas d'ailleurs une vie oisive ni une vie à envier. Beaucoup de gens, séduits par le magnifique piédestal que le théâtre fait à une femme, la supposent menant la joie d'un perpétuel carnaval. Au fond de bien des loges de portiers, sous la tuile de plus d'une mansarde, de pauvres créatures rêvent, au retour du spectacle, perles et diamants, robes lamées d'or et cordelières somptueuses, se voient les chevelures illuminées, se supposent applaudies, achetées, adorées, enlevées, mais toutes ignorent les réalités de cette vie de cheval de manége où l'actrice est soumise à des répétitions, sous peine d'amende, à des lectures de pièces, à des études constantes de rôles nouveaux, par un temps où l'on joue deux ou trois cents pièces par an à Paris.

Pendant chaque représentation, Florine changeait deux ou trois fois de costume, et rentrait dans sa loge, épuisée, demi-morte. Elle était obligée alors d'enlever à grand renfort de cosmétique son rouge ou son blanc, de se dépoudrer si elle avait joué un rôle du dix-huitième siècle. A peine avait-elle eu le temps de dîner. Quand elle joue, une actrice ne peut ni se serrer, ni manger, ni parler. Florine n'avait pas plus le temps de souper. Au retour de ces représentations qui, de nos jours, finissent le lendemain, n'avait-elle pas sa toilette de nuit à faire, ses ordres à donner? Couchée à une ou deux heures du matin, elle devait se lever assez matinalement pour repasser ses rôles, ordonner les costumes, les expliquer, les essayer, puis déjeuner, lire les billets doux, y répondre, travailler avec les entrepreneurs d'applaudissements, pour faire soigner ses entrées et ses sorties, solder le compte des triomphes du mois passé en achetant en gros ceux du mois courant. Du temps de saint Genest, comédien canonisé, qui remplissait ses devoirs religieux et portait un cilice, il est à croire que le théâtre n'exigeait pas cette féroce activité. Souvent Florine, pour pouvoir aller cueillir bourgeoisement des fleurs à la campagne, était obligée de se dire malade.

Ces occupations purement mécaniques ne sont rien en comparaison des intrigues à mener, des chagrins de la vanité blessée, des préférences accordées par les auteurs, des rôles enlevés ou à enlever, des exigences des acteurs, des malices d'une rivale, des tiraillements de directeurs et de journalistes qui demandaient une autre journée dans la journée.

Jusqu'à présent il ne s'est point encore agi de l'art, de l'expression des passions, des détails de la mimique, des exigences de la scène, où mille lorgnettes découvrent les taches de toute splendeur et qui employaient la vie, la pensée de Talma, de Lekain, de Baron, de Contat, de Clairon, de Champmeslé. Dans ces infernales coulisses l'amour-propre n'a point de sexe : l'artiste qui triomphe, homme ou femme, a contre soi les hommes et les femmes.

Quant à la fortune, quelque considérables que fussent les engagemens de Florine, ils ne couvraient pas les dépenses de la toilette du théâtre, qui, sans compter les costumes, exige énormément de gants longs, de souliers, et n'exclut pas la toilette du soir ni celle de la ville. Le tiers de cette vie se passe à mendier, l'autre à se soutenir, le dernier à se défendre : tout y est travail. Si le bonheur y est ardemment goûté, c'est qu'il y est comme dérobé, rare, espéré longtemps, trouvé par hasard au milieu de détestables plaisirs imposés, et de sourires au parterre.

Pour Florine, la puissance de Raoul était comme un sceptre protecteur : il lui épargnait bien des ennuis, bien des soucis, comme autrefois les grands seigneurs à leurs maîtresses, comme aujourd'hui quelques vieillards qui courent implorer les journalistes quand un mot dans le petit journal a effrayé leur idole : elle y tenait plus qu'à un amant, elle y tenait comme à un appui, elle en avait soin comme d'un père, elle le trompait comme un mari, mais elle lui aurait tout sacrifié. Raoul pouvait tout pour sa vanité d'artiste, pour la tranquillité de son amour-propre, pour son avenir au théâtre. Sans l'intervention d'un grand auteur, pas de grande actrice : on a dû la Champmeslé à Racine, comme Mars à Monvel et à Andrieux. Florine ne pouvait rien pour Raoul, elle aurait bien voulu lui être utile ou nécessaire. Elle comptait sur les allèchements de l'habitude, elle était toujours prête à ouvrir ses salons, à déployer le luxe de sa table pour ses projets, pour ses amis ; elle aspirait à être pour lui ce qu'était madame Pompadour pour Louis XV. Les actrices enviaient la position de Florine, comme quelques journalistes enviaient celle de Raoul.

Maintenant, ceux à qui la pente de l'esprit humain vers les oppositions et les contraires est connue, concevront bien qu'après sept ans de cette vie débraillée, bohémienne, pleine de hauts et de bas, de fêtes et de saisies, de sobriétés et d'orgies, Raoul fut entraîné vers un amour chaste et pur, vers la maison douce et harmonieuse d'une grande dame ;

de même que la comtesse Félix désirait introduire les tourmentes de la passion dans sa vie monotone, à force de bonheur. Cette loi de la vie est celle de tous les arts qui n'existent que par les contrastes. L'œuvre faite sans cette ressource est la dernière expression du génie, comme le cloître est le plus grand effort du chrétien.

En rentrant chez lui, Raoul trouva deux mots de Florine apportés par la femme de chambre; un sommeil invincible ne lui permit pas de les lire; il se coucha dans les fraîches délices du suave amour qui manquait en sa vie. Quelques heures après, il lut dans cette lettre d'importantes nouvelles que ni Rastignac ni de Marsay n'avaient laissées transpirer. Une indiscrétion avait appris à l'actrice la dissolution de la chambre après la session. Raoul vint chez Florine aussitôt et envoya querir Blondet.

Dans le boudoir de la comédienne, Alfred et Raoul analysèrent, les pieds sur les chenets, la situation politique de la France en 1833. De quel côté se trouvaient les meilleures chances de fortune? Ils passèrent en revue les républicains purs, républicains à présidence, républicains sans république, constitutionnels sans dynastie, constitutionnels dynastiques, ministériels conservateurs, ministériels absolutistes; puis la droite à concessions, la droite aristocratique, la droite légitimiste, henriquinquiste, et la droite carliste. Quant au parti de la résistance et à celui du mouvement, il n'y avait pas à hésiter : autant aurait valu discuter la vie ou la mort.

A cette époque, une foule de journaux créés pour chaque nuance accusaient l'effroyable pêle-mêle politique appelé *gâchis* par un soldat. Blondet, l'esprit le plus judicieux de l'époque, mais judicieux pour autrui, jamais pour lui, semblable à ces avocats qui font mal leurs propres affaires, était sublime dans ces discussions privées. Il conseilla donc à Nathan de ne pas apostasier brusquement.

— Napoléon l'a dit, on ne fait pas de jeunes républiques avec de vieilles monarchies. Ainsi, mon cher, deviens le héros, l'appui, le créateur du centre gauche de la future chambre, et tu arriveras en politique. Une fois admis, une fois dans le gouvernement, on est ce qu'on veut, on est de toutes les opinions qui triomphent!

Nathan décida de créer un journal politique, quotidien, d'y être le maître absolu, de rattacher à ce journal un des petits journaux qui foisonnaient dans la presse, et d'établir des ramifications avec une Revue. La presse avait été le moyen de tant de fortunes faites autour de lui, que Nathan n'écouta pas l'avis de Blondet, qui lui dit de ne pas s'y fier. Blondet lui représenta la spéculation comme mauvaise, tant alors était grand le nombre des journaux qui se disputaient les abonnés, tant la presse lui semblait usée. Raoul, fort de ses prétendues amitiés et de son courage, s'élança plein d'audace, il se leva par un mouvement orgueilleux et dit : — Je réussirai.

— Tu n'as pas le sou!

— Je ferai un drame!

— Il tombera.

— Eh bien, il tombera, dit Nathan.

Il parcourut, suivi de Blondet, qui le croyait fou, l'appartement de Florine, regarda d'un œil avide les richesses qui y étaient entassées. Blondet le comprit alors.

— Il y a là cent et quelques mille francs, dit Alfred.

— Oui, dit en soupirant Raoul devant le somptueux lit de Florine. Mais j'aimerais mieux être toute ma vie marchand de chaînes de sûreté sur le boulevard, et vivre de pommes de terre frites, que de vendre une patère de cet appartement.

— Pas une patère, dit Blondet, mais tout! L'ambition est comme la mort, elle doit mettre sa main sur tout, elle sait que la vie la talonne.

— Non! cent fois non! J'accepterais tout de la comtesse d'hier, mais ôter à Florine sa coquille!

— Renverser son hôtel des monnaies, dit Blondet d'un air tragique, casser le balancier, briser le coin, c'est grave.

— D'après ce que j'ai compris, lui dit Florine en se montrant soudain, tu vas faire de la politique au lieu de faire du théâtre?

— Oui, ma fille, oui, dit avec un ton de bonhomie Raoul en la prenant par le cou et en la baisant au front. Tu fais la moue? Y perdras-tu? le ministre ne fera-t-il pas obtenir mieux que le journaliste à la reine des planches un meilleur engagement? N'auras-tu pas des rôles et des congés?

— Où prendras-tu de l'argent? dit-elle.

— Chez mon oncle, répondit Raoul.

Florine connaissait l'*oncle* de Raoul. Ce mot symbolisait l'usure, comme dans la langue populaire *ma tante* signifie le prêt sur gage.

— Ne t'inquiète pas, mon petit bijou, dit Blondet à Florine en lui tapotant ses épaules, je lui procurerai l'assistance de Massol, un avocat qui veut être garde des sceaux, de du Tillet, qui veut être député, de Finot, qui se trouve encore derrière un petit journal, et de Plantin, qui veut être maître des requêtes et qui trempe dans une Revue. Oui, je le sauverai de lui-même : nous convoquerons ici Émile Lousteau, qui fera le feuilleton, Claude Vignon qui fera la haute critique; Félicien Vernou sera la femme de ménage du journal, l'avocat travaillera, du Tillet s'occupera de la Bourse et de l'Industrie, et nous verrons où

toutes ces volontés et ces esclaves réunis arriveront.

— A l'hôpital ou au ministère, où vont les gens ruinés de corps ou d'esprit, dit Raoul.

— Quand les traitez-vous?

— Ici, dit Raoul, dans cinq jours.

— Tu me diras la somme qu'il faudra? demanda simplement Florine.

— Mais l'avocat, mais du Tillet et Raoul ne peuvent pas s'embarquer sans chacun cent mille francs, dit Blondet. Le journal ira bien ainsi pendant dix-huit mois, le temps de s'élever ou de tomber à Paris.

Florine fit une petite moue d'approbation. Les deux amis montèrent dans un cabriolet pour aller racoler les convives, les plumes, les idées et les intérêts.

La belle actrice fit venir, elle, quatre riches marchands de meubles, de curiosités, de tableaux et de bijoux. Ces hommes entrèrent dans ce sanctuaire et y inventorièrent tout, comme si Florine était morte. Elle les menaça d'une vente publique au cas où ils serreraient leur conscience pour une meilleure occasion.

Elle venait, disait elle, de plaire à un lord anglais dans un rôle moyen âge, elle voulait placer toute sa fortune mobilière pour avoir l'air pauvre et se faire donner un magnifique hôtel qu'elle meublerait de façon à rivaliser les Rotschild.

Quoi qu'elle fît pour les entortiller, ils ne donnèrent que soixante et dix mille francs de toute cette défroque qui en valait cent cinquante mille. Florine n'en aurait pas voulu pour deux liards. Elle promit de livrer tout, le septième jour, pour quatre-vingt mille francs.

— A prendre ou à laisser, dit-elle.

Le marché fut conclu.

Quand les marchands eurent décampé, l'actrice sauta de joie comme les collines du roi David; elle fit mille folies, elle ne se croyait pas si riche.

Quand vint Raoul, elle joua la fâchée avec lui. Elle se dit abandonnée, elle avait réfléchi: les hommes ne passaient pas d'un parti à un autre, ni d'un théâtre à la chambre sans des raisons. Elle avait une rivale. Ce que c'est que l'instinct! Elle se fit jurer un amour éternel.

Cinq jours après, elle donna le repas le plus splendide du monde. Le journal fut baptisé chez elle dans des flots de vin et de plaisanteries, de serments de fidélité, de bon compagnonnage et de camaraderie sérieuse. Le nom, oublié maintenant comme le Libéral, le Communal, le Départemental, le Garde National, le Fédéral, l'Impartial, fut quelque chose en *al* qui dut aller fort mal.

Après les nombreuses descriptions d'orgies qui marquèrent cette phase littéraire, où il s'en fit si peu dans les mansardes où elles furent écrites, il est difficile de pouvoir peindre celle de Florine. Un mot seulement. A trois heures après minuit, Florine put se déshabiller et se coucher comme si elle eût été seule, quoique personne ne fût sorti. Ces flambeaux de l'époque dormaient comme des brutes.

Quand, de grand matin, les emballeurs, commissionnaires et porteurs vinrent enlever tout le luxe de la célèbre actrice, elle se mit à rire en voyant ces gens prendre ces illustrations comme de gros meubles et les poser sur les parquets. Ainsi s'en allèrent ces belles choses. Florine déporta tous ses souvenirs chez les marchands, où personne en passant ne put à leur aspect savoir ni où ni comment ces fleurs du luxe avaient été payées. On laissa par convention jusqu'au soir à Florine ses choses réservées, son lit, sa table, son service pour pouvoir faire déjeuner ses hôtes. Après s'être endormis sous les courtines élégantes de la richesse, les beaux esprits se réveillèrent dans les murs froids et démeublés de la misère, pleins de marques de clous, déshonorés par les bizarreries discordantes qui sont sous les tentures comme les ficelles derrière les décorations d'Opéra.

— Tiens! Florine, la pauvre fille, est saisie! cria Bixiou, un des convives. A vos poches! une souscription!

En entendant ces mots, l'assemblée fut sur pied. Toutes les poches vidées produisirent trente-sept francs, que Raoul apporta railleusement à la rieuse; l'heureuse courtisane souleva sa tête de dessus son oreiller, et montra sur le drap une masse de billets de banque, épaisse comme au temps où les oreillers des courtisanes pouvaient en rapporter autant, bon an mal an. Raoul appela Blondet.

— J'ai compris, dit Blondet. La friponne s'est exécutée sans nous le dire. Bien, mon petit ange!

Ce trait fit porter l'actrice en triomphe et en déshabillé dans la salle à manger, par les quelques amis qui restaient. L'avocat et les banquiers étaient partis. Le soir, Florine eut un succès étourdissant au théâtre. Le bruit de son sacrifice avait circulé dans la salle.

— J'aimerais mieux être applaudie pour mon talent, lui dit sa rivale au foyer.

— C'est un désir bien naturel chez une artiste qui n'est encore applaudie que pour sa bonté, lui répondit-elle.

Pendant la soirée, la femme de chambre de Florine l'avait installée au passage Sandrié dans l'appartement de Raoul. Le journaliste devait camper dans la maison où les bureaux du journal furent établis.

Telle était la rivale de la candide madame de Vandenesse. La fantaisie de Raoul unissait comme

par un anneau la comédienne à la comtesse; horrible nœud qu'une duchesse trancha, sous Louis XV, en faisant empoisonner la Le Couvreur, vengeance très-concevable quand on songe à la grandeur de l'offense.

VI

L'AMOUR AUX PRISES AVEC LE MONDE.

Florine ne gêna pas les débuts de la passion de Raoul. Elle prévit des mécomptes d'argent dans la difficile entreprise où il se jetait, et voulut un congé de six mois. Raoul conduisit vivement la négociation et la fit réussir de manière à se rendre encore plus cher à Florine. Avec le bon sens du paysan de la fable de la Fontaine, qui assure le dîner pendant que les patriciens devisent, l'actrice alla couper des fagots en province et à l'étranger, pour entretenir l'homme célèbre pendant qu'il donnait la chasse au pouvoir.

Jusqu'à présent, peu de peintres ont abordé le tableau de l'amour comme il est dans les hautes sphères sociales, plein de grandeurs et de misères secrètes, terrible en ses désirs réprimés par les plus sots, par les plus vulgaires accidents, rompu souvent par la lassitude. Peut-être le verra-t-on ici par quelques échappées.

Dès le lendemain du bal donné par lady Dudley, sans avoir fait ni reçu la plus timide déclaration, Marie se croyait aimée de Raoul selon le programme de ses rêves, et Raoul se savait choisi pour amant par Marie. Quoique ni l'un ni l'autre ne fussent arrivés à ce déclin où les hommes et les femmes abrégent les préliminaires, tous deux allèrent rapidement au but. Raoul, rassasié de jouissances, tendait au monde idéal; tandis que Marie, à qui la pensée d'une faute était loin de venir, n'imaginait pas qu'elle pût en sortir. Ainsi aucun amour ne fut, en fait, plus innocent ni plus pur que l'amour de Raoul et de Marie; mais aucun ne fut plus emporté ni plus délicieux en pensée.

La comtesse avait été prise par des idées dignes du temps de la chevalerie, mais complétement modernisées. Dans l'esprit de son rôle, la répugnance de son mari pour Nathan n'était plus un obstacle à son amour. Moins Raoul eût mérité d'estime, plus elle eût été grande. La conversation enflammée du poëte avait eu plus de retentissement dans son sein que dans son cœur. La charité s'était éveillée à la voix du désir. Cette reine des vertus sanctionna presque aux yeux de la comtesse les émotions, les plaisirs, l'action violente de l'amour. Elle trouva beau d'être une providence humaine pour Raoul. Quelle douce pensée! soutenir de sa main blanche et faible ce colosse dont elle ne voyait pas les pieds d'argile, jeter la vie où elle manquait, être secrètement la créatrice d'une grande fortune, aider un homme de génie à lutter avec le sort et à le dompter, lui broder son écharpe pour le tournoi, lui procurer des armes, lui donner l'amulette contre les sortiléges et le baume pour les blessures! Chez une femme élevée comme le fut Marie, religieuse et noble comme elle, l'amour devait être une voluptueuse charité. De là vint la raison de sa hardiesse. Les sentiments purs se compromettent avec un superbe dédain qui ressemble à l'impudeur des courtisanes.

Dès que, par une captieuse distinction, elle fut sûre de ne point entamer la foi conjugale, la comtesse s'élança donc pleinement dans le plaisir d'aimer Raoul. Les moindres choses de la vie lui parurent alors charmantes. Son boudoir où elle penserait à lui, elle en fit un sanctuaire. Il n'y eut pas jusqu'à sa jolie écritoire qui ne réveillât dans son âme les mille plaisirs de la correspondance, elle allait avoir à lire, à cacher des lettres, à y répondre.

La toilette, cette magnifique poésie de la vie féminine, épuisée ou méconnue par elle, reparut douée d'une magie inaperçue jusqu'alors. La toilette devint tout à coup pour elle ce qu'elle est pour toutes les femmes, une manifestation constante de la pensée intime, un langage, un symbole. Combien de jouissances dans une parure méditée pour *lui* plaire, pour *lui* faire honneur! Elle se livra très-naïvement à ces adorables gentillesses qui occupent tant la vie des Parisiennes, et qui donnent d'amples significations à tout ce que vous voyez chez elles, en elles, sur elles. Bien peu de femmes courent chez les marchands de soieries, chez les modistes, chez les bons faiseurs dans leur seul intérêt. Vieilles, elles ne songent plus à se parer. Lorsqu'en vous promenant, vous verrez une figure arrêtée pendant un instant devant la glace d'une montre, examinez-la bien.

— Me trouverait-il mieux avec ceci? est une phrase écrite sur les fronts éclaircis, dans les yeux éclatants d'espoir, dans le sourire qui badine sur les lèvres.

Le bal de lady Dudley avait eu lieu un samedi soir; le lundi, la comtesse vint à l'Opéra, poussée par la certitude d'y voir Raoul.

Raoul était en effet planté sur un des escaliers qui descendent aux stalles d'amphithéâtre. Il baissa les yeux quand la comtesse entra dans sa loge. Avec quelles délices madame de Vandenesse remarqua le soin nouveau que son amant avait mis à sa toilette! Ce contempteur des lois de l'élégance

montrait une chevelure soignée où les parfums reluisaient dans les mille contours des boucles; son gilet obéissait à la mode, son col était bien noué, sa chemise offrait des plis irréprochables. Sous le gant, jaune suivant l'ordonnance en vigueur, les mains lui semblèrent très-blanches. Raoul tenait les bras croisés sur sa poitrine, comme s'il posait pour son portrait, magnifique d'indifférence pour toute la salle, plein d'impatience mal contenue. Quoique baissés, ses yeux semblaient tournés vers l'appui de velours rouge où s'allongeait le bras de Marie. Félix, assis dans l'autre coin de la loge, tournait alors le dos à Nathan. La spirituelle comtesse s'était placée de manière à plonger sur la colonne où s'adossait Raoul. Donc en un moment, Marie avait fait abjurer à cet homme d'esprit son cynisme en fait de vêtement. La plus vulgaire comme la plus haute femme est enivrée en voyant la première proclamation de son pouvoir dans quelqu'une de ces métamorphoses. Tout changement est un aveu de servage.

— Elles avaient raison, il y a bien du bonheur à être comprise, se dit-elle en pensant à ses détestables institutrices.

Quand les deux amants eurent embrassé la salle par ce rapide coup d'œil qui voit tout, ils échangèrent un regard d'intelligence. Ce fut pour l'un et l'autre comme si quelque rosée céleste eût rafraîchi leurs cœurs brûlés par l'attente.

— Je suis là depuis une heure dans l'enfer et maintenant les cieux s'entr'ouvrent, disaient les yeux de Raoul.

— Je te savais là, mais suis-je libre? disaient les yeux de la comtesse.

Les voleurs, les espions, les amants, les diplomates, enfin tous les esclaves connaissent seuls les ressources et les jouissances du regard. Eux seuls savent tout ce qu'il tient d'intelligence, de douceur, d'esprit, de colère et de scélératesse dans les modifications de cette lumière chargée d'âme.

Raoul sentit son amour regimber sous les éperons de la nécessité, grandir à la vue des obstacles. Entre la marche sur laquelle il perchait et la loge de la comtesse Félix de Vandenesse, il y avait à peine trente pieds, et il lui était impossible d'annuler cet intervalle. A un homme plein de fougue et qui jusqu'alors avait trouvé peu d'espace entre un désir et le plaisir, cet abîme de pied ferme, mais infranchissable, inspirait le désir de sauter jusqu'à la comtesse par un bond de tigre. Dans un paroxysme de rage, il essaya de tâter le terrain. Il salua visiblement la comtesse qui répondit par une de ces légères inclinations de tête, pleines de mépris, avec lesquelles les femmes ôtent à leurs adorateurs l'envie de recommencer. Le comte Félix se tourna pour voir qui s'adressait à sa femme; il aperçut Nathan, ne le salua point, parut lui demander compte de son audace, et se retourna lentement en disant quelque phrase par laquelle il approuvait sans doute les faux dédains de la comtesse. La porte de la loge était évidemment fermée à Nathan, qui jeta sur Félix un regard terrible. Ce regard, tout le monde l'eût interprété par un des mots de Florine :

« Toi, tu ne pourras bientôt plus mettre ton chapeau! »

Madame d'Espard, l'une des femmes les plus impertinentes de ce temps, avait tout vu de sa loge; elle éleva la voix en disant quelque insignifiant bravo. Raoul, au-dessus de qui elle était, finit par se retourner, il la salua et reçut d'elle un gracieux sourire qui semblait si bien lui dire : « Si l'on vous chasse de là venez ici, » que Raoul quitta sa colonne et vint faire une visite à madame d'Espard. Il avait besoin de se montrer là pour apprendre à ce petit monsieur de Vandenesse que la célébrité valait la noblesse, et que devant Nathan toutes les portes armoriées tournaient sur leurs gonds. La marquise l'obligea de s'asseoir en face d'elle, sur le devant. Elle voulait lui donner la question.

— Madame Félix de Vandenesse est ravissante ce soir, lui dit-elle en le complimentant de cette toilette comme d'un livre qu'il aurait publié la veille.

— Oui, dit Raoul avec indifférence, les marabouts lui vont à merveille; mais elle y est bien fidèle, elles les avait avant-hier, ajouta-t-il d'un air dégagé, pour répudier par cette critique la charmante complicité dont l'accusait la marquise.

— Vous connaissez le proverbe? répondit-elle. Il n'y a pas de bonne fête sans lendemain.

Au jeu des reparties, les célébrités littéraires ne sont pas toujours aussi fortes que les marquises. Raoul prit le parti de faire la bête, dernière ressource des gens d'esprit.

— Le proverbe est vrai pour moi, dit-il en regardant la marquise d'un air galant.

— Mon cher, votre mot vient trop tard pour que je l'accepte, répliqua-t-elle en riant. Ne soyez pas si bégueule! Allons, vous avez trouvé hier matin, au bal, madame de Vandenesse charmante en marabouts; elle le sait, elle les a remis pour vous. Elle vous aime, vous l'adorez; c'est un peu prompt, mais je ne vois là rien que de très-naturel. Si je me trompais, vous ne tordriez pas l'un de vos gants comme un homme qui enrage d'être à côté de moi, au lieu de se trouver dans la loge de son idole, dont il vient d'être repoussé par un dédain officiel, et de s'entendre dire tout bas ce qu'il voudrait entendre dire très-haut.

Raoul tortillait en effet un de ses gants et montrait une main étonnamment blanche.

— Elle a obtenu de vous, dit-elle en regardant fixement cette main de la façon la plus impertinente, des sacrifices que vous ne faisiez pas à la société. Elle doit être ravie de son succès, elle en sera sans doute un peu vaine, mais, à sa place, je le serais peut-être davantage. Elle n'était que femme d'esprit, elle va passer femme de génie. Vous allez nous la peindre dans quelque livre délicieux comme vous savez les faire. Mon cher, n'y oubliez pas Vandenesse ; faites cela pour moi. Vraiment, il est trop sûr de lui. Je ne passerais pas cet air radieux au Jupiter Olympien, le seul dieu mythologique exempt, dit-on, de tout accident.

— Madame, s'écria Raoul, vous me douez d'une âme bien basse, si vous me supposez capable de trafiquer de mes sensations, de mon amour. Je préférerais à cette lâcheté littéraire la coutume anglaise de passer une corde au cou d'une femme et de la mener au marché.

— Mais je connais Marie, elle vous le demandera.

— Elle en est incapable ! dit Raoul avec chaleur.

— Vous la connaissez donc bien ?

Nathan se mit à rire de lui-même, de lui, faiseur de scènes, qui s'était laissé prendre à un jeu de scène.

— La comédie n'est plus là, dit-il en montrant la rampe, elle est chez vous.

Il prit sa lorgnette et se mit à examiner la salle par contenance.

— M'en voulez-vous ? dit la marquise en le regardant de côté. N'aurais-je pas toujours eu votre secret ? Nous ferons facilement la paix. Venez chez moi, je reçois tous les mercredis, la chère comtesse ne manquera pas une soirée dès qu'elle vous y trouvera. J'y gagnerai. Quelquefois je la vois entre quatre et cinq heures, je serai bonne femme, je vous joins au petit nombre de favoris que j'admets à cette heure.

— Hé bien, dit Raoul, voyez comme est le monde, on vous disait méchante.

— Moi ! dit-elle, je le suis à propos. Ne faut-il pas se défendre ? Mais votre comtesse, je l'adore, vous en serez content, elle est charmante ; et puis vous serez le premier dont le nom sera gravé dans son cœur avec cette joie enfantine qui porte tous les amoureux, même les caporaux, à graver leur chiffre sur l'écorce des arbres. Le premier amour d'une femme est un fruit délicieux. Voyez-vous, plus tard il y a de la science dans nos tendresses, dans nos soins. Une vieille femme comme moi peut tout dire, elle ne craint plus rien, pas même un journaliste. Eh bien ! dans l'arrière-saison nous savons vous rendre heureux ; mais quand nous commençons à aimer nous sommes heureuses, et nous vous donnons ainsi mille plaisirs d'orgueil ; chez nous tout est alors d'un inattendu ravissant, le cœur est plein de naïveté. Vous êtes trop poëte pour ne pas préférer les fleurs aux fruits. Je vous attends dans six mois d'ici.

Raoul, comme tous les criminels, entra dans le système des dénégations ; mais c'était donner des armes à cette rude jouteuse, il fut bientôt empêtré dans les nœuds coulants de la plus spirituelle, de la plus dangereuse de ces conversations où excellent les Parisiennes ; il craignait de se laisser surprendre des aveux dont la marquise aurait fait aussitôt le sujet de ses moqueries, et il se retira prudemment en voyant entrer lady Dudley.

— Hé bien, dit l'Anglaise à la marquise, où en sont-ils ?

— Ils s'aiment à la folie. Nathan vient de me le dire.

— Je l'aurais voulu plus laid, répondit lady Dudley, qui jeta sur le comte Félix un regard de vipère. D'ailleurs, il est bien ce que je le voulais, il est fils d'un brocanteur juif, mort en banqueroute dans les premiers jours de son mariage ; mais sa mère était catholique, elle en a malheureusement fait un chrétien.

Cette origine, que Nathan cacha avec tant de soin, lady Dudley venait de l'apprendre ; elle jouissait d'avance du plaisir qu'elle aurait à tirer de là quelque terrible épigramme contre Vandenesse.

— Et moi qui viens de l'inviter à venir chez moi ! dit la marquise.

— Ne l'ai-je pas reçu hier ? répondit lady Dudley. Il y a, mon ange, des plaisirs qui nous coûtent bien cher.

La nouvelle de la passion mutuelle de Raoul et de madame de Vandenesse circula dans le monde pendant cette soirée, non sans exciter des réclamations et des incrédulités ; mais la comtesse fut défendue par ses amies lady Dudley, mesdames d'Espard et de Manerville avec une maladroite chaleur qui put donner quelque créance à ce bruit.

Vaincu par la nécessité, Raoul alla le mercredi soir chez la marquise d'Espard. Il y trouva la bonne compagnie qui y venait. Comme Félix n'accompagna point sa femme, Raoul put échanger avec Marie quelques phrases plus expressives par leur accent que par les idées. La comtesse, mise en garde contre la médisance par madame Octave de Camps, avait compris l'importance de sa situation en face du monde, et la fit comprendre à Raoul.

Au milieu de cette belle assemblée, l'un et l'autre eurent donc pour tout plaisir ces sensations alors si profondément savourées que donnent les idées,

la voix, les gestes, l'attitude d'une personne aimée. L'âme s'accroche violemment à des riens. Quelquefois les yeux s'attachent de part et d'autre sur le même objet en y incrustant, pour ainsi dire, une pensée prise, reprise et comprise. On admire pendant une conversation le pied légèrement avancé, la main qui palpite, les doigts occupés à quelque bijou frappé, laissé, tourmenté d'une manière significative. Ce ne sont plus ni les idées, ni le langage, mais les choses qui parlent; elles parlent tant, que souvent un homme épris laisse à d'autres le soin d'apporter une tasse, le sucrier pour le thé, le *je ne sais quoi* que demande la femme qu'il aime, de peur de montrer son trouble à des yeux qui semblent ne rien voir et voient tout. Des myriades de désirs, de souhaits insensés, de pensées violentes passent étouffées dans les regards. Là, les serrements de main dérobés aux mille yeux d'argus acquièrent l'éloquence d'une longue lettre et la volupté d'un baiser. L'amour se grossit alors de tout ce qu'il se refuse, il s'appuie sur tous les obstacles pour se grandir. Enfin ces barrières, plus souvent maudites que franchies, sont hachées et jetées au feu pour l'entretenir. Là, les femmes peuvent mesurer l'étendue de leur pouvoir dans la petitesse à laquelle arrive un immense amour qui se replie sur lui-même, se cache dans un regard altéré, dans une contraction nerveuse, derrière une banale formule de politesse. Combien de fois, sur la dernière marche d'un escalier, n'a-t-on pas récompensé par un seul mot les tourments inconnus, le langage insignifiant de toute une soirée!

Raoul, homme peu soucieux du monde, lâcha sa colère dans le discours, et fut étincelant. Chacun entendit les rugissements inspirés par la contrariété que les artistes savent si peu supporter. Cette fureur à la Roland, cet esprit qui cassait, brisait tout en se servant de l'épigramme comme d'une massue, enivra Marie et amusa le cercle comme si l'on eût vu quelque taureau bardé de banderoles en fureur dans un cirque espagnol.

— Tu auras beau tout abattre, tu ne feras pas la solitude autour de toi, lui dit Blondet.

Ce mot rendit à Raoul sa présence d'esprit, il cessa de donner son irritation en spectacle.

La marquise vint lui offrir une tasse de thé et dit assez haut pour que madame de Vandenesse entendît : — Vous êtes vraiment bien amusant, venez donc quelquefois me voir à quatre heures.

Raoul s'offensa du mot *amusant,* quoiqu'il eût été pris pour servir de passe-port à l'invitation. Il se mit à écouter comme ces acteurs qui regardent la salle au lieu d'être en scène. Blondet eut pitié de lui.

— Mon cher, lui dit-il en l'emmenant dans un coin, tu te tiens dans le monde comme si tu étais chez Florine. Ici, l'on ne s'emporte jamais, on ne fait pas de longs articles, on dit de temps en temps un mot spirituel, on prend un air calme au moment où l'on éprouve le plus d'envie de jeter les gens par les fenêtres; on raille doucement, on feint de distinguer la femme que l'on adore, et l'on ne roule pas comme un âne au milieu du grand chemin. Ici, mon cher, on aime suivant la formule. Ou enlève madame de Vandenesse, ou montre-toi gentilhomme. Tu es trop l'amant d'un de tes livres.

Nathan écoutait la tête baissée : il était comme un lion pris dans des toiles.

— Je ne remettrai jamais les pieds ici, dit-il. Cette marquise de papier mâché me vend son thé trop cher. Amusant! Je comprends maintenant pourquoi Saint-Just guillotinait tout ce monde-là!

— Tu y reviendras demain.

Blondet avait dit vrai. Les passions sont aussi lâches que cruelles. Le lendemain, après avoir longtemps flotté entre : J'irai, je n'irai pas, Raoul quitta ses associés au milieu d'une discussion importante et courut au faubourg Saint-Honoré, chez madame d'Espard.

En voyant entrer le brillant cabriolet de Rastignac pendant qu'il payait son cocher à la porte, la vanité de Nathan fut blessée; il résolut d'avoir un élégant cabriolet et le tigre obligé.

L'équipage de la comtesse était dans la cour. A cette vue, le cœur de Raoul se gonfla de plaisir. Marie marchait sous la pression de ses désirs avec la régularité d'une aiguille d'horloge animée par son ressort.

Elle était au coin de la cheminée, dans le petit salon, étendue dans un fauteuil. Au lieu de regarder Nathan quand on l'annonça, elle le contempla dans la glace, sûre que la maîtresse de la maison se tournerait vers lui. Traqué comme il l'est dans le monde, l'amour est obligé d'avoir recours à ces petites ruses : il donne la vie aux miroirs, aux manchons, aux éventails, à une foule de choses dont l'utilité n'est pas tout d'abord démontrée et dont beaucoup de femmes usent sans s'en servir.

— Monsieur le ministre, dit madame d'Espard en s'adressant à Nathan et lui présentant de Marsay par un regard, soutenait, au moment où vous entriez, que les royalistes et les républicains s'entendent; vous devez en savoir quelque chose, vous?

— Quand cela serait, dit Raoul, où est le mal? Nous haïssons le même objet, nous sommes d'accord dans notre haine, nous différons dans notre amour. Voilà tout.

— Cette alliance est au moins bizarre, dit de Marsay en enveloppant d'un coup d'œil la comtesse Félix et Raoul.

— Elle ne durera pas, dit Rastignac, qui pensait un peu trop à la politique comme tous les nouveaux parvenus.

— Qu'en dites-vous, ma chère amie? demanda madame d'Espard à la comtesse.

— Je n'entends rien à la politique.

— Vous vous y mettrez, madame, dit de Marsay, et vous serez alors doublement notre ennemie.

Nathan et Marie ne comprirent le mot que quand de Marsay fut parti. Rastignac le suivit et madame d'Espard les accompagna jusqu'à la porte de son premier salon. Les deux amants ne pensèrent plus aux épigrammes du ministre, ils se voyaient riches de quelques minutes. Marie tendit sa main vivement dégantée à Raoul qui la prit et la baisa comme s'il n'avait eu que dix-huit ans. Les yeux de la comtesse exprimaient une noble tendresse si entière que Raoul eut aux yeux cette larme que trouvent toujours les hommes nerveux à leur service.

— Où vous voir, où pouvoir vous parler? dit-il. Je mourrais, s'il fallait toujours déguiser ma voix, mon regard, mon cœur, mon amour.

Émue par cette larme, Marie promit d'aller se promener au bois toutes les fois que le temps ne serait pas détestable. Cette promesse causa plus de bonheur à Raoul que ne lui en avait donné Florine pendant cinq ans.

— J'ai tant de choses à vous dire! Je souffre tant du silence auquel nous sommes condamnés!

La comtesse le regardait avec ivresse sans pouvoir répondre, quand la marquise rentra.

— Comment, vous n'avez rien su répondre à de Marsay, dit-elle en entrant.

— On doit respecter les morts, répondit Raoul. Ne voyez-vous pas qu'il expire. Rastignac est son garde-malade, il espère être mis sur le testament.

La comtesse feignit d'avoir des visites à faire et voulut sortir pour ne pas se compromettre. Pour ce quart d'heure, Raoul avait sacrifié son temps le plus précieux et ses intérêts les plus palpitants.

Marie ignorait encore les détails de cette vie d'oiseau sur la branche, mêlée aux affaires les plus compliquées, au travail le plus exigeant. Quand deux êtres unis par un éternel amour mènent une vie resserrée chaque jour par les nœuds de la confidence, par l'examen en commun des difficultés surgies, quand deux cœurs échangent le soir ou le matin leurs regrets comme la bouche échange les soupirs, s'attendent dans les mêmes anxiétés, palpitent ensemble à la vue d'un obstacle, tout compte alors; une femme sait combien d'amour dans un retard évité, combien d'efforts dans une course rapide, elle s'occupe, va, vient, espère, s'agite avec l'homme occupé, tourmenté. Ses murmures, elle les adresse aux choses, elle ne doute pas, elle connaît et apprécie les détails de la vie. Mais au début d'une passion où tant d'ardeur, de défiances, d'exigences, se déploient, où l'on ne se sait ni l'un ni l'autre; mais auprès des femmes oisives, à la porte desquelles l'amour doit être toujours en faction; mais auprès de celles qui s'exagèrent leur dignité et veulent être obéies en tout, même quand elles ordonnent une faute à ruiner un homme, l'amour comporte à Paris, dans notre époque, des travaux impossibles.

Les femmes du monde sont restées sous l'empire des traditions du dix-huitième siècle, où chacun avait une position sûre et définie. Peu de femmes connaissent les embarras de l'existence chez la plupart des hommes, qui tous ont une position à se faire, une gloire en train, une fortune à consolider. Aujourd'hui, les gens dont la fortune est assise se comptent, les vieillards seuls ont le temps d'aimer, les jeunes gens rament sur les galères de l'ambition comme y ramait Nathan.

Les femmes ne sont pas encore résignées à ce changement dans les mœurs; elles prêtent le temps qu'elles ont de trop à ceux qui n'en ont pas assez; elles n'imaginent pas d'autres occupations, d'autre but que les leurs. Quand l'amant aurait vaincu l'hydre de Lerne pour arriver, il n'a pas le moindre mérite; tout s'efface devant le bonheur de le voir, elles ne lui savent gré que de leurs émotions, sans s'informer de ce qu'elles coûtent. Si elles ont inventé dans leurs heures oisives un de ces stratagèmes qu'elles ont à commandement, elles le font briller comme un bijou. Vous avez tordu les barres de fer de quelque nécessité, tandis qu'elles chaussaient la mitaine, endossaient le manteau d'une ruse; à elles la palme, et ne la leur disputez point. Elles ont raison d'ailleurs : comment ne pas tout briser pour une femme qui brise tout pour vous? Elles exigent autant qu'elles donnent.

Raoul aperçut en revenant combien il lui serait difficile de mener de front un amour dans le monde, le char à dix chevaux du journalisme, ses pièces au théâtre et ses affaires embourbées.

— Le journal sera détestable ce soir, dit-il en s'en allant; il n'y aura pas d'article de moi, et pour un second numéro encore!

Madame Félix de Vandenesse alla trois fois au bois de Boulogne sans y voir Raoul; elle revenait désespérée, inquiète. Nathan ne voulait pas s'y montrer autrement que dans l'éclat d'un prince de la presse. Il employa toute la semaine à chercher deux chevaux, un cabriolet et un tigre convenable, à convaincre ses associés de la nécessité d'épargner un temps aussi précieux que le sien, et à faire imputer

son équipage sur les frais généraux du journal. Ses associés, Massol et du Tillet, accédèrent si complaisamment à sa demande qu'il les trouva les meilleurs enfants du monde.

Sans ce secours, la vie eût été impossible pour Raoul; elle devint d'ailleurs si rude, quoique mélangée par les plaisirs les plus délicats de l'amour idéal, que beaucoup de gens, même les mieux constitués, n'eussent pu suffire à de telles dissipations. Une passion violente et heureuse prend déjà beaucoup de place dans une existence ordinaire; mais quand elle s'attaque à une femme posée comme madame de Vandenesse, elle devait dévorer la vie d'un homme occupé comme Raoul.

Voici les obligations que sa passion inscrivait avant toutes les autres.

Il lui fallait se trouver presque chaque jour à cheval au bois de Boulogne, entre deux et trois heures, dans la tenue du plus fainéant gentleman. Il apprenait là dans quelle maison, à quel théâtre, il reverrait, le soir, madame de Vandenesse. Il ne quittait les salons que vers minuit, après avoir happé quelques phrases longtemps attendues, quelques bribes de tendresse dérobées sous la table, entre deux portes, ou en montant en voiture. La plupart du temps, Marie, qui l'avait lancé dans le grand monde, le faisait inviter à dîner dans certaines maisons où elle allait. N'était-ce pas tout simple? Par orgueil, entraîné par sa passion, Raoul n'osait parler de ses travaux. Il devait obéir aux volontés les plus capricieuses de cette innocente souveraine, et suivre les débats parlementaires, le torrent de la politique, veiller à la direction du journal et mettre en scène deux pièces dont il attendait les recettes. Il suffisait que madame Vandenesse fît une petite moue quand il voulait se dispenser d'être à un bal, à un concert, à une promenade pour qu'il sacrifiât ses intérêts à son plaisir. En quittant le monde, entre une heure et deux heures du matin, il revenait travailler jusqu'à huit ou neuf heures, il dormait à peine, se réveillait pour concerter les opinions du journal avec les gens influents de son parti, pour débattre les mille et une affaires intérieures. Le journalisme touche à tout dans cette époque, à l'industrie, aux intérêts publics et privés, aux entreprises nouvelles, à tous les amours-propres de la littérature et à ses produits. Quand harassé, fatigué, Nathan courait de son bureau de rédaction au théâtre, du théâtre à la chambre, de la chambre chez quelques créanciers, il devait se présenter calme, heureux devant Marie, galoper à sa portière avec le laisser aller d'un homme sans soucis et qui n'a d'autres fatigues que celles du bonheur.

Quand pour prix de tant de dévouements ignorés, il n'eut que les plus douces paroles, les certitudes les plus mignonnes d'un attachement éternel, d'ardents serrements de main obtenus pendant quelques secondes de solitude, des mots passionnés en échange des siens, il trouva quelque duperie à laisser ignorer le prix dont il payait ces menus suffrages, auraient dit nos pères. L'occasion de s'expliquer ne se fit pas attendre.

Dans une belle journée du mois d'avril, la comtesse accepta le bras de Nathan dans un endroit écarté du bois de Boulogne, elle avait à lui faire une de ces jolies querelles à propos de ces riens avec lesquels les femmes savent bâtir des montagnes. Au lieu de l'accueillir le sourire sur les lèvres, le front illuminé par le bonheur, les yeux animés de quelque pensée fine et gaie, elle se montra grave et sérieuse.

— Qu'avez-vous? lui dit Nathan.

— Ne vous occupez pas, dit-elle, de ces riens, vous devez savoir que les femmes sont des enfants...

— Vous aurais-je déplu?

— Serais-je ici?

—Mais vous ne me souriez pas? vous ne paraissez pas heureuse de me voir?

— Je vous boude, n'est-ce pas? dit-elle en le regardant de cet air soumis par lequel les femmes se posent en victimes.

Nathan fit quelques pas dans une appréhension qui lui serrait le cœur et l'attristait.

— Ce sera, dit-il après un moment de silence, quelques-unes de ces craintes frivoles, de ces soupçons nuageux que vous mettez au-dessus des plus grandes choses de la vie? vous avez l'art de faire pencher le monde en y jetant un brin de paille, un fétu!

— De l'ironie! dit-elle. Je m'y attendais.

Elle baissa la tête.

— Marie, ne vois-tu pas, mon ange, que j'ai dit ces paroles pour t'arracher ton secret?

—Mon secret sera toujours un secret même après avoir été confié.

— Eh bien, dis?...

— Je ne suis pas aimée, reprit-elle en lui jetant ce regard oblique et fin par lequel les femmes interrogent si malicieusement l'homme qu'elles veulent tourmenter.

— Pas aimée? s'écrie Nathan.

— Oui, vous vous occupez de trop de choses, que suis-je au milieu de ce mouvement? oubliée à tout propos; hier, je suis venue au bois, je vous ai attendu.

— Mais...

— J'avais mis une nouvelle robe pour vous, vous n'êtes pas venu, où étiez-vous?

— Mais...

—Je ne le savais pas. Je vais chez madame d'Espard, je ne vous y trouve point.

— Mais...

— Le soir, à l'Opéra, mes yeux n'ont pas quitté le balcon? Chaque fois que la porte s'ouvrait, c'étaient des palpitations à me briser le cœur.

— Mais...

— Quelle soirée! Vous ne vous doutez pas de ces tempêtes du cœur.

— Mais...

— La vie s'use à ces émotions...

— Mais...

— Hé bien ? dit-elle.

— Oui, la vie s'use, dit Nathan, et vous aurez en quelques mois dévoré la mienne. Vos reproches insensés m'arrachent aussi mon secret, dit-il. Ah! vous n'êtes pas aimée! Vous l'êtes trop!

Il peignit vivement sa situation, raconta ses veilles, détailla ses obligations à heure fixe, la nécessité de réussir, les insatiables exigences d'un journal où l'on était tenu de juger, avant tout le monde, les événements sans se tromper, sous peine de perdre son pouvoir ; combien d'études rapides sur les questions qui passaient aussi rapidement que des nuages à cette époque dévorante !

Raoul eut tort en un moment. La marquise d'Espard le lui avait dit, rien de plus naïf qu'un premier amour. Il se trouva bientôt que la comtesse était coupable d'aimer trop. Une femme aimante répond à tout avec une jouissance, avec un aveu ou un plaisir.

En voyant se dérouler cette vie immense, la comtesse fut saisie d'admiration. Elle avait fait Nathan très-grand, elle le trouva sublime. Elle s'accusa d'aimer trop, le pria de venir à ses heures, elle aplatit ses travaux d'ambitieux par un regard levé vers le ciel. Elle attendrait! Désormais elle sacrifierait ses jouissances. Elle voulait être un marchepied, elle était un obstacle, elle pleura de désespoir.

— Les femmes, dit-elle les larmes aux yeux, ne peuvent donc qu'aimer! Les hommes ont mille moyens d'agir ; nous autres, nous ne pouvons que penser, prier, adorer.

Tant d'amour voulait une récompense. Elle regarda, comme un rossignol qui veut descendre de sa branche à une source, si elle était seule dans la solitude, si le silence ne cachait aucun témoignage ; puis elle leva la tête vers Raoul, qui pencha la sienne, elle lui laissa prendre un baiser, le premier, le seul qu'elle devait donner en fraude. Elle se sentit plus heureuse en ce moment qu'elle ne l'avait été depuis cinq années. Raoul trouva toutes ses peines payées. Ils marchaient sans trop savoir où, sur le chemin d'Auteuil à Boulogne ; ils furent obligés de revenir à leurs voitures en allant de ce pas égal et cadencé que connaissent tous les amants. Raoul avait foi dans ce baiser livré avec la facilité décente que donne la sainteté du sentiment. Tout le mal venait du monde et non de cette femme si entièrement à lui. Raoul ne regretta plus les tourments de sa vie enragée que Marie devait oublier au feu de son premier désir, comme toutes les femmes qui ne voient pas à toute heure les terribles débats de ces existences exceptionnelles. En proie à cette admiration reconnaissante qui distingue la passion de la femme, Marie courait d'un pas délibéré, leste, sur le sable fin d'une contre-allée, disant, comme Raoul, peu de paroles, mais senties et portant coup. Le ciel était pur, les gros arbres bourgeonnaient et quelques pointes vertes animaient leurs mille pinceaux bruns. Les arbustes, les bouleaux, les saules, les peupliers, montraient leur premier, leur tendre feuillage encore diaphane. Aucune âme ne résiste à de pareilles harmonies. L'amour expliquait la nature à la comtesse, comme il lui avait expliqué la société.

— Je voudrais que vous n'eussiez jamais aimé que moi! dit-elle.

— Votre vœu est réalisé, répondit Raoul. Nous nous sommes révélé l'un à l'autre le véritable amour.

Il disait vrai. En se posant devant ce jeune cœur en homme pur, Raoul s'était pris à ses phrases panachées de beaux sentiments. D'abord purement spéculatrice et vaniteuse, sa passion était devenue sincère. Il avait commencé par mentir, il finissait par dire vrai. Il y a d'ailleurs chez tout écrivain un sentiment difficilement étouffé qui le porte à l'admiration du beau moral. Enfin à force de faire des sacrifices, un homme s'intéresse à l'être qui les exige. Les femmes du monde, de même que les courtisanes, ont l'instinct de cette vérité ; peut-être même la pratiquent-elles sans la connaître. Aussi la comtesse, après son premier élan de reconnaissance et de surprise, fut-elle charmée d'avoir inspiré tant de sacrifices, d'avoir fait surmonter tant de difficultés. Elle était aimée d'un homme digne d'elle. Raoul ignorait à quoi l'engagerait sa fausse grandeur, les femmes ne permettent pas à leur amant de descendre de son piédestal. On ne pardonne pas à un dieu la moindre petitesse. Elle ne savait pas le mot de cette énigme que Raoul avait dit à ses amis au souper chez Véry. Parti des rangs inférieurs de la société, sa lutte avec les hommes et les choses avait occupé les dix premières années de sa jeunesse, il voulait être aimé par une des reines du beau monde. La vanité, sans laquelle l'amour est bien faible, a dit Champfort, soutenait sa passion et devait l'accroître de jour en jour.

— Vous pouvez me jurer, dit Marie, que vous n'êtes et ne serez jamais à aucune femme?

— Il n'y aurait pas plus de temps dans ma vie pour une autre femme, que de place dans mon cœur.

— Je vous crois, dit-elle.

Ils étaient arrivés dans l'allée où stationnaient les voitures, elle quitta son bras, il prit une attitude respectueuse comme s'il venait de la rencontrer, et l'accompagna chapeau bas jusqu'à sa voiture. Puis il la suivit par l'avenue Charles X en humant la poussière que faisait sa calèche, en regardant ses plumes en saule pleureur que le vent agitait en dehors.

Malgré les nobles renonciations de Marie, Raoul excité par sa passion se trouva partout où elle était. Il adorait l'air à la fois mécontent et heureux que prenait la comtesse pour le gronder sans le pouvoir en lui voyant dissiper ce temps dont il avait tant besoin. Elle prit la direction de ses travaux, elle lui intima des ordres formels sur l'emploi de ses heures, demeura chez elle pour lui ôter tout prétexte de dissipation. Elle lisait tous les matins le journal, et devint le héraut de la gloire d'Émile Lousteau, le feuilletoniste, qu'elle trouvait ravissant, de Félicien Vernou, de Claude Vignon, de tous les rédacteurs. Elle donna le conseil à Raoul de rendre justice à de Marsay quand il mourut, et lut avec ivresse le grand et bel éloge que Raoul fit du ministre mort, tout en blâmant son machiavélisme et sa haine pour les masses. Elle assista naturellement, à l'avant-scène du Gymnase, à la première représentation de la pièce sur laquelle Nathan comptait pour soutenir son entreprise et dont le succès parut immense. Elle fut la dupe des applaudissements à gages.

— Vous n'êtes pas venu dire adieu aux Italiens? demanda lady Dudley, chez laquelle elle se rendit après cette représentation.

— Non, je suis allée au Gymnase. On donnait une première représentation.

— Je ne puis souffrir le vaudeville, je suis pour cela comme Louis XIV pour les Téniers, dit lady Dudley.

— Moi, répondit madame d'Espard, je trouve qu'ils ont fait des progrès. Les vaudevilles sont aujourd'hui de charmantes comédies, pleines d'esprit, qui demandent beaucoup de talent, et je m'y amuse fort.

— Les acteurs sont d'ailleurs excellents, dit Marie. Ceux du Gymnase ont très-bien joué ce soir, la pièce leur plaisait, le dialogue est fin, spirituel.

— Comme celui de Beaumarchais, dit lady Dudley.

— Monsieur Nathan n'est point encore Molière, mais... dit madame d'Espard en regardant la comtesse.

— Il fait des vaudevilles, dit madame de Vandenesse.

— Et défait des ministères, reprit madame de Manerville.

La comtesse garda le silence, elle cherchait à répondre par des épigrammes acérées, elle se sentait le cœur agité par des mouvements de rage; elle ne trouva rien de mieux que dire : — Il en fera peut-être.

Toutes les femmes échangèrent un regard de mystérieuse intelligence. Quand madame de Vandenesse partit, Moïna de Saint-Héeren s'écria : — Mais elle adore Nathan!

— Elle ne fait pas de cachoteries, dit madame d'Espard.

Le mois de mai vint : Vandenesse emmena sa femme à sa terre, où elle ne fut consolée que par les lettres passionnées de Raoul, auquel elle écrivit tous les jours.

VII

LE SUICIDE.

L'absence de la comtesse aurait pu sauver Raoul du gouffre dans lequel il avait mis le pied, si Florine eût été près de lui; mais il était seul, au milieu d'amis devenus ses ennemis secrets dès qu'il avait manifesté l'intention de les dominer. Ses collaborateurs le haïssaient momentanément, prêts à lui tendre la main et à le consoler en cas de chute, prêts à l'adorer en cas de succès. Ainsi va le monde littéraire. On n'y aime que ses inférieurs; chacun est l'ennemi de quiconque tend à s'élever. Cette envie générale décuple les chances des gens médiocres, qui n'excitent ni l'envie ni le soupçon, font leur chemin à la manière des taupes, et, quelque sots qu'ils soient, se trouvent casés au *Moniteur* dans trois ou quatre places, au moment où les gens de talent se battent encore à la porte pour s'empêcher d'entrer.

La sourde inimitié de ces prétendus amis, que Florine aurait dépistée avec la science innée des courtisanes pour flairer le vrai dans mille hypothèses, n'était pas le plus grand danger de Raoul. Ses deux associés, Massol l'avocat et du Tillet le banquier, avaient médité d'atteler son ardeur au char dans lequel ils se prélassaient, de l'évincer dès qu'il serait hors d'état de nourrir le journal, ou de le priver de ce grand pouvoir au moment où ils

voudraient en user. Pour eux, Nathan représentait une certaine somme à dévorer, une force littéraire de la puissance de dix plumes à employer.

Massol, un de ces avocats qui prennent la faculté de parler indéfiniment pour de l'éloquence, qui possèdent le secret d'ennuyer en disant tout, la peste des assemblées où ils rapetissent toute chose, et qui veulent devenir des personnages à tout prix, ne tenait plus à être garde des sceaux; il en avait vu passer cinq à six en quatre ans, il s'était dégoûté de la simarre. Comme monnaie du portefeuille, il voulut une chaire dans l'instruction publique, une place au conseil d'État, le tout assaisonné de la croix de la Légion d'honneur. Du Tillet et le baron de Nucingen lui avaient garanti la croix et sa nomination de maître des requêtes s'il entrait dans leurs vues; il les trouva plus en position de réaliser leurs promesses que Nathan, et il leur obéissait aveuglément. Pour mieux abuser Raoul, ils lui laissaient exercer le pouvoir sans contrôle.

Du Tillet n'usait du journal que dans ses intérêts d'agiotage auxquels Raoul n'entendait rien; mais il avait déjà fait savoir par le baron de Nucingen à Rastignac que la feuille serait tacitement complaisante au pouvoir, sous la seule condition d'appuyer sa candidature en remplacement de monsieur de Nucingen, futur pair de France, et qui avait été élu dans une espèce de bourg pourri, un collége à peu d'électeurs, où le journal fut envoyé gratis à profusion.

Ainsi Raoul était joué par le banquier et par l'avocat, qui le voyaient avec un plaisir infini trônant au journal, y profitant de tous les avantages, percevant tous les fruits d'amour-propre ou autres. Nathan était enchanté d'eux; il les trouvait, comme lors de sa demande de fonds équestres, les meilleurs enfants du monde, il croyait les jouer. Jamais les hommes d'imagination, pour lesquels l'espérance est le fond de la vie, ne veulent se dire, qu'en affaires le moment le plus périlleux est celui où tout va selon leurs souhaits.

Ce fut un moment de triomphe dont Nathan profita d'ailleurs. Il se produisit dans le monde politique et financier. Du Tillet le présenta chez Nucingen. Madame de Nucingen accueillit Raoul à merveille, moins pour lui que pour madame de Vandenesse; mais quand elle lui toucha quelques mots de la comtesse, il crut faire merveille en faisant de Florine un paravent; il s'étendit avec une fatuité généreuse sur ses relations avec l'actrice, impossibles à rompre. Quitte-t-on un bonheur certain pour les coquetteries du faubourg Saint-Germain?

Nathan, joué par Nucingen et Rastignac, par du Tillet et Blondet, prêta son appui fastueusement aux doctrinaires pour la formation d'un de leurs cabinets éphémères. Puis, pour arriver pur aux affaires, il dédaigna par ostentation de se faire avantager dans quelques entreprises qui se formèrent à l'aide de sa feuille, lui qui ne regardait pas à compromettre ses amis, et à se comporter peu délicatement avec quelques industriels dans certains moments critiques. Ces contrastes, engendrés par sa vanité, par son ambition, se retrouvent dans beaucoup d'existences semblables. Le manteau doit être splendide pour le public, on prend du drap chez ses amis pour en boucher les trous.

Néanmoins, deux mois après le départ de la comtesse, Raoul eut un certain quart d'heure de Rabelais qui lui causa quelques inquiétudes au milieu de son triomphe. Du Tillet était en avance de cent mille francs. L'argent donné par Florine, le tiers de la première mise de fonds, avait été dévoré par le fisc, par les frais de premier établissement, qui furent énormes. Il fallait prévoir l'avenir. Le banquier favorisa l'écrivain en prenant pour cinquante mille francs de lettres de change à quatre mois. Du Tillet tenait ainsi Raoul par le licou de la lettre de change. Au moyen de ce supplément, les fonds du journal furent faits pour six mois. Aux yeux de quelques écrivains, six mois sont une éternité. D'ailleurs, à coups d'annonces, à force de voyageurs, en offrant des avantages illusoires aux abonnés, on en avait racolé deux mille. Ce demi-succès encourageait à jeter des capitaux dans un brasier. Encore un peu de talent, vienne un procès politique, une apparente persécution, et Raoul devenait un de ces condottieri modernes dont l'encre vaut aujourd'hui la poudre à canon d'autrefois.

Malheureusement, cet arrangement était pris quand Florine revint avec environ cinquante mille francs. Au lieu de se créer un fonds de réserve, Raoul, sûr du succès en le voyant nécessaire, humilié déjà d'avoir accepté l'argent de l'actrice, se sentant intérieurement grandi par son amour, ébloui par les captieux éloges de ses courtisans, abusa Florine sur sa position et la força d'employer cette somme à remonter sa maison. Dans les circonstances présentes, une magnifique représentation devenait une nécessité.

L'actrice, qui n'avait pas besoin d'être excitée, s'embarrassa de trente mille francs de dettes; Florine eut une délicieuse maison tout entière à elle, rue Pigale, où revint son ancienne société. La maison d'une fille posée comme Florine était un terrain neutre, très-favorable aux ambitieux politiques qui traitaient comme Louis XIV chez les Hollandais, sans Raoul, chez Raoul. Nathan avait réservé à l'actrice pour sa rentrée une pièce dont le principal rôle lui allait admirablement. Ce drame-vaude-

ville devait être l'adieu de Raoul au théâtre. Les journaux, à qui cette complaisance pour Raoul ne coûtait rien, préméditèrent une telle ovation à Florine, que la Comédie Française parla d'un engagement. Les feuilletons montraient dans Florine l'héritière de mademoiselle Mars.

Ce triomphe étourdit assez l'actrice pour l'empêcher d'étudier le terrain sur lequel marchait Nathan. Elle vécut dans un monde de fêtes et de festins. Reine de cette cour pleine de solliciteurs empressés autour d'elle, qui pour son livre, qui pour sa pièce, qui pour sa danseuse, qui pour son théâtre, qui pour son entreprise, qui pour une réclame; elle se laissait aller à tous les plaisirs du pouvoir de la presse, en y voyant l'aurore du crédit ministériel. A entendre ceux qui vinrent chez elle, Nathan était un grand homme politique. Nathan avait eu raison dans son entreprise, il serait député, certainement ministre quelque temps, comme tant d'autres. Les actrices disent rarement non à ce qui les flatte. Florine avait trop de talent dans le feuilleton pour se défier du journal et de ceux qui le faisaient. Elle connaissait trop peu le mécanisme de la presse pour s'inquiéter des moyens. Les filles de la trempe de Florine ne voient jamais que les résultats.

Quant à Nathan, il crut, dès lors, qu'à la prochaine session il arriverait aux affaires, avec deux anciens journalistes, dont l'un était alors ministre et cherchait à évincer ses collègues pour se consolider.

Après six mois d'absence, Nathan retrouva Florine avec plaisir et retomba nonchalamment dans ses habitudes. La lourde trame de cette vie, il la broda secrètement des plus belles fleurs de sa passion idéale et des plaisirs qu'y semait Florine. Ses lettres à Marie étaient des chefs-d'œuvre d'amour, de grâce et de style. Nathan en faisait la lumière de sa vie, il n'entreprenait rien sans consulter ce bon génie. Désolé d'être du côté populaire, il voulait par moments embrasser la cause de l'aristocratie; mais, malgré son habitude des tours de force, il voyait une impossibilité absolue à sauter de gauche à droite; il était plus facile de devenir ministre.

Les précieuses lettres de Marie étaient déposées dans un de ces portefeuilles à secret offerts par Huret ou Fichet, un de ces deux mécaniciens qui se battaient à coups d'annonces et d'affiches dans Paris à qui faisait les serrures les plus impénétrables et les plus discrètes. Ce portefeuille restait dans le nouveau boudoir de Florine où travaillait Raoul. Personne n'est plus facile à tromper qu'une femme à qui l'on a l'habitude de tout dire; elle ne se défie de rien, et croit tout voir et tout savoir. D'ailleurs, depuis son retour, l'actrice assistait à la vie de Nathan et n'y trouvait aucune irrégularité. Jamais elle n'eût imaginé que ce portefeuille, à peine entrevu, serré sans affectation, contînt des trésors d'amour, les lettres d'une rivale que, selon la demande de Raoul, la comtesse adressait au bureau du journal.

La situation de Nathan paraissait donc extrêmement brillante. Il avait beaucoup d'amis. Deux pièces faites en collaboration et qui venaient de réussir fournissaient à son luxe et lui ôtaient tout souci pour l'avenir. D'ailleurs, il ne s'inquiétait en aucune manière de sa dette envers du Tillet, son ami. Comment se défier d'un ami? disait-il, quand, en certains moments, Blondet se laissait aller à des doutes, entraîné par son habitude de tout analyser.

— Mais nous n'avons pas besoin de nous méfier de nos ennemis, disait Florine.

Nathan défendait du Tillet. Du Tillet était le meilleur, le plus facile, le plus probe des hommes.

Cette existence de danseur de corde sans balancier eût effrayé tout le monde, même un indifférent, s'il en eût pénétré le mystère; mais du Tillet la contemplait avec le stoïcisme et l'œil sec d'un parvenu; il y avait dans l'amicale bonhomie de ses procédés avec Nathan d'atroces railleries. Un jour, il lui serrait la main en sortant de chez Florine, et le regardait monter en cabriolet.

— Ça va au bois de Boulogne avec un train magnifique, dit-il à Lousteau, l'envieux par excellence, et ça sera peut-être dans six mois à Clichy.

— Lui, jamais, s'écria Lousteau. Florine est là.

— Qui te dit, mon petit, qu'il la conservera! Quant à toi, qui le vaux mille fois, tu seras sans doute notre rédacteur en chef dans six mois.

En octobre, les lettres de change échurent, du Tillet les renouvela gracieusement, mais à deux mois, augmentées de l'escompte et d'un nouveau prêt. Sûr de la victoire, Raoul puisait à même les sacs. Madame Félix de Vandenesse devait revenir dans quelques jours, un mois plus tôt que de coutume, ramenée par un désir effréné de voir Nathan, qui ne voulut pas être à la merci d'un besoin d'argent au moment où il reprendrait sa vie militante.

La correspondance, où la plume est toujours plus hardie que la parole, où la pensée revêtue de ses fleurs aborde tout et peut tout dire, avait fait arriver la comtesse au plus haut degré d'exaltation. Elle voyait en Raoul l'un des plus beaux génies de l'époque, un cœur exquis et méconnu, sans souillure et digne d'adoration. Elle le voyait avançant une main hardie sur le festin du pouvoir. Bientôt cette parole si belle en amour tonnerait à la tri-

bune. Elle ne vivait plus que de cette vie à cercles entrelacés comme ceux d'une sphère et au centre desquels est le monde. Elle n'avait plus de goût pour les tranquilles félicités du ménage, elle recevait les agitations de cette vie à tourbillons, communiquées par une plume habile et amoureuse, elle baisait ces lettres écrites au milieu des batailles livrées par la presse, prélevées sur des heures studieuses, elle sentait tout leur prix; elle était sûre d'être aimée uniquement, de n'avoir que la gloire et l'ambition pour rivales; elle trouvait au fond de sa solitude à employer toutes ses forces, elle était heureuse d'avoir bien choisi. Nathan était un ange. Heureusement sa retraite à sa terre et les barrières qui existaient entre elle et Raoul avaient éteint les médisances du monde.

Durant les derniers jours de l'automne, Marie et Raoul reprirent donc leurs promenades au bois de Boulogne, ils ne pouvaient se voir que là jusqu'au moment où les salons se rouvriraient. Raoul put savourer un peu plus à l'aise les pures, les exquises jouissances de sa vie idéale et la cacher à Florine: il travaillait un peu moins, les choses avaient pris leur train au journal, chaque rédacteur connaissait sa besogne. Il fit involontairement des comparaisons, toutes à l'avantage de l'actrice sans que néanmoins la comtesse y perdît. Brisé de nouveau par les manœuvres auxquelles le condamnait sa passion de cœur et de tête pour une femme du grand monde, Raoul trouva des forces surhumaines pour être à la fois sur trois théâtres: le monde, le journal et les coulisses. Au moment où Florine, qui lui savait gré de tout, qui partageait presque ses travaux et ses inquiétudes, se montrait et disparaissait à propos, lui versait à flots un bonheur réel, sans phrases, sans aucun accompagnement de remords, la comtesse, aux yeux insatiables, au corsage chaste, oubliait ces travaux gigantesques et les peines prises, souvent pour la voir un instant. Au lieu de dominer, Florine se laissait prendre, quitter, reprendre, avec la complaisance d'un chat qui retombe sur ses pattes et secoue ses oreilles. Cette facilité de mœurs concorde admirablement aux allures des hommes de pensée, et tout artiste en eût profité comme le fit Nathan, sans abandonner la poursuite de ce bel amour idéal, de cette splendide passion qui charmait ses instincts de poëte, ses grandeurs secrètes, ses vanités sociales. Convaincu de la catastrophe que suivrait une indiscrétion, il se disait: La comtesse ni Florine ne sauront rien. Elles étaient si loin l'une de l'autre!

A l'entrée de l'hiver, Raoul reparut dans le monde à son apogée: il était presque un personnage. Rastignac, tombé avec le ministère disloqué par la mort de de Marsay, s'appuyait sur Raoul et l'appuyait par ses éloges. Madame de Vandenesse voulut alors savoir si son mari était revenu sur le compte de Nathan. Après une année, elle l'interrogea de nouveau, croyant avoir à prendre une de ces éclatantes revanches qui plaisent à toutes les femmes, même le plus nobles, les moins terrestres; car on peut gager à coup sûr que les anges ont encore de l'amour propre en se rangeant autour du Saint des Saints.

— Il ne lui manquait plus que d'être la dupe de intrigants, répondit le comte.

Félix, à qui l'habitude du monde et de la politique permettait de voir clair, avait pénétré la situation de Raoul. Il expliqua tranquillement à sa femme que la tentative de Fieschi avait eu pour résultat de rattacher beaucoup de gens tièdes aux intérêts menacés dans la personne du roi Louis-Philippe. Les journaux dont la couleur n'était pas tranchée y perdraient leurs abonnés, car le journalisme allait se simplifier avec la politique. Si Nathan avait mis sa fortune dans ce journal, il périrait bientôt. Ce coup d'œil si juste, si net, quoique succinct et jeté dans l'intention d'approfondir une question sans intérêt, par un homme qui savait calculer les chances de tous les partis, effraya madame de Vandenesse.

— Vous vous intéressez donc bien à lui? demanda Félix à sa femme.

— Comme à un homme dont l'esprit m'amuse, dont la conversation me plaît.

Cette réponse fut faite d'un air si naturel que le comte ne soupçonna rien.

Le lendemain à quatre heures, chez madame d'Espard, Marie et Raoul eurent une longue conversation à voix basse. La comtesse exprima des craintes que Raoul dissipa, trop heureux d'abattre sous des épigrammes la grandeur conjugale de Félix. Nathan avait une revanche à prendre. Il peignit le comte comme un petit esprit, comme un homme arriéré, qui voulait juger la révolution de juillet avec la mesure de la restauration, qui se refusait à voir le triomphe de la classe moyenne, la nouvelle force des sociétés, temporaire ou durable, mais réelle. Il n'y avait plus de grands seigneurs possibles, le règne des véritables supériorités arrivait. Au lieu d'étudier les avis indirects et impartiaux d'un homme interrogé sans passion, Raoul parada, monta sur des échasses, et se drapa dans la pourpre de son succès. Quelle est la femme qui ne croit pas plus à son amant qu'à son mari?

Madame de Vandenesse rassurée commença donc cette vie d'irritation réprimée, de petites jouissances dérobées, de serrements de main clandestins dont elle avait vécu l'hiver dernier, mais qui finit par entraîner une femme au delà des bornes, quand l'homme qu'elle aime a quelque résolution et s'im-

patiente des entraves. Heureusement pour elle, Raoul près de Florine n'était pas dangereux. D'ailleurs il fut saisi par des intérêts qui ne lui permirent pas de profiter de son bonheur. Un malheur soudain arrivé à Nathan, des obstacles renouvelés, une impatience pouvaient précipiter la comtesse dans un abîme. Raoul entrevoyait ces dispositions chez elle, quand vers la fin de décembre du Tillet voulut être payé. Le riche banquier, qui se disait gêné, donna le conseil à Raoul d'emprunter la somme pour quinze jours à un usurier, à Gigonnet, la providence à vingt-cinq pour cent de tous les jeunes gens embarrassés. Dans quelques jours le journal opérait son grand renouvellement de janvier, il y aurait des sommes en caisse, du Tillet verrait. D'ailleurs, pourquoi Nathan ne ferait-il pas une pièce? Par orgueil, Nathan voulut payer à tout prix.

Du Tillet donna une lettre à Raoul pour l'usurier, d'après laquelle Gigonnet lui compta les sommes sur des lettres de change à quinze jours. Au lieu de chercher les raisons d'une semblable facilité, Raoul fut fâché de ne pas avoir demandé davantage. Ainsi se comportent les hommes les plus remarquables par la force de leur pensée. Ils voient matière à plaisanter dans un fait grave, ils semblent réserver leur esprit pour leurs œuvres, et, de peur de l'amoindrir, n'en usent point dans les choses de la vie.

Raoul raconta sa matinée à Florine et à Blondet; il leur peignit Gigonnet tout entier, sa cheminée sans feu, son petit papier de Réveillon, son escalier, sa sonnette asthmatique et le pied de biche, son petit paillasson usé, son âtre sans feu comme était son regard. Il les fit rire de ce nouvel oncle. Ils ne s'inquiétèrent ni de du Tillet, qui se disait sans argent, ni d'un usurier si prompt à la détente. Tout cela, caprices!

—Il ne t'a pris que quinze pour cent, dit Blondet, tu lui devais des remercîments; à vingt-cinq pour cent on ne salue plus; l'usure commence à cinquante pour cent; alors on les méprise.

— Les mépriser! dit Florine. Quels sont ceux de vos amis qui vous prêteraient à ce taux sans se poser comme vos bienfaiteurs?

— Elle a raison, je suis heureux de ne plus rien devoir à du Tillet, disait Raoul.

Pourquoi ce défaut de pénétration dans leurs affaires personnelles chez des hommes habitués à tout pénétrer? Peut-être l'esprit ne peut-il pas être complet sur tous les points. Peut-être les artistes vivent-ils trop dans le moment présent pour étudier l'avenir. Peut-être observent-ils trop les ridicules pour voir un piége, et croient-ils qu'on n'ose pas les jouer. L'avenir ne se fit pas attendre.

Quinze jours après, les lettres de change étaient protestées, mais au tribunal de commerce Florine fit demander et obtenir vingt-cinq jours pour payer. Raoul étudia sa position, il demanda des comptes: il en résulta que les recettes du journal couvraient les deux tiers des frais, et que l'abonnement faiblissait. Le grand homme devint inquiet et sombre, mais pour Florine, seulement, à laquelle il se confia. Florine lui conseilla d'emprunter sur des pièces de théâtre à faire, en les vendant en bloc et aliénant les revenus de son répertoire. Nathan trouva par ce moyen vingt mille francs et réduisit sa dette à quarante mille. Le dix de février les vingt-cinq jours expirèrent.

Du Tillet, qui ne voulait pas de Nathan pour concurrent dans le collége électoral où il comptait se présenter, en laissant à l'avocat un autre collége dont le ministère était sûr, fit poursuivre à outrance Raoul par Gigonnet. Un homme écroué pour dettes ne peut pas s'offrir à la candidature. La maison de Clichy allait dévorer le futur ministre.

Florine était elle-même en contestation suivie avec des huissiers, à raison de ses dettes personnelles; et, dans cette crise, il ne lui restait plus d'autre ressource que le *moi* de Médée. Ses meubles furent saisis.

L'ambitieux entendait de toutes parts les craquements de la destruction dans son jeune édifice, bâti sans fondements. Déjà, sans force pour soutenir une si vaste entreprise, il se sentait incapable de la recommencer; il allait donc périr sous les décombres de sa fantaisie. Son amour pour la comtesse lui donnait encore quelques éclairs de vie. Il animait son masque, mais en dedans l'espérance était morte. Il ne soupçonnait point du Tillet, il ne voyait que l'usurier. Rastignac, Blondet, Lousteau, Vernou, Finot, Massol, se gardaient bien de l'éclairer. Rastignac voulait ressaisir le pouvoir et faire cause commune avec Nucingen et du Tillet. Les autres éprouvaient des jouissances infinies à contempler l'agonie d'un de leurs égaux, coupable d'avoir voulu être leur maître. Aucun d'eux n'aurait voulu dire un mot à Florine. Au contraire on lui vantait Raoul. Nathan avait des épaules à soutenir le monde, il s'en tirerait, tout irait à merveille.

— On a fait deux abonnés hier, disait Blondet d'un air grave, Raoul sera député. Le budget voté, l'ordonnance de dissolution paraîtra.

Nathan poursuivi ne pouvait plus compter sur l'usure. Florine saisie ne pouvait plus compter que sur les hasards d'une passion inspirée à quelque niais qui ne se trouve jamais à propos. Nathan n'avait pour amis que des gens sans argent et sans crédit. Une arrestation tuait ses espérances de fortune politique. Pour comble de malheur, il se voyait engagé dans d'énormes travaux payés d'avance, il

n'entrevoyait pas de fond au gouffre de misère où il allait rouler. En présence de tant de menaces, son audace l'abandonna.

La comtesse de Vandenesse s'attacherait-elle à lui? fuirait-elle au loin? Les femmes ne sont jamais conduites à cet abîme que par un entier amour, et leur passion ne les avait pas noués l'un à l'autre par les liens mystérieux du bonheur. Mais la comtesse le suivît-elle à l'étranger, elle viendrait sans fortune, nue et dépouillée, elle serait un embarras de plus.

Un esprit de second ordre, un orgueilleux comme Nathan, devait voir et vit alors dans le suicide l'épée qui trancherait ces nœuds gordiens. L'idée de tomber en face de ce monde où il avait pénétré, qu'il avait voulu dominer, d'y laisser la comtesse triomphante et de redevenir un fantassin crotté, n'était pas supportable. La folie dansait et faisait entendre ses grelots à la porte de son palais fantastique. En cette extrémité, Nathan attendit un hasard et ne voulut se tuer qu'au dernier moment.

Durant les derniers jours employés pour la signification du jugement, par les commandements et la dénonciation de la contrainte par corps, Raoul porta partout malgré lui cet air froidement sinistre que les observateurs ont pu remarquer chez tous les gens destinés au suicide ou qui le méditent : les idées funèbres qu'ils caressent impriment à leur front des teintes grises et nébuleuses; leur sourire a je ne sais quoi de fatal, leurs mouvements sont solennels; ils paraissent vouloir sucer jusqu'au zeste les fruits dorés de la vie; leurs regards visent le cœur à tout propos, ils écoutent leur glas dans l'air, ils sont inattentifs.

Ces effrayants symptômes, Marie les aperçut un soir chez lady Dudley. Raoul était resté seul sur un divan, dans le boudoir, tandis que tout le monde causait dans le salon. La comtesse vint à la porte, il ne leva pas la tête, il n'entendit ni le souffle de Marie ni le frissonnement de sa robe de soie ; il regardait une fleur du tapis, les yeux fixes, hébétés de douleur. Il aimait mieux mourir que d'abdiquer. Tout le monde n'a pas le piédestal de Sainte-Hélène. D'ailleurs, le suicide régnait alors à Paris. Ne doit-il pas être le dernier mot des sociétés incrédules? Raoul venait de se résoudre à mourir. Le désespoir est en raison des espérances, et celui de Raoul n'avait pas d'autre issue que la tombe.

—Qu'as-tu? lui dit Marie en volant auprès de lui.

— Rien, répondit-il.

Il y a une manière de dire ce mot *rien* entre amants, qui signifie tout le contraire. Marie haussa les épaules.

— Vous êtes un enfant, dit-elle, il vous arrive quelque malheur.

— Non, pas à moi, dit-il. D'ailleurs, vous le saurez toujours trop tôt, Marie, reprit-il affectueusement.

— A quoi pensais-tu quand je suis entrée? demanda t-elle d'un air d'autorité.

— Veux-tu savoir la vérité?

Elle inclina la tête.

— Je songeais à toi, je me disais qu'à ma place bien des hommes auraient voulu être aimés sans réserve ; je le suis, n'est-ce pas?

— Oui, dit-elle.

— Et, reprit-il en lui pressant la taille et l'attirant à lui pour la baiser au front au risque d'être surpris, je te laisse pure et sans remords. Je puis t'entraîner dans l'abîme, et tu demeures dans toute ta gloire au bord, sans souillure. Cependant une seule pensée m'importune...

— Laquelle?

— Tu me mépriseras.

Elle sourit superbement.

— Oui, tu ne croiras jamais avoir été saintement aimée; on me flétrira, je le sais. Les femmes n'imaginent pas que du fond de notre fange nous levions nos yeux vers le ciel pour y adorer sans partage une Marie. Elles mêlent à ce saint amour de tristes questions, elles ne comprennent pas que des hommes de haute intelligence et de vaste poésie puissent dégager leur âme de la jouissance pour la réserver à quelque autel chéri. Cependant, Marie, le culte de l'idéal est plus fervent chez nous que chez vous : nous le trouvons dans la femme qui ne le cherche même pas en nous.

— Pourquoi cet article? dit elle railleusement en femme sûre d'elle.

— Je quitte la France, tu apprendras demain pourquoi, comment, par une lettre que t'apportera mon valet de chambre. Adieu, Marie.

Raoul sortit après avoir pressé la comtesse sur son cœur par une horrible étreinte, et la laissa stupide de douleur.

— Qu'avez-vous donc, ma chère? lui dit la marqsuie d'Espard en la venant chercher. Que vous a dit monsieur Nathan? il nous a quittées d'un air mélodramatique. Vous êtes peut-être raisonnable ou déraisonnable, trop ou pas assez raisonnable...

La comtesse prit le bras de madame d'Espard pour rentrer dans le salon, d'où elle partit quelques instants après.

— Elle va peut-être à son premier rendez-vous, dit lady Dudley à la marquise.

— Je vais le savoir, répliqua madame d'Espard en s'en allant et suivant la voiture de la comtesse.

Mais le coupé de madame de Vandenesse prit le chemin du faubourg Saint-Honoré. Quand madame d'Espard rentra chez elle, elle vit la comtesse Félix continuant le faubourg pour gagner le chemin de

la rue du Rocher. Marie se coucha sans pouvoir dormir; elle passa la nuit à lire un Voyage au pôle nord sans y rien comprendre. A huit heures et demie, elle reçut une lettre de Raoul et l'ouvrit précipitamment. La lettre commençait par ces mots classiques :

« Ma chère bien-aimée, quand tu tiendras ce papier, je ne serai plus ! »

Elle n'acheva pas; elle froissa le papier par une contraction nerveuse, sonna sa femme de chambre, mit à la hâte un peignoir, chaussa les premiers souliers venus, s'enveloppa dans un châle, prit un chapeau, puis elle sortit en recommandant à sa femme de chambre de dire au comte qu'elle était allée chez sa sœur, madame du Tillet.

— Où avez-vous laissé votre maître? demanda-t-elle au domestique de Raoul.

— Au bureau du journal.

— Allons-y, dit-elle.

Au grand étonnement de sa maison, elle sortit à pied, avant neuf heures, en proie à une visible folie.

Heureusement pour elle, la femme de chambre alla dire au comte que madame venait de recevoir une lettre de madame du Tillet qui l'avait mise hors d'elle, et venait de courir chez sa sœur, accompagnée du domestique qui avait apporté la lettre. Vandenesse attendit le retour de sa femme pour recevoir des explications.

La comtesse monta dans un fiacre et fut rapidement menée au bureau du journal. A cette heure, les vastes appartements occupés par le journal dans un vieil hôtel de la rue Feydeau étaient déserts, il ne s'y trouvait qu'un garçon de bureau très-étonné de voir une jeune et jolie femme égarée les traverser en courant et lui demander où était monsieur Nathan.

— Il est sans doute chez mademoiselle Florine, répondit-il en prenant la comtesse pour une rivale de l'actrice qui voulait faire une scène de jalousie.

— Où travaille-t-il ici? dit-elle.

— Dans un cabinet dont il emporte la clef.

— Je veux y aller.

Le garçon la conduisit à une petite pièce sombre donnant sur une arrière-cour, et qui jadis était un cabinet de toilette attenant à une grande chambre à coucher dont l'alcôve n'avait même pas été détruite. Ce cabinet était en retour. La comtesse, en ouvrant la fenêtre de la chambre, put voir par celle du cabinet ce qui s'y passait. Nathan râlait assis sur son fauteuil de rédacteur en chef.

— Enfoncez cette porte et taisez-vous, j'achèterai votre silence! dit-elle. Ne voyez-vous pas que monsieur Nathan se meurt!

Le garçon alla chercher à l'imprimerie un châssis en fer avec lequel il put enfoncer la porte. Raoul s'asphyxiait, comme une simple couturière, avec un réchaud de charbon. Il venait d'achever une lettre à Blondet pour le prier de mettre son suicide sur le compte d'une apoplexie foudroyante. La comtesse arrivait à temps : elle fit transporter Raoul dans le fiacre, et ne sachant où lui donner des soins, elle entra dans un hôtel, y prit une chambre et envoya le garçon de bureau chercher un médecin. Raoul fut en quelques heures hors de danger; mais la comtesse ne quitta pas son chevet sans avoir obtenu sa confession générale. Après que l'ambitieux terrassé lui eut versé dans le cœur ces épouvantables élégies de sa douleur, elle revint chez elle, en proie à tous les tourments, à toutes les idées qui, la veille, assiégeaient le front de Nathan.

— J'arrangerai tout, lui avait-elle dit pour le faire vivre.

— Hé bien, qu'a donc ta sœur? lui demanda Félix. Je te trouve bien changée.

— C'est une horrible histoire sur laquelle je dois garder le plus profond secret, répondit-elle en retrouvant sa force pour affecter le calme.

Afin d'être seule et de penser à son aise, elle avait été le soir aux Italiens; puis elle était venue décharger son cœur dans celui de madame du Tillet en lui racontant l'horrible scène de la matinée, lui demandant des conseils et des secours. Ni l'une ni l'autre ne pouvaient savoir alors que du Tillet avait allumé le feu du vulgaire réchaud dont la vue avait épouvanté la comtesse Félix de Vandenesse.

— Il n'a que moi dans le monde, avait dit Marie à sa sœur, et je ne lui manquerai point.

Ce mot contient le secret de toutes les femmes, elles sont héroïques alors qu'elles ont la certitude d'être tout pour un homme grand et irréprochable.

VIII

L'AMANT SAUVÉ ET PERDU.

Du Tillet avait entendu parler de la passion plus ou moins probable de sa belle-sœur pour Nathan; mais il était de ceux qui la niaient ou la jugeaient incompatible avec la liaison de Raoul et de Florine. L'actrice devait chasser la comtesse, et réciproquement. Mais quand, en rentrant chez lui, pendant cette soirée, il y vit sa belle-sœur, dont déjà le visage lui avait annoncé d'amples perturbations aux Italiens, il devina que Raoul avait confié ses embarras à la comtesse : la comtesse l'aimait

donc, elle était donc venue demander les sommes dues au vieux Gigonnet. Marie-Eugénie, à qui les secrets de cette pénétration en apparence surnaturelle échappaient, avait montré tant de stupéfaction, que les soupçons de du Tillet se changèrent en certitude. Le banquier crut pouvoir tenir le fil des intrigues de Nathan. Personne ne savait ce malheureux au lit, rue du Mail, dans un hôtel garni, sous le nom du garçon de bureau à qui la comtesse avait promis cinq cents francs s'il gardait le secret sur les événements de la nuit et de la matinée. Aussi François Quillet avait-il eu le soin de dire à la portière que Nathan s'était trouvé mal par suite d'un travail excessif. Du Tillet ne fut pas étonné de ne point voir Nathan. Il était naturel que le journaliste se cachât pour éviter les gens chargés de l'arrêter. Quand les espions vinrent prendre des renseignements, ils apprirent que le matin une dame était venue enlever le rédacteur en chef. Il se passa deux jours avant qu'ils eussent découvert le numéro du fiacre, questionné le cocher, reconnu, sondé l'hôtel où était le débiteur. Ainsi les sages mesures prises par Marie avaient fait obtenir à Nathan un sursis de trois jours.

Chacune des deux sœurs passa donc une cruelle nuit. Une catastrophe semblable jette la lueur de son charbon sur toute la vie, elle en éclaire les bas-fonds, les écueils, plus que les sommets, qui jusqu'alors ont occupé le regard. Frappée de l'horrible spectacle d'un jeune homme mourant dans son fauteuil, devant son journal, écrivant à la romaine ses dernières pensées, la pauvre madame du Tillet ne pouvait penser qu'à lui porter secours, à rendre la vie à cette âme par laquelle vivait sa sœur. Il est dans la nature de notre esprit de regarder aux effets avant d'analyser les causes. Elle approuva de nouveau l'idée qu'elle avait eue de s'adresser à la baronne Delphine de Nucingen, chez laquelle elle dînait, et ne douta pas du succès. Généreuse comme toutes les personnes qui n'ont pas été pressées dans les rouages en acier poli de la société moderne, madame du Tillet résolut de prendre tout sur elle.

De son côté, la comtesse, heureuse d'avoir déjà sauvé la vie de Nathan, employa sa nuit à inventer des stratagèmes pour se procurer quarante mille francs. Dans ces crises, les femmes sont sublimes. Conduites par le sentiment, elles arrivent à des combinaisons qui surprendraient les voleurs, les gens d'affaires et les usuriers, si ces trois classes d'industriels, plus ou moins patentés, s'étonnaient de quelque chose.

La comtesse vendait ses diamants en songeant à en porter de faux. Elle se décidait à demander la somme à Vandenesse pour sa sœur déjà mise en jeu par elle. Mais elle avait trop de noblesse pour ne pas reculer devant les moyens déshonorants, elle les concevait et les repoussait. L'argent de Vandenesse à Nathan! Elle bondissait dans son lit effrayée de sa scélératesse. Faire monter de faux diamants? son mari finirait par s'en apercevoir. Elle voulait aller demander la somme aux Rotschild qui avaient tant d'or, à l'archevêque de Paris qui devait secourir les pauvres, courant ainsi d'une religion à l'autre, implorant tout. Elle déplora de se voir en dehors du gouvernement; jadis elle aurait trouvé son argent à emprunter aux environs du trône. Elle pensait à recourir à son père, mais l'ancien magistrat avait en horreur les illégalités; ses enfants avaient fini par savoir combien peu il sympathisait avec les malheurs de l'amour; il ne voulait point en entendre parler, il était devenu misanthrope, il avait toute intrigue en horreur. Quant à la comtesse de Grandville, elle vivait retirée en Normandie dans une de ses terres, économisant et priant, achevant ses jours entre des prêtres et des sacs d'écus, froide jusqu'au dernier moment. Quand Marie aurait eu le temps d'arriver à Bayeux, sa mère lui donnerait-elle autant d'argent sans savoir quel en serait l'usage? Supposer des dettes? Oui, peut-être se laisserait-elle attendrir par sa favorite. Eh bien! en cas d'insuccès, la comtesse irait donc en Normandie, son père ne refuserait pas de lui fournir un prétexte de voyage en lui donnant le faux avis d'une grave maladie survenue à sa femme.

Le désolant spectacle qui l'avait épouvantée le matin, les soins prodigués à Nathan, les heures passées au chevet de son lit, ces narrations entrecoupées, cette agonie d'un grand esprit, ce vol du génie arrêté par un vulgaire, par un ignoble obstacle, tout lui revint en mémoire pour stimuler son amour. Elle repassa ses émotions et se sentit encore plus éprise par les misères que par les grandeurs. Aurait-elle baisé ce front couronné par le succès? Non. Elle trouvait une noblesse infinie aux dernières paroles que Nathan lui avait dites dans le boudoir de lady Dudley. Quelle sainteté dans cet adieu! Quelle noblesse dans l'immolation d'un bonheur qui serait devenu son tourment à elle! La comtesse avait souhaité des émotions dans sa vie, elles abondaient terribles, cruelles, mais aimées. Elle vivait plus par la douleur que par le plaisir. Avec quelles délices elle se disait : Je l'ai déjà sauvé, je vais le sauver encore! Elle l'entendait s'écriant : Il n'y a que les malheureux qui savent jusqu'où va l'amour! quand il avait senti les lèvres de sa Marie posées sur son front.

— Es-tu malade? lui dit son mari, qui vint dans sa chambre la chercher pour le déjeuner.

— Je suis horriblement tourmentée du drame qui se joue chez ma sœur, dit-elle sans faire de mensonge.

— Elle est tombée en de bien mauvaises mains, c'est une honte pour une famille que d'y avoir un du Tillet, un homme sans noblesse; s'il arrivait quelque désastre à votre sœur, elle ne trouverait guère de pitié chez lui.

— Quelle est la femme qui s'accommode de la pitié? dit la comtesse en faisant un mouvement convulsif. Impitoyable, votre rigueur est une grâce pour nous.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous sais noble de cœur, dit Félix en baisant la main de sa femme et tout ému de cette fierté. Une femme qui pense ainsi n'a pas besoin d'être gardée.

— Gardée? reprit-elle. Autre honte qui retombe sur vous.

Félix sourit, mais Marie rougissait. Quand une femme est secrètement en faute, elle montre ostensiblement l'orgueil féminin au plus haut point. C'est une dissimulation d'esprit dont il faut leur savoir gré. La tromperie est alors pleine de dignité, sinon de grandeur.

Elle écrivit deux lignes à Nathan sous le nom de monsieur Quillet, pour lui dire que tout allait bien, et les envoya par un commissionnaire à l'hôtel du Mail.

Le soir, à l'Opéra, la comtesse eut les bénéfices de ses mensonges, car son mari trouva très-naturel qu'elle quittât sa loge pour aller voir sa sœur. Félix attendit pour lui donner le bras que du Tillet eût laissé sa femme seule. De quelles émotions elle fut agitée en traversant le corridor, en entrant dans la loge de sa sœur et s'y posant d'un front calme et serein devant le monde étonné de les voir ensemble.

— Hé bien? lui dit-elle.

Le visage de Marie-Eugénie était une réponse; il y éclatait une joie naïve que bien des personnes attribuèrent à une vaniteuse satisfaction.

— Il sera sauvé, ma chère, mais pour trois mois seulement, pendant lesquels nous aviserons à le secourir plus efficacement. Madame de Nucingen veut quatre lettres de change de chacune dix mille francs, signées de n'importe qui pour ne pas te compromettre. Elle m'a expliqué comment elles devaient être faites; je n'y ai rien compris, mais monsieur Nathan te les préparera. J'ai seulement pensé que Schmuke, notre vieux maître, peut nous être très-utile en cette circonstance; il les signerait. En joignant à ces quatre valeurs une lettre par laquelle tu garantirais leur payement à madame de Nucingen, elle te remettra demain l'argent. Fais tout par toi-même, ne te fie à personne. J'ai pensé que Schmuke n'aurait aucune objection à t'opposer. Pour dérouter les soupçons, j'ai dit que tu voulais obliger notre ancien maître de musique, un Allemand dans le malheur. J'ai donc pu demander le plus profond secret.

— Tu as eu de l'esprit comme un ange! Pourvu que la baronne de Nucingen n'en cause qu'après avoir donné l'argent! dit la comtesse en levant les yeux comme pour implorer Dieu, quoiqu'à l'Opéra.

— Schmuke demeure dans la petite rue de Nevers, sur le quai Conti, ne l'oublie pas, vas-y toi-même.

— Merci, dit la comtesse en serrant la main de sa sœur. Ah! je donnerais dix ans de ma vie...

— De ta vieillesse...

— Pour faire cesser ces angoisses, dit la comtesse en souriant de l'interruption.

Toutes les personnes qui lorgnaient en ce moment les deux sœurs pouvaient les croire occupées de frivolités en admirant leurs rires ingénus; mais un de ces oisifs qui viennent à l'Opéra plus pour espionner les toilettes et les figures que par plaisir, aurait pu deviner le secret de la comtesse en remarquant la violente sensation qui éteignit la joie de ces deux charmantes physionomies. Raoul, qui pendant la nuit ne craignait plus les recors, pâle et blême, l'œil inquiet, le front attristé, parut sur la marche de l'escalier où il se posait habituellement. Il chercha la comtesse dans sa loge, la trouva vide et se prit alors le front dans ses mains en s'appuyant le coude à la ceinture.

— Peut-elle être à l'Opéra! pensa-t-il.

— Regarde-nous donc, pauvre grand homme, dit à voix basse madame du Tillet.

Quant à Marie, au risque de se compromettre, elle attacha sur lui ce regard violent et fixe par lequel la volonté jaillit de l'œil, comme du soleil jaillissent les ondes lumineuses, et pénètre, selon quelques magnétiseurs, la personne sur laquelle il est dirigé. Raoul sembla frappé par une baguette magique, il leva la tête, et son œil rencontra soudain les yeux des deux sœurs. Avec cet adorable esprit qui n'abandonne jamais les femmes, madame de Vandenesse saisit une croix qui jouait sur sa gorge et la lui montra par un sourire rapide et significatif. Le bijou rayonna jusque sur le front de Raoul, qui répondit par une expression joyeuse.

Nathan avait compris.

— N'est-ce donc rien, Eugénie, dit la comtesse à sa sœur, que de rendre ainsi la vie aux morts?

— Tu peux entrer dans la Société des Naufrages, répondit Eugénie en souriant.

— Comme il est venu triste, abattu, comme il s'en ira content!

— Hé bien, comment vas-tu, mon cher? dit du Tillet en serrant la main à Raoul et l'abordant avec tous les symptômes de l'amitié.

— Mais comme un homme qui vient de recevoir les meilleurs renseignements sur les élections. Je serai nommé, répondit le radieux Raoul.

— Ravi, répliqua du Tillet. Il va nous falloir de l'argent pour le journal.

— Nous en trouverons, dit Raoul.

— Les femmes ont le diable pour elles, dit du Tillet sans se laisser prendre encore aux paroles de Raoul qu'il avait nommé Charnathan.

— A quel propos? dit Raoul.

— Ma belle-sœur est chez ma femme, dit le banquier, il y a quelque intrigue sous jeu. Tu me parais adoré de la comtesse, elle te salue à travers toute la salle.

— Vois, dit madame du Tillet à sa sœur, on nous dit fausses! Mon mari câline monsieur Nathan, et c'est lui qui veut le faire mettre en prison.

— Et les hommes nous accusent! s'écria la comtesse, je l'éclairerai.

Elle se leva, reprit le bras de Vandenesse, qui l'attendait dans le corridor, et revint radieuse dans sa loge.

La comtesse quitta l'Opéra sur-le-champ et commanda sa voiture pour le lendemain avant huit heures.

La belle comtesse Marie-Félix de Vandenesse était à huit heures et demie au quai Conti, après avoir passé rue du Mail chez Nathan. La voiture ne pouvait entrer dans la petite rue de Nevers, mais Schmuke habitait une maison située à l'angle du quai; la comtesse n'eut donc pas à marcher dans la boue, elle sauta presque de son marchepied à l'allée boueuse et ruinée de cette vieille maison noire, raccommodée comme la faïence d'un portier avec des attaches en fer, et surplombant de manière à inquiéter les passants. Le vieux maître de chapelle demeurait au quatrième étage et jouissait du bel aspect de la Seine, depuis le Pont-Neuf jusqu'à la colline de Chaillot. Ce bon être fut si surpris, quand le laquais lui annonça la visite de son ancienne écolière, que, dans sa stupéfaction, il la laissa pénétrer chez lui.

Jamais la comtesse n'eût inventé ni soupçonné l'existence qui se révéla soudain à ses regards, quoiqu'elle connût depuis longtemps le profond dédain de Schmuke pour le costume et le peu d'intérêt qu'il portait aux choses de ce monde. Qui aurait pu croire au laisser aller d'une pareille vie, une si complète insouciance? Schmuke était un Diogène musicien, il n'avait point honte de son désordre, il l'eût nié tant il y était habitué.

L'usage incessant d'une bonne grosse pipe allemande avait répandu sur le plafond, sur le misérable papier de tenture, écorché à mille endroits par un chat, une teinte blonde qui donnait aux objets l'aspect des moissons dorées de Cérès.

Le chat avait une magnifique robe à longues soies ébouriffées à faire envie à une portière. Il était là comme la maîtresse du logis, grave dans sa barbe, sans inquiétude. Du haut d'un excellent piano de Vienne où il siégeait magistralement, il jeta sur la comtesse, quand elle entra, ce regard mielleux et froid par lequel toute femme étonnée de sa beauté l'aurait salué; il ne se dérangea point, il agita seulement les deux fils d'argent de ses moustaches droites et reporta sur Schmuke ses deux yeux d'or.

Le piano caduc et d'un bon bois peint en noir et or, mais sale, déteint, écaillé, montrait des touches usées comme les dents des vieux chevaux et jaunies par cette couleur fuligineuse tombée de la pipe. Sur la tablette, de petits tas de cendres disaient que, la veille, Schmuke avait chevauché sur le vieil instrument vers quelque sabbat musical.

Le carreau, plein de boue séchée, de papiers déchirés, de cendres de pipe, de débris inexplicables, ressemblait au plancher des pensionnats, quand il n'a pas été balayé depuis huit jours, et d'où les domestiques chassent des monceaux de choses qui sont entre le fumier et les guenilles. Un œil plus exercé que celui de la comtesse y aurait trouvé des renseignements sur la manière dont vivait Schmuke dans quelques épluchures de marrons, des pelures de pommes, des coquilles d'œufs rouges et des plats cassés par inadvertance et crottés de *sauer-craut*.

Ce *détritus* allemand formait un tapis de poudreuses immondices qui craquait sous le pied; il se ralliait à un amas de cendres qui descendait majestueusement d'une cheminée en pierre peinte où trônait une bûche en charbon de terre devant laquelle deux tisons avaient l'air de se consumer.

Sur la cheminée, un trumeau et sa glace, où les figures dansaient la sarabande; d'un côté la glorieuse pipe accrochée, de l'autre un pot chinois où le professeur mettait son tabac. Deux fauteuils achetés de hasard, comme une couchette maigre et plate, comme la commode vermoulue et sans marbre, comme la table estropiée où se voyaient les restes d'un frugal déjeuner, composaient ce mobilier plus simple que celui d'un wigham de Mohicans. Un miroir à barbe suspendu à l'espagnolette de la fenêtre sans rideaux et surmonté d'une loque zébrée par les nettoyages du rasoir, indiquait les sacrifices que Schmuke faisait aux Grâces et au monde.

Le chat, être faible et protégé, était le mieux

partagé; il jouissait d'un vieux coussin de bergère auprès duquel se voyaient une tasse et un plat de porcelaine blanche.

Mais ce qu'aucun style ne peut décrire, c'est l'état où Schmuke, le chat et la pipe, trinité vivante, avaient mis ces meubles. La pipe avait brûlé la table çà et là. Le chat et la tête de Schmuke avaient graissé le velours d'Utrecht vert des deux fauteuils, de manière à lui ôter sa rudesse. Sans la splendide queue de ce chat, qui faisait en partie le ménage, jamais les places libres sur la commode ou sur le piano n'auraient été nettoyées.

Dans un coin se tenaient les souliers, qui voudraient un dénombrement épique.

Les dessus de la commode et du piano étaient encombrés de livres de musique, à dos rongés, éventrés, à coins blanchis, émoussés, où le carton montrait ses mille feuilles. Le long des murs étaient collées avec des pains à cacheter les adresses des écolières. Le nombre de pains sans papiers indiquait les adresses défuntes. Sur le papier se lisaient des calculs faits à la craie.

La commode était ornée des cruchons de bière bus la veille, lesquels paraissaient neufs et brillants au milieu de ces vieilleries et des paperasses. L'hygiène y était représentée par un pot à eau couronné d'une serviette, et un morceau de savon vulgaire, blanc et pailleté de bleu qui humectait le bois de rose en plusieurs endroits.

Deux chapeaux également vieux étaient accrochées à un portemanteau d'où pendait le même carrick bleu à trois collets que la comtesse avait toujours vu à Schmuke. Au bas de la fenêtre étaient trois pots de fleurs, des fleurs allemandes sans doute, et tout auprès une canne de houx.

Quoique la vue et l'odorat de la comtesse fussent désagréablement affectés, le sourire et le regard de Schmuke lui cachèrent ces misères sous de célestes rayons qui firent resplendir les teintes blondes, et vivifièrent ce chaos. L'âme de cet homme divin qui connaissait et révélait tant de choses divines scintillait comme un soleil. Son rire, si franc, si ingénu à l'aspect d'une de ses saintes Céciles, répandit les éclats de la jeunesse, de la gaieté, de l'innocence. Il versa les trésors les plus chers à l'homme, comme un manteau qui cacha sa pauvreté. Le parvenu le plus dédaigneux eût trouvé peut-être ignoble de songer au cadre où s'agitait ce magnifique apôtre de la religion musicale.

— *Ile bar kel hassart, izi, tchère montame la gondesse?* dit-il. *Vaudile kè chè jande lei gandike té Zimion à mon ache?*

Cette idée raviva son accès de rire immodéré.

— *Souis-che en ponne fordine?* reprit-il encore d'un air fin.

Puis il se remit à rire comme un enfant.

— *Vis fennez pir la misik, hai non pir ein baufre ôme. Ché lei sais,* dit-il d'un air mélancolique, *mais fennez pir tit ce kè vi fouderesse, vis savez qu'ici tit este à visse, corpe, hâme hai piens!*

Il prit la main de la comtesse, la baisa et y mit une larme. Le bonhomme était tous les jours au lendemain du bienfait. Sa joie lui avait ôté pendant un instant le souvenir, pour le lui rendre dans toute sa force. Aussitôt il prit la craie, sauta sur le fauteuil qui était devant le piano, puis avec une rapidité de jeune homme, il écrivit au-dessus, sur le papier, en grosses lettres :

17 FÉVRIER 1835.

Ce mouvement si joli, si naïf, fut accompli avec une si furieuse reconnaissance que la comtesse en fut tout émue.

— Ma sœur viendra, lui dit-elle.

— *L'audre auzi! gand! gand! ke soid afant qu'il meire!* reprit-il.

— Elle viendra vous remercier d'un grand service que je viens vous demander de sa part, reprit-elle.

— *Fitte, fitte, fitte, fitte,* s'écria Schmuke, *ké vaudille faire? Vaudille hâler au tiaple?*

—Rien que mettre : *Accepté pour la somme de dix mille francs,* sur chacun de ces papiers, dit-elle en tirant de son manchon quatre lettres de change préparées selon la formule par Nathan.

— *Hâ, ze zera piendotte faite,* répondit l'Allemand avec la douceur d'un agneau. *Seulemente, che neu saite pas i se druffent messes blîmes et mon hangrier. — Fattan te là, meinherr Mirr,* cria-t-il au chat qui le regarda froidement. — *Sei mon châs,* dit-il en le montrant à la comtesse. *C'est la bauffre hânîmâle ki fit affècque li bauffre Schmuke! Ille hai pô!*

— Oui, dit la comtesse.

— *Lé foullez-visse?* dit-il.

— Y pensez-vous? reprit-elle. N'est-ce pas votre ami?

Le chat, qui cachait l'encrier, devina que Schmuke le voulait et sauta sur le lit.

— *Il être mâline gomme ein zinche!* reprit-il en le montrant sur le lit. *Ché lé nôme Mirr, pir clorivier nodre crant Hoffmann te Perlin, ke ché paugoube gonni.*

Le bonhomme signait avec l'innocence d'un enfant qui fait ce que sa mère lui ordonne de faire, sans y rien concevoir, mais sûr de bien faire. Il se préoccupait bien plus de la présentation du chat à la comtesse que des papiers par lesquels sa liberté pouvait être, suivant les lois relatives aux étrangers, à jamais aliénée.

— *Vis m'azurèze ke cesse bedis babières dimprés...*

— N'ayez pas la moindre inquiétude, dit la comtesse.

— *Ché né boind t'einkiétide*, reprit-il. *Che temande zi zes bedis babières dimprés veront blésir à montame ti Dilet.*

— Oh! oui, dit-elle, vous lui rendez service comme si vous étiez son père...

— *Ché souis ton pien hireux te lui êdre pon à keke chausse. Andantez te mon misik!* dit-il en laissant les papiers sur la table, et sautant à son piano. Déjà les mains de cet ange trottaient sur les vieilles touches, déjà son regard atteignait aux cieux à travers les toits, déjà le plus délicieux de tous les chants fleurissait dans l'air et pénétrait l'âme; mais la comtesse ne laissa ce naïf interprète des choses célestes faire parler le bois et les cordes comme fait la sainte Cécile de Raphaël pour les anges qui l'écoutent, que pendant le temps que mit l'écriture à sécher; elle se leva, mit les lettres de change dans son manchon, et tira son radieux maître des espaces éthérés où il planait en le rappelant sur la terre.

— Mon bon Schmuke, dit-elle en lui frappant sur l'épaule.

— *Tèchâ!* s'écria-t-il avec une affreuse soumission. *Bourkoi êtes-vis donc fennie?*

Il ne murmura point, il se dressa comme un chien fidèle pour écouter la comtesse.

— Mon bon Schmuke, reprit-elle, il s'agit d'une affaire de vie et de mort, les minutes économisent du sang et des larmes.

— *Tuchurs la même*, dit-il, *halléze, anche! zécher les plirs tes audres! Zachèsse ké leu baufre Schmuke gomde fodre viside pir plis ke fos randes!*

— Nous nous reverrons, dit-elle, vous viendrez faire de la musique et dîner avec moi tous les dimanches, sous peine de nous brouiller. Je vous attends dimanche prochain.

— *Frai?*

— Je vous en prie, et ma sœur vous indiquera sans doute un jour aussi.

— *Ma ponhire zera tonc gomblete,* dit-il, *gar che ne vis foyais gaux Chambs-Élyssées gand vis y bassiere han foidire, bien raremente!*

Cette idée sécha les larmes qui lui roulaient dans les yeux; il offrit le bras à sa belle écolière qui sentit battre démesurément le cœur du vieillard.

— Vous pensiez donc à nous? lui dit-elle.

— *Tuchurs en manchant mon bain!* reprit-il. *T'aport gomme hâ mes pienfaidrices, et puis gomme au teusse seules cheunes files tignes t'amur.*

La comtesse n'osa plus rien dire : il y avait dans cette phrase une incroyable et respectueuse, une fidèle, une religieuse solennité. Cette chambre enfumée et pleine de débris était un temple habité par deux divinités. Le sentiment s'y accroissait à toute heure, à l'insu de celles qui l'inspiraient.

— Là, donc, nous sommes aimées, bien aimées, pensa-t-elle.

L'émotion avec laquelle le vieux Schmuke vit la comtesse monter en voiture fut partagée par elle, qui, du bout des doigts, lui envoya un de ces délicats baisers que les femmes se donnent de loin pour se dire bonjour. A cette vue, Schmuke resta planté sur ses jambes, longtemps après que la voiture eut disparu.

Quelques instants après, la comtesse entrait dans la cour de l'hôtel de madame de Nucingen. La baronne n'était pas levée; mais pour ne pas faire attendre une femme aussi haut placée, elle s'enveloppa d'un châle et d'un peignoir.

— Il s'agit d'une bonne action, madame, dit la comtesse, la promptitude est alors une grâce; sans cela, je ne vous aurais pas dérangée d'aussi bonne heure.

— Comment, mais je suis trop heureuse, dit la femme du banquier en prenant les quatre papiers et la garantie de la comtesse.

Elle sonna sa femme de chambre.

— Thérèse, dites au caissier de me monter lui-même à l'instant quarante mille francs.

Puis elle serra dans un secret de sa table l'écrit de madame de Vandenesse, après l'avoir cacheté.

— Vous avez une délicieuse chambre, dit la comtesse.

— Monsieur de Nucingen va m'en priver, il fait bâtir une nouvelle maison.

— Vous donnerez sans doute celle-ci à mademoiselle votre fille. On parle de son mariage avec monsieur de Rastignac.

Le caissier parut au moment où madame de Nucingen allait répondre, elle prit les billets et remit les quatre lettres de change.

— Cela se balancera, lui dit-elle.

— *Sauve l'escomde,* dit le caissier. *Sti Schmuke, il èdre ein misicien te Ansbach*, ajouta-t-il en voyant la signature et faisant frémir la comtesse.

— Fais-je donc des affaires! dit madame de Nucingen en tançant le caissier par un regard hautain. Ceci me regarde.

Le caissier eut beau guigner alternativement la comtesse et la baronne, il trouva leurs visages immobiles.

— Allez, laissez-nous.

— Ayez la bonté de rester quelques moments afin de ne pas leur faire croire que vous êtes pour quelque chose dans cette négociation, dit la baronne à madame de Vandenesse.

— Je vous demanderai de joindre à tant de complaisances, reprit la comtesse, celle de me garder le secret.

— Pour une bonne action, cela va sans dire, répondit la baronne en souriant. Je vais faire envoyer votre voiture au bout du jardin, elle partira sans vous; puis nous le traverserons ensemble, personne ne vous verra sortir d'ici : ce sera parfaitement inexplicable.

— Vous avez de la grâce comme une personne qui a souffert, reprit la comtesse.

— Je ne sais pas si j'ai de la grâce, mais j'ai beaucoup souffert, dit la baronne; vous avez eu la vôtre à meilleur marché, je l'espère.

Une fois l'ordre donné, la baronne prit des pantoufles fourrées, une pelisse, et conduisit la comtesse à la petite porte de son jardin.

Quand un homme a ourdi un plan comme celui qu'avait tramé du Tillet contre Nathan, il ne le confie à personne. Nucingen en savait quelque chose, mais sa femme était entièrement en dehors de ces calculs machiavéliques. Seulement la baronne, qui savait Raoul gêné, n'était pas la dupe des deux sœurs, elle avait bien deviné les mains entre lesquelles irait cet argent, elle était enchantée d'obliger la comtesse, elle avait d'ailleurs une profonde compassion pour de tels embarras. Rastignac, posé pour pénétrer les manœuvres des deux banquiers, vint déjeuner avec madame de Nucingen. Delphine et Rastignac n'avaient point de secrets l'un pour l'autre, elle lui raconta sa scène avec la comtesse. Rastignac, incapable d'imaginer que la baronne pût jamais être mêlée à cette affaire, d'ailleurs accessoire à ses yeux, un moyen parmi tous ses moyens, la lui éclaira. Elle venait peut-être de détruire les espérances électorales de du Tillet, de rendre inutiles les tromperies et les sacrifices de toute une année. Il la mit au fait en lui recommandant le secret sur la faute qu'elle venait de commettre.

— Pourvu, dit-elle, que le caissier n'en parle pas à Nucingen.

Quelques instants avant midi, pendant le déjeuner de du Tillet, on lui annonça monsieur Gigonnet.

— Qu'il entre, dit le banquier, quoique sa femme fût à table. Eh bien, mon vieux Israélite, notre homme est-il coffré?

— Non.

— Comment? Ne vous avais-je pas dit rue du Mail, hôtel...

— Il a payé, fit Gigonnet en tirant de son portefeuille quarante billets de banque.

Du Tillet eut une mine désespérée.

— Il ne faut jamais mal accueillir les écus, dit l'impassible compère de du Tillet, cela peut porter malheur.

— Où avez-vous pris cet argent, madame? dit le banquier en jetant sur sa femme un regard qui la fit rougir jusque dans la racine des cheveux.

— Je ne sais pas ce que signifie votre question, dit-elle.

— Je pénétrerai ce mystère, répondit-il en se levant furieux. Vous avez renversé mes projets les plus chers.

— Vous allez renverser votre déjeuner, dit Gigonnet qui arrêta la nappe prise par le pan de la robe de chambre de du Tillet.

Madame du Tillet se leva froidement pour sortir. Cette parole l'avait épouvantée. Elle sonna.

— Mes chevaux, dit-elle. Demandez Virginie, je vais m'habiller.

— Où allez-vous? fit du Tillet.

— Les maris bien élevés ne questionnent pas leurs femmes, répondit-elle, et vous avez la prétention de vous conduire en gentilhomme.

— Je ne vous reconnais plus depuis deux jours que vous avez vu deux fois votre impertinente sœur.

— Vous m'avez ordonné d'être impertinente, dit-elle, je m'essayerai sur vous.

— Votre serviteur, madame, dit Gigonnet peu curieux d'une scène de ménage.

Du Tillet regarda fixement sa femme, qui le regarda de même sans baisser les yeux.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-il.

— Que je ne suis plus une petite fille à qui vous ferez peur, reprit-elle. Je suis et serai toute ma vie une loyale et bonne femme pour vous; vous pouvez être un maître si vous voulez, mais non pas un tyran.

Du Tillet sortit. Après cet effort, Marie-Eugénie rentra chez elle abattue.

— Sans le danger que court ma sœur, se dit-elle, je n'aurais jamais osé le braver ainsi; mais comme dit le proverbe, à quelque chose malheur est bon...

Pendant la nuit, madame du Tillet avait repassé dans sa mémoire les confidences de sa sœur. Sûre du salut de Raoul, sa raison n'était plus dominée par la pensée de ce danger imminent. Elle se rappela l'énergie terrible avec laquelle la comtesse avait parlé de s'enfuir avec Nathan pour le consoler de son désastre si elle ne l'empêchait pas. Elle comprit que cet homme pourrait déterminer sa sœur, par un excès de reconnaissance et d'amour, à faire ce que la sage Eugénie regardait comme une folie. Il y avait de récents exemples dans la haute classe de ces fuites qui payent d'incertains plaisirs par des remords, par la déconsidération que donnent les fausses positions, et Eugénie se rappelait leurs

affreux résultats. Le mot de du Tillet venait de mettre sa terreur au comble; elle craignit que tout ne se découvrît; elle vit la signature de la comtesse de Vandenesse dans le portefeuille de la maison Nucingen; elle voulait supplier sa sœur de tout avouer à Félix. Madame du Tillet ne trouva point la comtesse. Félix était chez lui.

Une voix intérieure cria à Eugénie de sauver sa sœur. Peut-être demain serait-il trop tard. Elle prit beaucoup sur elle, mais elle se résolut à tout dire au comte. Ne serait-il pas indulgent en trouvant encore son honneur sauf? La comtesse était plus égarée que pervertie. Eugénie eut peur d'être lâche et traîtresse en divulguant ces secrets que garde la société tout entière, d'accord en ceci; mais enfin elle vit l'avenir de sa sœur, elle trembla de la trouver un jour seule, ruinée par Nathan, chargée d'enfants adultérins, pauvre, souffrante, malheureuse, au désespoir, elle n'hésita plus, et fit prier le comte de la recevoir.

Félix, étonné de cette visite, eut avec sa belle-sœur une longue conversation, durant laquelle il se montra si calme et si maître de lui qu'elle trembla de lui voir prendre quelque terrible résolution.

— Soyez tranquille, lui dit Vandenesse, je me conduirai de manière à ce que vous soyez bénie un jour par la comtesse. Quelle que soit votre répugnance à garder le silence vis-à-vis d'elle après m'avoir instruit, faites-moi crédit de quelques jours. Quelques jours me sont nécessaires pour pénétrer des mystères que vous n'apercevez pas, et surtout agir avec prudence. Peut-être saurai-je tout en un moment! Il n'y a que moi de coupable, ma sœur. Tous les amants jouent leur jeu; mais toutes les femmes n'ont pas le bonheur de voir la vie comme elle est.

Madame du Tillet sortit rassurée.

IX

LE TRIOMPHE DU MARI.

Félix de Vandenesse alla prendre aussitôt quarante mille francs à la banque de France et courut chez madame de Nucingen : il la trouva, la remercia de la confiance qu'elle avait eue en sa femme et lui rendit l'argent. Le comte expliqua ce mystérieux emprunt par les folies d'une bienfaisance à laquelle il avait voulu mettre des bornes.

— Ne me donnez aucune explication, monsieur le comte, puisque madame de Vandenesse vous a tout dit, dit la baronne de Nucingen.

— Elle sait tout, pensa Vandenesse.

La baronne remit la lettre de garantie et envoya chercher les quatre lettres de change. Vandenesse, pendant ce moment, jeta sur la baronne le coup d'œil fin des hommes d'État, il l'inquiéta presque, et jugea l'heure propice à une négociation.

— Nous vivons à une époque, madame, où rien n'est sûr, lui dit-il. Les trônes s'élèvent et disparaissent en France avec une effrayante rapidité. Quinze ans font justice d'un grand empire, d'une monarchie et d'une révolution. Personne n'oserait prendre sur lui de répondre de l'avenir. Vous connaissez mon attachement à la légitimité. Ces paroles n'ont rien d'extraordinaire dans ma bouche. Supposez une catastrophe : ne seriez-vous pas heureuse d'avoir un ami dans le parti qui triompherait?

— Certes, dit-elle en souriant.

— Hé bien! voulez-vous avoir en moi, secrètement, un obligé qui pourrait maintenir à monsieur de Nucingen, le cas échéant, la pairie à laquelle il aspire?

— Que voulez-vous de moi? s'écria-t-elle.

— Peu de chose, reprit-il. Tout ce que vous savez sur Nathan.

La baronne lui répéta sa conversation du matin avec Rastignac, et dit à l'ex-pair de France, en lui remettant les quatre lettres de change qu'elle alla prendre au caissier :

— N'oubliez pas votre promesse.

Vandenesse l'oubliait si peu qu'il s'en servit auprès du baron de Rastignac pour obtenir quelques autres renseignements. En sortant de chez le baron, il fit écrire à Florine par un écrivain public la lettre suivante :

Si mademoiselle Florine veut savoir quel est le premier rôle qu'elle jouera, elle est priée de venir au prochain bal de l'Opéra, en s'y faisant accompagner de M. Nathan.

Puis il alla chez son homme d'affaires, garçon très-habile et délié quoique honnête; il le pria de jouer le rôle d'un ami auquel Schmuke aurait confié la visite de madame de Vandenesse en s'inquiétant un peu tard de la signification de ces mots : *Accepté pour dix mille francs,* répétés quatre fois, lequel viendrait demander à monsieur Nathan une lettre de change de quarante mille francs comme contre-valeur. C'était jouer gros jeu. Nathan pouvait avoir su déjà comment s'étaient arrangées les choses, mais il fallait hasarder un peu pour gagner beaucoup. Dans son trouble, la comtesse pouvait bien avoir oublié de demander à son amant un titre pour Schmuke.

L'homme d'affaires alla sur-le-champ au journal et revint triomphant à cinq heures chez le comte,

avec une contre-valeur de quarante mille francs. Dès les premiers mots échangés avec Nathan, il avait pu se dire envoyé par la comtesse.

Cette réussite obligeait Félix à empêcher sa femme de voir Raoul jusqu'au lendemain, à l'heure du bal de l'Opéra où il comptait la mener et l'y laisser s'éclairer elle-même sur la nature des relations de Nathan avec Florine. Il connaissait la jalouse fierté de la comtesse, il voulait la faire renoncer d'elle-même à son amour, ne pas lui donner lieu de rougir à ses yeux et lui montrer à temps ses lettres à Nathan vendues par Florine à laquelle il comptait les racheter.

Ce plan si sage, conçu si rapidement, exécuté en partie, devait manquer par un jeu du hasard qui modifie tout ici-bas. Après le dîner, Félix mit la conversation sur le bal de l'Opéra, en remarquant que Marie n'y était jamais allée; il lui en proposa le divertissement pour le lendemain.

— Je vous donnerai quelqu'un à intriguer, dit-il.

— Ah! vous me ferez bien plaisir.

— Pour que la plaisanterie soit excellente, une femme doit s'attaquer à une belle proie, à une célébrité, à un homme d'esprit, le faire donner au diable. Veux-tu que je te livre Nathan? J'aurai, par quelqu'un qui connaît Florine, des secrets à le rendre fou.

— Florine, dit la comtesse, l'actrice?

Elle avait déjà trouvé ce nom sur les lèvres de Quillet, le garçon de bureau du journal. Il lui passa comme un éclair dans l'âme.

— Eh bien, oui, sa maîtresse! répondit le comte. Est-ce donc étonnant?

— Je croyais monsieur Nathan trop occupé pour avoir une maîtresse. Les auteurs ont-ils le temps d'aimer?

— Je ne dis pas qu'ils aiment, ma chère, mais ils sont forcés de *loger* quelque part comme tous les autres hommes, et quand ils n'ont pas de chez-eux, quand ils sont poursuivis par les gardes du commerce, ils *logent* chez leurs maîtresses, ce qui peut vous paraître leste, mais qui est infiniment plus agréable que de *loger* en prison.

Le feu était moins rouge que les joues de la comtesse.

— Voulez-vous de lui pour victime? vous l'épouvanterez, dit le comte en continuant. Je vous mettrai à même de lui prouver qu'il est joué comme un enfant par votre beau-frère du Tillet. Ce misérable veut le faire mettre en prison afin de le rendre incapable de se porter son concurrent dans le collége électoral où Nucingen a été nommé. Je sais par un ami de Florine la somme produite par la vente de son mobilier et qu'elle lui a donnée pour fonder son journal; je sais ce qu'elle lui a envoyé sur la récolte qu'elle a été faire cette année dans les départements et en Belgique, argent dont profiteront en définitive du Tillet, Nucingen et Massol, qui, par avance, ont vendu le journal au ministère, tant ils sont sûrs d'évincer ce grand homme.

— Monsieur Nathan est incapable d'avoir accepté l'argent d'une actrice.

— Vous ne connaissez guère ces gens-là, ma chère, dit le comte. Il ne vous niera pas le fait.

— J'irai certes au bal, dit la comtesse.

— Vous vous amuserez! reprit Vandenesse. Avec de pareilles armes, vous fouetterez rudement son amour-propre et vous lui rendrez service. Vous le verrez se mettre en fureur, se calmer, bondir sous vos piquantes épigrammes! Tout en plaisantant, vous l'éclairerez, et vous aurez la joie de faire battre les chevaux du juste-milieu dans leur écurie! Tu ne m'écoutes plus, ma chère enfant.

— Au contraire, je vous écoute trop, répondit-elle. Je vous dirai plus tard pourquoi je tiens à être sûre de ce que vous me racontez.

— Sûre, reprit Vandenesse. Reste masquée, je te fais souper avec Nathan et Florine. Il sera bien amusant pour une femme de ton rang d'intriguer une actrice après avoir fait caracoler l'esprit d'un homme célèbre. Tu les attelleras l'un et l'autre à la même mystification. Je vais me mettre à la piste des infidélités de Nathan. Si je puis saisir les détails de quelque aventure récente, tu jouiras d'une colère de courtisane. Ces sortes de querelles sont magnifiques. Celle que fera Florine bouillonnera comme un torrent des Alpes; elle adore Nathan, il est tout pour elle, elle y tient comme la chair aux os, comme la lionne à ses petits! Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse une célèbre actrice qui écrivait comme une cuisinière venant redemander ses lettres à un de mes amis; je n'ai jamais depuis retrouvé ce spectacle, cette fureur tranquille, cette impertinente majesté, cette attitude de sauvage... Souffres-tu, Marie?

— Non, l'on a fait trop de feu.

Elle alla se jeter sur une causeuse. Tout à coup, par un de ces mouvements impossible à prévoir et qui fut suggéré par les dévorantes douleurs de la jalousie, la comtesse se dressa sur ses jambes tremblantes, croisa ses bras et vint lentement devant son mari.

— Que sais-tu? lui demanda-t-elle, tu n'es pas homme à me torturer, tu m'écraserais sans me faire souffrir, dans le cas où je serais coupable.

— Que veux-tu que je sache, Marie?

— Eh bien! Nathan!

— Tu crois l'aimer, tu aimes un fantôme construit avec des phrases.

— Tu sais donc?

— Tout, dit-il.

Ce mot tomba sur la tête de Marie comme une massue.

— Si tu le veux, je ne saurai jamais rien, reprit-il. Tu es dans un abîme, mon enfant, il faut t'en retirer. J'y ai déjà songé. Tiens.

Il tira de sa poche de côté cette garantie et les quatre lettres de change de Schmuke que la comtesse reconnut, et il les jeta dans le feu.

— Que serais-tu devenue, pauvre Marie, dans trois mois d'ici? tu te serais vue traînée par les huissiers devant les tribunaux! Ne baisse pas la tête, ne t'humilie point; tu as été dupe des sentiments les plus beaux, tu as coqueté avec la poésie et non avec un homme. Toutes les femmes, toutes, entends-tu, Marie, eussent été séduites à ta place. Ne serions-nous pas absurdes, nous autres hommes qui avons fait mille sottises en vingt ans, de vouloir que vous ne soyez pas imprudentes une seule fois dans toute votre vie? Dieu me garde de triompher de toi ou de t'accabler d'une pitié que tu repoussais si vivement l'autre jour. Peut-être ce malheureux était-il sincère quand il t'écrivait, sincère en se tuant, sincère en revenant le soir même *loger* chez Florine. Nous valons moins que vous. Je ne parle pas pour moi dans ce moment, mais pour toi. Je suis indulgent, la société ne l'est point. Elle fuit la femme qui fait un éclat, elle ne veut pas qu'on cumule un bonheur complet et la considération. Est-ce juste? je ne saurais le dire. Le monde est cruel, voilà tout. Peut-être est-il plus envieux en masse qu'il ne l'est, pris en détail. Assis au parterre, un voleur applaudit l'innocence, et lui prendra ses bijoux en sortant. La société refuse de calmer les maux qu'elle fait, elle décerne des honneurs aux habiles tromperies, et n'a point de récompenses pour les dévouements ignorés. Je sais et vois tout cela; mais si je ne puis réformer le monde, au moins est-il en mon pouvoir de te protéger contre toi-même. Il s'agit ici d'un homme qui ne t'apporte que des misères, et non d'un de ces amours saints et sacrés qui commandent parfois notre abnégation, qui portent avec eux des excuses. Peut-être ai-je eu le tort de ne pas diversifier ton bonheur, d'opposer à de tranquilles plaisirs des plaisirs bouillants, des voyages, des distractions. Je puis d'ailleurs m'expliquer le désir qui t'a poussée vers un homme célèbre par l'envie que tu as causée à certaines femmes. Lady Dudley, madame d'Espard, madame de Manerville sont pour quelque chose en tout ceci. Ces femmes, contre lesquelles je t'avais mise en garde, auront cultivé ta curiosité plus pour me faire chagrin que pour te jeter dans des orages qui, je l'espère, auront grondé sur toi sans t'atteindre.

En écoutant ces paroles empreintes d'une divine bonté, la comtesse fut en proie à mille sentiments contraires, mais cet ouragan fut dominé par une vive admiration pour Félix. Les âmes nobles et fières reconnaissent promptement la délicatesse avec laquelle on les manie. Ce tact est aux sentiments ce que la grâce est au corps. Marie apprécia cette humble grandeur empressée de s'abaisser aux pieds d'une femme en faute pour ne pas la voir rougissant. Elle s'enfuit comme une folle et revint ramenée par l'idée de l'inquiétude que son mouvement pouvait causer à son mari.

— Attendez, lui dit-elle en disparaissant.

Félix lui avait habilement préparé son excuse, il fut aussitôt récompensé de son adresse. Elle revint, toutes les lettres de Nathan à la main, et les lui apporta.

— Jugez-moi, dit-elle en se mettant à genoux et les lui tendant.

— Est-on en état de bien juger quand on aime? répondit-il.

Il prit les lettres et les jeta dans le feu, car plus tard sa femme pouvait ne pas lui pardonner de les avoir lues. Marie, la tête sur les genoux du comte, y fondait en larmes.

— Mon enfant, où sont les tiennes? dit-il en lui relevant la tête.

A cette interrogation, la comtesse ne sentit plus l'intolérable chaleur qu'elle avait aux joues, elle eut froid.

— Pour que tu ne soupçonnes pas ton mari de calomnier l'homme que tu as cru digne de toi, je te ferai rendre tes lettres par Florine elle-même.

— Oh! pourquoi ne les rendrait-il pas sur ma demande?

— Et s'il les refusait!

La comtesse baissa la tête.

— Le monde me dégoûte, reprit-elle, je n'y veux plus aller, je vivrai seule près de toi si tu me pardonnes.

— Tu pourrais t'ennuyer encore. D'ailleurs, que dirait le monde si tu le quittais brusquement? Au printemps nous voyagerons, nous irons en Italie, nous parcourrons l'Europe en attendant que tu aies plus d'un enfant à élever. Nous ne sommes pas dispensés d'aller au bal de l'Opéra demain. Nous ne pouvons pas avoir tes lettres autrement, sans nous compromettre. En te les apportant, Florine n'accusera-t-elle pas bien son pouvoir?

— Et je verrai cela? dit la comtesse épouvantée.

— Après-demain matin.

Le lendemain, vers minuit, au bal de l'Opéra, Nathan se promenait dans le foyer en donnant le bras à un masque d'un air assez marital. Après deux ou trois tours, deux femmes masquées les abordèrent.

— Pauvre sot, tu te perds, Marie est ici et te voit, dit à Nathan Vandenesse qui s'était déguisé en femme.

— Si tu veux m'écouter, tu sauras des secrets que Nathan t'a cachés, et qui t'apprendront les dangers que court ton amour pour lui, dit en tremblant la comtesse à Florine.

Nathan avait brusquement quitté le bras de Florine pour suivre le comte, qui s'était ensuite dérobé à ses regards.

Florine alla s'asseoir à côté de la comtesse, qui l'entraîna sur une banquette à côté de son mari.

— Explique-toi, ma chère, dit Florine, et ne crois pas me faire travailler longtemps. Personne au monde ne m'arrachera Raoul, vois-tu. Je le tiens par l'habitude, qui vaut bien l'amour.

— D'abord es-tu Florine? dit Félix en reprenant sa voix naturelle.

— Belle question! si tu ne le sais pas, comment veux-tu que je te croie, farceur?

— Va demander à Nathan, qui maintenant cherche la maîtresse dont je parle, où il a passé la nuit il y a trois jours! Il s'est asphyxié, ma petite, à ton insu, faute d'argent. Voilà comment tu es au fait des affaires d'un homme que tu dis aimer, et tu le laisses sans le sou, et il se tue, ou plutôt il ne se tue pas, il se manque. Un suicide manqué, c'est aussi ridicule qu'un duel sans égratignure.

— Tu mens, dit Florine. Il a dîné chez moi ce jour-là, mais, après le soleil couché. Le pauvre garçon était poursuivi, il s'est caché, voilà tout.

— Va donc demander, rue du Mail, à l'hôtel du Mail, s'il n'a pas été amené mourant par une belle femme avec laquelle il est en relation depuis un an, et dont il cache les lettres chez toi, à ton nez. Si tu veux lui donner quelque bonne leçon, nous irons tous trois chez toi, là je te prouverai, pièces en main, que tu peux l'empêcher d'aller à la campagne, rue de Clichy, sous peu de temps, si tu veux être bonne fille.

— Essaye d'en faire aller d'autres que Florine, mon petit. Je suis sûre que Nathan ne peut être amoureux de personne.

— Tu voudrais me faire croire qu'il a redoublé pour toi d'attentions depuis quelque temps, mais c'est précisément ce qui prouve qu'il en est très-amoureux.

— D'une femme du monde, lui! dit Florine. Je ne m'inquiète pas pour si peu de chose.

— Hé bien, veux-tu le voir venir te dire qu'il ne te ramènera pas ce matin chez toi?

— Si tu me fais dire cela, reprit Florine, je te mènerai chez moi, et nous y chercherons ces lettres auxquelles je croirai quand je les verrai.

— Reste là, dit Félix, et regarde.

Il prit le bras de sa femme et se mit à deux pas de Florine. Bientôt Nathan, qui allait et venait dans le foyer, cherchant de tous côtés son masque comme un chien cherche son maître, revint à l'endroit où il avait reçu la confidence. Florine vint à lui en lisant sur son front une préoccupation facile à remarquer et lui dit impérieusement :

— Je ne veux pas que tu me quittes, j'ai des raisons pour cela.

— Marie, dit la comtesse à l'oreille de Raoul en se nommant elle-même. Quelle est cette femme? Laissez-la sur-le-champ, sortez et allez m'attendre au bas de l'escalier.

Dans cette horrible extrémité, Raoul donna une violente secousse au bras de Florine, qui ne s'attendait pas à cette manœuvre, et quoiqu'elle le tînt avec force, elle fut contrainte à le lâcher. Nathan se perdit aussitôt dans la foule.

— Que te disais-je? lui cria dans l'oreille Félix, qui lui donna le bras.

— Allons, dit-elle, qui que tu sois, viens. As-tu ta voiture?

Pour toute réponse, Vandenesse emmena précipitamment Florine d'un côté, sa femme de l'autre. En quelques instants, les trois masques, menés vivement par le cocher de Vandenesse, arrivèrent chez l'actrice qui se démasqua. Florine étouffait de rage. Madame de Vandenesse ne put retenir un tressaillement de surprise. Florine était superbe de colère et de jalousie.

— Il y a, lui dit Vandenesse, un certain portefeuille dont tu n'as pas la clef, les lettres doivent y être.

— Pour le coup, je suis intriguée, dit Florine, tu sais quelque chose qui m'inquiétait depuis plusieurs jours.

Vandenesse vit sa femme pâlir sous son masque. La chambre de Florine en disait plus sur l'intimité de l'actrice et de Nathan qu'une maîtresse idéale n'en aurait voulu savoir. L'œil d'une femme sait tout voir en un moment, et la comtesse aperçut, dans la promiscuité des choses de la vie, une attestation de ce que lui avait dit Vandenesse. Florine revint avec le portefeuille.

— Comment l'ouvrir? dit-elle.

Elle envoya chercher le grand couteau de sa cuisinière, et quand la femme de chambre le rapporta, Florine le brandit en disant d'un air railleur : — C'est avec ça qu'on égorge les *poulets!*

Ce mot fit tressaillir la comtesse : il lui expliquait la profondeur de l'abîme où elle allait glisser, encore mieux que ne l'avait fait son mari la veille.

— Suis-je sotte! dit Florine, son rasoir vaut mieux.

Elle alla prendre le rasoir avec lequel Nathan venait de se faire la barbe et fendit les plis du maroquin, qui s'ouvrit et laissa passer les lettres de Marie. Florine en prit une au hasard.

— Oui, c'est bien une femme comme il faut! Ça m'a l'air de ne pas avoir une faute d'orthographe.

Vandenesse prit les lettres et les donna à sa femme, qui alla vérifier sur une table si toutes y étaient.

— Veux-tu céder tout en échange de ceci? dit Vandenesse en tendant à Florine la lettre de change de quarante mille francs.

— Est-il bête de souscrire de pareils titres! bon pour des billets, dit Florine en lisant la lettre de change. Ah! je t'en donnerai, des comtesses! Et moi qui me tuais le corps et l'âme en province pour lui ramasser de l'argent, moi qui me serais donné l'ennui d'un agent de change pour le sauver! Voilà les hommes! Quand on fait tout pour eux, ils vous marchent dessus! Il me le payera!

Madame de Vandenesse s'était enfuie avec les lettres.

— Hé, dis donc, beau masque? laisse-m'en une seule pour le convaincre.

— Cela n'est plus possible, dit Vandenesse.

— Et pourquoi?

— Ce masque est la comtesse elle-même.

— Tiens! mais elle aurait bien pu me dire merci, s'écria Florine.

— Pourquoi prends-tu donc les quarante mille francs? dit Vandenesse en la saluant.

Il est extrêmement rare que les jeunes gens, poussés à un suicide, le recommencent quand ils en ont subi les douleurs. Lorsque le suicide ne guérit pas de la vie, il guérit de la mort. Aussi, Raoul n'eut-il plus envie de se tuer, quand il se vit dans une position encore plus horrible que celle d'où il voulait sortir, en trouvant sa lettre de change à Schmuke dans les mains de Florine qui la tenait du comte de Vandenesse. Il tenta de revoir la comtesse pour lui expliquer la nature de son amour qui brillait dans son cœur plus vivement que jamais. Mais la première fois que, dans le monde, la comtesse vit Raoul, elle lui jeta ce regard fixe et méprisant qui met un abîme infranchissable entre une femme et un homme. Malgré son assurance, Nathan n'osa jamais, durant le reste de l'hiver, ni parler à la comtesse, ni l'aborder.

Cependant il s'ouvrit à Blondet, il voulut, à propos de madame de Vandenesse, lui parler de Laure et de Béatrix. Il fit la paraphrase de ce beau passage dû à la plume d'un des remarquables poëtes de ce temps.

« Idéal, fleur bleue à cœur d'or, dont les racines « fibreuses, mille fois plus déliées que les tresses « de soie des fées, plongent au fond de notre âme « pour en boire la plus pure substance; fleur douce « et amère! on ne peut t'arracher sans faire saigner le cœur, sans que de ta tige brisée suintent « des gouttes rouges! Ah! fleur maudite, comme elle « a poussé dans mon âme! »

— Tu radotes, mon cher, lui dit Blondet; je t'accorde qu'il y avait une jolie fleur, mais elle n'était point idéale, et au lieu de chanter comme un aveugle devant une niche vide, tu devrais songer à te laver les mains pour faire ta soumission au pouvoir et te ranger. Tu es un trop grand artiste pour être un homme politique, tu as été joué par des gens qui ne te valaient pas. Pense à te faire jouer encore, mais ailleurs.

— Elle ne saurait m'empêcher de l'aimer, dit Nathan. J'en ferai ma Béatrix.

— Mon cher, Béatrix était une petite fille de douze ans que Dante n'a plus revue; sans cela aurait-elle été Béatrix? Pour se faire d'une femme une divinité, nous ne devons pas la voir avec un mantelet aujourd'hui, demain avec une robe décolletée, après-demain sur le boulevard, marchandant des joujoux pour son petit dernier. Quand on a Florine, qui tour à tour est duchesse de vaudeville, bourgeoise de drame, négresse, marquise, colonel, paysanne en Suisse, vierge du Soleil au Pérou, sa seule manière d'être vierge, je ne sais pas comment on s'aventure avec les femmes du monde.

Du Tillet exécuta Nathan, qui, faute d'argent, abandonna sa part dans le journal. L'homme célèbre n'eut pas plus de cinq voix dans le collége où le banquier fut élu.

Quand, après un long et heureux voyage en Italie, la comtesse de Vandenesse revint à Paris, l'hiver suivant, Nathan avait justifié toutes les prévisions de Félix et suivi les conseils de Blondet : il parlementait avec le pouvoir. Quant à ses affaires, elles étaient dans un tel désordre qu'un jour, aux Champs-Élysées, la comtesse Marie le vit à pied, dans le plus triste équipage, donnant le bras à Florine. Un homme indifférent est déjà passablement laid aux yeux d'une femme, mais quand elle ne l'aime plus, il paraît horrible, surtout quand il ressemble à Nathan. Madame de Vandenesse eut un mouvement de honte en songeant qu'elle s'était intéressée à Raoul. Si elle n'eût pas été guérie de toute passion extra-conjugale, le contraste que présentait alors le comte, comparé à l'homme célèbre, eût suffi pour lui faire préférer son mari à un ange.

Aujourd'hui, cet ambitieux, si riche en encre et si pauvre en vouloir, a fini par capituler et par se

caser dans une sinécure comme un homme médiocre. Après avoir appuyé toutes les tentatives désorganisatrices, il vit en paix à l'ombre d'une feuille ministérielle. La croix de la Légion d'honneur, texte fécond de ses plaisanteries, orne sa boutonnière. *La paix à tout prix,* sur laquelle il avait fait vivre la rédaction d'un journal révolutionnaire, est l'objet de ses articles laudatifs. L'hérédité, tant attaquée par ses phrases saint-simoniennes, il la défend aujourd'hui avec l'autorité de la raison. Cette conduite illogique a son origine et son autorité dans le changement de front de quelques gens qui, durant nos dernières évolutions politiques, ont agi comme Raoul.

Aux Jardies, décembre 1838.

MASSIMILLA DONI.

DÉDICACE.

A MONSIEUR

JACQUES STRUNZ.

Mon cher Strunz, il y aurait de l'ingratitude à ne pas attacher votre nom à l'une des deux œuvres que je n'aurais pu faire sans votre patiente complaisance et vos bons soins. Trouvez donc ici un témoignage de ma reconnaissante amitié, pour le courage avec lequel vous avez essayé, peut-être sans succès, de m'initier aux profondeurs de la science musicale. Vous m'aurez néanmoins appris tout ce que le génie cache de difficultés et de travaux dans les œuvres qui sont pour nous la source de plaisirs divins. Vous m'avez aussi procuré plus d'une fois le petit divertissement de rire aux dépens de plus d'un prétendu connaisseur. Aucuns me taxent d'ignorance, ne soupçonnant ni les conseils que je dois à l'un des meilleurs auteurs de feuilletons sur les œuvres musicales, ni votre consciencieuse assistance. Peut-être ai-je été le plus infidèle des secrétaires ? S'il en était ainsi, je ferais certainement un *traître traducteur* sans le savoir ; et je veux néanmoins pouvoir toujours me dire un de vos amis.

DE BALZAC.

Paris, mai 1839.

MASSIMILLA DONI.

I

Comme le savent les connaisseurs, la noblesse vénitienne est la première de l'Europe. Son *Livre d'or* a précédé les croisades, temps où Venise, débris de la Rome impériale et chrétienne qui se plongea dans les eaux pour échapper aux barbares, déjà puissante, illustre déjà, dominait le monde politique et commercial. A quelques exceptions près, aujourd'hui cette noblesse est entièrement ruinée. Parmi les gondoliers qui conduisent les Anglais à qui l'histoire montre là leur avenir, il se trouve des fils d'anciens doges dont la race est plus ancienne que celle des souverains. Sur un pont par où passera votre gondole, si vous allez à Venise, vous verrez une sublime jeune fille mal vêtue, pauvre enfant qui appartiendra peut-être à l'une des plus illustres races patriciennes. Quand un peuple de rois en est là, nécessairement il s'y rencontre des caractères bizarres. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il jaillisse des étincelles parmi les cendres. Destinées à justifier l'étrangeté des personnages en action dans cette histoire, ces réflexions n'iront pas plus loin, car il n'est rien de plus insupportable que les redites de ceux qui parlent de Venise après tant de grands poëtes et tant de petits voyageurs. L'intérêt du récit exigeait seulement de constater l'opposition la plus vive de l'existence humaine: cette grandeur et cette misère qui se voient là chez certains hommes comme dans la plupart des habitations.

Les nobles de Venise et ceux de Gênes, comme autrefois ceux de Pologne, ne prenaient point de titres. S'appeler Quirini, Doria, Brignole, Morosini, Sauli, Mocenigo, Fieschi (Fiesque), Cornaro, Spinola suffisait à l'orgueil le plus haut. Tout se corrompt, quelques familles sont titrées aujourd'hui. Cependant, dans le temps où les nobles des républiques aristocratiques étaient égaux, il existait à Gênes un titre de prince pour la famille Doria qui possédait Amalfi en toute souveraineté, et un titre semblable à Venise, légitimé par une ancienne possession des Facino Cane, prince de Varèse. Les Grimaldi, qui devinrent souverains, s'emparèrent de Monaco beaucoup plus tard. Le dernier des Cane de la branche aînée disparut de Venise trente ans avant la chute de la république, condamné pour des crimes plus ou moins criminels.

Ceux à qui revenait cette principauté nominale, les Cane Memmi, tombèrent dans l'indigence pendant la fatale période de 1796 à 1814. Dans la vingtième année de ce siècle, ils n'étaient plus représentés que par un jeune homme ayant nom Emilio, et par un palais qui passe pour un des plus beaux ornements du Canal Grande. Cet enfant de la belle Venise avait pour toute fortune cet inutile palais et quinze cents livres de rente provenant d'une maison de campagne située sur la Brenta, le dernier bien de ceux que sa famille possédait en terre ferme, et vendue au gouvernement autrichien. Cette rente viagère lui sauvait la honte de recevoir, comme beaucoup de nobles, l'indemnité de vingt sous par jour, due à tous les patriciens indigents, stipulée dans le traité de cession à l'Autriche.

Au commencement de la saison d'hiver, ce jeune seigneur était encore dans une campagne située aux pieds des Alpes tyroliennes, et achetée au printemps dernier par la duchesse Cataneo. La maison, bâtie par Palladio pour les Tiepolo, consiste en un pa-

villon carré du style le plus pur : un escalier grandiose, des portiques en marbre sur chaque face, des péristyles à voûtes couvertes de fresques et rendues légères par l'outremer du ciel où volent de délicieuses figures, des ornements gras d'exécution, mais si bien proportionnés que l'édifice les porte comme une femme porte sa coiffure, avec une facilité qui réjouit l'œil ; enfin cette gracieuse noblesse qui distingue à Venise les procuraties de la Piazzetta. Des stucs admirablement dessinés entretiennent dans les appartements un froid qui rend l'atmosphère aimable, les galeries extérieures peintes à fresque forment abat-jour, et partout règne ce frais pavé vénitien où les marbres découpés se changent en d'inaltérables fleurs. L'ameublement, comme celui des palais italiens, offrait les plus belles soieries richement employées, et de précieux tableaux bien placés : quelques-uns du prêtre génois, dit *il Capucino,* plusieurs de Léonard de Vinci, de Carlo Dolci, de Tintoretto et de Titien. Les jardins étagés présentent ces merveilles où l'or a été métamorphosé en grottes de rocailles, en cailloutages, qui sont comme la folie du travail, en terrasses bâties par les fées, en bosquets sévères de ton où les cyprès hauts sur patte, les pins triangulaires, le triste olivier sont déjà habilement mélangées aux orangers, aux lauriers, aux myrtes ; en bassins clairs où nagent des poissons d'azur et d'or. Quoi que l'on puisse dire à l'avantage des jardins anglais, ces arbres en parasols, ces ifs taillés, ce luxe des productions de l'art marié si finement à celui d'une nature habillée ; ces cascades à gradins de marbre où l'eau se glisse timidement et semble comme une écharpe enlevée par le vent et toujours renouvelée ; ces personnages en plomb doré qui meublent discrètement de silencieux asiles ; enfin ce palais hardi qui fait point de vue de toutes parts en élevant sa dentelle au pied des Alpes ; ces vives pensées qui animent la pierre, le bronze et les végétaux, ou se dessinent en parterres, cette poétique prodigalité seyait à l'amour d'une duchesse et d'un joli jeune homme qui certes est une œuvre de poésie fort éloignée des fins de la brutale nature. Quiconque comprend la fantaisie, aurait voulu voir sur l'un de ces beaux escaliers, à côté d'un vase à bas-reliefs circulaires, quelque négrillon habillé à mi-corps d'un tonnelet en étoffe rouge, tenant d'une main un parasol au-dessus de la tête de la duchesse, et de l'autre la queue de sa longue robe pendant qu'elle écoutait une parole d'Emilio Memmi. Et que n'aurait pas gagné le Vénitien, à être vêtu comme un de ces sénateurs peints par Titien ? Hélas ! dans ce palais de fée, assez semblable à celui des *Peschiere* de Gênes, la Cataneo obéissait aux firmans de Victorine et des modistes françaises, elle portait une robe de mousseline et un chapeau de paille de riz, de jolis souliers gorge de pigeon, des bas de fil que le plus léger zéphyr eût emportés ; elle avait sur les épaules un châle de dentelle noire ; mais ce qui ne se comprendra jamais à Paris où les femmes sont serrées dans leurs robes comme des demoiselles dans leurs fourreaux annelés, c'est le délicieux laisser aller avec lequel cette belle fille de la Toscane portait le vêtement français : elle l'avait italianisé. La Française met un incroyable sérieux à sa jupe, tandis qu'une Italienne s'en occupe peu, ne la défend par aucun regard gourmé, car elle se sait sous la protection d'un seul amour, passion sainte et sérieuse pour elle, comme pour autrui.

Étendue sur un sofa, vers onze heures du matin, au retour d'une promenade et devant une table où se voyaient les restes d'un élégant déjeuner, la duchesse Cataneo laissait son amant maître de cette mousseline sans lui dire : *Chut!* au moindre geste. Sur une bergère à ses côtés, Emilio tenait sa main entre les siennes, et la regardait avec un entier abandon. Ne demandez pas s'ils s'aimaient ? ils s'aimaient trop. Ils n'en étaient pas à lire dans le livre comme Paul et Françoise ; loin de là, Emilio n'osait dire : *Lisons!* A la lueur de ces yeux où brillaient deux prunelles vertes tigrées par des fils d'or qui partaient du centre comme les éclats d'une fêlure, et communiquaient au regard un doux scintillement d'étoile, il sentait en lui-même une volupté nerveuse qui le faisait arriver au spasme. Par moments, il lui suffisait de voir les beaux cheveux noirs de cette tête adorée serrés par un simple cercle d'or, s'échappant en tresses luisantes de chaque côté d'un front volumineux, pour écouter dans ses oreilles les battements précipités de son sang soulevé par vagues, et menaçant de faire éclater les vaisseaux du cœur. Par quel phénomène moral, l'âme s'emparait-elle si bien de son corps qu'il ne se sentait plus en lui-même, mais tout en cette femme à la moindre parole qu'elle disait d'une voix qui troublait en lui les sources de sa vie ? Si, dans la solitude, une femme de beauté médiocre sans cesse étudiée devient sublime et imposante, peut-être une femme aussi magnifiquement belle que l'était la duchesse arrivait-elle à stupéfier un jeune homme chez qui l'exaltation trouvait des ressorts neufs, car elle absorbait réellement cette jeune âme.

Héritière des *Doni* de Florence, Massimilla avait épousé le duc sicilien Cataneo. En moyennant ce mariage, sa vieille mère, morte depuis, avait voulu la rendre riche et heureuse selon les coutumes de la vie florentine. Elle avait pensé que, sortie du couvent pour entrer dans la vie, sa fille accomplirait selon les lois de l'amour ce second mariage de cœur qui est tout pour une Italienne. Mais Massimilla

Doni avait pris au couvent un grand goût pour la vie religieuse, et quand elle eut donné sa foi devant les autels au duc de Cataneo, elle se contenta chrétiennement d'être sa femme. Ce fut la chose impossible. Cataneo, qui ne voulait qu'une duchesse, trouva fort sot d'être un mari. Dès que Massimilla se plaignit de ses façons, il lui dit tranquillement de se mettre en quête d'un *primo cavaliere serviente*, et lui offrit ses services pour lui en amener plusieurs à choisir. La duchesse pleura, le duc la quitta. Massimilla regarda le monde qui se pressait autour d'elle, fut conduite par sa mère à la Pergola, dans quelques maisons diplomatiques, aux *Casine*, partout où l'on rencontrait de jeunes et jolis cavaliers; elle ne trouva personne qui lui plut, et se mit à voyager. Elle perdit sa mère, hérita, porta le deuil, vint à Venise, et y vit Emilio qui passa devant sa loge en échangeant avec elle un regard de curiosité. Tout fut dit. Le Vénitien se sentit comme foudroyé. Une voix cria : *Le voilà!* dans les oreilles de la duchesse. Partout ailleurs, deux personnes prudentes et instruites se seraient examinées, flairées; mais ces deux ignorances se confondirent comme deux substances de la même nature qui n'en font qu'une seule en se rencontrant. Massimilla devint aussitôt Vénitienne et acheta le palais qu'elle avait loué dans le Canareggio. Puis ne sachant à quoi employer ses revenus, elle avait acquis aussi Rivalta, cette campagne où elle était alors. Emilio, présenté par la Vulpato à la Cataneo, vint pendant tout l'hiver très-respectueusement dans la loge de son amie. Jamais amour ne fut plus violent dans deux âmes, ni plus timide dans ses expressions. Ces deux enfants tremblaient l'un devant l'autre. Massimilla ne coquetait point, n'avait ni *secundo*, ni *terzo*, ni *patito*. Occupée d'un sourire et d'une parole, elle admirait son jeune Vénitien, au visage pointu, au nez long et mince, aux yeux noirs, au front noble; qui, malgré ses naïfs encouragements, ne vint chez elle qu'après trois mois employés à s'apprivoiser l'un l'autre. L'été montra son ciel oriental, la duchesse se plaignit d'aller seule à Rivalta. Heureux et inquiet tout à la fois du tête-à-tête, Emilio avait accompagné Massimilla dans sa retraite. Ce joli couple y était depuis six mois. A vingt et un ans, Massimilla n'avait pas, sans de grands remords, immolé ses scrupules religieux à l'amour; mais elle s'était lentement désarmée et souhaitait accomplir ce mariage de cœur, tant vanté par sa mère, au moment où Emilio tenait sa belle et noble main, longue, satinée, blanche, terminée par des ongles bien dessinés et colorés, comme si elle avait reçu d'Asie un peu du *henné* qui sert aux femmes des sultans à se les teindre en rose vif. Un malheur ignoré de Massimilla, mais qui faisait cruellement souffrir Emilio, s'était jeté bizarrement entre eux. Massimilla, quoique jeune, avait cette majesté que la tradition mythologique attribue à Junon, seule déesse à laquelle la mythologie n'ait pas donné d'amant, car Diane a été aimée, la chaste Diane a aimé! Jupiter seul a pu ne pas perdre contenance devant sa divine moitié, sur laquelle se sont modelées beaucoup de ladys en Angleterre. Emilio mettait sa maîtresse beaucoup trop haut pour y atteindre. Peut-être un an plus tard ne serait-il plus en proie à cette noble maladie qui n'attaque que les très-jeunes gens et les vieillards. Mais comme celui qui dépasse le but en est aussi loin que celui dont le trait n'y arrive pas, la duchesse se trouvait entre un mari qui se savait si loin du but qu'il ne s'en souciait plus, et un amant qui le franchissait si rapidement avec les blanches ailes de l'ange qu'il ne pouvait plus y revenir. Heureuse d'être aimée, Massimilla jouissait du désir sans en imaginer la fin; tandis que son amant, malheureux dans le bonheur, amenait de temps en temps par une promesse sa jeune amie au bord de ce que tant de femmes nomment l'*abîme*, et se voyait obligé de cueillir les fleurs qui le bordent, sans pouvoir faire autre chose que les effeuiller en contenant dans son cœur une rage qu'il n'osait exprimer. Tous deux s'étaient promenés en se redisant au matin un hymne d'amour comme en chantaient les oiseaux nichés dans les arbres. Au retour, le jeune homme, dont la situation ne peut se peindre qu'en le comparant à ces anges auxquels les peintres ne donnent qu'une tête et des ailes, s'était senti si violemment amoureux qu'il avait mis en doute l'entier dévouement de la duchesse, afin de l'amener à dire : Quelle preuve en veux-tu?

Ce mot avait été jeté d'un air royal, et Memmi baisait avec ardeur cette belle main ignorante. Tout à coup, il se leva furieux contre lui-même, et laissa Massimilla. La duchesse resta dans sa pose nonchalante sur le sofa, mais elle y pleura, se demandant en quoi, belle et jeune, elle déplaisait à Emilio. De son côté, le pauvre Memmi donnait de la tête contre les arbres comme une corneille coiffée. Un valet cherchait en ce moment le jeune Vénitien, et courait après lui pour lui donner une lettre arrivée par un exprès. Marco Vendramini, nom qui dans le dialecte vénitien où se suppriment les finales de certains mots, se prononce également Vendramin, son seul ami, lui apprenait que Marco Facine Cane, prince de Varèse, était mort dans un hôpital de Paris. La preuve du décès était arrivée. Ainsi les Cane Memmi devenaient princes de Varèse. Aux yeux des deux amis, un titre sans argent ne signifiant rien, Vendramin annonçait à Emilio comme une nouvelle beaucoup plus importante, l'engagement à la Fenice du fameux ténor Genovese, et de

la signora Tinti. Sans achever la lettre, qu'il mit dans sa poche en la froissant, Emilio courut annoncer à la duchesse Cataneo la grande nouvelle, en oubliant son héritage héraldique. La duchesse ignorait la singulière histoire qui recommandait la Tinti à la curiosité de l'Italie, le prince la lui dit en quelques mots. Cette illustre cantatrice était une simple servante d'auberge, dont la voix merveilleuse avait surpris un grand seigneur sicilien en voyage. La beauté de cet enfant, qui avait alors douze ans, s'étant trouvée digne de la voix, le grand seigneur avait eu la constance de faire élever cette petite personne comme Louis XV fit jadis élever mademoiselle de Romans. Il avait attendu patiemment que la voix de Clara Tinti fût exercée par un fameux professeur, et qu'elle eût seize ans pour jouir de tous les trésors si laborieusement cultivés. En débutant l'année dernière, la Tinti avait ravi les trois capitales de l'Italie, les plus difficiles à satisfaire.

— Je suis bien sûr que le grand seigneur n'est pas mon mari, dit la duchesse.

Aussitôt les chevaux furent commandés, et la Cataneo partit à l'instant pour Venise afin d'assister à l'ouverture de la saison d'hiver.

Par une belle soirée du mois de novembre, le nouveau prince de Varèse traversait donc la lagune de Mestre à Venise, entre la ligne de poteaux aux couleurs autrichiennes qui marque la route concédée par la douane aux gondoles. Tout en regardant la gondole de la Cataneo menée par des laquais en livrée, et qui sillonnait la mer à une portée de fusil en avant de lui, le pauvre Emilio, conduit par un vieux gondolier qui avait conduit son père au temps où Venise vivait encore, ne pouvait repousser les amères réflexions que lui suggérait l'investiture de son titre. « Quelle raillerie de la fortune! Être prince et avoir quinze cents francs de rente. Posséder l'un des plus beaux palais du monde et ne pouvoir disposer des marbres, des escaliers, des peintures, des sculptures qu'un décret impérial venait de rendre inaliénables! Vivre sur un pilotis en bois de Campêche estimé près d'un million et ne pas avoir de mobilier. Être le maître de galeries somptueuses, et habiter une chambre au-dessus de la dernière frise arabesque bâtie avec des marbres rapportés de la Morée, que déjà, sous les Romains, un Memmius avait parcourue en conquérant! Voir dans une des plus magnifiques églises de Venise ses ancêtres sculptés sur leurs tombeaux en marbres précieux, au milieu d'une chapelle ornée des peintures de Titien, de Tintoret, des deux Palma, de Bellini, de Paul Véronèse, et ne pouvoir vendre à l'Angleterre un Memmi de marbre pour donner du pain au prince de Varèse! Genovese, le fameux ténor, aura, dans une saison, pour ses roulades, le capital de la rente avec laquelle vivrait heureux un Emilio Memmi, fils des Memmius, sénateurs romains, aussi anciens que les César et les Sylla. Genovese peut fumer un houka des Indes, et le prince de Varèse ne peut consumer des cigares à discrétion.»

Et il jeta le bout de son cigare dans la mer.

Le prince de Varèse trouve ses cigares chez la Cataneo, à laquelle il voudrait apporter les richesses du monde; la duchesse étudiait tous ses caprices, heureuse de les satisfaire! il allait y faire son seul repas, le souper, car son argent passait à son habillement et à son entrée à la Fenice. Encore était-il obligé de prélever cent francs par an pour le vieux gondolier de son père, qui, pour le mener à ce prix, ne vivait que de riz. Enfin, il fallait aussi pouvoir payer les tasses de café noir que tous les matins il prenait au café Florian pour se soutenir jusqu'au soir dans une excitation nerveuse, sur l'abus de laquelle il comptait pour mourir, comme Vendramin comptait, lui, sur l'opium. — Et je suis prince! En se disant ce dernier mot, Emilio Memmi jeta, sans l'achever, la lettre de Marco Vendramini dans la lagune où elle flotta comme un esquif de papier lancé par un enfant.

— Mais Emilio, reprit-il, n'a que vingt-trois ans. Il vaut mieux ainsi que lord Wellington goutteux, que le régent paralytique, que la famille impériale d'Autriche attaquée du haut mal, que le roi de France... Mais en pensant au roi de France le front d'Emilio se plissa, son teint d'ivoire jaunit, des larmes roulèrent dans ses yeux noirs, humectèrent ses longs cils, il souleva d'une main digne d'être peinte par Titien son épaisse chevelure brune, et reporta son regard sur la gondole de la Cataneo. — La raillerie que se permet le sort envers moi se rencontre encore dans mon amour, se dit-il. Mon cœur et mon imagination sont pleins de trésors, Massimilla les ignore. Elle est Florentine, elle m'abandonnera. Être glacé près d'elle lorsque sa voix et son regard développent en moi des sensations célestes! En voyant sa gondole à quelque cent palmes de la mienne, il me semble qu'on me place un fer chaud dans le cœur. Un fluide invisible coule dans mes nerfs et les embrase, un nuage se répand sur mes yeux, l'air me semble avoir la couleur qu'il avait à Rivalta, quand le jour passait à travers un store de soie rouge, et que, sans qu'elle me vît, je l'admirais rêveuse et souriant avec finesse, comme la Monna Lisa de Léonardo. Ou mon altesse finira par un coup de pistolet, ou le fils des Cane suivra le conseil de son vieux Carmagnola: nous nous ferons matelots, pirates, et nous nous amuserons à voir combien de temps nous vivrons avant d'être pendus!

Le prince prit un nouveau cigare et contempla les arabesques de sa fumée livrée au vent, comme pour voir dans leurs caprices une répétition de sa dernière pensée. De loin, il distinguait déjà les pointes moresques des ornements qui couronnaient son palais; il redevint triste. La gondole de la duchesse avait disparu dans le Canareggio. Les fantaisies d'une vie romanesque et périlleuse, prise comme dénoûment de son amour, s'éteignirent avec son cigare, et la gondole de son amie ne lui marqua plus son chemin. Il vit alors le présent tel qu'il était : un palais sans âme, une âme sans action sur le corps, une principauté sans argent, un corps vide et un cœur plein, mille antithèses désespérantes. L'infortuné pleurait sa vieille Venise, comme la pleurait plus amèrement encore Vendramini, car une mutuelle et profonde douleur et un même sort avaient engendré une mutuelle et vive amitié entre ces deux jeunes gens, débris de deux illustres familles. Emilio ne put s'empêcher de penser aux jours où le palais Memmi vomissait la lumière par toutes ses croisées et retentissait de musiques portées au loin sur l'onde adriatique; où l'on voyait à ses poteaux des centaines de gondoles attachées; où l'on entendait, sur son perron baisé par les flots, les masques élégants et les dignitaires de la république se pressant en foule; où ses salons et sa galerie étaient enrichis par une assemblée si intriguée et intrigant; où la grande salle des festins meublée de tables rieuses, et ses galeries au pourtour aérien pleines de musique, semblaient contenir Venise entière allant et venant sur les escaliers retentissant de rires. Le ciseau des meilleurs artistes avait de siècle en siècle sculpté le bronze qui supportait alors les vases au long col ou ventrus achetés en Chine, et celui des candélabres aux mille bougies : chaque pays avait fourni sa part du luxe qui parait les murailles et les plafonds. Aujourd'hui les murs dépouillés de leurs belles étoffes, les plafonds mornes se taisaient et pleuraient : plus de tapis de Turquie, plus de lustres festonnés de fleurs, plus de statues, plus de tableaux, plus de joie ni d'argent, ce grand véhicule de la joie! Venise, cette Londres du moyen âge, tombait pierre à pierre, homme à homme. La sinistre verdure que la mer entretient et caresse au bas des palais, était alors aux yeux du prince comme une frange noire que la nature y attachait en signe de mort. Enfin, un grand poëte anglais était venu s'abattre comme un corbeau sur un cadavre, pour lui croasser en poésie lyrique, dans ce premier et dernier langage des sociétés, les stances d'un *De profundis!* De la poésie anglaise jetée au front d'une ville qui avait enfanté la poésie italienne! Pauvre Venise! Jugez quel dut être l'étonnement d'un jeune homme absorbé par de telles pensées, au moment où Carmagnola s'écria : — Sérénissime altesse, le palais brûle, ou les anciens doges y sont revenus. Voici des lumières aux croisées de la galerie haute!

Le prince Emilio crut son rêve réalisé par un coup de baguette. A la nuit tombante, le vieux gondolier put, en retenant sa gondole à la première marche, aborder son jeune maître sans qu'il fût vu par aucun des gens empressés dans le palais et dont quelques-uns bourdonnaient au perron comme des abeilles à l'entrée d'une ruche. Emilio se glissa sous l'immense péristyle où se développait le plus bel escalier de Venise et le franchit lestement pour connaître la cause de cette singulière aventure. Tout un monde d'ouvriers se hâtait d'achever l'ameublement et la décoration de son palais. Le premier étage, digne de l'ancienne splendeur de Venise, offrait à ses regards les belles choses qu'Emilio rêvait un moment auparavant. La fée les avait disposées dans le meilleur goût. Une splendeur digne des palais d'un roi parvenu éclatait jusque dans les plus minces détails. Emilio se promenait sans que personne lui fît la moindre observation et marchait de surprise en surprise. Curieux de voir ce qui se passait au second étage, il y monta et trouva l'ameublement fini. Les inconnus chargés par l'enchanteur de renouveler les prodiges des Mille et une Nuits en faveur d'un pauvre prince italien, remplaçaient quelques meubles mesquins apportés dans les premiers moments. Le prince Emilio arriva dans la chambre à coucher de l'appartement qui lui sourit comme une conque d'où Vénus serait sortie : elle était si délicieusement belle, si bien pomponnée, si coquette, pleine de recherches si gracieuses qu'il s'alla plonger dans une bergère de bois doré devant laquelle on avait servi le souper froid le plus friand; et, sans autre forme de procès, il se mit à manger.

— Je ne vois dans le monde entier que Massimilla qui puisse avoir eu l'idée de cette fête. Elle a su que j'étais prince, le duc de Cataneo est peut-être mort en lui laissant ses biens, la voilà deux fois plus riche, elle m'épousera, et... Et il mangeait à se faire haïr d'un millionnaire malade qui l'aurait vu dévorant ce souper, et il buvait à torrents un excellent vin de Porto. — Maintenant je m'explique le petit air entendu qu'elle a pris en me disant : *A ce soir!* Elle va venir peut-être me désensorceler. Quel beau lit, et dans ce lit, quelle jolie lanterne! Idée de Florentine.

Il se rencontre quelques riches organisations sur lesquelles le bonheur ou le malheur extrême produit un effet soporifique. Or, sur un jeune homme assez puissant pour idéaliser une maîtresse au point de ne plus y voir de femme, l'arrivée trop subite de la fortune devait faire l'effet d'une dose d'opium.

Quand le prince eut bu la bouteille de vin de Porto, mangé la moitié d'un poisson et quelques fragments d'un pâté français, il éprouva le plus violent désir de se coucher. Peut-être était-il sous le coup d'une double ivresse? Il ôta lui-même la couverture, apprêta le lit, se déshabilla dans un très-joli cabinet de toilette, et se coucha pour réfléchir à sa destinée.

— J'ai oublié ce pauvre Carmagnola, mais mon cuisinier et mon sommelier y pourvoiront.

En ce moment, une femme de chambre entra folâtrement en chantonnant un air du *Barbier de Séville*. Elle jeta sur une chaise des vêtements de femme, toute une toilette de nuit, en disant : — Les voici qui rentrent! Quelques instants après, vint en effet une jeune femme habillée à la française, et qui pouvait être prise pour l'original de quelque fantastique gravure anglaise inventée pour un *Forget me not*, une *belle assemblée*, ou pour un *Book of Beauty*. Le prince frissonna de peur et de plaisir, car il aimait Massimilla comme vous savez. Or, malgré cette foi d'amour qui l'embrasait et qui jadis inspira des tableaux à l'Espagne, des madones à l'Italie, des statues à Michel-Ange, les portes du Baptistère à Ghiberti, la volupté l'enserrait de ses rets, et le désir l'agitait sans répandre en son cœur cette chaude essence éthérée que lui infusait un regard ou la moindre parole de la Cataneo. Son âme, son cœur, sa raison, toutes ses volontés se refusaient à l'infidélité; mais la brutale et capricieuse infidélité dominait son âme. Cette femme ne vint pas seule. Le prince aperçut un de ces personnages auxquels personne ne veut croire dès qu'on les fait passer de l'état réel où nous les admirons, à l'état fantastique d'une description plus ou moins littéraire. Comme celui de presque tous les Napolitains, son habillement comportait cinq couleurs, si l'on veut admettre le noir du chapeau comme une couleur : son pantalon était olive, son gilet rouge étincelait de boutons dorés, son habit tirait au vert et son linge arrivait au jaune. Cet homme semblait avoir pris à tâche de justifier le Napolitain que Gerolamo met toujours en scène sur son théâtre de marionnettes. Ses yeux semblaient être de verre. Son nez en as de trèfle saillait horriblement. Ce nez couvrait d'ailleurs avec pudeur un trou qu'il serait injurieux pour l'homme de nommer une bouche, et où se montraient trois ou quatre défenses blanches douées de mouvement qui se plaçaient d'elles-mêmes les unes entre les autres. Ses oreilles fléchissaient sous leur propre poids, et lui donnaient une bizarre ressemblance avec un chien. Son teint, soupçonné de contenir plusieurs métaux infusés dans son sang par l'ordonnance de quelque hippocrate, était poussé au noir. Son front pointu mal caché par des cheveux plats, rares, et qui tombaient comme des filaments de verre soufflé, couronnait par des rugosités rougeâtres sa face grimaude. Enfin, quoique maigre et de taille ordinaire, il avait les bras longs et les épaules larges. Malgré ces horreurs, cet homme, à qui vous eussiez donné soixante et dix ans, ne manquait pas d'une certaine majesté cyclopéenne; il avait des manières aristocratiques et dans le regard la sécurité du riche. Pour quiconque aurait eu le cœur assez ferme pour l'observer, son histoire était écrite par les passions dans cette noble argile devenue boueuse. Il eût deviné le grand seigneur qui, riche dès sa jeunesse, avait vendu son corps à la débauche pour en obtenir des plaisirs excessifs. La débauche avait détruit la créature humaine et s'en était fait un autre à son usage. Des milliers de bouteilles avaient passé sous les arches empourpées de ce nez grotesque, et avaient laissé leur lie sur les lèvres. De longues et fatigantes digestions avaient emporté les dents. Les yeux avaient pâli à la lumière des tables de jeu. Le sang s'était chargé de principes impurs qui avaient altéré le système nerveux. Le jeu des forces digestives avait absorbé l'intelligence. Enfin, l'amour avait dissipé la brillante chevelure du jeune homme. En héritier avide, chaque vice avait marqué sa part du cadavre encore vivant. Quand on observe la nature, on y découvre les plaisanteries d'une ironie supérieure : elle a, par exemple, placé les crapauds près des fleurs, comme était ce duc près de cette rose d'amour.

—Jouerez-vous du violon ce soir, mon cher duc? dit la femme en détachant l'embrasse et laissant retomber une magnifique portière sur la porte.

— Jouer du violon, reprit le prince Emilio, que veut-elle dire? Qu'a-t-on fait de mon palais? Suis-je éveillé. Me voilà dans le lit de cette femme! Elle se croit chez elle, elle ôte sa mantille! Ai-je comme Vendramin, fumé l'opium, et suis-je au milieu d'un de ces rêves où il voit Venise comme elle était il y a trois cents ans!

Assise devant sa toilette illuminée par des bougies, l'inconnue défaisait ses atours de l'air le plus tranquille du monde.

— Sonnez Julia, *caro mio*, je suis impatiente de me déshabiller.

En ce moment, le duc aperçut le souper entamé, regarda dans la chambre et vit le pantalon du prince étalé sur un fauteuil près du lit.

— Je ne sonnerai pas, Clarina! s'écria d'une voix grêle le duc furieux. Je ne jouerai du violon ni ce soir, ni demain, ni jamais...

— *Ta, ta, ta, ta*, chanta Clarina sur une seule note, en passant chaque fois d'une octave à l'autre avec l'agilité du rossignol.

— Malgré cette voix qui rendrait sainte Claire, ta patronne, jalouse, et le Christ amoureux, vous êtes par trop impudente, madame la drôlesse!

— Vous ne m'avez pas élevée à entendre de semblables mots, dit-elle avec fierté.

— Vous ai-je appris à garder un homme dans votre lit? Vous ne méritez ni mes bienfaits, ni ma haine.

— Un homme dans mon lit! s'écria Clarina en se retournant vivement.

— Et qui a familièrement mangé notre souper, comme s'il était chez lui, reprit le duc.

— Mais, s'écria Emilio, ne suis-je pas chez moi? Je suis le prince de Varèse, ce palais est le mien.

En disant ces paroles, Emilio se dressa sur son séant et montra sa belle et noble tête vénitienne au milieu des pompeuses draperies du lit. D'abord la Clarina se mit à rire d'un de ces rires fous qui prennent aux jeunes filles, quand elles rencontrent une aventure comique en dehors de toute prévision. Ce rire eut une fin quand elle remarqua ce jeune homme, qui, disons-le, était remarquablement beau mais peu vêtu. La même rage qui mordait Emilio la saisit, et comme elle n'aimait personne, aucune raison ne brida sa fantaisie de Sicilienne éprise.

— Si ce palais est le palais Memmi, votre altesse sérénissime voudra cependant bien le quitter, dit le duc en prenant l'air froid et ironique d'un homme poli. Je suis ici chez moi...

— Apprenez, monsieur le duc, que vous êtes dans ma chambre, et non chez vous, dit la Clarina sortant de sa léthargie. Si vous avez des soupçons sur ma vertu, je vous prie de me laisser les bénéfices de mon crime.

— Des soupçons! Dites! ma mie, des certitudes.

— Je vous le jure, reprit la Clarina, je suis innocente.

— Mais que vois-je là, dans ce lit? dit le duc.

— Ah! vieux sorcier, si tu crois ce que tu vois plus que ce que je te dis, s'écria la Clarina, tu ne m'aimes pas! Va-t'en et ne me romps plus les oreilles! M'entendez-vous, sortez, monsieur le duc! Ce jeune prince vous rendra le million que je vous coûte, si vous y tenez.

— Je ne rendrai rien, dit Emilio, tout bas.

— Nous n'avons rien à rendre, c'est peu d'un million pour avoir Clarina Tinti quand on est aussi laid. Allons, sortez, dit-elle au duc, vous m'avez renvoyée, et moi je vous renvoie, partant quitte.

Sur un geste du vieux duc, qui paraissait vouloir résister à cet ordre intimé dans une attitude digne du rôle de Sémiramis, qui avait acquis à la Tinti son immense réputation, la prima donna s'élança sur le vieux singe et le mit à la porte.

— Si vous ne me laissez pas tranquille ce soir, nous ne nous reverrons jamais. Mon *jamais* vaut mieux que le vôtre, lui dit-elle.

— *Tranquille*, reprit le duc en laissant échapper un rire amer. Il me semble, ma chère idole, que c'est *agitata* que je vous laisse.

Le duc sortit. Cette lâcheté ne surprit point Emilio. Tous ceux qui se sont accoutumés à quelque goût particulier, choisi dans tous les effets de l'amour et qui concorde à leur nature, savent qu'aucune considération n'arrête un homme qui s'est fait une habitude de sa passion. La Tinti bondit comme un faon de la porte au lit.

— Prince, pauvre, jeune et beau, mais c'est un conte de fée, dit-elle.

La Sicilienne se posa sur le lit avec une grâce qui rappelait le naïf laisser aller de l'animal, l'abandon de la plante vers le soleil, ou le plaisant mouvement de valse par lequel les rameaux se donnent au vent. En détachant les poignets de sa robe, elle se mit à chanter, non plus avec la voix destinée aux applaudissements de la Fenice, mais d'une voix troublée par le désir. Son chant était une brise qui apportait au cœur les caresses de l'amour. Elle regardait à la dérobée Emilio, tout aussi confus qu'elle, car cette femme de théâtre n'avait plus l'audace qui lui avait animé les yeux, les gestes et la voix en renvoyant le duc; non, elle était humble comme la courtisane amoureuse.

Pour imaginer la Tinti, il faudrait avoir vu l'une des meilleures cantatrices françaises à son début dans *il Fazzoletto*, opéra de Garcia, que les Italiens jouaient alors au théâtre de la rue Louvois. Elle était si belle qu'un pauvre garde du corps, n'ayant pu se faire écouter, se tua de désespoir. La prima donna de la Fenice offrait la même finesse d'expression, la même élégance de formes, la même jeunesse; mais il y surabondait cette chaude couleur de Sicile qui dorait sa beauté; puis, sa voix était plus nourrie, elle avait enfin cet air auguste qui distingue les contours de la femme italienne. La Tinti, de qui le nom a tant de ressemblance avec celui que se forgea la cantatrice française, avait dix-sept ans. Emilio, le pauvre prince, en avait vingt-trois. Quelle main rieuse s'était plu à jeter le feu si près de la poudre? Une chambre embaumée, vêtue de soie incarnadine, brillante de bougies, un lit de dentelles, un palais silencieux, Venise! deux jeunesses, deux beautés! tous les fastes réunis.

Emilio prit son pantalon, sauta hors du lit, se sauva dans le cabinet de toilette, se rhabilla, revint et se dirigea précipitamment vers la porte. Voici ce qu'il s'était dit en reprenant ses vêtements.

— Massimilla, chère fille des Doni chez lesquels la beauté de l'Italie s'est héréditairement conservée, toi qui ne démens pas le portrait de Margherita, l'une des rares toiles entièrement peintes par Raphaël pour sa gloire! ma belle et sainte maîtresse, ne sera-ce pas te mériter, que de me sauver de ce gouffre de fleurs? Serais-je digne de toi si je profanais un cœur tout à toi. Non, je ne tomberai pas dans le piége vulgaire que me tendent mes sens révoltés. A cette fille son duc, à moi ma duchesse!

Au moment où il soulevait la portière, il entendit un gémissement. Cet héroïque amant se retourna, vit la Tinti qui, prosternée la face sur le lit, y étouffait ses sanglots. Le croirez-vous? elle était plus belle à genoux, la figure cachée, que confuse et le visage étincelant. Ses cheveux dénoués sur ses épaules, sa pose de Madelaine, le désordre de ses vêtements déchirés, tout avait été composé par le diable, qui, vous le savez, est un grand coloriste. Le prince prit par la taille cette pauvre Tinti, qui lui échappa comme une couleuvre, et se roula autour d'un de ses pieds que pressa mollement une chair adorable.

— M'expliqueras-tu, dit-il en secouant son pied pour le retirer de cette fille, comment tu te trouves dans mon palais? Comment le pauvre Emilio Memmi...

— Emilio Memmi! s'écria la Tinti en se relevant, tu te disais prince.

— Prince depuis hier.

— Tu aimes la Cataneo! dit la Tinti en le toisant.

Le pauvre Emilio resta muet, en voyant la prima donna sourire au milieu de ses larmes.

— Votre altesse ignore que celui qui m'a élevée pour le théâtre, que ce duc est Cataneo lui-même. Votre ami Vendramin, croyant servir vos intérêts, lui a loué ce palais pour le temps de mon engagement à la Fenice, moyennant mille écus. Chère idole de mon désir, lui dit-elle en le prenant par la main et l'attirant à elle, pourquoi fuis-tu celle pour qui bien des gens se feraient casser les os? L'amour, vois-tu, sera toujours l'amour. Il est partout semblable à lui-même, il est comme le soleil de nos âmes, on se chauffe partout où il brille et nous sommes ici en plein midi. Si demain tu n'es pas content, tue-moi! Mais je vivrai, car je suis jeune et belle.

Emilio résolut de rester. Quant il eut consenti par un signe de tête, le mouvement de joie qui agita la Tinti lui parut éclairé par une lueur jaillie de l'enfer. Jamais l'amour n'avait pris à ses yeux une expression aussi grandiose. En ce moment, Carmagnola siffla vigoureusement.

— Que peut-il me vouloir? se dit le prince.

Vaincu par l'amour, Emilio n'écouta point les sifflements répétés de Carmagnola.

Si vous n'avez pas voyagé en Suisse, vous lirez peut-être avec plaisir cette description, et si vous avez grimpé par là, vous ne vous rappelerez pas ses accidents sans émotion. Dans ce sublime pays, au sein d'une roche fendue en deux par une vallée, chemin large comme l'avenue de Neuilly à Paris, mais creux de quelques cents toises, et craquelé de ravins, il se rencontre un cours d'eau tombé soit du Saint-Gothard, soit du Simplon, d'une cime alpestre quelconque, qui trouve un vaste puits, profond de je ne sais combien de brasses, long et large de plusieurs toises, bordé de quartiers de granit ébréchés sur lesquels on voit des prés, entre lesquels s'élancent des sapins, des aunes gigantesques, et où viennent aussi des fraises et des violettes; parfois on trouve un chalet aux fenêtres duquel se montre le frais visage d'une blonde Suissesse; selon les aspects du ciel, l'eau de ce puits est bleue ou verte, mais comme un saphir est bleu, comme une émeraude est verte; eh bien! rien au monde ne représente au voyageur le plus insouciant, au diplomate le plus pressé, à l'épicier le plus bonhomme, les idées de profondeur, de calme, d'immensité, de céleste affection, de bonheur éternel comme ce diamant liquide où la neige, accourue des plus hautes Alpes, coule en eau limpide par un goulot naturel, caché sous les arbres, creusé dans le roc, et d'où elle s'échappe par une fente, sans murmure; la nappe, qui se superpose au gouffre, se glisse si doucement, que vous ne voyez aucun trouble à la surface où la voiture se mire en passant; voici que les chevaux reçoivent deux coups de fouet! on tourne un rocher, on enfile un pont : tout à coup rugit un horrible concert de cascades se ruant les unes sur les autres; le torrent échappé par une bonde furieuse se brise en vingt chutes, se casse sur mille gros cailloux; il étincelle en cent gerbes contre un rocher tombé du haut de la chaîne qui domine la vallée, et tombé précisément au milieu de cette route que s'est impérieusement frayée l'hydrogène nitré, la plus respectable de toutes les forces vives.

Si vous avez bien saisi ce paysage, vous aurez dans cette eau endormie une image de l'amour d'Emilio pour la duchesse, et dans les cascades bondissantes comme un troupeau de moutons une image de sa nuit amoureuse avec la Tinti. Au milieu de ces torrents d'amour, il s'élevait un rocher, contre lequel se brisait l'onde. Le prince était comme Sisyphe, toujours sous le rocher.

— Que fait donc le duc Cataneo avec son violon? se disait-il, est-ce à lui que je dois cette symphonie?

Il s'en ouvrit à Clara Tinti.

— Cher enfant — car elle avait reconnu que le prince était un enfant — cher enfant, lui dit-elle, cet homme qui a cent dix-huit ans à la paroisse du

Vice et quarante-sept ans sur les registres de l'Église, n'a plus au monde qu'une seule et dernière jouissance par laquelle il sente la vie. Oui, toutes les cordes sont brisées, tout est ruine ou haillon chez lui. L'âme, l'intelligence, le cœur, les nerfs, tout ce qui produit chez l'homme un élan et le rattache au ciel par le désir ou par le feu du plaisir, tient non pas tant à la musique qu'à un effet pris dans les innombrables effets de la musique, à un accord parfait entre deux voix, ou entre une voix et la chanterelle de son violon. Le vieux singe s'assied sur moi, prend son violon, il joue assez bien, il en tire des sons, je tâche de les imiter, et quand arrive le moment longtemps cherché où il est impossible de distinguer dans la masse du chant quel est le son du violon, quelle est la note sortie de mon gosier, ce vieillard tombe alors en extase, ses yeux morts jettent leurs derniers feux, il est heureux, il se roule à terre comme un homme ivre. Voilà pourquoi il a payé Genovese si cher. Genovese est le seul ténor qui puisse parfois s'accorder avec le timbre de ma voix. Ou nous approchons réellement l'un de l'autre une ou deux fois par soirée, ou le duc se l'imagine ; pour cet imaginaire plaisir, il a retenu Genovese, Genovese lui appartient. Nul directeur de théâtre ne peut le faire chanter sans moi, ni me faire chanter sans lui. Le duc m'a élevée pour satisfaire ce caprice, je lui dois mon talent, ma beauté, sans doute ma fortune. Il mourra dans quelque attaque d'accord parfait. Le sens de l'ouïe est le seul qui ait survécu dans le naufrage de ses facultés, là est le fil par lequel il tient à la vie. De cette souche pourrie il s'élance une pousse vigoureuse. Il y a, m'a-t-on dit, beaucoup d'hommes dans cette situation. Veuille la Madone les protéger ! tu n'en es pas là, toi ! Tu peux tout ce que tu veux et tout ce que je veux. Je le sais.

Vers le matin le prince Emilio sortit doucement de la chambre et trouva Carmagnola couché en travers de la porte.

— Altesse, dit le gondolier, la duchesse m'avait ordonné de vous remettre ce billet.

Il tendit à son maître un joli petit papier triangulairement plié. Le prince se sentit défaillir, et il rentra pour tomber sur une bergère, car sa vue était troublée, ses mains tremblaient en lisant ceci :

« Cher Émile, votre gondole s'est arrêtée à votre
« palais, vous ne savez donc pas que Cataneo l'a
« loué pour la Tinti. Si vous m'aimez, allez dès ce
« soir chez Vendramin qui me dit vous avoir ar-
« rangé un appartement chez lui. Que dois-je faire ?
« Faut-il rester à Venise en présence de mon mari
« et de sa cantatrice ? Faut-il repartir ensemble
« pour le Frioul ? Répondez-moi par un mot, ne
« serait-ce que pour me dire quelle était cette lettre
« que vous avez jetée dans la lagune.

« MASSIMILLA DONI. »

L'écriture et la senteur du papier réveillèrent mille souvenirs dans l'âme du jeune Vénitien. Le soleil de l'amour unique jeta sa vive lueur sur l'onde bleue venue de loin amassée dans l'abîme sans fond, et qui scintilla comme une étoile. Le noble enfant ne put retenir les larmes qui jaillirent de ses yeux en abondance, car dans la langueur où l'avait mis la fatigue des sens rassasiés, il fut sans force contre le choc de cette divinité pure. Dans son sommeil, la Clarina entendit les larmes, elle se dressa sur son séant, vit son prince dans une attitude de douleur, elle se précipita à ses genoux, les embrassa.

— On attend toujours la réponse, dit Carmagnola en soulevant la portière.

— Infâme, tu m'as perdu ! s'écria Emilio qui se leva en secouant du pied la Tinti.

Elle le serrait avec tant d'amour en implorant une explication par un regard, un regard de Samaritaine éplorée ! qu'Emilio, furieux de se voir encore entortillé dans cette passion qui l'avait fait déchoir, la repoussa par un coup de pied brutal.

— Tu m'as dit de te tuer, meurs, bête venimeuse ! s'écria-t-il.

Puis il sortit de son palais et sauta dans sa gondole.

— Rame ! cria-t-il à Carmagnola.

— Où ? dit le vieux.

— Où tu voudras !

Le gondolier devina son maître et le mena par mille détours dans le Canareggio devant la porte d'un merveilleux palais que vous admirerez quand vous irez à Venise, car aucun étranger n'a manqué de faire arrêter sa gondole à l'aspect de ces fenêtres toutes diverses d'ornement, luttant toutes de fantaisie, à balcons travaillés comme les plus folles dentelles, en voyant les encoignures de ce palais terminées par de longues colonnettes sveltes et tordues, en remarquant ces assises fouillées par un ciseau si capricieux, qu'on ne trouve aucune figure semblable dans les arabesques de chaque pierre. Combien est jolie la porte, et combien mystérieuse est la longue voûte en arcades qui mène à l'escalier ! Et qui n'admirerait ces marches où l'art intelligent a cloué, pour le temps que vivra Venise, un tapis riche comme un tapis de Turquie, mais composé de pierres aux mille couleurs incrustées dans un marbre blanc ! Vous aimerez les délicieuses fantaisies qui parent les berceaux, dorés comme ceux du palais ducal, et qui rampent au-dessus de vous, en sorte que les

merveilles de l'art sont sous vos pieds et sur vos têtes. Quelles ombres douces, quel silence, quelle fraîcheur! Mais quelle gravité dans ce vieux palais où, pour plaire à Emilio comme à Vendramini, son ami, la duchesse avait rassemblé d'anciens meubles vénitiens, où des mains habiles avaient restauré les plafonds! Venise revivait là tout entière. Non-seulement le luxe était noble, mais il était instructif. L'archéologue eût retrouvé là les modèles du beau comme le produisit le moyen âge qui prit ses exemples à Venise. On voyait et les premiers plafonds à planches couvertes de dessins fleuretés en or sur des fonds colorés, ou en couleurs sur un fond d'or, et les plafonds en stucs dorés qui, dans chaque coin, offraient une scène à plusieurs personnages, et dans leur milieu les plus belles fresques, genre si ruineux que le Louvre n'en possède pas deux, et que le faste de Louis XIV recula devant de telles profusions pour Versailles. Partout le marbre, le bois et les étoffes avaient servi de matière à des œuvres précieuses. Emilio poussa une porte en chêne sculpté, traversa cette longue galerie qui s'étend à chaque étage dans les palais de Venise, et arriva devant une autre porte bien connue qui lui fit battre le cœur. A son aspect, la dame de compagnie sortit d'un immense salon, et le laissa entrer dans un cabinet de travail où il trouva la duchesse à genoux devant une madone. Il venait s'accuser et demander pardon, Massimilla priant le transforma. Lui et Dieu, pas autre chose dans ce cœur! La duchesse se releva simplement, lui tendit la main, mais il ne la prit pas.

— Gianbattista ne vous a donc pas rencontré hier? lui dit-elle.

— Non, répondit-il.

— Ce contre-temps m'a fait passer une cruelle nuit, je craignais tant que vous ne rencontrassiez le duc dont la perversité m'est si connue! Quelle idée a eue Vendramini de lui louer votre palais!

— Une bonne idée, Milla, car ton prince est peu fortuné.

Massimilla était si belle de confiance, si magnifique de beauté, si calmée par la présence d'Emilio, qu'en ce moment le prince éprouva, tout éveillé, les sensations de ce cruel rêve qui tourmente les imaginations vives, et dans lequel, après être venu, dans un bal plein de femmes parées, le rêveur s'y voit tout à coup nu, sans chemise; la honte, la peur le flagellent tour à tour, et le réveil seul le délivre de ses angoisses. L'âme d'Emilio se trouvait ainsi devant sa maîtresse; jusqu'alors elle avait été revêtue des plus belles fleurs du sentiment, la débauche l'avait mise dans un état ignoble, et lui seul le savait; car la belle Florentine accordait tant de vertus à son amour, que l'homme aimé par elle devait être incapable de contracter la moindre souillure. Comme Emilio n'avait pas accepté sa main, elle se leva pour passer ses doigts dans les cheveux qu'avait baisés la Tinti. Elle sentit alors la main d'Emilio moite, et lui vit le front humide.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle d'une voix à laquelle la tendresse donna la douceur d'une flûte.

— Je n'ai jamais connu qu'en ce moment la profondeur de mon amour, répondit Emilio.

—Hé bien, chère idole, que veux-tu? reprit-elle.

A ces paroles, toute la vie d'Emilio se retira dans son cœur.

— Qu'ai-je fait pour l'amener à cette parole? pensa-t-il.

— Emilio, quelle lettre as-tu donc jetée dans la lagune?

— Celle de Vendramini que je n'ai pas achevée, sans quoi je ne me serais pas rencontré dans mon palais avec le duc dont il a dû me dire l'histoire.

Massimilla pâlit, mais un geste d'Emilio la rassura.

— Reste avec moi toute la journée, nous irons au théâtre ensemble, ne partons pas pour le Frioul, ta présence m'aidera sans doute à supporter celle de Cataneo, reprit-elle.

Quoique ce dût être une continuelle torture d'âme pour l'amant, il consentit avec une joie apparente. Si quelque chose peut donner une idée de ce que ressentiront les damnés en se voyant si indignes de Dieu, n'est-ce pas l'état d'un jeune homme encore pur devant une révérée maîtresse quand il se sent sur les lèvres le goût d'une infidélité, quand il apporte dans le sanctuaire de la divinité chérie l'atmosphère empestée d'une courtisane. Baader, qui expliquait dans ses leçons les choses célestes par des comparaisons érotiques, avait sans doute remarqué, comme les écrivains catholiques, la grande ressemblance qui existe entre l'amour humain et l'amour du ciel. Ces souffrances répandirent une teinte de mélancolie sur les plaisirs que goûta le Vénitien auprès de sa maîtresse. L'âme d'une femme a d'incroyables aptitudes pour s'harmonier aux sentiments : elle se colore de la couleur, elle vibre de la note qu'apporte un amant, la duchesse devint donc songeuse. Les saveurs irritantes qu'allume le sel de la coquetterie sont loin d'activer l'amour autant que cette douce conformité d'émotions. Les efforts de la coquetterie indiquent trop une séparation, et quoique momentanée elle déplaît ; tandis que ce partage sympathique annonce la constante fusion des âmes. Aussi le pauvre Emilio fut-il attendri par la silencieuse divination qui faisait pleurer la duchesse sur une faute inconnue. Se sentant plus forte en se voyant inattaquée du côté sensuel de l'amour, la duchesse pouvait être

caressante : elle déployait avec hardiesse et confiance son âme angélique, elle la mettait à nu, comme pendant cette nuit diabolique la véhémente Tinti avait montré son corps aux moelleux contours, à la chair souple et drue. Aux yeux d'Emilio, il y avait comme une joute entre l'amour saint de cette âme blanche, et l'amour de la nerveuse et colère Sicilienne.

Cette journée fut donc employée en longs regards échangés après de profondes réflexions. Chacun d'eux sondait sa propre tendresse et la trouvait infinie, sécurité qui leur suggérait de douces paroles. La Pudeur, cette divinité qui, dans un moment d'oubli avec l'amour, enfanta la coquetterie, n'aurait pas eu besoin de mettre la main sur ses yeux en voyant ces deux amants. Pour toute volupté, pour extrême plaisir, Massimilla tenait le tête d'Emilio sur son sein et se hasardait par moments à imprimer ses lèvres sur les siennes, mais comme un oiseau trempe son bec dans l'eau pure d'une source, en regardant avec timidité s'il est vu. Leur pensée développait ce baiser comme un musicien développe un thème par les modes infinis de la musique, et il produisait en eux des retentissements tumultueux, ondoyants, qui les enfiévraient. Certes, l'idée sera toujours plus violente que le fait; autrement, le désir serait moins beau que le plaisir, et il est plus puissant, il l'engendre. Aussi étaient-ils pleinement heureux, car la jouissance du bonheur amoindrira toujours le bonheur. Mariés dans le ciel seulement, ces deux amants s'admiraient sous leur forme la plus pure, celle de deux âmes enflammées et conjointes dans la lumière céleste, spectacles radieux pour les yeux qu'a touchés la foi, fertiles surtout en délices infinies que le pinceau des Raphaël, des Titien, des Murillo a su rendre, et que retrouvent à la vue de leurs compositions ceux qui les ont éprouvées. Les grossiers plaisirs prodigués par la Sicilienne, preuve matérielle de cette angélique union, ne doivent-ils pas être dédaignés par les esprits supérieurs! Le prince se disait ces belles pensées en se trouvant abattu dans une langueur divine sur la fraîche, blanche et souple poitrine de Massimilla, sous les tièdes rayons de ses yeux à longs cils brillants, et il se perdait dans l'infini de ce libertinage idéal. En ces moments, Massimilla devenait une de ces vierges célestes entrevues dans les rêves, que le chant du coq fait disparaître, mais que vous reconnaissez au sein de leur sphère lumineuse dans quelques œuvres des glorieux peintres du ciel.

Le soir les deux amants se rendirent au théâtre. Ainsi va la vie italienne : le matin l'amour, le soir la musique, la nuit le sommeil. Combien cette existence est préférable à celle des pays où chacun emploie ses poumons et ses forces à politiquer, sans plus pouvoir changer à soi seul la marche des choses qu'un grain de sable ne peut faire la poussière. La liberté, dans ces singuliers pays, consiste à disputailler sur la chose publique, à se garder soi-même, se dissiper en mille occupations patriotiques plus sottes les unes que les autres, en ce qu'elles dérogent au noble et saint égoïsme qui engendre toutes les grandes choses humaines. A Venise, au contraire, l'amour et ses mille liens, une douce occupation des joies réelles prend et enveloppe le temps. Dans ce pays l'amour est chose si naturelle que la duchesse était regardée comme une femme extraordinaire, car chacun avait la conviction de sa pureté, malgré la violence de la passion d'Emilio. Aussi les femmes plaignaient-elles sincèrement ce pauvre jeune homme qui passait pour victime de la sainteté de celle qu'il aimait. Personne n'osait d'ailleurs blâmer la duchesse : la religion est une puissance aussi vénérée que l'amour. Tous les soirs, au théâtre, la loge de la Cataneo était lorgnée la première, et chaque femme disait à son ami, en montrant la duchesse et son amant : — Où en sont-ils?

L'ami observait Emilio, cherchait en lui quelques indices du bonheur et n'y trouvait que l'expression d'un amour pur et mélancolique. Dans toute la salle, en visitant chaque loge, les hommes disaient alors aux femmes : — La Cataneo n'est pas encore à Emilio.

— Elle a tort, disaient les jeunes femmes, elle le lassera.

— *Forse*, répondaient les mères avec cette solennité que les Italiens mettent en disant ce grand mot qui répond à beaucoup de choses ici-bas.

Quelques femmes s'emportaient, trouvaient la chose de mauvais exemple et disaient que c'était mal entendre la religion que de lui laisser étouffer l'amour.

— Aimez-le donc, ma chère, disait tout bas la Vulpato à la duchesse en la rencontrant dans l'escalier à la sortie.

— Mais je l'aime de toutes mes forces, répondait-elle.

— Pourquoi donc n'a-t-il pas l'air heureux?

La duchesse répondait par un petit mouvement d'épaule. Nous ne concevrions pas, dans la France comme nous l'a faite la manie des mœurs anglaises qui y gagne, le sérieux que la société vénitienne mettait à cette investigation. Vendramini connaissait seul le secret d'Emilio, secret bien gardé entre deux hommes qui avaient réuni chez eux leurs écussons en mettant au-dessus : *Non amici, fratres.*

II

L'ouverture d'une saison est un événement à Venise comme dans toutes les autres capitales de l'Italie, aussi la Fenice était-elle pleine ce soir-là.

Les cinq heures de nuit que l'on passe au théâtre jouent un si grand rôle dans la vie italienne, qu'il n'est pas inutile d'expliquer les habitudes créées par cette manière d'employer le temps. En Italie, les loges diffèrent de celles des autres pays, en ce sens que partout ailleurs les femmes veulent être vues, et que les Italiennes se soucient fort peu de se donner en spectacle. Leurs loges forment un carré long également coupé en biais et sur le théâtre et sur le corridor. A droite et à gauche sont deux canapés, à l'extrémité desquels se trouvent deux fauteuils, l'un pour la maîtresse de la loge, l'autre pour sa compagne, quand elle en amène une. Ce cas est assez rare. Chaque femme est trop occupée chez elle pour faire des visites ou pour aimer à en recevoir; aucune d'ailleurs ne se soucie de se procurer une rivale. Ainsi, une Italienne y règne presque toujours sans partage : là, les mères ne sont point esclaves de leurs filles, les filles ne sont point embarrassées de leurs mères; en sorte que les femmes n'ont avec elles ni enfants ni parents qui les censurent, les espionnent, les ennuient ou se jettent à la traverse de leurs conversations. Sur le devant, toutes les loges sont drapées en soie d'une couleur et d'une façon uniformes; de cette draperie pendent des rideaux de même couleur qui restent fermés quand la famille à laquelle la loge appartient est en deuil. A quelques exceptions près, et à Milan seulement, les loges ne sont point éclairées intérieurement; elles ne tirent leur jour que de la scène ou d'un lustre peu lumineux, que, malgré de vives protestations, quelques villes ont laissé mettre dans la salle; mais, à la faveur des rideaux, elles sont encore assez obscures, et, par la manière dont elles sont disposées, le fond est assez ténébreux pour qu'il soit très-difficile de savoir ce qui s'y passe. Ces loges, qui peuvent contenir environ huit à dix personnes, sont tendues en riches étoffes de soie, les plafonds sont agréablement peints et allégis par des couleurs claires, enfin les boiseries sont dorées; on y prend des glaces et des sorbets, on y croque des sucreries, car il n'y a plus que les gens de la classe moyenne qui y mangent. Chaque loge est une propriété immobilière d'un haut prix, il en est d'une valeur de trente mille livres; à Milan, la famille Litta en possède trois qui se suivent. Ces faits indiquent la haute importance attachée à ce détail de la vie oisive. La causerie est souveraine absolue dans cet espace, qu'un des écrivains les plus ingénieux de ce temps, et l'un de ceux qui ont le mieux observé l'Italie, Stendalh, a nommé un petit salon dont la fenêtre donne sur un parterre; en effet, la musique et les enchantements de la scène sont purement accessoires, le grand intérêt est dans les conversations qui s'y tiennent, dans les grandes petites affaires de cœur qui s'y traitent, dans les rendez-vous qui s'y donnent, dans les récits et les observations qui s'y parfilent. Le théâtre est la réunion économique de toute une société qui s'examine et s'amuse d'elle-même.

Les hommes admis dans la loge se mettent les uns après les autres, dans l'ordre de leur arrivée, sur l'un ou l'autre sofa. Le premier venu se trouve naturellement auprès de la maîtresse de la loge; mais quand les deux sofas sont occupés, s'il arrive une nouvelle visite, le plus ancien brise la conversation, se lève et s'en va; chacun alors avance d'une place, et passe à son tour auprès de la souveraine. Ces causeries futiles, ces entretiens sérieux, cet élégant badinage de la vie italienne ne sauraient avoir lieu sans un laisser aller général; aussi les femmes sont-elles libres d'être ou de n'être pas parées, elles sont si bien chez elles qu'un étranger admis dans leur loge peut les aller voir le lendemain dans leur maison. Le voyageur ne comprend pas de prime abord cette vie de spirituelle oisiveté, ce *dolce far niente* embelli par la musique. Un long séjour, une habile observation peuvent seuls révéler à un étranger le sens de la vie italienne qui ressemble au ciel pur du pays, et où le riche ne veut pas un nuage. Le noble se soucie peu du maniement de sa fortune; il laisse l'administration de ses biens à des intendants qui le volent et le ruinent; il n'a pas l'élément politique qui l'ennuierait bientôt; il vit donc uniquement par la passion, et il en remplit ses heures. De là, le besoin qu'éprouvent l'ami et l'amie, d'être toujours en présence pour se satisfaire ou pour se garder, car le grand secret de cette vie est l'amant tenu sous le regard pendant cinq heures par une femme qui l'a occupé durant la matinée. Les mœurs italiennes comportent donc une continuelle jouissance, et entraînent une étude des moyens propres à l'entretenir, cachée d'ailleurs sous une apparente insouciance. C'est une belle vie, mais une vie coûteuse, car dans aucun pays il ne se rencontre autant d'hommes usés.

La loge de la duchesse était au rez-de-chaussée, qui s'appelle à Venise *pepiano;* elle s'y plaçait toujours de manière à recevoir la lueur de la rampe, en sorte que sa belle tête, doucement éclairée, se détachait bien sur le clair-obscur. Elle attirait le regard par son front volumineux d'un blanc de neige, et couronné de ses nattes de cheveux noirs

qui lui donnaient un air vraiment royal, par la finesse calme de ses traits qui rappelaient la tendre noblesse des têtes d'Andrea del Sarto, par la coupe de son visage et l'encadrement des yeux, par ses yeux de velours qui communiquaient le ravissement de la femme rêvant au bonheur, pure encore dans l'amour, majestueuse et jolie.

Au lieu de *Mosè* par où devait débuter la Tinti en compagnie de Genovese, l'on donnait *il Barbiere* où le tenor chantait sans la célèbre *prima donna*. L'*impresario* s'était dit contraint à changer le spectacle par une indisposition de la Tinti, et en effet le duc Cataneo ne vint pas au théâtre. Était-ce un habile calcul de l'*impresario* pour obtenir deux pleines recettes, en faisant débuter Genovese et la Clarina l'un après l'autre, ou l'indisposition annoncée par la Tinti était-elle vraie? Là où le parterre pouvait discuter, Emilio devait avoir une certitude: mais quoique la nouvelle de cette indisposition lui causât quelques remords en lui rappelant la beauté de Clarina et sa brutalité, cette double absence mit également à l'aise le prince et la duchesse. Genovese chanta d'ailleurs de manière à chasser les souvenirs nocturnes de l'amour impur et à prolonger les saintes délices de cette suave journée. Heureux d'être seul à recueillir les applaudissements, le ténor déploya les merveilles de ce talent devenu depuis européen. Genovese, alors âgé de vingt-trois ans, né à Bergame, élève de Velluti, passionné pour son art, bien fait, d'une agréable figure, habile à saisir l'esprit de ses rôles, annonçait déjà le grand artiste promis à la gloire et à la fortune. Il eut un succès fou, mot qui n'est juste qu'en Italie, où la reconnaissance d'un parterre a je ne sais quoi de frénétique pour qui lui donne une jouissance.

Quelques-uns des amis du prince vinrent le féliciter sur son héritage, et redire les nouvelles. La veille au soir, la Tinti, amenée par le duc Cataneo, avait chanté à la soirée de la Vulpato où elle avait paru aussi bien portante que belle en voix, sa maladie improvisée excitait donc de grands commentaires. Selon les bruits du café Florian, Genovese était passionnément épris de la Tinti, la Tinti voulait se soustraire à ses déclarations d'amour, et l'entrepreneur n'avait pu les décider à paraître ensemble. A entendre le général autrichien, le duc seul était malade, la Tinti le gardait, et Genovese avait été chargé de consoler le parterre. La duchesse devait la visite du général à l'arrivée d'un médecin français qu'il avait voulu lui présenter. Le prince, apercevant Vendramin qui rôdait autour du parterre, sortit pour causer confidentiellement avec cet ami qu'il n'avait pas vu depuis trois mois, et tout en se promenant dans l'espace qui existe entre les banquettes des parterres italiens et les loges du rez-de-chaussée, il put examiner comment la duchesse accueillait l'étranger.

— Quel est ce Français? demanda le prince à Vendramin.

— Un médecin mandé par Cataneo, qui veut savoir combien de temps il peut vivre encore. Ce Français attend Malfatti, avec lequel la consultation aura lieu.

Comme toutes les dames italiennes qui aiment, la duchesse ne cessait de regarder Emilio, car en ce pays l'abandon d'une femme est si entier, qu'il est difficile de surprendre un regard expressif détourné de sa source.

— *Caro,* dit le prince à Vendramin, songe que j'ai couché chez toi cette nuit.

— As-tu vaincu? répondit Vendramin en serrant le prince par la taille.

— Non, repartit Emilio, mais je crois pouvoir être quelque jour heureux avec Massimilla.

— Eh bien, reprit Marco, tu seras l'homme le plus envié de la terre. La duchesse est la femme la plus accomplie de l'Italie. Pour moi, qui vois les choses d'ici-bas à travers les brillantes vapeurs de griseries intellectuelles, elle m'apparaît comme la plus haute expression de l'art, car vraiment la nature a fait en elle, sans s'en douter, un portrait de Raphaël. Votre passion ne déplaît pas à Cataneo, qui m'a bel et bien compté mille écus que j'ai à te remettre.

— Ainsi, reprit Emilio, quoi que l'on te dise, je couche toutes les nuits chez toi. Viens, car une minute passée loin d'elle, quand je puis être près d'elle, est un supplice.

Emilio prit sa place au fond de la loge et y resta muet dans son coin à écouter la duchesse en jouissant de son esprit et de sa beauté. C'était pour lui et non par vanité que Massimilla déployait les grâces de cette conversation prodigieuse d'esprit vénitien, où le sarcasme tombait sur les choses et non sur les personnes, où la moquerie frappait sur les sentiments moquables, où le sel attique accommodait les riens. Partout ailleurs, la Cataneo eût peut-être été fatigante; les Italiens, gens éminemment intelligents, aiment peu à tendre leur intelligence hors de propos; chez eux, la causerie est tout unie et sans efforts, elle ne comporte jamais comme en France un assaut de maîtres d'armes où chacun fait briller son fleuret, et où celui qui n'a rien pu dire est humilié: si chez eux la conversation brille, c'est par une satire molle et voluptueuse qui se joue avec grâce de faits bien connus, et au lieu d'une épigramme qui peut compromettre, les Italiens se jettent un regard ou un sourire d'une indicible expression. Avoir à comprendre des idées là où ils viennent chercher des jouissances, est selon

eux, et avec raison, un ennui. Aussi la Vulpato disait-elle à la Cataneo : — Si tu l'aimais, tu ne causerais pas si bien. Emilio ne se mêlait jamais à la conversation, il écoutait et regardait. Cette réserve aurait fait croire à beaucoup d'étrangers que le prince était un homme nul, comme ils l'imaginent des Italiens épris, tandis que c'était tout simplement un amant enfoncé dans sa jouissance jusqu'au cou. Vendramin s'assit à côté du prince, en face du Français, qui, en sa qualité d'étranger, garda sa place au coin opposé à celui qu'occupait la duchesse.

— Ce monsieur est ivre, dit le médecin à voix basse à l'oreille de la Massimilla en examinant Vendramin.

— Oui, répondit simplement la Cataneo.

Dans ce pays de la passion, toute passion porte son excuse avec elle, et il existe une adorable indulgence pour tous les écarts. La duchesse soupira profondément et laissa paraître sur son visage une expression de douleur contrainte.

— Dans notre pays, il se voit d'étranges choses, monsieur! Vendramin vit d'opium, celui-ci vit d'amour, celui-là s'enfonce dans la science, la plupart des jeunes gens riches s'amourachent d'une danseuse, les gens sages thésaurisent; nous nous faisons tous un bonheur ou une ivresse.

— Parce que vous voulez tous vous distraire d'une idée fixe qu'une révolution guérirait radicalement, reprit le médecin. Le Génois regrette sa république, le Milanais veut son indépendance, le Piémontais souhaite le gouvernement constitutionnel, le Romagnol désire la liberté...

— Qu'il ne comprend pas, dit la duchesse. Hélas! il est des pays assez insensés pour souhaiter votre stupide charte qui tue l'influence des femmes. La plupart de mes compatriotes veulent lire vos productions françaises, inutiles billevesées; car, que trouve-t-on dans un livre qui soit meilleur que ce que nous avons au cœur? L'Italie est folle!

— Je ne vois pas qu'un peuple soit fou de vouloir être son maître, dit le médecin.

— Eh, répliqua vivement la duchesse, n'est-ce pas acheter au prix de bien du sang le droit de s'y disputer comme vous le faites pour de sottes idées?

— Vous aimez le despotisme! s'écria le médecin.

— Pourquoi n'aimerais-je pas un système de gouvernement qui, en nous ôtant les livres et la nauséabonde politique, nous laisse les hommes tout entiers?

— Je croyais les Italiens plus patriotes, dit le Français.

La duchesse se mit à rire si finement, que son interlocuteur ne sut plus distinguer la raillerie de la vérité, ni l'opinion sérieuse de la critique ironique.

— Ainsi, vous n'êtes pas libérale? dit-il.

— Dieu m'en préserve! fit-elle. Je ne sais rien de plus mauvais goût pour une femme que d'avoir une semblable opinion. Aimeriez-vous une femme qui porterait l'humanité dans son cœur?

— Les personnes qui aiment sont naturellement aristocrates, dit en souriant le général autrichien.

— En entrant au théâtre, reprit le Français, je vous vis la première, et je dis à Son Excellence que s'il était donné à une femme de représenter un pays, c'était vous; il m'a semblé apercevoir le génie de l'Italie, mais je vois à regret que, si vous en offrez la sublime forme, vous n'en avez pas l'esprit... constitutionnel, ajouta-t-il.

— Ne devez-vous pas, dit la duchesse en lui faisant signe de regarder le ballet, trouver nos danseurs détestables, et nos chanteurs exécrables! Paris et Londres nous volent tous nos grands talents. Paris les juge, et Londres les paye. Genovese, la Tinti ne nous resteront pas six mois...

En ce moment, le général sortit. Vendramin, le prince et deux autres Italiens échangèrent alors un regard et un sourire en se montrant le médecin français. Chose rare chez un Français, il douta de lui-même en croyant avoir dit ou fait une incongruité, mais il eut bientôt le mot de l'énigme.

— Croyez-vous, lui dit Vendramin, que nous serions prudents en parlant à cœur ouvert devant nos maîtres?

— Vous êtes dans un pays esclave, dit la duchesse avec un son de voix et avec une attitude de tête qui lui rendirent tout à coup l'expression que lui déniait naguère le médecin. — Vendramin, dit-elle en parlant de manière à n'être entendue que de l'étranger, s'est mis à fumer de l'opium, maudite inspiration due à un Anglais, qui, par d'autres raisons que les siennes, cherchait une mort voluptueuse; non cette mort vulgaire à laquelle vous avez donné la forme d'un squelette, mais la mort parée des chiffons que vous nommez en France des drapeaux, et qui est une jeune fille couronnée de fleurs ou de lauriers: elle arrive au sein d'un nuage de poudre, portée sur le vent d'un boulet, ou couchée sur un lit entre deux courtisanes, elle s'élève encore de la fumée d'un bol de punch, ou des lutines vapeurs du diamant qui n'est encore qu'à l'état de charbon. Quand Vendramin le veut, pour trois livres autrichiennes, il se fait général vénitien, il monte les galères de la république, et va conquérir les coupoles dorées de Constantinople; il se roule alors sur les divans du sérail, au milieu des femmes du sultan devenu le serviteur de sa Venise triomphante. Puis il revient, rapportant pour restaurer son palais les dépouilles

de l'empire turc; il passe des femmes de l'Orient aux intrigues doublement masquées de ses chères Vénitiennes, en redoutant les effets d'une jalousie qui n'existe plus. Pour trois livres autrichiennes, il se transporte au conseil des Dix, il en exerce la terrible judicature, s'occupe des plus graves affaires, et sort du palais ducal pour aller dans une gondole se coucher sous deux yeux de flamme, ou pour aller escalader un balcon auquel une main blanche a suspendu l'échelle de soie; il aime une femme à qui l'opium donne une poésie que nous autres femmes de chair et d'os ne pouvons lui offrir. Tout à coup, en se retournant, il se trouve face à face avec le terrible visage du sénateur armé d'un poignard, il entend le poignard glissant dans le cœur de sa maîtresse qui meurt en lui souriant, car elle le sauve! Elle est bien heureuse! dit la duchesse en regardant le prince. Il s'échappe, et court commander les Dalmates, conquérir la côte illyrienne à sa belle Venise, où la gloire lui obtient sa grâce, où il goûte la vie domestique: un foyer, une soirée d'hiver, une jeune femme, des enfants pleins de grâce qui prient saint Marc sous la conduite d'une vieille bonne. Oui, pour trois livres d'opium il meuble notre arsenal vide, il voit partir et arriver des convois de marchandises envoyées ou demandées par les quatre parties du monde. La moderne puissance de l'industrie n'exerce pas ses prodiges à Londres, mais dans sa Venise, où se reconstruisent les jardins suspendus de Sémiramis, le temple de Jérusalem, les merveilles de Rome. Enfin il agrandit le moyen âge par le monde de la vapeur, par de nouveaux chefs-d'œuvre qu'enfantent les arts, protégés comme Venise les protégeait autrefois. Les monuments, les hommes, se pressent et tiennent dans son étroit cerveau, où les empires, les villes, les révolutions se déroulent et s'écroulent en peu d'heures, où Venise seule s'accroît et grandit; car la Venise de ses rêves a l'empire de la mer, deux millions d'habitants, le sceptre de l'Italie, la possession de la Méditerranée et les Indes!

— Quel opéra qu'une cervelle d'homme, quel abîme peu compris, même par ceux qui en ont fait le tour, comme Gall! s'écria le médecin.

— Chère duchesse, dit Vendramin d'une voix caverneuse, n'oubliez pas le dernier service que me rendra mon élixir. Après avoir entendu des voix ravissantes, avoir saisi la musique par tous mes pores, avoir éprouvé de poignantes délices, et dénoué les plus chaudes amours du paradis de Mahomet, j'en suis aux images terribles. J'entrevois maintenant dans ma chère Venise des figures d'enfant contractées comme celles des mourants, des femmes couvertes d'horribles plaies, déchirées, plaintives; des hommes disloqués, pressés par les flancs cuivreux de navires qui s'entre-choquent. Je commence à voir Venise comme elle est, couverte de crêpes, nue, dépouillée, déserte. De pâles fantômes se glissent dans ses rues, déjà grimacent les soldats de l'Autriche, déjà ma belle vie rêveuse se rapproche de la vie réelle; tandis qu'il y a six mois c'était la vie réelle qui était le mauvais sommeil, et la vie de l'opium était ma vie d'amour et de voluptés, d'affaires graves et de haute politique. Hélas! pour mon malheur, j'arrive à l'aurore de la tombe, où le faux et le vrai se réunissent en de douteuses clartés qui ne sont ni le jour ni la nuit, et qui participent de l'un et de l'autre.

— Vous voyez qu'il y a trop de patriotisme dans cette tête! dit le prince en posant sa main sur les touffes de cheveux noirs qui se pressaient au-dessus du front de Vendramin.

— Oh! s'il nous aime, dit Massimilla, il renoncera bientôt à son triste opium.

— Je le guérirai, dit le Français.

— Faites cette cure, et nous vous aimerons, dit Massimilla. Mais nous vous aimerons encore davantage, si vous ne nous calomniez point à votre retour en France. Pour être bien jugés, nous sommes trop énervés par de pesantes dominations, car nous avons connu la vôtre, ajouta-t-elle en souriant.

— Elle était plus généreuse que celle de l'Autriche, répliqua le médecin.

— L'Autriche nous pressure sans rien nous rendre, et vous nous pressuriez pour agrandir et embellir nos villes, vous nous stimuliez en nous faisant des armées : vous comptiez garder l'Italie, et ceux-ci croient qu'ils la perdront, voilà toute la différence. Les Autrichiens nous donnent un bonheur stupéfiant et lourd comme eux, tandis que vous nous écrasiez de votre dévorante activité. Mais mourir par les toniques, ou mourir par les narcotiques, qu'importe! n'est-ce pas toujours la mort, monsieur le docteur?

— Pauvre Italie! elle est à mes yeux comme une belle femme, à qui la France devrait servir de défenseur, en la prenant pour maîtresse! s'écria le médecin.

— Vous ne sauriez pas nous aimer à notre fantaisie, dit la duchesse en souriant. Nous voulons être libres, mais la liberté que je veux n'est pas votre ignoble et bourgeois libéralisme qui tuerait les arts. Je veux, dit-elle d'un son de voix qui fit tressaillir toute la loge, c'est-à-dire, je voudrais que chaque république italienne renaquît avec ses nobles, son peuple et ses libertés spéciales pour chaque caste. Je voudrais les anciennes républiques aristocratiques avec leurs luttes intestines; leurs rivalités, qui produisirent les plus belles œuvres de l'art, créèrent la politique, élevèrent les plus illustres

maisons princières. Étendre l'action d'un gouvernement sur une grande surface de terre, c'est l'amoindrir. Les républiques italiennes ont été la gloire de l'Europe au moyen âge. Pourquoi l'Italie a-t-elle succombé, là où les Suisses, ses portiers, ont vaincu?

— Les républiques suisses, dit le médecin, étaient de bonnes femmes de ménage occupées de leurs petites affaires, et qui n'avaient rien à s'envier; tandis que vous étiez des souveraines orgueilleuses; vous vous êtes vendues pour ne pas saluer vos voisines, et vous êtes tombées trop bas pour jamais vous relever. Les Guelfes triomphent!

— Ne nous plaignez pas trop, dit la duchesse d'une voix orgueilleuse qui fit palpiter les deux amis, nous vous dominons toujours! Du fond de sa misère, l'Italie règne par les hommes d'élite qui fourmillent dans ses cités. Malheureusement, la partie la plus considérable de nos génies arrive si rapidement à comprendre la vie, qu'ils s'ensevelissent dans une paisible jouissance. Quant à ceux qui veulent jouer au triste jeu de l'immortalité, ils savent bien saisir votre or et mériter votre admiration. Oui, dans ce pays, dont l'abaissement est déploré par de niais voyageurs et par des poëtes hypocrites, dont le caractère est calomnié par les politiques, dans ce pays qui paraît énervé, sans puissance, en ruines, vieilli plutôt que vieux, il se trouve en toute chose de puissants génies qui poussent de vigoureux rameaux, comme sur un ancien plant de vigne s'élancent des jets où viennent de délicieuses grappes. Ce peuple d'anciens souverains donne encore des rois qui s'appellent Lagrange, Volta, Rasori, Canova, Rossini, Bartolini, Libri, Galvani, Vigano, Beccaria, Cicognara, Corvetto. Ces Italiens dominent le point de la science humaine sur lequel ils se fixent, ou régentent l'art auquel ils s'adonnent. Sans parler des chanteurs, des cantatrices, et des exécutants qui imposent l'Europe par une perfection inouïe, comme Taglioni, Paganini, etc., l'Italie règne encore sur le monde, qui viendra toujours l'adorer. Allez ce soir à Florian, vous trouverez dans Capraja l'un de nos hommes d'élite, mais amoureux de l'obscurité. Nul, excepté le duc Cataneo, mon maître, ne comprend mieux que lui la musique; aussi l'a-t-on nommé ici *il Fanatico!*

Après quelques instants, pendant lesquels la conversation s'anima entre le Français et la duchesse, qui se montra finement éloquente, les Italiens se retirèrent un à un. Quand le Français se vit seul entre le prince et la duchesse, il comprit qu'il fallait les laisser seuls, et sortit. Massimilla salua le médecin par une inclination de tête qui le mettait si loin d'elle, que ce geste aurait pu lui attirer la haine de cet homme, s'il eût pu méconnaître le charme de sa parole et de sa beauté. Vers la fin de l'opéra, Emilio fut donc seul avec la Cataneo; tous deux se prirent la main, et entendirent ainsi le duo qui termine *le Barbier.*

— Il n'y a que la musique pour exprimer l'amour, dit la duchesse émue par ce chant de deux rossignols heureux.

Une larme mouilla les yeux d'Emilio; Massimilla, sublime de la beauté qui reluit dans la sainte Cécile de Raphaël, lui pressait la main, leurs genoux se touchaient, elle avait comme un baiser en fleur sur les lèvres. Le prince croyait voir sur les joues éclatantes de sa maîtresse un flamboiement joyeux pareil à celui qui s'élève par un jour d'été au-dessus des moissons dorées, il avait le cœur oppressé par tout son sang qui y affluait; il croyait entendre un concert de voix angéliques, il aurait donné sa vie pour ressentir le désir que lui avait inspiré la veille, à pareille heure, la détestée Clarina; mais il ne se sentait même pas avoir un corps. Cette larme, la Massimilla malheureuse l'attribua, dans son innocence, à la parole que venait de lui arracher la cavatine de Genovese.

— *Carino*, dit-elle à l'oreille d'Emilio, n'es-tu pas au-dessus des expressions amoureuses autant que la cause est supérieure à l'effet?

Après avoir mis la duchesse dans sa gondole, Emilio attendit Vendramin pour aller à Florian.

Le café Florian est à Venise une indéfinissable institution. Les négociants y font leurs affaires, les avocats y donnent des rendez-vous pour y traiter leurs consultations les plus épineuses. Florian est tout à la fois une bourse, un foyer de théâtre, un cabinet de lecture, un club, un confessionnal, et convient si bien à la simplicité des affaires actuelles, que certaines femmes vénitiennes ignorent complétement le genre d'occupations de leurs maris, car s'ils ont une lettre à faire, ils vont l'écrire à ce café. Naturellement les espions abondent à Florian, mais leur présence aiguise le génie vénitien, qui peut dans ce lieu exercer cette prudence autrefois si célèbre. Beaucoup de personnes passent toute leur journée à Florian; enfin Florian est un tel besoin pour certaines gens, que, pendant les entr'actes, ils quittent la loge de leurs amies pour y faire un tour et savoir ce qui s'y dit.

Tant que les deux amis marchèrent dans les petites rues de la Merceria, ils gardèrent le silence, car il y avait trop de compagnie; mais, en débouchant sur la place Saint-Marc, le prince dit : — N'entrons pas encore au café, promenons-nous. J'ai à te parler.

Il lui raconta son aventure avec la Tinti, et la situation dans laquelle il se trouvait. Le désespoir d'Emilio parut à Vendramin si voisin de la folie

qu'il lui promit une guérison complète, s'il voulait lui donner carte blanche auprès de Massimilla. Cette espérance vint à propos pour empêcher Emilio de se noyer pendant la nuit, car au souvenir de la cantatrice il éprouvait une effroyable envie de retourner chez elle. Tous deux allèrent dans le salon le plus reculé du café Florian y écouter cette conversation vénitienne qu'y tiennent quelques hommes d'élite, en résumant les événements du jour. Les sujets dominants furent d'abord la personnalité de lord Byron, de qui les Vénitiens se moquèrent finement; puis l'attachement de Cataneo pour la Tinti, dont les causes parurent inexplicables, après avoir été expliquées de vingt façons différentes; enfin le début de Genovese.

Le duc Cataneo se présenta dans le salon au moment où la conversation devenait passionnément musicale. Il fit, ce qui ne fut pas remarqué tant la chose parut naturelle, un salut plein de courtoisie à Emilio, qui le lui rendit gravement. Cataneo chercha s'il y avait quelque personne de connaissance; il avisa Vendramin et le salua, puis son banquier, patricien fort riche, et enfin celui qui parlait en ce moment, un mélomane célèbre, ami de la comtesse Albrizzi, et dont l'existence, comme celle de quelques habitués de Florian, était totalement inconnue, tant elle était soigneusement cachée : on n'en connaissait que ce qu'il en livrait à Florian. C'était Capraja, l'homme de qui la duchesse avait dit quelques mots au médecin français.

Ce Vénitien appartenait à cette classe de rêveurs qui devinent tout par la puissance de leur pensée. Théoricien fantasque, il se souciait autant de renommée que d'une pipe cassée. Sa vie était en harmonie avec ses opinions. Capraja se montrait sous les procuraties vers dix heures du matin, sans qu'on sût d'où il venait, il flânait dans Venise et s'y promenait en fumant des cigares; il allait régulièrement à la Fenice, s'asseyait au parterre, et dans les entr'actes venait à Florian, où il prenait trois ou quatre tasses de café par jour; le reste de sa soirée s'achevait dans ce salon, qu'il quittait vers deux heures du matin. Douze cents francs satisfaisaient à tous ses besoins : il ne faisait qu'un seul repas chez un pâtissier de la Merceria qui lui tenait son dîner prêt à une certaine heure sur une petite table au fond de sa boutique; la fille du pâtissier lui accommodait elle-même des huîtres farcies, l'approvisionnait de cigares, et avait soin de son argent. D'après son conseil, cette pâtissière, quoique très-belle, n'écoutait aucun amoureux, vivait sagement, et conservait l'ancien costume des Vénitiennes. Elle avait douze ans quand il s'y intéressa, et vingt-six ans quand il mourut; elle l'aimait beaucoup, quoiqu'il ne lui eût jamais baisé ni la main, ni le front, et qu'elle ignorât complétement les intentions de ce pauvre vieux noble. Cette fille avait fini par prendre sur lui l'empire absolu d'une mère sur son enfant : elle l'avertissait de changer de linge; le lendemain, Capraja venait sans chemise, elle lui en donnait une blanche qu'il emportait et mettait le jour suivant. Il ne regardait jamais une femme, soit au théâtre, soit en se promenant. Quoique issu d'une vieille famille patricienne, sa noblesse ne lui paraissait pas valoir une parole; le soir après minuit, il se réveillait de son apathie, causait et montrait qu'il avait tout observé, tout écouté. Ce Diogène passif et incapable d'expliquer sa doctrine, moitié Turc, moitié Vénitien, était gros, court et gras; il avait le nez pointu d'un doge, le regard satyrique d'un inquisiteur, une bouche prudente quoique rieuse. A sa mort, on apprit qu'il demeurait, proche San-Benedetto, dans un bouge. Riche de deux millions dans les fonds publics de l'Europe, il en laissa les intérêts dus depuis le placement primitif fait en 1814, ce qui produisait une somme énorme tant par l'augmentation du capital que par l'accumulation des intérêts. Cette fortune fut léguée à la jeune pâtissière.

— Genovese, disait-il, ira fort loin. Je ne sais s'il comprend la destination de la musique ou s'il agit par instinct, mais voici le premier chanteur qui m'ait satisfait. Je ne mourrai donc pas sans avoir entendu des roulades exécutées comme j'en ai souvent écouté dans certains songes au réveil desquels il me semblait voir voltiger les sons dans les airs. La roulade est la plus haute expression de l'art, c'est l'arabesque qui orne le plus bel appartement du logis : un peu moins, il n'y a rien; un peu plus, tout est confus. Chargée de réveiller dans votre âme mille idées endormies, elle s'élance, elle traverse l'espace en semant dans l'air ses germes qui, ramassés par les oreilles, fleurissent au fond du cœur. Croyez-moi! en faisant sa Sainte-Cécile, Raphaël a donné la priorité à la musique sur la poésie. Il a raison : la musique s'adresse au cœur, tandis que les écrits ne s'adressent qu'à l'intelligence; elle communique immédiatement ses idées à la manière des parfums. La voix du chanteur vient frapper en nous non pas la pensée, non pas les souvenirs de nos félicités, mais les aliments de la pensée, et fait mouvoir les principes mêmes de nos sensations. Il est déplorable que le vulgaire ait forcé les musiciens à plaquer leurs expressions sur des paroles, sur des intérêts factices; mais il est vrai qu'ils ne seraient plus compris par la foule. La roulade est donc l'unique point laissé aux amis de la musique pure, aux amoureux de l'art tout nu. En entendant ce soir la dernière cavatine, je me suis cru convié par une belle fille qui par un seul regard m'a rendu jeune:

l'enchanteresse m'a mis une couronne sur la tête et m'a conduit à cette porte d'ivoire par où l'on entre dans le pays mystérieux de la rêverie. Je dois à Genovese d'avoir quitté ma vieille enveloppe pour quelques moments, courts à la mesure des montres et bien longs par les sensations. Pendant un printemps embaumé par les roses, je me suis trouvé jeune, aimé!

— Vous vous trompez, caro Capraja, dit le duc. Il existe en musique un pouvoir plus magique que celui de la roulade.

— Lequel? dit Capraja.

— L'accord de deux voix ou d'une voix et du violon, l'instrument dont l'effet se rapproche le plus de la voix humaine, répondit le duc. Cet accord parfait nous mène plus avant dans le centre de la vie sur le fleuve d'éléments qui ranime les voluptés et porte l'homme au milieu de la sphère lumineuse où sa pensée peut convoquer le monde entier. Il te faut encore un thème, Capraja, mais à moi le principe pur suffit; tu veux que l'eau passe par les mille canaux du machiniste pour retomber en gerbes éblouissantes; tandis que je me contente d'une eau calme et pure : mon œil parcourt une mer sans rides, je sais embrasser l'infini!

— Tais-toi, Cataneo, dit orgueilleusement Capraja. Comment, ne vois-tu pas la fée qui, dans sa course agile à travers une lumineuse atmosphère, y rassemble, avec le fil d'or de l'harmonie, les mélodieux trésors qu'elle nous jette en souriant? N'as-tu jamais senti le coup de baguette magique avec laquelle elle dit à la Curiosité : Lève-toi! La déesse se dresse radieuse du fond des abîmes du cerveau; elle court à ses cases merveilleuses, les effleure comme un organiste frappe ses touches; soudain s'élancent les souvenirs, ils apportent les roses du passé, conservées divinement et toujours fraîches. Ta jeune maîtresse revient et caresse de ses mains blanches tes cheveux de jeune homme; ton cœur trop plein déborde, tu revois les rives fleuries des torrents de l'amour; tous les buissons ardents de la jeunesse flambent et redisent leurs mots divins jadis entendus et compris! Et la voix roule, elle resserre dans ses évolutions rapides ces horizons fuyants, elle les amoindrit; ils disparaissent éclipsés par de nouvelles, par de plus profondes joies, celles d'un avenir inconnu que la fée montre du doigt en s'enfuyant dans son ciel bleu.

— Et toi, répondit Cataneo, n'as-tu donc jamais vu la lueur directe d'une étoile t'ouvrir les abîmes supérieurs, et n'as-tu jamais monté sur ce rayon qui vous emporte dans le ciel au milieu des principes qui meuvent les mondes?

Pour tous les auditeurs, le duc et Capraja jouaient un jeu dont les conditions n'étaient pas connues.

— La voix de Genovese s'empare des fibres, dit Capraja.

— Et celle de la Tinta s'attaque au sang, répondit le duc.

— Quelle paraphrase de l'amour heureux dans cette cavatine! reprit Capraja. Ah! il était jeune, Rossini, quand il écrivit ce thème pour le plaisir qui bouillonne! Mon cœur s'est empli de sang frais, mille désirs ont petillé dans mes veines. Jamais sons plus angéliques ne m'ont mieux dégagé de mes liens corporels, jamais la fée n'a montré de plus beaux bras, n'a souri plus amoureusement, n'a mieux relevé sa tunique en me levant le rideau sous lequel se cache mon autre vie.

— Demain, mon vieil ami, répondit le duc, tu monteras sur le dos d'un cygne éblouissant qui te montrera la plus riche terre, tu verras le printemps comme le voient les enfants. Ton cœur recevra la lumière sidérale d'un soleil nouveau, tu te coucheras sur une soie rouge, sous les yeux d'une madone, tu seras comme un amant heureux mollement caressé par une Volupté dont les pieds nus se voient encore et qui va disparaître. Le cygne sera la voix de Genovese s'il peut s'unir à sa Léda, la voix de la Tinti. Demain *Mosè*, le plus immense opéra qu'ait enfanté le plus beau génie de l'Italie.

Chacun laissa causer le duc et Capraja, ne voulant pas être dupe d'une mystification. Vendramin seul et le médecin français les écoutèrent pendant quelques instants : le fumeur d'opium entendait cette poésie, il avait la clef du palais où se promenaient ces deux imaginations voluptueuses; le médecin cherchait à comprendre et comprit.

— Tu les entends? dit Emilio à Vendramin en sortant du café vers deux heures du matin.

— Oui, cher Emilio, lui répondit Vendramin en l'emmenant chez lui. Ces deux hommes appartiennent à la légion des esprits purs qui peuvent se dépouiller ici-bas de leurs larves de chair, et savent voltiger à cheval sur le corps de la reine des sorcières, dans les cieux d'azur où se déploient les sublimes merveilles de la vie morale : ils vont dans l'art là où te conduit ton extrême amour, là où me mène l'opium. Ils ne peuvent plus être entendus que par leurs pairs. Moi de qui l'âme est exaltée par un triste moyen, moi qui fais tenir cent ans d'existence en une seule nuit, je puis les entendre quand ils parlent du pays magnifique appelé le pays des chimères par ceux qui se nomment sages, appelé le pays des réalités par nous autres qu'on nomme fous. Eh bien, le duc et Capraja, qui se sont jadis connus à Naples, où est né Cataneo, sont fous de musique.

— Mais quel singulier système Capraja voulait-il expliquer à Cataneo? demanda le prince. Toi qui comprends tout, l'as-tu compris?

— Oui, dit Vendramin. Capraja s'est lié avec un musicien de Crémone, logé au palais Capello, lequel musicien croit que les sons rencontrent en nous-mêmes une substance analogue à celle qui engendre les phénomènes de la lumière, et qui chez nous produit les idées. Selon lui, l'homme a des touches intérieures que les sons affectent, et qui correspondent à nos centres nerveux d'où s'élancent nos sensations et nos idées. Capraja, qui voit dans les arts la collection des moyens par lesquels l'homme peut mettre en lui-même la nature extérieure d'accord avec une merveilleuse nature, une vie intérieure, a partagé les idées de ce facteur d'instruments qui fait en ce moment un opéra. Imagine une création sublime où les merveilles de la création visible sont reproduites avec un grandiose, une légèreté, une rapidité, une étendue incommensurable, où les sensations sont infinies, et où peuvent pénétrer certaines organisations privilégiées qui possèdent une divine puissance, tu auras alors une idée des jouissances extatiques dont parlaient Cataneo et Capraja, poëtes pour eux seuls. Mais aussi, dès que, dans les choses de la nature morale, un homme vient à dépasser la sphère où s'enfantent les œuvres plastiques par les procédés de l'imitation, pour entrer dans le royaume tout spirituel des abstractions où tout se contemple dans son principe, et s'aperçoit alors dans l'omnipotence des résultats; cet homme n'est-il plus compris par les intelligences ordinaires.

— Tu viens d'expliquer mon amour pour la Massimilla, dit Emilio. Cher, il est en moi-même une puissance qui se réveille au feu de ses regards, à son moindre contact, et me jette en un monde de lumière où se développent des effets dont je n'osais te parler. Il m'a souvent semblé que le tissu délicat de sa peau empreignît des fleurs sur la mienne quand sa main se pose sur ma main. Ses paroles répondent en moi à ces touches intérieures dont tu parles. Le désir soulève mon crâne en y remuant ce monde invisible au lieu de soulever mon corps inerte; et l'air devient alors rouge et petille, des parfums inconnus et d'une force inexprimable détendent mes nerfs, des roses me tapissent les parois de la tête, et il me semble que mon sang s'écoule par toutes mes artères ouvertes, tant ma langueur est complète.

— Ainsi fait mon opium fumé, répondit Vendramin.

— Tu veux donc mourir? dit avec terreur Emilio.

— Avec Venise, fit Vendramin en étendant la main vers Saint-Marc. Vois-tu un seul de ces clochetons et de ces aiguilles qui soit droit? Ne comprends-tu pas que la mer va demander sa proie?

Le prince baissa la tête et n'osa lui parler d'amour. Il faut voyager chez les nations conquises pour savoir ce qu'est une patrie libre.

En arrivant au palais Vendramini, le prince et Marco virent une gondole arrêtée à la porte d'eau, le prince prit Vendramin par la taille, et le serra tendrement en lui disant :

— Une bonne nuit, cher.

— Moi, une femme, quand je couche avec Venise! s'écria Vendramin.

En ce moment le gondolier appuyé contre une colonne regarda les deux amis, reconnut celui qui lui avait été signalé, et dit à l'oreille du prince :

— La duchesse, monseigneur.

Emilio sauta dans la gondole où il fut enlacé par des bras de fer, mais souples, et attiré sur les coussins où il sentit le sein palpitant d'une femme amoureuse. Aussitôt le prince ne fut plus Emilio, mais l'amant de la Tinti, car ses sensations furent si étourdissantes qu'il tomba comme stupéfié par le premier baiser.

— Pardonne-moi cette tromperie, mon amour, lui dit la Sicilienne. Je meurs si je ne t'emmène!

La gondole vola sur les eaux discrètes.

III

Le lendemain soir, à sept heures et demie, les spectateurs étaient à leurs mêmes places au théâtre, à l'exception des personnes du parterre qui s'asseyent toujours au hasard. Le vieux Capraja se trouvait dans la loge de Cataneo. Avant l'ouverture, le duc vint faire une visite à la duchesse ; il affecta de se tenir près d'elle et de laisser Emilio sur le devant de la loge, à côté de Massimilla. Il dit quelques phrases insignifiantes, sans sarcasmes, sans amertume, et d'un air aussi poli que s'il se fût agi d'une visite à une étrangère.

Malgré ses efforts pour paraître aimable et naturel, le prince ne put changer sa physionomie qui était horriblement soucieuse. Les indifférents durent attribuer à la jalousie une si forte altération dans ses traits, habituellement calmes. La duchesse partageait sans doute les émotions d'Emilio, elle montrait un front morne, elle était visiblement abattue. Le duc, très-embarrassé entre ces deux bouderies, profita de l'entrée du Français pour sortir.

— Monsieur, dit Cataneo à son médecin avant de

laisser retomber la portière de la loge, vous allez entendre un immense poëme musical assez difficile à comprendre du premier coup; mais je vous laisse auprès de madame la duchesse qui, mieux que personne, peut vous l'interpréter : elle est mon élève.

Le médecin fut frappé, comme le duc, de l'expression peinte sur le visage des deux amants, et qui annonçait un désespoir maladif.

— Un opéra italien a donc besoin d'un cicerone? dit-il à la duchesse en souriant.

Ramenée par cette demande à ses obligations de maîtresse de loge, la duchesse essaya de chasser les nuages qui pesaient sur son front, et répondit en saisissant avec empressement un sujet de conversation où elle pût déverser son irritation intérieure :

— Ce n'est pas un opéra, monsieur, répondit-elle, mais un oratorio, œuvre qui ressemble effectivement à l'un de nos plus magnifiques édifices, et où je vous guiderai volontiers. Croyez-moi, ce ne sera pas trop que d'accorder à notre grand Rossini toute votre intelligence, car il faut être à la fois poëte et musicien pour comprendre la portée d'une pareille musique. Vous appartenez à une nation dont la langue et le génie sont trop positifs pour qu'elle puisse entrer de plain-pied dans la musique; mais la France est aussi trop compréhensive pour ne pas finir par l'aimer, par la cultiver; et vous y réussirez comme en toute chose. D'ailleurs, il faut reconnaître que la musique, comme l'ont créée Lulli, Rameau, Mozart, Beethoven, Haydn, Cimarosa, Paësiello, Rossini, comme la continueront de beaux génies à venir, est un art nouveau, inconnu aux générations passées, lesquelles n'avaient pas autant d'instruments que nous en possédons maintenant, et qui ne savaient rien de l'harmonie sur laquelle aujourd'hui s'appuient les fleurs de la mélodie, comme sur un riche terrain. Un art si neuf exige des études chez les masses, études qui développeront le sentiment auquel s'adresse la musique. Ce sentiment existe à peine chez vous, peuple occupé de théories philosophiques, d'analyse, de discussion, et toujours troublé par des divisions intestines. La musique moderne, qui veut une paix profonde, est la langue des âmes tendres, amoureuses, enclines à une noble exaltation intérieure. Cette langue, mille fois plus riche que celle des mots, est au langage ce que la pensée est à la parole; elle réveille les sensations, et les idées sous leur forme même, là où chez nous naissent les idées et les sensations, mais en les laissant ce qu'elles sont chez chacun. Cette puissance sur notre intérieur est une des grandeurs de la musique. Les autres arts imposent à l'esprit des créations définies, la musique est infinie dans les siennes. Nous sommes obligés d'accepter les idées du poëte, le tableau du peintre, la statue du sculpteur; mais chacun de nous interprète la musique au gré de sa douleur ou de sa joie, de ses espérances ou de son désespoir. Là où les autres arts cerclent nos pensées en les fixant sur une chose déterminée, la musique les déchaîne sur la nature entière qu'elle a le pouvoir de nous exprimer. Vous allez voir comment je comprends le *Moïse!*

Elle se pencha vers le médecin afin de pouvoir lui parler et de n'être entendue que de lui.

— Moïse est le libérateur d'un peuple esclave! lui dit-elle, souvenez-vous de cette pensée, et vous verrez avec quel religieux espoir la Fenice tout entière écoutera la prière des Hébreux délivrés, et par quel tonnerre d'applaudissements elle y répondra!

Emilio se jeta dans le fond de la loge au moment où le chef d'orchestre leva son archet. La duchesse indiqua du doigt au médecin la place abandonnée par le prince pour qu'il la prît. Mais le Français était plus intrigué de connaître ce qui s'était passé entre les deux amants que d'entrer dans le palais musical élevé par l'homme que l'Italie entière applaudissait alors, car alors Rossini triomphait dans son propre pays. Le Français observa la duchesse, qui parla sous l'empire d'une agitation nerveuse et lui rappela la Niobé qu'il venait d'admirer à Florence : même noblesse dans la douleur, même impassibilité physique; cependant l'âme jetait un reflet dans le chaud coloris de son teint, et ses yeux, où s'éteignit la langueur sous une expression fière, séchaient leurs larmes par un feu violent. Ses douleurs contenues se calmaient quand elle regardait Emilio, qui la tenait sous un regard fixe. Certes il était facile de voir qu'elle voulait attendrir un désespoir farouche. La situation de son cœur imprima je ne sais quoi de grandiose à son esprit. Comme la plupart des femmes quand elles sont pressées par une exaltation extraordinaire, elle sortit de ses limites habituelles et eut quelque chose de la pythonisse, tout en demeurant noble et grande, car ce fut la forme de ses idées, et non sa figure qui se tordit désespérément. Peut-être voulait-elle briller de tout son esprit pour donner de l'attrait à la vie et y retenir son amant.

Quand l'orchestre eut fait entendre les trois accords en *ut* majeur que le maître a placés en tête de son œuvre pour faire comprendre que son ouverture sera chantée, car la véritable ouverture est le vaste thème parcouru depuis cette brusque attaque jusqu'au moment où la lumière apparaît au commandement de Moïse, la duchesse ne put réprimer un mouvement convulsif qui prouvait combien cette musique était en harmonie avec sa souffrance cachée.

— Comme ces trois accords vous glacent! dit-elle. On s'attend à de la douleur. Écoutez attentivement cette introduction qui a pour sujet la terrible élégie d'un peuple frappé par la main de Dieu. Quels gémissements! Le roi, la reine, leur fils aîné, les grands, tout le peuple soupire. Ils sont atteints dans leur orgueil, dans leurs conquêtes, arrêtés dans leur avidité. Cher Rossini, tu as bien fait de jeter cet os à ronger aux *Tedeschi* qui nous refusaient le don de l'harmonie et la science! Vous allez entendre la sinistre mélodie qu'il a fait rendre à cette profonde composition harmonique comparable à ce que les Allemands ont de plus compliqué, mais d'où il ne résulte ni fatigue ni ennui pour nos âmes. Vous autres Français, qui avez accompli naguère la plus sanglante des révolutions, chez qui l'aristocratie fut écrasée sous la patte du lion populaire, le jour où cet oratorio sera exécuté chez vous, vous comprendrez cette magnifique plainte des victimes d'un Dieu qui venge son peuple. Un Italien pouvait seul écrire ce thème fécond, inépuisable et tout dantesque. Croyez-vous que ce ne soit rien que de rêver la vengeance pendant un moment? Vieux maîtres allemands, Hændel, Sébastien Bach, et toi-même Beethoven, à genoux! voici la reine des arts, voici l'Italie triomphante.

La duchesse avait pu dire ces paroles pendant le lever du rideau. Le médecin entendit alors la sublime symphonie par laquelle le compositeur a ouvert cette vaste scène biblique. Il s'agit de la douleur de tout un peuple. La douleur est une dans son expression, surtout quand il s'agit de souffrances physiques. Aussi, après avoir instinctivement deviné, comme tous les hommes de génie, qu'il ne devait y avoir aucune variété dans les idées, le musicien, une fois sa phrase capitale trouvée, l'a-t-il promenée de tonalités en tonalités, en groupant les masses et ses personnages sur ce motif par des modulations et par des cadences d'une admirable souplesse. La puissance se reconnaît à cette simplicité. L'effet de cette phrase qui peint les sensations du froid et de la nuit chez un peuple incessamment baigné par les ondes lumineuses du soleil, et que le peuple et ses rois répètent, est saisissant. Ce lent mouvement musical a je ne sais quoi d'impitoyable. Cette phrase fraîche et douloureuse est comme une barre tenue par quelque bourreau céleste qui la fait tomber sur les membres de tous ces patients par temps égaux. A force de l'entendre allant d'*ut* mineur en *sol* mineur, rentrant en *ut* pour revenir à la dominante *sol*, et reprendre en *fortissimo* sur la tonique *mi* bémol, arriver en *fa* majeur et retourner en *ut* mineur, toujours de plus en plus chargée de terreur, de froid et de ténèbres, l'âme du spectateur finit par s'associer aux impressions exprimées par le musicien. Aussi le Français éprouva-t-il la plus vive émotion quand arriva l'explosion de toutes ces douleurs réunies qui crient :

O Nume d'Israël!
Se brami in libertà
Il popol tuo fedel,
Di lui, di noi pietà!

(O Dieu d'Israël, si tu veux que ton peuple fidèle sorte d'esclavage, daigne avoir pitié de lui et de nous!)

Jamais il n'y eut une plus grande synthèse des effets naturels, une idéalisation plus complète de la nature. Dans les grandes infortunes nationales, chacun se plaint longtemps séparément; puis il se détache sur la masse, çà et là, des cris de douleur plus ou moins violents; enfin, quand la misère a été sentie par tous, elle éclate comme une tempête. Une fois entendus sur leur plaie commune, les peuples changent alors leurs cris sourds en des cris d'impatience. Ainsi a procédé Rossini. Après l'explosion en *ut* majeur, le Pharaon chante son sublime récitatif de :

Mano ultrice di un Dio!

(Dieu vengeur, je te reconnais trop tard!)

Le thème primitif prend alors un accent plus vif : l'Égypte entière appelle Moïse à son secours.

La duchesse avait profité de la transition nécessitée par l'arrivée de Moïse et d'Aaron pour expliquer ainsi ce beau morceau.

— Qu'ils pleurent, ajouta-t-elle passionnément, ils ont fait bien des maux. Expiez, Égyptiens, expiez les fautes de votre cour insensée! Avec quel art ce grand peintre a su employer toutes les couleurs brunes de la musique et tout ce qu'il y a de tristesse sur la palette musicale! Quelles froides ténèbres! quelles brumes! N'avez-vous pas l'âme en deuil? n'êtes-vous pas convaincu de la réalité des nuages noirs qui couvrent la scène? Pour vous, les ombres les plus épaisses n'enveloppent-elles pas la nature? Il n'y a ni palais égyptiens, ni palmiers, ni paysages. Aussi quel bien vous feront à l'âme les notes profondément religieuses du médecin céleste qui va guérir cette cruelle plaie! Comme tout est gradué pour arriver à cette magnifique invocation de Moïse à Dieu! Par un savant calcul dont les analogies vous seront expliquées par Capraja, cette invocation n'est accompagnée que par les cuivres. Ces instruments donnent à ce morceau sa grande couleur religieuse. Non-seulement cet artifice est admirable ici, mais encore voyez combien le génie est fécond en ressources! Rossini a tiré des beautés neuves de l'ob-

stacle qu'il se créait. Il a pu réserver les instruments à cordes pour exprimer le jour quand il va succéder aux ténèbres, et arriver ainsi à l'un des plus puissants effets connus en musique. Jusqu'à cet inimitable génie, avait-on jamais tiré un pareil parti du récitatif? il n'y a pas encore un air ni un duo. Le poëte s'est soutenu par la force de la pensée, par la vigueur des images, par la vérité de sa déclamation. Cette scène de douleur, cette nuit profonde, ces cris de désespoir, ce tableau musical est beau comme le Déluge de votre grand Poussin.

L'homme divin agita sa baguette, le jour parut.

— Ici, monsieur, la musique ne lutte-t-elle pas avec le soleil dont elle a emprunté l'éclat, avec la nature entière dont elle rend les phénomènes dans les plus légers détails? reprit la duchesse à voix basse. L'art atteint à son apogée, aucun musicien n'ira plus loin. Entendez-vous l'Égypte se réveillant après ce long engourdissement? Le bonheur se glisse partout avec le jour. Dans quelle œuvre ancienne ou contemporaine rencontrerez-vous une aussi grande page? la plus splendide joie opposée à la plus profonde tristesse? Quels cris! quelles notes sautillantes! comme l'âme oppressée respire, quel délire, quel *tremolo* dans cet orchestre! le beau *tutti*; c'est la joie d'un peuple sauvé! Ne tressaillez-vous pas de plaisir?

Le médecin, surpris par ce contraste, un des plus magnifiques de la musique moderne, battit des mains, emporté par son admiration.

— Bravo la Doni! fit Vendramin qui avait écouté.

— L'introduction est finie, reprit la duchesse. Vous venez d'éprouver une sensation violente, dit-elle au médecin, le cœur vous bat, vous avez vu dans les profondeurs de votre imagination le plus beau soleil inondant de ses torrents de lumière tout un pays, morne et froid naguère. Sachez maintenant comment s'y est pris le musicien, afin de pouvoir l'admirer demain dans les secrets de son génie après en avoir aujourd'hui subi l'influence. Que croyez-vous que soit ce morceau du lever du soleil, si varié, si brillant, si complet? Il consiste dans un simple accord d'*ut*, répété sans cesse, et auquel Rossini n'a mêlé qu'un accord de quart de sixte. En ceci éclate la magie de son faire. Il a procédé, pour vous peindre l'arrivée de la lumière, par le moyen qu'il employait pour vous peindre les ténèbres et la douleur. Cette aurore en images est absolument pareille à une aurore naturelle. La lumière est une seule et même substance, partout semblable à elle-même, et dont les effets ne sont variés que par les objets qu'elle rencontre; eh bien! le musicien a choisi pour la base de sa musique un unique motif, un simple accord d'*ut*. Le soleil apparaît d'abord et verse ses rayons sur les cimes, puis de là dans les vallées; de même l'accord poind sur la première corde des premiers violons avec une douceur boréale, il se répand dans l'orchestre, il y anime un à un tous les instruments, il s'y déploie. Comme la lumière va colorant de proche en proche les objets, il va réveillant chaque source d'harmonie jusqu'à ce que toutes ruissellent dans le *tutti*. Les violons, que vous n'aviez pas encore entendus, ont donné le signal par leur doux *tremolo*, vaguement agité comme les premières ondes lumineuses. Ce joli, ce gai mouvement presque lumineux qui vous a caressé l'âme, l'habile musicien l'a plaqué d'accords de basse, par une fanfare indécise des cors contenus dans leurs notes les plus sourdes, afin de vous bien peindre les dernières ombres fraîches qui teignent les vallées pendant que les premiers feux se jouent dans les cimes. Puis les instruments à vent s'y sont mêlés doucement en renforçant l'accord général. Les voix s'y sont unies par des soupirs d'allégresse et d'étonnement. Enfin les cuivres ont résonné brillamment, les trompettes ont éclaté! La lumière, source d'harmonie, a inondé la nature, toutes les richesses musicales se sont alors étalées avec une violence, avec un éclat pareils à ceux des rayons du soleil oriental. Il n'y a pas jusqu'au triangle dont l'*ut* répété ne vous ait rappelé le chant des oiseaux au matin par ses accents aigus et ses agaceries lutines. La même tonalité, retournée par cette main magistrale, exprime la joie de la nature entière en calmant la douleur qui vous navrait naguère. Là est le cachet du grand maître : l'unité! C'est un et varié. Une seule phrase et mille sentiments de douleur, les misères d'une nation; un seul accord et tous les accidents de la nature à son réveil, toutes les expressions de la joie d'un peuple. Ces deux immenses pages sont soudées par un appel au Dieu toujours vivant, auteur de toute chose, de cette douleur comme de cette joie. A elle seule, cette introduction n'est-elle pas un grand poëme?

— C'est vrai, dit le Français.

— Voici maintenant un quintetto comme Rossini en sait faire. Si jamais il a pu se laisser aller à la douce et facile volupté qu'on reproche à notre musique, n'est-ce pas dans ce joli morceau où chacun doit exprimer son allégresse, où le peuple esclave est délivré, et où cependant va soupirer un amour en danger? Le fils du Pharaon aime une Juive, et cette Juive le quitte. Ce qui rend ce quintetto une chose délicieuse et ravissante, est un retour aux émotions ordinaires de la vie, après la peinture grandiose des deux plus immenses scènes nationales et naturelles, la misère, le bonheur, encadrées par la magie que leur prêtent la vengeance divine et l

merveilleux de la Bible. N'avais-je pas raison? dit en continuant la duchesse au Français quand fut finie la magnifique strette de

Voci di giubilo
D'intorno eccheggino ;
Di pace l'Iride
Per noi spuntò.

(Que des cris d'allégresse retentissent autour de nous, l'astre de la paix répand pour nous sa clarté.)

Avec quel art le compositeur a construit ce morceau! Il l'a commencé par un solo de cor d'une suavité divine, soutenu par des arpéges de harpes, car les premières voix qui s'élèvent dans ce grand concert sont celles de Moïse et d'Aaron qui remercient le vrai Dieu : leur chant doux et grave rappelle les idées sublimes de l'invocation et s'unit néanmoins à la joie du peuple profane. Cette transition a quelque chose de céleste et de terrestre à la fois que le génie seul sait trouver, et qui donne à l'andante du quintetto une couleur que je comparerais à celle que Titien met autour de ses personnages divins. Avez-vous remarqué le ravissant et mélodieux enchâssement des voix? Par quelles habiles entrées, le compositeur ne les a-t-il pas groupées sur les charmants motifs chantés par l'orchestre! Avec quel art il a préparé les fêtes de son allégro! N'avez-vous pas entrevu les chœurs dansants, les rondes folles de tout un peuple échappé au danger? Et quand la clarinette a donné le signal de la strette *Voci di giubilo*, si brillante, si animée, votre âme n'a-t-elle pas éprouvé le divin mouvement d'exaltation dont parle le roi David dans ses psaumes, et qu'il prête aux collines?

— Oui, cela ferait un charmant air de contredanse, dit le médecin.

— Français! Francais! toujours Français! s'écria la duchesse atteinte au milieu de son exaltation par ce trait piquant. Oui, vous êtes capable d'employer ce sublime élan, si gai, si noblement pimpant, à vos rigodons. Une sublime poésie n'obtient jamais grâce à vos yeux. Le génie le plus élevé, les saints, les rois, les infortunes, tout ce qu'il y a de sacré doit passer par les verges de votre caricature. La vulgarisation des grandes idées par vos airs de contredanse, est la caricature en musique. Chez vous, l'esprit tue l'âme, comme le raisonnement y tue la raison.

La loge entière resta muette pendant le récitatif d'Osiride et de Mambré qui complotent de rendre inutile l'ordre de départ donné par le Pharaon en faveur des Hébreux.

— Vous ai-je fâchée? dit le médecin, j'en serais au désespoir : votre parole est comme une baguette magique, elle ouvre des cases dans mon cerveau et en fait sortir des idées nouvelles, émues par ces chants sublimes.

— Non, dit-elle. Vous avez loué notre grand musicien à votre manière. Il réussira chez vous, je le vois, par ses côtés spirituels et sensuels. Espérons en quelques âmes nobles et amoureuses de l'idéal qui doivent se trouver dans votre fécond pays et qui apprécieront l'élévation, le grandiose d'une telle musique. Ah! voici le fameux duo entre Elcia et Osiride, reprit-elle en profitant du temps que lui donna la triple salve d'applaudissements par laquelle le parterre salua la Tinti qui faisait sa première entrée. Si la Tinti a bien compris le rôle d'Elcia, vous allez entendre les chants sublimes d'une femme à la fois déchirée par l'amour de la patrie et par un amour pour un de ses oppresseurs, tandis qu'Osiride, possédé d'une passion frénétique pour sa belle conquête, s'efforce de la conserver. L'opéra repose autant sur cette grande idée, que sur la résistance des Pharaons à la puissance de Dieu et de la liberté; vous devez vous y associer sous peine de ne rien comprendre à cette œuvre immense. Malgré la défaveur avec laquelle vous acceptez les inventions de nos poëtes de livrets, permettez-moi de vous faire remarquer l'art avec lequel ce drame est construit. L'antagonisme nécessaire à toutes les belles œuvres, et si favorable au développement de la musique, s'y trouve. Quoi de plus riche qu'un peuple, voulant sa liberté, retenu dans les fers par la mauvaise foi, soutenu par Dieu, entassant prodiges sur prodiges pour devenir libre? Quoi de plus dramatique que l'amour du prince pour une Juive, et qui justifie presque les trahisons du pouvoir oppresseur? Voilà pourtant tout ce qu'exprime ce hardi, cet immense poëme musical, où Rossini a su conserver à chaque peuple sa nationalité fantastique, car nous leur avons prêté des grandeurs historiques auxquelles ont consenti toutes les imaginations. Les chants des Hébreux et leur confiance en Dieu sont constamment en opposition avec les cris de rage et les efforts du Pharaon peint dans toute sa puissance. En ce moment Osiride est tout à l'amour, il espère retenir sa maîtresse par le souvenir de toutes les douceurs de la passion, il veut l'emporter sur les charmes de la patrie. Aussi dans le :

Ah, se puoi così lasciarmi!

(Si tu as le courage de me quitter, brise-moi le cœur.)

d'Osiride, et dans la réponse d'Elcia :

Ma perchè così straziarmi?

(Pourquoi me tourmenter ainsi, quand ma douleur est affreuse?)

vous reconnaîtrez les langueurs divines, les ardentes douceurs, les tendresses, les souvenirs voluptueux de l'amour oriental. Non, deux cœurs aussi mélodieusement unis ne sauraient se séparer, dit-elle en regardant le prince. Mais les voilà tout à coup interrompus par la triomphante voix de la patrie qui tonne dans le lointain et rappelle Elcia. Quel divin et délicieux allégro que ce motif de la marche des Hébreux allant au désert! Il n'y a que Rossini pour faire dire tant de chose à des clarinettes et à des trompettes! Un art qui peut peindre en deux phrases tout ce qu'est la patrie, n'est-il donc pas plus voisin du ciel que les autres? Cet appel m'a toujours trop émue pour que je vous dise ce qu'il y a de cruel à ceux qui sont esclaves et enchaînés, de voir partir des gens libres.

La duchesse eut ses yeux mouillés en entendant le magnifique motif qui domine en effet l'opéra.

— *Dov'è mai quel cor amante?* (Quel cœur aimant ne partagerait mes angoisses?), reprit-elle en italien quand la Tinti entama l'admirable cantilène de la strette où elle demande pitié pour ses douleurs. Mais que se passe-t-il? le parterre murmure.

— Genovese brame comme un cerf, dit le prince.

Ce duetto, le premier que chantait la Tinti, était en effet troublé par la déroute complète de Genovese. Dès que le ténor chanta de concert avec la Tinti, sa belle voix changea. Sa méthode si sage, cette méthode qui rappelait à la fois Crescentini et Velluti, il semblait l'oublier à plaisir. Tantôt une tenue hors de propos, un agrément trop prolongé gâtaient son chant. Tantôt des éclats de voix sans transition, le son lâché comme une eau à laquelle on ouvre une écluse, accusaient un oubli complet et volontaire des lois du goût. Aussi le parterre fut-il démesurément agité. Les Vénitiens crurent à quelque pari entre Genovese et ses camarades. La Tinti rappelée fut applaudie avec fureur, et Genovese reçut quelques avis qui lui apprirent les dispositions hostiles du parterre. Pendant la scène, assez comique pour un Français, des rappels continuels de la Tinti, qui revint onze fois recevoir seule les applaudissements frénétiques de l'assemblée, car Genovese, presque sifflé, n'osa lui donner la main, le médecin fit à la duchesse une observation sur la strette du duo.

— Rossini devait exprimer là, dit-il, la plus profonde douleur, et j'y trouve une allure dégagée, une teinte de gaieté hors de propos.

— Vous avez raison, répondit la duchesse. Cette faute est l'effet d'une de ces tyrannies auxquelles doivent obéir nos compositeurs. Il a songé plus à sa prima donna qu'à Elcia quand il a écrit cette strette. Mais aujourd'hui la Tinti l'exécuterait encore plus brillamment, je suis si bien dans la situation, que ce passage trop gai est pour moi rempli de tristesse.

Le médecin regarda tour à tour et attentivement le prince et la duchesse, sans pouvoir deviner la raison qui les séparait et qui avait rendu ce duo déchirant pour eux. Massimilla baissa la voix et s'approcha de l'oreille du médecin.

— Vous allez entendre une magnifique chose, la conspiration du Pharaon contre les Hébreux. L'air majestueux de *A rispettar mi apprenda* (qu'il apprenne à me respecter) est le triomphe de Carthagenova. Il va vous rendre à merveille l'orgueil blessé, la duplicité des cours. Le trône va parler : les concessions faites, il les retire, il arme sa colère. Pharaon va se dresser sur ses pieds pour s'élancer sur une proie qui lui échappe. Jamais Rossini n'a rien écrit d'un aussi beau caractère, ni qui soit empreint d'une plus abondante, d'une plus forte verve! C'est une œuvre complète, soutenue par un accompagnement d'un merveilleux travail, comme les moindres choses de cet opéra où la puissance de la jeunesse étincelle dans les plus petits détails.

Les applaudissements de toute la salle couronnèrent cette belle conception, qui fut admirablement rendue par le chanteur et surtout bien comprise par les Vénitiens.

— Voici le finale, reprit la duchesse. Vous entendez de nouveau cette marche inspirée par le bonheur de la délivrance, et par la foi en Dieu qui permet à tout un peuple de s'enfoncer joyeusement dans le désert! Quels poumons ne seraient rafraîchis par les élans célestes de ce peuple au sortir de l'esclavage! Ah! chères et vivantes mélodies! Gloire au beau génie qui a su rendre tant de sentiments! Il y a je ne sais quoi de guerrier dans cette marche qui dit que ce peuple a pour lui le Dieu des armées! quelle profondeur dans ces chants pleins d'actions de grâces! Les images de la Bible s'émeuvent dans notre âme, et cette divine scène musicale nous fait assister réellement à l'une des plus grandes scènes d'un monde antique et solennel. La coupe religieuse de certaines parties vocales, la manière dont les voix s'ajoutent les unes aux autres et se groupent, expriment tout ce que nous concevons des saintes merveilles de ce premier âge de l'humanité. Ce beau concert n'est cependant qu'un développement du thème de la marche dans toutes ses conséquences musicales. Ce motif est le principe fécondant pour l'orchestre et les voix, pour le chant et la brillante instrumentation qui l'accompagne. Voici Elcia qui se réunit à la horde, et à qui Rossini a fait exprimer des regrets pour nuancer la joie de ce mor-

ceau. Écoutez son duettino avec Aménofi. Jamais amour blessé a-t-il fait entendre de pareils chants ? la grâce des nocturnes y respire, il y a là le deuil secret de l'amour blessé. Quelle mélancolie! Ah! le désert sera deux fois désert pour elle! Enfin voici la lutte terrible de l'Égypte et des Hébreux! cette allégresse, cette marche, tout est troublé par l'arrivée des Égyptiens. La promulgation des ordres du Pharaon s'accomplit par une seule idée musicale qui domine le finale, une phrase sourde et grave, il semble qu'on entende le pas des puissantes armées de l'Égypte entourant la phalange sacrée du peuple de Dieu, l'enveloppant lentement comme un long serpent d'Afrique enveloppe sa proie. Quelle grâce dans les plaintes de ce peuple abusé! N'est-il pas un peu plus italien qu'hébreu? Quel mouvement magnifique jusqu'à l'arrivée du Pharaon qui achève de mettre en présence les chefs des deux peuples et toutes les passions du drame! Quel admirable mélange de sentiments dans le sublime *ottetto* où la colère de Moïse et celle des deux Pharaons se trouve aux prises! quelle lutte de voix et de colères déchaînées! Jamais sujet plus vaste ne s'était offert à un compositeur. Le fameux finale de Don Juan ne présente après tout qu'un libertin aux prises avec ses victimes qui invoquent la vengeance céleste; tandis qu'ici la terre et ses puissances essayent de combattre contre Dieu. Deux peuples, l'un faible, l'autre fort, sont en présence. Aussi, comme il avait à sa disposition tous les moyens, Rossini les a-t-il savamment employés : il a pu, sans être ridicule, vous exprimer les mouvements d'une tempête furieuse sur laquelle se détachent d'horribles imprécations. Il a procédé par accords plaqués sur un rhythme en trois temps avec une sombre énergie musicale, avec une persistance qui finit par vous gagner. La fureur des Égyptiens surpris par une pluie de feu, les cris de vengeance des Hébreux voulaient des masses savamment calculées; aussi voyez comme il a fait marcher le développement de l'orchestre avec les chœurs! L'*allegro assai* en *ut* mineur est terrible au milieu de ce déluge de feu. Avouez, dit la duchesse au moment où en levant sa baguette Moïse fait tomber la pluie de feu, et où le compositeur déploie toute sa puissance à l'orchestre et sur la scène, que jamais musique n'a plus savamment rendu le trouble et la confusion.

— Elle a gagné le parterre, dit le Français.

— Mais qu'arrive-t-il encore? le parterre est décidément très-agité, reprit la duchesse.

Au finale, Genovese avait donné dans de si absurdes gargouillades en regardant la Tinti, que le tumulte fut à son comble au parterre, dont les jouissances étaient troublées. Il n'y avait rien de plus choquant pour ces oreilles italiennes que ce contraste du bien et du mal. L'entrepreneur prit le parti de comparaître, et dit que, sur l'observation par lui faite à son premier homme, il signor Genovese avait répondu qu'il ignorait en quoi et comment il avait pu perdre la faveur du public, au moment même où il essayait d'atteindre à la perfection de son art.

— Qu'il soit mauvais comme hier, nous nous en contenterons! répondit Capraja d'une voix furieuse.

Cette apostrophe remit le parterre en belle humeur. Contre la coutume italienne, le ballet fut peu écouté. Dans toutes les loges, il n'était question que de la singulière conduite de Genovese, et de l'allocution du pauvre entrepreneur. Ceux qui pouvaient entrer dans les coulisses s'empressèrent d'aller y savoir le secret de la comédie, et bientôt il ne fut plus question que d'une scène horrible faite par la Tinti à son camarade Genovese, dans laquelle la prima donna reprochait au ténor d'être jaloux de son succès, de l'avoir entravé par sa ridicule conduite, et d'avoir essayé même de la priver de ses moyens en jouant la passion. La cantatrice pleurait à chaudes larmes de cette infortune. Elle avait espéré, disait-elle, plaire à son amant qui devait être dans la salle, et qu'elle n'avait pu découvrir. Il faut connaître la paisible vie actuelle des Vénitiens, si dénuée d'événements, qu'on s'entretient d'un léger accident survenu entre deux amants, ou de l'altération passagère de la voix d'une cantatrice, avec le sérieux et en lui donnant l'importance que l'on met en Angleterre aux affaires politiques, pour savoir combien la Fenice et le café Florian étaient agités. La Tinti amoureuse, la Tinti qui n'avait pas déployé ses moyens, la folie de Genovese, ou le mauvais tour qu'il jouait, inspiré par cette jalousie d'art que comprennent si bien les Italiens, quelle riche mine de discussions vives! Le parterre entier causait comme on cause à la bourse, il en résultait un bruit qui devait étonner un Français habitué au calme des théâtres de Paris. Toutes les loges étaient en mouvement comme des ruches qui essaiment. Un seul homme ne prenait aucune part à ce tumulte. Emilio Memmi tournait le dos à la scène, et les yeux mélancoliquement attachés sur Massimilla, il semblait ne vivre que de son regard, il n'avait pas regardé la cantatrice une seule fois.

— Je n'ai pas besoin, *caro carino,* de te demander le résultat de ma négociation, disait Vendramin à Emilio. Ta Massimilla si pure et si religieuse a été d'une complaisance sublime, enfin elle a été la Tinti!

Le prince répondit par un signe de tête plein d'une horrible mélancolie.

— Ton amour n'a pas déserté les cimes éthérées

où tu planes, reprit Vendramin excité par son opium, il ne s'est pas matérialisé. Ce matin, comme depuis six mois, tu as senti des fleurs déployant leurs calices embaumés sous les voûtes de ton crâne démesurément agrandi. Ton cœur grossi a reçu tout ton sang, et s'est heurté à ta gorge. Il s'est développé là, dit-il en lui posant la main sur la poitrine, des sensations enchanteresses. La voix de Massimilla y arrivait par ondées lumineuses, sa main délivrait mille voluptés emprisonnées qui abandonnaient les replis de ta cervelle pour se grouper nuageusement autour de toi, et t'enlever, léger de ton corps, baigné de pourpre, dans un air bleu au-dessus des montagnes de neige où réside le pur amour des anges. Le sourire et les baisers de ses lèvres te revêtaient d'une robe vénéneuse qui consumait les derniers vestiges de ta nature terrestre. Ses yeux étaient deux étoiles qui te faisaient devenir lumière sans ombre. Vous étiez comme deux anges prosternés sur les palmes célestes, attendant que les portes du paradis s'ouvrissent : mais elles tournaient difficilement sur leurs gonds; et dans ton impatience, tu les frappais sans pouvoir les atteindre. Ta main ne rencontrait que des nuées plus alertes que ton désir. Couronnée de roses blanches et semblable à une fiancée céleste, ta lumineuse amie pleurait de ta fureur. Peut-être, disait-elle à la Vierge de mélodieuses litanies, tandis que les diaboliques voluptés de la terre te soufflaient leurs infâmes clameurs, tu dédaignais alors les fruits divins de cette extase dans laquelle je vis aux dépens de mes jours.

— Ton ivresse, cher Vendramin, dit avec calme Emilio, est au-dessous de la réalité. Qui pourrait dépeindre cette langueur purement corporelle où nous plonge l'abus des plaisirs rêvés, et qui laisse à l'âme son éternel désir, à l'esprit ses facultés pures? Mais je suis las de ce supplice qui m'explique celui de Tantale. Cette nuit est la dernière de mes nuits. Je rends à notre mère son enfant; l'Adriatique recevra mon dernier soupir, après avoir tenté mon dernier effort.

— Es-tu bête? reprit Vendramin; mais non, tu es fou, car la folie que nous méprisons est le souvenir d'un état antérieur qui trouble notre forme actuelle. Le génie de mes rêves m'a dit ces choses et bien d'autres! Tu veux réunir la duchesse et la Tinti; mais, mon Emilio, prends-les séparément, ce sera plus sage. Raphaël seul a réuni la forme et l'idée. Tu veux être Raphaël en amour; mais on ne crée pas le hasard : Raphaël est un raccroc du Père Éternel qui a fait la forme et l'idée ennemies, autrement rien ne vivrait. Quand le principe est plus fort que le résultat, il n'y a rien de produit. Nous devons être ou sur la terre ou dans le ciel. Reste dans le ciel, tu seras toujours trop tôt sur la terre.

— Je reconduirai la duchesse, dit le prince, et je risquerai ma dernière tentative... Après!...

— Après, dit vivement Vendramin, promets-moi de venir me prendre à Florian?

— Oui!

Cette conversation, tenue en grec moderne entre Vendramin et le prince, qui savaient cette langue comme la savent beaucoup de Vénitiens, n'avait pu être entendue de la duchesse et du Français. Quoique très en dehors du cercle d'intérêt qui enlaçait la duchesse, Émilio et Vendramin, car tous trois se comprenaient par des regards italiens, fins, incisifs, voilés, obliques tour à tour, le médecin finit par entrevoir une partie de la vérité. Une ardente prière de la duchesse à Vendramin avait dicté à ce jeune Vénitien sa proposition à Émilio, car la Cataneo avait flairé la souffrance qu'éprouvait son amant dans le pur ciel où il s'égarait, elle qui ne flairait pas la Tinti.

— Ces deux jeunes gens sont incurables, dit le médecin à la duchesse.

— Quant au prince, répondit la duchesse, laissez-moi le soin de le guérir; quant à Vendramin, peut-être est-il incurable s'il n'a pas entendu cette sublime musique.

Le ballet était fini depuis longtemps, le second acte de *Mosè* commençait, le parterre se montrait très-attentif. Le bruit s'était répandu que le duc Cataneo avait sermonné Genovese en lui représentant combien il faisait de tort à Clarina, la *diva* du jour. On s'attendait à un sublime second acte.

— Le prince et son père ouvrent la scène, dit la duchesse, ils ont cédé de nouveau, tout en insultant aux Hébreux; mais ils frémissent de rage. Le père est consolé par le prochain mariage de son fils, et le fils est désolé de cet obstacle, qui augmente encore son amour, contrarié de tous côtés. Genovese et Carthagenova chantent admirablement. Vous le voyez, le ténor fait sa paix avec le parterre. Comme il met bien en œuvre les richesses de cette musique! La phrase dite par le fils sur la tonique, redite par le père sur la dominante, appartient au système simple et grave sur lequel repose cette partition, où la sobriété des moyens rend encore plus étonnante la fertilité de la musique. L'Égypte est là tout entière. Je ne crois pas qu'il existe un morceau moderne où respire une pareille noblesse. La paternité grave et majestueuse d'un roi s'exprime dans cette phrase magnifique et conforme au grand style qui règne dans toute l'œuvre. Certes, le fils d'un Pharaon versant sa douleur dans le sein de son père, et la lui faisant éprouver, ne peut être mieux représenté que par ces images grandioses. Ne trouvez-vous pas en vous-même un sentiment de la

splendeur que nous prêtons à cette antique monarchie?

— C'est de la musique sublime! dit le Français.

— L'air de la *Pace mia smarrita*, que va chanter la reine, est un de ces airs de bravoure et de facture auxquels tous les compositeurs sont condamnés et qui nuisent au dessein général du poëme, mais leur opéra n'existerait souvent point s'ils ne satisfaisaient l'amour-propre de la prima donna. Néanmoins cette tartine musicale est si largement traitée qu'elle est textuellement exécutée sur tous les théâtres. Elle est si brillante que les cantatrices n'y substituent point leur air favori, comme cela se pratique dans la plupart des opéras. Enfin voici le point brillant de la partition, le duo d'Osiride et d'Elcia dans le souterrain où il veut la cacher pour l'enlever aux Hébreux qui partent, et s'enfuir avec elle de l'Égypte. Les deux amants sont troublés par l'arrivée d'Aaron qui a été prévenir Amalthée, et nous allons entendre le roi des quatuors : *Mi manca la voce, mi sento morire.* Ce *Mi manca la voce* est un de ces chefs-d'œuvre qui résisteront à tout, même au temps, ce grand destructeur des modes en musique, car il est pris à ce langage d'âme qui ne varie jamais. Mozart possède en propre son fameux finale de Don Juan, Marcello son psaume *Cœli enarrant gloriam Dei,* Cimarosa son *Pria che spunti l'aurora*, Beethoven sa symphonie en *ut* mineur, Pergolèse son *Stabat,* Rossini gardera son *Mi manca la voce.* C'est surtout la facilité merveilleuse avec laquelle il varie la forme qu'il faut admirer chez Rossini. Pour obtenir ce grand effet, il a eu recours au vieux mode du canon à l'unisson pour faire entrer ses voix et les fondre dans une même mélodie. Comme la forme de ces sublimes cantilènes était neuve, il l'a établie dans un vieux cadre; et, pour la mieux mettre en relief, il a éteint l'orchestre, en n'accompagnant la voix que par des arpèges de harpes. Il est impossible d'avoir plus d'esprit dans les détails et plus de grandeur dans l'effet général. Mon Dieu! toujours du tumulte, dit la duchesse.

Genovese, qui avait si bien chanté son duo avec Carthagenova, faisait sa propre charge auprès de la Tinti. De grand chanteur, il devenait le plus mauvais de tous les choristes. Il s'éleva le plus effroyable tumulte qui ait onques troublé les voûtes de la Fenice. Le tumulte ne céda qu'à la voix de la Tinti qui, enragée de l'obstacle apporté par l'entêtement de Genovese, chanta *Mi manca la voce,* comme nulle cantatrice ne le chantera. L'enthousiasme fut au comble, les spectateurs passèrent de l'indignation et de la fureur aux jouissances les plus aiguës.

— Elle me verse des flots de pourpre dans l'âme, disait Capraja, en bénissant de sa main étendue la diva Tinti.

— Que le ciel épuise ses grâces sur ta tête! lui cria un gondolier.

— Le Pharaon va révoquer ses ordres, reprit la duchesse pendant que l'émeute se calmait au parterre. Moïse le foudroiera sur son trône en lui annonçant la mort de tous les aînés de l'Égypte et chantant cet air de vengeance qui contient les tonnerres du ciel, et où résonnent les clairons hébreux. Mais ne vous y trompez pas, cet air est un air de Pacini, que Carthagenova substitue à celui de Rossini. Cet air de *Parenta* restera sans doute dans la partition; il fournit trop bien aux basses l'occasion de déployer les richesses de leur voix, et ici l'expression doit l'emporter sur la science. D'ailleurs, l'air est magnifique de menaces, aussi ne sais-je si l'on nous le laissera longtemps chanter.

Une salve de bravos et d'applaudissements, suivie d'un profond et prudent silence, accueillit l'air; rien ne fut plus significatif ni plus vénitien que cette hardiesse, aussitôt réprimée.

— Je ne vous dirai rien du *tempo di marcia* qui annonce le couronnement d'Osiride, par lequel le père veut braver la menace de Moïse; il suffit de l'écouter. Leur fameux Beethoven n'a rien écrit de plus magnifique. Cette marche, pleine de pompes terrestres, contraste admirablement avec la marche des Hébreux. Comparez-les! La musique est ici d'une inouïe fécondité. Elcia déclare son amour à la face des deux chefs des Hébreux, et le sacrifie par cet admirable air de *Porge la destra amata* (donnez à une autre votre main adorée). Ah! quelle douleur! voyez la salle!

— Bravo! cria-t-on quand Genovese fut foudroyé.

— Délivrée de son déplorable compagnon, nous entendrons la Tinti chanter: *O desolata Elcia!* la terrible cavatine où crie un amour réprouvé par Dieu.

— Rossini, où es-tu pour entendre si magnifiquement rendu ce que ton génie t'a dicté? dit Cataneo. Clarina n'est-elle pas son égale? demanda-t-il à Capraja. Pour animer ces notes par des bouffées de feu qui, parties des poumons, se grossissent dans l'air de je ne sais quelles substances ailées que nos oreilles aspirent et qui nous élèvent au ciel par un ravissement amoureux, il faut être Dieu!

— Elle est comme cette belle plante indienne qui s'élance de terre, ramasse dans l'air une invisible nourriture et lance, de son calice arrondi en spirale blanche, des nuées de parfums qui font éclore des rêves dans notre cerveau, répondit Capraja.

La Tinti fut rappelée et reparut seule; elle fut saluée par des acclamations, elle reçut mille baisers que chacun lui envoyait du bout des doigts. On lui

jeta des roses, et une couronne pour laquelle des femmes donnèrent les fleurs de leurs bonnets, presque tous envoyés par les modistes de Paris. On redemanda la cavatine.

— Avec quelle impatience Capraja, l'amant de la roulade, n'attendait-il pas ce morceau qui ne tire sa valeur que de l'exécution ! dit alors la duchesse. Là, Rossini a mis, pour ainsi dire, la bride sur le cou à la fantaisie de la cantatrice. La roulade et l'âme de la cantatrice y sont tout. Avec une voix ou une exécution médiocre, ce ne serait rien. Le gosier doit mettre en œuvre les brillants de ce passsage. La cantatrice doit exprimer la plus immense douleur, celle d'une femme qui voit mourir son amant sous ses yeux! La Tinti, vous l'entendez, fait retentir la salle des notes les plus aiguës, et pour laisser toute liberté à l'art pur, à la voix, Rossini a écrit là des phrases nettes et franches, il a, par un dernier effort, inventé ces déchirantes exclamations musicales:

Tormenti ! affanni ! smanie !

Quels cris! que de douleur dans ces roulades ! La Tinti, vous le voyez, a enlevé la salle par ses sublimes efforts.

Le Français, stupéfait de cette furie amoureuse de toute une salle pour la cause de ses jouissances, entrevit un peu la véritable Italie ; mais ni la duchesse, ni Vendramin, ni Emilio ne firent la moindre attention à l'ovation de la Tinti qui recommença. La duchesse avait peur de voir son Emilio pour la dernière fois ; quant au prince, devant la duchesse, cette imposante divinité qui l'enlevait au ciel, il ignorait où il se trouvait, il n'entendait pas la voix voluptueuse de celle qui l'avait initié aux voluptés terrestres, car une horrible mélancolie faisait entendre à ses oreilles un concert de voix plaintives accompagnées d'un bruissement semblable à celui d'une pluie abondante. Vendramin, habillé en procurateur, voyait alors la cérémonie du Bucentaure. Le Français, qui avait fini par deviner un étrange et douloureux mystère entre le prince et la duchesse, entassait les plus spirituelles conjectures pour se l'expliquer.

La scène avait changé. Au milieu d'une belle décoration représentant le désert et la mer Rouge, les évolutions des Égyptiens et des Hébreux se firent, sans que les pensées auxquelles les quatre personnages de cette loge étaient en proie eussent été troublées. Mais quand les premiers accords des harpes annoncèrent la prière des Hébreux délivrés, le prince et Vendramin se levèrent et s'appuyèrent chacun à l'une des cloisons de la loge, la duchesse mit son coude sur l'appui de velours, et tint sa tête dans sa main gauche. Le Français, averti par ces mouvements de l'importance attachée par toute la salle à ce morceau si justement célèbre, l'écouta religieusement. La salle entière redemanda la prière en l'applaudissant à outrance.

— Il me semble avoir assisté à la libération de l'Italie, pensait un Milanais. Cette musique relève les têtes courbées, et donne de l'espérance aux cœurs les plus endormis.

— Ici, dit la duchesse au Français, dont l'émotion fut visible, la science a disparu, l'inspiration seule a dicté ce chef-d'œuvre, il est sorti de l'âme comme un cri d'amour ! Quant à l'accompagnement, il consiste en arpéges de harpe, et l'orchestre ne se développe qu'à la dernière reprise de ce thème céleste. Jamais Rossini ne s'élèvera plus haut ; il fera tout aussi bien, jamais mieux : le sublime est toujours semblable à lui-même. Ce chant est encore une de ces choses qui lui appartiendront en entier. L'analogue d'une pareille conception ne pourrait se trouver que dans les psaumes divins du divin Marcello, un noble Vénitien qui est à la musique ce que Titien est à la peinture. La majesté de la phrase dont la forme se déroule en nous apportant d'inépuisables mélodies est égale à ce que les génies religieux ont inventé de plus ample. Quelle simplicité dans le moyen. Moïse attaque le thème en *sol* mineur, et termine par une cadence en *si* bémol, qui permet au chœur de le reprendre pianissimo d'abord en *si* bémol, et de le rendre par une cadence en *sol* mineur. Ce jeu si noble dans les voix, recommencé trois fois, s'achève à la dernière strophe par une strette en *sol* majeur dont l'effet est étourdissant pour l'âme. Il semble qu'en montant vers les cieux, le chant de ce peuple sorti d'esclavage rencontre des chants tombés des sphères célestes. Les étoiles répondent joyeusement à l'ivresse de la terre délivrée. La rondeur périodique de ces motifs, la noblesse des lentes gradations qui préparent l'explosion du chant et son retour sur lui-même, développent des images célestes dans l'âme. Ne croiriez-vous pas voir les cieux entr'ouverts, les anges armés de leurs sistres d'or, les séraphins prosternés agitant leurs encensoirs chargés de parfums, et les archanges appuyés sur leurs épées flamboyantes qui viennent de vaincre les impies? Le secret de cette harmonie, qui rafraîchit la pensée, est, je crois, celui de quelques œuvres humaines bien rares, elle nous jette pour un moment dans l'infini, nous en avons le sentiment, nous l'entrevoyons dans ces mélodies sans bornes comme celles qui se chantent autour du trône de Dieu. Le génie de Rossini nous conduit à une hauteur prodigieuse. De là, nous apercevons une terre promise où nos yeux, caressés par des lueurs celestes, se plongent sans y rencontrer d'horizon. Le dernier cri d'Elcia presque guérie rattache un amour terrestre à cet

hymne de reconnaissance. Ce cantilène est un trait de génie. Chantez, dit la duchesse en entendant la dernière strophe, exécutée comme elle était écoutée, avec un sombre enthousiasme, chantez, vous êtes libres!

Ce dernier mot fut dit d'un accent qui fit tressaillir le médecin. Et pour arracher la duchesse à son amère pensée, il lui fit, pendant le tumulte excité par les rappels de la Tinti, une de ces querelles auxquelles les Français excellent.

— Madame, dit-il, en m'expliquant ce chef-d'œuvre que grâce à vous je reviendrai entendre demain, en le comprenant et dans ses moyens et dans son effet, vous m'avez parlé souvent de la couleur de la musique, et de ce qu'elle peignait; mais en ma qualité d'analyste et de matérialiste, je vous avouerai que je suis toujours révolté par la prétention qu'ont certains enthousiastes de nous faire croire que la musique peint avec des sons. N'est-ce pas comme si les admirateurs de Raphaël prétendaient qu'il chante avec des couleurs?

— Dans la langue musicale, répondit la duchesse, peindre, c'est réveiller par des sons certains souvenirs dans notre cœur, ou certaines images dans notre intelligence, et ces souvenirs, ces images ont leur couleur, elles sont tristes ou gaies. Vous nous faites une querelle de mots, voilà tout. Selon Capraja, chaque instrument a sa mission, et s'adresse à certaines idées comme chaque couleur répond en nous à certains sentiments. En contemplant des arabesques d'or sur un fond bleu, avez-vous les mêmes pensées qu'excitent en vous des arabesques rouges sur un fond noir ou vert? Dans l'une comme dans l'autre peinture, il n'y a point de figures, point de sentiments exprimés, c'est l'art pur, et néanmoins nulle âme ne restera froide en les regardant. Le hautbois n'a-t-il pas sur tous les esprits le pouvoir d'éveiller des images champêtres ainsi que presque tous les instruments à vent. Les cuivres n'ont-ils pas je ne sais quoi de guerrier, ne développent-ils pas en nous des sensations animées et quelque peu furieuses? Les cordes, dont la substance est prise aux créations organisées, ne s'attaquent-elles pas aux fibres les plus délicates de notre organisation, ne vont-elles pas au fond de notre cœur? Quand je vous ai parlé des sombres couleurs, du froid des notes employées dans l'introduction, n'étais-je pas autant dans le vrai que vos critiques en nous parlant de la couleur de tel ou tel écrivain? Ne reconnaissez-vous pas le style nerveux, le style pâle, le style animé, le style coloré? L'art peint avec des mots, avec des sons, avec des couleurs, avec des lignes, avec des formes; si ses moyens sont divers, les effets sont les mêmes. Un architecte italien vous donnera la sensation qu'excite en nous l'introduction de Moïse, en nous promenant dans des allées sombres, hautes, touffues, humides, et nous faisant arriver subitement en face d'une vallée pleine d'eau, de fleurs, de fabriques, et inondée de soleil. Dans leurs efforts grandioses, les arts ne sont que l'expression des grands spectacles de la nature. Je ne suis pas assez savante pour entrer dans la philosophie de la musique, allez questionner Capraja, vous serez surpris de ce qu'il vous dira. Selon lui, chaque instrument ayant, pour ses expressions, la durée ou le souffle et la main de l'homme, est supérieur comme langage à la couleur qui est fixe et au mot qui a des bornes. La langue musicale est infinie, elle contient tout, elle peut tout exprimer. Savez-vous maintenant en quoi consiste la supériorité de l'œuvre que vous avez entendue? Je vais vous l'expliquer en peu de mots. Il y a deux musiques : une petite, mesquine, de second ordre, partout semblable à elle-même, qui repose sur une centaine de phrases que chaque musicien s'approprie, et qui constitue un bavardage plus ou moins agréable avec lequel vivent la plupart des compositeurs; on écoute leurs chants, leurs prétendues mélodies, on a plus ou moins de plaisir, mais il n'en reste absolument rien dans la mémoire. Cent ans se passent, ils sont oubliés. Les peuples, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ont gardé, comme un précieux trésor, certains chants qui résument leurs mœurs et leurs habitudes, je dirais presque leur histoire. Écoutez un de ces chants nationaux, et le chant grégorien a recueilli l'héritage des peuples antérieurs en ce genre, vous tombez en des rêveries profondes, il se déroule dans votre âme des choses inouïes, immenses, malgré la simplicité de ces rudiments, de ces ruines musicales. Eh bien, il y a par siècle un ou deux hommes de génie, pas davantage, les Homères de la musique, à qui Dieu donne le pouvoir de devancer les temps, et qui formulent ces mélodies pleines de faits accomplis, grosses de poëmes immenses. Songez-y bien, rappelez-vous cette pensée, elle sera féconde, redite par vous : c'est la mélodie et non l'harmonie qui a le pouvoir de traverser les âges. La musique de cet oratorio contient un monde de ces choses grandes et sacrées. Une œuvre qui débute par cette introduction et qui finit par cette prière est immortelle, immortelle comme l'*O filii et filiæ* de Pâques, comme le *Dies iræ* de la mort, comme tous les chants qui survivent en tous les pays à des splendeurs, à des joies, à des prospérités perdues.

Deux larmes que la duchesse essuya en sortant de sa loge disaient assez qu'elle songeait à la Venise qui n'était plus; Vendramin lui baisa la main.

La représentation finissait par un concert des malédictions les plus originales, par les sifflets pro-

digués à Genovese, et par un accès de folie en faveur de la Tinti. Depuis longtemps les Vénitiens n'avaient eu de théâtre plus animé, leur vie était enfin réchauffée par cet antagonisme qui n'a jamais failli en Italie, où la moindre ville a toujours vécu par les intérêts opposés de deux factions : les Gibelins et les Guelfes partout, les Capulet et les Montaigu à Vérone, les Geremeï et les Lomelli à Bologne, les Fieschi et les Doria à Gênes, les patriciens et le peuple, le sénat et les tribuns de la république romaine, les Pazzi et les Medici à Florence, les Sforza et les Visconti à Milan, les Orsini et les Colonna à Rome, enfin partout et en tous lieux le même mouvement. Dans les rues, il y avait déjà des Genovesiens et des Tintistes. Le prince reconduisit la duchesse que l'amour d'Osiride avait plus qu'attristée ; elle croyait pour elle-même à quelque catastrophe semblable, et ne pouvait que presser Emilio sur son cœur comme pour le garder près d'elle.

— Songe à ta promesse, lui dit Vendramin, je t'attends sur la place.

IV

Vendramin prit le bras du Français et lui proposa de se promener sur la place Saint-Marc en attendant le prince.

— Je serai bien heureux s'il ne revient pas ! dit-il.

Cette parole fut le point de départ d'une conversation entre le Français et Vendramin, qui vit en ce moment un avantage à consulter un médecin, et qui lui raconta la singulière position dans laquelle était Emilio. Le Français fit ce qu'en toute occasion font les Français, il se mit à rire. Vendramin, qui trouvait la chose énormément sérieuse, se fâcha; mais il s'apaisa quand l'élève de Magendie, de Flourens, de Cuvier, de Dupuytren, de Broussais, lui dit qu'il croyait pouvoir guérir le prince de son bonheur excessif, et dissiper la céleste poésie dans laquelle il environnait la duchesse comme d'un nuage.

— Heureux malheur! dit-il. Les anciens, qui n'étaient pas aussi niais que le feraient supposer leur ciel de cristal et leurs idées en physique, ont voulu peindre dans leur fable d'Ixion cette puissance qui annule le corps et rend l'esprit souverain de toutes choses.

Vendramin et le médecin virent venir Genovese, accompagné du fantasque Capraja. Le mélomane désirait vivement savoir la véritable cause du *fiasco*. Le ténor, mis sur cette question, bavardait comme ces hommes qui se grisent par la force des idées que leur suggère une passion.

— Oui, signor, je l'aime, je l'adore avec une fureur dont je ne me croyais plus capable après m'être lassé des femmes. Les femmes nuisent trop à l'art pour qu'on puisse mener ensemble les plaisirs et le travail. Elle croit que je suis jaloux de ses succès et que j'ai voulu empêcher son triomphe à Venise, mais je l'applaudissais dans la coulisse et criais : *Diva !* plus fort que toute la salle.

— Mais, dit Cataneo en survenant, ceci n'explique pas comment de chanteur divin tu es devenu le plus exécrable et détestable de tous ceux qui font passer de l'air par leur gosier, sans l'empreindre de cette suavité enchanteresse qui nous ravit.

— Moi, dit le virtuose, moi devenu mauvais chanteur, moi qui égale les plus grands maîtres!

En ce moment, le médecin français, Vendramin, Capraja, Cataneo et Genovese avaient marché jusqu'à la Piazzetta. Il était minuit. Le golfe brillant que dessinent les églises de Saint-George et de Saint-Paul, au bout de la Giudecca et le commencement du Canal Grande, si glorieusement ouvert par la dogana, et par l'église dédiée à la Maria della Salute, ce magnifique golfe était paisible. La lune éclairait les vaisseaux devant la rive des Esclavons. L'eau de Venise, qui ne subit aucune des agitations de la mer, semblait vivre, en agitant ses millions de paillettes. Jamais chanteur ne se trouva sur un plus magnifique théâtre. Genovese prit le ciel et la mer à témoin par un mouvement d'emphase; puis, sans autre accompagnement que le murmure de la mer, il chanta l'air d'*Ombra adorata,* le chef-d'œuvre de Crescentini. Ce chant, qui s'éleva entre les fameuses statues de Saint-Théodore et Saint-George, au sein de Venise déserte, éclairée par la lune, les paroles si bien en harmonie avec ce théâtre et la mélancolique expression de Genovese, tout subjugua les Italiens et le Français. Aux premiers mots, Vendramin eut le visage couvert de grosses larmes. Capraja fut immobile comme une des statues du palais ducal. Cataneo parut ressentir une émotion. Le Français, surpris, réfléchissait comme un savant saisi par un phénomène qui casse un de ses axiomes fondamentaux. Ces quatre esprits si différents, dont les espérances étaient si pauvres, qui ne croyaient à rien pour eux, après eux, qui se faisaient à eux-mêmes la concession d'être une forme passagère et capricieuse, comme une herbe ou quelque coléoptère, entrevirent le ciel. Jamais la musique ne mérita mieux son épithète de divine. Les sons consolateurs partis de ce gosier environnaient les âmes de nuées douces et caressantes. Ces nuées, à demi visibles comme les

cimes de marbre qu'argentait alors la lune autour des auditeurs, semblaient servir de siéges à des anges, dont les ailes exprimaient l'adoration, l'amour, par des agitations religieuses. Cette simple et naïve mélodie, en pénétrant les sens intérieurs, y apportait la lumière. Comme la passion était sainte! mais quel affreux réveil la vanité du ténor préparait à ces nobles émotions.

— Suis-je un mauvais chanteur? dit Genovese après avoir terminé l'air.

Tous regrettèrent que l'instrument ne fût pas une chose céleste. Cette musique angélique était donc due à un sentiment d'amour-propre blessé. Le chanteur ne sentait rien, il ne pensait pas plus aux pieux sentiments, aux divines images qu'il soulevait dans les cœurs, que le violon ne sait ce que Paganini lui fait dire. Tous avaient voulu voir Venise soulevant son linceul et chantant elle-même, et il ne s'agissait que du *fiasco* d'un ténor.

— Devinez-vous le sens d'un pareil phénomène? demanda le médecin à Capraja, désirant faire causer l'homme que la duchesse lui avait signalé comme un profond penseur.

— Lequel? dit Capraja.

— Genovese, excellent quand la Tinti n'est pas là, devient auprès d'elle un âne qui brait, dit le Français.

— Il obéit à une loi secrète dont la démonstration mathématique sera peut-être donnée par un de vos chimistes, et que le siècle suivant trouvera dans une formule pleine d'x, d'a et de b entremêlés de petites fantaisies algébriques, des barres, des signes et des lignes qui me donnent la colique, en ce que les plus belles inventions de la mathématique n'ajoutent pas grand'chose à la somme de nos jouissances. Quand un artiste a le malheur d'être plein de la passion qu'il veut exprimer, il ne saurait la peindre : il est la chose même au lieu d'en être l'image. L'art procède du cerveau et non du cœur. Quand votre sujet vous domine, vous en êtes l'esclave et non le maître. Vous êtes comme un roi assiégé par son peuple. Sentir trop vivement au moment où il s'agit d'exécuter, c'est l'insurrection des sens contre la pensée!

— Ne devrions-nous pas nous convaincre de ceci par un nouvel essai? demanda le médecin.

— Cataneo, tu peux mettre encore en présence ton ténor et la prima donna!

— Messieurs, répondit le duc, venez souper chez moi. Nous devons réconcilier le ténor avec la Clarina, sans quoi la saison serait perdue pour Venise.

L'offre fut acceptée.

— Gondoliers! s'écria Cataneo.

— Un instant, dit Vendramin au duc, Memmi m'attend à Florian, je ne veux pas le laisser seul, grisons-le ce soir ou il se tuera demain, si toutefois il se trouve à Florian.

— *Corpo santo,* s'écria le duc, je veux le conserver pour le bonheur et l'avenir de ma famille, je vais l'inviter.

Tous revinrent au café Florian, où la foule était animée par d'orageuses discussions, qui cessèrent à l'aspect du ténor. Dans un coin, près d'une des fenêtres donnant sur la galerie, sombre, l'œil fixe, les membres immobiles, le prince offrait une horrible image du désespoir.

— Ce fou, dit en français le médecin à Vendramin, ne sait pas ce qu'il veut! Il se rencontre au monde un homme qui peut séparer une Massimilla Doni de toute la création, en la possédant dans le ciel, au milieu des pompes idéales qu'aucune puissance ne peut réaliser ici-bas. Il peut la voir toujours sublime et pure, toujours entendre en lui-même ce que nous venons d'écouter au bord de la mer, toujours vivre sous le feu de deux yeux qui lui font l'atmosphère chaude et dorée que Titien a mise autour de sa Vierge dans son Assomption, et que Raphaël le premier avait inventée, après quelque révélation, pour le Christ transfiguré, et cet homme n'aspire qu'à barbouiller cette poésie! Par mon ministère, il réunira son amour sensuel et son amour céleste dans cette seule femme! Enfin il fera comme nous tous : il aura une maîtresse. Il possédait une divinité, il en veut faire une femelle! Je vous le dis, monsieur, il abdique le ciel. Je ne réponds pas que plus tard il ne meure de désespoir. O figures féminines, finement découpées par un ovale pur et lumineux, qui rappelez les créations où l'art a lutté victorieusement avec la nature! Pieds divins qui ne pouvez marcher, tailles sveltes qu'un souffle terrestre briserait, formes élancées qui ne concevront jamais, vierges entrevues par nous au sortir de l'enfance, admirées en secret, adorées sans espoir, enveloppées des rayons de quelque désir infatigable, vous qu'on ne revoit plus, mais dont le sourire domine à jamais notre existence, quel pourceau d'Épicure a voulu vous plonger dans la fange de la terre? Eh, monsieur, le soleil ne rayonne sur la terre et ne l'échauffe que parce qu'il est à trente-trois millions de lieues; allez auprès, la science vous avertit qu'il n'est ni chaud ni lumineux, car la science sert à quelque chose, ajouta-t-il en regardant Capraja.

— Pas mal pour un médecin français! dit Capraja en frappant un petit coup de main sur l'épaule de l'étranger. Vous venez d'expliquer ce que l'Europe comprend le moins de *Dante*, sa *Bice!* ajouta-t-il. Oui, Béatrix, cette figure idéale, la reine des fantaisies du poëte, élue entre toutes,

consacrée par les larmes, déifiée par le souvenir, sans cesse rajeunie par des désirs inexaucés !

— Mon prince, disait le duc à l'oreille d'Emilio, venez souper avec moi. Quand on prend à un pauvre Napolitain sa femme et sa maîtresse, on ne peut lui rien refuser.

Cette bouffonnerie napolitaine, dite avec le bon ton aristocratique, arracha un sourire à Emilio, qui se laissa prendre par le bras et emmener. Le duc avait commencé par expédier chez lui l'un des garçons du café. Comme le palais Memmi était dans le Canal Grande, du côté de Santa-Maria della Salute, il fallait y aller en faisant le tour à pied par le Rialto, ou s'y rendre en gondole; mais les convives ne voulurent pas se séparer, et chacun préféra marcher à travers Venise. Le duc fut obligé par ses infirmités de se jeter dans sa gondole.

Vers deux heures du matin, qui eût passé devant le palais Memmi l'aurait vu vomissant la lumière sur les eaux du grand canal par toutes ses croisées, aurait entendu la délicieuse ouverture de la *Semiramide,* exécutée au bas de ses degrés par l'orchestre de la Fenice, qui donnait une sérénade à la Tinti. Les convives étaient à table dans la galerie du second étage. Du haut du balcon, la Tinti chantait en remercîment le *Buona sera* d'Almaviva, pendant que l'intendant du duc distribuait aux pauvres artistes les libéralités de son maître, en les conviant à un dîner pour le lendemain; politesses auxquelles sont obligés les grands seigneurs qui protégent des cantatrices, et les dames qui protégent des chanteurs. Dans ce cas, il faut nécessairement épouser tout le théâtre. Cataneo faisait richement les choses, il était le croupier de l'entrepreneur, et cette saison lui coûta deux cent mille écus. Il avait fait venir le mobilier du palais, un cuisinier français, des vins de tous les pays. Aussi croyez que le souper fut royalement servi. Placé à côté de la Tinti, le prince sentit vivement, pendant tout le souper, ce que les poëtes appellent, dans toutes les langues, les flèches de l'amour. L'image de la sublime Massimilla s'obscurcissait comme l'idée de Dieu se couvre des nuages du doute dans l'esprit des savants solitaires. La Tinti se trouvait la plus heureuse femme de la terre en se voyant aimée par Emilio. Sûre de le posséder, elle était animée d'une joie qui se reflétait sur son visage. Sa beauté resplendissait d'un éclat si vif, que chacun, en vidant son verre, ne pouvait s'empêcher de s'incliner vers elle par un salut d'admiration.

— La duchesse ne vaut pas la Tinti, disait le médecin oubliant sa théorie sous le feu des yeux de la Sicilienne.

Le ténor mangeait et buvait mollement, il semblait vouloir s'identifier à la vie de la prima donna, et perdait ce gros bon sens de plaisir qui distingue les chanteurs italiens.

— Allons, *signorina,* dit le duc en adressant un regard de prière à la Tinti, et vous, *caro primo uomo,* dit-il à Genovese, confondez vos voix dans un accord parfait. Répétez l'*ut* de *Qual portento,* à l'arrivée de la lumière dans l'oratorio, pour convaincre mon vieil ami Capraja de la supériorité de l'accord sur la roulade !

— Je veux l'emporter sur le prince qu'elle aime, car cela crève les yeux, elle l'adore ! pensait Genovese en lui-même.

Quelle fut la surprise des convives qui avaient écouté Genovese au bord de la mer, en l'entendant braire, roucouler, miauler, grincer, se gargariser, rugir, détonner, aboyer, crier, figurer même des sons qui se traduisaient par un râle sourd, enfin jouer une comédie incompréhensible, en offrant aux regards étonnés une figure exaltée et sublime d'expression, comme celle des martyrs peints par Zurbaran, Murillo, Titien et Raphaël. Le rire que chacun laissa échapper se changea en un sérieux presque tragique au moment où chacun s'aperçut que Genovese était de bonne foi. La Tinti parut comprendre que son camarade l'aimait et avait dit vrai sur le théâtre, pays de mensonges.

— *Poverino!* s'écria-t-elle en caressant la main du prince sous la table.

—*Per Dio santo!* s'écria Capraja, m'expliqueras-tu quelle est la partition que tu lis en ce moment, assassin de Rossini ! Par grâce, dis-nous ce qui se passe en toi, quel démon se débat dans ton gosier.

— Le démon ! reprit Genovese, dites le dieu de la musique. Mes yeux aperçoivent des anges qui du doigt me font suivre une à une les notes de la partition écrite en traits de feu ; et j'essaye de lutter avec eux. *Per Dio,* ne me comprenez-vous pas ? Le sentiment qui m'anime a passé dans tout mon être; dans mon cœur et dans mes poumons. Mon gosier et ma cervelle ne font qu'un seul souffle. N'avez-vous jamais en rêve écouté de sublimes musiques, pensées par des compositeurs inconnus, qui emploient le son pur que la nature a mis en toute chose et que nous réveillons plus ou moins bien par les instruments, avec lesquels nous composons des masses colorées, mais qui, dans ces concerts merveilleux, se produit dégagé des imperfections qu'y mettent les exécutants? ils ne peuvent pas être tout sentiment, tout âme. Eh bien, ces merveilles, je vous les rends, et vous me maudissez! Vous êtes aussi fou que le parterre de la Fenice, qui m'a sifflé. Je méprisais ce vulgaire de ne pas pouvoir monter avec moi sur la cime d'où

l'on domine l'art, et c'est à des hommes remarquables, un Français... Tiens, il est parti !...

— Depuis une demi-heure, dit Vendramin.

— Tant pis ! il m'aurait peut-être compris, si de dignes Italiens, amoureux de l'art, ne me comprennent pas...

— Va, va, va! dit Capraja en lui frappant de petits coups sur la tête en souriant, galope sur l'hippogriffe du divin Ariosto ; cours après tes brillantes chimères, thériaki musical.

En effet, chaque convive, convaincu que Genovese était ivre, le laissait parler sans l'écouter.

Capraja seul avait compris la question posée par le Français.

Pendant que le vin de Chypre déliait toutes les langues, et que chacun caracolait sur son dada favori, le médecin attendait la duchesse dans une gondole, après lui avoir fait remettre un mot écrit par Vendramin. Massimilla vint dans ses vêtements de nuit, tant elle était alarmée des adieux que lui avait faits le prince, et surprise par les espérances que lui donnait cette lettre.

— Madame, dit le médecin à la duchesse, en la faisant asseoir, et donnant l'ordre du départ aux gondoliers, il s'agit en ce moment de sauver la vie à Emilio Memmi, et vous seule avez ce pouvoir.

— Que faut-il faire? demanda-t-elle.

— Ah ! vous résignerez-vous à jouer un rôle infâme sous la plus noble figure qu'il soit possible d'admirer en Italie? Tomberez-vous, du ciel bleu où vous êtes, au lit d'une courtisane? Enfin, vous, ange sublime, vous, beauté pure et sans tache, consentirez-vous à être la Tinti, chez elle, à tromper l'ardent Emilio que l'ivresse rendra peu clairvoyant?

— Ce n'est que cela? dit-elle en souriant et en montrant au Français étonné un coin inaperçu par lui du délicieux caractère de l'Italienne aimante. Je surpasserai la Tinti, s'il le faut, pour lui sauver la vie.

— Et vous confondrez en un seul deux amours séparés chez lui par une montagne de poésie qui fondra comme la neige d'un glacier sous les rayons du soleil en été.

— Je vous aurai d'éternelles obligations, dit gravement la duchesse.

Quand le médecin français rentra dans la galerie, où l'orgie avait pris le caractère de la folie vénitienne, il eut un air joyeux qui échappa au prince fasciné par la Tinti de laquelle il se promettait les enivrantes délices qu'il avait déjà goûtées. La Tinti nageait en vraie Sicilienne dans les émotions d'une fantaisie amoureuse sur le point d'être satisfaite. Le Français dit quelques mots à l'oreille de Vendramin, et la Tinti s'en inquiéta.

— Que complotez-vous? demanda-t-elle à l'ami du prince.

— Êtes-vous bonne fille? lui dit à l'oreille le médecin qui avait la dureté de l'opérateur.

Ce mot lui entra dans l'entendement comme un coup de poignard dans le cœur.

— Il s'agit de sauver la vie à Emilio! ajouta Vendramin.

— Venez, lui dit le médecin.

La pauvre cantatrice se leva et alla au bout de la table, entre Vendramin et le médecin, où elle parut être comme une criminelle entre son confesseur et son bourreau. Elle se débattit longtemps, mais elle succomba par amour pour Emilio. Le dernier mot du médecin fut : Et vous guérirez Genovese!

La Tinti dit un mot au ténor en faisant le tour de la table. Elle revint au prince, le prit par le cou, le baisa dans les cheveux avec une expression de désespoir qui frappa Vendramin et le Français, les seuls qui eussent leur raison, puis elle s'alla jeter dans sa chambre. Emilio, voyant Genovese quitter la table, et Cataneo enfoncé dans une longue discussion musicale avec Capraja, se coula vers la porte de la chambre de la Tinti, souleva la portière et disparut comme une anguille dans la vase.

— Hé bien, Cataneo, disait Capraja, tu as tout demandé aux jouissances physiques, et te voilà suspendu dans la vie à un fil, comme un arlequin de carton, bariolé de cicatrices, et ne jouant que si l'on tire la ficelle d'un accord.

— Mais toi, Capraja, qui as tout demandé aux idées, n'es-tu pas dans le même état, ne vis-tu pas à cheval sur une roulade?

— Moi, je possède le monde entier, dit Capraja qui fit un geste royal en étendant la main.

— Et moi je l'ai déjà dévoré, répliqua le duc.

Ils s'aperçurent que le médecin et Vendramin étaient partis, et qu'ils se trouvaient seuls.

Le lendemain, après la plus heureuse des nuits heureuses, le sommeil du prince fut troublé par un rêve. Il sentait des perles sur la poitrine qui lui étaient versées par un ange ; il se réveilla, il était inondé par les larmes de Massimilla Doni dans les bras de laquelle il se trouvait, et qui le regardait dormant.

Genovese, le soir à la Fenice, quoique sa camarade Tinti ne l'eût pas laissé se lever avant deux heures après-midi, ce qui, dit-on, nuit à la voix d'un ténor, chanta divinement son rôle dans la *Semiramide*, il fut redemandé avec la Tinti, il y eut de nouvelles couronnes données, le parterre fut ivre de joie, le ténor ne s'occupait plus de séduire la prima donna par les charmes d'une méthode angélique.

Vendramin fut le seul que le médecin ne put guérir. L'amour d'une patrie qui n'existe plus est une passion sans remède. Le jeune Vénitien, à force de vivre dans sa république du treizième siècle, et de coucher avec cette grande courtisane amenée par l'opium, et reconduit dans la vie réelle par l'abattement, succomba, plaint et chéri de ses amis.

L'auteur n'ose pas dire le dénoûment de cette aventure, il est trop horriblement bourgeois.

Un mot suffira pour les adorateurs de l'idéal : la duchesse était grosse!

Les péris, les ondines, les fées, les sylphides, les muses du vieux temps, les Vierges de marbre de la Certosa da Pavia, le Jour et la Nuit de Michel-Ange, les petits anges que Bellini le premier mit au bas des tableaux d'église, et que Raphaël a faits si divinement au bas de la Vierge au Donataire, et de la Madone qui gèle à Dresde, les délicieuses filles d'Orcagna, dans l'église de San-Michele à Florence, les chœurs célestes du tombeau de Saint-Sébald à Nuremberg, quelques Vierges du Duomo de Milan, les peuplades de cent cathédrales gothiques, tout le peuple des figures qui brisent leur forme pour venir à vous, artistes compréhensifs, toutes ces angéliques filles incorporelles vinrent autour du lit de Massimilla, et y pleurèrent!

Paris, 25 mai 1839.

PIERRETTE.

ENVOI

A Mademoiselle Anna de Hansra.

Chère enfant, vous la joie de toute une maison, vous dont la pèlerine blanche ou rose voltige en été dans les massifs de Wierzchownia comme un feu follet que votre mère et votre père suivent d'un œil attendri, comment vais-je vous dédier une histoire pleine de mélancolie et chargée de tristesse? Mais ne faut-il pas vous parler des malheurs qu'une jeune fille adorée, comme vous l'êtes, ne connaîtra jamais, et vous peindre des misères que vos jolies mains pourront un jour consoler? Il est si difficile, Anna, de vous trouver, dans l'histoire de nos mœurs, une aventure qui puisse passer sous vos yeux, que l'auteur n'avait pas à choisir, mais vous apprendrez peut-être combien vous êtes heureuse en lisant celle que vous envoie

Votre vieil ami,

DE BALZAC.

Aux Jardies, novembre 1839.

PIERRETTE.

I

PIERRETTE LORRAIN.

A cinq heures du matin, à l'aube, au milieu d'octobre 1827, un jeune homme âgé d'environ seize ans, dont la mise annonçait ce que la phraséologie moderne appelle si insolemment un prolétaire, s'arrêta sur une petite place qui se trouve dans le bas Provins. A cette heure, il put examiner sans être observé les différentes maisons situées sur cette place qui forme un carré long. Les moulins assis sur les rivières de Provins allaient déjà : leur bruit répété par les échos de la haute ville, en harmonie avec l'air vif, avec les pimpantes clartés du matin, accusait la profondeur du silence qui permettait d'entendre les ferrailles d'une diligence, à une lieue sur la grande route.

Les deux plus longues lignes de maisons, séparées par un couvert de tilleuls, offrent des constructions naïves où se révèle l'existence paisible et définie des bourgeois. En cet endroit, nulle trace de commerce. A peine y voit-on les luxueuses portes cochères des gens riches; s'il y en a, elles tournent rarement sur leurs gonds, excepté celles de monsieur Martener, médecin, obligé d'avoir un cabriolet. Quelques façades sont ornées d'un cordon de vigne, d'autres de rosiers à haute tige qui montent jusqu'au premier étage, où leurs fleurs parfument les croisées de leurs grosses touffes clair-semées. Un bout de cette place arrive presque à la grande rue du bas Provins, l'autre bout est barré par une rue parallèle à cette grande rue et dont les jardins s'étendent sur une des deux rivières qui arrosent la vallée de Provins. Dans ce bout, le plus paisible de la place, le jeune ouvrier reconnut une maison célèbre dans la ville et qu'on lui avait indiquée : une façade en pierre blanche, rayée de lignes creuses pour figurer des assises, où les fenêtres à maigres balcons de fer décorés de rosaces peintes en jaune sont fermées de persiennes grises.

Le jeune homme regarda ces détails avec une expression de plaisir mélangée de tristesse. Ses yeux allaient de la cuisine aux mansardes par un mouvement qui dénotait une délibération. Les lueurs roses du soleil signalèrent sur une des fenêtres du grenier un rideau de calicot qui manquait aux autres lucarnes. La physionomie du jeune homme devint entièrement gaie; il se recula de quelques pas, s'adossa contre le premier tilleul et chanta sur le ton traînant particulier aux gens de l'Ouest cette romance bretonne publiée par Bruguière, un compositeur à qui nous devons de charmantes mélodies. En Bretagne, les jeunes gens des villages viennent dire ce chant aux mariées, le jour de leurs noces.

Nous v'nons vous souhaiter bonheur en mariage
A m'sieur votre époux
Aussi ben comme à vous.

On vient de vous lier, madam' la mariée,
Avec un lien d'or
Qui n'délie qu'à la mort.
Vous n'irez plus au bal, à nos jeux d'assemblée ;
Vous gard'rez la maison
Tandis que nous irons.
Avez-vous ben compris comme il vous fallait être
Fidèle à votre époux :
Faut l'aimer comme vous.
Recevez ce bouquet que ma main vous présente.
Hélas ! vos vains honneurs
Pass'ront comme ces fleurs.

Cette musique nationale, aussi délicieuse que celle adaptée par monsieur de Chateaubriand à *Ma sœur, te souvient-il encore*, chantée au milieu d'une petite ville de la Brie champenoise, devait être, pour une Bretonne, le sujet d'impérieux souvenirs, tant elle peint fidèlement les mœurs, la bonhomie, les sites de ce vieux et noble pays. Il y règne je ne sais quelle mélancolie causée par l'aspect de la vie réelle qui touche profondément. Ce pouvoir de réveiller un monde de choses graves, douces et tristes par un rhythme familier et souvent gai, n'est-il pas le caractère de ces chants populaires qui sont les superstitions de la musique, si l'on veut accepter le mot superstition comme signifiant tout ce qui reste après la ruine des peuples et surnage à leurs révolutions?

En achevant le premier couplet, l'ouvrier qui ne cessait de regarder le rideau de la mansarde n'y vit aucun mouvement. Pendant qu'il chantait le second, le calicot s'agita. Quand ces mots : *Recevez ce bouquet que ma main vous présente* furent dits, apparut la figure d'une jeune fille. Une blanche main ouvrit avec précaution la croisée. La jeune fille salua par un signe de tête le voyageur au moment où il finissait la pensée mélancolique exprimée par ces deux vers si simples :

Hélas ! vos vains honneurs
Pass'ront comme ces fleurs.

L'enfant de la Bretagne montra soudain, en la tirant de dessous sa veste, une fleur d'un jaune d'or très-commune en Bretagne et sans doute trouvée dans les champs de la Brie où elle est rare, la fleur de l'ajonc.

— Est-ce donc vous, Brigaut? dit à voix basse la jeune fille.

— Oui, Pierrette, oui. Je suis à Paris, je fais mon tour de France, mais je suis capable de m'établir ici, puisque vous y restez.

En ce moment, une espagnolette grogna dans la chambre du premier étage, au-dessous de celle de Pierrette. La Bretonne manifesta la plus vive crainte et dit à Brigaut : — Sauvez-vous !

L'ouvrier sauta comme une grenouille effrayée vers le tournant qu'un moulin fait faire à cette rue qui va déboucher dans la grand'rue, l'artère de la basse ville ; mais malgré sa prestesse, ses souliers ferrés, en retentissant sur le petit pavé de Provins, produisirent un son facile à distinguer dans la musique du moulin et que pouvait entendre la personne qui ouvrait sa fenêtre.

Cette personne était une femme. Aucun homme ne s'arrache aux douceurs du sommeil matinal pour écouter un troubadour en veste : une fille seule se réveille à un chant d'amour. Aussi était-ce une fille, et une vieille fille. Quand elle eut déployé ses persiennes par un geste de chauve-souris, elle regarda dans toutes les directions et n'entendit que vaguement les pas de Brigaut qui s'enfuyait. Cette vieille fille, à l'oreille si alerte, se présentait dépouillée des artifices en tout genre qu'elle employait pour s'embellir, elle n'avait ni son tour ni ses collerettes. Elle portait cet affreux petit sac en taffetas noir avec lequel les vieilles femmes s'enveloppent l'occiput, et qui paraissait sous son bonnet de nuit dont l'harmonie avait été dérangée par les mouvements du sommeil, désordre qui lui donnait l'air menaçant que les peintres prêtent aux sorcières. Ses tempes, ses oreilles et sa nuque assez peu cachées laissaient voir leur caractère aride et sec ; leurs rides âpres se recommandaient par des tons rouges peu agréables à l'œil et que faisait encore ressortir la couleur quasi blanche de sa camisole, nouée au cou par des cordons vrillés. Vue à sa croisée, cette demoiselle paraissait grande à cause de la force et de l'étendue de son visage qui rappelait l'ampleur inouïe de certaines figures suisses. Sa physionomie, où les traits péchaient par un défaut d'ensemble, avait pour principal caractère une sécheresse dans les lignes, une aigreur dans les tons, une insensibilité dans le fond qui eût saisi de dégoût un physionomiste. Ces expressions alors visibles se modifiaient habituellement par une sorte de sourire commercial, par une bêtise bourgeoise qui jouait si bien la bonhomie que les personnes avec lesquelles vivait cette demoiselle pouvaient très-bien la prendre pour une bonne personne. Elle possédait cette maison par indivis avec son frère. Le frère dormait si tranquillement dans sa chambre que l'orchestre de l'Opéra ne l'eût pas éveillé, et cependant le diapason de cet orchestre est célèbre !

La vieille demoiselle avança la tête hors de la fenêtre, leva vers la mansarde ses petits yeux d'un bleu pâle et froid, aux cils courts et plantés dans un bord presque toujours enflé ; elle essaya de voir Pierrette ; mais après avoir reconnu l'inutilité de sa manœuvre, elle rentra dans sa chambre par un mouvement semblable à celui d'une tortue qui

cache sa tête après l'avoir sortie de sa carapace. Les persiennes se fermèrent, et le silence de la place ne fut plus troublé que par les paysans qui arrivaient ou par des personnes très-matinales. Quand il y a une vieille fille dans une maison, les chiens de garde sont inutiles, il ne s'y passe pas le moindre événement qu'elle ne le voie, ne le commente et n'en tire toutes les conséquences possibles. Aussi cette circonstance allait-elle donner carrière à de graves suppositions, ouvrir un de ces drames obscurs qui se passent en famille et qui, pour demeurer secrets, n'en sont pas moins terribles, si vous permettez toutefois d'appliquer le mot de drame à cette scène d'intérieur.

Pierrette ne se recoucha pas. Pour elle l'arrivée de Brigaut était un événement immense. La nuit, cet Éden des malheureux, lui permettait d'échapper aux ennuis, aux tracasseries qu'elle avait à supporter pendant la journée. Semblable au héros de je ne sais quelle ballade allemande ou russe, elle ne vivait heureuse que durant son sommeil. Après trois années, elle venait d'avoir pour la première fois un réveil agréable. Les souvenirs de son enfance avaient mélodieusement chanté leurs poésies dans son âme. Le premier couplet, elle l'avait entendu en rêve, le second l'avait fait lever en sursaut, au troisième elle avait douté : les malheureux sont de l'école de saint Thomas. Au quatrième couplet, arrivée en chemise et nu-pieds à sa croisée, elle avait reconnu Brigaut, son ami d'enfance. Ah! c'était bien cette veste carrée à petites basques brusquement coupées et dont les poches ballottent à la chute des reins, la veste de drap bleu classique en Bretagne, le gilet de rouennerie grossière, la chemise de toile fermée par un cœur d'or, le grand col roulé, les boucles d'oreilles, les gros souliers, le pantalon de toile bleue écrue, inégalement déteinte par longueurs de fil, enfin toutes ces choses humbles et fortes qui constituent le costume d'un pauvre Breton. Les gros boutons en corne blanche du gilet et de la veste firent battre le cœur de Pierrette. A la vue du bouquet d'ajonc, ses yeux se mouillèrent de larmes, puis une horrible terreur lui comprima dans l'âme les fleurs de son souvenir un moment épanouies. Elle pensa que sa cousine avait pu l'entendre se levant et marchant à sa croisée, elle devina la vieille fille et fit à Brigaut ce signe de frayeur auquel le pauvre Breton s'empressa d'obéir sans y rien comprendre. Cette soumission instinctive ne peint-elle pas une de ces affections innocentes et absolues comme il y en a, de siècle en siècle, sur cette terre, où elles fleurissent comme l'aloès à l'*Isola Bella*, deux ou trois fois en cent ans? Qui eût vu Brigaut se sauvant eût admiré l'héroïsme le plus naïf du plus naïf sentiment. Jacques Brigaut était digne de Pierrette Lorrain, qui finissait sa quatorzième année : deux enfants! Elle ne put s'empêcher de pleurer en le regardant lever le pied avec l'effroi que son geste lui avait communiqué. Puis elle revint s'asseoir sur un méchant fauteuil, en face d'une petite table au-dessus de laquelle se trouvait un miroir; elle s'y accouda, se mit la tête dans les mains et resta là pensive pendant une heure, occupée à se remémorer le Marais, le bourg de Pen-Hoël, les périlleux voyages entrepris sur un étang dans un bateau détaché pour elle d'un vieux saule par le petit Jacques, puis les vieilles figures de sa grand'mère, de son grand-père, la tête souffrante de sa mère et la belle physionomie du major Brigaut, enfin toute une enfance sans soucis! C'était encore un rêve : des joies lumineuses sur un fond grisâtre.

Elle avait ses beaux cheveux cendrés en désordre, sous un bonnet chiffonné pendant son sommeil, un petit bonnet en percale et à ruches qu'elle s'était fait elle-même. De chaque côté des tempes il passait des boucles échappées de leurs papillotes en papier gris. Derrière la tête, une grosse natte aplatie pendait déroulée. La blancheur excessive de sa figure trahissait une de ces horribles maladies de jeune fille qui annonce de grands désordres de l'organisme. Ce ton de cire existait dans toute la carnation. Le cou et les épaules expliquaient par leur pâleur d'herbe étiolée la maigreur des bras. Le froid qui l'atteignit lui rendit les lèvres d'un bleu violet. Le triste sourire qui tira les coins de sa bouche assez délicate montra des dents d'un ivoire fin et d'une forme menue, de jolies dents transparentes qui s'accordaient avec ses oreilles fines, avec son nez un peu pointu mais élégant, avec la coupe de son visage qui, malgré sa parfaite rondeur, était mignonne. Toute l'animation de ce charmant visage se trouvait dans des yeux à prunelles couleur tabac d'Espagne mélangées de points noirs et dont l'iris était brun. Pierrette avait dû être gaie, elle était triste. Sa gaieté perdue existait encore dans la vivacité des contours de l'œil, dans la grâce ingénue de son front et dans les méplats de son menton court. Ses longs cils dessinaient comme des pinceaux sur ces pommettes altérées par la souffrance. Le blanc prodigué outre mesure rendait d'ailleurs les lignes et les détails de la physionomie plus purs. L'oreille était un petit chef-d'œuvre de sculpture, vous eussiez dit du marbre. Pierrette souffrait de bien des manières. Vous voulez son histoire? la voici.

La mère de Pierrette était une demoiselle Auffray de Provins, sœur consanguine de madame Rogron, mère des possesseurs actuels de cette maison. Marié d'abord à dix-huit ans, monsieur Auffray avait

contracté vers soixante-neuf ans un second mariage.

De son premier lit était issue une fille unique, mariée dès l'âge de seize ans à un aubergiste de Provins nommé Rogron, père et mère de monsieur et de mademoiselle Rogron, cousin et cousine de Pierrette. De son second lit, le bonhomme Auffray eut une charmante fille, mariée par amour à un officier breton nommé Lorrain. Capitaine dans la garde impériale, cet officier avait emmené sa femme avec lui. L'amour rend souvent ambitieux, le capitaine voulut devenir promptement colonel, il passa dans la ligne. Pendant que le capitaine et sa femme, assez heureux de la pension à eux faite par monsieur et madame Auffray, brillaient à Paris ou couraient en Allemagne au gré des batailles ou des paix impériales, le vieil Auffray, ancien épicier de Provins, mourut sans avoir le temps de faire aucune disposition testamentaire. La succession du bonhomme fut si bien manœuvrée par monsieur et madame Rogron, vieilles gens avares, qu'ils en absorbèrent la plus grande partie et ne laissèrent à sa veuve que la petite maison sur la place et quelques arpents de terre.

Cette veuve, mère de madame Lorrain la jeune, avait alors trente-neuf ans. Comme beaucoup de veuves, elle eut l'idée malsaine de se remarier. Elle vendit à sa belle-fille, la vieille madame Rogron, les terres et la maison qu'elle avait gagnées en vertu de son contrat de mariage, afin de pouvoir épouser un jeune médecin nommé Néraud, lequel lui dévora sa fortune : elle mourut de chagrin et dans la misère deux ans après. La part qui aurait pu revenir à madame Lorrain dans la succession de son père et de sa mère disparut donc en grande partie, et se réduisit à huit mille francs.

Le colonel Lorrain mourut donc sur le champ d'honneur à Montereau, laissant sa veuve chargée, à vingt et un ans, d'une petite fille de quatorze mois, sans autre fortune que la pension à laquelle elle avait droit, et la succession à venir de monsieur et madame Lorrain, détaillants à Pen-Hoël, petit bourg de Bretagne, situé dans le pays appelé le Marais.

Ces Lorrain, père et mère de l'officier mort, grand-père et grand'mère paternels de Pierrette Lorrain, vendaient le bois nécessaire aux constructions, des ardoises, des tuiles, des faîtières, des tuyaux, etc. Leur commerce, soit incapacité, soit malheur, allait mal et leur fournissait à peine de quoi vivre. La faillite de la célèbre maison Collinet de Nantes, causée par les événements de 1814, qui produisirent une baisse subite dans les denrées coloniales, venait de leur enlever vingt-quatre mille francs qu'ils y avaient déposés. Aussi leur belle-fille fut-elle bien reçue : elle apportait une pension de huit cents francs, somme énorme à Pen-Hoël ; elle leur confia les huit mille francs que son beau-frère et sa sœur Rogron lui envoyèrent après mille formalités entraînées par l'éloignement ; elle prit toutefois une hypothèque sur une petite maison que les Lorrain possédaient à Nantes, louée cent écus et qui valait à peine dix mille francs. Madame Lorrain la jeune mourut trois ans après le fatal mariage de sa mère, en 1819, presque en même temps qu'elle. L'enfant du vieil Auffray et de sa jeune épouse était frêle, petite et malingre. L'air humide du Marais lui fut contraire. La famille de son mari lui persuada, pour la garder, que dans aucun autre endroit du monde elle ne trouverait un pays plus sain ni plus agréable que le Marais, témoin des exploits de Charette : elle fut si bien dorlotée, soignée, cajolée, que cette mort fit le plus grand honneur aux Lorrain.

Quelques personnes prétendent que Brigaut, un ancien Vendéen, un de ces hommes de fer qui avaient servi sous Charette, sous Mercier et sous le baron du Guénic, dans les guerres contre la république, était pour beaucoup dans la résignation de madame Lorrain la jeune. S'il en fut ainsi, certes ce serait d'une âme excessivement aimante et dévouée. Tout Pen-Hoël voyait d'ailleurs Brigaut, nommé respectueusement *le Major*, grade qu'il avait eu dans les armées catholiques, passer ses journées et ses soirées dans la salle auprès de la veuve du colonel impérial. Vers les derniers temps, le curé de Pen-Hoël s'était permis quelques représentations à la vieille dame Lorrain ; il l'avait priée de décider sa belle-fille à épouser Brigaut, en promettant de faire nommer le major juge de paix du canton de Pen-Hoël par la protection du vicomte de Kergarouët. La mort de cette pauvre jeune femme rendit la proposition inutile.

Pierrette resta chez ses grands parents, qui lui devaient quatre cents francs d'intérêts par an, naturellement appliqués à son entretien. Ces vieilles gens, de plus en plus impropres au commerce, eurent un concurrent actif et ingénieux contre lequel ils disaient des injures sans rien faire pour se défendre. Le Major, leur conseil et leur ami, mourut six mois après son amie, peut-être de douleur et peut-être de ses blessures : il en avait reçu vingt-sept. En bon commerçant, le mauvais voisin voulut ruiner ses adversaires afin d'éteindre toute concurrence : il fit prêter de l'argent aux Lorrain sur leur signature en prévoyant qu'ils ne pourraient rembourser, et les força, dans leurs vieux jours, à déposer leur bilan. L'hypothèque de Pierrette fut primée par l'hypothèque légale de sa grand'mère, qui s'en tint à ses droits pour conserver un morceau de pain à son mari. La maison de Nantes fut vendue

neuf mille cinq cents francs, il y eut pour quinze cents francs de frais. Les huit mille francs restants revinrent à madame Lorrain, qui les plaça sur hypothèque, afin de pouvoir vivre à Nantes dans une espèce de béguinage, semblable à celui de Sainte-Périne de Paris et nommé Sainte-Anne, où les vieillards eurent le vivre et le couvert moyennant une modique pension. Dans l'impossibilité de garder avec eux leur petite-fille ruinée, les vieux Lorrain se souvinrent de son oncle et de sa tante Rogron, auxquels ils écrivirent : les Rogron de Provins étaient morts!

La lettre des Lorrain aux Rogron semblait devoir être perdue; mais si quelque chose ici-bas peut suppléer la Providence, n'est-ce pas la poste aux lettres? La lettre des Lorrain, adressée à monsieur Rogron de Provins décédé depuis une année, fut envoyée par la poste à monsieur Rogron, son fils, mercier, rue Saint-Denis, à Paris. En ceci éclate l'esprit de la poste. Un héritier est toujours plus ou moins tourmenté de savoir s'il a bien tout ramassé d'une succession, s'il n'a pas oublié des créances ou des guenilles. Le fisc devine tout, même les caractères. Une lettre, adressée au vieux Rogron de Provins mort, devait piquer la curiosité de Rogron fils à Paris, ou de mademoiselle Rogron, sa sœur, tous deux héritiers de leur père. Aussi le fisc eut-il ses soixante centimes!

Les Rogron, vers lesquels les vieux Lorrain, au désespoir de se séparer de leur petite-fille, tendaient des mains suppliantes, devaient être les arbitres de la destinée de Pierrette Lorrain. Il est donc indispensable d'expliquer leurs antécédents et leur caractère.

II

LES ROGRON.

Le père Rogron, vieil aubergiste de Provins, personnage à figure enflammée, à nez veineux, et sur les joues duquel Bacchus avait appliqué ses pampres rougis et bulbeux, était un gros homme court et ventripotent, à jambes grasses, à mains épaisses, mais doué de la finesse des aubergistes de Suisse, auxquels il ressemblait : sa figure représentait vaguement un vaste vignoble grêlé. Il n'était pas beau, mais sa femme lui ressemblait. Jamais couple ne fut mieux assorti.

Rogron aimait la bonne chère et à se faire servir par de jolies filles; il appartenait à la secte des égoïstes dont l'allure est brutale, qui s'adonnent à leurs vices et font leurs volontés à la face d'Israël. Avide, intéressé, peu délicat, obligé de pourvoir à ses fantaisies, il mangea ses gains jusqu'au jour où les dents lui manquèrent. L'avarice resta. Sur ses vieux jours, il vendit son auberge, ramassa, comme on l'a vu, presque toute la succession de son beau-père et se retira dans la petite maison de la place, achetée pour un morceau de pain à la veuve du père Auffray, la grand'mère de Pierrette.

Ce vieux Rogron et sa femme possédaient environ deux mille francs de rente, provenant de la locature de vingt-sept pièces de terre situées autour de Provins, et des intérêts du prix de leur auberge vendue vingt mille francs. La maison du bonhomme Auffray, quoiqu'en fort mauvais état, fut habitée telle quelle par les anciens aubergistes, qui se gardèrent, comme de la peste, d'y toucher : les vieux rats aiment les lézardes et les ruines. L'ex-aubergiste prit goût au jardinage, il employa ses économies à l'augmentation du jardin qu'il poussa jusqu'au bord de la rivière; il en fit un carré long, encaissé entre deux murailles et terminé par un empierrement où la nature aquatique abandonnée à elle-même déployait les richesses de sa Flore.

Au début de leur mariage, ces Rogron avaient eu, de deux en deux ans, une fille et un fils. Tout dégénère : leurs enfants furent affreux. Mis en nourrice à la campagne et à bas prix, ces malheureux enfants revinrent avec l'horrible éducation du village, ayant crié longtemps et souvent après le sein de leur nourrice qui allait aux champs, et qui pendant ce temps les enfermait dans une de ces chambres noires humides et basses qui servent d'habitation aux paysans français. A ce métier, les traits de ces enfants grossirent, leur voix s'altéra, ils flattèrent médiocrement l'amour-propre de la mère qui tenta de les corriger de leurs mauvaises habitudes par une rigueur que celle du père convertissait en tendresse. On les laissa courailler dans les cours, écuries et dépendances de l'auberge, ou trotter par la ville ; on les fouettait quelquefois, quelquefois on les envoyait chez leur grand-père Auffray qui les aimait très-peu. Cette injustice fut une des raisons qui encouragèrent les Rogron à se faire une large part dans la succession *de ce vieux scélérat*. Cependant le père Rogron mit son fils à l'école, il lui acheta un homme, un de ses charretiers, afin de le sauver de la réquisition. Dès que sa fille Sylvie eut treize ans, il la dirigea sur Paris en qualité d'apprentie dans une maison de commerce. Deux ans après, il expédia son fils Jérôme-Denis par la même voie. Quand ses amis, ses compères les rouliers ou ses habitués lui demandaient ce qu'il comptait faire de ses enfants, le père Rogron expliquait son système avec une brièveté qui avait sur

celui de la plupart des pères le mérite de la franchise.

— Je leur donnerai un coup de pied dans leur prussien quand ils seront en âge de me comprendre, en leur disant : « Va faire fortune ! » répondait-il en buvant ou s'essuyant les lèvres du revers de sa main. Puis il regardait son interlocuteur en clignant les yeux d'un air fin : — Hé ! hé ! ils ne sont pas plus bêtes que moi, ajoutait-il, mon père m'a donné trois coups de pied, je ne leur en donnerai qu'un ; il m'a mis un louis dans la main, je leur en mettrai dix : ils seront donc plus heureux que moi. Voilà la bonne manière. Eh bien ! après moi, ce qui restera restera : les notaires sauront bien le leur trouver. Ce serait drôle de se gêner pour ses enfants! Les miens me doivent la vie, je les ai nourris, je ne leur demande rien, ils ne sont pas quittes, eh ! voisin ! J'ai commencé par être charretier ; ça ne m'a pas empêché d'épouser la fille à ce vieux scélérat de père Auffray !

Sylvie Rogron fut envoyée à cent écus de pension en apprentissage rue Saint-Denis, chez des négociants nés à Provins. Deux ans après, elle était au pair : si elle ne gagnait rien, ses parents ne payaient plus rien pour son logis et sa nourriture; voilà ce qu'on appelle *être au pair*, rue Saint-Denis... Deux ans après, pendant lesquels sa mère lui envoyait cent francs pour son entretien, Sylvie eut cent écus d'appointements. Ainsi, dès l'âge de dix-neuf ans, mademoiselle Sylvie Rogron obtint son indépendance. A vingt ans, elle était la seconde demoiselle de la maison Julliard, marchands de soie en botte au *Ver chinois*, rue Saint-Denis.

L'histoire de la sœur fut celle du frère. Le petit Jérôme-Denis Rogron entra chez un des plus forts marchands merciers de la rue Saint-Denis, la maison Guépin, au *Trois Quenouilles*. Si, à vingt et un ans Sylvie était première demoiselle à mille francs d'appointements, Jérôme-Denis, mieux servi par les circonstances, se trouvait à dix-huit ans premier commis à douze cents francs, chez les Guépin, autres Provinois.

Le frère et la sœur se voyaient tous les dimanches et les jours de fête, il les passaient en divertissements économiques, ils dînaient hors Paris, ils allaient voir Saint-Cloud, Meudon, Belleville, Vincennes. Vers la fin de l'année 1815, ils réunirent leurs capitaux amassés à la sueur de leurs fronts, environ vingt mille francs, et achetèrent de madame Guénée le célèbre fonds de *la Sœur de Famille*, une des plus fortes maisons de détail en mercerie. La sœur tint la caisse, le comptoir et les écritures. Le frère fut à la fois le maître et le premier commis, comme Sylvie fut pendant quelque temps sa propre première demoiselle.

En 1821, après cinq ans d'exploitation, la concurrence devint si vive et si animée dans la mercerie, que le frère et la sœur avaient à peine pu solder leur fonds et soutenir sa vieille réputation. Quoique Sylvie Rogron n'eût alors que trente-sept ans, sa laideur, ses travaux constants et un certain air rechigné que lui donnait la disposition de ses traits autant que les soucis, la faisaient ressembler à une femme de cinquante ans. A trente-cinq ans Jérôme-Denis Rogron offrait la physionomie la plus niaise que jamais comptoir ait présentée à ses chalands. Son front écrasé, déprimé par la fatigue, était parqué de trois sillons arides. Ses petits cheveux gris, coupés ras, exprimaient l'indéfinissable stupidité des animaux à sang froid. Le regard de ses yeux bleuâtres ne jetait ni flamme ni pensée. Sa figure ronde et plate n'excitait aucune sympathie, et n'amenait même pas le rire sur les lèvres de ceux qui se livrent à l'examen des variétés du Parisien, elle attristait. Enfin s'il était, comme son père, gros et court, ses formes dénuées du brutal embonpoint de l'aubergiste accusaient dans les moindres détails un affaissement ridicule. La coloration excessive de son père était remplacée chez lui par la flasque lividité particulière aux gens qui vivent dans des arrière-boutiques sans air, dans des cabanes grillées appelées caisses, toujours pliant et dépliant du fil, payant ou recevant, harcelant des commis ou répétant les mêmes choses aux chalands. Le peu d'esprit dont étaient doués le frère et la sœur avait été entièrement absorbé par l'entente de leur commerce, par le Doit et Avoir, par la connaissance des lois spéciales et des usages de la place de Paris. Le fil, les aiguilles, les rubans, les épingles, les boutons, les fournitures de tailleur, enfin l'immense quantité d'articles qui composent la mercerie parisienne avait employé leur mémoire. Les lettres à écrire et à répondre, les factures, les inventaires avaient englouti leur capacité. En dehors de leur partie, ils ne savaient absolument rien, ils ignoraient même Paris. Pour eux, Paris était quelque chose d'étalé autour de la rue Saint-Denis. Leur caractère étroit avait eu pour champ leur boutique. Ils savaient admirablement tracasser leurs commis, leurs demoiselles et les trouver en faute. Leur bonheur consistait à voir toutes les mains agitées comme des pattes de souris sur les comptoirs, maniant la marchandise ou occupées à replier les articles. Quand ils entendaient sept ou huit voix de demoiselles ou de jeunes gens déglubant les phrases consacrées par lesquelles les commis répondent aux observations des acheteurs, la journée était belle, il faisait beau ! Quand le bleu de l'éther avivait Paris et que les Parisiens se promenaient sans avoir de souci que pour la mercerie qu'ils portaient, —

Mauvais temps pour la vente! disait l'imbécile patron. La grande science qui rendait Rogron l'objet de l'admiration des apprentis était son art de ficeler, déficeler, reficeler et confectionner un paquet. Rogron pouvait faire un paquet et regarder ce qui se passait dans la rue ou surveiller son magasin dans toute sa profondeur, il avait tout vu quand, en le présentant à la pratique, il disait: Voilà, madame, ne vous faut-il *rien d'autre ?* Ce crétin eût été ruiné sans sa sœur. Sylvie avait du bon sens et le génie de la vente. Elle dirigeait son frère dans ses achats en fabrication et l'envoyait sans pitié jusqu'au fond de la France pour y trouver un sou de bénéfice sur un article. La finesse que possède plus ou moins toute femme n'étant pas au service de son cœur, elle l'avait portée dans la spéculation. Un fonds à payer! cette pensée était le piston qui faisait jouer cette machine et lui communiquait une épouvantable activité. Rogron était resté premier commis, il ne comprenait pas l'ensemble de ses affaires. L'intérêt personnel, le plus grand véhicule de l'esprit, ne lui avait pas fait faire un pas. Il restait souvent ébahi quand sa sœur ordonnait de vendre un article à perte, en prévoyant la fin de sa mode; et plus tard il admirait niaisement sa sœur Sylvie. Il ne raisonnait ni bien ni mal, il était incapable de raisonnement; mais il avait la raison de se subordonner à sa sœur, et il se subordonnait par une considération prise en dehors du commerce.

— Elle est mon aînée, disait-il.

Peut-être une vie constamment solitaire, réduite à la satisfaction des besoins, dénuée d'argent et de plaisirs pendant la jeunesse, expliquerait-elle aux physiologistes et aux penseurs la brute expression de ce visage, la faiblesse de ce cerveau, l'attitude niaise de ce mercier. Sa sœur l'avait constamment empêché de se marier, en craignant peut-être de perdre son influence dans la maison, en voyant une cause de dépense et de ruine dans une femme, infailliblement plus jeune et sans aucun doute moins laide qu'elle. La bêtise a deux manières d'être, elle se tait ou elle parle, la bêtise muette est supportable; mais la bêtise de Rogron était parleuse, il avait pris l'habitude de gourmander ses commis, de leur expliquer les minuties du commerce de la mercerie en demi-gros en les ornant des plates plaisanteries qui constituent le *bagoult* des boutiques. Ce mot, qui désignait autrefois l'esprit de repartie stéréotypée, a été détrôné par le mot soldatesque de *blague*. Rogron forcément écouté par un petit monde domestique, Rogron content de lui-même, avait fini par se faire une phraséologie à lui. Ce bavard se croyait orateur. La nécessité d'expliquer aux chalands ce qu'ils veulent, de sonder leurs désirs, de leur donner envie de ce qu'ils ne veulent pas, délie la langue du détaillant, il finit par avoir la faculté de débiter des phrases où les mots ne présentent aucune idée et qui ont du succès, il explique aux chalands des procédés peu connus. De là je ne sais quelle supériorité momentanée du marchand sur sa pratique; mais une fois sortis des mille et une explications que nécessitent leurs mille et un articles, ces détaillants sont relativement à la pensée, comme des poissons sur la paille, au soleil.

Ces deux mécaniques, subrepticement baptisées, n'avaient, ni en germe ni en action, les sentiments qui donnent au cœur sa vie propre. Aussi ces deux natures étaient-elles excessivement filandreuses et sèches, endurcies par le travail, par les privations, par le souvenir de leurs douleurs pendant un long et rude apprentissage. Ni l'un ni l'autre, ils ne plaignaient aucun malheur; ils étaient non pas implacables, mais intraitables à l'égard des gens embarrassés. Pour eux, la vertu, l'honneur, la loyauté, tous les sentiments humains consistaient à payer régulièrement ses billets. Tracassiers, sans âme et d'une économie sordide, le frère et la sœur jouissaient d'une horrible réputation dans le commerce de la rue Saint-Denis. Sans leurs relations avec Provins, où ils allaient trois fois par an, aux époques où ils pouvaient fermer leur boutique pendant deux ou trois jours, ils eussent manqué de commis et de filles de boutique; mais le père Rogron expédiait à ses enfants tous les malheureux voués au commerce par leurs parents, il faisait pour eux la traite des apprentis et des apprenties dans Provins, où il vantait par vanité la fortune de ses enfants. Chacun, appâté par la perspective de savoir sa fille ou son fils bien instruits et bien surveillés, par la chance de les voir succéder un jour *aux fils de Rogron*, envoyait l'enfant qui gênait au logis dans une maison tenue par les deux célibataires; mais dès que l'apprenti et l'apprentie à cent écus de pension trouvaient moyen de quitter cette galère, ils s'enfuyaient avec un bonheur qui accroissait la terrible célébrité des Rogron. L'infatigable aubergiste leur découvrait toujours de nouvelles victimes.

Depuis l'âge de quinze ans, Sylvie Rogron, habituée à se grimer pour la vente, avait deux masques: la physionomie aimable de la vendeuse et la physionomie naturelle à toute vieille fille ratatinée. Sa physionomie acquise était d'une mimique merveilleuse: en elle tout souriait, sa voix devenue douce et pateline jetait un charme commercial à la pratique. Sa vraie figure était celle qui s'est montrée entre les deux persiennes entre-bâillées, elle eût fait fuir le plus déterminé des Cosaques de 1815, qui cependant aimaient toute espèce de Françaises.

Quand la lettre des Lorrain arriva, les Rogron, en deuil de leur père, avaient hérité de la maison à peu

près volée à la grand'mère de Pierrette, puis des terres acquises par l'ancien aubergiste; enfin de certains capitaux provenus de prêts usuraires hypothéqués sur des acquisitions faites par des paysans que le vieil ivrogne espérait exproprier. Leur inventaire annuel venait d'être terminé. Le fonds de *la Sœur de Famille* était payé. Les Rogron possédaient environ soixante mille francs de marchandises en magasin, une vingtaine de mille francs en caisse ou dans le portefeuille, et la valeur de leur fonds. Assis sur la banquette en velours d'Utrecht vert rayé de bandes unies, et plaquée dans une niche carrée derrière le comptoir, en face duquel se trouvait un comptoir semblable pour leur première demoiselle, le frère et la sœur se consultaient sur leurs intentions. Tout marchand aspire à la bourgeoisie. En réalisant leur fonds de commerce, le frère et la sœur devaient avoir environ cent trente mille francs, sans comprendre la succession paternelle. En plaçant sur le grand-livre les capitaux disponibles, chacun d'eux aurait trois ou quatre mille livres de rente, même en destinant à la restauration de la maison paternelle la valeur de leur fonds qui leur serait payé sans doute à terme. Ils pouvaient donc aller vivre ensemble à Provins dans une maison à eux. Leur première demoiselle était la fille d'un riche fermier de Donnemarie, chargé de neuf enfants et qui avait dû les pourvoir chacun d'un état, sa fortune divisée en neuf parts étant peu de chose pour chacun d'eux. En cinq années, ce fermier avait perdu sept de ses enfants, cette première demoiselle était donc devenue un être si intéressant que Rogron avait tenté mais inutilement d'en faire sa femme; elle manifestait pour son patron une aversion qui déconcertait toute manœuvre. D'ailleurs mademoiselle Sylvie s'y prêtait peu, s'opposait même au mariage de son frère, et voulait faire leur successeur d'une fille si rusée. Elle ajournait le mariage de Rogron après leur établissement à Provins.

Personne, parmi les passants, ne peut comprendre le mobile des existences cryptogamiques de certains boutiquiers. On les regarde, on se demande : — De quoi, pourquoi vivent-ils, que deviennent-ils, d'où viennent-ils? — On se perd dans les riens en voulant se les expliquer. Pour découvrir le peu de poésie qui germe dans ces têtes et vivifie ces existences, il est nécessaire de les creuser; on a bientôt trouvé le tuf sur lequel tout repose. Le boutiquier parisien se nourrit d'une espérance plus ou moins réalisable et sans laquelle il périrait évidemment; celui-ci rêve de bâtir ou d'administrer un théâtre, celui-là tend aux honneurs de la mairie; tel a sa maison de campagne à trois lieues de Paris, un soi-disant parc où il plante des statues en plâtre colorié, où il dispose des jets d'eau qui ressemblent à un bout de fil et où il dépense des sommes folles; tel autre rêve les commandements supérieurs de la garde nationale.

Provins, ce paradis terrestre, excitait chez les deux merciers le fanatisme que toutes les jolies villes de France inspirent à leurs habitants. Disons-le à la gloire de la Brie champenoise, cet amour est légitime. Provins, une des plus charmantes villes de France, rivalise le Frangistan et la vallée de Cachemire; non-seulement elle contient la poésie de Saadi, l'Homère de la Perse, mais encore elle offre des vertus pharmaceutiques à la science médicale. Des croisés rapportèrent les roses de Jéricho dans cette délicieuse vallée, où, par un de ces hasards prodigieux, elles prirent des qualités nouvelles, sans rien perdre de leurs couleurs. Provins n'est pas seulement la Perse française, elle pourrait encore être Bade, Aix, Bath : elle a des eaux.

Voici le paysage revu d'année en année qui, de temps en temps, apparaissait aux deux merciers sur le pavé boueux de la rue Saint-Denis.

Après avoir traversé les plaines plates et grises qui se trouvent entre la Ferté-Gaucher et Provins, vrai désert mais productif, un désert de froment, vous parvenez à une colline, tout à coup vous voyez à vos pieds une ville arrosée par deux rivières : au bas du rocher, s'étale une vallée verte, pleine de lignes heureuses, d'horizons fuyants. Si vous venez de Paris, vous prenez Provins en long, vous avez cette éternelle grande route de France, qui passe au bas de la côte en la tranchant, et douée de son aveugle, de ses mendiants, lesquels vous accompagnent de leurs voix lamentables quand vous vous avisez d'examiner ce pittoresque pays inattendu. Si vous venez de Reims, vous entrez par le pays plat. Le château, la vieille ville et ses anciens remparts sont étagés sur la colline. La jeune ville s'étale en bas. Il y a le haut et le bas Provins : d'abord, une ville aérée, à rues rapides, à beaux aspects, environnée de chemins creux, ravinés, meublés de noyers et qui criblent de leurs vastes ornières la vive arête de la colline; une ville silencieuse, proprette, solennelle, dominée par les ruines imposantes du château; puis une ville à moulins, arrosée par la Voulzie et le Durtain, deux rivières de Brie, menues, lentes et profondes; une ville d'auberges, de commerce, de bourgeois retirés, sillonnée par les diligences, par les calèches et le roulage. Ces deux villes ou cette ville, avec ses souvenirs historiques, la mélancolie de ses ruines, la gaieté de sa vallée, ses délicieuses ravines pleines de haies échevelées et de fleurs, sa rivière crénelée de jardins, excite si bien l'amour de ses enfants qu'ils se conduisent comme les Auvergnats, les Savoyards et les Français; s'ils sortent de Provins

pour aller chercher fortune, ils y reviennent toujours. Le proverbe : Mourir au gîte, fait pour les lapins et les gens fidèles, semble être la devise des Provinois.

Aussi les deux Rogron ne pensaient-ils qu'à leur cher Provins! En vendant du fil, le frère revoyait la haute ville; en entassant des papiers chargés de boutons, il contemplait la vallée; en roulant ou déroulant du padou, il suivait le cours brillant des rivières; en regardant ses casiers, il remontait les chemins creux où jadis il fuyait la colère de son père pour venir y manger des noix, y gober des mûrons. La petite place de Provins en occupait une grande dans sa pensée : il songeait à embellir sa maison, il rêvait à la façade qu'il y voulait reconstruire, aux chambres, au salon, à la salle de billard, à la salle à manger et au jardin potager dont il faisait un jardin anglais avec boulingrins, grottes, jets d'eau, statues, etc. Les chambres où dormaient le frère et la sœur au deuxième de la maison à trois croisées et à six étages, haute et jaune comme il y en a tant rue Saint-Denis, étaient sans autre mobilier que le strict nécessaire; mais personne à Paris ne possédait un plus riche mobilier que ce mercier. Quand il allait par la ville, il restait dans l'attitude des thériakis, regardant les beaux meubles exposés, examinant les draperies dont il emplissait sa maison. Au retour, il disait à sa sœur : J'ai vu dans telle boutique tel meuble de salon qui nous irait bien! Le lendemain il en achetait un autre, et toujours! Il regorgeait le mois courant les meubles du mois dernier.

Le budget n'aurait pas payé ses remaniements d'architecture : il voulait tout, et donnait toujours la préférence aux dernières inventions. Quand il contemplait les balcons des maisons nouvellement construites, quand il étudiait les timides essais de l'ornementation extérieure, il trouvait les moulures, les sculptures, les dessins déplacés.

— Ah! se disait-il, ces belles choses feraient bien mieux à Provins que là!

Lorsqu'il ruminait son déjeuner sur le pas de sa porte, adossé à sa devanture, l'œil hébété, le mercier voyait une maison fantastique dorée par le soleil de son rêve, il se promenait dans son jardin, il y écoutait son jet d'eau retombant en perles brillantes sur une table ronde en pierre de liais; il jouait à son billard, il plantait des dahlias! Si sa sœur était la plume à la main, réfléchissant et oubliant de gronder les commis, elle se contemplait recevant les bourgeois de Provins, elle se mirait ornée de bonnets mirifiques dans les glaces de son salon. Le frère et la sœur commençaient à trouver l'atmosphère de la rue Saint-Denis malsaine et l'odeur des boues de la halle leur faisait désirer le parfum des roses de Provins. Ils avaient à la fois une nostalgie et une monomanie contrariées par la nécessité de vendre leurs derniers bouts de fil, leurs bobines de soie et leurs boutons. La terre promise de la vallée de Provins attirait d'autant plus ces hébreux, qu'ils avaient réellement souffert pendant longtemps, et traversé, haletants, les déserts sablonneux de la mercerie.

La lettre des Lorrain vint au milieu d'une méditation inspirée par ce bel avenir. Les merciers connaissaient à peine leur cousine Pierrette Lorrain. L'affaire de la succession Auffray, traitée depuis longtemps par le vieil aubergiste, avait eu lieu pendant leur établissement, et le vieil aubergiste était peu causeur. Envoyés de bonne heure à Paris, le frère et la sœur se souvenaient à peine de leur tante Lorrain. Une heure de discussions généalogiques leur fut nécessaire pour se remémorer leur tante, fille du second lit de leur grand-père Auffray, sœur consanguine de leur mère. Ils retrouvèrent la mère de madame Lorrain dans madame Néraud, morte de chagrin : ils jugèrent alors que le second mariage de leur grand-père avait été pour eux une chose funeste; son résultat était le partage de la succession Auffray entre les deux lits. Ils avaient d'ailleurs entendu quelques récriminations de leur père, toujours un peu goguenard et aubergiste.

Les deux merciers examinèrent la lettre des Lorrain à travers ces souvenirs peu favorables à la cause de Pierrette. Se charger d'une orpheline, d'une fille qui, malgré tout, serait leur héritière au cas où ni l'un ni l'autre ne se marieraient, il y avait là matière à discussion. La question fut étudiée sous toutes ses faces. D'abord ils n'avaient jamais vu Pierrette, puis ce serait un ennui que d'avoir une jeune fille à garder; ils prendraient des obligations; il serait impossible de la renvoyer si elle ne leur convenait pas; enfin ne faudrait-il pas la marier? Et si Rogron trouvait chaussure à son pied parmi les héritières de Provins, ne valait-il pas mieux réserver toute leur fortune pour ses enfants? Selon Sylvie, une chaussure au pied de son frère était une fille, bête, riche et laide, qui se laisserait gouverner par elle. Les deux marchands se décidèrent à refuser. Sylvie se chargea de la réponse. Le courant des affaires fut assez considérable pour retarder cette lettre qui ne semblait pas urgente, et à laquelle la vieille fille ne pensa plus dès que leur première demoiselle consentit à traiter du fonds de *la Sœur de Famille*.

Sylvie Rogron et son frère partirent pour Provins quatre ans avant le jour où la venue de Brigaut allait jeter tant d'intérêt dans la vie de leur cousine; mais leurs œuvres en province exigent une explication aussi nécessaire que celle sur leur existence à

Paris : Provins ne devait pas être moins funeste à Pierrette que les antécédents commerciaux de ses cousins.

III

PATHOLOGIE DES MERCIERS RETIRÉS.

Quand le petit négociant venu de province à Paris, retourne de Paris en province, il y rapporte toujours quelques idées, puis il les fond dans les habitudes de la vie de province où il s'enfonce, et où ses velléités de rénovation s'abîment. De là ces petits changements lents, successifs, par lesquels Paris finit par égratigner la surface des villes départementales, et qui marquent essentiellement la transition de l'ex-boutiquier au provincial renforcé. Cette transition constitue une véritable maladie. Aucun détaillant ne passe impunément de son bavardage continuel au silence, et de son activité parisienne à l'immobilité provinciale. Quand ces braves gens ont gagné quelque fortune, ils en dépensent une certaine partie à leurs passions, longtemps couvées, et y déversent les dernières oscillations d'un mouvement qui ne saurait s'arrêter à volonté. Ceux qui n'ont pas caressé d'idée fixe, voyagent ou se jettent dans les occupations politiques de la municipalité ; ceux-ci vont à la chasse ou pêchent, tracassent leurs fermiers ou leurs locataires; ceux-là deviennent usuriers comme le père Rogron, ou actionnaires comme tant d'inconnus. Le thème du frère et de la sœur, vous le connaissez : ils avaient à satisfaire leur royale fantaisie de manier la truelle, à se construire leur charmante maison. Cette idée fixe valut à la place du bas Provins la façade que venait d'examiner Brigaut, les distributions intérieures de cette maison et son luxueux mobilier.

L'entrepreneur ne mit pas un clou sans consulter les Rogron et leur faire signer les dessins et les devis, sans leur expliquer longuement, en détail, la nature de l'objet en discussion, où il se fabriquait et ses différents prix. Quant aux choses extraordinaires, elles avaient été employées chez monsieur Tiphaine, ou chez madame Julliard la jeune, ou chez monsieur Garceland le maire. La similitude avec un des riches bourgeois de Provins finissait toujours le combat à l'avantage de l'entrepreneur.

— Du moment où monsieur Garceland a cela chez lui, mettez! disait mademoiselle Rogron. Cela doit être bien, il a bon goût.

— Sylvie, il nous propose des oves dans la corniche du corridor?

— Vous appelez cela des oves ?

— Oui, mademoiselle.

— Et pourquoi? quel singulier nom! je n'en ai jamais entendu parler.

— Mais vous en avez vu!

— Oui.

— Savez-vous le latin?

— Non.

— Eh bien, cela veut dire œuf, les oves sont des œufs.

— Comme vous êtes drôles, vous autres architectes! s'écriait Rogron. C'est sans doute pour cela que vous ne donnez pas vos coquilles!

— Peindrons-nous le corridor? disait l'entrepreneur.

— Ma foi non, s'écriait Sylvie, encore cinq cents francs !

— Oh ! le salon et l'escalier sont trop jolis pour ne pas décorer le corridor, disait l'entrepreneur. La petite madame Lesourd a fait peindre le sien l'année dernière.

— Cependant son mari, comme procureur du roi, peut ne pas rester à Provins.

— Oh! il sera quelque jour président du tribunal, disait l'entrepreneur.

— Eh bien! et que faites-vous alors de monsieur Tiphaine?

— Monsieur Tiphaine, il a une jolie femme, je ne suis pas embarrassé de lui : monsieur Tiphaine ira à Paris.

— Peignons-nous le corridor?

— Oui, les Lesourd verront du moins que nous les valons bien! disait Rogron.

La première année de l'établissement des Rogron à Provins fut entièrement occupée par ces délibérations, par le plaisir de voir travailler les ouvriers, par les étonnements et les enseignements de tout genre qui en résultaient, et par les tentatives que firent le frère et la sœur pour se lier avec les principales familles de Provins. Les Rogron n'avaient jamais été dans aucun monde, ils n'étaient pas sortis de leur boutique, ne connaissaient absolument personne à Paris, et avaient soif des plaisirs de la société.

A leur retour, les émigrés retrouvèrent monsieur et madame Julliard du *Ver chinois* avec leurs enfants et petits-enfants, la famille des Guépin ou mieux le clan des Guépin dont le petit-fils tenait encore *les Trois Quenouilles*, madame Guénée qui leur avait vendu *la Sœur de Famille*, et dont les trois filles étaient mariées à Provins. Ces trois grandes races, les Julliard, les Guépin et les Guénée s'étendaient dans la ville comme du chiendent

sur une pelouse. Le maire, monsieur Garceland, était gendre de monsieur Guépin. Le curé, monsieur l'abbé Péroux, était le propre frère de madame Julliard, qui était une Péroux. Le président du tribunal, monsieur Tiphaine, était le frère de madame Guénée, qui signe *née Tiphaine.*

La reine de la ville était la belle madame Tiphaine la jeune, la fille unique de madame Roguin la riche, femme d'un ancien notaire de Paris dont on ne parlait jamais. Délicate, jolie et spirituelle, mariée en province exprès par sa mère qui ne la voulait point près d'elle et l'avait tirée de son pensionnat quelques jours avant son mariage, Mélanie Roguin se considérait comme en exil à Provins et s'y conduisait admirablement bien. Richement dotée, elle avait encore de belles espérances. Quant à monsieur Tiphaine, son vieux père avait fait à sa fille aînée, madame Guénée, de tels avancements d'hoirie qu'une terre de huit mille livres de rente, située à cinq lieues de Provins, devait revenir au président. Ainsi les Tiphaine, mariés avec vingt mille livres de rente sans compter la place ni la maison du président, devaient un jour réunir vingt autres mille livres de rente. « Ils n'étaient pas malheureux, » disait-on. La grande, la seule affaire de la belle madame Tiphaine était de faire nommer M. Tiphaine député. Le député deviendrait juge à Paris, et du tribunal elle se promettait de le faire monter promptement à la cour royale. Aussi ménageait-elle tous les amours-propres, s'efforçait-elle de plaire, et, chose plus difficile ! elle y réussissait. Deux fois par semaine, elle recevait toute la bourgeoisie de Provins dans sa belle maison de la ville haute. Cette jeune femme de vingt-deux ans n'avait point encore fait un seul pas de clerc sur le terrain glissant où elle s'était placée. Elle satisfaisait tous les amours-propres, caressait les dadas de chacun : grave avec les gens graves, jeune fille avec les jeunes filles, essentiellement mère avec les mères, gaie avec les jeunes femmes et disposée à les servir, gracieuse pour tous, enfin une perle, un trésor, l'orgueil de Provins. Elle n'en avait pas dit encore un mot, mais tous les électeurs de Provins attendaient que leur cher président eût l'âge requis pour le nommer. Chacun d'eux, sûr de ses talents, en faisait son homme, son protecteur. Ah ! monsieur Tiphaine arriverait, il serait garde des sceaux, il s'occuperait de Provins ! Heureuse madame Tiphaine ! Voici par quels moyens elle était parvenue à régner sur la petite ville de Provins.

Madame Guénée, sœur de M. Tiphaine, après avoir marié sa première fille à monsieur Lesourd, procureur du roi, la seconde à monsieur Martener le médecin, la troisième à monsieur Auffray le notaire, avait épousé monsieur Galardon, le receveur des contributions. Mesdames Lesourd, Martener, Auffray et leur mère madame Galardon virent dans le président Tiphaine l'homme le plus riche et le plus capable de la famille. Le procureur du roi, neveu par alliance de monsieur Tiphaine, avait tout intérêt à pousser son oncle à Paris pour devenir président à Provins. Aussi ces quatre dames, madame Galardon adorait son frère, formèrent-elles une cour à madame Tiphaine, de laquelle elles prenaient les avis et les conseils en toute chose. Monsieur Julliard fils aîné, qui avait épousé la fille unique d'un riche fermier, l'adjoint au maire, se prit d'une belle passion, subite, secrète et désintéressée, pour l'ange descendu des cieux parisiens. La rusée Mélanie, incapable de s'embarrasser d'un Julliard, très-capable de le maintenir à l'état d'Amadis et d'exploiter sa sottise, lui donna le conseil d'entreprendre un journal dont elle fût l'Égérie. Or, depuis deux ans, Julliard, doublé de sa passion romantique, avait entrepris une feuille et une diligence publiques pour Provins. Le journal, appelé LA RUCHE, *journal de Provins,* contenait des articles littéraires, archéologiques et médicaux faits en famille. Les annonces de l'arrondissement payaient les frais. Les abonnés, au nombre de deux cents, étaient le bénéfice. Il y paraissait des stances mélancoliques, incompréhensibles en Brie et adressées A ELLE ! ! ! avec ces trois points. Ainsi le jeune ménage Julliard, qui chantait les mérites de madame Tiphaine, avait réuni le clan des Julliard à celui des Guénée. Dès lors le salon du président était naturellement devenu le premier de la ville. Le peu d'aristocratie qui se trouve à Provins forme un seul salon dans la ville haute, chez la vieille comtesse de Bréautey.

Pendant les six premiers mois de leur transplantation, favorisés par leurs anciennes relations avec les Julliard, les Guépin, les Guénée, et après s'être appuyés de leur parenté avec monsieur Auffray le notaire, arrière-petit-neveu de leur grand-père, les Rogron furent reçus d'abord par madame Julliard la mère et par madame Galardon, puis ils arrivèrent avec assez de difficultés dans le salon de la belle madame Tiphaine. Chacun voulut étudier les Rogron avant de les admettre. Il était difficile de ne pas accueillir des commerçants de la rue Saint-Denis, nés à Provins, revenant y manger leurs revenus. Néanmoins, le but de toute société sera toujours d'amalgamer des gens de fortune, d'éducation, de mœurs, de connaissances et de caractères semblables. Or, les Guépin, les Guénée et les Julliard étaient des personnes plus haut placées, plus anciens de bourgeoisie que les Rogron, fils d'un aubergiste usurier, qui avait eu quelques reproches à se faire jadis et sur sa conduite privée,

et relativement à la succession Auffray : le notaire Auffray, gendre de madame Galardon, née Tiphaine, savait à quoi s'en tenir; les affaires s'étaient arrangées chez son prédécesseur. Ces anciens négociants, revenus depuis douze ans, s'étaient mis au niveau de l'instruction, du savoir-vivre et des façons de cette société à laquelle madame Tiphaine imprimait un certain cachet, un certain vernis parisien. Tout y était homogène : on s'y comprenait, chacun savait s'y tenir et y parler de manière à être agréable à tous. On connaissait ses caractères.

Une fois reçus chez monsieur Garceland le maire, les Rogron se flattèrent d'être en peu de temps au mieux avec la meilleure société de la ville. Sylvie apprit alors à jouer le boston. Son frère, incapable de jouer à aucun jeu, tournait ses pouces et avalait ses phrases une fois qu'il avait parlé de sa maison, mais ses phrases étaient comme une médecine, elles paraissaient le tourmenter beaucoup, il se levait, il avait l'air de vouloir parler, il était intimidé, se rasseyait et avait de comiques convulsions dans les lèvres. Sylvie fut une très-mauvaise joueuse. Elle développa tout son caractère au jeu. Tracassière, geignant toujours quand elle perdait, d'une joie insolente quand elle gagnait, processive, taquine, elle impatienta ses adversaires, ses partenaires, et devint le fléau de la société. Dévorée d'une envie niaise et franche, Rogron et sa sœur eurent la prétention de jouer un rôle dans une ville sur laquelle douze familles étendaient un filet à mailles serrées, où tous les intérêts, tous les amours-propres formaient comme un parquet sur lequel des nouveaux venus devaient se bien tenir pour n'y rien heurter ou pour n'y pas glisser. En supposant que la restauration de leur maison coûtât trente mille francs, le frère et la sœur réunissaient dix mille livres de rentes; ils assommèrent donc cette société de leur luxe futur, ils laissèrent prendre la mesure de leur petitesse, de leur ignorance crasse, de leur sotte jalousie.

Le soir où ils furent présentés à la belle madame Tiphaine, qui déjà les avait observés chez madame Garceland, chez sa belle-sœur Galardon et chez madame Julliard la mère, la reine de la ville dit confidentiellement à Julliard fils, qui resta quelques instants après tout le monde en tête à tête avec elle et le président : — Vous êtes donc tous bien coiffés de ces Rogron?

— Moi, dit l'Amadis de Provins, ils ennuient ma mère, ils excèdent ma femme, et quand mademoiselle Sylvie a été mise en apprentissage, il y a trente ans, chez mon père, il ne pouvait déjà pas la supporter.

— Mais j'ai fort envie, dit la jolie présidente en mettant son petit pied sur la barre de son garde-cendre, de faire comprendre que mon salon n'est pas une auberge.

Julliard leva les yeux au plafond comme pour dire : — Mon Dieu! combien d'esprit, quelle finesse!

— Je veux que ma société soit choisie, et certes elle ne le serait pas si j'admettais des Rogron.

— Ils sont sans cœur, sans esprit, ni manières, dit le président. Quand, après avoir vendu du fil pendant vingt ans, comme l'a fait ma sœur, par exemple...

— Mon ami, votre sœur, dit en parenthèse madame Tiphaine, ne serait déplacée dans aucun salon.

— Si l'on a la bêtise de demeurer encore mercier, dit le président en continuant, si l'on ne se décrasse pas, si l'on prend les comtes de Champagne pour des mémoires de vin fourni, comme ils l'ont fait ce soir, on doit rester chez soi.

— Ils sont puants! dit Julliard. Il semble qu'il n'y ait qu'une maison dans Provins, ils veulent nous écraser tous! Après tout, à peine ont-ils de quoi vivre.

— S'il n'y avait que le frère, reprit madame Tiphaine, on le souffrirait, il n'est pas gênant. En lui donnant un casse-tête chinois, il resterait dans un coin bien tranquillement, il en aurait pour tout un hiver à trouver une combinaison; mais mademoiselle Sylvie, quelle voix d'hyène enrhumée! quelles pattes de homard! Ne dites rien de ceci, Julliard!

Quand Julliard fut parti, la petite femme dit à son mari : Mon ami, j'ai déjà bien assez des indigènes que je suis obligée de recevoir, ces deux de plus me feraient mourir, et, si tu le permets, nous nous en priverons.

— Tu es bien la maîtresse chez toi, dit le président; mais nous nous ferons des ennemis, les Rogron se jetteront dans l'opposition, qui jusqu'à présent n'a pas encore de consistance à Provins. Ce Rogron hante déjà le baron Gouraud et Vinet.

— Eh! dit en souriant Mélanie, ils te rendront alors service. Là où il n'y a pas d'ennemis il n'y a pas de triomphe : une conspiration libérale, une association illégale, une lutte quelconque te mettrait en évidence.

Le président regarda sa jeune femme avec une sorte d'admiration craintive.

Le lendemain, chacun se dit à l'oreille chez madame Garceland que les Rogron n'avaient pas réussi chez madame Tiphaine, dont le mot sur l'auberge eut un immense succès. Madame Tiphaine fut un mois à rendre sa visite à mademoiselle Sylvie, insolence très-remarquée en province.

Sylvie eut chez madame Tiphaine, avec la respectable madame Julliard la mère, une scène désagréa-

ble à propos d'une *misère* superbe que son ancienne patronne lui fit perdre méchamment et à dessein. Jamais Sylvie, qui aimait à jouer de mauvais tours aux autres, ne concevait qu'on ne lui laissât pas gagner ses *misères*. Madame Tiphaine donna l'exemple de composer les parties avant l'arrivée des Rogron, en sorte que Sylvie fut réduite à errer de table en table en regardant jouer les autres, qui la regardaient en dessous d'un air narquois. Chez madame Julliard la mère, on se mit à jouer le whist, jeu que ne savait pas Sylvie. La vieille fille finit par comprendre sa mise hors la loi, sans en comprendre les raisons ; elle se crut l'objet de la jalousie de tout ce monde.

Les Rogron ne furent bientôt plus priés chez personne; mais ils persistèrent à passer leurs soirées en ville. Les gens spirituels se moquèrent d'eux, sans fiel, doucement, en leur faisant dire de grosses balourdises sur les oves de leur maison, sur une certaine cave à liqueurs qui n'avait pas sa pareille à Provins. Cependant leur maison s'acheva. Naturellement ils donnèrent quelques somptueux dîners, autant pour rendre les politesses reçues que pour exhiber leur luxe. On vint seulement par curiosité. Le premier dîner fut offert aux principaux personnages, à monsieur et madame Tiphaine, chez lesquels les Rogron n'avaient cependant pas mangé une seule fois, à monsieur et madame Julliard père et fils, mère et belle-fille, monsieur Lesourd, monsieur le curé, monsieur et madame Galardon. Ce fut un de ces dîners de province où l'on tient table depuis cinq jusqu'à neuf heures. Madame Tiphaine importait à Provins les grandes façons de Paris, où les gens comme il faut quittent le salon après le café pris ; elle avait soirée chez elle, et voulut s'évader. Les Rogron suivirent le président et la présidente jusque dans la rue, et quand ils revinrent stupéfaits de n'avoir pu retenir monsieur le président et madame la présidente, les autres convives leur expliquèrent le bon goût de madame Tiphaine et l'imitèrent avec une célérité cruelle en province.

— Ils ne verront pas notre salon allumé ! dit Sylvie, et la lumière est son fard.

Les Rogron avaient voulu ménager une surprise à leurs hôtes : personne n'avait été admis à voir cette maison devenue célèbre. Aussi tous les habitués du salon de madame Tiphaine attendaient-ils avec impatience son arrêt sur les merveilles du palais Rogron.

— Hé bien ! lui dit la petite madame Martener, vous avez vu le Louvre, racontez-nous bien tout?

— Mais tout, ce sera comme le dîner, pas grand'-chose.

— Mais comment est-ce?

— Eh bien, cette porte bâtarde dont il a fallu nécessairement admirer les croisillons en fonte dorée que vous connaissez, dit madame Tiphaine, donne entrée sur un long corridor qui partage assez inégalement la maison, puisqu'à droite il n'y a qu'une fenêtre sur la rue, tandis qu'il s'en trouve deux à gauche. Du côté du jardin, ce couloir est terminé par la porte vitrée du perron qui descend sur une pelouse, pelouse ornée d'un socle où s'élève le plâtre de Spartacus peint en bronze. Derrière la cuisine, l'entrepreneur a ménagé sous la cage de l'escalier une petite chambre aux provisions dont on ne nous a pas fait grâce. Cet escalier entièrement peint en marbre portor consiste en une rampe évidée tournant sur elle-même comme celles qui, dans les cafés, mènent des rez-de-chaussée aux cabinets de l'entre-sol. Ce colifichet en bois de noyer, d'une légèreté dangereuse, à balustrade ornée de cuivres, nous a été donné pour une des sept nouvelles merveilles du monde. La porte des caves est dessous. De l'autre côté du couloir, sur la rue, se trouve la salle à manger qui communique par une porte à deux battants avec un salon d'égale dimension dont les fenêtres offrent la vue du jardin.

— Ainsi point d'antichambre? dit madame Auffray.

— L'antichambre est sans doute ce long couloir où l'on est entre deux airs, répondit madame Tiphaine. Nous avons eu la pensée éminemment nationale, libérale, constitutionnelle et patriotique de n'employer que des bois de France, reprit-elle. Ainsi dans la salle à manger, le parquet est en bois de noyer et façonné en point de Hongrie. Les buffets, la table et les chaises sont également en noyer. Aux fenêtres, des rideaux en calicot blanc encadrés de bandes rouges, rattachés par des embrasses rouges sur des patères exagérées, à rosaces découpées, dorées au mat et dont le champignon ressort sur un fond rougeâtre; ces rideaux vulgaires glissent sur des bâtons terminés par des palmettes extravagantes, où les fixent des griffes de lion en cuivre estampé disposées en haut de chaque pli. Au-dessus d'un des buffets, on voit un cadran de café suspendu par une espèce de serviette en bronze doré, une de ces idées qui plaisent singulièrement aux Rogron. Ils ont voulu me faire admirer cette trouvaille, je n'ai rien trouvé de mieux à leur dire que si jamais on a dû mettre une serviette autour d'un cadran, c'était bien dans une salle à manger. Il y a sur ce buffet deux grandes lampes, semblables à celles qui parent le comptoir des restaurants célèbres. Au-dessus de l'autre, se trouve un baromètre excessivement orné qui paraît devoir jouer un grand rôle dans leur existence; le Rogron le regarde comme il regarderait sa prétendue.

Entre les deux fenêtres, l'ordonnateur du logis a

placé un poêle en faïence blanche dans une niche horriblement riche. Sur les murs brille un magnifique papier rouge et or comme il s'en trouve dans ces mêmes restaurants, et que le Rogron y a sans doute choisi sur place. Le dîner nous a été servi dans un service de porcelaine blanc et or, avec son dessert bleu barbeau à fleurs vertes, mais on nous a ouvert un des buffets pour nous faire voir un autre service en terre de pipe pour tous les jours. En face de chaque buffet, une grande armoire contient le linge. Tout cela est verni, propre, neuf, plein de tons criards. J'admettrais encore cette salle à manger, elle a son caractère : quelque désagréable qu'il soit, il peint très-bien celui des maîtres de la maison, mais il n'y a pas moyen de tenir à cinq de ces gravures noires contre lesquelles le ministère de l'intérieur devrait présenter une loi, et qui représentent Poniatowski sautant dans l'Elster, la défense de la barrière de Clichy, Napoléon pointant lui-même un canon, et les deux Mazeppa, toutes encadrées dans des cadres dorés dont le vulgaire modèle convient à ces sujets, capables de faire prendre les succès en haine! Oh! combien j'aime mieux les pastels de madame Julliard qui représentent des fruits, ces excellents pastels faits sous Louis XV, et qui sont en harmonie avec cette bonne vieille salle à manger, à boiseries grises et un peu vermoulues, mais qui certes ont le caractère de la province et vont avec la grosse argenterie de famille, avec la porcelaine antique, et nos habitudes. La province est la province, elle est ridicule quand elle veut singer Paris. Vous me direz peut-être : Vous êtes orfévre, monsieur Josse; mais je préfère le vieux salon que voici de monsieur Tiphaine le père avec ses gros rideaux de lampas vert et blanc, avec sa cheminée Louis XV, ses trumeaux contournés, ses vieilles glaces à perles et ses vénérables tables à jouer, mes vases de vieux sèvres, en vieux bleu, montés en vieux cuivres, ma pendule à fleurs impossibles, mon lustre rococo, et mon meuble en tapisserie, que toutes les splendeurs de leur salon.

— Comment est-il? dit monsieur Martener, très-heureux de l'éloge que la belle Parisienne venait de faire si adroitement de la province.

— Quant au salon, il est d'un beau rouge, le rouge de mademoiselle Sylvie quand elle se fâche de perdre une *misère!*

— Le rouge-Sylvie, dit le président, dont le mot est resté dans le vocabulaire de Provins.

— Les rideaux des fenêtres, rouges! les meubles, rouges! la cheminée, marbre rouge portor! les candélabres et la pendule, marbre rouge portor montés en bronze d'un dessin commun, lourd : des culs-de-lampe romains soutenus par des branches à feuillages grecs. Du haut de la pendule, vous êtes regardés à la manière des Rogron, d'un air niais, par ce gros lion bon enfant, appelé lion d'ornement, et qui nuira pendant longtemps aux vrais lions. Ce lion roule sous une de ses pattes une grosse boule, un détail des mœurs du lion d'ornement, il passe sa vie à tenir une boule noire, absolument comme un député de la gauche : peut-être est-ce un mythe constitutionnel? Le cadran de cette pendule est bizarrement travaillé. La glace de la cheminée offre cet encadrement à pâtes appliquées d'un effet mesquin, vulgaire quoique nouveau. Mais le génie du tapissier éclate dans les plis rayonnants d'une étoffe rouge qui partent d'une patère mise au centre du devant de cheminée, un poëme romantique composé tout exprès pour les Rogron qui s'extasient en vous le montrant.

Au milieu du plafond pend un lustre soigneusement enveloppé dans un suaire de percaline verte et avec raison; il est du plus mauvais goût, le bronze d'un ton aigre a pour ornements des filets plats, détestables, en or bruni. Dessous, une table à thé, ronde, à marbre plus que jamais portor, offre un tableau moiré métallique où reluisent des tasses en porcelaine peinte, quelles peintures! et groupées autour d'un sucrier en cristal taillé si crânement que nos petites filles ouvriront de grands yeux en admirant et les cercles de cuivre doré qui le bordent, et ses côtes tailladées comme un pourpoint du moyen âge, et la pince à prendre le sucre de laquelle on ne se servira probablement jamais. Ce salon a pour tenture un papier rouge qui joue le velours, encadré par panneaux dans des baguettes de cuivre, agrafées aux quatre coins par des palmettes énormes. Chaque panneau est surorné d'une lithochromie encadrée dans des cadres surchargés de festons en pâte qui simulent nos belles sculptures en bois. Le meuble en casimir et en racine d'orme se compose classiquement de deux canapés, deux bergères, six fauteuils et six chaises. La console est embellie d'un vase en albâtre dit à la Médicis, mis sous verre, et de cette magnifique cave à liqueurs si célèbre. Nous avons été suffisamment prévenus *qu'il n'en existe pas une seconde à Provins!* Chaque embrasure de fenêtre, où sont drapés de magnifiques rideaux en soie rouge doublés de rideaux en tulle, contient une table à jouer. Le tapis est d'Aubusson. Les Rogron n'ont pas manqué de mettre la main sur ce fond rouge à rosaces fleuries, le plus vulgaire des dessins communs. Ce salon n'a pas l'air d'être habité, vous n'y voyez ni livres, ni gravures, ni ces menus objets qui meublent les tables, dit-elle en regardant sa table chargée d'objets à la mode, d'albums, des jolies choses qu'on lui donnait; il n'y a ni fleurs, ni ces riens qui se renouvellent. C'est froid et sec comme mademoiselle Sylvie; Buffon a raison, le

style est l'homme, et certes les salons ont un style!

La belle madame Tiphaine continua sa description épigrammatique. D'après cet échantillon, chacun se figurera facilement l'appartement que la sœur et le frère occupent au premier étage et qu'ils montrèrent à leurs hôtes. Mais personne ne saurait inventer les sottes recherches auxquelles le spirituel entrepreneur avait entraîné les Rogron : les moulures des portes, les volets intérieurs façonnés, les pâtes d'ornement dans les corniches, les jolies peintures, les mains en cuivre doré, les sonnettes, les intérieurs de cheminée à système fumivores, les inventions pour éviter l'humidité, les tableaux de marqueterie figurés par la peinture dans l'escalier, la vitrerie, la serrurerie superfines; enfin tous ces colifichets, qui renchérissent une construction et qui plaisent aux bourgeois, avaient été prodigués outre mesure.

Personne ne voulut aller aux soirées des Rogron dont les prétentions avortèrent d'abord. Les raisons de refus ne manquaient pas : tous les jours étaient acquis à madame Garceland, à madame Galardon, aux dames Julliard, à madame Tiphaine, au sous-préfet, etc. Pour se faire une société, les Rogron crurent qu'il leur suffirait de donner à dîner : ils eurent des jeunes gens assez moqueurs et les dîneurs qui se trouvent dans tous les pays du monde; mais les personnes graves cessèrent toutes de les voir. Effrayée par la perte sèche de quarante mille francs, engloutis sans profit dans la maison qu'elle appelait, Notre chère maison, Sylvie voulut regagner cette somme par des économies. Elle renonça donc promptement à des dîners qui coûtaient cinquante à soixante francs, sans les vins, et qui ne réalisaient point son espérance d'avoir une société, création aussi difficile en province qu'à Paris. Sylvie renvoya sa cuisinière, et prit une fille de campagne pour les gros ouvrages, elle fit sa cuisine elle-même *pour son plaisir*.

Quatorze mois après leur arrivée, le frère et la sœur étaient tombés dans une vie solitaire et sans occupation. Leur bannissement avait engendré dans le cœur de Sylvie une haine effroyable contre les Tiphaine, les Julliard, les Auffray, les Garceland, enfin la société de Provins qu'elle nommait *la clique* et avec laquelle ses rapports devinrent excessivement froids. Elle aurait bien voulu leur opposer une seconde société, mais la bourgeoisie inférieure était entièrement composée de petits commerçants, libres seulement les dimanches et les jours de fête, ou de gens tarés comme l'avocat Vinet et le médecin Néraud, de bonapartistes inadmissibles comme le colonel baron Gouraud, avec lesquels Rogron se lia très-inconsidérément et contre lesquels la haute bourgeoisie avait essayé vainement de le mettre en garde. Le frère et la sœur furent donc obligés de rester au coin de leur poêle, dans leur salle à manger, en se remémorant leurs affaires, les figures de leurs pratiques et autres choses aussi agréables. Le second hiver ne se termina pas sans que l'ennui pesât sur eux effroyablement. Ils avaient mille peines à employer le temps de leur journée. En allant se coucher le soir, ils disaient : — Encore une de passée! Ils traînassaient le matin en se levant, restaient au lit, s'habillaient lentement. Rogron se faisait lui-même la barbe tous les jours, il s'examinait la figure, il entretenait sa sœur des changements qu'il croyait y apercevoir; il avait des discussions avec la servante sur la température de son eau chaude; il allait au jardin, regardait si les fleurs avaient poussé; il s'aventurait jusqu'au bord de l'eau, où il avait fait construire un kiosque; il observait la menuiserie de sa maison : avait-elle joué, le tassement avait-il fendillé quelque tableau, les peintures se soutenaient-elles : il revenait parler de ses craintes sur une poule malade ou sur un endroit où l'humidité laissait subsister des taches, à sa sœur, qui faisait l'affairée en mettant le couvert, en tracassant la servante. Le baromètre était le meuble le plus utile à Rogron : il le consultait sans cesse, il le tapait familièrement comme un ami, puis il disait : « Il fait vilain! » Sa sœur lui répondait : « Bah! il fait le temps de la saison. » Si quelqu'un venait le voir, il vantait l'excellence de cet instrument. Le déjeuner mangeait encore un peu de temps! Avec quelle lenteur ces deux êtres mastiquaient chaque bouchée. Aussi leur digestion était-elle parfaite, ils n'avaient pas à craindre de cancer à l'estomac! Ils gagnaient midi par la lecture du journal du département et du *Constitutionnel*, dont les abonnements étaient supportés par tiers avec l'avocat Vinet et le colonel Gouraud. Rogron allait porter lui-même les journaux au colonel, qui logeait sur la place dans la maison de monsieur Martener, et dont les longs récits lui faisaient un plaisir énorme. Aussi Rogron se demandait-il en quoi le colonel était dangereux. Il eut la sottise de lui parler de l'ostracisme prononcé contre lui, de lui rapporter les dires de la clique. Dieu sait comme le colonel, aussi redoutable au pistolet qu'à l'épée et qui ne craignait personne, arrangea la Tiphaine et son Julliard, et les ministériels de la haute ville, gens vendus à l'étranger, capables de tout pour avoir des places, lisant aux élections les noms à leur fantaisie sur les bulletins, etc. Vers deux heures, Rogron entreprenait une petite promenade. Il était bien heureux quand un boutiquier sur le pas de sa porte l'arrêtait en lui disant : — Comment va, père Rogron? Il causait et demandait les nouvelles de la ville, il écoutait et

colportait les commérages, les petits bruits de Provins. Il montait jusqu'à la haute ville, allait dans les chemins creux selon le temps, il rencontrait quelquefois des vieillards en promenade comme lui. Ces rencontres étaient d'heureux événements. Il se trouvait à Provins des gens désabusés de la vie parisienne, des savants modestes vivant avec leurs livres. Jugez l'attitude de Rogron en écoutant un juge suppléant nommé Desfondrilles, plus archéologue que magistrat, disant à l'homme instruit, le vieux monsieur Martener, le père, en lui montrant la vallée :

— Dites-moi pourquoi les oisifs de l'Europe vont à Spa plutôt qu'à Provins, quand les eaux de Provins ont une supériorité reconnue par la médecine française, une action, une martialité dignes des propriétés médicales de nos roses?

— Que voulez-vous! répliquait l'homme instruit; c'est un de ces caprices du caprice, inexplicables comme lui. Le vin de Bordeaux était inconnu il y a cent ans; le maréchal de Richelieu, l'une des plus grandes figures du dernier siècle, l'Alcibiade français, est nommé gouverneur de la Guienne : il avait la poitrine délabrée et l'univers sait pourquoi: le vin du pays le restaure, le rétablit; Bordeaux acquiert alors cent millions de rente, le maréchal recule le territoire de Bordeaux jusqu'à Angoulême, jusqu'à Cahors, enfin à quarante lieues à la ronde, qui sait où s'arrêtent les vignobles de Bordeaux! Et le maréchal n'a pas une statue équestre à Bordeaux!

— Ah! s'il arrive un événement de ce genre à Provins dans un siècle ou dans un autre, on y verra, soit sur la petite place de la basse ville, soit au château dans la ville haute, quelque bas-relief en marbre blanc, représentant la tête de monsieur Opoix, le restaurateur des eaux minérales de Provins!

— Mon cher monsieur, peut-être la réhabilitation de Provins est-elle impossible. Cette ville a fait faillite, elle a jadis été une capitale qui luttait victorieusement avec Paris au douzième siècle, quand les comtes de Champagne y avaient leur cour, comme le roi René tenait la sienne en Provence. En ce temps, la civilisation, la joie, la poésie, l'élégance, les femmes, enfin, toutes les splendeurs sociales n'étaient pas exclusivement à Paris. Les villes se relèvent aussi difficilement que les maisons de commerce de leur ruine : il ne nous reste de Provins que le parfum de notre gloire historique, celui de nos roses et une sous-préfecture. Que serait la France si elle avait conservé toutes ses capitales féodales? Les sous-préfets peuvent-ils remplacer la race poétique, galante et guerrière des Thibault, qui avaient fait de Provins ce que Ferrare était en Italie, ce que fut Weimar en Allemagne et ce que voudrait être aujourd'hui Munich.

Rogron apprenait toujours ainsi quelque chose sur le vieux Provins, sur les alliances des familles, ou quelques nouvelles politiques qu'il renarrait à sa sœur. Aussi disait-il cent fois dans sa promenade et souvent plusieurs fois à la même personne : — Eh bien, que dit-on? — Eh bien, qu'y a-t-il de neuf? Il revenait à sa maison, il se jetait sur un canapé du salon en homme harassé de fatigue, mais éreinté seulement de son propre poids. Il arrivait à l'heure du dîner en allant vingt fois du salon à la cuisine, examinant l'heure, ouvrant et fermant les portes. Tant que le frère et la sœur eurent des soirées en ville, ils atteignirent à leur coucher, mais quand ils furent réduits à leur intérieur, la soirée fut un désert à traverser. Quelquefois les personnes qui revenaient chez elles sur la petite place après avoir passé la soirée en ville entendaient des cris chez les Rogron comme si le frère assassinait la sœur : on reconnut les horribles bâillements d'un mercier aux abois. Ces deux mécaniques n'avaient rien entre leurs rouages rouillés, elles criaient.

Le frère parla de se marier, mais en désespoir de cause, il était vieilli, fatigué, une femme l'effrayait. Sylvie comprit la nécessité d'avoir un tiers au logis. Elle se souvint de leur pauvre cousine, de laquelle personne ne leur avait demandé de nouvelles. On croyait la petite madame Lorrain et sa fille également mortes. Sylvie Rogron ne perdait rien, elle était bien trop vieille fille pour égarer quoi que ce soit! Elle eut l'air d'avoir retrouvé la lettre des Lorrain afin de parler tout naturellement de Pierrette à son frère, qui fut presque heureux de la perspective d'avoir une petite fille au logis. Sylvie écrivit moitié commercialement, moitié affectueusement aux vieux Lorrain, en rejetant le retard de sa réponse sur la liquidation des affaires, sur sa transplantation à Provins et sur son établissement. Elle parut désireuse de prendre sa cousine avec elle, en donnant à entendre que Pierrette devait un jour avoir un héritage de douze mille livres de rente, si son frère ne se mariait pas.

Il faudrait avoir été, comme Nabuchodonosor, quelque peu bête sauvage et enfermé dans une cage du Jardin des Plantes sans autre proie que la viande de boucherie apportée par le gardien, ou négociant retiré sans commis à tracasser, pour savoir avec quelle impatience le frère et la sœur attendirent leur cousine Lorrain. Aussi, trois jours après que la lettre fut partie, le frère et la sœur se demandaient-ils déjà quand leur cousine arriverait. Sylvie aperçut dans sa prétendue bienfaisance envers sa cousine pauvre un moyen de faire revenir la société de Provins sur son compte; elle alla chez ma-

dame Tiphaine, qui les avait frappés de sa réprobation et qui voulait créer à Provins une première société, comme à Genève, y tambouriner l'arrivée de leur cousine Pierrette, la fille du colonel Lorrain, en déplorant ses malheurs et se posant comme des gens heureux d'avoir une belle et jeune héritière à offrir au monde.

— Vous l'avez découverte bien tard! répondit ironiquement madame Tiphaine, qui trônait sur un sofa au coin de son feu.

Madame Garceland rappela par quelques mots dits à voix basse, pendant une donne, l'histoire de la succession du vieil Auffray. Le notaire expliqua les iniquités du vieil usurier Rogron.

— Où est-elle, cette pauvre petite? leur demanda poliment le président Tiphaine.

— En Bretagne, dit Rogron.

— Mais la Bretagne est grande, fit observer monsieur Lesourd, le procureur du roi.

— Son grand-père et sa grand'mère Lorrain nous ont écrit... Quand donc, ma bonne?

Sylvie, occupée à demander à madame Garceland où elle avait acheté l'étoffe de sa robe, ne prévit pas l'effet de sa réponse et dit : — Avant la vente de notre fonds.

— Et vous avez répondu il y a trois jours, mademoiselle! s'écria le notaire.

Sylvie devint rouge comme les charbons les plus ardents du feu.

— Nous avons écrit à l'établissement Sainte-Anne, reprit Rogron.

— Mais c'est une espèce d'hospice pour les vieillards, dit un juge qui avait été substitut du procureur du roi à Nantes; elle ne peut pas être là, car on n'y reçoit que des gens qui ont passé soixante ans.

— Elle y est avec sa grand'mère Lorrain, dit Rogron.

— Mais elle avait une petite fortune : les huit mille francs que votre père... non, je veux dire votre grand-père, lui avait laissés, dit le notaire, qui fit exprès de se tromper.

— Ah! s'écria d'un air bête Rogron sans comprendre l'épigramme talleyranesque.

— Vous ne connaissez donc ni la fortune ni la situation de votre cousine germaine? demanda le président.

— Si monsieur l'avait connue, il ne la laisserait pas dans une maison qui n'est qu'un hôpital honnête, dit sévèrement le juge. Je me souviens maintenant d'avoir vu vendre à Nantes, par expropriation, une maison appartenant à monsieur et madame Lorrain, et mademoiselle Lorrain a perdu sa créance.

Le notaire parla du colonel Lorrain, qui, s'il vivait, serait bien étonné de savoir sa fille dans un établissement comme celui de Sainte-Anne. Les Rogron firent alors leur retraite en se disant que le monde était bien méchant. Sylvie avait compris le peu de succès que sa nouvelle obtenait dans la haute société de Provins : elle y était coulée.

A compter de ce jour, les Rogron ne cachèrent plus leur haine contre les grandes familles bourgeoises de Provins et leurs adhérents, que Sylvie appelait *la clique*. Le frère dit alors à la sœur toutes les chansons libérales que le colonel Gouraud et l'avocat Vinet lui avaient serinées sur les Tiphaine, les Guénée, les Garceland, les Guépin et les Julliard.

— Dis donc, Sylvie, mais je ne vois pas pourquoi madame Tiphaine renie le commerce de la rue Saint-Denis : le plus beau de son nez en est fait. Madame Roguin la mère est parente aux Guillaume du *Chat qui pelote*, et qui ont cédé leur fonds à Joseph Lebas, leur gendre. Et puis son père est ce Roguin qui a manqué en 1819 et ruiné les Birotteau, les parfumeurs. Ainsi la fortune de madame Tiphaine est du bien volé, car qu'est-ce qu'une femme de notaire qui tire son épingle du jeu et qui laisse son mari faire une banqueroute frauduleuse? C'est propre! Et puis elle a marié sa fille à Provins, rapport à ses relations avec le banquier du Tillet. Et ces gens-là... mais, mais... Enfin voilà le monde.

Le jour où Denis Rogron et sa sœur Sylvie se mirent à déblatérer contre la clique, ils devinrent alors sans le savoir des personnages, ils furent en voie d'avoir une société, leur salon allait devenir le théâtre d'intérêts qui cherchaient un centre. Ici l'ex-mercier prit des proportions historiques et politiques. Il donna, toujours sans le savoir, de l'unité aux éléments jusqu'alors flottants du parti libéral à Provins. Voici comment :

Les débuts des Rogron étaient curieusement observés par le colonel Gouraud et par l'avocat Vinet, que leur isolement et leurs mœurs avaient rapprochés. Ces deux hommes professaient le même patriotisme par les mêmes raisons : ils voulaient devenir des personnages. Mais s'ils étaient disposés à se faire chefs, ils manquaient de soldats. Les libéraux de Provins se composaient d'un vieux soldat devenu limonadier, d'un aubergiste, de monsieur Cournant, notaire, compétiteur de monsieur Auffray, du médecin Néraud, l'antagoniste de monsieur Martener, de quelques gens indépendants, de fermiers épars dans l'arrondissement et des acquéreurs de biens nationaux. Ces deux hommes excessivement fins, heureux d'attirer à eux un imbécile dont la fortune pouvait aider leurs manœuvres, qui souscrirait à leurs souscriptions, qui, dans certains

cas, attacherait le grelot et dont la maison servirait d'hôtel de ville au parti, profitèrent de l'inimitié des Rogron contre les aristocrates de la ville. Le colonel, l'avocat et Rogron avaient un léger lien dans leur abonnement commun au *Constitutionnel*, il ne devait pas être difficile au colonel Gouraud de faire un libéral de l'ex-mercier, quoique Rogron sût si peu de chose en politique qu'il ne connaissait pas les exploits du sergent Mercier : il le prenait pour un confrère. La prochaine arrivée de Pierrette hâta de faire éclore les pensées cupides inspirées par l'ignorance et la sottise des deux célibataires.

En voyant toute chance d'établissement perdue pour Sylvie dans la société Tiphaine, le colonel eut une arrière-pensée. Les vieux militaires ont contemplé tant d'horreurs dans tant de pays, tant de cadavres nus grimaçant sur tant de champs de bataille, qu'ils ne s'effrayent plus d'aucune physionomie, et il coucha en joue la fortune de la vieille fille. Ce colonel, gros homme court, portait d'énormes boucles à ses oreilles, cependant déjà garnies d'une énorme touffe de poils. Ses favoris épars et grisonnants s'appelaient en 1799 des nageoires. Sa bonne grosse figure rougeaude était un peu tannée comme celles de tous les échappés de la Bérésina. Son gros ventre pointu décrivait en dessous cet angle droit qui caractérise le vieil officier de cavalerie : Gouraud avait commandé le deuxième hussards. Ses moustaches grises cachaient une énorme bouche *blagueuse*, s'il est permis d'employer ce mot soldatesque, le seul qui puisse peindre ce gouffre : il n'avait pas mangé, mais dévoré ! Un coup de sabre avait tronqué son nez, et sa parole y gagnait d'être devenue sourde et profondément nasillarde comme celle attribuée aux capucins. Ses petites mains, courtes et larges, étaient bien celles dont les femmes vous disent : — Vous avez les mains d'un fameux mauvais sujet. Ses jambes paraissaient grêles sous son torse. Dans ce gros corps agile, il y avait un esprit délié, la plus complète expérience des choses de la vie, cachée sous l'insouciance apparente des militaires, et un mépris entier des conventions sociales. Le colonel Gouraud avait la croix d'officier de la Légion d'honneur et douze cents francs de retraite pour toute fortune.

L'avocat, long et maigre, avait ses opinions libérales pour tout talent, et pour toute fortune les produits assez minces de son cabinet. A Provins, les avoués plaident eux-mêmes leurs causes. A raison de ses opinions, le tribunal écoutait, d'ailleurs, peu favorablement maître Vinet. Aussi les fermiers les plus libéraux, en cas de procès, prenaient-ils préférablement à l'avocat Vinet un avoué qui avait la confiance du tribunal. Cet homme avait suborné, disait-on, aux environs de Coulommiers une fille riche et forcé les parents de la lui donner. Sa femme, alliée aux Chargebœuf, vieille famille noble de la Brie et dont le nom venait de l'exploit d'un écuyer à l'expédition de saint Louis en Égypte, avait encouru la disgrâce de ses père et mère, qui s'arrangeaient, au su de Vinet, de manière à laisser toute leur fortune à leur fils aîné, sans doute à la charge d'en remettre une partie aux enfants de sa sœur. Ainsi, sa première tentative ambitieuse avait manqué. Bientôt poursuivi par la misère et honteux de ne pouvoir donner à sa femme des dehors convenables, il avait fait de vains efforts pour entrer dans la carrière du ministère public ; les gens riches de la famille Chargebœuf refusèrent de l'appuyer ; ils étaient moraux, leur prétendu parent s'appelait Vinet, il fut éconduit de branche en branche. Quand il se servit de sa femme, elle ne trouva d'intérêt que chez une Chargebœuf pauvre, veuve et chargée d'une fille qui toutes deux vivaient à Coulommiers.

Aussi Vinet se souvint-il un jour de l'accueil fait par ces Chargebœuf à sa femme. Repoussé par le monde entier, plein de haine contre les Chargebœuf, contre la famille de sa femme, contre le gouvernement, qui lui refusait une place, contre la société de Provins, qui ne voulait pas le recevoir, Vinet accepta sa misère : il prit dans son fiel un point de résistance, il devint libéral en devinant que sa fortune était liée au triomphe de l'opposition. Il végéta dans une mauvaise petite maison de la ville haute, d'où sa femme sortait peu. Cette jeune fille promise à de meilleures destinées était absolument seule dans son ménage avec un enfant. Il est des misères noblement acceptées et gaiement supportées, mais Vinet, rongé d'ambition, se sentant en faute envers une jeune fille séduite, cachait une sombre rage. Sa conscience s'élargit et admit tous les moyens pour parvenir. Sa jeune figure s'altéra. Quelques personnes étaient parfois effrayées au tribunal en voyant sa figure vipérine à tête plate, à bouche fendue, ses yeux éclatants à travers des lunettes, en entendant sa petite voix aigre, persistante, qui attaquait les nerfs. Son teint brouillé, plein de teintes maladives, jaunes et vertes par place, annonçait son ambition rentrée, ses mécomptes et ses misères. Il savait ergoter, parler, il ne manquait ni de trait ni d'images, il était instruit, retors. Accoutumé par son désir de parvenir à tout concevoir, il pouvait devenir un homme politique. Un homme qui ne recule devant rien, pourvu que tout soit légal, est bien fort : la force de Vinet venait de là. Ce futur athlète des débats parlementaires, un de ceux qui devaient proclamer la royauté de la maison d'Orléans, eut une horrible influence sur le sort de Pierrette. Pour le moment,

il voulait se procurer une arme en fondant un journal à Provins. Apres avoir étudié de loin, le colonel aidant, les deux célibataires, il comptait sur Rogron. Cette fois il comptait avec son hôte, et sa misère devait cesser, après sept années douloureuses, où plus d'un jour sans pain avait crié chez lui.

Le jour où Gouraud annonça sur la petite place à Vinet que les Rogron rompaient avec l'aristocratie bourgeoise et ministérielle de la ville haute, l'avocat lui pressa le flanc d'un coup de coude significatif.

— Une femme ou une autre, belle ou laide, vous est bien indifférente, dit-il, vous devriez épouser mademoiselle Rogron, et nous pourrions alors organiser quelque chose ici...

— J'y pensais, mais ils font venir la fille du pauvre colonel Lorrain, leur héritière, dit le colonel.

— Vous vous ferez donner leur fortune par testament. Ah ! vous auriez une maison bien montée.

— D'ailleurs, cette petite, eh bien, nous la verrons, dit le colonel d'un air goguenard et profondément scélérat qui montrait à un homme de la trempe de Vinet combien une petite fille était peu de chose aux yeux de ce soudard.

IV

DÉBUTS DE PIERRETTE.

Depuis l'entrée de ses parents dans l'espèce d'hospice où ils achevaient sombrement leur vie, Pierrette, jeune et fière, souffrait si horriblement d'y vivre par charité, qu'elle fut heureuse de se savoir des parents riches. En apprenant son départ, Brigaut, le fils du major, son camarade d'enfance, devenu alors garçon menuisier à Nantes, vint lui offrir la somme nécessaire pour faire le voyage en voiture, soixante francs, tout le trésor de ses pourboires d'apprenti péniblement amassés, accepté par Pierrette avec la sublime indifférence des amitiés vraies, et qui révèle que, dans un cas semblable, elle se fût offensée d'un remerciment. Brigaut était accouru tous les dimanches à Sainte-Anne, y jouer avec Pierrette et la consoler. Le vigoureux apprenti avait déjà fait le délicieux apprentissage de la protection entière et dévouée due à l'objet involontairement choisi de nos affections. Déjà plus d'une fois, Pierrette et lui, le dimanche, assis dans un coin du jardin, avaient brodé sur le voile de l'avenir leurs projets enfantins; l'apprenti menuisier, à cheval sur son rabot, courait le monde, y faisait fortune pour Pierrette qui l'attendait.

Vers le mois d'octobre de l'année 1824, époque à laquelle s'achevait sa onzième année, Pierrette fut donc confiée par les deux vieillards et par le jeune ouvrier, tous horriblement mélancoliques, au conducteur de la diligence de Nantes à Paris, avec prière de la mettre à Paris dans la diligence de Provins et de bien veiller sur elle. Pauvre Brigaut, il courut comme un chien en suivant la diligence et regardant sa chère Pierrette, tant qu'il le put! Malgré les signes de la petite Bretonne, il courut pendant une lieue en dehors de la ville, et quand il fut épuisé, ses yeux jetèrent un dernier regard mouillé de larmes à Pierrette qui pleura quand elle ne le vit plus. Elle mit la tête à la portière et le retrouva planté sur ses deux jambes, regardant fuir la lourde voiture.

Les Lorrain et Brigaut ignoraient si bien la vie, que Pierrette n'avait plus un sou en arrivant à Paris. Le conducteur, à qui l'enfant parlait de ses parents riches, paya pour elle la dépense de l'hôtel à Paris, se fit rembourser par le conducteur de la voiture de Reims en le chargeant de remettre Pierrette à Provins et d'y suivre le remboursement, absolument comme pour une caisse de roulage.

Quatre jours après son départ de Nantes, vers neuf heures, un lundi, un bon gros vieux conducteur des Messageries royales prit Pierrette par la main, et pendant qu'on déchargeait, dans la grande rue, les articles et les voyageurs destinés au bureau de Provins, il la mena sans autre bagage que deux robes, deux paires de bas et deux chemises, chez mademoiselle Rogron, dont la maison lui fut indiquée par le directeur du bureau.

— Bonjour, mademoiselle et la compagnie, dit le conducteur, je vous amène une cousine à vous, que voici : elle est, ma foi, bien gentille. Vous avez quarante-sept francs à me donner, quoique votre petite n'en ait pas lourd avec elle. Signez ma feuille.

Mademoiselle Sylvie et son frère se livrèrent à leur joie et à leur étonnement.

— Pardon, dit le conducteur, ma voiture attend, signez ma feuille, donnez-moi quarante-sept francs soixante centimes... et ce que vous voudrez pour le conducteur de Nantes et pour moi qui avons eu soin de la petite comme de notre propre enfant : nous avons avancé son coucher, sa nourriture, sa place de Provins et quelques petites choses.

— Quarante-sept francs douze sous, dit Sylvie.

— N'allez-vous pas marchander? s'écria le conducteur.

— Mais la facture? dit Rogron.

— La facture? voyez la feuille.

— Quand tu feras tes narrés, paye donc, dit Sylvie à son frère, tu vois bien qu'il n'y a qu'à payer.

Rogron alla chercher quarante-sept francs douze sous.

— Et nous n'avons rien pour nous, mon camarade et moi? dit le conducteur.

Sylvie tira quarante sous des profondeurs de son vieux sac en velours, où foisonnaient ses clefs.

— Merci! gardez, dit le conducteur. Nous aimons mieux avoir eu soin de la petite pour elle-même.

Il prit sa feuille et sortit en disant à la grosse servante : — En voilà une baraque! Il y a pourtant des crocodiles comme ça autre part qu'en Égypte!

— Ces gens-là sont bien grossiers! dit Sylvie, qui entendit le propos.

— Dam'! s'ils ont eu soin de la petite, répondit Adèle en mettant ses poings sur ses hanches.

— Nous ne sommes pas destinés à vivre avec lui, dit Rogron.

— Où que vous la coucherez? dit la servante.

Telle fut l'arrivée et la réception de Pierrette Lorrain chez son cousin et sa cousine qui la regardaient d'un air hébété, chez lesquels elle fut jetée comme un paquet, sans aucune transition entre la déplorable chambre où elle vivait à Sainte-Anne auprès de ses grands parents et la salle à manger de ses cousins qui lui parut être celle d'un palais. Elle y était interdite et honteuse. Pour tout autre que pour ces ex-merciers, la petite Bretonne eût été adorable dans sa jupe de bure bleue grossière, son tablier de percaline rose, ses gros souliers, ses bas bleus, son fichu blanc, les mains rouges enveloppées de mitaines en tricot de laine rouge bordées de blanc que le conducteur lui avait achetées. Vraiment! son petit bonnet breton qu'on lui avait blanchi à Paris, il s'était fripé dans le trajet de Nantes, faisait comme une auréole à son gai visage. Ce bonnet national, en fine batiste, garnie d'une dentelle roide et plissée par grands tuyaux aplatis, mériterait une description, tant il est coquet et simple. La lumière tamisée par la toile et la dentelle produit une pénombre, un demi-jour doux sur le teint, il lui donne cette grâce virginale que cherchent les peintres sur leurs palettes et que Léopold Robert a dû trouver pour la figure raphaélique de la femme qui tient son enfant dans le tableau des Moissonneurs. Sous ce cadre festonné de lumière, brillait une figure blanche et rose, naïve, animée par la santé la plus vigoureuse. La chaleur de la salle y amena le sang qui borda de feu les deux mignonnes oreilles, les lèvres, le bout du nez si fin, et qui, par opposition, fit paraître le teint vivace plus blanc encore.

— Eh bien, tu ne nous dis rien? dit Sylvie, je suis ta cousine Rogron et voilà ton cousin.

— Veux-tu manger? lui demanda Rogron.

— Quand es-tu partie de Nantes? demanda Sylvie.

— Elle est muette. dit Rogron.

— Pauvre petite, elle n'est guère nippée! s'écria la grosse Adèle qui avait ouvert le paquet fait avec un mouchoir au vieux Lorrain.

— Embrasse donc ton cousin, dit Sylvie.

Pierrette embrassa Rogron.

— Embrasse donc ta cousine, dit Rogron.

Pierrette embrassa Sylvie.

— Elle est ahurie par le voyage, cette petite; elle a peut-être besoin de dormir, dit Adèle.

Pierrette éprouva soudain pour ses deux parents une invincible répulsion, sentiment que personne encore ne lui avait inspiré. Sylvie et sa servante allèrent coucher la petite Bretonne dans celle des chambres au second étage où Brigaut avait vu le rideau de calicot blanc. Il s'y trouvait un lit de pensionnaire à flèche peinte en bleu, d'où pendait un rideau en calicot, une commode en noyer sans dessus de marbre, une petite table en noyer, un miroir, une vulgaire table de nuit sans porte et trois méchantes chaises. Les murs, mansardés sur le devant, étaient tendus d'un mauvais papier bleu semé de fleurs noires. Le carreau, mis en couleur et frotté, glaçait les pieds. Il n'y avait pas d'autre tapis qu'une maigre descente de lit en lisières. La cheminée, en marbre commun, était ornée d'une glace, de deux chandeliers en cuivre doré, d'une vulgaire coupe d'albâtre où buvaient deux pigeons pour figurer les anses, et que Sylvie avait à Paris dans sa chambre.

— Seras-tu bien là, ma petite? lui dit sa cousine.

— Oh! c'est bien beau, répondit l'enfant de sa voix argentine.

— Elle n'est pas difficile, dit la grosse Briarde en murmurant. Ne faut-il pas lui bassiner son lit? demanda-t-elle.

— Oui, dit Sylvie, les draps peuvent être humides.

Adèle apporta l'un de ses serre-tête en apportant la bassinoire, et Pierrette, qui jusqu'alors avait couché dans des draps de grosse toile bretonne, fut surprise de la finesse et de la douceur des draps de coton.

Quand elle fut installée et couchée, Adèle, en descendant, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Son butin ne vaut pas trois francs, mademoiselle.

Depuis l'adoption de son système économique, Sylvie faisait rester dans la salle à manger sa servante, afin qu'il n'y eût qu'une lumière et qu'un

seul feu. Mais, quand le colonel Gouraud et Vinet venaient, Adèle se retirait dans sa cuisine. L'arrivée de Pierrette anima le reste de la soirée.

— Il faudra dès demain lui faire faire un trousseau, dit Sylvie, elle n'a rien de rien.

— Elle n'a que les gros souliers qu'elle a aux pieds ; ils pèsent une livre, dit Adèle.

— Dans ce pays-là c'est comme ça, dit Rogron.

— Comme elle regardait sa chambre, qui n'est pas déjà si belle pour être celle d'une cousine à vous, mademoiselle !

— C'est bon, taisez-vous, dit Sylvie, vous voyez bien qu'elle en est enchantée.

— Mon Dieu, quelles chemises ! ça doit lui gratter la peau ; mais rien de ça ne peut servir, dit Adèle en dépliant le paquet de Pierrette.

Maître, maîtresse et servante furent occupés jusqu'à dix heures à décider en quelle percale et de quel prix les chemises, combien de paires de bas, en quelle étoffe et quel nombre les jupons de dessous, à supputer le prix d'une garde-robe pour Pierrette.

— Tu n'en seras pas quitte à moins de six cents francs, dit à sa sœur Rogron, qui retenait les prix de chaque chose et les additionnait de mémoire par suite de sa vieille habitude.

— Six cents francs ! s'écria Sylvie.

— Oui, six cents francs ! calcule.

Le frère et la sœur recommencèrent et trouvèrent six cents francs sans les façons.

— Six cents francs d'un seul coup de filet ! dit Sylvie en se couchant sur l'idée assez ingénieusement exprimée par cette expression proverbiale.

Pierrette était un de ces enfants de l'amour, que l'amour a doués de sa tendresse, de sa vivacité, de sa gaieté, de sa noblesse, de son dévouement ; rien n'avait encore altéré ni froissé son cœur d'une délicatesse presque sauvage, l'accueil de ses deux parents le comprima douloureusement. Si la Bretagne avait été pleine de misère pour elle, elle était pleine d'affection. Si les vieux Lorrain furent les commerçants les plus inhabiles, ils étaient les gens les plus aimants, les plus francs, les plus caressants du monde, comme tous les gens sans calcul. A Pen-Hoël, leur petite-fille n'avait pas eu d'autre éducation que celle de la nature : elle allait à sa guise en bateau sur les étangs, elle courait par le bourg et par la campagne, en compagnie de Jacques Brigaut son camarade, absolument comme Paul et Virginie, fêtés, caressés tous deux par tout le monde ; libres comme l'air, courant après les mille joies de l'enfance. En été, ils allaient voir pêcher, ils prenaient des insectes, cueillaient des bouquets et jardinaient. En hiver, ils faisaient des glissoires, ils fabriquaient de joyeux palais, des bons hommes ou des boules de neige avec lesquelles ils se battaient. Ils étaient toujours les bienvenus et recueillaient partout des sourires. Quand vint le temps d'apprendre, les désastres arrivèrent. Sans ressources après la mort de son père, Jacques fut mis par ses parents en apprentissage chez un menuisier, nourri par charité, comme plus tard Pierrette le fut à Sainte-Anne. Dans cet hospice particulier, la gentille Pierrette avait encore été choyée, caressée et protégée par tout le monde. Cette petite, accoutumée à tant d'affection, ne retrouvait pas chez ces parents tant désirés, chez ces parents si riches, cet air, cette parole, ces regards, ces façons que tout le monde, même les étrangers et les conducteurs de diligence avaient eus pour elle. Aussi, son étonnement, déjà grand, fut-il compliqué par le changement de l'atmosphère morale où elle entrait. Le cœur a subitement froid ou chaud comme le corps. Sans savoir pourquoi, la pauvre enfant eut envie de pleurer : elle était fatiguée, elle dormit.

Habituée à se lever de bonne heure comme tous les enfants élevés à la campagne, Pierrette s'éveilla le lendemain deux heures avant la cuisinière. Elle s'habilla, piétina dans sa chambre au-dessus de sa cousine, regarda la petite place, essaya de descendre, fut stupéfaite de la beauté de l'escalier, elle l'examina dans ses détails, les patères, les cuivres, les ornements, les peintures, etc. Puis elle descendit, elle ne put ouvrir la porte du jardin, remonta, redescendit quand Adèle fut éveillée, et sauta dans le jardin ; elle en prit possession, elle courut jusqu'à la rivière, s'ébahit du kiosque, entra dans le kiosque, elle eut à voir et à s'étonner de ce qu'elle voyait jusqu'au lever de sa cousine Sylvie.

Pendant le déjeuner, sa cousine lui dit : — C'est donc toi, mon petit chou, qui trottais dès le jour dans l'escalier, et qui faisais ce tapage qui m'a réveillée ; je n'ai pas pu me rendormir. Il faudra être bien sage, bien gentille, et t'amuser sans faire de bruit, ton cousin n'aime pas le bruit.

— Tu prendras garde aussi à tes pieds, dit Rogron, tu es entrée avec tes souliers crottés dans le kiosque et tu y as laissé tes pas écrits sur le parquet ; ta cousine aime bien la propreté, faut être propre ; tu n'étais donc pas propre en Bretagne ? Mais c'est vrai, quand j'y allais acheter du fil, ça faisait pitié de les voir, ces sauvages-là ! En tout cas, elle a bon appétit, dit Rogron en regardant sa sœur ; on dirait qu'elle n'a pas mangé depuis trois jours.

Ainsi, dès le premier moment, Pierrette fut blessée par les observations de sa cousine et de son cousin, blessée sans savoir pourquoi. Sa droite et franche nature, jusqu'alors abandonnée à elle-même, ignorait la réflexion. Elle était incapable de

trouver en quoi péchaient son cousin et sa cousine; seulement elle souffrait, et devait être lentement éclairée par ses souffrances.

Après le déjeuner, sa cousine et son cousin, heureux de l'étonnement de Pierrette et pressés d'en jouir, lui montrèrent leur beau salon pour lui apprendre à en respecter les somptuosités. Par suite de leur isolement, et poussés par cette nécessité morale de s'intéresser à quelque chose, qui conduit les célibataires à remplacer les affections naturelles par des affections factices, à aimer des chiens, des chats, des serins, leur servante ou leur directeur, Rogron et Sylvie étaient arrivés à un amour immodéré pour leur mobilier et pour leur maison, qui leur avaient coûté si cher. Sylvie avait fini, le matin, par aider Adèle en trouvant qu'elle ne savait pas nettoyer les meubles, les brosser et les maintenir dans leur neuf. Puis elle avait fait de ce nettoyage une occupation pour elle. Aussi, loin de perdre de leur valeur, les meubles gagnaient-ils! S'en servir sans les user, sans les tacher, sans égratigner les bois, sans effacer le vernis, tel était le problème. Cette occupation devint bientôt une manie de vieille fille. Sylvie eut dans une armoire des chiffons de laine, de la cire, du vernis, des brosses; elle apprit à les manier aussi bien qu'un ébéniste. Elle avait ses plumeaux, ses serviettes à essuyer. Enfin, elle frottait sans courir aucune chance de se blesser, elle était si forte! L'acier de son œil bleu glissait jusque sous les meubles, et vous eussiez plus facilement trouvé dans son cœur une corde sensible qu'un *mouton* sous une bergère.

Après ce qui s'était dit chez madame Tiphaine, il fut impossible à Sylvie de reculer devant les six cents francs. Pendant la première semaine, Sylvie fut donc entièrement occupée, et Pierrette incessamment distraite par les robes à commander, à essayer, par les chemises, les jupons de dessous à tailler, à faire coudre par des ouvrières à la journée. Pierrette ne savait pas coudre.

— Elle a été joliment élevée, dit Rogron. Tu ne sais donc rien faire, ma petite biche?

Pierrette, qui ne savait qu'aimer, fit pour toute réponse un joli geste de petite fille.

— A quoi passais-tu donc le temps en Bretagne? lui demanda Rogron.

— Je jouais, répondit-elle naïvement, et tout le monde jouait avec moi. Ma grand'mère et grand-papa, chacun me racontait des histoires, tout le monde m'aimait bien!

—Ah! répondait Rogron, ainsi *tu faisais du plus aisé.*

Pierrette ne comprit pas cette plaisanterie de la rue Saint-Denis et ouvrit de grands yeux.

— Elle est sotte comme un panier, dit Sylvie à mademoiselle Borain, la plus habile ouvrière de Provins.

—C'est si jeune! dit l'ouvrière en regardant Pierrette, dont le petit museau fin était tendu vers elle d'un air rusé.

Pierrette préférait les ouvrières à ses deux parents; elle était coquette pour elles, elle les regardait travaillant, elle leur disait ces jolis mots, les fleurs de l'enfance, que comprimaient Rogron et Sylvie par la peur, ils aimaient à imprimer aux subordonnés une terreur salutaire. Les ouvrières étaient enchantées de Pierrette. Cependant, le trousseau ne se complétait pas sans de terribles interjections.

— Cette petite fille va nous coûter les yeux de la tête! disait Sylvie à son frère.

— Tiens-toi donc! ma petite; que diable, c'est pour toi, ce n'est pas pour moi! disait-elle à Pierrette, quand on lui prenait mesure de quelque ajustement.

— Laisse donc travailler mademoiselle Borain, ce n'est pas toi qui payeras sa journée! disait-elle en lui voyant demander quelque chose à la première ouvrière.

— Mademoiselle, disait mademoiselle Borain, faut-il coudre ceci en points arrière?

— Oui, faites solidement, je n'ai pas envie de recommencer encore un pareil trousseau tous les jours.

Il en fut de la cousine comme de la maison. Pierrette dut être mise aussi bien que la petite de madame Garceland. Elle eut des brodequins à la mode en peau bronzée, comme en avait la petite Tiphaine. Elle eut des bas de coton très-fins, un corset de la meilleure faiseuse, une robe de reps bleu, une jolie pèlerine doublée de taffetas blanc, toujours pour lutter avec la petite de madame Julliard la jeune. Aussi le dessous fut-il en harmonie avec le dessus, tant Sylvie avait peur de l'examen et du coup d'œil des mères de famille: Pierrette eut de jolies chemises en madapolam. Mademoiselle Borain dit que les petites de madame la sous-préfète portaient des pantalons en percale brodés et garnis, le dernier genre enfin! Pierrette eut des pantalons à manchettes. On lui commanda une charmante capote de velours bleu doublée de satin blanc, semblable à celle de la petite Martener. Pierrette fut ainsi la plus délicieuse petite fille de tout Provins. Le dimanche à l'église, au sortir de la messe, toutes les dames l'embrassèrent. Mesdames Tiphaine, Garceland, Galardon, Auffray, Lesourd, Martener, Guépin, Julliard, raffolèrent de la charmante Bretonne. Cette émeute flatta l'amour-propre de la vieille Sylvie, qui voyait dans sa bienfaisance moins Pierrette qu'un triomphe de vanité.

Cependant elle devait finir par s'offenser des succès de sa cousine, et voici comment. On lui demanda Pierrette, et, toujours pour triompher de ces dames, elle accorda Pierrette. On venait chercher Pierrette, qui fit des parties de jeu, des dînettes avec les petites filles de ces dames. Pierrette réussit infiniment mieux que les Rogron, et mademoiselle Sylvie se choqua de voir Pierrette demandée chez les autres sans que les autres vinssent trouver Pierrette. La naïve enfant ne dissimula point les plaisirs qu'elle goûtait chez mesdames Tiphaine, Martener, Galardon, Julliard, Lesourd, Auffray, Garceland, dont les amitiés contrastaient étrangement avec les sentiments de sa cousine et de son cousin. Une mère eût été très-heureuse du bonheur de son enfant, mais les Rogron avaient pris Pierrette pour eux, et non pour elle : leurs sentiments, loin d'être paternels, étaient entachés d'égoïsme et d'une sorte d'exploitation commerciale.

Le beau trousseau, les belles robes des dimanches et les robes de tous les jours commencèrent le malheur de Pierrette. Comme tous les enfants libres de leurs amusements et habitués à suivre les inspirations de leur fantaisie, elle usait effroyablement vite ses souliers, ses brodequins, ses robes et surtout ses pantalons à manchettes. Une mère en réprimandant son enfant ne pense qu'à lui, sa parole est douce, elle ne la grossit que poussée à bout et quand l'enfant a des torts ; mais, dans la grande question des habillements, les écus des deux cousins étaient la première raison : il s'agissait d'eux et non de Pierrette. Les enfants ont le flairer de la race canine pour les torts de ceux qui les gouvernent, ils sentent admirablement s'ils sont aimés ou tolérés. Les cœurs purs sont plus choqués par les nuances que par les contrastes : un enfant ne comprend pas encore le mal, mais il sait quand on froisse le sentiment du beau que la nature a mis en lui. Les conseils que s'attirait Pierrette sur la tenue que doivent avoir les jeunes filles bien élevées, sur la modestie et sur l'économie, étaient les corollaires de ce thème principal : *Pierrette nous ruine!*

Ces gronderies eurent un funeste résultat pour Pierrette ; elles furent la pente par laquelle les deux célibataires retombèrent dans l'ancienne ornière d'où leur établissement les avait divertis et où leur nature allait s'épanouir et fleurir. Habitués à régenter, à faire des observations, à commander, à reprendre vertement leurs commis, Rogron et sa sœur périssaient faute de victimes. Les petits esprits ont besoin de despotisme pour le jeu de leurs nerfs, comme les grandes âmes ont soif d'égalité pour l'action du cœur. Or les êtres étroits s'étendent aussi bien par la persécution que par la bienfaisance, ils peuvent s'attester leur puissance par un empire ou cruel ou charitable sur autrui, mais ils vont du côté où les pousse leur tempérament. Ajoutez le véhicule de l'intérêt, et vous aurez l'énigme de la plupart des choses sociales. Dès lors Pierrette devint extrêmement nécessaire à l'existence de ses cousins. Depuis son arrivée, ils avaient été très-occupés par le trousseau, puis retenus par le neuf de la commensalité. Toute chose nouvelle, un sentiment et même une domination, a ses plis à prendre. Sylvie commença par dire à Pierrette *ma petite*, elle quitta *ma petite* pour *Pierrette* tout court. Les réprimandes, d'abord aigres-douces, devinrent vives et dures ; mais, dès qu'ils entrèrent dans cette voie, le frère et la sœur y firent de rapides progrès : ils ne s'ennuyaient plus! Ce ne fut pas le complot d'êtres méchants et cruels, ce fut l'instinct d'une tyrannie imbécile : ils se crurent utiles à Pierrette comme jadis ils se croyaient utiles à leurs apprentis. Pierrette, dont la sensibilité vraie, noble, excessive, était l'antipode de la sécheresse des Rogron, avait les reproches en horreur ; elle était atteinte si vivement que deux larmes perlaient aussitôt dans ses beaux yeux purs. Elle eut beaucoup à combattre avant de refréner son adorable vivacité qui plaisait tant au dehors ; elle la déployait chez les mères de ses petites amies ; mais au logis, vers la fin du premier mois, elle commençait à demeurer passive. Son cousin lui demanda si elle était malade. A cette étrange contradiction elle bondit au bout du jardin pour y pleurer au bord de la rivière, où ses larmes tombèrent comme un jour elle devait tomber elle-même dans le torrent social.

Un jour, malgré ses soins, l'enfant fit un accroc à sa belle robe de reps chez madame Tiphaine où elle avait été jouer par une belle journée. Elle fondit en pleurs aussitôt, en prévoyant la cruelle réprimande qui l'attendait au logis. Questionnée, il lui échappa quelques paroles sur sa terrible cousine au milieu de ses larmes. La belle madame Tiphaine avait du reps pareil, elle remplaça le lé elle-même. Mademoiselle Rogron apprit le tour que, suivant son expression, lui avait joué cette satanée petite. Dès ce moment elle ne voulut plus donner Pierrette au dehors.

La nouvelle vie qu'allait mener Pierrette à Provins devait se scinder en trois phases bien dictinctes. La première, celle où elle eut une espèce de bonheur mélangé de caresses froides des deux célibataires et de gronderies ardentes pour elle, dura six semaines.

La défense d'aller voir ses petites-amies, appuyée sur la nécessité de commencer à apprendre tout ce que devait savoir une jeune fille bien éle-

vée, termina la première phase de la vie de Pierrette à Provins, le seul temps où l'existence lui parut supportable.

V

HISTOIRE DES COUSINES PAUVRES CHEZ LEURS PARENTS RICHES.

Ces mouvements intérieurs produits chez les Rogron par le séjour de Pierrette furent étudiés par Vinet et par le colonel avec la précaution de renards se proposant d'entrer dans un poulailler et inquiets d'y voir un être nouveau. Tous deux venaient de loin en loin pour ne pas effaroucher mademoiselle Sylvie ; ils causaient avec Rogron sous divers prétextes, et s'impatronisaient avec une réserve et des façons que le grand Tartufe eût admirées.

Le colonel et l'avocat vinrent passer la soirée chez les Rogron le jour même où Sylvie avait refusé de donner Pierrette à la bonne madame Martener. Quand la vieille fille leur parla du procédé de la belle madame Tiphaine en termes très amers, le colonel et l'avocat se regardèrent en gens à qui Provins était connu.

— Elle a positivement voulu vous faire une sottise, dit l'avocat ; mais il y a longtemps que nous avons prévenu Rogron de ce qui vous est arrivé ! Il n'y a rien de bon à gagner avec ces gens-là.

— Qu'attendre du parti antinational? s'écria le colonel en refrisant ses moustaches et interrompant l'avocat. Si nous avions cherché à vous détourner d'eux, vous auriez pensé que nous avions des motifs de haine pour vous parler ainsi. Mais pourquoi, mademoiselle, si vous aimez à faire votre petite partie, ne joueriez-vous pas le boston le soir chez vous ? Est-il donc impossible de remplacer des crétins comme ces Julliard ? Vinet et moi nous savons le boston, nous finirons par trouver un quatrième. Vinet peut vous présenter sa femme, elle est gentille, elle est alliée aux Chargebœuf, et vous ne ferez pas comme ces guenons de la haute ville, vous ne demanderez pas des toilettes de duchesse à une bonne petite femme de ménage, que l'infamie de sa famille oblige à tout faire chez elle, et qui unit le courage d'un lion à la douceur d'un agneau.

Sylvie Rogron montra ses longues dents jaunes en souriant au colonel, qui soutint très-bien ce phénomène horrible et prit même un air flatteur.

— Si nous ne sommes que quatre, le boston n'aura pas lieu tous les soirs, répondit-elle.

— Que voulez-vous que fasse un vieux grognard comme moi qui n'ai plus qu'à manger mes douze cents francs de pension ? L'avocat est toujours libre le soir. D'ailleurs vous aurez du monde, je vous en promets, ajouta-t-il d'un air mystérieux.

— Il suffirait, dit Vinet, de se poser franchement contre les ministériels de Provins et de leur tenir tête, vous verriez combien l'on vous aimerait dans Provins, vous auriez bien du monde pour vous. Vous feriez enrager les Tiphaine en leur opposant votre salon. Eh bien ! nous rirons des autres si les autres rient de nous ! Ils ne se sont pas gênés d'ailleurs à votre égard !

— Comment ? dit Sylvie.

En province, il existe plus d'une soupape par laquelle les commérages s'échappent d'une société dans l'autre. Vinet avait su tous les propos tenus sur les Rogron dans les salons d'où les deux merciers étaient définitivement bannis. Le juge suppléant, l'archéologue Desfondrilles, n'était d'aucun parti. Ce juge, comme quelques autres personnes indépendantes, racontait tout par suite des habitudes de la province, et Vinet avait fait son profit de ces bavardages. Ce malicieux avocat envenima les plaisanteries de madame Tiphaine en les répétant. Il révéla les mystifications auxquelles Rogron et Sylvie s'étaient prêtés, il alluma la colère et réveilla l'esprit de vengeance chez ces deux natures sèches qui voulaient un aliment pour leurs petites passions. Quelques jours après, Vinet amena sa femme, personne bien élevée, timide, ni laide ni jolie, très-douce et sentant vivement son malheur. Madame Vinet était blonde, un peu fatiguée par les soins de son pauvre ménage et très-simplement mise. Aucune femme ne pouvait plaire davantage à Sylvie. Madame Vinet supporta les airs de Sylvie et plia sous elle en femme accoutumée à plier. Il y avait sur son front bombé, sur ses joues de rose du Bengale, dans son regard lent et tendre les traces de ces méditations profondes, de cette pensée perspicace que les femmes habituées à souffrir ensevelissent dans un silence absolu.

L'influence du colonel, qui déployait pour Sylvie des grâces courtisanesques arrachées en apparence à sa brusquerie militaire, et celle de l'adroit Vinet, atteignirent bientôt Pierrette. Renfermée au logis ou ne sortant plus qu'en compagnie de sa vieille cousine, Pierrette, ce joli écureuil, fut à tout moment atteinte par : — Ne touche pas à cela, Pierrette ! et par des sermons continuels sur la manière de se tenir. Pierrette se courbait la poitrine et tendait le dos, sa cousine la voulait droite comme elle, qui ressemblait à un soldat portant les armes à son colonel ; elle lui appliquait parfois de petites tapes dans le dos pour la redresser. La libre et

joyeuse fille du Marais apprit à réprimer ses mouvements, à imiter un automate.

Un soir, qui marqua le commencement de la seconde période, Pierrette, que les trois habitués n'avaient pas vue au salon pendant la soirée, vint embrasser ses parents et saluer la compagnie avant de s'aller coucher. Sylvie avança froidement sa joue à cette charmante enfant, comme pour se débarrasser de son baiser. Le geste fut si cruellement significatif que les larmes de Pierrette jaillirent.

— T'es-tu piquée, ma petite Pierrette? lui dit l'atroce Vinet.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle? lui demanda sévèrement Sylvie.

— Rien, dit elle en allant embrasser son cousin.

— Rien, reprit Sylvie, on ne pleure pas sans raison.

— Qu'avez-vous, ma toute belle? lui dit madame Vinet.

— Ma cousine riche ne me traite pas si bien que ma pauvre grand'mère!

— Votre grand'mère vous a pris votre fortune, dit Sylvie, et votre cousine vous laissera la sienne.

Le colonel et l'avocat se regardèrent à la dérobée.

— J'aime mieux être volée et aimée, dit Pierrette.

— Eh bien, l'on vous renverra d'où vous venez!

— Mais qu'a-t-elle donc fait, cette chère petite? dit madame Vinet.

Vinet jeta sur sa femme ce terrible regard despotique, fixe et froid des gens qui exercent une domination absolue. La pauvre ilote, incessamment punie de n'avoir pas eu la seule chose qu'on voulait d'elle, sa fortune, reprit ses cartes.

— Ce qu'elle a fait? s'écria Sylvie en relevant la tête par un mouvement si brusque que les giroflées jaunes de son bonnet s'agitèrent. Elle ne sait quoi s'inventer pour nous contrarier, elle a ouvert ma montre pour en connaître le mécanisme, elle a touché la roue et cassé le grand ressort. Mademoiselle n'écoute rien. Je suis toute la journée à lui recommander de prendre garde à tout, et c'est comme si je parlais à cette lampe.

Pierrette, honteuse d'être réprimandée en présence des étrangers, sortit tout doucement.

— Je me demande comment dompter la turbulence de cette enfant, dit Rogron.

— Mais elle est assez âgée pour apprendre, dit madame Vinet.

Un nouveau regard de Vinet imposa silence à sa femme, à laquelle il s'était bien gardé de confier ses plans et ceux du colonel sur les deux célibataires.

— Voilà ce que c'est que de se charger des enfants d'autrui! s'écria le colonel. Vous pouviez encore en avoir à vous, vous ou votre frère. Pourquoi ne vous mariez-vous pas l'un ou l'autre?

Sylvie regarda très agréablement le colonel. Elle rencontrait pour la première fois de sa vie un homme à qui l'idée qu'elle aurait pu se marier ne paraissait pas absurde.

— Mais, madame Vinet a raison, s'écria Rogron, ça ferait tenir Pierrette tranquille. Un maître ne coûtera pas tant!

Le mot du colonel préoccupait tellement Sylvie qu'elle ne répondit pas.

— Si vous vouliez faire seulement le cautionnement du journal d'opposition dont nous parlions, vous trouveriez un maître pour votre petite cousine dans l'éditeur responsable : nous prendrions ce pauvre maître d'école victime des envahissements du clergé. Ma femme a raison : Pierrette est un diamant brut qu'il faut polir, dit Vinet à Rogron.

— Je croyais que vous étiez baron, dit Sylvie au colonel durant une donne, après une longue pause pendant laquelle chaque joueur resta pensif.

— Oui, mais nommé en 1814, après la bataille de Nangis, où mon régiment a fait des miracles, ai-je eu l'argent et les protections nécessaires pour me mettre en règle à la chancellerie? Il en sera de la baronie comme du grade de général que j'ai eu en 1815, il faut une révolution.

— Si vous pouviez garantir le cautionnement par une hypothèque, répondit enfin Rogron, je pourrais le faire.

— Mais cela peut s'arranger avec Cournant, répliqua Vinet. Le journal amènera le triomphe du colonel et rendrait votre salon plus puissant que celui de Tiphaine et consorts.

— Comment cela? dit Sylvie.

Au moment où, pendant que sa femme donnait les cartes, l'avocat expliquait l'importance que Rogron, le colonel et lui acquerraient par la publication d'une feuille indépendante pour l'arrondissement de Provins, Pierrette fondait en larmes. Son cœur et son intelligence étaient d'accord : elle trouvait sa cousine beaucoup plus en faute qu'elle. L'enfant du Marais comprenait instinctivement combien la charité, la bienfaisance doivent être absolues. Elle haïssait ses belles robes et tout ce qui se faisait pour elle. On lui vendait les bienfaits trop cher. Elle pleurait de dépit d'avoir donné prise sur elle, elle prenait la résolution de se conduire de façon à réduire ses parents au silence, pauvre enfant! Elle pensait alors combien Brigaut avait été grand en lui donnant ses économies! Elle croyait son malheur au comble et ne savait pas qu'en ce moment il se décidait au salon une nouvelle infortune pour elle.

En effet, quelques jours après, Pierrette eut un maître d'écriture : elle dut apprendre à lire, à écrire et à compter. L'éducation de Pierrette produisit d'énormes dégâts dans la maison des Rogron. Ce fut l'encre sur les tables, sur les meubles, sur les vêtements; puis les cahiers d'écriture, les plumes égarées partout, la poudre sur les étoffes, les livres déchirés, écornés, pendant qu'elle apprenait ses leçons. On lui parlait déjà, et dans quels termes! de la nécessité de gagner son pain, de n'être à charge à personne. En écoutant ces horribles avis, Pierrette sentait une douleur dans sa gorge, il s'y faisait une contraction violente, son cœur battait à coups précipités, elle était obligée de retenir ses pleurs, car on lui demandait compte de ses larmes comme d'une offense envers la bonté de ses magnanimes parents.

Rogron avait trouvé la vie qui lui était propre : il grondait Pierrette comme autrefois ses commis; il allait la chercher au milieu de ses jeux pour la contraindre à étudier, il lui faisait répéter ses leçons, il était le féroce maître d'étude de cette pauvre enfant. Sylvie, de son côté, regardait comme un de ses devoirs d'apprendre à Pierrette le peu qu'elle savait des ouvrages de femme. Ni Rogron ni sa sœur n'avaient de douceur dans le caractère. Ces esprits étroits, qui d'ailleurs éprouvaient un plaisir réel à taquiner cette pauvre petite, passèrent insensiblement de la douceur à la plus excessive sévérité. Leur sévérité fut amenée par la prétendue mauvaise volonté de cette enfant qui, commencée trop tard, avait l'entendement dur. Ses maîtres ignoraient l'art de donner aux leçons une forme appropriée à l'intelligence de l'élève, ce qui marque la différence de l'éducation particulière à l'éducation publique. Aussi la faute était-elle bien moins celle de Pierrette que celle de ses parents. Elle mit donc un temps infini pour apprendre les éléments. Pour un rien, elle était appelée bête et stupide, sotte et maladroite. Pierrette, incessamment maltraitée en paroles, ne rencontra chez ses deux parents que des regards froids; elle prit l'attitude hébétée des brebis, elle n'osa plus rien faire en voyant ses actions mal jugées, mal accueillies, mal interprétées. En toute chose elle attendit le bon plaisir, les ordres de sa cousine, garda ses pensées pour elle et se renferma dans une obéissance passive. Ce fut alors que ses brillantes couleurs commencèrent à s'éteindre. Elle se plaignait parfois de souffrir. Quand sa cousine lui demanda : — Où? la pauvre petite, qui ressentait des douleurs générales, répondit : — Partout.

— A-t-on jamais vu souffrir partout? Si vous souffriez partout, vous seriez déjà morte! répondait Sylvie.

— On souffre à la poitrine, disait Rogron l'épilogueur, on a mal aux dents, à la tête, aux pieds, au ventre, mais on n'a jamais vu avoir mal partout! Qu'est-ce que c'est que cela partout? Avoir mal partout, c'est n'avoir mal *nune* part. Sais-tu ce que tu fais? tu parles pour ne rien dire.

Pierrette finit par se taire en voyant ses naïves observations de jeune fille, les fleurs de son esprit naissant, accueillies par des lieux communs que son bon sens lui signalait comme ridicules.

— Tu te plains, et tu as un appétit de moine! lui disait Rogron.

La seule personne qui ne blessait point cette chère fleur si délicate était la grosse servante, Adèle. Adèle allait bassiner le lit de cette petite fille, mais en cachette depuis le soir où, surprise à donner cette douceur à la jeune héritière de ses maîtres, elle fut grondée par Sylvie.

— Il faut élever les enfants à la dure, on leur fait ainsi des tempéraments forts. Est-ce que nous nous en sommes plus mal portés, mon frère et moi? dit Sylvie. Vous feriez de Pierrette une *picheline*, mot du vocabulaire-Rogron pour peindre les gens souffreteux et pleurards.

Les expressions caressantes de cet ange étaient reçues comme des grimaces, les roses d'affection qui s'élevaient si fraîches, si gracieuses dans cette jeune âme et qui voulaient s'épanouir au dehors, étaient impitoyablement écrasées. Elle recevait les coups les plus durs aux endroits tendres de son âme. Si elle essayait d'adoucir ces deux féroces natures par des chatteries, elle était accusée de se livrer à sa tendresse par intérêt.

— Dis-moi tout de suite ce que tu veux, s'écriait brutalement Rogron, tu ne me câlines certes pas pour rien.

Ni la sœur ni le frère n'admettaient l'affection, et Pierrette était tout affection.

Le colonel Gouraud, jaloux de plaire à mademoiselle Rogron, lui donnait raison en tout ce qui concernait Pierrette. Vinet appuyait également les deux parents en tout ce qu'ils disaient contre Pierrette, il attribuait tous les prétendus méfaits de cet ange à l'entêtement du caractère breton, et prétendait qu'aucune puissance, aucune volonté n'en venait à bout. Rogron et sa sœur étaient adulés avec une finesse excessive par ces deux courtisans, qui avaient fini par obtenir de Rogron le cautionnement du journal *le Courrier de Provins*, et de Sylvie cinq mille francs d'actions. Le colonel et l'avocat se mirent en campagne; ils placèrent cent actions de cinq cents francs parmi les électeurs propriétaires de biens nationaux à qui les journaux libéraux faisaient concevoir des craintes, parmi les fermiers, parmi les gens dits indépendants; ils finirent même

par étendre leurs ramifications dans le département, et au delà dans quelques communes limitrophes. Chaque actionnaire fut naturellement abonné. Puis naturellement les annonces judiciaires et autres se divisèrent entre *la Ruche* et *le Courrier*. Le premier numéro du journal fit un pompeux éloge de Rogron; Rogron était présenté comme le Laffitte de Provins. Quand l'esprit public eut une direction, il fut facile de voir que les prochaines élections seraient vivement disputées. La belle madame Tiphaine fut au désespoir.

— J'ai, disait-elle en lisant un article dirigé contre elle et Julliard, j'ai malheureusement oublié qu'il y a toujours un fripon non loin d'une dupe, et que la sottise attire toujours un homme d'esprit.

Dès que le journal flamba dans un rayon de vingt lieues, Vinet eut un habit neuf, des bottes, un gilet, un pantalon décent, il arbora le fameux chapeau gris des libéraux, il laissa voir son linge, sa femme prit une servante et parut mise comme devait l'être la femme d'un homme influent; elle eut de jolis chapeaux. Par calcul, Vinet fut reconnaissant. L'avocat et son ami Cournant, le notaire des libéraux, l'antagoniste d'Auffray, devinrent les conseils des Rogron, auxquels ils rendirent deux grands services. Les baux faits par Rogron père en 1815, dans des circonstances malheureuses, allaient expirer. L'horticulture et les cultures maraîchères avaient pris d'énormes développements autour de Provins. L'avocat et le notaire se mirent en mesure de procurer aux Rogron une augmentation de quatorze cents francs dans leurs revenus par les nouvelles locatures. Vinet gagna deux procès relatifs à des plantations d'arbres contre deux communes, et dans lesquels il s'agissait de cinq cents peupliers. L'argent des peupliers, celui des économies des Rogron, qui depuis trois ans plaçaient annuellement six mille francs à gros intérêts, fut employé très-habilement à l'achat de plusieurs enclaves. Enfin Vinet entreprit et mit à fin l'expropriation de quelques-uns des paysans à qui Rogron père avait prêté son argent, et qui s'étaient tués à cultiver et amender leurs terres pour pouvoir payer, mais vainement. L'échec porté par la construction de la maison au capital des Rogron fut donc largement réparé. Leurs biens, situés autour de Provins, choisis par leur père comme savent choisir les aubergistes, divisés par petites cultures dont la plus considérable n'était pas de cinq arpents, loués à des gens extrêmement solvables, presque tous possesseurs de quelques morceaux de terre, et avec hypothèque pour sûreté des fermages, rapportèrent à la Saint Martin de novembre 1826 cinq mille francs. Les impôts étaient à la charge des fermiers, et il n'y avait aucun bâtiment à réparer ou à assurer contre l'incendie. Le frère et la sœur possédaient chacun quatre mille six cents francs en cinq pour cent, et comme cette valeur dépassait le pair, l'avocat les prêcha pour en opérer le placement en terres, leur promettant, à l'aide du notaire, de ne pas leur faire perdre un liard d'intérêt au change.

A la fin de cette seconde période, la vie était si dure pour Pierrette, l'indifférence des habitués de la maison et la sottise grondeuse, le défaut d'affection de ses parents étaient si corrosifs, elle sentit si bien souffler sur elle le froid humide de la tombe, qu'elle médita le projet hardi de s'en aller à pied, sans argent, en Bretagne, pour y retrouver sa grand'mère et son grand-père Lorrain. Deux événements l'en empêchèrent. Le bonhomme Lorrain mourut, Rogron fut nommé tuteur de sa cousine par un conseil de famille tenu à Provins. Si la grand'mère eût succombé la première, il est à croire que Rogron, conseillé par Vinet, eût redemandé les huit mille francs de Pierrette et réduit le grand-père à l'indigence.

— Mais vous pouvez hériter de Pierrette, lui dit Vinet avec un affreux sourire, on ne sait ni qui vit ni qui meurt!

Éclairé par ce mot, Rogron ne laissa en repos la veuve Lorrain, débitrice de sa petite-fille, qu'après lui avoir fait assurer à Pierrette la nue propriété des huit mille francs par une donation entre-vifs dont il paya les frais. Pierrette fut étrangement saisie par ce deuil. Au moment où elle recevait ce coup horrible, il fut question de lui faire faire sa première communion, autre événement dont les obligations retinrent Pierrette à Provins.

Cette cérémonie nécessaire et si simple allait amener de grands changements chez les Rogron. Sylvie apprit que monsieur le curé Péroux instruisait les petites Julliard, Lesourd, Garceland et autres; elle se piqua d'honneur et voulut avoir pour Pierrette le propre vicaire de l'abbé Péroux, monsieur Habert, un homme qui passait pour appartenir à la congrégation, très-zélé pour les intérêts de l'Église, très redouté dans Provins, et qui cachait une grande ambition sous une sévérité de principes absolus. La sœur de ce prêtre, une fille d'environ trente ans, tenait une pension de demoiselles dans la ville. Le frère et la sœur se ressemblaient : tous deux maigres, jaunes, à cheveux noirs, atrabilaires.

En Bretonne bercée dans les pratiques et la poésie du catholicisme absolu, Pierrette ouvrit son cœur et ses oreilles à la parole de ce prêtre imposant : les souffrances disposent à la dévotion, et presque toutes les jeunes filles, poussées par leur tendresse, inclinent au mysticisme, le côté mystérieux de la religion. Le prêtre sema donc le grain de l'Évangile et les dogmes de l'Église dans un terrain excellent. Il changea complétement les dis-

positions de Pierrette. Pierrette aima Jésus-Christ, présenté dans la communion aux jeunes filles comme un céleste fiancé. Ses souffrances physiques et morales eurent un sens, elle fut instruite à voir en toute chose le doigt de Dieu. Son âme, si cruellement frappée dans cette maison sans qu'elle pût accuser ses parents, se réfugia dans cette sphère où montent tous les malheureux soutenus sur les ailes des trois vertus théologales. Elle abandonna donc ses idées de fuite.

Sylvie, étonnée de la métamorphose opérée par monsieur Habert, fut prise de curiosité. Dès lors, tout en préparant Pierrette à faire sa première communion, monsieur Habert conquit à Dieu l'âme jusqu'alors égarée de mademoiselle Sylvie. Sylvie tomba dans la dévotion. Denis Rogron, sur lequel le prétendu jésuite ne put mordre, resta fidèle au colonel Gouraud, à Vinet et au libéralisme.

Mademoiselle Rogron fit naturellement la connaissance de mademoiselle Habert, avec laquelle elle sympathisa parfaitement. Ces deux filles s'aimèrent comme deux sœurs qui s'aiment. Mademoiselle Habert offrit de prendre Pierrette chez elle et d'éviter à Sylvie les ennuis et les embarras d'une éducation ; mais le frère et la sœur répondirent que l'absence de Pierrette leur ferait un trop grand vide à la maison. L'attachement des Rogron à leur petite cousine parut excessif. En voyant l'entrée de mademoiselle Habert dans la place, le colonel Gouraud et l'avocat Vinet prêtèrent à l'ambitieux vicaire, dans l'intérêt de sa sœur, le plan matrimonial formé par le colonel.

— Votre sœur veut vous marier, dit l'avocat à l'ex-mercier.

— A l'encontre de qui? fit Rogron.

— Avec cette vieille sibylle d'institutrice, s'écria le vieux colonel en caressant ses moustaches grises.

— Elle ne m'en a rien dit, répondit naïvement Rogron.

Une fille absolue comme l'était Sylvie devait faire des progrès dans la voie du salut. L'influence du prêtre allait grandir dans cette maison, appuyée par Sylvie qui disposait de son frère. Les deux amis s'effrayèrent justement; ils comprirent que si le prêtre avait résolu de marier sa sœur avec Rogron, union infiniment plus sortable que celle de Sylvie et du colonel, il pousserait Sylvie aux pratiques les plus violentes de la religion et ferait mettre Pierrette au couvent : ils pouvaient donc perdre le prix de dix-huit mois d'efforts, de lâchetés et de flatteries. Ils furent saisis d'une effroyable et sourde haine contre le prêtre et sa sœur, et néanmoins ils sentirent la nécessité, pour les suivre pied à pied, de bien vivre avec eux. Monsieur et mademoiselle Habert, qui savaient le whist et le boston, vinrent tous les soirs. L'assiduité des uns excita l'assiduité des autres. L'avocat et le colonel se sentirent en tête des adversaires aussi forts qu'eux, pressentiment que partagèrent monsieur et mademoiselle Habert. Leur situation respective était déjà un combat. De même que le colonel faisait goûter à Sylvie les douceurs inespérées d'une cour, car elle avait fini par voir un homme digne d'elle dans Gouraud, de même mademoiselle Habert enveloppa l'ex-mercier de l'ouate de ses attentions, de ses paroles et de ses regards. Aucun des deux partis ne pouvait se dire ce grand mot de haute politique : — Partageons! A chacun sa proie. D'ailleurs les deux fins renards de l'opposition provinoise, opposition qui grandissait, eurent le tort de se croire plus forts que le sacerdoce : ils firent feu les premiers.

Vinet, dont la reconnaissance fut réveillée par les doigts crochus de l'intérêt personnel, alla chercher mademoiselle de Chargebœuf et sa mère. Ces deux femmes possédaient environ deux mille livres de rente et vivaient péniblement à Coulommiers. Mademoiselle Bathilde de Chargebœuf était une de ces magnifiques créatures qui croient aux mariages par amour et changent d'opinion vers leur vingt-cinquième année en se trouvant toujours filles. Vinet sut persuader à madame de Chargebœuf de joindre ses deux mille francs avec les mille écus qu'il gagnait depuis l'établissement du journal, et de venir vivre en famille à Provins, où Bathilde épouserait un imbécile nommé Rogron, et pourrait, spirituelle comme elle était, rivaliser la belle madame Tiphaine. L'accession de madame et de mademoiselle Chargebœuf au ménage et aux idées de Vinet donna la plus grande consistance au parti Rogron. Cette jonction consterna l'aristocratie de Provins et le parti des Tiphaine. Madame de Bréautey, désespérée de voir deux femmes nobles ainsi égarées, les pria de venir chez elle. Elle gémit des fautes commises par les royalistes, et devint furieuse contre ceux de Coulommiers en apprenant la situation de la mère et de la fille.

— Comment ! il ne s'est pas trouvé quelque vieux gentilhomme campagnard pour épouser cette chère petite, faite pour devenir une châtelaine! disait-elle. Ils l'ont laissée monter en graine! Elle va se jeter à la tête d'un Rogron !

Elle remua tout le département sans pouvoir y trouver un seul gentilhomme capable d'épouser une fille dont la mère n'avait que deux mille livres de rente. Le parti des Tiphaine et le sous-préfet se mirent aussi vainement à la recherche de cet inconnu. De là des accusations terribles sur l'égoïsme qui dévorait la France, fruit du matérialisme et de l'empire accordé par les lois à l'argent : la noblesse n'était plus rien! la beauté plus rien! des Ro-

gron, des Vinet livraient combat au roi de France!

Bathilde de Chargebœuf n'avait pas seulement sur sa rivale l'avantage incontestable de la beauté, mais encore celui de la toilette. Elle était d'une blancheur éclatante. A vingt-cinq ans, ses épaules entièrement développées, ses belles formes avaient une plénitude exquise. La rondeur de son cou, la magnificence de ses attaches, la richesse de sa chevelure d'un blond élégant, la grâce de son sourire, la forme distinguée de sa tête, le port et la coupe de sa figure, ses beaux yeux bleus bien placés sous un front bien taillé, ses mouvements nobles et de bonne compagnie, et sa taille encore svelte, tout en elle s'harmoniait. Elle avait une belle main et le pied étroit. Sa santé lui donnait peut-être l'air d'une belle fille d'auberge, mais ce ne devait pas être un défaut aux yeux d'un Rogron, dit la belle madame Tiphaine.

Mademoiselle de Chargebœuf parut la première fois assez simplement mise : sa robe de mérinos brun, festonnée d'une broderie verte, était décolletée, mais un fichu de tulle bien tendu par des cordons intérieurs, couvrait ses épaules, son dos et le corsage, en s'entr'ouvrant néanmoins par devant, quoique le fichu fût fermé par une *sévigné*. Sous ce délicat réseau les beautés de Bathilde étaient encore plus coquettes, plus séduisantes. Elle ôta son chapeau de velours et son châle en arrivant, et montra ses jolies oreilles ornées de pendeloques en or. Elle avait une petite jeannette en velours qui brillait sur son cou comme l'anneau noir que la fantasque nature met à la queue d'un angora blanc. Elle savait toutes les malices des filles à marier : agiter ses mains en relevant des boucles qui ne se sont pas dérangées, faire voir ses poignets en priant Rogron de lui rattacher une manchette, ce à quoi le malheureux ébloui se refusait brutalement, cachant ainsi ses émotions sous une fausse indifférence. La timidité du seul amour que ce mercier devait éprouver dans sa vie eut toutes les allures de la haine. Sylvie, autant que Céleste Habert, s'y méprit, mais non l'avocat, l'homme supérieur de cette société stupide, et qui n'avait que le prêtre pour adversaire, car le colonel fut longtemps son allié.

De son côté, le colonel se conduisit dès lors envers Sylvie comme Bathilde envers Rogron. Il mit du linge blanc tous les soirs, il eut des cols de velours sur lesquels se détachait bien sa martiale figure, relevée par les deux bouts du col blanc de sa chemise; il adopta le gilet de piqué blanc et se fit faire une redingote neuve en drap bleu où brillait sa rosette rouge, le tout sous prétexte de faire honneur à la belle Bathilde. Il ne fuma plus passé deux heures. Ses cheveux grisonnants furent rabattus en ondes sur son crâne à tons d'ocre; il prit enfin l'extérieur et l'attitude d'un chef de parti, d'un homme qui se disposait à mener les ennemis de la France, les Bourbons enfin, tambour battant.

Le satanique avocat et le rusé colonel jouèrent monsieur et à mademoiselle Habert un tour encore plus cruel que la présentation de la belle mademoiselle de Chargebœuf, jugée par le parti libéral et chez les Bréautey comme dix fois plus belle que la belle madame Tiphaine. Ces deux grands politiques de petite ville firent croire de proche en proche que monsieur Habert entrait dans toutes leurs idées. Provins parla bientôt de lui comme d'un prêtre libéral. Monsieur Habert fut mandé promptement à l'évêché, forcé de renoncer à ses soirées chez les Rogron; mais sa sœur y alla toujours.

Le salon Rogron fut dès lors constitué et devint une puissance. Aussi vers le milieu de cette année, les intrigues politiques ne furent-elles pas moins vives dans le salon de Rogron que les intrigues matrimoniales. Si les intérêts sourds, enfouis dans les cœurs, se livrèrent des combats acharnés, la lutte publique eut une célébrité parlementaire. Chacun sait que le ministère Villèle fut renversé par les élections de 1826. Au collége de Provins, Vinet, candidat libéral à qui monsieur Cournant avait procuré le cens par l'acquisition d'un domaine dont le prix restait dû, faillit l'emporter sur monsieur Tiphaine. Le président n'eut que deux voix de majorité. A mesdames Vinet et de Chargebœuf, à Vinet, au colonel se joignirent quelquefois monsieur Cournant et sa femme, le médecin Néraud, un homme dont la jeunesse avait été bien orageuse, mais qui voyait sérieusement la vie; il s'était adonné, disait-on, à l'étude et avait, à entendre les libéraux, beaucoup plus de moyens que monsieur Martener. Les Rogron ne comprenaient pas plus leur triomphe qu'ils n'avaient compris leur ostracisme.

La belle Bathilde de Chargebœuf, à qui Vinet montra Pierrette comme son ennemie, était horriblement dédaigneuse pour elle. L'intérêt général exigeait l'abaissement de cette pauvre victime. Madame Vinet ne pouvait rien pour cette enfant broyée entre des intérêts implacables qu'elle avait fini par comprendre. Sans le vouloir impérieux de son mari, elle ne serait pas venue chez les Rogron, elle y souffrait trop de voir maltraiter cette jolie petite créature qui se serrait près d'elle en devinant une protection secrète, et qui lui demandait de lui apprendre tel ou tel point, de lui enseigner une broderie. Pierrette montrait ainsi que traitée doucement elle comprenait et réussissait à merveille. Madame Vinet n'était plus utile, elle ne vint plus. Sylvie, qui caressait encore l'idée du mariage, voyait dans Pierrette un obstacle, Pierrette avait près de

quatorze ans ; sa blancheur maladive, dont les symptômes étaient négligés par cette ignorante vieille fille, la rendait ravissante. Sylvie conçut alors la belle idée de compenser les dépenses que lui causait Pierrette en en faisant une servante. Vinet, comme ayant cause des Chargebœuf, mademoiselle Habert, Gouraud, tous les habitués influents engagèrent Sylvie à renvoyer la grosse Adèle. Pourquoi Pierrette ne ferait elle pas la cuisine et ne soignerait-elle pas la maison? Quand il y aurait trop d'ouvrage, elle serait quitte pour prendre la femme de ménage du colonel, une personne très-entendue et l'un des cordons bleus de Provins. Pierrette devait savoir faire la cuisine, frotter, dit le sinistre avocat, balayer, tenir une maison propre, aller au marché, apprendre le prix des choses.

La pauvre petite, dont le dévouement égalait la générosité, s'offrit elle-même, heureuse d'acquitter ainsi le pain si dur qu'elle mangeait dans cette maison. Adèle fut renvoyée. Pierrette perdit ainsi la seule personne qui l'eût peut-être protégée. Malgré sa force, elle fut dès ce moment accablée physiquement et moralement. Ces deux célibataires eurent pour elle bien moins d'égards que pour un domestique, elle leur appartenait! Aussi fut-elle grondée pour des riens, pour un peu de poussière oubliée sur le marbre de la cheminée ou sur un globe de verre. Ces objets de luxe qu'elle avait tant admirés lui devinrent odieux. Malgré son désir de bien faire, son inexorable cousine trouvait toujours à reprendre dans ce qu'elle avait fait. En deux ans, Pierrette ne reçut pas un compliment, n'entendit pas une parole affectueuse. Le bonheur pour elle était de ne pas être grondée. Elle supportait avec une patience angélique les humeurs noires de ces deux célibataires à qui les sentiments doux étaient entièrement inconnus, et qui tous les jours lui faisaient sentir sa dépendance. Cette vie, où la jeune fille se trouvait entre ces deux merciers comme pressée entre les deux lèvres d'un étau, augmenta sa maladie. Elle éprouva des troubles intérieurs si violents, des chagrins secrets si subits dans leurs explosions, que ses développements furent irremédiablement contrariés. Pierrette arriva donc lentement par des douleurs épouvantables, mais cachées, à l'état où la vit son ami d'enfance en la saluant, sur la petite place, de sa romance bretonne.

Avant d'entrer dans le drame domestique que la venue de Brigaut détermina dans la maison Rogron, il est nécessaire, pour ne pas l'interrompre, d'expliquer l'établissement du Breton à Provins, car il fut en quelque sorte un personnage muet de cette scène.

En se sauvant, Brigaut fut non-seulement effrayé du geste de Pierrette, mais encore du changement de sa jeune amie : à peine l'eût-il reconnue, sans la voix, les yeux et les gestes qui lui rappelèrent sa petite camarade si vive, si gaie et néanmoins si tendre. Quand il fut loin de la maison, ses jambes tremblèrent sous lui, il eut chaud dans le dos! Il avait vu l'ombre de Pierrette et non Pierrette. Il grimpa dans la haute ville, pensif, inquiet, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un endroit d'où il pouvait apercevoir la place et la maison de Pierrette, il la contempla douloureusement, perdu dans des pensées infinies comme un malheur dans lequel on entre sans savoir où il s'arrête. Pierrette souffrait, elle n'était pas heureuse, elle regrettait la Bretagne. Qu'avait-elle? Toutes ces questions passèrent et repassèrent dans le cœur de Brigaut en le déchirant, et lui révélèrent à lui-même l'étendue de son affection pour sa petite sœur d'adoption. Il est extrêmement rare que les passions entre enfants de sexes différents subsistent. Le charmant roman de Paul et Virginie, pas plus que celui de Pierrette et de Brigaut, ne tranche pas la question que soulève ce fait étrange et normal.

L'histoire moderne n'offre que l'illustre exception de la sublime marquise de Pescaire et de son mari. Destinés l'un à l'autre par leurs parents, dès l'âge de quatorze ans ils s'adorèrent et se marièrent; leur union donna le spectacle au seizième siècle d'un amour conjugal infini, sans nuages; devenue veuve à trente-quatre ans, la marquise, belle, spirituelle, universellement adorée, refusa des rois, et s'enterra dans un couvent, où elle ne vit, n'entendit plus que les religieuses.

Cet amour si complet se développa soudain dans le cœur du pauvre ouvrier breton. Pierrette et lui s'étaient si souvent protégés l'un l'autre, il avait été si content de lui apporter l'argent de son voyage, il avait failli mourir pour avoir suivi la diligence, et Pierrette n'en avait rien su! Ce souvenir avait souvent réchauffé les heures froides de sa pénible vie durant ces trois années. Il s'était perfectionné pour Pierrette, il avait appris son état pour Pierrette, il était venu pour Pierrette à Paris en se proposant d'y faire fortune pour elle. Après y avoir passé quinze jours, il n'avait pas tenu à l'idée de la voir, il avait marché depuis le samedi soir jusqu'à ce lundi matin; il comptait retourner à Paris, mais la touchante apparition de sa petite amie le clouait à Provins. Un admirable magnétisme, encore contesté malgré tant de preuves, agissait sur lui à son insu : des larmes lui roulaient dans les yeux pendant que des larmes obscurcissaient ceux de Pierrette. Si pour elle il était la Bretagne et la plus heureuse enfance, pour lui Pierrette était la vie! A seize ans, Brigaut ne savait encore ni dessiner ni faire un profil; il ignorait bien des choses; mais, à ses pièces,

il avait gagné six et sept francs par jour, il pouvait vivre à Provins, il y serait à portée de Pierrette, il achèverait d'apprendre son état en choisissant pour maître le meilleur menuisier de la ville, et pourrait veiller sur Pierrette.

En un moment le parti de Brigaut fut pris : il courut à Paris, fit ses comptes, y reprit son livret, son bagage et ses outils. Trois jours après, il était compagnon chez monsieur Frappier, le premier menuisier de Provins. Les ouvriers actifs, rangés, ennemis du bruit et du cabaret, sont assez rares pour que les maîtres tiennent à un jeune homme comme Brigaut. Pour terminer l'histoire du Breton sur ce point, au bout d'une quinzaine il devint maître compagnon, fut logé, nourri chez Frappier, qui lui montrait le calcul et le dessin linéaire. Ce menuisier demeure dans la grande rue à une centaine de pas de la petite place longue au bout de laquelle était la maison de Rogron. Brigaut enterra son amour dans son cœur et ne commit pas la moindre indiscrétion. Il se fit conter par madame Frappier l'histoire des Rogron. Elle lui dit la manière dont le vieil aubergiste s'y était pris pour avoir la succession du bonhomme Auffray. Brigaut eut des renseignements sur le caractère du mercier Rogron et de sa sœur. Il surprit Pierrette au marché le matin avec sa cousine et frissonna de lui voir au bras un panier plein de provisions. Il alla revoir Pierrette, le dimanche, à l'église où la Bretonne se montrait dans ses atours. Là, pour la première fois, Brigaut vit que Pierrette était mademoiselle Lorrain. Pierrette aperçut son ami, mais elle lui fit un signe mystérieux pour l'engager à demeurer bien caché. Il y eut un monde de choses dans ce geste, comme dans celui par lequel, quinze jours auparavant, elle l'avait engagé à se sauver.

Quelle fortune ne devait-il pas faire en dix ans pour pouvoir épouser sa petite amie d'enfance, à qui les Rogron devaient laisser une maison, cent arpents de terres et douze mille livres de rente, sans compter leurs économies ! Le persévérant Breton ne voulut pas tenter fortune sans avoir acquis les connaissances qui lui manquaient. S'instruire à Paris ou s'instruire à Provins, tant qu'il ne s'agissait que de théorie, il préféra rester près de Pierrette, à laquelle d'ailleurs il voulait expliquer et ses projets et l'espèce de protection sur laquelle elle pouvait compter. Enfin il ne voulait pas la quitter sans avoir pénétré le mystère de cette pâleur qui atteignait déjà la vie dans l'organe qu'elle déserte en dernier, les yeux ; sans savoir d'où venaient ces souffrances qui lui donnaient l'air d'une fille courbée sous la faux de la mort et près de tomber. Ces deux signes touchants, qui ne démentaient pas leur amitié, mais qui recommandaient la plus grande réserve, jetèrent la terreur dans l'âme du Breton. Évidemment Pierrette lui commandait de l'attendre et de ne pas chercher à la voir, autrement il y avait danger, péril pour elle. En sortant de l'église elle put lui lancer un regard, et Brigaut vit les yeux de Pierrette pleins de larmes. Le Breton aurait trouvé la quadrature du cercle avant de deviner ce qui se passait dans la maison des Rogron.

VI

LA TYRANNIE DOMESTIQUE.

Ce ne fut pas sans de vives appréhensions que Pierrette descendit de sa chambre, le matin où Brigaut avait surgi dans son rêve matinal comme un autre rêve. Pour se lever, pour ouvrir la fenêtre, sa cousine avait dû entendre ce chant et ces paroles assez compromettantes aux oreilles d'une vieille fille ; mais Pierrette ignorait les faits qui rendaient sa cousine si alerte. Sylvie avait de puissantes raisons pour se lever et accourir à sa fenêtre.

Depuis environ huit jours, d'étranges événements secrets, de cruels sentiments agitaient les principaux personnages du salon Rogron, et ces événements inconnus, cachés soigneusement de part et d'autre, allaient retomber comme une froide avalanche sur Pierrette. Ce monde de choses mystérieuses et qu'il faudrait peut être nommer les immondices des intérêts et du cœur humain, gisent à la base des plus grandes révolutions politiques, sociales ou domestiques ; mais en les disant, peut-être est-il extrêmement utile d'expliquer que leur traduction algébrique, quoique vraie, en est infidèle sous le rapport de la forme. Ces calculs profonds ne parlent pas aussi brutalement que l'histoire les exprime. Vouloir rendre les circonlocutions, les précautions oratoires, les longues conversations où l'esprit obscurcit à dessein la clarté de la lumière qu'il y porte, où la parole mielleuse délaye le venin de certaines intentions, ce serait tenter un livre aussi long que le magnifique poëme appelé *Clarisse Harlowe*.

Mademoiselle Habert et mademoiselle Sylvie avaient une égale envie de se marier ; mais l'une était de dix ans moins âgée que l'autre, et les probabilités permettaient à Céleste Habert de penser que ses enfants auraient toute la fortune des Rogron. Sylvie arrivait à quarante-deux ans, âge auquel le mariage peut offrir des dangers. En se confiant leurs idées pour se demander l'une à l'autre une approbation, Céleste Habert, mise en œuvre par

l'abbé vindicatif, avait éclairé Sylvie sur les prétendus périls de sa position. Le colonel, homme plein de santé, devait pratiquer la morale de tous les contes de fées : *Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.* Ce bonheur fit trembler Sylvie, elle eut peur de mourir, idée qui ravage de fond en comble les célibataires. Mais le ministère Martignac, cette seconde victoire de la chambre qui renversa le ministère Villèle, était nommé. Le parti Vinet marchait la tête haute dans Provins. Vinet, maintenant le premier avocat de la Brie, *gagnait tout ce qu'il voulait*, selon un mot populaire. Vinet était un personnage. Les libéraux prophétisaient son avénement, il serait certainement député, procureur général. Quant au colonel, il deviendrait maire de Provins! Ah! régner comme régnait madame Garceland, être la femme du maire! Sylvie ne tint pas à cette espérance. Elle voulut consulter un médecin. Une consultation pouvait la couvrir de ridicule. Ces deux filles, l'une victorieuse de l'autre et sûre de la mener en laisse, inventèrent un de ces traquenards auxquels les femmes excellent, conseillées par un prêtre. Consulter monsieur Néraud, le médecin des libéraux, l'antagoniste de M. Martener, était une faute. Céleste Habert offrit à Sylvie de la cacher dans son cabinet de toilette, et de consulter pour elle-même, sur ce chapitre, monsieur Martener, le médecin de son pensionnat. Complice ou non de Céleste, Martener répondit à sa cliente des choses effrayantes, d'où il résultait pathologiquement, sérieusement, scientifiquement et raisonnablement que, passé quarante ans, une fille vertueuse ne devait pas trop se marier.

Quand monsieur Martener fut parti, mademoiselle Céleste Habert trouva mademoiselle Rogron verte et jaune, les pupilles dilatées, enfin dans un état effrayant.

— Vous aimez donc bien le colonel ? lui dit-elle.

— J'espérais encore, répondit la vieille fille.

— Eh bien, attendez ! s'écria jésuitiquement mademoiselle Habert, qui savait bien que le temps ferait justice du colonel.

Cependant la moralité de ce mariage était douteuse. Sylvie alla sonder sa conscience au fond du confessionnal. Le sévère directeur expliqua les opinions de l'Église, qui ne voit dans le mariage que la propagation de l'humanité, qui réprouve les secondes noces et flétrit les passions sans but social. Les perplexités de Sylvie Rogron furent extrêmes. Ces combats intérieurs donnèrent une force étrange à sa passion et lui prêtèrent l'inexplicable attrait que depuis Ève les choses défendues offrent aux femmes. Le trouble de mademoiselle Rogron ne put échapper à l'œil clairvoyant de l'avocat. Un soir, après la partie, Vinet s'approcha de sa chère amie Sylvie et lui dit à l'oreille : Vous avez quelque chose.

Elle inclina la tête tristement. L'avocat laissa partir Rogron, resta seul avec la vieille fille et lui tira les vers du cœur.

— Bien joué, l'abbé ! s'écria-t-il en lui-même ; mais tu as joué pour moi.

Ce rusé renard judiciaire fut plus terrible encore que le médecin dans ses explications ; il conseilla le mariage, mais dans une dizaine d'années seulement, pour plus de sécurité. L'avocat jura que toute la fortune des Rogron appartiendrait à Bathilde. Il se frotta les mains, son museau s'affina, tout en courant après madame et mademoiselle de Chargebœuf, qu'il avait laissées en route avec une fille armée d'une lanterne. Si monsieur Habert, médecin de l'âme, exerçait une influence, Vinet, le médecin de la bourse, la contre-balançait parfaitement ; et comme Rogron était fort peu dévot, l'homme d'Église et l'homme de loi, ces deux robes noires, se trouvaient manche à manche. Mais en apprenant la victoire remportée par mademoiselle Habert, qui croyait épouser Rogron, sur Sylvie hésitant entre la peur de mourir et la joie d'être baronne, l'avocat aperçut la possibilité de faire disparaître le colonel du champ de bataille. Il connaissait assez Rogron pour trouver un moyen de le marier avec la belle Bathilde. Rogron n'avait pu résister aux attaques de mademoiselle Chargebœuf. Vinet savait que la première fois que Rogron serait seul avec Bathilde et lui, leur mariage serait décidé. Rogron en était venu au point d'attacher les yeux sur mademoiselle Habert, tant il avait peur de regarder Bathilde. Vinet venait de voir à quel point Sylvie aimait le colonel, Vinet comprit l'étendue d'une pareille passion chez une vieille fille, également rongée de dévotion, et il eut bientôt trouvé le moyen de perdre à la fois Pierrette et le colonel, espérant être débarrassé de l'un par l'autre.

Le lendemain matin, après l'audience, il rencontra, selon leur habitude quotidienne, le colonel en promenade avec Rogron. Quand ces trois hommes allaient ensemble, leur réunion faisait toujours causer en ville. Ce triumvirat, en horreur au sous-préfet, à la magistrature, au parti des Tiphaine, était un tribunat dont les libéraux de Provins tiraient vanité. Vinet rédigeait le *Courrier* à lui seul, il était la tête du parti ; le colonel, gérant responsable du journal, en était le bras ; Rogron en était le nerf avec son argent, il était censé le lien entre le comité directeur de Provins et le comité directeur de Paris. A écouter les Tiphaine, ces trois hommes étaient toujours à machiner quelque chose contre le gouvernement, tandis que les libéraux les admi-

raient comme les défenseurs du peuple. Quand l'avocat vit Rogron revenant vers la place, ramené au logis par l'heure du dîner, il empêcha le colonel, en lui prenant le bras, d'accompagner l'ex-mercier.

— Eh bien! colonel, lui dit-il, je vais vous ôter un grand poids de dessus les épaules : vous épouserez mieux que Sylvie, en vous y prenant bien ; vous pouvez épouser dans deux ans la petite Pierrette Lorrain.

Et il lui raconta les effets de la manœuvre du jésuite.

— Quelle botte secrète, et comme elle est tirée de longueur! dit le colonel.

— Colonel, reprit gravement Vinet, Pierrette est une charmante créature, vous pouvez être heureux le reste de vos jours, et vous avez une si belle santé que ce mariage n'aura pas pour vous les inconvénients habituels des unions disproportionnées; mais ne croyez pas facile cet échange d'un sort affreux contre un sort agréable. Faire passer votre amante à l'état de confidente est une opération aussi périlleuse que, dans votre métier, le passage d'une rivière sous le feu de l'ennemi. Fin comme un colonel de cavalerie que vous êtes, vous étudierez la position et vous manœuvrerez avec la supériorité que nous avons eue jusqu'à présent et qui nous a valu notre situation actuelle. Si je suis procureur général un jour, vous pouvez commander le département. Ah! si vous aviez été électeur! nous serions plus avancés, j'eusse acheté les deux voix de ces deux employés en les désintéressant de la perte de leurs places, et nous aurions eu la majorité, je siégerais auprès de Dupin, de Casimir Perrier, et...

Le colonel avait pensé depuis longtemps à Pierrette, mais il cachait cette pensée avec une profonde dissimulation. Sa brutalité envers Pierrette n'était qu'apparente. Aussi l'enfant ne s'expliquait-elle pas pourquoi le prétendu camarade de son père la traitait si mal, quand il lui passait la main sous le menton et lui faisait une caresse paternelle en la rencontrant seule. Depuis la confidence de Vinet relativement à la terreur que le mariage causait à mademoiselle Sylvie, Gouraud avait cherché les occasions de trouver Pierrette seule, et le rude colonel était alors doux comme un chat; il lui disait combien Lorrain était brave, et quel malheur pour elle qu'il fût mort! Quelques jours avant l'arrivée de Brigaut, Sylvie avait surpris Gouraud et Pierrette, la jalousie était entrée dans ce cœur avec une violence monastique. La jalousie, passion éminemment crédule, soupçonneuse, est celle où la fantaisie a le plus d'action, mais elle ne donne pas d'esprit, elle en ôte, et chez Sylvie cette passion devait amener d'étranges idées : Sylvie imagina que l'homme qui venait de parler mariage à Pierrette était le colonel. En attribuant ce rendez vous au colonel, Sylvie croyait avoir raison. Depuis une semaine, les manières de Gouraud lui semblaient changées. Cet homme était le seul qui, dans la solitude où elle avait vécu, se fût occupé d'elle ; elle l'observait donc de tous ses yeux, de tout son entendement, et à force de se livrer à des espérances, tour à tour florissantes ou détruites, elle en avait fait une chose d'une si grande étendue qu'elle y éprouvait les effets d'un mirage moral. Selon une belle expression vulgaire, à force de regarder elle n'y voyait souvent plus rien. Elle repoussait et combattait victorieusement et tour à tour la supposition de cette rivalité chimérique. Elle faisait un parallèle entre elle et Pierrette : elle avait quarante ans et des cheveux gris; Pierrette était une petite fille délicieuse de blancheur, avec des yeux d'une tendresse à vous tirer l'âme. Elle avait entendu dire que ces hommes de cinquante ans aimaient les petites filles dans le genre de Pierrette. Avant que le colonel se rangeât et fréquentât la maison Rogron, Sylvie avait écouté dans le salon Tiphaine d'étranges choses sur Gouraud et sur ses mœurs. Les vieilles filles ont en amour les idées platoniques exagérées que professent les jeunes filles de vingt ans; elles ont conservé des doctrines absolues comme tous ceux qui n'ont pas expérimenté la vie, éprouvé combien les forces majeures sociales modifient, écornent et font faillir ces belles et nobles idées. Être trompée par ce colonel était une pensée qui lui martelait la cervelle.

Depuis ce temps que tout célibataire oisif passe au lit entre son réveil et son lever, la vieille fille s'était donc occupée d'elle, de Pierrette et de la romance qui l'avait réveillée par le mot *mariage*. En fille sotte, au lieu de regarder l'amoureux entre ses persiennes, elle avait ouvert sa fenêtre sans penser que Pierrette l'entendrait. Si elle avait eu le vulgaire esprit de l'espion, elle aurait vu Brigaut, et le drame fatal qui commençait en ce moment n'aurait pas eu lieu.

Pierrette, malgré sa faiblesse, ôta les barres de bois qui maintenaient les volets de la cuisine, les ouvrit et les accrocha; puis elle alla ouvrir également la porte du corridor donnant sur le jardin. Elle prit les différents balais nécessaires à balayer le tapis, la salle à manger, le corridor, les escaliers, enfin pour tout nettoyer avec un soin, une exactitude qu'aucune servante, fût-elle Hollandaise, ne mettrait à son ouvrage : elle haïssait tant les réprimandes! Pour elle, le bonheur consistait à voir les petits yeux bleus, pâles et froids de sa cousine, non pas satisfaits, ils ne le paraissaient jamais, mais seulement calmes, après qu'elle avait jeté partout son regard de propriétaire, ce regard inexplicable qui

voit ce qui échappe aux yeux les plus observateurs. elle.

Pierrette avait déjà la peau moite quand elle revint à la cuisine y tout mettre en ordre, allumer les fourneaux afin de pouvoir porter du feu chez son cousin et sa cousine, en leur apportant à chacun de l'eau chaude pour leurs toilettes, elle qui n'en avait pas pour la sienne! Elle mit le couvert pour le déjeuner et chauffa le poêle de la salle. Pour ces différents services, elle allait quelquefois à la cave chercher de petits fagots, et quittait un lieu frais pour un lieu chaud, un lieu chaud pour un lieu froid et humide. Ces transitions subites, accomplies avec l'entraînement de la jeunesse, souvent pour éviter un mot dur, pour obéir à un ordre, causaient des aggravations sans remède dans l'état de sa santé. Pierrette ne se savait pas malade. Cependant elle commençait à souffrir; elle avait des appétits étranges, elle les cachait, elle aimait les salades crues et les dévorait en secret. L'innocente enfant ignorait complétement que sa situation constituait un trouble grave et voulait les plus grandes précautions. Avant l'arrivée de Brigaut, si ce Néraud, qui pouvait se reprocher la mort de la grand'mère, eût révélé ce danger mortel à la petite-fille, Pierrette eût souri : elle trouvait trop d'amertume à la vie. Mais depuis quelques instants, elle qui joignait à ses souffrances corporelles les souffrances de la nostalgie bretonne, maladie morale si connue que les colonels y ont égard pour les Bretons qui se trouvent dans les régiments, elle aimait Provins! La vue de cette fleur d'or, ce chant, la présence de son ami d'enfance l'avaient ranimée, comme une plante depuis longtemps sans eau reverdit après une longue pluie. Elle voulait vivre, elle croyait ne pas avoir souffert!

Elle se glissa timidement chez sa cousine, y fit le feu, y laissa la bouilloire, échangea quelques paroles, alla réveiller son tuteur st descendit prendre le lait, le pain et toutes les provisions que les fournisseurs apportaient. Elle resta pendant quelque temps sur le seuil de la porte, espérant que Brigaut aurait l'esprit de revenir : Brigaut était déjà sur la route de Paris. Elle avait arrangé la salle, elle était occupée à la cuisine quand elle entendit sa cousine descendre l'escalier.

Mademoiselle Sylvie Rogron apparut dans sa robe de chambre de taffetas couleur carmélite, un bonnet de tulle orné de coques sur sa tête, son tour de faux cheveux assez mal mis, sa camisole sous sa robe, les pieds dans ses pantoufles traînantes. Elle passa tout en revue et vint trouver sa cousine qui l'attendait pour savoir de quoi se composerait le déjeuner.

— Ah! vous voilà donc, mademoiselle l'amoureuse? dit Sylvie à Pierrette d'un ton moitié gai et moitié railleur.

— Plaît-il, ma cousine?

— Vous êtes entrée chez moi comme une sournoise et vous en êtes sortie de même, vous deviez cependant bien savoir que j'avais à vous parler.

— Moi ?...

— Vous avez eu ce matin une sérénade ni plus ni moins qu'une princesse.

— Une sérénade! s'écria Pierrette.

— Une sérénade! reprit Sylvie en l'imitant. Et vous avez un amant?

— Ma cousine, qu'est-ce qu'un amant?

Sylvie évita de répondre et lui dit : — Osez dire, mademoiselle, qu'il n'est pas venu sous vos fenêtres un homme vous parler mariage.

Instruite par la persécution des ruses nécessaires aux esclaves, Pierrette répondit hardiment : — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Mon chien, dit aigrement la vieille fille.

— Ma cousine? reprit humblement Pierrette.

— Vous ne vous êtes pas levée non plus, et vous n'avez pas été non plus nu-pieds à votre fenêtre, ce qui vous vaudra quelque bonne maladie. Attrape! Ce sera bien fait pour vous! Et vous n'avez peut-être pas parlé à votre amoureux?

— Non, ma cousine.

— Je vous connaissais bien des défauts, mais je ne vous savais pas celui de mentir. Pensez-y bien, mademoiselle! il faut nous dire et nous expliquer, à votre cousin et à moi, la scène de ce matin, sans quoi votre tuteur verra à prendre des mesures rigoureuses.

La vieille fille, dévorée de jalousie et de curiosité, procédait par intimidation. Pierrette fit comme les gens qui souffrent au delà de leurs forces, elle garda le silence. Ce silence est, pour tous les êtres attaqués, le seul moyen de triompher : il lasse les charges cosaques des envieux, les sauvages escarmouches des ennemis; il donne une victoire écrasante et complète. Quoi de plus complet que le silence? Il est absolu; n'est-ce pas une des manières d'être de l'infini? Sylvie examina Pierrette à la dérobée : elle rougissait, mais sa rougeur, au lieu d'être générale, se divisait par plaques inégales aux pommettes, par taches ardentes d'un ton significatif. En voyant ces symptômes de maladie, une mère eût aussitôt changé de ton, elle aurait pris cette enfant sur ses genoux, elle l'eût questionnée, elle aurait déjà depuis longtemps admiré mille preuves de la complète, de la sublime innocence de Pierrette, elle aurait deviné sa maladie et compris que les humeurs et le sang détournés de leur voie se jetaient sur les poumons, après avoir troublé les fonctions digestives. Ces taches éloquentes lui eussent ap-

pris l'imminence d'un danger mortel. Mais une vieille fille chez qui les sentiments que nourrit la famille n'avaient jamais été réveillés, à qui les besoins de l'enfance, les précautions voulues par l'adolescence étaient inconnus, ne pouvait avoir aucune des indulgences et des compatissances inspirées par les mille événements de la vie ménagère et conjugale. Pour elle les souffrances de la misère, au lieu de lui attendrir le cœur, y avaient fait des calus.

— Elle rougit, elle est en faute! se dit Sylvie.

Le silence de Pierrette fut donc interprété dans le plus mauvais sens.

— Pierrette, dit-elle, avant que votre cousin descende, nous allons aller causer. Venez, dit-elle d'un ton plus doux. Fermez la porte de la rue. Si quelqu'un vient on sonnera, nous entendrons bien.

Malgré le brouillard humide qui s'élevait audessus de la rivière, Sylvie emmena Pierrette par l'allée sablée qui serpentait à travers les gazons jusqu'au bord de la terrasse en rochers rocaillés, quai pittoresque meublé d'iris et de plantes d'eau. La vieille cousine changea de système, elle voulut essayer de prendre Pierrette par la douceur. L'hyène allait se faire chatte.

— Pierrette, lui dit-elle, vous n'êtes plus une enfant, vous allez bientôt mettre le pied dans votre quinzième année, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous eussiez un amant.

— Mais, ma cousine, dit Pierrette, en levant les yeux avec une douceur angélique vers le visage aigre et froid de sa cousine, qui avait pris son air de vendeuse, qu'est-ce qu'un amant?

Il fut impossible à Sylvie de définir avec justesse et décence un amant à la pupille de son frère. Au lieu de voir dans cette question l'effet d'une adorable innocence, elle y vit de la fausseté.

— Un amant, Pierrette, est un homme qui nous aime et qui veut nous épouser.

— Ah! dit Pierrette. Quand on est d'accord en Bretagne, nous appelons alors ce jeune homme un prétendu!

— Oui. Eh bien, songez qu'en avouant vos sentiments pour un homme, il n'y a pas le moindre mal, ma petite. Le mal est dans le secret. Avez-vous plu par hasard à quelques-uns des hommes qui viennent ici?

— Je ne le crois pas.

— Vous n'en aimez aucun?

— Aucun.

— Bien sûr?

— Bien sûr.

— Regardez-moi, Pierrette!

Pierrette regarda sa cousine.

— Un homme vous a cependant appelée sur la place, ce matin?

Pierrette baissa les yeux.

— Vous avez été à votre fenêtre, vous l'avez ouverte et vous avez parlé!

— Non, ma cousine, j'ai voulu savoir quel temps il faisait, et j'ai vu sur la place un paysan.

— Pierrette, depuis votre première communion vous avez beaucoup gagné, vous êtes obéissante et pieuse, vous aimez vos parents et Dieu, je suis contente de vous, je ne vous le disais point pour ne pas enfler votre orgueil...

Cette horrible fille prenait l'abattement, la soumission, le silence de la misère pour des vertus! Une des plus douces choses qui puissent consoler les souffrants, les martyrs, les artistes au fort de la passion divine que leur imposent l'envie et la haine est de trouver l'éloge là où ils ont toujours trouvé la censure et la mauvaise foi. Pierrette leva donc sur sa cousine des yeux attendris et se sentit prête à lui pardonner toutes les douleurs qu'elle lui avait faites.

— Mais si tout cela n'est qu'hypocrisie, si je dois voir en vous un serpent que j'aurai réchauffé dans mon sein, vous seriez une infâme, une horrible créature!

— Je ne crois pas avoir de reproches à me faire, dit Pierrette en éprouvant une horrible contraction au cœur par le passage subit de cette louange inespérée au terrible accent de l'hyène.

— Vous savez qu'un mensonge est un péché mortel?

— Oui, ma cousine.

— Eh bien, vous êtes devant Dieu! dit la vieille fille en lui montrant par un geste solennel les jardins et le ciel, jurez-moi que vous ne connaissiez pas ce paysan?

— Je ne jurerai pas, dit Pierrette.

— Ah! ce n'était pas un paysan, petite vipère!

Pierrette se sauva comme une biche effrayée à travers le jardin, épouvantée de cette question morale. Sa cousine l'appela d'une voix terrible.

— On sonne, répondit-elle.

— Ah! quelle petite sournoise! se dit Sylvie; elle a l'esprit retors! et maintenant je suis sûre que cette petite couleuvre entortille le colonel. Elle nous a entendus dire qu'il était baron. Être baronne! petite sotte! Oh! je me débarrasserai d'elle en la mettant en apprentissage, et tôt.

Sylvie resta si bien perdue dans ses pensées, qu'elle ne vit pas son frère descendant l'allée et regardant les désastres produits par la gelée sur ses dahlias.

— Eh bien! Sylvie, à quoi penses-tu donc là? J'ai cru que tu regardais des poissons; quelquefois il y en a qui sautent hors de l'eau.

— Non, dit-elle.

— Eh bien, comment as-tu dormi? Et il se mit à lui raconter ses rêves de la nuit. Ne me trouves-tu pas le teint *mâchuré?* Autre mot du vocabulaire Rogron.

Depuis que Rogron aimait, ne profanons pas ce mot, désirait mademoiselle de Chargebœuf, il s'inquiétait beaucoup de son air, et de lui-même. Pierrette descendit en ce moment le perron et annonça de loin que le déjeuner était prêt. En voyant sa cousine, le teint de Sylvie se plaqua de vert et jaunit : toute sa bile se mit en mouvement. Elle regarda le corridor, et trouva que Pierrette aurait du l'avoir frotté.

— Je frotterai si vous le voulez, répondit cet ange en ignorant le danger mortel auquel ce travail expose une jeune fille.

La salle à manger était irréprochablement arrangée. Sylvie s'assit et affecta pendant tout le déjeuner d'avoir besoin de choses auxquelles elle n'aurait pas songé dans un état calme, et qu'elle demanda pour faire lever Pierrette en saisissant le moment où la pauvre petite se remettait à manger. Mais une tracasserie ne suffisait pas, elle cherchait un sujet de reproche, elle se colérait intérieurement de n'en pas trouver. S'il y avait eu des œufs frais, elle aurait eu certes à se plaindre de la cuisson du sien. Elle répondait à peine aux sottes questions de son frère, et cependant elle ne regardait que lui. Ses yeux évitaient Pierrette. Pierrette était éminemment sensible à ce manége. Pierrette apporta le café de sa cousine comme celui de son cousin dans un grand gobelet d'argent où elle faisait chauffer le lait mélangé de crème au bain-marie. Le frère et la sœur y mêlaient eux-mêmes le café noir fait par Sylvie en doses convenables. Quand elle eut minutieusement préparé sa jouissance, elle aperçut une légère poussière de café, elle la saisit avec affectation dans le tourbillon jaune, la regarda, se pencha pour la mieux voir. L'orage éclata.

— Qu'est-ce que tu as? dit Rogron.

— J'ai... que mademoiselle a mis de la cendre dans mon café. Comme c'est agréable de prendre du café à la cendre! Eh! ce n'est pas étonnant; on ne fait jamais bien deux choses à la fois. Elle pensait bien au café! Un merle aurait pu voler par sa cuisine, elle n'y aurait pas pris garde ce matin; comment aurait-elle pu voir voler la cendre? Et puis le café de sa cousine! ah! cela lui est bien égal!

Elle parla sur ce ton pendant qu'elle mettait sur le bord de l'assiette la poudre de café passée à travers le filtre, et quelques grains de sucre qui ne fondaient pas.

— Mais, ma cousine, c'est du café, dit Pierrette.

— Ah! c'est moi qui mens! s'écria Sylvie en regardant Pierrette et la foudroyant par une effroyable lueur que son œil dégageait en colère.

Ces organisations que la passion n'a point ravagées ont à leur service une grande abondance de fluide vital. Ce phénomène de l'excessive clarté de l'œil dans les moments de colère, s'était d'autant mieux établi chez mademoiselle Rogron, que jadis, dans sa boutique, elle avait eu lieu d'user de la puissance de son regard, en ouvrant démesurément ses yeux, toujours pour imprimer une terreur salutaire à ses inférieurs.

— Je vous conseille de me donner des démentis, reprit-elle, vous qui mériteriez de sortir de table et d'aller manger seule à la cuisine!

— Qu'avez-vous donc toutes deux? s'écria Rogron, vous êtes comme des *crins*, ce matin.

— Mademoiselle sait ce que j'ai contre elle; je lui laisse le temps de prendre une décision avant de t'en parler, car j'aurai pour elle plus de bonté qu'elle n'en mérite!

Pierrette regardait sur la place, à travers les vitres, afin d'éviter de voir les yeux de sa cousine qui l'effrayaient.

— Elle n'a pas plus l'air de m'écouter que si je parlais à ce sucrier. Elle a cependant l'oreille fine, elle cause du haut d'une maison et répond à quelqu'un qui se trouve en bas... Elle est d'une perversité, ta pupille, d'une perversité sans nom! et tu ne dois t'attendre à rien de bon d'elle, entends-tu, Rogron?

— Qu'a-t-elle fait de si grave? demanda le frère à la sœur.

— A son âge! c'est commencer de bonne heure, s'écria la vieille fille enragée.

Pierrette se leva pour desservir afin d'avoir une contenance, elle ne savait comment se tenir. Quoique ce langage ne fut pas nouveau pour elle, elle n'avait jamais pu s'y habituer. La colère de sa cousine lui faisait croire à quelque crime. Elle se demanda quelle serait sa fureur si elle savait l'escapade de Brigaut. Peut être lui ôterait-on Brigaut. Elle eut à la fois les mille pensées de l'esclave, si rapides, si profondes, et résolut d'opposer un silence absolu sur un fait où sa conscience ne lui signalait rien de mauvais. Elle eut à entendre des paroles si dures, si âpres, des suppositions si blessantes, qu'en entrant dans la cuisine elle fut prise d'une contraction à l'estomac et d'un vomissement affreux. Elle n'osa se plaindre, elle n'était pas sûre d'obtenir des soins. Elle revint pâle, blême, dit qu'elle ne se trouvait pas bien, et monta se coucher en se tenant de marche en marche à la rampe et croyant l'heure de sa mort arrivée. Pauvre Brigaut! se disait-elle.

— Elle est malade! dit Rogron.

— Elle est malade ! Mais c'est des *giries !* répondit à haute voix Sylvie et de manière à être entendue. Elle n'était pas malade ce matin, va !

Ce dernier coup atterra Pierrette, qui se coucha dans ses larmes en demandant à Dieu de la retirer de ce monde.

Depuis environ un mois, au lieu d'aller porter le *Constitutionnel* chez Gouraud, le colonel venait obséquieusement chercher le journal et faire la conversation. Il emmenait souvent Rogron quand le temps était beau. Sylvie s'habilla coquettement, elle croyait être coquette en mettant une robe verte et un petit châle de cachemire jaune à bordure rouge, un chapeau blanc à maigres plumes grises. Vers l'heure où le colonel devait arriver, Sylvie stationnait dans le salon avec son frère, qu'elle avait contraint à rester en pantoufles et en robe de chambre.

— Il fait beau, colonel ! dit Rogron en entendant le pas pesant de Gouraud, mais je ne suis pas habillé, ma sœur voulait peut être sortir, elle m'a fait garder la maison, attendez-moi.

Rogron laissa Sylvie seule avec le colonel.

— Où voulez-vous donc aller? vous voilà mise comme une divinité, demanda Gouraud qui remarquait un certain air solennel sur l'ample visage grêlé de la vieille fille.

— Je voulais sortir, mais comme la petite n'est pas bien, je reste.

— Qu'a-t-elle donc?

— Je ne sais, elle a demandé à s'aller coucher.

La prudence, pour ne pas dire la méfiance de Gouraud, était incessamment éveillée par les résultats de son alliance avec Vinet. Évidemment la plus belle part était celle de l'avocat. L'avocat rédigeait le journal, il y regnait en maître, il en appliquait les revenus à sa rédaction, et le colonel, éditeur responsable, y gagnait peu de chose. Vinet et Cournant avaient rendu d'énormes services aux Rogron, et lui, colonel en retraite, ne pouvait rien pour eux. Qui serait député? Vinet. Qui était le grand électeur? Vinet. Qui consultait-on? Vinet! Enfin il connaissait pour le moins aussi bien que Vinet l'étendue et la profondeur de la passion allumée chez Rogron par la belle Bathilde de Chargebœuf. Cette passion devenait insensée, comme toutes les dernières passions des hommes. La voix de Bathilde faisait tressaillir le célibataire. Absorbé par ses désirs, Rogron les cachait, il n'osait espérer une pareille alliance. Pour sonder le mercier, le colonel s'était avisé de lui dire qu'il allait demander la main de Bathilde pour lui; Rogron avait pâli de se voir un rival si redoutable, était devenu froid pour Gouraud et presque haineux. Ainsi Vinet régnait de toute manière au logis, tandis que lui colonel ne s'y rattachait que par les liens hypothétiques d'une affection menteuse de sa part, et qui ne s'était point encore déclarée chez Sylvie. Quand l'avocat lui avait révélé la manœuvre du prêtre en lui conseillant de rompre avec Sylvie et de se retourner vers Pierrette, Vinet avait flatté son penchant; mais en analysant le sens intime de cette ouverture, en examinant bien le terrain autour de lui, le colonel crut apercevoir chez Vinet l'espoir de le brouiller avec Sylvie et de profiter de la peur de la vieille fille pour faire tomber toute la fortune des Rogron dans les mains de mademoiselle de Chargebœuf. Aussi quand Rogron l'eut laissé seul avec Sylvie, sa perspicacité s'empara-t-elle des légers indices qui trahissaient une pensée inquiète chez Sylvie, et le plan formé de se trouver sous les armes et pendant un moment seule avec lui. Le colonel, qui déjà soupçonnait véhémentement Vinet de lui jouer quelque mauvais tour, attribua cette conférence à quelque secrète insinuation de ce singe judiciaire, il se mit en garde comme quand il faisait une reconnaissance en pays ennemi, tenant l'œil sur la campagne, attentif au moindre bruit, l'esprit tendu, la main sur ses armes. Le colonel avait le défaut de ne jamais croire un seul mot de ce que disaient les femmes, et quand la vieille fille mit Pierrette sur le tapis et la lui dit couchée à midi, le colonel pensa que Sylvie l'avait simplement mise en pénitence dans sa chambre et par jalousie.

— Elle devient très-gentille, cette petite, dit-il d'un air dégagé.

— Elle sera jolie, répondit mademoiselle Rogron.

— Vous devriez maintenant l'envoyer à Paris dans un magasin, ajouta le colonel. Elle y ferait fortune : on veut de très jolies filles aujourd'hui chez les modistes.

— Est-ce bien votre avis? demanda Sylvie d'une voix troublée.

— Bon ! j'y suis, pensa le colonel. Vinet aura conseillé de nous marier un jour, Pierrette et moi, pour me perdre dans l'esprit de cette vieille sorcière. Mais, dit-il à haute voix, qu'en voulez-vous faire? Ne voyez-vous pas une fille d'une incomparable beauté, Bathilde de Chargebœuf, une fille noble, bien apparentée, réduite à coiffer sainte Catherine? personne n'en veut. Pierrette n'a rien, elle ne se marierait jamais. Croyez vous que la jeunesse et la beauté puissent être quelque chose pour moi, par exemple? Moi qui, capitaine de cavalerie dans la garde impériale, dès que l'empereur a eu sa garde, ai mis mes bottes dans toutes les capitales et connu les plus jolies femmes de ces mêmes capitales! La jeunesse et la beauté! c'est diablement commun et sot! ne m'en parlez plus. A quarante-huit ans, dit-il en se vieillissant, quand on a subi la déroute de

Moscou, quand on a fait la terrible campagne de France, on a les reins un peu cassés; je suis un vieux bonhomme, vous me trouverez excessivement peu chevaleresque, mais je préfère à tout une bonne fille comme vous pour femme. Une femme comme vous me soignerait, me dorloterait, et sa fortune, jointe à mes douze cents francs, me donnerait pour mes vieux jours un bien-être convenable. Mais je la préférerais mille fois à une mijaurée qui me causerait bien des désagréments, qui aurait trente ans et des passions quand j'aurais soixante ans et des rhumatismes. A mon âge, on calcule. Tenez, entre nous soit dit, je ne voudrais pas avoir d'enfant si je me mariais.

Le visage de Sylvie avait été clair pour le colonel pendant cette tirade, et son exclamation acheva de convaincre le colonel de la perfidie de Vinet.

— Ainsi, dit-elle, vous n'aimez pas Pierrette?

— Ah çà! êtes-vous folle, ma chère Sylvie! s'écria le colonel. Est-ce quand on n'a plus de dents qu'on essaye de casser des noisettes? Dieu merci, je suis dans mon bon sens et je me connais.

Sylvie ne voulut pas se mettre alors en jeu, elle se crut très-fine en faisant parler son frère.

— Mon frère, dit-elle, avait eu l'idée de vous marier.

— Mais votre frère ne saurait avoir une idée aussi incongrue. Il y a quelques jours, pour savoir son secret, je lui ai dit que j'aimais Bathilde, et il est devenu blanc comme votre collerette.

— Il aime Bathilde, dit Sylvie.

— Comme un fou! Et certes Bathilde n'en veut qu'à son argent. (Attrape, Vinet! pensa le colonel.) Comment alors aurait-il parlé de Pierrette? — Non, Sylvie, dit-il en lui prenant la main et la lui serrant d'une certaine façon, puisque vous m'avez mis sur ce chapitre... (Il se rapprocha de Sylvie.) — Eh bien... (Il lui baisa la main, il était colonel de cavalerie, il avait donné des preuves de courage.) — Sachez-le, je ne veux pas avoir d'autre femme que vous. Quoique ce mariage ait l'air d'être un mariage de convenance, de mon côté, je me sens de l'affection pour vous.

— Mais c'est moi qui *voulais* vous marier à Pierrette, et si je lui donnais ma fortune... hein! colonel?

— Mais, je ne veux pas être malheureux dans mon intérieur, et dans dix ans y voir un jeune freluquet, comme Julliard, tourner autour de ma femme, et lui adresser des vers dans le journal. Je suis un peu trop homme sur ce point! Je ne ferai jamais un mariage disproportionné sous le rapport de l'âge.

— Eh bien, colonel, nous causerons de tout cela sérieusement, dit Sylvie en lui jetant un regard qu'elle crut plein d'amour et qui ressemblait assez à celui d'une ogresse. Ses lèvres froides et d'un violet cru se tirèrent sur ses dents jaunes, et elle croyait sourire.

— Me voilà, dit Rogron en emmenant le colonel, qui salua courtoisement la vieille fille.

Gouraud résolut de presser son mariage avec Sylvie et de devenir ainsi maître au logis, en se promettant de se débarrasser, par l'influence qu'il acquerrait sur Sylvie, pendant la lune de miel, de Bathilde et de Céleste Habert. Aussi pendant cette promenade dit-il à Rogron qu'il s'était amusé de lui l'autre jour. Il n'avait aucune prétention sur le cœur de Bathilde, il n'était pas assez riche pour épouser une femme sans dot. Puis il lui confia son projet : il avait choisi sa sœur depuis longtemps, à cause de ses bonnes qualités, il aspirait enfin à l'honneur de devenir son beau-frère.

— Ah! colonel! ah! baron! s'il ne faut que mon consentement, ce sera fait dans les délais voulus par la loi! s'écria Rogron heureux de se voir débarrassé de ce terrible rival.

Sylvie passa toute sa matinée dans son appartement à examiner s'il y avait place pour un ménage. Elle résolut de bâtir pour son frère un second étage, et de faire arranger convenablement le premier pour elle et son mari, mais elle se promit aussi, selon la fantaisie de toute vieille fille, de soumettre le colonel à quelques épreuves pour juger de son cœur et de ses mœurs, avant de se décider. Elle conservait des doutes et voulait être sûre que Pierrette n'avait aucune accointance avec le colonel.

Pierrette descendit à l'heure du dîner pour mettre le couvert. Sylvie avait été obligée de faire la cuisine, et avait taché sa robe en s'écriant : Maudit Pierrette! Il était évident que si Pierrette avait préparé le dîner, Sylvie n'eût pas attrapé cette tache de graisse sur sa robe de soie.

— Vous voilà, la belle picheline? Vous êtes comme le chien du maréchal que le bruit des casseroles réveille et qui dort sous la forge! Ah! vous voulez qu'on vous croie malade, petite menteuse!

Cette idée : Vous ne m'avez pas avoué la vérité sur ce qui s'est passé ce matin sur la place, donc vous mentez dans tout ce que vous dites! fut comme un marteau avec lequel Sylvie allait frapper sans relâche sur le cœur et sur la tête de Pierrette.

Au grand étonnement de Pierrette, Sylvie l'envoya s'habiller pour la soirée, après le dîner. L'imagination la plus alerte est encore au-dessous de l'activité que donne le soupçon à l'esprit d'une vieille fille. Dans ce cas, elles sont au-dessus des politiques, des avoués et des notaires, des escompteurs et des avares! Sylvie se promit de consulter

Vinet, après avoir tout examiné autour d'elle. Elle voulut avoir Pierrette auprès d'elle, afin de savoir par la contenance de la petite si le colonel avait dit vrai.

Mesdames de Chargebœuf vinrent les premières. Bathilde avait, d'après le conseil de son cousin Vinet, redoublé d'élégance. Elle était vêtue d'une délicieuse robe bleue en velours de coton, toujours le fichu clair, des grappes de raisin en grenat et or aux oreilles, les cheveux en *ringlet*, la jeannette astucieuse, de petits souliers en satin noir, des bas de soie gris, et des gants de Suède, des airs de reine, et des coquetteries de jeune fille à prendre tous les Rogron de la rivière. La mère, calme et digne, conservait comme sa fille une certaine impertinence aristocratique avec laquelle ces deux femmes sauvaient tout et où perçait l'esprit de la noble caste.

Bathilde était douée d'un esprit supérieur, que Vinet seul avait su deviner après deux mois de séjour des Chargebœuf chez lui. Quand il eut mesuré la profondeur de cette fille froissée par l'inutilité de sa jeunesse et de sa beauté, éclairée par le mépris que lui inspiraient les hommes d'une époque où l'argent était leur seule idole, Vinet surpris s'écria :

— Si c'était vous que j'eusse épousée, Bathilde, je serais aujourd'hui en passe d'être garde des sceaux, je me serais appelé Vinet de Chargebœuf, et je siégerais à droite!

Bathilde ne portait dans son désir de mariage aucune idée vulgaire, elle ne se mariait pas pour être mère, elle ne se mariait même pas pour avoir un mari, elle se mariait pour être libre, pour avoir un éditeur responsable, pour s'appeler madame et pouvoir agir comme agissent les hommes. Rogron était un nom pour elle, elle comptait faire quelque chose de cet imbécile, un député votant dont elle serait l'âme; elle avait à se venger de sa famille qui ne s'était point occupée d'une fille pauvre. Vinet avait beaucoup étendu, fortifié ces idées en les admirant et les approuvant.

— Chère cousine, lui disait-il en lui expliquant quelle influence avaient les femmes et lui montrant la sphère d'action qui leur était propre, croyez-vous que Tiphaine, un homme de la dernière médiocrité, arrive par lui-même au tribunal de première instance à Paris! Mais c'est madame Tiphaine qui l'a fait nommer député, c'est elle qui le pousse à Paris. Sa mère, madame Roguin, est une fine commère qui fait ce qu'elle veut du fameux banquier du Tillet, lequel est au mieux avec les Nucingen; ils sont liés avec les Keller, et ces trois maisons rendent des services ou au gouvernement ou à ses hommes les plus dévoués. Les Bureaux sont au mieux avec les loups-cerviers de la Banque! Puis, ils connaissent tout Paris. Il n'y a pas de raison pour que Tiphaine n'arrive pas à être président de quelque cour royale. Épousez Rogron, nous en ferons un député de Provins quand j'aurai conquis pour moi un autre collége de Seine-et-Marne. Vous aurez alors une recette générale, une de ces places où Rogron n'aura qu'à signer. Nous serons de l'opposition si elle triomphe, mais si les Bourbons restent, ah! comme nous inclinerons tout doucement vers le centre! D'ailleurs, Rogron ne vivra pas éternellement, et vous épouserez un homme titré plus tard. Enfin, soyez dans une belle position, et les Chargebœuf nous serviront. Votre misère comme la mienne vous aura donné sans doute la mesure de ce que valent les hommes : il faut s'en servir comme on se sert des chevaux de poste. Un homme ou une femme nous amène de telle à telle étape.

Vinet avait fait de Bathilde une petite Catherine de Médicis. Il laissait sa femme au logis, heureuse avec ses deux enfants, et il accompagnait toujours les dames de Chargebœuf chez les Rogron. Il arriva dans toute sa gloire de tribun champenois. Il avait alors de jolies besicles à branches d'or, un gilet de soie, une cravate blanche, un pantalon noir, des bottes fines et un habit noir fait à Paris, une montre d'or, une chaîne. Ce n'était plus le Vinet pâle et maigre, hargneux et sombre; le Vinet actuel avait une tenue d'homme politique, sûr de sa fortune, et la sécurité particulière à l'homme du palais qui connaît les cavernes du droit. Sa petite tête rusée était si bien peignée, il avait sa barbe si bien faite, un air si mignard quoique froid, qu'il était devenu agréable dans le genre de Robespierre. Certes, il pouvait être un délicieux procureur général à l'éloquence élastique, dangereuse et meurtrière, ou un orateur d'une finesse à la Walpole. L'aigreur et la haine qui l'animaient naguère avaient tourné en une douceur perfide. Le poison s'était changé en médecine.

— Bonjour, ma chère, comment allez-vous? dit madame de Chargebœuf à Sylvie.

Bathilde alla droit à la cheminée, ôta son chapeau, se mira dans la glace et mit son joli pied sur la barre du garde-cendre pour le montrer à Rogron.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? lui dit-elle en le regardant, vous ne me saluez pas! Ah bien! on mettra pour vous des robes de velours...

Elle coupa Pierrette pour aller porter son chapeau que la petite fille lui prit des mains et qu'elle lui laissa prendre comme si la Bretonne était une femme de chambre. Les hommes passent pour être bien féroces, et les tigres aussi; mais ni les tigres, ni les vipères, ni les diplomates, ni les gens de justice, ni les bourreaux, ni les rois ne peuvent, dans leurs plus grandes atrocités, approcher des cruautés

douces, des douceurs empoisonnées, des mépris sauvages des demoiselles entre elles quand les unes se croient supérieures aux autres en naissance, en fortune, en grâce, et qu'il s'agit de mariage, de préséance, enfin des mille rivalités de femmes. Le « Merci, mademoiselle! » que dit Bathilde à Pierrette, était un poëme en douze chants.

Elle s'appelait Bathilde et l'autre Pierrette! Elle était une Chargebœuf, l'autre une Lorrain! Elle était grande et pleine de vie, l'autre était petite et souffrante! Pierrette était nourrie par charité, Bathilde et sa mère avaient leur indépendance! Pierrette portait une robe de stoff à guimpe! Bathilde faisait onduler le velours bleu de la sienne! Elle avait les plus riches épaules du département, un bras de reine; Pierrette avait des omoplates et des bras maigres! Pierrette était Cendrillon, Bathilde était la fée! Bathilde allait se marier, Pierrette allait mourir fille! Bathilde était adorée, Pierrette n'était aimée de personne! Bathilde avait une ravissante coiffure, elle avait du goût; Pierrette cachait ses cheveux sous un petit bonnet et ne connaissait rien à la mode! Épilogue : Bathilde était tout, Pierrette n'était rien. La fière Bretonne comprenait bien cet horrible poëme.

— Bonjour, ma petite, lui dit madame de Chargebœuf du haut de sa grandeur et avec l'accent que lui donnait son nez pincé du bout.

Vinet mit le comble à ces sortes d'injures en regardant Pierrette et disant :

— Oh! oh! oh! (sur trois tons). Que nous sommes belle, Pierrette, ce soir!

— Belle, dit la pauvre enfant, ce n'est pas à moi, mais à votre cousine qu'il faut adresser ce mot.

— Oh, ma cousine l'est toujours, répondit l'avocat. N'est-ce pas, père Rogron? dit il en se tournant vers le maître du logis et lui frappant dans la main.

— Oui, répondit Rogron.

— Pourquoi le faire parler contre sa pensée? Il ne m'a jamais trouvée de son goût, reprit Bathilde en se mettant devant Rogron. N'est-il pas vrai? Regardez-moi.

Rogron la contempla des pieds à la tête et ferma doucement les yeux comme un chat à qui l'on gratte le crâne.

— Vous êtes trop belle, dit-il, trop dangereuse à voir.

— Pourquoi?

Rogron regarda les tisons et garda le silence. En ce moment Mlle Habert entra suivie du colonel. Céleste Habert était l'ennemi commun; elle ne comptait que Sylvie pour elle; mais chacun lui témoignait d'autant plus d'égards, de politesses et d'aimables attentions que chacun la sapait, en sorte qu'elle était entre ces preuves d'intérêt et la défiance que son frère éveillait en elle. Le vicaire, quoique loin du théâtre de la guerre, y devinait tout. Aussi, quand il comprit que les espérances de sa sœur étaient mortes, devint-il un des plus terribles antagonistes des Rogron. Chacun se peindra mademoiselle Habert sur-le-champ quand on saura que si elle n'avait pas été maîtresse et archi-maîtresse de pension, elle aurait toujours eu l'air d'être une institutrice. Les institutrices ont une manière à elles de mettre leurs bonnets. De même que les vieilles Anglaises ont acquis le monopole des turbans, les institutrices ont le monopole de ces bonnets; la carcasse y domine les fleurs, les fleurs en sont plus qu'artificielles; longtemps gardé dans les armoires, ce bonnet est toujours neuf et toujours vieux, même le premier jour. Ces filles font consister leur honneur à imiter les mannequins des peintres, elles sont assises sur leurs hanches et non sur leurs chaises. Quand on leur parle, elles tournent en bloc sur leur buste au lieu de ne tourner que leur tête, et quand leurs robes crient, on est tenté de croire que les ressorts de ces espèces de mécanismes sont dérangés. Mademoiselle Habert était l'idéal de ce genre : elle avait l'œil sévère, la bouche grimée, et sous son menton rayé de rides les brides de son bonnet flasques et flétries allaient et venaient au gré de ses mouvements. Elle avait un petit agrément dans deux signes un peu forts, un peu bruns, ornés de poils qu'elle laissait croître comme des clématites échevelées. Enfin elle prenait du tabac et le prenait sans grâce.

On se mit au travail du boston. Sylvie eut en face d'elle mademoiselle Habert, et le colonel fut mis à côté, devant madame de Chargebœuf. Bathilde resta près de sa mère et de Rogron. Sylvie plaça Pierrette entre elle et le colonel. Rogron déploya l'autre table, au cas où messieurs Néraud, Cournant et sa femme viendraient. Vinet et Bathilde savaient jouer le whist, que jouaient monsieur et madame Cournant. Depuis que ces dames de Chargebœuf, comme disaient les gens de Provins, venaient chez les Rogron, les deux lampes brillaient sur la cheminée entre les candélabres et la pendule, et les tables étaient éclairées en bougies à quarante sous la livre, payées, d'ailleurs, par le prix des cartes.

— Eh bien! Pierrette, prends donc ton ouvrage, ma fille, dit Sylvie à sa cousine avec une perfide douceur en la voyant regarder le jeu du colonel.

Elle affectait de toujours très-bien traiter Pierrette en public. Cette infâme tromperie irritait la loyale Bretonne et lui faisait mépriser sa cousine. Pierrette prit sa broderie; mais, en tirant ses points, elle continuait à regarder dans le jeu de Gouraud. Gouraud n'avait pas l'air de savoir qu'il

y eût une petite fille à côté de lui. Sylvie l'observait et commençait à trouver cette indifférence excessivement suspecte. Il y eut un moment de la soirée où la vieille fille entreprit une grande misère en cœur, le panier était plein de fiches et contenait en outre vingt sept sous. Les Cournant et Néraud étaient venus. Le vieux juge suppléant, Desfondrilles, à qui le ministère de la justice trouvait la capacité d'un juge en le chargeant des fonctions de juge d'instruction, mais qui n'avait jamais assez de talent dès qu'il s'agissait d'être juge en pied, et qui, depuis deux mois, abandonnait le parti des Tiphaine et se tournait vers le parti Vinet, était devant la cheminée, le dos au feu, les basques de son habit relevées, il regardait ce magnifique salon où brillait mademoiselle de Chargebœuf, car il semblait que cette décoration rouge eût été faite exprès pour rehausser toute sa personne. Le silence régnait, Pierrette regardait jouer la misère, et l'attention de Sylvie avait été détournée par l'intérêt du coup.

— Jouez là, dit Pierrette au colonel en lui indiquant cœur.

Le colonel entame une séquence de cœur, les cœurs étaient entre Sylvie et lui, le colonel arrive à l'as quoique gardé chez Sylvie par cinq petites cartes.

— Le coup n'est pas loyal, Pierrette a vu mon jeu et le colonel s'est laissé conseiller par elle.

— Mais, mademoiselle, dit Céleste, le jeu du colonel était de continuer cœur puisqu'il vous en trouvait !

Cette phrase fit sourire monsieur Desfondrilles, homme fin et qui avait fini par s'amuser de tous les intérêts en jeu dans Provins, où il jouait exprès le rôle de Rigaudin, dans *la Maison en loterie* de Picard.

— C'est le jeu du colonel, dit Cournant sans savoir de quoi il s'agissait.

Sylvie jeta sur mademoiselle Habert un de ces regards de vieille fille à vieille fille, atroce et doucereux.

— Pierrette, vous avez vu mon jeu, dit Sylvie en fixant ses yeux sur sa cousine.

— Non, ma cousine.

— Je vous regardais vous, dit le juge archéologue. Je puis certifier que la petite n'a vu que le colonel.

— Bah ! les petites filles, dit Gouraud épouvanté, savent joliment couler les yeux en douceur.

— Ah ! fit Sylvie.

— Oui, reprit Gouraud, elle a pu voir dans le vôtre pour vous jouer une malice, n'est-ce pas, ma petite belle !

— Non, dit la Bretonne, j'en suis incapable, et je me serais dans ce cas intéressée au jeu de ma cousine.

— Vous savez bien que vous êtes une menteuse, et de plus une petite sotte, dit Sylvie. Comment peut-on, depuis ce qui s'est passé ce matin, ajouter la moindre foi à vos paroles? Vous êtes une...

Pierrette ne laissa pas sa cousine achever en sa présence ce qu'elle allait dire; en devinant un torrent d'injures, elle se leva, sortit sans lumière et monta chez elle. Sylvie devint pâle de rage et dit entre ses dents : — Elle me le payera.

— Payez-vous la misère? dit madame de Chargebœuf.

En ce moment la pauvre Pierrette se cogna le front à la porte du corridor, que le juge avait laissée ouverte.

— Bon, c'est bien fait ! s'écria Sylvie.

— Que lui arrive-t-il? demanda Desfondrilles.

— Rien qu'elle ne mérite, répondit Sylvie.

— Elle a reçu quelque mauvais coup, dit mademoiselle Habert.

Sylvie essaya de ne pas payer sa misère en se levant pour aller voir ce qu'avait fait Pierrette, mais madame de Chargebœuf l'arrêta.

— Payez-vous d'abord, lui dit-elle en riant, car vous ne vous souviendriez plus de rien en revenant.

Cette proposition, fondée sur la mauvaise foi que l'ex mercière mettait dans ses dettes de jeu ou dans ses chicanes, obtint l'assentiment général. Sylvie se rassit et ne pensa plus à Pierrette. Son indifférence n'étonna personne.

Pendant toute cette soirée, Sylvie eut une préoccupation constante. Quand le boston fut fini, vers neuf heures et demie, elle se plongea dans une bergère au coin de sa cheminée et ne se leva que pour les salutations et les adieux. Ce colonel la mettait à la torture, elle ne savait plus qu'en penser.

— Les hommes sont si faux ! dit-elle en s'endormant.

VII

LES AMOURS DE PIERRETTE ET DE BRIGAUT.

Pierrette s'était donné un coup affreux dans le champ de la porte qu'elle avait heurté avec sa tête à la hauteur de l'oreille, à l'endroit où les jeunes filles séparent de leurs cheveux cette portion qu'elles mettent en papillotes. Le lendemain, il s'y trouva de fortes ecchymoses.

— Dieu vous a punie, lui dit sa cousine le lendemain au déjeuner; vous m'avez désobéi, vous m'avez manqué en ne m'écoutant pas et vous en allant

au milieu de ma phrase, vous n'avez que ce que vous méritez.

— Cependant, dit Rogron, il faudrait y mettre une compresse d'eau et de sel.

— Bah! ce ne sera rien, mon cousin, dit Pierrette.

Elle en était arrivée à trouver une preuve d'intérêt dans l'observation de son tuteur.

La semaine s'acheva comme elle avait commencé, dans des tourments continuels. Sylvie devint ingénieuse et poussa les raffinements de sa tyrannie jusqu'aux recherches les plus sauvages. Les Illinois, les Chérokées, les Mohicans auraient pu s'instruire avec elle. Pierrette n'osa pas se plaindre des souffrances vagues, des douleurs qu'elle sentit à la tête. La source du mécontentement de sa cousine était la non-révélation relativement à Brigaut, et, par un entêtement breton, Pierrette s'obstinait à garder un silence inexplicable. Chacun comprendra maintenant quel fut le regard que l'enfant jeta sur Brigaut qu'elle crut perdu pour elle s'il était découvert, et que par instinct elle voulait avoir près d'elle, heureuse de le savoir à Provins. Quelle joie pour elle d'apercevoir Brigaut! L'aspect de son camarade d'enfance était comparable au regard que jette un exilé de loin sur sa patrie, au regard du martyr sur le ciel où ses yeux, armés d'une seconde vue, ont la puissance de pénétrer pendant les ardeurs du supplice. Le dernier regard de Pierrette avait été si parfaitement compris par le fils du major, que tout en rabotant ses planches, ouvrant son compas, prenant ses mesures et ajustant ses bois, il se creusait la cervelle pour pouvoir correspondre avec Pierrette. Brigaut finit par arriver à cette machine d'une excessive simplicité. A une certaine heure de la nuit, Pierrette déroulerait une ficelle au bout de laquelle il attacherait une lettre. Au milieu des souffrances horribles que causait à Pierrette sa double maladie, un dépôt qui se formait à sa tête et le dérangement de sa constitution, elle était soutenue par la pensée de correspondre avec Brigaut. Un même désir agitait ces deux cœurs; séparés, ils s'entendaient! A chaque coup reçu dans le cœur, à chaque élancement dans la tête, Pierrette se disait : — Brigaut est ici.

Au premier marché qui suivit leur première rencontre à l'église, Brigaut guetta sa petite amie. Quoiqu'il la vît tremblante et pâle comme une feuille de novembre près de quitter son rameau, sans perdre la tête, il marchanda des fruits à la marchande avec laquelle la terrible Sylvie marchandait sa provision. Brigaut put glisser un billet à Pierrette. Brigaud le glissa naturellement en plaisantant la marchande et avec l'aplomb d'un roué, comme s'il n'avait jamais fait que ce métier, tant il mit de sang-froid à son action malgré le sang chaud qui sifflait à ses oreilles, qui sortait bouillonnant de son cœur en lui brisant les veines et les artères. Il eut la résolution d'un vieux forçat au dehors, et au dedans les tremblements de l'innocence; absolument comme certaines mères dans leurs crises mortelles où elles sont prises entre deux dangers, entre deux précipices. Pierrette eut les vertiges de Brigaut, elle serra le papier dans la poche de son tablier. Les plaques de ses pommettes passèrent au rouge-cerise des feux violents. Ces deux enfants éprouvèrent de part et d'autre, à leur insu, des sensations à défrayer dix amours vulgaires. Ce moment leur laissa dans l'âme une source vive d'émotions. Le colonel n'était pas là; Sylvie, qui ne connaissait pas l'accent breton, ne pouvait soupçonner Pierrette. Pierrette revint au logis avec son trésor.

Les deux lettres de ces deux pauvres enfants devaient servir de pièces dans un horrible débat judiciaire; sans ces fatales circonstances, elles n'eussent jamais été connues. Voici donc ce que Pierrette lut le soir dans sa chambre.

LETTRE DE BRIGAUT A PIERRETTE.

« Ma chère Pierrette, à minuit, à l'heure où « chacun dort, mais où je veillerai pour toi, je « serai toutes les nuits au bas de la fenêtre de la « cuisine; tu peux descendre par ta croisée une « ficelle assez longue pour qu'elle arrive jusqu'à « moi, ce qui ne fera pas de bruit, et tu y atta- « cheras ce que tu auras à m'écrire, je te répon- « drai par le même moyen. J'ai su qu'ils t'avaient « appris à lire et à écrire, ces misérables parents « qui te devaient faire tant de bien et qui te font « tant de mal! Toi, Pierrette, fille d'un colonel « mort pour la France, réduite par ces monstres « à faire leur cuisine! Voilà donc où sont en allées « tes jolies couleurs et ta belle santé. Qu'est devenue « ma Pierrette, qu'en ont-ils fait? Je vois bien que « tu n'es pas à ton aise. Oh! Pierrette, retournons « en Bretagne, je puis gagner de quoi te donner « tout ce qui te manque, tu pourras avoir cinq « francs par jour, car j'en gagne six à sept, et trente « sous me suffisent. Ah! Pierrette, comme j'ai prié « le bon Dieu pour toi depuis que je t'ai revue! je « lui ai dit de me donner toutes les souffrances et « de te départir tous les plaisirs. Que fais-tu donc « avec eux, qu'ils te gardent? Ta grand'mère est « plus qu'eux. Ces Rogron sont venimeux, ils t'ont « ôté ta gaieté, tu ne marches plus à Provins comme « tu te mouvais en Bretagne! Enfin, je suis là « pour te servir, pour faire tes commandements, et « tu me diras ce que tu veux. Si tu as besoin d'ar- « gent, j'ai à nous soixante écus, et j'aurai la dou-

« leur de te les envoyer par la ficelle au lieu de « baiser avec respect tes chères mains en les y « mettant. Ah! voilà bien du temps, ma pauvre « Pierrette, que le bleu du ciel s'est brouillé. Je n'ai « pas eu deux heures de plaisir depuis que je t'ai « mise dans cette diligence de malheur; et quand « je t'ai revue comme une ombre, cette sorcière de « parente a troublé notre bonheur. Enfin, nous « aurons la consolation tous les dimanches de prier « Dieu ensemble, il nous écoutera peut-être mieux. « Sans adieu, ma chère Pierrette, à cette nuit. »

Cette lettre émut tellement Pierrette qu'elle demeura plus d'une heure à la relire et à la regarder; mais elle pensa non sans douleur qu'elle n'avait rien pour écrire, elle entreprit donc le difficile voyage de sa mansarde à la salle à manger, où elle pouvait trouver de l'encre, une plume, du papier, et put l'accomplir sans avoir réveillé sa terrible cousine. Quelques instants avant minuit, elle avait écrit cette lettre, qui fut également citée au procès.

PIERRETTE A BRIGAUT.

« Mon ami, oh oui, mon ami, car il n'y a que « toi, Jacques, et ma grand'mère qui m'aimez, que « Dieu me le pardonne; mais vous êtes aussi les « deux seules personnes que j'aime l'une comme « l'autre, ni plus ni moins; j'étais trop petite pour « avoir pu connaître ma petite maman; mais toi, « Jacques, et ma grand'mère, mon grand-père « aussi, Dieu lui donne le ciel, car il a bien souf- « fert de sa ruine, qui a été la mienne, enfin vous « deux qui êtes restés, je vous aime autant que je « suis malheureuse! Aussi pour connaître combien « je vous aime, faudrait-il que vous sachiez com- « bien je souffre, et je ne le désire pas, cela vous « ferait trop de peine. On me parle comme nous « ne parlons pas aux chiens! on me traite comme « la dernière des dernières, et j'ai beau m'examiner « comme si j'étais devant Dieu, je ne me trouve « pas de fautes envers eux. Avant que tu ne me « chantes le chant des mariées, je reconnaissais la « bonté de Dieu dans mes douleurs, car, comme « je le priais de me retirer de ce monde, et que je « me sentais bien malade, je me disais : Il m'en- « tend! Mais, Brigaut, puisque te voilà, je veux « nous en aller en Bretagne retrouver ma grand'ma- « man qui m'aime, quoiqu'ils m'aient dit qu'elle « m'avait volé huit mille francs. Est-ce que je « peux avoir huit mille francs, Brigaut? S'ils sont « à moi, peux-tu les avoir? Mais c'est des men- « songes : ma grand'mère ne serait pas à Sainte- « Anne si nous avions huit mille francs. Je n'ai pas « voulu troubler ses derniers jours, à cette bonne « sainte femme, par le récit de mes tourments, « elle serait pour en mourir. Ah! si elle savait « qu'on fait laver la vaisselle à sa petite-fille, elle « qui me disait : Laisse ça, ma mignonne! quand « dans ses malheurs je voulais l'aider; laisse, mon « mignon, tu gâterais tes jolies menottes. Ah! bien, « j'ai les ongles propres! La plupart du temps je ne « puis porter le panier aux provisions qui me scie « le bras en revenant du marché. Cependant je ne « crois pas que mon cousin et ma cousine soient « méchants; mais c'est leur idée de toujours gron- « der. Il paraît que je ne puis pas les quitter. Mon « cousin est mon tuteur. Un jour où j'ai voulu « m'enfuir par trop de mal, et que je le leur ai dit, « ma cousine Sylvie m'a répondu que la gendarme- « rie irait après moi, que la loi était pour mon tu- « teur, et j'ai bien compris que les cousins ne rem- « plaçaient pas plus notre père ou notre mère que « les saints ne remplacent le bon Dieu. Que veux-tu, « mon pauvre Jacques, que je fasse de ton argent? « Garde-le pour notre voyage. Oh! comme je pen- « sais à toi, et à Pen-Hoël, et au grand étang! c'est « là que nous avons mangé notre pain blanc en pre- « mier, car il me semble que je vais à mal. Je suis « bien malade, Jacques : j'ai dans la tête des dou- « leurs à crier, et dans les os, dans le dos, puis je « ne sais quoi aux reins qui me tue, et je n'ai d'ap- « pétit que pour de vilaines choses : des racines, « je suce des feuilles, et j'aime à sentir l'odeur des « papiers imprimés. Enfin, il y a des moments où « je pleurerais si j'étais seule, car je n'ai même pas « la permission de pleurer, il faut me cacher pour « offrir mes larmes à celui de qui nous tenons ces « grâces que nous nommons afflictions; n'est-ce pas « lui qui t'a donné la bonne pensée de venir chan- « ter sous mes fenêtres le chant des mariées? Ah! « Jacques, ma cousine qui t'a entendu m'a dit que « j'avais un amant. Si tu veux être mon amant, « aime-moi bien; je te promets de t'aimer toujours « comme par le passé, et d'être ta fidèle servante.

« Pierrette Lorrain.

« Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas? »

La Bretonne avait pris dans la cuisine une croûte de pain où elle fit un trou pour mettre la lettre et donner de l'aplomb à son fil. A minuit, après avoir ouvert sa fenêtre avec des précautions excessives, elle descendit sa lettre et le pain qui ne pouvait faire aucun bruit en heurtant le mur ou les persiennes. Elle sentit le fil tiré par Brigaut qui le cassa, puis il s'éloigna lentement à pas de loup. Quand il fut au milieu de la place, elle put le voir indistinctement à la clarté des étoiles; mais lui la

contemplait dans la zone lumineuse de la lumière projetée par la chandelle. Ils demeurèrent ainsi pendant une heure. Pierrette lui faisant signe de s'en aller, lui parlant, elle restant, et lui revenant prendre son poste, et Pierrette lui commandant de nouveau de quitter la place. Ce manége eut lieu plusieurs fois, jusqu'à ce que la petite fermât sa fenêtre, se couchât et soufflât sa lumière. Une fois au lit, elle s'endormit heureuse, quoique souffrante : elle avait la lettre de Brigaut sous son chevet. Elle dormit comme dorment les persécutés, d'un sommeil embelli par les anges, ce sommeil aux atmosphères d'or et d'outremer, pleines d'arabesques divines, entrevues et rendues par Raphaël.

La nature morale avait tant d'empire sur cette délicate nature physique, que le lendemain Pierrette se leva joyeuse et légère comme une alouette, radieuse et gaie. Un pareil changement ne pouvait échapper à l'œil de sa cousine, qui, cette fois, au lieu de la gronder, se mit à l'observer avec l'attention d'une pie. D'où lui vient tant de bonheur? fut une pensée de jalousie et non de tyrannie. Si le colonel n'eût pas occupé Sylvie, elle aurait dit à Pierrette comme autrefois : — Pierrette, vous êtes bien turbulente ou bien insouciante de ce que l'on vous dit! La vieille fille résolut d'espionner Pierrette comme les vieilles filles savent espionner. Cette journée fut sombre et muette comme le moment qui précède un orage.

— Vous ne souffrez donc plus, mademoiselle? dit Sylvie au dîner. Quand je te disais qu'elle fait tout cela pour nous tourmenter! s'écria-t-elle en s'adressant à son frère, sans attendre la réponse de Pierrette.

— Au contraire, ma cousine, j'ai comme la fièvre...

— La fièvre de quoi? Vous êtes gaie comme pinson. Vous avez peut-être revu quelqu'un?

Pierrette frissonna, baissa les yeux sur son assiette.

— Tartufe! s'écria Sylvie. A quatorze ans! Déjà! Quelles dispositions! Mais vous serez donc une malheureuse?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, reprit Pierrette en levant ses beaux yeux bruns lumineux sur sa cousine.

— Aujourd'hui, dit elle, vous resterez dans la salle à manger avec une chandelle, à travailler; vous êtes de trop au salon, je ne veux pas que vous regardiez dans mon jeu pour conseiller vos favoris.

Pierrette ne sourcilla pas.

— Dissimulée! s'écria Sylvie en sortant.

Rogron, qui ne comprenait rien aux paroles de sa sœur, dit à Pierrette :

— Qu'avez-vous donc ensemble? Tâche de plaire à ta cousine, Pierrette; elle est bien indulgente, bien douce, et si tu lui donnes de l'humeur, assurément tu dois avoir tort. Pourquoi vous chamaillez vous? Moi j'aime à vivre tranquille. Regarde mademoiselle Bathilde, tu devrais te modeler sur elle!

Pierrette pouvait tout supporter, Brigaut viendrait sans doute à minuit lui apporter une réponse, et cette espérance était le viatique de sa journée. Mais elle usait ses dernières forces! Elle ne dormit pas, elle resta debout écoutant sonner les heures aux pendules et craignant de faire du bruit. Enfin minuit sonna, elle ouvrit doucement sa fenêtre, et cette fois elle usa d'une corde qu'elle s'était procurée en attachant plusieurs bouts de ficelle les uns aux autres. Elle avait entendu les pas de Brigaut, et quand elle retira sa corde, elle eut la lettre suivante qui la combla de joie :

BRIGAUT A PIERRETTE.

« Ma chère Pierrette, si tu souffres tant, il ne « faut plus te fatiguer à m'attendre. Tu m'entendras « bien crier comme criaient les *chuins* (les chouans). « Heureusement mon père m'a appris à imiter leur « cri. Donc, je crierai trois fois, tu sauras alors que « je suis là et qu'il faut me tendre la corde; mais « je ne viendrai pas avant quelques jours. J'espère « t'annoncer une bonne nouvelle. Oh! Pierrette, « mourir! Mais, Pierrette, y penses-tu? Tout mon « cœur a tremblé; je me suis cru mort moi même « à cette idée. Non, ma Pierrette, tu ne mourras « pas, tu vivras heureuse et tu seras bientôt déli- « vrée de tes persécuteurs. Si je ne réussissais pas « dans ce que j'entreprends pour te sauver, j'irais « parler à la justice, et je dirais à la face du ciel « et de la terre comment te traitent d'indignes « parents. Je suis certain que tu n'as plus que « quelques jours à souffrir : prends patience, « Pierrette! Brigaut veille sur toi comme au temps « où nous allions glisser sur l'étang et que je t'ai « retirée du grand trou où nous avons manqué « périr ensemble. Adieu, ma chère Pierrette, dans « quelques jours nous serons heureux, si Dieu le « veut. Hélas! je n'ose te dire la seule chose qui « s'opposerait à notre réunion. Mais Dieu nous « aime! Dans quelques jours je pourrai donc voir « ma chère Pierrette en liberté, sans soucis, sans « qu'on m'empêche de te regarder, car j'ai bien « faim de te voir, ô Pierrette! Pierrette qui daignes « m'aimer et me le dire. Oui, Pierrette, je serai « ton amant, mais quand j'aurai gagné la fortune « que tu mérites, et jusque-là je ne veux être pour « toi qu'un dévoué serviteur de la vie duquel tu « peux disposer. Adieu.

« JACQUES BRIGAUT. »

Voici ce que le fils du major ne disait pas à Pierrette. Brigaut avait écrit la lettre suivante à madame Lorrain, à Nantes.

« Madame Lorrain, votre petite-fille va mourir « accablée de mauvais traitements si vous ne venez « pas la réclamer; j'ai eu de la peine à la recon« naître; et, pour vous mettre à même de juger les « choses, je vous joins à la présente la lettre que « j'ai reçue de Pierrette. Vous passez ici pour avoir « la fortune de votre petite fille, et vous devez vous « justifier de cette accusation. Enfin, si vous le « pouvez, venez vite, nous pouvons encore être « heureux, et plus tard vous trouveriez Pierrette « morte.

« Je suis, avec respect, votre dévoué serviteur,

« Jacques Brigaut. »

« Chez monsieur Frappier, menuisier, Grande « Rue, à Provins. »

Brigaut avait peur que la grand'mère de Pierrette ne fut morte.

Quoique la lettre de celui que, dans son innocence, elle nommait son amant fut presque une énigme pour la Bretonne, elle y crut avec sa vierge foi. Son cœur éprouva la sensation que les voyageurs du désert ressentent en apercevant de loin les palmiers autour du puits. Dans peu de jours son malheur cesserait, Brigaut le lui disait; elle dormit sur la promesse de son ami d'enfance, et cependant en joignant cette lettre à l'autre elle eut une affreuse pensée affreusement exprimée.

— Pauvre Brigaut, se dit-elle, il ne sait pas dans quel trou j'ai mis les pieds.

Sylvie avait entendu Pierrette, elle avait également entendu Brigaut sous sa fenêtre; elle se leva, se précipita pour examiner la place à travers les persiennes, et vit, au clair de la lune, un homme s'éloignant vers la maison où demeurait le colonel et en face de laquelle Brigaut resta. La vieille fille ouvrit tout doucement sa porte, monta, fut stupéfaite de voir de la lumière chez Pierrette, regarda par le trou de la serrure et ne put rien voir.

— Pierrette, dit-elle, êtes-vous malade?

— Non, ma cousine, répondit Pierrette surprise.

— Pourquoi donc avez-vous de la lumière à minuit? Ouvrez! Je dois savoir ce que vous faites.

Pierrette vint ouvrir, nu-pieds, et sa cousine vit la ficelle amassée que Pierrette n'avait pas eu le soin de serrer, n'imaginant point être surprise. Sylvie sauta dessus.

— A quoi cela vous sert-il?

— A rien, ma cousine.

— A rien? dit-elle. Bon! toujours mentir. Vous n'irez pas ainsi dans le paradis. Recouchez vous, vous avez froid.

Elle n'en demanda pas plus et se retira laissant Pierrette frappée de terreur par cette clémence. Au lieu d'éclater, Sylvie avait soudain résolu de surprendre le colonel et Pierrette, de saisir les lettres et de confondre les deux amants qui la trompaient. Pierrette, inspirée par son danger, doubla son corset avec ses deux lettres et les recouvrit de calicot.

Là finirent les amours de Pierrette et de Brigaut. Pierrette fut bien heureuse de la détermination de son ami, les soupçons de sa cousine allaient être déjoués en ne trouvant plus d'aliment. En effet, Sylvie passa trois nuits sur ses jambes et trois soirées à épier l'innocent colonel, sans voir, ni chez Pierrette, ni dans la maison, ni au dehors, rien qui décelât leur intelligence. Elle envoya Pierrette à confesse et prit ce moment pour tout fouiller chez cette enfant, avec l'habitude, la perspicacité des espions et des commis de barrières de Paris. Elle ne trouva rien. Sa fureur atteignit à l'apogée des sentiments humains. Si Pierrette avait été là, certes elle l'eut frappée sans pitié. Pour une fille de cette trempe, la jalousie était moins un sentiment qu'une occupation : elle vivait, elle sentait battre son cœur, elle avait des émotions qui jusqu'alors lui avaient été complétement inconnues. Le moindre mouvement la tenait éveillée, elle écoutait les plus légers bruits, elle observait Pierrette avec une sombre préoccupation.

— Cette petite misérable me tuera! disait elle.

Les sévérités de Sylvie envers sa cousine arrivèrent à la cruauté la plus raffinée, et empirèrent la situation déplorable où Pierrette se trouvait. La pauvre petite avait régulièrement la fièvre, et ses douleurs devinrent intolérables. En huit jours elle offrit aux habitués une figure de souffrance qui certes eut attendri des intérêts moins cruels; mais le médecin Néraud, conseillé peut être par Vinet, resta plus d'une semaine sans venir. Le colonel, soupçonné par Sylvie, eut peur de faire manquer son mariage en marquant la plus légère sollicitude pour Pierrette. Bathilde expliquait le changement de cette enfant par une crise prévue, naturelle et sans danger. Enfin, un dimanche soir où Pierrette était au salon alors plein de monde, elle ne put résister à tant de douleurs; elle s'évanouit complétement. Le colonel n'y tint pas; il s'aperçut le premier de l'évanouissement; il alla la prendre et la porta sur l'un des canapés.

— Elle l'a fait exprès, dit Sylvie en regardant mademoiselle Habert et ceux qui jouaient avec elle.

— Je vous assure que votre cousine est fort mal, dit le colonel.

— Elle était très-bien dans vos bras, dit Sylvie au colonel avec un affreux sourire.

— Le colonel a raison, dit madame de Chargebœuf, vous devriez faire venir un médecin. Ce matin, à l'église, chacun parlait, en sortant, de l'état de mademoiselle Lorrain.

— Je meurs, dit Pierrette.

Desfondrilles appela Sylvie et lui dit de défaire la robe de sa cousine. Sylvie accourut en disant : — C'est des giries! Elle défit la robe, elle allait toucher au corset, Pierrette alors retrouva ses forces, se redressa et s'écria : — Non! non! j'irai me coucher.

Sylvie avait tâté le corset, et sa main y avait senti les papiers. Elle laissa Pierrette se sauver en disant à tout le monde : — Eh bien, que dites-vous de sa maladie? C'est des frimes! Vous ne sauriez imaginer la perversité de cette enfant.

Après la soirée, elle retint Vinet, elle était furieuse, elle voulait se venger, elle fut grossière avec le colonel quand il lui fit ses adieux. Le colonel jeta sur Vinet un certain regard qui le menaçait jusque dans le ventre et semblait y marquer la place d'une balle. Sylvie pria Vinet de rester. Quand ils furent seuls, la vieille fille lui dit :

— Jamais, ni de ma vie ni de mes jours, je n'épouserai le colonel!

— Maintenant que vous en avez pris la résolution, je puis parler. Le colonel est mon ami, mais je suis plus le vôtre que le sien. Rogron m'a rendu des services que je n'oublierai jamais. Je suis aussi bon ami qu'implacable ennemi. Certes, une fois à la chambre, on verra jusqu'où je saurai parvenir. Rogron sera receveur général de ma façon... Eh bien, jurez-moi de ne jamais rien répéter de notre conversation.

Sylvie fit un signe affirmatif.

— D'abord ce brave colonel est joueur comme les cartes.

— Ah! fit Sylvie.

— Sans les embarras où sa passion l'a mis, il eût été maréchal de France peut-être, reprit l'avocat. Ainsi, votre fortune, il pourrait la dévorer! mais c'est un homme profond. Ne croyez pas que les époux ont ou n'ont pas d'enfants à volonté : Dieu donne les enfants, et vous savez ce qui vous arriverait. Non, si vous voulez vous marier, attendez que je sois à la chambre, et vous pourrez épouser ce vieux Desfondrilles, qui sera président du tribunal. Pour vous venger, mariez votre frère à mademoiselle de Chargebœuf. Je me charge d'obtenir son consentement; elle aura deux mille francs de rente, et vous serez alliés aux Chargebœuf comme je le suis. Croyez-le, les Chargebœuf nous tiendront un jour pour cousins.

— Gouraud aime Pierrette, fut la réponse de Sylvie.

— Il en est bien capable, dit Vinet, et capable de l'épouser après votre mort.

— Un joli petit calcul! dit-elle.

— Je vous l'ai dit, c'est un homme rusé comme le diable! Mariez votre frère en annonçant que vous voulez rester fille pour laisser votre bien à vos neveux ou nièces : vous atteignez d'un seul coup Pierrette et Gouraud, et vous verrez quelle mine il vous fera?

— Ah! c'est vrai, s'écria la vieille fille, je les tiens. Elle ira dans un magasin et n'aura rien. Qu'elle travaille!

Vinet sortit après avoir fait entrer son plan dans la tête de Sylvie, et il connaissait son entêtement; elle devait finir par croire que ce plan venait d'elle.

Vinet trouva sur la place le colonel fumant un cigare et qui l'attendait.

— Halte! lui dit Gouraud. Vous m'avez démoli, mais il y a dans la démolition assez de pierres pour vous enterrer.

— Colonel!

— Il n'y a pas de colonel, je vais vous mener bon train, vous ne serez jamais député...

— Colonel!

— Je dispose de dix voix, et l'élection dépend de...

— Colonel, écoutez-moi donc! N'y a-t-il que la vieille Sylvie? Je viens d'essayer de vous justifier, vous êtes atteint et convaincu d'écrire à Pierrette, elle vous a vu sortant de chez vous à minuit pour venir sous ses fenêtres...

— Bien trouvé!

— Elle va marier son frère à Bathilde et réserver sa fortune à leurs enfants.

— En auront-ils?

— Oui, dit Vinet. Mais je vous promets de vous trouver une jeune et agréable personne avec cent cinquante mille francs... Êtes-vous fou? Pouvons-nous nous brouiller! Les choses ont, malgré moi, tourné contre vous; mais vous ne me connaissez pas!

— Eh bien! il faut se connaître, reprit le colonel. Faites-moi épouser une femme de cinquante mille écus avant les élections; sinon, votre serviteur. Je n'aime pas les mauvais coucheurs, et vous avez tiré à vous toute la couverture. Bonsoir.

— Vous verrez, dit Vinet en serrant affectueusement la main au colonel.

VIII

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Une scène horrible et qui frappa Pierrette par des émotions inattendues allait se passer dans la nuit de ce dimanche au lundi.

Vers une heure du matin, les trois cris clairs et nets d'une chouette admirablement bien imités retentirent sur la place. Pierrette les entendit dans son sommeil fiévreux. Elle se leva toute moite et ouvrit sa fenêtre. Elle vit Brigaut, elle lui jeta un peloton de soie auquel il attacha une lettre. Sylvie ne dormait pas, elle était agitée par les événements de la soirée et par ses irrésolutions. Elle crut à la chouette.

— Ah! quel oiseau de mauvais augure! Mais, tiens! Pierrette se lève; qu'a t-elle?

En entendant ouvrir la fenêtre de la mansarde, Sylvie alla précipitamment à sa fenêtre et entendit le long de ses persiennes le frôlement du papier de Brigaut. Elle serra les cordons de sa camisole et monta lestement chez Pierrette, qu'elle trouva détortillant la soie et dégageant la lettre.

— Ah! je vous y prends! s'écria la vieille fille en allant à la fenêtre et voyant Brigaut qui se sauvait à toutes jambes. Vous allez me donner cette lettre.

— Non, ma cousine, dit Pierrette, qui, par une de ces immenses inspirations de la jeunesse et soutenue par son âme, s'éleva jusqu'à la grandeur de la résistance que nous admirons dans l'histoire de quelques peuples réduits au désespoir.

— Ah! vous ne voulez pas! s'écria Sylvie en s'avançant vers sa cousine et lui montrant un horrible masque plein de haine et grimaçant de fureur.

Pierrette se recula pour avoir le temps de mettre sa lettre dans sa main qu'elle tint serrée avec une force invincible. En voyant cette manœuvre, Sylvie empoigna dans ses pattes de homard la délicate, la blanche main de Pierrette, et voulut la lui ouvrir. Ce fut un combat terrible, un combat infâme, comme tout ce qui attente à la pensée, seul trésor que Dieu mette hors de toute puissance, et garde comme un lien secret entre les malheureux et lui. Ces deux femmes, l'une mourante et l'autre pleine de vigueur, se regardèrent fixement. Les yeux de Pierrette lançaient à son bourreau ce regard du templier recevant dans la poitrine des coups de balancier en présence de Philippe le Bel qui ne put soutenir ce rayon terrible et quitta la place, foudroyé. Sylvie était femme et jalouse : elle répondait à ces regards magnétiques par des éclairs sinistres. Un horrible silence régnait. Les doigts serrés de la Bretonne opposaient aux tentatives de sa cousine une résistance égale à celle d'un bloc d'acier. Sylvie torturait le bras de Pierrette, elle essayait d'ouvrir les doigts, et, n'obtenant rien, elle plantait inutilement ses ongles dans la chair. Enfin, la rage s'en mêlant, elle porta ce poing à ses dents pour essayer de mordre les doigts, et de vaincre Pierrette par la douleur. Pierrette la défiait toujours par le terrible regard de l'innocence! La fureur de la vieille fille s'accrut à un tel point qu'elle arriva jusqu'à l'aveuglement : elle prit le bras de Pierrette et se mit à frapper le poing sur l'appui de la fenêtre, sur le marbre de la cheminée, comme quand on veut casser une noix pour en avoir le fruit.

— Au secours! au secours! cria Pierrette, on me tue!...

— Ah! tu cries! et je te prends avec ton amant au milieu de la nuit!

Et elle frappait sans pitié.

— Au secours! cria Pierrette qui avait le poing en sang.

En ce moment des coups furent violemment frappés à la porte. Également lassées, les deux cousines s'arrêtèrent.

Rogron, réveillé, inquiet, ne sachant ce dont il s'agissait, se leva, courut chez sa sœur, ne la vit pas, il eut peur, descendit, ouvrit et fut comme renversé par Brigaut suivi d'un fantôme.

En ce moment même les yeux de Sylvie aperçurent le corset de Pierrette, elle se souvint d'y avoir senti des papiers, elle sauta dessus comme un tigre sur sa proie, tortilla le corset autour de son poing et le lui montra en lui souriant comme un Iroquois sourit à son ennemi avant de le scalper.

— Ah! je meurs, dit Pierrette en tombant à ses genoux. Qui me sauvera!

— Moi! s'écria une grande femme en cheveux blancs et offrant à Pierrette un vieux visage de parchemin où brillaient deux yeux gris.

— Ah! ma grand'mère, tu arrives trop tard! s'écria la pauvre enfant en fondant en larmes.

Elle alla tomber sur son lit, abandonnée par ses forces et tuée par l'abattement qui, chez une malade, suivait une lutte aussi violente. Le grand fantôme desséché prit Pierrette dans ses bras comme les bonnes prennent les enfants, et sortit suivie de Brigaut sans dire un seul mot à Sylvie, à laquelle elle lança la plus majestueuse accusation par un regard tragique. L'apparition de cette auguste vieille dans son costume breton, encapuchonnée de sa coiffe, qui est une sorte de pelisse en drap noir, accompagnée du terrible Brigaut, épouvanta Sylvie : elle crut avoir vu la mort. Elle descendit, entendit la porte se fermer, et se trouva nez à nez avec son frère, qui lui dit : Ils ne t'ont donc pas tuée?

— Couche-toi, dit Sylvie. Demain matin nous verrons ce que nous devons faire.

Elle alla se mettre au lit, défit le corset et lut les deux lettres de Brigaut, qui la confondirent. Elle s'endormit dans la plus étrange perplexité, ne se doutant pas de la terrible action à laquelle sa conduite allait donner lieu.

Les lettres envoyées par Brigaut à madame veuve Lorrain l'avaient trouvée dans une joie ineffable, et que leur lecture troubla. Cette pauvre septuagénaire mourait de chagrin de vivre sans Pierrette auprès d'elle, elle se consolait de l'avoir perdue en croyant avoir sacrifié son bonheur aux intérêts de sa petite-fille. Elle avait un de ces cœurs toujours jeunes que soutient et anime l'idée du sacrifice. Son vieux mari, dont cette petite fille était la joie, avait regretté Pierrette. Tous les jours il l'avait cherchée autour de lui, ce fut une douleur de vieillard de laquelle les vieillards vivent et finissent par mourir. Chacun peut alors juger du bonheur que dut éprouver cette pauvre vieille confinée dans un hospice en apprenant une de ces actions rares, mais qui cependant arrivent encore en France.

François-Joseph Collinet, chef de la maison Collinet, était parti pour l'Amérique avec ses enfants, après son désastre. Il avait trop de cœur pour demeurer, ruiné, sans crédit, à Nantes, au milieu des malheurs que sa faillite y causait. De 1814 à 1824, ce courageux négociant avait recommencé, par des travaux inouïs, lui, ses enfants et son caissier qui lui resta fidèle et lui donna les premiers fonds, une fortune qui, vers la onzième année, lui permettait de venir se faire réhabiliter à Nantes. Il laissa son fils aîné dirigeant sa maison transatlantique, et vint à Nantes vers le milieu de l'année 1827. Il trouva madame Lorrain de Pen-Hoël à Sainte-Anne, où il fut témoin de la résignation avec laquelle la plus malheureuse de ses victimes y supportait sa misère.

— Dieu vous pardonne, lui dit la vieille, puisque sur le bord de ma tombe vous me donnez les moyens d'assurer le bonheur de ma petite-fille, mais moi, je ne pourrai jamais faire réhabiliter mon pauvre homme!

Monsieur Collinet apportait à sa créancière, capital et intérêts au taux du commerce, environ quarante-deux mille francs. Comme le malheur des Lorrain était le plus âpre, le seul irremédiable, car les autres créanciers, tous commerçants, s'étaient soutenus, le vieux Collinet promit à la veuve de faire réhabiliter la mémoire de son mari, dès qu'il ne s'agissait que d'une quarantaine de mille francs de plus. Quand la bourse de Nantes apprit ce trait de générosité réparatrice, on y voulut recevoir, malgré la loi, Collinet, avant l'arrêt de la cour royale de Rennes; mais le négociant refusa cet honneur et se soumit à la rigueur du code de commerce.

Madame Lorrain venait donc de recevoir quarante-deux mille francs la veille du jour où elle reçut les lettres de Brigaut. En donnant sa quittance, son premier mot fut : Je pourrai donc vivre avec ma Pierrette et la marier à ce pauvre Brigaut, qui fera sa fortune avec mon argent!

Elle ne tenait pas en place, elle s'agitait, elle voulait partir pour Provins. Aussi, quand elle eut lu les fatales lettres, s'élança-t-elle dans la ville, où elle courut comme une folle en demandant les moyens d'aller à Provins avec la rapidité de l'éclair. Elle partit par la malle quand on lui eut expliqué la célérité gouvernementale de cette voiture. A Paris, elle avait pris la voiture de Reims; elle venait d'arriver à onze heures et demie chez Frappier. Brigaut, à l'aspect du sombre désespoir de la vieille Bretonne, lui promit de lui amener aussitôt sa petite-fille, en lui disant en peu de mots l'état dans lequel était Pierrette. Ce peu de mots effrayèrent tellement la grand'mère qu'elle ne pût vaincre son impatience : elle courut sur la place. Quand Pierrette cria, la Bretonne eut le cœur atteint par ce cri tout aussi vivement que le fut Brigaut; ils eussent sans doute réveillé tous les habitants, si, par crainte, Rogron ne leur eut ouvert. Ce cri d'une jeune fille aux abois donna soudain à sa grand'mère autant de force que d'épouvante. Elle porta sa chère Pierrette jusque chez Frappier, dont la femme avait arrangé à la hâte la chambre de Brigaut pour la grand'mère de Pierrette. Ce fut donc dans ce pauvre logement, sur un lit à peine fait, que la malade fut déposée; elle s'y évanouit, tenant encore son poing fermé, meurtri, sanglant, les ongles enfoncés dans la chair. Brigaut, Frappier, sa femme et la vieille contemplèrent Pierrette en silence, tous en proie à un étonnement indicible.

— Pourquoi sa main est-elle en sang? fut le premier mot de la grand'-mère.

Pierrette, vaincue par le sommeil qui suit les grands déploiements de force, et se sachant à l'abri de toute violence, déplia ses doigts, la lettre de Brigaut tomba comme une réponse.

— On a voulu lui prendre ma lettre! dit Brigaut en tombant à genoux et ramassant le mot qu'il avait écrit pour dire à sa petite amie de quitter tout doucement la maison des Rogron. Il baisa pieusement la main de cette martyre.

Il y eut alors quelque chose qui fit frémir le menuisier, ce fut de voir la vieille Lorrain, ce spectre sublime, debout, au chevet de son enfant. La terreur et la vengeance glissaient leurs flamboyantes expressions dans les milliers de rides qui fronçaient sa peau d'ivoire jauni. Ce front couvert de cheveux

gris épars exprimait la colère divine. Elle lisait avec cette puissance d'intuition départie aux vieillards près de la tombe toute la vie de Pierrette à laquelle elle avait d'ailleurs pensé pendant son voyage. Elle devina la maladie de jeune fille qui menaçait de mort son enfant chéri! Deux grosses larmes péniblement nées dans ses yeux blancs et gris, à qui les chagrins avaient arraché les cils et les sourcils, deux perles de douleur se formèrent, leur communiquèrent une épouvantable fraîcheur, grossirent et roulèrent sur les joues desséchées sans les mouiller.

— Ils me l'ont tuée! dit-elle enfin en joignant les mains.

Elle tomba sur ses genoux qui frappèrent deux coups secs sur le carreau, elle se mit à faire sans doute un vœu à la sainte Vierge d'Auray, la plus puissante des madones de la Bretagne.

—Un médecin de Paris, dit elle à Brigaut. Cours-y, Brigaut, va!

Elle le prit par l'épaule et le fit marcher par un geste de commandement despotique.

— J'allais venir, mon Brigaut, je suis riche, tiens! s'écria-t-elle en le rappelant.

Elle défit le cordon qui nouait les deux vestes de son casaquin sur sa poitrine, elle en tira un papier où quarante-deux billets de banque étaient enveloppés, et lui dit : — Prends ce qu'il te faut! Ramène le plus grand médecin de Paris.

— Gardez, dit Frappier, il ne pourra pas changer un billet en ce moment; j'ai de l'argent, la diligence va passer, nous irons; mais auparavant ne vaudrait-il pas mieux consulter monsieur Martener, qui nous indiquerait un médecin à Paris? La diligence ne vient que dans une heure, il y a le temps.

Brigaut alla réveiller monsieur Martener. Il amena ce médecin, qui ne fut pas peu surpris de savoir mademoiselle Lorrain chez Frappier. Brigaut lui expliqua la scène qui venait d'avoir lieu chez les Rogron. Le bavardage d'un amant au désespoir éclaira le drame sourd au médecin, sans qu'il en soupçonnât l'horreur ni l'étendue. Il donna l'adresse du célèbre Horace Bianchon à Brigaut, qui partit avec son maître, en entendant le bruit de la diligence. M. Martener s'assit, examina d'abord les ecchymoses et les blessures de la main, qui pendait en dehors du lit.

— Elle ne s'est pas fait elle même ces blessures! dit-il.

— Non, l'horrible fille à qui j'ai eu le malheur de la confier, la massacrait, dit la grand'mère. Ma pauvre Pierrette criait : Au secours! je meurs! à fendre le cœur à un bourreau.

— Mais pourquoi? dit le médecin en prenant le pouls de Pierrette. Elle est bien malade, reprit il en priant d'approcher une lumière. Ah! nous la sauverons difficilement, dit-il après avoir vu la face. Elle a dû bien souffrir, et je ne comprends pas comment on ne l'a pas soignée.

— Mon intention, dit la grand'mère, est de me plaindre à la justice. Des gens qui m'ont demandé ma petite fille par une lettre, en se disant riches de douze mille livres de rente, avaient-ils le droit d'en faire leur cuisinière, de lui faire faire des services au-dessus de ses forces?

— Ils n'ont donc pas voulu voir la plus visible des maladies et qui exigeait les plus grands soins? s'écria monsieur Martener.

Pierrette fut réveillée, et par la lumière que madame Frappier tenait pour bien éclairer le visage et par les horribles souffrances que la réaction morale de sa lutte lui causait à la tête.

— Ah! monsieur Martener, je suis bien mal! dit elle de sa jolie voix.

— D'où souffrez-vous, ma petite amie? dit le médecin.

— Là, fit-elle en montrant le haut de sa tête au-dessus de l'oreille gauche.

— Il y a un dépôt! s'écria le médecin après avoir pendant longtemps palpé la tête et questionné Pierrette sur ses souffrances. Il faut tout nous dire, mon enfant, pour que nous puissions vous guérir. — Pourquoi votre main est elle ainsi? Ce n'est pas vous qui vous êtes fait de semblables blessures.

Pierrette raconta naïvement son combat avec sa cousine Sylvie.

— Faites la causer, dit le médecin à la grand'-mère, et sachez bien tout; j'attendrai l'arrivée du médecin de Paris, et nous nous adjoindrons le chirurgien en chef de l'hôpital pour consulter : tout ceci me paraît bien grave. Je vais vous faire envoyer une potion calmante que vous donnerez à mademoiselle pour qu'elle dorme, elle a besoin de sommeil.

Restée seule avec sa petite-fille, la vieille Bretonne se fit tout révéler, en usant de son ascendant sur elle, en lui apprenant qu'elle était assez riche pour eux trois, et lui promettant que Brigaut resterait avec elles. La pauvre enfant confessa son martyre en ne devinant pas à quel procès elle allait donner lieu. Les monstruosités de ces deux êtres sans affection et qui ne savaient rien de la famille, découvraient à la vieille femme des mondes de douleur aussi loin de sa pensée qu'ont pu l'être les mœurs des races sauvages de celle des premiers voyageurs qui pénétrèrent dans les savanes de l'Amérique. L'arrivée de sa grand'mère, la certitude d'être à l'avenir avec elle et riche, endormirent la pensée de Pierrette comme la potion lui endormit le corps. La vieille Bretonne veilla sa petite-fille en lui baisant le front, les cheveux et les mains, comme les

saintes femmes durent baiser Jésus en le mettant au tombeau.

Dès neuf heures du matin, monsieur Martener alla chez le président du tribunal, auquel il raconta la scène de nuit entre Sylvie et Pierrette, puis les tortures morales et physiques, les sévices de tout genre que les Rogron avaient déployés sur leur pupille, et les deux maladies mortelles qui s'étaient développées par suite de ces mauvais traitements. Le président envoya chercher le notaire Auffray, l'un des parents de Pierrette dans la ligne maternelle.

En ce moment la guerre entre le parti Vinet et le parti Tiphaine était à son apogée. Les propos que les Rogron et leurs adhérents faisaient courir dans Provins sur la liaison connue de madame Roguin avec le banquier du Tillet, sur les circonstances de la banqueroute du notaire, père de madame Tiphaine, un faussaire, disait-on, atteignirent d'autant plus vivement le parti des Tiphaine, que c'était de la médisance et non de la calomnie. Ces blessures allaient à fond de cœur, elles attaquaient les intérêts au vif. Ces discours, redits aux partisans des Tiphaine par les mêmes bouches qui communiquaient aux Rogron les plaisanteries de la belle madame Tiphaine et de ses amies, alimentaient les haines combinées de l'élément politique. Les irritations que causait alors en France l'esprit de parti dont les violences étaient excessives, se liaient partout comme à Provins à des intérêts menacés, à des personnalités blessées et militantes. Chacune de ces coteries saisissait avec ardeur ce qui pouvait nuire à la coterie rivale. L'animosité des partis se mêlait autant que l'amour-propre aux moindres affaires qui souvent allaient fort loin. Une ville se passionnait pour certaines luttes et les étendait de toute la grandeur du débat politique. Ainsi le président vit dans la cause entre Pierrette et les Rogron un moyen d'abattre, de déconsidérer, de déshonorer les maîtres de ce salon où s'élaboraient des plans contre la monarchie, où le journal de l'opposition avait pris naissance.

Le procureur du roi fut mandé; monsieur Lesourd, monsieur Auffray, le notaire, subrogé tuteur de Pierrette, et le président examinèrent alors dans le plus grand secret avec monsieur Martener la marche à suivre. Monsieur Martener se chargea de dire à la grand'mère de Pierrette de venir porter plainte au subrogé tuteur. Le subrogé tuteur convoquerait le conseil de famille, et, armé de la consultation des trois médecins, demanderait d'abord la destitution du tuteur. L'affaire ainsi posée arriverait au tribunal, et monsieur Lesourd verrait alors à porter l'affaire au criminel en provoquant une instruction.

Vers midi, tout Provins était soulevé par l'étrange nouvelle de ce qui s'était passé pendant la nuit dans la maison Rogron. Les cris de Pierrette avaient été vaguement entendus sur la place, mais ils avaient peu duré, personne ne s'était levé, seulement chacun s'était demandé: — Avez-vous entendu du bruit et des cris sur les une heure, qu'était-ce?

Les propos et les commentaires avaient si singulièrement grossi ce drame horrible que la foule s'amassa devant la boutique de Frappier, à qui chacun demanda des renseignements, et le brave menuisier peignait l'arrivée chez lui de la petite, le poing ensanglanté, les doigts brisés. Vers une heure après midi, la chaise de poste du docteur Bianchon, auprès de qui se trouvait Brigaut, s'arrêta devant la maison de Frappier, dont la femme alla prévenir à l'hôpital monsieur Martener et le chirurgien en chef. Ainsi les propos de la ville reçurent une sanction. Les Rogron furent accusés d'avoir maltraité leur cousine à dessein, et de l'avoir mise en danger de mort. La nouvelle atteignit Vinet au palais de justice, il quitta tout et alla chez les Rogron.

Rogron et sa sœur achevaient de déjeuner; Sylvie hésitait à dire à son frère sa déconvenue de la nuit, et se laissait presser de questions sans y répondre autrement que par: Cela ne te regarde pas. Elle allait et venait de sa cuisine à la salle à manger pour éviter la discussion; elle était seule. Vinet apparut.

— Vous ne voyez donc pas ce qui se passe? dit l'avocat.

— Non, dit Sylvie.

— Mais vous allez avoir un procès criminel sur le corps, à la manière dont vont les choses à propos de Pierrette.

— Un procès criminel! dit Rogron épouvanté. Pourquoi? comment?

— Avant tout, s'écria l'avocat en regardant Sylvie, expliquez-moi sans détour ce qui a eu lieu cette nuit, et comme si vous étiez devant Dieu, car on parle de couper le poing à Pierrette.

Sylvie devint blême et frissonna.

— Il y a donc eu quelque chose? dit Vinet.

Mademoiselle Rogron raconta la scène en voulant s'excuser; mais, pressée de questions, elle avoua les faits graves de cette horrible lutte.

— Si vous lui avez fracassé les doigts, vous pouvez n'aller qu'en police correctionnelle; mais s'il faut lui couper la main, vous irez en cour d'assises. Les Tiphaine feront tout pour vous mener jusque-là.

Sylvie, plus morte que vive, avoua sa jalousie, et, ce qui fut plus cruel à dire, combien ses soupçons se trouvaient erronés.

— Quel procès! dit Vinet. Vous et votre frère

vous pouvez y périr. Vous serez abandonnés par bien des gens même en gagnant; mais si vous ne triomphez pas, il faudra quitter Provins.

— Oh! mon cher monsieur Vinet, vous si grand avocat, dit Rogron épouvanté, conseillez-nous, sauvez-nous!

L'adroit Vinet porta la terreur de ces deux imbéciles au comble et déclara positivement que madame et mademoiselle de Chargebœuf hésiteraient à revenir chez eux. Être abandonnés par ces dames serait une terrible condamnation. Enfin, après une heure de magnifiques manœuvres, il fut convenu que, pour déterminer Vinet à sauver les Rogron, il devait avoir, aux yeux de tout Provins, un intérêt majeur à les défendre. Dans la soirée, le mariage de Rogron avec mademoiselle de Chargebœuf serait annoncé. Les bans seraient publiés dimanche. Le contrat se ferait immédiatement chez Cournant. Mademoiselle Rogron y paraîtrait pour, en considération de cette alliance, abandonner par une donation entre-vifs la nue propriété de ses biens à son frère. Vinet avait fait comprendre à Rogron et à sa sœur la nécessité d'avoir un contrat de mariage minuté deux ou trois jours avant cet événement, afin de compromettre madame et mademoiselle de Chargebœuf aux yeux du public et leur donner un motif de persister à venir dans la maison Rogron.

— Signez ce contrat et je prends sur moi l'engagement de vous tirer d'affaire, dit l'avocat. Ce sera sans doute une terrible lutte, mais je m'y mettrai tout entier, *et vous me devrez encore un fameux cierge!*

— Ah oui, dit Rogron.

A onze heures et demie, l'avocat eut plein pouvoir et pour le contrat et pour la conduite du procès imminent.

A midi, le président du tribunal fut saisi d'un référé intenté par Vinet contre Brigaut et madame veuve Lorrain pour avoir détourné la mineure Lorrain du domicile de son tuteur. Ainsi le hardi Vinet se posait comme agresseur et mettait Rogron dans la position d'un homme irréprochable. Aussi en parla-t-il dans ce sens au palais. Le président remit à quatre heures à entendre les parties.

Il est inutile de dire à quel point la petite ville de Provins était soulevée par ces événements. Le président savait qu'à trois heures la consultation des médecins serait terminée, il voulait que le subrogé tuteur, parlant pour l'aïeule, se présentât armé de cette pièce. L'annonce du mariage de Rogron avec la belle Bathilde de Chargebœuf et des avantages que Sylvie faisait au contrat, aliéna soudain deux personnes aux Rogron : mademoiselle Habert et le colonel, qui tous deux virent leurs espérances anéanties. Céleste Habert et le colonel restèrent ostensiblement attachés aux Rogron, mais pour leur nuire plus sûrement. Ainsi, dès que monsieur Martener révéla l'existence d'un dépôt à la tête de la pauvre victime des deux merciers, Céleste et le colonel parlèrent du coup que Pierrette s'était donné pendant la soirée où Sylvie l'avait contrainte à quitter le salon, et rappelèrent les cruelles et barbares exclamations de mademoiselle Rogron. Ils racontèrent les preuves d'insensibilité données par cette vieille fille envers sa pupille souffrante. Ainsi les amis de la maison Rogron admirent des torts graves en paraissant les défendre. Vinet avait prévu cet orage. Mais la fortune des Rogron allait être acquise à mademoiselle de Chargebœuf, et il se promettait dans quelques semaines de lui voir habiter la jolie maison de la place, et de régner avec elle sur Provins, car il méditait déjà des fusions avec les Bréautey dans l'intérêt de ses ambitions.

Depuis midi jusqu'à quatre heures toutes les femmes du parti Tiphaine, les Garceland, les Guépin, les Julliard, Galardon, Guenée, la sous-préfète, envoyèrent savoir des nouvelles de mademoiselle Lorrain. Pierrette ignorait entièrement le tapage fait en ville à son sujet. Elle éprouvait, au milieu de ses vives souffrances, un ineffable bonheur à se trouver entre sa grand'mère et Brigaut, les objets de ses affections. Brigaut avait constamment les yeux pleins de larmes, et la grand'mère cajolait sa chère petite-fille. Dieu sait si l'aïeule fit grâce aux trois hommes de science d'aucun des détails qu'elle avait obtenus de Pierrette sur sa vie dans la maison Rogron.

Horace Bianchon exprima son indignation en termes véhéments. Épouvanté d'une semblable barbarie, il exigea que les autres médecins de la ville fussent mandés, en sorte que monsieur Néraud fut présent et invité, comme ami des Rogron, à contredire, s'il y avait lieu, les terribles conclusions de la consultation, qui, malheureusement pour les Rogron, fut rédigée à l'unanimité. Néraud, qui déjà passait pour avoir fait mourir de chagrin la grand'-mère de Pierrette, était dans une fausse position, de laquelle profita l'adroit Martener, enchanté d'accabler les Rogron et de compromettre en ceci monsieur Néraud, son antagoniste.

Il est inutile de donner le texte de cette consultation, qui fut encore une des pièces du procès, car si les termes de la médecine de Molière étaient barbares, ceux de la médecine moderne ont l'avantage d'être si clairs que l'explication de la maladie de Pierrette, quoique naturelle et malheureusement commune, effrayerait les oreilles. Cette consultation était d'ailleurs concluante et terrible, appuyée par un nom aussi célèbre que celui d'Horace Bianchon.

Après l'audience, le président resta sur son

siége, en voyant la grand'mère de Pierrette accompagnée de monsieur Auffray, de Brigaut et d'une foule nombreuse. Vinet était seul. Ce contraste frappa l'audience, qui fut grossie d'un grand nombre de curieux. Vinet, qui avait gardé sa robe, leva vers le président sa face froide en assurant ses besicles sur ses yeux d'un vert jaune, puis, de sa voix grêle et persistante, il exposa que des étrangers s'étaient introduits nuitamment chez monsieur et mademoiselle Rogron, et y avaient enlevé la mineure Lorrain. Force devait rester au tuteur, qui réclamait sa pupille.

Monsieur Auffray se leva, comme subrogé tuteur, et demanda la parole.

— Si monsieur le président, dit-il, veut prendre communication de la consultation que voici, émanée d'un des plus savants médecins de Paris, et de tous les médecins et chirurgiens de Provins, il comprendra combien la réclamation du sieur Rogron est insensée, et quels motifs graves avait l'aïeule de la mineure de l'enlever immédiatement à ses bourreaux. Voilà le fait. Le fait est une consultation délibérée à l'unanimité par un illustre médecin de Paris, mandé en toute hâte, et par tous les médecins de cette ville. En droit, le conseil de famille sera convoqué dans le plus bref délai, et consulté sur la question de savoir si le tuteur doit être destitué de sa tutelle. Nous demandons que la mineure ne rentre pas au domicile de son tuteur et soit confiée au membre de la famille qu'il plaira à monsieur le président désigner.

Vinet voulut répliquer, en disant que la consultation devait lui être communiquée afin de la contredire.

— Non pas à vous, dit sévèrement le président, mais peut-être à monsieur le procureur du roi. La cause est entendue.

Le président écrivit au bas de la requête l'ordonnance suivante :

« Attendu que d'une consultation délibérée à l'unanimité par les médecins de cette ville et par le docteur Bianchon, docteur de la faculté de médecine de Paris, il résulte que la mineure Lorrain, réclamée par Rogron son tuteur, est dans un état de maladie extrêmement grave, amené par de mauvais traitements et des sévices exercés sur elle au domicile du tuteur, le président du tribunal civil de Provins, statuant sur la requête, ordonne : jusqu'à la délibération du conseil de famille, que le subrogé tuteur a déclaré par-devant nous être convoqué, la mineure ne réintégrera pas le domicile pupillaire et sera transférée dans la maison du sieur Auffray, son subrogé tuteur, notaire à Provins.

» Subsidiairement, attendu l'état où se trouve la mineure et les traces de violence qui, d'après la consultation des médecins, existent sur sa personne, commettons le médecin en chef et le chirurgien en chef de l'hôpital de Provins pour la visiter, et dans le cas où les sévices seraient constants, faisons toute réserve de l'action du ministère public, et ce, sans préjudice de la voie civile prise par Auffray, subrogé tuteur. »

Cette terrible ordonnance fut prononcée par le président Tiphaine à haute et intelligible voix.

— Pourquoi pas les galères, tout de suite ? dit Vinet. Et tout ce bruit pour une petite fille qui entretenait une intrigue avec un garçon menuisier ! Si l'affaire marche ainsi, s'écria-t-il insolemment, nous demanderons d'autres juges pour cause de suspicion légitime.

Vinet quitta le palais et alla chez les principaux organes de son parti expliquer la situation de Rogron, qui n'avait jamais donné une chiquenaude à sa cousine, et dans qui le tribunal voyait moins le tuteur de Pierrette que le grand électeur de Provins. Les Tiphaine faisaient grand bruit de rien. Sylvie, fille éminemment sage et religieuse, avait découvert une intrigue entre la pupille de son frère et un petit ouvrier menuisier, un Breton nommé Brigaut. Ce drôle savait très-bien que la petite fille allait avoir une fortune de sa grand'mère, il voulait la suborner. Vinet osait parler de subornation ! Mademoiselle Rogron, qui tenait des lettres où éclatait la perversité de cette petite fille, n'était pas aussi blâmable que les Tiphaine voulaient le faire croire. Au cas où elle se serait permis une violence pour obtenir une lettre, ce qu'il expliquait d'ailleurs par l'irritation que l'entêtement breton avait causée à Sylvie, en quoi Rogron était-il répréhensible ? L'avocat fit de ce procès une affaire de parti et lui donna la couleur politique. Dès cette soirée, il y eut des divergences dans l'opinion publique.

— Qui n'entend qu'une cloche n'a qu'un son, disaient les gens sages. Avez-vous écouté Vinet ? Vinet explique très-bien les choses.

La maison de Frappier avait été jugée inhabitable pour Pierrette, à cause des douleurs que le bruit y causerait à la tête. Le transport de là chez son subrogé tuteur était aussi nécessaire médicalement que judiciairement. Ce transport se fit avec des précautions inouïes et calculées pour produire un grand effet. Pierrette fut mise sur un brancard avec force matelas, portée par deux hommes, accompagnée d'une sœur de l'hôpital qui avait à la main un flacon d'éther, suivie de sa grand'mère, de Brigaut, de madame Auffray et de sa femme de chambre. Il y eut du monde aux fenêtres et sur les portes. Certes l'état dans lequel était Pierrette, sa blancheur de mourante, tout donnait d'immenses avantages au parti contraire à Vinet et aux Rogron.

Les Auffray tinrent à prouver à toute la ville combien le président avait eu raison de rendre son ordonnance de référé. Pierrette et sa grand'mère furent installées au second étage de la maison de monsieur Auffray. Le notaire et sa femme leur prodiguèrent les soins de l'hospitalité la plus large; ils y mirent même du faste. Pierrette eut sa grand'mère pour garde-malade, et monsieur Martener vint la visiter avec le chirurgien, le soir même.

Dès cette soirée, les exagérations commencèrent donc de part et d'autre. Le salon des Rogron fut plein. Vinet avait travaillé son parti à ce sujet. Les deux dames de Chargebœuf dînèrent chez les Rogron, le contrat devait y être signé le soir. Vinet avait, dans la matinée, fait afficher les bans à la mairie. Il traita l'affaire relative à Pierrette de misère. il dit que si le tribunal de Provins y portait de la passion, la cour royale saurait apprécier les faits, et les Auffray y regarderaient à deux fois avant de se jeter dans un pareil procès.

L'alliance de Rogron avec les Chargebœuf était une considération énorme aux yeux d'un certain monde. Chez eux, les Rogron étaient blancs comme neige et Pierrette était une petite fille excessivement perverse, un serpent réchauffé dans leur sein. Dans le salon de madame Tiphaine, on se vengeait des horribles médisances que le parti Vinet avait dites depuis deux ans, les Rogron étaient des monstres et le tuteur irait en cour d'assises. Sur la place, Pierrette se portait à merveille; dans la haute ville, elle mourrait infailliblement; chez Rogron, elle avait des égratignures au poignet; chez madame Tiphaine, elle avait les doigts brisés, on allait lui en couper un. Le lendemain, *le Courrier de Provins* contenait un article extrêmement adroit, bien écrit, un chef-d'œuvre d'insinuations mêlées de considérations judiciaires, et qui mettait déjà Rogron hors de cause. *La Ruche*, journal de Provins, qui paraissait deux jours après, ne pouvait répondre sans tomber dans la diffamation; il répliqua que, dans une affaire semblable, le mieux était de laisser son cours à la justice.

Le conseil de famille fut composé par le juge de paix du canton de Provins, président légal, premièrement de Rogron et des deux messieurs Auffray, les plus proches parents; puis de monsieur Ciprey, neveu de la grand'mère maternelle de Pierrette. Il leur adjoignit monsieur Habert, le confesseur de Pierrette, et le colonel Gouraud, qui s'était toujours donné pour un camarade du colonel Lorrain. On applaudit beaucoup à l'impartialité du juge de paix, qui comprenait dans le conseil de famille monsieur Habert et le colonel Gouraud, que tout Provins croyait très amis des Rogron.

Dans la circonstance grave où se trouvait Rogron, il demanda l'assistance de maître Vinet pour plaider sa cause devant le conseil de famille. Par cette manœuvre, évidemment conseillée par lui, Vinet obtint que le conseil de famille ne s'assemblerait que vers la fin du mois de décembre. A cette époque, le président Tiphaine et sa femme furent établis à Paris chez madame Roguin, à cause de la convocation des chambres. Ainsi le parti des Tiphaine se trouva sans son chef. Vinet avait déjà sourdement pratiqué le bonhomme Desfondrilles, le juge d'instruction, au cas où l'affaire prendrait le caractère correctionnel ou criminel que le président Tiphaine avait essayé de lui donner. Vinet plaida l'affaire pendant trois heures devant le conseil de famille; il établit une intrigue entre Brigaut et Pierrette, afin de justifier les sévérités de mademoiselle Rogron; il démontra combien le tuteur avait agi naturellement en laissant sa pupille sous le gouvernement d'une femme; il appuya sur la non-participation de son client à la manière dont sa sœur entendait l'éducation de Pierrette. Malgré les efforts de Vinet, le conseil fut à l'unanimité d'avis de retirer la tutelle à Rogron, il désigna pour tuteur monsieur Auffray, et monsieur Ciprey pour subrogé tuteur. Le conseil de famille entendit Adèle, la servante, qui chargea ses anciens maîtres, mademoiselle Habert, qui raconta les propos cruels tenus par mademoiselle Rogron dans la soirée où Pierrette s'était donné le furieux coup entendu par tout le monde, et l'observation faite sur la santé de Pierrette par madame de Chargebœuf. Brigaut produisit la lettre qu'il avait reçue de Pierrette et qui prouvait leur mutuelle innocence. Il fut prouvé que l'état déplorable dans lequel se trouvait la mineure venait d'un défaut de soin du tuteur, responsable de tout ce qui concernait sa pupille. La maladie de Pierrette avait frappé tout le monde et même les personnes de la ville étrangères à la famille. L'accusation de sévices fut donc maintenue contre Rogron.

L'affaire allait devenir publique; Rogron, conseillé par Vinet, se rendit opposant à l'homologation de la délibération du conseil de famille par le tribunal. Le ministère public intervint, attendu la gravité croissante de l'état pathologique où se trouvait Pierrette Lorrain. Ce procès curieux, quoique promptement mis au rôle, ne vint en ordre utile que vers le mois de mars 1828.

Le mariage de Rogron avec mademoiselle de Chargebœuf fut célébré. Sylvie s'était établie au deuxième étage de la maison, où des dispositions avaient été faites pour la loger ainsi que madame de Chargebœuf. Le premier étage fut entièrement affecté à madame Rogron. La belle madame Rogron succéda dès lors à la belle madame Tiphaine. L'in-

fluence de ce mariage fut énorme. Ce ne fut plus le salon de mademoiselle Sylvie, mais le salon de la belle madame Rogron.

Le président Tiphaine, soutenu par sa belle-mère et appuyé par les banquiers royalistes du Tillet et Nucingen, eut occasion de rendre service au ministère, il fut un des orateurs du centre les plus estimés, il devint juge au tribunal de première instance de la Seine et fit nommer son neveu, monsieur Lesourd, président du tribunal de Provins. Cette nomination froissa beaucoup le vice-président et surtout le juge Desfondrilles, toujours archéologue et plus que jamais suppléant. Le garde des sceaux envoya l'un de ses protégés à la place de monsieur Lesourd. L'avancement de monsieur Tiphaine n'en produisit donc aucun dans le tribunal de Provins. Vinet exploita très-habilement ces circonstances. Il avait toujours menacé les gens de Provins de servir de marchepied aux grandeurs de la rusée madame Tiphaine. Le président s'était joué de ses amis. Madame Tiphaine méprisait *in petto* la ville de Provins et n'y reviendrait jamais. Monsieur Tiphaine père mourut, son fils hérita de la terre du Fay, et vendit sa belle maison de la ville haute à monsieur Julliard, ce qui prouva combien il comptait peu revenir à Provins. Vinet avait raison, Vinet était prophète. Ces faits eurent une grande influence sur le procès relatif à la tutelle de Rogron.

Ainsi l'épouvantable martyre exercé brutalement sur Pierrette par deux imbéciles tyrans, et qui, dans ses conséquences médicales, mettait monsieur Martener, approuvé par le docteur Bianchon, dans le cas d'ordonner la terrible opération du trépan; ce drame horrible, réduit aux proportions judiciaires, tombait dans le gâchis immonde qui s'appelle au palais *la forme*. Ce procès traînait dans les délais, dans le lacis inextricable de la procédure, arrêté par les ambages de Vinet, tandis que Pierrette calomniée languissait et souffrait les plus épouvantables douleurs connues en médecine. Ne fallait-il pas expliquer ces singuliers revirements de l'opinion publique et la marche lente de la justice avant de revenir dans la chambre où elle vivait, où elle mourait?

IX

LE JUGEMENT.

Monsieur Martener, de même que la famille Auffray, fut en peu de jours séduit par l'adorable caractère de Pierrette, par la Bretonne dont les sentiments, les idées, les façons étaient empreintes d'une antique couleur romaine. Cette vieille matrone du Marais ressemblait à une femme de Plutarque. Le médecin voulut disputer cette proie à la mort, car dès le premier jour, le médecin de Paris et le médecin de province regardèrent Pierrette comme perdue. Il y eut entre le mal et le médecin, soutenu par la jeunesse de Pierrette, un de ces combats que les médecins seuls connaissent et dont la récompense, en cas de succès, n'est jamais ni dans le prix vénal des soins ni chez le malade; elle se trouve dans la douce satisfaction de la conscience et dans je ne sais quelle palme idéale et invisible recueillie par les vrais artistes après le contentement que leur cause la certitude d'avoir fait une belle œuvre. Le médecin tend au bien, comme l'artiste tend au beau, poussé par un admirable sentiment que nous nommons la vertu. Ce combat de tous les jours avait éteint en lui les mesquines irritations de la lutte engagée entre le parti Vinet et le parti des Tiphaine, ainsi qu'il arrive aux hommes qui se trouvent tête à tête avec une grande misère à vaincre.

Monsieur Martener avait commencé par vouloir exercer son état à Paris, mais l'atroce activité de cette ville, l'insensibilité que finissent par donner au médecin le nombre effrayant de malades et la multiplicité des cas graves, avaient épouvanté son âme douce et faite pour la vie de province, il était d'ailleurs sous le joug de sa jolie patrie. Aussi revint-il à Provins s'y marier, s'y établir et y soigner presque affectueusement une population qu'il pouvait considérer comme une grande famille. Il affecta, pendant tout le temps que dura la maladie de Pierrette, de ne point parler de sa malade. Sa répugnance à répondre quand chacun lui demandait des nouvelles de la pauvre petite était si visible qu'on cessa de le questionner à ce sujet. Pierrette fut pour lui ce qu'elle devait être, un de ces poëmes mystérieux et profonds, vastes en douleurs, comme il s'en trouve dans la terrible existence des médecins. Il éprouvait pour cette délicate jeune fille une admiration dans le secret de laquelle il ne voulut mettre personne. Ce sentiment s'était, comme tous les sentiments vrais, communiqué à monsieur et madame Auffray, dont la maison devint, tant que Pierrette y fut, douce et silencieuse. Les enfants, qui jadis avaient fait de si bonnes parties de jeu avec Pierrette, s'entendirent avec la grâce de l'enfance pour n'être ni bruyants ni importuns : ils mirent leur honneur à être bien sages, parce que Pierrette était malade.

La maison de monsieur Auffray se trouve dans la ville haute, au-dessous des ruines du château. Elle est bâtie dans une des marges de terrain pro-

duites par le bouleversement des anciens remparts. Elle a la vue de la vallée, et un petit jardin fruitier enclos de gros murs, d'où l'on plonge sur la ville. Les toits des autres maisons arrivent au cordon extérieur du mur qui soutient le jardin. Le long de cette terrasse est une allée qui aboutit à la porte-fenêtre du cabinet de monsieur Auffray. Au bout s'élèvent un berceau de vigne et un figuier, sous lesquels il y a une table ronde, un banc et des chaises peints en vert. On avait donné à Pierrette une chambre au-dessus du cabinet de son nouveau tuteur. Madame Lorrain y couchait sur un lit de sangle auprès de sa petite-fille. De sa fenêtre, Pierrette pouvait voir la magnifique vallée de Provins qu'elle connaissait à peine : elle était sortie si rarement de la fatale maison des Rogron ! Quand il faisait beau temps, elle aimait à se traîner au bras de sa grand'mère jusqu'à ce berceau. Brigaut venait voir sa petite amie trois fois par jour ; il ne faisait plus rien, il était dévoré par une douleur qui le rendait sourd à la vie. Il guettait avec la finesse d'un chien de chasse monsieur Martener, il l'accompagnait toujours et sortait avec lui. Vous imagineriez difficilement les folies que chacun faisait pour la chère petite malade.

La grand'mère, ivre de désespoir, le cachait; elle montrait à sa petite-fille le visage riant qu'elle avait à Pen-Hoël. Dans son désir de se faire illusion, elle lui arrangeait et lui mettait le bonnet national avec lequel Pierrette était arrivée à Provins. La jeune malade lui paraissait ainsi se mieux ressembler à elle-même : elle était délicieuse à voir, le visage entouré de cette auréole de batiste bordée de dentelles empesées. Sa tête, blanche de la blancheur du biscuit, son front auquel la souffrance imprimait un semblant de pensée profonde, la pureté des lignes amaigries par la maladie, la lenteur du regard et la fixité des yeux par instants, tout faisait de Pierrette un admirable chef-d'œuvre de mélancolie. Aussi l'enfant était-elle servie avec une sorte de fanatisme : on la voyait si douce, si tendre et si aimante ! Madame Martener avait envoyé son piano chez sa sœur, madame Auffray, dans la pensée d'amuser Pierrette, à qui la musique causa des ravissements. C'était un poëme que de la regarder écoutant un morceau de Weber, de Beethoven ou d'Hérold, les yeux levés, silencieuse, et regrettant sans doute la vie qu'elle sentait lui échapper. Le curé Péroux et monsieur Habert, ses deux consolateurs religieux, admiraient sa pieuse résignation. C'est un fait remarquable et digne également de l'attention des philosophes et de celle des indifférents, que la perfection séraphique des jeunes filles et des jeunes gens marqués en rouge par la Mort dans la foule, comme de jeunes arbres dans une forêt. Qui a vu l'une de ces morts sublimes, ne saurait rester ou devenir incrédule. Ces êtres exhalent comme un parfum céleste, leurs regards parlent de Dieu, leur voix est éloquente dans les plus indifférents discours, et souvent elle sonne comme un instrument divin, exprimant les secrets de l'avenir ! Quand M. Martener félicitait Pierrette d'avoir accompli quelque difficile prescription, cet ange disait, en présence de tous, et avec quels regards ! — Je désire vivre, cher M. Martener, moins pour moi que pour ma grand'mère, pour mon bon Brigaut, et pour vous tous que ma mort affligerait.

La première fois qu'elle se promena, dans le mois de novembre, par le beau soleil de la Saint-Martin, accompagnée de toute la maison, et que madame Auffray lui demanda si elle était fatiguée : — Maintenant que je n'ai plus à supporter d'autres souffrances que celles envoyées par Dieu, je puis y suffire. Je trouve dans le bonheur d'être aimée la force de souffrir.

Ce fut la seule fois que d'une manière détournée elle rappela son horrible martyre chez les Rogron, desquels elle ne parlait point ; et leur souvenir devait lui être si pénible que personne ne parlait d'eux.

— Chère madame Auffray, lui dit-elle un jour, à midi, sur la terrasse, en contemplant la vallée éclairée par un beau soleil et parée des belles teintes rousses de l'automne, mon agonie chez vous m'aura donné plus de bonheur que ces trois dernières années.

Madame Auffray regarda sa sœur madame Martener, et lui dit à l'oreille : — Comme elle aurait aimé ! En effet, l'accent, le regard de Pierrette donnaient à sa phrase une indicible valeur.

Monsieur Martener entretenait une correspondance avec le docteur Bianchon, et ne tentait rien de grave sans ses approbations. Il espérait d'abord établir le cours voulu par la nature, puis faire dériver le dépôt à la tête par l'oreille. Plus vives étaient les douleurs de Pierrette, plus il avait d'espérance. Il obtint de légers succès sur le premier point, et ce fut un grand triomphe. Pendant quelques jours l'appétit de Pierrette revint et se satisfit de mets substantiels pour lesquels sa maladie lui donnait jusqu'alors une répugnance caractéristique; la couleur de son teint changea. Mais l'état de la tête était horrible. Aussi le docteur supplia-t-il le grand médecin, son conseil, de venir. Bianchon vint, resta deux jours à Provins, et décida l'incision; il épousa toutes les sollicitudes du pauvre Martener, et alla chercher lui-même le célèbre Desplein. Ainsi l'opération fut faite par le plus grand chirurgien des temps anciens et modernes; mais ce terrible aruspice dit à Martener en s'en allant avec Bian-

chon, son élève le plus aimé : — Vous ne la sauverez que par un miracle. Comme vous l'a dit Horace, la carie des os est commencée. A cet âge, les os sont encore si tendres!

L'opération avait eu lieu dans le commencement du mois de mars 1828. Pendant tout le mois, effrayé des douleurs épouvantables que souffrait Pierrette, monsieur Martener fit plusieurs voyages à Paris ; il y consultait Desplein et Bianchon, auxquels il alla jusqu'à proposer une opération dans le genre de celle de la lithotritie, et qui consistait à introduire dans la tête un instrument creux à l'aide duquel on essayerait l'application d'un remède héroïque pour arrêter les progrès de la carie. L'audacieux Desplein n'osa pas tenter ce coup de main chirurgical que le désespoir avait inspiré à Martener.

Aussi quand le médecin revint de son dernier voyage à Paris parut-il à ses amis chagrin et morose. Il dut annoncer, par une fatale soirée, à la famille Auffray, à madame Lorrain, au confesseur et à Brigaut réunis, que la science ne pouvait plus rien pour Pierrette, dont le salut était seulement dans la main de Dieu. Ce fut une horrible consternation. La grand'mère fit un vœu et pria le curé de dire tous les matins au jour, avant le lever de Pierrette, une messe à laquelle elle et Brigaut assistèrent.

Le procès se plaidait. Pendant que la victime des Rogron se mourait, Vinet la calomniait au tribunal. Le tribunal homologua la délibération du conseil de famille, et l'avocat interjeta sur-le-champ appel. Le nouveau procureur du roi fit un réquisitoire qui détermina une instruction. Rogron et sa sœur furent obligés de donner caution pour ne pas aller en prison. L'instruction exigeait l'interrogatoire de Pierrette. Quand monsieur Desfondrilles vint chez Auffray, Pierrette était à l'agonie, elle avait son confesseur à son chevet, elle allait être administrée. Elle suppliait en ce moment même la famille assemblée de pardonner à son cousin et à sa cousine, ainsi qu'elle le faisait elle-même, en disant avec un admirable bon sens que le jugement de ces choses appartenait à Dieu seul.

— Grand'mère, dit-elle, laisse tout ton bien à Brigaut.

Brigaut fondit en larmes.

— Et, dit Pierrette en continuant, donne mille francs à cette bonne Adèle qui me bassinait mon lit en cachette. Si elle était restée chez mes cousins, je vivrais...

Ce fut à trois heures, le mardi de Pâques, par une belle journée, que ce petit ange cessa de souffrir. Son héroïque grand'mère voulut la garder pendant la nuit avec les prêtres, et la coudre de ses vieilles mains roides dans le linceul.

Vers le soir, Brigaut quitta la maison Auffray, il descendit chez Frappier.

— Je n'ai pas besoin, mon pauvre garçon, de te demander des nouvelles, lui dit le menuisier.

— Père Frappier, oui, c'est fini pour elle, et non pas pour moi.

L'ouvrier jeta sur tout le bois de la boutique des regards à la fois sombres et perspicaces.

— Je te comprends, Brigaut, dit le bonhomme Frappier, tiens, voilà ce qu'il te faut!

Et il lui montra des planches en chêne de dix-huit lignes.

— Ne m'aidez pas, monsieur Frappier, dit le Breton, je veux tout faire moi-même.

Brigaut passa la nuit à raboter et ajuster la bière de Pierrette, et plus d'une fois il enleva d'un coup de rabot un ruban de bois humide de ses larmes. Le bonhomme Frappier le regardait faire en fumant. Il ne lui dit que ces deux mots quand son premier garçon assembla les quatre morceaux : — Fais donc le couvercle à coulisse, ces pauvres parents ne l'entendront pas clouer.

Au jour, Brigaut alla chercher le plomb nécessaire pour doubler la bière, et par un hasard extraordinaire, les feuilles de plomb coûtèrent exactement la somme qu'il avait donnée à Pierrette pour son voyage de Nantes à Provins. Ce courageux Breton qui avait résisté à l'horrible douleur de faire lui-même la bière de sa chère compagne d'enfance, en doublant ces funèbres planches de tous ses souvenirs, ne tint pas à ce rapprochement, il défaillit et ne put emporter le plomb. Le plombier l'accompagna en lui offrant d'aller avec lui pour souder la quatrième feuille une fois que le corps serait mis dans le cercueil. Le Breton brûla le rabot et tous les outils qui lui avaient servi, il fit ses comptes avec M. Frappier et lui dit adieu. L'héroïsme avec lequel ce pauvre garçon s'occupait comme la grand'mère à rendre les derniers devoirs à Pierrette, le fit intervenir dans la scène suprême qui couronna la tyrannie des Rogron.

En effet, Brigaut et le plombier arrivèrent assez à temps chez monsieur Auffray pour décider par leur force brutale une infâme et horrible question judiciaire. La chambre mortuaire, pleine de monde, offrit aux deux ouvriers un singulier spectacle. Les Rogron s'étaient dressés hideux auprès du cadavre de leur victime, pour la torturer encore après sa mort. Le corps, sublime de beauté, de la pauvre enfant gisait sur le lit de sangle de sa grand'mère. Pierrette avait les yeux fermés, les cheveux en bandeau, le corps cousu dans un gros drap de coton. Devant ce lit, les cheveux en désordre, à genoux, les mains étendues, le visage en feu, la vieille Lorrain criait : — Non ! non! cela ne se fera pas!

Au pied du lit étaient le tuteur, monsieur Auffray, le curé Péroux et monsieur Habert. Les cierges brulaient encore. Devant la grand'mère, étaient le chirurgien de l'hospice et monsieur Néraud, appuyés de l'épouvantable et doucereux Vinet. Il y avait un huissier. Le chirurgien de l'hospice était vêtu de son tablier de dissection. Un de ses aides avait défait sa trousse, et lui présentait un couteau à disséquer.

Cette scène fut troublée par le bruit du cercueil que Brigaut et le plombier laissèrent tomber, car Brigaut, qui marchait le premier, fut saisi d'épouvante à l'aspect de la vieille mère Lorrain qui pleurait.

— Qu'y a-t-il? demanda Brigaut en se plaçant à côté de la vieille grand'mère et serrant convulsivement un ciseau qu'il apportait.

— Il y a, dit la vieille, il y a, Brigaut, qu'ils veulent ouvrir le corps de mon enfant, lui fendre la tête, lui crever le cœur après sa mort comme pendant sa vie.

— Qui? fit Brigaut d'une voix à briser les tympans des gens de justice.

— Les Rogron!

— Par le saint nom de Dieu!...

— Un moment, Brigaut, dit monsieur Auffray en voyant le Breton brandissant son ciseau.

— Monsieur Auffray, dit Brigaut pâle autant que Pierrette, je vous écoute parce que vous êtes monsieur Auffray, mais en ce moment je n'écouterais pas...

— La justice! dit Auffray.

— Est-ce qu'il y a une justice? s'écria le Breton. La justice, la voilà!

Il menaça l'avocat, le chirurgien et l'huissier de son ciseau qui brillait au soleil.

— Mon ami, dit le curé, la justice a été invoquée par l'avocat de monsieur Rogron, qui est sous le coup d'une accusation grave, et il est impossible de refuser à un inculpé les moyens de se justifier. Selon l'avocat de monsieur Rogron, si la pauvre enfant que voici succombe à son abcès dans la tête, son ancien tuteur ne saurait être inquiété, car il est prouvé que Pierrette a caché pendant longtemps le coup qu'elle s'était donné...

— Assez! dit Brigaut.

— Mon client..., dit Vinet.

— Ton client, s'écria le Breton, ira dans l'enfer et moi sur l'échafaud, car si quelqu'un de vous fait mine de toucher à celle que ton client a tuée, et si le carabin ne rentre pas son outil, je le tue net!

— Il y a rébellion! dit Vinet, nous allons en instruire le juge.

Les cinq étrangers se retirèrent.

— Oh, mon fils! dit la vieille en se dressant et sautant au cou de Brigaut, ensevelissons-la bien vite, ils reviendront.

— Une fois le plomb scellé, dit le plombier, ils n'oseront peut être plus!

Monsieur Auffray courut chez son beau-frère, monsieur Lesourd, pour tâcher d'arranger cette affaire. Vinet ne voulait pas autre chose. Une fois Pierrette morte, le procès relatif à la tutelle, qui n'était pas jugé, se trouvait éteint sans que personne pût en arguer pour ou contre les Rogron, la question demeurait indécise. Aussi l'adroit Vinet avait-il bien prévu l'effet que sa requête allait produire.

A midi, monsieur Desfondrilles fit son rapport au tribunal sur l'instruction relative à Rogron, et le tribunal rendit un jugement de non-lieu parfaitement motivé.

Rogron n'osa pas se montrer à l'enterrement de Pierrette, auquel assista toute la ville; Vinet avait voulu l'y entraîner, mais il eut peur d'exciter une horreur universelle.

Brigaut quitta Provins après avoir vu combler la fosse où Pierrette fut enterrée, et alla de son pied à Paris. Il écrivit une pétition à la Dauphine pour, en considération du nom de son père, entrer dans la garde royale, où il fut aussitôt admis. Quand se fit l'expédition d'Alger, il écrivit encore à la Dauphine pour obtenir d'être employé. Il était sergent, le maréchal Bourmont le nomma sous-lieutenant dans la ligne, et le fils du major se conduisit en homme qui voulait mourir. La mort a jusqu'à présent respecté Jacques Brigaut, qui s'est distingué dans toutes les expéditions récentes sans y trouver une blessure. Il est aujourd'hui chef de bataillon dans la ligne. Aucun officier n'est plus taciturne ni meilleur. Hors le service, il reste presque muet, se promène seul et vit mécaniquement. Chacun devine et respecte une douleur inconnue. Il possède quarante-six mille francs qui lui ont été légués par la veuve Lorrain, morte à Paris en 1829.

Aux élections de 1830, Vinet fut nommé député. Les services qu'il a rendus au nouveau gouvernement lui ont valu la place de procureur général. Maintenant son influence est telle qu'il sera toujours nommé député. Rogron est receveur général dans la ville même où Vinet remplit ses fonctions, et, par un hasard surprenant, monsieur Tiphaine y est premier président de la cour royale, car il s'est rattaché sans hésitation à la dynastie de juillet. L'ancienne belle madame Tiphaine vit en bonne intelligence avec l'ex belle madame Rogron. Vinet est au mieux avec le président Tiphaine. Quant à l'imbécile Rogron, il dit des mots comme celui ci: « Louis-Philippe ne sera vraiment roi que quand il pourra faire des nobles! » lequel mot n'est évi-

demment pas de lui. Sa santé chancelante fait espérer à madame Rogron de pouvoir épouser dans peu de temps le général marquis de Montriveau, qui commande le département et qui lui rend des soins. Vinet demande très-proprement des têtes, il ne croit jamais à l'innocence d'un accusé ; c'est le procureur général pur sang ; il passe pour un des hommes les plus aimables du ressort, et il n'a pas moins de succès à Paris ; à la cour il est un délicieux courtisan.

Le général baron Gouraud a épousé, selon la promesse de Vinet, une demoiselle Matifat de Luzarches, âgée de vingt cinq ans, fille d'un droguiste de la rue des Lombards, dont la dot était de cinquante mille écus, et commande, comme l'avait prophétisé Vinet, un département voisin de Paris. Il a été nommé pair de France à cause de sa conduite dans les émeutes sous le ministère Casimir Périer.

Aucun des personnages qui ont trempé dans la mort de Pierrette n'a le moindre remords. Monsieur Desfondrilles est toujours archéologue; mais, dans l'intérêt de son élection, le procureur général Vinet a eu soin de le faire nommer président du tribunal. Sylvie a une petite cour et administre les biens de son frère ; elle prête à gros intérêts et ne dépense pas douze cents francs par an. De temps en temps, sur cette petite place, quand un enfant de Provins y arrive de Paris pour s'y établir, et sort de chez mademoiselle Rogron, un ancien partisan des Tiphaine dit : — Les Rogron ont eu, dans les temps, une triste affaire, à cause d'une pupille... — Affaire de parti, répond le président Desfondrilles. On a voulu faire croire à des monstruosités. C'était une petite fille, assez gentille ; elle n'avait pas de fortune, ils l'ont prise avec eux, et au moment de se former elle eut une intrigue avec un garçon menuisier, elle venait pieds nus à sa fenêtre causer avec ce garçon, qui se tenait là... voyez-vous ! Ils s'envoyaient des billets doux au moyen d'une ficelle, et vous comprenez que, dans son état, au mois d'octobre et de novembre, il n'en fallait pas davantage pour la rendre malade. Mais les Rogron se sont admirablement bien conduits, ils n'ont pas réclamé leur part de l'héritage de cette petite, ils ont tout abandonné à sa grand'mère. La morale de cela, mes amis, est que le diable nous punit toujours d'un bienfait.

— Ah ! mais c'est bien différent le père Frappier me racontait cela tout autrement.

— Le père Frappier consulte plus sa cave que sa mémoire, dit alors un habitué du salon de mademoiselle Rogron.

— Mais le vieux monsieur Habert...

— Oh ! celui-là, vous savez son affaire?

— Non.

— Eh bien, il voulait faire épouser sa sœur à monsieur Rogron, le receveur général.

Deux hommes se souviennent chaque jour de Pierrette : le médecin Martener et le major Brigaut, qui seuls connaissent l'épouvantable vérité.

Pour donner à ceci d'immenses proportions, il suffit de rappeler qu'en transportant la scène au moyen âge et à Rome, sur ce vaste théâtre, une jeune fille sublime, Béatrix Cenci, fut conduite au supplice par des raisons et par des intrigues presque analogues à celles qui menaient Pierrette au tombeau. Béatrix Cenci n'eut pour tout défenseur qu'un artiste, un peintre. Aujourd'hui l'histoire et les vivants, sur la foi du portrait de Guido Réni, condamnent le pape et font de Béatrix une des plus touchantes victimes des passions infâmes et des factions.

Convenons entre nous que la Légalité serait une belle chose si Dieu n'existait pas.

LA

PRINCESSE PARISIENNE.

LA

PRINCESSE PARISIENNE.

I

En 1832, après les désastres de la révolution de juillet, qui détruisit plusieurs fortunes aristocratiques soutenues par la cour, madame la princesse de Cadignan eut l'habileté de mettre sur le compte des événements politiques la ruine complète due à ses prodigalités. Le prince avait quitté la France avec la famille royale. La princesse était restée à Paris, inviolable par le fait de l'absence de son mari, sur qui pesaient les dettes à l'acquittement desquelles la vente des propriétés vendables ne pouvait suffire. Les revenus du majorat avaient été saisis. Enfin les affaires de cette grande famille se trouvaient en aussi mauvais état que celles de la branche aînée des Bourbons. Cette femme, si célèbre sous son premier nom de duchesse de Maufrigneuse, avait sagement pris le parti de vivre dans une profonde retraite, et de se faire oublier. Paris fut emporté par un courant d'événements si vertigineux, que bientôt la duchesse de Maufrigneuse, enterrée dans la princesse de Cadignan, mutation de nom tout à fait inconnue à la plupart des nouveaux acteurs de la société mis en scène par la révolution de juillet, devint comme une étrangère.

En France, le titre de duc prime tous les autres, même celui de prince, quoiqu'en thèse héraldique pure de tout sophisme, les titres ne signifient absolument rien, et qu'il y ait égalité parfaite entre les gentilshommes. Cette admirable égalité fut jadis soigneusement maintenue par la maison de France, et de nos jours elle l'est encore, au moins nominalement, par le soin qu'ont les rois de donner de simples titres de comte à leurs enfants. Ce fut en vertu de ce système que François Ier écrasa la splendeur des titres que se donnait le pompeux Charles-Quint en lui signant une réponse, François, seigneur de Vanves. Louis XI fit mieux encore, il maria sa fille à un gentilhomme sans titre, à Pierre de Beaujeu. Le système féodal fut si bien brisé par Louis XIV, que le titre de duc devint dans sa monarchie le suprême honneur de l'aristocratie, et le plus envié. Néanmoins, il est deux ou trois familles en France où la principauté, richement possessionnée autrefois, est mise au-dessus du duché. La maison de Cadignan, qui possède le titre de duc de Maufrigneuse pour ses fils aînés, tandis que le second fils se nomme simplement le chevalier de Cadignan, est une de ces familles exceptionnelles. Comme autrefois les deux princes de la maison de Rohan, les princes de Cadignan avaient droit à un trône chez eux, et pouvaient avoir des pages, des gentilshommes à leur service. Cette explication est nécessaire, autant pour éviter les sottes critiques de ceux qui savent peu que, pour constater les

grandes choses d'un monde qui, dit-on, s'en va, et que tant de gens poussent sans le comprendre, les Cadignan portent d'or à cinq fusées de sable accolées et mises en fasce avec le mot *memini* pour devise, et la couronne fermée, sans tenants ni lambrequins. Aujourd'hui la grande quantité d'étrangers qui affluent à Paris et une ignorance presque générale de l'art héraldique, commencent à mettre le titre de prince à la mode. Il n'y a de vrais princes que ceux qui sont possessionnés et auxquels appartient le titre d'altesse. Le dédain de la noblesse française pour le titre de prince, et les raisons qu'avait Louis XIV de donner la suprématie au titre de duc, ont empêché la France de réclamer l'altesse pour les trois ou quatre princes qui existent en France, ceux de Napoléon exceptés. Telle est la raison pour laquelle les princes de Cadignan se trouvent dans une position inférieure, nominalement parlant, vis-à-vis des autres princes du continent.

Les personnes de la société dite du Faubourg Saint-Germain protégeaient la princesse par une discrétion respectueuse due à son nom, lequel est de ceux qu'on honorera toujours, à ses malheurs, que l'on ne discutait plus, et à sa beauté, la seule chose qu'elle eût conservée de son opulence éteinte. Le monde, dont elle avait été l'ornement, lui savait gré d'avoir pris en quelque sorte le voile en se cloîtrant chez elle. Ce bon goût était pour elle plus que pour toute autre femme un immense sacrifice, et les grandes choses sont toujours si vivement senties en France, que la princesse regagna par sa retraite tout ce qu'elle avait pu perdre dans l'opinion publique au milieu de ses splendeurs. Elle ne voyait plus qu'une seule de ses anciennes amies, la marquise d'Espard, encore n'allait-elle ni aux grandes réunions, ni aux fêtes. La princesse et la marquise se visitaient dans la première matinée, et comme en secret. Quand la princesse venait dîner chez son amie, celle-ci fermait sa porte. Madame d'Espard fut admirable pour la princesse : elle changea de loge aux Italiens, et quitta les premières pour une baignoire du rez-de-chaussée, en sorte que madame de Cadignan pouvait venir au théâtre sans être vue, et partir incognito. Peu de femmes eussent été capables d'une délicatesse qui les eût privées du plaisir de traîner à leur suite une ancienne rivale tombée, de s'en nommer la bienfaitrice. Dispensée ainsi de faire des toilettes ruineuses, la princesse allait en secret dans la voiture de la marquise, qu'elle n'eut pas acceptée publiquement. Personne n'a jamais su les raisons qu'eut madame d'Espard pour se conduire ainsi avec la princesse de Cadignan, mais sa conduite fut sublime, et comporta pendant longtemps un monde de petites choses qui, vues une à une, semblent être des niaiseries, et qui, vues en masse, atteignent au gigantesque.

En 1835, cinq années avaient jeté leurs tas de neige sur les aventures de la duchesse de Maufrigneuse, et l'avaient si bien blanchie qu'il fallait de grands efforts de mémoire pour se rappeler les circonstances graves de sa vie antérieure. De cette reine adorée par tant de courtisans, et dont les légèretés pouvaient défrayer plusieurs romans, il restait une femme encore délicieusement belle, âgée de trente-sept ans, mais autorisée à ne s'en donner que trente, quoiqu'elle fût mère du duc de Maufrigneuse, jeune homme de dix huit ans, beau comme Antinoüs, pauvre comme Job, qui devait avoir les plus grands succès, et que sa mère voulait avant tout marier richement. Peut-être ce projet était-il le secret de l'intimité dans laquelle elle restait avec la marquise, dont le salon passe aujourd'hui pour le premier de Paris, et où elle pouvait un jour choisir parmi les héritières une femme pour George de Maufrigneuse. La princesse voyait encore sept années entre le moment présent et l'époque du mariage de son fils, sept années désertes et solitaires, car pour faire réussir un bon mariage, sa conduite devait être marquée au coin de la sagesse.

La princesse demeurait rue de Miromesnil, dans un tout petit hôtel, à un rez-de-chaussée d'un prix modique. Elle y avait tiré parti des restes de sa magnificence; son élégance de grand dame y respirait encore; elle était encore entourée des belles choses qui annoncent une existence supérieure. On voyait à sa cheminée une magnifique miniature, le portrait de Charles X, par madame de Mirbel, et sous lequel étaient gravés ces mots : *Donné par le roi;* puis, en pendant, le portrait de Madame, qui avait été si particulièrement excellente pour elle. Sur une table, brillait un album du plus haut prix, qu'aucune des bourgeoises qui trônent actuellement dans notre société industrielle et tracassière n'oserait étaler, et qui peignait admirablement cette femme. L'album contenait les portraits de ses amies et de ses amis. Il s'y trouvait une trentaine d'amis intimes que le monde avait appelés ses amants. Ce nombre était une calomnie; mais relativement à une dizaine, peut-être était-ce, disait la marquise d'Espard, de la belle et bonne médisance. Les portraits de Maxime de Trailles, de de Marsay, de Rastignac, du marquis d'Esgrignon, du général Montriveau, du marquis d'Ajuda-Pinto, du prince Galathionne, du jeune duc de Grandlieu, avaient d'ailleurs été traités avec une grande coquetterie de pinceau par les artistes les plus célèbres. Comme la princesse ne recevait pas plus de deux ou trois personnes de cette collection, elle nommait plaisamment ce livre le recueil de ses erreurs. L'infortune

l'avait rendue mère. Pendant les quinze années de la restauration, elle s'était trop amusée pour penser à son fils; mais, en se réfugiant dans l'obscurité, cette illustre égoïste songea que le sentiment maternel poussé à l'extrême deviendrait pour sa vie passée une absolution confirmée par les gens sensibles, qui pardonnent tout à une excellente mère. Elle aima d'autant mieux son fils, qu'elle n'avait pas autre chose à aimer. Le duc de Maufrigneuse est d'ailleurs un de ces enfants qui peuvent flatter toutes les vanités d'une mère. Aussi la princesse lui fit-elle toutes sortes de sacrifices : elle eut pour George une écurie et une remise, au-dessus desquelles il habitait un petit entre-sol sur la rue, composé de trois pièces délicieusement meublées; elle s'était imposé plusieurs privations pour lui conserver un cheval de selle, un cheval de cabriolet et un petit domestique; elle n'avait plus que sa femme de chambre, et, pour cuisinière, une de ses anciennes filles de cuisine. Le tigre du duc avait alors un service un peu rude. Toby, l'ancien tigre de feu Beaudenord, car telle était la plaisanterie du beau monde sur cet élégant ruiné, ce jeune tigre qui, à vingt-cinq ans, était toujours censé n'en avoir que quatorze, devait suffire à panser les chevaux, nettoyer le cabriolet ou le tilbury, suivre son maître, faire les appartements, et se trouver à l'antichambre de la princesse pour annoncer, si par hasard elle avait à recevoir la visite de quelque personnage. Quand on songe à ce que fut, sous la restauration, la belle duchesse de Maufrigneuse, une des reines de Paris, une reine éclatante, dont la luxueuse existence en aurait remontré peut-être aux plus riches femmes à la mode de Londres, il y avait je ne sais quoi de touchant à la voir dans son humble coquille de la rue de Miromesnil, à quelques pas de son immense hôtel qu'aucune fortune ne pouvait habiter, et que le marteau des spéculateurs démolissait pour en faire une rue. La femme à peine servie convenablement par trente domestiques, qui possédait les plus beaux appartements de réception de Paris, les plus jolis petits appartements, qui donna de si belles fêtes, vivait dans un appartement de cinq pièces : une antichambre, une salle à manger, un salon, une chambre à coucher et un cabinet de toilette, avec deux femmes pour tout domestique.

— Ah! elle est admirable pour son fils, disait cette fine commère de marquise, et admirable sans emphase, elle est heureuse. On n'aurait jamais cru cette femme si légère capable de résolutions suivies avec tant de persistance. Aussi notre bon archevêque l'a-t-il encouragée et se montre-t-il parfait pour elle.

Avouons-le d'ailleurs. Il faut être reine pour savoir abdiquer, et descendre noblement d'une position élevée qui n'est jamais entièrement perdue. Ceux-là seuls qui ont la conscience de n'être rien par eux-mêmes manifestent des regrets en tombant, ou murmurent et reviennent sur un passé qui ne reviendra jamais, en devinant bien qu'on ne parvient pas deux fois.

Forcée de se passer des fleurs rares au milieu desquelles elle avait l'habitude de vivre et qui rehaussaient si bien sa personne, car il était impossible de ne pas la comparer à une fleur, la princesse avait bien choisi son rez-de-chaussée : elle y jouissait d'un joli petit jardin, plein d'arbustes, et dont le gazon toujours vert égayait sa paisible retraite. Elle pouvait avoir environ douze mille livres de rente, encore ce revenu modique était-il composé d'un secours annuel donné par la vieille duchesse de Navarreins, tante paternelle du jeune duc, lequel devait être continué jusqu'au jour de son mariage, et d'un autre secours envoyé par la duchesse d'Uxelles, du fond de sa terre, où elle économisait comme savent économiser les vieilles duchesses, auprès desquelles Harpagon n'est qu'un écolier. Le jeune prince vivait à l'étranger, constamment aux ordres de ses maîtres exilés, partageant leur mauvaise fortune, et les servant avec un dévouement sans calcul, le plus intelligent peut-être de ceux qui les entourent. La position du prince de Cadignan protégeait encore sa femme à Paris. Ce fut chez elle que le maréchal auquel nous devons la conquête de l'Afrique eut, lors de la tentative de Madame en Vendée, des conférences avec les principaux chefs de l'opinion légitimiste, tant était grande l'obscurité de la princesse, tant sa détresse excitait peu la défiance du gouvernement actuel !

En voyant venir la terrible faillite de l'amour, cet âge de quarante ans au delà duquel il y a si peu de chose pour la femme, la princesse s'était jetée dans le royaume de la philosophie. Elle lisait, elle qui avait, durant seize ans, manifesté la plus grande horreur pour les choses graves. La littérature et la politique sont aujourd'hui ce qu'était autrefois la dévotion pour les femmes, le dernier asile de leurs prétentions. La princesse passait, dans les cercles élégants, pour écrire un livre. Depuis que de jolie, de belle femme, elle était passée femme spirituelle, en attendant qu'elle passât tout à fait, elle avait fait d'une réception chez elle un honneur suprême, qui distinguait prodigieusement la personne favorisée. A l'abri de ces occupations, elle put tromper l'un de ses premiers amants, de Marsay, le plus influent personnage de la politique. Elle le reçut quelquefois le soir, dans son salon, tandis que le maréchal et plusieurs légitimistes s'entretenaient à voix basse, dans sa chambre à

coucher, de la conquête du royaume, qui ne pouvait se faire sans le concours des idées, le seul élément de succès que les conspirateurs oubliassent. Ce fut une jolie vengeance de jolie femme, que de se jouer du premier ministre en le faisant servir de paravent à une conspiration contre son propre gouvernement. Cette aventure, digne des beaux jours de la Fronde, fut le texte de la plus spirituelle lettre du monde, où la princesse rendait compte des négociations à Madame. Le duc de Maufrigneuse alla dans la Vendée, et put en revenir secrètement, sans s'être compromis, mais non sans avoir pris part aux périls de Madame qui, malheureusement, le renvoya lorsque tout parut être perdu. Peut-être la vigilance passionnée de ce jeune homme eût-elle déjoué la trahison. Quelque grands qu'aient été les torts de la duchesse de Maufrigneuse aux yeux du monde bourgeois, la conduite de son fils les a certes effacés aux yeux du monde aristocratique. Il y eut de la noblesse et de la grandeur à risquer ainsi le fils unique et l'héritier d'une maison historique. Il est certaines personnes, dites habiles, qui réparent les fautes de la vie privée par les services de la vie politique, et réciproquement; mais il n'y eut chez la princesse de Cadignan aucun calcul. Peut-être n'y en a-t-il pas davantage chez tous ceux qui se conduisent ainsi. Les événements sont pour la moitié dans ces contre-sens.

II

Dans un des derniers beaux jours du mois d'octobre 1833, la marquise d'Espard et la princesse tournaient, on ne pouvait dire se promenaient, dans l'unique allée qui entourait le gazon du jardin, vers deux heures de l'après-midi, par un des derniers éclairs du soleil. Les rayons réfléchis par les murs faisaient une chaude atmosphère dans ce petit espace qu'embaumaient des fleurs, présent de la marquise.

— Voilà de Marsay bientôt mort, disait madame d'Espard à la princesse, et avec lui votre dernier espoir de fortune pour le duc de Maufrigneuse, car depuis que vous l'avez si bien joué, ce grand politique avait repris de l'affection pour vous.

— Mon fils ne capitulera jamais, dit la princesse, dût-il mourir de faim, dussé-je travailler pour lui.

— Mais les enfants, dit madame d'Espard, n'ont pas les mêmes engagements que leurs pères...

— Ne parlons point de ceci, dit la princesse. Ce sera bien assez de marier mon fils avec quelque fille de forgeron, comme a fait ce petit d'Esgrignon.

— L'avez-vous aimé? dit la marquise.

— Non, répondit gravement la princesse. La naïveté de d'Esgrignon était une sorte de sottise départementale de laquelle je me suis aperçue un peu trop tard, ou trop tôt si vous voulez.

— Et de Marsay?

— De Marsay a joué avec moi comme avec une poupée, j'étais si jeune! Nous n'aimons jamais les hommes qui se font nos instituteurs, ils froissent trop nos petites vanités. Voici quatre années que je passe dans une solitude entière, eh bien, ce calme n'a rien eu de pénible. A vous, j'oserais dire qu'ici je me suis sentie heureuse. J'étais blasée d'adorations, fatiguée sans plaisir, émue à la superficie sans que l'émotion me traversât le cœur. J'ai trouvé tous les hommes que j'ai connus, petits, mesquins, superficiels. Aucun d'eux ne m'a causé la plus légère surprise, ils étaient sans innocence, sans grandeur, sans délicatesse. J'aurais voulu rencontrer quelqu'un qui m'eût imposé.

— Seriez-vous donc comme moi, ma chère? demanda la marquise, n'auriez-vous jamais eu de...?

— Jamais, répondit la princesse en interrompant la marquise et lui posant la main sur le bras.

Toutes deux allèrent s'asseoir sur un banc de bois rustique, sous un massif de jasmin refleuri; car toutes deux avaient dit une de ces paroles solennelles pour des femmes arrivées à leur âge.

— Comme vous, reprit la princesse, peut-être ai-je été plus aimée que ne le sont les autres femmes; mais à travers tant d'aventures, je n'ai pas aimé, je le sens. Non, je n'ai pas connu le bonheur. J'ai fait bien des folies, mais elles avaient un but, et le but se reculait à mesure que j'avançais! Dans mon cœur vieilli, je sens une innocence qui n'a pas été entamée. Oui, sous tant d'expérience, il y a un premier amour à abuser; de même que malgré tant de fatigues et de flétrissures, je me sens jeune et belle... Nous pouvons aimer sans être heureuses, nous pouvons être heureuses et ne pas aimer; mais, aimer et avoir du bonheur, réunir ces deux immenses jouissances humaines est un prodige, et ce prodige ne s'est pas accompli pour moi.

— Ni pour moi, dit madame d'Espard.

— Je suis poursuivie dans ma retraite par un regret affreux : je me suis amusée, mais je n'ai pas aimé.

— Quel incroyable secret! s'écria la marquise.

— Ah! ma chère, répondit la princesse, ces secrets nous ne pouvons les confier qu'à nous-mêmes. Personne, à Paris, ne nous croirait.

— Et, reprit la marquise, si nous n'avions pas

toutes deux trente-six ans, nous ne nous ferions peut-être pas cet aveu.

— Oui, quand nous sommes jeunes, nous avons de bien stupides fatuités! dit la princesse. Nous ressemblons parfois à ces pauvres jeunes gens qui jouent avec un cure-dent pour faire croire qu'ils ont bien dîné.

— Enfin, nous voilà, répondit avec une grâce coquette madame d'Espard qui fit un charmant geste d'innocence instruite, et nous sommes, il me semble, encore assez vivantes pour prendre une revanche.

— Quand vous m'avez dit, l'autre jour, que Béatrix était partie avec Conti, j'y ai pensé pendant toute la nuit, reprit la princesse après une pause. Il faut être bien heureuse pour sacrifier ainsi sa position, son avenir, et renoncer à jamais au monde.

— C'est une petite sotte, dit gravement madame d'Espard. Mademoiselle des Touches a été enchantée d'être débarrassée de Conti. Béatrix n'a pas deviné combien cet abandon, fait par une femme supérieure, qui n'a pas un seul instant défendu son prétendu bonheur, accusait la nullité de Conti.

— Elle sera donc malheureuse?

— Elle l'est déjà, reprit madame d'Espard. A quoi bon quitter son mari? Chez une femme, n'est-ce point un aveu d'impuissance?

— Ainsi vous croyez que Béatrix n'a pas été déterminée par le désir de jouir en paix d'un véritable amour, de cet amour qui, pour nous deux, est encore un rêve?

— Non, elle a singé madame de Beauséant et madame de Langeais, qui, soit dit entre nous, dans un siècle moins vulgaire que le nôtre, eussent été, comme vous d'ailleurs, des figures aussi grandes que celles des la Vallière, des Montespan, des Diane de Poitiers, des duchesses d'Étampes et de Châteauroux.

— Oh! moins le roi, ma chère. Ah! je voudrais pouvoir évoquer ces femmes et leur demander si...

— Mais, fit la marquise en interrompant la princesse, il n'est pas nécessaire de faire parler les morts, nous connaissons des femmes vivantes qui sont heureuses. Voici plus de vingt fois que j'entame une conversation intime sur ces sortes de choses avec la comtesse de Montcornet qui, depuis quinze ans, est la femme du monde la plus heureuse avec son petit Émile Blondet : pas une infidélité, pas une pensée détournée, ils sont aujourd'hui comme au premier jour; mais nous avons toujours été dérangées, interrompues au moment le plus intéressant. Ces longs attachements, comme celui de Rastignac et de madame de Nucingen, de monsieur et de madame Octave de Camps, ont un secret, et ce secret nous l'ignorons, ma chère. Le monde nous fait l'extrême honneur de nous prendre pour des rouées dignes de la cour du Régent, et nous sommes innocentes comme deux petites pensionnaires.

— Je serais encore heureuse de cette innocence-là! s'écria railleusement la princesse; mais la nôtre est pire, il y a de quoi être humiliée. Que voulez-vous? Nous offrirons cette mortification à Dieu en expiation de nos recherches infructueuses, car, ma chère, il n'est pas probable que nous trouvions, dans l'arrière-saison, la belle fleur qui nous a manqué pendant le printemps et l'été.

— La question n'est pas là, reprit la marquise après une pause pleine de méditations respectives, nous sommes encore assez belles pour inspirer une passion; mais nous ne convaincrons jamais personne de notre innocence ni de notre vertu.

— Si c'était un mensonge, il serait bientôt orné de commentaires, servi avec les jolies préparations qui le rendent croyable et dévoré comme un fruit délicieux; mais faire croire une vérité! Ah! les plus grands hommes y ont péri, ajouta la princesse avec un de ces fins sourires que le pinceau de Léonard de Vinci a seul pu rendre.

— Les niais aiment bien parfois, reprit la marquise.

— Mais, fit observer la princesse, pour ceci les niais n'ont pas assez de crédulité.

— Vous avez raison, dit en riant la marquise; mais ce n'est ni un sot, ni même un homme de talent que nous devrions chercher. Pour résoudre un pareil problème, il nous faut un homme de génie. Le génie seul a la foi de l'enfance, la religion de l'amour, et se laisse volontiers bander les yeux. Si vous et moi nous avons rencontré des hommes de génie, ils étaient peut-être trop loin de nous, trop occupés, et nous trop frivoles, trop entraînées, trop prises.

— Ah! je voudrais cependant bien ne pas quitter ce monde sans avoir connu le véritable amour! s'écria la princesse.

— Ce n'est rien que de l'inspirer, dit madame d'Espard, il s'agit de l'éprouver. Je vois beaucoup de femmes n'être que les prétextes d'une passion, au lieu d'en être à la fois la cause et l'effet.

— La dernière passion que j'ai inspirée était une sainte et belle chose, dit la princesse, elle avait de l'avenir. Le hasard m'avait adressé, cette fois, cet homme de génie qui nous est dû, et qu'il est si difficile de prendre, car il y a plus de jolies femmes que de gens de génie. Mais le diable s'est mêlé de l'aventure.

— Contez-moi donc cela, ma chère, c'est tout neuf pour moi.

— Je ne me suis aperçue de cette belle passion

qu'au milieu de l'hiver de 1829. Tous les vendredis à l'Opéra, je voyais à l'orchestre un jeune homme d'environ trente ans, venu là pour moi, toujours à la même stalle, me regardant avec des yeux de feu, mais souvent attristé par la distance qu'il trouvait entre nous, ou peut-être aussi par l'impossibilité de réussir.

— Pauvre garçon! dit la marquise, quand on aime, on devient bien bête...

— Il se coulait pendant chaque entr'acte dans le corridor, reprit la princesse, en souriant de l'amicale épigramme par laquelle la marquise l'interrompait. Puis une ou deux fois, pour me voir ou pour se faire voir, il mettait le nez à la vitre d'une loge en face de la mienne. Si je recevais une visite, je l'apercevais collé à ma porte, il pouvait alors me jeter un coup d'œil furtif. Il avait fini par connaître les personnes de ma société, il les suivait quand elles se dirigeaient vers ma loge, afin d'avoir les bénéfices de l'ouverture de ma porte. Il a fini sans doute par savoir qui j'étais, car il connaissait de vue monsieur de Maufrigneuse et mon beau-père. Je le trouvai dès lors aux Italiens à une stalle d'où il m'admirait en face, dans une extase naïve, c'en était joli. A la sortie de l'Opéra comme à celle des Bouffons, il était planté dans la foule, immobile sur ses deux jambes; on le coudoyait, on ne l'ebranlait pas. Ses yeux devenaient moins brillants quand il me voyait appuyée sur le bras de quelque favori. D'ailleurs, pas un mot, pas une lettre, pas une démonstration. Avouez que c'était de bon goût? Quelquefois, en rentrant à mon hôtel au matin, je l'ai vu assis sur une des bornes de ma porte cochère. Il avait de bien beaux yeux, une barbe épaisse et longue en éventail, une royale, une moustache et des favoris; on ne voyait que des pommettes blanches et un beau front; enfin, une véritable tête antique. Le prince a, comme vous le savez, défendu les Tuileries du côté des quais dans les journées de juillet. Il est revenu le soir à Saint-Cloud quand tout a été perdu. « Ma chère, m'a-t-il dit, j'ai failli être tué sur les quatre heures. J'étais visé par un des insurgés, lorsqu'un jeune homme à longue barbe, que je crois avoir vu aux Italiens, et qui conduisait l'attaque, a détourné le canon du fusil. » Le coup a tué je ne sais quel homme, un maréchal des logis de son régiment et qui était à deux pas de lui. Ce jeune homme devait donc être un républicain. En 1831, quand je suis revenu me loger ici, je l'ai rencontré le dos appuyé au mur de cette maison; il paraissait joyeux de mes désastres, qui peut-être lui semblaient nous rapprocher; mais depuis les affaires de Saint-Méry je ne l'ai plus revu. Il y a péri. La veille des funérailles du général Lamarque, je suis sortie à pied avec mon fils, et il nous a suivis, tantôt derrière, tantôt devant nous, depuis la Madeleine jusqu'au passage des Panoramas, où j'allais.

— Voilà tout? dit la marquise.

— Tout, répondit la princesse. Ah! le matin de la prise de Saint-Méry, un gamin a voulu me parler à moi-même, et m'a remis une lettre écrite sur du papier commun, signée du nom de l'inconnu.

— Montrez-la-moi! dit la marquise.

— Non, ma chère. Cet amour a été trop grand et trop saint dans ce cœur pour que j'en viole le secret. La lettre est courte et terrible. En certains moments elle me remue encore le cœur quand j'y songe. Cet homme mort me cause plus d'émotions que tous les vivants que j'ai distingués, il revient dans ma pensée.

— Son nom? demanda la marquise.

— Oh! un nom bien vulgaire, Michel Chrestien.

— Vous avez bien fait de me le dire, reprit vivement madame d'Espard, j'ai souvent entendu parler de lui. Ce Michel Chrestien était l'ami d'un homme célèbre que vous avez voulu voir, de Daniel d'Arthez qui vient une ou deux fois par hiver chez moi. Chrestien, qui est effectivement mort à Saint-Méry, ne manquait pas d'amis. J'ai entendu dire qu'il était un de ces grands politiques auxquels, comme à de Marsay, il ne manque que la circonstance pour devenir tout d'un coup ce qu'ils doivent être.

— Il vaut mieux alors qu'il soit mort, dit la princesse d'un air mélancolique sous lequel elle cacha ses pensées.

— Voulez-vous vous trouver un soir avec d'Arthez chez moi? demanda la marquise, vous causerez de votre revenant.

— Volontiers, ma chère.

III

Quelques jours après cette conversation, il y eut chez madame d'Espard une de ces soirées dites de petits jours, réservées pour les intimes, auxquelles personne ne vient que sur une invitation verbale, et pendant lesquelles la porte est fermée. Cette soirée était donnée pour cinq personnes : Émile Blondet et madame de Montcornet, Daniel d'Arthez, Rastignac et la princesse de Cadignan. En comptant la maîtresse de la maison, il se trouvait autant d'hommes que de femmes. Blondet et Rastignac, qui connaissaient d'Arthez, s'étaient chargés de l'amener. Leur promesse eût été, certes, imprudente sans le nom de la princesse, dont la rencon-

tre ne pouvait être indifférente à ce grand écrivain. Daniel d'Arthez, un des hommes rares qui de nos jours unissent un beau caractère à un beau talent, avait obtenu déjà non pas toute la popularité que devaient lui mériter ses œuvres, mais une estime respectueuse à laquelle les âmes choisies ne pouvaient rien ajouter. Sa réputation grandira certes encore, mais elle avait alors atteint tout son développement aux yeux des connaisseurs : il est de ces auteurs qui, tôt ou tard, sont mis à leur vraie place, et qui n'en changent plus. Gentilhomme pauvre, il avait compris son époque en demandant tout à une illustration personnelle. Il avait lutté pendant longtemps dans l'arène parisienne, contre le gré d'un oncle riche, qui, par une contradiction que la vanité se charge de justifier, après l'avoir laissé en proie à la plus rigoureuse misère, avait légué à l'homme célèbre la fortune impitoyablement refusée à l'écrivain inconnu. Ce changement subit ne changea point les mœurs de Daniel d'Arthez, il continua ses travaux avec une simplicité digne des temps antiques, et s'en imposa de nouveaux en acceptant un siége à la chambre des députés, où il prit place au côté droit. Depuis son avénement à la gloire, il avait été quelquefois dans le monde. Un de ses vieux amis, un grand médecin, Horace Bianchon, lui avait fait faire la connaissance du baron de Rastignac, sous-secrétaire d'État à un ministère, ami de de Marsay. Ces deux hommes politiques s'étaient assez noblement prêtés à ce que Daniel, Horace, et quelques intimes de Michel Chrestien, retirassent le corps de ce républicain à l'église Saint-Méry, et pussent lui rendre les honneurs funèbres. La reconnaissance, pour un service qui contrastait avec les rigueurs administratives déployées à cette époque où les passions politiques étaient déchaînées, avait lié pour ainsi dire d'Arthez à Rastignac. Le sous-secrétaire d'État et l'illustre ministre étaient trop habiles pour ne pas profiter de cette circonstance ; ils gagnèrent quelques amis de Michel Chrestien, qui ne partageaient pas d'ailleurs ses opinions, et qui se rattachèrent alors au nouveau gouvernement. L'un d'eux, Léon Giraud, fut nommé maître des requêtes et devint depuis conseiller d'État. L'existence de Daniel d'Arthez est entièrement consacrée au travail, il ne voit la société que par échappées, elle est pour lui comme un rêve. Sa maison est un couvent où il mène la vie d'un bénédictin : même sobriété dans le régime, même régularité dans les occupations. Ses amis savent que jusqu'à présent la femme n'a été pour lui qu'un accident toujours redouté, il l'a trop observée pour ne pas la craindre ; mais à force de l'étudier, il a fini par ne plus la connaître, semblable en ceci à ces profonds tacticiens qui seraient toujours battus sur des terrains imprévus, où sont modifiés et contrariés leurs axiomes scientifiques. Il est resté l'enfant le plus candide, en se montrant l'observateur le plus instruit. Ce contraste, en apparence impossible, est très-explicable pour ceux qui ont pu mesurer la profondeur qui sépare les facultés des sentiments : les unes procèdent de la tête, et les autres du cœur; on peut être un grand homme et un méchant, comme on peut être un sot et un amant sublime. D'Arthez est un de ces êtres privilégiés chez lesquels la finesse de l'esprit, l'étendue des qualités du cerveau, n'excluent ni la force ni la grandeur des sentiments. Il est, par un rare privilége, homme d'action et homme de pensée tout à la fois. Sa vie privée est noble et pure. S'il avait fui soigneusement l'amour jusqu'alors, il se connaissait bien, et savait par avance quel serait l'empire d'une passion sur lui-même. Pendant longtemps les travaux écrasants par lesquels il prépara le terrain solide de ses glorieux ouvrages, et le froid de la misère furent un merveilleux préservatif. Quand vint l'aisance, il eut la plus vulgaire et la plus incompréhensible liaison avec une femme assez belle, mais qui appartenait à la classe inférieure, sans aucune instruction, sans manières, et soigneusement cachée à tous les regards. Michel Chrestien accordait aux hommes de génie le pouvoir de transformer les plus massives créatures en sylphides, les sottes en femmes d'esprit, les paysannes en marquises. Plus une femme était accomplie, plus elle perdait à leurs yeux ; leur imagination n'avait rien à y faire. Selon lui, l'amour, simple besoin des sens pour les êtres inférieurs, était, pour les êtres supérieurs, la création morale la plus immense et la plus attachante. Il s'appuyait de l'exemple de Raphaël et de la Fornarina, pour justifier d'Arthez. Il aurait pu s'offrir lui-même comme un modèle en ce genre, lui qui voyait un ange dans la duchesse de Maufrigneuse. La bizarre fantaisie de ce grand écrivain pouvait d'ailleurs être justifiée de bien de manières. Peut-être avait-il tout d'abord désespéré de rencontrer ici-bas une femme qui pût répondre à la délicieuse chimère que tout homme d'esprit rêve et caresse? peut-être avait-il un cœur trop chatouilleux, trop délicat pour le livrer à une femme du monde? peut-être aimait-il mieux faire la part à la nature et garder ses illusions en cultivant son idéal? peut-être avait-il écarté l'amour comme incompatible avec ses travaux, avec la régularité d'une vie monacale où la passion eût tout dérangé? Depuis quelques mois, d'Arthez était l'objet des railleries de Blondet et de Rastignac, qui lui reprochaient de ne connaître ni le monde ni les femmes. A les entendre, ses œuvres étaient assez nombreuses

et assez avancées pour qu'il pût se permettre des distractions; il avait une belle fortune et vivait comme un étudiant, il ne jouissait de rien, ni de son or, ni de sa gloire, il ignorait les exquises jouissances de la passion noble et délicate que certaines femmes bien nées et bien élevées inspiraient ou ressentaient; il était indigne de lui de n'avoir connu que les grossièretés de l'amour. L'amour, réduit à ce que le faisait la nature, était à leurs yeux la plus sotte chose du monde. l'une des gloires de la société était d'avoir créé *la femme*, là où la nature avait fait une femelle; d'avoir créé la perpétuité du désir, là où la nature n'avait pensé qu'à la perpétuité de l'espèce; d'avoir enfin inventé l'amour, la plus belle religion humaine. D'Arthez ne savait rien des charmantes délicatesses de langage, rien des preuves d'affection incessamment données par l'âme et l'esprit, rien de ces désirs ennoblis par les manières, rien de ces formes angéliques prêtées aux choses les plus grossières par les femmes comme il faut. Il connaissait peut-être la femme, mais il ignorait la divinité. Il fallait prodigieusement d'art, beaucoup de belles toilettes d'âme et de corps chez une femme pour bien aimer; enfin en vantant toutes les délicieuses dépravations de pensée qui constituent la coquetterie parisienne, ces deux corrupteurs plaignaient d'Arthez, qui vivait d'un aliment sain et sans aucun assaisonnement, de n'avoir pas goûté les délices de la haute cuisine parisienne, et stimulaient sa curiosité. Le docteur Bianchon, à qui d'Arthez faisait ses confidences, savait que cette curiosité s'était enfin éveillée. La longue liaison de ce grand écrivain avec une femme vulgaire, loin de lui plaire par l'habitude, lui était devenue insupportable; mais il était retenu par l'excessive timidité qui s'empare de tous les hommes solitaires.

— Comment, disait Rastignac, quand on porte *tranché de gueules et d'or à un bezan et un tourteau de l'un en l'autre*, ne fait-on pas briller ce vieil écu picard sur une voiture? Vous avez vingt mille livres de rente et les produits de votre plume; vous avez justifié votre devise, qui forme le calembour tant recherché par nos ancêtres: *Ars, thesaurusque, virtus*, et vous ne le promenez pas au bois de Boulogne! Nous sommes dans un siècle où la vertu doit se montrer.

— Si vous lisiez vos œuvres à cette espèce de grosse Laforêt qui fait vos délices, je vous pardonnerais de la garder, disait Blondet; mais, mon cher, si vous êtes au pain sec matériellement parlant, sous le rapport de l'esprit vous n'avez même pas de pain...

Cette petite guerre amicale durait depuis quelques mois entre Daniel et ses amis, quand madame d'Espard pria Rastignac et Blondet de déterminer d'Arthez à venir dîner chez elle, en leur disant que la princesse de Cadignan avait un excessif désir de voir cet homme célèbre. Ces sortes de curiosités sont, pour certaines femmes, ce qu'est la lanterne magique pour les enfants, un plaisir pour les yeux, assez pauvre d'ailleurs, et plein de désenchantements: plus un homme d'esprit excite de sentiments à distance, moins il y répondra de près; plus il a été rêvé brillant, plus terne il sera. Sous ce rapport, la curiosité déçue va souvent jusqu'à l'injustice. Ni Blondet, ni Rastignac ne pouvaient tromper d'Arthez; mais ils lui dirent en riant qu'il s'offrait pour lui la plus séduisante occasion de se décrasser le cœur et de connaître les suprêmes délices que donnait l'amour d'une grande dame parisienne; la princesse était positivement éprise de lui; il n'avait rien à craindre et tout à gagner de cette entrevue, il lui serait impossible de descendre du piédestal où elle l'avait élevé. Blondet ni Rastignac ne virent aucun inconvénient à prêter cet amour à la princesse; elle pouvait porter cette calomnie, elle dont le passé donnait lieu à tant d'anecdotes historiques. L'un et l'autre, ils se mirent à raconter à d'Arthez les aventures de la duchesse de Maufrigneuse: ses premières légèretés avec de Marsay, ses secondes inconséquences avec d'Ajuda qu'elle avait diverti de sa femme, sa troisième liaison avec le jeune d'Esgrignon qui l'avait accompagnée en Italie et s'était horriblement compromis pour elle; puis combien elle avait été malheureuse avec un célèbre ambassadeur, heureuse avec un général russe; comment elle avait été l'Égérie de deux ministres des affaires étrangères, etc. D'Arthez leur dit qu'il en avait su plus qu'ils ne pouvaient lui en dire sur elle par leur pauvre ami, Michel Chrestien, qui l'avait adorée en secret pendant quatre années, et avait failli en devenir fou.

— Je l'ai souvent accompagné, dit Daniel, aux Italiens, à l'Opéra. Le malheureux courait avec moi dans les rues en allant aussi vite que les chevaux, et l'admirant à travers les glaces de son coupé. C'est à cet amour que le prince de Cadignan a dû la vie: Michel a empêché qu'un gamin ne le tuât.

— Eh bien! vous aurez un thème tout prêt, dit en souriant Blondet. Voilà bien la femme qu'il vous faut; elle ne sera cruelle que par délicatesse, elle vous initiera très-gracieusement aux mystères de l'élégance; mais, prenez garde, elle a dévoré bien des fortunes. La belle Diane est une de ces dissipatrices qui ne coûtent pas un centime, et pour laquelle on dépense des millions. Donnez-vous corps et âme; mais gardez à la main votre monnaie, comme le vieux du Déluge de Girodet.

Après cette conversation, la princesse avait la

profondeur d'un abîme, la grâce d'une reine, la corruption des diplomates, le mystère d'une initiation, le danger d'une sirène. Ces deux hommes d'esprit, incapables de prévoir le dénoûment de cette plaisanterie, avaient fini par faire de Diane d'Uxelles la plus monstrueuse Parisienne, la plus habile coquette, la plus enivrante courtisane du monde. Quoiqu'ils eussent raison, la femme qu'ils traitaient si légèrement était sainte et sacrée pour d'Arthez, dont la curiosité n'avait pas besoin d'être excitée; il consentit à venir de prime abord, et les deux amis ne voulaient pas autre chose de lui.

Madame d'Espard alla voir la princesse dès qu'elle eut la réponse.

— Ma chère, vous sentez-vous en beauté, en coquetterie? lui dit elle, vous aurez d'Arthez à dîner. Notre homme de génie est de la nature la plus sauvage; il craint les femmes, il n'a jamais aimé. Faites votre thème là-dessus : il est excessivement spirituel, d'une simplicité qui vous abuse en ôtant toute défiance : sa pénétration, toute rétrospective, agit après coup et dérange tous les calculs. Vous l'avez surpris aujourd'hui, demain il n'est plus la dupe de rien.

— Ah! dit la princesse, si je n'avais que trente ans, je m'amuserais bien! Ce qui m'a manqué jusqu'à présent, c'était un homme d'esprit à jouer. Je n'ai eu que des partenaires et jamais d'adversaires. L'amour était un jeu au lieu d'être un combat.

— Chère princesse, avouez que je suis bien généreuse; car, enfin, charité bien ordonnée...

Les deux femmes se regardèrent en riant, et se prirent les mains en se les serrant avec amitié. Certes elles avaient toutes deux l'une à l'autre des secrets importants, et n'en étaient sans doute, ni à un homme près, ni à un service à rendre; car, pour faire les amitiés sincères et durables entre femmes, il faut qu'elles aient été cimentées par de petits crimes. Quand deux amies peuvent se tuer réciproquement, et se voient un poignard empoisonné dans la main, elles offrent le spectacle touchant d'une harmonie qui ne se trouble qu'au moment où l'une d'elles a, par mégarde, lâché son arme.

IV

Jamais le hasard ne s'était permis de préparations plus savantes que pour cette rencontre. La princesse passe encore aujourd'hui pour une des plus fortes sur la toilette, qui, pour les femmes, est le premier des arts. Elle mit une robe de velours bleu à grandes manches blanches traînantes, à corsage apparent, une de ces guimpes en tulle légèrement froncé, et bordées de bleu, montant à quatre doigts de son cou, et couvrant les épaules, comme on en voit dans quelques portraits de Raphaël. Sa femme de chambre la coiffa de quelques bruyères blanches habilement posées dans ses cascades de cheveux blonds, l'une des beautés auxquelles elle devait sa célébrité. Certes elle ne paraissait pas avoir vingt-cinq ans. Cinq années de solitude et de repos avaient rendu de la vigueur à son teint. N'y a-t-il pas d'ailleurs des moments où le désir de plaire donne un surcroît de beauté aux femmes? La volonté n'est pas sans influence sur les variations du visage. Si les émotions violentes ont le pouvoir de jaunir les tons blancs chez les gens d'un tempérament sanguin, mélancolique, de verdir les figures lymphatiques, ne faut-il pas accorder au désir, à la joie, à l'espérance la faculté d'éclaircir le teint, de dorer le regard d'un vif éclat, d'animer la beauté par un jour piquant comme celui d'une jolie matinée? La blancheur si célèbre de la princesse avait pris une teinte mûrie, qui lui prêtait un air auguste. En ce moment de sa vie, frappée par tant de retours sur elle même, et par des pensées sérieuses, son front rêveur et sublime s'accordait admirablement avec son regard bleu, lent et majestueux. Il était impossible au physionomiste le plus habile d'imaginer des calculs et de la décision sous cette inouïe délicatesse de traits. Il est des visages de femme qui trompent la science et déroutent l'observation par leur calme et par leur finesse. Il faudrait pouvoir les examiner quand les passions parlent, ce qui est difficile, ou quand elles ont parlé, ce qui ne sert plus à rien, car alors la femme est vieille et ne dissimule plus. La princesse est une de ces femmes impénétrables; elle peut se faire ce qu'elle veut être : folâtre, enfant, innocente à désespérer; ou fine, sérieuse et profonde à donner de l'inquiétude. Elle vint chez la marquise avec l'intention d'être une femme douce et simple, à qui la vie était connue par ses déceptions seulement, une femme pleine d'âme et calomniée, mais résignée, enfin un ange meurtri. Elle arriva de bonne heure, afin de se trouver posée sur la causeuse, au coin du feu, près de madame d'Espard, comme elle voulait être vue, dans une de ces attitudes où la science est cachée sous un naturel exquis, une de ces poses étudiées, cherchées, qui mettent en relief cette belle ligne serpentine qui prend au pied, remonte gracieusement jusqu'à la hanche, et se continue par d'admirables rondeurs jusqu'aux épaules, en offrant au regard tout le profil du corps. Une femme nue serait moins dangereuse que ne l'est une jupe si savamment étalée, qui couvre et met tout en lumière. Par un raffinement que bien des femmes n'auraient

pas inventé. Diane amena le duc de Maufrigneuse, à la grande stupéfaction de la marquise. Après un moment de réflexion, madame d'Espard serra la main de la princesse d'un air d'intelligence.

— Je vous comprends! En leur faisant accepter toutes les difficultés du premier coup, on ne les trouve pas à vaincre plus tard.

La comtesse de Montcornet vint avec Blondet. Rastignac amena d'Arthez. La princesse ne fit à l'homme célèbre aucun de ces compliments dont il devait être accablé par les gens vulgaires; mais elle eut de ces prévenances empreintes de grâce et de respect qui devaient être le dernier terme de ses concessions. Elle était sans doute ainsi avec le roi de France, avec les princes. Elle parut heureuse de voir ce grand homme et contente de l'avoir cherché.

Les personnes pleines de goût, comme la princesse, se distinguent surtout par leur manière d'écouter, par une affabilité sans moquerie, qui est à la politesse ce que la pratique est à la vertu. Quand l'homme célèbre parlait, elle avait une pose attentive mille fois plus flatteuse que les compliments les mieux assaisonnés. Leur présentation mutuelle se fit sans emphase et avec convenance par la marquise. A dîner, d'Arthez fut placé près de la princesse, qui, loin d'imiter les exagérations de diète que se permettent les minaudières, mangea de fort bon appétit, et tint à honneur de se montrer femme naturelle, sans aucunes façons étranges. Entre un service et l'autre, elle profita d'un moment où la conversation générale s'engageait, pour prendre d'Arthez à partie.

— Le secret du plaisir que je me suis procuré en me trouvant auprès de vous, dit-elle, est dans le désir d'apprendre quelque chose d'un malheureux ami, mort pour une autre cause que la nôtre, à qui j'ai eu de grandes obligations, sans avoir pu les reconnaître et m'acquitter. Le prince de Cadignan a partagé mes regrets. J'ai su que vous étiez l'un des meilleurs amis de ce pauvre garçon. Votre mutuelle amitié inaltérée était un titre auprès de moi. Vous ne trouverez donc pas extrordinaire que j'aie voulu savoir tout ce que vous pouviez me dire de cet être qui vous est si cher. Si je suis attachée à la famille exilée, et tenue d'avoir des opinions aristocratiques, je ne suis pas du nombre de ceux qui croient qu'il est impossible d'être à la fois républicain et noble de cœur. La monarchie et la république sont deux formes de gouvernement qui n'étouffent pas les beaux sentiments.

— Michel Chrestien était un ange, madame, répondit Daniel d'une voix émue. Je ne sais pas, dans les héros de l'antiquité, d'homme qui lui soit supérieur. Gardez-vous de le prendre pour un de ces républicains à idées étroites, qui voudraient recommencer la convention et les gentillesses du comité de salut public; non, Michel rêvait la fédération suisse appliquée à toute l'Europe. Avouons-le, entre nous, après le magnifique gouvernement d'un seul, qui, je crois, convient plus particulièrement à notre pays, le système de Michel est la suppression de la guerre dans le vieux monde et sa reconstitution sur des bases autres que celles de la conquête qui l'a féodalisé. Les républicains étaient, à ce titre, les gens les plus voisins de son idée, et voilà pourquoi il leur a prêté son bras en juillet et à Saint-Méry. Quoique entièrement divisés d'opinion, nous sommes restés étroitement unis.

— C'est le plus bel éloge de vos deux caractères, dit timidement madame de Cadignan.

— Dans les quatre dernières années de sa vie, reprit Daniel, la confidence de son amour pour vous, il ne l'a faite qu'à moi seul, a resserré les nœuds déjà bien forts de notre amitié fraternelle. Lui seul vous aura aimée, princesse, comme vous devriez l'être. Combien de fois n'ai-je pas reçu la pluie en accompagnant votre voiture jusque chez vous, en luttant de vitesse avec vos chevaux, pour nous maintenir au même point sur une ligne parallèle!

— Mais, monsieur, dit la princesse, je vais être tenue à vous indemniser.

— Pourquoi Michel n'est-il pas là? répondit Daniel d'un accent plein de mélancolie.

— Il ne m'aurait peut-être pas aimée longtemps, dit la princesse en remuant la tête par un geste plein de tristesse. Les républicains sont encore plus absolus dans leurs idées que nous autres absolutistes, qui péchons par l'indulgence. Il m'avait sans doute rêvée parfaite, et il aurait été cruellement détrompé. Nous sommes poursuivies, nous autres femmes, par autant de calomnies que vous en avez à supporter dans la vie littéraire, et nous ne pouvons nous défendre ni par la gloire ni par nos œuvres. On ne nous croit pas ce que nous sommes, mais ce que l'on nous fait! On lui aurait bientôt caché la femme inconnue qui est en moi, sous le faux portrait de la femme imaginaire, qui est la vraie pour le monde. Il m'aurait crue indigne des sentiments nobles qu'il me portait, incapable de le comprendre.

Ici la princesse hocha la tête en agitant ses belles boucles blondes pleines de bruyères par un geste sublime. Ce qu'elle exprimait de doutes désolants, de misères cachées est indicible. Daniel comprit tout, et regarda la princesse avec une vive émotion.

— Cependant le jour où je le revis, longtemps après la révolte de juillet, reprit-elle, je fus sur le point de succomber au désir que j'avais de lui

prendre la main, de la lui serrer devant tout le monde, sous le péristyle du Théâtre-Italien, en lui donnant mon bouquet. J'ai pensé que ce témoignage de reconnaissance serait mal interprété, comme tant d'autres choses nobles qui passent aujourd'hui pour les folies de madame de Maufrigneuse, et que je ne pourrai jamais expliquer, car il n'y a que mon fils et Dieu qui me connaîtront jamais.

Ces paroles furent soufflées à l'oreille de l'écouteur, de manière à être dérobées à la connaissance des convives, mais avec un accent digne de la plus habile comédienne. Elles devaient aller au cœur et se logèrent dans celui de d'Arthez. Il ne s'agissait point de lui, cette femme cherchait à se réhabiliter en faveur d'un mort. Elle avait pu être calomniée, elle voulait savoir si rien ne l'avait ternie aux yeux de celui qui l'aimait. Était-il mort avec toutes ses illusions?

— Michel, répondit d'Arthez, était un de ces hommes qui aiment d'une manière absolue, et qui, s'ils choisissent mal, peuvent en souffrir sans jamais renoncer à celle qu'ils ont élue.

— Étais-je donc aimée ainsi? s'écria-t-elle d'un air de béatitude exaltée.

— Oui, madame.

— J'ai donc fait son bonheur?

— Pendant quatre ans.

— Une femme n'apprend jamais une pareille chose sans éprouver une orgueilleuse satisfaction! dit elle en tournant son doux et noble visage vers d'Arthez, par un mouvement plein de confusion pudique. Une des plus savantes manœuvres de ces comédiennes est de voiler leurs manières quand les mots sont trop expressifs, et de faire parler les yeux quand le discours est restreint. Ces habiles dissonances, glissées dans la musique de leur amour, faux ou vrai, produisent d'invincibles séductions. — N'est-ce pas, reprit-elle en baissant encore la voix, avoir accompli sa destinée que de rendre heureux, et sans crime, un grand homme?

— Ne vous l'a-t-il pas écrit?

— Oui, mais je voulais en être bien sûre, car, croyez-moi, monsieur, en me mettant aussi haut, il ne s'est pas trompé.

Les femmes savent donner à leurs paroles une sainteté particulière; elles leur communiquent je ne sais quoi de vibrant qui étend le sens des idées et leur prête de la profondeur. Si plus tard leur auditeur charmé ne se rend pas compte de ce qu'elles ont dit, le but a été complétement atteint, ce qui est le propre de l'éloquence. La princesse aurait en ce moment porté le diadème de la France, son front n'eût pas été plus imposant qu'il l'était sous le beau diadème de ses cheveux élevés en natte comme une tour, et ornés de ses jolies bruyères. Cette femme semblait marcher sur les flots de la calomnie, comme le Sauveur sur les vagues du lac de Tibériade, enveloppée dans le suaire de cet amour, comme un ange dans ses nimbes; mais il n'y avait rien qui sentît ni la nécessité d'être ainsi, ni le désir de paraître grande ou aimante : ce fut simple et calme. Un homme vivant n'aurait jamais pu rendre à la princesse les services qu'elle obtenait de ce mort. D'Arthez, travailleur solitaire, à qui la pratique du monde était étrangère, et que l'étude avait enveloppé de ses voiles protecteurs, fut la dupe de cet accent et de ces paroles; il fut sous le charme de ces exquises manières, il admira cette beauté parfaite, mûrie par le malheur, reposée dans la retraite, il adora la réunion si rare d'un esprit fin et d'une belle âme. Enfin il désira recueillir la succession de Michel Chrestien. Le commencement de cette passion fut, comme chez la plupart des profonds penseurs, une idée. En voyant la princesse, en étudiant la forme de sa tête, la disposition de ses traits si doux, sa taille, son pied, ses mains divinement modelées, de plus près qu'il ne l'avait fait en accompagnant son ami dans ses folles courses, il remarqua le surprenant phénomène de la seconde vue morale que l'homme exalté par l'amour trouve en lui-même. Avec quelle lucidité Michel Chrestien n'avait-il pas lu dans ce cœur, dans cette âme, éclairé par les feux de l'amour! Le fédéraliste avait donc été deviné, lui aussi! Il eût sans doute été heureux.

Ainsi la princesse avait aux yeux de d'Arthez un grand charme, elle était entourée d'une auréole de poésie. Pendant le dîner, l'écrivain entendit à la fois les mille voix confuses des confidences désespérées du républicain, et la voix plus douce des espérances de Michel quand il s'était cru aimé. Les beaux poëmes que dicte un sentiment vrai avaient été chantés par lui seul à propos de cette femme. Sans le savoir, Daniel allait profiter de ces préparations dues au hasard. Il est rare qu'un homme passe sans remords de l'état de confident à celui de rival, et d'Arthez le pouvait alors sans crime. En un moment, il aperçut les énormes différences qui existent entre les femmes comme il faut, ces fleurs du grand monde, et les femmes vulgaires, qu'il ne connaissait cependant encore que sur un échantillon; il fut donc pris par les coins les plus accessibles, les plus tendres de son âme et de son génie. Poussé par sa naïveté, par l'impétuosité de ses idées à s'emparer de cette femme, il se trouva retenu par le monde et par la barrière que les manières, disons le mot, que la majesté de la princesse mettait entre eux; aussi pour cet homme habitué à ne pas respecter celle qu'il aimait, y eut-il là je ne sais quoi d'irritant, un appât d'autant plus

puissant qu'il fut forcé de le dévorer et d'en garder les atteintes sans se trahir.

La conversation demeura sur Michel Chrestien jusqu'au dessert. Elle fut un admirable prétexte à Daniel comme à la princesse de parler à voix basse, amour, sympathie, divination; à elle de se poser en femme méconnue, calomniée, à lui de se fourrer les pieds dans les souliers du républicain mort. Peut-être cet homme d'ingénuité se surprit-il à moins regretter son ami? Au moment où les merveilles du dessert reluisirent sur la table, au feu des candélabres, à l'abri des bouquets de fleurs artificielles qui séparaient les convives par une haie brillante, richement colorée de fruits et de sucreries, la princesse se plut à clore cette suite de confidences par un mot délicieux, accompagné d'un de ces regards à l'aide desquels les femmes blondes paraissent être brunes, et dans lequel elle exprima finement cette idée que Daniel et Michel étaient deux âmes jumelles. D'Arthez se rejeta dès lors dans la conversation générale en y portant une joie d'enfant, et un petit air fat digne d'un écolier. La princesse prit de la façon la plus simple le bras de d'Arthez pour revenir au petit salon de la marquise. En traversant le grand salon, elle alla lentement; et quand elle fut séparée de la marquise à qui Blondet donnait le bras, par un intervalle assez considérable, elle arrêta d'Arthez.

— Je ne veux pas être inaccessible pour l'ami de ce pauvre républicain, lui dit-elle. Et quoique je me sois fait une loi de ne recevoir personne, vous seul au monde pourrez entrer chez moi. Ne croyez pas que ce soit une faveur. La faveur n'existe jamais que pour des étrangers, et il me semble que nous sommes de vieux amis, je veux voir en vous le frère de Michel.

D'Arthez ne put que presser le bras de la princesse, il ne trouva rien à répondre. Quand le café fut servi, Diane de Cadignan s'enveloppa par un coquet mouvement dans un grand châle, et se leva. Blondet et Rastignac étaient des hommes de trop haute politique et trop habitués au monde pour faire la moindre exclamation bourgeoise, et vouloir retenir la princesse; mais madame d'Espard fit rasseoir son amie en la prenant par la main et lui disant à l'oreille : Attendez que les gens aient dîné, la voiture n'est pas prête. Et elle fit un signe au valet de chambre qui remportait le plateau du café. Madame de Montcornet devina que la princesse et madame d'Espard avaient un mot à se dire et prit avec elle d'Arthez, Rastignac et Blondet qu'elle amusa par une de ces folles attaques paradoxales auxquelles s'entendent à merveille les Parisiennes.

— Eh bien! dit la marquise à Diane, comment le trouvez-vous?

— Mais c'est un adorable enfant, il sort du maillot. Vraiment, cette fois encore, il y aura, comme toujours, un triomphe sans lutte.

— C'est désespérant, dit madame d'Espard, mais il y a de la ressource.

— Comment?

— Laissez-moi devenir votre rivale.

— Comme vous voudrez, répondit la princesse, j'ai pris mon parti. Le génie est une manière d'être du cerveau, je ne sais pas ce qu'y gagne le cœur. Nous en causerons plus tard.

Et entendant ce dernier mot qui fut impénétrable, madame d'Espard se jeta dans la conversation générale et ne parut ni blessée du *comme vous voudrez*, ni curieuse de savoir à quoi cette entrevue aboutirait. La princesse resta pendant une heure environ assise sur la causeuse auprès du feu, dans l'attitude pleine de nonchalance et d'abandon que Guérin a donnée à Didon, écoutant avec l'attention d'une personne absorbée, et regardant Daniel par moments sans déguiser une admiration qui ne sortait pas d'ailleurs des bornes. Elle s'esquiva quand la voiture fut avancée, après avoir échangé un serrement de main avec la marquise et une inclination de tête avec madame de Montcornet.

V

La soirée s'acheva sans qu'il fût question de la princesse. On profita de l'espèce d'exaltation dans laquelle était d'Arthez, qui déploya tous les trésors de son esprit. Certes, il avait dans Rastignac et dans Blondet deux acolytes de première force comme finesse d'esprit et comme portée d'intelligence. Quant aux deux femmes, elles sont depuis longtemps comptées parmi les plus spirituelles de la haute société. Ce fut donc une halte dans une oasis rare de la vie de ces personnages, habituellement en proie au *garde à vous* du monde, de salons et de la politique. Chacun était dans le secret de ce petit bonheur.

Il est des êtres qui ont le privilége d'être parmi les hommes comme des astres bienfaisants dont la lumière éclaire les esprits, et dont les rayons échauffent les cœurs. D'Arthez était une de ces belles âmes. Un écrivain qui s'élève à sa hauteur est habitué à tout penser; car dans le monde, il oublie quelquefois qu'il ne faut pas tout dire, car il ne saurait avoir la retenue des gens qui y vivent continuellement; mais comme ses écarts sont presque toujours marqués d'un cachet d'originalité, personne ne saurait s'en plaindre. Cette saveur si

rare dans les talents, cette jeunesse pleine de simplesse qui rendent d'Arthez si noblement original, firent de cette soirée une délicieuse chose. Il sortit avec le baron de Rastignac qui, en le reconduisant chez lui, parla naturellement de la princesse, en lui demandant comment il la trouvait.

— Michel avait raison de l'aimer, répondit d'Arthez, c'est une femme extraordinaire.

— Bien extraordinaire, répliqua railleusement Rastignac. A votre accent, je vois que vous l'aimez déjà, vous serez chez elle avant trois jours, et je suis un trop vieil habitué de Paris pour ne pas savoir ce qui va se passer entre vous. Eh bien! mon cher Daniel, je vous supplie de ne pas vous laisser aller à la moindre confusion d'intérêts. Aimez la princesse si vous vous sentez de l'amour pour elle au cœur; mais songez à votre fortune. Elle n'a jamais pris ni demandé deux liards à qui que ce soit, elle est bien trop Maufrigneuse et Cadignan pour cela; mais, à ma connaissance, outre sa fortune à elle, laquelle était très-considérable, elle a dissipé plusieurs millions. Comment? pourquoi? par quels moyens? personne ne le sait, elle ne le sait pas elle-même. Je lui ai vu avaler, il y a treize ans, la fortune d'un charmant garçon et celle d'un vieux notaire en vingt mois.

— Il y a treize ans! dit d'Arthez, quel âge a-t-elle donc?

— Vous n'avez donc pas vu, répondit en riant Rastignac, à table son fils, le duc de Maufrigneuse, un jeune homme de dix-neuf ans? Or, dix-neuf et dix-sept font...

— Trente-six! s'écria l'auteur surpris, je lui donnais vingt ans.

— Elle les acceptera, dit Rastignac; mais soyez sans inquiétude là-dessus : elle n'aura jamais que vingt ans pour vous. Vous allez entrer dans le monde le plus fantastique. Bonsoir, vous voilà chez vous, dit le baron en voyant sa voiture entrer rue de Bellefond, où demeurait d'Arthez dans une jolie maison à lui. Nous nous verrons dans la semaine chez mademoiselle des Touches.

D'Arthez laissa l'amour pénétrer dans son cœur à la manière de notre oncle Tobie, sans faire la moindre résistance, il procéda par l'adoration sans critique, par l'admiration exclusive. Cette belle créature, une des plus remarquables créations de ce monstrueux Paris, où tout est possible en bien comme en mal, devint, quelque vulgaire que le malheur des temps ait rendu ce mot, l'ange rêvé. Pour bien comprendre la subite transformation de cet illustre auteur, il faudrait savoir tout ce que la solitude et le travail constant laissent d'innocence au cœur, tout ce que l'amour réduit au besoin et devenu pénible auprès d'une femme vulgaire en tout point, développe de désirs et de fantaisies dans l'âme, excite de regrets et fait naître de sentiments divins dans les plus hautes régions de l'âme. D'Arthez était bien l'enfant, le collégien que le tact de la princesse avait soudain reconnu. La même illumination s'était accomplie chez la belle Diane. Elle avait donc enfin rencontré cet homme supérieur que toutes les femmes désirent, ne fût-ce que pour le jouer; cette puissance à laquelle elles consentent à obéir, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de la maîtriser; enfin elle trouvait les grandeurs de l'intelligence unies à la naïveté du cœur, au neuf de la passion; puis elle voyait, par un bonheur inouï, toutes ces richesses contenues dans une forme qui lui plaisait. D'Arthez lui semblait beau. Peut-être l'était-il. Quiqu'il arrivât à l'âge grave de l'homme, à trente-huit ans, il conservait une fleur de jeunesse due à la vie sobre et chaste qu'il avait menée, et comme tous les gens de cabinet, comme les hommes d'État, il atteignait à un embonpoint raisonnable. Très-jeune, il avait offert une vague ressemblance avec le général Bonaparte. Cette ressemblance se continuait encore, autant qu'un homme aux yeux noirs, à la chevelure épaisse et brune, peut ressembler à ce souverain aux yeux bleus, aux cheveux châtains; mais tout ce qu'il y eut jadis d'ambition ardente et noble dans les yeux de d'Arthez avait été comme attendri par le succès. Les pensées dont son front était gros avaient fleuri, les lignes creuses de sa figure étaient devenues pleines. Le bien-être répandait des teintes dorées là où, dans sa jeunesse, la misère avait mélangé les tons jaunes des tempéraments dont les forces se bandent à soutenir des luttes écrasantes et continues. Si vous observez avec soin les belles figures des philosophes antiques, vous y apercevrez toujours les déviations du type parfait de la figure humaine auxquelles chaque physionomie doit son originalité, rectifiées par l'habitude de la méditation, par le calme constant nécessaire aux travaux intellectuels. Les visages les plus tourmentés, comme celui de Socrate, deviennent à la longue d'une sérénité presque divine. A cette noble simplicité qui décorait sa tête impériale, d'Arthez joignait une expression naïve, le naturel des enfants, et une bienveillance touchante. Il n'avait pas cette politesse toujours empreinte de fausseté par laquelle dans ce monde les personnes les mieux élevées et les plus aimables jouent des qualités qui souvent leur manquent, et qui laissent blessés ceux qui se reconnaissent dupés; il pouvait faillir à quelques lois mondaines par suite de son isolement; mais comme il ne choquait jamais, ce parfum de sauvagerie rendait encore plus gracieuse l'affabilité particulière aux hommes d'un grand talent, qui savent déposer

toutes leurs supériorités chez eux pour se mettre au niveau social, pour prêter leur dos, à la façon de Henri IV, aux enfants, et leur esprit aux niais.

En revenant chez elle, la princesse ne discuta pas plus avec elle-même que d'Arthez ne se défendit contre le charme qu'elle lui avait jeté. Tout était dit pour elle : elle aimait avec sa science et avec son ignorance. Si elle s'interrogea, ce fut pour se demander si elle méritait un si grand bonheur, et ce qu'elle avait fait au ciel pour qu'il lui envoyât cet ange. Elle voulut être digne de cet amour, le perpétuer, se l'approprier à jamais, et finir doucement sa vie de jolie femme dans le paradis qu'elle entrevoyait. Quant à la résistance, à se chicaner, à coqueter, elle n'y pensa même pas. Elle pensait à bien autre chose! Elle avait bien compris la grandeur des gens de génie qui ne soumettent pas les femmes d'élite aux lois ordinaires; aussi, par un de ces aperçus rapides, particuliers à ces grands esprits féminins, s'était-elle promis d'être faible au premier désir. D'après la connaissance qu'elle avait prise à une seule entrevue du caractère de d'Arthez, elle avait deviné que ce désir ne serait pas assez tôt exprimé pour ne pas lui laisser le temps de se faire ce qu'elle voulait et devait être à ses yeux.

Ici commence l'une de ces comédies inconnues jouées dans le for intérieur de la conscience, entre deux êtres dont l'un sera la dupe de l'autre, et qui reculent les bornes de la perversité, un de ces drames noirs et comiques, auprès desquels le drame de Tartufe est une vétille; mais qui ne sont point du domaine scénique, et qui, pour que tout en soit extraordinaire, sont naturels, concevables et justifiés par la nécessité, un drame horrible qu'il faudrait nommer *l'envers du vice*. La princesse commença par envoyer chercher les œuvres de d'Arthez, dont elle n'avait pas lu le premier mot et sur lesquelles elle avait soutenu vingt minutes de discussion élogieuse avec lui, sans quiproquo! Elle les lut, et voulut les comparer à ce que la littérature contemporaine avait produit de meilleur. Elle avait une indigestion d'esprit le jour où d'Arthez vint la voir. Elle s'était attendue à cette visite. Tous les jours elle avait fait une toilette de l'ordre supérieur, une de ces toilettes qui expriment une idée et la font accepter par les yeux, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi. C'était une harmonieuse combinaison de couleurs grises, une sorte de demi-deuil, une grâce pleine d'abandon, le vêtement d'une femme qui ne tenait plus à la vie que par quelques liens naturels, son enfant peut-être, et qui s'y ennuyait; elle achevait son temps, elle attestait un élégant dégoût qui n'allait cependant pas jusqu'au suicide. Elle reçut d'Arthez en femme qui l'attendait, et comme s'il était déjà venu cent fois chez elle, elle lui fit l'honneur de le traiter comme une vieille connaissance, et le mit à l'aise par un seul geste en lui montrant une causeuse pour qu'il s'assît, pendant qu'elle achevait une lettre commencée. La conversation s'engagea de la manière la plus vulgaire : le temps, le ministère, la maladie de de Marsay, le premier ministre, les espérances de la légitimité. D'Arthez était absolutiste, la princesse ne pouvait pas ignorer les opinions d'un homme assis à la chambre parmi les quinze ou vingt personnes qui représentent le parti légitimiste; elle trouva moyen de lui raconter comment elle avait joué de Marsay; puis, par une transition que lui fournit le dévouement du prince de Cadignan à la famille royale et à Madame, elle amena l'attention de d'Arthez sur le prince.

— Il a du moins pour lui d'aimer ses maîtres et de leur être dévoué, dit-elle.

Son caractère public la consolait de toutes les souffrances que lui avait causées son caractère privé; car, dit-elle en laissant habilement de côté le prince, n'avez-vous pas remarqué, vous qui savez tout, que les hommes ont deux caractères? Ils en ont un pour leur intérieur, pour leurs femmes, pour leur vie secrète, et qui est le vrai; là, plus de masque, plus de dissimulation, ils ne se donnent pas la peine de feindre, ils sont ce qu'ils sont, et sont souvent horribles; puis le monde, les autres, les salons, la cour, le souverain, la politique les voit grands, nobles, généreux, en costume brodé de vertus, parés de beau langage, pleins d'exquises qualités. Quelle horrible plaisanterie! Et l'on s'étonne quelquefois du sourire de certaines femmes, de leur air de supériorité avec leurs maris, de leur indifférence...

Elle laissa tomber sa main le long du bras de son fauteuil, sans achever, mais ce geste complétait admirablement son discours. Comme elle vit d'Arthez occupé d'examiner sa taille flexible, si bien pliée au fond de son moelleux fauteuil, occupé des jeux de sa robe, et d'une jolie petite fronçure qui badinait sur le busc, une de ces hardiesses de toilette qui ne vont qu'aux tailles minces à ne pouvoir jamais rien perdre, elle reprit l'ordre de ses pensées comme si elle se parlait à elle-même.

— Je ne continue pas. Vous avez fini, vous autres écrivains, par rendre bien ridicules les femmes qui se prétendent méconnues, qui sont mal mariées, qui se font dramatiques, intéressantes, ce qui me semble être du dernier bourgeois. On plie et tout est dit, ou l'on résiste et l'on s'amuse. Dans les deux cas, on doit se taire. Il est vrai que je n'ai su, ni tout à fait plier, ni tout à fait résister; mais peut-être était-ce une raison encore plus grave de garder le silence. Quelle sottise aux femmes de

se plaindre! Si elles n'ont pas été les plus fortes, elles ont manqué d'esprit, de tact, de finesse, elles méritent leur sort. Ne sont-elles pas les reines en France? Elles se jouent de vous comme elles le veulent, quand elles le veulent, et autant qu'elles le veulent.

Elle fit danser sa cassolette par un mouvement merveilleux d'impertinence féminine et de gaieté railleuse.

— J'ai souvent entendu de misérables petites espèces regretter d'être femmes, vouloir être hommes; je les ai toujours regardées en pitié, dit-elle en continuant. Si j'avais à opter, je préférerais encore être femme. Le beau plaisir de devoir ses triomphes à la force, à toutes les puissances que vous donnent les lois que vous avez faites! Mais quand nous vous voyons à nos pieds disant et faisant des sottises, n'est-ce donc pas un enivrant bonheur que de sentir en soi la faiblesse qui triomphe? Quand nous réussissons, nous devons donc garder le silence, sous peine de perdre notre empire. Battues, les femmes doivent encore se taire par fierté : le silence de l'esclave épouvante le maître.

Ce caquetage fut sifflé d'une voix si doucement moqueuse, si mignonne, avec des mouvements de tête si coquets, que d'Arthez, à qui ce genre de femme était totalement inconnu, restait exactement comme la perdrix charmée par le chien de chasse.

— Je vous en prie, madame, dit-il enfin, expliquez-moi comment un homme a pu vous faire souffrir, et soyez sûre que là où toutes les femmes seraient vulgaires, vous seriez distinguée, quand même vous n'auriez pas une manière de dire les choses qui rendrait intéressant un livre de dépense.

— Vous allez vite en amitié, dit-elle d'un son de voix grave qui rendit d'Arthez sérieux et inquiet.

La conversation changea, l'heure avançait. Le pauvre homme de génie s'en alla contrit d'avoir paru curieux, d'avoir blessé ce cœur, et croyant que cette femme avait étrangement souffert. Elle avait passé sa vie à s'amuser, elle était un vrai don Juan femelle, à cette différence près, que ce n'est pas à souper qu'elle eût invité la statue de pierre, et certes elle aurait eu raison de la statue.

Il est impossible de continuer ce récit sans dire un mot du prince de Cadignan, plus connu sous le nom de duc de Maufrigneuse; autrement, le sel des inventions miraculeuses de la princesse disparaîtrait, et les étrangers ne comprendraient rien à l'épouvantable comédie parisienne qu'elle allait jouer pour un homme. Monsieur le duc de Maufrigneuse, en vrai fils du prince de Cadignan, est un homme long et sec, aux formes les plus élégantes, plein de bonne grâce, disant des mots charmants, devenu colonel par la grâce de Dieu, mais par hasard devenu bon militaire, et d'ailleurs brave comme un Polonais, à tout propos et sans discernement, cachant le vide de sa tête sous le jargon de la grande compagnie, et, dès l'âge de trente-six ans, d'une aussi parfaite indifférence pour le beau sexe que le roi son maître; bref, puni comme son maître pour avoir, comme lui, trop plu pendant sa jeunesse. Le duc avait été pendant dix-huit ans l'idole du Faubourg Saint-Germain. Comme tous les fils de famille, il avait mené une vie dissipée, uniquement remplie de plaisirs. Son père avait été ruiné par la révolution; mais au retour des Bourbons, le prince avait retrouvé ses charges, le gouvernement d'un château royal, des traitements, des pensions; mais cette fortune factice, le vieux prince la mangea très-bien, demeurant le grand seigneur qu'il était avant la révolution, en sorte que quand vint la loi d'indemnité, ce qui lui en fut attribué fut absorbé par le luxe qu'il déploya dans son immense hôtel, le seul bien qu'il avait retrouvé, et dont il avait abandonné la plus grande partie à sa belle-fille. Le prince de Cadignan mourut quelque temps avant la révolution de juillet, âgé de quatre-vingt-sept ans. Il avait ruiné sa femme, et avait été longtemps en délicatesse avec le duc de Navarreins, qui avait épousé sa fille en premières noces, et auquel il rendit difficilement ses comptes.

Le duc de Maufrigneuse avait eu des liaisons avec la duchesse d'Uxelles, et vers 1815, au moment où monsieur de Maufrigneuse atteignait à trente-six ans, le voyant pauvre, mais très-bien en cour, la duchesse lui donna sa fille qui possédait environ cinquante ou soixante mille livres de rente, sans ce qu'elle devait attendre d'elle. Mademoiselle d'Uxelles devenait ainsi duchesse, et sa mère savait qu'elle aurait vraisemblablement la plus grande liberté. Après avoir eu le bonheur inespéré de se donner un héritier, le duc laissa sa femme entièrement libre de ses actions, et alla s'amuser de garnison en garnison, passant les hivers à Paris, faisant des dettes que son père payait toujours, professant la plus entière indulgence conjugale, avertissant la duchesse huit jours à l'avance de son retour à Paris, adoré de son régiment, aimé du Dauphin, courtisan adroit, un peu joueur; d'ailleurs sans aucune affectation, car jamais la duchesse ne put lui persuader de prendre une fille d'Opéra pour décorum et par égard pour elle, disait-elle plaisamment. Le duc, qui avait la survivance des charges de son père, sut plaire aux deux rois, à Louis XVIII et à Charles X, ce qui prouve qu'il tirait assez bon parti de sa nullité; mais cette conduite, cette vie, tout était recouvert du plus beau vernis : langage, noblesse de manières, tenue, offraient en lui la perfection. Les

libéraux l'aimaient. Il lui fut impossible de continuer les Cadignan qui, selon le vieux prince, étaient connus pour ruiner leurs femmes ; la duchesse mangea elle-même sa fortune. Ces particularités étaient si publiques dans le monde de la cour et dans le faubourg Saint-Germain, que, pendant les cinq dernières années de la restauration, on se serait moqué de quelqu'un qui en aurait parlé, comme s'il eût voulu raconter la mort de Turenne ou celle de Henri IV. Aussi, pas une femme ne parlait-elle de ce charmant duc sans en faire l'éloge : il avait été parfait pour sa femme, il était difficile à un homme de se montrer aussi bien que Maufrigneuse pour la duchesse, il lui avait laissé la libre disposition de sa fortune, il l'avait défendue et soutenue en toute occasion. En effet, soit orgueil, soit bonté, soit chevalerie, monsieur de Maufrigneuse avait sauvé la duchesse en bien des circonstances où toute autre femme eût péri, malgré son entourage, malgré le crédit de la vieille duchesse d'Uxelles, de son oncle le duc de Navarreins, de son beau-père et de la tante de son mari. Aujourd'hui, le prince de Cadignan passe pour un des beaux caractères de l'aristocratie. Peut-être la fidélité dans le besoin est-elle une des plus belles victoires que puissent remporter les courtisans sur eux-mêmes.

Quand la duchesse d'Uxelles maria sa fille au duc de Maufrigneuse, elle avait quarante-cinq ans, et depuis longtemps assistait sans jalousie, et même avec intérêt, aux succès de son ancien ami.

Elle tint, au moment du mariage de sa fille et du duc, une conduite d'une grande noblesse, et qui sauva l'immoralité de cette combinaison ; mais la méchanceté de gens de cour trouva matière à railler, et prétendit que cette belle conduite ne coûtait pas grand'chose à la duchesse, quoique depuis cinq ans environ elle se fût adonnée à la dévotion et au repentir des femmes qui ont beaucoup à se faire pardonner.

VI

Après plusieurs jours et quelques soirées de conversations pendant lesquelles la princesse se montra de plus en plus remarquable par ses connaissances en littérature, et où elle abordait avec une excessive hardiesse les questions les plus ardues, grâce à des lectures diurnes et nocturnes poursuivies avec une intrépidité digne des plus grands éloges, et qui la firent regarder comme une femme supérieure, par d'Arthez stupéfait, et incapable de soupçonner que Diane d'Uxelles lui répétait le soir ce qu'elle avait lu le matin, comme font beaucoup d'écrivains : elle essaya de se retrouver sur le terrain des confidences, d'où son amant s'était prudemment retiré. Mais il ne lui fut pas très-facile d'y faire revenir un homme de cette trempe une fois effarouché. Cependant, après une première semaine donnée aux visites timides, d'Arthez s'enhardit et vint tous les jours à trois heures. Il se retirait à six heures, et reparaissait le soir à neuf heures, pour rester jusqu'à minuit ou une heure du matin, avec la régularité d'un amant plein d'impatience. La princesse se trouvait habillée avec plus ou moins de recherche à l'heure où d'Arthez se présentait. Cette mutuelle fidélité, les soins qu'ils prenaient d'eux-mêmes, tout en eux exprimait des sentiments dont ils n'osaient parler, car la princesse devinait à merveille que ce grand enfant avait peur d'un débat autant qu'elle en pouvait avoir envie. Néanmoins d'Arthez mettait dans ces constantes déclarations muettes un respect qui plaisait infiniment à la princesse. Tous deux se sentaient chaque jour d'autant plus unis, que rien de convenu ni de tranché ne les arrêtait dans la marche de leurs idées, comme lorsque, entre amants, il y a d'un côté des demandes formelles, et de l'autre une défense ou sincère ou coquette.

Comme tous les hommes plus jeunes que leur âge ne le comporte, d'Arthez était en proie à ces émouvantes irrésolutions causées par la puissance des désirs et la terreur de déplaire, situation à laquelle une jeune femme ne comprend rien quand elle la partage, mais que la princesse avait trop souvent fait naître pour ne pas en savourer le plaisir : aussi jouissait-elle de ces délicieux enfantillages avec d'autant plus de charme qu'elle savait bien comment les faire cesser. Elle ressemblait à un grand artiste se complaisant dans les lignes indécises d'une ébauche, sûr d'achever dans une heure d'inspiration le chef-d'œuvre encore flottant dans les limbes de l'enfantement.

Combien de fois, en voyant d'Arthez prêt à s'avancer, ne se plut-elle pas à l'arrêter par un air imposant? Elle refoulait les secrets orages de ce jeune cœur, elle les soulevait, les apaisait par un regard, en lui tendant sa main à baiser, ou par des mots insignifiants dits d'une voix émue et attendrie. Ce manége, froidement convenu, mais divinement joué, gravait son image toujours plus avant dans l'âme de ce spirituel écrivain, qu'elle se plaisait à rendre enfant, confiant, simple et presque niais auprès d'elle; mais elle avait aussi des retours sur elle-même, et il lui était impossible de ne pas admirer tant de grandeur mêlée à tant d'innocence. Ce jeu de grande coquette l'attachait elle-même insensiblement à son esclave. Enfin, elle s'impatienta contre cet Épictète

amoureux, et quand elle crut l'avoir disposé à la plus entière crédulité, elle se mit en devoir de lui appliquer sur les yeux le bandeau le plus épais.

Un soir Daniel trouva Diane pensive : elle avait un coude sur une petite table, sa belle tête blonde était baignée de lumière par la lampe, elle badinait avec une lettre qu'elle faisait danser sur le tapis de la table, et quand d'Arthez eut bien vu ce papier, elle finit par le plier et le passer dans sa ceinture.

— Qu'avez-vous? dit d'Arthez, vous paraissez inquiète!

— J'ai reçu une lettre de monsieur de Cadignan, répondit-elle, et quelque graves que soient ses torts envers moi, je pensais, après avoir lu sa lettre, qu'il est exilé loin de sa famille, sans son fils qu'il aime.

Ces paroles, prononcées d'une voix pleine d'âme, étaient celles d'un ange de sensibilité. D'Arthez fut ému au dernier point. La curiosité de l'amant devint pour ainsi dire une curiosité presque psychologique et littéraire. Il voulut savoir jusqu'à quel point cette femme était grande, sur quelles injures portait son pardon, comment ces femmes du monde, taxées de frivolité, de dureté de cœur, d'égoïsme, pouvaient être des anges. En se souvenant d'avoir été déjà repoussé quand il avait voulu tout connaître de ce cœur céleste, il eut, lui, comme un tremblement dans la voix, lorsqu'en prenant la main transparente, fluette, à doigts tournés en fuseau de la belle Diane, il lui dit :

— Sommes-nous maintenant assez amis pour que vous me disiez ce que vous avez souffert? Vos anciens chagrins doivent être pour quelque chose dans cette rêverie.

— Oui, dit-elle en sifflant cette syllabe comme la plus douce note qu'ait jamais soupirée la flûte de Tulou.

Elle retomba dans sa rêverie, et ses yeux se voilèrent. Daniel demeura dans une attente pleine d'anxiété, pénétré de la solennité de ce moment. Son imagination de poëte lui faisait voir comme des nuées qui se dissipaient lentement en lui découvrant le sanctuaire où il allait voir un agneau blessé aux pieds de Dieu.

— Eh bien? dit-il d'une voix douce et calme.

Elle le regarda et baissa les yeux lentement en déroulant ses paupières par un mouvement sublime, et qui décelait la plus noble pudeur. Un monstre seul aurait été capable d'imaginer quelque hypocrisie dans l'ondulation gracieuse par laquelle elle redressa sa jolie petite tête pour plonger encore un regard dans les yeux avides de ce grand homme.

— Le puis-je? le dois-je? fit-elle en laissant échapper un mouvement et regardant d'Arthez avec une sublime expression de tendresse rêveuse. Les hommes ont si peu de foi pour ces sortes de choses, ils se croient si peu obligés à la discrétion.

— Ah! si vous vous défiez de moi, pourquoi suis-je ici? s'écria d'Arthez.

— Eh! mon ami, répondit-elle en donnant à son exclamation la grâce d'un aveu involontaire, lorsqu'elle aime, une femme calcule-t-elle? Il ne s'agit pas de mon refus : que puis-je vous refuser? mais de l'idée que vous aurez de moi si je parle. Je vous confierai bien l'étrange situation dans laquelle je suis à mon âge; mais que penseriez-vous d'une femme qui découvrirait les plaies secrètes du mariage, qui trahirait les secrets d'un autre? Turenne gardait sa parole aux voleurs, ne dois-je pas à mes bourreaux la probité de Turenne?

— Avez-vous donné votre parole à quelqu'un?

— M. de Cadignan n'a pas cru nécessaire de la demander. Vous voulez donc plus que mon âme? Vous voulez que j'ensevelisse en vous ma probité, dit-elle en jetant sur d'Arthez un regard par lequel elle semblait se fondre, et en donnant plus de prix à cette fausse confidence qu'à toute sa personne.

— Vous faites de moi, dit-il avec une amertume mal déguisée, un homme par trop ordinaire, si vous craignez quoi que ce soit de mal.

— Pardon, mon ami, répondit-elle en lui prenant la main, la regardant, la prenant dans les siennes et la caressant en y traînant les doigts par un mouvement d'une excessive douceur, je sais tout ce que vous valez; vous m'avez raconté toute votre vie : elle est noble, elle est belle, elle est sublime, elle est digne de votre nom; mais j'ai peur en ce moment de déchoir à vos yeux, en vous racontant des secrets qui ne sont pas seulement les miens. Puis, peut-être ne croirez-vous pas, vous, homme de solitude et de poésie, aux horreurs du monde. Ah! vous ne savez pas qu'en inventant vos drames, ils sont surpassés par ceux qui se jouent dans les familles en apparence les plus unies. Vous ignorez l'étendue de certaines infortunes dorées.

— Je sais tout! s'écria-t-il.

— Non, reprit-elle, vous ne savez rien. Une fille doit-elle jamais livrer sa mère?

En entendant ce mot, d'Arthez se trouva comme un homme égaré par une nuit noire dans les Alpes, et qui, aux premières lueurs du matin, aperçoit qu'il enjambe un précipice sans fond. Il regarda la princesse d'un air hébété, il avait froid dans le dos. Diane crut que cet homme de génie était un esprit faible, mais elle vit un éclair dans ses yeux qui la rassura.

— Enfin, vous êtes devenu pour moi presque un juge, dit-elle d'un air désespéré. Je puis parler, en vertu du droit qu'a tout être calomnié de se

montrer dans son innocence. J'ai été, je suis encore, si tant est qu'on se souvienne d'une pauvre recluse forcée par le monde de renoncer au monde, accusée de tant de légèreté, de tant de mauvaises choses, qu'il peut m'être permis de me poser dans le cœur où je trouve un asile de manière à ne pas en être chassée. J'ai toujours trouvé dans la justification une forte atteinte faite à l'innocence; aussi ai-je toujours dédaigné de parler. A qui d'ailleurs pouvais-je adresser la parole? On ne doit confier ces cruelles choses qu'à Dieu ou à quelqu'un qui nous semble bien près de lui, un prêtre ou un autre nous-même. Eh bien! si mes secrets ne sont pas là, dit elle en appuyant sa main sur le cœur de d'Arthez, comme ils étaient ici, elle fit fléchir le haut de son busc, vous ne serez pas le grand d'Arthez, et j'aurai été trompée.

Une larme mouilla les yeux de d'Arthez. Diane dévora cette larme par un regard de côté qui ne fit vaciller ni sa prunelle ni sa paupière. Ce fut leste et net comme un geste de chatte. D'Arthez, pour la première fois, après quinze jours de protocoles, osa prendre cette main tiède et parfumée, et la porter à ses lèvres; il y mit un long baiser traîné depuis le poignet jusqu'aux ongles avec une si délicate volupté que la princesse inclina sa tête en augurant très-bien de la littérature. Elle pensa que les hommes de génie devaient aimer avec beaucoup plus de perfection que n'aiment les fats, les gens du monde, les diplomates et même les militaires, qui cependant n'ont que cela à faire. Elle était connaisseuse, et savait que le caractère amoureux se signe en quelque sorte dans des riens. Une femme instruite peut lire son avenir dans un simple geste, comme Cuvier savait dire, en voyant le fragment d'une patte: Ceci appartient à un animal de telle dimension, avec ou sans cornes, carnivore, herbivore, amphibie, etc., âgé de tant de mille ans. Sûre de rencontrer chez d'Arthez autant d'imagination dans l'amour qu'il en mettait dans son style, elle jugea nécessaire de le faire arriver au plus haut degré de la passion et de la croyance. Elle retira vivement sa main par un magnifique mouvement plein d'émotions. Elle eût dit: Finissez, vous allez me faire mourir! elle eût parlé moins énergiquement. Elle resta pendant un moment les yeux dans les yeux de d'Arthez, en exprimant tout à la fois du bonheur, de la pruderie, de la crainte, de la confiance, de la langueur, un vague désir et une pudeur de vierge. Elle n'eut alors que vingt ans! Mais comptez qu'elle s'était préparée à cette heure de comique mensonge avec un art inouï dans sa toilette; elle était dans son fauteuil comme une fleur qui va s'épanouir au premier baiser du soleil. Trompeuse ou vraie, elle enivrait Daniel. S'il est permis de risquer une opinion individuelle, avouons qu'il serait délicieux d'être pendant longtemps trompé ainsi. Certes, souvent Talma, sur la scène, a été fort au-dessus de la nature. Mais la princesse de Cadignan n'est-elle pas la plus grande comédienne de ce temps? Il ne manque à cette femme qu'un parterre attentif. Malheureusement, dans les époques tourmentées par les orages politiques, les femmes disparaissent comme les lis des eaux, qui, pour fleurir et s'étaler à nos regards ravis, ont besoin d'un ciel pur et des plus tièdes zéphyrs.

L'heure était venue, Diane allait entortiller ce grand homme dans les lianes inextricables d'un roman préparé de longue main, et qu'il allait écouter comme un néophyte des beaux jours de la foi chrétienne écoutait l'épître d'un apôtre.

VII

— Mon ami, ma mère qui vit encore à Uxelles, m'a mariée à dix-sept ans, en 1815, vous voyez que je suis bien vieille, à monsieur de Maufrigneuse, non pas par amour pour moi, mais par amour pour lui. Elle s'acquittait, envers le seul homme qu'elle eût aimé, de tout le bonheur qu'elle avait reçu de lui... Ne vous étonnez pas de cette horrible combinaison, elle a lieu souvent. Beaucoup de femmes sont plus amantes que mères, comme la plupart sont meilleures mères que bonnes femmes; ces deux sentiments, l'amour et la maternité, développés comme ils le sont par nos mœurs, se combattent souvent dans le cœur des femmes; il y en a nécessairement un qui succombe quand ils ne sont pas égaux en force, ce qui fait de quelques femmes exceptionnelles, la gloire de notre sexe. Un homme de votre génie doit comprendre ces choses qui font l'étonnement des sots, mais qui n'en sont pas moins vraies, et, j'irai plus loin, qui sont justifiables par la différence des caractères, des tempéraments, des attachements, des situations. Moi, par exemple, en ce moment, après vingt ans de malheurs, de déceptions, de calomnies supportées, d'ennuis pesants, de plaisirs creux, ne serais-je pas disposée à me prosterner aux pieds d'un homme qui m'aimerait sincèrement et pour toujours! Eh bien! ne serais-je pas condamnée par le monde? Et cependant vingt ans de souffrances n'excuseraient-elles pas une dizaine d'années qui me restent à vivre encore belle, données à un saint et pur amour? Cela ne sera pas, j'ai trop de raison pour diminuer mes mérites aux yeux de Dieu. J'ai porté le poids du

jour et de la chaleur jusqu'au soir, j'achèverai ma journée, et j'aurai gagné ma récompense.

— Quel ange! pensa d'Arthez.

— Enfin, je n'en ai jamais voulu à la duchesse d'Uxelles d'avoir plus aimé monsieur de Maufrigneuse que la pauvre Diane que voici, elle m'avait très peu vue, elle m'avait oubliée; mais elle s'est mal conduite envers moi, de femme à femme, en sorte que ce qui est mal de femme à femme devient horrible de mère à fille. Les mères qui mènent une vie comme celle de la duchesse d'Uxelles tiennent leurs filles loin d'elles, je suis donc entrée dans le monde quinze jours avant mon mariage; jugez de mon innocence? je ne savais rien, j'étais incapable de deviner le secret de cette alliance. J'avais une belle fortune : soixante mille livres de rente en forêts, que la révolution avait oublié de vendre en Alsace ou n'avait pu vendre, le théâtre de la guerre était là. Monsieur de Maufrigneuse était criblé de dettes, et si plus tard j'ai appris ce que c'était que d'avoir des dettes, j'ignorais alors trop complétement la vie pour les soupçonner! Les économies faites sur ma fortune servirent à pacifier les affaires de mon mari. Monsieur de Maufrigneuse avait trente-huit ans quand je l'épousai, mais ces années étaient comme celles des campagnes des militaires, elles devaient compter double. Ah! il avait bien plus de soixante et seize ans! A quarante ans, ma mère avait encore des prétentions, et je me suis trouvée entre deux jalousies. Quelle vie ai-je menée pendant dix ans! Ah! si l'on savait ce que souffrait cette pauvre petite femme tant soupçonnée! Être gardée par une mère jalouse de sa fille! Vous autres qui faites des drames, vous n'en inventerez jamais un aussi noir, aussi cruel, aussi tragique.

Ordinairement, d'après le peu que je sais de la littérature, un drame est une suite d'actions, de discours, de mouvements qui se précipitent vers une catastrophe; mais ce dont je vous parle est la plus horrible catastrophe en action, c'est l'avalanche tombée le matin sur vous qui retombe le soir, et retombera le lendemain. J'ai froid au moment où je vous parle et où je vous éclaire la caverne sans issue, froide et sombre dans laquelle j'ai vécu. S'il faut tout vous dire, la naissance de mon pauvre enfant qui d'ailleurs est tout moi-même... vous avez dû être frappé de sa ressemblance avec moi? c'est mes cheveux, mes yeux, la coupe de mon visage, ma bouche, mon sourire, mon menton, mes dents... Eh bien! sa naissance est un hasard ou le fait d'une convention de ma mère et de mon mari. Je suis restée longtemps jeune fille après mon mariage, quasi délaissée le lendemain, mère sans être femme. La duchesse se plaisait à prolonger mon ignorance, et pour atteindre à ce but, une mère a près de sa fille d'horribles avantages. Moi, pauvre petite, élevée dans un couvent comme une rose mystique, ne sachant rien du mariage, développée fort tard, je me trouvais très-heureuse : je jouissais de la bonne intelligence et de l'harmonie de notre famille. Enfin, j'étais entièrement divertie de penser à mon mari, qui ne me plaisait guère, et qui ne faisait rien pour se montrer aimable, par les premières joies de la maternité; elles furent d'autant plus vives que je n'en soupçonnais pas d'autres. On m'avait tant corné aux oreilles le respect qu'une mère se devait à elle même! Et d'ailleurs, une jeune fille aime toujours à *jouer à la maternité*. A l'âge où j'étais, son enfant remplace alors sa poupée. J'étais si fière d'avoir cette belle fleur, car George était beau! une merveille. Comment songer au monde quand on a le bonheur de nourrir et de soigner un petit ange! J'adore les enfants quand ils sont tout petits, blancs et roses. Moi, je ne voyais que mon fils, je vivais avec mon fils, je ne laissais pas sa gouvernante l'habiller, le déshabiller, le changer... Ces soins, si ennuyeux pour les mères qui ont des régiments d'enfants, étaient tout plaisir pour moi. Mais après trois ou quatre ans, comme je ne suis pas tout à fait sotte, malgré le soin que l'on mettait à me bander les yeux, la lumière a fini par les atteindre.

Me voyez-vous au réveil, quatre ans après, en 1819? *Les Deux Frères ennemis* sont une tragédie à l'eau rose auprès d'une mère et d'une fille placées comme nous le fûmes alors, la duchesse et moi! Je les ai bravés alors l'un et l'autre par des coquetteries publiques dont le monde a parlé, Dieu sait comme! Vous comprenez, mon ami, que les hommes avec lesquels j'étais soupçonnée de légèreté avaient pour moi la valeur du poignard dont on se sert pour frapper son ennemi. Préoccupée de ma vengeance, je ne sentais pas les blessures que je me faisais à moi-même. Innocente comme un enfant, je passais pour une femme perverse, pour la plus mauvaise femme du monde, et je n'en savais rien. Le monde est bien sot, bien aveugle, bien ignorant, il ne pénètre que les secrets qui l'amusent, qui servent sa méchanceté; les choses les plus grandes, les plus nobles, il se met la main sur les yeux pour ne pas les voir. Mais il me semble que, dans ce temps, j'ai eu des regards, des attitudes d'innocence révoltée, des mouvements de fierté qui eussent été des bonnes fortunes pour de grands peintres. J'ai dû éclairer des bals par les tempêtes de ma colère, par les torrents de mon dédain. Poésie perdue! on ne fait ces sublimes poëmes que dans l'indignation qui nous saisit à vingt ans! Plus tard on ne s'indigne plus, on est las, on ne s'étonne plus du vice, on est lâche, on a peur. Moi, j'allais!...

j'allais bien. J'ai joué le plus sot personnage au monde : j'ai eu les charges du crime sans en avoir les bénéfices. J'avais tant de plaisir à me compromettre! Ah! j'ai fait des malices d'enfant. Je suis allée en Italie avec un jeune étourdi, que j'ai planté là quand il m'a parlé d'amour. Mais quand j'ai su qu'il s'était compromis pour moi, il avait fait un faux pour avoir de l'argent, j'ai couru le sauver.

Ma mère et mon mari, qui savaient le secret de ces choses, me tenaient en bride comme une femme prodigue. Oh! cette fois, je suis allée au roi. Louis XVIII, cet homme sans cœur, a été touché... Il m'a donné cent mille francs sur sa cassette... Le marquis d'Esgrignon, ce jeune homme que vous avez peut-être rencontré dans le monde, et qui a fini par faire un très-beau mariage, a été sauvé de l'abîme où il s'était plongé pour moi. Cette aventure, causée par ma légèreté, m'a fait réfléchir : je me suis aperçue que j'étais la première victime de ma vengeance. Ma mère, mon mari, mon beau-père avaient le monde pour eux, ils paraissaient protéger mes folies. Ma mère, qui me savait bien trop fière, trop grande, trop d'Uxelles pour me conduire vulgairement, fut alors épouvantée du mal qu'elle avait fait. Elle avait cinquante-deux ans, elle a quitté Paris, elle est allée vivre à Uxelles, elle se repent maintenant de ses torts, elle les expie par la dévotion la plus outrée et par une affection sans bornes pour moi. Mais, en 1825, elle m'a laissée seule et face à face avec monsieur de Maufrigneuse. Oh! mon ami, vous autres hommes, vous ne pouvez savoir ce qu'est un vieil homme à bonnes fortunes! Quel intérieur que celui d'un homme accoutumé aux adorations des femmes du monde! qui ne trouve ni encens, ni encensoir chez lui, mort à tout, et jaloux par cela même! J'ai voulu, quand monsieur de Maufrigneuse a été tout à moi, j'ai voulu être une bonne femme, je me suis heurtée à toutes les aspérités d'un esprit chagrin, à toutes les fantaisies de l'impuissance, aux puérilités de la niaiserie, à toutes les vanités de la suffisance, à un homme qui était enfin la plus ennuyeuse élégie du monde, et qui me traitait comme une petite fille, qui se plaisait à humilier mon amour-propre à tout propos, à m'aplatir sous les coups de son expérience, à me prouver que j'ignorais tout; il me blessait à chaque instant, enfin il a tout fait pour se faire prendre en détestation et me donner le droit de le trahir; mais j'ai été la dupe de mon cœur et de mon envie de bien faire pendant trois ou quatre années! Savez-vous le mot infâme qui m'a fait faire d'autres folies? Inventerez-vous jamais l'horrible des calomnies du monde? — La duchesse de Maufrigneuse est revenue à son mari, se disait-on.— Bah! c'est par dépravation, c'est un triomphe que de ranimer les morts, elle n'avait plus que cela à faire, a répondu ma meilleure amie, une parente, celle chez qui j'ai eu le bonheur de vous rencontrer.

— Madame d'Espard! s'écria Daniel, en faisant un geste d'horreur.

— Oh! je lui ai pardonné, mon ami. D'abord le mot est excessivement spirituel, et peut-être ai-je dit moi-même de plus cruelles épigrammes sur de pauvres femmes tout aussi pures que je l'étais.

D'Arthez rebaisa la main de cette sainte femme, qui, après lui avoir servi une mère hachée en morceaux, avait fait du prince de Cadignan, que vous connaissez, un Othello à triple garde, se mettait elle-même en capilotade, et se donnait des torts, afin de se donner aux yeux du candide écrivain cette virginité que la plus niaise des femmes essaye d'offrir à tout prix à celui qu'elle aime.

— Vous comprenez, mon ami, que je suis rentrée dans le monde avec éclat. J'ai subi là des luttes nouvelles, il a fallu conquérir mon indépendance et neutraliser M. de Maufrigneuse. J'ai donc mené par d'autres raisons une vie dissipée. Pour m'étourdir, pour oublier la vie réelle par une vie fantastique, j'ai brillé; j'ai donné des fêtes, j'ai fait la princesse, et j'ai fait des dettes. Chez moi, je m'oubliais dans le sommeil de la fatigue, je renaissais belle, gaie, folle pour le monde; mais, à cette triste lutte de la fantaisie contre la réalité, j'ai mangé ma fortune. La révolte de 1830 est arrivée, au moment où je rencontrais au bout de cette existence des Mille et une Nuits, l'amour saint et pur que, je suis franche, je désirais connaître. Avouez-le? N'était-ce pas naturel chez une femme, dont le cœur comprimé par tant de causes et d'accidents, se réveillait à l'âge où la femme se sent trompée, et où je voyais autour de moi tant de femmes heureuses par l'amour? Ah! pourquoi Michel Chrestien fut-il si respectueux? Il y a eu là encore une raillerie pour moi. Que voulez-vous? En tombant j'ai tout perdu, je n'ai eu d'illusions sur rien, j'avais tout pressé, hormis un seul fruit pour lequel je n'ai plus ni goût, ni dents. Enfin, je me suis trouvée désenchantée du monde quand il me fallait quitter le monde.

Il y a là quelque chose de providentiel, comme dans les insensibilités qui nous préparent à la mort.

Elle fit un geste plein d'onction religieuse.

Tout alors m'a servi, reprit-elle, les désordres de la monarchie, ses ruines m'ont aidée à m'ensevelir. Mon fils me console de bien des choses : l'amour maternel nous rend tous les autres sentiments trompés! Et le monde s'étonne de ma retraite; mais je lui dois le bonheur. Oh! si vous saviez combien est heureuse ici la pauvre créature qui est là devant

vous! J'oublie les bonheurs que j'ignore et que j'ignorerai toujours. Qui pourrait croire que la vie se traduit, pour la princesse de Cadignan, par une mauvaise nuit de mariage, et toutes les aventures qu'on lui prête par un défi de petite fille à deux épouvantables passions? Mais personne. Aujourd'hui, j'ai peur de tout, je repousserai sans doute un sentiment vrai, quelque véritable et pur amour, en souvenir de tant de faussetés, de malheurs, de même que les riches, attrapés par des fripons qui simulent le malheur, repoussent une vertueuse misère, dégoûtés qu'ils sont de la bienfaisance. Tout cela est horrible, n'est-ce pas? mais croyez-moi, ce que je vous dis est l'histoire de bien des femmes.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton de plaisanterie et de légèreté qui rappelait la femme du monde élégante et moqueuse. D'Arthez demeurait abasourdi. A ses yeux, les gens que les tribunaux envoient au bagne, qui pour avoir tué, qui pour avoir volé avec des circonstances aggravantes, qui pour s'être trompé de nom sur un billet, etc., étaient de petits saints, comparés aux gens du monde. Cette atroce élégie, forgée dans l'arsenal du mensonge et trempée aux eaux du Styx parisien, était dite avec l'accent inimitable du vrai. L'écrivain contempla pendant un moment cette femme adorable, plongée dans son fauteuil, et dont les deux mains pendaient aux deux bras du fauteuil, comme deux gouttes de rosée à la marge d'une fleur, accablée par cette révélation, abîmée de douleur en paraissant avoir ressenti toutes les douleurs de sa vie à les dire, enfin un ange de mélancolie.

— Et jugez, fit-elle en se redressant par un soubresaut et levant une de ses mains, et lançant des éclairs par les yeux où vingt soi-disant chastes années flambaient, jugez quelle impression dut faire sur moi l'amour de votre ami, mais par une atroce raillerie du sort... ou Dieu peut-être..., alors, je l'avoue, un homme, mais un homme digne de moi, m'eût trouvée faible, tant j'avais soif de bonheur! Eh bien ! il est mort, et mort en sauvant la vie à M. de Cadignan! Étonnez-vous de me trouver rêveuse...

Ce fut le dernier coup. Le pauvre d'Arthez n'y tint pas; il se mit à genoux, il mit sa tête dans les mains de la princesse, et il y pleura, il y versa de ces larmes douces que répandraient les anges, si les anges pleuraient. Comme il avait la tête là, madame de Cadignan put laisser errer sur ses lèvres un malicieux sourire de triomphe, un sourire qu'auraient les singes en faisant un tour supérieur, si les singes riaient.

— Ah! je le tiens, pensa-t-elle.

Elle le tenait bien en effet.

— Mais, vous êtes... dit-il en relevant sa belle tête et la regardant avec amour.

— Vierge et martyre, reprit-elle en souriant de la vulgarité de cette vieille plaisanterie, mais en lui donnant un sens charmant par ce sourire plein d'une gaieté cruelle, et si vous me voyez riant, c'est que je pense à la princesse que connaît le monde, à cette duchesse de Maufrigneuse à qui l'on donne et de Marsay, et l'infâme de Trailles, un coupe-jarret politique, et ce petit sot de d'Esgrignon, et Rastignac, des ambassadeurs, des ministres, des généraux russes, que sais-je? l'Europe! On a glosé de cet album que j'ai fait faire en croyant que ceux qui m'admiraient étaient mes amis. Ah! c'est épouvantable! Je ne comprends pas comment je laisse un homme à mes pieds : les mépriser tous, ce devrait être ma religion.

Elle se leva, alla dans l'embrasure de la fenêtre par une démarche pleine de motifs magnifiques. D'Arthez resta sur la chauffeuse où il se remit, n'osant la suivre, et la regardant, il l'entendit se mouchant sans se moucher, quelle est la princesse qui se mouche? mais elle l'essayait, pour faire croire à sa sensibilité; d'Arthez, la croyant en larmes, accourut, la prit par la taille, la serra sur son cœur :

— Non, laissez-moi, dit-elle d'une voix faible et en murmurant, j'ai trop de doutes pour être bonne à quelque chose. Me réconcilier avec la vie est une tâche au-dessus de la force d'un homme.

— Diane! je vous aimerai, moi, pour toute votre vie perdue.

— Non, ne me parlez pas ainsi, répondit-elle. En ce moment je suis honteuse et tremblante comme si j'avais commis les plus grands péchés.

Elle était entièrement revenue à l'innocence des petites filles, et se montrait néanmoins auguste, grande et noble autant qu'une reine. Il est impossible de décrire l'effet de ce manége, si habile qu'il arrivait à la vérité pure, sur une âme neuve et franche comme celle de d'Arthez. Il resta muet d'admiration, passif dans cette embrasure de fenêtre, attendant un mot, tandis que la princesse attendait un baiser; mais elle était trop sacrée pour lui. Quand elle eut froid, la princesse alla reprendre sa position sur son fauteuil : elle avait les pieds gelés.

— Ce sera bien long, pensait-elle en regardant Daniel le front haut et la tête sublime de vertu.

— Est-ce une femme? se demandait ce profond observateur du cœur humain. Comment s'y prendre avec elle?

Jusqu'à deux heures du matin, ils passèrent le temps à se dire les bêtises que les femmes de génie, comme est la princesse, savent rendre adorables.

Elle se prétendit trop détruite, trop vieille, trop passée, et d'Arthez lui prouva, ce dont elle était convaincue, qu'elle avait la peau la plus délicate, la plus délicieuse au toucher, la plus blanche au regard, la plus parfumée; elle était jeune et dans sa fleur. Ils disputèrent beauté à beauté, détail à détail par des : — Croyez-vous? vous êtes fou. — C'est le désir! Dans quinze jours, vous me verrez telle que je suis. Enfin, j'ai quarante ans, je suis une vieille femme... D'Arthez fut d'une éloquence impétueuse et lycéenne, bardée des épithètes les plus exagérées. Quand la princesse entendit ce spirituel écrivain disant des sottises de sous-lieutenant, elle l'écouta d'un air absorbé, tout attendrie, mais riant en elle-même. Quand d'Arthez fut dans la rue, il se demanda s'il n'aurait pas dû être moins respectueux. Il repassa dans sa mémoire ces étranges confidences qui naturellement ont été fort abrégées ici, car elles auraient voulu tout un livre pour être rendues dans leur abondance melliflue, et avec les façons dont elles furent accompagnées. La perspicacité rétrospective de cet homme si naturel et si profond fut mise en défaut par le naturel de ce roman, par sa profondeur, par l'accent de la princesse.

— C'est vrai, se disait-il sans pouvoir dormir, il y a de ces drames-là dans le monde, le monde couvre de semblables horreurs sous les fleurs de son élégance, sous la broderie de ses médisances, sous l'esprit de ses récits. Nous n'inventons jamais que le vrai. Pauvre Diane! Michel avait pressenti cette énigme, il disait que sous cette couche de glace il y avait des volcans! Et Bianchon, Rastignac ont raison : quand un homme peut confondre les grandeurs de l'idéal et les jouissances du désir, en aimant une femme à jolies manières, pleine d'esprit, de délicatesse, c'est un bonheur sans nom. Et il sondait en lui-même son amour, et il le trouvait infini.

VIII

Le lendemain, sur les deux heures, madame d'Espard, qui depuis près d'un mois ne voyait plus la princesse, et n'avait pas reçu d'elle un seul traître mot, vint, amenée par une excessive curiosité. Rien de plus plaisant que la conversation de ces deux fines couleuvres pendant la première demi-heure. Diane d'Uxelles se gardait, comme de porter une robe jaune, de parler de d'Arthez. La marquise tournait autour de cette question comme un Bédouin autour d'une riche caravane. Diane s'amusait, la marquise enrageait. Diane attendait, elle voulait utiliser son amie, et s'en faire un chien de chasse. De ces deux femmes si célèbres dans le monde actuel, l'une était plus forte que l'autre. La princesse dominait de toute sa tête la marquise, et la marquise reconnaissait intérieurement cette supériorité. Là, peut-être, était le secret de cette amitié. La plus faible se tenait tapie dans son faux attachement pour épier l'heure si longtemps attendue par tous les faibles, de sauter à la gorge des forts, et leur imprimer la marque d'une joyeuse morsure. Diane y voyait clair. Le monde entier était la dupe de leurs câlineries. A l'instant où la princesse vit une interrogation sur les lèvres de son amie, elle lui dit : — Eh bien! ma chère, je vous dois un bonheur complet, immense, infini, céleste.

— Que voulez-vous dire?

— Vous souvenez-vous de ce que nous disions, il y a un mois, dans ce petit jardin, sur le banc, au soleil, sous le jasmin...? Ah! il n'y a que les gens de génie qui sachent aimer. J'appliquerais volontiers à mon grand Daniel d'Arthez le mot du duc d'Albe à Catherine de Médicis : La tête d'un seul saumon vaut celle de toutes les grenouilles...

— Je ne m'étonne point de ne plus vous voir, dit madame d'Espard.

— Promettez-moi, si vous le voyez, de ne pas lui dire un mot de moi, mon ange, dit la princesse en prenant la main de la marquise. Je suis heureuse, oh! mais heureuse au delà de toute expression, et vous savez combien dans le monde un mot, une plaisanterie vont loin. Une parole tue, tant on sait mettre de venin dans une parole! Si vous saviez combien, depuis huit jours, j'ai désiré pour vous une semblable passion? Enfin, il est doux, c'est un beau triomphe pour nous autres femmes, que de nous endormir, d'achever notre vie de femme dans un amour ardent, pur, dévoué, complet, entier, surtout quand on l'a cherché pendant si longtemps.

— Pourquoi me demandez-vous d'être fidèle à ma meilleure amie? dit madame d'Espard. Vous me croyez donc capable de vous jouer un vilain tour?

— Quand une femme possède un tel trésor, la crainte de le perdre est un sentiment si naturel, qu'elle inspire les idées de la peur. Je suis absurde, pardonnez-moi, ma chère.

Quelques moments après, la marquise sortit. En la voyant partir, la princesse se dit : Comme elle va m'arranger! puisse-t-elle tout dire sur moi; mais pour lui épargner la peine d'arracher Daniel d'ici, je vais le lui envoyer.

A trois heures, quelques instants après, d'Arthez vint. Au milieu d'un discours intéressant, la prin-

cesse lui coupa net la parole, et lui posa sa belle main sur le bras.

— Pardon, mon ami, lui dit-elle en l'interrompant, mais j'oublierais cette chose qui semble une niaiserie, et qui cependant est de la dernière importance. Vous n'avez pas mis le pied chez madame d'Espard depuis le jour mille fois heureux où je vous ai rencontré; allez-y, non pas pour vous ni par politesse, mais pour moi. Peut-être m'en avez-vous fait une ennemie, si elle a par hasard appris que depuis son dîner vous n'êtes pour ainsi dire pas sorti de chez moi. D'ailleurs, mon ami, je n'aimerais pas à vous voir abandonner vos relations et le monde, ni vos occupations et vos ouvrages. Je serais encore étrangement calomniée. Que ne dirait-on pas? je vous tiens en laisse, je vous absorbe, je crains les comparaisons, je veux encore faire parler de moi, je m'y prends bien pour conserver ma conquête, en sachant que c'est la dernière... Qui pourrait deviner qu'elle est l'unique? Si vous m'aimez, vous ferez croire au monde que nous sommes purement et simplement deux amis. Continuez.

D'Arthez fut pour toujours discipliné par l'ineffable douceur avec laquelle cette gracieuse femme arrangeait sa robe pour tomber en toute élégance : il y avait je ne sais quoi de fin, de délicat dans ce discours qui le toucha aux larmes. La princesse sortait de toutes les conditions ignobles et bourgeoises des femmes qui se disputent et se chicanent pièce à pièce sur des divans, elle déployait une grandeur inouïe. Elle n'avait pas besoin de le dire, cette union était entendue entre eux noblement. Ce n'était ni hier, ni demain, ni aujourd'hui, ce serait quand ils le voudraient l'un et l'autre, sans les interminables bandelettes de ce que les femmes vulgaires nomment *le sacrifice,* car sans doute elles savent tout ce qu'elles doivent y perdre; tandis que c'est une fête pour les femmes sûres d'y gagner. Enfin, dans cette phrase, tout était vague comme une promesse, doux comme une espérance et néanmoins certain comme un droit. Avouons-le! Ces sortes de grandeurs n'appartiennent qu'à ces illustres et sublimes trompeuses. Elles restent royales encore là où les autres femmes deviennent sujettes. D'Arthez put alors mesurer la distance qui existe entre ces femmes et les autres. La princesse se montrait alors digne et belle. Le secret de cette noblesse est peut-être dans l'art avec lequel les grandes dames savent se dépouiller de leurs voiles; elles arrivent à être, dans cette situation, comme des statues antiques. Si elles gardaient un chiffon, elles seraient impudiques. Enharnaché de tendresse, maintenu par les plus splendides vertus, d'Arthez obéit et alla chez madame d'Espard qui déploya pour lui ses plus charmantes coquetteries. La marquise se garda bien de dire à d'Arthez un mot de la princesse, elle le pria seulement à dîner pour un prochain jour. D'Arthez vit ce jour-là nombreuse compagnie : il y avait Rastignac, Blondet, le marquis d'Ajuda Pinto, Maxime de Trailles, le marquis d'Esgrignon, les deux Vandenesse, du Tillet, un des plus riches banquiers de Paris, le baron de Nucingen, Nathan, lady Dudley, deux des plus perfides attachés d'ambassade, et le chevalier d'Espard, l'un des plus profonds personnages de ce salon, la moitié de la politique de sa belle-sœur. Ce fut en riant que Maxime de Trailles dit à d'Arthez :

— Vous voyez beaucoup la princesse de Cadignan?

D'Arthez fit en réponse à cette question une sèche inclination de tête. Maxime de Trailles était un bravo d'un ordre supérieur, sans foi ni loi, capable de tout, ruinant les femmes qui s'attachaient à lui, leur faisant mettre leurs diamants en gage, mais couvrant cette conduite d'un vernis brillant, de manières charmantes et d'un esprit satanique. Il inspirait à tout le monde une crainte et un mépris égal; mais comme personne n'était assez hardi pour lui témoigner autre chose que les sentiments les plus courtois, il ne pouvait s'apercevoir de rien ou il se prêtait à la dissimulation générale. Il devait au comte de Marsay le dernier degré d'élévation auquel il pouvait arriver. De Marsay le connaissait de longue main, et l'avait jugé capable de remplir certaines fonctions secrètes et diplomatiques qu'il lui donnait, et desquelles il s'acquittait à merveille. D'Arthez était depuis un an assez mêlé aux affaires politiques pour connaître à fond le personnage, et lui seul peut-être avait un caractère assez élevé pour exprimer hautement ce que tout le monde pensait tout bas.

— C'est sans doute pour elle que vous négligez la chambre, dit le baron de Nucingen.

— Ah! la princesse est une des femmes les plus dangereuses chez lesquelles un homme puisse mettre le pied! s'écria doucement le marquis d'Esgrignon, je lui dois l'infamie de mon mariage.

— Dangereuse, dit madame d'Espard, elle est ma meilleure amie, et je n'ai jamais rien su, ni vu d'elle qui ne me paraisse tenir des sentiments les plus élevés.

— Laissez donc dire le marquis, s'écria Rastignac, quand un homme a été désarçonné par un joli cheval, il lui trouve des vices et il le vend.

Piqué par ce mot, le marquis d'Esgrignon regarda Daniel d'Arthez, et lui dit : — Monsieur n'en est pas, j'espère, avec la princesse, à un point qui nous empêche de parler d'elle.

D'Arthez garda le silence. D'Esgrignon, qui ne manquait pas d'esprit, fit en réponse à Rastignac un

portrait apologétique de la princesse qui mit la table en belle humeur. Comme cette raillerie était excessivement obscure pour d'Arthez, il se pencha vers madame de Montcornet, sa voisine, et lui demanda le sens de ces plaisanteries.

— Mais, excepté vous, à en juger par la bonne opinion que vous avez de la princesse, tous les convives ont été, dit-on, dans ses bonnes grâces.

— Je puis vous assurer qu'il n'y a rien que de faux dans cette opinion.

— Cependant voici monsieur d'Esgrignon, un gentilhomme du Perche, qui s'est complétement ruiné pour elle. il y a douze ans, et qui, pour elle, a failli monter sur l'échafaud...

— Je sais l'affaire, dit d'Arthez. Elle a été le sauver de la cour d'assises, et voilà comment il l'en récompense aujourd'hui.

Madame de Montcornet regarda d'Arthez avec étonnement et une curiosité presque stupide, puis elle reporta ses yeux sur madame d'Espard en le lui montrant comme pour dire : Il est ensorcelé ! Pendant cette courte conversation, madame de Cadignan était protégée par madame d'Espard, dont la protection ressemblait à celle des paratonnerres qui attirent la foudre, et quand d'Arthez revint à la conversation générale, il entendit Maxime de Trailles lançant ce mot : — Chez elle la dépravation n'est pas un effet, mais une cause. Peut-être doit-elle à cette cause son naturel exquis ; elle ne cherche pas, n'invente rien, elle vous offre les recherches les plus raffinées comme une inspiration de l'amour le plus naïf, et il vous est impossible de ne pas la croire.

Cette phrase semblait avoir été préparée pour un homme de la portée de d'Arthez. Elle était si forte que ce fut comme une conclusion. Chacun laissa la princesse, elle parut assommée. D'Arthez regarda de Trailles et d'Esgrignon d'un air railleur. — Son plus grand tort est d'aller sur les brisées des hommes, dit-il. Elle dissipe comme eux des biens paraphernaux, elle envoie ses amants chez les usuriers ; elle dévore des dots, elle ruine des orphelins, elle fond de vieux châteaux, elle inspire et commet peut-être aussi des crimes, mais...

Jamais aucun des personnages auxquels répondait d'Arthez n'avait entendu rien de si fort, et sur ce *mais*, la table entière fut frappée, chacun resta la fourchette en l'air, les yeux fixés alternativement sur le courageux écrivain et sur les assassins de la princesse, attendant la conclusion dans un horrible silence.

— Mais, dit d'Arthez avec une moqueuse légèreté, madame la princesse de Cadignan a sur les hommes un avantage : quand on s'est mis en danger pour elle, elle vous sauve et ne di de mal de personne. Pourquoi, dans le nombre, ne se trouverait-il pas une femme qui s'amusât des hommes, comme les hommes s'amusent des femmes?

— Le génie est plus fort que l'esprit, dit Blondet à Nathan.

Cette avalanche d'épigrammes fut en effet comme le feu d'une batterie de canons opposée à une fusillade. On s'empressa de changer de conversation, et, ni le comte de Trailles, ni le marquis d'Esgrignon ne parurent disposés à quereller d'Arthez. Quand on servit le café, Blondet et Nathan vinrent trouver d'Arthez avec un empressement que personne n'osait imiter, tant il était difficile de concilier l'admiration inspirée par sa conduite, et la peur de se faire deux puissants ennemis.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous savons combien votre caractère égale votre talent, lui dit Blondet. Vous vous êtes conduit là, non plus comme un homme, mais comme un dieu. Ne s'être laissé emporter ni par son cœur, ni par son imagination ; ne pas avoir pris la défense d'une femme aimée, faute qu'on attendait de vous, et qui eût fait triompher ce monde dévoré de jalousie contre les illustrations littéraires, permettez-moi de le dire, c'est le sublime de la politique privée.

— Ah ! vous êtes un homme d'État ! dit Nathan. Il est aussi habile que difficile de venger une femme sans la défendre.

— La princesse est une des héroïnes du parti légitimiste, n'est-ce pas un devoir pour tout homme de cœur de la protéger *quand même?* répondit froidement d'Arthez, ce qu'elle a fait pour la cause de ses maîtres, excuserait la plus folle vie.

— Il joue serré, dit Nathan.

— Absolument comme si la princesse en valait la peine, répondit Rastignac, qui s'était joint à eux.

D'Arthez alla chez la princesse, qui l'attendait en proie aux plus vives anxiétés. Le résultat de cette expérience qu'elle avait favorisée pouvait lui être fatal. Pour la première fois de sa vie, elle souffrait dans son cœur, et suait dans sa robe. Elle ne savait quel parti prendre, au cas où d'Arthez croirait le monde qui dirait vrai, au lieu de la croire, elle qui mentait. Jamais un caractère si beau, un homme si complet, une âme si pure, une conscience si ingénue, ne s'étaient offerts à sa vue, à sa portée. Si elle avait ourdi de si cruels mensonges, elle y avait été poussée par le désir de connaître le véritable amour. Cet amour, elle le sentait poindre dans son cœur, elle aimait d'Arthez, elle était condamnée à le tromper, car elle voulait rester, pour lui, l'actrice sublime qui avait joué la comédie à ses yeux. Quand elle entendit les pas de Daniel dans la salle à manger, elle éprouva une commotion, un tressaillement qui l'agita

jusque dans les principes de sa vie. Ce mouvement qu'elle n'avait jamais eu pendant l'existence la plus aventureuse pour une femme de son rang, lui apprit alors qu'elle avait joué son bonheur. Ses yeux, qui regardaient dans l'espace, embrassèrent d'Arthez tout entier, elle vit à travers sa chair, elle lut dans son âme; le soupçon ne l'avait même pas effleuré de son aile de chauve-souris. Le terrible mouvement de sa peur eut alors sa réaction, la joie faillit l'étouffer, car il n'est pas de créature qui n'ait plus de force pour supporter le chagrin que pour résister à l'extrême félicité.

— Daniel, s'écria-t-elle en se levant et lui ouvrant les bras, on m'a calomniée et tu m'as vengée!

Dans le profond étonnement que lui causa ce mot dont il ne pouvait connaître les racines, il se laissa prendre la tête par deux belles mains, et la princesse le baissa saintement au front.

— Comment avez-vous su...?

— O niais illustre! ne voyez-vous pas que je vous aime follement?

Depuis ce jour, il n'a plus été question de la princesse de Cadignan, ni de d'Arthez. La princesse a hérité de sa mère quelque fortune, elle passe tous les étés à Genève dans une villa avec le grand écrivain, et revient pour quelques mois d'hiver à Paris. D'Arthez ne se montre qu'à la chambre, et ses publications sont devenues excessivement rares.

VAUTRIN,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

REPRÉSENTÉ SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 14 MARS 1840.

PERSONNAGES.

JACQUES COLLIN, dit VAUTRIN.
LE DUC DE MONTSOREL.
LE MARQUIS ALBERT, son fils.
RAOUL DE FRESCAS.
CHARLES BLONDET, dit le Chevalier DE SAINT-CHARLES.
FRANÇOIS CADET, dit PHILOSOPHE, cocher.
FIL-DE-SOIE, cuisinier.
BUTEUX, portier.
PHILIPPE BOULARD, dit LAFOURAILLE.
JOSEPH BONNET, valet de chambre de la duchesse de Montsorel.
UN COMMISSAIRE.
LA DUCHESSE DE MONTSOREL (LOUISE DE VAUDREY).
Mlle DE VAUDREY, sa tante.
LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.
INÈS DE CHRISTOVAL, princesse d'Arjos.
FÉLICITÉ, femme de chambre de la duchesse de Montsorel.
DOMESTIQUES, GENDARMES, AGENTS, etc.

La scène se passe à Paris, en 1816, après le second retour des Bourbons.

VAUTRIN.

ACTE PREMIER.

Un salon à l'hôtel de Montsorel.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, Mlle DE VAUDREY.

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez attendue... combien vous êtes bonne!

Mlle DE VAUDREY.

Qu'avez-vous, Louise? Depuis douze ans que nous pleurons ensemble, voici le premier moment où je vous vois joyeuse : et pour qui vous connaît, il y a de quoi trembler.

LA DUCHESSE.

Il faut que cette joie s'épanche, et vous, qui avez épousé mes angoisses, pouvez seule comprendre le délire que me cause une lueur d'espérance.

Mlle DE VAUDREY.

Seriez-vous sur les traces de votre fils?

LA DUCHESSE.

Retrouvé!...

Mlle DE VAUDREY.

Impossible!... Et s'il n'existe plus, à quelle horrible torture vous êtes-vous condamnée?

LA DUCHESSE.

Un enfant mort a une tombe dans le cœur de sa mère; mais l'enfant qu'on nous a dérobé, il y existe, ma tante.

Mlle DE VAUDREY.

Si l'on vous entendait?

LA DUCHESSE.

Eh! que m'importe! je commence une nouvelle vie et me sens pleine de force pour résister à la tyrannie de monsieur de Montsorel.

Mlle DE VAUDREY.

Après vingt-deux années de larmes, sur quel événement peut se fonder cette espérance?

LA DUCHESSE.

C'est plus qu'une espérance! Après la réception du roi, je suis allée chez l'ambassadeur d'Espagne, qui devait nous présenter l'une à l'autre, madame de Christoval et moi; j'ai vu, là, un jeune homme qui

me ressemble, qui a ma voix ! Et si je suis rentrée si tard, c'est que j'étais clouée dans ce salon, et n'en ai pu sortir, que quand *il* est parti.

Mlle DE VAUDREY.

Et sur ce faible indice, vous vous exaltez ainsi !

LA DUCHESSE.

Pour une mère, une révélation est le plus grand des témoignages. A son aspect, il m'a passé comme une flamme devant les yeux, ses regards ont ranimé ma vie, et je me suis sentie heureuse. Enfin, s'il n'était pas mon fils, ce serait une passion insensée !

Mlle DE VAUDREY.

Vous vous serez perdue !...

LA DUCHESSE.

Oui, peut-être... On a dû nous observer : une force irrésistible m'entraînait, je ne voyais que lui, je voulais qu'il me parlât, et il m'a parlé... et j'ai su son âge... Il a vingt-trois ans, l'âge de Fernand!

Mlle DE VAUDREY.

Mais le duc était là?

LA DUCHESSE.

Ai-je pu songer à mon mari? J'écoutais ce jeune homme, il parlait à Inès, et je crois qu'ils s'aiment.

Mlle DE VAUDREY.

Inès, la prétendue de votre fils le marquis !... Et croyez-vous que le duc n'aura pas été frappé de cet accueil fait à un rival de son fils?

LA DUCHESSE.

Vous avez raison, et j'aperçois maintenant à quels dangers Fernand est exposé ! Mais je ne veux pas vous retenir davantage : je vous parlerais de lui jusqu'au jour. Vous le verrez. Je lui ai dit de venir à l'heure où monsieur de Montsorel va chez le roi, et nous le questionnerons sur son enfance.

Mlle DE VAUDREY.

Vous ne pourrez dormir, calmez-vous, de grâce... Et d'abord renvoyons Félicité, qui n'est pas accoutumée à veiller. *Elle sonne.*

FÉLICITÉ, *entrant.*

Monsieur le duc rentre avec monsieur le marquis.

LA DUCHESSE.

Je vous ai déjà dit, Félicité, de ne jamais m'instruire de ce qui se passe chez monsieur... allez !...

Mlle DE VAUDREY.

Je n'ose vous enlever une illusion qui vous donne tant de bonheur ; mais quand je mesure la hauteur à laquelle vous vous élevez, je crains une chute horrible !... En tombant de trop haut, l'âme se brise aussi bien que le corps; et, laissez-moi vous le dire, je tremble pour vous.

LA DUCHESSE.

Vous craignez mon désespoir, et moi, je crains ma joie.

Mlle DE VAUDREY, *regardant la duchesse sortir.*

Si elle se trompe, elle peut devenir folle !

LA DUCHESSE, *revenant.*

Ma tante, Fernand se nomme Raoul de Frescas.

SCÈNE II.

Mlle DE VAUDREY, *seule.*

Elle ne voit pas qu'il faudrait un miracle pour qu'elle retrouvât son fils !... Les mères croient toutes à des miracles. Veillons sur elle ! Un regard, un mot la perdraient ; car si elle avait raison, si Dieu lui rendait son fils, elle marcherait vers une catastrophe plus affreuse encore que la déception qu'elle s'est préparée. Pensera-t-elle à se contenir devant ses femmes?

SCÈNE III.

Mlle DE VAUDREY, FÉLICITÉ.

Mlle DE VAUDREY.

Déjà !

FÉLICITÉ.

Madame la duchesse avait bien hâte de me renvoyer.

Mlle DE VAUDREY.

Ma nièce ne vous a pas donné d'ordres pour ce matin ?

FÉLICITÉ.

Non, mademoiselle.

Mlle DE VAUDREY.

Il viendra pour moi, vers midi, un jeune homme nommé M. Raoul de Frescas : il demandera peut-être la duchesse; prévenez-en Joseph, il le conduira chez moi. *Elle sort.*

SCÈNE IV.

FÉLICITÉ, seule.

Un jeune homme pour elle? Non, non! Je me disais bien que la retraite de madame devait avoir un motif: elle est riche, elle est belle, le duc ne l'aime pas... Voici la première fois qu'elle va dans le monde, un jeune homme vient le lendemain demander madame, et mademoiselle veut le recevoir? On se cache de moi: ni confidences, ni profits; si c'est là l'avenir des femmes de chambre sous ce gouvernement-ci, ma foi, je ne vois pas ce que nous pourrons faire. (*Une porte latérale s'ouvre, on voit deux hommes, la porte se referme aussitôt.*) Au reste, nous verrons le jeune homme. Elle sort.

SCÈNE V.

JOSEPH, VAUTRIN.

JOSEPH.

Maudite fille!... nous étions perdus.

VAUTRIN.

Tu étais perdu. Ah çà! mais tu tiens donc beaucoup à ne pas te reperdre, toi? Tu jouis donc de la paix du cœur ici?

JOSEPH.

Ma foi, je trouve mon compte à être honnête.

VAUTRIN.

Et, entends-tu bien l'honnêteté?

JOSEPH.

Mais ça et mes gages, je suis content.

VAUTRIN.

Je te vois venir, mon gaillard: tu prends peu et souvent, tu amasses, et tu auras encore l'honnêteté de prêter à la petite semaine. Eh bien, tu ne saurais croire quel plaisir j'éprouve à voir une de mes vieilles connaissances arriver à une position honorable. Tu le peux, tu n'as que des défauts, et c'est la moitié de la vertu. Moi, j'ai eu des vices, et je les regrette... Comme ça passe!... Et maintenant, plus rien! il me reste les dangers et la lutte. Après tout, c'est la vie d'un Indien entouré d'ennemis, et je défends mes cheveux.

JOSEPH.

Et les miens?

VAUTRIN.

Les tiens?... Ah! c'est vrai... Quoi qu'il arrive ici, tu as la parole de Jacques Collin de n'être jamais compromis; mais tu m'obéiras en tout?

JOSEPH.

En tout?... Cependant...

VAUTRIN.

On connaît son code. S'il y a quelque méchante besogne, j'aurai mes fidèles, mes vieux. Es-tu depuis longtemps ici?

JOSEPH.

Madame la duchesse m'a pris pour valet de chambre en allant à Gand, et j'ai la confiance de ces dames.

VAUTRIN.

Ça me va! J'ai besoin de quelques notes ici. (*A part.*) Raoul a pour rival le fils du duc de Montsorel, et je veux voir si les Montsorel ne me fourniront pas des armes contre eux-mêmes. (*Haut.*) Que sais-tu?

JOSEPH.

Rien.

VAUTRIN.

La confiance des grands ne va jamais loin. Qu'as-tu découvert?

JOSEPH.

Rien.

VAUTRIN, à part.

Il devient aussi par trop honnête homme. Peut-être croit-il ne rien savoir. Quand on cause pendant cinq minutes avec un homme, on en tire toujours quelque chose. (*Haut.*) Où sommes-nous ici?

JOSEPH.

Chez madame la duchesse, et voici ses appartements; ceux de monsieur le duc sont ici au-dessous, et la chambre de leur fils unique le marquis est au-dessus, et donne sur la cour.

VAUTRIN.

Je t'ai demandé les empreintes de toutes les serrures du cabinet de monsieur le duc, où sont-elles?

JOSEPH, avec hésitation.

Les voici.

VAUTRIN.

Toutes les fois que je voudrai venir ici, tu trouveras une croix faite à la craie sur la petite porte du jardin; tu iras l'examiner tous les soirs. On est vertueux ici: les gonds de cette porte sont bien rouillés; mais Louis XVIII ne peut pas être Louis XV! Adieu, mon garçon, je viendrai la nuit prochaine. (*A part.*) Il faut aller rejoindre mes gens à l'hôtel de Christoval.

JOSEPH, à part.

Depuis que ce diable d'homme m'a retrouvé, je suis dans des transes...

VAUTRIN, revenant.

Le duc ne vit donc pas avec sa femme?

JOSEPH.

Brouillés depuis vingt ans.

VAUTRIN.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Leur fils lui-même ne le sait pas.

VAUTRIN.

Et ton prédécesseur, pourquoi fut-il renvoyé?

JOSEPH.

Je ne sais; je ne l'ai pas connu. Ils n'ont monté leur maison que depuis le second retour du roi.

VAUTRIN.

Voici les avantages de la société nouvelle : il n'y a plus de liens entre les maîtres et les domestiq es; plus d'attachement, par conséquent, plus de trahisons possibles. (*A Joseph.*) Se dit-on des mots piquants à table?

JOSEPH.

Jamais rien devant les gens.

VAUTRIN.

Que pensez-vous d'eux, à l'office, entre vous?

JOSEPH.

La duchesse est une sainte.

VAUTRIN.

Pauvre femme!... Et le duc?

JOSEPH.

Un égoïste.

VAUTRIN.

Oui, un homme d'Etat... (*A part*) il doit avoir des secrets... nous verrons dans son jeu. Tout grand seigneur a de petites passions par lesquelles on le mène; et si je le tiens une fois, il faudra bien que son fils cède Inès à Raoul. (*A Joseph.*) Que dit-on du mariage du marquis de Montsorel avec Inès de Christoval?

JOSEPH.

Pas un mot. La duchesse semble s'y intéresser fort peu.

VAUTRIN.

Et elle n'a qu'un fils!... Ceci n'est pas naturel

JOSEPH.

Entre nous, je crois qu'elle n'aime pas son fils!

VAUTRIN.

Il a fallu t'arracher cette parole du gosier comme on tire le bouchon d'une bouteille de vin de Bordeaux! Il y a donc un secret dans cette maison! une mère, une duchesse de Montsorel qui n'aime pas son fils, son fils unique!... Quel est son confesseur?

JOSEPH.

Elle fait toutes ses dévotions en secret.

VAUTRIN.

Bien! je saurai tout : les secrets sont comme les jeunes filles, plus on les garde, mieux on les trouve. Je mettrai deux de mes drôles de planton à Saint-Thomas d'Aquin : ils ne feront pas leur salut, mais... ils feront autre chose. Adieu.

SCÈNE VI.

JOSEPH, seul.

Voilà un vieil ami. c'est bien ce qu'il y a de pis au monde... il me fera perdre ma place. Ah! si je n'avais pas peur d'être empoisonné comme un chien par Jacques Collin, qui le ferait, je dirais tout au duc; mais dans ce bas monde chacun son écot! je ne veux payer pour personne... Que le duc s'arrange avec Jacques, je vais me coucher. Du bruit? La duchesse se lève... que veut-elle ?... Tâchons d'écouter.

SCÈNE VII.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, seule.

Où cacher l'acte de naissance de mon fils?... (*Elle lit.*) « Valence... juillet 1793... » Ville de malheur pour moi! Fernand est bien né sept mois après mon mariage, par une de ces fatalités qui justifient d'infâmes accusations! Je vais prier ma tante de garder cet acte sur elle jusqu'à ce que je le dépose en lieu de sûreté! Chez moi, le duc ferait tout fouiller en mon absence, il dispose de la police à son gré. On n'a rien à refuser à un homme en faveur. Si Joseph me voyait à cette heure allant chez M[lle] de Vaudrey, tout l'hôtel en causerait!... Ah! seule au monde!... seule contre tous! toujours prisonnière chez moi!

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, M[lle] DE VAUDREY.

LA DUCHESSE.

Il ne vous est donc pas plus possible qu'à moi de dormir?

Mlle DE VAUDREY.

Louise! mon enfant, si je reviens, c'est pour dissiper un rêve dont le réveil sera funeste. Je regarde comme un devoir de vous arracher à des pensées folles. Plus j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, plus vous avez excité ma compassion. Je dois vous dire une cruelle vérité : le duc a certainement jeté Fernand dans une situation si précaire, qu'il lui est impossible de se retrouver dans le monde où vous êtes... Le jeune homme que vous avez vu n'est point votre fils.

LA DUCHESSE.

Ah! vous ne connaissez pas Fernand!... Moi, je le connais; en quelque lieu qu'il soit, sa vie agite ma vie!... Je l'ai vu mille fois...

Mlle DE VAUDREY.

En rêve...

LA DUCHESSE.

Fernand a dans les veines le sang des Montsorel et des Vaudrey. La place qu'il aurait tenue de sa naissance, il a su la conquérir; partout où il se trouve, on la lui cède. S'il a commencé par être soldat, il est aujourd'hui colonel. Mon fils est fier, il est beau, on l'aime! Je suis sûre, moi, qu'il est aimé!... Ne me dites pas non, ma tante; Fernand existe... Autrement, le duc aurait manqué à sa foi de gentilhomme, et il met à un trop haut prix les vertus de sa race pour les démentir.

Mlle DE VAUDREY.

L'honneur et la vengeance du mari ne lui étaient-ils pas plus chers que la loyauté du gentilhomme?

LA DUCHESSE.

Ah! vous me glacez.

Mlle DE VAUDREY.

Louise, vous le savez, l'orgueil de leur race est héréditaire chez les Montsorel comme l'esprit chez les Mortemart.

LA DUCHESSE.

Je ne le sais que trop! Le doute sur la légitimité de son enfant l'a rendu fou.

Mlle DE VAUDREY.

Non... le duc a le cœur ardent et la tête froide : en ce qui touche les sentiments par lesquels ils vivent, les hommes de cette trempe vont vite dans l'exécution de ce qu'ils ont conçu.

LA DUCHESSE.

Mais, ma tante, vous savez pourtant à quel prix il m'a vendu la vie de Fernand? Ne l'ai-je pas assez chèrement payée pour n'avoir aucune crainte sur ses jours? Persister à soutenir que je n'étais pas coupable, c'était le vouer à une mort certaine : j'ai livré mon honneur pour sauver mon fils! Toutes les mères en eussent fait autant! Vous gardiez ici mes biens, j'étais seule en pays étranger, en proie à la faiblesse, à la fièvre, sans conseils, j'ai perdu la tête; car, depuis, je me suis dit qu'il n'aurait pas exécuté ses menaces. En faisant un pareil sacrifice, je savais que Fernand serait pauvre et abandonné, sans nom, dans un pays inconnu, mais je savais aussi qu'il vivrait, et qu'un jour je le retrouverais, dussé-je pour cela remuer le monde entier! J'étais si joyeuse en rentrant, que j'ai oublié de vous donner l'acte de naissance de Fernand, que l'ambassadrice d'Espagne m'a enfin obtenu : portez-le sur vous jusqu'à ce qu'il soit entre les mains de notre directeur.

Mlle DE VAUDREY.

Le duc doit savoir déjà les démarches que vous avez faites, et malheur à votre fils! Depuis son retour il s'est mis à travailler, il travaille encore.

LA DUCHESSE.

Si je secoue l'opprobre dont il a essayé de me couvrir, si je renonce à pleurer dans le silence, ne croyez pas que rien puisse me faire plier. Je ne suis plus en Espagne ni en Angleterre, livrée à un diplomate rusé comme un tigre, qui, pendant toute l'émigration, a guetté mes regards, mes gestes, mes paroles et mon silence, qui lisait ma pensée jusque dans les derniers replis de mon cœur; qui m'entourait de son invisible espionnage comme d'un réseau de fer, qui avait fait de chacun de mes domestiques un geôlier incorruptible, et qui me tenait prisonnière dans la plus horrible de toutes les prisons, une maison ouverte! Je suis en France, je vous ai retrouvée, j'ai ma charge à la cour, j'y puis parler : je saurai ce qu'est devenu le vicomte de Langeac, je prouverai que depuis le 10 août il ne nous a plus été possible de nous voir, je dirai au roi le crime commis par un père sur l'héritier de deux grandes maisons. Je suis femme, je suis duchesse de Montsorel, je suis mère! nous sommes riches, nous avons un vertueux prêtre pour conseil et le bon droit pour nous, et si j'ai demandé l'acte de naissance de mon fils...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DUC.

Il est entré lentement pendant que la duchesse prononçait les dernières paroles.

LE DUC.

C'est pour me le remettre, madame.

LA DUCHESSE.

Depuis quand, monsieur, entrez-vous chez moi sans vous faire annoncer et sans ma permission?

LE DUC.

Depuis que vous manquez à nos conventions. Madame, vous aviez juré de ne faire aucune démarche pour retrouver ce... votre fils... A cette condition seulement, j'ai promis de le laisser vivre.

LA DUCHESSE.

Et n'y a-t-il pas plus d'honneur à trahir un pareil serment qu'à tenir tous les autres?

LE DUC.

Nous sommes dès lors déliés tous deux de nos engagements.

LA DUCHESSE.

Avez-vous respecté les vôtres jusqu'à ce jour?

LE DUC.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Vous l'entendez, ma tante, et vous témoignerez de ceci.

Mlle DE VAUDREY.

Mais, monsieur, n'avez-vous jamais pensé que Louise est innocente?

LE DUC.

Mademoiselle de Vaudrey, vous devez le croire, vous! Et que ne donnerais-je pas pour avoir cette opinion? Madame a eu vingt ans pour me prouver son innocence.

LA DUCHESSE.

Depuis vingt ans, vous frappez sur mon cœur, sans pitié, sans relâche! Vous n'étiez pas un juge, vous êtes un bourreau!

LE DUC.

Madame, si vous ne me remettez pas cet acte, votre Fernand aura tout à craindre... A peine rentrée en France, vous vous êtes procuré cette pièce, vous voulez vous en faire une arme contre moi. Vous voulez donner à votre fils un nom et une fortune qui ne lui appartiennent pas, vous voulez le faire entrer dans une famille où la race a été conservée pure jusqu'à moi par des femmes sans tache, une famille qui ne compte pas une mésalliance...

LA DUCHESSE.

Et que votre fils Albert continuera dignement.

LE DUC.

Imprudente! vous excitez de terribles souvenirs. Et votre mot me dit assez que vous ne reculerez pas devant un scandale qui nous couvrira tous de honte. Irons-nous dérouler devant les tribunaux un passé qui ne me laisse pas sans reproche, mais où vous êtes infâme? (*Il se tourne vers Mlle de Vaudrey.*) Elle ne vous a sans doute pas tout dit, ma tante? Elle aimait le vicomte de Langeac, je le savais, je respectais cet amour, j'étais si jeune! Le vicomte vint à moi : sans espoir de fortune, le dernier des enfants de sa maison, il prétendit renoncer à Louise de Vaudrey pour elle-même. Confiant dans leur mutuelle noblesse, je l'accepte pure de ses mains. Ah! j'aurais donné ma vie pour lui, je l'ai prouvé. Le misérable fait, au 10 août, des prodiges de valeur qui le signalent à la rage du peuple, je le confie à l'un de ses gens, il est découvert, mis à l'Abbaye. Quand je le sais là, tout l'or destiné à notre fuite, je le donne à ce Boulard, que je décide à se mêler aux septembriseurs pour arracher le vicomte à la mort, je le sauve! (*A madame de Montsorel.*) Et il a bien payé sa dette, n'est-ce pas, madame? Et jeune, ivre d'amour, violent, je n'ai pas écrasé cet enfant! Vous me récompensez aujourd'hui de ma pitié, comme votre amant m'a récompensé de ma confiance. Eh bien! voici les choses au point où elles en étaient, il y a vingt ans — moins la pitié. Et je vous dirai comme autrefois : Oubliez votre fils, il vivra.

Mlle DE VAUDREY.

Et ses souffrances pendant vingt ans, ne les comptez-vous donc pour rien?

LE DUC.

La grandeur du repentir accuse la grandeur de la faute.

LA DUCHESSE.

Ah! si vous prenez mes douleurs pour des remords, je vous crierai pour la seconde fois : Je suis innocente! Non, monsieur, Langeac n'a pas trahi votre confiance! il n'allait pas mourir seulement pour son roi; et depuis le jour fatal où il me fit ses adieux en renonçant à moi, je ne l'ai jamais revu.

LE DUC.

Vous avez acheté la vie de votre fils en me disant le contraire.

LA DUCHESSE.

Un marché conseillé par la terreur peut-il compter pour un aveu?

LE DUC.

Me donnez-vous cet acte de naissance?

LA DUCHESSE.

Je ne l'ai plus.

LE DUC.

Je ne réponds plus de votre fils, madame.

LA DUCHESSE.

Avez-vous bien pesé cette menace?

LE DUC.

Vous devez me connaître.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne me connaissez pas, vous! Vous ne répondez plus de mon fils? eh bien! prenez garde au vôtre. Albert me répond des jours de Fernand. Si vous surveillez mes démarches, je ferai surveiller les vôtres; si vous avez la police du royaume, moi j'aurai mon adresse et le secours de Dieu! Si vous portez un coup à Fernand, craignez pour Albert. Blessure pour blessure! Allez!

LE DUC.

Vous êtes chez vous, madame, je me suis oublié. Daignez m'excuser, j'ai tort.

LA DUCHESSE.

Vous êtes plus gentilhomme que votre fils; quand il s'emporte, il ne s'excuse pas, lui!

LE DUC, à part.

Sa résignation jusqu'à ce jour était-elle de la ruse? Attendait-on le moment actuel? Oh! les femmes conseillées par des bigots font des chemins sous terre comme le feu des volcans; on ne s'en aperçoit que quand il éclate! Elle a mon secret, je ne tiens plus son enfant, je puis être vaincu.

Il sort.

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté LE DUC.

Mlle DE VAUDREY.

Louise, vous aimez l'enfant que vous n'avez jamais vu, vous haïssez celui qui est sous vos yeux. Ah! vous me direz vos raisons de haine contre Albert, à moins que vous ne teniez plus à mon estime ni à ma tendresse.

LA DUCHESSE.

Pas un mot de plus à ce sujet.

Mlle DE VAUDREY.

Le calme de votre mari, quand vous manifestez votre aversion pour votre fils, est étrange.

LA DUCHESSE.

Il y est habitué.

Mlle DE VAUDREY.

Vous ne pouvez être mauvaise mère?

LA DUCHESSE.

Mauvaise mère!... non. (*Elle réfléchit.*) Je ne puis me résoudre à perdre votre affection. (*Elle l'attire à elle.*) Albert n'est pas mon fils.

Mlle DE VAUDREY.

Un étranger a usurpé la place, le nom, le titre, les biens du véritable enfant!

LA DUCHESSE.

Étranger, non. C'est son fils! Après la fatale nuit où Fernand me fut enlevé, il y eut, entre le duc et moi, une séparation éternelle. La femme était aussi cruellement outragée que la mère! Mais il me vendit encore ma tranquillité.

Mlle DE VAUDREY.

Je n'ose comprendre.

LA DUCHESSE.

Je me suis prêtée à donner comme de moi cet Albert, l'enfant d'une courtisane espagnole: il voulait un héritier. A travers les secousses que la révolution française causait à l'Espagne, cette supercherie n'a jamais été soupçonnée. Et vous ne voulez pas que tout mon sang bouillonne à la vue du fils de l'étrangère qui occupe la place de l'enfant légitime!

Mlle DE VAUDREY.

Voilà que j'embrasse vos espérances. Ah! je voudrais que vous eussiez raison, et que ce jeune homme fût votre fils. Eh bien! qu'avez-vous?

LA DUCHESSE.

Mais il est perdu, je l'ai signalé à son père, qui va le... Oh! mais, que faisons-nous donc là? Je veux savoir où il demeure, aller lui dire de ne pas venir demain matin ici.

Mlle DE VAUDREY.

Sortir à cette heure, Louise, êtes-vous folle?

LA DUCHESSE.

Venez! car il faut le sauver à tout prix.

Mlle DE VAUDREY.

Qu'allez-vous faire?

LA DUCHESSE.

Aucune de nous deux ne pourra sortir demain sans être observée. Allons devancer le duc en achetant avant lui ma femme de chambre.

Mlle DE VAUDREY.

Ah! Louise! allez-vous employer de tels moyens?

LA DUCHESSE.

Ah! si Raoul est l'enfant désavoué par son père, l'enfant que je pleure depuis vingt-deux ans, on verra ce que peut une femme, une mère injustement accusée.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration que dans l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, LE DUC.

Joseph achève de faire le salon.

JOSEPH.

Couché si tard, levé si matin, et déjà chez madame : il y a quelque chose ! Ce diable de Jacques aurait-il raison?

LE DUC.

Joseph, je ne suis visible que pour une seule personne : si elle se présente, vous l'introduirez ici, un monsieur de Saint-Charles. Sachez si madame peut me recevoir. (*Joseph sort.*) Ce réveil d'une maternité que je croyais éteinte m'a surpris sans défense. Il faut que cette lutte encore secrète soit promptement étouffée. La résignation de Louise rendait notre vie supportable ; mais elle est odieuse avec de pareils débats. En pays étranger, je pouvais la dominer, ici ma seule force est dans l'adresse et dans le concours du pouvoir. J'irai tout dire au roi, je soumettrai ma conduite à son jugement, et madame de Montsorel sera forcée de lui obéir. J'attendrai cependant encore. L'agent qu'on va m'envoyer pourra, s'il est habile, découvrir en peu de temps les raisons de cette révolte : je saurai si madame de Montsorel est seulement la dupe d'une ressemblance, ou si elle a revu son fils après me l'avoir soustrait et m'avoir joué depuis douze ans. Je me suis emporté cette nuit. Si je reste tranquille, elle sera sans défiance et livrera ses secrets.

JOSEPH, rentrant.

Madame la duchesse n'a pas encore sonné.

LE DUC.

C'est bien.

SCÈNE II.

JOSEPH, LE DUC, FÉLICITÉ.

Le duc examine par contenance ce qu'il y a sur la table et trouve une lettre dans un livre.

LE DUC.

« A mademoiselle Inès de Christoval. » (*Il se lève.*) Pourquoi ma femme a-t-elle caché une lettre si peu importante? Elle est sans doute écrite depuis notre querelle. Y serait-il question de ce Raoul? Cette lettre ne doit pas aller à l'hôtel de Christoval.

FÉLICITÉ, cherchant la lettre dans le livre.

Où donc est la lettre de madame? L'aurait-elle oubliée?

LE DUC.

Ne cherchez-vous pas une lettre?

FÉLICITÉ.

Ah! — Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

N'est-ce pas celle-ci?

FÉLICITÉ.

Précisément.

LE DUC.

Il est bien étonnant que vous sortiez au moment où madame doit avoir besoin de vous ; elle va se lever.

FÉLICITÉ.

Madame la duchesse a Thérèse ; et d'ailleurs, je sors par son ordre.

LE DUC.

Ah! c'est bien : vous n'avez pas de comptes à me rendre.

SCÈNE III.

LE DUC, JOSEPH, SAINT-CHARLES, FÉLICITÉ.

Joseph et Saint-Charles arrivent par la porte du fond en s'étudiant attentivement.

JOSEPH.

Le regard de cet homme est bien malsain pour moi. (*Au duc.*) Monsieur le chevalier de Saint-Charles.

Le duc fait signe qu'il peut approcher et l'examine.

SAINT-CHARLES, lui remettant une lettre, à part.

A-t-il eu connaissance de mes antécédents? ou veut-il seulement se servir de Saint-Charles?

LE DUC.

Mon cher...

SAINT-CHARLES, à part.

Je ne suis que Saint-Charles.

LE DUC.

On vous recommande à moi comme un homme dont l'habileté, sur un théâtre plus élevé, devrait s'appeler du génie.

SAINT-CHARLES.

Que monsieur le duc daigne m'offrir une occasion, et je ne démentirai pas ce qu'une telle parole a de flatteur pour moi.

LE DUC.

A l'instant même.

SAINT-CHARLES.

Que m'ordonnez-vous ?

LE DUC.

Vous voyez cette fille, elle va sortir, je ne veux pas l'en empêcher, elle ne doit pourtant pas franchir la porte de mon hôtel jusqu'à nouvel ordre. (*Appelant.*) Félicité?

FÉLICITÉ.

Monsieur le duc.

Le duc lui remet la lettre, elle sort.

SAINT-CHARLES, à Joseph.

Je te connais, je sais tout : que cette fille reste à l'hôtel avec la lettre, je ne te connaîtrai plus, je ne saurai rien, et te laisse dans cette maison si tu te comportes bien.

JOSEPH, à part.

Lui d'un côté, Jacques Collin de l'autre, tâchons de les servir tous deux honnêtement.

Joseph sort courant après Félicité.

SCÈNE IV.

LE DUC, SAINT-CHARLES.

SAINT-CHARLES.

C'est fait, monsieur le duc. Désirez-vous savoir ce que contient la lettre?

LE DUC.

Mais, mon cher, vous exercez une puissance terrible et miraculeuse!

SAINT-CHARLES.

Vous nous remettez un pouvoir absolu, nous en usons avec adresse.

LE DUC.

Et si vous en abusez?

SAINT-CHARLES.

Impossible : on nous briserait.

LE DUC.

Comment des hommes doués de facultés si précieuses les exercent-ils dans une pareille sphère?

SAINT-CHARLES.

Tout s'oppose à ce que nous en sortions : nous protégeons nos protecteurs, on nous avoue trop de secrets honorables, et l'on nous en cache trop de honteux pour qu'on nous aime; nous rendons de tels services qu'on ne peut s'acquitter qu'en nous méprisant. On veut d'abord que pour nous les choses ne soient que des mots : ainsi la délicatesse est une niaiserie, l'honneur une convention, la traîtrise diplomatie! Nous sommes des gens de confiance, et cependant l'on nous donne beaucoup à deviner. Penser et agir, déchiffrer le passé dans le présent, ordonner l'avenir dans les plus petites choses, comme je viens de le faire : voilà notre programme, il épouvanterait un homme de talent. Le but une fois atteint, les mots redeviennent des choses, monsieur le duc, et l'on commence à soupçonner que nous pourrions bien être infâmes.

LE DUC.

Tout ceci, mon cher, peut ne pas manquer de justesse; mais vous n'espérez pas, je crois, faire changer l'opinion du monde, ni la mienne?

SAINT-CHARLES.

Je serais un grand sot, monsieur le duc. Ce n'est pas l'opinion d'autrui, c'est ma position que je voudrais faire changer.

LE DUC.

Et, selon vous, la chose serait très-facile.

SAINT-CHARLES.

Pourquoi pas, monseigneur? Au lieu de surprendre des secrets de famille, qu'on me fasse espionner des cabinets; au lieu de surveiller des gens flétris, qu'on me livre les plus rusés diplomates; au lieu de servir de mesquines passions, laissez-moi servir le gouvernement, je serais heureux alors de cette part obscure dans une œuvre éclatante... Et quel serviteur dévoué vous auriez, monsieur le duc!

LE DUC.

Je suis vraiment désespéré, mon cher, d'employer de si grands talents dans un cercle si étroit, mais je saurai vous y juger, et plus tard nous verrons.

SAINT-CHARLES, à part.

Ah! nous verrons : — c'est tout vu.

LE DUC.

Je veux marier mon fils...

SAINT-CHARLES.

A mademoiselle Inès de Christoval, princesse d'Arjos, beau mariage! Le père a fait la faute de servir Joseph Buonaparté, il est banni par le roi Ferdinand; serait-il pour quelque chose dans la révolution du Mexique?

LE DUC.

Madame de Christoval et sa fille reçoivent un aventurier qui a nom...

SAINT-CHARLES.

Raoul de Frescas.

LE DUC.

Je n'ai donc rien à vous apprendre?

SAINT-CHARLES.

Si monsieur le duc le désire, je ne saurai rien.

LE DUC.

Parlez, au contraire, afin que je sache quels sont les secrets que vous nous permettez d'avoir.

SAINT-CHARLES.

Convenons d'une chose, monsieur le duc : quand ma franchise vous déplaira, appelez-moi chevalier, je rentrerai dans l'humble rôle d'observateur payé.

LE DUC.

Continuez, mon cher. (*A part.*) Ces gens-là sont bien amusants!

SAINT-CHARLES.

Monsieur de Frescas ne sera un aventurier que le jour où il ne pourra plus mener le train d'un homme qui a cent mille livres de rente.

LE DUC.

Quel qu'il soit, il faut que vous perciez le mystère dont il s'enveloppe.

SAINT-CHARLES.

Ce que demande monsieur le duc est chose difficile. Nous sommes obligés à beaucoup de circonspection avec les étrangers, ils sont les maîtres, ils nous ont bouleversé notre Paris.

LE DUC.

Ah! quelle plaie!

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc serait de l'opposition?

LE DUC.

J'aurais voulu ramener le roi sans son cortége, voilà tout!

SAINT-CHARLES.

Le roi n'est parti, monsieur le duc, que parce qu'on a désorganisé cette magnifique police asiatique créée par Buonaparté! On veut la faire aujourd'hui avec des gens comme il faut, c'est à donner sa démission. Entravés par la police militaire de l'invasion, nous n'osons arrêter personne, dans la crainte de mettre la main sur quelque prince en bonne fortune ou sur quelque margrave qui a trop dîné. Mais pour vous, monsieur le duc, on fera l'impossible. Ce jeune homme a-t-il des vices? Joue-t-il?

LE DUC.

Oui, dans le monde.

SAINT-CHARLES.

Loyalement?

LE DUC.

Monsieur le chevalier...

SAINT-CHARLES.

Ce jeune homme doit être bien riche?

LE DUC.

...Prenez vous-même vos informations.

SAINT-CHARLES.

Pardon, monsieur le duc; mais, sans les passions, nous ne pourrions pas savoir grand'chose. Monsieur le duc serait-il assez bon pour me dire si ce jeune homme aime sincèrement mademoiselle de Christoval?

LE DUC.

Une princesse! une héritière! Vous m'inquiétez, mon cher!

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc ne m'a-t-il pas dit que c'était un jeune homme? L'amour feint est plus parfait que l'amour véritable : voilà pourquoi tant de femmes s'y trompent! Il a dû rompre alors avec quelques maîtresses, et délier le cœur, c'est déchaîner la langue.

LE DUC.

Prenez garde, votre mission n'est pas ordinaire; n'y mêlez point de femmes : une indiscrétion vous aliénerait ma bienveillance; tout ce qui regarde monsieur de Frescas doit mourir entre vous et moi. Le secret que je vous demande est absolu, il comprend ceux que vous employez et ceux qui vous emploient. Enfin vous seriez perdu, si madame de Montsorel pouvait soupçonner une seule de vos démarches.

SAINT-CHARLES.

Madame de Montsorel s'intéresse donc à ce jeune homme? Dois-je la surveiller, car cette fille est sa femme de chambre?

LE DUC.

Monsieur le chevalier de Saint-Charles, l'ordonner est indigne de moi, le demander est bien peu digne de vous!

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc, nous nous comprenons parfaitement. Quel est maintenant l'objet principal de mes recherches?

LE DUC.

Sachez si Raoul de Frescas est le vrai nom de ce jeune homme, sachez le lieu de sa naissance, fouillez toute sa vie, et tenez tout ceci pour un secret d'État.

SAINT-CHARLES.

Je ne vous demande que jusqu'à demain, monseigneur.

LE DUC.

C'est peu de temps.

SAINT-CHARLES.

Non, monsieur le duc, c'est beaucoup d'argent.

LE DUC.

Ne croyez pas que je désire savoir des choses mauvaises; votre habitude, à vous autres, est de servir les passions au lieu de les éclairer; vous aimez mieux inventer que de n'avoir rien à dire. Je serais enchanté d'apprendre que ce jeune homme a une famille...

Le marquis entrevoit son père occupé, et fait une démonstration pour sortir; son père l'invite à rester.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE DUC, continuant.

Si M. de Frescas est gentilhomme, si la princesse d'Arjos le préfère décidément à mon fils, le marquis se retirera.

LE MARQUIS.

Mais j'aime Inès, mon père.

LE DUC, à Saint-Charles.

Adieu, mon cher!

SAINT-CHARLES, à part.

Il ne s'intéresse pas au mariage de son fils, il ne peut plus être jaloux de sa femme; il y a quelque chose de bien grave. Ou je suis perdu, ou ma fortune est refaite. Il sort.

SCÈNE VI.

LE DUC, LE MARQUIS.

LE DUC.

Épouser une femme qui ne nous aime pas est une faute, Albert, que, moi vivant, vous ne commettrez jamais.

LE MARQUIS.

Mais rien ne dit encore, mon père, qu'Inès repousse mes vœux; et d'ailleurs, une fois qu'elle sera ma femme, m'en faire aimer est mon affaire; et, sans trop de vanité, je puis croire que je réussirai.

LE DUC.

Laissez-moi vous dire, mon fils, que ces opinions de mousquetaire sont ici tout à fait déplacées.

LE MARQUIS.

En toute autre chose, mon père, vos paroles seraient des arrêts pour moi, mais chaque époque a son art d'aimer... Je vous en conjure, hâtez mon mariage. Inès est volontaire comme une fille unique, et la complaisance avec laquelle elle accueille l'amour d'un aventurier doit vous inquiéter. Bientôt majeure, elle pourra disposer de ses titres, de ses grandesses et de son immense fortune; et si, comme à la grande Mademoiselle, un caprice lui faisait faire un mariage disproportionné, il n'y aurait pas de prince de Condé pour l'en empêcher. En vérité, mon père, vous êtes ce matin d'une froideur inconcevable. Mettez à part mon amour pour Inès, puis-je rencontrer mieux? Je serai comme vous l'êtes, grand d'Espagne, et de plus, je serai prince. En seriez-vous donc fâché, mon père?

LE DUC, à part.

Le sang de sa mère reparaîtra donc toujours! Oh! Louise a bien su deviner où je suis blessé! (*Haut.*) Songez, monsieur, qu'il n'y a rien au-dessus du glorieux titre de duc de Montsorel.

LE MARQUIS.

Vous aurais-je offensé?

LE DUC.

Assez! Vous oubliez que j'ai ménagé ce mariage dès mon séjour en Espagne. D'ailleurs, madame de Christoval ne veut pas marier Inès sans le consentement du père. Le Mexique vient de proclamer son indépendance, et cette révolution explique assez le retard de la réponse?

LE MARQUIS.

Eh bien! mon père, vos projets seront déjoués. Vous n'avez donc pas vu hier ce qui s'est passé chez l'ambassadeur d'Espagne? Ma mère y a protégé visiblement ce Raoul de Frescas, Inès lui en a su gré. Savez-vous la pensée longtemps contenue en moi qui s'est fait jour alors? C'est que ma mère me hait! Et, je ne puis le dire qu'à vous, mon père, à vous que j'aime, j'ai peur qu'il n'y ait rien là pour elle.

LE DUC.

Je recueille donc ce que j'ai semé ! On se devine pour la haine aussi bien que pour l'amour... (*Au marquis.*) Mon fils, vous ne devez pas juger votre mère, car vous ne pouvez pas la comprendre. Elle a vu chez moi pour vous une tendresse aveugle, elle tâche d'y remédier par sa sévérité. Que je n'entende pas une seconde fois semblables paroles, et brisons là ! Vous êtes aujourd'hui de service au château, allez-y promptement : j'obtiendrai une permission pour ce soir, et vous serez libre d'aller au bal retrouver la princesse d'Arjos.

LE MARQUIS.

Avant de partir, ne puis-je voir ma mère, pour la supplier de prendre mes intérêts auprès d'Inès, qui doit la venir voir ce matin?

LE DUC.

Demandez si elle est visible, je l'attends moi-même. (*Le marquis sort.*) Tout m'accable à la fois; hier l'ambassadeur me demande où est mort mon premier fils; cette nuit, sa mère croit l'avoir retrouvé; ce matin, le fils de Juana Mendès se révèle en tout, car d'instinct la princesse le devine. Les lois ne peuvent jamais être impunément violées, la nature n'est pas moins impitoyable que le monde. Serai-je assez fort, même avec l'appui du roi, pour conduire les événements?

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, LE DUC.

LA DUCHESSE.

Des excuses ! Mais, Albert, je suis trop heureuse. Quelle surprise ! vous venez embrasser votre mère avant d'aller au château, uniquement par tendresse ! Ah ! si jamais une mère pouvait douter de son fils, cet élan, auquel vous ne m'avez pas habituée, dissiperait toute crainte, et je vous en remercie, Albert. Enfin nous nous comprenons.

LE MARQUIS.

Ma mère, je suis heureux de ce mot-là ; si je paraissais manquer à un devoir, ce n'était pas oubli, mais la crainte de vous déplaire!

LA DUCHESSE, apercevant le duc.

Eh quoi ! Vous aussi, monsieur le duc ; comme votre fils, vous vous êtes empressé... Mais c'est une fête aujourd'hui que mon lever!...

LE DUC.

Et que vous aurez tous les jours.

LA DUCHESSE.

Ah ! je comprends ! Eh bien ! rien ne pouvait me charmer davantage, je suis si fière d'Albert ! (*A Albert.*) Vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas? nous irons partout ensemble.

LE MARQUIS.

Pardon, ma mère, d'avoir douté de vous : vous attendez Inès, vous m'avez rendu votre affection, je puis être tranquille.

LA DUCHESSE.

Je vous promets de bien défendre les intérêts de mon fils.

LE MARQUIS, baisant la main de sa mère.

Ah ! merci.

LE DUC, à part.

Un futur ambassadeur ! (*A son fils.*) Défie-toi de ta mère.

LA DUCHESSE.

Adieu ! le roi devient sévère pour sa maison rouge, je serais désespérée d'être la cause d'une réprimande.

LE DUC.

Pourquoi le renvoyer? Inès va venir.

LA DUCHESSE.

Je ne le pense pas, je viens de lui écrire.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, annonçant.

Madame la duchesse de Christoval et la princesse d'Arjos.

LA DUCHESSE, à part.

Quelle affreuse contrariété !

LE DUC.

Reste, je prends tout sur moi. Nous sommes joués.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, LA PRINCESSE D'ARJOS.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah ! madame, c'est bien gracieux à vous de m'avoir devancée.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je suis venue ainsi pour qu'il ne soit jamais question d'étiquette entre nous.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Inès.

Vous n'avez pas lu cette lettre?

INÈS.

Une de vos femmes me la remet à l'instant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à part.

Ainsi, Raoul peut venir.

LE DUC, à la duchesse de Christoval, la conduisant au canapé

Nous est-il permis de voir dans cette visite sans cérémonie un commencement à notre intimité de famille?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ne donnons pas tant d'importance à ce que je regarde comme un plaisir.

LE MARQUIS.

Vous craignez donc bien, madame, d'encourager mes espérances? N'ai-je donc pas été assez malheureux hier? Mademoiselle ne m'a rien accordé, pas même un regard.

INÈS.

Je ne pensais pas, monsieur, avoir le plaisir de vous rencontrer sitôt, je vous croyais de service; je suis tout heureuse de me justifier. Je ne vous ai aperçu qu'en sortant du bal, et mon excuse, (*elle montre la duchesse de Montsorel*) la voici!

LE MARQUIS.

Vous avez deux excuses, mademoiselle, et je vous sais un gré infini de ne parler que de ma mère.

INÈS.

Ceci, monsieur, est trop subtil pour ne pas être une énigme, et vous me permettrez de n'en pas chercher le mot.

LE DUC.

Eh! mademoiselle, ne voyez dans son reproche qu'une excessive modestie. Albert a des craintes, comme si M. de Frescas devait lui en inspirer! A son âge, la passion est une fée qui grandit des riens. Mais ni votre mère, ni vous, mademoiselle, vous ne pouvez prendre au sérieux un jeune homme dont le nom est problématique, et qui se tait si soigneusement sur sa famille.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à la duchesse de Christoval.

Ignorez-vous également le lieu de sa naissance?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Nous n'en sommes pas encore à lui demander de semblables renseignements.

LE DUC.

Nous sommes cependant trois ici qui ne serions pas fâchés de les avoir. Vous seules, mesdames, seriez discrètes : la discrétion est une vertu qui ne profite qu'à ceux qui la recommandent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et moi, monsieur, je ne crois pas à l'innocence de certaines curiosités.

LE MARQUIS.

Ma mère, la mienne est-elle donc hors de propos? Un jeune homme arrive, froisse des sentiments, se mêle, lui inconnu, aux plus grands noms, on lui fait place, il accepte comme si tout lui était dû! et je n'aurais pas le droit de rechercher si son assurance n'est pas de l'effronterie, ni de m'enquérir auprès de madame, par exemple, si les Frescas d'Aragon ne sont pas éteints?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, au duc.

Nous avons connu tous deux le vieux commandeur à Madrid, le dernier de cette maison.

LE DUC.

Il est mort nécessairement sans enfant.

INÈS.

Mais il existe une branche à Naples.

LE MARQUIS.

Oh! mademoiselle! comment ignorez-vous que les Medina-Cœli, vos cousins, en ont hérité?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais vous avez raison, il n'y a plus de Frescas.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Eh bien, si ce jeune homme est sans nom, sans famille, sans pays, ce n'est pas un rival dangereux pour Albert, et je ne vois pas pourquoi vous vous en occupez.

LE DUC.

Mais il occupe beaucoup les femmes.

INÈS.

Je commence à ouvrir les yeux et à penser comme vous, monsieur le duc.

LE MARQUIS.

Ah!

INÈS.

Oui, ce jeune homme n'est peut-être point tout ce qu'il veut paraître; il est spirituel, il est même instruit, n'exprime que de nobles sentiments, il est avec nous d'un respect chevaleresque, il ne dit de mal de personne; évidemment, il joue le gentilhomme, et il exagère son rôle.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Mme de Christoval.

Inès est charmante.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, à Mme de Montsorel.

Un peu trop vive. (*A sa fille.*) Inès!

LE DUC.

Il exagère aussi, je crois, sa fortune ; mais c'est un mensonge difficile à soutenir longtemps à Paris.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

. . . . Vous allez, m'a-t-on dit, donner des fêtes superbes ?

LE MARQUIS.

Monsieur de Frescas, mesdames, parle-t-il espagnol ?

INÈS.

Absolument comme nous.

LE DUC.

Taisez-vous, Albert, ne voyez-vous donc pas que M. de Frescas est un jeune homme accompli ?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Il est vraiment très-aimable, et si vos doutes étaient fondés, je vous avoue, mon cher duc, que je serais presque chagrine de ne plus le recevoir.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Vous a-t-il jamais parlé de ses voyages ?

LE DUC, à part.

Elle l'a vu hier pour la première fois ! (*Haut.*) Il pourrait avoir droit au nom de Frescas...

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, impatientée.

Eh ! Frescas ou non, laissons-le.

INÈS.

Et comment ?

LE DUC.

Peut-être a-t-il une barre dans ses armes.

LE MARQUIS.

Un bâtard !

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Non, ces gens-là ont rarement de si bonnes façons.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Il aurait donc pris un nom qui ne lui appartiendrait pas ?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à la duchesse de Christoval.

Vous êtes aussi belle ce matin qu'hier, vraiment j'admire que vous résistiez ainsi aux fatigues du monde.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, à Inès.

Ma fille, ne parlez plus de M. de Frescas ; ce sujet de conversation déplaît à Mme de Montsorel !

INÈS.

Il lui plaisait hier.

LE MARQUIS.

Mais si M. de Frescas vous écrit, mesdames, vous devez connaître son blason ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSEPH, RAOUL.

JOSEPH, à la duchesse de Montsorel.

Mlle de Vaudrey n'y est pas, M. de Frescas se présente, madame la duchesse veut-elle le recevoir ?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Raoul, ici !

LE DUC.

Déjà chez elle !

LE MARQUIS, à son père.

Ma mère nous trompe.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je n'y suis pas.

LE DUC.

Si vous avez déjà prié M. de Frescas de venir, pourquoi commencer par une impolitesse avec un si grand personnage ?

La duchesse de Montsorel fait un geste.

LE DUC, à Joseph.

Faites entrer !

INÈS, à sa mère.

Pourquoi vient-il ici ?

LE DUC, au marquis.

Soyez prudent et calme.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à part.

En voulant le sauver, c'est moi qui l'aurai perdu.

JOSEPH.

M. Raoul de Frescas.

RAOUL.

Mon empressement à me rendre à vos ordres vous prouve, madame la duchesse, combien je suis fier de cette faveur et désireux de la mériter.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je vous sais gré, monsieur, de votre exactitude. (*A part et bas.*) Mais elle peut vous être funeste.

RAOUL, saluant la duchesse de Christoval et sa fille, à part.

Comment, Inès chez eux ?

Raoul salue le duc, qui lui rend son salut ; mais le marquis a pris les journaux sur la table et feint de ne pas le voir.

LE DUC.

Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, monsieur de Frescas, à vous rencontrer chez madame de Montsorel ; mais je suis heureux de l'intérêt qu'elle vous témoigne, puisqu'il me procure le plaisir de voir un jeune homme dont le début obtient tant de

succès et jette tant d'éclat. Vous êtes un de ces rivaux de qui l'on est fier, si l'on est vainqueur, et par lesquels on peut être vaincu sans trop de déplaisir.

RAOUL.

Partout ailleurs que chez vous, monsieur le duc, l'exagération de ces éloges auxquels je me refuse serait de l'ironie; mais il m'est impossible de ne pas y voir un courtois désir de me mettre à l'aise, (*en regardant le marquis qui lui tourne le dos*) là où je pouvais me croire importun.

LE DUC.

Vous arrivez, au contraire, très à propos, nous parlions de votre famille et de ce vieux commandeur de Frescas que madame et moi avons beaucoup vu jadis.

RAOUL.

Vous aviez la bonté de vous occuper de moi; mais c'est un honneur qui se paye ordinairement par un peu de médisance.

LE DUC.

On ne peut dire du mal que des gens qu'on connaît bien.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Et nous voudrions bien avoir le droit de médire de vous.

RAOUL.

Il est de mon intérêt de conserver vos bonnes grâces.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je connais un moyen sûr.

RAOUL.

Et lequel?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Restez le personnage mystérieux que vous êtes.

LE MARQUIS, revenant avec un journal.

Voici, mesdames, quelque chose d'étrange: chez le feld-maréchal, où vous étiez sans doute, on a surpris un de ces soi-disant seigneurs étrangers qui volait au jeu.

INÈS.

Et c'est là cette grande nouvelle qui vous absorbait?

RAOUL.

En ce moment, qui est-ce qui n'est pas étranger?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, ce n'est pas précisément la nouvelle qui me préoccupe, mais l'inconcevable facilité avec laquelle on accueille des gens sans savoir ce qu'ils sont ni d'où ils viennent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Veulent-ils l'insulter chez moi?

RAOUL.

S'il faut se défier des gens qu'on connaît peu, n'en est-il pas qu'on connaît beaucoup trop en un instant?

LE DUC.

Albert, en quoi ceci peut-il nous intéresser? Admettons-nous jamais quelqu'un sans bien connaître sa famille?

RAOUL.

Monsieur le duc connaît la mienne.

LE DUC.

Vous êtes chez madame de Montsorel, et cela me suffit. Nous savons trop ce que nous vous devons, pour qu'il vous soit possible d'oublier ce que vous nous devez. Le nom de Frescas oblige, et vous le portez dignement.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, se levant, à Raoul.

Ne voulez-vous pas dire qui vous êtes, sinon pour vous, du moins pour vos amis?

RAOUL.

Je serais au désespoir, messieurs, si ma présence ici devenait la cause de la plus légère discussion, mais comme certains ménagements peuvent blesser autant que les demandes les plus directes, nous finirons ce jeu, qui n'est digne ni de vous ni de moi. . . . .

Madame la duchesse ne m'a pas, je crois, invité pour me faire subir des interrogatoires. Je ne reconnais à personne le droit de me demander compte d'un silence que je veux garder.

LE MARQUIS.

Et nous laissez-vous le droit de l'interpréter?

RAOUL.

Si je réclame la liberté de ma pensée, ce n'est pas pour enchaîner la vôtre.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Il y va, monsieur, de votre dignité de ne rien répondre.

LE DUC, à Raoul.

Vous êtes un noble jeune homme, vous avez des distinctions naturelles qui signalent en vous le gentilhomme, ne vous offensez pas de la curiosité du monde; elle est notre sauvegarde à tous. Votre épée ne fermera pas la bouche à tous les indiscrets, et le monde, si généreux pour des modesties bien placées, est impitoyable pour des prétentions injustifiables...

RAOUL.

Monsieur!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Raoul.

Pas un mot sur votre enfance; quittez Paris, et

que je sache seule où vous serez caché, il y va de tout votre avenir.

LE DUC.

Je veux être votre ami, moi, quoique vous soyez le rival de mon fils. Accordez votre confiance à un homme qui a celle de son roi. Comment appartenez-vous à la maison de Frescas, que nous croyons éteinte?

RAOUL, au duc.

Monsieur le duc, vous êtes trop puissant pour manquer de protégés, et je ne suis pas assez faible pour avoir besoin de protecteurs.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Monsieur, n'en veuillez pas à une mère d'avoir attendu cette discussion pour s'apercevoir qu'il y avait de l'imprudence à vous admettre souvent à l'hôtel de Christoval.

INÈS.

Une parole vous sauvait, vous avez gardé le silence : il y a donc quelque chose que vous aimez mieux que moi?

RAOUL.

Inès, je pouvais tout supporter hors ce reproche! (*A part.*) Oh! Vautrin, pourquoi m'avoir ordonné ce silence absolu! (*Il salue les dames. A la duchesse de Montsorel.*) Vous me devez compte de tout mon bonheur!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Obéissez-moi, je réponds de tout.

RAOUL, au marquis.

Je suis à vos ordres, monsieur. Raoul sort.

LE MARQUIS.

Au revoir, monsieur Raoul.

RAOUL.

De Frescas, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

De Frescas! soit!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté RAOUL.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Vous avez été bien sévère.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais vous ignorez sans doute, madame, que ce jeune homme s'est pendant trois mois trouvé partout où allait ma fille, et que sa présentation s'est faite un peu trop légèrement peut-être.

LE DUC.

On pouvait facilement le prendre pour un prince déguisé.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas plutôt un homme de rien qui voudrait se déguiser en prince?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Votre père vous dira, monsieur, que ces déguisements-là sont bien difficiles.

INÈS.

Un homme de rien, monsieur? On peut nous élever, mais nous ne savons pas descendre.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Que dites-vous, Inès?

INÈS.

Mais il n'est pas là, ma mère! ou ce jeune homme est insensé, ou ces messieurs ont voulu manquer de générosité.

Mme DE CHRISTOVAL, à la duchesse de Montsorel.

Je comprends, ma chère, que toute explication est impossible, surtout devant M. de Montsorel; mais il s'agit de notre honneur, et je vous attends.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

A demain.

Mme de Montsorel reconduit la duchesse de Christoval et sa fille.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LE DUC.

LE MARQUIS.

Mon père, l'apparition de cet aventurier vous cause, ainsi qu'à ma mère, des émotions bien violentes. On dirait qu'au lieu d'un mariage compromis, vos existences elles-mêmes sont menacées. La duchesse et sa fille s'en vont frappées...

LE DUC.

Ah! pourquoi sont-elles venues au milieu de ce débat!

LE MARQUIS.

Ce Raoul vous intéresse donc aussi?

LE DUC.

Et toi donc! Ta fortune, ton nom, ton avenir et ton mariage, tout ce qui est plus que la vie, voilà ce qui s'est joué devant toi!

LE MARQUIS.

Si toutes ces choses dépendent de ce jeune homme, j'en aurai promptement raison.

LE DUC.

Un duel, malheureux! Si tu avais le triste bon-

heur de le tuer, c'est alors que la partie serait perdue.

LE MARQUIS.

Que dois-je donc faire ?

LE DUC.

Ce que font les politiques : attendre !

LE MARQUIS.

Si vous êtes en péril, mon père, croyez-vous que je puisse rester impassible ?

LE DUC.

Laissez-moi ce fardeau, mon fils, il vous écraserait.

LE MARQUIS.

Ah ! vous parlerez, mon père, vous me direz...

LE DUC.

Rien ! nous aurions trop à rougir tous deux.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Raoul de Frescas.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAFOURAILLE, seul.

Feu mon digne père, qui me recommandait de ne voir que la bonne compagnie, aurait-il été content hier? Toute la nuit avec des valets de ministres, des chasseurs d'ambassade, des cochers de princes, de ducs et pairs, rien que cela! tous gens bien posés, à l'abri du malheur : ils ne volent que leurs maîtres. Le nôtre a dansé avec un beau brin de fille dont les cheveux étaient saupoudrés d'un million de diamants, et il ne faisait attention qu'au bouquet qu'elle avait à sa main : simple jeune homme, va ! nous aurons de l'esprit pour toi. Notre vieux Jacques Collin... Bon! me voilà encore pris, je ne peux pas me faire à son nom de bourgeois... Monsieur Vautrin y mettra bon ordre ! Avant peu les diamants et la dot prendront l'air, et ils en ont besoin ; toujours dans les mêmes coffres, c'est contre les lois de la circulation. Quel gaillard ! il vous pose un jeune homme qui a des moyens, il est gentil, il gazouille très-bien, l'héritière s'y prend, le tour est fait, et nous partagerons! Ah! ce sera de l'argent bien gagné ; voilà six mois que nous y sommes. Avons-nous pris des figures d'imbéciles ! Enfin tout le monde, dans le quartier, nous croit de bonnes gens tout simples. Cependant je n'avais pas songé qu'il fût si difficile de porter l'habit des gens de justice. Ça vous gêne diablement sous les bras ! là-bas j'étais gêné aux pieds : nous ne sommes pas dans ce monde pour avoir toutes nos aises. Enfin, pour Vautrin que ne ferait-on pas? Il nous a dit : « Soyez vertueux, » on l'est. J'en ai peur comme de la gendarmerie, et cependant je l'aime encore plus que l'argent.

VAUTRIN, appelant dans la coulisse.

Lafouraille !

LAFOURAILLE.

Le voici ! Sa figure ne me revient pas ce matin, le temps est à l'orage, j'aime mieux que ça tombe sur un autre, donnons-nous de l'air.

Il va pour sortir.

SCÈNE II.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

VAUTRIN.

Lafouraille?

LAFOURAILLE.

Monsieur.

VAUTRIN.

Où vas-tu ?

LAFOURAILLE.

Chercher vos lettres.

VAUTRIN.

Je les ai. As-tu quelque chose à faire?

LAFOURAILLE.

Oui, votre chambre...

VAUTRIN.

Eh bien, dis donc tout de suite que tu désires me quitter. J'ai toujours vu que des jambes inquiètes ne portaient pas de conscience tranquille. Tu vas rester là, nous avons à causer.

LAFOURAILLE.

Je suis à vos ordres.

VAUTRIN.

Je l'espère bien. Viens ici. Tu nous rabâchais sous le beau ciel de la Provence certaine histoire peu flatteuse pour toi. Un intendant t'avait joué pardessous jambes : te le rappelles-tu bien?

LAFOURAILLE.

L'intendant? ce Charles Blondet, le seul homme qui m'ait volé; est-ce que cela s'oublie?

VAUTRIN.

Ne lui avais-tu pas vendu ton maître, une fois? C'est assez commun.

LAFOURAILLE.

Une fois? Je l'ai vendu trois fois, mon maître.

VAUTRIN.

C'est mieux. Et quel commerce faisait donc l'intendant?

LAFOURAILLE.

Vous allez voir. J'étais piqueur à dix-huit ans dans la maison de Langeac...

VAUTRIN.

Je croyais que c'était chez le duc de Montsorel.

LAFOURAILLE.

Non, heureusement le duc ne m'a vu que deux fois, et j'espère qu'il m'a oublié.

VAUTRIN.

L'as-tu volé?

LAFOURAILLE.

Mais, un peu.

VAUTRIN.

Eh bien, comment veux-tu qu'il t'oublie?

LAFOURAILLE.

Je l'ai vu hier à l'ambassade, et je puis être tranquille.

VAUTRIN.

Ah! c'est donc le même?

LAFOURAILLE.

Nous avons chacun vingt-cinq ans de plus.

VAUTRIN.

Eh bien! parle donc? Je savais bien que tu m'avais dit ce nom-là. Voyons.

LAFOURAILLE.

Le vicomte de Langeac, un de mes maîtres, et ce duc de Montsorel étaient les deux doigts de la main. Quand il fallut opter entre la cause du peuple et celle des grands, mon choix ne fut pas douteux. De simple piqueur, je passai citoyen, et le citoyen Philippe Boulard fut un chaud travailleur. J'avais de l'enthousiasme, j'eus de l'autorité dans le faubourg.

VAUTRIN.

Toi?... tu as été un homme politique?

LAFOURAILLE.

Pas longtemps. J'ai fait une belle action, ça m'a perdu!

VAUTRIN.

Ah! mon garçon, il faut se défier des belles actions autant que des belles femmes : on s'en trouve souvent mal. Était-elle belle, au moins, cette action?

LAFOURAILLE.

Vous allez voir. Dans la bagarre du 10 août, le duc me confie le vicomte de Langeac, je le déguise, je le cache, je le nourris au risque de perdre ma popularité et ma tête. Le duc m'avait bien encouragé par des bagatelles, un millier de louis, et ce Blondet a l'infamie de venir me proposer davantage pour livrer notre jeune maître.

VAUTRIN.

Tu le livres?

LAFOURAILLE.

A l'instant! On le coffre à l'Abbaye, et je me trouve à la tête de soixante bonnes mille livres en or, en vrai or.

VAUTRIN.

En quoi cela regarde-t-il le duc de Montsorel?

LAFOURAILLE.

Attendez donc. Quand je vois venir les journées de septembre, ma conduite me semble un peu répréhensible; et, pour mettre ma conscience en repos, je vais proposer au duc, qui partait, de resauver notre ami.

VAUTRIN.

As-tu du moins bien placé tes remords?

LAFOURAILLE.

Je le crois bien! ils étaient rares à cette époque-là! Le duc me promet vingt mille francs si j'arrache le vicomte aux mains de mes camarades, et j'y parviens.

VAUTRIN.

Un vicomte, vingt mille francs? c'était donné.

LAFOURAILLE.

D'autant plus que c'était alors le dernier. Je l'ai

su trop tard. L'intendant avait fait disparaître tous les autres Langeac, même une pauvre grand'mère qu'il avait envoyée aux Carmes.

VAUTRIN.

Il allait bien, celui-là !

LAFOURAILLE.

Il allait toujours ! Il apprend mon dévouement, se met à ma piste, me traque, et me découvre aux environs de Mortagne, où mon maître attendait, chez un de mes oncles, une occasion de gagner la mer. Ce gueux-là m'offre autant d'argent qu'il m'en avait déjà donné. Je me vois une existence honnête pour le reste de mes jours, je suis faible. Mon Blondet fait fusiller le vicomte comme espion, et nous fait mettre en prison, mon oncle et moi, comme complices. Nous n'en sommes sortis qu'en regorgeant tout son or.

VAUTRIN.

Voilà comment on apprend à connaître le cœur humain. Tu avais affaire à plus fort que toi.

LAFOURAILLE.

Peuh ! il m'a laissé en vie, un vrai finassier.

VAUTRIN.

En voilà bien assez ! Il n'y a rien pour moi dans ton histoire.

LAFOURAILLE.

Je peux m'en aller ?

VAUTRIN.

Tu éprouves bien vivement le besoin d'être là où je ne suis pas ! Tu as été dans le monde, hier ; t'y es-tu bien tenu ?

LAFOURAILLE.

Il se disait des choses si drôles sur les maîtres, que je n'ai pas quitté l'antichambre.

VAUTRIN.

Je t'ai cependant vu rôdant près du buffet, qu'as-tu pris ?

LAFOURAILLE.

Rien... Ah ! si. Un petit verre de vin de Madère.

VAUTRIN.

Où as-tu mis les douze couverts de vermeil que tu as consommés avec le petit verre ?

LAFOURAILLE.

Du vermeil ? J'ai beau chercher, je ne trouve rien de semblable dans ma mémoire.

VAUTRIN.

Eh bien ! tu les trouveras dans ta paillasse. Et Philosophe a-t-il eu aussi ses petites distractions ?

LAFOURAILLE.

Oh ! ce pauvre Philosophe, depuis ce matin, se moque-t-on assez de lui en bas ! Figurez-vous, il avise un cocher, très-jeune, et il lui découd ses galons. En dessous, c'est tout faux ! Les maîtres, aujourd'hui, volent la moitié de leur considération. On n'est plus sûr de rien, ça fait pitié.

VAUTRIN, il siffle.

Ça n'est pas drôle de prendre comme ça ! Vous allez me perdre la maison, il est temps d'en finir. Mes bons amis, expliquons-nous à l'amiable. Ici, père Buteux ! Holà ! Philosophe ! à moi, Fil-de-soie ! Vous êtes tous des misérables.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BUTEUX, PHILOSOPHE et FIL-DE-SOIE.

BUTEUX.

Présent ! Est-ce le feu ?

FIL-DE-SOIE.

Est-ce un curieux ?

BUTEUX.

J'aime mieux le feu, ça s'éteint !

PHILOSOPHE.

L'autre, ça s'étouffe.

LAFOURAILLE.

Bah ! il s'est fâché pour des niaiseries.

BUTEUX.

Encore de la morale, merci !

FIL-DE-SOIE.

Ce n'est pas pour moi, je ne sors point.

VAUTRIN, à Fil-de-soie.

Toi ! le soir que je t'ai fait quitter ton bonnet de coton, empoisonneur...

FIL-DE-SOIE.

Passons les titres.

VAUTRIN.

Et que tu m'as accompagné en chasseur chez le feld-maréchal, tu as, tout en me passant ma pelisse, enlevé sa montre à l'hetman des Cosaques.

FIL-DE-SOIE.

Tiens ! les ennemis de la France !

VAUTRIN.

Toi, Buteux, vieux malfaiteur, tu as volé la lorgnette de la princesse d'Arjos, le soir où elle avait mis votre jeune maître à notre porte.

BUTEUX.

Elle était tombée sur le marchepied.

VAUTRIN.

Tu devais la rendre avec respect ; mais l'or et les perles ont réveillé tes griffes de chat-tigre.

LAFOURAILLE.

Ah çà, l'on ne peut donc pas s'amuser un peu? Que diable! Jacques, tu veux...

VAUTRIN.

Hein?

LAFOURAILLE.

Vous voulez, monsieur Vautrin, pour trente mille francs, que ce jeune homme mène un train de prince? Nous y réussissons à la manière des gouvernements étrangers, par l'emprunt et par le crédit. Tous ceux qui viennent demander de l'argent nous en laissent, et vous n'êtes pas content!

FIL-DE-SOIE.

Moi, si je ne peux plus rapporter de l'argent du marché quand je vais aux provisions sans le sou, je donne ma démission.

PHILOSOPHE.

Et moi donc, j'ai vendu cinq mille francs notre pratique à plusieurs carrossiers, et le favorisé va tout perdre. Un soir, monsieur de Frescas part brouetté par deux rosses, et nous le ramenons, Lafouraille et moi, avec deux chevaux de dix mille francs qui n'ont coûté que vingt petits verres de schnick.

LAFOURAILLE.

Non, c'était du kirsch!

PHILOSOPHE.

Enfin, si c'est pour ça que vous vous emportez...

FIL DE-SOIE.

Comment entendez-vous tenir votre maison?

VAUTRIN.

Et vous comptez marcher longtemps de ce train-là? Ce que j'ai permis pour fonder notre établissement, je le défends aujourd'hui. Vous voulez donc tomber du vol dans l'escamotage? Si je ne suis pas compris, je chercherai de meilleurs valets.

BUTEUX.

Et où les trouvera-t-il?

LAFOURAILLE.

Qu'il en cherche!

VAUTRIN.

Vous oubliez donc que je vous ai répondu de vos têtes à vous-mêmes! Ah çà, vous ai-je triés comme des graines sur un volet, dans trois résidences différentes, pour vous laisser tourner autour du gibet, comme des mouches autour d'une chandelle? Sachez-le bien, chez nous une imprudence est toujours un crime. Vous devez avoir un air si complétement innocent, que c'était à toi, Philosophe, à te laisser découdre tes galons. N'oubliez donc jamais votre rôle : vous êtes des honnêtes gens, des domestiques fidèles et qui adorez monsieur Raoul de Frescas votre maître.

BUTEUX.

Vous faites de ce jeune homme un dieu! vous nous avez attelés à sa brouette; mais nous ne le connaissons pas plus qu'il ne nous connaît.

PHILOSOPHE.

Enfin, est-il des nôtres?

FIL-DE-SOIE.

Où ça nous mène-t-il?

LAFOURAILLE.

Nous vous obéissons à la condition de reconstituer la *Société des Dix Mille,* de ne jamais voler moins de dix mille francs d'un coup, et nous n'avons pas encore le moindre fonds social.

FIL-DE-SOIE.

Quand serons-nous capitalistes?

BUTEUX.

Si mes camarades, là-bas, savaient que je me déguise en vieux portier depuis six mois, gratis, je serais déshonoré. Si je veux bien risquer mon cou, c'est afin de donner du pain à mon Adèle, que vous m'avez défendu de voir, et qui depuis six mois sera devenue sèche comme une allumette.

LAFOURAILLE, aux deux autres.

Elle est en prison. Pauvre homme! ménageons sa sensibilité.

VAUTRIN.

Avez-vous fini? Ah çà, vous faites la noce ici depuis six mois, vous mangez comme des diplomates, vous buvez comme des Polonais, rien ne vous manque.

BUTEUX.

On se rouille!

VAUTRIN.

Grâce à moi, la police vous a oubliés! c'est à moi seul que vous devez cette existence heureuse! j'ai effacé sur vos fronts cette marque rouge qui vous signalait. Je suis la tête qui conçoit, vous n'êtes que les bras.

PHILOSOPHE.

Suffit!

VAUTRIN.

Obéissez-moi tous aveuglément?

LAFOURAILLE.

Aveuglément.

VAUTRIN.

Sans murmurer?

FIL-DE-SOIE.

Sans murmurer.

VAUTRIN.

Ou rompons notre pacte et laissez-moi! Si je dois trouver de l'ingratitude chez vous autres, à qui désormais peut-on rendre service?

PHILOSOPHE.

Jamais, mon empereur!

LAFOURAILLE.

Plus souvent, notre grand homme!

BUTEUX.

Je t'aime plus que je n'aime Adèle.

FIL-DE-SOIE.

On t'adore.

VAUTRIN.

Je veux vous assommer de coups!

PHILOSOPHE.

Frappe sans écouter.

VAUTRIN.

Vous cracher au visage, et jouer votre vie comme des sous au bouchon.

BUTEUX.

Ah! mais ici je joue des couteaux!

VAUTRIN.

Eh bien, tue-moi donc tout de suite.

BUTEUX.

On ne peut pas se fâcher avec cet homme-là. Voulez-vous que je rende la lorgnette? C'était pour Adèle!

TOUS, l'entourant.

Nous abandonnerais tu, Vautrin?

LAFOURAILLE.

Vautrin! notre ami.

PHILOSOPHE.

Grand Vautrin!

FIL-DE-SOIE.

Notre vieux compagnon, fais de nous tout ce que tu voudras.

VAUTRIN.

Oui, je puis faire de vous tout ce que je veux. Quand je pense que vous vous dérangez pour prendre des breloques, j'éprouve l'envie de vous renvoyer d'où je vous ai tirés. Vous êtes ou en dessus ou en dessous de la société, la lie ou l'écume; moi, je voudrais vous y faire rentrer. On vous huait quand vous passiez, je veux qu'on vous salue; vous étiez des scélérats, je veux que vous soyez plus que d'honnêtes gens.

PHILOSOPHE.

Il y a donc mieux?

BUTEUX.

Il y a ceux qui ne sont rien du tout.

VAUTRIN.

Il y a ceux qui décident de l'honnêteté des autres. Il vous faut enjamber la moitié du monde! Prenez un bain d'or, et vous sortirez vertueux.

FIL-DE-SOIE.

Moi! quand je n'aurai besoin de rien, je serai bon prince.

VAUTRIN.

Eh bien! toi, Lafouraille, tu peux être, comme l'un de nous, comte de Sainte-Hélène; et toi, Buteux, que veux-tu?

BUTEUX.

Je veux être philanthrope, on devient millionnaire.

PHILOSOPHE.

Et moi banquier.

FIL-DE-SOIE.

Il veut être patenté.

VAUTRIN.

Soyez donc, à propos, aveugles et clairvoyants, adroits et gauches, niais et spirituels (comme tous ceux qui veulent faire fortune). Ne me jugez jamais, et n'entendez que ce que je veux dire. Vous me demandez ce qu'est Raoul de Frescas?... Je vais vous le dire : il va bientôt avoir douze cent mille livres de rente, il sera prince, et je l'ai pris mendiant sur la grande route, prêt à se faire tambour, à douze ans; il n'avait pas de nom, pas de famille, il venait de Sardaigne, où il devait avoir fait quelque mauvais coup, il était en fuite.

BUTEUX.

Oh! dès que nous connaissons ses antécédents et sa position sociale...

VAUTRIN.

A ta loge!...

BUTEUX.

La petite Nini, la fille à Giroflée, y est.

VAUTRIN.

Elle peut laisser passer une mouche.

LAFOURAILLE.

Elle! Ah! c'est une petite fouine à laquelle il ne faudra pas indiquer les pigeons.

VAUTRIN.

Par ce que je suis en train de faire de Raoul, voyez ce que je puis. Ne devait-il pas avoir la préférence? Raoul de Frescas est un jeune homme resté pur

comme un ange au milieu de notre bourbier, il est notre conscience. Enfin, c'est ma création! Je suis à la fois son père, sa mère, et je veux être sa providence. J'aime à faire des heureux, moi qui ne peux plus l'être; je respire par sa bouche, je vis de sa vie; ses passions sont les miennes, je ne puis avoir d'émotions nobles et pures que dans le cœur de cet être qui n'est souillé d'aucun crime. Vous avez vos fantaisies, voilà la mienne! En échange de la flétrissure que la société m'a imprimée, je lui rends un homme d'honneur, j'entre en lutte avec le destin, voulez-vous être de la partie, obéissez!

TOUS.

A la vie, à la mort!

VAUTRIN, à part.

Voilà mes bêtes féroces encore une fois domptées! (*Haut.*) Toi, Philosophe, tâche de prendre l'air, la figure et le costume d'un employé aux recouvrements, tu iras reporter les couverts empruntés par Lafouraille à l'ambassade. (*A Fil-de-soie.*) Toi, Fil-de-soie, monsieur de Frescas aura quelques amis, prépare un somptueux déjeuner, nous ne dînerons pas. Après, tu t'habilleras en homme respectable, aie l'air d'un avoué. Tu iras rue Oblin, numéro 6, au quatrième étage, tu sonneras sept coups un à un, tu demanderas le père Giroflée. On te répondra: D'où venez-vous? Tu diras: D'un port de mer en Bohême. Tu seras introduit. Il me faut des lettres et divers papiers de monsieur le duc de Christoval: voilà le texte et des modèles, je veux une imitation absolue dans le plus bref délai. Lafouraille, tu verras à faire mettre quelques lignes aux journaux sur l'arrivée... (*Il lui parle à l'oreille.*) Cela fait partie de mon plan. Laissez-moi.

LAFOURAILLE.

Eh bien, êtes-vous content?

VAUTRIN.

Oui.

PHILOSOPHE.

Vous ne nous en voulez plus?

VAUTRIN.

Non.

FIL-DE-SOIE.

Enfin, plus d'émeute, on sera sage.

BUTEUX.

Soyez tranquille, on ne se bornera pas à être poli, on sera honnête.

VAUTRIN.

Allons, enfants, un peu de probité, beaucoup de tenue, et vous serez considérés.

SCÈNE IV.

VAUTRIN, seul.

Il suffit, pour les mener, de leur faire croire qu'ils ont de l'honneur et un avenir. Ils n'ont pas d'avenir! que deviendront-ils? . . . .
. . . .

Après douze ans de travaux souterrains, dans quelques jours j'aurai conquis à Raoul une position souveraine: il faudra la lui assurer. Lafouraille et Philosophe me seront nécessaires dans le pays où je vais lui donner une famille. Ah! cet amour a détruit la vie que je lui arrangeais. Je le voulais glorieux par lui-même, domptant, pour mon compte et par mes conseils, ce monde où il m'est interdit de rentrer. Raoul n'est pas seulement le fils de mon esprit et de mon fiel, il est ma vengeance! Mes drôles ne peuvent pas comprendre ces sentiments; ils sont heureux; ils ne sont pas tombés, eux! ils sont nés de plain-pied avec le crime; mais moi, j'avais tenté de m'élever, et si l'homme peut se relever aux yeux de Dieu, jamais il ne se relève aux yeux du monde. On nous demande de nous repentir, et l'on nous refuse le pardon. Les hommes ont entre eux l'instinct des bêtes sauvages: une fois blessés, ils ne reviennent plus, et ils ont raison. D'ailleurs, réclamer la protection du monde quand on en a foulé toutes les lois aux pieds, c'est vouloir revenir sous un toit qu'on a ébranlé et qui vous écraserait.

Avais-je assez poli, caressé le magnifique instrument de ma domination! Raoul était courageux, il se serait fait tuer comme un sot; il a fallu le rendre froid, positif, lui enlever une à une ses belles illusions et lui passer le suaire de l'expérience! le rendre défiant et rusé comme... un vieil escompteur, tout en l'empêchant de savoir qui j'étais. Et l'amour brise aujourd'hui cet immense échafaudage! Il devait être grand, il ne sera plus qu'heureux. J'irai donc vivre dans un coin, au soleil de sa prospérité: son bonheur sera mon ouvrage. Voilà deux jours que je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que la princesse d'Arjos mourût d'une petite fièvre... cérébrale. C'est inconcevable, tout ce que les femmes détruisent!

SCÈNE V.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

VAUTRIN.

Que me veut-on? ne puis-je être un moment seul? Ai-je appelé?

LAFOURAILLE.

La griffe de la justice va nous chatouiller les épaules.

VAUTRIN.

Quelle nouvelle sottise avez-vous faite ?

LAFOURAILLE.

Eh bien! la petite Nini a laissé entrer un monsieur bien vêtu qui demande à vous parler. Buteux siffle l'air, *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Ainsi c'est un limier.

VAUTRIN.

Ce n'est que ça? fais-le attendre. Tout le monde sous les armes! Allons, plus de Vautrin, je vais me dessiner en baron de Vieux-Chêne. Ainzi, barle l'y ton allemant, travaille-le! Enfin le grand jeu!

Il sort.

SCÈNE VI.

LAFOURAILLE, SAINT-CHARLES.

LAFOURAILLE.

Meinherr ti Vraissegasse n'y edre basse, menne sire, hai zon haidandante, le baron de Fieil-Chaine, il être oguipai afecque ein hargidecde ki toite pattir eine crante odelle à nodre maidre.

SAINT-CHARLES.

Pardon, mon cher, vous dites...

LAFOURAILLE.

Ché tis paron ti Fié-Chêne.

SAINT-CHARLES.

Baron!

LAFOURAILLE.

Fi! fi!...

SAINT-CHARLES.

Il est baron?

LAFOURAILLE.

Te Fieille-Chêne.

SAINT-CHARLES.

Vous êtes Allemand?

LAFOURAILLE.

Ti doute, ti doute! che zis Halzazien, et il èdre ein crante tifferance. Lé Hällemands t'Allemâgne tisent eine follère, les Halzaziens tisent haine follèrre.

SAINT-CHARLES, à part.

Décidément, cet homme a l'accent trop allemand pour ne pas être un Parisien.

LAFOURAILLE, à part.

Je connais cet homme-là !... Oh!

SAINT-CHARLES.

Si monsieur le baron de Vieux-Chêne est occupé, j'attendrai.

LAFOURAILLE, à part.

Ah! Blondet, mon mignon, tu déguises ta figure, et tu ne déguises pas ta voix, si tu te tires de nos pattes, tu auras de la chance. (*Haut.*) Ké toiche tire à mennesire pire l'encacher à guider ses okipazions?

Il fait un mouvement pour sortir.

SAINT CHARLES.

Attendez, mon cher, vous parlez allemand, je parle français, nous pourrions nous tromper. (*Il lui met une bourse dans la main.*) Avec ça il n'y aura plus d'équivoque.

LAFOURAILLE.

Ya, menner.

SAINT-CHARLES.

Ce n'est qu'un à-compte.

LAFOURAILLE, à part.

Sur mes quatre-vingt mille francs. (*Haut.*) Et fous foulez que chespionne mon maidre?

SAINT-CHARLES.

Non, mon cher, j'ai seulement besoin de quelques renseignements qui ne vous compromettront pas.

LAFOURAILLE.

Chabelle za haisbionner an pon allemante.

SAINT-CHARLES.

Mais non, c'est...

LAFOURAILLE.

Haisbionner; et toische tire té fous à mennesir la paron?

SAINT-CHARLES.

Annoncez monsieur le chevalier de Saint-Charles.

LAFOURAILLE.

Ni nis andantons. Ché fais fous l'amenaire; mai nai lui tonnez boind te l'archant à stil indendante : il êdre plis honnède ké nous teusses.

Il lui donne un petit coup de coude.

SAINT-CHARLES.

C'est-à-dire qu'il coûte davantage.

LAFOURAILLE.

Ia, meinherr.

Il sort.

SCÈNE VII.

SAINT-CHARLES, seul.

Mal débuté! dix louis dans l'eau! Espionner, appeler les choses tout de suite par leur nom, c'est trop bête pour ne pas être très-spirituel. Si le prétendu intendant, car il n'y a plus d'intendant! si le baron est de la force de son valet, ce n'est guère que sur ce qu'ils voudront me cacher que je pourrai baser mes inductions. Ce salon est très-bien. Ni portrait du roi, ni souvenir impérial, ils n'encadrent pas leurs opinions. Les meubles disent-ils quelque chose? Est-ce acheté d'occasion? Non, c'est même encore trop neuf pour être déjà payé. Sans l'air que le portier a sifflé, et qui doit être un signal, je commencerais à croire aux Frescas.

SCÈNE VIII.

SAINT-CHARLES, VAUTRIN, LAFOURAILLE.

LAFOURAILLE.

Foillà, mennesir, le paron te Fieille-Chêne.

VAUTRIN, à Lafouraille.

C'est bien, laissez-nous. (*Lafouraille sort. A part.*) A nous deux, mons Blondet. (*Haut.*) Monsieur, je suis bien votre serviteur.

SAINT-CHARLES, à part.

Un renard usé, c'est encore dangereux (*Haut.*) Excusez moi, monsieur le baron, si je vous dérange sans avoir l'honneur d'être connu de vous.

VAUTRIN.

Je devine, monsieur, ce dont il s'agit.

SAINT-CHARLES, à part.

Bah!

VAUTRIN.

Vous êtes architecte, et vous venez traiter avec moi; mais j'ai déjà des offres superbes.

SAINT-CHARLES.

Pardon, votre Allemand vous aura mal dit mon nom. Je suis le chevalier de Saint-Charles.

VAUTRIN, levant ses lunettes.

Oh! mais, attendez donc! Nous sommes de vieilles connaissances. Vous étiez au congrès de Vienne, et l'on vous nommait alors le comte de Gorcum, joli nom.

SAINT-CHARLES, à part.

Enfonce-toi, mon vieux. (*Haut.*) Vous y êtes donc allé aussi?

VAUTRIN.

Parbleu! Et je suis charmé de vous retrouver, car vous êtes un rusé compère! Les avez-vous roulés? Ah! vous les avez roulés.

SAINT-CHARLES, à part.

Va pour Vienne! (*Haut.*) Moi, monsieur le baron, je vous remets parfaitement à cette heure, et vous y avez bien habilement mené votre barque.

VAUTRIN.

Que voulez-vous? nous avions les femmes pour nous! Ah çà! mais avez-vous encore votre belle Italienne?

SAINT-CHARLES.

Vous la connaissez aussi? C'est une femme d'une adresse...

VAUTRIN.

Eh! mon cher, à qui le dites-vous? Elle a voulu savoir qui j'étais.

SAINT-CHARLES.

Alors, elle le sait.

VAUTRIN.

Eh bien! mon cher... — Vous ne m'en voudrez pas? Elle n'a rien su.

SAINT-CHARLES.

Eh bien! baron, puisque nous sommes dans un moment de franchise, je vous avouerai de mon côté que votre admirable Polonaise...

VAUTRIN.

Aussi! vous?

SAINT-CHARLES.

Ma foi, oui!

VAUTRIN, riant.

Ah! ah! ah! ah!

SAINT-CHARLES, riant.

Oh! oh! oh! oh!

VAUTRIN.

Nous pouvons en rire à notre aise, car je suppose que vous l'avez laissée là?

SAINT-CHARLES.

Tout de suite. Je vois que nous sommes revenus tous deux manger notre argent à Paris, et nous avons bien fait; mais il me semble, baron, que vous avez pris une position bien secondaire, et qui cependant attire l'attention.

VAUTRIN.

Ah! je vous remercie, chevalier. J'espère que nous voici maintenant amis pour longtemps?

SAINT-CHARLES.

Pour toujours!

VAUTRIN.

Vous pouvez m'être extrêmement utile, je puis vous servir énormément, entendons-nous. Que je sache l'intérêt qui vous amène, et je vous dirai le mien.

SAINT-CHARLES, à part.

Ah çà, est-ce lui qu'on lâche sur moi ou moi sur lui?

VAUTRIN, à part.

Ça peut aller longtemps comme ça.

SAINT-CHARLES.

Je vais commencer.

VAUTRIN.

Allons donc!

SAINT-CHARLES.

Baron, de vous à moi, je vous admire.

VAUTRIN.

Quel éloge dans votre bouche!

SAINT-CHARLES.

Non, d'honneur! créer un de Frescas à la face de tout Paris, est une invention qui passe de mille piques celle de nos comtesses au congrès. Vous pêchez à la dot avec une rare audace.

VAUTRIN.

Je pêche à la dot?

SAINT-CHARLES.

Mais, mon cher, vous seriez découvert, si ce n'était pas moi, votre ami, qu'on eût chargé de vous observer, car je vous suis détaché de très haut. Comment aussi, permettez-moi de vous le reprocher, osez-vous disputer une héritière à la famille de Montsorel?

VAUTRIN.

Et moi, qui croyais bonnement que vous veniez me proposer de faire des affaires ensemble, et que nous aurions spéculé tous deux avec l'argent de monsieur de Frescas, dont je dispose entièrement?... et vous me dites des choses d'un autre monde? Frescas, mon cher, est un des noms légitimes de ce jeune seigneur, qui en a sept. De hautes raisons l'empêchent encore pour vingt-quatre heures de déclarer sa famille, que je connais : leurs biens sont immenses, je les ai vus, j'en reviens. Que vous m'ayez pris pour un fripon, passe encore, il s'agit de sommes qui ne sont pas déshonorantes; mais pour un imbécile capable de se mettre à la suite d'un gentilhomme d'occasion, assez niais pour rompre en visière aux Montsorel avec un semblant de grand seigneur... Décidément, mon cher, il paraîtrait que vous n'avez pas été à Vienne! Nous ne nous comprenons plus du tout.

SAINT-CHARLES.

Ne vous emportez pas, respectable intendant! Cessons de nous entortiller de mensonges plus ou moins agréables : vous n'avez pas la prétention de m'en faire avaler davantage? Notre caisse se porte mieux que la vôtre, venez donc à nous. Votre jeune homme est Frescas comme je suis chevalier et comme vous êtes baron. Vous l'avez rencontré sur les côtes d'Italie; c'était alors un vagabond, aujourd'hui c'est un aventurier, voilà tout.

VAUTRIN.

Vous avez raison, cessons de nous entortiller de mensonges plus ou moins agréables, disons-nous la vérité.

SAINT-CHARLES.

Je vous la paye.

VAUTRIN.

Je vous la donne. Vous êtes une infâme canaille, mon cher. Vous vous nommez Charles Blondet; vous avez été l'intendant de la maison de Langeac; vous avez acheté deux fois le vicomte, et vous ne l'avez pas payé! C'est honteux! Vous devez quatre-vingt mille francs à l'un de mes valets! Vous avez fait fusiller le vicomte de Langeac à Mortagne pour garder les biens qu'on vous avait confiés. Si le duc de Montsorel, qui vous envoie, savait qui vous êtes... hé! hé!... il vous ferait rendre des comptes étranges! Ôte tes moustaches, tes favoris, ta perruque et tes fausses décorations, tes broches d'ordres étrangers. (*Il lui arrache sa perruque, ses favoris, ses décorations.*) Bonjour, drôle!.. Comment as-tu fait pour dévorer cette fortune si spirituellement acquise? Elle était colossale : où l'as-tu perdue?

SAINT-CHARLES.

Dans les malheurs.

VAUTRIN.

Je comprends... Que veux-tu maintenant?

SAINT-CHARLES.

Qui que tu sois, tape là, je te rends les armes; je n'ai pas de chance aujourd'hui : tu es le diable, ou Jacques Collin.

VAUTRIN.

Je suis et ne veux être pour toi que le baron de Vieux-Chêne. Écoute bien mon ultimatum. Je puis te faire enterrer dans une de mes caves à l'instant, à la minute : on ne te réclamera pas.

SAINT-CHARLES.

C'est vrai.

VAUTRIN.

Ce serait prudent... Veux-tu faire pour moi chez

les Montsorel ce que les Montsorel t'envoient faire ici?

SAINT-CHARLES.

Accepté! Quels avantages?

VAUTRIN.

Tout ce que tu prendras.

SAINT-CHARLES.

Des deux côtés?

VAUTRIN.

Soit! Tu remettras à celui de mes gens qui t'accompagnera tous les actes qui concernent la famille de Langeac. Tu dois les avoir encore : si M. de Frescas épouse mademoiselle de Christoval, tu ne seras pas son intendant, mais tu recevras cent mille francs. Tu as affaire à des gens difficiles; ainsi marche droit, on ne te trahira pas.

SAINT-CHARLES.

Marché conclu!

VAUTRIN.

Je ne le ratifierai qu'avec les pièces en main : jusque-là, prends garde. (*Il sonne. Tous les gens paraissent.*) Reconduisez monsieur le chevalier avec tous les égards dus à son rang : regardez-le bien. (*A Saint-Charles, lui montrant Philosophe.*) Voici l'homme qui vous accompagnera. (*A Philosophe.*) Ne le quitte pas.

SAINT-CHARLES, à part.

Si je me tire sain et sauf de leurs griffes, je ferai faire main basse sur ce nid de voleurs.

VAUTRIN.

Monsieur le chevalier, je vous suis tout acquis.

SCÈNE IX.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

LAFOURAILLE.

Monsieur Vautrin!

VAUTRIN.

Eh bien?

LAFOURAILLE.

Vous le laissez aller?

VAUTRIN.

S'il ne se croyait pas libre, que pourrions-nous savoir? Mes instructions sont données : on va lui apprendre à ne pas mettre de cordes chez les gens à pendre. Quand Philosophe me rapportera les pièces que cet homme doit lui remettre, on me les donnera partout où je serai.

LAFOURAILLE.

Mais après, le laisserez-vous en vie?

VAUTRIN.

Vous êtes toujours un peu trop vifs, mes mignons : ne savez-vous donc pas combien les morts inquiètent les vivants?... Chut! j'entends Raoul, laisse-nous.

SCÈNE X.

VAUTRIN, RAOUL DE FRESCAS.

Vautrin rentre vers la fin du monologue, Raoul qui est sur le devant de la scène ne le voit pas.

RAOUL.

Je donnerais la moitié de ma vie, dût-elle être la plus heureuse entre celle des hommes heureux, pour qu'Inès fût une grisette; mais elle sait bien que sa fortune, sa naissance, son rang, que les titres qu'elle donne à son mari ne sont rien à mes yeux; et cependant ces magnificences nous séparent. Avoir entrevu le ciel et rester sur la terre, voilà mon histoire! je suis perdu : Vautrin, ce génie à la fois infernal et bienfaisant, cet homme qui sait tout et qui semble tout pouvoir, cet homme si dur pour les autres et si bon pour moi, cet homme qui ne s'explique que par la féerie, cette providence, je puis dire maternelle, n'est pas, après tout, la providence. Oh! je connaissais l'amour; mais je ne savais pas encore ce que c'était que la vengeance, et je ne voudrais pas mourir sans m'être vengé de ces deux Montsorel!

VAUTRIN.

Il souffre! Raoul, qu'as-tu, mon enfant?

RAOUL.

Eh! je n'ai rien, laissez-moi!

VAUTRIN.

Tu me rebutes encore? Tu abuses du droit que tu as de maltraiter ton ami. A quoi pensais-tu, là?

RAOUL.

A rien.

VAUTRIN.

A rien? Ah çà, monsieur, croyez-vous que celui qui vous a enseigné ce flegme anglais, sous lequel un homme de quelque valeur doit couvrir ses émotions, ne connaisse pas le défaut de cette cuirasse d'orgueil? Dissimulez avec les autres; mais avec moi, c'est plus qu'une faute : en amitié, les fautes sont des crimes.

RAOUL.

Ne plus jouer, ne plus rentrer ivre, quitter la ménagerie de l'Opéra, devenir un homme sérieux, étudier, vouloir une position! tu appelles cela dissimuler!

VAUTRIN.

Tu n'es encore qu'un pauvre diplomate, tu seras grand quand tu m'auras trompé. Raoul, tu as commis la faute contre laquelle je t'avais mis le plus en garde. Mon enfant, qui devait prendre les femmes pour ce qu'elles sont, des êtres sans conséquence, enfin s'en servir et non les servir, est devenu un berger de M. de Florian. Mon Lovelace se heurte contre une Clarisse. Ah! les jeunes gens doivent frapper longtemps sur ces idoles avant d'en reconnaître le creux.

RAOUL.

Un sermon?

VAUTRIN.

Comment! moi qui t'ai formé la main au pistolet, qui t'ai montré à tirer l'épée, qui t'ai appris à ne pas redouter l'ouvrier le plus fort du faubourg, moi qui ai fait pour ta cervelle comme pour le corps, moi qui t'ai voulu mettre au-dessus de tous les hommes, enfin moi qui t'ai sacré roi, tu me prends pour une ganache! Allons, un peu plus de franchise?

RAOUL.

Voulez-vous savoir ce que je pensais? Mais non, ce serait accuser mon bienfaiteur.

VAUTRIN.

Ton bienfaiteur?... Tu m'insultes. T'ai-je offert mon sang, ma vie; suis-je prêt à tuer, à assassiner ton ennemi, pour recevoir de toi cet intérêt exorbitant appelé reconnaissance? Pour t'exploiter, suis-je un usurier? Il y a des hommes qui vous attachent un bienfait au cœur, comme on attache un boulet au pied des... suffit!... ces hommes-là, je les écraserais comme des chenilles sans croire commettre un homicide! Je t'ai prié de m'adopter pour ton père. Mon cœur doit être pour toi ce que le ciel est pour les anges, un espace où tout est bonheur et confiance, tu peux me dire toutes tes pensées, même les mauvaises. Parle, je comprends tout, même une lâcheté.

RAOUL.

Dieu et Satan se sont entendus pour fondre ce bronze-là!

VAUTRIN.

C'est possible.

RAOUL.

Je vais tout te dire.

VAUTRIN.

Eh bien, mon enfant, asseyons-nous.

RAOUL.

Tu as été cause de mon opprobre et de mon désespoir.

VAUTRIN.

Où? Quand? Sang d'un homme! qui t'a blessé? qui t'a manqué? Dis le lieu, nomme les gens! la colère de Vautrin passera par là!

RAOUL.

Tu ne peux rien.

VAUTRIN.

Enfant, il y a deux espèces d'hommes qui peuvent tout.

RAOUL.

Et qui sont?

VAUTRIN.

Les rois, ils sont ou doivent être au-dessus des lois... Et... tu vas te fâcher? Et les criminels, qui sont au-dessous.

RAOUL.

Et comme tu n'es pas roi?

VAUTRIN.

Eh bien! je règne en dessous.

RAOUL.

Quelle affreuse plaisanterie me fais-tu là, Vautrin?

VAUTRIN.

N'as-tu pas dit que le diable et Dieu s'étaient cotisés pour me fondre?

RAOUL.

Ah! monsieur, vous me glacez!

VAUTRIN.

Rassieds-toi. Du calme, mon enfant! Tu ne dois t'étonner de rien, sous peine d'être un homme ordinaire.

RAOUL.

Suis-je entre les mains d'un démon ou d'un ange? Tu m'instruis sans déflorer les nobles instincts que je sens en moi; tu m'éclaires sans m'éblouir; tu me donnes la force des vieillards, et tu ne m'ôtes aucune des grâces de la jeunesse; mais tu n'as pas impunément aiguisé mon esprit, étendu ma vue, éveillé ma perspicacité! Dis-moi d'où vient ta fortune? a-t-elle des sources honorables? pourquoi me défends-tu d'avouer les malheurs de mon enfance? pourquoi m'avoir imposé le nom du village où tu m'as trouvé? pourquoi m'empêcher de chercher mon père ou ma mère. Enfin, pourquoi me courber sous des mensonges? On s'intéresse à l'orphelin, mais on repousse l'imposteur! Je mène un train qui me fait

l'égal d'un fils de duc et pair, tu me donnes une grande éducation et pas d'état, tu me lances dans l'empyrée du monde, et l'on m'y crache au visage qu'il n'y a plus de Frescas. On m'y demande une famille, et tu me défends toute réponse. Je suis à la fois un grand seigneur et un paria ! je dois dévorer des affronts qui me poussent à déchirer vivants des marquis et des ducs : j'ai la rage dans l'âme, je veux avoir vingt duels, et je périrai!... Veux-tu qu'on m'insulte encore? Plus de secrets pour moi; Prométhée infernal, achève ton œuvre, ou brise-la.

VAUTRIN.

Eh! qui resterait froid devant la générosité de cette belle jeunesse? Comme son courage s'allume! Allez, tous les sentiments, au grand galop! Oh! tu es l'enfant d'une noble race!... Eh bien! Raoul, voilà ce que j'appelle des raisons.

RAOUL.

Ah !

VAUTRIN.

Tu me demandes des comptes de tutelle? Les voici !

RAOUL.

Mais en ai-je le droit? sans toi vivrais-je?

VAUTRIN.

Tais-toi. Tu n'avais rien, je t'ai fait riche. Tu ne savais rien, je t'ai donné une belle éducation. Oh! je ne suis pas encore quitte envers toi. Un père... tous les pères donnent la vie à leurs enfants, moi, je te dois le bonheur... Mais est-ce bien là le motif de ta mélancolie? n'y a-t-il pas là... dans ce coffret (*il montre un coffret*), certain portrait et certaines lettres cachées, et que nous lisons avec des... Ah !...

RAOUL.

Vous avez...

VAUTRIN.

Oui, j'ai... Tu es donc touché à fond?

RAOUL.

A fond.

VAUTRIN.

Imbécile! l'amour vit de tromperie, et l'amitié vit de confiance. — Enfin, sois heureux à ta manière.

RAOUL.

Eh! le puis-je? Je me ferai soldat, et... partout où grondera le canon, je saurai conquérir un nom glorieux, ou mourir.

VAUTRIN.

Hein !... de quoi? qu'est-ce que cet enfantillage?

RAOUL.

Tu t'es fait trop vieux pour pouvoir comprendre. Et ce n'est pas la peine de te le dire.

VAUTRIN.

Je te le dirai donc. Tu aimes Inès de Christoval, de son chef princesse d'Arjos, fille d'un duc banni par le roi Ferdinand, une Andalouse qui t'aime et qui me plaît, non comme femme, mais comme un adorable coffre-fort qui a les plus beaux yeux du monde, une dot bien tournée, la plus délicieuse caisse, svelte, élégante comme une corvette noire à voiles blanches, apportant les galions d'Amérique si impatiemment attendus et versant toutes les joies de la vie, absolument comme la Fortune peinte au-dessus des bureaux de loterie : je t'approuve, tu as tort de l'aimer. L'amour te fera faire mille sottises; mais je suis là.

RAOUL.

Ne me la flétris pas de tes horribles sarcasmes.

VAUTRIN.

Allons, on mettra une sourdine à son esprit, et un crêpe à son chapeau.

RAOUL.

Oui. Car il est impossible à l'enfant jeté dans le ménage d'un pêcheur d'Alghéro de devenir prince d'Arjos; et perdre Inès, c'est mourir de douleur.

VAUTRIN.

Cinq cent mille livres de rente, le titre de prince, des grandesses et des économies, mon vieux, il ne faut pas voir cela trop en noir.

RAOUL.

Si tu m'aimes, pourquoi des plaisanteries quand je suis au désespoir?

VAUTRIN.

Et d'où vient donc ton désespoir?

RAOUL.

Ce qui me désespère? Le duc et le marquis m'ont tout à l'heure insulté chez eux, devant elle, et j'ai vu s'éteindre toutes mes espérances... On m'a fermé la porte de l'hôtel de Christoval. J'ignore encore pourquoi la duchesse de Montsorel m'a fait venir ce matin : depuis deux jours elle me témoigne un intérêt que je ne puis m'expliquer.

VAUTRIN.

Et qu'allais-tu donc faire chez ton rival?

RAOUL.

Mais tu sais donc tout?

VAUTRIN.

Et bien d'autres choses! Enfin, tu veux Inès de Christoval? tu peux te passer cette fantaisie.

RAOUL.

Si tu te jouais de moi?

VAUTRIN.

Raoul, on t'a fermé la porte de l'hôtel de Christoval... tu seras demain le prétendu de la princesse d'Arjos, et les Montsorel seront renvoyés, tout Montsorel qu'ils sont.

RAOUL.

Ma douleur vous rend fou!

VAUTRIN.

Qui t'a jamais autorisé à douter de ma parole? qui t'a donné un cheval arabe, pour faire enrager tous les dandys exotiques ou indigènes du bois de Boulogne? qui paye tes dettes de jeu? qui veille à tes plaisirs? qui t'a donné des bottes, à toi qui n'avais pas de souliers?

RAOUL.

Toi, mon ami, mon père, ma famille!

VAUTRIN.

Bien, bien, merci! Oh! comme tu me récompenses de tous mes sacrifices! Mais, hélas! une fois riche, une fois grand d'Espagne, une fois que tu feras partie de ce monde, tu m'oublieras! En changeant d'air on change d'idées! Tu me mépriseras, et... tu auras raison.

RAOUL.

Est-ce un génie sorti des Mille et une Nuits? Je me demande si j'existe. Mais, mon ami, mon protecteur, il me faut une famille.

VAUTRIN.

Eh! on te la fabrique, en ce moment, ta famille! Le Louvre ne contiendrait pas les portraits de tes aïeux, ils encombrent les quais.

RAOUL.

Tu rallumes toutes mes espérances.

VAUTRIN.

Tu veux Inès?

RAOUL.

Par tous les moyens possibles.

VAUTRIN.

Tu ne recules devant rien? la magie et l'enfer ne t'effrayent pas.

RAOUL.

Va pour l'enfer, s'il me donne le paradis.

VAUTRIN.

L'enfer! c'est le monde des bagnes et des forçats décorés par la justice et par la gendarmerie de marques et de menottes, conduits où ils vont par la misère, et qui ne peuvent jamais en sortir. Le paradis, c'est un bel hôtel, de riches voitures, des femmes délicieuses, des honneurs. Dans ce monde, il y a deux mondes; je te jette dans le plus beau, je reste dans le plus laid; et si tu ne m'oublies pas, je te tiens quitte.

RAOUL.

Vous me donnez le frisson, et vous venez de faire passer devant moi le délire.

VAUTRIN, lui frappant sur l'épaule.

Tu es un enfant!... (*A part.*) Ne lui en ai-je pas trop dit?

Il sonne.

RAOUL, à part.

Par moments, ma nature se révolte contre tous ses bienfaits! Quand il met la main sur mon épaule, j'ai la sensation d'un fer chaud, et cependant il ne m'a jamais fait que du bien. Il me cache les moyens, et les résultats sont tous pour moi.

VAUTRIN.

Que dis-tu là?

RAOUL.

Je dis que je n'accepte rien, si mon honneur...

VAUTRIN.

On en aura soin, de ton honneur! N'est-ce pas moi qui l'ai développé? A-t-il jamais été compromis?

RAOUL.

Tu m'expliqueras...

VAUTRIN.

Rien.

RAOUL.

Rien?

VAUTRIN.

N'as-tu pas dit, par tous les moyens possibles? Inès une fois à toi, qu'importe ce que j'aurai fait ou ce que je suis? Tu emmèneras Inès, tu voyageras. La famille de Christoval protégera le prince d'Arjos. (*A Lafouraille.*) Frappez des bouteilles de vin de Champagne, votre maître se marie, il va dire adieu à la vie de garçon, ses amis sont invités, allez chercher ses maîtresses, s'il lui en reste! Il y a noce pour tout le monde. Branle-bas général, et la grande tenue.

RAOUL.

Son intrépidité m'épouvante; mais il a toujours raison.

VAUTRIN.

A table!

TOUS.

A table!

VAUTRIN.

N'aie pas le bonheur triste, viens rire une dernière fois dans toute ta liberté; je te ferai servir des vins d'Espagne, c'est gentil.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est à l'hôtel de Christoval.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

INÈS.

Si la naissance de monsieur de Frescas est obscure, je saurai, ma mère, renoncer à lui; mais, de votre côté, soyez assez bonne pour ne plus insister sur mon mariage avec le marquis de Montsorel.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Si je repousse cette alliance insensée, je ne souffrirai pas non plus que vous soyez sacrifiée à l'ambition d'une famille.

INÈS.

Insensée! qui le sait? Vous le croyez un aventurier, je le crois gentilhomme, et nous n'avons aucune preuve à nous opposer.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Les preuves ne se feront pas attendre. Les Montsorel sont trop intéressés à dévoiler sa honte.

INÈS.

Et lui m'aime trop pour tarder à vous prouver qu'il est digne de nous. Sa conduite, hier, n'a-t-elle pas été d'une noblesse parfaite?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais, chère folle, ton bonheur n'est-il pas le mien? Que Raoul satisfasse le monde, et je suis prête à lutter pour vous contre les Montsorel à la cour d'Espagne.

INÈS.

Ah! ma mère, vous l'aimez donc aussi?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ne l'as-tu pas choisi?

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN VALET, puis VAUTRIN.

Le valet apporte à la duchesse une carte enveloppée et cachetée.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, à sa fille.

Le général Crustamente, envoyé secret de Sa Majesté don Augustin Ier, empereur du Mexique... Qu'est-ce que cela veut dire?

INÈS.

Du Mexique! il nous apporte sans doute des nouvelles de mon père!

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, au valet.

Faites entrer.

VAUTRIN.

Est-ce bien à madame la duchesse de Christoval que j'ai l'honneur de parler?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Oui, monsieur.

VAUTRIN.

Et mademoiselle?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ma fille, monsieur.

VAUTRIN.

Mademoiselle est la señora Inès, de son chef princesse d'Arjos. En vous voyant, l'idolâtrie de monsieur de Christoval pour sa fille se comprend parfaitement. Mesdames, avant tout, je demande une discrétion absolue : ma mission est déjà difficile, et si l'on soupçonnait qu'il pût exister des relations entre vous et moi, nous serions tous compromis.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je vous promets le secret et sur votre nom et sur votre visite.

INÈS.

Général, il s'agit de mon père, vous me permettrez de rester.

VAUTRIN.

Vous êtes nobles et Espagnoles, je compte sur votre parole.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je vais recommander à mes gens de se taire.

VAUTRIN.

Pas un mot! Réclamer leur silence, c'est souvent provoquer leur indiscrétion. Je réponds des miens. J'avais pris l'engagement de vous donner à mon arrivée des nouvelles de monsieur de Christoval, et voici ma première visite.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Parlez-nous promptement de mon mari, général? Où se trouve-t-il?

VAUTRIN.

Le Mexique, madame, est devenu ce qu'il devait être tôt ou tard, un État indépendant de l'Espagne. Au moment où je parle, il n'y a plus un seul Espagnol, il ne s'y trouve plus que des Mexicains.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

En un moment?

VAUTRIN.

Tout se fait en un moment pour qui ne voit pas les causes. Que voulez-vous? Le Mexique éprouvait le besoin de son indépendance, il s'est donné un empereur! Cela peut surprendre encore, rien cependant de plus naturel : partout les principes peuvent attendre, partout les hommes sont pressés.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Qu'est-il donc arrivé à monsieur de Christoval?

VAUTRIN.

Rassurez-vous, madame, il n'est pas empereur. Monsieur le duc a failli, par une résistance désespérée, maintenir le royaume sous l'obéissance de Ferdinand VII.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais, monsieur, mon mari n'est pas militaire.

VAUTRIN.

Non, sans doute; mais c'est un habile courtisan, et c'était bien joué. En cas de succès, il rentrait en grâce. Ferdinand ne pouvait se dispenser de le nommer vice-roi.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Dans quel siècle étrange vivons-nous?

VAUTRIN.

Les révolutions s'y succèdent et ne se ressemblent pas. Partout on imite la France. Mais, je vous en supplie, ne parlons pas politique, c'est un terrain brûlant.

INÈS.

Mon père, général, avait-il reçu nos lettres?

VAUTRIN.

Dans une pareille bagarre, les lettres peuvent bien se perdre, quand les couronnes ne se retrouvent pas.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Et qu'est devenu monsieur de Christoval?

VAUTRIN.

Le vieil Amoagos, qui là-bas exerce une énorme influence, a sauvé votre mari, au moment où j'allais le faire fusiller...

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL et SA FILLE.

Ah!

VAUTRIN.

C'est ainsi que nous nous sommes connus.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Vous, général!

INÈS.

Mon père, monsieur!

VAUTRIN.

Eh! mesdames, j'étais ou pendu par lui comme un rebelle, ou l'un des héros d'une nation délivrée, et me voici! En arrivant à l'improviste à la tête des ouvriers de ses mines, Amoagos décidait la question. Le salut de son ami le duc de Christoval a été le prix de son concours. Entre nous, l'empereur Iturbide, mon maître, n'est qu'un nom : l'avenir du Mexique est tout entier dans le parti du vieil Amoagos.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Quel est donc, monsieur, cet Amoagos, qui, selon vous, est l'arbitre des destinées du Mexique?

VAUTRIN.

Vous ne le connaissez pas ici? Vraiment non? Je ne sais pas ce qui pourra souder l'ancien monde au nouveau! Oh! ce sera la vapeur. Exploitez donc des mines d'or! Soyez donc Inigo Juan Varaco don Cardaval de los Amoagos, las Frescas y Peral... mais dans la kyrielle de nos noms espagnols, vous le savez, nous n'en disons jamais qu'un. Je m'appelle simplement Crustamente. Enfin, soyez le futur président de la république Mexicaine, et la France vous ignore! Mesdames, le vieil Amoagos a reçu là-bas monsieur de Christoval comme un vieux gentilhomme d'Aragon qu'il est devait accueillir un grand d'Espagne banni pour avoir été séduit par le beau nom de Napoléon.

INÈS.

N'avez-vous pas dit Frescas dans les noms?

VAUTRIN.

Oui, Frescas est le nom de la seconde mine; mais vous allez connaître toutes les obligations de monsieur le duc envers son hôte par les lettres que je vous apporte. Elles sont dans mon portefeuille. J'ai besoin de mon portefeuille. (*A part.*) Elles ont assez bien mordu à mon vieil Amoagos. (*Haut.*) Permettez moi de demander un de mes gens? (*La duchesse fait signe à Inès de sonner. A la duchesse.*) Accordez moi, madame, un moment d'entretien. (*A un valet.*) Dites à mon nègre; mais non, il ne comprend que son affreux patois, faites-lui signe de venir.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Vous, mon enfant, vous me laisserez seule un moment.

Lafouraille paraît.

VAUTRIN, à Lafouraille.

Jigi roro flouri.

LAFOURAILLE.

Joro.

INÈS, à Vautrin.

La confiance de mon père suffirait à vous mériter un bon accueil; mais, général, votre empressement à dissiper nos inquiétudes vous vaut ma reconnaissance.

VAUTRIN.

De la re.. connais... sance! Ah! señora, si nous comptions, après avoir eu le bonheur de vous voir, je me croirais le débiteur de votre illustre père.

LAFOURAILLE.

Io.

VAUTRIN.

Caracas, y mouli joro, fistas, ip souri.

LAFOURAILLE.

Souri joro.

VAUTRIN, aux dames.

Mesdames, voici vos lettres. (*A part à Lafouraille.*) Circule de l'antichambre à la cour, bouche close, l'oreille ouverte, les mains au repos, l'œil au guet, et du nez.

LAFOURAILLE.

Ia, mein Herr. (*Bas.*) Voici les papiers de Langeac.

VAUTRIN, en colère.

Souri Joro, fistas.

LAFOURAILLE.

Joro.

VAUTRIN.

Je ne suis pas pour l'émancipation des nègres : quand il n'y en aura plus, nous serons forcés d'en faire avec les blancs.

INÈS, à sa mère.

Permettez-moi, ma mère, d'aller lire la lettre de mon père. (*A Vautrin.*) Général...

Elle salue.

VAUTRIN.

Elle est charmante. Puisse-t-elle être heureuse!

Inès sort, sa mère la conduit en faisant quelques pas.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, VAUTRIN.

VAUTRIN, à part.

Si le Mexique se voyait représenter comme ça, il serait capable de me condamner aux ambassades à perpétuité. (*Haut.*) Oh! excusez-moi, madame, j'ai tant de sujets de réflexion!

LA DUCHESSE.

Si les préoccupations sont permises, n'est-ce pas à vous autres diplomates?

VAUTRIN.

Aux diplomates par état, oui. Mais je compte rester militaire et franc. Je veux réussir par la franchise. Nous voilà seuls, causons, car j'ai plus d'une mission délicate.

LA DUCHESSE.

Auriez-vous des nouvelles que ma fille ne devait pas entendre?

VAUTRIN.

Peut-être. Allons droit au fait : la señora est jeune et belle, elle est riche et noble; elle doit avoir quatre fois plus de prétendants que toute autre. On se dispute sa main. Eh bien! son père me charge de savoir si elle a plus particulièrement remarqué quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Avec un homme franc, général, je serai franche. L'étrangeté de votre demande ne me permet pas d'y répondre.

VAUTRIN.

Ah! prenez garde! Pour ne jamais nous tromper, nous autres diplomates, nous interprétons toujours le silence en mauvaise part.

LA DUCHESSE.

Monsieur, vous oubliez qu'il s'agit d'Inès de Christoval.

VAUTRIN.

Elle n'aime personne. Eh bien! elle pourra donc obéir aux vœux de son père.

LA DUCHESSE.

Comment, monsieur de Christoval aurait disposé de sa fille?

VAUTRIN.

Vous le voyez, votre inquiétude vous trahit. Elle a donc fait un choix! Eh bien! maintenant je tremble autant de vous interroger, que vous de répondre. Ah! si le jeune homme aimé par votre fille était un étranger, riche en apparence, en apparence sans famille, et qu'il cachât son pays...

LA DUCHESSE.

Ce nom de Frescas, dit par vous, est celui que prend un jeune homme qui recherche Inès.

VAUTRIN.

Se nommerait-il aussi Raoul?

LA DUCHESSE.

Oui, Raoul de Frescas.

VAUTRIN.

Un jeune homme fin, spirituel, élégant, vingt-trois ans?

LA DUCHESSE.

Doué de ces manières qui ne s'acquièrent pas.

VAUTRIN.

Romanesque au point d'avoir eu l'ambition d'être aimé pour lui-même, en dépit d'une immense fortune; il a voulu la passion dans le mariage, une folie! Le jeune Amoagos, car c'est lui, madame!....

LA DUCHESSE.

Mais ce nom de Raoul n'est pas...

VAUTRIN.

Mexicain, vous avez raison. Il lui a été donné par sa mère, une Française, une émigrée, une demoiselle de Granville, venue de Saint-Domingue. L'imprudent est-il aimé?

LA DUCHESSE.

Préféré à tous!

VAUTRIN.

Mais ouvrez cette lettre, lisez-la, madame! Et vous verrez que j'ai pleins pouvoirs des seigneurs Amoagos et Christoval pour conclure ce mariage.

LA DUCHESSE.

Oh! laissez-moi, monsieur, rappeler Inès.

Elle sort.

SCÈNE IV.

VAUTRIN, seul.

Le majordome est à moi, les véritables lettres, s'il en vient, me seront remises. Raoul est trop fier pour revenir ici; d'ailleurs, il m'a promis d'attendre. Me voilà maître du terrain. Raoul, une fois prince, ne manquera pas d'aïeux : le Mexique et moi nous sommes là.

SCÈNE V.

VAUTRIN, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

LA DUCHESSE, à sa fille.

Mon enfant, vous avez des remercîments à faire au général.

Elle lit sa lettre pendant une partie de la scène.

INÈS.

Des remercîments, monsieur? Et mon père me dit que dans le nombre de vos missions vous avez celle de me marier avec un seigneur Amoagos, sans tenir compte de mes inclinations.

VAUTRIN.

Rassurez-vous, il se nomme ici Raoul de Frescas.

INÈS.

Raoul de Frescas, lui! Mais, alors, pourquoi son silence obstiné?

VAUTRIN.

Faut-il que le vieux soldat vous explique le cœur du jeune homme? Il voulait chez vous de l'amour, et non de l'obéissance, il voulait...

INÈS.

Ah! général, je le punirai de sa modestie et de sa défiance. Hier, il aimait mieux dévorer une offense que de révéler le nom de son père.

VAUTRIN.

Mais, mademoiselle, il ignore encore si le nom de son père est celui d'un coupable de haute trahison ou celui d'un libérateur de l'Amérique.

INÈS.

Ah! ma mère, entendez-vous?

VAUTRIN, à part.

Comme elle l'aime! Pauvre fille, ça ne demande qu'à être abusé!

LA DUCHESSE.

La lettre de mon mari vous donne, en effet, général, de pleins pouvoirs.

VAUTRIN.

J'ai les actes authentiques et tous les papiers de famille...

UN VALET, entrant.

Madame la duchesse veut-elle recevoir monsieur de Frescas?

VAUTRIN.

Raoul ici!

LA DUCHESSE, au valet.

Faites entrer.

VAUTRIN.

Bon! le malade vient tuer le médecin.

LA DUCHESSE.

Inès, vous pouvez recevoir seule monsieur de Frescas, il est agréé par votre père.

Inès baise la main de sa mère.

SCÈNE VI.

Les mêmes, RAOUL.

Raoul salue les deux dames, Vautrin va à lui.

VAUTRIN, à Raoul.

Don Raoul de Cardaval.

RAOUL.

Vautrin!...

VAUTRIN.

Non, le général Crustamente.

RAOUL.

Crustamente!

VAUTRIN.

Bien. Envoyé du Mexique. Retiens bien le nom de ton père : Amoagos, un seigneur d'Aragon, un ami du duc de Christoval. Ta mère est morte; j'apporte les titres, les papiers de famille authentiques, reconnus. Inès est à toi.

RAOUL.

Et vous voulez que je consente à de pareilles infamies? jamais!

VAUTRIN, aux deux femmes.

Il est stupéfait de ce que je lui apprends, il ne s'attendait pas à un si prompt dénoûment.

RAOUL.

Si la vérité me tue, tes mensonges me déshonorent, j'aime mieux mourir.

VAUTRIN.

Tu voulais Inès par tous les moyens possibles, et tu recules devant un innocent stratagème?

RAOUL, exaspéré.

Mesdames!...

VAUTRIN.

La joie le transporte!... (*A Raoul.*) Parler, c'est perdre Inès et me livrer à la justice! tu le peux : ma vie est à toi.

RAOUL.

O Vautrin! dans quel abîme m'as-tu plongé?

VAUTRIN.

Je t'ai fait prince, n'oublie pas que tu es au comble du bonheur. (*A part.*) Il ira.

SCÈNE VII.

INÈS, près de la porte, où elle a quitté sa mère; RAOUL, de l'autre côté du théâtre.

RAOUL, à part.

L'honneur veut que je parle, la reconnaissance veut que je me taise; eh bien! j'accepte mon rôle d'homme heureux : jusqu'à ce qu'il ne soit plus en péril; mais j'écrirai ce soir, et Inès saura qui je suis. Vautrin, un pareil sacrifice m'acquitte bien envers toi : nos liens sont rompus. J'irai chercher je ne sais où la mort du soldat.

INÈS, s'approchant après avoir examiné attentivement Raoul.

Mon père et le vôtre sont amis, ils consentent à notre mariage, nous nous aimons comme s'ils s'y opposaient, et vous voilà rêveur..., presque triste!

RAOUL.

Vous avez votre raison, et moi, je n'ai plus mienne. Au moment où vous ne voyez plus d'obstacles, il peut en surgir d'insurmontables.

INÈS.

Raoul, quelles inquiétudes jetez-vous dans notre bonheur?

RAOUL.

Notre bonheur! (*A part.*) Il m'est impossible de feindre. (*Haut.*) Au nom de notre amour, je vous demande de croire en ma loyauté.

INÈS.

Ma confiance en vous n'était-elle pas infinie? Et le général a tout justifié, jusqu'à votre silence chez les Montsorel. Aussi vous pardonné-je les petits chagrins que vous étiez obligé de me causer.

RAOUL, à part.

Ah! Vautrin, je me livre à toi! (*Haut.*) Inès, vous ne savez pas quelle est la puissance de vos paroles : elles m'ont donné la force de supporter le ravissement que vous me causez... Eh bien, oui, soyons heureux!

Entre un valet.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LE MARQUIS DE MONTSOREL.

LE VALET, annonçant.

Monsieur le marquis de Montsorel!

RAOUL, à part.

Ah! ce nom me rappelle à moi-même. (*A Inès.*)

Quoi qu'il arrive, Inès, attendez pour juger ma conduite l'heure où je vous la soumettrai moi-même, et pensez que j'obéis en ce moment à une invincible fatalité.

INÈS.

Raoul, je ne vous comprends plus, mais je me fie toujours à vous.

LE MARQUIS, à part.

Encore ce petit monsieur! (*Il salue Inès.*) Je vous croyais avec votre mère, mademoiselle, et j'étais loin de penser que ma visite pût être importune. Faites-moi la grâce de m'excuser.

INÈS.

Restez, je vous prie, car il n'y a plus d'étranger ici, monsieur Raoul est agréé par ma famille.

LE MARQUIS.

Monsieur Raoul de Frescas veut-il alors agréer mes compliments?

RAOUL.

Vos compliments? je les accepte (*il lui tend la main et le marquis la lui serre*) d'aussi bon cœur que vous me les offrez.

LE MARQUIS.

Nous nous entendons.

INÈS, à Raoul.

Faites en sorte qu'il parte, et restez. (*Au marquis.*) Ma mère a besoin de moi pour quelques instants, j'espère vous la ramener.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, RAOUL; puis VAUTRIN.

LE MARQUIS.

Acceptez-vous une rencontre à mort et sans témoins?

RAOUL.

Sans témoins, monsieur?

LE MARQUIS.

Ne savez-vous pas qu'un de nous est de trop en ce monde?

RAOUL.

Votre famille est puissante : en cas de succès, votre proposition m'expose à sa vengeance, permettez moi de ne pas échanger l'hôtel de Christoval contre une prison. (*Vautrin paraît.*) A mort, soit! mais avec des témoins.

LE MARQUIS.

Les vôtres n'arrêteront point le combat?

RAOUL.

Nous avons chacun une garantie dans notre haine.

VAUTRIN, à part.

Ah çà, mais nous trébucherons donc toujours dans le succès! A mort? cet enfant joue sa vie comme si elle lui appartenait.

LE MARQUIS.

Eh bien, monsieur, demain à huit heures, sur la terrasse de Saint-Germain, nous irons dans la forêt.

VAUTRIN.

Vous n'irez pas. (*A Raoul.*) Un duel! la partie est-elle égale? Monsieur est-il comme vous le fils unique d'une grande maison? Votre père, don Inigo Juan Varaco de los Amoagos de Cardaval, las Frescas y Peral, vous le permettrait-il, don Raoul?

LE MARQUIS.

Je consentais à me battre avec un inconnu, mais la grande maison de monsieur ne gâte rien à l'affaire.

RAOUL, au marquis.

Il me semble que maintenant, monsieur, nous pouvons nous traiter avec courtoisie et en gens qui s'estiment assez l'un l'autre pour se haïr et se tuer.

LE MARQUIS, regardant Vautrin.

Peut-on savoir le nom de votre mentor?

VAUTRIN.

A qui aurais-je l'honneur de répondre?

LE MARQUIS.

Au marquis de Montsorel, monsieur.

VAUTRIN, le toisant.

J'ai le droit de me taire, mais je vous dirai mon nom, une seule fois, bientôt, et vous ne le répéterez pas. Je serai le témoin de monsieur de Frescas. (*A part.*) Et Buteux sera l'autre.

SCÈNE X.

RAOUL, VAUTRIN, LE MARQUIS, LA DUCHESSE DE MONTSOREL; puis LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

UN VALET, annonçant.

Madame la duchesse de Montsorel.

VAUTRIN, à Raoul.

Pas d'enfantillage! de l'aplomb et au pas! je suis devant l'ennemi.

LE MARQUIS.

Ah! ma mère, venez vous assister à ma défaite? Tout est conclu. La famille de Christoval se jouait de nous. Monsieur (*il montre Vautrin*) apporte les pouvoirs des deux pères.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Raoul a une famille? (*Mme de Christoval et sa fille entrent et saluent la duchesse. A Mme de Christoval.*) Madame, mon fils vient de m'apprendre l'événement inattendu qui renverse toutes nos espérances.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

L'intérêt que vous paraissiez témoigner à monsieur de Frescas s'est donc affaibli depuis hier?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, examinant Vautrin.

Et c'est grâce à monsieur que tous les doutes ont été levés. Qui est-il?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Le représentant du père de monsieur de Frescas, don Amorgos, et de monsieur de Christoval. Il nous a donné les nouvelles que nous attendions et nous a remis enfin les lettres de mon mari.

VAUTRIN, à part.

Ah çà! vais-je poser longtemps comme ça?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Vautrin.

Monsieur connaît sans doute depuis longtemps la famille de monsieur de Frescas?

VAUTRIN.

Elle est très restreinte : un père, un oncle... (*A Raoul.*) Vous n'avez même pas la douloureuse consolation de vous rappeler votre mère. (*A la duchesse.*) Elle est morte au Mexique peu de temps après son mariage.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Monsieur est né au Mexique?

VAUTRIN.

En plein Mexique.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Mme de Christoval.

Ma chère, on nous trompe. (*A Raoul.*) Monsieur, vous n'êtes pas venu du Mexique, votre mère n'est pas morte, et vous avez été dès votre enfance abandonné, n'est-ce pas?

RAOUL.

Ma mère vivrait!...

VAUTRIN.

Pardon, madame, j'arrive, moi, et si vous souhaitez apprendre des secrets, je me fais fort de vous en révéler qui vous dispenseront d'interroger monsieur. (*A Raoul.*) Pas un mot.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

C'est lui! Et cet homme en fait l'enjeu de quelque sinistre partie... (*Elle va au marquis.*) Mon fils...

LE MARQUIS.

Vous les avez troublés, ma mère, et nous avons sur cet homme (*il montre Vautrin*) la même pensée mais une femme a seule le droit de dire tout ce qui pourra faire découvrir cette horrible imposture.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Horrible! oui. Mais laissez nous.

LE MARQUIS.

Mesdames, malgré tout ce qui s'élève contre moi, ne m'en veuillez pas si j'espère encore. (*A Vautrin.*) Entre la coupe et les lèvres il y a souvent...

VAUTRIN.

La mort!

Le marquis et Raoul se saluent, et le marquis sort.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Mme de Christoval.

Chère duchesse, je vous en supplie, renvoyez Inès, nous ne saurions nous expliquer en sa présence.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, à sa fille, en lui faisant signe de sortir.

Je vous rejoins dans un moment.

RAOUL, à Inès, en lui baisant la main.

C'est peut-être un éternel adieu!

Inès sort.

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, RAOUL, VAUTRIN.

VAUTRIN, à la duchesse de Christoval.

Ne soupçonnez-vous donc pas quel intérêt amène ici madame?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Depuis hier, je n'ose me l'avouer.

VAUTRIN.

Moi, j'ai deviné cet amour à l'instant.

RAOUL, à Vautrin.

J'étouffe dans cette atmosphère de mensonge.

VAUTRIN, à Raoul.

Un seul moment encore.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Madame, je sais tout ce que ma conduite a d'étrange en ce moment, et je n'essayerai pas de la justifier. Il est des devoirs sacrés, devant lesquels s'abaissent toutes les convenances et même les lois du monde. Quel est le caractère, quels sont donc les pouvoirs de monsieur?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, à qui Vautrin a fait un signe.

Il m'est interdit de vous répondre.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Eh bien, je vous le dirai : monsieur est ou le complice ou la dupe d'une imposture dont nous sommes les victimes. En dépit des lettres, en dépit des actes qu'il vous apporte, tout ce qui donne à Raoul un nom et une famille est faux.

RAOUL.

Madame, en vérité, je ne sais de quel droit vous vous jetez ainsi dans ma vie?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Madame, vous avez sagement agi en renvoyant ma fille et le marquis.

VAUTRIN, à Raoul.

De quel droit? (*A Mme de Montsorel.*) Mais vous ne devez pas l'avouer, et nous le devinons. Je conçois trop bien, madame, la douleur que vous cause ce mariage, pour m'offenser de vos soupçons sur mon caractère, et de vous voir contredire des actes authentiques, que madame de Christoval et moi nous sommes tenus de produire. (*A part.*) Je vais l'asphyxier. (*Il la prend à part.*) Avant d'être Mexicain, j'étais Espagnol, je sais la cause de votre haine contre Albert; et, quant à l'intérêt qui vous amène ici, nous en causerons bientôt chez votre directeur.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Vous sauriez...?

VAUTRIN.

Tout. (*A part.*) Il y a quelque chose. (*Haut.*) Al-[illegible]ir les actes.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

[illegible] bien, ma chère?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Allons retrouver Inès. Et, je vous en conjure, examinons bien les pièces, c'est la prière d'une mère au désespoir.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Une mère au désespoir!...

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, regardant Raoul et Vautrin.

Comment cet homme a-t-il mon secret et tient-il mon fils?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Venez, madame!

SCÈNE XII.

RAOUL, VAUTRIN, LAFOURAILLE.

VAUTRIN.

J'ai cru que notre étoile pâlissait, mais elle brille.

RAOUL.

Suis-je assez humilié? Je n'avais au monde que mon honneur, je te l'ai livré. Ta puissance est infernale, je le vois. Mais à compter de cette heure, je m'y soustrais, tu n'es plus en danger. Adieu.

LAFOURAILLE, qui est entré pendant que Raoul parlait.

Personne! bon, il était temps! Ah! monsieur! Philosophe est en bas, tout est perdu! L'hôtel est envahi par la police.

VAUTRIN.

Un autre se lasserait! Voyons? Personne n'est pris?

LAFOURAILLE.

Oh! nous avons de l'usage.

VAUTRIN.

Philosophe est en bas, mais en quoi?

LAFOURAILLE.

En chasseur.

VAUTRIN.

Bien, il montera derrière la voiture. Je vous donnerai mes ordres pour coffrer le prince d'Arjos, qui croit se battre demain.

RAOUL.

Vous êtes menacé, je le vois; je ne vous quitte plus, et veux savoir...

VAUTRIN.

Rien. Ne te mêle pas de ton salut. Je réponds de toi, malgré toi.

RAOUL.

Oh! je connais mon lendemain.

VAUTRIN.

Et moi aussi.

LAFOURAILLE.

Ça chauffe!

VAUTRIN.

Ça brûle.

LAFOURAILLE.

Pas d'attendrissement, il ne faut pas flâner, ils sont à notre pistè et vont à cheval.

VAUTRIN.

Et nous donc! (*Il prend Lafouraille à part.*) Si le gouvernement nous fait l'honneur de loger ses gendarmes chez nous, notre devoir est de ne pas les troubler. On est libre de se disperser; mais qu'on soit à minuit chez la mère Giroflée au grand complet. Soyez à jeun, car je ne veux pas avoir de Waterloo, et voilà les Prussiens. Roulons! (*A Raoul.*) Viens!

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe à l'hôtel de Montsorel, dans un salon du rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, seul.

Il a fait ce soir la maudite marque blanche à la petite porte du jardin. Ça ne peut pas aller longtemps comme ça. le diable sait seul ce qu'il veut faire. J'aime mieux le voir ici que dans les appartements, du moins le jardin est là; et, en cas d'alerte, on peut se promener.

SCÈNE II.

JOSEPH, LAFOURAILLE, BUTEUX; puis VAUTRIN. On entend pendant un instant faire prrrrrr.

JOSEPH.

Allons, bon! v'là notre ranz des vaches; ça me fait toujours trembler. (*Lafouraille entre.*) Qui êtes-vous? (*Lafouraille fait un signe.*) Un nouveau?

LAFOURAILLE.

Un vieux.

JOSEPH.

Il est là?

LAFOURAILLE.

Est-ce qu'il attendrait? Il va venir.

Buteux se montre.

JOSEPH.

Comment, vous serez trois!

LAFOURAILLE, montrant Joseph.

Nous serons quatre.

JOSEPH.

Que venez-vous donc faire à cette heure? Voulez-vous tout prendre ici?

LAFOURAILLE.

Il nous croit des voleurs!

BUTEUX.

Ça se trouve quelquefois, quand on est malheureux; mais ça ne se dit pas.

LAFOURAILLE.

On fait comme les autres, on s'enrichit, voilà tout!

JOSEPH.

Mais monsieur le duc va...

LAFOURAILLE.

Ton duc ne peut pas rentrer avant deux heures, et ce temps nous suffit; ainsi ne viens pas entrelarder d'inquiétudes le plat de notre métier que nous avons à servir...

BUTEUX.

Et chaud.

VAUTRIN, entrant, éteint brusquement la chandelle et tire sa lanterne sourde.

De la lumière ici! Vous vous croyez donc encore dans la vie bourgeoise? Que ce niais ait oublié les premiers éléments, cela se conçoit; mais vous autres! (*A Buteux en lui montrant Joseph.*) Mets-lui du coton dans les oreilles, allez causer là-bas. (*A Lafouraille.*) Et le petit?

LAFOURAILLE.

Gardé à vue!

VAUTRIN.

Dans quel endroit?

LAFOURAILLE.

Dans l'autre pigeonnier de la femme Giroflée, ici près, derrière les Invalides.

VAUTRIN.

Et qu'il ne s'en échappe pas comme cette anguille de Saint-Charles, cet enragé, qui vient de démolir notre établissement... car je... je ne fais pas de menaces...!

LAFOURAILLE.

Pour le petit, je vous engage ma tête! Philosophe lui a mis des cothurnes aux mains, et des manchettes aux pieds, il ne le remettra qu'à moi. Quant à l'autre, que voulez-vous? la pauvre Giroflée est bien faible contre les liqueurs fortes... Blondet l'a deviné.

VAUTRIN.

Qu'a dit Raoul?

LAFOURAILLE.

Des horreurs! il se croit déshonoré. Heureusement, Philosophe n'adore pas les métaphores.

VAUTRIN.

Conçois-tu que cet enfant veuille se battre à mort? Un jeune homme a peur, il a le courage de ne pas le laisser voir, et la sottise de se laisser tuer. J'espère qu'on l'a empêché d'écrire?

LAFOURAILLE, à part.

Aïe! aïe! (*Haut.*) Il ne faut rien vous cacher : avant d'être serré, le prince avait envoyé la petite Nini porter une lettre à l'hôtel de Christoval.

VAUTRIN.

A Inès?

LAFOURAILLE.

A Inès.

VAUTRIN.

Ah! puff! des phrases!

LAFOURAILLE.

Ah! puff!... des bêtises.

VAUTRIN, à Joseph.

Eh! là-bas! l'honnête homme!

BUTEUX, amenant Joseph à Vautrin.

Donnez donc à monsieur des raisons, il en demande.

JOSEPH.

Il me semble que ce n'est pas trop exiger que de demander ce que je risque, et ce qui me reviendra.

VAUTRIN.

Le temps est court, la parole est longue, employons l'un et dispensons-nous de l'autre. Il y a deux existences en péril, celle d'un homme qui m'intéresse, et celle d'un mousquetaire que je juge inutile : nous venons le supprimer.

JOSEPH.

Comment! monsieur le marquis? — Je n'en suis plus.

LAFOURAILLE.

Ton consentement n'est pas à toi.

BUTEUX.

Nous l'avons pris. Vois-tu, mon ami, quand le vin est tiré...

JOSEPH.

S'il est mauvais, il ne faut pas le boire.

VAUTRIN.

Ah! tu refuses de trinquer avec moi? Qui réfléchit calcule, et qui calcule trahit.

JOSEPH.

Vos calculs sont à faire perdre la tête.

VAUTRIN.

Assez, tu m'ennuies! Ton maître doit se battre demain. Dans ce duel, l'un des deux adversaires doit rester sur le terrain; figure-toi que le duel a eu lieu, et que ton maître n'a pas eu de chance.

BUTEUX.

Comme c'est juste.

LAFOURAILLE.

Et profond! Monsieur remplace le Destin.

JOSEPH.

Joli état!

BUTEUX.

Et pas de patente à payer.

VAUTRIN, à Joseph.

Tu vas les cacher.

JOSEPH.

Où?

VAUTRIN.

Je te dis de les cacher. Quand tout dormira dans l'hôtel, excepté nous, fais-les monter chez le mousquetaire. (*A Buteux et à Lafouraille.*) Tâchez d'y aller sans lui : vous serez deux et adroits; la fenêtre de sa chambre donne sur la cour. (*Il lui parle à l'oreille.*) Précipitez-le, comme tous les gens au désespoir. (*Il se tourne vers Joseph.*) Le suicide est une raison, personne ne sera compromis.

SCÈNE III.

VAUTRIN, seul.

Tout est sauvé, il n'y avait de suspect chez nous

que le personnel, je le changerai. Le Blondet en est pour ses frais de trahison, et comme les mauvais comptes font les bons amis, je le signalerai au duc comme l'assassin du vicomte de Langeac. Je vais donc enfin connaître les secrets des Montsorel. et la raison de la singulière conduite de la duchesse. Si ce que je vais apprendre pouvait justifier le suicide du marquis, quel coup de professeur!

SCÈNE IV.

VAUTRIN, JOSEPH.

JOSEPH.

Vos hommes sont casés dans la serre, mais vous ne comptez sans doute pas rester là?

VAUTRIN.

Non, je vais étudier dans le cabinet de monsieur de Montsorel.

JOSEPH.

Et s'il arrive, vous ne craignez pas...?

VAUTRIN.

Si je craignais quelque chose, serais-je votre maître?

JOSEPH.

Mais où irez-vous?

VAUTRIN.

Tu es bien curieux!

SCÈNE V.

JOSEPH, *seul.*

Le voilà chambré pour l'instant, ses deux hommes aussi... Je les tiens. Et comme je ne veux pas tremper là dedans, je vais...

SCÈNE VI.

JOSEPH, UN VALET; *puis* SAINT-CHARLES.

LE VALET.

Monsieur Joseph! quelqu'un vous demande.

JOSEPH.

A cette heure?

SAINT-CHARLES.

C'est moi.

JOSEPH.

Laisse-nous, mon garçon!

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc ne peut revenir qu'après le coucher du roi. La duchesse va rentrer, je veux lui parler en secret, et l'attends ici.

JOSEPH.

Ici?

SAINT-CHARLES.

Ici.

JOSEPH, *à part.*

O mon Dieu! Et Jacques...

SAINT-CHARLES.

Si ça te dérange...

JOSEPH.

Au contraire.

SAINT-CHARLES.

Dis-le-moi, tu pourrais attendre quelqu'un.

JOSEPH.

J'attends madame.

SAINT-CHARLES.

Et si c'était Jacques Collin?

JOSEPH.

Oh! ne me parlez donc pas de cet homme là, vous me donnez le frisson.

SAINT-CHARLES.

Collin est mêlé à des affaires qui peuvent l'amener ici. Tu dois l'avoir revu! entre vous autres, ça se fait, et je le comprends. Je n'ai pas le temps de te sonder, je n'ai pas besoin de te corrompre, choisis entre nous deux, et promptement.

JOSEPH.

Que voulez-vous donc de moi?

SAINT-CHARLES.

Savoir les moindres petites choses qui se passent ici?

JOSEPH.

Eh bien! en fait de nouveauté, nous avo duel du marquis : il se bat demain avec monsieur de Frescas.

SAINT-CHARLES.

Après?

JOSEPH.

Voici madame la duchesse qui rentre.

SCÈNE VII.

SAINT-CHARLES, seul.

Oh! le trembleur! Ce duel est un excellent prétexte pour parler à la duchesse. Le duc ne m'a pas compris, il n'a vu en moi qu'un instrument qu'on prend et qu'on laisse à volonté. M'ordonner le silence envers sa femme, n'était-ce pas m'indiquer une arme contre lui? Exploiter les fautes du prochain, voilà le patrimoine des hommes forts. J'ai déjà mangé bien des patrimoines, et j'ai toujours bon appétit.

SCÈNE VIII.

SAINT-CHARLES, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, Mlle DE VAUDREY.

Saint-Charles s'efface pour laisser passer les deux femmes, il reste en haut de la scène, pendant qu'elles la descendent.

Mlle DE VAUDREY.

Vous êtes bien abattue?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, se laissant aller dans un fauteuil.

Morte! plus d'espoir! vous aviez raison.

SAINT-CHARLES, s'avançant.

Madame la duchesse...

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah! j'avais oublié! Monsieur, il m'est impossible de vous accorder le moment d'audience que vous m'aviez demandé. Demain... plus tard.

Mlle DE VAUDREY, à Saint-Charles.

Ma nièce, monsieur, est hors d'état de vous entendre.

SAINT CHARLES.

Demain, mesdames, il ne serait plus temps! la vie de votre fils, le marquis de Montsorel, qui se bat demain avec monsieur de Frescas, est menacée.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mais ce duel est une horrible chose!

Mlle DE VAUDREY, bas à la duchesse.

Vous oubliez déjà que Raoul vous est étranger.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Saint Charles.

Monsieur, mon fils saura faire son devoir.

SAINT-CHARLES.

Viendrais-je, mesdames, vous instruire de ce qui se cache toujours à une mère, s'il ne s'agissait que d'un duel? Votre fils sera tué sans combat. Son adversaire a pour valets des spadassins, des misérables, auxquels il sert d'enseigne.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et quelle preuve en avez-vous?

SAINT-CHARLES.

Un soi-disant intendant de monsieur de Frescas m'a offert des sommes énormes pour tremper dans la conspiration ourdie contre la famille de Christoval. Pour me tirer de ce repaire, j'ai feint d'accepter; mais au moment où j'allais prévenir l'autorité, dans la rue, deux hommes m'ont jeté par terre en courant, et si rudement, que j'ai perdu connaissance; ils m'ont fait prendre à mon insu un violent narcotique, m'ont mis en voiture, et à mon réveil j'étais dans la plus mauvaise compagnie. En présence de ce nouveau péril, j'ai retrouvé mon sang-froid, je me suis tiré de ma prison, et me suis mis à la piste de ces hardis coquins.

Mlle DE VAUDREY.

Vous venez ici pour monsieur de Montsorel, à ce que nous a dit Joseph?

SAINT-CHARLES.

Oui, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et qui donc êtes-vous, monsieur?

SAINT-CHARLES.

Un homme de confiance dont monsieur le duc se défie, et je reçois des appointements pour éclaircir les choses mystérieuses.

Mlle DE VAUDREY, à la duchesse.

Oh! Louise!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, fixant Saint-Charles.

Et qui vous a donné l'audace de me parler, monsieur?

SAINT-CHARLES.

Votre danger, madame. On me paye pour être votre ennemi. Ayez autant de discrétion que moi, daignez me prouver que votre protection sera plus efficace que les promesses un peu creuses de monsieur le duc, et je puis vous donner la victoire. Mais le temps presse, le duc va venir, et s'il nous trouvait ensemble, le succès serait étrangement compromis.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Mlle de Vaudrey.

Ah! quelle nouvelle espérance! (A Saint-Charles.) Et qu'alliez-vous donc faire chez monsieur de Frescas?

SAINT-CHARLES.

Ce que je fais en ce moment auprès de vous, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ainsi, vous vous taisez.

SAINT CHARLES.

Madame la duchesse ne me répond pas : le duc a ma parole, et il est tout-puissant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et moi, monsieur, je suis immensément riche ; mais n'espérez pas m'abuser. (*Elle se lève*). Je ne serai point la dupe de monsieur de Montsorel, je reconnais toute sa finesse dans cet entretien secret que vous me demandez ; je vais compléter, monsieur, vos documents. (*Avec finesse.*) Monsieur de Frescas n'est pas un misérable, ses domestiques ne sont pas des assassins, il appartient à une famille aussi riche que noble, et il épouse la princesse d'Arjos.

SAINT CHARLES.

Oui, madame, un envoyé du Mexique a produit des lettres de monsieur de Christoval, des actes extraordinairement authentiques. Vous avez mandé un secrétaire de la légation d'Espagne qui les a reconnus, les cachets, les timbres, les légalisations... ah ! tout est parfait.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Oui, monsieur, ces actes sont irrécusables.

SAINT-CHARLES.

Vous aviez donc un bien grand intérêt, madame, à ce qu'ils fussent faux ?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Mlle de Vaudrey.

Oh ! jamais pareille torture n'a brisé le cœur d'aucune mère.

SAINT-CHARLES, à part.

De quel côté passer ? à la femme ou au mari ?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Monsieur, la somme que vous me demanderez est à vous si vous pouvez me prouver que monsieur Raoul de Frescas...

SAINT-CHARLES.

Est un misérable ?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Non, mais un enfant...

SAINT CHARLES.

Le vôtre, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, s'oubliant.

Eh bien, oui ! Soyez mon sauveur, et je vous protégerai toujours, moi. (*A Mlle de Vaudrey.*) Eh ! qu'ai-je donc dit ? (*A Saint-Charles.*) Où est Raoul ?

SAINT-CHARLES.

Disparu ! Et cet intendant qui a fait faire ces actes, rue Oblin, et qui sans doute a joué le personnage de l'envoyé du Mexique, est un de nos plus rusés scélérats. (*La duchesse fait un mouvement.*) Oh ! rassurez-vous, il est trop habile pour verser du sang ; mais il est aussi redoutable que ceux qui le prodiguent ! Et cet homme est son gardien.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah ! votre fortune contre sa vie.

SAINT CHARLES.

Je suis à vous, madame. (*A part.*) Je saurai tout, et pourrai choisir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DUC, UN VALET.

Saint-Charles s'efface.

LE DUC.

Eh bien ! vous triomphez, madame : il n'est bruit que de la fortune et du mariage de monsieur de Frescas ; mais il a sa famille... (*bas à Mme de Montsorel et pour elle seule*) il a une mère. (*Il aperçoit Saint-Charles.*) Vous ici, près de madame, monsieur le chevalier ?

SAINT CHARLES, au duc en le prenant à part.

Monsieur le duc m'approuvera. (*Haut.*) Vous étiez au château, ne devais-je pas avertir madame des dangers que court votre fils unique, monsieur le marquis ? Il sera peut-être assassiné.

LE DUC.

Assassiné ?

SAINT-CHARLES.

Mais si monsieur le duc daigne écouter mes avis...

LE DUC.

Venez dans mon cabinet, mon cher, et prenons sur-le-champ des mesures efficaces.

SAINT-CHARLES, en faisant un signe d'intelligence à la duchesse.

J'ai d'étranges choses à vous dire, monsieur le duc. (*A part.*) Décidément, je suis pour le duc.

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, Mlle DE VAUDREY, VAUTRIN.

Mlle DE VAUDREY.

Si Raoul est votre fils, dans quelle infâme compagnie se trouve-t-il ?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Un seul ange purifierait l'enfer.

VAUTRIN a entr'ouvert avec précaution une des portes-fenêtres du jardin. A part.

Je sais tout. Deux frères ne peuvent pas se battre. Ah ! voilà cette duchesse ! (*Haut.*) Mesdames...

Mlle DE VAUDREY.

Un homme ! Au secours !

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

C'est lui !

VAUTRIN, à la duchesse.

Silence ! les femmes ne savent que crier. (*A Mlle de Vaudrey.*) Mademoiselle de Vaudrey, courez chez le marquis, il s'y trouve deux infâmes assassins ! allez donc ! empêchez qu'on ne l'égorge ! Mais faites saisir les deux misérables sans esclandre. (*A la duchesse.*) Restez, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Allez, ma tante, et ne craignez rien pour moi.

VAUTRIN.

Mes drôles vont être bien surpris ! Que croiront-ils ? Je vais les juger.

On entend du bruit.

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, VAUTRIN.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Toute la maison est sur pied ! Que dira-t-on en me sachant ici ?

VAUTRIN.

Espérons que ce bâtard sera sauvé.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mais on sait qui vous êtes, et monsieur de Montsorel est avec...

VAUTRIN.

Le chevalier de Saint-Charles. Je suis tranquille, vous me défendrez.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Moi !

VAUTRIN.

Vous ! Ou vous ne reverrez jamais votre fils, Fernand de Montsorel.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Raoul est donc bien mon fils ?

VAUTRIN.

Hélas ! oui... Je tiens entre mes mains, madame, les preuves complètes de votre innocence, et... votre fils.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Vous ! mais alors vous ne me quitterez pas que...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mlle DE VAUDREY, d'un côté ; SAINT-CHARLES, de l'autre, DOMESTIQUES.

Mlle DE VAUDREY.

Le voici ! sauvez-la.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à Mlle de Vaudrey.

Vous perdez tout.

SAINT-CHARLES, aux gens.

Voici leur chef et leur complice : quoi qu'il dise, emparez-vous de lui.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, à tous les gens.

Je vous ordonne de me laisser seule avec cet homme.

VAUTRIN, à Saint-Charles.

Eh bien, chevalier ?

SAINT CHARLES.

Je te devine, baron.

VAUTRIN, bas à la duchesse.

Vous voyez dans cet homme l'assassin du vicomte que vous aimiez tant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Lui !

VAUTRIN, à la duchesse.

Faites-le garder bien étroitement, car il vous coule dans les mains comme l'argent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Joseph !

VAUTRIN, à Joseph.

Qu'est-il arrivé là-haut ?

JOSEPH.

Monsieur le marquis examinait ses armes ; attaqué par derrière, il s'est défendu, et n'a reçu que deux blessures peu dangereuses. Monsieur le duc est auprès de lui.

LA DUCHESSE, à sa tante.

Retournez auprès d'Albert, je vous en prie. (*A Joseph, lui montrant Saint-Charles.*) Vous me répondez de cet homme.

VAUTRIN, à Joseph.

Tu m'en réponds aussi.

SAINT CHARLES, à Vautrin.

Je comprends, tu m'as prévenu.

VAUTRIN.

Sans rancune, bonhomme!

SAINT-CHARLES, à Joseph.

Mène-moi près du duc.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

VAUTRIN, LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

VAUTRIN, à part.

Il a un père, une famille, une mère. Quel désastre! A qui puis-je maintenant m'intéresser, qui pourrai-je aimer? Douze ans de paternité, ça ne se refait pas.

LA DUCHESSE, venant à Vautrin.

Eh bien?

VAUTRIN.

Eh bien, non, je ne vous rendrai pas votre fils, madame... Je ne me sens pas assez fort pour survivre à sa perte ni à son dédain. Un Raoul ne se retrouve pas! Je ne vis que par lui, moi!

LA DUCHESSE.

Mais peut-il vous aimer, vous, un criminel que nous pouvons livrer...

VAUTRIN.

A la justice, n'est-ce pas? Je vous croyais meilleure. Mais vous ne voyez donc pas que je vous entraine, vous, votre fils et le duc, dans un abime, et que nous y roulerons ensemble?

LA DUCHESSE.

Oh! qu'avez-vous fait de mon pauvre enfant?

VAUTRIN.

Un homme d'honneur.

LA DUCHESSE.

Et il vous aime?

VAUTRIN.

Encore.

LA DUCHESSE.

Mais a-t-il dit vrai, ce misérable, en découvrant qui vous êtes et d'où vous sortez?

VAUTRIN.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Et vous avez eu soin de mon fils?

VAUTRIN.

Votre fils? notre fils. Ne l'avez-vous pas vu? Il est pur comme un ange.

LA DUCHESSE.

Ah! quoi que tu aies fait, sois béni! que le monde te pardonne! Mon Dieu!... (*elle plie le genou sur un fauteuil*) la voix d'une mère doit aller jusqu'à vous, pardonnez! pardonnez tout à cet homme! (*Elle le regarde.*) Mes pleurs laveront ses mains! Oh! il se repentira. (*Se tournant vers Vautrin.*) Vous m'appartenez, je vous changerai! Mais les hommes se sont trompés, vous n'êtes pas criminel, et d'ailleurs toutes les mères vous absoudront!

VAUTRIN.

Allons, rendons-lui son fils.

LA DUCHESSE.

Vous aviez encore l'horrible pensée de ne pas le rendre à sa mère? Mais je l'attends depuis vingt-deux ans!

VAUTRIN.

Et moi, depuis dix ans, ne suis-je pas son père? Raoul, mais c'est mon âme! Que je souffre, que l'on me couvre de honte; s'il est heureux et glorieux, je le regarde, et ma vie est belle.

LA DUCHESSE.

Ah! je suis perdue! il l'aime comme une mère.

VAUTRIN.

Je ne me rattachais au monde et à la vie que par ce brillant anneau pur comme de l'or.

LA DUCHESSE.

Et... sans souillure...

VAUTRIN.

Ah! nous nous connaissons en vertu, nous autres!... et — nous sommes difficiles. A moi l'infamie, à lui l'honneur! Et songez que je l'ai trouvé sur la grande route de Toulon à Marseille, à douze ans, sans pain, en haillons.

LA DUCHESSE.

Nu-pieds, peut être?

VAUTRIN.

Oui. Mais joli! les cheveux bouclés!

LA DUCHESSE.

Vous l'avez vu ainsi?

VAUTRIN.

Pauvre ange! il pleurait. Je l'ai pris avec moi.

LA DUCHESSE.

Et vous l'avez nourri?

VAUTRIN.

Moi! j'ai volé pour le nourrir !

LA DUCHESSE.

Oh! je l'aurais fait peut-être aussi, moi !

VAUTRIN.

J'ai fait mieux !

LA DUCHESSE.

Oh! il a donc bien souffert?

VAUTRIN.

Jamais! Je lui ai caché les moyens par lesquels je lui rendais la vie heureuse et facile. Ah! je ne lui voulais pas un soupçon... ça l'aurait flétri. Vous le rendez noble avec des parchemins, moi je l'ai fait noble de cœur.

LA DUCHESSE.

Mais c'était mon fils!...

VAUTRIN.

Oui, plein de grandeur, de charmes, de beaux instincts : il n'y avait qu'à lui montrer le chemin.

LA DUCHESSE, serrant la main de Vautrin.

Oh! que vous devez être grand pour avoir accompli la tâche d'une mère!

VAUTRIN.

Et mieux que vous autres! Vous aimez quelquefois bien mal vos enfants. — Vous me le gâterez! — Il était d'un courage imprudent, il voulait se faire soldat, et l'empereur l'aurait accepté. Je lui ai montré le monde et les hommes sous leur vrai jour. Aussi va-t-il me renier.

LA DUCHESSE.

Mon fils ingrat?

VAUTRIN.

Non, le mien.

LA DUCHESSE.

Oh! rendez-le-moi sur-le-champ!

VAUTRIN.

Et ces deux hommes là-haut, et moi, ne sommes nous pas compromis? Monsieur le duc ne doit-il pas nous assurer le secret et la liberté?

LA DUCHESSE.

Ces deux hommes sont à vous, vous veniez donc...?

VAUTRIN.

Dans quelques heures, du bâtard et du fils légitime, il ne devait vous rester qu'un enfant. Et ils pouvaient se tuer tous deux.

LA DUCHESSE.

Ah! vous êtes une horrible providence.

VAUTRIN.

Et qu'auriez-vous donc fait?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DUC, LAFOURAILLE, BUTEUX, SAINT-CHARLES, TOUS LES DOMESTIQUES.

LE DUC, désignant Vautrin.

Emparez-vous de lui! (*Il montre Saint-Charles*) Et n'obéissez qu'à monsieur.

LA DUCHESSE.

Mais vous lui devez la vie de votre Albert! Il a donné l'alarme.

LE DUC.

Lui!

BUTEUX, à Vautrin.

Ah! tu nous as trahis! Pourquoi donc nous amenais-tu?

SAINT-CHARLES, au duc.

Vous les entendez, monsieur le duc.

LAFOURAILLE, à Buteux.

Tais-toi donc. Devons nous le juger?

BUTEUX.

Quand il nous condamne.

VAUTRIN, au duc.

Monsieur le duc, ces deux hommes sont à moi, je les réclame.

SAINT-CHARLES.

Voilà les gens de monsieur de Frescas.

VAUTRIN, à Saint-Charles.

Intendant de la maison de Langeac, tais-toi, tais-toi! (*Il montre Lafouraille.*) Voici Philippe Boulard. (*Lafouraille salue.*) Monsieur le duc, faites éloigner tout le monde.

LE DUC.

Quoi! chez moi, vous osez commander?

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur, il est maître ici.

LE DUC.

Comment, ce misérable!

VAUTRIN.

Monsieur le duc veut de la compagnie! Parlons donc du fils de dona Mendès...

LE DUC.

Silence!

VAUTRIN.

Que vous faites passer pour celui de...

LE DUC.

Encore une fois, silence!

VAUTRIN.

Vous voyez bien, monsieur le duc, qu'il y avait trop de monde.

LE DUC.

Sortez tous !

VAUTRIN, au duc.

Faites garder toutes les issues de votre hôtel, et que personne n'en sorte, excepté ces deux hommes. (*A Saint-Charles.*) Restez là. (*Il tire un poignard, et va couper les liens de Lafouraille et de Buteux.*) Sauvez-vous par la petite porte dont voici la clef, et allez chez la mère Giroflée. (*A Lafouraille.*) Tu m'enverras Raoul.

LAFOURAILLE, sortant.

Oh ! notre véritable empereur !

VAUTRIN.

Vous recevrez de l'argent et des passe-ports.

BUTEUX, sortant.

J'aurai donc de quoi pour Adèle !

LE DUC.

Maintenant, comment savez-vous ces choses ?

VAUTRIN, rendant des papiers au duc.

Voici ce que j'ai pris dans votre cabinet.

LE DUC.

Ma correspondance et les lettres de madame au vicomte de Langeac !

VAUTRIN.

Fusillé par les soins de Charles Blondet, à Mortagne, en octobre 1792.

SAINT-CHARLES.

Mais vous savez bien, monsieur le duc...

VAUTRIN.

Lui-même m'a donné les papiers que voici, parmi lesquels vous remarquerez l'acte mortuaire qui prouve que madame et le vicomte ne se sont pas revus depuis la veille du 10 août.

LE DUC.

Et Fernand ?

VAUTRIN.

L'enfant déporté par vous en Sardaigne est bien votre fils.

LE DUC.

Et madame !...

VAUTRIN.

nnocente !

LE DUC.

Ah ! (*Tombant dans un fauteuil.*) Qu'ai-je fait ?

LA DUCHESSE.

Quelle horrible preuve !... mort !... et l'assassin est là !...

VAUTRIN.

Monsieur le duc, j'ai été le père de Fernand, et je viens de sauver vos deux fils l'un de l'autre ! Vous seul êtes l'auteur de tout !

LA DUCHESSE.

Arrêtez ! je le connais, il souffre en cet instant tout ce que j'ai souffert en vingt ans. De grâce, mon fils ?

LE DUC.

Comment, Raoul de Frescas !

VAUTRIN.

Fernand de Montsorel va venir. (*A Saint-Charles.*) Qu'en dis-tu ?

SAINT-CHARLES.

Tu es un héros, laisse-moi être ton valet de chambre.

VAUTRIN.

Tu as de l'ambition ? Et tu me suivras ?

SAINT-CHARLES.

Partout.

VAUTRIN.

Je le verrai bien.

SAINT-CHARLES.

Ah ! quel artiste tu trouves et quelle perte le gouvernement va faire !

VAUTRIN.

Allons ! Va m'attendre au bureau des passe-ports.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS, Mlle DE VAUDREY.

Mlle DE VAUDREY.

Les voici !

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ma fille a reçu, madame, une lettre de monsieur Raoul, où ce noble jeune homme aime mieux renoncer à Inès que de nous tromper : il nous a dit toute sa vie. Il doit se battre demain avec votre fils, et comme Inès est la cause involontaire de ce duel, nous venons l'empêcher ; car il est maintenant sans motif.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ce duel est fini, madame.

INÈS.

Il vivra donc?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et vous épouserez le marquis de Montsorel, mon enfant.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, RAOUL et LAFOURAILLE, qui sort de suite.

RAOUL, à Vautrin.

M'enfermer pour m'empêcher de me battre!

LE DUC.

Avec ton frère!

RAOUL.

Mon frère?

LE DUC.

Oui!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Tu étais donc bien mon enfant! Mesdames, (*elle saisit Raoul*) voici Fernand de Montsorel, mon fils, le...

LE DUC, prenant Raoul par la main.

L'aîné, l'enfant qui nous avait été enlevé. Albert n'est plus que le comte de Montsorel.

RAOUL.

Depuis trois jours, je crois rêver! vous ma mère! vous, monsieur...

LE DUC.

Eh bien! oui.

RAOUL.

Oh! là, où l'on me demandait une famille...

VAUTRIN.

Elle s'y trouve.

RAOUL.

Et y êtes-vous encore pour quelque chose?

VAUTRIN, à la duchesse de Montsorel.

Que vous disais-je? (*A Raoul.*) Souvenez-vous, monsieur le marquis, que je vous ai d'avance absous de toute ingratitude. (*A la duchesse.*) L'enfant m'oubliera, et la mère...

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Jamais!...

LE DUC.

Mais quels sont donc les malheurs qui vous ont plongé dans l'abîme?

VAUTRIN.

Est-ce qu'on explique le malheur?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mon ami! n'est-il pas en votre pouvoir d'obtenir sa grâce?

LE DUC.

Des arrêts comme ceux qui l'ont frappé sont irrévocables.

VAUTRIN.

Ce mot me raccommode avec vous, il est d'un homme d'État. Eh! monsieur le duc, tâchez donc de faire comprendre que la déportation est votre dernière ressource contre nous.

RAOUL.

Monsieur!...

VAUTRIN.

Vous vous trompez, je ne suis pas même monsieur.

INÈS.

Je crois comprendre que vous êtes un banni, que mon ami vous doit beaucoup et ne peut s'acquitter. Au delà des mers, j'ai de grands biens, qui, pour être régis, veulent un homme plein d'énergie: allez-y exercer vos talents, et devenez...

VAUTRIN.

Riche, sous un nom nouveau! Enfant, ne venez-vous donc pas d'apprendre qu'il est en ce monde des choses impitoyables?... Oui, je puis acquérir une fortune; mais qui me donnera le pouvoir d'en jouir?... (*Au duc de Montsorel.*) Le roi, monsieur le duc, peut me faire grâce; mais qui me serrera la main?

RAOUL.

Moi!

VAUTRIN.

Ah! voilà ce que j'attendais pour partir. Vous avez une mère, adieu!

SCÈNE XVII.

Les mêmes, UN COMMISSAIRE.

Les portes-fenêtres s'ouvrent; on voit un commissaire, un officier; dans le fond, des gendarmes.

LE COMMISSAIRE, au duc.

Au nom du roi, de la loi, j'arrête Jacques Collin, convaincu d'avoir rompu son ban.

Tous les personnages se jettent entre la force armée et Jacques, pour le faire sauver.

LE DUC.

Messieurs, je prends sur moi...

VAUTRIN.

Chez vous, monsieur le duc, laissez passer la justice du roi. C'est une affaire entre ces messieurs et moi. (*Au commissaire.*) Je vous suis. (*A la duchesse.*) C'est Joseph qui les amène ; il est des nôtres ; renvoyez-le.

RAOUL.

Quoi ! séparés à jamais ?

VAUTRIN.

Tu te maries bientôt. Dans dix mois le jour du baptême, à la porte de l'église, regarde bien parmi les pauvres, il y aura quelqu'un qui veut être certain de ton bonheur. Adieu ! (*Aux agents.*) Marchons !

DOM GIGADAS.

DOM GIGADAS.

I

LES MEYRAN.

L'habitant du nord de la France, accoutumé à entendre préconiser la parfaite homogénéité qui recommande sa belle patrie à l'attention des politiques, ne manque pas de sujets d'étonnement, lorsque, pour la première fois, il en visite les provinces méridionales. Sous les cieux purs et brûlants de ce pays, au milieu de cette riche et étrange végétation, frappé également de l'aspect original de ces populations vives et tranchées où ressortent toujours les types primitifs, et de l'énergique accent de leurs dialectes scandés et sonores, il pourra bien se demander s'il est encore réellement en France, si ce sont bien là des Français, questions qui, proférées tout haut, provoqueraient souvent des réponses négatives. Le Provençal, en particulier, s'honore médiocrement du titre de Français, si peu qu'il le prend et le donne ordinairement comme injurieux, ayant soin d'en altérer seulement la dernière syllabe. En effet, qu'ont de commun ces hommes bruns et nerveux, tantôt graves et tantôt bruyants, impétueux et paresseux, avec les natures patientes et uniformes, les physionomies émoussées et pâteuses des véritables Français? Rien absolument ne les relie à eux, excepté les lois auxquelles, même de nos jours, les Provençaux n'ont jamais été complétement soumis.

Dans les grandes villes et dans toutes les parties de nos provinces méridionales qui sont accessibles au commerce, ces différences de mœurs sont sans doute fort aplanies; mais elles ne s'effaceront jamais tout à fait : car elles tiennent en grande partie au climat, sur lequel la civilisation n'a pas une influence appréciable. Il y a d'ailleurs assez longtemps que le niveau agit, pour supposer que tout son effet soit produit. On trouve aussi quelques points reculés, quelques cantons ingrats que leur situation ou la nature du sol ont entièrement préservés du progrès, et où l'observateur peut encore reconnaître des caractères collectifs, des usages indigènes et des croyances natives. Telle est la région qui avoisine les embouchures du Rhône, et dont une partie appartient à l'ancienne Provence et l'autre au Languedoc. Telle, du moins, elle était encore il y a peu d'années, car l'hydre de la spéculation a récemment étendu jusque-là un de ses bras polypéens. En attendant le succès fort hypothétique de leurs plans d'amélioration, les compagnies auxquelles ces déserts sont aujourd'hui en proie ont toujours commencé par altérer également et la race des habitants et la physionomie du pays. L'industrie n'y gagnera probablement pas grand'chose, mais la poésie et l'art y perdront beaucoup.

Cette région est divisée par la nature en trois parties qui portent des noms différents.

Celle qui est située à gauche des embouchures du Rhône, entre le grand bras du fleuve et le torrent de la Durance, est appelée la Crau, vaste plaine de cailloux, coupée de canaux abandonnés.

Le delta de sables et de marécages, compris

entre les deux bras du Rhône, prend le nom de Camargue.

A droite est la petite Camargue et le territoire d'Aigues-Mortes.

Ces trois cantons, que l'on n'est pas habitué à considérer ensemble et qui cependant se rattachent par les mœurs de leurs habitants et leur aspect également sauvage, quoique varié, forment un demi-cercle dont la corde, inclinée de l'ouest à l'est, se trouve formée par la ligne de la Méditerranée, et dont la ville d'Arles marque le point culminant. Le littoral des différentes parties est occupé par des étangs salés et peu profonds. Le sol, partout également plat, indique un terrain d'alluvion. Nous n'étendrons pas davantage cette description topographique qui, quoique très-succincte, suffit à montrer le théâtre de cette histoire. Les autres détails nécessaires trouveront naturellement leur place dans le cours du récit.

La ferme de Meyran où nous avons obtenu les mémoires sur lesquels ce récit est basé, est située entre Trinquetaille et Saint-Gilles, sur la rive droite du petit bras du Rhône et à environ un quart d'heure de marche de la rivière. C'était autrefois un bel et respectable château, ceint de grands bois et de nobles domaines, comme c'est aujourd'hui une bonne et notable ferme, entourée de bonnes terres et de gras pâturages. Il ne reste plus des anciens bâtiments que le portail, deux tours noires et moussues dont il est flanqué, et quelque bout de rempart. Dans la partie du fossé qui n'est pas comblée, on a pratiqué un abreuvoir pour le bétail, qui sert aussi aux ébats des canards et des oies. Le pont-levis a été remplacé par une chaussée pavée. A quelle époque ce domaine a-t-il changé de maître et de destination? C'est ce que nous ne saurions préciser. Ce qu'il y a de certain, et nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage, c'est qu'il était encore au XVIIe siècle le patrimoine des seigneurs de Meyran, et que ses tours et son enceinte crénelée se montraient alors, sinon intactes, du moins dans leur entier. Les légères cicatrices, empreintes par les guerres partielles, sur les flancs du vieux manoir, attestaient seulement sa solidité; et la sombre teinte que le temps lui avait donnée justifiait l'orgueil de ses maîtres.

Au XVIIe siècle cependant, la famille de Meyran était déjà bien déchue de sa grandeur et de son importance. Le temps n'était plus où elle dominait de sa bannière cinquante pennons de chevaliers, comme lorsque Émery de Meyran suivit le roi saint Louis au saint voyage d'Égypte. Elle ne pouvait pas non plus, comme au temps de Henri IV, répandre à flots le sang de ses enfants, sans craindre que son nom pût s'y perdre. René de Meyran, l'ami de l'amiral de Coligny, zélé protestant et l'un des plus chauds partisans de Henri IV, vit sept gentilshommes de son nom, dont trois étaient ses fils, périr diversement au service de ce prince.

— J'ai encore trois enfants et de neveux autant, que j'élève à vivre et à mourir ainsi pour Votre Majesté, répondit le vieux guerrier à son roi, qui le plaignait de ses pertes.

Plusieurs lettres de la main du monarque témoignèrent de la reconnaissance qu'un tel dévouement lui inspira, et la famille de Meyran, jusqu'alors toute provinciale, se trouva impatronisée à la cour. Mais cet arbre vigoureux, dont les rameaux semblaient n'être arrachés par la guerre que pour faire place à de nouveaux rejetons, et dont la sève était intarissable quand elle était prodiguée, se flétrit et dépérit au sein de la paix et loin du sol natal. Des membres nombreux de cette vaillante famille, les uns moururent sans postérité, d'autres furent retranchés par le duel; un dernier fut étouffé par l'air de la prison, et, en 1659, époque où commence cette histoire, il ne restait plus, pour soutenir cette maison, jadis si florissante, qu'un vieillard et son petit-fils.

Le vieillard était le fils de René de Meyran. Après l'assassinat de Henri IV, il s'était retiré dans son manoir, d'où il sortit pour aller à la Rochelle défendre sa religion, et où il rentra après la défaite des protestants, traités par Richelieu avec aussi peu de respect que s'ils eussent été des séditieux ordinaires. Il refusa toujours de prendre part aux intrigues de cour, considération qui porta le ministre à l'épargner; mais son fils, s'étant jeté dans la conspiration de Cinq-Mars, ne put échapper à la Bastille, où il mourut après une année de détention, ne laissant qu'un fils, auquel le vieux seigneur se dévoua tout entier, comme à l'unique héritier de son nom.

Cet enfant, qui fut nommé René en mémoire de son bisaïeul, fut élevé dans la plus rigide pratique de la religion réformée et dans l'horreur des cardinaux, des ministres et d'une cour ingrate et corrompue. A l'âge de vingt ans il n'avait guère quitté le manoir paternel; mais, d'ailleurs, il était instruit de tout ce qu'il convenait alors à un gentilhomme de savoir. Son grand-père et le chapelain du château avaient soigneusement cultivé son esprit; sa mère, qu'il n'avait perdue que depuis deux ans, et qui n'était rien moins qu'une Rohan, avait eu le temps de polir ses manières; enfin l'écuyer de son aïeul lui avait montré à faire des armes, à monter à cheval, et d'heureuses dispositions, une bonne constitution, un exercice constant, avaient bien secondé ces divers instituteurs.

Après la mort de sa mère, René se trouva à peu

près livré à lui-même : car son aïeul, usé par ses chagrins plus que par l'âge, était alors bien infirme, et ne sortait plus de sa chambre. Malgré sa figure austère et ses principes rigides, comme c'était un homme excellent et raisonnable, il n'exigea point que son petit-fils se fît impotent, parce que lui-même l'était devenu. Pourvu qu'il le vît matin et soir, et qu'il connût l'emploi de son temps, il le laissait parfaitement libre, sous la surveillance de Bertrand, le vieil écuyer. René n'avait garde d'abuser de cette confiance. Bien que ses vingt ans n'eussent point échappé à l'inquiétude que cet âge éveille d'ordinaire dans une organisation saine et active, il ne s'était point avisé de distractions autres que la chasse et les exercices. À peine une fois par mois poussait-il jusqu'à Arles ou jusqu'à Nîmes; et s'il revenait songeur de ces incursions, si, la nuit d'après, son sommeil était agité et troublé de quelques apparitions insolites, le lendemain une chasse à courre ou une expédition dans les marais de la Camargue lui rendait toute sa tranquillité. Un observateur peut-être eût pronostiqué que ces palliatifs ne seraient pas longtemps efficaces, peut-être eût-il pensé que l'activité de ce jeune homme, à force de tourner sur elle-même, ne pourrait manquer de s'échapper comme une pierre s'échappe de la fronde, et qu'il eût été besoin de lui donner quelque aliment, mais le vieillard n'avait plus des yeux capables d'une telle prévision. Content de la sérieuse attention que son petit-fils prêtait à ses paroles et du zèle qu'il témoignait pour la religion souffrante, il s'applaudissait de son ouvrage, et se disait que rien désormais n'en pouvait altérer la perfection. Ce jeune arbrisseau, abrité sous sa main, n'avait plus qu'à achever d'y grandir; nul souffle humain ne l'arracherait désormais du roc où ses racines s'étaient lentement établies, et ne l'empêcherait de devenir une des colonnes du protestantisme : car c'était pour cela, autant que pour la continuation de sa race, que le seigneur de Meyran avait, avec tant d'amour, gardé son fils dans la solitude.

René était assurément protestant de cœur et d'esprit; cependant il y avait bien un peu de feintise dans l'enthousiasme religieux dont il faisait montre devant son aïeul. A l'âge où il était arrivé, les préceptes doivent être mis en action sous peine de s'effacer. Il écoutait toujours avec la même soumission les sermons du chapelain ; mais il ne méditait pas longtemps sur leur objet. Ses vœux pour la restauration du protestantisme en France étaient aussi ardents; mais, quoiqu'il n'en dît rien, il ne pouvait se cacher à lui-même qu'il ne s'y mêlât un profane espoir de guerre et d'aventures. Enfin il était forcé de s'avouer qu'il ne ressentait que bien peu d'éloignement pour la société des catholiques, quoiqu'il professât pour la cour et les ministres la haine qu'en bon fils il devait vouer aux persécuteurs de son père. Bref, il se trouvait en plein sur la voie de tiédeur qui mène à l'indifférence, tandis qu'on le croyait plongé dans les rayons du plus chaud enthousiasme. Il s'accusait lui-même de ces mauvaises dispositions, et les cachait pour ne point affliger son père, qu'il aimait et vénérait au même degré.

II

PAULIN.

Un soir, qu'un peu d'ennui l'avait laissé réfléchir à l'état de son esprit plus qu'il n'est habituel à son âge, René fut interrompu par la venue de son piqueur, auquel il avait ordonné de préparer la chasse pour le lendemain matin. Le valet, jeune Provençal à cheveux noirs et à face basanée, bien bâti et bien découplé, se présenta devant son jeune maître sans rien dire, mais avec un air d'embarras qui attendait très-éloquemment un encouragement à parler.

— Eh bien! Paulin, qu'y a-t-il? Es-tu venu ici pour regarder le plancher de ma chambre?

— Non, monsieur; mais n'avez-vous pas commandé une grande chasse pour demain?

— Oui ; Bertrand a dû te le dire, et cela suffit.

— Sans doute, monsieur; nous savons bien que M. Bertrand a votre confiance, autant que notre amitié à tous.

— Tu n'as pas besoin de me faire l'éloge de Bertrand; c'est un vieux serviteur de ma famille dont je sais plus de bien qu'on ne pourrait m'en apprendre.

— Je le sais, monsieur; aussi ne voulais-je vous parler qu'au sujet de la chasse.

— Paulin, il faut que tu sois le Provençal le plus lent qui existe. Autrement que deviendrait la vivacité de caractère dont on les gratifie?

— Il y en a de vifs et de posés, monsieur : la nature est toujours variée.

Cette phrase favorite du piqueur avait toujours pour résultat d'égayer René. Il sourit, et dit d'un ton moins aigre :

— Je vois avec plaisir que tu reviens à ton état naturel d'où cette chasse t'a fait sortir, je ne sais pourquoi. Est-ce que mon cheval ou mes lévriers sont malades, ou bien avais-tu autrement disposé de ma journée?

— Non pas de la vôtre, monsieur, mais de la

mienne, répondit Paulin, s'enhardissant tout à coup aux manières radoucies du jeune seigneur qui plaisantait rarement avec ses gens.

— Ah! que veut dire ceci, drôle? Depuis quand mes projets doivent-ils faire place aux tiens?

Le piqueur recommença à balbutier, disant que c'était une grâce qu'il demandait; que d'ailleurs le temps n'était pas favorable pour une chasse à courre, et que les chiens n'auraient pas de nez.

— Paulin, si les chiens sont d'accord avec toi, je n'ai plus rien à dire, interrompit René. Peut-on savoir au moins ce qui te tient au cœur?

— Vous dites bien, reprit le Provençal en soupirant. Oui, c'est par le cœur que je suis tenu. Demain est le 25 mai, c'est la fête aux Saintes-Maries...

— Qu'a de commun avec ton cœur cette solennité idolâtre? Serais-tu, d'aventure, devenu catholique?

— Non, monsieur, non. A Dieu ne plaise! je suis bon protestant et je le serai toujours. Mais on ne place pas ses affections comme l'on veut. Elles se placent elles-mêmes sans faire attention aux différences de religion, pas plus qu'à celles du rang.

— Es-tu donc amoureux de Marie Jacobé ou de Marie Salomé, mon pauvre garçon?

— Non, monsieur, mais d'une autre Marie qui n'est point aussi paisible que ces deux saintes, mais qui est certes plus séduisante qu'elles ne furent jamais.

— Et qui fait aussi des miracles, à ce qu'il paraît; car je ne t'aurais pas cru capable d'être ému par quoi que ce soit, surtout par les yeux d'une femme.

— Je le croyais aussi il y a quelques jours, avant d'avoir retrouvé Marie qui a été ma compagne d'enfance. Sa mère demeurait porte à porte avec la mienne, et nous nous aimions déjà. Depuis je l'avais oubliée; mais, en la revoyant, tous mes souvenirs sont revenus et avec eux beaucoup d'autres choses; de sorte que j'en perds le boire et le manger...

— Et que mes chiens y perdent leur nez, c'est là le pire.

— Oh, monsieur! il faut bien que la première émotion se passe. Je réparerai cela, je vous le jure. Il y a autant de variété dans l'homme que dans la nature.

— C'est très-vrai, l'ami. Mais quel besoin as-tu de la fête des Saintes-Maries pour voir ta belle?

— Ah! monsieur, le malheur veut que Marie soit justement au service de mademoiselle de Lamperière, la fille de ce Lamperière qui a tant fait de mal à votre famille...

— Parle avec révérence d'un gentilhomme qui a l'honneur d'être notre ennemi, drôle!

— Pardon, monsieur. Eh bien! la fille de M. le marquis de Lamperière habite depuis trois mois le château de Lagny, que son père a volé à votre oncle, dont Dieu bénisse la mémoire! Vous pensez bien, monsieur, que je ne voudrais pas aller là, même pour voir ma chère Marie.

— Je conçois que tu ne t'en soucies pas, n'importe pour quelle raison.

— Oh! monsieur, ce n'est pas la crainte, je vous assure...

— Dis-moi, Paulin, mademoiselle de Lamperière est-elle cette jeune dame que nous rencontrâmes, il y a un mois peut-être, en revenant de Nîmes, et dont le cheval voulait absolument suivre le mien?

— Précisément, monsieur. Pauvre animal! il ne pouvait savoir que notre route était bien différente de la sienne, il ne pouvait pas reconnaître toute la variété de la nature. Marie n'était pas encore là à cette époque. Quel malheur qu'une si belle créature soit ainsi enfoncée dans un gouffre de perdition; mais je l'en retirerai ou je m'y jetterai moi-même, ce qui est impossible.

— Et c'est pour commencer à la convertir que tu veux aller te mêler à tous ces pèlerins imbéciles ou jongleurs, qui vont pendre demain des images de cire ou de verre aux murs de la chapelle des saintes. Tu me diras si l'eau du puits est devenue bien douce, et tu m'apporteras sans doute un peu de poussière de la pierre miraculeuse, pour prix de ma complaisance.

— Oh! monsieur, je n'entrerai pas dans l'église, je verrai Marie seulement sur la place ou sur la grève.

— Est-ce qu'elle accompagne sa maîtresse à ce pèlerinage?

— Oui, monsieur. Je ne sais si je pourrai lui parler; mais pourvu que je la voie seulement passer, je serai heureux.

René considérait avec étonnement cet homme grossier, ce misérable valet à qui étaient dévolus des bonheurs capables de compenser son obscurité et d'ennoblir ses sentiments terrestres. Le jeune seigneur, beau, fier et savant, n'avait pas dans tous ses souvenirs d'enfance un seul de ces amours gracieux et innocents qui nous apparaissent plus tard comme des chérubins, avec une tête blanche et rose, des cheveux blonds et bouclés, des ailes diaprées, et au lieu de corps des nuages tendres et légers; il n'avait pas, le gentilhomme, à placer dans ses projets d'avenir une seule de ces belles idoles plus complètes, mais non plus véritables, que la jeunesse crée à l'image de quelque figure mortelle. Le piqueur, lui, avait tout cela, quoiqu'il ne sût pas en distiller la quintessence. Hélas! les pots grossiers trouvent toujours leurs couvercles; il n'en est pas de même des beaux et précieux vases.

René ne put donc s'empêcher d'éprouver un léger

mouvement d'envie, et il dit avec humeur à Paulin que, puisqu'il était assez attaché à son maître terrestre pour ne point aller dans un lieu qui lui déplût, il pouvait bien en faire autant pour son maître céleste et suprême, et qu'il devait être assez content de n'être pas autrement puni de l'inconvenance qu'il avait commise en lui demandant de favoriser ses rendez-vous.

Comme Paulin se retirait tristement et lentement, mais sans répliquer, car il connaissait l'humeur impérieuse du jeune seigneur, celui-ci lui dit d'un ton plus doux :

— Je ne chasserai point à courre demain ; j'irai tirer des oiseaux dans la Camargue, et tu viendras seul avec moi.

III

LES SAINTES-MARIES.

Le lendemain, le soleil se leva dans un horizon sans nuages, une brise fraîche agitait les feuilles des vieux ormes compagnons et contemporains du vieux château, et promettait de tempérer les ardeurs du midi ; car en Provence une belle journée du mois de mai ne garde pas longtemps la fraîche humidité du matin. René était pâle et soucieux : ses yeux fatigués annonçaient qu'il avait mal dormi. Il se leva de bonne heure ; mais après s'être vêtu et équipé pour la chasse, il demeura près d'une heure en rêverie auprès de sa fenêtre, les yeux tantôt fixés sur le vif azur des cieux ou sur la verdure tendre des arbres, et ne regardant sans doute ni les uns ni les autres, mais plutôt en lui-même. Enfin son attention se fixa sur un faucon qui, descendant du haut de l'air, enfermait peu à peu dans les spirales de son vol un pauvre pigeon fasciné. Ce spectacle devait intéresser un chasseur. Il n'est rien de plus beau à voir qu'un lévrier qui enlève un lièvre, si ce n'est un faucon qui lie un oiseau. La noble chasse au faucon, tant aimée de nos ancêtres, était alors bien tombée en désuétude, mais on la cultivait encore dans les provinces éloignées, et René en était particulièrement amateur. Cependant ce jour-là sa disposition était si étrange, qu'au moment où l'oiseau de proie, arrivé à son point, s'abattait sur sa victime, René saisit vivement son fusil qui se trouvait près de lui tout préparé et il tira. La portée était bonne et le coup bien ajusté, car le faucon et le pigeon tombèrent tous les deux.

— Diable ! s'écria René en se penchant par la fenêtre, je n'ai fait qu'abréger ses souffrances. Est-il mort ? cria-t-il à Paulin qui, se promenant dans la cour, était accouru au bruit.

— Non, non, monsieur, il a seulement les plumes des ailes coupées, et il est étourdi de la chute. Je ne lui vois pas de sang. Mais, en vérité, je crois que c'est votre gerfaut Gorgerin que nous avons perdu il y a trois mois, la première fois qu'on le lançait. Je suis bien aise de le retrouver : car c'est un noble oiseau, plein de qualités, si on parvient à le discipliner.

— Mais le pigeon, le pigeon ? demanda René.

— Ah ! le pigeon, il doit être bien malade, car les ongles de Gorgerin sont bien aigus ; mais non, il n'a pas grand'chose, c'est une jolie palombe blanche, vraiment. Ah ! ah ! il a un ruban bleu à la patte, et sur le ruban je vois des lettres.

— Vraiment ! Eh bien ! garde-le, je vais descendre.

Cet incident léger, mais singulier, avait tout à fait distrait René de sa mélancolie ; il descendit en grande hâte, et, sans regarder Gorgerin que Paulin lui présentait d'abord, il prit avec un grand ménagement dans ses deux mains la colombe toute tremblante, et sur le ruban bleu bordé d'argent qui entourait ses pieds roses il lut le nom de Louise de Lamperière. S'il vous est arrivé quelquefois de trouver un mouchoir ou des gants imprégnés d'un parfum féminin, si cela a suffi pour vous faire bâtir tout un roman, et vous remuer jusqu'au fond de l'âme, vous comprendrez que René tressaillit en lisant ces mots, et que son visage se colora subitement. Sinon, vous pouvez, comme Paulin, préférer le faucon.

— Mets ce pauvre oiseau dans une cage, Paulin, et engage mes gens, s'ils ne veulent me mettre en courroux, à faire en sorte qu'il ne lui arrive pas malheur. C'est de la colombe que je te parle.

— Et Gorgerin, monsieur, est-ce qu'il faut le tuer ?

— Non, puisqu'il faisait son métier. Rends-le au fauconnier ; mais je ne crois pas qu'il en fasse jamais rien.

— Ah çà ! vous l'avez donc reconnu, monsieur, que vous avez tiré dessus ?

— A une pareille distance, es-tu fou ? Je voulais seulement l'empêcher de tuer ce pauvre animal.

Ceci passait l'intelligence de Paulin, qui se borna en conséquence à remplir les ordres de son maître.

René, après avoir fait à son grand-père sa visite accoutumée, monta sur son cheval d'arquebuse, et partit plus joyeusement que ne le faisait augurer son mélancolique lever.

Quant à Paulin, il ne savait s'il devait être ou fâché ou satisfait ; il pensait que, si, la veille, il lui avait été refusé d'aller aux Saintes-Maries, ce matin

il se trouvait pourtant sur le chemin, de sorte qu'il avait autant de raison pour se réjouir que pour s'attrister; mais l'un pouvait fâcher son maître et l'autre le porter à changer de nouveau d'avis par humeur de se voir deviné. Ainsi, il tâchait de garder une figure impassible. Bientôt, au reste, la chasse s'empara du gentilhomme et du piqueur, et ces soins firent diversion aux pensées de l'un et de l'autre, pensées qui n'étaient peut-être pas sans avoir un lien commun.

Quoi qu'il en fût, le maître et le valet, l'un tirant et l'autre rechargeant le fusil et ramassant les pièces abattues, et tous deux échangeant quelques paroles sur les coups singuliers, se trouvèrent au bout d'une couple d'heures sur la route qui va d'Arles aux Saintes-Maries, et réciproquement. Cette route, d'habitude fort solitaire, et que l'on peut parcourir en entier sans rencontrer un seul être vivant, était alors aussi peuplée qu'une rue de Paris, et présentait un spectacle que les yeux d'un solitaire devaient trouver curieux et ceux d'un jeune homme attrayant. Les belles filles d'Arles passaient dans tout l'éclat de leurs atours printaniers, les unes brunes, les autres blondes, presque toutes également remarquables par la fraîcheur de leur teint et par la régularité de leurs traits. Arles est proverbiale pour la beauté de ses femmes, et maintenant que tout est dégénéré, elle justifie encore cette réputation. On peut la traverser en entier sans voir un laid visage, au rebours de Paris, où l'on peut se promener tout un jour sans découvrir une jolie femme. C'est un héritage que cette ville impériale tient du peuple-roi, et qui, mieux que des théâtres et des statues, témoigne de l'amour que les Romains lui portaient.

Au XVII[e] siècle, les Arlésiennes se vêtaient d'un costume qui rappelait celui des antiques Romaines, et qui s'alliait bien avec leur beauté imposante. La partie la plus remarquable de ce costume était le *drôlet,* sorte de tunique à manches courtes, qui se mettait par-dessus la robe et qui a été remplacée par la mante espagnole. Leur coiffure a changé aussi; mais dans tous les temps elles se sont fait remarquer par la coquetterie de leur chaussure qui compose une partie d'autant plus importante de l'habillement, que leurs jupes ne descendent guère qu'à mi-jambe.

Alors comme aujourd'hui, elles employaient de préférence les étoffes claires et brillantes; mais leurs robes dessinaient les hanches au lieu de les ensevelir sous des plis innombrables. Qu'elles y prennent garde, les aimables filles, un étranger qui ne ferait que passer dans leur ville pourrait en inférer que l'exquise pureté de leurs formes commence à s'altérer, et quiconque y séjournera deux jours, attestera que ce serait calomnie.

René s'était donc arrêté à regarder au passage toutes ces belles et brillantes créatures, les unes à pied, les autres à cheval ou assises sur des charretons, riant de leur beau rire amoureux, ou babillant dans leur harmonieux langage avec des voix à la fois veloutées et vibrantes, qu'elles accompagnent de façons et de gestes d'une grâce inimitable, car rien chez elles n'est perdu pour la séduction.

Plus d'une tête se retourna vers le jeune chasseur; mais il n'y fit guère attention : l'ensemble de ce tableau mouvant était assez frappant pour que d'abord on ne s'arrêtât point aux détails. Et puis, comment choisir dans ce flux de beautés qui se ressemblent presque toutes et qui pour un adorateur de Mahomet eussent semblé être une incarnation de son paradis? Les hommes formaient des groupes séparés, suivant une coutume générale dans les pays méridionaux, et leur costume sévère et large formait avec celui des femmes un contraste d'un bel effet. Quoique nerveux et bien faits, les Arlésiens n'approchent pas de leurs femmes pour la noblesse et la beauté des formes; c'est une de ces races où l'on observe entre l'homme et la femme des différences analogues à celles qui séparent le mâle de la femelle chez certains animaux.

René voyait avec un dégoût qui prenait sa source dans son éducation sérieuse, des infirmes et des malades interrompant la vive allure de cette foule; les uns se traînaient eux-mêmes à l'aide de bras et de béquilles, d'autres portés sur des brancards ou des voitures, et tous témoignant un fervent espoir de guérison; mais quel catholique eût voulu les retrancher de cette scène dont ils étaient l'âme? Sans eux, elle eût perdu son caractère naïf, et n'eût plus été qu'une parade vide de sens, une sorte de *Longchamps* subalterne.

Les pèlerins n'appartenaient pas tous aux classes de la bourgeoisie et du peuple. De temps en temps on voyait se mêler à leurs rangs des litières armoriées et entourées de valets galonnés, qui ne pouvaient contenir que de nobles dames, quels que fussent leur âge et leur figure. On voyait même un assez grand nombre de gentilshommes chevauchant avec une suite proportionnée à leur rang et à leur fortune : alors l'impiété n'était point encore du bon ton, et la religion n'était point entrée dans le domaine de la mode. Elle faisait partie des sentiments et non du costume. Les équipages des gens nobles arrêtaient les regards de René, mieux que ne faisaient les groupes les plus riants et les plus fleuris des Arlésiennes. Le jeune homme semblait chercher quelque visage de connaissance.

— Je ne crois pas, dit-il à Paulin, avoir vu passer la livrée de Lamperière. Ainsi tu n'auras pas perdu grand'chose.

— Elle n'a pas dû suivre cette route, monsieur; d'ailleurs Marie ne pouvait pas être aux Saintes avant midi, et il n'est guère à présent que onze heures.

— En vérité, poursuivit René, c'est une singulière tentation; mais j'avais quelque curiosité de voir ce cortége rassemblé. Il me semble que ce doit être un spectacle varié et divertissant. Après tout il n'y a pas grand danger pour moi à voir de près ou de loin la sotte idolâtrie de ces ignorantes gens.

Paulin, fidèle à son système de neutralité, ne répondit rien et se borna à suivre son maître qui, sans plus songer à la chasse, poussa son cheval dans la direction des Saintes-Maries. A mesure qu'ils en approchaient, le chemin était de plus en plus encombré par la foule des pèlerins qui débordaient même dans les champs situés de chaque côté. Les cavaliers étaient obligés de mettre pied à terre pour ne point causer d'accidents. Dans ce pays désert, la science de la voirie est si peu avancée, que l'on n'a point prévu le cas où deux voitures peuvent se rencontrer ou se dépasser sur une route, et lorsque ces circonstances se présentent, il faut suivre et rétrograder jusqu'à ce que l'on trouve un embranchement pour s'y réfugier.

La petite ville des Saintes-Maries était bien loin de pouvoir fournir des logements à tout ce monde. Elle n'avait pas envie, pour le plaisir de se gonfler d'une population si nombreuse, de crever dans ses murailles comme la grenouille dans sa peau; mais elle s'était ceinte d'un camp dont les tentes blanches lui formaient comme un vêtement de fête et abritaient ses visiteurs dont quelques-uns pourtant étaient obligés de bivaquer. Le retour de ce jour, unique pour elle dans l'année, avait éveillé de grand matin la vieille et taciturne église qui, regardant à travers les créneaux qui la couronnent comme une forteresse, et se voyant toujours choyée, faisait joyeusement chanter ses cloches.

René eut quelque peine à loger ses chevaux, et n'y parvint qu'en en délogeant d'autres à prix d'argent, ce dont il ne se fit pas scrupule : son éducation solitaire ne l'avait pas habitué à de grands ménagements. Cependant, soit par une communication magnétique de la ferveur qui animait toute cette foule dont il était pressé, soit l'influence des miracles qui fermentaient dans l'air, ou simplement l'effet que le spectacle solennel devait produire sur une vive imagination, toujours est-il que le jeune seigneur protestant se sentit plus pénétré qu'il n'eût voulu l'avouer à son aïeul et à lui-même. Suivant le mouvement général, il fut bientôt porté sur la place qui se trouve sur le flanc de la trois fois sainte église. Là, il s'arrêta, et, spectateur unique, il se plaça sur une petite élévation d'où il pouvait voir à l'aise les nombreux acteurs de cette solennité. Les uns entraient dans l'église pour demander des grâces, offrir des *ex-voto* en reconnaissance de celles qu'ils avaient précédemment obtenues, ou simplement pour faire leurs dévotions; les autres en sortaient rayonnants de zèle, d'espoir ou même de joie, car déjà dans les groupes animés qui entouraient le lieu saint, on racontait les miracles qui venaient d'avoir lieu et ceux qui s'étaient accomplis depuis la dernière fête. Un enfant était tombé du haut de l'église par l'un des mâchecoulis: sa mère éplorée n'avait eu que le temps de le recommander aux Saintes, et elle l'avait trouvé en bas tranquillement assis sur le gazon d'une tombe. On montrait des gens qui, venus avec des infirmités et des béquilles, n'emportaient que les dernières; des possédés qui chantaient des cantiques en l'honneur des saintes femmes qu'ils blasphémaient le matin; des sourds qui commençaient à entendre, et des aveugles près de devenir borgnes. Outre ces miracles épanouis, il y en avait beaucoup qui germaient, n'étant pas de nature à éclater tout d'un coup, comme celui dont avait été l'objet une femme qui, frappée d'une stérilité de dix ans, avait, l'année précédente, eu recours à l'intercession des Saintes pour en être délivrée, et revenait cette année avec un enfant sur chaque bras, chaque enfant tenant un marmouset de cire destiné à l'ornement de la chapelle et à l'édification des pèlerins.

IV

MADEMOISELLE DE LAMPERIÈRE.

Tandis que René regardait ces choses et écoutait ces dires avec un certain intérêt, comme il était en vue, il fut reconnu par quelques personnes et devint bientôt l'objet d'une attention peu bienveillante. Il s'en aperçut et ne s'en émut point. Les mots d'*hérétique* et de *protestant* qui, plusieurs fois, parvinrent à son oreille, et les coups d'œil sombres qui indiquaient que ces mots lui étaient bien adressés, ne lui inspirèrent que de dédaigneux sourires. René était naturellement intrépide, et d'ailleurs il ne connaissait point le danger.

— L'ami! cria-t-il tout à coup à un paysan qui s'obstinait plus que les autres à le regarder, au lieu de rester ainsi les yeux stupidement fixés sur

moi, vous feriez mieux de faire place à cette jeune dame que vous arrêtez.

L'homme se retourna lentement, sans paraître se soucier beaucoup de cet avis impérieux ; mais il n'eut pas plutôt vu la personne en faveur de qui il lui était notifié, qu'il ôta respectueusement son chapeau et se rangea de l'air le plus empressé. La jeune femme répondit à ce salut par une légère inclination de tête qui avait été précédée d'une autre plus marquée et adressée à René comme un remercîment. Celui-ci, qui avait reconnu en elle mademoiselle de Lamperière, comme Paulin, dans la suivante qui l'accompagnait, avait pu reconnaître sa chère Marie, fendit aussitôt la foule et alla se placer près de la porte de l'église, sans avoir d'intention bien précise, mais se mettant là à tout hasard et attendant ensuite, comme doivent le faire, sur la foi d'un coup d'œil, les jeunes gens curieux du beau sexe et des aventures. Le paysan qu'il avait apostrophé était venu se placer en face du jeune seigneur, qui se trouva obligé de lui accorder quelque attention.

Le costume de cet homme ne différait en rien de celui des bergers ou des fermiers du pays ; il portait comme eux une veste brune, des culottes courtes attachées avec des jarretières rouges, des guêtres de cuir, la *taillors* ou ceinture de laine rouge et verte, et un large chapeau en feutre gris et grossier ; mais il se distinguait entre tous par l'élévation de sa taille, la beauté de ses traits et de ses formes, et surtout par l'expression noble et intelligente de son visage et par la dignité de sa personne. Il tenait à sa main droite un fusil, compagnon presque inséparable du paysan provençal, et sur le bras gauche une grande veste ou vêtement de dessus qui, ployée à l'envers, montrait une doublure d'un rouge éclatant. Sa pose était un peu recherchée : il relevait la tête et se penchait de manière à faire ressortir tous ses avantages, ce que l'on pouvait pardonner encore à un homme qui n'avait pas atteint l'âge de trente ans. La singulière considération qu'on lui témoignait, et qui ne pouvait provenir ni de l'âge ni du rang, intrigua un peu René, moins que s'il n'eût été distrait par la pensée de mademoiselle de Lamperière, dont il n'attendit pas longtemps la réapparition, à ne parler que mathématiquement toutefois ; mais la pendule morale qui a nos désirs pour ressorts et notre pensée pour balancier est trop variable pour qu'on l'emploie comme mesure du temps.

Au bout d'un quart d'heure, la jeune beauté, car c'était une beauté, eut achevé ses dévotions. Comme elle n'avait point d'infirmités à guérir ni d'autre grâce à implorer, il faut croire que ce temps lui avait suffi et que rien ne l'avait portée à se presser. Ce qu'il y avait de certain pourtant, c'est qu'en sortant de l'église, ses yeux se rencontrèrent tout d'abord avec ceux de René, qui en sentit son cœur bondir violemment dans sa poitrine. Quant à la demoiselle, nous aurons la discrétion de ne point examiner si son corset n'était pas, par contre-coup, plus agité que de coutume, ou, pour parler un plus beau langage, si les vagues de son sein, en se gonflant avec véhémence, n'annonçaient pas qu'un orage menaçât son âme. A vrai dire, elle ne nous eût pas laissé le loisir de rien examiner ni de poétiser un seul distique, car ses pieds, auxquels elle ne regardait pas, trébuchèrent contre les marches qu'il leur fallait monter pour la mener hors de l'église, et elle serait tombée peut-être, si René ne se fût précipité pour la soutenir. Dès lors toute son agitation et sa rougeur devaient passer sur le compte de cette chute qui eût pu avoir une issue plus fâcheuse.

— Il n'est pas étonnant, dit le paysan à la grande taille et à la belle figure, qu'il arrive malheur aux catholiques quand ils souffrent que des hérétiques viennent insulter les saintes femmes jusque chez elles.

A ces paroles, prononcées en français et avec très-peu d'accent, René, à qui la prestance de cet individu déplaisait, s'impatienta et leva son fouet pour l'en frapper ; mais il fut arrêté soudain par la main de mademoiselle de Lamperière. Avec une présence d'esprit au-dessus de son âge et un air de gracieuse condescendance qui seyait parfaitement à son rang et à sa noble et rayonnante beauté, la jeune dame s'adressa au paysan qui s'était mis en défense.

— Vous voyez bien, lui dit-elle, que je n'ai cependant pas de mal et que c'est au secours de monsieur que je le dois.

Ces simples mots apaisèrent comme par magie les murmures menaçants qui se faisaient entendre parmi les témoins de cette scène, dont la piété et la fierté étaient également intéressées. Le provocateur avait pris une attitude soumise. Il était profondément incliné, la tête découverte et la main sur la poitrine.

— Je ne croyais pas, mademoiselle, dit-il avec quelque galanterie, me trouver jamais en état de guerre vis-à-vis de vous. Je me reconnais coupable, quoique involontairement, et il ne tiendra pas à moi de réparer cette faute. J'attends vos ordres et vous promets de les exécuter sans les discuter.

— Mes ordres !... mais je n'ai rien à vous ordonner, Gautier. Vous reconnaissez que vous avez eu tort, cela suffit.

Se retournant alors vers René qui écoutait ce colloque avec un peu de contrainte, mademoiselle de Lamperière le pria de vouloir bien lui donner la

main et l'aider à traverser cette foule dont l'épaisseur était effrayante. René accepta cette offre avec reconnaissance et s'acquitta avec une grâce et une aisance innées d'un office assez nouveau pour lui. Ils marchèrent ainsi jusqu'en dehors de la ville, c'est-à-dire pendant environ deux cents pas, et ils s'arrêtèrent sur la grève plate et coquilleuse qui s'étend au sud des murailles des Saintes-Maries, au pied desquelles la mer vient mousser quand souffle le *mistral*. Là il leur fut loisible de respirer un air pur et frais rempli de senteurs marines, et il leur devint nécessaire de s'expliquer, tandis que les valets allaient chercher leurs chevaux. Comme René ouvrait la bouche pour formuler quelque galanterie relative au bonheur qui venait de lui échoir, mademoiselle de Lamperière l'interrompit.

— Vous m'avez rendu plusieurs services aujourd'hui, monsieur; je vous en ai peut-être rendu un, en vous empêchant de vous emporter pour une offense que vous pouviez mépriser; mais je ne crois pas que je sois par là dispensée de reconnaissance, et je vous prie de recevoir tous mes remercîments. Puis-je savoir seulement à quel nom je dois les adresser?

René répondit en s'inclinant qu'il était loin de trouver la reconnaissance pesante vis-à-vis d'une si noble et si gracieuse dame; mais que les services dont elle voulait bien lui savoir gré étaient en grande partie le fait du hasard qui, ajouta-t-il, m'a en même temps servi et desservi; et pour ce qui est de mon nom, j'aurais peut-être désiré qu'il vous restât caché; mais je ne veux ni désobéir à une dame, ni avoir l'air de répudier le nom de mes pères. Je suis le petit-fils du comte de Meyran.

—C'est un des meilleurs et des plus anciens noms du Midi. Une fille de mon père peut l'entendre sans répugnance, malgré les querelles qui, je le sais, ont longtemps divisé nos familles. Mais, poursuivit-elle avec un tout aimable enjouement, c'est si vieux et nous sommes si jeunes!

René n'acquiesça qu'à demi et par politesse à cette phrase conciliatrice. Ses haines de famille étaient une partie de son héritage, dont il ne pouvait faire si bon et si prompt marché. Il n'eût pu y renoncer sans croire que son blason en fût terni et qu'il se désistât d'un des plus précieux priviléges de son rang. Cette manière de voir ne s'accordait pas précisément avec ses empressements pour la fille de l'ennemi héréditaire de sa maison, mais quel est le cœur qui n'enferme pas des sentiments contradictoires? Il faut songer que c'était la première femme qui se fût offerte à René, entourée d'incidents quelque peu prestigieux et dans des circonstances favorables pour le toucher. Il pouvait donc être porté à faire en faveur de la fille une exception motivée par son sexe et qui ne préjudiciât point au ressentiment dont il était tenu envers le père. Les femmes, à bien prendre, n'ont point de caste ni de famille. D'ailleurs, l'éducation de René n'avait point été si austère, qu'il n'eût lu quelques romans de chevalerie, et il y avait vu plus d'une fois comment, après tous les combats, les façons et les expiations nécessaires, un mariage pouvait réunir deux familles séparées depuis des siècles par la plus sanglante rivalité. Quant à la différence des religions, elle n'était pas aussi grande que si la demoiselle eût été mahométane comme telle princesse sarrasine qui avait pourtant épousé un chevalier chrétien, s'étant au préalable convertie par amour à la vraie foi.

Après un moment de silence, un peu gênant peut-être pour deux amants aussi neufs, René instruisit mademoiselle de Lamperière du bonheur qu'il avait eu le matin de sauver de la serre d'un faucon une belle petite colombe qui lui appartenait sans doute.

— Oui, monsieur, elle est à moi et je vous remercie bien vivement. Ma pauvre petite Bianca! que je serai aise de la revoir! Et sa compagne qui la pleure à présent le sera encore plus que moi. Voilà, monsieur, une obligation qui fait décidément pencher la balance de votre côté.

V

GAUTIER.

Sur ces entrefaites, les valets revinrent avec les chevaux. René présenta son genou à mademoiselle de Lamperière pour l'aider à se placer en selle. Il admira sans doute la petitesse de son pied et en savoura la pression; puis il s'élança sur son cheval, et profitant de la permission tacite que la jeune dame lui donnait de l'accompagner, il s'avança avec elle jusqu'au bord de la mer, dont les flots tranquilles et les côtes sans accidents n'offrent là qu'un spectacle peu remarquable.

— Après tout, fit la demoiselle, ceci est assez triste.

— Pensez-vous, mademoiselle, repartit René, que tout ce qui peut plaire doive rendre joyeux?

— Vraiment, la gaieté est une bonne chose.

—Je connais peu le rire et j'eusse été malheureux si rien ne pouvait dédommager d'en être privé.

— Dieu, qui a fait l'homme et la femme l'un pour l'autre, avait sans doute ses raisons en arrangeant qu'ils ne pouvaient jamais se comprendre parfaitement. Eh! eh! après tout, cela n'est pas nécessaire pour faire connaissance.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton demi-solennel, demi-ironique par un troisième interlocuteur sur lequel l'attention du jeune couple se trouva naturellement attirée. C'était un petit vieillard enseveli dans une cape brune, et qui, assis sur le bord d'un bateau de pêcheur, échoué sur le sable, paraissait s'être livré aussi à la contemplation de la mer.

— Quoi! s'écria Louise, est-ce vous, *Domine?* Comment vous trouvez-vous ici? Pourquoi ne vous a-t-on pas vu au château? Mon père va-t-il arriver?

— Voilà des interrogations bien vives, mademoiselle, pour un pauvre vieil esprit comme le mien; j'essayerai cependant d'y répondre. Pour commencer par le dernier point qui est le plus important, je vous dirai que monsieur votre père est encore à Paris, et que vous pouvez être sans inquiétude sur sa santé. Quant à moi, je ne suis point allé à Lagny, parce que je n'avais nul message à vous porter, et que, d'ailleurs, j'étais triste. Je suis venu en ce lieu pour tâcher de voir comment les saintes s'y prennent pour opérer si rapidement des guérisons qui nous donnent tant de mal, à nous pauvres médecins terrestres; mais quoique femmes, elles ne me paraissent pas disposées à dévoiler leur secret. Comment je suis ici maintenant? Mais en chair et en os selon toute apparence, et aussi en pensée depuis que je vous ai aperçue avec ce jeune gentilhomme, mademoiselle.

— Bien, *Domine;* je vois avec plaisir que votre esprit a moins vieilli que vous ne le dites. Mais vous ne me demandez pas comment je me porte moi-même?

— Ce serait, madame, de la part d'un homme de ma profession, une question inconvenante et assez sotte. A votre vue seule, je puis m'assurer et vous assurer que vous vous portez bien, fort bien, on ne peut mieux, mieux que votre compagnon, surtout.

— En vérité, dit René étonné et presque choqué de la familiarité du vieillard, serais-je donc si malade sans m'en douter?

— Il n'est point nécessaire que vous le sachiez, monsieur.

—Comment cela? dit René en riant. Il me semble...

— Ah! monsieur, interrompit mademoiselle de Lamperière, je vois que vous ne connaissez pas dom Gigadas, autrement vous n'exigeriez pas qu'il vous expliquât tous ses dires.

— Mademoiselle, reprit le vieillard, vous dévoilez bien légèrement mon incognito. Comment voulez-vous que je m'explique maintenant? D'ailleurs, le lieu même n'est pas trop convenable. Sachez, monsieur, continua-t-il en se retournant vers René, que je ne suis pas seulement médecin et que mes regards vont plus loin que les choses apparentes et présentes. Il y a en vous et autour de vous beaucoup de mauvaises influences; mais nous en triompherons avec l'aide de Dieu et l'agrément des saints. Ne riez pas, mademoiselle, car c'est très-sérieux.

Cela dit, le singulier vieillard salua et s'en alla à pas lents le long de la mer, et bientôt il parut très-occupé de ramasser les coquilles éparses sur le sable.

Louise et René, après l'avoir un instant suivi des yeux, mirent leurs chevaux au trot et gagnèrent la route sans rentrer dans la ville. Marie et Paulin, qui de leur côté mettaient le temps à profit, suivaient à une petite distance. Le valet de mademoiselle de Lamperière se tenait lui-même par discrétion à quelque distance de ce couple subalterne.

Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin lorsqu'un coup de fusil tiré derrière eux et par-dessus leurs têtes sur un beau flamant qui avait attiré leur attention, les fit retourner subitement. Bien que volant à une grande élévation, l'oiseau avait été frappé à la tête; il s'abattit lourdement sur la terre où il demeura sans bouger, ses belles ailes roses et noires étendues dans toute leur envergure, son cou et ses pieds allongés. L'auteur de ce coup remarquable n'était autre que l'individu qui avait tenu tête à René et que mademoiselle de Lamperière avait nommé Gautier. Il était monté sur un petit cheval blanc à tous crins et plein de feu, de la race qui s'élève en liberté dans les pacages salés de la Camargue. Il avait déjà replacé sur son dos son long fusil, et retenait un gigantesque chien de montagne qui eût voulu s'élancer dans l'eau pour ramasser la victime gisante parmi les joncs d'un îlot.

— Oh! oh! dit René en s'approchant de lui, vous êtes un adroit tireur, et, j'en réponds, un homme aussi hardi que vigoureux. Je suis fâché de vous avoir menacé tout à l'heure. Envoyez-moi votre oiseau pour nous réconcilier. Voici ma bourse en échange.

— Monsieur, répondit Gautier froidement et fièrement, mon oiseau est à vous si vous voulez le prendre. J'ai voulu seulement essayer si je me rappelais mon ancien métier. Pour la bourse que vous m'offrez, je n'en ai nul besoin, et, en aucun cas, je ne voudrais l'accepter.

— J'espère qu'au moins vous ne refuserez pas ma main, monsieur, et si des excuses...

— Ne m'en faites pas, monsieur. L'affront que vous m'avez fait publiquement ne saurait pas plus être effacé par des paroles que par de l'argent.

— Que prétendez-vous donc alors, monsieur? demanda le jeune seigneur d'un ton hautain.

— Rien que rester votre ennemi; car la seule satisfaction qui pût valoir ici, vous me la refuseriez sans doute et vous feriez bien. Un gentilhomme ne doit pas déroger. Je ne le suis pas, mais je suis bon catholique, et à ce titre encore il ne doit y avoir rien de commun entre nous. Les catholiques et les protestants ne peuvent être unis qu'à la façon de la colombe et du faucon que vous avez séparés ce matin. Vous êtes vous-même assez bon tireur, monsieur, pour que l'adresse des autres ne vous étonne pas, et d'assez bonne race, après tout, pour ne pas la craindre.

— Assurément, monsieur, j'ai fait tout ce que je pouvais et ce que je devais. Je me retire. Soyez mon ennemi tout à votre aise.

Comme dans les dernières paroles de Gautier il se trouvait quelques mots qui semblaient lui être adressés, mademoiselle de Lamperière éleva alors la voix, et lui dit un peu vivement qu'il montrait un fanatisme et des prétentions fort déplacés, et qu'elle espérait que, sans plus de réflexions, il allait changer de ton et réparer ses torts; mais cet homme singulier ne répondit qu'en la saluant aussi humblement que possible, et, mettant son cheval au galop, il disparut par un chemin de traverse.

— Cet homme, dit René, ne me paraît pas aussi méprisable que je l'avais pu croire d'abord, et que vous me l'avez dit vous-même, madame. Sa figure, sa tournure et sa façon de s'exprimer ne se sentent point de la condition que son équipage annonce. On le prendrait facilement pour un seigneur déguisé.

— Point; ce n'est qu'un simple berger : son nom est Gautier Violais.

— Êtes-vous certaine de cela, madame?

— Très-certaine! Sa mère a été au service de ma grand'mère. Comme il montrait de l'intelligence, mon père le prit en affection et voulut en faire quelque chose. Son éducation a été excellente. Il a voyagé; il a même fait la guerre; mais son mauvais caractère et son orgueil ridicule lui ont toujours nui, et l'ont obligé de revenir se faire berger dans son pays. Du reste, il a toujours témoigné le plus grand dévouement pour notre famille : c'est là, sans doute, la cause de sa conduite envers vous. Et puis, on a beau faire, ces gens-là sont toujours aveuglés par leurs préjugés populaires.

Ces derniers mots soulevaient une question où René se fût peut-être encore trouvé en opposition de sentiments et d'idées avec sa belle compagne. Il changea donc le sujet de la conversation, et parla du singulier vieillard qui s'était, un peu auparavant, jeté à travers l'entretien des deux jeunes gens.

— Ainsi, dit René, j'ai enfin vu ce fameux dom Gigadas dont j'entends parler depuis si longtemps.

— Vous ne l'aviez jamais vu? Je ne croyais pas qu'il y eût personne par ici à qui il fût inconnu. A la vérité, il est presque toujours absent depuis quelques années; cependant il parle souvent de votre famille, et il semble la connaître.

— En effet, il a été autrefois attaché à mon grand-père et à mon père. J'en ai souvent entendu parler par nos vieux domestiques, tantôt comme d'un très-habile et savant homme, tantôt comme d'un joyeux compère, tantôt comme d'un rusé coquin. Il est maintenant espion du cardinal, à ce que l'on dit : ce n'est point un titre pour se présenter au château de Meyran.

— Je ne crois pas, monsieur, que *Domine* soit disposé à espionner pour le compte de personne; quoiqu'il le fasse peut-être parfois pour sa propre satisfaction. Il est fort indépendant de caractère, et nullement intéressé. Le peuple le regarde comme une sorte de sorcier bienfaisant. Les gens de sa classe en font assez de cas pour qu'il ait été plusieurs fois consul à Arles. Ses paroles, toujours bizarres et emphatiques, renferment souvent de sages conseils, et des personnes du rang le plus élevé ne dédaignent pas de le consulter. Il recherche, par goût plutôt que par vanité, les personnes d'une condition au-dessus de la sienne, quoiqu'à l'entendre il ait eu quelquefois à s'en plaindre. Voilà ce que j'ai ouï dire à mon père sur son compte. Quant à moi, je l'aime beaucoup : il est malicieux, sans être méchant; il sait d'ailleurs beaucoup de choses, et le mystère dont il s'entoure est plus amusant qu'effrayant.

— C'est au moins un personnage très-singulier. Il doit être fort âgé : car je l'ai toujours entendu nommer le vieux Gigadas.

— Personne ne l'a vu jeune; il était déjà blanc et ridé lorsqu'il vint à Arles. On le croit Italien; mais il ne s'explique jamais sur cet important objet : du reste, il parle toutes les langues. Il est médecin, chirurgien, apothicaire, astrologue, alchimiste, mécanicien, poëte même. Il sait tout, et il étudie toujours : il prétend qu'il a encore une longue carrière devant lui; et il est si vert et si leste, que cela me semble fort probable. Pourtant il a eu bien des chagrins, et il est très-sensible : il a perdu successivement tous ses enfants; et, quoiqu'il regarde comme indigne d'un sage de se laisser aller à l'affliction, il est parfois sombre et taciturne comme les déserts que nous traversons; celui qui le fait parler alors ne doit pas redouter les traits du sarcasme.

— Je croirais plus volontiers à la malignité de sa langue qu'à la tendresse de son cœur : car personne, et jusqu'à mon vieil écuyer, qui est aussi dur que l'acier, ne parle de dom Gigadas qu'avec une certaine circonspection. Cela peut venir, d'ailleurs, de

l'appréhension du pouvoir occulte et réel qu'on lui attribue. Quant à moi, sans votre assertion, madame, j'aurais cru son cerveau un peu dérangé.

— Il n'en est rien, soyez-en sûr. Il dit souvent que ce n'est pas uniquement sa faute si on ne le comprend pas.

— Je le souhaite pour lui, quoique ses dernières paroles dussent me faire désirer que ses discours n'aient pas toujours un sens caché.

Un moment de silence suivit alors. René était plus occupé qu'il n'eût voulu l'avouer de ce vieillard, dont les paroles, obscurément ironiques, lui étaient tombées sur la conscience; puis il lui avait annoncé des dangers inconnus, présage toujours désagréable, si peu fondé qu'il soit. Ce fut mademoiselle de Lamperière qui la première interrompit cette rêverie par quelqu'un de ces propos insignifiants qui n'ont pour but que d'en amener d'autres. Les deux amants défilèrent alors le chapelet de lieux communs que deux amoureux commencent toujours par réciter ensemble.

La jeune dame était du même âge que René; mais elle connaissait bien mieux que lui le monde et les tours du langage, quoiqu'elle eût été bannie fort jeune de Paris par la mort de sa mère. Elle avait été élevée à Marseille par une tante qui, vieille et infirme, avait récemment quitté cette ville, par peur des troubles qui l'agitaient, pour venir habiter le château de Lagny où sa nièce s'ennuyait fort. Cette jeune personne n'avait en effet d'autre distraction que la promenade, sous l'escorte obligée de ses domestiques, et la différence d'éducation devait lui rendre cette reclusion bien plus pénible qu'à René. La coquetterie de mademoiselle de Lamperière était aussi décente que possible, et ne la portait pas à désirer rien autre chose que d'avoir non loin de sa demeure un beau et noble jeune homme qui pensât à elle, et qui, cherchant à la rencontrer, brisât quelquefois la monotonie désespérante de ses promenades. Que cela pût être dangereux, elle était assez étourdie pour ne pas l'examiner, assez innocente pour s'en étonner, et assez fière pour le nier.

L'histoire *della palomba liberata* fut d'un merveilleux secours à ces aimables enfants. La reddition de l'humble oiseau fut débattue comme celle d'une ville conquise. René protesta qu'il ne le remettrait qu'entre les mains de sa maîtresse, craignant trop qu'autrement il ne lui arrivât un nouvel accident, dont lui, René, serait responsable, et qu'il ne se pardonnerait pas. D'un autre côté, il ne pouvait aller au château de Lagny : le cas était donc des plus embarrassants. Pour terminer, mademoiselle de Lamperière dit enfin qu'elle irait, suivant son habitude de chaque jour, se promener le lendemain matin sur le bord du Rhône, vis-à-vis de l'île des Passereaux, et que là, en présence de Marie, pourrait s'effectuer la remise de la captive. Cet arrangement ne pouvait pas rencontrer d'opposition, et la satisfaction qu'en éprouva René fut telle, qu'il déploya pendant tout le reste du voyage une grâce de pensée et une facilité d'élocution dont il était lui-même étonné, et dont jouissait sans détour la fée qui avait fait jaillir ces dons des replis de son âme, où jusqu'alors ils étaient demeurés inutiles et ignorés.

Quoiqu'on eût mis les chevaux au pas pendant la négociation, comme cela était nécessaire pour la mener sagement, et qu'ensuite on leur eût, malgré leur accès d'impatience, conservé la même allure, on finit cependant, tout en devisant doucement et ingénument, par arriver au lac de Saint-Gilles. Après le passage de la rivière, René, à la requête de mademoiselle de Lamperière, la laissa continuer sa route, sans l'accompagner plus loin.

VI

LES RENDEZ-VOUS.

René était demeuré sur le bord de la rivière à regarder s'éloigner mademoiselle de Lamperière qui, s'avisant un peu tard qu'elle avait lentement voyagé, mit son cheval au galop et disparut promptement. René se dirigea alors vers le château de Meyran. Il était rêveur, on le croira sans peine, et plus d'une fois il retourna la tête, comme s'il eût craint que sa charmante compagne ne fût déjà perdue pour lui. Son regard se fixa tristement sur les sombres tours du manoir paternel qui se dressait devant lui, austère et désagréable comme un reproche qu'on ne veut point écouter. L'ombre glaciale et protestante de ces murailles solitaires contrastait grandement avec le beau rayon du soleil nouveau et catholique qui venait de réchauffer le cœur du jeune gentilhomme, et qui, loin d'en être éteint, ne pouvait qu'en devenir plus brillant et plus précieux. Avant de pénétrer sous le portail, René interpella son domestique qui rêvait de son côté, quoique moins mélancoliquement sans doute.

— Il me paraît, lui dit-il, que tu n'es pas partout aussi perclus de langue qu'en ma présence. Tu as raconté là-bas l'histoire de ce matin à qui a voulu l'entendre. Je sais bien que c'était un coup trop remarquable pour que tu pusses t'en taire; mais si, pour y joindre celui du flamant, tu dis un mot de tout ce qui s'est passé aujourd'hui, tu attireras sur

ton dos une série de coups d'une autre espèce, et qui peut-être ne seront pas de ton goût.

De ces paroles péremptoires, Paulin conclut simplement qu'il était urgent qu'il se tût, et prit facilement une résolution qui servait ses propres intérêts. Décidé à se laisser aller au courant qui le sollicitait, et à voguer les yeux fermés sur le fleuve inconnu de l'amour, sans écouter les tristes voix des préceptes rigides qu'il laissait sur la rive, le lendemain René se rendit dès la pointe du jour sur le bord du Rhône. Il vint seul, apportant la colombe dans sa carnassière, et il eut tout le temps de parcourir et de détailler le lieu où devait se passer cette entrevue. Le choix en faisait honneur au goût et à la prévoyance de mademoiselle de Lamperière : car on eût difficilement trouvé un site plus heureusement agreste et qui convînt mieux à de tendres rendez-vous. C'était une petite prairie basse ou un *segonal*, comme on dit dans le pays, qui, entraînée dans le lit même de la rivière, et couverte par les eaux à l'époque des grandes crues, conservait, pendant les chaleurs, une fraîcheur charmante. Des figuiers aux feuilles larges et opaques, et de grands peupliers blancs que des vignes sauvages enlaçaient jusqu'au sommet de leurs guirlandes vigoureuses et chevelues, formaient à ce réduit un abri naturel contre les vents, le soleil et les regards des passants. Il était caché également à la vue de l'autre rive par une petite île semblable à une corbeille de saules, de ronces et de roseaux où chantaient incessamment des essaims d'oisillons, d'où lui était venu sans doute le nom d'*île des Passereaux*. Une petite cabane ruinée et envahie par la végétation avait autrefois abrité dans cet îlot quelque pêcheur, et y figurait encore comme une gracieuse fabrique.

La jeune dame arriva enfin, après s'être fait attendre juste le temps convenable. Il va sans dire qu'elle était accompagnée de Marie. René l'aborda avec un peu plus d'embarras que la veille, vu qu'il avait eu beaucoup plus de temps pour se préparer, et leurs saluts furent aussi cérémonieux et aussi soigneusement accomplis que si leurs pieds eussent foulé le tapis d'un salon à regards d'Argus et non l'herbe d'un pré mystérieux. La demoiselle se dédommagea de cette contrainte en embrassant et caressant sa chère petite colombe. René offrit de lui livrer le faucon coupable; mais mademoiselle de Lamperière qui, en noble fille, avait quelquefois chassé à l'oiseau, répondit qu'elle faisait beaucoup d'estime d'un vaillant gerfaut, et que, si celui-là voulait devenir soumis et n'attaquer que le gibier qu'on lui désignerait, elle lui pardonnerait volontiers. Cependant la suivante, véritable Arlésienne à la jambe fine et aux yeux noirs, s'était tout d'un coup éprise d'une grande envie de papillons, et courait pour en attraper, afin sans doute de ne point rester inoccupée. Son éloignement rendit un peu de liberté à l'entretien. On se promena, puis on s'assit. On recommença de se promener, et le jeune homme offrit son bras à la demoiselle qui l'accepta. On s'assit de nouveau, mais cette fois derrière un épais buisson, car le soleil devenait brûlant. La conversation avait subi des phases semblables. Des phrases polies et des compliments enjoués, on en était venu aux pensées banales et à des insinuations assez sérieuses sur l'amour, entremêlées de réflexions sur la singularité de leur rencontre et de leur position. On parla des impulsions irrésistibles, du bonheur de deux cœurs bien unis, de liens indissolubles, de belle flamme et d'éternelle constance, toutes choses que les pauvres enfants ne connaissaient qu'en théorie, et qu'ils récitaient bucoliquement en guise de préparation et de catéchisme amoureux. C'était une véritable bergerie, du Racan tout pur. La bergère, qui s'était édifiée de la lecture de *Clélie* et de *l'Astrée*, et qui avait souvent assisté à de galantes conférences entre les beaux esprits et les belles dames de la Provence, pouvait se montrer plus savante et mettre en ses dires plus de finesse et de recherche. Le berger suppléait à ce qui lui manquait de ce côté par une vivacité et une expression passionnée qui eussent été plus grandes encore si la réserve de sa compagne ne lui eût imposé.

LA BERGÈRE.

Ce n'est point au milieu des vains soins de la ville,
Mais dans la paix des champs que peut naître l'amour.

LE BERGER.

Un cœur pur et sincère est partout son asile,
Et ce dieu le préfère au céleste séjour.

LA BERGÈRE.

Ah! le temps est passé des amours éternelles.
Les bergers, m'a-t-on dit, se rient de leurs serments.

LE BERGER.

Il en est cependant qu'on trouverait fidèles.
Mais, sans doute, on rirait de ces parfaits amants.

Ainsi controversaient-ils sauf le rhythme; car il n'est pas certain que cette passion naissante se révélât comme l'ivresse des compagnons de Pantagruel, par une manie de versifier.

Il fallut, ce jour-là, se séparer sans qu'un aveu eût été hasardé et même sans se promettre, autrement que des yeux, de se revoir bientôt, tant ils étaient dominés par cette bienheureuse et charmante timidité qui fait trouver plus de jouissances dans la vue seule de l'objet aimé que plus tard dans la réus-

site complète et prévue d'un plan de séduction. Dans le premier âge, l'amour est un poëme, plus tard ce n'est qu'une entreprise.

Deux jours s'écoulèrent pendant lesquels René ne revit pas mademoiselle de Lamperière. Il en passa les matinées sur le bord du Rhône, assis à la place où elle s'était assise, place où il eût voulu élever un autel, pour qu'elle ne fût pas profanée.

Le soir il alla errer aux alentours du château de Lagny dont il s'approcha plus qu'il n'avait encore fait; mais ce fut en vain. En revanche son image ne le quitta point un instant. Il se rappelait toutes ses perfections, sa grâce, son esprit, et dans ces réflexions il achevait de déifier cette séduisante créature. Tout occupé de s'éprendre d'elle, il ne se demandait point quel retour il en pouvait espérer, il ne songea pas une seule fois aux obstacles nombreux qui devaient traverser son amour; mais la fatalité ou le démon, comme on voudra l'appeler, y avait songé pour lui, et se réjouissait déjà sans doute des maux qui en résulteraient. René n'était point encore assez habitué à la dissimulation, pour que l'inquiétude de son cœur ne le rendît pas soucieux. Son aïeul lui-même s'en aperçut, et l'attribuant à l'ennui d'une inaction que l'âge de son petit-fils ne pouvait plus souffrir, il lui dit que bientôt peut-être il y aurait quelque chose à faire pour lui. Cette parole qui naguère eût rempli de joie le jeune homme et l'eût fait rêver de combats et de gloire, le trouva pour lors indifférent, et il se borna à répondre que son aïeul connaissait ses sentiments et qu'il espérait que, dans l'occasion, sa conduite y répondrait. A peine s'aperçut-il qu'il mentait. C'était l'habitude qui faisait mouvoir ses lèvres, tandis que sa pensée était devers Lagny.

Le troisième jour, tandis que René était à regarder couler l'eau du Rhône, n'attendant point encore mademoiselle de Lamperière, parce que la matinée était trop peu avancée, il entendit un pas léger froisser l'herbe derrière lui, et en se retournant, il la vit, belle, souriante et toute rose soit de la marche, soit d'émotion. Les transports de René, que l'attente avait fait fermenter, éclatèrent au choc de cette surprise. Il se précipita vers sa maîtresse.

— Ah! Louise, s'écria-t-il, j'ai cru que je ne vous reverrais jamais.

— Ce n'a pas été ma faute, répondit-elle ingénument.

Et tout fut dit. René dit à Louise qu'il l'aimait, qu'elle était tout pour lui, sa vie, sa pensée, ses espérances : il la supplia de ne point s'offenser de sa hardiesse, protesta qu'il n'avait pas été maître de lui, en la voyant si subitement, promit de tâcher désormais de l'aimer en silence, si elle le voulait, et jura de l'aimer toujours et malgré tout. A quoi la belle répondit, comme elles répondent toutes, par quelques mots entrecoupés dont le ton seul indique le sens, et qu'il faut que leur interlocuteur leur arrache et leur apprenne à répéter intelligiblement en les répétant d'abord lui-même sous forme d'exclamations plus ou moins bruyantes, plus ou moins folles, suivant le lieu, le temps et les circonstances.

— Hélas! moi aussi, je suis insensée...

— Parlez! Faut-il que je vive ou que je meure...

— Que voulez-vous que je vous dise? Ne vous ai-je point écouté?

— Eh bien?

— Ah! quelle cruauté!

— Moi, cruel! quand je me meurs à vos pieds, attendant un mot de pitié.

— Ah! plût à Dieu que ce sentiment vous suffît!

— Au moins laissez-moi espérer que vous m'aimerez un jour.

— Oh! mon Dieu, ne voyez-vous donc pas...

— Que je vous importune...

— Que je vous aime!

— Vous m'aimez! tu m'aimes! elle m'aime! Ciel! terre! ai-je bien entendu? est-ce possible? Répétez-le, au nom du ciel! que je l'entende encore une fois, mille fois, toujours.

Et la chère créature répète doucement ce mot qui semblait n'être sorti de sa bouche que comme un soupir suprême, *novissimum verbum.* Elle le répète encore en souriant tristement, et, encore, jusqu'à ce qu'elle arrive par degrés à l'expression la plus passionnée qu'elle soit susceptible d'y mettre. Rarement cependant est-elle obligée pour cela de recommencer jusqu'à mille fois, et quant à *toujours,* c'est un mot qui s'intercale sans aucune signification dans tous les discours des amants, comme *félicitations* dans les récitatifs des opéras italiens, comme *à la bonne heure!* dans la conversations des marins en mer, et tous ces mots ne servent que pour arrondir les phrases et comme une ponctuation articulée.

— M'aimerez-vous toujours?

— Toujours! Et vous?

— Toujours!

C'est un mot très-doux à l'oreille et sur lequel la note joue très-bien, voilà tout. C'est une caresse et non un serment.

Personne ne s'y trompe, que ceux qui prennent plaisir à être trompés, et ceux-là assurément n'ont pas le droit de se plaindre.

Louise et René étaient donc convenus qu'ils s'aimaient d'un amour mutuel qui s'était révélé à eux dès la première fois qu'ils s'étaient rencontrés sur le chemin de Nîmes; car il en est toujours ainsi :

du moins on le dit et on se le laisse dire. L'amour aspire non-seulement à l'éternité à venir, mais à l'éternité passée. Puis ils tombèrent également d'accord de s'aimer toujours, malgré tous les obstacles qui s'opposeraient certainement à leur union, et ils avaient d'autant plus de raison de parler ainsi, que c'était peut-être à cause de ces obstacles qu'ils se dépêchaient tant et tenaient si fort à s'aimer. N'ayant point d'anneaux qu'ils pussent échanger, ils se contentèrent de joindre leurs mains, ce qui valait mieux, du moins pour le moment, et Louise, ayant cueilli une petite branche de vigne, la rompit en deux et en donna une partie à René. De tous les gages d'amour, ceux qui proviennent des végétaux sont assurément les plus emblématiques; mais, en les donnant, on est ordinairement de bonne foi, et c'est une malice du hasard qui fait sans doute que l'on s'avise plutôt de cueillir une fleur qui doit bientôt s'en aller en poussière que de ramasser un caillou qui durerait éternellement. Il faut convenir aussi que la fleur est plus gracieuse et plus commode : il en est de même des amours faciles et passagères.

Quand l'ivresse des premiers sentiments fut un peu calmée, les amants furent bien obligés de redescendre du ciel sur la terre et de jeter un coup d'œil sur leur avenir, coup d'œil qui fut timide de part et d'autre, leurs désirs se trouvant dès l'abord en opposition avec des volontés respectables. Ceci mêla de l'ombre à leur joie. Mais bientôt leur jeunesse reprit le dessus, et ils burent à longs traits les délices d'une tendre causerie, chacun ne regardant plus que dans les yeux de l'autre, qui lui renvoyaient précisément l'impression qu'ils en recevaient, comme il arrive de deux miroirs placés parallèlement, lesquels, dans cette situation, nous offrent une image de l'infini aussi vide, aussi insaisissable que les projets éternels des amants.

En attendant, Louise et René résolurent de profiter du présent qu'ils avaient à eux, soit que l'avenir dût être heureux ou malheureux, vaste ou borné, et ils se promirent de se voir chaque jour dans ce lieu charmant et consacré par leur double aveu. Rien n'y troubla d'abord leur bonheur, et nul vent jaloux ne souffla sur le buisson ardent de leur amour, qui brûlait au bord du Rhône comme le buisson que vit Moïse au bord du Nil, d'une flamme toujours renaissante et alimentée par elle-même. Mais un matin René, qui avait été retenu un peu tard par une indisposition de son aïeul, trouva au rendez-vous non pas sa maîtresse comme il s'y attendait, mais un pêcheur qui, assis sur le bord de la petite île, s'occupait flegmatiquement à raccommoder des filets. Ce qui était plus grave, c'est que la cabane avait été restaurée et les buissons qui l'encombraient élagués; ces soins annonçaient chez le nouvel insulaire des projets d'occupation peu favorables au mystère de la prairie.

— Holà! mon homme, cria René, vous ne devez pas trouver beaucoup de poisson à cet endroit. Vous n'avez qu'à aller m'attendre au château de Meyran, je vous arrangerai d'une bonne pêcherie dans un étang, et d'abord je vous dédommagerai de celle que vous avez perdue.

— Merci, monsieur, répondit le pêcheur avec un calme légèrement ironique, je me plais beaucoup ici et je ne pêche que pour m'amuser. Cette cabane a appartenu à mon père; je l'ai rachetée, ce n'est pas pour la revendre. Il me paraît que je trouverai toujours à m'en débarrasser; car ce matin il est déjà venu une jeune dame qui m'en a offert tout ce que je voudrais.

René fut contraint de s'en retourner. Comme il traversait la cour du château, très-contrarié de ce contre-temps et ruminant par quels moyens il pourrait y remédier promptement, il fut arrêté par le vieux Bertrand, osseux et gigantesque soudard, que René avait toujours vu aussi ridé et aussi vigoureux, et qu'il eût imaginé quelquefois être une machine à ressorts d'acier recouverts de parchemin, n'eût été son dévouement et sa bonne humeur.

— M. le vicomte, dit l'écuyer d'une voix rude et creuse, il y a de singulières nouvelles et qui vont vous dérider, ce qu'elles auraient pu faire pour moi aussi autrefois; mais à présent, au contraire, le rire me ride.

— Paulin te dira la raison de cela, Bertrand. Mais qu'y a-t-il donc?

— Il y a, monsieur, que ce matin j'ai rencontré tout près d'ici se promenant de long en large un serviteur de la maison de Lamperière; une espèce de berger savant, nommé Gautier. Comme je me préparais à lui demander ce que je pouvais faire pour lui et à lui donner à choisir entre une volée de coups de bâton et deux ou trois lardons, il m'a abordé, disant qu'il avait à me parler. Savez-vous ce qu'il m'a conté? Que vous courtisiez sa jeune maîtresse et que vous vous trouviez incessamment sur son chemin, ajoutant, chose assez sage, qu'il ne pouvait résulter de cela que des maux, et qu'ainsi il était du devoir des bons serviteurs des deux familles de faire leur possible pour les prévenir, et il m'a invité à en parler au préalable à M. le comte. Après tout, c'est un garçon qui parle fort bien.

— Et que lui as-tu répondu?

— Moi, monsieur, je lui ai ri au nez et lui ai dit que si jamais un gentilhomme de votre nom se

trouvait sur le chemin des Lamperière, ce ne pouvait être qu'avec un dessein de vengeance. Car, lui ai-je dit, vos maîtres sont les débiteurs des miens, et s'ils n'ont plus de sang à nous donner, il nous est permis de nous payer autrement. Vous pensez bien que je ne voulais que le railler. Il m'a quitté en m'appelant brigand, hérétique. Je lui rendrai cela quelque jour, mais ce ne sera pas en paroles. Eh bien! monsieur, comment trouvez-vous la plaisanterie?

— Médiocre, répondit René. Ce Gautier est un impertinent drôle qui mériterait d'être châtié pour lui apprendre à retenir sa langue; mais il m'est impossible d'admettre dans leur étendue les principes de vengeance, même envers nos plus cruels ennemis.

— Bah! monsieur, quand vous feriez un peu pleurer cette belle demoiselle, cela ne laverait pas le sang que son père a tiré à votre oncle de Ronvillac, cela ne rachèterait pas la prison qu'il a procurée à votre père, puisque tous deux en sont morts.

— C'est pourquoi je ne dois pas songer à une vengeance si peu proportionnée, et d'ailleurs injuste.

— A la bonne heure, monsieur. Aussi n'ai-je voulu que soutenir l'honneur de la maison. Comme vous pouvez le croire, je ne répéterai pas cela à M. le comte.

— Et tu feras bien.

VII

LA FERRADE.

Ayant ainsi mis fin à cette conversation peu agréable pour lui, René se retira dans sa chambre, où il s'engagea dans une série de réflexions qui ne l'étaient pas davantage. Sa conscience protestante et féodale, endormie par le bonheur sans nuages qui avait protégé les commencements de sa passion, se réveilla moins sous l'influence des reproches que le hasard lui avait fait subir que sous celle d'une première contrariété; car les remords sont frères puînés des regrets. Il se voyait comme enfermé dans un chemin sans issue, bordé d'un côté d'une rivière de sang, qui représentait le passé et de l'autre d'un torrent de larmes qui figurait l'avenir. Cette perspective n'avait rien que de lugubre. René frémissait en pensant que son union avec Louise ne pouvait s'accomplir que par la mort de deux hommes dont les signatures auraient hurlé de s'accoler sur le même parchemin. L'un de ces hommes était le marquis de Lamperière, qui n'avait nulle envie de mourir; l'autre était le grand-père de René, ce noble et vénérable vieillard pour lequel son petit-fils eût donné tout le sang de ses veines; mais lui sacrifier son amour, c'était impossible. Le vicomte n'alla pas jusqu'à se dire qu'il eût été sage de ne pas s'engager dans une voie si difficile; c'eût été encore un blasphème, et il voulait adorer à la fois des dieux dont les cultes étaient incompatibles. Il se borna donc à maudire le sort, et se résigna à attendre, mais non plus de cette attente insouciante et douce qui lui était loisible la veille, mais d'une attente impatiente et douloureuse. Une seule entrave avait tout changé pour lui à l'horizon, ou pour mieux dire l'avait contraint à y regarder. Une lettre de Louise, que Paulin vint lui apporter, interrompit sa tristesse. Louise lui apprenait ce qui l'avait empêchée de se trouver le matin dans la petite prairie, et en outre que quelqu'un ayant donné l'éveil à sa tante, il lui avait été défendu de se promener sans être suivie d'un domestique, sous prétexte que les chemins n'étaient pas sûrs. Il était donc nécessaire de changer le lieu et l'heure de leurs entretiens et de se voir désormais le soir dans le bois qui se trouvait entre Lagny et Meyran. Suivaient des protestations de tendresse ineffable et ineffaçable!

Là-dessus René cessa d'accuser la fatalité, et pensa qu'il fallait tâcher de paralyser la malveillance de ce Gautier qui était indubitablement l'auteur de tous ces mécomptes; mais ce n'était pas facile, car cet homme était insaisissable. L'argent ni la force ne semblaient avoir d'action sur lui. L'argent, il avait prouvé qu'il le méprisait; la violence, son assurance montrait qu'il avait des moyens de s'en garantir. René pensa donc que le plus sûr était que Louise, qui semblait avoir sur cet homme une influence extraordinaire, lui ordonnât le silence. Il lui vint un instant dans l'idée que ce Gautier pourrait être son rival; mais il rejeta cette pensée et n'attribua ses démarches qu'au zèle d'un serviteur et au ressentiment d'un homme du Midi. Le soir, les deux amants se retrouvèrent avec plus d'enivrement que jamais, et parlèrent aussi plus sérieusement qu'ils n'avaient encore fait, tant ils avaient été effrayés par ce premier avertissement. Louise avait rencontré Gautier, qui avait nié avec un air d'innocence parfait avoir rien dit, n'ayant d'ailleurs rien vu ni sans doute rien à voir. Après quoi il s'était confondu en expressions de respect et de dévouement, d'où il avait été impossible de le faire sortir.

Louise et René en furent donc réduits de nouveau à s'envelopper d'oubli, à quoi ils parvinrent bien vite.

René ne revit qu'une seule fois le hardi paysan qui avait osé se poser et agir comme ennemi en face de lui. C'était à une *ferrade* dans la Camargue. On

appelle ainsi une sorte de solennité sauvage et pastorale où l'on marque les nouvelles bêtes des troupeaux de taureaux sauvages que renferme cette île. C'est un spectacle curieux et qui attire d'ordinaire du monde. Mademoiselle de Lamperière ayant voulu assister à celle-là, René s'y trouva aussi, bien qu'il ne pût qu'y voir de loin sa maîtresse, et qu'il pouvait l'entretenir le soir pendant une heure. Mais à cet âge, et dans les premiers temps d'une liaison, on fait de ces choses-là. Qui n'est pas resté une heure en faction pour voir sortir du théâtre ou de quelque autre lieu sa bien-aimée, après avoir passé la journée auprès d'elle?

Suivant l'habitude, on avait formé avec des charrettes et des pieux une enceinte circulaire où se trouvait réservée une seule issue. En face de cette espèce de barrière s'élevait un amphithéâtre où les spectateurs s'étaient placés. Le troupeau de taureaux remplissait le pâturage. Ces animaux, d'une race particulière, noirs de la pointe des cornes à l'extrémité de la queue, ce qui contrastait avec la robe blanche des chevaux qui habitaient pêle-mêle avec eux ces déserts, étaient d'une férocité ombrageuse que leur aspect annonçait parfaitement. Pour s'en emparer l'un après l'autre, leurs gardiens, armés de longues lances à trois pointes ou tridents, les poursuivaient, les détachaient du troupeau, les cernaient, et l'animal furieux se précipitait par l'entrée ouverte, seule issue qui lui fût laissée dans l'enceinte fatale, et qui était aussi fermée derrière lui. Alors les gardiens mettaient pied à terre, le harcelaient, et saisissant le moment favorable, le renversaient sur le flanc. La personne que l'on voulait honorer descendait alors des gradins et marquait la victime dont la peau fumait et frémissait. Lorsque cette personne avait repris sa place, on lâchait le taureau qui, après avoir vainement cherché à se venger de ses agiles vainqueurs, fuyait par l'issue que l'on avait rouverte et courait dans la campagne en mugissant et frappant la terre de ses cornes.

On en avait déjà marqué un assez grand nombre de cette manière, lorsque l'on en amena un qui se faisait remarquer par sa vigueur et sa fougue. Plusieurs fermiers et habitants du pays étaient descendus dans l'arène et prenaient part à la bataille. Gautier se distinguait parmi les plus adroits et les plus intrépides. Ce fut lui qui eut l'honneur de renverser ce redoutable animal. Un des gardiens alla présenter le fer à René, qui ne crut pas devoir le refuser; mais au moment où il le posait sur la cuisse du taureau, celui-ci se releva impétueusement, soit que la douleur lui eût inspiré un effort irrésistible, soit qu'il eût été mal tenu par Gautier et les gardiens qui l'aidaient. Le jeune seigneur avait été culbuté dans la poussière, et, parmi les spectateurs, cette chute avait excité des éclats de rire qui avaient couvert le cri que Louise ne put s'empêcher de jeter. René se releva avec une rapidité que peuvent seuls apprécier ceux à qui il est arrivé de choir ainsi honteusement, sans se faire de mal, sous les yeux de la dame de leurs pensées : il courut vers le taureau, et lui barra hardiment le passage. Comme il s'était souvent mesuré avec ces animaux dans ses excursions, et que sa vigueur était doublée par la colère, il l'empoigna par les cornes, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie, et lui ramenant en même temps la jambe en avant, il lui fit perdre l'équilibre et le renversa écumant et furibond.

— Paulin, s'écria-t-il à son domestique, prends le fer et marque une seconde fois ce terrible monstre, pour lui apprendre à agir plus respectueusement avec un gentilhomme, et pour montrer à ces gens comment on tient un taureau.

Paulin fit ce que son maître lui ordonnait. Les gardiens, que cette preuve de vigueur et de bravoure avait pénétrés de respect, étaient revenus aider René, et tout se passa dans les règles.

VIII

CABRI.

René avait bien deviné. Gautier était l'homme de la cabane. Cette frêle habitation était construite, comme toutes celles des bergers de la campagne, avec des pieux dont l'intervalle était rempli de roseaux. Elle n'avait d'autre ouverture que la porte tournée vers le nord, afin d'éviter également le soleil et le mistral. Le fond en était arrondi, et le comble surmonté d'une croix inclinée. Ces frêles demeures sont toutes placées ainsi sous la sauvegarde du signe de la rédemption. Leurs habitants ont besoin des pensées de la religion pour supporter leur vie pénible et taciturne, et de ses talismans pour pouvoir s'endormir sans crainte aux mugissements de l'ouragan qui, dans cette région plate, se déployant avec toute sa violence, déracine souvent des arbres vigoureux et enlève les faîtes des maisons de pierre, tandis qu'il glisse sur les buissons pliants des tamarins et sur la surface rampante des cabanes. L'intérieur de l'habitation de Gautier répondait à l'extérieur. On n'y voyait point de cheminée. Une place noircie au pied du pilier qui supportait le comble en son milieu et une ouverture correspondante au toit, indiquaient comment on y suppléait. L'ameublement ne consistait qu'en deux

lits ou plutôt deux niches qui en tenaient lieu, bâties dans les coins avec du bois brut et des roseaux, un grand coffre, deux ou trois escabeaux, et quelques planches où étaient rangés des plats et des écuelles de faïence jaune ou rougeâtre. Les seuls objets qui fissent disparate dans ce ménage grossièrement pastoral, étaient une table couverte de tout ce qui est nécessaire pour écrire, et un harnois militaire complet, accroché contre une des parois, près du manteau et du fusil du berger.

Le soleil venait de se coucher dans toute la splendeur de sa pourpre méridionale, et l'atmosphère en gardait une teinte rosée qui rafraîchissait la vue, tandis que de la terre sourdait la fraîcheur plus réelle des nocturnes vapeurs. On entendait s'élever à la fois dans la plaine les bêlements des moutons, les aboiements des chiens, les coassements argentins des petites grenouilles vertes, les cris des oiseaux sauvages et mille autres bruits vagues formant un concert mystérieux et plaintif; car les voix de la nature prennent toutes, au crépuscule, un accent mélancolique qui pénètre dans le cœur et le calme, comme le refrain d'une berceuse enfantine. Une jeune fille se promenait en chantant autour de la cabane de Gautier, et regardant incessamment dans la campagne, semblait attendre le retour du maître. Un gros chien couché à terre et dressant ses oreilles velues à chaque bruit de pas qui résonnait au loin, partageait cette attente; mais tandis que l'animal, la tête sur ses pattes, conservait une taciturne gravité, l'enfant allait et venait, et montrait une agitation nerveuse qu'elle révélait surtout par la façon dont elle chantait. Sa voix suave et pure possédait une élévation et un éclat extraordinaires, et produisait par instants un effet pénible et agaçant comme celui que produit l'harmonie. Ses chants bizarrement entrecoupés et interrompus subitement appartenaient à tous les pays. Une barcarolle italienne s'y entait sur une ronde française, et une valse allemande sur une romance andalouse. C'était l'harmonie la plus discordante qu'il soit possible d'imaginer.

Tout à coup le chien se leva et s'élança comme un trait. La jeune fille en fit autant, et se laissant guider, mais non dépasser par son compagnon, arriva en même temps que lui auprès du berger, dont le cheval excité plutôt qu'effrayé par l'arrivée de ce tourbillon, se cabra, rua, et, contenu par son cavalier, se réduisit enfin à changer son trot habituel en une allure plus vive. Mais, tandis que le chien témoignait à son maître sa joie de le revoir, en gambadant et en aboyant, la jeune fille, avec une adresse et une agilité surnaturelles, avait sauté sur la croupe du cheval, s'y était agenouillée, et avait enlacé Gautier de ses deux bras. Elle le serrait avec force, l'embrassait et poussait de petits cris de joie aigus et inarticulés, enfantins comme ses caresses et ses manières. Trouvant que le grand chapeau du berger la gênait, elle le lui ôta et le jeta au chien, et alors elle se mit à frotter comme un chat sa petite tête sur l'épaule et les cheveux de Gautier qui, accoutumé sans doute à ce manége, se laissait faire gravement, ne répondant à toutes ces chatteries que par quelques mots bienveillants.

— Assez, lui dit-il enfin, assez, Cabri.

Et la jeune fille sauta aussitôt à terre avec une prestesse qui justifiait le nom qui lui était donné, courut à la cabane, revint de nouveau vers le cavalier, et quand celui-ci fut arrivé et eut mis pied à terre, elle lui sauta de nouveau au cou, et incontinent se mit à desseller le cheval et le conduisit sous un petit hangar attenant à la cabane où cet animal était abrité, quand il ne préférait pas errer sur le pâturage. Cela fut exécuté en un clin d'œil. Cabri rentra, alluma une lampe, donna un escabeau au berger, le fit relever pour placer sous lui quelques coussins, l'embrassa encore, ce dont elle ne pouvait se dispenser pendant plus d'une minute, puis elle lui apporta ce qu'elle avait préparé pour son souper.

— Je n'ai pas faim, dit Gautier.

La jeune fille reporta alors le pain et les assiettes sur la planche d'où elle les avait tirés.

— Cela ne t'empêche pas de souper, petite.

Mais l'enfant n'était pas de cet avis; elle prit un escabeau et y resta pendant quelques instants assise, dans une immobilité aussi étrange que sa turbulence, et fixant des regards inquiets et avides sur le berger. Cet examen ne lui révéla sans doute rien d'extraordinaire, quoique Gautier fût un peu soucieux, car elle vint bientôt se placer à ses pieds, auprès du chien, et là, se posant gracieusement, elle lui dit d'une voix douce et humble :

— Tu n'as rien, n'est-ce pas ?

— Rien, mon enfant. Je m'ennuie seulement comme à l'ordinaire.

— Je voudrais bien savoir quelque chose pour te rendre gai. Veux-tu que je danse, veux-tu que je chante? ou bien faut-il prier le bon Dieu pour chasser le démon qui te tourmente?

— Non, viens plutôt sur mes genoux.

Cabri ne se le fit pas répéter. Elle s'accroupit tout entière, en repliant ses jambes sous elle, sur les genoux robustes du berger, qui peu à peu se prit à jouer avec elle comme avec un enfant ou un jeune chat. A n'en juger que par sa taille exiguë et la délicatesse de ses membres, à n'écouter que son rire naïf et vibrant, et ses discours puérils, cette singulière créature ne paraissait en effet qu'un enfant; mais sa chemise, fendue par-devant, laissait voir une

gorge déjà formée et bien détachée de la poitrine, qui décelait au moins quinze ou seize ans. Du reste, rien dans ses manières ingénues annonçait que cette nubilité eût éprouvé le besoin de s'épanouir; rien dans celles du jeune homme ne tendait à l'éveiller. C'était la familiarité d'un frère et d'une sœur, et non celle de deux amants. Cependant Cabri était jolie dans toute sa personne. Elle avait la tête petite, même pour sa taille. Deux nattes de cheveux dorés, aussi grosses que le bras, que leur poids faisait souvent dénouer, lui tombaient alors jusqu'aux jarrets. Son teint était de ceux sur lesquels le soleil n'a pas de prise, et sa peau la plus fine du monde; ses joues n'avaient pas de couleurs plus vives que tout le reste de son corps, qui était d'un rose charmant semblable à celui qui teint le cou d'un flamant; ses yeux étaient bleus, très-grands, parfaitement beaux, quoique l'expression en fût un peu égarée; son nez était retroussé et délicatement modelé, ni plus ni moins que les nez des belles dames de la cour de Louis XIV, dont Largillière nous a légué les portraits; sa bouche était petite et vermeille, ses dents irréprochables; son cou et ses épaules étaient faits au tour; sa taille aurait pu tenir entre les dix doigts, et n'ayant jamais été gênée par un corset, elle possédait une grâce et une liberté très-rares; les jambes et les bras étaient à l'avenant, fins, nerveux, et cependant potelés; les pieds étaient des bijoux à enchâsser dans l'or d'Ophis le plus pur, tant ils étaient mignons et bien faits, bombés au cou-de-pied et arrondis au bout; mais, certes, ces petits pieds, accoutumés à si bien user de leur agilité, eussent été trop empêchés dans cette riche et lourde chaussure, pour que nous la leur souhaitions sincèrement. La pantoufle de Cendrillon leur eût beaucoup mieux convenu. Quant aux mains, elles étaient bien un peu rouges, mais du reste tout aimables; et rien ne pouvait les endurcir. Tel était l'enfant avec lequel jouait le jeune berger, sans être autrement ému. Il était pourtant lui-même dans l'âge où la séve de la jeunesse fermente incessamment, et tout en lui dénotait une organisation passionnée et inflammable. Mais probablement sa passion avait pris un autre cours, et il n'avait pas été élevé dans la perpétuelle préoccupation des rapports les plus intimes des deux sexes. Cet enfant avait encore grandi sous ses yeux, il s'était habitué à la voir s'habiller et se déshabiller innocemment devant lui, comme s'il eût été sa mère, et, parce que ses épaules et ses hanches s'étaient arrondies, et que la gorge lui avait crû, ce changement s'étant opéré insensiblement, il n'avait point conçu pour elle d'autres sentiments, et n'étant point flétri par la corruption, il n'avait pu songer à abuser de la tendresse filiale que lui témoignait la jeune fille. Pour celle-ci, on ne pouvait pas dire qu'elle aimait le jeune homme : elle l'adorait. Son cœur était pétri de feu et d'éther, comme celui de toutes les créatures dont elle procède, Mignon, Fénella, Esméralda, ondines, sylphides, salamandres, et toutes les forces aimantes de ce cœur s'étaient concentrées sur Gautier : c'était à la fois son père, sa mère, ses amis et ses frères qu'elle aimait en lui, car elle avait de la sensibilité à déverser dans toutes ces affections. Elle vivait réellement de son âme, ne pensait qu'en lui, et elle n'avait pas une idée, pas une sensation qui ne procédât de lui. Ainsi, elle était heureuse mais non troublée de sa présence; ses caresses lui causaient une impression délicieuse, mais ses sens n'en recevaient point de commotion. Elle ne voyait et ne cherchait rien de plus doux que de folâtrer avec son ami. Cela est faux sans doute, sans aucune espèce de vraisemblance, mais il en était ainsi. A vrai dire, la petite avait la raison peu saine, sans quoi il est probable qu'elle eût été promptement éclairée, et un baiser sur la bouche, un regard chargé de la moiteur du désir, eussent bientôt fait raison de la paternelle austérité du berger. Celui-ci voyait d'ailleurs, dans la folie de la pauvre Cabri, un nouveau motif de la respecter, quoiqu'un roué y eût trouvé peut-être un attrait pour éveiller ses sens fantasques et blasés.

Cependant Gautier, tout à fait déridé, prenait dans une de ses mains les deux mains de l'enfant, qui tâchait de se débarrasser en se tordant et en mordant ces entraves; puis il la faisait sauter sur ses genoux ou s'amusait à la faire soudain bondir et crier en la chatouillant; le gros chien prenait part de temps en temps à ces jeux, en grondant sur un ton bienveillant, et réclamant de la patte quelque caresse qui lui était accordée. Le fidèle animal prouva que ces distractions ne lui faisaient pas oublier néanmoins ses devoirs de surveillant, car il s'élança dehors en aboyant, sans que les oreilles moins exercées du berger et de Cabri eussent pu percevoir du bruit au dehors; mais une voix d'homme s'éleva promptement pour gourmander le chien. Gautier se leva précipitamment et sortit.

IX

LE MARQUIS DE LAMPERIÈRE.

Gautier rentra avec un individu auquel il témoignait un respect et un empressement qui annonçaient un personnage d'importance et qui devait en

outre posséder des droits particuliers à sa déférence. C'était un homme déjà sur le déclin de l'âge, un peu voûté, d'une figure fine et blême, non sans quelque fausseté dans la physionomie. Il était vêtu d'un riche costume de voyage, vert, brodé d'or. Il s'assit, d'un air de fatigue, sur le siége grossier qui lui était présenté.

— Tu ne m'attendais pas ce soir? dit-il à Gautier.

— Je ne vous attendais plus, monseigneur, répondit celui-ci. Vous reconnaîtrez vous-même que vous venez un peu tard. Il y a du nouveau depuis ma dernière lettre, et j'allais vous écrire à l'instant. Je vois que vous ne venez pas de Lagny.

— Non, je suis venu d'Arles ici directement. J'ai laissé ma suite au baron, afin de ne point faire connaître nos relations. Je me suis hâté autant que possible; mais j'ai été obligé de m'arrêter à Aix et à Marseille, où j'avais des missions à remplir; car la sédition fermente toujours dans ces villes. Les affaires du roi devaient passer avant les miennes.

— Je doute cependant, M. le marquis, qu'elles fussent aussi pressantes.

— Vraiment! Qu'est-il donc arrivé? Attends... Qu'est-ce que ce meuble à deux oreilles que j'aperçois là dans l'ombre? Je ne suis pas habitué à en admettre de pareils en tiers dans mes conversations.

— Vous pouvez parler sans crainte devant cette enfant, monseigneur; elle vous entendra, mais elle ne vous comprendra pas; en un mot, elle est folle.

— Raison de plus pour la renvoyer, mon ami; elle pourrait répéter nos paroles comme un perroquet, et serait incapable d'apprécier une défense.

Gautier fit signe à Cabri, qui sortit sans murmurer.

— Elle est fort bien, cette petite, dit le vieux seigneur; et elle est folle? Elle me semble cependant avoir une rare intelligence pour t'obéir. Je trouve cette soumission fort raisonnable. Plût au ciel que toutes les femmes fussent folles de cette façon! M. le cardinal en eût trouvé sa besogne bien moins pénible.

— La vôtre, monseigneur, n'y eût pas perdu non plus.

— Ah! sans doute; mesdames de Longueville et de Chevreuse, et madame la Palatine, m'ont donné plus de mal pour les amener à récipiscence que tout le parlement de Paris.

— Et mademoiselle votre fille vous donnera peut-être plus de peine que celui de Provence, monseigneur.

— Pour ceci, j'en doute. Ce n'est qu'une enfant, et il ne s'agit ici que d'enfantillage. Dans notre temps, ce n'est plus l'amour, mais l'ambition qui occupe les femmes.

— Les femmes de la cour, monseigneur, c'est possible.

— Eh bien, Gautier, ma fille sera avant peu une femme de la cour. Mais dis-moi jusqu'où elle est allée avec ce jeune homme.

— Jusqu'au château de Meyran, monseigneur.

— Comment? que veux-tu dire?

— Je veux dire simplement, M. le marquis, que mademoiselle votre fille, sachant votre venue, est allée ce soir se réfugier près du fils de votre ancien ennemi, qu'elle a choisi pour son ami et son protecteur.

— Diable! ceci est contrariant. Ah çà! le vieux comte est dans le complot?

— Nullement, monseigneur. Tout cela se passe à son insu, et, s'il le savait, il en serait plus fâché que vous.

— Je lui rendrai donc le service de l'en instruire. Il y a bien longtemps que je n'ai eu l'occasion de lui être utile. Depuis l'affaire de son fils, il doit m'avoir oublié. Allons! il aura peut-être le plaisir de me voir avant de rejoindre ses aïeux et ses enfants. J'irai ce soir même chercher ma fille, Gautier, quoique je sois bien fatigué. Mais, du train dont ils mènent leur passion, je ne sais vraiment où ils pourraient s'arrêter. Qu'en dis-tu?

— J'ai toujours pensé qu'il ne faut remettre au lendemain que ce qu'on ne peut faire sur-le-champ, monseigneur. Je suis d'ailleurs certain que l'innocence de mademoiselle de Lamperière, et l'amour vraiment sincère et profond que ce jeune homme paraît avoir conçu pour elle, sont de bonnes garanties contre les inquiétudes que doit vous inspirer cette situation.

— L'innocence et l'amour, mon cher Gautier, sont un loup et un agneau qui ne passent guère de nuits ensemble sans que le premier ne dévore le second. J'ai eu tort d'annoncer mon arrivée. Aussi comment s'imaginer que ce marmot, car il n'a que vingt ans à peine, tout emmaillotté qu'il est de psaumes et d'évangiles, eût mené une intrigue avec une pareille habileté et si lestement. Je vois bien qu'il faut que ma fille l'ait aidé.

— L'amour les a aidés tous deux, monseigneur, et, en un mois, quand on se voit tous les jours, on fait bien du chemin sous sa conduite.

— Ainsi ils se voyaient chaque jour, malgré ce que tu as pu faire. En vérité, je suis touché de cette tendresse. Pauvres enfants! ils souffriront bien d'être séparés. Allons! j'accorderai un mois à ma fille pour n'y plus penser. Et quant à l'autre, il en pourra prendre à son aise.

— Je vous avertis, monseigneur, que ce n'est point un homme méprisable : il a un caractère hardi et un esprit pénétrant; il est d'ailleurs brave

et fait pour être distingué en tous lieux. Il a su donner le change à l'écuyer de son père, que j'avais averti de ses relations avec votre fille ; il a montré là une adresse et un aplomb qui eussent fait honneur à un courtisan. Je l'ai vu, menacé par toute une foule, conserver un air de supériorité hautaine, et quand, pour le rendre ridicule, je l'ai fait culbuter par un taureau sauvage, il s'en est vengé en renversant le taureau, et n'a pas daigné me jeter un coup d'œil de colère. Croyez-moi, s'il était catholique et que le roi rendît sa faveur à sa famille, vous ne pourriez désirer de gendre plus noble ni plus digne.

— Voilà un bel éloge, très-généreux de ta part, Gautier, et que j'ai, j'espère, écouté avec patience. Après tout, je ne suis pas fâché que ce jeune homme ait des qualités et des talents propres à lui faire supporter l'affliction que je suis contraint de lui causer. La fille d'un premier gentilhomme de la chambre peut épouser un pair de France, mais un proscrit-né, c'est impossible. Ce serait trop présumer de mes propres forces. Maintenant, parlons de tes affaires. Quels sont tes projets? Je ne suppose pas que tu aies envie de rester confiné dans la Camargue à garder des moutons et à faire l'amour avec cette petite blonde, quelque jolie et folle qu'elle soit ?

— Pardon, monseigneur, mais je dois vous dire qu'il n'est nullement question d'amour entre cette jeune fille et moi !

— A la bonne heure ! les femmes ne doivent entrer dans la vie d'un homme sérieux que comme une distraction, et...

— Je vois, monseigneur, que vous ne me comprenez pas encore. J'aime cette enfant comme si elle était ma fille, et je me conduis avec elle comme si j'étais son père.

— Vraiment ! ah çà ! et dans quel but ?

— Je n'en ai aucun. J'ai trouvé cette petite, il y a deux ans, sur une place publique de Lyon, où elle dansait et faisait des tours de force devant le public. Sa gentillesse et son air craintif et souffrant m'ont intéressé à elle. Je l'ai arrachée au moyen de menaces et de quelque argent aux baladins avec qui elle se trouvait, et qui l'avaient probablement volée autrefois. Les mauvais traitements avaient altéré son esprit autant que sa santé. En retrouvant l'une, elle n'a pas retrouvé l'autre ; mais elle a conçu pour moi une reconnaissance qui est sans doute un nouveau trait de folie, car c'est une vertu à peu près inconnue chez les gens sains de raison. Je me suis moi-même fort attaché à elle, et quand je me suis retiré dans cette solitude, je l'ai emmenée avec moi. Elle me distrait par son babil et sa vivacité ; mais je rougirais d'avoir formé sur elle d'autres desseins. Je la respecte comme doublement innocente.

— A la vérité j'avais oublié que tu es un rigoriste. Cette histoire est vraiment bizarre, et tes scrupules ne le sont pas moins. Qui sait? c'est peut-être une princesse enlevée. A-t-elle quelque signe, quelque amulette au moins qui pourraient la faire reconnaître. Se souvient-elle d'avoir vécu autrement ?

— Non, monseigneur ; elle n'a conservé aucun souvenir ni rien qui puisse indiquer son origine. J'ai jugé seulement à son teint et à sa figure qu'elle ne pouvait être bohémienne.

— C'est sagement jugé. Je te conseille pourtant de ne pas trop te fier à ta sagesse ni à la double innocence de ta pupille. Parlons de toi, maintenant. Que comptes-tu faire?

— Je n'ai pas d'autre désir, monseigneur, que de rester ici. Ja tâcherai d'y faire fructifier les avances que vous avez eu la bonté de me faire, et de me procurer à prix d'argent l'indépendance qui m'est nécessaire, à défaut d'autres choses qu'un obscur paysan comme moi ne peut atteindre. Je ne puis parvenir à rien dans le monde. Eh bien ! je m'en retire. L'existence libre et contemplative qui m'est réservée dans ces déserts vaut mieux assurément que la condition d'un curé de campagne, d'un soldat aux gardes ou d'un scribe de procureur.

— L'ambition te tient toujours dans ses griffes, je le vois, Gautier.

— Non, monseigneur, non, j'en suis parfaitement guéri. Les blessures que m'a faites ce vautour achèvent chaque jour de se cicatriser. Je ne suis pas content, mais je suis tranquille. J'ai renoncé aux livres, aux voyages, aux projets insensés et aux vaines espérances. Je veux désormais vivre et mourir ici, comme un berger, puisque je ne suis pas bon à remplir d'autres fonctions.

— Je ne crois pas ce que tu dis là, Gautier. Tu ne dois pas rester dans cette obscurité, et tu ne peux pas le désirer ?

— Le désirer, non, monseigneur, mais seulement m'y résigner. Il faut bien m'arrêter, puisque tous les chemins manquent sous mes pieds. Ne les ai-je pas tous tentés ?

— Et c'est là le mal, mon ami. La persévérance seule conduit au succès. Tu as renoncé à l'Église, en sortant du séminaire, à l'épée, après avoir fait deux campagnes, et au barreau au bout de trois ou quatre procès. Est-il étonnant que tu ne sois ni évêque, ni maréchal de France, ni lieutenant criminel ?

— Je n'ai jamais, malgré mon orgueil, désiré rien de déraisonnable, monseigneur ; je ne me suis retiré d'une carrière qu'après avoir acquis la

certitude que tous mes efforts pour avancer ne pourraient jamais que faire tourner sous mes pieds la position obscure à laquelle j'étais condamné, absolument comme un écureuil fait tourner sa cage. J'ai eu le bon sens que n'a pas cet animal, de sentir que je me fatiguais inutilement.

— Tu ne me parais pas compter pour beaucoup ma volonté et mon pouvoir à te protéger?

— Votre protection, monseigneur, ne fera jamais de moi un gentilhomme. Vous oubliez que cette qualité est indispensable pour être prélat, général ou magistrat. Être bon théologien, brave soldat ou légiste habile, ne sont que des conditions secondaires.

— En ceci tu te trompes encore, Gautier. L'exclusion de la naissance n'arrête jamais que les esprits vulgaires, et n'est pas applicable aux talents supérieurs. Fabert, qui est le fils d'un libraire, est devenu maréchal. Mais avant de donner un laissez-passer au génie, faut-il encore qu'il ait fait ses preuves.

— Croyez, monseigneur, que le malheur qui m'oblige à me bannir de la société ne me porte pas à la maudire. J'étais né sans doute pour être un gentilhomme et non pour le devenir.

— Ceci est subtil, Gautier. Tu es donc bien résolu à t'endormir dans ton désespoir? tu es bien résolu à t'y résigner?

— Oui, monseigneur, je suis fixé irrévocablement ici. La religion, qui ne m'a jamais abandonné, me facilitera ce sacrifice dont la partie la plus pénible est déjà accomplie. Je m'habituerai peu à peu à ne plus penser. Je redeviendrai peu à peu un paysan, ce que je n'aurais jamais dû cesser d'être, et je trouverai enfin du bonheur dans cette vie uniforme et douce comme celle d'une plante. Et puis ce qu'il y a de plus consolant, c'est qu'il y a un terme à tout cela.

— Hélas! oui; c'est ce dont mes infirmités m'avertissent plus souvent que je ne le voudrais. Ainsi, Gautier, rien ne pourrait te convier à une nouvelle tentative?

— Rien au monde, monseigneur.

— Et si je te proposais de t'emmener avec moi à la cour?

— Alors, monseigneur, je prendrais d'abord la liberté de vous demander si c'est pour me faire remplir un emploi d'espionnage comme celui que vous m'aviez procuré près du parlement d'Aix, ou bien pour continuer à surveiller mademoiselle votre fille, ce à quoi tout mon dévouement pour vous ne me pourrait déterminer plus longtemps.

— Ah! ah! tu as toujours les mêmes scrupules. Il faut te défaire de ces idées. Tu y parviendras facilement en appelant cette délicatesse sottise et ce que tu nommes espionnage une mission de confiance. Il n'y a que des mots dans toutes les choses. Au surplus, il ne s'agit pas de tout cela. Tu seras mon secrétaire et je trouverai bien vite l'occasion de te faire connaître au cardinal ministre. La faveur est aussi un talisman universel. Acceptes-tu?

— J'avoue que je balance un peu avant de reprendre le fardeau d'inquiétudes dont j'étais parvenu à me délivrer. Mon nom grossier ne me paraît pas bien fait pour figurer à la cour.

— N'est-ce que cela? Nous le changerons pour celui de mon fief de Varillas que je te donnerai en toute propriété. Gautier de Varillas, cela sonne comme un nom de vieille chevalerie.

— Je suis confus de toutes ces bontés, monseigneur, et ne sais comment je pourrai les reconnaître.

— En te laissant guider par moi, mon ami, et en acceptant également ce que je te donne et ce que je te propose. Ma fille sera assez riche pour ne pas s'opposer à ce don bien léger. Elle se mariera bientôt, et alors le vieillard se trouvera bien solitaire, si tu n'es pas là pour lui servir de fils.

— Je vous suivrai, monseigneur, à cette considération. Si j'avais cru que mes soins pussent jamais vous être de quelque prix, je n'aurais pas annoncé mes projets de solitude d'une façon si absolue.

— Tu es presque mon enfant, Gautier. Ta famille est depuis si longtemps attachée à la mienne! Je t'ai vu naître. Mon père avait vu naître ta mère et ainsi de suite. Tu vois bien que c'est à toi que revient le droit de me fermer les yeux. Si, en attendant ce moment, il te tombe quelque aubaine entre les mains, tu les auras toujours assez libres pour me rendre ce service dont, après tout, je serai tenu de te faciliter l'exécution.

Gautier se jeta aux pieds du vieux seigneur qui le releva et l'embrassa avec une expression d'attendrissement qui ne paraissait pas très-habituel à sa physionomie caustique, de même que ses dernières paroles contrastaient avec ses autres discours, d'ordinaire ironiques et pleins de fiel.

— Quant à ta petite protégée, reprit le marquis, eh bien, nous l'emmènerons aussi. Cela me fait penser qu'elle est toujours restée dehors depuis que tu l'as renvoyée. Appelle-la, car la rosée n'est pas chaude, et son costume m'a semblé bien léger.

A la voix de Gautier, la jeune fille sembla tomber au milieu de la cabane; mais la vue de l'étranger calma soudain sa turbulence, et ce fut une charmante statue.

— N'ayez pas peur de moi, petite, dit le vieillard, je suis un ami de votre ami. Dites-moi, voulez-vous venir à la cour?

Cabri leva ses grands yeux sur celui qui lui parlait

ainsi, et elle alla sur la pointe du pied se placer sous le bras de Gautier. Sa frayeur se dissipa tout à fait quand elle se trouva ainsi abritée : elle avança sa jolie tête en souriant et en montrant ses dents fines et blanches : puis elle se mit à chanter d'une voix basse ces vers qui ne pouvaient assurément passer pour une réponse :

Dans la nuit sereine,
Dont la lune est reine,
Je prendrai mon vol.
Fuyant le bocage,
Où fait son ramage
Le gai rossignol;
J'irai vers la terre
Qu'aiment les corbeaux,
Des morts qu'on révère
Dépouiller les os.

— Voilà, dit le marquis, une vilaine chanson; mais la voix est charmante. Ainsi la pauvrette est décidément folle. Je suis sûr qu'elle réussira très-bien à la cour, quoique les fous n'y soient pas rares; mais leur folie n'est pas aussi gaie que celle-ci.

— Je ne voudrais pas, dit Gautier, que cette enfant pût devenir le jouet de qui que ce soit, pas même d'une princesse. Elle mérite mieux la pitié que le ridicule.

— Bah! les pauvres d'esprit sont très-heureux, c'est l'Évangile qui le dit : ainsi tu dois le croire. Après tout, tu seras libre de faire coucher la petite dans ta chambre, à Paris comme ici, et d'en faire ce que bon te semblera. Maintenant je vais aller faire ma visite à mon voisin; je ramènerai ma fugitive à Lagny, et dans deux jours elle changera d'air et d'idées; tu seras prêt pour nous accompagner?

— Je le suis, monseigneur.

Le marquis de Lamperière quitta alors la cabane, et, conduit par Gautier, il rejoignit son équipage. Sans se reposer autrement, il se remit en route; car il avait l'habitude de n'écouter que la voix de sa volonté, et ne se laissait arrêter ni par ses propres aises ni par celles de personne.

— Est-ce que nous allons quitter cette cabane? dit Cabri à Gautier, quand celui-ci fut rentré.

— Oui. Cela te fait-il de la peine?

— Non, non, j'en suis bien contente. Nous irons dans un pays où il n'y a pas de ces vilains moucherons qui font tant de mal, n'est-ce pas?

— Dans le pays que nous allons habiter, mon enfant, il y a des animaux à figure d'hommes et de femmes dont les blessures sont plus dangereuses que celles de ces insectes, et dont il n'est pas plus facile de se garantir, quoiqu'ils soient beaucoup plus gros.

— Oui; mais nous emmènerons Brandigne avec nous, et Brandigne les prendra par le cou.

Le jeune berger interrompit le babillage de Cabri, pour se livrer au nouvel accès de la fièvre d'ambition rallumée dans son sein aux paroles du marquis. A la première tentation, toutes les résolutions qu'il s'était imposées s'étaient évanouies. Au premier souffle venu de ce monde contre lequel il n'était pas assez abrité, le lac trompeur de son âme avait retrouvé ses tumultueuses oscillations. Le souvenir triste et philosophique de ses premières déconvenues s'était effacé, et mille pensées d'avenir, mille rêves bouillonnants, mille images confuses, mais brillantes, lui apparaissaient. Gautier était ambitieux, ambitieux de la pointe des cheveux au bout de l'orteil. Quand les passions vénéneuses de la civilisation s'implantent ainsi dans une franche et primitive organisation, elles y prennent un accroissement démesuré, un empire sans bornes.

X

LA SALLE DU CROISÉ.

La nouvelle de la prochaine arrivée de son père avait été comme un coup de foudre pour Louise. Un soir, tandis qu'elle attendait le moment d'aller trouver son ami, pensant à tout ce qu'elle avait à lui dire ou se berçant du souvenir de leurs propos de la veille, on apporta une lettre à sa tante. La vieille dame, après l'avoir lue posément, la replia, ôta ses lunettes, et d'un air mystérieux appela sa nièce.

— Louise, dit-elle, votre père arrive après-demain. Il me défend de vous en rien dire; mais je pense qu'il est mieux de vous épargner le saisissement que vous eût causé notre brusque séparation.

— Comment, ma tante, est-ce que mon père voudrait m'emmener?

— Hélas! oui, mon enfant. Quoique je vous aie servi de mère, et que j'aie eu pour vous une tendresse et des soins maternels, je n'ai pas de droits sur vous.

— Je ne veux pas vous quitter, ma tante. Assurément je ne manquerai jamais au respect que je dois à mon père; mais je lui dirai que, m'arracher d'ici, c'est-à-dire d'auprès de vous, c'est vouloir me faire mourir! Qu'est-ce que mon père pourra faire de moi?

— Chère enfant! que cette tendresse m'est douce! Je crains bien, malheureusement, que votre père n'y soit pas aussi sensible que moi. Habitué à vivre

à la cour et à n'admettre d'autres nécessités que celles de la politique, il ne croit guère aux affections du cœur. Il n'écoutera ni mes plaintes ni les vôtres. Il a demandé et obtenu pour vous une place parmi les filles d'honneur de la reine. Qu'importe que ce qui est une faveur pour lui soit un supplice pour nous !

La tante versa alors quelques larmes qui coulèrent lentement le long de ses joues arides, et qui se perdirent dans le torrent épanché des yeux de Louise. La bonne dame, stupéfaite de ce débordement de tendresse, essaya alors de consoler sa nièce par la perspective des plaisirs qui l'attendaient à la cour, brillante alors de tout l'éclat que jetait autour de lui un roi jeune, beau et galant : elle lui parla des hommages que sa beauté et son esprit lui attireraient, et du bel établissement que sa qualité de riche héritière ne manquerait pas de lui procurer; mais toutes ces considérations que Louise, un mois plus tôt, eût très-bien entrevues d'elle-même, avec des yeux parfaitement secs et un esprit entièrement libre, n'avaient plus de sens pour elle, et demeuraient impuissantes à la calmer. Toute sa vie s'était concentrée dans son amour; tout l'univers était renfermé pour elle dans le coin de terre qui se trouvait entre Lagny et Meyran. Elle l'avait ainsi arrangé avec René, aussi imprévoyant qu'elle, et que tous ceux qui aiment pour la première fois, ou même qui aiment véritablement, vu qu'on croit toujours en ce cas aimer pour la première fois.

Les pauvres enfants en étaient venus bien vite à se persuader que leurs innocents projets seraient protégés par le ciel, et ils vivaient dans cette douce confiance à laquelle on pourrait peut-être appliquer une épithète un peu moins agréable. Louise avait donc été atterrée d'abord par la menace que le sort lui jetait ainsi sans pitié au milieu du concert charmant de son bonheur; mais après avoir payé son tribut larmoyant à la faiblesse nerveuse de son sexe, elle se raffermit et prit la résolution de ne pas céder sans combattre. Elle sentit que son père ne pouvait avoir beaucoup d'égards pour son désespoir de quitter des lieux où elle n'avait pas été élevée, ou même la société peu gracieuse de sa seconde mère. Elle savait d'ailleurs qu'elle ne devait pas compter sur le secours de madame de Forbin, sa tante, bonne et faible personne qui, après avoir vécu soumise à son mari par nécessité, s'était soumise à son frère par besoin, et qui n'imaginait pas qu'une femme pût jamais concevoir le dessein de lutter contre les événements. Depuis qu'elle avait acquis de l'expérience, Louise avait cessé de prendre au sérieux la passive sensibilité de la vieille dame. Madame de Forbin était assurément un mauvais guide pour une jeune fille, à ne juger que par les résultats de l'éducation de sa nièce. Trop loin de la jeunesse pour la comprendre, et d'un esprit trop étroit pour avoir acquis l'expérience que les années ne donnent pas toujours, elle avait, sans songer à mal, exalté l'imagination de Louise par des affectations de sensibilité, et sa coquetterie par des adulations imprudentes et ridicules; par ses petites ruses féminines toujours innocentes, elle lui avait enseigné la dissimulation. Tout cela n'eût eu sur une organisation insignifiante aucun résultat durable et important; mais ces germes légers s'étaient développés chez Louise, en raison de la force de son caractère et de l'activité de son esprit. C'était ainsi que deux éducations entièrement opposées, l'une trop molle, et l'autre trop rigide, avaient eu chez Louise et chez René une conséquence pareille. Tous deux s'étaient rencontrés au même point, l'une fatiguée de sa liberté, l'autre de sa contrainte. Tout avait donc concouru à faire éclater une sympathie que la jeunesse et la solitude suffisaient à établir.

Nous devons excuser Louise de l'étrange et aventureux parti qu'elle prit ingénument dans son embarras, et qui était blâmable, en vérité, car il n'avait pas le sens commun. Accoutumée à être traitée avec la plus grande indifférence par son père, qu'elle ne voyait que bien rarement, et toujours préoccupé par les affaires d'État, par les intrigues de cour qui étaient sa vie, elle avait pensé qu'il n'aurait ni beaucoup de sollicitude ni beaucoup de temps à perdre pour découvrir le lieu où elle se serait réfugiée. La possibilité d'un éclat ne l'effrayait même pas; car, dans ses idées, il nécessiterait son mariage avec René, union qui ne pouvait pas être amené par des pourparlers ni par les moyens ordinaires. Louise raisonnait mal sur le compte de son père. Si elle l'eût mieux connu, elle aurait su que rien ne le détournait d'un projet arrêté dans son esprit; qu'il n'était pas homme à mettre en balance la satisfaction de son ambition et de son amour-propre personnels, avec celle du cœur de sa fille; qu'enfin, il était assez adroit pour calculer toutes les chances d'une position, et éviter celles qui ne lui auraient pas convenu.

Nous devons dire que René n'accueillit pas sans un peu de surprise et de répugnance cette proposition d'enlèvement; mais il était trop amoureux pour ne pas savoir cacher cette première impression. L'amour, en effet, vit de tromperie et de ruse, comme l'amitié de confiance et d'abandon. Il est vrai de dire, pourtant, que certaines amours sont en même temps des amitiés. Outre que le succès de cette fuite ne lui paraissait rien moins que certain, René ne put s'empêcher de trouver l'idée légèrement audacieuse. C'était à peine si lui-même

eût pu la concevoir. Mais il avait pour s'y rendre deux motifs excellents : c'est que, d'abord, il n'avait rien de mieux à proposer, et qu'ensuite il est bien difficile à un homme de reculer là où une femme avance. Bientôt, ce qui lui restait encore de raison et de raisonnement s'évanouit aux étreintes contagieuses du délire de Louise. Dans cette crise inattendue, la jeune fille avait à la fois dépouillé presque toutes ces tuniques d'hypocrisie, de réserve et de coquetterie, où le cœur féminin s'enveloppe comme la nature enveloppe les bulles des plus belles fleurs, et qui tombent successivement au gré de la corruption, jusqu'au jour où l'indifférence lui enlève la dernière; mais ici, c'était au contraire l'innocence et la passion qui avaient produit ce changement subit; et l'amour de Louise, dans sa divine et chaste nudité, n'en était que plus séduisant. René but, les yeux fermés, la coupe de folie que lui présentait cette sirène naïve, d'autant plus excusable qu'elle avait commencé par s'y enivrer elle-même. Il n'était pas arrivé à l'âge où l'on sait se dérober aux emportements d'une maîtresse adorée, par quelque phrase comme celle-ci : « Madame, je vous aime trop pour donner les mains à une démarche dont vous ne tarderiez pas à vous repentir amèrement. » Ce qui est l'équivalent honnête de cette autre phrase : « Madame, vous avez le diable au corps; quant à moi, du moment où l'amour me donne de l'ennui, il cesse de m'amuser. » Loin de là, René essuya les larmes qui noyaient les beaux yeux de Louise, jura que ce ne serait jamais de sa faute si elle pleurait, bien que la douleur semblât lui prêter de nouveaux charmes, et il mit à sa disposition, non pas son cœur et sa personne qui lui appartenaient déjà, mais aussi tout le château de ses ancêtres, qu'il souhaitait de voir un jour la reconnaître hautement pour dame et légitime souveraine.

Il y avait dans le vieux manoir une aile depuis longtemps inhabitée. C'était là que se trouvaient les grands appartements où les ancêtres de René avaient tenu table et donné des fêtes splendides aux seigneurs de la contrée; mais depuis quelque funeste événement dont ces lieux avaient été le théâtre, les sires de Meyran avaient transporté leur habitation dans une autre partie du château, et les vieilles salles d'honneur, sombres et sévères, étaient chues peu à peu en mauvaise réputation. Malgré l'esprit de scepticisme des protestants, les domestiques du château n'avaient pas un mépris sincère pour les légendes surnaturelles qui se rattachaient à ces appartements; ils ne s'y hasardaient jamais qu'à leur corps défendant, quoiqu'ils se raillassent parfois de la superstitieuse faiblesse des gens entichés de pareilles croyances. Au reste, leur force d'esprit n'était pas souvent mise à l'épreuve, et jamais revenants n'avaient été moins troublés que ceux des vieilles salles de Meyran.

Il n'est pas besoin de dire que René ne partageait nullement ces terreurs, et qu'il n'éprouvait d'autre émotion que celle qui naissait au souvenir de la grandeur ou des malheurs de sa famille. Il était allé quelquefois dans ces appartements chercher des inspirations pour son humeur rêveuse et triste, et Bertrand était le seul qui se souciât de troubler ses méditations. Encore ne le faisait-il que sur l'ordre de son vieux maître, auquel il ne lui était pas possible de désobéir. Toujours est-il que la figure dure et grotesque du vétéran conservait une impression singulière de mélancolie, après les incursions qu'il était obligé de faire sous ces lambris mal famés. On était donc sûr d'y trouver un asile secret et spacieux, sinon commode. Il fut convenu que ce serait celui de Louise, et, le lendemain soir, en effet, elle s'y rendit avec Marie, sous la conduite de René et de Paulin, qui avaient secrètement pris les dispositions nécessaires pour les recevoir, autant, du moins, qu'il leur avait été possible. Louise avait écrit à sa tante que, ne pouvant se résoudre à suivre son père à la cour, elle s'était retirée dans un couvent où elle resterait jusqu'à ce qu'il lui fût permis de continuer à vivre comme elle avait vécu jusque-là, c'est-à-dire à sa guise. Elle ne donnait aucun motif de cet étrange coup de tête. Le dessein de la jeune dame était bien réellement de choisir une retraite plus convenable par la suite; mais elle voulait auparavant s'assurer d'un couvent où elle pourrait demeurer sans être connue, et, au préalable, elle s'était mise à l'abri en un lieu où son père ne s'aviserait pas de la venir chercher.

René fut fort surpris, pour ne pas dire effrayé, de trouver un grand feu qui brillait, comme un incendie au milieu de la nuit, dans l'âtre noir et caverneux de la pièce la plus maudite du logis abandonné. C'était une salle immense, tendue de velours brun, avec des vitraux sombres et une vaste cheminée enfumée. On l'appelait la salle noire, soit à cause de son obscurité, soit en mémoire des tragiques événements qui s'y étaient accomplis. Eymeri II, seigneur de Meyran, y avait tué de sa main le seigneur de Canaden, dans une rixe survenue à la fin d'un festin qui devait sceller la réconciliation de ces deux familles, depuis longtemps ennemies, et qui ne servit qu'à faciliter une vengeance préméditée ou fortuite. Eymeri fit de ce crime horrible une rude et longue pénitence. Il se croisa, et ne revint dans sa patrie qu'après avoir reçu d'un saint ermite l'assurance que la justice divine était satisfaite; mais celle des hommes ne l'était pas : au bout de dix ans, jour pour jour, le

jeune seigneur de Canaden, fils de celui qui avait été tué par Eymeri, surprit, à la tête de ses vassaux, le château de Meyran, où l'on célébrait alors la naissance d'un héritier longtemps désiré, et vengea le meurtre de son père à la place même où son sang avait coulé. Depuis cette époque, la salle noire avait été, plus d'une fois encore, fatale aux membres de la maison de Meyran, qui, pour expier le crime commis par leur aïeul sur la personne sacrée de son hôte, avaient pris la coutume bizarre de s'y faire porter quand ils se sentaient sur le point de passer de vie à trépas.

René se hâta donc d'introduire les deux jeunes filles dans la chambre et le retrait gothique qu'il leur avait destiné tout à fait à l'extrémité de cette partie des bâtiments. Inquiet et troublé, il se préparait à aller demander la raison des apprêts inaccoutumés qu'il voyait dans ce lieu, lorsque le vieil écuyer se présenta à lui. Le visage ténébreux de Bertrand le rendait digne d'être concierge céans.

— Qu'y a-t-il donc, Bertrand? demanda le jeune seigneur. Est-ce que mon père serait très-malade?

— Pas qu'il paraisse, monsieur. Au contraire, il semble plus fort et plus animé que depuis plusieurs années; mais, voyez-vous, il y a une vieille centurie qui dit : Qui songe à la tombe, y tombe. Et cette salle est vraiment le tombeau de votre famille.

— Mon grand-père veut-il donc venir ici?

— Oui, monsieur, il n'attendait que votre arrivée pour s'y faire porter. Je ne veux pas vous affliger, mais priez Dieu qu'il en sorte vivant. On disait autrefois que l'esprit de votre aïeul Eymeri le croisé, que nos ennemis appellent Eymeri le traître, revenait dans cette salle. Le ministre a beau nous dire que c'est une superstition romaine et impie que de croire aux revenants et aux esprits, je ne peux m'empêcher de frissonner toutes les fois que je viens ici, et de penser que, revenants ou non, l'air de ces appartements lugubres n'est pas bon à respirer pour tout ce qui tient à votre maison. Ce n'a jamais été qu'avec peine que je vous ai vu y entrer et y passer souvent des heures entières. On dirait qu'un sort nous entraîne toujours vers les lieux qui doivent nous être funestes. N'est-ce pas ici que votre oncle prit, avec le jeune marquis de Lamperière, une querelle qui, d'abord assoupie, finit par causer sa mort? N'est-ce pas dans cette salle même que fut arrêté votre père, pour être jeté à la Bastille, et n'en sortir que mort? Toutes ces pensées me reviennent ce soir, monsieur, et Dieu veuille que ce ne soit pas comme le hurlement des chiens!

— J'espère, Bertrand, que ce ne sera rien.

Le vieillard ne répondit qu'en secouant sa tête blanche et carrée, et suivit son jeune maître auprès de son aïeul. Le comte était assis dans un grand fauteuil et enveloppé d'une robe de velours noir, sur laquelle une barbe blanche et vénérable descendait librement; car le rigide seigneur était demeuré fidèle aux coutumes de sa jeunesse, et n'avait jamais voulu adopter la barbe en pointe, qui avait remplacé, sous Louis XIII, la barbe large du Béarnais. Ni les pressentiments de Bertrand, ni les craintes de René ne les portèrent à faire des représentations au vieux seigneur sur les ordres qu'il avait donnés; car son autorité était absolue chez lui, et n'y avait jamais été gênée par aucun droit de remontrance.

Quand le vieillard se trouva dans cette salle sinistre, où, depuis l'arrestation de son fils, il n'était pas entré, il demeura d'abord absorbé dans une rêverie douloureuse qui semblait passer comme des nuages sur son front large et reluisant. Sans doute il voyait, des yeux de la pensée, tous les hommes qui avaient porté son nom surgir autour de lui et se pencher comme des ombres, la plupart tristes et sanglantes, qui lui demandaient comment il avait tant tardé à les rejoindre avec le faix des douleurs qui le courbait. C'était pour son petit-fils que le vieillard avait survécu à ses enfants. Le vieux chêne n'avait résisté à la foudre que pour abriter son unique et tendre rejeton, jusqu'au jour où il pourrait supporter le poids d'un blason auquel il n'avait manqué aucune des illustrations féodales et nobiliaires. Le comte arrêta alors ses regards sur son jeune héritier, qui se tenait près de lui, respectant sa rêverie, et déjà courbé et triste comme si le fardeau des destinées eût pesé sur lui, et qu'il eût été marqué au front d'un signe funeste.

— René, dit le vieillard, j'ai vu cette nuit l'esprit du croisé. J'avais toujours regardé l'histoire de ses apparitions comme une fable inspirée par l'orgueil et répandue par la crédulité; mais j'ai été convaincu par le témoignage de mes yeux et de mes oreilles. J'étais dans mon lit, je venais de lire dans l'Évangile la parabole de l'Enfant prodigue, et je songeais au jour où votre père était revenu aussi à la maison paternelle. Hélas! on ne me laissa pas le temps de me réjouir... Alors, levant les yeux, je vis, du fond de la chambre, un guerrier qui se dirigeait lentement vers moi. Je compris au frémissement de ma chair que c'était un esprit. Quoiqu'il fût armé de toutes pièces, son pas ne produisait aucun bruit. Il portait une croix blanche sur la poitrine; sa tête était découverte, son visage pâle et son cou ensanglanté. Il était tel enfin que le représente le vitrail noirci de cette fenêtre. Il s'avança jusqu'au bord de mon lit, et je sentis son souffle sur mon front; il posa la main sur le livre sacré, me montra du doigt ce passage qui faisait sans doute allusion à son histoire;

« Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur converti que pour dix justes qui persévèrent. » Après quoi il disparut en me faisant un signe de la main, comme s'il voulait me faire entendre qu'il m'attendait bientôt. Mon fils, Dieu ne permet pas sans motif que les lois de la nature soient interverties. Que ce soit une âme ou un signe, l'avertissement muet que m'a donné cette figure m'a été envoyé d'en haut. L'heure de ma mort, que je savais bien être peu éloignée, sonnera avant que le soleil ne se lève, et moi-même je ne me coucherai plus que dans le cercueil.

René avait écouté son aïeul avec une sorte de terreur, comme s'il eût entendu la voix d'Eymeri le croisé lui-même. En effet, le vieux seigneur ne semblait plus déjà appartenir à ce monde. Son visage, d'une blancheur mate, faisait encore ressortir le feu qui sortait de ses prunelles, ordinairement voilées, et jamais son petit-fils n'avait été frappé comme alors du contraste étrange que les sourcils noirs du vieillard formaient avec sa barbe entièrement blanche. Sa parole, habituellement austère et ferme, avait pris une expression vague qui convenait au récit d'une apparition surnaturelle, et semblait à René un présage plus certain encore que la fin de son aïeul était proche. C'était un rude coup qui tombait sur l'enfant qui, depuis quelque temps, marchait au milieu des rêves; et le réveil lui arrivait subit et douloureux, et le laissait entouré de sinistres fantômes. Malgré les infirmités et le grand âge du vieux comte, René, ne le voyant point malade, n'avait point encore songé que sa mort fût imminente. La veille encore, il l'avait laissé tel qu'il le voyait depuis longtemps. Un jour s'était écoulé et le vieillard, comme une lampe à laquelle l'huile a manqué tout d'un coup, n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa fière et rigoureuse intelligence qui, jusque-là, n'avait point fléchi, était devenue le jouet de quelque vaine et fébrile illusion, et vacillait au souffle des superstitions qu'elle avait jusqu'alors méprisées et raillées. René avait une sorte de religion pour son aïeul, qui avait été le dieu tutélaire de son enfance et le gardien de sa jeunesse. Ce vieillard, également bon et sévère, était pour lui une image de la Divinité. Saisi par l'idée de cette perte douloureuse qui ne s'était point encore présentée à lui, le jeune homme se jeta à genoux, et pleura sur les mains de son aïeul comme s'il eût pleuré sur son tombeau; mais le comte sembla soudain se réveiller.

— Mon fils, dit-il de sa voix noble et grave, ce n'est point l'heure de pleurer. Avez-vous pensé que Dieu voulût me condamner à vivre toujours? Relevez-vous et m'écoutez.

— Mon père, dit le jeune homme en sanglotant, que deviendrai-je sans vous, sans vos conseils? Je suis bien jeune et bien dépourvu d'expérience. Et pourquoi songer ainsi à une mort qui peut encore être éloignée?

— Mon enfant, Dieu ne nous prend point au dépourvu, et nous ne devons pas mépriser les avis qu'il nous envoie. Il y a longtemps que je me prépare à cette séparation, et j'ai tâché de vous y préparer aussi, en vous inspirant des sentiments chrétiens qui vous consoleront dans vos peines, et vous empêcheront de vous croire jamais seul au monde. Vous êtes d'ailleurs arrivé à l'âge où il est bon de vivre par soi-même. Ma mort achèvera de faire de vous un homme. Mon œuvre sera ainsi accomplie. Ce sont des hommes qu'il faut à la religion aujourd'hui, et non pas des vieillards sans force et des enfants sans pensée.

— Ah! mon père, en vous entendant parler ainsi de m'abandonner, je me sens si faible et si vide, que je ne pense pas prêter beaucoup d'aide à notre sainte religion persécutée.

— Ne vous laissez point ainsi abattre, mon fils; vouz ne m'avez jamais désobéi; soyez donc ferme et calme, parce que je le veux. Avant de vous parler de mes dernières dispositions, je ferai mes adieux à mes domestiques, et je vous léguerai en leur présence mon autorité sur eux. Allez, donnez des ordres pour qu'ils se réunissent ici.

René voulut en vain représenter à son aïeul qu'il se fatiguerait à cette cérémonie en parlant si longuement; il répondit que ce n'étaient plus ses forces, mais ses moments qu'il devait ménager.

Quand les domestiques se trouvèrent tous réunis, ce qui se fit d'autant plus promptement que déjà la maison était en rumeur, le ministre lut à haute voix la prière, comme c'était la coutume. Puis le vieux comte prit la parole, apprit à ses serviteurs qu'il sentait son heure approcher, les remercia de leurs fidèles services, et leur recommanda le même dévouement pour son petit-fils, qui allait le remplacer dans son autorité, et aussi dans sa sollicitude pour eux.

A ce discours, toute l'assemblée, fondant en larmes, montra à quel point elle avait su apprécier les vertus et la bonté de ce maître vénérable. C'étaient, pour la plupart, des serviteurs héréditaires de la famille de Meyran, dont l'affection et le dévouement à leur seigneur étaient passés dans le sang et étaient devenus des sentiments innés. Le comte adressa quelques mots à plusieurs d'entre eux qui l'avaient suivi depuis sa jeunesse, et Bertrand ne pouvait être oublié.

— Adieu, lui dit-il; Bertrand, tu as été mon écuyer et celui de mon fils, tu le seras encore de mon petit-fils. Ne te désole pas si cette fois je pars

sans t'emmener; je t'attendrai un peu plus loin.

— Et moi, monseigneur, je désire ne pas vous faire longtemps attendre.

— René a encore besoin de toi, Bertrand. Maintenant qu'il est arrivé à l'âge d'agir, tes services lui manqueraient plus que mes conseils.

Le vieux seigneur congédia alors ses domestiques, et demeura de nouveau seul avec son petit-fils.

— René, lui dit-il, vous êtes né à une époque funeste pour toute la France, et surtout pour nous, alors qu'un ministre cruel achevait de briser la noblesse et la réforme qui avaient naguère conservé le trône à son maître légitime. J'ai combattu pour ma religion et pour mes droits, comme j'avais combattu pour mon roi. Quand mes efforts ont été impuissants et qu'il a fallu céder, je suis revenu ici, où je vous ai élevé pour conserver le nom de mes pères, et aussi pour aider un jour au triomphe de la sainte cause, car Dieu mettra un terme à nos épreuves. Je vous ai garanti contre le souffle envenimé du siècle. Je vous ai fait, dans la solitude, une jeunesse pure et sereine. C'était ainsi, et non dans le bruit des villes et l'agitation insensée de la cour, que devait grandir un vengeur de nos martyrs. Je le pressens, mon fils, les temps ne sont pas éloignés où Sion sortira triomphante de ses ruines. Beaucoup de ses enfants ont été assez lâches pour abjurer son souverain et renier les promesses divines; il en est cependant encore dont la foi est demeurée intacte, et qui seront prêts quand il le faudra à s'armer pour elle. Les Bouillon, les Rohan, les Soubise, noms de glorieux et de saint souvenir, se trouveront à la tête; et vous, mon fils, vous ne serez pas des derniers à les suivre. La noblesse et la religion qui, dès le premier abord, se sont reconnues pour sœurs, retrouveront à la fois leur indépendance. Je ne verrai pas ce triomphe sur la terre; mais je le verrai de plus haut, et mon esprit sera avec vous. Vous trouverez chez moi, René, des lettres et des papiers qui vous instruiront de la situation de la religion, des dispositions des seigneurs et des espérances qu'il faut concevoir. L'année prochaine, le synode général des Églises de France se tiendra à Loudun. Il se peut que cette assemblée soit une nouvelle ère. Il ne me reste plus maintenant qu'à vous parler d'un projet que j'ai formé pour assurer votre bonheur sur cette terre de passage. Vous êtes le dernier de votre nom, mon fils, et tout vous défend de le laisser éteindre.

— Oh! mon père, comment dans un moment si triste voulez-vous que je songe à l'avenir?

— Mais je dois y songer moi, mon fils. Depuis longtemps notre famille est unie avec celle de Serizy. Ma mère était une fille de cette maison. C'est une race de vieille chevalerie qui ne s'est jamais abâtardie à la cour et qui n'a jamais failli à la foi protestante, depuis qu'elle l'a embrassée. C'est dans son sein que je vous choisis une compagne; c'est vous que Gérard de Serizy, mon frère et mon compagnon d'armes, a désigné pour l'époux de sa fille.

— Mon père, il m'est impossible de vous entendre parler à la fois de votre mort et d'un mariage pour moi.

— Pourtant, mon fils, l'une a dû me faire songer à l'autre. Quoique jeune, vous devez savoir que le temps marche vite et que la durée de notre vie est incertaine. Ne refusez pas à votre aïeul mourant une dernière consolation. Promettez-moi de vous conformer à mon vœu le plus cher et de vous unir à la femme que je vous ai destinée. Ce sera une union également heureuse pour vous et profitable à la cause de notre religion. Me le promettez-vous, mon fils?

— Mon père, en vérité, je voudrais... mais je ne puis maintenant. Pardonnez-moi... j'ai l'esprit si troublé.

— René, vous me connaissez mal si vous pensez que je veuille vous interdire toute espèce de réflexion et d'examen. Après m'avoir rendu les derniers devoirs, vous quitterez ce château qu'il vous serait pénible d'habiter seul, et vous irez à Serizy, où vous trouverez des consolations près de mon vieil ami et de sa jeune fille. Votre fiancée est, dit-on, aussi douce et aussi belle que noble. Elle a été, comme vous, élevée dans la solitude et la paix. Vous ne pouvez faillir à l'aimer, et vous ne reviendrez au château de vos pères qu'avec elle. Promettez-moi de faire ce que je vous demande là, mon fils.

— Mon père, cela m'est impossible. Il me serait encore plus pénible d'exiler ainsi ma douleur loin de votre tombeau. Je vous en supplie, n'exigez pas cela de moi.

— Quoi! vous vous refusez à ma dernière prière, mon fils! Quelle répugnance pouvez-vous avoir contre un projet que je vous demande seulement d'apprécier? René, soyez confiant avec moi comme vous l'avez toujours été. Auriez-vous fait vous-même un autre choix?

— Oui, mon père.

— En ce cas, pourquoi ne m'en avoir rien dit?

— Mon père, je ne sais, je craignais...

— Vos craintes étaient ou puériles ou peu gracieuses pour moi, mon fils. Je croyais avoir mérité par mes soins et mon indulgence, que vous me fissiez connaître tous vos sentiments et toutes vos actions.

— Assurément, je serais plus qu'ingrat si je ne le reconnaissais, mon père; mais je craignais que

vous n'eussiez vous-même projeté pour moi quelque union.

— Vous avez eu tort de penser que je voudrais jamais contraindre votre cœur. Si je ne l'avais pas cru libre, je n'aurais pas ainsi insisté pour que vous vous rendissiez à un vœu dont l'accomplissement m'eût été doux, je l'avoue. Mais n'en parlons plus.

— Je vous en prie, mon père, reposez-vous. Vous devez être las d'avoir ainsi parlé. Votre voix me semble altérée.

— Je me reposerai bientôt, mon enfant, de toutes mes longues fatigues. Mais je veux auparavant connaître le nom de celle qui vous facilitera le chemin aride de la vie. Je suis certain que vous n'avez pu songer qu'à une femme dont l'écusson puisse s'allier sans honte à celui de Meyran.

— Mon père, je ne puis dire qu'elle doive bientôt être unie à moi. Elle a elle-même des parents.

— Il n'est pas de famille qui puisse refuser de s'allier à nous, mon fils; les Rohan eux-mêmes ne l'ont pas dédaigné.

— Aussi n'est-ce pas cela, mon père, mais...

— Eh quoi, serait-elle d'une famille anoblie ou même de bourgeoisie? Ce serait notre première mésalliance. Mais en ce moment où je suis prêt de paraître devant celui pour qui tous les rangs sont égaux, je me sens moi-même peu de force contre les préjugés de la naissance et je ne voudrais pas vous obliger à sacrifier votre bonheur à l'orgueil de vos pères et de vos enfants.

— Rassurez-vous, mon père, celle que j'aime est d'une race ancienne dans le pays.

— Cela vaut mieux, mon fils. Pourquoi donc hésiter encore à me la nommer. Serait-elle née dans le sein de la religion romaine? Ceci serait un malheur véritable; mais enfin ses yeux peuvent s'ouvrir, et, quand elle sera mieux instruite, elle embrassera la vraie foi.

— Oh! mon père, que vous êtes bon et indulgent! je n'aurais pas cru qu'il me fût possible d'apprendre à vous aimer davantage.

— La mort est féconde en enseignements, mon fils. N'oublie donc pas que tu parles à un moribond. J'attends, pour ne plus songer qu'à l'éternité, que tu m'aies satisfait. Dis-moi le nom que je te demande, dis-le-moi, je le veux.

— Mon père, c'est... mademoiselle de Lamperière.

— Que dites-vous, malheureux enfant? Quel nom venez-vous de prononcer devant moi et dans ce château, où il ne peut résonner que comme une malédiction? Quels sentiments nourrissez-vous dans votre cœur? Vous aimez la fille de l'assassin de tous les vôtres et de votre père, du tourmenteur de ma vieillesse, qui me poursuit même jusqu'au bord du tombeau, car, sans doute, vous êtes de complicité avec lui. C'est lui qui a préparé ce piége; vous n'avez pu, vous n'auriez pas osé tout seul me causer une pareille douleur.

— Mon père, j'ignorais, quand je la vis, qu'elle fût la fille de notre ennemi, et je l'ai aimée malgré moi.

— Mais que prétendez-vous donc? Vous ne croyez pas que jamais deux races ennemies depuis mille ans puissent se confondre. Quel monstre sortirait d'une pareille union! Mon fils, dites-moi que vous détestez vous-même cette passion funeste; que vous l'arracherez de votre cœur. Dites-le-moi, que je ne meure pas avec la pensée que vous deviez vivre déshonoré.

— Mon père, je vous en supplie, calmez-vous, ne m'accablez pas de votre colère. Je suis bien malheureux!

— Un mot, et je vous bénis.

— Ce mot, je ne puis le dire, car je sens qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire qu'il soit vrai, et je ne mentirai pas devant vous.

— Malheureux! et vous ne craignez pas de tuer mon âme prête à s'échapper de mon corps? Allez, si je n'avais connu votre mère, votre vertueuse mère, je vous renierais pour mon enfant. Mais il n'est pas possible que vous y ayez songé. Cette enfant, cette jeune fille, avez-vous pensé qu'elle sort de deux races également teintes du sang de nos ancêtres? Sa mère était une Canaden.

— Nos ancêtres ont eux-mêmes versé le sang des siens.

— Eh bien! est-elle aussi assez lâche pour vous aimer? Soyez heureux alors, si l'on peut l'être avec la malédiction d'un père.

— Je vous en conjure, mon père, ayez pitié de moi!

— Ne m'appelez plus votre père. Je ne le suis plus.

— Au nom du ciel! ne me repoussez pas. Nous sommes innocents tous les deux, et jamais vous ne m'aviez défendu d'aimer cette jeune dame.

— Il aurait fallu que je pusse imaginer une pareille monstruosité, et jamais, jamais!... Ah! j'ai été pour vous trop bon, trop indulgent, et Dieu me punit!

— Non, mon père, soyez-le encore, et...

— Vous osez me proposer de participer à votre crime! Est-ce donc de la démence? René, vous avez bien peu de moments à réfléchir. Dites-moi que vous renoncez à cet amour dénaturé, sinon ma malédiction sera sur vous.

— Je sens que toute ma vie est dévouée à cette passion. Je puis mourir, mais non m'en défaire.

— Au nom de votre père que le père de cette

femme a fait mourir en prison, au nom de mon autre fils qu'il a tué de sa main, au nom de votre mère dont il a mis toute la vie en deuil, mon fils, ne m'obligez pas à vous maudire.

René demeura muet et comme pétrifié. C'était un spectacle terrible que de voir face à face ce vieillard et ce jeune homme, le premier, à demi dressé sur un de ses bras, étendant l'autre d'un geste menaçant, l'œil en feu et les joues colorées comme si l'indignation eût ranimé le flambeau de sa vie, tandis que le second, pâle, tremblant, les mains jointes et les yeux baissés, semblait un criminel déjà frappé à mort par sa condamnation.

— Vous ne répondez pas? dit le vieillard.

— Je vous ai déjà répondu, mon père.

Le vieux seigneur se leva entièrement et se tint sur ses pieds sans chanceler, ce qu'il n'avait pu faire depuis longtemps.

— Sois maudit! dit-il d'une voix puissante et avec un signe foudroyant, et il retomba lourdement sur son fauteuil, la tête penchée et les mains pendantes.

René, à cette parole, la plus affreuse qui puisse tomber sur la tête d'un fils, s'était jeté à genoux et s'était traîné aux pieds du vieillard.

— Mon père, disait-il avec des larmes et des sanglots déchirants, révoquez cette horrible parole, si vous ne voulez me voir expirer sur la place. Mon père, je vous en conjure, écoutez-moi, parlez-moi! Si vous saviez... Eh bien, oui, je ferai tout ce que vous voulez : je renoncerai à Louise. Elle-même comprendra qu'il le faut. J'épouserai mademoiselle de Serizy, quand vous voudrez, mon père. C'est vrai, j'étais insensé; pardonnez-moi, au nom de mon père et de ma mère qui m'ont légué à vous!

Le vieillard rouvrit alors faiblement les yeux sans paraître voir son petit-fils, remua la main et poussa un long et dernier soupir.

— Serait-il possible? s'écrie René à demi égaré. Mon père, je vous en supplie, entendez-moi. Je ferai tout ce que vous voudrez. Tout!... Oh! mon Dieu! n'est-ce pas la première fois que je vous ai désobéi? Plus rien... Il ne m'entend plus... Non, il m'aurait pardonné... Il est mort, mort, mon bon père... Et il m'a maudit... Tout cela est-il possible? Ah! les morts ne reviennent jamais à la vie... autrement il reviendrait pour me dire qu'il ne me maudit plus.

Le malheureux enfant se leva alors et se mit à marcher d'un pas désespéré au travers de cette salle lugubre, funeste encore une fois à sa famille. Un léger bruit se fit entendre au fond de l'appartement. C'était Louise qui, tourmentée du bruit qui était arrivé jusqu'à elle, profitait du silence qui y avait succédé pour tâcher de découvrir ce qui se passait.

— Ah! Louise, lui dit René, mon père m'a maudit, et j'ai renoncé à vous. Il est mort, voyez! mort en me maudissant.

— René, ne m'abandonnez pas, je vous en prie, si vous ne voulez pas que je meure aussi. Je ne vis que pour vous aimer.

— Hélas! pourquoi m'aimez-vous? Si vous saviez comme la colère d'un père est terrible!

— René, vous ne m'aimez donc plus?

— Vous verrez, Louise, si je vous aime. Mais laissez-moi. Ah! si mon père vous avait vue, il m'aurait pardonné. Laissez-moi, on vient. Il ne faut pas qu'on sache jusqu'à quel point mon père a eu raison de me maudire.

Bertrand, qui n'avait pu vaincre plus longtemps son inquiétude, entra au moment où la jeune fille venait à regret de disparaître.

— Ah! dit René, tu avais raison de dire que cette salle était funeste pour nous. Mon père n'est plus, et moi...

Le jeune homme ne put achever. Son corps céda enfin aux violentes secousses qui avaient ébranlé son âme. Il tomba sur le parquet, la face contre terre, aux pieds de son aïeul, comme une victime aux pieds de son juge. Déplorable sentence qui préparait au condamné une longue agonie et qui avait concentré celle du juge en une seule torture dont l'angoisse avait été sans doute inexprimable.

XI

LOUISE RENDUE.

Le fidèle Bertrand fut épouvanté de voir s'anéantir ainsi en un instant la famille de ses maîtres. Demi-mort lui-même et ne sachant à qui du chef mort ou de l'héritier mourant il devait donner ses soins, il allait appeler du secours, lorsqu'un étranger entra dans la salle. Ce n'était autre que le marquis de Lamperière.

— Qui êtes-vous? lui demanda Bertrand. Et que voulez-vous?

— Il est nécessaire que je parle au comte de Meyran, répondit le marquis.

— Celui qui portait ce nom, il y a une heure, n'est plus de ce monde, et celui qui le porte maintenant n'est pas en état de vous entendre.

— Voilà qui est malheureux. J'attendrai alors que le jeune homme ait repris ses sens. Ainsi le vieux comte est mort. Il était plus âgé que moi, de beaucoup d'années même.

Bertrand cependant avait relevé son jeune maître et l'avait placé sur un fauteuil.

— Puisque vous avez connu l'aïeul, dit-il à l'étranger, vous ne refuserez pas de veiller sur le petit-fils un moment, jusqu'à ce que je sois allé chercher de l'aide.

— Assurément, mon ami, je serais ingrat si je refusais de faire quelque chose pour cet enfant qui n'est qu'évanoui, j'espère. Voilà, continua-t-il quand il fut seul, voilà pourtant un singulier emploi pour le marquis de Lamperière. Si j'étais vindicatif, je pourrais bien jouir de voir en pareil état les ennemis de ma famille. Mais pourquoi leur en voudrais-je? Je leur ai fait plus de mal qu'ils n'auraient voulu et pu m'en faire. Puis je n'ai pas de fils à qui laisser cette vieille haine. Et ma fille me semble disposée à la regarder comme un fief uniquement masculin. Elle oubliera cela. Comme le jeune homme est pâle! Vraiment il a une charmante figure. Il tient plus de sa mère que de son père. Il en est ordinairement ainsi. Quelle différence entre lui et son aïeul! Celui-ci était autrement trempé. Le chagrin ne le flétrissait pas de la sorte. Il a toujours son air fier et sévère. La mort l'a vaincu, mais ne l'a pas dompté.

René commençait à reprendre connaissance, lorsque le vieil écuyer revint, suivi de la foule des domestiques, effarés comme sont toujours les subalternes quand ils ont perdu le chef auquel ils étaient habitués, et désolés tant pour eux-mêmes que pour leur jeune maître. Quelques vieux serviteurs vinrent baiser les mains inanimées de leur seigneur et les mouillèrent de larmes silencieuses. Puis on emporta respectueusement le corps hors de la salle. René, ranimé par les soins de Paulin, avait rouvert les yeux et jetait des regards mornes sur ces gens qui s'agitaient autour de lui. Le marquis, retiré un peu à l'écart, promenait sur ce spectacle un œil stoïque qui, en s'arrêtant sur le jeune seigneur, prenait un peu de l'expression de celui d'un bourreau épiant chez sa victime le retour de la vie pour recommencer à la torturer.

Bientôt il ne resta plus auprès de René que le ministre et Bertrand, qui lui offraient tous deux les consolations qui étaient à leur portée. Le marquis, auquel personne, dans le trouble où l'on était, n'avait fait grande attention, attendait le moment favorable pour lui porter aussi les siennes, qui, bien qu'elles fussent sans doute les moins tendres, devaient être les plus efficaces. La plaie toute saignante que portait le jeune homme était en effet plus facile à envenimer qu'à adoucir; mais personne n'en pouvait sonder la profondeur.

— Mon fils, disait le ministre, Dieu ne nous a pas créés pour cette terre. Elle n'est qu'un lieu de passage, et la mort, loin d'être un malheur, est une délivrance et comme une naissance céleste, après la naissance terrestre, pour ceux qui ont vécu fidèles comme votre vénérable aïeul, et qui meurent de la mort du juste.

— Oui, monsieur; écoutez le ministre, disait Bertrand. Bien sûr M. le comte est heureux maintenant, et, s'il souffre encore, ce doit être de vous voir dans une pareille affliction.

— Mon fils, c'est offenser le ciel que de se révolter ainsi contre ses décrets. La faiblesse que vous montrez ne convient ni à un chrétien ni à un gentilhomme.

— Monsieur, songez que M. le comte nous a recommandés à vous et que vous devez vivre pour nous. Vous êtes notre père maintenant.

— Mes amis, dit alors René d'une voix qui sortait de sa poitrine comme d'un tombeau, je vous remercie; mais ma douleur est trop récente pour que je puisse la maîtriser. Demain, plus tard, je serai mieux et je vous écouterai. Ce soir, j'aurais plutôt besoin d'être seul.

— Monsieur, dit alors le marquis en s'approchant, je respecte vos larmes. Je suis père et je n'aimerais pas à penser que ma fille pût sécher les siennes avant que le corps de son père fût rendu à la terre. Jamais douleur ne fut plus juste que celle qui vous accable. Il m'a fallu un motif sacré pour me décider à troubler le recueillement dont vous avez besoin, et en outre j'ai été encouragé par les importunités dont vous entourent cet ecclésiastique et ce domestique. Mais je serai plus bref qu'eux. Accordez-moi seulement une minute d'entretien solitaire, et...

— Monsieur, dit le ministre, vous choisissez étrangement votre temps : il me semble que les convenances...

— N'ont rien à démêler avec le devoir sacré que, je le répète, j'ai à remplir ici. Si vous vouliez vous écarter un peu, je n'aurais besoin que de dire mon nom à votre maître, pour qu'il consentît à ce que je lui demande.

René, dont les nerfs affaissés avaient vibré sous l'accent mordant et hautain de l'étranger, fit signe que l'on agît comme il le désirait.

— Je suis le marquis de Lamperière, monsieur, dit celui-ci à voix basse.

— Laissez-moi seul avec monsieur, dit René en se levant soudainement.

Le ministre et Bertrand sortirent sans doute fort étonnés et faisant des conjectures sur le secret de cet étranger qui avait un tel pouvoir sur leur jeune seigneur.

— Monsieur, dit René, vous n'avez pas besoin de m'en dire davantage, je sais pourquoi vous ve-

— Vous ne vous trompez pas, monsieur. C'est pour cela en effet. Puis-je savoir où vous avez conduit ma fille?

— Elle est ici, monsieur.

— Ah! vous reconnaissez que la place n'est pas tenable. A vous parler franchement, j'en suis bien aise.

— Ce n'est point dans un pareil moment que je voudrais engager personne à désobéir à son père, et mademoiselle votre fille moins que personne.

— Je vous suis obligé, monsieur, de votre préférence pour elle et surtout du respect que vous témoignez pour mon autorité paternelle. J'aime à croire que ma fille partagera vos sentiments en ceci comme pour le reste, mais ne perdons pas de temps.

— Un mot seulement, monsieur. Songez que les pères doivent se frapper la poitrine pour les fautes de leurs enfants, et que la colère ne répare rien.

— Diable! j'espère qu'il n'y a rien de plus à réparer. Au surplus, soyez tranquille, je ne suis point un tyran. Seulement vous comprendrez que vos relations avec ma fille doivent être finies. Une scène d'adieux serait superflue.

— Je ne suis point en état, monsieur, d'encourir une nouvelle émotion. Je vais donner des ordres à mon domestique, qui est dans le secret de ceci. Il vous facilitera le moyen de sortir sans être aperçu de mes gens.

— A merveille! nous nous entendons parfaitement. Maintenant que mes affaires sont faites, permettez-moi de vous offrir mes compliments de condoléance sur la perte douloureuse et irréparable que vous venez de faire.

— Je les reçois pour ce qu'ils valent, monsieur. Si l'ennemi de ma maison est ici à cette heure fatale, je ne dois en accuser que moi. Adieu, monsieur.

— Adieu, monsieur. J'espère que ni moi ni les miens n'abuseront davantage de votre hospitalité.

René sortit, et ayant écrit à la hâte quelques mots d'adieux à sa maîtresse, il remit ce billet à Paulin, et lui donna des ordres pour commencer l'extradition de la pauvre Louise, puis il se retira dans son appartement, où son domestique devait venir lui rendre compte de ce qui se serait passé.

La jeune dame, après sa courte apparition dans la salle noire, était demeurée en proie à une anxiété qui rendait sa position presque aussi douloureuse, presque aussi insupportable que celle de René. Cette mort et cette malédiction qui étaient entrées avec elle dans ce château étaient faites pour lui inspirer de lugubres réflexions. Elle se roidissait en vain contre ces événements de toute l'obstination de la jeunesse et de la passion ; sa faiblesse féminine était la plus forte et l'obligeait à jeter en arrière un regard déjà repentant, non pas qu'elle fût effrayée du malaise matériel auquel une héroïne de vingt ans est toujours supérieure, quand elle ne l'a pas éprouvé, mais elle redoutait l'abandon qui résulterait pour elle de la douleur et de la tristesse de René. Elle avait besoin d'être soutenue, encouragée, rassurée; car les femmes n'ont jamais que des éclairs d'énergie, après lesquels elles retombent dans la mollesse d'âme et l'irrésolution d'esprit qui leur sont naturelles, et qui leur conviennent. Au lieu de cela, elle sentait que non-seulement elle ne pourrait exiger de son ami de douces paroles et d'aimables cajoleries qui la distrairaient, mais qu'elle serait même privée de la consolation de le consoler d'un malheur auquel elle s'avouait qu'elle avait pour beaucoup contribué, bien qu'innocemment. La tristesse en amour est supportable, lorsqu'elle est accompagnée d'épanchements, mais la tristesse sombre et taciturne l'épouvante et le glace. Marie essayait, tant bien que mal, de raisonner sa maîtresse; mais la pauvre fille avait elle-même perdu l'éloquence de sa gaieté, devant la sombre perspective qui remplaçait si subitement l'horizon riant qu'elle s'était habituée à contempler. Elle était d'ailleurs catholiquement et méridionalement impressionnable, et l'aspect de ces appartements antiques et sévères la remplissait de terreur. Elle n'était pas sans avoir entendu parler du croisé: aussi, au bruit le plus léger qui arrivait à son oreille, s'interrompait-elle dans les consolations qu'elle tâchait de trouver; puis, toute tremblante, elle promenait autour d'elle un regard furtif, comme si elle eût craint de voir surgir le fantôme indigné et menaçant du vieux baron.

Ce fut une apparition non moins formidable et plus naturelle, quoique moins prévue encore, qui vint changer ces angoisses en stupeur. Ce fut, non pas le sire de Meyran dans son armure d'acier, mais le marquis de Lamperière dans son habit vert et or, qui parut sur la scène. Pensant que c'était René qui se souvenait enfin d'elle, Louise se précipitait vers la porte que le vieillard se donnait le plaisir d'ouvrir avec une lenteur faite pour exciter l'impatience de sa fille; mais à la vue de son père, dont le visage n'avait pourtant rien de courroucé et conservait son calme moqueur, elle recula, poussa un cri étouffé et se cacha le visage de ses deux mains.

— Il me paraît que je ne suis pas le bienvenu, dit le marquis, mais les pères sont indulgents. Rien ne rebute leur tendresse. Voyant que vous vous dérobiez à la mienne, je suis venu vous chercher. Votre cœur est trop sensible pour n'être pas touché de ma persévérance et de mon amour; je viens d'attendrir l'homme qui a le droit de me haïr le plus? A vrai dire, je l'ai pris dans un bon moment.

— Je suis prête à vous suivre, mon père.

— C'est admirable, en vérité! il n'y a rien de tel qu'un accès de folie pour rendre raisonnable. Louise, ce n'est ni le lieu ni l'heure de vous faire des reproches que vous-même, sans doute, vous ne vous épargnez pas. Pauvre enfant! vous êtes plus à plaindre encore qu'à blâmer. Vous sentirez un jour à quel point vous vous êtes abusée en mettant tout votre appui sur ce sentiment que l'on appelle l'amour, et qui est plus fragile qu'un roseau, plus vain que la fumée. Vous comprendrez qu'il n'y a de liens solides que ceux de la nature, et de bonheur que dans l'accomplissement des devoirs dont le plus sacré est sans contredit l'obéissance filiale.

Après ce sermon, auquel il ne manquait qu'un peu d'à-propos et d'onction, le bon père embrassa sur le front sa fille interdite.

— Partons, mon enfant, continua-t-il, il y aurait de l'indiscrétion à demeurer plus longtemps dans cette maison où la désolation habite. Quant à vous, ma mie, dit-il en s'adressant à Marie, vous pouvez rester, si bon vous semble : vous n'êtes plus au service de ma fille.

— Quoi, monsieur, dit Louise, vous voulez punir cette enfant de m'avoir suivie fidèlement?

— Croyez, Louise, qu'il m'en coûte beaucoup de rien faire qui vous déplaise, et de troubler la joie de notre réunion; mais ayez un peu de confiance en moi. Je vous assure qu'avant peu vous reconnaîtrez que cette mesure était convenable. Adieu, vous, la belle enfant, je ne vous oublierai pas.

Marie ne se permit pas de répliquer autrement que par un torrent de larmes dont elle mouilla les mains de sa jeune maîtresse. Le marquis, interrompant cette scène touchante, à regret, disait-il, car le temps pressait, emmena sa fille de ce lieu de refuge qui l'avait si mal garantie. Paulin les conduisit par des escaliers et des passages dérobés jusqu'au dehors de l'enceinte du château.

— Tu as bien gagné ta récompense, l'ami, dit alors le seigneur au valet. La voici, j'espère que tu la trouveras assez lourde. J'ajouterai, si cela peut te faire plaisir, que tu as droit à toute ma reconnaissance : sans toi, j'eusse été fort empêché et n'aurais pu agir si sûrement, si promptement ni si secrètement.

— Je vous remercie, M. le marquis; mais j'aurais désiré que vous me permissiez d'entrer à votre service. C'est dans cet espoir que j'ai tâché de vous être agréable.

— Diable! ceci est très-différent. Tu n'as pas été autorisé à concevoir de telles espérances, et je ne puis dire que je les approuve. Tu m'as donné des preuves d'obligeance, mais non de fidélité : j'aime assez qu'un domestique possède cette dernière qualité. Je puis donc te promettre de me servir de toi dans l'occasion, mais constamment, ce serait superflu. Votre jeune maître me semble très-doux; vous auriez tort de le quitter. Au surplus, cela vous regarde. Pour ce qui me regarde, moi, je vous conseille de ne plus vous en occuper et d'oublier tout ce dont vous avez été témoin ce soir et auparavant; sinon je vous promets que vos souvenirs seront bientôt interrompus.

Cela dit, le marquis tourna le dos au valet confus, que la soif de l'or avait poussé à trahir la confiance de son maître. Qui eût jamais pu imaginer que tant de perfidie se cachât dans cette bonne tête frisée et bien portante, et pût s'unir à une soumission si humble et à un amour de si candide expression? A la vérité, l'œil était un peu en dessous, le bas du visage épais et grossier dénotait de la bassesse; mais, malgré ces indices, on pourrait encore s'étonner de l'adresse que Paulin mit à cacher sa félonie, si l'on ignorait l'empire de la cupidité et de l'ambition sur les hommes. Ces vices n'empêchaient pas le piqueur d'aimer Marie, ni même d'aimer son maître, jusqu'à un certain point. Un célèbre politique, qui est mieux que nous à même d'en juger, a dit que la loyauté de tout homme dépend de la somme qu'on y met. La position intime de Paulin avait permis au marquis de mettre le prix à sa fidélité, et le valet en avait encore conservé quelque peu pour son usage particulier. Avant de recevoir la bourse du père, il avait glissé à la fille le billet de René, dont il eût pu faire un autre usage.

La honte du mépris qui était en quelque sorte l'escompte de son lucre éveilla le remords dans le cœur de Paulin. Il se promit sincèrement de ne plus s'y exposer, et, serrant la bourse dans sa poche, il alla donner quelques minutes à sa belle affligée, qu'il eût mise dans un étrange embarras en lui découvrant ses allures : si Marie était capable de trahison, ce n'était pas pour un appât si vil. Elle eût donc été portée par caractère à repousser avec horreur un homme à la merci duquel elle se trouvait et que la nécessité l'obligeait de ménager; mais la dissimulation de Paulin lui épargna la peine de se contraindre, et le misérable essuya très-amoureusement les larmes de la jolie Arlésienne.

XII

M. DE QUESMES.

René, revenu du premier étourdissement de sa douleur, et délivré des consolateurs qui, comme les

médecins, ne peuvent qu'irriter un mal incurable, avait pris l'attitude digne qui remplace bientôt le désespoir dans une organisation noble et ferme, et qui est un symptôme de longues et profondes souffrances. Nous ne détaillerons point les angoisses de son insomnie : il est facile de les imaginer. Après son adolescence calme, pure et religieuse, il se trouvait, pour le premier égarement de sa jeunesse, frappé d'une malédiction ineffaçable, et dévoué à jamais aux remords. Certes, il pouvait se croire en droit d'accuser le ciel.

Le jeune homme voulut encore une fois voir son aïeul avant que le voile funèbre fût étendu sur lui. Il s'agenouilla auprès du lit, baisa avec larmes la main qui, après l'avoir tant de fois béni, et avoir soutenu son enfance avec tant d'amour, s'était appesantie sur lui de tout le poids d'une dernière colère.

— Vous avez été bien sévère pour moi, mon père, dit René, et pourtant je ne blasphémerai pas votre mémoire. Vous avez brisé, d'un mot, l'œuvre de vingt de vos années. De votre dernier souffle, vous avez flétri ma vie que vous aviez si précieusement conservée; vous avez desséché, dans son dernier rejeton, la race de vos pères, dont la perpétuité était votre plus cher souci. Que votre nom soit béni, mon père! Que votre dépouille repose en paix dans le tombeau paternel, monseigneur. Vous avez bien souffert pendant votre longue vie; mais votre plus cruelle douleur est celle qui vous attendait à la fin. Non, je ne vous maudirai point; c'est moi qui ai été coupable, et c'est la mort qui a été inflexible. Si elle ne se fût hâtée de se mettre entre vous et moi, vous m'auriez pardonné; car vous m'aimiez comme votre sang et comme votre ouvrage; car je suis le fils de votre fils; car ma mère était pour vous comme un ange, et vous ne voudriez pas lui dire que vous avez maudit son enfant. Oh! mon père, vous révoquez sans doute maintenant dans le ciel cette parole de colère qui m'a froissé contre la terre. Hélas! vous l'avez dit, je suis né à une époque de malheur. Je n'ai pas été, comme vous, coulé d'un airain pur et solide. Je n'ai pas été trempé au feu des guerres civiles. Je ne suis qu'une cire molle, et j'ai subi l'influence des ennuis et des doutes de mon père. J'ai été abreuvé des larmes de ma mère autant que de son lait. N'ai-je pas, dès mon enfance, senti la faiblesse de mon âme peser sur ma tête et la courber? N'ai-je pas toujours porté au front un signe de tristesse et de souffrance innées? N'ai-je pas été souvent me repaître, à l'écart, de vaines rêveries et de larmes sans cause. Hélas? vos instructions étaient pour moi un aliment trop fort, et résonnaient dans mon sein comme les paroles d'une langue morte. La solitude, qui élève les hommes forts, a achevé de m'enivrer. Je n'étais pas à votre hauteur, ô mon père! Je n'ai pu partager l'énergie de vos sentiments d'un autre siècle. Vous n'avez pu comprendre, vous, que j'eusse ainsi dégénéré. Je ne vous fais point de reproches, ô mon père! mais je méritais plutôt votre pitié que votre courroux; vous le voyez, à présent. Laissez-moi prendre votre main et la poser sur ma tête, comme vous aviez coutume de faire, le soir, après la prière. Laissez-moi croire que vous entendrez sans colère mon pas troubler le silence de votre sépulcre, et que vous ne me défendez pas de reposer un jour auprès de vous et de ma mère. Ce sera sans doute bientôt.

Les funérailles du vieux comte furent simples et austères, comme toutes les cérémonies où préside le rit protestant, qui n'est, en quelque sorte, que l'abrégé ou le squelette du rit catholique, et qui, avec l'orgueilleuse prétention de ne parler qu'à la raison de l'homme, a dépouillé la religion de tout son appareil extérieur, aussi bien que de tout son attrait mystérieux, et l'a réduite à n'être plus qu'une science humaine.

René trouva la force de rendre les derniers devoirs à son aïeul, et conduisit lui-même le deuil. Suivant un ancien usage féodal, conservé jusqu'à cette époque, Bertrand menait devant le cercueil le dernier cheval qu'avait monté son maître, caparaçonné et équipé comme pour la guerre. Le fidèle écuyer, avec cet instinct que les vieux serviteurs acquièrent souvent à force de dévouement, jetait des regards inquiets vers son jeune maître, comme s'il eût compris toute l'étendue de son malheur, et que celui qui restait était plus à plaindre que celui qu'on ensevelissait. Le cortége était composé de quelques seigneurs protestants du Languedoc et de la Provence, des tenanciers du château, et d'un grand nombre des habitants protestants de Saint-Gilles, qui professaient une vénération héréditaire pour les seigneurs de Courchival, leurs protecteurs et leurs guides depuis un temps immémorial.

Après que l'on eut déposé le cercueil du vieux comte dans la sépulture de sa famille, le ministre adressa aux assistants un discours en harmonie avec sa figure grave et exempte de l'empreinte des passions. Sans s'étendre sur la grandeur de la famille de Courchival, il rappela les vertus et la résignation chrétienne du chef qui venait de lui être enlevé, exhorta son héritier à suivre l'exemple de son aïeul, et recommanda à tous l'humilité et la confiance en Dieu, qui leur étaient nécessaires dans ces jours d'épreuve.

René remercia brièvement toute l'assemblée de la preuve d'estime et de respect qu'elle venait de donner à la mémoire de son aïeul, offrit aux sei-

gneurs qui s'y trouvaient l'hospitalité de son château en les priant de l'excuser si, dans un moment aussi triste, il manquait quelque chose à leur réception. Il se déroba ensuite aux compliments de condoléance et à toute cette étiquette funéraire qui commençait à l'accabler. Un jeune homme, qui pouvait avoir un an ou deux de plus que lui, et que sa douloureuse préoccupation l'avait empêché de remarquer, se présenta alors à lui :

— Monsieur, lui dit-il, je suis votre cousin germain, Antoine de Quesmes; nos mères étaient sœurs, comme vous savez. Si je n'ai point réclamé l'honneur de porter la tête du comte, votre aïeul et mon grand-oncle, honneur qui m'appartenait de droit, c'est que je suis obligé de garder l'incognito. Recevez-en mes excuses, et l'assurance de la part très-vive que je prends à votre douleur comme à votre deuil.

— Je le crois, monsieur, répondit René; je regrette seulement que notre connaissance se fasse sous d'aussi fâcheux auspices. Vous êtes, dites-vous, dans l'obligation de rester inconnu; si vous croyez pouvoir trouver un asile au château de Meyran, il est à la disposition du neveu de ma mère.

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir prévenu la prière que je venais vous faire, et dont notre parenté adoucit, j'espère, l'indiscrétion.

— Assurément; mais vous ne trouverez pas, je vous en avertis, beaucoup de distraction dans l'exil que vous choisissez.

— Ce serait à moi, au contraire, de vous en procurer, monsieur.

— Mais ce n'est au pouvoir de personne, je dirais pas même au pouvoir de Dieu, si je ne craignais de blasphémer, dit René d'un accent qui mit fin à la conversation. Les deux jeunes gens gardèrent jusqu'au château un silence qui convenait plus aux circonstances qu'à leur âge.

XIII

LES LECTURES.

Les ennuis de Louise n'étaient certainement pas à mettre en balance avec les misères de René; cependant, malgré la légèreté de la jeune dame, qui lui refuserait sa compassion? René, par l'excès de sa douleur, était dispensé de toute espèce de honte et de confusion; mais il n'en était pas de même de Louise qui, prise au trébuchet comme un oiseau, baissait la tête, et, en outre de ses angoisses intérieures, était encore contrainte d'essuyer l'ironie de son père. Le vieillard ne semblait occupé que du triomphe qu'il venait d'obtenir sur sa fille, et nullement de ses erreurs, qu'il avait eu soin pourtant de couvrir du manteau de son adresse. Madame de Forbin elle-même ne s'était pas doutée que sa nièce se fût dérobée un instant à sa surveillance, et la disparition de Marie avait été facilement expliquée au moyen d'une de ces officieuses nécessités, morts, maladies ou accidents, qui sont toujours à notre service durant notre vie, et pas toujours comme fictions.

Malgré l'éloignement de sa complice et la gêne plus morale que matérielle où elle se trouvait, Louise vint à bout de faire parvenir à René une réponse au triste et laconique billet d'adieux qu'elle avait reçu en quittant Courchival, et qui était ainsi conçu :

« Adieu, Louise; tout est ligué pour nous séparer, et la mort et la vie. Je ne dois jamais vous revoir; mais je ne puis cesser de vous aimer. Je ne vous demande qu'un souvenir; car vous seriez malheureuse en m'aimant, et la compassion m'est inutile. »

« Et moi, répondit Louise, pensez-vous que je puisse à mon gré cesser de vous aimer? Pensez-vous que je le voulusse? Non, non, le jour que je vous ai donné ma foi, je vous la donnai sans retour. Personne, pas même vous, René, ne pourrait me dégager du serment que vous fit mon cœur; rien ne pourrait me faire repentir de l'avoir prononcé. Ne connaissais-je pas bien alors toute son étendue? Ne savais-je pas dans quel labyrinthe de peines et de prohibitions j'engageais ma vie? La pensée ne m'en a pas effrayée; la réalité ne m'en effraye pas davantage. Vos douleurs seules causent mon affliction. Vos souffrances ne sont-elles pas les miennes? Mais, René, je vous en supplie, ne dites pas que vous refusez mes consolations. Ne me défendez pas de pleurer avec vous. Oh! surtout, ne dites pas que vous renoncez à moi. Laissez-moi attendre et espérer qu'un jour nous serons réunis. Pourquoi nous serions-nous aimés ainsi malgré nous? Si nous avons mal fait, ce fut involontairement, et le ciel ne voudra pas nous infliger un châtiment sans bornes.

« René, j'ai peur maintenant que vous ne me blâmiez de n'avoir pas assez combattu le penchant qui m'entraînait vers vous; que vous ne trouviez que j'ai agi sans retenue; cette idée va me rendre bien malheureuse. Que je voudrais vous voir, mon ami, voir vos yeux se tourner sur moi sans colère, entendre encore une fois votre voix si douce m'assurer que vous n'êtes pas changé pour votre pauvre Louise! Hélas! il n'y faut pas songer. Je ne puis même espérer que vous pourrez m'écrire d'ici à longtemps. Comme je vais souffrir au milieu de ce monde brillant et glacé, dans cette cour où je serai

obligée de lutter incessamment avec les tortures de mon cœur! Je voudrais bien mourir! Certes, si je croyais que ma mort ne serait pas une nouvelle douleur pour vous, il n'y aurait rien qui me rattacherait à la vie, etc., etc. »

René lut, relut, baisa et serra précieusement la lettre de sa maîtresse, pour la relire et la baiser encore; quant à l'influence que cette lettre exerça sur les résolutions de René, elle fut à peu près nulle pour le moment; sa pensée était trop péniblement attachée vers le passé, pour que l'avenir lui apparût autrement que comme un nuage funèbre et uniforme, et non, comme d'ordinaire, sous la forme de nuées bigarrées dont l'aspect changeant permet à l'imagination d'y voir toutes les figures et les présages qu'il lui plaît d'y chercher.

Une seconde lettre, d'une tout autre nature, fut remise au jeune seigneur le même jour que celle de Louise. Voici quelle en était la teneur :

« M. le comte, vous avez parmi vos domestiques un nommé Paulin qui a toute votre confiance et qui la mérite très-peu; il m'a vendu, pour quelques pièces d'or, un secret que vous lui aviez imprudemment permis de pénétrer.

« J'ai été obligé de me servir de cet homme dans une circonstance qui intéressait une famille à laquelle je suis attaché. Je m'en dédommage en vous avertissant de son infidélité, qui pourrait vous être funeste dans une occasion plus importante. L'homme qui se permet de vous donner un avis est celui qui a osé se dire votre ennemi. Quant à son nom, il ne vaut pas d'être connu de vous. »

Comme Paulin, ne pouvant supporter les reproches et surtout les menaces de sa conscience, avait disparu du château dès le lendemain du terrible jour où nous avons appris à le connaître, il n'en fut pas autre chose. René n'apprit pas sans quelque amertume cette trahison; il faisait un triste et pénible apprentissage des hommes; obligé à la fois de les détester et de les mépriser, ce qui est certainement funeste pour la vertu. Quand, au milieu de l'inexpérience et des illusions de la jeunesse, on est saisi par ce que la vie a de mauvais, et qu'on se sent froissé par la méchanceté des hommes il est rare que l'on écoute plus la douleur que la colère qu'on en ressent, et le désir de la vengeance porte à faire ce qu'on réprouve : une fois qu'on a commencé on continue. Le vice a des séductions propres à tous les caractères.

XIV

LE MIRAGE.

Le marquis de Lamperière demeura à Lagny quelques jours de plus qu'il ne comptait faire. Le voisinage de ce seigneur, connu pour être un confident du cardinal Mazarin, engagea M. de Quesmes à se retirer pendant quelque temps dans la Camargue, refuge accoutumé de tous les gens des pays avoisinants qui redoutent d'être enfermés entre quatre murailles. Assurément il leur serait difficile de trouver un lieu où l'objet de leur crainte se présente moins à leur vue. Il n'y a pas dans toute cette île une seule clôture faite de pierre; on n'y trouve même pas de cailloux. Le jeune conspirateur avait d'ailleurs reçu d'Arles l'avis que le château de Meyran n'était point pour lui une retraite sûre, et que sa fuite paraissait être épiée. Au surplus, son humeur facile et aventureuse ne fut pas bien vivement contrariée de la nécessité qui lui était imposée de revêtir un costume de berger et de parler le provençal ou même de ne pas parler du tout. Il regarda cela comme un des inconvénients de la profession, inconvénient qui n'était pas sans avoir son côté agréable. Une prison de quatorze lieues d'étendue n'est pas commune : il y a bien des gens qui pourraient y faire tenir la liberté de toute leur vie.

René demeura donc de nouveau seul avec sa douleur; il continua d'arpenter tristement, et la tête basse, son appartement, tandis que son cousin, le nez au vent et l'esprit dégagé, courait à travers les marais et les étangs du delta du Rhône. Comme on peut le conjecturer, les deux jeunes gens n'avaient point eu encore beaucoup de communications, et ils étaient bien loin de toucher aux confidences. René savait seulement que son cousin était compromis dans les troubles qui agitaient alors la Provence, et celui-ci croyait que le jeune comte n'était affecté que de la mort de son aïeul. Il s'étonnait un peu de l'excès d'une affliction qui eût pu être adoucie par des considérations de toute sorte.

Quelle innocente sensibilité! pensait-il. Quand il aura un peu vu le monde, il comprendra qu'on ne doit pas se laisser ainsi dominer par son cœur. Que diable! si tous les enfants mouraient de chagrin en perdant un de leurs parents, cela ne ferait pas les affaires de la race humaine. Il n'y aurait de sauvé que les bâtards, et ce serait immoral.

Sans discuter la moralité de ces sentiments, très-raisonnables d'ailleurs, nous devons dire ici que, malgré la corruption de ses idées, il se pourra faire que M. de Quesmes soit un cœur parfaitement honnête et excellent: la vertu d'instinct et la vertu de principes sont rarement identifiées, et c'est là une

des causes principales du petit nombre des élus.

Antoine se mit à chasser et à courir la plaine, comme s'il n'eût dû faire rien autre chose toute sa vie. Dès le second jour, il lui arriva un accident qui eût pu en effet terminer là sa carrière. Étant arrivé sur le bord d'un étang salé qui présentait une vaste plage de sable coquilleux, desséchée par le soleil et unie comme un champ de manœuvre, il lui prit la fantaisie de pousser jusqu'à l'eau qu'il apercevait à quelque distance; mais cette eau était plus éloignée qu'il n'avait pu le croire; car il avait beaucoup fait de chemin sans en être sensiblement rapproché. Attribuant ce phénomène à la difficulté d'apprécier les distances en rase campagne, il poursuivait son entreprise avec l'active opiniâtreté de son âge et de son tempérament, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit de chevaux et de voix qui le fit se retourner. Il fut fort étonné de voir que le lieu qu'il venait de quitter était ou semblait être recouvert d'eau dans laquelle se réfléchissaient les maisons situées au bord de l'étang et qui bordait l'horizon entier. Cette inondation subite était d'autant plus étrange, qu'elle s'était opérée dans le silence le plus fantastique. L'air n'était agité que par des souffles lents et fugitifs. Le jeune homme, un peu troublé par ce changement de décoration, réfléchit promptement que l'eau ne pouvait acquérir une grande profondeur sur cette plage unie; mais il fut plus sérieusement inquiété par les façons de deux hommes équipés comme des bergers ou des pâtres du pays, et qui venaient sur lui à bride abattue, en lui faisant signe d'arrêter. S'imaginant qu'ils pouvaient être des estafiers déguisés qui le poursuivaient, il lança son cheval au galop, dans le dessein de prendre de l'avance pour pouvoir ensuite regagner le rivage; mais il n'avait pas fait vingt pas, que le terrain devint mou et comme délayé. Le cheval y enfonçait jusqu'à mi-jambe et fut bientôt arrêté tout à fait, malgré les très-vaillants coups d'éperon dont son cavalier lui labourait les flancs. Le malheureux animal ne pouvait que s'effarer sur place et souffler, plus de la peur du danger qu'il courait, que de la douleur du châtiment que son maître lui infligeait.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? se demandait le jeune seigneur. Suis-je dans le pays des fées? J'ai bien peur que ces deux enchanteurs qui viennent ne me délivrent que pour me jeter dans d'autres liens.

Cependant il sentait que son cheval s'enfonçait lentement dans la vase. Heureusement pour lui, tandis qu'il perdait ainsi du terrain, les autres en avaient gagné.

— Tron de Dious! lui cria une voix rudement accentuée, vous voulez donc périr?

— Laissez votre cheval en repos, dit une autre voix plus humaine. Allons! vous aurez eu plus de peur que de mal.

— Je croirais plutôt le contraire, dit Antoine de Quesmes à ces gens qui, arrivés près de lui, avaient dépouillé toute apparence hostile et qui semblaient être l'un un fermier et l'autre un gardien de chevaux. Diable! je ne sais pas trop si je pourrai me retirer de là tout seul.

— J'en doute, monsieur, dit le fermier : mais nous sommes venus pour vous aider. Nous avons fait ce que nous avons pu pour vous faire retourner; mais nous étions sans doute trop loin pour être entendus de vous.

— C'est ma faute, répondit le jeune gentilhomme, je suis obligé de ne pas trop me laisser approcher, et je me suis méfié de vous : voilà tout!

— Vous auriez mieux fait de vous méfier de la gare, dit le pâtre qui, ayant mis pied à terre, s'était approché avec précaution. Malgré les larges semelles qui débordaient tout autour de ses souliers et qui l'empêchaient un peu d'enfoncer dans ce sol perfide, il ne se hasarda pas jusqu'auprès de M. de Quesmes; mais il lui jeta un bout de la longe de crin qui lui servait à attacher son cheval au pâturage, et par ce moyen il put l'aider à se dégager, ce à quoi pourtant le jeune homme ne parvint pas sans efforts et sans être obligé de se faire haler sur cette boue où il ne pouvait marcher.

— Vous aurez eu moins de peine à y entrer qu'à en sortir, lui dit le Provençal en roulant sa longe avec cet air morne que les paysans du Midi affectent souvent de garder, lorsqu'ils plaisantent.

— Grand merci, mon ami, dit le jeune homme en se secouant, je n'oublierai pas le service que vous venez de me rendre. Monsieur, dit-il à celui de ses libérateurs qui se distinguait de l'autre par son langage et ses manières, je suis Antoine de Quesmes, neveu du duc de Rohan par ma mère et petit-cousin de M. de Simiane, grand sénéchal de cette province, ce qui ne m'empêche pas de fuir en ce moment la justice du roi. J'ai été assez sot pour prendre au sérieux les criailleries de nos sénateurs d'Aix. Je me suis mis en tête d'ajouter à l'histoire de la Fronde un appendice provençal; mais on m'en a bientôt dégoûté. Un honnête homme peut prendre part à une guerre civile, mais non à un tapage populaire. Par malheur, on ne se tire pas de là comme de tout autre mauvais lieu, seulement avec du dégoût et de la honte, et le repentir ne suffit pas pour absoudre de telles fautes. Aussi suis-je obligé de me cacher jusqu'à ce que j'aie obtenu ma grâce, et sans vous je n'en aurais peut-être plus eu besoin dans peu de temps; car j'étais vraiment scellé sur ma selle et j'aurais pu mourir de faim dans

ce lieu, sans que personne vînt à mon secours.

— Il n'était pas besoin de la faim, monsieur, dit le fermier. Regardez.

M. de Quesmes se retourna, et à la place où il avait été arrêté, il n'aperçut plus qu'une concavité peu prononcée. Quant au cheval, il avait totalement disparu. L'animal, soulagé du poids de son cavalier, avait recommencé à se débattre avec violence, et ses efforts désespérés n'avaient eu pour résultat que d'exciter la fondrière à engloutir la proie qui lui restait. Ceci fit passer un nuage sur les yeux du jeune homme et un frisson le long de son épine dorsale.

— Comment, dit-il, mon cheval est là dedans, et, si je suis dehors, je le dois au hasard d'abord, et à vous ensuite ! Monsieur, je suis le vôtre à la vie et à la mort. Je suppose que c'est quelque persécution qui vous oblige, comme moi, à vous travestir en berger, à mener paître vos brebis dans ces aimables lieux où un lièvre pourrait mourir de faim, quoique la terre y dévore un cheval en une minute.

— Monsieur, vos suppositions me flattent ; mais, si je me travestis jamais, ce sera quand je quitterai ce vêtement.

— A d'autres ! Allons donc ! pensez-vous que vous me tromperez ainsi ? Dites-moi votre nom, de grâce, et si jamais vous avez besoin de moi, écrivez-moi le lieu et l'heure, et signez, ce sera assez. Tout ce que je possède est à vous, mon âme, mon épée, mon manteau et ma maîtresse, si j'en ai encore une.

— Tout misérable que soit mon nom, je vous le dirai, monsieur, et si vous persistez dans votre reconnaissance, il sera possible que je la mette un jour à l'épreuve. Je me nomme Gautier Violais.

— Voulez-vous, monsieur, me reprocher ma confiance précipitée pour des inconnus? Après tout vous avez raison. Je suis un fou : je dirais mon nom sur la place Royale, à Paris, au risque d'éveiller quelque écho de la Bastille. Je ne m'offenserai pas de votre méfiance : ce que je donne, je ne le retire jamais. Ainsi, demandez-moi, quand vous voudrez, au nom de Gautier Violais, de vous prêter ma vie, elle sera à votre service. Notre exil ne durera pas toujours, s'il plaît à Dieu.

— Le mien dure depuis que je suis né, et quand finira-t-il? Je n'en sais rien.

— Il y en a plus d'un qui est encore dans ce cas ; cependant c'est rare, et vous m'inspireriez de la curiosité, si vous ne vouliez rester inconnu. Mais je voudrais bien quitter ce lieu où il me semble sentir trembler la terre sous moi.

— Il n'y a aucun danger de ce côté du poteau. Quand vous voyez des pieux ainsi plantés dans les étangs, ayez soin de passer du côté où l'écorce est enlevée, et, pour mieux faire encore, n'y allez pas sans nécessité. Maintenant, monsieur, nous sommes à vos ordres. Choisissez de ces deux chevaux celui qui vous plaira, et, si vous le permettez, je vous conduirai à ma cabane, où vous pourrez vous reposer et vous sécher.

— Il est vrai que je suis bien en désordre, et je ne ferai pas mal de commencer par prendre un bain dans cette eau que je vois devant nous, quoique je ne sache comment elle a pu y venir depuis une demi-heure.

— Ce bain vous nettoierait peu. Cette eau n'est qu'une illusion ; c'est ce que les savants appellent le mirage. Quoique j'y sois habitué, je me laisse abuser quelquefois par ces singuliers effets.

— Çà, monsieur, sommes-nous donc en Syrie?

— Non, car je n'aperçois point de palmiers.

— Il n'y a pas d'eau là-bas?

— Pas une goutte.

— Et là? et tout autour enfin?

— Pas davantage.

— C'est étrange. Je n'avais jamais entendu attribuer ces singuliers prestiges qu'à la terre des enchantements et des croisades.

— Le mirage peut avoir lieu dans toutes les plaines unies comme celle-ci.

— Au moins, n'est-ce plus qu'une plaisanterie qui ne peut avoir d'inconvénient plus grave que de faire allonger la langue et ouvrir les yeux à ceux qui ne sont pas au fait ; mais être enseveli à l'improviste sans avoir affaire ni aux médecins, ni aux curés, ni aux fossoyeurs, cela me paraît fort peu agréable, moralement et physiquement. Ce pauvre cheval ! je n'ai pas même eu le temps de lui dire adieu.

En parlant ainsi, le jeune aventurier avait enfourché le cheval du gardien, qui n'avait pas paru le moins du monde affecté par la nécessité de traverser à pied cette plaine de sable illuminée et chauffée par un soleil ardent, un soleil d'été de la Provence, dont les rivages respirent parfois le souffle de l'Afrique à peine attiédi par celui de la mer. Cet homme n'avait remercié M. de Quesmes de ses promesses que par quelques mots insoucieux. La vie pastorale mène nécessairement à la contemplation et donne toujours à ceux qui la pratiquent une dignité remarquable. L'homme qui vit continuellement avec Dieu, la nature et son âme, doit avoir un profond dédain pour les vaines paroles et les ridicules agitations auxquelles les habitants des villes ont recours pour distraire leurs yeux de ces trois abîmes de la pensée où se résume tout ce qu'il y a de grand et de vrai.

Gautier se pilota sans peine sur cette mer de sable humide, plus trompeuse encore que l'onde. Tout en trottant, il raconta à l'Achates qu'il venait

de se conquérir comment, l'ayant vu s'engager dans l'étang, il avait de suite pensé que le hasard ne manquerait pas d'abuser son inexpérience pour le conduire vers un point dangereux, et qu'en conséquence il s'était incontinent dirigé vers lui.

— Vous me connaissiez donc? dit M. de Quesmes.

— Nullement; mais vous vous êtes logé chez le frère du gardien qui était avec moi. Il me le dit, vous voyant passer de loin, et un peu après il ajouta : « Le jeune homme pourra payer cher la bravade qu'il a voulu faire. Il va droit sur la gare. » Je ne sais en vérité s'il se serait remué pour vous secourir.

— Je ne dois donc la vie qu'à vous, monsieur, et à la Providence qui me fait la mine de corriger parfois le hasard. Qu'en pensez-vous?

Gautier ne répondit que par un geste intraduisible de scepticisme craintif.

— Sans doute vous n'êtes pas payé pour croire en elle. Eh bien! je disais donc que je préférais n'avoir à dépenser que des actions ou des paroles pour m'acquitter d'un service reçu, n'étant que peu fourni de reconnaissance sonnante, en ma double qualité de cadet de famille et de vagabond.

— Que cela ne vous trouble pas, monsieur. Cet homme n'a besoin de rien. Il vit et mourra sur le dos de son cheval.

On arriva bientôt à la cabane du berger. Cabri attendait Gautier, comme elle faisait toujours quand il n'était pas là, et les éclats de sa voix vibrante éveillèrent au loin l'attention du jeune gentilhomme.

— Qu'est cela; dit-il? quel est ce rossignol égaré dans ces déserts?

— C'est, répondit Gautier, une enfant qui demeure avec moi.

— Elle a une voix divine, je vous le jure.

— J'avoue que je ne suis pas très-sensible aux charmes de la musique.

— C'est fâcheux pour vous, dans votre position actuelle surtout; voulez-vous me permettre d'écouter un instant?

— A votre aise, monsieur.

Cabri chantait une chanson provençale, une espèce de sirvente que nous avons traduite en français, quoiqu'elle doive y perdre beaucoup; mais nous l'avons fait par la raison que la plupart de nos lecteurs, pas plus que nous, n'entendent l'idiome original. Voici les paroles: quant à l'air, autant en emporte le vent.

Je ris des amants fidèles
Qui, délaissés par leurs belles,
Pleurent de leurs trahisons.
Que ne prenaient-ils l'avance?
La constance et l'inconstance
Sont des mots, non des raisons.
Puisqu'ainsi s'en va le monde,
Qu'au ciel, sur la terre ou l'onde
Il n'est rien que d'incertain,
Subissez la loi commune.
Si la nuit est fraîche et brune
Ne songez point au matin :
Croyez, pour n'être point dupe
Que tout pourpoint, toute jupe
Enferment de traîtres cœurs.
A vos amis, vos maîtresses
Ne faites point de promesses
Pour n'être jamais trompeurs.

Il est très-remarquable que les fous, considérés dans le monde comme n'ayant pas le sens commun, sont au contraire, dans toutes les histoires, doués d'un esprit très-profond et, au besoin même, prophétique, tandis que les personnages censés raisonnables y agissent comme de véritables écervelés, totalement dépourvus de jugement et de prévoyance. Il est loisible à ceux qui écrivent les histoires de les arranger ainsi, et ils peuvent bien avoir pour les fous un peu de partialité. N'oublions pas toutefois que des peuples, qui sont les aînés de la race humaine, ont toujours regardé comme sacrés ceux dont l'esprit n'habite plus avec le corps, et ont toujours cherché des augures dans leurs actions et leurs paroles désordonnées. Nous avons nous-mêmes un proverbe qui dit qu'il ne faut point mépriser les avis d'un fou. Les insensés ne sont plus comme les hommes dirigés par leur libre arbitre; mais ils agissent, comme le reste de l'univers, sous l'impulsion immédiate du grand moteur, et les allusions au présent et à l'avenir, qui prennent place en leurs discours sans qu'ils en aient la conscience, sont semblables aux voix que les animaux et toute la nature font entendre à l'approche de quelque événement menaçant.

— Elle chante vraiment comme un ange, dit M. de Quesmes, et choisit ses chansons avec une sagesse diabolique.

— La pauvre enfant est pourtant folle, dit Gautier.

— Folle de quoi ou de qui?

— Folle d'esprit, monsieur. Je ne pense pas que son cerveau ait jamais été bien ordonné; et diverses circonstances ont développé cette disposition.

La jeune fille fut un peu troublée par l'aspect d'un étranger, et ne se livra pas à ses démonstrations habituelles envers le berger. Elle s'arrêta à considérer le jeune gentilhomme auquel elle inspirait une égale curiosité, et qui la regardait d'un air à la fois étonné et charmé.

— Cette enfant, comme vous l'appelez, dit-il à Gautier, me semble bien près d'être une très-jolie femme. C'est une fée véritable. Une telle compagne

doit fort adoucir votre exil. Elle possède tous les dons, et sa folie me semble un attrait de plus. Peste! je ne vous plaindrai pas davantage.

— Cette enfant, monsieur, est ma fille adoptive.

— Ah! c'est différent. Je vous en fais mon compliment.

M. de Quesmes était trop poli pour se récrier contre une assertion aussi étrange, et il lui était libre d'en penser ce qu'il voulait, mais non de dire ce qu'il en pensait à un homme qui venait de lui sauver la vie. Voici, pensa-t-il, l'homme le plus discret qui soit au monde, s'il n'est pas le plus singulier. Qui ne deviendrait fou de cette adorable petite fille? Et ses yeux amoureusement fixés sur la jeune fille ne se gênaient pas d'exprimer le ravissement qu'elle lui causait. Cette attention était sans conséquence, vu l'état mental de celle qui en était l'objet. Et cependant, sage, étourdie ou folle, une femme comprend toujours ce langage muet, mais pénétrant, et quand il lui est parlé par un beau jeune homme à l'œil noir, à la mine délibérée et fière, il lui est difficile de n'en pas être touchée. En ce cas les femmes ne diffèrent qu'en la manière de répondre. Cabri répondit à la sienne à ce bienveillant et gracieux étranger. Elle vint en souriant lui présenter sa joue finement veloutée. Le jeune homme y posa aussitôt ses lèvres, et, ne se bornant pas là, il releva le menton de la petite et lui donna sur la bouche un beau baiser de grand seigneur.

Gautier était resté témoin de cette scène à la fois enfantine et voluptueuse. Quoiqu'il n'eût réellement pour Cabri qu'une affection paternelle sans aucune espèce d'arrière-tendresse, il ne put se défendre d'un vif mouvement de jaloux déplaisir. Ne voit-on pas des pères jaloux de leurs propres filles, des frères jaloux de leurs sœurs, et enfin nombre de jeunes gens jaloux de leurs chiens, et de vieilles filles jalouses de leurs chats?

— Que faites-vous donc, Cabri? lui dit-il durement et ne la tutoyant pas, pour la première fois de sa vie.

La jeune fille était rouge comme une cerise, et passait le bout de ses doigts sur ses lèvres émues. Semblable à l'enfant dont la main ignorante a froissé par hasard les cordes d'un instrument de musique, elle écoutait avec étonnement la note qui frémissait dans son sein. A la réprimande du berger, elle tressaillit, et, confuse, baissant la tête, elle rentra dans la cabane à pas lents. Cela indiquait que quelque chose d'extraordinaire l'agitait. Du seuil elle jeta à Antoine un regard furtif, puis un autre à Gautier dont la figure sévère la fit se cacher au fond de sa niche de roseaux où on l'entendit sangloter et murmurer.

— Pauvre petite! dit M. de Quesmes, ne la grondez pas, puisqu'elle est folle. Elle est vraiment intéressante. J'espère que vous n'attachez point d'importance à ce que je viens de faire?

— Pas plus que vous n'en pouvez attacher vous-même, monsieur, répondit Gautier presque sèchement.

— Hum! pensa le vicomte, c'est un brave homme assurément; mais il m'a tout l'air d'un sot.

M. de Quesmes, après s'être reposé et nettoyé le mieux possible, voyant que la jeune fille était décidée à ne point reparaître, se disposa à partir.

— Çà, dit-il à Gautier, je reviendrai vous voir. C'est une trop grande fortune de rencontrer en un tel désert une figure de gentilhomme et une voix humaine, pour que je veuille la négliger.

— Je vous suis encore une fois obligé, monsieur, de vos favorables préventions; mais je ne pourrai avoir l'honneur de vous recevoir. Je quitte demain ces lieux.

— Ah! Et que faites-vous de votre compagne... je veux dire de votre fille adoptive?

— Je l'emmène avec moi à Paris.

— Vous êtes rentré en grâce?

— Je ne suis que le fils d'un paysan, monsieur, et n'ai jamais eu le privilége de pouvoir être disgracié. Je rentre seulement dans la vie pour tenter encore une fois la fortune. Si je ne réussis pas, comme il est probable, je reviendrai m'enterrer dans ces déserts où je suis né.

— Bien, bien. S'il plaît à Dieu, je ne tarderai pas à vous suivre. Quand vous aurez besoin de mes services, je me recommande à vous.

— Cela n'est point à oublier, monsieur. J'aime à croire que vous tenez à vos promesses autant qu'à vos idées.

M. de Quesmes n'eut point d'autres aventures à raconter à son cousin, lorsqu'il retourna quelques jours après au manoir de Meyran. Hormis quelques vols de grand chemin qu'il se permit pour passer le temps, hormis, c'est-à-dire, quelques baisers ravis aux jeunes filles qu'il rencontrait par hasard, et qui étaient reçus tantôt bien tantôt mal, il ne lui survint aucune distraction. On n'a pas tous les jours le bonheur de faire une partie avec le trépas.

— Il est singulier, dit René, que vous vous trouviez lié d'obligation envers un homme qui est mon ennemi déclaré.

— Bah! Voilà en effet une chose étrange. C'est donc un gentilhomme, quoiqu'il dise le contraire de façon à en faire douter.

— Il paraît que non; mais ce n'est point, en tout cas, un homme vulgaire.

René fut bientôt amené, par cette conversation, à confier à son jeune cousin toute l'histoire de ses amours avec mademoiselle de Lamperière; car,

une fois que l'on met le pied sur la pente de la confiance, on ne s'y arrête plus facilement. Il ne lui cacha que la malédiction de son aïeul, ce qui était très-pardonnable.

— Vous avez dû, dit-il en terminant, trouver ma douleur un peu exagérée, car vous ne connaissez pas toute l'étendue de mon malheur. Placé entre des devoirs sacrés et une passion que je ne puis arracher de mon cœur, je ne vois devant moi que souffrance ou remords.

— En vérité, mon cher cousin, répondit Antoine, je ne puis vous trouver si tant à plaindre. Épouser mademoiselle de Lamperière que vous aimez, ou mademoiselle de Serizy qui est charmante, c'est là une alternative qui n'a rien de cruel et qui ne m'embarrasserait pas de la même façon que vous.

— Vous oubliez que je ne puis obtenir l'une et que je ne veux pas réclamer l'autre.

— Mais je sais aussi que les empêchements à l'une et à l'autre de ces unions dépendent de vous entièrement.

— Je ne vous comprends point.

— Tenez, mon cousin, je vais vous parler franchement et comme à un homme. D'abord persuadez-vous qu'il n'y a point d'amour invincible.

— Ne me dites point cela. Je sens en moi le contraire. A Dieu ne plaise que cette naïve et sublime passion soit dépouillée de son caractère divin.

— Je vous passe le sublime et la naïveté; mais dites-moi : si, demain, vous appreniez que mademoiselle de Lamperière fût votre sœur, que feriez-vous?

— Je mourrais : que voudriez-vous que je fisse?

— Que vous changeassiez votre amour divin en un amour fraternel, et que vous jetassiez alors les yeux sur une autre beauté. Ce serait très-certainement le parti que vous prendriez de vous-même.

— A quoi bon raisonner sur des impossibilités? dit René du ton des gens qui ne veulent pas reconnaître la supériorité d'un argument sans réponse.

— En vous prouvant, mon cher cousin, qu'il est des circonstances où l'amour n'est pas indépendant de notre volonté, on pourrait facilement arriver à l'y soumettre constamment.

— Ce serait là une consolation presque aussi triste que la réalité qui m'afflige.

— Vous êtes donc bien résolu à ne céder ni au vœu de votre aïeul ni à celui de votre cœur?

— Il m'est impossible de songer à l'un plus qu'à l'autre.

— Je ne connais mademoiselle de Serizy que de réputation. La renommée est trompeuse, mais pour l'idole de votre cœur, je l'ai vue de mes yeux, et je déclare que toutes les expressions de louanges seraient au-dessous de la vérité. Jamais notre noir castel ne pourra s'éclairer des rayons d'un astre plus charmant. Vous êtes merveilleusement heureux que je ne sois qu'un cadet de famille. Je veux être jugé par le président lui-même, si je ne vous disputais cette conquête, uniquement pour vous faire prendre une résolution.

René ouvrit la bouche pour faire une réponse légèrement acide, mais il la retint sur ses lèvres. Il ne put s'empêcher de rougir assez vivement, n'étant pas encore arrivé au point de regarder comme insignifiante une plaisanterie qui mordait sur les plus chers sentiments de son cœur.

— Oui, poursuivit de Quesmes encouragé par l'impression qu'il avait produite, je me ferais votre rival d'abord par amitié; mais à un tel jeu on se pique facilement, et je le prendrais au sérieux avant peu de temps. Et si vous ne vous décidiez pas, je pourrais bien finir par décider votre divinité à m'écouter. Je lui crois un caractère très-véhément : la pusillanimité, même fondée sur les motifs les plus sacrés, doit être un mince mérite à ses yeux.

— Brisons là-dessus, mon cher cousin, car il n'y a rien qui attriste plus une douleur récente que la plaisanterie.

— Je parle très-sérieusement. Je dirai tout. Renoncez à la religion de vos pères pour reprendre celle de vos aïeux; allez à la cour où votre conversion vous fera caresser et employer; le marquis de Lamperière viendra avant peu vous prier de ne point oublier sa fille. Tout cela va de soi-même.

— Oui, ce serait simplement se déshonorer.

— Je n'ai pas alors le talent de me faire comprendre. Ce que je viens de vous dire, je ne le ferais pas, parce qu'il y a encore des héritiers dans la foi protestante que ma fidélité pourra toucher, mais je ne serais pas autrement arrêté. Se déshonorer en se convertissant à la foi catholique! Comment cela? Nos aïeux se sont-ils déshonorés en embrassant la réforme? Les motifs de leur changement étaient sans doute plus nobles que les nôtres ne le seraient. Ils étaient animés par le vif esprit d'indépendance et par l'intérêt de la noblesse entière, ils faisaient acte de révolte. Nous ne ferions, nous, que nous soumettre, et nous y serions conduits par notre intérêt personnel. Cela est triste, mais tient tout à fait aux temps où nous vivons. Ce n'est pas notre faute si la noblesse a perdu son beau droit de remontrance à main armée, et nous ne pouvons tout seuls le reconquérir. Voyez quelle misérable parodie de guerre civile a été la Fronde, où les seigneurs ont été obligés d'étayer leurs droits de l'appui des parlements, institution qui n'a pas trois cents ans d'existence. Je vous parle en

homme d'expérience. La noblesse, épuisée de sang et de ressources, n'est plus assez puissante pour embraser tout le royaume : il faut qu'elle se réunisse autour du roi, qui est, après tout, son chef naturel. Le roi est le premier gentilhomme de France. C'est près de lui que nous devons chercher un appui, et en le servant nous servons encore notre cause. Mais si nous continuons, comme nous l'avons fait depuis un siècle, à porter à droite et à gauche notre épée, nous ne ferons que nous affaiblir en pure perte. Si nous restons dans un coin à bouder, nous laisserons la prépondérance passer en d'autres mains, aux parvenus ou aux gens de robe, et la nation apprendra à se passer de nous. En nous soumettant, au contraire, nous regagnerons peu à peu tous nos priviléges et nos établissements, jusqu'à ce que nous puissions relever entièrement la tête.

— Et qu'alors on nous l'abatte d'un seul coup de hache?

— Cela vaudrait mieux que d'être ridiculisés comme les héros de la Fronde. L'échafaud ne déshonore pas comme une chanson.

— Mais si l'on dédaignait nos soumissions?

— Oh! nous sommes encore assez forts pour capituler avec les honneurs de la guerre, si nous ne pouvons plus combattre!

— Cette discussion est bien oiseuse, et ne me dit pas...

— Oiseuse! mon cousin. Ah! vous êtes bien comme tous les seigneurs terriens. Préoccupés de leurs intérêts du moment, ils ont perdu tout esprit de caste et ne songent point à l'avenir de la noblesse. Il n'y a que les pauvres gentilshommes comme moi qui s'éprennent de semblables choses. Bah! il faut chercher à faire sa paix et sa fortune séparément.

— Vous êtes donc décidé à suivre désormais la cour?

— Je suis, j'espère, en chemin de m'y rendre.

— Et à abjurer la religion réformée?

— Assurément, si j'y trouve le moindre avantage.

— Je n'ai pas été accoutumé à regarder la religion comme une affaire de mode et comme un moyen humain. Je crois à la mission apostolique des réformateurs.

— Comme vous croiriez à l'infaillibilité du pape, si vous eussiez été élevé dans la religion romaine. Je ne suis pas très-instruit dans le dogme, mais je connais un peu l'histoire du protestantisme, et je ne vois rien que d'humain dans son origine et dans les motifs qui portèrent nos pères à l'embrasser. Reste encore à savoir si leur intérêt même n'eût pas dû les en écarter, et s'ils ne furent pas, entre les mains des novateurs, un instrument bon à briser, après son service fait. Nous serions plus embarrassés que l'Eglise, si l'on nous demandait de qui nous tenons nos droits. Il faut prévenir les questions qu'on ne saurait résoudre.

— Je ne suis point en humeur de controverser. Je serais seulement curieux de savoir quel est le théologien qui a si adroitement sapé vos croyances.

— Ce n'est point un prêtre, mais un vieil apothicaire chez lequel je suis resté quelques jours à Arles, un véritable sage, ou, pour mieux dire, un trésor de toutes les sagesses; car celle qui convient à l'un ne convient point à l'autre, et il en a pour tout le monde. Pour finir d'un trait son éloge, c'est un homme que l'on eût brûlé il y a seulement cinquante ans, si toutefois il n'eût su rester dans l'obscurité.

— Mais, reprit René qui suivait ses pensées plutôt que les paroles de son cousin, est-il nécessaire de renier ma religion pour aller à la cour? On y voit, ce me semble, nombre de seigneurs, et des plus grands, qui n'ont point été obligés à ce sacrifice de leur conscience.

— Soyez certain qu'ils y viendront tous. Le roi n'est point, dit-on, favorable aux protestants, et il vaut mieux rentrer au bercail avant d'y être forcé. Ce n'est point encore nécessaire, mais utile; plus tard ce sera nécessaire, mais inutile.

— Louise elle-même ne pourrait avoir pour moi que du mépris, si je me parjurais ainsi.

— Elle ne vous saura peut-être pas beaucoup de gré; car les femmes ne sont pas fort reconnaissantes; mais, si elle vous aime, elle n'y verra rien, sinon que vous vous serez rapproché d'elle. Quant à vous, mon cher cousin, voyez-y encore les honneurs et l'éclat qui conviennent à votre fortune.

— Ah! dit René, je ne crois pas que nous puissions jamais nous entendre. Et, en disant ces mots, le jeune comte regardait son cousin de l'air dont un ermite regarde une fille de joie en lui jetant à la figure un : *Vade retrò, Satanas!*

— J'ai été tout comme vous, reprit celui-ci : j'ai pensé comme vous pensez aujourd'hui, et je ne m'en suis pas tenu aux idées, puisque j'ai tenté de les exprimer par les armes; à la vérité, c'était plutôt pour mon plaisir que pour la gloire de la religion et de la noblesse. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'agitation éclaircit singulièrement la vue et le jugement. Depuis que je les ai mesurés de près, j'ai pris en grande pitié tous ces préjugés que l'on regarde comme des vérités jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par d'autres, et je me suis résolu à m'en servir, mais à ne jamais me laisser duper par eux.

Cette conversation, développée dans beaucoup d'autres, fut féconde pour René en réflexions. De

semblables pensées avaient déjà assailli son esprit dans la solitude; car les idées sont dans l'air et se communiquent magnétiquement. Mais sa douleur avait rejeté les séductions plutôt par pudeur cependant que par chasteté. Si, dans les jours où il était entièrement désintéressé, il avait soupçonné que son éducation pouvait être un peu surannée et dépourvue d'application, il avait dû être porté à s'élever au-dessus d'elle, du moment où elle lui avait été gênante et oppressive; mais nul n'a les dents assez fortes pour ronger seul les liens qui l'attachent aux préjugés de son enfance. Il faut que le frottement du monde y coopère : il faut que la vie ait fourni à notre âme d'autres mobiles. René n'avait pas besoin du deuil qui l'entourait de toutes parts et se suspendait à tout ce qui frappait ses sens, pour que son cœur ressentît du remords de la rébellion de son esprit. Il n'était pas encore assez exercé aux sophismes de l'égoïsme social pour disséquer ses sentiments et leurs objets. Il ne savait pas faire accorder le respect et l'amour dus à ceux qui nous ont donné le sang de nos veines, avec le mépris de leurs enseignements, qui sont comme le sang de l'âme. Mais d'ordinaire la pratique n'attend pas la théorie; si ce n'est pourtant aux époques d'imitation et d'éclectisme où l'on n'a pas assez d'énergie pour agir et où tout se passe en paroles.

XV

LES DEUX COUSINS.

Ce qui continua beaucoup à détrôner chez René la logique de la morale absolue, c'est qu'il ne reçut point de lettres de Louise. En proie à cette fébrile agitation de l'attente que connaissent tous ceux qui ont aimé, il se trouvait plus accessible aux tentations, et, ne pouvant tenir en place, plus disposé à prendre un chemin où tant de motifs l'entraînaient. Les bourdonnements, les tintements, les vibrations de nerfs s'accordent avec la voix des passions et n'effacent que celle de la raison. René avait beau se représenter que Louise était sans doute gardée à vue, qu'elle lui avait donné trop de preuves de son amour sans bornes, pour qu'il pût la croire déjà changée; en vain il se rappelait toutes ses tendres protestations, son abandon, sa lettre d'adieux, si dévouée et si aimante, la conclusion de toutes ces récriminations justificatives n'en était pas moins qu'elle eût dû lui écrire. C'était juste : l'Académie eût peut-être prononcé autrement; mais une cour d'amour, tribunal plus compétent en cette circonstance, n'eût pas manqué de juger comme l'amoureux jeune homme.

René commença donc à bâtir de sombres romans de jalousie. Oubliant qu'il avait presque rendu à sa maîtresse les serments qu'elle lui avait faits, il la regardait comme liée à sa destinée par les maux qu'elle y avait introduits. Elle était à lui éternellement, et il jurait que, de gré ou de force, elle ne serait jamais à nul autre. C'était peu généreux : les héros de roman sont d'ordinaire plus soumis aux caprices de la dame de leurs pensées, même quand ils leur sont ennemis; ils doivent se résigner à souffrir seuls et ne se venger d'une inconstante qu'en lui disant : Vivez heureuse, je vais mourir. Mais René était d'un caractère tyrannique et sombre : il n'avait pas, sous l'aile de colombe de sa mère, dépouillé entièrement les qualités de la race de faucons dont il descendait. Ses passions n'étaient pas vives, mais tenaces. L'habitude qu'il avait prise de concentrer ses sensations faisait que ses sentiments s'alimentaient sans cesse eux-mêmes, comme une plante dont on retrancherait les branches serait ainsi contrainte à étendre ses racines. Ne jetant rien au dehors de ce qui l'oppressait, il était obligé de s'agiter dans son âme qui en recevait de plus profondes empreintes.

Malgré l'attitude taciturne que s'imposait le jeune comte, le redoublement de ses angoisses n'échappa point à M. de Quesmes ni au vieux Bertrand. Celui-ci était éclairé par son dévouement à son maître; le premier l'était par sa malicieuse expérience. Bertrand croyait fermement que son jeune seigneur était sous l'obsession des fantômes; ses consolations ressemblaient à des conjurations, et avaient pour résultat d'impatienter René, qui conservait à peine au vieux et maladroit serviteur la bienveillance qui lui était acquise. Parfois il venait entr'ouvrir la porte de l'appartement de René, et quand il le voyait assis la tête dans ses deux mains ou debout comme une statue, les yeux fixes comme s'ils apercevaient quelque objet invisible aux yeux des autres hommes ou comme s'ils regardaient en dedans, le vieil écuyer levait alors silencieusement les yeux et les mains au ciel, et les larmes suintaient de ses paupières desséchées, à cet aspect désolant. Il se demandait s'il était destiné à voir ainsi se consumer à petit feu le dernier représentant de cette famille qu'il avait si longtemps servie et qu'il aimait plus que son salut éternel. Quelquefois il s'approchait avec un air de timidité touchant chez un homme de cet âge et de cette trempe et demandait si M. le comte n'avait pas envie de chasser.

— La chasse, disait-il, essayant de plaisanter, est un exercice bon au corps et à l'âme, et, en chas-

sant un daim dans la plaine, vous chasserez peut-être le malin esprit qui vous tourmente.

— Je te remercie, Bertrand, répondait le jeune homme, mais le son du cor n'a plus d'attrait pour moi. Je ne sais s'il a quelque pouvoir sur les esprits, mais il serait impuissant contre ma douleur, qui est le seul démon qui me tourmente.

— Oui, murmurait le vieil homme en s'en allant, c'est bien là un des symptômes. Il nie son mal, parce que ce n'est pas lui qui parle. Ah ! pauvre enfant ! que le ciel te délivre !

— Que diable as-tu donc à murmurer ainsi ? disait alors le jeune comte remarquant l'air étrange de l'écuyer.

— Oh ! M. le comte, il ne faut pas prendre le nom du diable en vain plus que celui de Dieu. Pardon, je disais seulement... En vérité, vous m'avez troublé en m'interpellant si subitement.

— Mon pauvre Bertrand, tu as l'esprit presque aussi malade que le mien. Laisse-nous donc tous deux tranquilles. Une fois pour toutes, je ne veux ni de chasse ni d'aucune autre distraction. Va, je finirai par me consoler de façon ou d'autre.

— Je crois, se disait René à lui-même, que tous les gens qui m'approchent sont frappés de vertige ou s'entendent pour me faire devenir fou. Ah ! oui, fantôme ou de quelque nom qu'on l'appelle, il y a une malédiction sur ce séjour et sur ceux qui l'habitent, sur moi d'abord. Tout ce que ma main saisit se rompt ou se dérobe. Je reste seul abandonné comme dans le désert. Louise elle-même, pour qui j'ai bravé la colère d'un père expirant, Louise m'a oublié ! Serait-il possible que le ciel épousât ainsi les haines humaines ? Ou bien est-ce que les volontés paternelles doivent toujours être sacrées et être accomplies sans examen ? Quel affreux abîme est-ce donc que la vie ? et à quel guide se fier pour ne pas s'y perdre ?

Antoine de Quesmes lisait ce qui se passait dans l'âme de son cousin, comme il eût pu lire dans un livre. Sa clairvoyance, qui s'aiguisait par l'habitude de l'observation, n'était point arrêtée par les nuages qui voilaient le front de René. Cependant il ne se pressait point de lui offrir son secours contre les furies qui le torturaient. Il savait que la curiosité effraye la confiance, et qu'il faut laisser cette timide fleur s'épanouir lentement d'elle-même, sinon elle se renferme dans sa tunique silencieuse pour ne plus en sortir. D'ailleurs il voulait attendre que René se fût assimilé les idées nouvelles qu'il avait jetées dans son âme et qui devaient mieux y fermenter dans la solitude et la réflexion que sous l'agitation d'une controverse répulsive.

M. de Quesmes était à la fois un homme d'action et un contemplateur, prenant la vie comme elle lui venait et s'occupant avec un égal intérêt du spectacle d'une tempête populaire ou de quelque étude psychique. Il attendait donc patiemment que son cousin vînt de nouveau à lui. Quand il l'avait assez regardé souffrir, il allait se promener dans la campagne, ou montait sur la grande tour du château pour regarder l'horizon immense que l'on y découvrait, et qui s'étendait depuis Tarascon et les Alpines jusqu'à la Méditerranée qui le bordait au midi comme une ligne d'argent. Puis il chassait un peu, causait beaucoup n'importe avec qui, et se créait de tout une occupation. Il semblait enfin avoir totalement oublié sa position précaire. De fait, il n'y pensait pas : songer y était inutile. Il avait semé, il attendait la récolte. Pourquoi se serait-il impatienté ? Les affaires n'en eussent pas marché plus vite et le temps lui en eût paru plus long. Caractère heureux assurément ! ses actions n'étaient peut-être pas toujours dictées par la raison ; mais ses sensations étaient toujours subordonnées à la logique, et, s'il faisait des folies, il en subissait les conséquences en sage.

Cette organisation refroidie plutôt que froide, raisonneuse plutôt que raisonnable, qui comprenait tout, mais qui ne ressentait rien qu'à son aise ; ce caractère à la fois actif et réfléchi, était de tout point le correctif de l'éducation rêveuse et intolérante de René, de son apathique et inquiète inexpérience. Celui-ci n'avait point encore, dans son individualité, de lignes bien accusées : comme l'argile qui sort des mains du modeleur, il n'avait été façonné qu'à l'ébauchoir inanimé des préceptes vieillis de son aïeul. Ses contours amollis par la contemplation avaient besoin d'être ravivés par le ciseau des événements et usés par la civilisation qui durcit et polit en même temps. Comme tous les caractères du deuxième degré, comme toutes les natures qui, douées de puissance, manquent cependant de ressort, il était destiné à l'imitation, mais à une imitation ambitieuse qui pouvait le mener plus loin que ses modèles ou pour mieux dire ses instigateurs. Antoine de Quesmes était fait pour le désillusionner, mais non pour le décourager.

Au contraire, le jeune aventurier, en ramenant son cousin dans les limites de la réalité, lui montrait, par son exemple, qu'elle valait mieux que toutes les fictions de l'imagination. Il lui apprenait aussi à estimer les choses à leur juste valeur et à ne point toujours les regarder à travers le prisme fallacieux des mots qui servent aux habiles à tromper les sots, mais qui ne doivent jamais les abuser eux-mêmes. Enfin Antoine faisait table rase dans l'âme de son cousin, il en chassait toutes les idées mortes qui la peuplaient comme des fantômes, quoique ce ne

fût pas précisément ceux que Bertrand imaginait, pour faire place aux idées vivantes et fécondes que les faits devaient bâtir sur ce terrain neuf et solide. Ce n'était pour lui qu'une expérience, il avait déjà passé l'époque de l'amitié enfantine qui se dévoue à un individu. Il ne conservait qu'une bienveillance native, dont l'utilité lui était démontrée, qu'une expansion juvénile déjà égoïste qui le portait à répandre ses lumières, sans qu'il se souciât d'en ménager l'éclat douloureux à des yeux trop faibles. Plus tard cette disposition encore généreuse ne pouvait manquer d'être étouffée par le dédain et par la crainte de se créer des compétiteurs dangereux. Il faut du temps pour arriver à la complète sécheresse. Après avoir appris à ne pas être bon pour l'amour du prochain, il reste à savoir une terrible maxime: Ne plus être bon même par plaisir, mais uniquement pour l'utilité. Ce n'est pas le tout d'être intéressé, il ne faut pas se permettre même la prodigalité égoïste: il faut être avare. Antoine était encore prodigue comme la jeunesse l'est toujours: il avait deviné les mondaines dispositions de René sous l'écorce encore tendre de sa chaste adolescence, il avait voulu voir combien de temps il faudrait pour les mettre à jour, sans s'inquiéter s'il ne pourrait pas un jour en trouver son chemin entravé. Il satisfaisait ainsi le besoin de néophytisme commun à toutes les jeunes croyances: il ne savait pas encore enfermer en lui-même sa supériorité.

— Mon cousin, lui dit enfin René un soir que M. de Quesmes venait de faire un pompeux éloge du sexe féminin et avait déclaré que les femmes étaient des anges sur la terre, des abeilles divines qui distillaient sans cesse le miel sur toutes nos blessures, mon cousin, dit René avec humeur, je ne connais pas aussi bien que vous ce sexe bienfaisant, mais je sais que je porte une plaie incurable dont l'auteur est une femme.

— Après vous, toutefois, mon cousin, dit Antoine d'un ton caressant, et vous ne souffrez pas de maux que votre amie ne partage.

— Je suis réduit à le supposer, et ce n'est point assez pour un amoureux. Louise ne m'a point écrit depuis son départ, depuis un mois.

— Elle ne l'a pu, sans doute.

— Elle ne m'a pas accoutumé à la voir s'arrêter devant les difficultés.

— Il est très-vrai qu'ayant trompé la surveillance de sa tante, elle pourrait tromper aussi celle de son père.

— Et qu'ayant trompé ses parents, elle peut me tromper aussi, n'est-ce pas?

— C'est vous qui l'avez dit, mon cousin.

— Non, reprit René se réfutant lui-même, comme l'on fait dans la passion; non, j'aime mieux tout supposer que de croire à un pareil changement. Ce serait plus que de la perfidie: ce serait de l'ingratitude.

— A votre tour, je vous reprocherai de dépouiller l'amour de son indépendance, de sa naïveté. Ce n'est point une vertu, comme la reconnaissance: songez-y. C'est un sentiment qui existe par lui-même et dont les objets et les motifs sont indifférents. Ne vous récriez point, mon cher cousin, vous ne pouvez en juger comme moi, sans partialité. Passionné comme vous l'êtes maintenant, vous attribuez à votre amour particulier tout ce qui n'appartient qu'à l'amour dégagé de ses terrestres applications. Il faut que cela soit ainsi. Il faut que l'on aime une femme avant d'aimer les femmes, que dis-je, les femmes avant d'aimer l'amour!

— Je n'aimerai jamais que Louise, et je sens que, si j'étais obligé de la détester, cette haine s'étendrait à tout son sexe.

— Eh bien! vous vous trompez: elles seules savent guérir les blessures qu'elles ont faites, et il y a un instinct qui nous l'apprend. Vous croyez à votre maîtresse, moi je crois à l'amour. Lequel vaut le mieux?

— Je ne le déciderai pas, car je ne suis pas libre de sentir comme vous.

— D'accord; mais vous êtes libre d'aller à Paris, où votre belle vous attend certainement.

— Vous savez les motifs de convenance qui m'en empêchent.

— Et vous savez aussi si je les approuve.

— Et puis à quoi bon?

— Mais à vous tirer d'incertitude, ce me semble. Mademoiselle de Lamperière est fille d'honneur de la reine, m'avez-vous dit. Eh bien! il vous sera facile de la voir à la cour où vous avez tous les droits possibles de vous présenter.

— J'aurais bien mauvaise grâce à m'y montrer ainsi vêtu de deuil et triste comme je le suis. D'ailleurs, vous oubliez que mon grand-père et mon père y ont laissé des souvenirs qui ne me feraient pas accueillir bien favorablement.

— Bon Dieu! qui pense à cela aujourd'hui? Quelle est la famille, à commencer par la famille royale, qui, depuis un siècle, ne se soit pas entachée de rébellion, si toutefois ce n'est pas une gloire plutôt qu'une tache. Le marquis de Lamperière n'a-t-il pas figuré tour à tour dans la grande et dans la petite Fronde. En est-il moins bon courtisan aujourd'hui? Quant à votre tristesse, vous errez, si vous pensez que la cour soit le temple de la gaieté.

— Non, c'est assez d'avoir involontairement désobéi à mon aïeul en aimant la fille de son en-

nemi, je ne veux point encore oublier la défense qu'il m'a faite de retourner à la cour.

— Permettez-moi de vous dire, mon cher cousin, que votre aïeul ne pouvait avoir l'expérience de ce qui existe aujourd'hui. Il vous parlait comme il aurait pu parler à votre père. A présent, nous n'avons plus rien à faire qu'auprès du roi. Je me suis convaincu qu'il était temps de renoncer aux vieilles traditions de nos pères. Nous ne pouvons plus être les pairs du roi, mais ses premiers sujets. Voulez-vous donc rester toute votre vie confiné dans votre manoir et vous faire le fermier de vos domaines? A ce sujet, mon cher, je ne saurais mieux vous répondre qu'en vous citant ce sonnet qui, s'il n'est pas de Voiture, est au moins d'un poëte très-avisé.

Cœur féminin est trois fois plus léger
Que l'air ou l'onde, ou la flamme ou la nue.
Point d'élément ni de mer inconnue
Qui, plus que lui, soit fertile en danger!
Sans cesse, à droite, à gauche, il se remue,
Jette des feux, ou va tout naufrager :
Lors il s'apaise, en glaçon il se mue,
Et n'a raison que celle de changer.
Puisqu'il n'est pas de boussole qui puisse
Nous présager le vent de son caprice,
Tout bonnement, prenons-le comme il vient.
Vouloir s'y fier, ce n'est point du courage,
Mais bien sottise : on doit, pour être sage,
Tout en attendre et n'en espérer rien.

XVI

DOM GIGADAS.

Deux jours après celui où eut lieu la conversation rapportée à la fin du précédent chapitre, les deux cousins étaient silencieusement attablés, le souper venait d'être servi, lorsqu'on annonça à M. de Quesmes qu'un vieillard venait d'arriver au château avec des lettres pour lui : il ne voulait, avait-il dit, les remettre qu'en main propre.

Antoine se tourna vers le jeune comte pour lui demander l'autorisation de donner des ordres chez lui. A quoi celui-ci acquiesça avec empressement.

On introduisit alors le messager. Cet inconnu était un petit vieux très-vert de corps, très-rouge de figure, ayant des yeux gris brillant comme des escarboucles et des cheveux blancs très-touffus, mais singulièrement amoureux de la ligne droite. Il était vêtu de noir. Son costume, semblable à celui des médecins, était d'une minutieuse propreté et d'une ampleur démesurée pour sa charpente grêle qu'il renfermait plutôt qu'il ne l'habillait. Les épaules, les coudes et les genoux aigus du vieillard poignaient sous les plis flottants de son pourpoint et de son haut-de-chausse comme des récifs sous les vagues de la mer, et présentaient un spectacle d'un intérêt incroyable et dont l'œil ne pouvait se détacher, tandis qu'involontairement on se prenait à se demander, perceront-ils ou ne perceront-ils pas? Cela, au reste, parfaitement droit, solide, et en bon état, gesticulant, s'agitant, se démenant infatigablement, avait l'air d'être mû par des ressorts d'acier plutôt que par des muscles de chair. Cela avait un air sérieux et déterminé. C'était une physionomie grave et immobile comme celle de Polichinelle, qui formait avec les incessantes pantinades des jambes, des bras et du torse, un contraste passablement bouffon. C'était bien le bonhomme le moins vénérable que l'on pût montrer. Partout, même à Sparte, il eût été difficile sans rire, de se lever devant ses cheveux blancs.

Il entra en marchant à grands pas, comme s'il eût pris du champ et frappant les dalles de ses bottes trop grandes, armées d'éperons traînants, avec un bruit où s'unissait agréablement celui d'un soufflet et celui d'un paquet de clefs. Il s'arrêta tout près du jeune comte, qui put croire que l'intention de cet individu était d'arriver à M. de Quesmes par le chemin le plus direct, en franchissant tous les obstacles qu'il rencontrerait, homme, table ou chaise. Le vieillard, sans être déconcerté du mécontentement qui se répandit sur le visage du jeune seigneur, ni des éclats de rire de de Quesmes, fit trois pas en arrière, salua profondément en se pliant à trois reprises en deux, comme les enfants lorsqu'ils jouent au saut de mouton, et en faisant passer son chapeau de sa main droite à sa main gauche.

— Salamaleikum! dit-il d'une petite voix criarde, Dieu vous bénisse, messeigneurs. Voici : votre serviteur est vieux, il est cassé, et cependant il n'a point voulu remettre en des mains étrangères le message qui lui était confié, et il a juré de ne rien porter à sa bouche qu'il n'eût accompli sa mission.

Antoine, qui paraissait au fait des façons de ce personnage, s'était levé de table, et prenant le petit vieux par les bouts de ses épaules comme pour le fixer :

— Ah! lui dit-il, soyez le bienvenu, *pater Gigadas, doctissime doctor!* Nulle visite ne pouvait m'être plus agréable que la vôtre. Seyez-vous donc d'abord, et...

— Seigneur comte, j'ai fait vœu également de ne toucher d'autre siége que la selle de mon cheval avant de vous avoir remis ce que je porte ici.

— Par le ciel! il faut que ce soient de bien grandes nouvelles!

— Signor, si, *nuntia ingentissima !*

Et le vieillard arracha des profondeurs de la poche de son manteau un paquet dont le volume justifiait parfaitement l'épithète qu'il venait d'employer. Avec la prestesse et la grâce d'un singe qui épluche une noix de coco, il enleva successivement sept enveloppes dont il avait lesté deux lettres de taille raisonnable.

— Ah ! dit Antoine en étendant la main pour les prendre, je commençais à croire que je ne les aurais jamais.

— Mon fils, répondit le petit vieux en retenant les lettres encore, cette parole n'est point raisonnable : vous ne pouvez douter de ma ponctualité, et vous savez qu'en vertu de la loi des contrariétés, que je vous ai expliquée, votre impatience ne peut avoir pour résultat que de me rendre plus lent, et cela en dépit de moi-même.

— Allons! dit Antoine en souriant, je finirai peut-être par les avoir un jour.

— L'une de ces lettres, continua le vieillard stoïquement en les tournant et en les retournant, est cachetée de noir, l'autre de rouge. Laquelle voulez-vous lire la première, seigneur?

— Cela m'est indifférent, vénérable docteur.

— En ce cas, prenez-les toutes deux.

Tandis qu'Antoine, dont la curiosité s'était rallumée au sujet de ce bizarre vieillard, s'empressait de prendre connaissance de ses lettres, Gigadas, sur l'invitation de René, s'assit auprès de la table, cassa un morceau de pain de la grosseur d'une noix, le croqua lestement en faisant grimacer sa bouche et en montrant des dents blanches et fortes, puis il se versa environ deux doigts de vin de Lunel, éleva le verre à la hauteur de ses yeux pour admirer la belle couleur de topaze de ce breuvage capiteux, salua le jeune comte et but lentement et en fermant à demi les yeux. Cela fait, il recula un peu sa chaise de la table, et se renversa à la manière des gens dont l'estomac est plein et satisfait.

— En vérité, dit-il, mon corps épuisé avait besoin de cette nourriture. Tant que ma volonté a été tendue par la mission que j'avais à remplir, je ne me suis point aperçu de ma fatigue; mais je l'ai sentie tout entière, quand rien ne m'en a plus distrait. C'est naturel : un levier, pour agir, a besoin d'un point d'appui.

Il prit alors dans sa poche un petit étui d'ivoire très-joliment sculpté, et en retira un cure-dent dont il se servit consciencieusement comme eût pu faire un gourmand, après un repas de plusieurs services. René le regardait avec un étonnement facile à comprendre, s'attendant, comme vous aussi peut-être, cher lecteur, à le voir danser sur la tête ou faire tourner les plats sur la pointe de son doigt; mais le vieillard, comme absorbé par le travail de sa digestion, se tenait aussi tranquille qu'il s'était montré turbulent, et fixait sur le jeune seigneur des regards voilés par la réflexion.

— C'est la seconde fois que nous nous voyons, M. le comte, lui dit-il; mais je n'ai pas eu besoin de deux regards pour reconnaître l'héritier de Meyran. Les traits de votre visage résument aussi bien l'histoire morale de votre famille que les quartiers de votre blason en résument l'histoire matérielle. C'est le portrait de votre père, poli par les larmes de votre mère, comme le visage de votre père était le portrait de votre aïeul, poli par l'air de la cour.

— Avez-vous donc connu mon père? demanda René.

— Je l'ai connu, trop connu. Il n'était guère plus âgé que vous n'êtes maintenant, c'était un jeune et vaillant seigneur qui se désolait d'être contraint de dissiper dans les intrigues de cour et les demi-conspirations une activité et une vigueur dignes des plus beaux temps féodaux, ne se souciant pas du reste de s'appliquer à la politique, aliment qui remplace aujourd'hui en grande partie la guerre. Aussi mourut-il jeune, parce qu'il n'avait rien à faire.

— Voici un coup bien inattendu, s'écria M. de Quesmes. Mon frère de Genouillac vient de mourir après trois jours de maladie; ma mère va être bien désolée : c'était son Benjamin.

— Mauvaise comparaison, dit le vieillard; Benjamin était un cadet de famille. Pour votre compte, comment prenez-vous cette nouvelle?

— Moi, j'aurais le droit de ne pas répondre à cette question : c'était mon frère et je suis son héritier. Je n'ai pas désiré sa mort : je suis bien aise qu'il me laisse des consolations. Mes vertus et mes vices ne vont pas plus loin. J'en suis seulement fâché à cause de ma mère. Il faudra que je sois sage pour sécher ses pleurs.

— Le titre de vicomte, trente mille livres de rente en bonnes terres et un beau château vous aideront dans cette résolution.

— Assurément. Pourquoi ferais-je des folies à présent? Mais voyons l'autre lettre.

— Monsieur, reprit le vieillard en se retournant du côté du comte de Courchival, vous n'aurez pas la longue vie de votre grand-père; mais vous ne mourrez pas aussi jeune que votre père. Je crains pourtant que vous ne vieillissiez plus tôt que lui. Votre inquiétude ne se portera pas à l'extérieur comme la sienne : elle exercera ses ravages à l'intérieur.

— Vous vous connaissez en divination, monsieur? demanda René avec quelque dédain.

— J'ai étudié les sciences auxquelles on donne

ce nom et qui sont plus mathématiques que pythoniques, comme m'en a convaincu une longue expérience. Autrefois, on avait en elles une croyance absolue : c'était un tort ; maintenant on les rejette entièrement : c'est un tort beaucoup plus grand. Chaque homme, je ne dirai pas chaque femme, parce qu'elles n'ont en général que des existences planétaires, chaque homme porte en lui-même, dans son caractère et dans ses facultés, l'ensemble de sa destinée. C'est un privilége du libre arbitre. On peut donc lire le grand mot de son existence sur son front où son âme se réfléchit. Quant aux détails secondaires qui dépendent des autres hommes, il est impossible de les prévoir.

— Auriez-vous la bonté, savant nécromancien, interrompit M. de Quesmes, de lire sur mon front ce que je viens de lire moi-même dans cette lettre?

— Ce n'est pas difficile, dit Gigadas en étendant le bras et ayant l'air de suivre du bout du doigt des caractères visibles pour lui seul sur le front du jeune seigneur, ne cherchez pas à me dérouter par cet air refrogné : vous ririez aux éclats, que ce serait la même chose. Ce ne sont pas les muscles de votre face que je consulte.

— Eh bien ! vous ne devinez pas ?

— Non ; mais je vois clairement que vous venez de recevoir une nouvelle satisfaisante, dont l'intérêt est effacé par l'intérêt plus émouvant de la première.

— Bah! vous n'y êtes pas. C'est une lettre de M. de Simiane, le grand sénéchal, qui me fait ses compliments de condoléance et qui m'annonce en même temps l'oubli de mes erreurs. Je suis autorisé à me retirer à Paris ou dans mes terres.

— Prenez garde, dit le vieillard, vous mettez trop d'emphase dans ce mot.

— Le cardinal Mazarin m'a accordé mon pardon avec sa magnanimité ordinaire. Ce que je ne puis comprendre, c'est que ce soit à la sollicitation du marquis de Lamperière. Je ne connais ce seigneur en aucune façon, et je n'imagine pas quelles raisons il aurait de s'intéresser à moi.

— Ce Gautier qui vous a sauvé des sables, dit René, est le favori du marquis et a pu le faire agir pour vous. Il suffit d'avoir rendu service à quelqu'un pour le servir encore.

— Cela ne me plaît pas, dit Antoine. Je trouve peu séant que cet homme, sous prétexte qu'il m'a sauvé une fois la vie, s'établisse ainsi mon protecteur à perpétuité.

— C'est un drôle, dit Gigadas, je vous engage à le bien morigéner.

— Vraiment! n'est-il pas désagréable qu'on me fasse ainsi contracter des dettes à mon insu?

— Maintenant que vous avez de quoi les payer surtout !

— Il s'agit ici d'obligations d'honneur et de reconnaissance, qui, entre gentilshommes, sont sans conséquence ; mais qui sont pénibles à l'égard d'un inférieur. J'y mettrai ordre.

— Et vous ferez bien.

— Voyez un peu comme il est gracieux pour le vicomte de Genouillac d'être forcé de subir le patronage du sieur Gautier Violais, valet d'un valet!

— Faut-il que je m'applique un peu cette phrase, M. le vicomte?

— Ah ! père, je n'ai jamais songé à vous regarder comme un créancier. Vous êtes la sagesse et la science incarnées. Il n'y a pas de honte à vous être redevable, à vous qui voyez le monde à vos pieds. Je ne parle pas de votre ancien attachement pour ma famille, car je sais que vous auriez fait pour tout autre ce que vous avez fait pour moi.

— Si toutefois cet autre m'eût intéressé ; mais vous sentez que je suis trop payé par vos louanges. J'ai toujours aimé votre caste et j'ai trouvé que le grand merci d'un seigneur valait toute la reconnaissance d'un marchand. Ne vous mettez donc pas en peine de mes services ou de ceux de tout autre. Adieu ! mes jeunes seigneurs, je m'en retourne à mes fourneaux. J'ai bien peu de temps à leur donner à présent. Que la bénédiction d'un vieillard attire sur vous celle du Très-Haut ! Puissiez-vous avoir le courage nécessaire pour supporter dignement vos épreuves !

— Je vous suis obligé de votre bienveillance et de vos souhaits, monsieur, dit René ; mais je ne souffrirai pas que vous quittiez mon château à une pareille heure. Rien ne vous presse ; vous passerez ici la nuit.

— *Mille grazie, signor conte*, mais je vais à l'instant remonter sur mon palefroi, qui a eu, comme moi, le temps de faire un repas substantiel et de se reposer en digérant. Rien ne me presse, dites-vous. Vous ne savez donc pas que je suis à la recherche de la poudre d'immortalité? Car ce doit être une poudre, non un breuvage; l'humidité étant amie de la corruption, c'est-à-dire de la vie mortelle, c'est par la dessiccation que l'on peut arriver à prolonger la vie indéfiniment. Je suis déjà bien avancée dans mon œuvre. J'ai quatre-vingts ans, tel que vous me voyez, ou peu s'en faut. Je suis arrivé jusqu'à cet âge sans infirmités, en dégageant par un régime habilement calculé toutes les parties agissantes de mon corps des parties alourdissantes. Il me reste à trouver la matière purifiante qui devra remplacer les aliments grossiers et épais desquels nous nous empâtons. J'avais commencé une expérience dont j'attendais de bons résultats; vous sentez

que je dois être impatient de la reprendre. Ah! je ne suis pas si fou, moi, que de me consumer à la recherche de la poudre de projection, quoique ce ne soit peut-être pas une folie. Mais, grand Dieu! à quoi bon de l'or, si l'on n'a pas des siècles devant soi, pour faire un vaste usage de cet agent tout-puissant. Quand je me serai assuré quelque cinq cents ans de vie, il sera temps de songer à la pierre philosophale. Adieu donc, messeigneurs. Vous voyez que mes moments sont précieux. M. le comte, je vous demande pardon d'avoir troublé de ma voix glapissante le silence de votre manoir. M. le vicomte de Genouillac, je vous présente mes compliments, comme il vous plaira de les prendre.

— J'irai vous voir, docteur, avant de quitter le pays. Vous voulez absolument partir? Vous faut-il une escorte?

— Je n'en ai pas besoin : je suis armé, dit le vieillard en montrant un flacon à goulot de métal. En pressant un ressort, il fit sauter le couvercle, qui en découvrit un second percé de trous comme un crible.

— Ce flacon, poursuivit-il, contient un corrosif assez violent pour qu'une goutte suffise à donner la mort.

— Diable! n'allez pas le casser dans votre poche.

— A quoi serait-il bon que je mourusse ainsi?

Le petit vieillard, après avoir de nouveau exécuté son triple salut avec accompagnement de chapeau, sortit de la salle. Antoine seul le suivit et se donna le plaisir de le voir grimper sur un immense cheval qui paraissait aussi dans une voie de dessiccation assez avancée, ce qui ne l'empêcha pas, en partant, d'exécuter quelques courbettes à son honneur et à celui de son cavalier, et tous deux, se démenant à qui mieux mieux, disparurent dans l'obscurité. Il est à supposer que, si quelqu'un rencontra ce couple digne du sabbat, il fut moins tenté de lui crier : Arrête! que de se recommander à son patron.

— Ce vieillard, dit René à son cousin, quand celui-ci rentra, est assurément l'homme le plus sage qu'on puisse trouver dans la peau d'un fou. Ce cerveau octogénaire est un chaos raisonnable.

— Vous n'êtes pas encore habitué à ses bizarreries. Il faut du temps avant de savoir quand le docteur Gigadas parle sérieusement. Croyez-vous qu'il ne soit jamais occupé d'alchimie autrement qu'en paroles? Il ne tient pas si fort à la vie. Il ne redoute que les infirmités, et tout son secret, pour s'en garantir, consiste en une sobriété vraiment merveilleuse. Sa bonté n'est pas moins étonnante que sa sagesse et son savoir. Il rend service à tout le monde continuellement, avec la même simplicité. Je suis certain qu'il ne nous a quittés que pour retourner auprès du lit de quelque malade. Il fait le bien par passion, pour son plaisir et en égoïste.

— Est-il catholique?

— Il va à la messe; mais, comme je vous l'ai dit, il professe, ou, pour mieux dire, il nourrit des idées particulières sur la religion, qu'il m'a laissé seulement entrevoir. Du reste il a un mépris parfait pour le protestantisme, et lui préfère beaucoup la religion turque.

— C'est un être étrange! Êtes-vous sûr que ce ne soit pas un farfadet?

— Je n'en jurerais pas. J'ai voulu, en ne vous en parlant pas, vous laisser toute la surprise de son aspect et de ses allures.

— Je l'avais aperçu une fois déjà, mais il n'était pas *in cuerpo*. Il m'avait paru aussi moins babillard. Il a été attaché autrefois à ma famille, à laquelle il a rendu de grands services, comme à presque tous les gentilshommes de ce pays, qui ont été compromis dans les troubles. Cela ne l'empêcha pas d'être, à ce qu'on dit, très-près de l'oreille du Mazarin, sans pourtant qu'il y mette rien de nuisible à personne.

—Je m'étonne comment il a cessé de paraître ici.

— Il habite Paris le plus souvent : puis c'est son habitude de fuir les gens qui lui sont obligés. Ainsi, poursuivit Antoine avec un ton et un air de tristesse fort convenables, mon pauvre frère est mort! Il avait dix ans de plus que moi, et je ne sais pas si je l'ai vu dix fois dans ma vie. Il est tranquille à présent! Genouillac est un beau domaine. Ce pauvre frère! Je suis bien heureux qu'il n'ait pas voulu se remarier et qu'il n'ait pas eu d'enfants de sa première femme. Il faudra que je me marie, moi! Je n'ai plus de frère et la substitution passerait à des collatéraux, aux Simiane, qui n'en ont pas besoin. Voyons, mon cousin, parlons franchement. Voulez-vous sérieusement vous occuper de mademoiselle de Lamperière?

— Vous savez si j'en suis constamment occupé.

— Oh! oh! depuis une demi-heure mon oreille est devenue singulièrement dure pour tout ce qui peut s'appeler le langage du cœur. Je ne vous demande pas, cher petit cousin, si vous voulez rêver à la beauté de votre belle et soupirer solitairement pour elle; mais si vous voulez vous occuper activement de vous assurer, avec sa main, qui est belle et blanche, sa fortune, qui est des plus claires.

— Mais, mon cher cousin, vous me semblez mettre en cette investigation un intérêt...

— Un intérêt bien naturel. Jugez-en? Si vous laissez les choses sur ce pied, comptez que quelque muguet de la cour vous prendra votre beauté. Elle ne vous a pas écrit?...

— Son père la fait sans doute surveiller.

— Sans doute; à Dieu ne plaise qu'en un mois...

Non, non... Mais vous me semblez avoir besoin d'années pour vous décider, et il n'est pas probable qu'il soit possible ni agréable même à la demoiselle de vous attendre. Je ne vois donc pas pourquoi, à votre défaut, je ne me présenterais pas.

—Présentez-vous, mon cousin. Je ne m'y oppose nullement.

— Vous me donnez cette autorisation bien sèchement, mon cher. Je suis prêt à accepter tous les délais raisonnables, je vous le répète. Voyons, six mois, un an.

— Pour aller rejoindre mes ancêtres, est-ce là ce que vous me demandez?

— Faites attention que je ne suis pas votre héritier.

— Qu'importe qui ce soit!

— Je voulais seulement vous avertir, au cas où c'eût été une épigramme, qu'elle n'avait pas porté juste.

—Ne m'en veuillez pas, mon cousin, de mon humeur morose. Je suis dans une telle perplexité d'ennuis, que je n'ai pas la faculté de me montrer gracieux pour personne, mais je puis encore prendre part à tout ce qui vous arrive d'heureux et de malheureux. Je suis charmé pour vous que vous soyez libre enfin de fuir ce triste séjour et ma compagnie plus triste encore. Et je désire de tout mon cœur que vous réussissiez dans toutes vos entreprises.

— J'espère, moi, que vous ne tarderez pas à prendre aussi une résolution et à prendre le dessus avec cette maudite tristesse.

— Maudite! en effet, dit René d'une voix altérée. Le seul parti que j'aie à prendre, mon cousin, c'est de me faire casser la tête à la guerre.

— Vous oubliez votre bien-aimée! Que deviendrait-elle sans vous? D'ailleurs la paix est au moment de se conclure. L'âge de fer est passé. L'âge d'or va le détrôner à son tour.

René se retira alors dans sa chambre. Comme il arrive d'ordinaire, l'aspect de la fortune de son cousin avait encore assombri et aigri son humeur, et il avait la bonté de se savoir mauvais gré de cette disposition acariâtre que le sage Gigadas eût su lui expliquer par la loi des contrariétés.

M. de Quesmes, demeuré seul, se mit à se promener, comme un homme dont les nerfs ont reçu un violent ébranlement et qui se dédommage de la contrainte qu'il lui a fallu s'imposer devant témoins.

— Bah! se dit-il, je n'ai pas le moindre chagrin de la mort de mon frère : ce sont de ces choses qu'on peut s'avouer à soi-même, et après tout, on n'est pas maître de ses sentiments. J'ai une assez belle fortune. Avec ce marchepied, je ne serai pas embarrassé pour m'élever à une honnête hauteur. J'épouserai mademoiselle de Lamperière, que René me le permette ou non. C'est une femme difficile à mener. Tant mieux! cela m'entretiendra la main. Je ne sais trop pourquoi je presse ainsi mon cousin de paraître à la cour. J'ai le pressentiment que nous ne resterions pas longtemps unis, quoique parents. Il est d'autant plus difficile de savoir ce qu'il pense, qu'il ne le sait peut-être pas lui-même. Ce n'est pas comme moi qui suis la franchise même! Je ne dissimule que par nécessité. Il est vrai que c'est presque toujours nécessaire. Allons, poursuivit le jeune seigneur en se versant une grande coupe de vin, je bois au repos de l'âme du défunt vicomte de Genouillac et à la santé de son successeur!

XVII

LE DÉPART.

Le lendemain, sans plus attendre, M. de Quesmes partit du château pour aller prendre possession de son héritage, et de là se rendre à Paris. Son impatience, qui s'était effacée devant la nécessité, ne souffrait plus de délais, maintenant que la carrière était rouverte devant lui.

— A bientôt! dit-il à René en le quittant. Le jeune comte ne répondit à cette parole demi-amicale, demi-sarcastique, que par un geste incertain et un sourire triste comme l'action de ceux qui restent.

Cette incertitude et cette tristesse n'existaient plus guère, cependant, que dans l'extérieur de notre héros; sa physionomie, comme celles de toutes les personnes d'un caractère contenu, avait besoin de quelque temps pour se mettre de niveau avec son âme calme et sérieuse le plus souvent; n'oscillant qu'au souffle orageux de la passion, elle ne s'émouvait pas au moindre souffle de la pensée. Les leçons de M. de Quesmes avaient trouvé un terrain bien préparé, et avaient germé silencieusement. René ne regardait plus que comme un malentendu fâcheux cette malédiction qui avait failli d'abord l'anéantir : avis aux pères de ne pas s'en tenir aux paroles, s'ils veulent que leurs enfants n'oublient leur colère suprême. Les préceptes sévères, les instructions absolues, les défenses de son aïeul, paraissaient aussi au jeune comte devoir être soumis à l'examen de sa propre expérience. Ainsi en ira-t-il toujours. Et, de fait, si le jugement des enfants est trop jeune, celui des pères n'est-il pas souvent trop vieux? Quant à l'amour de René pour mademoiselle de Lamperière, il n'était pas pour avoir diminué

dans l'isolement où le pauvre jeune homme se trouvait réduit : c'était le seul lien qui rattachât son existence à la vie. L'ignorance où il était de la persistance des sentiments de sa maîtresse avait encore irrité et par ainsi vivifié et solidifié les siens. La jalousie et l'amour-propre excitaient de leur souffle inquiet et remuant cet amour à dispositions un peu contemplatives, pour ne pas dire indolentes. René ne pouvait donc tarder à abandonner son exil ; mais il était retenu par l'habitude de toute sa vie, et il lui fallait plus d'un effort pour se débarrasser d'un pareil joug. Le départ de son cousin fut un argument décisif en faveur de sa passion, dont la force était attestée par la résistance même qu'il opposait à ses tentations. René fixa dès lors intérieurement le jour où il secouerait les langes de l'inaction, et où il commencerait à être homme et à agir par lui-même, et non plus sous la tutelle de son éducation.

Un soir, René revenait de se promener à cheval, suivi de Bertrand; il avait gardé le silence le plus absolu pendant toute sa promenade; mais quand il fut arrivé au pied de la petite colline qui formait un glacis naturel au pied des murs du château, il s'arrêta et adressa au vieil écuyer cette interpellation dont le ton prouvait qu'elle n'était pas l'expression d'une distraction, mais d'une idée faisant corps avec l'objet de la méditation du jeune seigneur.

— Éprouverais-tu bien de la répugnance à t'éloigner de ces lieux où depuis tant d'années tu as pris racine?

— Ce ne serait pas sans peine, répondit le vieillard, que je perdrais de vue le tombeau de votre aïeul, qui fut mon maître pendant plus de soixante ans. Ce sera le perdre encore une fois. A mon âge, quand on part, on n'est pas sûr du retour. Cependant mon devoir est de vous suivre, et je ne voudrais pas laisser à un autre, tant que je vivrai, le soin de veiller sur vous. Serait-il question de faire une campagne du côté de la Rochelle?

En disant ces derniers mots, les yeux du vieux soldat brillèrent sous ses longs sourcils blancs comme des étincelles sous la cendre qu'un souffle agite.

— Non, répondit René, c'est à Paris que je vais.

— A Paris ! dit l'écuyer en tressaillant; ce n'est pas un voyage bien long, alors, car l'air de cette ville n'est bas bon pour votre famille.

— Je ne sais, reprit René avec froideur; mais il ne sied ni à mon âge ni au nom que je porte de demeurer ainsi dans l'oisiveté et dans l'obscurité : c'est une honte que je n'aie pas encore vu la guerre; je dois aussi paraître à la cour...

— A la cour ! à la cour ! dites-vous, s'écria l'écuyer avec un effroi croissant et une emphase en harmonie avec sa double exclamation. Ah ! M. le comte, cette idée ne vous serait jamais venue tout seul. Je me trompe fort, si elle ne vous a été soufflée par ce jeune fanfaron, votre cousin, qui se donne des airs de conspirateur et qui a pris si cavalièrement la mort de son frère. A la cour, qui a fait emprisonner votre père! et autant dire qu'elle l'a fait mourir! à la cour que votre grand-père a tant maudite? Y avez-vous bien pensé, monseigneur? Croyez-vous qu'il ne soit pas plus séant pour vous de régner ici dans vos domaines, de gouverner vos vassaux, comme l'ont fait vos pères, et d'y veiller au maintien des droits que vous avez hérités d'eux? Croyez-vous que ce ne soit pas mieux que d'aller vous confondre parmi les courtisans d'un ministre insolent, d'un Italien qui ne regarde le royaume que comme une mine d'or, et les affaires que comme un jeu qu'il embrouille et débrouille à son bon plaisir?

— Tu oublies que nous avons un roi, Bertrand, un roi petit-fils de Henri IV.

— Je n'en sais rien : on n'en parle guère, et il laisse bien opprimer les fils de ceux qui ont remis son aïeul sur le trône. Il me semble suivre plutôt l'exemple de son père, dont je ne veux pas dire de mal; mais bien des gens s'en seraient mieux trouvés pour le salut de leur cou et pour la liberté de leurs jambes, s'ils s'étaient toujours tenus à distance de lui ou de son ministre. Non, M. le comte, le fils de vos pères n'a rien à faire à la cour. Et, quant à la guerre, attendez : je me rappelle avoir entendu votre aïeul, quelques jours avant sa mort, dire quelques paroles qui me font espérer de pouvoir encore tirer l'épée pour notre sainte cause.

— Tout est changé aujourd'hui, Bertrand, et changera encore davantage. Nous avons un jeune roi qui aime sa noblesse : il ne la laissera pas opprimer. Le temps est passé où chacun était obligé de se faire droit lui-même. Pourquoi le roi de France voudrait-il humilier ses gentilshommes? N'est-il pas un de nous?

— Je ne suis qu'un vieux soldat, M. le comte : je ne puis avoir de réponse à tout. Je parle d'après ce que j'ai vu : comme les hommes ne changent pas, je crois que les choses doivent toujours être à peu près de même.

— Tu ne veux donc pas m'accompagner, Bertrand?

— Dieu m'est témoin que le premier jour qu'il me faudra passer sans vous voir sera bien triste pour moi, monseigneur, et tous ceux qui le suivront ne le seront pas moins jusqu'à celui qui vous ramènera dans le château de vos pères ! Mais à quoi pourrais-je vous être utile à la cour? Ne vaut-il pas mieux que je demeure ici? Je vous y attendrai.

Puissiez-vous bientôt revenir, afin que je puisse aller aussi reposer mes os sous la terre!

— Eh bien! Bertrand, tu seras mon sénéchal. Je pense que tes fonctions ne seront pas aussi pénibles qu'elles l'eussent été il y a deux cents ans. Allons, mon vieil ami, ne prends pas cet air sombre et abattu. Ne faut-il pas que je sache ce qui se passe dans le monde? Je reviendrai, si je n'y puis trouver ma place.

Mais les paroles de René n'avaient pas plus de pouvoir pour dissiper la tristesse de Bertrand que les arguments de celui-ci n'en avaient eu pour ébranler la résolution de son jeune maître. Le lendemain le comte se rendit à Arles, pour quelques arrangements, et aussi pour se procurer un domestique qui pût au moins le servir durant le voyage. Le premier point rempli, il lui vint dans l'idée, pour s'aider dans le second, de recourir à la sagesse du docteur Gigadas. Les singularités de ce personnage lui donnaient d'ailleurs quelque envie de le revoir. L'apothicaire était connu dans Arles comme saint Trophime, et René n'éprouva aucune difficulté à se faire indiquer sa demeure, qu'il ne trouva pas cependant sans peine, car il fut obligé, pour y arriver, de gravir jusqu'au sommet des Arènes, à travers le dédale de petites rues tortueuses que l'inculte civilisation du moyen âge avait laissées s'attacher comme des plantes grimpantes à ce gigantesque monument des Romains.

Cette maison, bâtie en partie des rognures dérobées au revêtement granitique des gradins de l'amphithéâtre, était semblable à toutes les habitations communes de la ville. La porte était surmontée d'une planche de bois noirâtre qui avait pu être jadis un écriteau; elle était ouverte, et, en soulevant un rideau de toile rouge placé devant l'entrée pour arrêter les rayons du soleil sans empêcher l'air de circuler, on pénétrait de plain-pied dans une pièce meublée seulement de quelques siéges. Sur les tablettes qui garnissaient tout le pourtour des murailles, on voyait, au lieu des ustensiles de cuisine qui d'ordinaire y fainéantent, une très-respectable collection de fioles et bocaux pharmaceutiques. Devant la porte, une trappe conduisant dans quelque caveau se trouvait assez maladroitement placée et aurait pu, chez un homme moins soigneux que M. Gigadas, lui improviser parfois des pratiques. Dans le coin à droite débouchait un grossier escalier en bois, à lourde rampe, menant à l'étage supérieur.

Un enfant de cinq ou six ans, aux yeux noirs, d'une grandeur presque difforme, à la peau lisse et jaune, à l'air sérieux, jouait silencieusement au milieu de la chambre. A l'aspect de René, il se leva tout droit, fixa sur l'étranger son regard d'une mélancolique fierté, et, sans attendre d'être interpellé, il cria d'une voix métallique et scandée : Hé! moussu Gigadas!

Puis il demeura immobile, posant l'index de sa main gauche sur sa lèvre inférieure qui découvrait, épanouie, des dents fines et transparentes comme des perles. Il n'était vêtu que d'un sarrau de toile, sans manches et sans ceinture, et ses petits membres nus montraient une perfection de formes digne du ciseau.

— Bien, bien, je descends, cria d'en haut la voix plus maigre que cassée de l'apothicaire.

Comme le vieillard ne se pressait pas, René, qui n'avait rien à réclamer de la pharmacie, monta l'escalier et se trouva dans une espèce de pandémonium chimique et scientifique, véritable chaos de cornues, d'alambics, de creusets, de récipients, de tubes, de livres, de plantes, de boules, de mortiers, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles empaillés et de nombre d'autres objets dont la nomenclature serait aussi longue que fastidieuse, tout cela entassé, enchevêtré dans un désordre qui n'eût pas été sans attrait pour le pinceau d'un maître hollandais, et qui était fort embarrassant pour quiconque n'en avait pas la clef. René, arrêté sur le seuil, regardait ce curieux tableau de l'air d'un navigateur qui se dispose à jeter la sonde ou d'un chasseur qui s'apprête à traverser un marais. Gigadas s'était levé de l'immense fauteuil où il était niché à l'autre extrémité de son laboratoire, et, avec un empressement mêlé de circonspection, il se dirigeait vers le jeune seigneur en louvoyant et en lui adressant quelques exclamatives excuses.

— M. le comte, en vérité, je ne m'attendais pas à l'honneur que vous me faites! Si j'avais pu prévoir, assurément... Diable! diable! *ques acco?...*

Ces trois derniers mots, dont le ton devint imprécatif, n'étaient plus, comme on peut bien le penser, dirigés du côté de René. Ils furent arrachés au vieillard par un fracas épouvantable qui remplit soudain le laboratoire où tout s'ébranla, dansa et se brisa comme dans un tremblement de terre. Une table lourdement chargée de vases et de flacons avait été renversée, était tombée sur d'autres poteries, les avait écrasées, avait accroché quelques conduits, et, comme tout se touchait et se tenait dans ce fragile tohu-bohu; l'éboulement avait gagné tout à l'entour et n'avait rien laissé d'entier. Des nuages de poudre s'élevèrent du sein de ces ruines odoriférantes, d'où s'écoulaient aussi, en filets capricieux, des liquides de couleurs diverses. Tout ce désastre avait été occasionné par un homme avec lequel le docteur était en conversation au moment de l'apparition du comte de Meyran. Cet individu, en apercevant René, avait été saisi d'une épouvante

pareille à celle d'un chat surpris en flagrant délit, et, ne voyant aucune issue pour s'enfuir, il était allé se blottir dans un coin pour se dérober aux regards. La précipitation n'est pas adroite, et il eût fallu une adresse surnaturelle pour courir sans encombre dans ce labyrinthe. Aussi le malheureux avait-il tout bouleversé, et maintenant, effaré, il courait à travers les tessons comme s'il eût eu à cœur d'achever l'ouvrage qu'il avait si bien commencé et de ne pas laisser la moindre consolation au pauvre apothicaire. Celui-ci, remis de sa première émotion, avait croisé tranquillement ses bras et assistait, d'un œil parfaitement sec, à la destruction des instruments et des produits de son labeur, attendu qu'il ne pouvait l'empêcher.

Avec sa longue robe noire, sa tête blanche, son air sardonique et sa prestance bizarre, il avait l'air d'un magicien de qui le démon familier s'est révolté et se permet de commettre chez son maître des dégâts qu'il sera bientôt contraint de réparer.

— Bien! bien! disait-il, j'espère que rien n'en réchappera. Prenez garde, l'ami, tous les morceaux n'en sont pas bons. Pardieu! je n'ai jamais vu de conscience qui criât si haut que la vôtre : si vous ne l'entendez pas, c'est mauvaise volonté. *Euge!*

L'homme ne l'écoutait pas, il était monté sur la fenêtre; mais le premier coup d'œil qu'il jeta au dehors le rappela subitement à la raison, et il demeura là dans l'attitude pantoise d'un lâche placé entre deux dangers qui l'épouvantent également.

— Il n'est pas encore tout à fait fou, dit le vieillard, j'ai cru un moment qu'il était résolu à faire ce saut périlleux.

— Va-t'en, imbécile, dit René. Crois-tu que je m'abaisserai jusqu'à mettre la main sur un coquin tel que toi. Va-t'en puisque tu n'as pas le bon esprit de te rendre justice à toi-même, et de t'épargner la pendaison.

Paulin, que l'on a déjà reconnu, ne se le fit pas répéter. Sans prendre congé de l'apothicaire, il fit un saut au bout de l'appartement, un autre jusqu'en bas de l'escalier, et nous ne supposons pas qu'il s'arrêta à embrasser l'enfant qui jouait dans la boutique, ni même à causer avec les voisins.

Le docteur regarda avec quelque tristesse le gâchis effroyable dont il était entouré; et dit d'un ton qui pouvait passer pour la parodie de celui du prophète Jérémie :

— Ce que c'est que de tout! deux minutes ont suffi pour confondre et souiller de nouveau ce que des années avaient séparé et subtilisé? L'ordre le plus savant est devenu un informe chaos!...

— Je suis désolé, interrompit René, d'avoir causé ce malheur par mon apparition indiscrète, et si je pouvais...

— Bah! reprit Gigadas, n'y pensons plus. Aussi bien je serai plus libre d'esprit pour exécuter ce que je projette. Quant à ce coquin, je suis obligé de lui pardonner en faveur des renseignements précieux qu'il m'a procurés.

René étant descendu avec l'apothicaire, lui apprit l'objet de sa visite.

— Un domestique? dit Gigadas; si vous désiriez seulement un compagnon, je vous le trouverais plus facilement et sans aller bien loin; car c'est moi-même.

— Est-ce une plaisanterie?

— Nullement : il faut que, sans délai, je me rende à Paris; car c'est surtout à mon âge qu'il ne faut rien remettre au lendemain. Je croyais avoir quelque temps à passer dans ces parages; mais je viens d'apprendre de ce Paulin quelques détails qui m'ont remis sur la trace d'un bijou précieux que je croyais perdu sans ressource. Mon pauvre vieux cœur d'alchimiste n'est pas encore transmué en plomb, et il a été violemment ému. Ah! c'est une histoire qui ne serait pas sans intérêt pour vous; mais je préfère ne pas vous la raconter : car, si je ne réussis pas, il vaut mieux qu'elle demeure inconnue. Eh bien! monsieur le comte, voulez-vous m'accorder votre protection! ou, autrement, voulez-vous accepter ma compagnie?

— Assurément ce n'est pas une offre à refuser; mais je compte partir demain.

— Je suis prêt à partir de suite, moi; mais je puis attendre jusqu'à demain. Je vous aurai un domestique, quand je devrais le fabriquer moi-même.

René se disposait à prendre congé de son hôte, quand celui-ci, prenant dans ses bras l'enfant de qui nous avons parlé :

— Voyez ce petit, lui dit-il, il est certainement de pur sang romain : c'est un rejeton intact des maîtres du monde. Beauté, noblesse, intelligence, il y a tout cela dans cette figure. Il descend peut-être d'un sénateur ou d'un chevalier. Eh bien! son père est savetier et sa mère je ne sais quoi. Je l'ai pris chez moi ne voulant pas que la misère dégradât une si admirable créature. Je pensais à lui laisser ce que je possède; mais il est possible que mon voyage en absorbe une grande partie, et...

— Assez, dit l'enfant qui s'ennuyait et désirait être rendu à ses ébats.

Gigadas le remit à terre.

— Il a raison, dit René. Ne soyez pas inquiet sur le sort de cet enfant, vous pouvez l'amener demain au château, Bertrand aura soin de lui, et je vous promets de ne jamais oublier moi-même votre protégé.

— Vous faites vraiment là une bonne œuvre, dit

l'apothicaire. C'est mieux placer l'aumône que de la jeter à des culs-de-jatte.

Le lendemain, dès le point du jour, le bonhomme arriva à Meyran sur sa grande et osseuse haquenée. Il était équipé pour le voyage, portait des bottes fortes et un fouet garni d'une douzaine d'énormes nœuds. Son marmot était placé sur le devant de la selle. Un grand gaillard à physionomie candide le suivait, monté sur un cheval de louage.

— Je vous ai trouvé, dit l'apothicaire à René, la perle des domestiques, un homme très au fait du service, et qui est sourd-muet. Celui-là ne trahira pas vos secrets.

— Diable! dit le comte, il me semble aussi qu'il aura bien de la peine à comprendre mes ordres et à les faire comprendre.

— Ne croyez pas cela, M. le comte. Avant un mois, vous serez tout à fait habitué à cet homme, et, croyez-en le conseil de mon expérience, vous ne vous en repentirez pas.

René prit le parti d'emmener avec lui le fils d'un de ses fermiers, qu'il avait d'abord dédaigné, laissant au docteur les agréments intacts de son taciturne valet.

Bertrand accompagna son jeune maître jusqu'au Rhône. En lui disant adieu, il laissa tomber sur ses mains deux grosses larmes de vieillard, plus touchantes que tous les torrents qui peuvent jaillir des yeux des femmes et des enfants. Le vieux écuyer demeura sur la rive jusqu'à ce qu'il eût vu disparaître la petite cavalcade derrière les arbres. Alors il s'en revint riste et découragé au château.

XVIII

PARIS.

M. de Quesmes n'avait fait que passer par son domaine du Dauphiné. Après avoir donné quelques jours à consoler sa mère et à visiter cette partie de son héritage il avait eu hâte d'aller à Paris prendre possession de ce que sa fortune avait de plus brillant. Ils ne voulait pas tarder à reparaître avec lustre à la cour, où il s'était vu naguère confondu dans la foule des courtisans passagers. Il fut accueilli par le roi et par le cardinal ministre avec une bonté systématique, et par la reine mère avec quelque sécheresse. Car cette princesse avait eu tant à souffrir des rébellions, qu'elle ne pouvait, même par politique, se montrer bienveillante pour un rebelle. Le vicomte s'en consola facilement par la réflexion qu'elle n'était pas jeune, et que Louis XIV se montrait plus disposé à prendre conseil de la clémence et de la douceur de son ministre que du vindicatif et tout espagnol caractère de son auguste mère.

Une des premières démarches du vicomte fut d'aller visiter le marquis de Lamperière, qui le reçut avec distinction, mais qui nia avoir aucun droit à sa reconnaissance.

— Je n'ai contribué en aucune façon à votre retour en grâce, M. le vicomte, lui dit-il d'un air de bonhomie passablement ironique. Il y a pour cela une excellente raison : c'est que j'ignorais même que vous eussiez pris part à la sédition d'Aix, dont je me suis pourtant occupé. Je crois, poursuivit-il en cherchant dans ses souvenirs, avoir entendu prononcer votre nom par mon secrétaire : si vous le connaissez, comme il est maintenant au service de M. le cardinal, il est possible que ce soit lui...

— Je suis fâché, dit le vicomte, de ne pouvoir lui adresser de suite mes remercîments : la succession de mon frère me permettra de les accompagner de témoignages plus solides de ma gratitude.

— J'espère, monsieur, dit alors le marquis avec plus de dignité qu'il ne s'en donnait d'ordinaire, qu'il n'était pas dans votre intention de me payer d'une telle reconnaissance, au cas où je me fusse employé pour vous?

— Je n'ai pas perdu le sens à ce point, marquis; mais quoique nous soyons tenus de faire respecter nos gens, nous ne devons pas entendre ce respect comme celui qui nous est dû à nous-même.

— Gautier n'est pas un homme ordinaire, monsieur.

— Aussi ne lui témoignerais-je pas une reconnaissance ordinaire.

Le vicomte prit ainsi congé du vieux marquis, de qui il espérait bien cette fois s'être fait un ennemi. Antoine était un de ces hommes qui, tout en distillant des théories mondaines et des formules de corruption, se laissent bien souvent entraîner par des mouvements irréfléchis, et, pour n'avoir pas su réprimer un soubresaut de leur amour-propre, se suscitent des obstacles et des barrières qu'ils tâchent ensuite, par quelque arrangement sophistique, de faire concorder avec les plans bâtis, pendant le sang-froid, dans leur esprit. Assurément un homme qui nourrissait quelques projets d'ambition n'avait pas intérêt à se brouiller avec le marquis de Lamperière, qui possédait un esprit des plus intrigants, une langue des plus malignes, joints à la faveur du tout-puissant ministre; mais M. de Quesmes avait peut-être calculé qu'avec les gens chez qui les bons procédés ne sont pas toujours payés de retour, il est indifférent de s'en permettre de mauvais. Par ce dernier moyen, on arrive parfois à se faire craindre

et à se faire des alliés de gens dont il est de toute impossibilité de se faire des amis.

L'hôtel occupé par le marquis était situé près de la place Royale, alors le quartier du beau monde, et qui n'est plus de nos jours qu'un beau quartier. La cour de cet hôtel était plantée, dans le fond, de grands arbres, suivant la coutume de l'époque.

Les grands seigneurs devenus citadins aimaient à avoir ainsi sous les yeux un échantillon de leurs futaies. Comme de Quesmes, après avoir quitté le marquis, traversait la cour pour regagner sa chaise, il aperçut sous l'abri déjà jaunissant et éclairé des tilleuls une jeune fille en qui il reconnut sur-le-champ la jeune fille de la Camargue; car il avait gardé de cette mélodieuse, gracieuse et bizarre créature un souvenir très-vif. Le goût du baiser qu'elle lui avait offert en le voyant pour la première fois était souvent revenu aux lèvres du jeune homme, et il s'était bien promis de faire quelque tentative pour renouer une reconnaissance commencée sous d'aussi charmants auspices. Peut-être, malgré la beauté de Cabri et le romanesque de leur première rencontre, Antoine l'eût-il bientôt oubliée au milieu des préoccupations et des distractions sans nombre qui allaient l'assaillir dans la sphère brillante et agitée où sa vie était transportée; mais en se trouvant dès l'abord rapproché d'elle par le hasard, il sentit un tressaillement qui le surprit lui-même, et il s'arrêta à regarder la jeune fille.

Cabri lui tournait le dos; elle était assise sur un banc et occupée elle-même à regarder deux tourterelles qui se poursuivaient sur le sable de l'allée. Tout à coup elle se leva, ramassa un petit caillou, le jeta aux amoureux oiseaux, qui s'envolèrent effarouchés, et, se retournant brusquement, elle se trouva en face du jeune seigneur. Son visage était transfiguré par une émotion que dans son innocence elle avait prise pour du courroux, ses yeux étaient humides et brillants, et son sein se soulevait profondément. Le vicomte, malgré son expérience galante, n'avait jamais vu la beauté féminine entourée d'un si charmant rayonnement. Ce fut comme une apparition : la petite, rougissant d'être ainsi regardée, jeta un cri léger et s'enfuit en bondissant comme un chevreuil surpris; elle s'arrêta sur le seuil pour envoyer à Antoine un regard furtif qui traversa le cœur du jeune homme comme un trait, et un baiser qui prouvait qu'elle ne l'avait pas non plus oublié.

Le vicomte ne s'occupa plus que de chercher un moyen de revoir à son aise cette petite fée qui paraissait si bien disposée à son égard. Le hasard, cet habile inventeur d'intrigues, ce grand fabricateur d'imbroglio, vint à son aide et lui épargna la moitié de la peine. Le vicomte était un soir au Luxembourg, où il faisait sa cour à Mademoiselle qui s'ennuyait fort, comme toutes les personnes réduites à l'inaction et dénuées d'influence après avoir joué un grand rôle politique.

— Ah! dit la princesse, si ma pauvre folle était ici, elle me distrairait pas ses coq-à-l'âne et ses lubies! Il n'y a pas de jour où je ne la regrette. J'aime les fous, ils ont la naïveté des enfants et ne sont pas incommodes comme eux.

— Madame, dit le vicomte Genouillac, si votre altesse veut le permettre, je lui indiquerai une folle cent fois plus originale et plus amusante que celle dont elle déplore la perte.

— Ah! monsieur, que je vous en aurais de reconnaissance! Je vous en prie, amenez-la-moi dès demain.

— Malgré tout mon désir d'obéir à votre altesse, je ne puis lui amener moi-même cette folle : elle appartient au marquis de Lamperière.

— Et le marquis n'est pas de mes amis; mais, n'importe! c'est une raison pour qu'il doive me procurer des distractions.

Cette manière de voir était sans doute aussi celle du marquis. Deux jours après, Cabri fut introduite au Luxembourg, où sa gentillesse, ses chansons, sa danse et surtout ses divagations lui procurèrent un succès complet. Elle devint la coqueluche de toutes les dames de la cour : c'était à qui l'obtiendrait de Mademoiselle, pour un jour ou même pour une heure, et pendant une couple de semaines la jolie folle fut promenée d'hôtel en hôtel, accablée de cadeaux, mangée de caresses et bercée sur les genoux des grandes dames, ni plus ni moins qu'un singe ou un petit chien. Elle se laissait faire avec une docilité charmante, et ne se lassait jamais des fantaisies dont elle était l'objet; mais sa faveur ne pouvait durer bien longtemps. Elle était d'une beauté trop remarquable pour que les regards de tous les hommes ne se fixassent pas sur elle avec une complaisance qui ne pouvait manquer bientôt de donner de l'humeur aux femmes. D'ailleurs la naïveté avec laquelle elle laissait apercevoir les émotions de ses sens virginaux effaroucha la pruderie de la princesse. La pauvre Cabri eut donc à essuyer quelques réprimandes, quelques brusqueries dont le résultat immédiat fut de la faire reployer sur elle-même, comme une sensitive qui ne se relèverait plus. Ainsi avait-elle agi à l'égard de Gautier. Son intelligence, dont le désordre n'excluait ni la mémoire ni l'imagination, n'était pas capable de raisonnements compliqués. Semblable aux chats qui oublient une foule de caresses pour ne se souvenir que d'un seul mauvais traitement qui les a suivies, elle n'entendait rien au système des compensations. Comme ces fiers et susceptibles

animaux, elle n'était accessible qu'à des sentiments égoïstes.

Le vicomte avait toujours gardé les yeux fixés sur elle et avait eu soin seulement de ne pas s'approcher assez pour faire soupçonner ses desseins ou pour inspirer à la jeune fille quelque incertitude qui eût révélé leur intelligence. Le jeune homme se borna à attendre le moment favorable pour la prendre dans ses bras et l'emporter. C'était la seule façon raisonnable de s'y prendre avec elle : les allures ordinaires de la galanterie eussent été ici des plus maladroites. Il n'était pas le seul d'ailleurs qui convoitât cette proie.

Un soir, comme il quittait le Luxembourg, en compagnie de MM. de Rochefort et de Créquy, il entendit une voix aiguë de femme, qu'il lui était impossible de méconnaître, appeler du secours à quelque distance. Il suffit à ces messieurs de dégainer pour mettre en fuite quatre hommes occupés à transporter Cabri d'un carrosse qui la ramenait dans une chaise qui devait sans doute l'emporter. Cabri se jeta au cou de son libérateur et se cramponna avec une véhémence qui indiquait la détermination de ne plus se séparer de lui. Le vicomte prit un air embarrassé.

— Qu'allons-nous faire de cette enfant, dit-il? Je pense que le mieux est de la ramener au Luxembourg.

— Elle ne paraît pas de cet avis, dit M. de Créquy. Allons, mon cher vicomte, ne faites pas le scrupuleux. Vous voyez bien que cette petite se jette à votre tête, littéralement. Parbleu ! elle vaut la peine qu'on ne la laisse pas tomber à terre.

— Et que dira Mademoiselle?

— Et que vous importe ce qu'elle pourra dire? D'ailleurs elle n'y pensera même pas. Le caprice qu'elle a eu pour cette folle est déjà passé. La grande Mademoiselle n'est pas faite pour s'occuper longtemps de semblables futilités.

Le vicomte, après avoir demandé le secret à ses amis, regagna son carrosse avec l'enfant, et, une demi-heure après, il était enfermé avec elle dans sa chambre, à l'hôtel de Genouillac. La petite, en entrant, dit qu'elle était bien fatiguée et qu'elle avait eu grand'peur. Sans attendre que le jeune homme l'y engageât, elle s'arrangea de la façon la plus commode pour se reposer. Nous supposons qu'il est inutile d'en dire davantage.

Le surlendemain, M. de Quesmes eut occasion d'apprendre que les secrets confiés aux courtisans ne sont pas mieux placés que ceux dont les femmes sont dépositaires. Partout où il se présenta, les hommes lui firent des compliments demi-ironiques, demi-jaloux sur sa bizarre bonne fortune, et les femmes lui lancèrent quelques malignes allusions, et parlèrent du malheur d'un homme dont les sens blasés ont besoin d'être réveillés par des difformités morales ou physiques. Le vicomte eut l'air de ne pas comprendre que cet aphorisme fût assené sur sa propre tête ; il abonda dans ce sens le plus innocemment du monde, cita des exemples à l'appui, et s'étonna de ce qu'il ne suffisait pas à ces imaginations dépravées de trouver des maîtresses sans cœur et sans esprit ; mais probablement ces difformités-là, disait-il, sont trop communes pour paraître piquantes.

Chez la reine mère, le marquis de Vardes, alors en grande faveur auprès du roi et en cette qualité, très-fier et peu ami de la contradiction, s'approcha de M. de Quesmes.

— M. le vicomte, dit-il avec une affectation d'humilité, vous devez être fier, car vous êtes le premier homme qui l'ait emporté sur moi dans une affaire où il s'agissait de femme. Je ne suis point jaloux : les consolations ne me manquent guère. Pourtant, comme vous avez rossé mes gens, ce qui est contre l'usage entre gens de qualité, je vous prierai de vouloir bien m'accorder la faveur d'un rendez-vous amicalement et sans bruit.

— Monsieur, une telle prière me fait honneur et n'est pas pour être discutée longtemps. Je suis à vos ordres à partir de demain au point du jour, pour vous servir de mon mieux et en la façon qui vous conviendra. MM. de Créquy et de Rochefort, qui ont vu le commencement de l'affaire, en verront la fin, si toutefois vous le permettez.

Le résultat de ce colloque fut que M. le vicomte de Genouillac reçut un grand coup d'épée dans le côté, et que le marquis de Vardes fut blessé lui-même assez grièvement au bras ; mais ni l'un ni l'autre ne fut mis en danger par sa blessure. Cabri, qui s'était montrée fort taciturne et fort morose vis-à-vis de son amant, après la nuit où l'énigme du trouble de ses sens lui avait été probablement expliquée, nous ne saurions dire, à sa satisfaction, Cabri témoigna un grand effroi et pleura beaucoup en le voyant rapporter chez lui tout pâle de visage et avec ses habits ensanglantés. Elle ne voulut pas le quitter un seul instant et fit preuve dans tous les soins qu'elle lui rendit, d'une prévoyance et d'une attention dont jusque-là elle n'eût pas été susceptible, comme si le double ébranlement que venait de subir son organisation eût remis son intelligence en équilibre ou que la passion, en s'éveillant dans son âme, eût rassemblé en un faisceau des facultés éparses. Pendant plusieurs jours, le malade, en ouvrant les yeux, rencontra constamment le regard fixe des grands yeux bleus de la jeune fille, dont l'expression singulière le surprit plus d'une fois, troublé qu'il était par la fièvre. La petite main de

Cabri fut la seule qui s'approcha des lèvres du jeune homme pour lui offrir à boire, et quand celui-ci déposait un baiser sur ces jolis doigts, l'enfant lui faisait un signe de défense dont il n'eût pas été facile d'interpréter le sens. Après quelques jours, elle cessa de se tenir, sans en bouger, auprès du lit de son amant, comme si elle eût compris qu'à mesure qu'il reprenait ses forces, le tête-à-tête devenait dangereux. Et, de fait, la position du vicomte était des plus impatientantes : le désir de savourer en entier ce fruit enivrant où il n'avait pu que poser la dent eût bien pu le rendre un peu imprudent.

Les choses en étaient là, quand un matin un carrosse amena à l'hôtel de Genouillac le comte de Courchival et le docteur Gigadas. Leur arrivée ayant été annoncée au vicomte, celui-ci se trouva assez fort pour vouloir les recevoir.

— Eh bien! dit-il à son cousin, vous voilà déjà? Ce n'est pas un reproche au moins, ajouta-t-il; mais j'aurais voulu que ma blessure fût guérie, pour me laisser libre de vous recevoir en personne.

— Nous ne sommes pas heureux dans nos rencontres, dit René.

— Non, mais j'éprouve de ceci plus de contrariété que de douleur. Ah! docteur, vous êtes le bienvenu doublement, chez un ami et chez un malade. Mais comment êtes-vous ici?

— Je vous le dirai plus tard, répondit le vieillard. Et maintenant je voudrais que vous eussiez mieux profité des leçons de sagesse que je vous ai données ou des leçons de votre maître d'escrime; car j'aurais eu besoin de votre assistance pour cette affaire qui, soit qu'elle réussisse ou non, prendra sans doute ce qui me reste de jours. Comme il parlait ainsi, une porte s'ouvrit au fond de l'appartement, et Cabri entra. A la vue des étrangers, elle parut indécise si elle s'avancerait ou s'en irait; mais le docteur se leva subitement, courut à elle, et, la prenant par la main, se prit à la considérer avec une attention inquiète.

— Au nom du ciel! demanda-t-il au vicomte, quelle est cette jeune fille?

— Cette jeune fille? répondit le vicomte sans s'étonner de l'air troublé du vieillard qu'il connaissait pour un mime assez habile, cette jeune fille?... Eh bien! c'est la cause de ma blessure. On la nomme Cabri; on dit qu'elle est folle. Pour moi je la trouve charmante.

— Mais d'où vient-elle? Qui est-elle?

— Je l'avais vue en Provence. Je l'ai retrouvée ici...

— Elle habitait avec un berger nommé Gautier, n'est-ce pas cela?

— Précisément; mais d'où vient que vous vous intéressez à ce point à son sort?

— Je vous le dirai quand vous aurez répondu franchement à une question : Que fait ici cette enfant?

— Ah! docteur, ceci est indiscret. Voyez donc comme vous faites rougir cette pauvre petite. Mais, du diable, vous avez l'air sérieux et menaçant comme un inquisiteur! Êtes-vous donc mon rival?

— Oui, oui, je le suis. Répondez-moi donc!

— Ah çà! voyons! qu'avez-vous fait de vos yeux de lynx, docteur? Est-ce que les choses ne parlent pas assez d'elles-mêmes. J'espère maintenant que cette comédie est finie.

— Il n'y a rien de comique dans ceci, dit tristement le vieillard. Oui, c'est vrai, la chose était assez claire; mais on espère toujours l'impossible. M. de Quesmes, je ne puis m'irriter contre vous, puisque vous avez agi sans savoir ce que vous faisiez; mais malheur à vous! car la Providence ne dresse jamais de semblables piéges à ceux qui ne sont pas dans une mauvaise voie. Cette jeune fille est la sœur de votre cousin, et la fille de ma fille!

XIX

UNE RECONNAISSANCE.

Il y a des gens que l'on ne prend jamais au sérieux avant d'y avoir regardé à deux fois, de peur d'être pris soi-même pour dupe. La phrase théâtrale de Gigadas ne produisit donc pas sur ses auditeurs tout l'effet qu'on eût pu en attendre si elle eût été prononcée par une bouche plus sévère. René souriait et attendait la terminaison de cette scène d'un air plus patient que curieux. Cabri essayait doucement et silencieusement de dégager sa petite main molle et blanche du bracelet osseux et basané que les doigts du vieillard lui avaient soudé au poignet. Antoine s'était soulevé sur son coude autant que le lui avait permis sa blessure, et soutenait sans rire, mais non sans en avoir envie, le regard irrité du grand-père improvisé.

— Docteur, lui dit-il, ne plaisantez pas d'une manière si sérieuse. Cette enfant, votre petite-fille et en même temps sœur de mon cousin, comment nous arrangez-vous cela?

— De la main gauche, comme vous voyez, répondit le vieillard qui tenait en effet la jeune fille de sa main gauche, tandis qu'il étendait la droite vers le vicomte, comme s'il se fût apprêté à le maudire.

— Au nom du ciel! dit alors René soudainement

intéressé et qui se leva vivement, dites-moi s'il y a quelque vérité dans ce que vous nous dites, monsieur, et si vous pouvez nous en donner des preuves.

— Je ne sais, dit Gigadas, si c'est maintenant bien nécessaire.

— Très-nécessaire, reprit M. de Quesmes qui commençait à se sentir contrarié. Si cette jeune fille peut être comparée à la Grecque Hélène, pour les débats qu'elle excite, croyez que, pour ma part, je ne ressemble point au Troyen Pâris, et que, sans avoir recours à personne, je saurai la garder comme mon bien, à moins que vous ne me démontriez bien clairement vos droits plus anciens et plus respectables sur elle.

— Ah! M. le vicomte, vous n'agissez pas bien avec moi. Je vous ai donné assez de preuves de dévouement pour que vous ne me croyiez pas capable de vous tromper à plaisir.

— Assurément, docteur; mais vous pouvez au moins vous tromper comme tout autre. Est-il étonnant que je ne veuille pas me résoudre de suite à avoir été blessé pour rien, ou du moins pour presque rien, ce qui est encore plus triste?

— Je vous remercie de vos consolations, répondit amèrement le vieillard, elles sont au moins inutiles. Avez-vous besoin d'autre preuve que celle qui ressort de la ressemblance de cette pauvre victime avec M. le comte de Courchival?

— Cette ressemblance ne m'a nullement frappé, et maintenant même que j'en suis averti, il m'est impossible de l'étendre au delà de la couleur des cheveux et des yeux.

— C'est, monsieur, qu'on voit moins avec les yeux qu'avec la volonté. Mais peut-être, et Dieu le veuille! l'enfant n'a-t-elle pas oublié son nom. Madeleine, Madeleine, ne vous souvenez-vous plus d'Arles et de votre grand-père? pauvre chatte!

Cabri leva ses beaux yeux sur le visage du vieillard, et agita la tête en signe d'affirmation intelligente.

— Vous voyez, monsieur! s'écria Gigadas, vous voyez! j'espère que vos doutes sont entièrement dissipés. Elle m'a bien certainement reconnu, ainsi que son nom. Elle se rappelle même sa ville, et...

— Votre sang paternel vous monte trop vite à la tête, cher docteur. L'enfant est très-singulière, elle m'a sauté au cou la première fois qu'elle m'a vu : ce n'était pas qu'elle me reconnût.

— Peut-être, dit l'apothicaire.

— Et, quant au nom, elle a compris seulement que vous l'interpelliez. Vous allez voir aussi : Rosette, Rosette, viens t'asseoir ici, petite!... Vous voyez qu'elle m'a compris également.

En effet, Cabri, à la voix de son ami, avait glissé subtilement sa main hors de celle du vieillard, et était allée s'asseoir auprès du lit.

— J'espère, poursuivit le vicomte, que vous êtes convaincu maintenant, mon cher docteur, que vous avez trop vu avec votre volonté ou votre imagination, comme vous voudrez. Laissez là cet enfant et les folles idées par lesquelles vous avez troublé le plaisir de notre réunion.

— J'y laisserai plutôt mes os, M. le vicomte. Cette enfant est ma petite-fille. Je le sais, je le vois, je le sens. Rien ne me coûtera pour la ravoir, pour l'arracher à l'horrible série de maux et de douleurs où vous voulez la plonger. Je remuerai tout, je ferai venir des témoins. Toute la ville d'Arles témoignera pour moi. Je m'adresserai, s'il le faut, au roi, à la reine, à M. le cardinal. Et ne croyez pas que je manque de moyens pour parvenir jusqu'à eux et pour me faire écouter. Ah! voilà votre reconnaissance! Eh bien! je suis dégagé aussi de toute mesure envers vous et envers tout le monde.

— M. Gigadas, dit alors René de qui l'intervention devenait nécessaire, calmez-vous, je vous prie. Ne serait-il pas nécessaire de nous expliquer, avant tout, comment il se fait que votre petite-fille soit aussi ma sœur, comment enfin...?

— Comment cela se fait, monsieur! comment!... C'est que je suis, moi, un sot triple et quadruple, un âne renforcé, une oie stupide, un fou à lier avec de bonnes chaînes de fer, qui, au lieu de m'occuper sagement d'alchimie, ai toujours, et malgré tout, eu la fureur de m'intéresser pour les grands seigneurs et de venir à leur aide...

— Mais je ne vois pas...

— Ah! vous ne voyez pas, M. le comte, vous ne voyez pas, dites-vous? Eh bien! puisqu'il le faut, je vous ferai toucher les choses du doigt. Je vous dirai que, pour prix de mon zèle et de mes bons offices infatigables, je n'ai trouvé, chez tous ceux de votre race, qu'ingratitude, noirceur et malveillance. Le cardinal de Richelieu, que j'avais guéri de ses premières douleurs, et à qui j'avais donné du contre-poison, a voulu me faire brûler comme empoisonneur, disant que je n'avais pu étudier le remède qu'en étudiant d'abord les poisons. Une grande dame, qui, à force de séduction, m'avait amené à lui rendre un service, le plus grand qu'il fut en mon pouvoir de lui rendre, a tenté de me faire assassiner pour être plus sûre de ma discrétion. Il est vrai qu'elle reconnut ses torts ensuite, et qu'elle m'envoya cette bague en me promettant d'avoir recours de nouveau à moi dans l'occasion. Enfin, monsieur, sans chercher tant d'autres faits, votre père, lorsque, poursuivi par la serre du cardinal de Richelieu, je l'ai, au risque de ma tête, caché dans Arles (et, s'il n'eût voulu aller à Meyran, on ne l'aurait

pas arrêté), votre père n'a rien trouvé de mieux, pour me témoigner sa reconnaissance, que de séduire ma fille, et c'est de là qu'est venue cet enfant. Il est vrai qu'elle était charmante et qu'elle seule m'a consolé de la mort de ma pauvre fille. Quand elle me fut enlevée, pendant un voyage que je fis à Paris pour M. d'Adhémar, je n'ai trouvé aucun de mes illustres clients qui m'aidât sérieusement dans mes perquisitions pour la retrouver. Aujourd'hui, après l'avoir pleurée pendant dix ans, le hasard me la fait retrouver, et M. de Quesmes, pour qui j'ai peut-être fait quelque chose, M. de Quesmes, au pouvoir de qui elle se trouve, n'est pas satisfait de l'avoir déshonorée. Il veut qu'elle boive jusqu'à la lie la coupe d'infamie et de misère où il l'a fait boire le premier en emmiellant ses bords. Il se bouche les oreilles quand je lui crie du fond de mes entrailles: C'est ma fille! Il ne s'excuse que par des ironies du surcroît de douleur qu'il m'a causé. Vous, cependant, monsieur, vous qui avez à réparer envers moi la faute de votre père, vous de qui le sang coule aussi dans les veines de cette infortunée, vous demeurez froid et distrait. Vous ne m'aidez pas de votre raison contre la passion de votre cousin que la mienne heurte peut-être.

— Mon cousin, dit alors René, je ne sais ce qu'il vous semble de ceci. Pour moi, je crois fermement qu'il en est comme le docteur le dit. Il ne s'agit point de la reconnaissance que nous lui devons l'un et l'autre. Nous sommes nous-mêmes intéressés en cette affaire. Je pense qu'il doit vous suffire que cette jeune fille puisse être de notre sang, pour que vous ne désiriez pas en faire une fille de joie.

— Je ne suis pas assez fort en ce moment pour lutter contre vous deux, répondit le vicomte. Je me sens très-fatigué, et, quoique toutes ces parentés me paraissent encore fort embrouillées, il faut cependant en finir. Tout ce que je puis faire, c'est de laisser à la petite de décider la chose et de choisir entre nous. J'espère que cet arrangement contentera tout le monde. Cabri, voilà un homme qui se dit votre grand-père, et qui veut vous emmener. Voulez-vous aller avec lui ou rester avec moi?

La jeune fille se leva, resta quelques instants immobile et les yeux baissés comme si elle eût réfléchi profondément. Le vieillard, également immobile et retenant son haleine, fixait sur elle ses regards encore aiguisés par son amour et sa volonté paternels. Soit qu'il exerçât ainsi une fascination que M. de Quesmes, malade, ne pouvait combattre, soit que l'enfant, renaissant à l'intelligence, eût en effet compris sa situation et la portée des discours qu'on avait tenus devant elle, toujours est-il que cette épreuve eut un succès tout différent de celui que le vicomte avait prévu, ainsi que le lecteur. Cabri prit la main du jeune homme, elle y posa lentement ses lèvres : « Adieu, lui dit-elle, adieu! » et se retournant brusquement vers le vieillard : « Allons-nous-en tout de suite, » ajouta-t-elle, tandis que ses yeux gonflés et son menton contracté montraient ce que lui coûtait cette résolution.

— Dieu a jugé pour moi! s'écria le père tout rayonnant.

— Seriez-vous en effet sorcier? dit le vicomte.

— Oui, messieurs, puisque vous voulez le savoir, et à votre service toujours. J'ai réussi, je n'ai plus de rancune.

— Allons-nous-en, répéta Cabri ou Madeleine d'une voix d'enfant douce et chagrine et sans se retourner.

— La petite a raison, dit le vicomte, emmenez-la promptement, car sa fantaisie est la plus légère girouette qu'on puisse voir, et vous ne seriez peut-être pas bien aise qu'elle virât de nouveau.

— Soyez tranquille! ce soir, sans plus tarder, je serai en route pour Arles.

— Quoi! vous nous quittez ainsi? dit René.

— Hélas! oui. Mais vous reviendrez bien dans le pays avant que je sois mort, et vous me retrouverez vôtre comme par le passé et malgré le passé. Je ne suis pas pour guérir, à mon âge, de ces travers.

— Docteur, vous êtes le meilleur des hommes, dit le vicomte, pardonnez-moi mon incrédulité. J'ai mis vos leçons en pratique, voilà tout. Maintenant que le premier moment d'humeur est passé, je suis vraiment aise que vous ayez retrouvé votre fille. N'oubliez pas que c'est à moi que vous devez d'avoir sitôt réussi dans votre recherche.

— Mieux eût valu la retrouver un peu plus tard, et... Mais il ne faut point parler de cela. Avant de m'en aller, je vous apprendrai seulement ce précepte : Qu'il ne faut point tendre des piéges à son maître.

— Docteur, dit René, je n'oublierai pas pour ma part que cette enfant est la fille de mon père. Ne l'oubliez pas non plus.

— Non, non, M. le comte, je m'en souviendrai dans mon testament. Je vous crois un excellent légataire. Adieu, messeigneurs. Dieu vous préserve de mal faire, et il ne vous arrivera pas malheur.

— Adieu, adieu! dit Madeleine comme si c'eût été un écho éloigné.

Elle entraîna son aïeul hors de la chambre. Le comte de Courchival les suivit et rentra au bout de quelques minutes.

— Ouf! dit le vicomte, voilà une aventure vraiment romanesque; quoiqu'elle ait bien son côté désagréable et qu'elle se soit terminée un peu brusquement, je ne voudrais pas pour beaucoup l'avoir évitée.

— Elle a cependant un côté fort désagréable, comme vous dites, mon cher cousin. J'avoue qu'il m'est pénible de penser que ma sœur même illégitime...

— Oh! en êtes-vous là? Je voulais parler de ma blessure. Pour ce qui est de la parenté, d'ailleurs peu prouvée, qui a surgi devant nous comme un fantôme, je n'ai pas le loisir de m'en occuper. Il est impossible que nous ne repassions pas quelquefois par les chemins où ont passé nos pères. C'est un malheur dont on se console quand il nous est révélé, en pensant qu'il doit arriver souvent sans qu'on le sache, et à un pire degré. Vous n'êtes pas de mon avis?

— Non, je ne puis voir cela si légèrement.

— Parlons donc d'autre chose. Où en êtes-vous de vos affaires et de vos amours, ce qui est à peu près la même chose?

René colora de son mieux à son cousin la détermination qu'il avait prise de renoncer à la solitude et de se rapprocher de la cour, de se rengager dans ce tourbillon où sa famille avait été si rudement ballottée et meurtrie, et de secouer le joug de l'éducation dont son aïeul l'avait chargé comme d'un préservatif capable de le tenir à l'écart. Il ne voulut pas avouer que l'amour et surtout le dépit eussent seuls produit ce changement. Il ne voulut pas non plus en faire honneur à la raison et à l'éloquence de son parent. Il dit qu'il s'était senti honteux de son inaction; qu'il était d'une naissance et d'un âge incompatibles avec le repos et l'obscurité, qu'il ne pouvait pas seul combattre le mouvement du siècle, et qu'ainsi il n'avait qu'à choisir entre l'inertie ou une coopération qui pouvait, après tout, être glorieuse. Au surplus, il comptait, avant de prendre un parti, examiner mûrement les choses.

— Votre examen est tout fait, lui dit le vicomte. Ne vous faites pas plus fort que vous n'êtes, petit cousin. Voulez-vous, plutôt que de réfuter oiseusement vos raisons, que je vous parle de votre belle?

— Volontiers, dit René, d'autant plus que je n'ai pas reçu de ses nouvelles depuis qu'elle a quitté le Languedoc.

— Ah! voilà donc le mot de l'énigme.

— Je ne sais comment m'expliquer ce silence, en vérité, à moins qu'elle n'ait employé ce moyen pour m'obliger à venir à Paris.

— Bien trouvé, mais ne vous y fiez pas.

— Vous me faites cruellement souffrir, vicomte. Qu'y a-t-il? Dites-le-moi promptement, au nom du ciel!

— Eh bien! sachez, mon cher comte, que votre belle maîtresse n'est ni morte ni incarcérée; qu'elle est toujours fraîche, souriante et tout à fait gracieuse et charmante, en un mot l'un des astres de la cour. Son vieux marquis de père est plus en faveur que jamais; ces...

— Qu'importe le père! dit René qui se leva impétueusement, pâle et tremblant de colère amoureuse. Quoi! si vite et si complétement oublié! C'est impossible! Je ne le croirai qu'après l'avoir vu. A la cour, il ne faut pas juger des sentiments des gens à l'air de leur figure. Je voudrais la voir, le soir, dans sa chambre, seule...

— Vraiment, je le crois bien! Mais je ne vous ai point dit, mon cher, qu'elle ne cachât rien au fond de son cœur. Je ne suis pas si présomptueux. D'ailleurs, je me suis peu approché d'elle. De tous les seigneurs qui suivent la cour, il n'y a que le chevalier de Gramont qui soit assez singulier et assez audacieux pour importuner de ses attentions les femmes sur lesquelles le roi paraît avoir jeté les yeux.

— Le roi, dites-vous? le roi a jeté les yeux sur mademoiselle de Lamperière!

— On le dit.

— Mais elle, que dit-elle?

— Je l'ignore; mais à en juger par son air, toujours ouvert et agréable, cette préférence me paraît ne pas lui déplaire. Il est très-possible que son amour-propre seul soit mis en jeu dans cette affaire. Quelle est la femme qui ne serait fière et heureuse d'occuper la première le cœur royal?

— Il y a une femme qui aurait dû rejeter loin d'elle cette pensée : c'est Louise de Lamperière. Elle n'a pas même hésité à me trahir, à renier son premier amour. Vous avez bien mal agi avec moi, mon cousin. Vous deviez m'avertir de cela.

— M'auriez-vous cru?

— N'importe!

— Il importe très-bien! J'espérais que l'oubli vous viendrait aussi, et alors...

— Adieu, dit René qui ne l'écoutait plus et ne pouvait pas rester irrité sur une pareille nouvelle.

— Qu'allez-vous faire?

— Je veux sans délai me faire présenter à la cour, puisqu'il n'y a que là que je puisse la rencontrer.

— Soyez prudent, je vous en conjure. Le maître est jaloux, et, quelque jeune qu'il soit, il ne souffre guère qu'on aille sur ses brisées. Vous pourriez vous perdre à jamais par un éclat.

— Je songe bien à cela! Non, non, s'il faut, pour habiter auprès du roi, lui sacrifier non-seulement ses haines de famille, mais son amour de jeunesse, devenir semblable à un mannequin sans âme, n'avoir plus de passions sous son regard, j'aime mieux retourner d'où je viens, me perdre comme vous le dites. Adieu, j'espère que vous serez bientôt guéri, avant moi sans doute.

— Je donnerais beaucoup pour n'être pas retenu

au lit par cette blessure maudite. Encore une fois, gardez-vous...

Allons, poursuivit le vicomte tandis que René s'éloignait à grands pas et d'un air sombre et résolu, le voilà parti! Dieu sait où il s'arrêtera! Qui dirait que, sous cette enveloppe douce et paisible, il se cache une âme si bouillonnante. Ce qu'il y a d'excellent, c'est qu'il se fâche aussi contre moi. Ce jour n'est pas heureux pour moi. Ma pauvre petite fille! je ne la verrai donc plus!

XX

LA COUR.

La cour de France était alors privée pour quelque temps de l'homme qui représentait dans cet Olympe renaissant le personnage suprême du Destin, aux lois duquel Jupiter même se soumettait sans conteste. Nous voulons parler du grand cardinal Mazarin, le plus puissant génie politique qui ait marqué son nom dans l'histoire. Il était alors occupé à l'œuvre de la paix des Pyrénées, qui fut son plus beau titre de gloire, puisque ce traité mit fin à des discordes qui avaient arrosé de sang notre territoire et ébranlé la monarchie jusque dans ses fondements, qu'il nous rendit le grand Condé, et que, plus tard, il permit à la France de s'avancer de trois pas, c'est-à-dire de trois provinces, vers ses limites naturelles, et plaça un petit-fils de Louis XIV sur le trône doré de l'Espagne et des Indes. C'était ainsi que devait se terminer la carrière de ce ministre qui fut toujours maître de lui comme des circonstances. Banni du royaume, proscrit et mis hors la loi par le parlement, haï de la noblesse et du peuple, qui ne voulaient voir en lui qu'un étranger et ne réfléchissaient point que ses talents et ses services l'avaient assez naturalisé, Mazarin levait des armées à ses dépens pour défendre la France, que les troubles ouvraient de toutes parts aux envahissements, et il la protégeait mieux encore par sa stratégie diplomatique. Souple quand il le fallait et audacieux à propos, toujours habile et dominant les événements et les hommes, il fit enfin plier devant lui l'esprit de sédition, endémique parmi les Français, et le génie ambitieux, mais moins élevé que le sien, du cardinal de Retz, et quand il rentra triomphant dans Paris, il se sentit assez fort de cœur et d'esprit pour ne s'arrêter à aucune vengeance particulière et pour n'avoir pas besoin de cimenter par le sang son pouvoir, basé sur le génie, qui suppléait, par une loi providentielle, le pouvoir royal en tutelle, comme l'autorité du cardinal de Richelieu avait suppléé la faiblesse du roi Louis XIII. Mazarin l'emporta sur ses prédécesseurs par une qualité que l'on s'est toujours accordé à regarder comme le plus bel ornement de la souveraineté, c'est-à-dire la clémence. Persécuté, il méprisa les injures; puissant, il les pardonna. Homme d'esprit et de belle compagnie, il ne se vengeait que par des traits gracieux ou spirituels des plaisanteries et des chansons que faisaient de lui les seigneurs et le peuple. Il donnait volontiers la réplique aux premières, et quant aux autres, il en riait et pouvait dire : Qu'ils chantent, pourvu qu'ils payent. Notez que cette bonté de caractère ne dégénérait pas en pusillanimité, et n'alla jamais à produire des inconvénients. Il faisait très-bien embastiller les plus grands seigneurs et même des princes du sang, mais il ne fit point élever d'échafauds, car il savait que la saignée est un remède extrême, et qu'il faut seulement employer au défaut des autres, et largement alors, pour détruire le mal dans son principe et non pour le conjurer. Il n'en eut point besoin; l'époque où il vécut fut une époque de transition et non une crise de vie et de mort. Son génie en a fait une ère fixe, et a dégagé, dès son aurore, le soleil des nuages qui l'eussent obscurci peut-être jusqu'en son midi. Mazarin a réellement fermé le règne des grands seigneurs, successeurs des grands vassaux, et ouvert le règne de la monarchie absolue. Après ces considérations, nous avouons qu'il nous est difficile d'examiner bien sévèrement les défauts de cet homme, quoiqu'il soit assez grand pour n'avoir pas besoin qu'on les oublie. Il est vrai qu'il n'oublia pas ses intérêts tout en servant ceux de son pays adoptif, et qu'il sut amasser des trésors immenses tout en démêlant les difficultés du gouvernement; mais, dans sa position, il était nécessaire qu'il eût un grand état et des moyens de se faire des créatures. Il est vrai qu'il accumula trois duchés réunis dans sa famille, qu'il allia et dota royalement ses trois nièces; mais, outre qu'il est très-excusable de se montrer bon parent, autant qu'on le peut, n'était-il pas convenable que, jouant en France un rôle si grand et si élevé, il y fût bien établi en domaines et en dignités et bien soutenu de parentés et d'alliances? Enfin, nous ne dissimulerons pas même ceci : il est parfaitement avéré qu'il gagnait perpétuellement au jeu, et que son bonheur n'était pas uniquement fondé sur l'habileté de ses combinaisons; mais il ne faut pas oublier que toute espèce de ruse était alors admise pour corriger le hasard et soutenir les calculs qui seuls président aujourd'hui aux chances des cartes et des dés : tout le monde trichant, personne ne trompait.

On a aussi reproché au cardinal d'avoir prolongé autant que possible la minorité, et dans cette pen-

sée d'avoir tenu le jeune roi dans l'ignorance des affaires. La première partie de cette accusation tombe devant cette question : Le royaume avait-il besoin d'être gouverné par une main expérimentée? La seconde a l'air d'une plaisanterie, quand on voit ce que fut Louis XIV et de quelle façon il sut tout diriger par lui-même, sitôt après la mort du ministre. Les aveugles détracteurs des siècles monarchiques ne se sont point aperçus que, dans cette assertion, leur haine se trouvait en contradiction avec elle-même. En dénigrant le ministre, ils n'ont point vu qu'ils agrandissaient le roi de qui le génie, quelque lumineux qu'il fût, n'aurait pu cependant, dans le gouvernement, deviner beaucoup de choses pour lesquelles une longue initiation est indispensable. Ce n'est point ici la place de venger ce grand roi des attaques calomnieuses dont il a été l'objet de la part de la littérature contre-historique de notre siècle. Louis XIV n'avait point encore conquis l'Alsace, l'Artois, la Flandre et les Évêchés, il n'avait pas encore bâti Versailles et achevé le Louvre, il ne tenait pas dans sa main la France, comme un faisceau vigoureux dont les forces ne pouvaient plus s'user et s'éparpiller. Il n'était encore que le pupille du cardinal de Mazarin, le fils respectueux de la blanche et fière Anne d'Autriche, un prince gracieux et enjoué, déjà remarquable par la grandeur de son air et le soin extrême qu'il avait de sa dignité; mais on ne pouvait guère prévoir qu'il serait un jour le monarque le plus redoutable de l'Europe en même temps que le plus aimable cavalier de son royaume, aussi jaloux de la domination que des observances de l'étiquette, aussi propre aux affaires qu'aux plaisirs, aussi appliqué aux unes que curieux des autres. Comme s'il eût eu la révélation de la vaste carrière qu'il devait parcourir, il ne montrait aucune presse de s'y élancer et de se faire entièrement connaître. Les fruits les plus précoces ne sont pas les meilleurs. C'est un axiome dont son successeur devait démontrer la métaphorique vérité.

Le jeune roi, tout en étudiant les ressorts de l'État et en méditant sur les devoirs d'un souverain, ne paraissait donc occupé que des plaisirs de son âge et du côté brillant de son rang sans pareil. La cour, longtemps errante et traquée par la rébellion, avait repris enfin paisible possession du Louvre et des autres résidences royales. Une foule de jeunes et galants seigneurs de la génération qui avait grandi à l'écart, durant les troubles de la Fronde, se pressaient autour du jeune roi, semblables à l'essaim de papillons dorés que soulèvent les rayons du soleil levant. C'était tout d'abord Monsieur, frère du roi, trop beau pour un garçon et qui, par cette raison, se plaisait, dans toutes les mascarades, à revêtir le costume féminin, prince spirituel du reste, et qui eut, une fois dans sa vie, la force d'être brave. C'étaient les princes de Lorraine, de Bouillon et de Savoie, et parmi eux ce Henri de Guise, petit-fils du deuxième Balafré, que l'on pourrait appeler le dernier des Guise et que l'on nommait le héros de la Fable, par opposition au grand Condé, ce héros tout historique; c'étaient le duc de Lude, si savant en ajustements; MM. de Créqui, si parfaits convives; MM. de Villeroi et de Villequier, danseurs accomplis; c'étaient le spirituel chevalier de Gramont, ce beau joueur, si cruel aux femmes, que son esprit d'opposition galante n'avait pas encore fait exiler; le beau marquis de Vardes, qui passa le premier pour favori de Louis XIV; le comte de Guiche, la fleur des hommes à la mode, beau et railleur par excellence; M. de Roquelaure, ce malicieux bonhomme; M. de Marsillac, le premier des mauvais sujets de bel air; le petit marquis de Peguilin, qui fut Lauzun, et qui ne faisait alors que de paraître, mais déjà décidé et hautain, de manière à présager qu'il ne resterait pas dans une médiocre fortune; le marquis de Bellefonds, le premier coureur de bague après le roi; le marquis d'Humière, depuis duc, maréchal et grand maître de l'artillerie; le marquis de Richelieu, héritier d'un nom naguère terrible, qui ne retentissait maintenant que dans les ruelles et les boudoirs, à qui son amour du cérémonial valut d'être duc et pair, et tant d'autres, porteurs pour la plupart de noms qui devaient leur lustre aux guerres civiles, mais ne songeant plus qu'à briguer la faveur royale et à se montrer aussi parfaits courtisans que leurs devanciers avaient été frondeurs et rebelles audacieux. Tout était renouvelé dans cette cour : les habits, le langage et surtout les esprits. Les vieux qui restaient encore, la grande Mademoiselle, qui avait fait tirer le canon sur le roi; le duc de Beaufort, roi des halles; le duc de la Rochefoucauld, tous les héros adversaires de Mazarin étaient entièrement régénérés et donnaient les premiers l'exemple de la soumission et de la flatterie; le cardinal de Retz, échappé de sa prison, disputait encore son archevêché, mais uniquement pour ne pas céder trop tôt; la redoutable famille d'Épernon était ensevelie en province, Turenne était devenu l'homme de la cour, Condé faisait négocier sa rentrée. C'en était fait de la guerre civile, jadis si chère à la noblesse et qu'elle regardait presque comme son plus beau privilége; les parlements l'avaient gâtée en l'usurpant et en l'appliquant à leurs griefs entortillés.

Dans cette cour jeune et galante, les femmes étaient une partie trop importante pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Si nous n'avons point commencé par elles, comme c'est d'u-

sage, c'est que nous avons entrepris le tableau par le côté politique; cela doit faire excuser une inversion qui autrement serait insupportable et dénoterait un manque de savoir-dire ridicule. Aucune cour ne fut plus florissante en beautés. Les femmes, condamnées à la retraite et à l'ennui depuis longues années par les troubles, s'empressaient de venir briller et jouter de grâces et de coquetteries sur ce théâtre qui leur était rouvert et où les attendaient de précieux et charmants suffrages et des plaisirs à leur choix. Nombre d'entre elles sont devenues historiques. Il suffit de nommer la princesse Henriette d'Angleterre, la princesse de Conti, la comtesse de Soissons, mademoiselle de Mancini, mademoiselle Hortense : ces trois dernières, nièces du cardinal, et qui ne démentaient ni leur pays ni leurs parents pour la beauté et pour l'esprit; mesdames de Créqui, de Chaulnes, d'Humière, madame de Guiche qui fut mariée à treize ans et put avoir des amants à soixante, mademoiselle de Villeroi, madame de Châtillon, le plus tendre cœur qui fut oncques; madame d'Olonne, la femme qui fit le plus de passions, qui en feignit beaucoup et qui n'en eut pas une. Nous sommes contraints d'en passer beaucoup et des plus illustres. Il y en eut, parmi ces astres souriants et gracieux, qui ne firent que luire un instant à l'horizon et qui s'éclipsèrent soudain dans le mariage, la vie de province ou le cloître. Ainsi fut-il de mademoiselle de la Mothe, qui faillit être aimée du roi; de la célèbre Menneville, beauté qui étonnait au point d'empêcher l'amour; de mademoiselle Gourdon, sans laquelle toute fête était incomplète : ainsi fut-il de l'héroïne de cette histoire, à laquelle il faut bien finir par revenir.

Mademoiselle de Lamperière était parmi les filles de la reine mère : les demoiselles qui y étaient admises obtenaient ainsi un brevet de beauté aussi bien que de grande noblesse. Anne d'Autriche ne voulait voir autour d'elle que de jeunes personnes bien faites et d'agréable figure. Nous trouvons ce luxe bien entendu et tout à fait royal. Il ne laissait pas toutefois d'avoir son inconvénient. Le roi voyant chaque jour et dans l'intimité toutes ces belles créatures, ne pouvait manquer, jeune et porté à la galanterie comme il l'était, d'en aimer ou du moins d'en désirer quelqu'une, et les encouragements ne lui étaient pas refusés; pourtant, comme s'il se fût essayé dans les affaires d'amour, à la majestueuse circonspection qu'il apporta depuis dans les entreprises plus graves, il ne se pressait point de choisir. Il avait déjà fait l'amoureux de plusieurs femmes; mais il ne s'était point attaché à elles, et, en les honorant de ses attentions, il n'était point allé jusqu'à les compromettre, ou, pour mieux dire, jusqu'à les élever au titre de maîtresses. Sa passion pour la comtesse de Soissons s'était évanouie comme un caprice d'adolescent; le goût qu'il témoigna pour mademoiselle de la Mothe-Houdancourt dura moins encore et ne tint pas contre une représentation de sa mère. La belle en fut pour ses espérances et les courtisans pour leurs conjectures. Comme il fallait bien pourtant que le roi parlât à quelque femme ou fille de la cour; qu'il suffisait qu'il l'entretînt deux fois pour prêter aux caquets, ce fut alors au tour de mademoiselle de Lamperière de fixer l'attention de la cour. Son air rêveur et sa fraîche pâleur qui contrastaient avec le brillant de ses yeux et le caractère de sa physionomie vive et méridionale, la firent distinguer du roi. Un jour, il lui envoya quelques objets de toilette qu'il avait gagnés à la loterie, jeu que sa nouveauté mettait fort à la mode, bien qu'on ait éprouvé depuis qu'il n'avait pas besoin de cet attrait pour être séduisant. On remarqua que, le soir, à la comédie, le roi tint constamment ses regards attachés sur la belle Provençale (ainsi la désignait-on); qu'il ne fit nulle attention au spectacle, que pourtant il aimait passionnément, et que la reine fut obligée de lui répéter deux fois une question, distraction extraordinaire chez lui et qui montrait à quel point il était occupé. Enfin, dans une fête qui fut donnée à l'Arsenal, le roi mena mademoiselle de Lamperière, et lui parla toute la soirée. Cela fit un fracas véritable. Il n'en fallait pas tant assurément pour étourdir la pauvre Louise, et faire trêve à ses peines, sinon les bannir tout à fait. Les femmes la considéraient avec jalousie, les hommes l'entouraient de respects : le vieux marquis souriait et voyait peut-être passer devant lui les fleurons de la pairie. Tout cela ne devait être encore une fois qu'un rêve. Il était écrit que Louis XIV ne se donnerait point de maîtresse avant d'avoir donné une reine à la France, afin de procéder méthodiquement en toute chose; mais ce n'est pas là notre affaire : nous sommes arrivés au point de conjonction des deux étoiles errantes de notre histoire.

René alla visiter le maréchal de Schomberg, avec qui son grand-père avait conservé quelques relations d'amitié. Le vieux guerrier lui fit un accueil cordial et dont la franchise un peu rude se sentait des habitudes des camps, où il avait passé la plus grande partie de sa vie.

— J'espère, lui dit-il, que vous n'avez pas quitté vos terres pour venir à la cour les transformer en habits d'or et d'argent, arrondir vos jambes dans les ballets et tourmenter votre esprit dans la conversation des mijaurées de cour, comme font tous les jeunes seigneurs d'aujourd'hui, qui portent des épées où le fourreau et la poignée ont dévoré la lame, de sorte que ce n'est plus une arme, mais un bijou. Je ne sais, en vérité, comment ils s'arrangent

avec les noms de leurs pères. Je souffre de leur conduite, comme s'ils étaient tous mes enfants. Pourtant il en reste quelques-uns dont le sang n'a pas dégénéré ; mais ils sont rares : je désire que vous ne fassiez pas comme les autres. J'ai assez connu votre aïeul et votre père pour vous souhaiter de leur ressembler et d'avoir seulement plus de bonheur qu'ils n'en ont eu.

— Ce souhait m'oblige de toute façon, M. le maréchal. Je venais, en effet, dans le dessein de demander du service et de suivre l'armée plus que la cour, mais je crains d'être arrivé trop tard.

— Il est vrai que l'on parle fort de la paix et que l'on s'en réjouit beaucoup. Pour moi, elle ne me plaît guère, et je n'y crois pas qu'elle ne soit faite. Je n'aime pas les Espagnols. Une alliance avec eux ne saurait produire de bien ni durer longtemps. Nous aurons de nouveau la guerre, et vous ne ferez pas mal de prendre place et d'être prêt pour l'événement.

Le maréchal servit donc de parrain au jeune comte quand il se présenta à la cour. Le roi n'aimait pas les visages sérieux ni les deuils sévères; aussi René ne parut-il lui plaire que médiocrement.

— De quelle famille est ce gentilhomme? demanda-t-il à M. de Rhodes, que sa charge de grand maître des cérémonies obligeait à être versé dans la généalogie, science que le roi se piquait de cultiver.

— De la famille de Courchival, qui porte ce nom de temps immémorial, sire. Il n'a pas eu de peine à faire ses preuves.

— Il est singulier que je n'en aie jamais entendu parler.

— Son père est mort très-jeune et son grand-père a vécu fort retiré, dit le maréchal de Schomberg, qui, devinant ce qu'il y avait, s'était rapproché du roi et voulait éviter des explications qui eussent été malveillantes pour un nouveau venu. Son bisaïeul, sire, a été l'un des compagnons de Henri IV, votre glorieux aïeul, à qui il fut fidèle dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

— Fidèle jusqu'à la messe, dit le duc de Roquelaure qui plaisantait à tort et à travers, et toujours de l'air du monde le plus sérieux.

— Ah! dit le roi, ce sont des religionnaires. C'est leur affaire. Nous ne régnons pas sur les consciences. On peut être protestant et sujet fidèle, n'est-il pas vrai, M. de Schomberg?

— J'en ai peut-être donné quelques preuves à Votre Majesté, sire, et j'espère vivre assez pour lui en donner encore. Le désir de ce jeune gentilhomme serait de m'imiter en ce point, et d'obtenir votre agrément pour une compagnie de cavalerie.

— Est-ce que son revenu ne lui permet pas de suivre la cour?

— Je le crois au contraire fort riche en terres, sire.

— Eh bien! qu'il se marie. Maintenant qu'il y a la paix, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Là-dessus le roi congédia le maréchal et quitta l'appartement pour passer chez la reine.

René, n'ayant point d'espoir qu'il pût voir ce soir-là mademoiselle de Lamperière, et encore moins lui parler, ne demeura qu'autant que l'exigeaient l'accueil et les compliments de MM. de Rohan, ses parents très-proches, qui, n'ayant point encore de prétentions à la principauté, pouvaient se montrer affables à leurs alliés.

Le maréchal de Schomberg reconduisit René, qui, par respect, ne le questionna pas. Aussi y eut-il d'abord un peu de silence entre eux, et le jeune comte rêvait déjà ses amours et se creusait la poitrine par des pensées jalouses et amères, quand le maréchal lui adressa enfin la parole :

— Je crains que nous n'ayons quelque peine à réussir, dit-il.

— Il ne faut donc se fier à personne, répondit René, de qui la pensée éveillée par le son s'exprimait machinalement tout haut. Je ne suis pas heureux, ajouta-t-il en se reprenant.

— Il ne faut pas pourtant se désespérer. Je verrai M. le cardinal à son retour, et je ne doute pas que nous ne vous obtenions la permission de vous faire casser les bras au service du roi, en la posture qui convient à votre naissance.

— Assurément le cardinal peut beaucoup, dit René, répondant toujours à sa pensée en même temps qu'au maréchal; mais auparavant il faudra voir...

— Sans doute, puisque les temps sont ainsi faits; vous ferez bien en attendant de tâcher de vous rendre agréable, et, à ce sujet, je vous dirai que le roi n'aime point les airs lugubres. A votre âge, cela ne sied pas, malgré la perte récente que vous avez faite. Il faut se raisonner : c'est le sort commun de perdre quelque jour ses parents.

— C'est qu'il est rare et bien triste de se trouver isolé comme je le suis!

— Il faut donc vous marier, ainsi que me l'a dit le roi. Il aime qu'on l'imite en tout, et il n'a pas tort assurément de veiller à ce que les vieux noms ne puissent s'éteindre.

Ces dernières paroles portaient trop juste au défaut de la cuirasse de René, pour qu'il pût y répondre. Aussi bien était-il arrivé chez lui.

La cour n'était alors occupée que du voyage de Saint-Jean de Luz, où le roi de France et le roi d'Espagne devaient se rendre chacun de son côté pour s'embrasser et ratifier ainsi le traité conclu entre leurs plénipotentiaires. Louis XIV y devait en outre

épouser l'infante d'Espagne, comme en effet cela eut lieu. Tout le monde faisait ses préparatifs pour paraître à ces noces avec la magnificence convenable. Il s'agissait de flatter le goût du roi par la richesse des ajustements, et aussi d'éblouir une nation rivale qui de tout temps s'est distinguée par le luxe des costumes. On peut juger, par de tels mobiles, que les seigneurs n'épargnèrent rien pour être splendides, et que les tailleurs firent des merveilles pour les satisfaire.

Avant le départ, le surintendant Fouquet donna une grande fête dans sa maison de Vaux, où furent Leurs Majestés et tout ce qui suivait la cour. Malgré l'étendue des appartements et des jardins, il y eut une presse immense et un peu de désordre. On donna là une représentation des *Précieuses* de Molière, comédie toute bourgeoise et qui, par cela même qu'elle se passait dans une région tout à fait inconnue de cette noble assemblée, devait y plaire davantage.

— Que pensez-vous de cela? demanda le roi au sieur Dangeau, demi-seigneur à qui Boileau eut la bonhomie, si ce ne fut pas une malice, d'adresser sa satire sur la noblesse.

— Sire, ce n'est pas dans le goût espagnol qui a jusqu'à ce jour régné sur la scène. Il ne s'y trouve point d'imbroglio, rien qui surprenne : tout y est simple et rappelle ce qu'on voit de ses yeux à la ville.

— Peut-être n'est-ce pas plus mauvais à cause de cela. Ce pourrait bien enfin être là le goût français, interrompit le roi. L'auteur est un homme d'esprit.

— Ces bourgeois ont une façon de s'exprimer bien peu mesurée, dit la reine Anne d'Autriche, de qui les oreilles étaient aussi délicates que les autres organes.

— Ce n'est pas la faute de Molière, reprit le roi. Il est trop modeste d'ailleurs pour exercer son talent sur les ridicules des gens qui sont au-dessus de lui, bien que probablement il s'en trouve à la cour comme à la ville.

Après la comédie, il y eut bal et souper. Les bosquets furent illuminés, afin que les dames pussent y goûter le frais sans prêter à la médisance. Le roi, voulant garder le décorum à cause de son mariage très-prochain, demeura à causer avec la reine et les princesses; il est vrai aussi que mademoiselle de Mancini était là, de qui le roi, depuis quelques jours, paraissait rechercher l'entretien. On sait que les nièces du cardinal étaient de la compagnie habituelle de la famille royale. La conversation roulait, comme il était naturel dans les circonstances, sur des questions de métaphysique amoureuse qui n'étaient pas encore passées de mode.

— Les personnes d'un certain rang, disait le roi, sont bien malheureuses, en ce qu'elles ne peuvent jamais être sûres d'être aimées pour elles-mêmes.

— Mon fils, répondit la reine, je puis vous dire, sans que l'amour maternel m'aveugle, que cette inquiétude ne peut être votre fait.

— Aussi, dit mademoiselle d'Orléans, est-il nécessaire de séparer la qualité de la personne? Pour moi, j'estime que notre rang fait partie de nous-mêmes, autant que tout autre avantage, et que, s'il est vrai qu'un savetier peut inspirer de l'amour, ce n'est pas une raison pour les princes de s'affliger, mais bien plutôt de mépriser un bonheur si vulgaire.

— Je crois, dit la reine, qu'il n'est pas de sujet où ma nièce ne sût introduire l'étiquette et la préséance.

— Ma cousine, reprit le roi, a des sentiments de fierté qui vont bien à sa naissance. Elle a été souvent mon second pour maintenir la grandeur de notre maison. A présent elle me dépasse à relever l'état des princes en général; mais elle oublie que, pour être roi, on n'en est pas moins homme; et, ne jugeant que par elle, elle pense qu'il doit toujours être possible de se nourrir des soins de sa dignité et des ressources de son esprit, sans avoir besoin d'affection et des délassements d'un commerce où le cœur soit intéressé. J'avoue, pour moi, que je ne me sens pas aussi fort, et que je suis porté à regretter les jours où il était permis à un chevalier, si grands que fussent son rang et sa maison, d'aller, couvert d'armes sans écusson, faire briller sa prouesse aux yeux de sa fiancée et se rendre maître de son cœur avant de l'être de sa personne.

Ce discours, dit la reine en riant, me rappelle le jour où vous vouliez vous battre contre mon frère pour terminer la guerre tête à tête. Les jeunes gens ne sont touchés que de la gloire personnelle, qui cependant est la moindre de toutes.

— C'est aussi la seule qu'on ne puisse contester, repartit le roi.

— Si Leurs Majestés le permettent, dit Mademoiselle, je puis raconter une histoire qui a trait à ce dont nous parlions, et que j'ai lue il y a longtemps; mais elle m'a frappée et m'est toujours demeurée.

— Cela nous aidera à attendre le jeu, dit la reine.

— Je vous écouterai d'autant plus volontiers, dit le roi de son air le plus gracieux, que l'on vous dit aussi agréable conteuse que sage conseillère, ma cousine.

— Votre Majesté me fait trop d'honneur. Je n'ai que de la mémoire et du bon sens, et mon malheur a voulu que j'agisse longtemps en insensée et que je ne puisse l'oublier.

— Je ne sais pas, je ne veux pas savoir à quoi

vous faites allusion, dit le roi. De grâce, ne nous faites pas languir davantage.

— Je commencerai donc. Et d'abord je vous avertirai que l'histoire se passe en Asie, mais dans cette Asie dont mademoiselle de Scudéri, la première, je pense, nous a révélé l'existence. Les royaumes de Mysie et de Paphlagonie étaient depuis longtemps divisés par une guerre où tour à tour ils l'avaient emporté et qui les avait tous deux fort affaiblis. Enfin le trône de Mysie échut à un jeune roi qui, à force de victoires, contraignit son antagoniste à lui demander la paix et à lui offrir sa fille en mariage pour plus de sûreté, car le roi de Paphlagonie était déjà d'un certain âge.

— Voilà, interrompit le roi, deux royaumes et deux rois que, sauf les noms, je croirais plutôt européens qu'asiatiques.

— Votre Majesté verra qu'il n'en est rien, poursuivit Mademoiselle. Ici cesse toute ressemblance; car la princesse de Paphlagonie, sans avoir été au préalable épousée par un ambassadeur extraordinaire, fut envoyée vers la capitale de Mysie, dont j'ai oublié le nom. Je me rappelle seulement que ce n'est point Paris. Le cortége était nombreux et magnifique, la dot nulle : c'était l'usage du temps et du pays. On portait seulement au roi de Mysie des présents plus curieux que riches, comme oiseaux bleus, parfums d'Arabie, étoffes de paille et dragées superfines, en la confection desquelles excellaient les Paphlagoniens. Comme la princesse voyageait en litière, le chemin s'allongeait fort, et l'ennui ne tarda pas à s'emparer d'elle. Ses dames d'honneur ne savaient quel conte lui faire : il n'était pas alors question de modes. La princesse bâillait donc continuellement et ne mangeait quasi plus. L'ambassadeur de son père, vieux et sage ministre, mais qui, s'il avait jamais été galant, avait bien oublié dans les affaires l'art de divertir les dames, se désolait de cette tristesse et craignait qu'elle n'influât d'une manière fâcheuse sur la beauté de la princesse et sur les dispositions de son fiancé; mais il ne trouvait d'autre remède à y apporter que de bâtonner les esclaves qui portaient la litière, afin de les hâter. La princesse, qui était bonne et de plus très-peureuse, défendit qu'on les pressât ainsi. Et toujours son ennui empirait, jusque-là qu'elle en pleura et parla très-durement à tout le monde de ce qu'on ne savait pas la distraire. En cet état, un soir qu'on s'était arrêté dans un bois d'orangers pour y dresser les tentes, car en ce pays on rencontre peu de villes, un ménestrel vint offrir ses services à l'ambassadeur, qui le congédia durement; mais la princesse le fit aussitôt rappeler et voulut l'entendre. Pour abréger, elle goûta fort et sa personne et son chant, passa une grande partie de la nuit à l'écouter et par ainsi à le regarder, lui fit des questions auxquelles il répondit avec une grâce parfaite, lui demanda s'il voulait l'accompagner pendant le reste du voyage, et fut tout heureuse qu'il acceptât. Pour l'ambassadeur, il était aux anges. Dès lors plus d'ennui, plus de dépit chez la princesse, plus d'inquiétude chez le ministre, plus d'embarras ni de reproches pour les dames d'honneur. La conversation du jeune et beau ménestrel était plus agréable encore que sa voix : il possédait surtout l'art de faire des compliments détournés, toujours respectueux et délicats. La princesse prit bientôt plus de plaisir à l'entendre causer qu'à le faire chanter. Dans une occasion qui se présenta, il montra d'ailleurs une qualité que les dames, surtout celles de grande maison, ont toujours tenue en grande estime. Le cortége ayant été attaqué par une bande d'Arabes, et presque mis en déroute, il tint tête aux bandits, en tua plusieurs de sa main, et, presque blessé lui-même, il rallia les gens de l'escorte et remporta enfin la victoire. Cette action acheva d'éprendre la princesse, qui s'était déjà fort embarquée; elle déchira son voile pour bander les blessures de son défenseur, qui n'eut plus de doute de l'amour qu'il avait allumé dans ce jeune et noble cœur. Je dois dire cependant, pour l'honneur de la princesse de Paphlagonie, que ces aveux ne se firent qu'en mots couverts, qu'il n'y eut point de gages échangés ni d'autres folies, et que l'ambassadeur n'y vit absolument rien. Bien loin de là, il se promit d'intercéder près de son maître pour placer à la cour ce jeune homme si brave et si bien fait. On arriva enfin à la capitale de Mysie. En approchant, la princesse était redevenue triste et son conducteur avait été bien aise d'être au terme du voyage, car il n'espérait pas une seconde rencontre. La princesse fut présentée au roi destiné à être son époux, en qui elle fut bien étonnée de reconnaître le ménestrel. Cet étonnement, comme on pense, était mêlé d'un plaisir qui au surplus ne dura guère. — « Madame, lui dit le roi, pardonnez-moi si j'ai désiré vous connaître et vous éprouver à l'abri d'un déguisement. Je ne veux épouser qu'une princesse dont les sentiments soient tout entiers à sa dignité et qui soit reine avant tout. Je n'ai point l'outrecuidance de penser qu'aucun homme ne l'emporte sur moi pour les agréments, et vous ne m'avez pas donné lieu de penser que la considération de votre rang vous empêchât d'y être sensible. Notre connaissance se terminera donc ici. Je vous promets de conserver toute ma vie le souvenir de votre affection et le voile dont vous avez étanché mon sang. » La princesse n'eut rien à répondre, et il lui fallut s'en retourner comme elle était venue.

— Ainsi, dit la reine, la curiosité du roi fut cause que la guerre recommença.

— Pour cela, répondit Mademoiselle, l'histoire n'en parle pas.

— Je m'étonne, dit le roi, que la princesse ait pu se méprendre sur la qualité de son compagnon.

— C'est ce qui n'arrivera jamais à Votre Majesté, dit Mademoiselle, qui faisait sa cour d'une façon aigre-douce, entremêlant toujours la louange et la satire; mais, s'il en eût été autrement, il n'y aurait pas eu d'histoire.

— C'est juste, non pas l'histoire, sur laquelle je ne déciderai pas, mais votre réflexion, ma cousine. On ne m'avait pas trompé, vous contez merveilleusement. Avez-vous toujours votre folle ?

— Non, sire, elle m'a quittée. Il y a quelques jours, elle est venue prendre congé de moi avec son grand-père qu'elle a retrouvé, à ce qu'il paraît. Elle avait parfaitement l'air d'une fée en compagnie d'un enchanteur. Je ne l'ai pas regrettée autant que Capitor, qui était toujours gaie et toujours bavardant, au lieu que celle-ci était parfois d'une taciturnité insupportable.

— Elle avait d'ailleurs un grand défaut pour une folle, dit le roi : elle était trop jolie.

Le roi se mit alors à causer en particulier avec mademoiselle de Mancini.

Trois demoiselles vêtues en bergères du Lignon, c'est-à-dire dans le costume auquel on était alors convenu de donner ce nom, venaient de descendre le perron du château de Vaux. Elles avaient congédié leurs bergers au bas des marches. Ceux-ci s'étaient retirés en les saluant profondément et sans insister pour les accompagner. C'étaient pourtant trois jolies et magnifiques bergères. Leurs habits étaient de toiles d'argent lampassées, relevées de bordures roses, avec des gorgettes et des tabliers de velours noir, des manchettes et des collerettes de fine toile de Hollande écrue, et des dentelles d'or et d'argent sur toutes les coutures. Elles étaient coiffées en cheveux noirs sans poudre, avec des nattes tombantes, et portaient des chapeaux de velours noir, posés de côté sur le sommet de la tête, et tout couverts de plumes couleur de feu, de rose et blanc. Les houlettes n'avaient pas été oubliées et répondaient au reste de l'ajustement : elles étaient en vernis et garnies d'argent avec des rubans assortis. Les pierreries seules variaient ce galant et splendide uniforme. L'une des bergères était parée de diamants, l'autre de rubis et la troisième d'émeraudes. Ajoutez à cette description des visages tout aimables, des teints qui ne devaient leur éclat qu'à la jeunesse et au plaisir, des épaules les plus rondes et les plus blanches du monde, des tailles d'une finesse plus que pastorale, et vous croirez sans peine qu'on n'avait guère vu de bergères si brillantes et si gracieuses. Elles s'avançaient d'un pas lent et cadencé au milieu d'une large allée dont le sable tamisé n'avait garde de crier sous leurs pieds délicatement chaussés de satin blanc. La nuit était délicieuse, fraîche sans être froide et voilée de nuages légers où l'orage n'eût pu se cacher, une de ces nuits que l'été et l'automne se partagent amicalement. Les bosquets offraient un aspect magique. Ils étaient enveloppés d'un réseau lumineux qui semblait comme une phosphorescence des arbres et des buissons, où partout l'on avait caché les lampes qui produisaient cet effet. C'était une clarté douce et sans éclat, et sans interruption, qui, laissant les regards percer librement en tout sens, donnait aux objets variés qu'ils rencontraient un air d'étrangeté qui n'était rien moins que désagréable. Des groupes de beaux seigneurs et de belles dames, tous dorés, argentés, émaillés, brillants et gracieux, erraient dans les allées et autour des bassins, passaient, se croisaient, s'arrêtaient ou s'asseyaient sur le bord des gazons et sur les bancs de marbre, et ni le bruit des pas, ni les éclats de rire, ni les chuchotements n'empêchaient l'oreille de savourer les murmures charmants et mélancoliques des naïades de Vaux, auxquelles le bon la Fontaine se plaignit si mélodieusement de la disgrâce de leur maître, son bienfaiteur et son ami.

Pour en revenir aux trois bergères et pour vous dire leurs noms, c'étaient Monsieur, frère du roi, mademoiselle de Gourdon et mademoiselle de Lamperière. Monsieur avait beaucoup de penchant pour mademoiselle de Gourdon, qui était aussi une des filles de la reine mère. En ce moment, il était fort occupé à lui persuader de s'habiller en homme à la première fête ; la demoiselle s'en défendait, moitié riant, moitié se piquant. Monsieur s'arrêta pour trouver de meilleurs arguments, de façon que mademoiselle de Lamperière, continuant de marcher, se trouva bientôt seule et éloignée de ses compagnes. Louise était rêveuse et presque triste. Elle était pourtant bien belle dans cette toilette qui semblait avoir été choisie exprès pour elle, et des rubis faisaient admirablement ressortir l'ébène soyeux de ses cheveux et la chaude blancheur de sa peau. Elle avait été fort admirée pour sa beauté et pour sa danse. D'où venait donc cette vapeur nébuleuse qui obscurcissait son front? Était-ce seulement une de ces bouffées de tristesse qui, au milieu de l'étourdissement des plaisirs, s'échappent d'une âme qui sent leur vide? Était-ce chagrin de l'attitude indifférente que le roi avait subitement reprise à son égard? Était-ce remords de sa propre inconstance? ou bien le nom de René ne lui était-il pas jeté à la pensée par un pressentiment plutôt que

par le souvenir? Il pouvait y avoir de tout cela dans cette rêverie. Juger de la sorte est le moyen de moins se tromper.

Le comte de Courchival avait eu soin de se tenir dans la foule pour n'être pas aperçu de Louise, qui l'eût alors évité, et il guettait l'occasion de l'accoster avec la patience que donne une forte résolution, confiant du reste qu'elle ne pouvait lui manquer. Quittant brusquement le chevalier de Gordes, parent de son cousin, qui lui faisait les plus piquants récits sans s'apercevoir de n'être pas écouté, René vint se présenter de face à mademoiselle de Lamperière, au moment où, arrivée à l'extrémité de l'allée, la belle s'arrêtait indécise si elle retournerait sur ses pas ou tournerait par un autre chemin. Elle tressaillit et se troubla, mais sans jeter de cri de surprise. Comme son père l'avait prédit, elle était promptement devenue une femme de cour.

— Quoi! vous ici, monsieur? dit-elle sans avoir grande conscience de ses paroles.

— Moi-même, mademoiselle, répondit René d'une voix dure et en s'inclinant toutefois de l'air le plus respectueux. Vous êtes bonne de m'ôter d'abord tout embarras et de m'indiquer par un mot la façon dont je dois maintenant m'exprimer en vous parlant. Je vous supplie de croire que je n'ai pas l'intention de vous troubler longtemps. J'ai voulu seulement vous féliciter de l'heureux changement qu'a produit en vous l'air de la cour, et des agréables espérances que vous êtes en droit de concevoir. Vous pouvez maintenant être assurée de tout mon respect. Je vous demande sincèrement pardon d'avoir osé vous aimer. Adieu.

Cela dit, il la salua, et, sans attendre de réponse, il s'éloigna rapidement. Le chevalier de Gordes pensa qu'il était fou. Ce n'était pas trop s'éloigner de la vérité.

Quelques instants après, le marquis de Vardes entra dans le salon où le roi regardait le jeu de mademoiselle de Mancini qui tenait les cartes pour lui. Le marquis avait ou se donnait un air extrêmement ému.

— Qu'avez-vous donc, de Vardes? demanda le roi.

— Sire, mademoiselle de Lamperière vient de s'évanouir dans le jardin, et j'ai aidé à la ramener dans la maison, car il ne paraît pas qu'elle revienne de sitôt.

Le roi fit un mouvement comme pour sortir mais il se contint.

— Qui était avec elle? demanda-t-il.

— Sire, je crois qu'elle était seule; mais elle venait d'être quittée par un gentilhomme qui est, je crois, son compatriote, et qui se nomme le comte de Courchival.

— Bien, dit le roi.

— Courchival, dit la reine mère dont la mémoire était excellente, c'est un nom qui a beaucoup figuré dans les guerres et dans les conspirations du dernier règne.

— Ah! vraiment, fit le roi.

Et le jeu continua sans qu'il fût davantage question de cet incident dans le cercle du roi; mais on en parla longuement dans les autres groupes, et la conclusion de tous les discours était celle-ci : Décidément, c'est mademoiselle de Mancini qui a la chance.

XXI

LE COEUR D'UNE JEUNE FILLE.

Le lendemain, René reçut de M. de Schomberg une invitation de passer chez lui pour quelque affaire fort importante.

— Le roi, dit le maréchal au jeune comte, vous fait défendre de reparaître à la cour. Il a bien voulu me charger moi-même de cette commission, afin d'éviter l'éclat.

— Je remercie fort Sa Majesté, répondit René, mais vous surtout, M. de Schomberg.

— Voilà un mauvais début, repartit le maréchal, naturellement peu complimenteur. Il paraît que vous avez été fort imprudent. Vous avez parlé d'une façon peu respectueuse à une femme que le roi a remarquée. On dit cela, et on y ajoute force suppositions qui ne tarderont pas à être données comme des histoires. Je ne vous ferai pas de questions. Je pense que vous ne doutez pas de la part que je prends à votre disgrâce. Elle est d'autant plus grande que je ne serai pas à même de vous servir. Je pars pour le Portugal, où j'aurai le plaisir de pouvoir être ennemi des Espagnols. Je crains qu'il ne soit bien difficile de rentrer en grâce auprès du roi. Voulez-vous venir avec moi?

René remercia le maréchal comme il le devait, et refusa son offre, fort heureusement pour nous et pour notre histoire, qui eût trouvé là un dénoûment trop fantasque et mal ménagé. Il ne lui donna aucune explication, ce à quoi une connaissance si récente l'autorisait parfaitement. Notre héros n'était point d'ailleurs d'humeur fort communicative, et ne s'embarrassait point de ce que l'on pouvait lui trouver d'étrange. Il dit seulement qu'il ne pouvait pas se décider si promptement à quitter son pays, qu'il espérait que l'arrêt dont il était frappé ne se-

rait point irrévocable ; qu'au surplus, il était assez jeune pour attendre quelque temps.

Durant cet entretien, le comte de Courchival affecta un calme qui était bien loin de son cœur, et qui n'était pas la suite nécessaire de l'insomnie douloureuse et inquiète de sa nuit. Rentré chez lui, il se livra seul à une rage que comprendront les gens à qui il a pu arriver de se trouver dans l'impuissance de se venger après avoir reçu un outrage dont leur cœur saignait autant que leur fierté. Il avait beau se dire que l'objet de son amour était indigne, que la disgrâce qui le frappait n'était qu'illusoire, il ne se résolvait pas à pardonner à Louise les souffrances qu'il avait endurées pour elle, ni au roi sa rivalité dédaigneuse. Son humiliation se tournait en ressentiment. A défaut d'un repentir venant du cœur, la vengeance lui apparaissait comme une expiation de ses crimes : car il était encore loin d'avoir abjuré son éducation et sa religion, le protestantisme couvait encore dans son intérieur ; il n'avait été qu'amorti par la passion qu'il contrariait, et quand le vent de la colère avait soufflé sur l'amour, il remontait à l'esprit du jeune comte en sombres et austères bouffées. René remua au van de sa pensée orageuse mille projets insensés et sanglants que leur peu de consistance fit naturellement évanouir. Il avait dit qu'il était assez jeune pour attendre. Il se résolut donc à attendre et à supporter sa double disgrâce avec le flegme le plus indifférent en apparence, tandis qu'il poursuivrait l'occasion de faire éclater son ire. Il était déjà quelque peu vengé par le mépris qu'il avait témoigné à Louise, par la hardiesse avec laquelle il avait heurté la barrière que les regards du roi élevaient autour d'elle. C'en était assez pour lui faire prendre d'abord patience. Il savait que le parti protestant avait encore en France de vastes et profondes racines, et que la séve ne lui manquait pas, mais seulement le soleil et la culture, pour pousser de nouvelles et vigoureuses branches. Le nom du jeune comte, le souvenir et les relations de son aïeul devaient promptement l'initier dans le cœur même de ce parti, et son ambition, son esprit indépendant, son ressentiment, étaient flattés de l'idée d'y introduire ou d'y raviver le serment de la conspiration. Déjà il caressait l'espoir de faire retentir son nom aux oreilles de ce monarque qui l'avait chassé de sa cour comme un valet, de troubler son orgueilleuse domination et peut-être de traiter avec lui. Sa fierté seigneuriale s'indignait de la servilité qu'il avait aperçue parmi la noblesse de cour, et qui était si loin de la demi-égalité établie autrefois entre le suzerain et ses feudataires. Il eût été beau, dans sa pensée, d'être le champion de la féodalité expirante, pour ne pas dire expirée, et de périr en s'opposant au torrent envahisseur de la royauté absolue. Les motifs d'amour-propre qui les avaient produites se perdirent bientôt dans ces grandes conditions, mais la blessure de son amour le ramenait souvent à la pensée de Louise, et il ne pouvait s'empêcher de soupirer en songeant à leurs doux entretiens au bord du Rhône, sous les peupliers et la vigne sauvage ou sous la charmille antique. De là aussi il était ramené à cette nuit fatale où il avait été maudit du dernier soupir de son aïeul, et, pour soutenir les reproches pesants et douloureux de sa conscience, il était contraint de se roidir de résolutions courroucées. Il se promettait d'apaiser les mânes du vieillard en leur faisant respirer la fumée du manoir de Lagny qu'il ne pouvait manquer d'incendier quelque jour. On voit qu'il y avait dans ces rêves beaucoup de jeunesse et peut-être aussi beaucoup d'amour.

René pensa qu'en se dévouant à de si sombres et si audacieuses entreprises, il devait commencer par se donner des appuis naturels et ne pas rester dans l'isolement où il se trouvait sous le rapport positif, tout en conservant celui de son intelligence. L'alliance projetée pour lui avec la famille riche et puissante de Serizy était toute trouvée. Il n'hésita plus à l'accepter. C'était bien la peine de s'être tant tourmenté et d'avoir tant tourmenté les autres !

René, s'étant buté à cette façon de procéder, partit de Paris, sans voir personne, pas même son cousin avec qui il se fût trouvé embarrassé, et auquel il en voulait pour diverses raisons, entre autres parce qu'il allait se conduire à son égard d'une manière qui n'était pas précisément franche.

Le château de Serizy était situé dans le haut Poitou, proche Châtellerault. Le marquis de Serizy avait été lieutenant général de la province ; mais il avait, depuis longtemps, vendu cette charge et ne tenait aucun emploi. Il se livrait tout entier aux soins de ses domaines et aussi aux affaires de sa religion, à laquelle il était tout dévoué. C'était un petit vieillard sec et bien portant, et, pour le caractère, tout le pendant du comte de Courchival, quoique moins sévère de principes et d'un esprit moins élevé. Il reçut René à bras ouverts.

— Je vous attendais de jour en jour, mon fils, lui dit-il. Vous avez bien tardé à venir demander des consolations au vieil ami de votre famille.

René lui conta que des affaires l'avaient obligé d'aller à Paris ; qu'il avait voulu voir la cour, et que le nom et le souvenir de son père l'en avaient fait bannir.

— Oui, dit alors le marquis, je sais qu'ils ont la mémoire longue. Nous, non plus, nous n'oublions pas.

Il voulut de suite présenter son hôte à sa fille.

Mademoiselle de Serizy, Geneviève-Clotilde-Angélique de Serizy, était une grande personne de seize à dix-sept ans : point belle si la régularité est inhérente à la beauté; mais gracieuse au possible et sentant la distinction des pieds à la tête. Elle charmait au premier coup d'œil, et révélait à chaque instant de nouveaux agréments. Ses yeux n'étaient pas grands, mais les regards à la fois vifs et caressants qui en jaillissaient, toutes les fois qu'elle soulevait ses paupières, dédommageaient de ce défaut, et ne laissaient pas remarquer qu'ils n'étaient ni noirs ni bleus, mais d'une de ces teintes indécises et dorées qu'on enveloppe sous la terne épithète de gris. Ses cheveux n'étaient de même ni blonds ni bruns, mais d'un châtain clair et cendré, du reste soyeux et abondants. Sa bouche était peut-être grande, mais de si doux et si jeunes sourires y naissaient continuellement, malgré elle, qu'on n'eût pu la désirer plus étroite. Son profil, un peu courbe, moins pur que les profils droits, attestait l'origine franche; ses mains, ses pieds, sa taille et sa peau étaient dignes d'une châtelaine. Sa voix surtout était divine. D'un timbre voilé et cependant fraîche et mélodieuse, elle se glissait jusqu'au cœur.

René ne remarqua point tout cela pour lors. Il était tout entier à ses pensées politiques. L'attention qu'il eût donnée à une femme n'eût pu que lui rappeler Louise, de qui la beauté éclatante et rigoureuse n'était pas pour céder aux grâces ondoyantes et modestes de mademoiselle de Serizy.

— Voilà, dit le marquis à sa fille, le comte de Courchival, de qui le grand-père a été mon ami le plus cher, et que je vous prie de regarder comme un frère, car il est pour moi comme un fils.

La demoiselle répondit à cela par une belle révérence, en signe de soumission, et se mit à examiner à la dérobée le jeune comte, ce qui lui fut d'autant plus aisé, que celui-ci ne s'occupa nullement d'elle. René avait trop de traits de ressemblance avec cette jeune fille pour qu'il pût lui plaire beaucoup. Quoique d'une beauté incontestable, il n'avait point la prestance et l'air cavalier qui séduisent les femmes au premier coup d'œil, et surtout les jeunes personnes. Il avait besoin d'être étudié pour qu'on s'aperçût de tous ses avantages, et, en ce moment, il ne se présentait point sous un jour favorable pour le faire ressortir. La sérénité était indispensable à ses traits noyés et délicats. Les plis qu'y creusait le souci juraient avec leur ensemble tranquille, et les rides sur son front s'arrangeaient mal et n'avaient point cette noblesse quelquefois attrayante qu'elles prennent sur des fronts qui couronnent des traits accentués et nerveux. Sa politesse froide et distraite avait quelque chose de blessant pour une jeune fille accoutumée aux attentions, et qui les aime. Enfin, la comparaison qu'elle pouvait faire de lui et de son cousin devait beaucoup lui nuire. Ce dernier, beau cavalier dans toute la force du terme, l'œil noir et vif, la moustache brune, le nez au vent, la mine ouverte et brune, était resté dans le souvenir de la douce et romanesque Geneviève comme type héroïque de l'amant que rêvent toutes les jeunes filles sous la rubrique d'un mari. M. de Quesmes, durant un séjour qu'il avait fait l'année précédente dans le Poitou, avait fort visité le château de Serizy, et, à tout hasard, il s'était empressé près de la fille du marquis. Rompu, comme il l'était, au commerce des dames, spirituel et bien instruit du beau langage, il ne lui avait pas été difficile de surprendre une enfant dont le cœur s'épanouissait à peine aux rêveries de l'adolescence, et qui ne jetait encore qu'un regard timide vers les ombrages mystérieux de l'amour pour reporter aussitôt ses yeux sur les pelouses riantes où court l'enfance insoucieuse. Fatigué des intrigues, des liaisons rapides et de tout ce qu'on nommait alors galanterie, il se plut à savourer cet amour voilé, vague et enfantin, dont un regard, une rougeur passagère, un mot indifférent, prononcé d'une voix émue, furent tous les aveux, toutes les faveurs. Il partit, emportant précieusement ce souvenir comme un dernier parfum de sa jeunesse déjà endurcie et défleurie; mais sa vie errante, ses aventures le firent bientôt évaporer. Il n'en était pas ainsi pour Geneviève, elle avait nourri avec constance ce premier feu de son cœur, flamme divine et pure, tout essentielle, semblable à celle qui devait unir Adam et Ève avant leur chute, et qui, s'éveillant dans l'âme avant le réveil des sens, se dissipe d'ordinaire, sans avoir eu recours à la volupté, sans laisser de cendre, mais non sans qu'il nous en reste un souvenir aussi durable qu'éthéré.

Dans son innocence, elle se croyait engagée à l'égard d'Antoine. Contente de rêver à lui sous les ombrages de Serizy ou le soir à sa fenêtre en contemplant les étoiles (ce qui est un des symptômes de ces amours ingénues), elle ne mettait pas de doute qu'il ne vînt quelque jour réclamer ses droits, et elle s'endormait paisiblement dans cet espoir. Elle avait appris récemment et l'héritage qu'il avait fait et en gros le reste de son histoire. Aussi, ne le voyant pas arriver, elle était un peu découragée, mais non piquée ni courroucée, car nul sentiment terrestre ne s'allie à ces flammes candides. Nous avons vu que pourtant le vicomte n'avait point oublié cette charmante enfant; mais il ne s'était point pressé de se rendre à ses pieds, où il ne pouvait déposer d'autre hommage que celui de sa main. Il avait voulu jouir d'abord de sa nouvelle position et des facilités qu'elle lui donnait. Mademoiselle de Serizy était d'ailleurs bien jeune, si bien qu'il s'était

laissé prévenir par son cousin, sur la vague renonciation duquel il faisait beaucoup trop de foi. Geneviève n'était pas sans avoir entendu quelque chose du projet que l'on avait formé de la marier au jeune comte de Courchival; mais ce projet ne l'avait en rien troublée, jusqu'à ce moment où il venait de lui apparaître vivant et flagrant dans la personne de son fiancé. Elle s'échappa donc aussitôt qu'elle le put pour aller dans sa chambre donner à ses yeux la liberté de pleurer, à son sein celle de battre et de se soulever au gré de son cœur tout gonflé. C'étaient là toutes les protestations qu'elle pouvait se permettre contre la violence qu'elle devait subir sans qu'on s'en doutât. Bien que son père fût pour elle d'une bonté extrême, il ne lui serait jamais venu à l'esprit, pas plus qu'à toutes les demoiselles bien nées de cette époque d'obéissance filiale, qu'il lui fût possible de se refuser à une proposition de son père, et de lui dire pour raison qu'elle avait elle-même disposé de son avenir. L'absence de M. de Quesmes la laissait absolument sans secours. Enfin, il n'est pas certain qu'elle n'eût pas trouvé plus de force à résister, si son prétendu eût été vieux, laid et dégoûtant, au lieu d'être beau et jeune. Nous ne croyons pas que l'aversion que l'amour nous inspire pour tout ce qui n'est pas la personne aimée aille jusqu'à ne faire aucune distinction entre les individus. Ceci soit dit sans déchirer le bandeau, sans empiéter sur le privilége d'aveuglement du dieu Cupidon, qui ne s'empare jamais de nous entièrement, et nous laisse toujours un peu hommes et femmes, c'est-à-dire plus ou moins raisonnables.

Ce marquis de Serizy mit tout d'abord René au courant des espérances, des projets et de l'état de la religion. Beaucoup de seigneurs étaient encore huguenots, parmi lesquels les Rohan, les la Force, les Roye étaient les plus considérables. Le synode national des Églises réformées de France devait se tenir très-prochainement, et bien qu'il fût impossible à cause de la présence des délégués du roi, d'y traiter ostensiblement d'autres affaires que celles qui se rapportaient aux institutions, il servirait à couvrir des conférences partielles plus importantes. Les huguenots comptaient sur la mort du cardinal, et il fallait que tout fût prêt pour une levée d'armes, quand elle arriverait. Dans le désordre inévitable d'un changement de règne (car alors c'étaient les ministres qui régnaient, et les rois n'étaient que leurs prête-noms encore fort transparents), il serait facile de se rendre maître des anciennes places de sûreté dans le Poitou et le Languedoc, où la religion dominait encore. Pendant les guerres de la Fronde, où les protestants n'avaient pris aucune part, ils s'étaient fort multipliés. L'union qui régnait entre eux augmentait beaucoup leur force, et ils pouvaient espérer de recouvrer non-seulement leurs anciens priviléges, mais d'en obtenir de nouveaux. Tout le parti était sourdement organisé. Des chefs étaient nommés, des lieux de ralliement étaient assignés et à jour dit, une armée de cent mille hommes, aguerris par l'habitude de la défense personnelle, et plus formidables encore par le fanatisme que par le nombre, pouvait jaillir de ce sol tant arrosé par le sang de leurs pères. Il est merveilleux de voir comme les hommes savent toujours s'entendre et s'unir pour une œuvre d'agression et de destruction, tandis qu'ils sont si mous et si divisés, quand il s'agit de résister et de conserver. La possession énerve. Il n'y a que ceux qui n'ont rien qui soient capables d'action. Voyez Rome s'élançant de ses collines pour conquérir le monde, et, quand elle est devenue l'empire romain, quand, en partageant son territoire, elle pouvait faire à chacun de ses citoyens un royaume, elle succombe sous le choc de quelques hordes barbares et inconnues, que ses armes avaient dédaignées jadis dans leurs marécages et leurs forêts glacées. Voyez les Gaules asservies et partagées par une poignée de Francs! Voyez l'Asie, l'Afrique, la Grèce et l'Espagne dévorées par une armée d'Arabes qui ne savent que marcher droit devant eux, et ne sont arrêtés en France que par la main de Dieu. Partout le triomphe est aux audacieux, à ceux qui frappent le premier coup. L'homme n'est pas comme le sanglier : la vue de son propre sang l'affaiblit. De sa blessure l'animal ne sent que la douleur qui l'irrite. Dans la sienne, l'homme pressent la mort qui l'effraye. Au contraire, l'aspect du sang de son adversaire l'encourage et l'excite, comme s'il subsistait en lui un instinct carnassier que n'a pu détruire entièrement la civilisation.

Le marquis de Serizy était fort chagriné des conversions ou apostasies qui devenaient fréquentes parmi les protestants tenant à la cour. Il regardait la cause de la noblesse comme liée intimement à celle du protestantisme. Cette opinion, alors accréditée, et qui amena la perte de la noblesse, tirait son fondement des guerres de la Ligue, alors qu'une opposition commune, bien que diversement motivée, avait amalgamé deux causes bien distinctes, pour ne pas dire opposées. Les nobles se soulevaient pour l'opposer également aux envahissements de la domination royale et de la force populaire. La réforme, ennemie de toutes les institutions alors établies, mais trop faible encore pour les heurter toutes de front, s'appuya sur celle qu'elle put le plus promptement attirer à elle. Les seigneurs se laissèrent séduire à des idées novatrices, qui devinrent pour eux une affaire de mode, et dont ils ne

comprirent ni ne calculèrent la portée. Pour jouer imprudemment avec une arme passagère, ils commirent la faute mortelle de soutenir de leur indépendance toute privilégiée des principes d'indépendance générale qui devaient nécessairement tourner plus tard contre eux, lorsqu'ils auraient filtré dans les masses populaires, plus rétives, mais aussi plus tenaces. Nous, qui avons vu et senti, qui voyons et qui ressentons encore la catastrophe sanglante et les déplorables résultats de cette lutte perfide, il nous est facile de juger et d'analyser la conduite de la noblesse dans toutes ses phases : mais le marquis de Serizy et tous les autres, élevés au milieu des ténèbres, ne voyaient dans le protestantisme qu'une question religieuse, qu'il était de leur honneur de soutenir et d'étayer matériellement. Ils ne croyaient faire ainsi qu'un acte de franchise et de liberté personnelle, et maintenir simplement leur droit nobiliaire d'opposition sans croire que ce droit pût s'étendre et leur devenir préjudiciable. Peut-être aussi étaient-ils secrètement poussés du besoin de guerroyer à domicile, enraciné dans les races féodales par les combats chevaleresques.

René, qui ne cherchait dans la rébellion qu'une vengeance immédiate, adopta sans contradiction toutes les raisons du marquis. Le vieillard, charmé de sa docilité et de l'ardeur qu'il montrait pour en venir à l'exécution, l'initia complétement à tout le mécanisme et l'action secrète de ce grand corps qui ne semblait, à l'extérieur, que végéter, voilant sous un feint engourdissement son ambition et son ressentiment. Le jeune comte ne tarda pas à parler du désir qu'il avait de conclure promptement l'union qui avait été projetée entre son aïeul et le marquis. Celui-ci trouva ce désir fort sage et s'en tint honoré. Il fut résolu que le mariage se conclurait dans le plus bref délai possible, afin d'être ensuite tout entier aux affaires. Le marquis communiqua sur-le-champ cette disposition à sa fille, qui répondit la phrase banale en pareille circonstance, savoir : Qu'elle n'avait pas d'autre volonté que celle de son père. Ce n'était pas dire qu'elle n'aurait pas eu d'autre désir.

Quelque préoccupé que fût René par le souvenir devenu si pénible de son premier amour et par ses grands projets, il ne put s'empêcher de remarquer l'air sérieux et presque contrit duquel Geneviève accueillit la communication de son père. Il savait bien qu'il n'y avait aucune parole d'amour entre elle et son cousin, et la grande jeunesse de la demoiselle éloignait toute idée d'une passion secrète, si, toutefois, on peut donner le nom de passion à un sentiment si vague et si clos. Il pensa qu'elle avait été effarouchée de la brusquerie de cet arrangement, et peut-être aussi de la mine revêche et de la taciturnité du mari qu'on lui jetait ainsi à la tête, et qui ne lui promettait pas un hyménée bien riant ni bien gracieux. Malgré la disposition intolérante de son âge, qui le portait à rendre toutes les femmes responsables de la trahison de Louise et tous les hommes solidaires de l'outrage qu'il avait reçu du roi, René, naturellement généreux, se sentit quelque commisération pour cette innocente victime, sur laquelle il faisait retomber impitoyablement son malheur, et il voulut au moins lui adoucir les bords du calice où il fallait qu'elle bût. Il sentait ou croyait sentir qu'il n'aurait jamais à lui donner l'amour qu'elle méritait certainement, et dont son organisation tendre et frêle lui ferait peut-être un besoin : au moins devait-il lui témoigner les attentions auxquelles elle avait droit, et qui pouvaient lui donner le change.

XXII

SUITE.

Le jour était déjà fixé pour le mariage. Il devait se célébrer au château même, ce qui, joint aux habitudes retirées, contractées depuis longtemps par le marquis, abrégeait extrêmement les formalités. Le contrat ne pouvait éprouver aucune difficulté, mademoiselle de Serizy étant fille unique et héritière des biens de sa famille, et René n'ayant à solliciter l'agrément de personne. Le comte avait donc toute liberté d'entretenir mademoiselle de Serizy, et le marquis, tout occupé de correspondance et d'élucubrations factieuses, les laissait fort souvent en tête-à-tête. Geneviève s'habitua promptement à la présence de René, et ne chercha plus à l'éviter ; mais elle demeura toujours sur la réserve avec lui, et lui répondait d'une froideur et d'une brièveté qui faisaient bientôt tomber la conversation. Comme chez René, la rêverie avait eu une grande part à son éducation. C'était une organisation à la fois logique et exaltée. La vie simple et solitaire contribue à développer dans l'esprit ces deux qualités qui ne s'excluent qu'en apparence. Mais mademoiselle de Serizy ne portait pas en elle ce poison inquiet, ce besoin d'agitation, triste privilége du sexe masculin, que les femmes n'usurpent que par exception et dans des milieux de désordre et de corruption. Elle était née pour la vie tendre et conjugale, pour une union intime et concentrée en elle-même. Elle était comme le lierre fidèle et caressant, qui aime à suspendre ses étreintes aux mêmes rameaux, à redoubler ses embrassements

autour du même tronc, mais qui aussi envahit l'arbre entier, ne lui laisse plus respirer les zéphyrs qu'à travers ses guirlandes, l'abrite et l'emprisonne, le décore et le dépouille, le dévore et le soutient à la fois. Quoique les écorces du lierre et du peuplier glissent d'abord l'une sur l'autre, et manquent de points d'attache, à force de se frôler, ils finissent par s'unir, d'abord faiblement, puis davantage à chaque saison, et bientôt leurs séves et leurs feuillages se confondent tellement, qu'on ne saurait les distinguer. Peut-être en était-il ainsi de Geneviève et de René, peut-être leurs âmes étaient-elles épouses. Leurs caractères n'avaient de semblable que l'épiderme, et la répulsion que la nature établit entre les animations de même essence ne devait être que momentanée, à moins que la fatalité et la démence, qui portent les hommes à se déchirer eux-mêmes les flancs ,ne vinssent élever entre eux quelque circonstance, quelque fait comme une barrière insurmontable.

René avait fini par se piquer un peu de la bouderie obstinée de mademoiselle de Serizy. A son âge, il est difficile de rester longtemps insensible aux dédains d'une femme, même d'une femme qui n'exerce sur nous aucune séduction. L'amour-propre fait faire autant et plus de frais que l'amour.

Un soir ils étaient assis tous deux sur un banc de gazon moussu abrité par un grand chêne, au centre d'un bois percé en étoile, qui touchait aux jardins du château. La nature prenait aux rayons du soleil incliné un aspect d'une mélancolique magnificence. Le couchant était chargé de vapeurs de pourpre qui s'éteignaient dans la brume à l'autre côté de l'horizon, et le rose qui teignait l'atmosphère n'empêchait pas d'en sentir la fraîcheur croissante. Les ombrages frissonnaient sous leurs vêtements dorés, et s'apprêtaient à revêtir le linceul de neige dont les couvre l'hiver, mort passagère et renaissante de la nature végétale. René et Geneviève gardaient leur silence accoutumé et se tournaient le dos à demi, l'un regardant le coucher du soleil, l'autre caressant d'une main distraite le cou d'un beau cygne qui la suivait familièrement, et qui s'était couché à ses pieds sur le sable humide. Le jeune homme et la jeune fille rêvaient tous deux ou pensaient, montrant des physionomies à l'unisson du cadre qui les entourait.

René comparait cette taciturne et austère soirée aux fraîches et gazouillantes matinées des bords du Rhône. Sa destinée avait marché du même pas que l'année. Après le printemps où il avait respiré en même temps les premiers parfums des fleurs et de l'amour, l'été lui avait apporté l'orage et les feux jaloux. Il n'avait fallu qu'une saison pour faner et dissiper ses espoirs et ses illusions, cette verdure de la jeunesse. Le découragement et l'impuissance avaient envahi son âme, comme l'automne avait envahi la nature, et il sentait déjà, à travers ces signes déplorables, le froid de l'engourdissement final, comme on sentait l'hiver à travers l'infécondité de l'automne. Sa colère, seul sentiment qui surgit encore dans son âme froissée et abattue par la tempête, et autour duquel pût graviter son existence, s'émoussait et s'ébranlait déjà, rouillée et minée par l'impatience, premier symptôme de la faiblesse. Il s'était révolté, et maintenant il s'effrayait du temps que demandait l'accomplissement de ses vengeances. Attendre l'occasion ! attendre la mort d'un ministre, et le concours de cent volontés, de cent intérêts étrangers! Savait-il lui-même jusqu'où il irait? Savait-il si sa volonté ne serait pas bientôt glacée par une de ces paralysies morales qui suivent souvent les grands ébranlements de l'âme?

Enfin, René ressentait l'influence languissante de la saison et du crépuscule dans laquelle on est surtout accessible quand la douleur nous a récemment meurtris, et il éprouva le besoin de parler, de se retourner vers sa jeune compagne, vers cette enfant qui semblait avoir le pressentiment de la triste destinée où elle allait se trouver enserrée. Ainsi, lorsque le vent souffle et gémit au dehors, l'enfant éprouve le besoin de se rapprocher du sein de sa mère, moins pour réchauffer ses membres que pour ranimer son âme qui s'attriste de la tristesse de la nature.

— N'est-ce pas, dit René d'une voix qui, dépouillée de toute son inflexibilité, ne fit point tressaillir la jeune fille en interrompant le monologue de ses pensées, n'est-ce pas qu'il est étrange de nous voir ainsi engagés et unis pour notre vie par un accord de nos pères? Tandis que les hommes échouent presque toujours dans les projets qu'ils forment pour eux-mêmes, comment se fait-il qu'ils puissent ainsi influer sur l'avenir de leurs enfants? La Providence veut-elle nous apprendre à respecter l'autorité paternelle en la défendant des atteintes railleuses du hasard? Pourtant de cette façon nous nous connaissons encore moins qu'on ne se connaît d'ordinaire avant de se lier par le mariage. Une parole de nos pères nous a dispensés de tous discours préalables.

— Il est vrai, fit Geneviève.

— Est-ce un bien, est-ce un mal? poursuivit René; je ne sais. Je ne serai jamais assez hardi pour décider rien qu'après l'événement.

— C'est plus sûr, dit encore Geneviève, contrainte de répondre par les pauses que faisait René.

— Ah! reprit le jeune homme, que vous êtes heureuse, mademoiselle, de n'avoir jamais étendu vos regards au delà de ce beau séjour où vous êtes

née, où vous avez été élevée! Sans doute, il est bien cruel à moi d'apporter mon ombre dans votre riant soleil; mais il le faut, cela doit se faire. Je voudrais renoncer à votre main que je n'en serais pas libre. Notre mariage est fait là-haut.

— Comment cela ? demanda Geneviève.

— N'avez-vous jamais, reprit René, été entraînée par une influence mystérieuse, tyrannique et inexplicable, à agir d'une façon que votre raison réprouvait? N'avez-vous jamais senti votre volonté comme enfermée dans la volonté du démon? Non, sans doute, cela ne vous est jamais arrivé. Votre âme, aussi pure que celle de l'enfant qui vient de naître, est toujours abritée par les ailes de votre ange gardien. Nulle passion n'y a jeté son souffle pénible. Vous vivez sans désirs et sans regrets. Jamais vos regards ne se sont étendus au delà des ombrages de Serizy, au delà du jour du lendemain. L'avenir est pour vous une énigme indifférente. Le passé est dans votre mémoire comme un chant innocent et joyeux que vous chanteriez encore si ma triste présence ne le faisait expirer sur vos lèvres.

— Mais vous-même, dit alors Geneviève de qui ces paroles clair-obscur excitaient la curiosité, vous ne faites que quitter les lieux où vous avez grandi. Vous n'avez vu ni le monde ni la guerre, et la cour à peine. Comment donc savez-vous toutes ces choses?

— Regardez, répondit le comte, cette ride qui partage mon front par le milieu. Il y a un an, elle n'existait pas. Mais quand leur germe est dans notre âme, il ne faut pas de longues souffrances pour creuser les rides à l'extérieur. Déjà ployé par les malheurs de mes pères, il n'a fallu qu'une première douleur pour me briser.

— Vous l'aimiez donc beaucoup?

— Qui ? demanda René subitement alarmé.

— Mais votre grand-père, répondit Geneviève du son de voix le plus simple, et qui dut rassurer le jeune comte.

— Oui, beaucoup, reprit-il alors; aussi était-il au monde le seul être qui m'aimât. Maintenant, je suis seul.

— Mon père vous aime beaucoup, dit faiblement la jeune fille.

— Il est vrai, et j'ai tort de ne point compter son amitié ; mais, au jeune âge, on a besoin d'être aimé uniquement d'un sentiment absolu, comme nous aime une mère ou un vieux père...

— J'éprouve, dit Geneviève en l'interrompant, quelque chose de cette influence secrète dont vous me parliez tout à l'heure, et qui nous domine malgré nous. Il me semble que, quand je voudrais refuser de vous épouser, ma langue ne pourrait articuler un *non*.

— Ce mariage vous effraye donc bien?

— Je suis si jeune et...

— Et moi si vieux, est-ce là ce que vous vouliez dire?

— Non, assurément, mais nous nous connaissons si peu.

— Se connaît-on jamais bien? Les hommes ne peuvent-ils pas se déguiser? Au moins, vous me rendrez cette justice que je n'ai pas cherché à me farder à vos yeux? Ah! Geneviève, pardonnez-moi de vouloir unir votre destinée si pure à la mienne si troublée déjà ! Mais, que voulez-vous? Je ne puis rester isolé comme je suis. Je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Vous êtes bonne, je crois...

René prit la main de la jeune fille, qui le regardait avec un air de commisération étonnée, et qui le laissa faire; il y posa faiblement et respectueusement ses lèvres.

Le marquis de Serizy, qui venait dans une des allées aboutissant au banc où les deux jeunes gens étaient assis, fut témoin de leur apparente intelligence. Il sourit en les abordant.

— Mes enfants, leur dit-il, vous oubliez les heures, et que les soirées commencent à devenir bien fraîches surtout dans le bois.

Et l'excellent homme embrassa sa fille sur le front et serra la main de René, qu'il emmena ensuite pour lui communiquer quelques lettres. Ce fut là toute l'explication qu'eurent ensemble les fiancés avant la célébration de leur mariage, qui ne tarda pas au delà d'une semaine. Comme s'ils eussent été tous les deux honteux de la faiblesse où ils s'étaient laissés aller, ils retombèrent l'un dans sa sombre préoccupation, l'autre dans sa molle réserve, et s'évitèrent comme d'un commun accord. Cependant on eût pu découvrir dans les rares paroles qu'ils s'adressaient des tons plus liquides, des inflexions plus intimes, produites par le contact fugitif où s'étaient trouvées leurs âmes, et qui annonçaient entre eux une intelligence involontaire. Ce n'est jamais impunément que deux âmes qui doivent souvent être en présence l'une de l'autre se montrent quelque coin de leur nudité, ne fût-ce que pendant un instant.

Le jour fatal arriva enfin. Le marquis et le comte étaient allés la veille à la ville pour faire les emplettes, les arrangements nécessaires, et aussi quelques invitations. René ayant désiré que le mariage fût tenu secret jusqu'au dernier moment, on n'avait point envoyé de lettres au loin, et mademoiselle de Serizy se trouvait seule au château, avec une vieille cousine de son père, qui devait lui servir de mère.

Geneviève s'était levée de bonne heure. A son réveil, la pensée du changement que ce jour allait amener dans son existence, pensée sur laquelle l'im-

minence de la chose ne lui permettait plus de s'étourdir, l'avait saisie au cœur, et avait répandu dans tout son sang une fébrile inquiétude. Dans une organisation de sensitive comme la sienne, l'idée du mariage aurait toujours éveillé de craintifs frissons, que rendaient plus pénibles les auspices sévères sous lesquels allait s'accomplir celui-ci et les causes de répulsion que nous avons indiquées.

Bien que le soleil n'eût pas encore effacé le givre dont la nuit avait poudré la plaine, Geneviève était allée se promener dans le bois. La tête baissée, elle foulait d'un pas lent et traînant les feuilles desséchées qui jonchaient la terre, elle se berçait de la plaintive harmonie qui s'en exhalait. Les douleurs imaginaires de l'ingénuité se voilent volontiers dans la brume de l'automne, elles en reçoivent un soulagement. Alors aussi nous aimons à ce qu'on pleure avec nous, et nous en sommes consolés. Mais les douleurs réelles d'un âge plus avancé ont besoin de se réchauffer au soleil. Une nature froide pèse sur leurs plaies véritables, et, quant aux larmes de la sensibilité passagère, on sait alors ce qu'elles valent. On a assez de ses peines intérieures sans chercher au dehors des motifs d'attendrissement. C'est qu'alors on subit les douleurs, et dans la jeunesse on se les invente et on les nourrit autant qu'on peut. Mademoiselle de Serizy nourrissait ainsi les siennes en se promenant dans une allée que, dans le secret de son cœur, elle avait nommée l'allée des souvenirs. C'était là que M. de Quesmes lui avait dit les plus jolies phrases, et avait attaché sur elle ses regards les plus émus et les plus émouvants. Aussi était-ce un adieu qu'elle venait dire à cette allée, et elle songeait même aux moyens de la faire fermer et d'empêcher que, dorénavant, personne n'y passât. Charmant et innocent enfantillage comme il n'en éclôt que sous des tempes encore ombragées de ces boucles plus blondes et plus soyeuses qui bordent le front des enfants, et que l'innocence conserve à celui des vierges! Comme Geneviève était au plus profond de ses ressouvenirs et de ses désespoirs enfantins, elle entendit dans les feuilles le bruit d'un pas précipité, et, en se retournant, elle vit venir à elle la personne qu'elle attendait le moins assurément, M. de Quesmes. Elle crut d'abord qu'elle rêvait; mais c'était bien lui. Il était en costume de voyage, botté et éperonné, le fouet à la main, ce qui, dans un cavalier aussi galant et aussi formaliste, indiquait un grand empressement. Il était fort pâle et défait : sa blessure en était probablement la cause, mais, aux yeux de mademoiselle de Serizy, qui n'avait point connu cette circonstance, cela pouvait passer sur le compte d'une douloureuse émotion. Malgré la surprise, elle avait, avec la timide pudeur de son âge, renfermé sur-le-champ dans son âme tout ce qui l'agitait, et nulle trace n'en était demeurée sur son visage coloré légèrement par l'air froid du matin. Elle avait déjà, par anticipation, quelque chose de la dignité de l'épouse qui, si elle n'est point maîtresse des impressions de son cœur, sent qu'elle doit, au moins, ne point les laisser transpirer, et en dérobe tous les battements sous les chastes plis du voile nuptial.

— Je suis heureusement inspiré, mademoiselle, dit le vicomte après les premiers compliments; sans avoir été averti, j'arrive juste pour votre mariage, auquel je m'intéresse doublement à cause de vous et de mon cousin.

La pauvre Geneviève ne put répondre à cette phrase équivoque que par une révérence. Elle avait besoin de se raffermir, avant de risquer de parler.

— J'en ai appris la nouvelle à Blois, poursuivit-il, et j'ai fait diligence afin d'assister à la célébration. J'espère que ma présence ne sera point regardée comme indiscrète.

Seconde révérence de la demoiselle.

— Tout le monde trouve cette union des mieux assorties, et moi, en particulier, elle est faite pour m'enchanter. Mon assentiment est, sans doute, très-inutile, mais, si l'on ne parlait que des sujets qui nous touchent directement, la conversation serait bornée.

— Mon père, dit alors Geneviève, sera charmé de vous voir, et je suis fâchée qu'il ne se soit point trouvé ici pour vous recevoir; mais il ne peut manquer d'arriver d'un instant à l'autre.

— Je savais que je vous trouverais seule, mademoiselle.

Un silence suivit cette parole lancée directement.

— Je ne suis point seule, dit enfin Geneviève. Madame de Pardaillan, qui doit me servir de mère, est au château. Elle s'inquiète peut-être de mon absence.

— Madame de Pardaillan n'est point si matinale. Ce besoin de se promener le matin ne tient que les demoiselles qui sont au point de se marier, et qui attendent leur fiancé, ou bien encore les gentilshommes qui, comme moi, n'ont point de beaux rêves à faire sur l'oreiller.

— Et qui, comme vous aussi, ont toute liberté d'agir à leur guise, ajouta Geneviève d'une voix un peu plus animée que précédemment.

— Ah! dit M. de Quesmes rompant la glace tout d'un coup, malheur à moi de n'avoir pas usé de cette liberté pour accourir ici dès que j'ai eu une fortune à déposer à vos pieds! Oui, il est vrai, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même de mon malheur. Mais, comment m'imaginer, quand je vous ai vue, l'an dernier, jouant et courant encore comme un

enfant dans cette même allée où nous sommes, comment m'imaginer qu'un an à peine écoulé, votre sort serait irrévocablement fixé, qu'une barrière invincible vous séparerait de moi, et que ce serait mon cousin...

— N'oubliez pas, interrompit mademoiselle de Serizy, que j'étais fiancée à lui dès lors par la volonté de mon père, et que, ce soir, je serai sa femme.

— C'est donc bien de votre consentement, mademoiselle? On ne vous force donc pas...

— Je ne puis comprendre ce que vous voulez dire, M. le vicomte.

— Alors, pardonnez-moi, mademoiselle; car je me suis trompé grossièrement, mais aussi bien cruellement, j'avais cru...; mais, à quoi bon parler des imaginations nées des désirs de mon cœur, puisque maintenant tout est dit. Oubliez tout le reste, et recevez seulement mon compliment. Mon cousin est assurément un parti très-satisfaisant : le nom, la fortune, la figure, l'esprit, tout y est. Il n'a pas encore de position : mais cela ne peut manquer de venir.

— Et puis, dit mademoiselle de Serizy, il est si seul, si triste!

— Ah, voilà! dit le vicomte. Pour ce dernier avantage, il lui est commun avec bien d'autres. N'importe!

— En vérité, reprit Geneviève, voilà une querelle bien étrange!

— Je vous supplie encore une fois de m'excuser, mademoiselle, je suis souffrant.

— En effet, vous êtes fort changé. Permettez-moi donc de vous quitter, et d'aller donner des ordres...

— Oh! ne vous occupez pas de moi; je vous en supplie. Je ferais peut-être mieux de repartir sur-le-champ.

— Vous ne le pouvez, monsieur; mon père ne le trouverait pas bon.

— Eh bien! je boirai le calice jusqu'à la lie.

Geneviève quitta alors le vicomte. Elle marcha jusqu'au château d'un pas lent et convenable; mais, arrivée à l'escalier, elle le monta rapidement jusqu'à sa chambre. Son premier soin, en y entrant, fut de se regarder dans le miroir de sa toilette, sans doute pour voir si son visage avait su, aussi bien que ses discours et sa voix, se défendre de tout symptôme d'émotion trop vive. Puis elle se jeta à genoux, et y demeura un quart d'heure, immobile, les mains jointes, les yeux fixes, et roidie dans la volonté d'une prière mentale. Elle ne se releva que lorsque son sein eut cessé de se soulever tumultueusement et eut repris sa calme respiration, et elle ne regarda point à sa fenêtre, qui donnait pourtant sur l'allée des souvenirs. Semblable au guerrier qui, en attendant le combat, soupire et s'amollit le cœur au souvenir de la patrie et des liens qui l'y rattachent, s'affermit soudain à la vue de l'ennemi, elle s'était trouvée forte au moment du danger. Sa pudeur virginale et sa fierté de demoiselle avaient couvert son cœur comme une cuirasse et comme un bouclier. Elle pouvait être contente d'elle. Elle avait fait vaillamment et noblement, et Dieu avait été pour elle. Sa fuite avait été un triomphe.

Antoine, demeuré seul dans le bois, après avoir vu disparaître mademoiselle de Serizy, avait coupé d'un coup de fouet une pousse tardive et rougeâtre de chêne qui n'en pouvait mais.

— Allons! dit-il en maugréant, je suis battu par ces enfants. La petite fille est déjà comtesse jusqu'au bout des ongles. L'esprit de contradiction est si fort enraciné dans la femme, qu'elle veut même contredire ses propres sentiments. J'aurais bien dû me souvenir du sonnet que je citais à mon cousin :

. . . Il faut, pour être sage,
Tout en attendre, et n'en espérer rien.

C'est parfaitement vrai, et j'ai été, moi, parfaitement fou. Au diable! Il faudra donc chercher ailleurs. C'est dommage; car cette dot eût merveilleusement fait pour m'aider à payer mon régiment et réparer la brèche que mon damné..., non, mon excellent frère a pratiquée au domaine de Genouillac, sans compter celle que je suis menacé d'y faire moi-même. Par chien! non, je ne m'en irai pas, je me donnerai le petit plaisir de gêner leur joie jusqu'au bout. Je m'amuserai fort des regards de compassion que je pourrai surprendre à la demoiselle. Et puis, je suis curieux de voir la mine que me fera mon traître de cousin. Ah! je lui promets bien de revenir le visiter dans six mois d'ici.

Ce soliloque n'était pas inutile pour expliquer l'entretien précédent, et nous apprendre jusqu'à quel point nous devions ajouter foi à la passion dont M. de Quesmes y avait fait montre, passion un peu en discord avec ce que nous connaissons de son scepticisme et de sa légèreté. C'était un de ces caractères qui ont la manie de parader continuellement, vis-à-vis d'eux-mêmes aussi bien que des autres, et qui s'abusent souvent les premiers, qui s'enivrent de leurs rôles, et qui, ensuite, en dépouillant le personnage, vont jusqu'à déchirer leur propre vêtement, toujours au delà ou en deçà du vrai, et n'accusent jamais la médiocre température voilée sous une glace ou des ardeurs superficielles. Il eût dû naître comédien, car le rôle de courtisan devait finir par lui sembler monotone.

Le marquis et le comte ne se firent pas longtemps attendre. Le premier, tout affairé et tout rayon-

nant, fit à M. de Quesmes un accueil à la fois cordial et distrait, lui dit que c'était le ciel qui l'envoyait, et le laissa bientôt aux soins de René, qui gardait son imperturbable gravité.

— Avouez, mon cousin, dit le vicomte, que j'aurais le droit de me plaindre de vous.

— Je ne dis pas non, répondit René.

— D'abord, poursuivit Antoine, pour la façon dont vous êtes parti de Paris sans me venir voir, me sachant malade.

— Le comte de Charny et le chevalier de Béthune m'avaient rassuré sur votre état, je n'étais point disposé à faire des confidences à personne.

— A moi moins qu'à personne, je le conçois. Ensuite, je serais peut-être aussi fondé à me plaindre du peu de franchise de vos procédés avec moi, au sujet de mademoiselle de Serizy. Vous aviez à peu près renoncé à vos droits sur elle en ma faveur.

— Depuis cette époque les circonstances ont changé.

— Il est vrai; d'ailleurs vous pouvez arguer de ce que votre renonciation n'avait point été formelle; mais au moins deviez-vous m'avertir et m'éviter de venir me casser le nez, comme je le fais en ce moment, ce qui est fort peu gracieux. Enfin, vous avez gagné la partie, mais ce n'est pas en jouant cartes sur table.

— J'ai eu des raisons pour agir ainsi. Je savais que vous trouveriez facilement un parti aussi brillant que celui-ci, et moi, je n'avais pas le loisir de chercher. Enfin, il n'y avait entre vous et mademoiselle de Serizy aucun engagement de cœur.

— Qu'en savez-vous? Croyez-vous à tout ce qu'on dit?

— Je crois au témoignage de mes yeux.

— A la bonne heure. Au surplus, je ferai, quant à la forme, la part qu'a dû y apporter le fiel de vos disgrâces, et, quant au fond, je n'oublie pas que j'ai été votre hôte et que je vous ai quelques obligations.

— Qu'à cela ne tienne, mon cousin, vous êtes relevé de ces obligations, fort légères en vérité.

— Ah! très-volontiers. J'accepte, et de grand cœur. En échange, je vous promets de ne pas manquer l'occasion de prendre ma revanche du tour que vous m'avez joué.

— A votre aise. Il ne tiendra pas à moi que ce jeu ne continue.

— Comptez que j'aurai toutes les facilités pour vous répondre; car il est probable qu'avant un mois je serai bon catholique et d'autant mieux en cour.

— C'est à merveille. Changeant ainsi de religion, vous n'aurez point de difficulté à changer d'amour.

— Sur ce dernier point, je vous le cède, mon cousin. J'espère vous prouver que je suis cependant capable de constance.

— Bravo! cette hostilité occupera notre existence. La mienne en avait besoin.

— Comme nous sommes ici sur un terrain que nous devons respecter, je crois pourtant qu'il serait convenable de conclure une trêve jusqu'à demain. Quoique ennemis, nous n'en sommes pas moins de même race et de même sang, et il y a des égards dont nous ne pouvons nous dispenser. Demain je gagnerai pays.

— Soit! j'accède à votre proposition, à charge de revanche pour le jour de vos noces.

— Jusqu'à demain donc, je suis votre cousin et votre assistant.

— Et moi tout à vous. Excusez-moi sur l'occupation d'un pareil jour, si je ne vous tiens pas courtoise compagnie.

— Par exemple, ce cher cousin! je voudrais bien voir que vous vous gênassiez en rien pour moi. A propos, avez-vous des nouvelles de votre sœur?

— Prenez garde, mon cousin, vous rompez déjà la trêve. Je suis bien aise cependant d'avoir occasion de vous dire qu'à défaut d'autres motifs d'inimitié entre nous, votre conduite envers cette enfant en a créé un éternel. Peu m'importe que le hasard soit pour beaucoup dans votre crime! Je ne puis pas m'attaquer au hasard.

— Vous avez raison, mon cousin. Dieu protége ceux qui aiment et soutiennent leurs parents.

René sortit sur cette phrase qui réveillait en lui de douloureux souvenirs, et laissa le vicomte enchanté de la joute de persiflage qu'il venait de livrer, et où il avait enfin eu le dernier mot. Il était comme les joueurs habiles qui n'aiment à gagner que les parties savamment disputées. Il voulait vaincre et non pas égorger. Cet état de satisfaction momentanée lui permit de donner à sa toilette tous les soins convenables. Le costume serré et galant que l'on portait alors était admirablement propre à faire ressortir sa belle taille, et convenait on ne peut mieux à sa mine et à sa tournure cavalières. Il était en deuil aussi bien que son cousin, et cette circonstance tournait à l'avantage de celui-ci, qui n'eût pu autrement soutenir la comparaison, du moins aux yeux des femmes, plus touchées d'ordinaire d'une figure mâle et fière que d'une beauté délicate et détaillée. René avait senti, de son côté, le besoin de se parer. Ses cheveux blonds tombaient en boucles épaisses et soyeuses sur un col de point de Venise, et il portait une profusion de dentelles. Cette magnificence un peu efféminée ne lui était point ridicule, à cause de sa jeunesse et du caractère reposé et pur de sa tête, dont les traits tout adolescents eussent mieux convenu au page

qu'au chevalier d'une dame, sans leur expression pensive et profonde. Une moustache brune et veloutée tranchait sur la pâleur de son visage dont le ton mat et uni contrastait harmonieusement avec le noir brillant et capricieux du satin de son justaucorps. Au résumé, il était fort bien ainsi. Il pouvait ne pas plaire, mais non être trouvé laid.

Le contrat fut signé le soir avant le souper, où ne se trouvèrent que de purs protestants, en petit nombre, alliés ou anciens amis du marquis. Mademoiselle de Serizy, virginalement vêtue de blanc et parée de diamants et de perles, gardait toujours sa réserve qui n'allait point cependant au delà de celle qui sied en pareille circonstance. Le comte de Courchival était d'une taciturnité qui ne lui messeyait pas non plus et que la singularité de tout son air empêchait de trouver étrange. Ce fut M. de Quesmes qui tint, durant tout le repas, la clef de la conversation. Il se fit gloire de ne laisser percer aucun dépit, et de montrer un esprit plus libre, plus brillant, plus enjoué que jamais. Il fut extrêment goûté de toute la compagnie qu'il amusa fort par le récit burlesque de la sédition de Provence, et de ses propres mésaventures dans l'île de la Camargue. Il trouva piquant ensuite d'intéresser tous ces esprits huguenots et provinciaux à la description des fêtes et des magnificences de la cour; il assaisonna si finement cette description, qu'elle fit épanouir jusqu'aux fronts sévères du marquis et de madame de Pardaillan.

M. de Serizy lui demanda des nouvelles de quelques seigneurs protestants qui suivaient la cour, et dit, à ce propos, qu'il ne concevait pas comment ces seigneurs pouvaient rester attachés à la cour, après la façon ingrate et cruelle dont leurs frères en avaient été traités, ajoutant qu'ils feraient mieux d'apostasier entièrement.

— Sur ce dernier point, je suis de votre avis, M. le marquis, dit le vicomte : aussi me convertirai-je très-incessamment. Comme chacun se récriait à ce blasphème : — Ne voyez-vous pas, dit le marquis, que ceci est une plaisanterie de M. de Quesmes? Il n'y a que son air de sérieux. Ne vous y trompez pas.

— Sérieux ou plaisant, reprit le vicomte, je le pense comme je le dis, et le ferai comme je le pense.

— Oh! dit le vieux seigneur, celle-ci est trop forte. Vous aurez beau faire, je n'y mordrai pas.

— Vous le croirez au moins quand vous le verrez.

— Je ne le verrai pas et je ne le crois pas.

— Si je n'étais retenu par la crainte d'effrayer ces dames, je vous ferais un serment capable de vaincre votre incrédulité, M. le marquis.

— Ce détour est très-adroit, dit René.

— Adroit vous-même, mon cher cousin; car il n'est pas certain que vous ne vous convertissiez pas encore avant moi.

— Vous parlez de conversion et nous d'apostasie, dit le comte : il nous est peu facile de nous entendre.

René et Geneviève furent mariés à minuit, dans la chapelle et par le chapelain du château. Tout se passa on ne peut mieux. Les fiancés prononcèrent avec une gravité parfaite et sans la moindre marque d'hésitation le mot qui les faisait époux, et le ministre les bénit avec toute l'autorité et l'onction désirables. M. de Quesmes n'eut pas à enregistrer le moindre augure défavorable. Ainsi fut scellé ce nœud indissoluble où se trouvaient serrées cependant bien des causes de trouble et d'ennui. C'était, aux yeux du monde, une union aussi bien assortie que possible, et le monde n'avait peut-être pas tort; il y avait entre les deux époux un accord moral et physique qui devait triompher des répulsions passagères basées uniquement sur des circonstances.

Quand René entra dans l'appartement de la comtesse de Courchival, il la trouva assise dans un grand fauteuil placé aussi loin que possible du lit. Elle était enveloppée d'une robe de chambre de taffetas blanc, les bras croisés sur son sein et le cou entouré d'une écharpe, si bien qu'on ne lui voyait que la tête, ce qui ne l'empêchait pas d'être charmante dans cet ajustement. Elle était de ces femmes dont les séductions sont toutes voilées et échapperaient à l'analyse, et qui charment plus par la façon gracieuse dont s'arrangent toujours les plis de leur vêtement, que d'autres par l'exhibition des beautés les plus vivantes.

Geneviève, à la vue du comte, fit un mouvement pour se lever, mais celui-ci, sans mot dire, la prit aussitôt par la main et la reposa sur son fauteuil; puis il alla prendre un siége et s'assit auprès de la jeune fille qui le suivait d'un regard onduleux et inquiet. René était encore dans son costume de la journée. La lumière qui éclairait la chambre plus abondamment qu'il n'est d'ordinaire, ne montrait sur son visage toujours pâle que l'expression de douce gravité et de sérénité nébuleuse qui lui était habituelle.

— Geneviève, dit-il d'une voix posée et demi-confidentielle, je sais très-bien que vous ne m'aimez pas. Assurément je n'ai pas le droit de m'en fâcher. Vous avez accompli maintenant tout ce que je pouvais attendre de vous. J'ai demandé votre main à votre père; il me l'a accordée, vous vous êtes soumise. Je ne sais pas si cette soumission vous a causé quelques larmes secrètes, quelques insomnies ignorées, car j'ai toujours vu sur votre front la même sérénité candide, et je ne pouvais certes prétendre à m'immiscer dans le sanctuaire de votre cœur. Miné par de grandes et profondes douleurs

que plus tard je vous confierai, trop jeune cependant pour m'envelopper d'avance dans mon linceul, j'avais besoin de liens qui me rattachassent à la vie, et je ne me sentais pas la force de rechercher, de cultiver votre affection. Je vous ai épousée. Vous êtes attachée à moi irrévocablement; vous portez mon nom : il faut bien que vous vous intéressiez à moi. Cela me suffit. Vous n'avez à redouter de moi aucune tyrannie. Je suis votre ami, votre protecteur, rien de plus. Vous pouvez continuer à vivre sous ma tutelle aussi tranquille que vous avez vécu sous celle de votre père. Je ne vous importunerai jamais. Peut-être aurais-je dû vous donner d'avance ces explications; mais je n'ai pas voulu risquer la moindre entrave à notre mariage. J'ai pensé que vous ne pourriez pas toujours m'éviter. Vous voyez maintenant que vous avez eu tort de me craindre autant. Me pardonnerez-vous de vous avoir épousée?

— Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, puisque vous êtes malheureux. Vous agissez généreusement avec moi : je vous remercie.

— Vous serez donc mon amie?

— Oui, votre amie.

— Et vous n'aurez pas peur de moi?

— Comment cela se pourrait-il? répondit-elle en lui tendant spontanément sa main, dont René effleura légèrement avec ses lèvres le satin moite et rosé.

Le comte se retira, laissant la jeune fille livrée aux réflexions que devait faire naître en elle une pareille péripétie.

Le lendemain matin, son beau-père entra dans sa chambre avec un sourire malicieux dans les plis qui cerclaient ses yeux.

— Eh bien, mon gendre? dit-il.

— Eh bien, monsieur mon beau-père? répondit tranquillement René.

— Pardieu! vous savez bien ce que je veux vous demander.

— Sur ma parole, je ne vous comprends point.

— Allons donc! vous savez bien, je suppose, que vous n'avez point passé la nuit dans votre chambre.

— Je sais parfaitement le contraire.

— Voilà une discrétion qui frise le mensonge, mon ami, car votre lit n'est pas même foulé.

— Cela est tout simple, je ne me suis pas couché.

— Voulez-vous dire que vous n'avez pas dormi?

— Non, car j'ai dormi quelque peu ce matin dans mon fauteuil.

— Allons! il faudra donc que j'interroge madame de Pardaillan. Heureusement votre visage n'est pas si discret que votre bouche.

— Ce n'est point de la discrétion, mais de la franchise. Madame de Courchival a dormi aussi tranquillement que mademoiselle de Serizy a dormi hier : du moins il n'a tenu qu'à elle.

— Ouais! s'écria le marquis, ouvrant des yeux effarés, est-ce vraiment vrai? Et alors qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que par hasard, mon gendre, vous ne sauriez pas pourquoi ou comment l'on se marie?

— J'ai, reprit froidement René, des idées sur tout cela. Je connais encore très-peu madame de Courchival...

— Alors, monsieur, pourquoi l'avez-vous épousée?

— Pour faire connaissance avec elle. N'est-ce pas un bon moyen?

— Peut-être, mais vous vous en servez fort mal.

— Je n'ai point agi de la sorte sans beaucoup de réflexion...

— Trop, parbleu! C'est ce dont je me plains.

— Enfin, je ne crois pas qu'une jeune fille puisse, malgré toutes les cérémonies nuptiales possibles, déposer d'un jour à l'autre la pudeur craintive de son âge, ni qu'elle puisse savoir mauvais gré à l'homme qui a pour elle de semblables ménagements et qui veut attendre que ses droits soient ratifiés par un amour amené insensiblement par l'intimité.

— Au nom du ciel! qu'est-ce que c'est que ces subtilités-là? Nous donneront-elles des enfants? Ma fille, monsieur, est votre femme. Il me semble que cela peut la dispenser de devenir votre maîtresse. En vérité, je me suis bien trompé sur votre compte.

— Je vous supplie, mon cher beau-père, de suspendre votre jugement et de me laisser faire. Le bonheur de votre fille, le mien, dépendent de la manière dont je me conduis. Geneviève, vous le savez, est une âme d'une rare délicatesse et qu'un rien pourrait froisser à jamais.

— Oui, je sais, elle est un peu romanesque. Je ne dirai donc plus rien, mais faites au moins, mon gendre, qu'elle vous aime bientôt.

Le vicomte de Genouillac partit de Serizy comme il l'avait promis à son cousin.

— Il paraît, mon cher, lui dit-il en le quittant, que vous vous êtes très-bien conduit. Votre beau-père me l'a dit. Je vous laisse savourer votre lune de miel. Adieu.

Il lui serra la main, monta à cheval, et, apres avoir passé la grille : A bientôt! lui cria-t-il.

XXIII

SIC OMNIA CERTA.

Il y eut d'abord fort peu de changement dans la vie des habitants du château de Serizy, quoiqu'il y en eût un fort grand dans leur état. Le comte faisait chaque soir une visite d'un quart d'heure à sa femme, et cette visite se passait toujours en conversations abstraites ou même banales. Le marquis, de son côté, ne manquait jamais, chaque matin, de s'informer à son gendre du point où en étaient les choses, et s'en allait toujours affligé et courroucé de la réponse négative de René, mais il avait cessé de lui faire des reproches ou des représentations : vieux et faible, il subissait l'influence d'une volonté jeune et tenace.

Peu à peu cependant la confiance s'établissait entre René et Geneviève. Ils en étaient venus promptement à la fraternité. Du côté de la jeune fille surtout, c'était bien la tendresse voilée, les attentions muettes d'une sœur pour un frère. Quand elle voyait se rembrunir le nuage qui voilait continuellement le front du jeune comte, elle venait à lui, lui prenait la main, et par quelques mots gracieux dits de sa voix la plus douce, elle tâchait à le distraire et à le faire sourire, et de jour en jour elle y réussissait mieux. Le père, témoin de ces petites scènes d'une tendresse qui lui semblait suffisamment conjugale, venait alors vers son gendre.

— Eh bien, lui disait-il à l'oreille, il me semble que ceci est assez clair. Ma fille vous aime maintenant tout à fait. Si vous ne le voyez pas, c'est mauvaise volonté.

— Il n'est pas encore temps, répondait René.

— Prenez garde au moins de laisser passer le bon moment, s'il ne l'est pas déjà, répliquait le vieillard.

Ceci n'était pas dépourvu de sens. En effet, la position où le comte s'était placé vis-à-vis de sa femme était très-délicate et très-difficile à changer. Elle eût demandé, pour être ramenée aux conditions conjugales, une habileté et une application que René ne pouvait apporter. Le sentiment fraternel qui unissait maintenant les deux époux était un nouvel obstacle : la réserve et la pudeur qui le caractérisaient étaient moins faciles à surmonter que l'antipathie et la défiance précédentes. Il en est ainsi de toutes les positions fausses, c'est-à-dire, contraires aux lois naturelles : la contrainte même qu'elles imposent les consolide et devient un gage de leur durée.

On conçoit sans peine que, soit par l'indiscrétion involontaire du marquis, soit par l'indiscrétion très-volontaire des domestiques, soit enfin que les choses parlassent d'elles-mêmes, la singularité des relations du comte et de la comtesse n'avait pu rester secrète, et que, devenue un piquant sujet de conversation pour les châteaux voisins, elle avait dû être fort diversement interprétée. La sévérité de René et l'ingénuité de Geneviève déconcertèrent toujours les allusions que l'on faisait parfois devant eux; mais le pauvre marquis en était très-affecté et il semblait que ce fût lui-même que l'on incriminât.

Heureusement le synode commença pour lors à s'assembler et les visites qui affluèrent à Serizy, les conventicules qui s'y tinrent, ceux auxquels le marquis et son gendre eurent à assister, soit à Loudun même, soit dans les environs; enfin, toutes les préoccupations politiques et dogmatiques effacèrent bien vite celles d'un autre genre. Geneviève se trouva livrée à elle-même comme autrefois; libre de rêver sans que nul regard interrogateur se fixât sur elle. Elle pouvait croire que son mariage n'était qu'un rêve, et parfois en effet il lui semblait que toute son existence, depuis quelques mois, n'était qu'illusion, tant son émotion intérieure, qui n'avait pu se répandre au dehors, lui avait laissé de bourdonnement dans la pensée. Quand une alarme n'est suivie d'aucun combat, les palpitations en durent souvent plus longtemps, ou du moins elles sont plus sensibles et plus pénibles, en ce que l'équilibre se trouve interrompu faute d'une agitation extérieure qui eût servi de contre-poids. Geneviève s'étonnait de l'indifférence avec laquelle elle prenait le souvenir de M. de Quesmes. Dans la situation grave où elle était engagée quand elle l'avait revu, son imagination, ce flambeau aux lueurs capricieuses et chatoyantes, avait dû pâlir sous la clarté sévère de l'examen. Dépouillé des gracieux reflets, des étincelantes réverbérations qu'il avait empruntées à la première, le héros n'avait paru sous le second qu'un homme froid, ironique et faux. Nous ne voudrions pas jurer que, quelque pure, quelque angélique que fût l'âme de Geneviève, son amour-propre n'eût pas été aussi blessé que son cœur de la facilité avec laquelle le vicomte avait pris son parti de renoncer à elle, et de la liberté, des grâces d'esprit dont il avait fait montre à ses noces. Elle se disait à ce sujet qu'à la vérité on ne devait pas se fier aux apparences, puisqu'elle-même avait dû paraître au vicomte bien froidement oublieuse : mais au moins avait-elle gardé le silence. Il est vrai encore que ce silence lui était obligatoire. Enfin, elle parvenait quelquefois à excuser entièrement son amant, et alors elle n'en sentait pas moins qu'il lui était bien réellement devenu indifférent. Il en est souvent ainsi en amour. Une accusation est un

arrêt. Geneviève se dépitait ingénument de cette inconstance sans cause, du moins sans cause qu'elle voulût s'avouer; car René, comme on pense, y était bien pour quelque chose, et de jour en jour sa figure noble et pure revenait plus souvent se présenter à l'esprit de la jeune fille; de jour en jour son caractère doux et sombre, son esprit poétique et gracieux devenaient plus intéressants à Geneviève. C'était compassion, se disait-elle à elle-même. Elle pouvait se tromper ainsi pendant quelque temps. Elle avait voulu cesser d'aimer M. de Quesmes et se fâchait de n'avoir pas eu pour cela de combat à subir. Elle voulait aimer son mari, mais elle eût désiré n'arriver à ce résultat que sous l'influence du devoir et non de l'inclination. Enfin, elle était réduite à déguiser l'amour sous les semblants d'une tendre pitié dont elle ne laissait percer encore que ce qui ne pouvait la trahir. Elle se demandait déjà si elle ne s'était pas abusée en croyant aimer M. de Quesmes; mais ceci est un sophisme commun à tous les cœurs féminins :

Ce qui n'est plus pour eux, a-t-il jamais été?

Nous n'avons jamais de maîtresse qui ait connu l'amour avant de nous connaître, quelle que soit sa vie, quelles que soient ses aventures. Elles nous le disent, non-seulement parce qu'un tel aveu nous flatte, mais encore parce qu'elles-mêmes se le persuadent et sont bien aises de le persuader. De cette façon, en effet, leurs fautes ne sont que des erreurs, leur inconstance devient de la sagesse. Elles se sont trompées; elles recommencent. Honneur au courage malheureux!

Geneviève était une de ces organisations sur lesquelles le devoir est tout-puissant, sans être pourtant ni terrestres ni positives; mais c'est là le point qui règle toutes leurs actions, même à leur insu et comme une loi naturelle; c'est le fil qui, lorsqu'elles s'élèvent sur les ailes de l'imagination, les garde de se perdre dans les nues. Ainsi elle s'était éprise de M. de Quesmes comme de quelque chose de beau et d'aimable, mais il n'avait dû jamais le savoir. S'il l'avait deviné, c'était en vertu de cette fatuité inhérente à la jeunesse, qui semblable à la verge des adeptes, découvre les trésors cachés et en indique aussi qui n'existent pas. Obligée d'épouser quelqu'un qui lui était inconnu, elle avait su contenir ses larmes et toute sa douleur; mariée, elle devait aimer son mari uniquement parce que c'était son devoir, et oublier tout le reste. C'était une nature parfaite où toutes les facultés se contre-balançaient et se trouvaient dans un rapport exact. Elle devait donc par cela seul être préservée de toute divagation, et, prenant toujours la voie véritable, s'y maintenir par son propre poids. L'inquiétude que lui causaient les oscillations d'un changement prescrit par le devoir même était comme un tribut qu'elle payait à la faiblesse de l'humanité, où elle était une exception sans en être pourtant entièrement séparée.

Tandis que Geneviève errait en ces rêveries et écoutait tous les murmures de son cœur, en observait le travail, René se plongeait dans les souterrains du protestantisme, armé de sa pensée vindicative comme d'un fil qui l'empêchait non pas de se perdre, mais de s'arrêter, tout à l'opposé du fil que Thésée reçut de la blonde fille de Minos. Hélas! il était obligé de s'y tirailler continuellement pour ne pas céder à l'envie de s'asseoir qui le prenait devant les difficultés sans nombre qui embarrassaient ses pas. Il était fatigué de l'attente molle et silencieuse qu'il lui avait fallu subir, et il retournait souvent la tête vers la place charmante qu'il pouvait occuper aux côtés de sa femme, si douce, si bonne, si consolante. D'ailleurs, le dédain prenait bien vite en lui le dessus de la haine. S'il suivait encore sa pensée, c'était faiblesse plutôt qu'énergie, c'était par honte de céder ainsi vis-à-vis de lui-même, c'était difficulté de se débarrasser d'une résolution qu'il avait si violemment embrassée, c'était la crainte de détruire le seul intérêt qui restât dans sa vie; car, bien que, de son côté, il sentit naître en son cœur pour Geneviève une tendre affection, le temps était loin où cette affection pourrait remplir le vide que lui avait laissé l'oubli de Louise. C'était bien un véritable amour, celui-là, un amour absolu, profond, intime, fécond en racines et en fleurs, et dont il était bien difficile aux froids rameaux de l'hymen de remplacer jamais la séve exubérante et parfumée. René le sentait et il se roidissait contre le besoin de repos qui s'emparait de ses sens alourdis, pensant avec raison que ce repos ne pourrait durer longtemps et serait bientôt troublé par une fièvre interne dont l'agitation extérieure lui sauverait mieux les souffrances. Ainsi il persévérait dans la vengeance, non plus par passion, mais par raison. Quelle misérable machine que la volonté humaine!

Déjà, au reste, il ne pouvait plus songer à donner l'impulsion, mais à se laisser emporter par le courant. Son impétuosité, son ardeur conspiratrice avaient fait sourire dans leurs vieilles moustaches les oracles et les sommités de la religion et du parti protestants. Le nom respecté du vieux comte de Courchival n'inspirait pour son héritier que de la bienveillance de la part des seigneurs, et de celle des ministres une considération qui n'allait pas jusqu'à la déférence.

Malgré la position hostile des huguenots vis-à-vis de la cour, ils ne laissaient pas de montrer pour

ceux d'entre eux qui s'y trouvaient attachés ou qui tenaient des emplois considérables un respect soit calculé, soit involontaire. René et le marquis de Serizy, l'un à cause de sa grande jeunesse, l'autre à cause de son peu de tenue, ne firent donc au synode que des figures secondaires et telles qu'ils en eussent fait partout où leurs noms et leurs fortunes eussent été connus. Le marquis de Serizy était un de ces hommes comme il en flotte toujours dans toute espèce de conspiration, qui en sont les membres les plus actifs, les plus dévoués, qui ont la confiance de tous, sans exercer aucune autorité ; que leur air inoffensif empêche toujours de soupçonner, qui coopèrent en effet sans penser à mal et comme s'ils faisaient une chose toute simple : aussi n'en recueillent-ils jamais ni gloire ni profit, et si n'en ont-ils pas cherché. Ils ne sont ni ambitieux ni cupides, ni vindicatifs : ils sont conspirateurs, cela leur suffit.

René s'aperçut bientôt de la véritable position de son beau-père dans le parti, et vit que, s'il pouvait avoir de lui tous les renseignements possibles, il devait renoncer à employer son autorité, soit pour s'étayer, soit pour imprimer quelque secousse dans le sens qu'il désirait. Il eut la sagesse de ne pas s'obstiner à se mettre en avant, et il prit le parti de conspirer pour ainsi dire dans la conspiration, se bornant à relever toutes les inductions favorables à son idée, à fomenter les ressentiments, en un mot à se faire boute-feu, s'il n'était flambeau. Il ne tarda pas à être distingué par quelques-uns des personnages les plus influents, regardé par les uns comme un homme précieux, par d'autres comme un esprit dangereux, et par tous comme une organisation peu ordinaire. Parlant peu et toujours à propos, sa parole grave et concise attirait toujours l'attention. La rapidité de ses aperçus, la vigueur de ses conclusions, le mordant de ses réflexions, formulées avec une logique impitoyable, étonnaient dans un aussi jeune homme de qui la figure semblait au premier abord si efféminée, si peu d'accord avec un esprit mâle et vif.

On le regardait, et alors on apercevait au milieu de ces traits noyés et irréprochables, une expression de hauteur et de force qui imposait et embarrassait à la fois. Son ascendant n'était pas de ceux qu'on subit sans contestation : on craignait de céder à une fausse apparence. D'ailleurs l'éducation solitaire de René n'avait pu lui apprendre l'art de gagner les hommes pour les dominer, de leur dorer la pilule toujours amère d'une supériorité qu'ils n'avalent jamais qu'en rechignant et qu'ils digèrent mal, si on la leur ingurgite en leur tenaillant le nez et le menton. L'arbre qui a grandi seul vit seul. Nul arbre ne vient, quand il est déjà à sa hauteur, mêler son ombrage au sien, hors peut-être quelque liane caressante et jalouse.

Ainsi le comte sentait les obstacles se multiplier à mesure qu'il voulait avancer, comme le nageur qui sent l'onde répondre à chacun de ses efforts, par un effort répulsif. Il disait : Marchons, et au lieu de marcher, on venait tournoyer autour de lui. Ah! malheur à celui qui veut asservir à sa passion individuelle la passion d'une multitude! Un instinct de défiance s'élève bientôt contre lui. Deux génies se trouvent en présence et se sentent. Il faut que l'inférieur se soumette et ne prétende plus à marcher de front. Quoique René dominât de l'intelligence tous les hommes qui se trouvaient réunis là, le principe agissant chez lui, sa passion, ressort déjà détraqué, ne pouvait prétendre à plus de puissance que l'esprit d'ambition religieuse qui animait cette assemblée. Aussi, malgré tous ses efforts, ne pouvait-il s'y impatroniser entièrement. On l'y avait traité en enfant d'abord ; maintenant, on l'y traitait en étranger, et certes il ne pouvait y avoir d'autre cause à cette conduite que celle dite ci-dessus : car tout devait rendre le jeune comte de Courchival cher aux protestants. Il était pur de toute relation avec les catholiques et avec la cour ; il était d'un sang fidèle, d'une famille qui avait une des premières embrassé la réforme, et qui l'avait soutenue de l'épée et de tous les moyens humains, sans parler de ses vœux et de ses prières. Il montrait lui-même un fanatisme intelligent et sincère. Il était le beau-fils du vénérable et excellent marquis de Serizy. Tout était donc garant pour lui. Ses cautions étaient irrécusables, et pourtant on n'avait pas foi en lui. Était-ce révélation du passé qui bouillonnait encore dans son cœur? Était-ce pressentiment de l'avenir qui fermentait peut-être déjà dans sa cervelle? Qui pourra jamais rendre compte des motifs par lesquels agissent les hommes rassemblés!

René, pour sa part, ne prenait pas le change sur les sentiments qu'il inspirait. Il les attribuait parfois à ce que son aventure à la cour avait peut-être transpiré; mais la partie secrète et importante ne pouvant pas être connue, cette disgrâce devait au contraire être un gage de plus en sa faveur. A la vérité, M. de Quesmes avait déjà pu parler et machiner quelque chose; mais outre qu'un tel procédé n'eût guère été dans les façons de faire de son cousin, jamais dans les discussions les plus vives il n'était échappé à aucun de ses contradicteurs une allusion à ce qui causait sa ferveur suspecte. Aussi ressentait-il le dépit que nous donne toujours une défiance légitime, mais non légale, si l'on peut parler ainsi, juste sans être raisonnée. Nous ne voulons jamais admettre que les hommes puissent avoir de

l'instinct et qu'ils aient le droit de s'éloigner de nous pour des fautes dont nous sommes sûrs qu'ils n'ont pas eu connaissance. Le comte n'était pas dans une disposition à pardonner aucune injure, et bientôt il conçut pour tous ses coreligionnaires une haine véritable. Son âme était livrée aux Furies, dont les groupes divers et hostiles la déchiraient en s'y battant. La malédiction paternelle avaient vigoureusement germé. La porte par laquelle l'infortuné était entré dans la vie était funeste. La voie qu'il suivait ne pouvait lui offrir que des douleurs. Il fallait recommencer son existence, et quel homme, même à l'âge de René, croit qu'il puisse revenir sur ses pas? On est ainsi fait : une fois engagé dans une route odieuse, on ne gravit pas une montagne pour en chercher une qui soit plus facile. L'habitude, plus stupide encore que la paresse, nous fait rester dans l'ornière et nous y embourbe davantage, au lieu de tenter un effort victorieux pour fuir à travers champs. Ainsi René, dégoûté, découragé par la marche, ulcéré contre ses compagnons, n'en continuait pas moins à marcher vers un but qu'il ne voyait plus et qu'il ne se souciait plus beaucoup d'atteindre. Seulement il se dédommageait de la contrainte qu'il s'imposait en répandant son aigreur autour de lui et en se promettant bien de ne pas toujours garder dans son cœur ces haines nouvelles dont le mépris serait une satisfaction suffisante.

Nous n'introduisons pas le lecteur dans le sein même du synode, qui était, comme les états généraux de la république, semi-théocratique de la réforme. Là se discutaient les points de doctrine et les budgets des Églises et les réclamations plausibles qu'on voulait adresser au gouvernement. Une assemblée plus confidentielle eut lieu au château de Serizy, assemblée comme il y en a toujours à côté des réunions en quelque sorte officielles. Il s'agissait dans celle-ci de discuter l'opportunité d'une demande au roi, tendant à obtenir la réintégration des anciennes places de sûreté dont la privation rendait la conservation de l'édit de Nantes à peu près illusoire et soumise au bon plaisir des gouverneurs et des chefs catholiques.

M. de Ruvigny, agent et envoyé de la religion auprès de la cour, le comte de Roye, le marquis de la Force et la plupart des seigneurs étaient opposés à cette démarche qui leur semblait sans aucune chance de réussite, et propre seulement à inspirer des soupçons et peut-être à provoquer des mesures oppressives. Ils représentaient le parti conservateur parmi les réformés, estimaient la position du protestantisme en France parfaitement établie et durable, et regardaient le prosélytisme comme une utopie sans fondement et même fâcheuse. Le marquis de Serizy, le chevalier de Rohan, jeune ambitieux qui espérait jouer dans une guerre civile le rôle que son grand-oncle avait joué, le comte de Courchival, quelques autres seigneurs, vieillards ou jeunes gens, et les ministres presque en totalité, soutenaient la proposition. Parmi ces derniers, le plus ardent et le plus influent, le plus remarquable à coup sûr était le révérendissime Daniel Sauvegrain, député de l'Église de la Rochelle. C'était un vieillard de plus de soixante et dix ans, le véritable prêtre sectaire, emporté, inflexible, foudroyant, sophiste d'autant plus habile qu'il semblait toujours inspiré. Bien que d'une taille ordinaire, encore courbée par l'âge, il paraissait, au premier aspect, de proportions au-dessus de la plupart des hommes, tant le caractère de puissance de sa tête était frappant. Son front large, élevé et entièrement chauve, était coupé de trois rides austères où se lisait également le courage du martyr et celui du persécuteur, deux fanatismes qui s'allient souvent. Il eût également représenté Samuel ou Jérémie. Ses longs sourcils gris tombaient jusque sur ses yeux et se hérissaient dans les moments de fougue, comme s'ils se fussent écartés pour laisser passer ses regards flamboyants et irrités. Son nez aquilin et sa bouche dédaigneuse se rapprochaient l'un de l'autre et faisaient siffler presque constamment le souffle de ses narines. C'était, au résumé, une grande et terrible figure, mais qui respirait plutôt l'enivrement de l'erreur que la sainte inspiration de la vérité. Les passions humaines, l'opiniâtreté, la colère, la haine de la résistance, l'orgueil, y avaient une large part et y dénotaient le faux prophète. Le véritable homme de Dieu porte au front une autorité éclatante ou sombre qui n'a pas besoin, pour dominer, du secours convulsif des autres traits,

Daniel Sauvegrain témoignait peu d'amitié à René, quoique celui-ci appuyât toujours ses discours et ses propositions; mais il repoussait son aide comme le prêtre repousse, à l'autel, celle du laïque profane; il était impatienté de sa coopération, comme le vieux soldat, dans son courage farouche, s'impatiente de la témérité inquiète du conscrit. D'ailleurs, quoique la lumière qu'il portait ne provînt pas du foyer divin, elle ne l'en éclairait pas moins, et il avait lu sans doute dans le cœur du jeune homme.

M. de Ruvigny, esprit sage, froid et d'une rare finesse, en tout l'opposé du ministre, quoiqu'il fût très-attaché à sa religion, comme depuis il le prouva, montrait au contraire faire grande estime de René; mais il avait démêlé promptement le son creux et faux de ses discours et de son fanatisme, et il l'embarrassait souvent par ses sourires de scepticisme, Il ne manquait jamais, toutes les fois qu'il causait

avec René, de détourner adroitement la conversation du terrain politique, pour l'engager dans des questions purement abstraites, et jamais il ne donnait au jeune comte d'explication matérielle ni de réponse positive; ce qu'il tournait au reste avec tant de tact et de grâce, qu'il n'y avait pas moyen de s'en offenser. René se trouvait, entre le ministre et lui, dans la position d'un homme qui, voulant en secourir un autre, recevrait un coup de bâton de celui-ci et une poignée de main de l'adversaire. Je ne conçois guère de position plus déconcertante. Ce serait certainement à étrangler les deux hommes. Cette idée passait en effet quelquefois par la tête de René; mais comment s'attaquer au sublime Daniel, ce lion hérissé et bondissant, et par où attaquer le subtil courtisan, insaisissable serpent?

— Ainsi, disait le véhément Sauvegrain de sa voix impérieuse dont rien ne détournait la tonitruante allure, ainsi vous êtes satisfaits de garder les troupeaux des Égyptiens, et vous vous confiez en la clémence de Pharaon! Vous vous dites: Le roi n'oubliera pas ce que nos pères ont fait pour les siens. Vous croyez qu'après des générations écoulées on se souvient des services rendus, quand vous, pour quelques années où l'on vous a permis de respirer, vous oubliez tant d'injures reçues, vos villes mises à sac, vos prêtres, vos soldats et jusqu'à vos enfants massacrés, vos temples violés, vos libertés anéanties! Je vous le dis, moi, Joseph est oublié. La tyrannie a posé sur nous sa main jalouse. Elle ne l'en retirera pas qu'elle ne nous ait écrasés. Ce sera en vain que vous courberez la tête sous le joug, que vous vous montrerez habitués aux rigueurs, que vous broierez jour et nuit le mortier, et que vous creuserez les sillons avec vos ongles; même à ces dures conditions, on ne vous laissera pas multiplier longtemps. On craindra toujours le moment du réveil. Vous êtes soumis, vous deviendrez esclaves. Esclaves, on vous prendra vos nouveau-nés, et, pour les racheter, il faudra que vous sacrifiiez aux idoles. Et Dieu vous abandonnera; il ne suscitera point Moïse pour vous défendre et vous conduire : car vous aurez rejeté ses avertissements. Oui, je vous le dis, c'est là ce qui vous arrivera, et le jour n'en est pas éloigné. Il y a des signes aux cieux et sur la terre. Le repos même dont on vous laisse jouir en ce moment est sinistre : on veut vous égorger durant votre sommeil. N'a-t-on pas déjà fait ainsi! O Israël! réveille-toi donc, car l'arche sainte est menacée. Lève-toi, que tes ennemis te contemplent! Et ils trembleront, ils seront contraints de se rendre à tes justes demandes, ou, s'ils refusent, la main de Dieu sera sur eux. La victoire ne peut nous faillir.

— Je ne crois pas, mon père, dit M. de Ruvigny, que les choses se passassent d'une manière si simple ni si grande. Sa Majesté ni ses ministres ne consentiront jamais à nous rendre des places de sûreté. A la moindre menace de soulèvement, on réunira toutes les forces du royaume pour nous réduire, et l'on profitera de l'occasion pour nous enlever tous nos priviléges. Je ne crois pas qu'il en soit autre chose. Le temps des interventions divines est passé.

— Ah! s'écria le ministre, vous êtes assez hardi pour prononcer cela! Homme de peu de foi, ce n'est pas ainsi que l'on invoque cette intervention et qu'on l'obtient!

— Mais, dit René à M. de Ruvigny, vous avouez vous-même, monsieur, et personne n'est mieux que vous à même d'en juger, vous avouez que la cour ne cherche qu'un prétexte pour nous opprimer. Il me semble que nous sommes, par cela seul, autorisés à prendre la défensive.

— Eh! qu'importent de tels intérêts? s'écria encore le vieux Daniel. Sont-ce les raisonnements humains qui doivent nous guider, ou bien la voix de Dieu?

— Pour le coup, répliqua M. de Ruvigny, je suis de votre avis, mon père. N'oublions pas que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, et rendons à César ce qui appartient à César. Suivons notre religion, mais ne cherchons point à former un parti. Le roi ne s'opposera jamais à ce que nous exercions notre culte; nous aurons pour cela toute liberté. Mais si nous voulons aussi l'indépendance temporelle, je le répète, on nous écrasera et l'on aura raison; car il ne doit point y avoir deux pouvoirs dans le royaume. Prenez-y garde : ce sera le parti protestant qui aura tué la religion protestante.

— Je ne crois pas, monsieur, dit René, que l'une puisse exister sans l'autre. C'est l'âme et le corps. Puisqu'on a contre nous des moyens matériels d'opposition, il nous faut des moyens pareils de résistance.

— Quant aux deux pouvoirs qui ne peuvent exister ensemble dans le royaume, dit le marquis de Serizy, vous oubliez, monsieur, que pendant plusieurs siècles il y en a eu beaucoup plus de deux, sans qu'on s'en trouvât plus mal.

— C'étaient des pouvoirs qui s'échelonnaient ou se balançaient, et non pas des puissances nécessairement rivales, répondit Ruvigny.

— Pourquoi chercher ainsi à vous déguiser, clama de nouveau le ministre, j'entends votre pensée à travers vos paroles. Ce n'est pas pour la religion que vous craignez, c'est pour vous-même. Ce n'est pas à sa tranquillité que vous tenez, mais bien à la conservation de vos places à la cour, de vos emplois, de vos biens, de vos loisirs seigneuriaux. Vous

n'êtes protestants que de nom ; vous n'avez point renoncé aux pompes de Satan en renonçant à Satan, et vous renierez votre foi le jour où ce compromis ne sera plus possible. Beaucoup d'entre vous l'ont déjà fait. Eh bien ! continuez. Hommes orgueilleux, séparez-vous des humbles artisans de la foi, Vous n'êtes pas dignes d'être comptés parmi les sauveurs d'Israël. Oui, tous, retirez-vous ; alors nulle voix humaine ne s'élèvera contre la voix de l'Éternel.

— Mon père, dit le marquis de la Force, vous nous traitez bien durement, et vous n'avez pas non plus bonne mémoire. La noblesse a été le plus constant et le plus fervent appui de la religion. Il n'est pas un seul d'entre nous qui n'ait dans sa famille quelque martyr, et dont les biens n'aient été fort amoindris dans les guerres religieuses.

— Oui, continua le ministre, reprochez à Dieu ce que vous avez fait pour lui. Il n'a pas été reconnaissant, n'est-ce pas, et vous en avez assez? Vous voulez essayer d'un autre maître. Je vous dis, moi, que vos pères n'ont fait que ce qu'eussent pu faire les hommes les plus obscurs. Ah ! dites-vous, ils ont soutenu la religion. N'y ont-ils pas plutôt cherché un appui pour leur ambition, comme d'autres font aujourd'hui.

— Ceci s'adresse à vous, messieurs, dit M. de Ruvigny aux seigneurs partisans du mouvement.

— Nos pères sont morts pour la religion, dit le marquis de la Force.

— Dieu les a jugés, reprit le ministre. Ils sont morts, mais la religion vit et vivra éternellement. Oui, la sainte cause triomphera sans vous et malgré vous. Elle sera un jour souveraine dans ce pays où on la souffre à peine, où elle est obligée de se cacher et de recevoir avec reconnaissance la maigre aumône de ses tyrans. Et vous serez effacés du livre de la vie, parce que vous aurez douté. Vous verrez si Dieu a besoin de votre protection.

— Voilà, dit M. de la Force, un vieillard bien factieux et bien violent. Je commence à trouver cela insupportable.

— Il est singulier, dit René, comme l'esprit de domination est inhérent à la robe, quelles que soient sa nature et sa couleur.

— Prenez garde, lui répondit en souriant M. de Ruvigny, vous passez dans notre camp. Messieurs, ajouta-t-il en élevant la voix, je n'ai qu'une réponse à faire à de semblables incriminations, mon avis est que l'état de la religion est assuré et durable, et que nous devons nous contenter de la liberté spirituelle qu'on nous laisse et qu'on ne songera jamais à nous ravir, si nous restons tranquilles ; que, si l'on s'obstine à énoncer et à soutenir des prétentions qui ne peuvent manquer de provoquer une guerre d'extermination, ce ne seront ni les emplois ni la faveur qui m'empêcheront de voler au secours de la religion menacée.

— On nous trouvera aussi, dirent tous les seigneurs qui avaient partagé l'opinion de Ruvigny.

— Et vous, messieurs, dit celui-ci au marquis de Serizy et au comte de Courchival, sera-ce alors pour vous une raison de vous retirer?

— Vous ne le pensez pas, monsieur, répondit René.

— Nous allons travailler pour vous mettre à l'épreuve, dit le marquis.

— Regardez le ministre, messieurs, dit le chevalier de Rohan.

Le vieillard avait en effet une attitude digne d'être remarquée. Les bras croisés sur sa poitrine, il fixait sur le noble groupe un regard à la fois méprisant et haineux.

— J'ai entendu soutenir, dit René, que la noblesse avait été dupe en se jetant dans la réforme, et qu'elle avait nourri là un monstre qui l'égorgerait. Le révérend Sauvegrain me rappelle ce dire, par les regards farouches qu'il nous lance en ce moment.

— Quel rapport peut-il y avoir entre les priviléges de la noblesse et la façon dont on prie Dieu? dit M. de Ruvigny.

— J'en vois beaucoup, dit le marquis de Serizy, mais les deux causes, loin d'être ennemies, sont intimement liées l'une à l'autre. L'indépendance religieuse ne peut que venir en aide à la nôtre.

— Assurément, répondit-on. L'histoire l'a déjà amplement prouvé.

— Vous rejetterez d'au milieu de vous ceux qui habitent avec les infidèles et qui s'allient avec eux, dit la voix tonnante du ministre.

On peut juger, par cet échantillon de la discussion, s'il fut possible aux fidèles de s'entendre et de prendre une détermination. La scission qui achevait de s'opérer entre la noblesse et la réforme ôtait à celle-ci beaucoup de sa force d'action, du moins momentanément. Cette scission s'accomplissait ainsi pendant la paix, comme par une simple précipitation, entre deux éléments qui n'avaient pu être mélangés que par de violentes secousses, mais jamais combinés. Dans la disposition douteuse et fatiguée où se trouvait alors le comte de Courchival, ce phénomène ne pouvait manquer de le saisir et de lui inspirer bien des réflexions. Il comprit que le mouvement de la réforme n'était plus de nature à être détourné dans le sens des passions d'un individu ; que c'était en effet plus qu'un parti, que c'était une idée, un principe qui vivait de sa vie propre, et, n'ayant pas besoin de la protection de tel ou tel homme, ne pouvait se soumettre à les servir. Il rit de sa folie d'avoir songé à diriger cette machine fatidique et à s'en faire un instrument. Les acerbes

paroles du ministre Sauvegrain lui grondaient encore aux oreilles et lui semblaient comme ces tonnerres souterrains qui présagent les tremblements de terre, comme la menace d'une puissance qui ne se révélait pas encore. Puisqu'il rejetait et dédaignait ainsi la noblesse, il avait donc un autre appui. Lequel? la bourgeoisie? le peuple? Mais alors la bourgeoisie était si calme, si soumise; le peuple était si peu de chose, si nul même, que René conclut que le ministre était fou. Le sort en était donc jeté, il fallait renoncer à toute idée de vengeance; car c'était y renoncer que d'en attendre l'occasion sans pouvoir en aucune façon la préparer. Eh bien! cette pensée achevait d'accabler le comte. Sa vie ne lui apparaissait au travers que comme un désert. Pourquoi s'était-il fermé la cour? Pourquoi s'était-il enchaîné dans le mariage? Quelle existence obscure et sans intérêt allait-il mener, privé de sa liberté et de toute occupation! A vingt-deux ans, certes cette perspective était triste. Pourtant Geneviève était bien douce, bien charmante, bien capable de le consoler; mais peut-on passer sa vie à être consolé? Enfin René était dans cette situation pénible et mortifiante où l'on se trouve quand, après avoir marché étourdiment à travers la vie, comme font tous les jeunes gens, on voit, en se retournant pour la première fois, que l'on a commis d'irréparables sottises. On éprouve alors la même douleur d'avoir gâté sa vie, qu'un enfant d'avoir fait quelques taches dès le matin à son blanc fourreau des dimanches. Il pleure, puis il se dit que les taches ne s'effaceront pas sous des larmes, il reprend courage; de nouvelles taches surviennent, il ne pleure plus, et bientôt le fourreau est si sale, que rien n'y paraît plus. Cependant la chaste et paisible adolescence de René devait l'empêcher de prendre son parti aussi vite que tout autre. Sa conscience ne s'était pas déflorée dès l'enfance. Il avait d'ailleurs l'orgueil de la pureté, et n'eût pas voulu avoir à rougir devant lui-même.

Comme il était occupé le soir de ces pensées qui l'attristaient et l'absorbaient au point de lui avoir fait oublier sa visite de tous les soirs à sa femme, le marquis de Serizy vint le trouver dans sa chambre. Le vieillard avait l'air extrêmement jovial. Il s'étendit dans un fauteuil, croisa ses jambes l'une sur l'autre, appuya ses coudes sur les bras du fauteuil, à la manière des gens qui se préparent à une conversation agréable, et, regardant René d'un air amusant :

— Vous ne devineriez pas, lui dit-il, ce qu'on vient de me dire? C'est ce qu'il y a au monde de plus plaisant. On dit que vous étiez amoureux de mademoiselle de Lamperière, et que vous vouliez l'épouser. On ajoute que c'est là ce qui vous a fait bannir de la cour. N'admirez-vous pas l'invention? Mademoiselle de Lamperière !... la dernière personne à laquelle vous auriez songé! Ah! ah! ah! vous pouvez vous imaginer comme j'ai ri d'une semblable histoire.

Le marquis avait la manie de l'incrédulité. René ne riait nullement, comme on peut croire.

— Ce qui la complète, continua le marquis, c'est que votre cousin en est l'auteur. C'est le pendant de l'histoire de sa conversion. Il a vraiment une imagination bien bizarre. Mais est-ce que vous vous fâcheriez de cela! Allons donc! qui voulez-vous qui le croie?

— Je ne puis, répondit René, ni m'en fâcher ni en rire. C'est vrai.

— Comment vrai? Vous raillez aussi, je crois. Vous m'avez fait peur avec l'air sérieux dont vous avez dit ce mot!

— Je ne raille point. J'ai en effet aimé mademoiselle de Lamperière, mais je n'ai jamais dû l'épouser. J'ai été en effet banni de la cour pour avoir eu avec elle un entretien à la suite duquel elle s'est évanouie. Voilà tout.

— Il n'en faut, pardieu, pas davantage pour m'ôter l'envie de rire, dit le marquis en se levant. Comment se fait-il que vous ayez épousé ma fille? Vous l'avez prise comme un pis-aller. Je vous en suis obligé pour elle.

— J'ai épousé votre fille, monsieur, parce que c'était le vœu de mon grand-père et aussi le vôtre, et parce que j'ai cru pouvoir vivre heureux avec elle.

— Vivre heureux! il me semble que vous ne vivez d'aucune façon avec elle. Je m'explique maintenant votre étrange humeur, mais je ne m'explique pas le mariage; car enfin ce n'est pas pour mon héritage.

— Monsieur, dit fièrement René, nous annulerons le contrat quand vous le désirerez. J'avais besoin de liens de famille pour me consoler de l'isolement où me laissaient la mort de mon seul parent et l'abandon d'une femme que j'aimais comme on aime la première fois, voilà les motifs de ma conduite. Quant au reste, l'explication en est dans la jeunesse de ma femme et dans la froideur qu'elle m'a témoignée.

— Froideur! froideur! je n'ai pas vu cela, monsieur.

— Moi, je l'ai sentie. Madame de Courchival se plaint-elle de moi?

— Non, non, pauvre enfant!

— C'est ce qui me justifie.

Le marquis se retira, laissant à René un nouveau sujet d'ennuis et de réflexions désagréables. M. de Quesmes ne s'endormait pas. René avait bien réel-

lement en lui un ennemi. C'était une pensée d'autant plus incommode que le jeune comte ne pouvait se dissimuler qu'il avait eu les premiers torts et que maintenant il n'avait pas l'avantage des armes. Puis cette découverte ne pouvait manquer d'amener entre son beau-père et lui des altercations, des hostilités sourdes, qui lui rendraient le séjour de Serizy insupportable, et qui achèveraient d'exaspérer son hypocondrie. Il éprouvait ce besoin de changer de place, qui s'empare toujours des gens mélancoliques, comme s'ils ne devaient pas emporter avec eux le voile funèbre qui leur assombrit tous les objets; aussi se promit-il de saisir le premier prétexte pour aller visiter ses terres du Languedoc et de la Provence, afin d'échapper ainsi à son beau-père, au synode, aux projets de conspiration, et même à sa femme, dont la touchante sérénité lui semblait comme un reproche continuel. Que ne pouvait-il se fuir lui-même!

Une lettre de Bertrand, reçue le surlendemain, vint à propos pour motiver ce voyage et l'empêcher de ressembler en effet à une fuite. Il était question dans cette lettre de quelques contestations qui eussent pu se régler sans sa présence; mais, comme aussi sa présence ne pouvait nuire, c'en fut assez pour le décider à partir sans délai. Lorsqu'il annonça cette résolution, Geneviève leva sur lui un regard auquel il ne put se méprendre.

— Non, lui dit-il, je ne puis vous emmener. Ce sera un voyage fort rapide et qui vous ennuierait. D'ailleurs, rien n'est préparé à Courchival pour vous recevoir, mais je vous promets de faire arranger votre appartement, de revenir promptement, et tout différent de ce que je suis.

— Cela est à désirer, dit le marquis grondant à demi-voix.

— Ne craignez-vous pas, dit la comtesse, que la vue de ces lieux ne réveille au contraire vos douleurs?

— C'est un remède violent, mais qui peut réussir, reprit René. Si je suis incurable, eh bien! vous m'abandonnerez.

— Jamais, repartit vivement Geneviève. Je ne le dois ni ne le puis.

René était trop occupé de l'idée de son départ pour être touché, comme il eût dû l'être, de l'expression presque passionnée que mit la jeune fille dans cette parole. Il la serra dans ses bras, l'embrassa tendrement sur le front, et alla tout disposer pour son départ. Une heure après il était en route, plus soulagé et plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis un an. Qu'y avait-il de changé dans sa destinée? Rien assurément. Mais, quand on est encore jeune, un départ égaye toujours. Il s'y trouve toujours je ne sais quel espoir d'aventures et de découvertes qui sourit à une imagination poétique. Puis on est libre, on est délivré de ses habitudes de tous les jours. Le repos fatigue à la longue. Il faut marcher. On est content de ne pas être encore perclus ni stupide. Cette satisfaction s'émousse bien vite, mais elle n'en a pas moins été utile. Les chagrins ne sont plus aussi cuisants après une distraction.

La cour était alors en Provence, coïncidence qu'il n'est pas inutile de noter. Depuis longtemps cette province n'était pas tranquille. Le roi voulut la voir mettre à la raison. Le cardinal Mazarin trouva un moyen bien simple pour la pacifier, ce fut de gagner le président d'Oppède qui était à la tête des révoltés. Le président déclara qu'il n'avait jamais voulu agir contre le roi, mais seulement contre M. d'Angoulême, gouverneur de la province; si le roi était résolu à punir les séditieux, il n'en était plus et se chargerait même volontiers de seconder M. de Mercœur dans son expédition contre eux.

L'arrangement se conclut sur ce pied-là.

M. d'Oppède expia pleinement son erreur en faisant pendre et en envoyant aux galères, sans miséricorde, les gens qui avaient été assez criminels pour se laisser pousser par lui à la révolte. Il ne balança pas davantage à exiler les membres de son parlement qui avaient eu l'audace de l'aider à rendre des arrêts séditieux. Ce fut fort bien fait. Il fallait des exemples. On prit les gens qui n'étaient pas bons à autre chose qu'à en servir. Il ne s'agissait pas de punir tous les coupables, ce qui eût été impossible, mais de pacifier la province, chose fort importante. M. le premier président en vint à bout plus rapidement qu'on n'eût pu faire sans lui avec une armée deux fois plus considérable. On épargna, avec son aide, et des hommes et de l'argent. Ne mérita-t-il pas bien la confiance et la faveur du roi? Aussi ne lui faillirent-elles pas. On le laissa maître de tout et aussi de se charger seul de la haine des habitants. C'était encore très-juste.

M. de Quesmes, qui avait rejoint la cour, eut de son côté le plaisir de voir lier pour les galères un officier qui avait servi avec lui dans le régiment de Valois, et qui n'avait pas été en six mois aussi turbulent que lui en six semaines. Le don de l'à-propos est une belle chose.

— Je commence à craindre, dit le vicomte, que M. le premier président ne finisse par se souvenir de moi. Je désirerais savoir s'il procède par ordre alphabétique ou par ordre chronologique; car il ne paraît pas avoir commencé par les plus criminels.

Ce mot fut promptement rapporté à M. d'Oppède, qui répondit, sans s'émouvoir, qu'il n'avait

pas droit de se rappeler ce que le roi avait oublié, qu'il donnait la préférence pour les châtier à ceux qui étaient les premiers pris et aussi aux habitants du pays. Ce président était non-seulement un homme d'action, mais encore un homme d'esprit.

Il y avait un proverbe provençal qui disait : Le parlement et la Durance ruinent la Provence. Notez que l'on mettait le parlement en premier lieu. Or, cette année-là, la Durance était plus désastreuse que jamais. Le parlement ne pouvait rester en arrière. Aussi, à quoi pensaient ces étourdis de Provençaux de prendre, pour se mutiner, le temps où toutes les autres provinces étaient rentrées dans l'obéissance, où l'on n'avait pas non plus de guerre étrangère qui occupât les troupes, et où le roi se promenait dans les provinces avoisinantes? Ils s'étaient montrés également malavisés et peu respectueux. Ils méritaient que Dieu déchaînât tous ses fléaux.

Pendant toutes les exécutions, pendant que l'on pendait et fouettait les séditieux proprement dits, que l'on exilait et déposait les fauteurs de la rébellion, que l'on bâtissait une citadelle pour tenir les Marseillais en bride, le roi visitait les différentes villes de la Provence. M. le cardinal avait rejoint la cour à Toulouse. Ainsi, il était avec Leurs Majestés en Provence. Le ministre était alors à l'apogée de sa gloire et de sa grandeur. Il avait victorieusement conclu la paix avec l'Espagne, et le mariage de Louis XIV avec l'infante, non sans avoir inséré dans le traité quelques clauses captieuses qui rendaient illusoire la renonciation aux droits de succession. La France entière chantait les louanges du Mazarin. Le roi d'Angleterre sollicitait la main d'une de ses nièces. En outre, le cardinal se faisait vieux et goutteux. Il pouvait donc se regarder désormais comme à l'abri de toute vicissitude, et jouir paisiblement de sa fabuleuse destinée.

La cour vint à Arles vers le milieu du mois de janvier, et y séjourna quelques jours, pendant lesquels Leurs Majestés firent plusieurs excursions dans les environs. Malgré la grande dévotion de la reine mère pour toutes les reliques, elle n'osa pas pourtant entreprendre le pèlerinage des Saintes-Maries, ni s'aventurer au travers de la Camargue. M. de Quesmes faisait des descriptions si effrayantes des dangers de cette île inconnue, de ses marais et de ses sables perfides, de ses taureaux et de ses chevaux farouches, que toutes les dames et même l'intrépide mademoiselle de Montpensier en avaient le cauchemar, et que la curiosité cédait devant la peur. La Provence était alors peu explorée : les relations du temps parlent de cette province de France comme d'un pays tout à fait étrange par son aspect et par les mœurs de ses habitants, qui ne semblent guère moins étonner nos bons aïeux que la Chine et les Chinois ne pourraient nous étonner aujourd'hui.

Le roi, par considération pour les dames et aussi sur ce qu'on lui rapporta que l'île de la Camargue était alors entièrement submergée par la mer et par le Rhône, n'y alla point, mais il voulut visiter la petite ville d'Aigues-Mortes, à jamais célèbre pour avoir vu s'embarquer le roi saint Louis et ses barons allant conquérir l'Égypte. Ce n'est pas l'unique titre de gloire de cette petite cité. Sans remonter bien haut, le fait d'avoir, seule, de toutes les villes de France, conservé le drapeau blanc sur ses remparts pendant le règne des cent-jours devrait lui mériter au moins quelque attention.

Comme le temps des princes est précieux, le roi voulut profiter du trajet d'Arles à Aigues-Mortes pour prendre le divertissement de la chasse du héron. L'archevêque d'Arles, monseigneur François Adhémar de Monteil de Grignan, prince de Salon et de Montdragon, était grand amateur de chasse, ce qui à cette époque ne paraissait nullement inconvenant à un grand seigneur ecclésiastique. Il avait les plus beaux équipages en chevaux, en chiens et en oiseaux ; il se trouva honoré que le roi daignât s'en servir. On chevaucha quelque temps sur le bord du Rhône sans rencontrer de hérons. Le roi commençait à s'impatienter et eût été fort contrarié d'être obligé, à leur défaut, de chasser d'autres oiseaux, car il aimait dès lors que ce qu'il avait projeté s'exécutât littéralement. Mais le hasard n'avait garde de lui jouer aucun tour.

Au bruit des coups de fusil et de pistolet tirés par les piqueurs, on vit enfin une troupe de hérons s'émouvoir dans un marécage et se mettre sur leurs ailes au cri de *A la volte!* qui était le cri particulier à cette chasse. Le roi voulut avoir le plaisir de jeter lui-même le hausse-pied. On appelait ainsi un tiercelet dressé à pousser le héron en haut, en le harcelant et sans engager le combat avec lui. Le seigneur qui remplaçait le grand fauconnier prit l'oiseau des mains du chef des piqueurs, et le mit sur le poing de Sa Majesté, qui le lança sur le héron le plus vigoureux et le plus criard. L'action s'engagea aussitôt. Le héron monta presque à perte de vue, sans que son habile et tenace adversaire se laissât entamer ni donner le change. On découvrit alors les autres oiseaux et le vol entier s'élança comme une volée de flèches. Le héron se défendit vaillamment, mais il avait trop à faire. Blessé cruellement, il faiblit bientôt, descendit en tournoyant et vint s'abattre enfin sur le sec, à peu de distance du lieu d'où il était parti. On lâcha un lévrier qui lui cassa le cou, pour l'empêcher de blesser les oiseaux. Un piqueur lui coupa la tête et la donna

au seigneur qui faisait l'office de grand fauconnier, lequel, suivant l'usage, la présenta au roi. Tandis qu'on faisait la curée aux gerfauts et aux sacres qui venaient de combattre, d'autres vols attaquaient les autres hérons qui tournoyaient stupidement en l'air au-dessus du marais. Le roi prenait un grand plaisir à la chasse et montrait une humeur ouverte et un air gaillard qui contrastaient avec sa réserve habituelle.

La chasse avait lieu à peu de distance du pont de bateaux de Saint-Gilles, précisément en face du château de Courchival. Le roi remarqua ce beau et sévère monument féodal, et demanda à qui il appartenait. Le chevalier de Gordes, capitaine des gardes, qui était du pays, se chargea de la réponse, personne ne se souciant beaucoup d'ailleurs de prononcer le nom d'un homme disgracié.

— Ah! dit le roi, je m'étonnerai moins à présent de la morgue de ce jeune homme. Un tel manoir annonce une famille ancienne et puissante. On doit avoir une vue magnifique du haut des tours, et découvrir tout le pays à dix lieues à la ronde. Il me prend envie d'y monter. Envoyez quelqu'un s'informer si M. de Courchival est chez lui. Vous êtes son parent, je crois, Genouillac, vous devez savoir ce qu'il devient.

— Sire, Votre Majesté m'excusera, mais quoique proche parent du comte de Courchival, je ne l'ai jamais beaucoup connu. Depuis ma conversion, d'ailleurs, je suis devenu en horreur à mes alliés protestants.

— Nous verrons à vous dédommager de ce désagrément, vicomte, répondit le roi qui se mit alors à causer en particulier avec Colbert, tout en se dirigeant vers le château.

Les courtisans gardaient le silence, fort étonnés de cette lubie du roi, et y cherchant une pensée. M. de Quesmes ruminait dans son esprit quelle méchanceté il pourrait adresser à son cousin; car, pour songer à lui jouer un tour sous les yeux du roi, il était trop prudent. Il savait que le maître pourrait voir là un manque de respect, et il ne voulait pas compromettre sa faveur naissante pour une vengeance dont il avait le loisir et dont il ne se souciait même que par réflexion, car son amour-propre était plus vindicatif que son cœur.

Le comte était arrivé chez lui de la veille. Il ne pouvait, dans sa position, songer à se présenter devant le roi. Son étonnement fut donc extrême quand il vit la cavalcade prenant le chemin de son château et quand il apprit que le roi y venait, sachant bien à qui il appartenait. Il fit baisser le pont-levis et ouvrir les portes, mais il n'alla point au-devant du roi et ne se montra point. Quand le cortége entra dans la cour, il ne s'y trouva que le vieux Bertrand. D'ailleurs tout était ouvert, et le vieux château avait ainsi un air d'accueil singulier.

— Qu'est-ce ceci? s'écria le roi. Sommes-nous donc dans un château enchanté? dans le palais de la Belle au bois dormant? Il ne paraît pas bien certain que ce vieillard ait la faculté de parler et de se mouvoir.

— C'est peut-être quelque trahison, sire, dit Colbert.

— Bah! répondit le roi en jetant sur la sombre façade et sur son cortége un regard circulaire; mais je croyais que M. de Courchival était chez lui.

— Sire, dit alors le vieil écuyer, mon maître, ayant encouru la disgrâce de Votre Majesté, a craint de lui déplaire en s'exposant à ses regards, et il est prêt à se retirer pour laisser ce château à votre disposition.

— Voilà, dit le roi, une délicatesse qui ne saurait me déplaire; mais nous ne sommes pas ici dans notre logis; nous sommes dans celui de M. de Courchival qui a toujours le droit de nous en faire les honneurs. Il peut donc venir vers nous sans crainte.

Sur cette parole, il y eut plus d'empressement pour chercher le comte qu'il n'y en avait eu pour répondre à la première question du roi. René se présenta dans une attitude humble et avec un air contrit très-convenable. Il se jeta, sans rien dire, aux genoux du roi qui parut touché, et, le relevant avec bonté, lui dit d'un ton demi-sévère, demi-paternel, qu'il savait prendre malgré sa jeunesse :

— On nous assure, monsieur, que vous conspirez contre nous. Nous sommes venu nous-même voir ce qu'il en est.

— Sire, répondit René, quoique la disgrâce de Votre Majesté doit profondément troubler l'esprit de ceux qu'elle accable, je ne suis point encore insensé, et je n'ai pu concevoir une telle pensée.

— Bien, monsieur. Nous savons d'ailleurs que vous vous êtes occupé de soins qui ne s'allient guère avec ceux d'un complot.

— Sire, j'ai eu besoin de consolation. Je me suis souvenu que Votre Majesté avait dit à M. de Schomberg que je devrais me marier. Je me suis marié.

— Nous ne voyons aucun mal là dedans, monsieur, tout au contraire. Madame de Courchival est-elle ici avec vous?

— Non, sire, je ne suis venu ici que par nécessité; autrement, je n'aurais jamais osé m'approcher du séjour de Votre Majesté.

— Nous sommes content de votre soumission, monsieur. Nous vous autorisons donc à demeurer dans ce pays autant que vos affaires le demanderont. Si vous avez ensuite un peu de loisir, nous vous engageons à attendre nos ordres pendant quelque temps.

Le roi se souvint alors du premier motif de sa visite au château de Courchival et voulut monter sur la plus haute tour d'où la vue était en effet admirable et s'étendait depuis la mer et les Alpines jusqu'à Beaucaire. En partant, il engagea de nouveau le comte à attendre ses ordres en ce lieu. L'homme à qui Louis XIV avait fait l'honneur de le disgracier était par cela seul élevé à ses yeux. C'est ce qui justifie l'attention qu'il avait accordée à René et qui, au premier abord, peut sembler extraordinaire.

Quoique notre héros ne fût point entièrement à l'abri de la fascination qu'exercent la présence et la parole royale, cet incident changea bien peu la disposition de son esprit, peut-être par la raison qu'il ne devait apporter aucun changement dans sa destinée. L'âme pressent presque toujours l'avenir; mais ce prophète que nous portons tous en nous-mêmes n'est pas plus écouté que les autres.

En se retrouvant dans ces lieux où sa destinée s'était nouée, où sa vie avait été empoisonnée comme à sa source, René avait senti qu'il ne pouvait conjurer la fatalité qui pesait sur lui que par quelque résolution violente et désespérée. La malédiction de son père qu'il portait dans son sein comme un trait envenimé qui gangrenait son âme ne pouvait pas s'y endormir : il fallait qu'elle en fût arrachée. Deux idées venaient tour à tour se présenter à l'esprit de René comme les seuls remèdes à sa souffrance : c'était ou un mouvement excessif ou un repos absolu, un voyage en des régions inconnues, une de ces expéditions où on ne songe pas au retour, des mers immenses à parcourir, des climats de feu ou de glace à affronter, des combats, des tempêtes, des privations, des dangers de toute sorte, ou bien une solitude complète, une grotte dans le désert; et passer sa vie entière sans voir un visage humain, sans dire une parole, à regarder le ciel et à bercer son cœur.

Arrivé à ce point, il n'est point étonnant que le jeune comte se sentît peu ému de l'espoir de reparaître un jour à la cour, et qu'il n'eût point bondi de fureur à l'aspect du prince qui l'avait doublement outragé naguère. La misère matérielle rend haineux; mais les malheurs de l'âme mènent à l'indifférence. L'amour de René pour mademoiselle de Lamperière n'était pas cependant entièrement effacé; mais s'il est vrai qu'il y ait dans l'amour souvent autant de haine que d'affection, il se trouve aussi dans la durée de ce sentiment une période de flamme et une période de glace, une époque de passion, d'emportement et de soumission et une époque de dédain et de sombre silence où l'on voit, sans changer de visage, à ses pieds l'objet aimé pleurant, mais non sans que le cœur se torde et souffre horriblement. Alors Cupidon laisse Psyché errer et mendier, et la livre sans pitié aux fureurs de sa mère. Alors pourtant l'amour n'en existe pas moins; mais il faut qu'il ait satisfaction de l'outrage qui lui a été fait et qu'il ne veut pas punir lui-même.

Aussitôt que René eut appris que la cour était retournée à Aix, il se rendit à Arles pour voir le vieil apothicaire dont la sagesse était toujours bonne à écouter, et aussi cette jeune fille, seule créature au monde qui tînt à lui par les liens du sang, et à qui, en cette qualité, son intérêt ne pouvait jamais faillir, quelles que fussent ses peines et ses douleurs. On oublie une maîtresse, un ami, mais jamais une sœur : les entrailles ont meilleure mémoire que le cœur.

L'apothicaire était dans son perchoir. Sa fille Madeleine jouait en bas avec le petit Romain. Ils ne s'émurent ni l'un ni l'autre de l'arrivée de René, et la jeune fille lui adressa même un petit salut de connaissance. Le comte trouva le vieillard au milieu de son laboratoire, dont le carnage n'avait été que médiocrement réparé et qui avait l'aspect d'un temple où les iconoclastes ont passé. Gigadas n'avait plus ni son activité ni sa gaieté anciennes. En deux mois, il était vieilli de dix années, il était courbé, et, chose singulière, engraissé. On voyait qu'il avait renoncé à sa poudre de dessiccation, mais c'était moins sans doute, faute d'en faire usage qu'il s'était ainsi alourdi, qu'à cause de quelque pensée accablante que le travail de ses mains ne détournait plus de son front. Ce vieux tronc si sec, si vivace, si vert encore, quoique défeuillé, s'était subitement vermoulu au cœur, et montrait une ruine imminente. Il quitta les livres et les papiers où il était enfoncé, pour saluer le jeune seigneur avec une gravité qui fit peine à celui-ci, par le contraste qu'elle offrait avec ses sautillements d'autrefois. Ils se regardèrent tous deux un instant en silence avec une douloureuse curiosité.

— Vous me trouvez vieilli, dit le vieillard le premier. Je puis vous en dire autant, M. le comte, mais vous en êtes à votre première épreuve et moi à ma dernière. Vous vous faites homme et moi je me fais poussière.

— On ne résiste pas toujours à la première épreuve, je crois, répondit René.

— Mais on meurt toujours de la dernière, repartit le vieillard.

— Voilà de funèbres idées, maître. Qu'avez-vous donc fait de votre vieille jovialité?

— Vous ne croyez pas, j'espère, que ce soit la pensée de la mort qui me l'ait ravie. N'avais-je pas le moyen de prolonger ma vie. Mais voici ce qui a tué à la fois ma volonté, ma gaieté et mon corps.

Et le vieillard montrait à René une feuille de papier où était tracé le dessin d'une main couverte de lignes et de figures géométriques et astronomiques.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme.

— C'est la main de ma fille, répondit le vieillard d'un air piteux qui eût pu paraître comique à des gens qui n'auraient point souffert (ce qui est à peu près dire des gens qui n'auraient point eu d'âme), mais qui ne donna nullement envie de rire à René.

— Oui, poursuivit l'apothicaire, la main de ma fille; et tous les signes funestes y sont, non ceux qui indiquent des vices ou des crimes, pauvre innocente! elle ne peut pas pécher, mais les signes de vie briève, et ceux de mort violente. Regardez

— Je ne vois, dit doucement René, que des lignes qui s'entre-croisent.

— Ah! c'est vrai, vous n'êtes pas chiromancien. C'est qu'à force de regarder ces lignes, elles sont devenues pour moi animées et parlantes. Mais, voyez, la ligne de vie ou *cardiaca* est si courte, qu'elle ne va pas jusqu'au milieu du mont de Saturne. La ligne hépatique est d'une finesse extrême et terminée par un X. Il n'y a rien de plus fatal. Puis des signes de mort violente sans nombre. Voici une ligne qui coupe la ligne de vie, la ligne hépatique et la ligne *mensalis*. Croyez-vous que dans cette main si potelée et si pure une ligne si peu ordinaire puisse exister pour rien? Non, c'est impossible, et c'est un signe funeste et qu'une longue expérience m'a appris à regarder comme irréfragable. Il y a plus. Ces deux rameaux qui s'échappent de la ligne *mensalis,* vers les doigts *index* et *medius* annoncent certainement qu'elle mourra par l'épée. Comment voulez-vous, continua-t-il d'une voix étouffée, qu'une force que l'espoir seul avait nourrie jusqu'ici puisse résister à cela? Vous ne pouvez pas savoir quelle tendresse je porte à cette enfant, moi qui ai de la bienveillance pour tout le monde. Hélas! vous ne connaissez pas encore toute l'étendue de mon malheur. Je vois, moi, dans ma main toutes les marques de longévité. La ligne *restricta* qui y vient quatre fois, le *carpus* ou la *vasata* indique que je dois atteindre quatre-vingts ans et par conséquent survivre à ma pauvre petite Madeleine, dont la mort est toute prochaine. N'est-ce pas affreux? Après tout, cela vaut mieux ainsi. Que serait-elle devenue après moi?

— N'est-elle pas ma sœur? dit René vivement ému en prenant les mains du vieillard dans les siennes.

— Elle l'est certainement et j'aurai foi dans votre volonté de la protéger. Mais qui sait quelle sera votre destinée à vous-même? Laissez-moi regarder votre main.

— Non, non; quand je vois un sage tel que vous se laisser ainsi influencer par ces vaines idées, je crains qu'elles ne s'emparent aussi de moi. Je croyais la chiromancie abandonnée aux diseuses de bonne aventure.

— Vous avez raison, répondit tristement le vieillard. Oui, la science est funeste, mais elle n'est pas vaine. L'Écriture elle-même nous apprend que Dieu a inscrit notre destinée dans notre main. *Qui signat in manu omnium hominum ut noscant singuli opera sua.* N'est-ce pas Job qui parle ainsi? *Cheiromantica, per anagramma : Sic omnia certa.* L'expérience me l'a assez démontré.

René renonça alors à combattre ces idées dont le vieillard était irrévocablement blessé, et que la discussion ne faisait qu'enfoncer plus avant dans son esprit. Il lui raconta à son tour ses douleurs, les pensées qui le poursuivaient aussi sans relâche, et lui demanda si, dans ses trésors de sapience, il pouvait trouver un calmant à cet état de douloureuse inquiétude où il ne pouvait plus durer.

— C'est, répondit le vieillard, le signe d'une crise prochaine dans votre destinée; vous pouvez vous en tenir assuré, et cette pensée doit par avance vous soulager.

Comme ils en étaient là, la jeune fille se glissa dans la chambre sur la pointe du pied et vint murmurer quelques mots à l'oreille de son grand-père dont les yeux se remplirent des larmes.

— N'est-ce pas encore un présage terrible? dit-il à René. Depuis quelques jours elle ne songe qu'à aller se promener dans le grand cimetière, dans les Champs-Élysées.

— Je vous reconnais bien, dit alors l'enfant à René. Voulez-vous venir avec moi?

XXIV

DÉNOUMENT.

René, en quittant le vieillard, reprit le chemin de son manoir, avec cette hâte propre aux gens dont l'esprit est malade. Le vieil écuyer vint à sa rencontre. Il avait l'air très-ému. Bon! pensa René, il sera arrivé quelque chose. Bonheur ou malheur, je m'en réjouis.

— M. le comte, dit Bertrand, il vient de venir au château une jeune dame qui ne veut parler qu'à vous. Comme elle est en deuil et qu'elle a l'air fort triste, j'ai pensé que sa visite ne vous serait pas agréable...

— L'aurais-tu donc renvoyée? s'écria René.

— Je ne l'ai pu, monsieur, elle a voulu vous attendre.

— Et où est-elle?

— Dans la salle noire. C'est là qu'elle a voulu aller. Je n'ai pas eu besoin de lui montrer le chemin. J'ai été obligé de la laisser faire. Sa présence me troublait comme une apparition de l'autre monde, et, en vérité, son air, ses manières, sa voix sont si étranges...

Sans en écouter davantage, René poussa son cheval, traversa au galop l'avenue, le pont et la cour, sauta à terre sans attendre que son valet vînt lui tenir l'étrier, et monta quatre à quatre l'escalier de la tour d'Eymeri. Arrivé à la porte de la funeste salle, il s'arrêta un instant pour reprendre haleine et calmer un peu les battements de son cœur qui menaçaient de rompre ses attaches; mais la porte de la salle s'ouvrit soudain. René recula involontairement devant la figure qui se présenta alors à lui. C'était mademoiselle de Lamperière, mais quel changement! Elle était d'une pâleur verdâtre que la vie n'emprunte jamais qu'à une mort prochaine. Ses lèvres étaient livides et tremblantes, ses sourcils contractés, et ses yeux avaient un éclat plus sinistre encore que l'abattement de ses autres traits. Assurément elle avait pu être prise pour une créature de l'autre monde. On n'eût pas pu dire qu'elle fût ni changée, ni vieillie; elle était morte et ressemblait à ce qu'elle avait été comme un spectre peut ressembler à un vivant.

— Dieu merci! dit-elle d'une voix brève et horriblement altérée, vous arriverez encore à temps! Mais dépêchons-nous.

En prononçant ces étranges paroles, elle prit René par la main.

Le jeune homme se sentit glacé jusqu'au cœur de l'impression de cette main qui était d'une froideur moite et frissonnante, aussi surprenante que le reste.

— Madame, lui dit-il, au nom du ciel! qu'avez-vous et que puis-je faire pour vous? Vous n'êtes pas bien, ce me semble?...

— J'ai un peu froid, mais ce n'est rien, ce sera bientôt fini : on ne meurt pas de cela. Venez. Asseyez-vous là, plus près de moi. De quoi avez-vous peur? Vous voyez que je suis tranquille. Je veux seulement causer avec vous.

— Mais, madame, je ne puis comprendre...

— Je vous expliquerai tout. Laissez-vous faire et laissez-moi dire.

René céda à la fascination stupéfiante qu'exerce sur une imagination superstitieuse tout ce qui a l'air surnaturel. Il s'assit sur le siége que Louise avait disposé d'avance près du fauteuil où le vieux comte était mort, et qui depuis était toujours resté à la même place. Elle-même se laissa tomber dans ce fauteuil.

— René, dit-elle alors en se penchant vers lui, je sais que vous êtes perdu pour moi. Je vous ai oublié un instant, vous avez eu le droit de m'oublier tout à fait. M'avez-vous en effet oublié?

— Cette question, madame, a droit de me surprendre, et je ne vois pas à quoi il peut être utile d'y répondre.

— Non, vous ne m'avez pas oubliée. C'était impossible. Mais vous me haïssez, je le vois. Eh bien! j'aime encore mieux cela qu'une froide indifférence. René, je vous ai trahi, et cependant je vous aimais. Ne dites pas non. Vous savez bien que je vous aimais.

— En Provence.

— Partout, toujours. Hélas! je me suis trahie moi-même. Mon orgueil a été flatté de voir le roi et la cour à mes pieds.

— Je conçois cela parfaitement, madame. Je vous assure que je vous trouve maintenant très-excusable.

— Non, non, ne dites pas cela. Oh! j'ai eu tort, bien tort. J'ai été bien coupable et vous avez raison d'être dur pour moi. Mais ce n'a jamais été que de la coquetterie, je vous le jure. Vous savez, toutes les femmes sont coquettes, surtout dans notre pays. Oh! combien je déteste cet engagement d'un moment! Oui! ce n'est pas trop de ma vie pour l'expier.

— Vous vous jugez trop sévèrement, madame. Vous vous êtes d'ailleurs découragée trop tôt. Je ne doute pas qu'avec toutes vos grâces et votre esprit, vous n'eussiez promptement ramené le roi et triomphé de vos rivales. Vous savez sans doute que le roi a passé ici avant-hier. C'était lui peut-être que vous cherchiez à y rencontrer, et à son défaut vous avez voulu exercer votre talent sur moi. J'espère que j'ai montré assez de patience et que nous terminerons cette scène dont il m'est impossible de deviner le but. plutôt!

— Ah! vous ne voulez pas m'écouter. Mon Dieu! je ne puis déjà plus parler. J'avais pourtant bien des choses à vous dire. Mais tout s'est en allé. René, je sais que vous êtes marié, que vous avez une femme digne de vous et que vous aimez; je sais, moi, que je suis une malheureuse qui ne mérite pas d'être foulée sous vos pieds. Je ne viens donc pas vous demander de m'aimer encore. Je n'ai voulu que vous revoir encore une fois...

— J'espère, madame, vous revoir plus d'une fois. Je retournerai bientôt sans doute à la cour.

— Je n'y serai plus. René, grâce, grâce, je vous en conjure. Dites-moi que vous me pardonnez tout le mal que je vous ai fait. Je ne le mérite pas, je le

sais, mais j'ai tant souffert, tant pleuré, je me repens si profondément, et... regardez-moi.

— Vous avez l'air souffrant, en effet, madame, et dans l'intérêt de votre santé, de votre réputation, vous devriez...

— Ah! mon Dieu! il ne me pardonnera pas. Pendant qu'il en est temps, René, je vous en supplie, dites-moi que vous me pardonnez, car il faut que je m'en aille! Ah! je crois que c'est fini.

A ces mots prononcés d'une voix brisée et déchirante, René, qui jusque-là avait évité d'arrêter ses regards sur mademoiselle de Lamperière, la regarda. Elle était renversée dans le fauteuil, les paupières closes, sans mouvement et sans respiration apparente. Il la crut morte. Ce spectacle et cette pensée brisèrent son inflexibilité.

— Quoi, s'écria-t-il, elle aussi! Mais qu'y a-t-il donc en moi? Louise, Louise, revenez, revenez. Oui, je vous pardonne; oui, je dirai tout ce que vous voudrez. Ah! encore cette fois il est trop tard.

Et il se jeta aux genoux de la jeune fille comme il s'était jeté aux genoux de son aïeul; anéanti, épouvanté de ce nouveau coup de foudre qu'il avait attiré sur sa tête.

— Ah! dit Louise en revenant à elle faiblement et agitant vers lui ses mains engourdies, j'ai entendu, mais j'avais peur de ne plus pouvoir répondre. Vous m'avez pardonné. Voulez-vous me le dire encore?

— Oui, oui, je vous pardonne. Mais qu'avez-vous, au nom du ciel?

— Rien! rien! je suis empoisonnée!

— Empoisonnée! Malheureuse enfant! vite, je vais chercher du secours. Je puis vous secourir moi-même. Dites-moi quel poison vous avez pris...

— Arrêtez, dit Louise en se levant et le retenant avec force. Que voudriez-vous qu'on dît en me trouvant chez vous? Je ne sais ce que c'est que ce poison, mais il est bon, je le sens. Il n'y a pas de secours possible, et je serai morte avant qu'un médecin puisse arriver.

— Ah! que je voudrais mourir aussi! Louise, pourquoi avez-vous fait cela? N'avez-vous pas songé que c'était un crime?

— Je le sais, mais il le fallait. Autrement vous ne me croiriez pas. Et puis de cette façon je ne pourrai plus vous être infidèle. Écoutez, René, vous me pardonnez de tout votre cœur, n'est-ce pas?

— Oh! oui, oui. Pourquoi ne l'ai-je pas dit de suite? Mais je reste là. Insensé! Et le poison te dévore cependant. Laisse-moi... Qu'importent à cette heure les considérations du monde!

— Écoute-moi, mon René! Oh! je puis bien te nommer ainsi, puisque je meurs. Ta femme même n'en pourrait être jalouse. Écoute-moi, je crois que j'aurai encore assez de force pour aller jusqu'à Lagny. Puisque tu le veux, j'enverrai chercher un médecin, mais je sais, moi, que c'est inutile.

— Eh bien! partons de suite! partons!

— Un moment encore. C'est ici que ton aïeul t'a maudit, n'est-ce pas? C'est moi qui ai attiré cette malédiction sur ta tête. Eh bien! moi qui vais mourir aussi, je te bénis et je prie le ciel de prendre ma mort pour expiation.

— A votre tour, Louise, grâce et pour moi t pour vous! Venez.

— Non, pas par là, par l'escalier dérobé. Voici la clef. Je l'ai retrouvée où je l'avais laissée.

René emporta la jeune fille plutôt qu'il ne la conduisit jusqu'à Lagny. Elle lui parla durant le chemin, lui représentant que sa mort était nécessaire pour tous deux; qu'elle n'avait rien à faire dans la vie; qu'il n'en était pas de même de lui; que morte il lui serait permis de l'aimer, mais que vivante, il ne le pourrait. Elle lui fit promettre de se consoler. René lui répondait sans l'entendre. Elle voulut s'asseoir au bord du petit bois qui avait été le second lieu de leur rendez-vous.

— Vous ne voulez pas me laisser mourir ici? lui dit-elle. Non. Eh bien je vous obéirai. Ah! je suis trop heureuse!

Arrivée près de la porte du château, elle s'arrêta et regarda si personne ne se trouvait là; elle serra René dans ses bras par un mouvement convulsif et lui dit un adieu dont rien ne pourrait rendre la suprême expression.

— Il faut nous quitter, lui dit-elle. Adieu pour jamais! Je n'ai aimé que toi.

— Hâtez-vous, lui dit René qui la regarda pénétrer dans le château d'un pas chancelant. Quand il ne la vit plus, car elle n'eut pas la force de s'arrêter pour lui dire encore une fois adieu, il s'élança, rentra à Courchival, demanda son cheval, arracha la selle des mains du valet qui n'allait point assez vite, et, en une minute, il fut parti. En une demi-heure, il était à Arles, car il n'y avait point de médecin à Saint-Gilles.

— Monsieur, dit-il au médecin, mademoiselle de Lamperière se meurt, il faut que dans une demi-heure vous soyez auprès d'elle.

— Où, monsieur.

— A Lagny.

— C'est impossible.

— Du tout, j'en suis venu en moins de temps. Soyez tranquille, je fouetterai votre cheval et ce sera moi qui vous payerai.

— J'irai, monsieur.

Par bonheur pour le médecin, il se trouva qu'il

était bon cavalier, comme la plupart des habitants du pays, mais il ne dut jamais se souvenir qu'en frémissant de cette course furibonde. Il était minuit quand ils arrivèrent à l'entrée de l'avenue de Lagny

— Je vous attends ici, dit René au médecin. Vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez vu. Pas un mot de moi.

Nous n'essayerons pas de décrire l'angoisse de René pendant cette attente.

Le médecin revint au bout d'un quart d'heure.

— Eh bien?

— Il n'y a rien à faire, monsieur. Tout est fini.

— Morte?

— Elle l'était quand je suis arrivé. J'ai proposé de faire l'ouverture du corps, car la maladie ne me paraît pas claire; mais un prêtre s'y est opposé et a dit que la demoiselle l'avait elle-même défendu.

— Venez avec moi, monsieur.

Le médecin suivit René.

— Voici votre salaire, lui dit le comte en lui mettant un rouleau d'or dans la main. Oubliez que c'est moi qui suis allé vous chercher.

— Oui, M. le comte.

— Vous pouvez à votre choix passer la nuit ici ou vous en retourner.

Le médecin préféra partir. Pour René, il ne prit que le temps de changer de cheval. Bertrand voulait le suivre, mais son maître le lui défendit péremptoirement. Le lendemain matin le comte était à Aix.

XXV

SUITE.

Mademoiselle de Lamperière n'était pas la première femme qui, après une infidélité beaucoup plus coupable et plus consommée que celle qu'elle avait à se reprocher, se soit rattachée à l'amant qu'elle a trahi, en reprenant pour lui un amour désespéré. Comme elle ne pouvait point épouser René, il fallait bien qu'elle mourût. Un moyen terme n'était pas dans son caractère.

Dès son arrivée à Aix, le comte se rendit au logis du cardinal, qui était à l'archevêché. Quoiqu'il fût de grand matin, on voyait déjà dans la cour des équipages et des chaises qui annonçaient des visites autres que celles nécessitées par les affaires du gouvernement. Comme le roi, le ministre avait privilége de recevoir des dames dans sa chambre, après son lever, et même avant, et les dames ne laissaient pas chômer ce privilége. Le cardinal était, pour ainsi dire, assiégé continuellement par elles, non seulement par intérêt, mais par plaisir, non-seulement à cause de sa puissance, mais aussi de ses qualités séduisantes. L'homme n'était pas moins choyé que le ministre. Il faut se souvenir, en effet, que ce fut l'homme qui fit la fortune du ministre.

L'archevêché, séjour passager de Mazarin, était alors gardé par sa compagnie de mousquetaires qui le suivait partout et qui devint, après sa mort, la seconde compagnie des mousquetaires du roi. Cette compagnie changea pour lors la livrée rouge et or du cardinal pour prendre l'incarnat, le bleu et le blanc, qui étaient les couleurs de la livrée royale, mais elle garda sa devise : un trousseau de flèches vivrées avec ces mots : *Alterius Jovis altera tela,* ce qui était assez fier.

Pour parvenir auprès du ministre (car c'était là le but de son voyage à Aix), le comte se servit du moyen le plus simple. Il s'adressa au sous-brigadier qui commandait les gardes de la porte, et le pria de faire remettre au cardinal une lettre qu'il lui donna. L'officier, qui était un jeune gentilhomme de bonne famille, n'eut garde de prendre René pour un importun ordinaire, et, avisant un page qui bâillait dans la cour, il l'appela et lui remit le message en lui recommandant de faire promptement.

— Soyez tranquille, dit-il ensuite à René. Fallût-il passer par les trous des serrures, avant cinq minutes il aura remis votre lettre à monseigneur le cardinal.

René, voulant attendre le résultat de sa démarche, entama conversation avec le jeune officier, ce qui ne lui fut pas difficile. De tout temps les jeunes militaires ont été d'une humeur aussi communicative que celle des vieux est rébarbative. Le comte causa des fêtes que promettait le mariage du roi, avec cette apparente froideur qui couvre quelquefois les états violents de l'âme. Cette épreuve ne dura pas longtemps. Un huissier vint bientôt, guidé par le page, s'informer si le gentilhomme qui venait d'envoyer une lettre au cardinal se trouvait encore là.

— C'est monsieur, dit le jeune officier. S'agit-il de l'arrêter? Monsieur, je regrette beaucoup que notre connaissance...

Le page poussa un éclat de rire immodéré, et l'huissier sourit dans sa gravité.

— Il n'y a rien de pareil, dit celui-ci. Je suis chargé seulement de prier monsieur de me suivre chez monseigneur le cardinal.

— Ah! c'est différent, dit l'officier sans se déconcerter. Monsieur, je vous fais mon compliment.

— Il n'y a pas de quoi! monsieur, je vous assure, dit René.

Conduit par l'huissier, le comte monta l'escalier

tout peuplé de domestiques, traversa l'antichambre toute pleine de seigneurs de la cour et du pays, attendant le réveil du ministre, qui ne devait pas se réveiller pour tous ce jour-là, et il fut introduit dans la chambre à coucher où Mazarin se trouvait seul. Si la pompe, non pas quasi mais tout à fait royale, qui entourait le cardinal ministre annonçait bien ce qu'il pouvait, rien en lui ne montrait les préoccupations inséparables de la conduite d'un grand État. On ne le trouvait point toujours, comme le cardinal de Richelieu, environné de secrétaires, bardé de papiers, crachant continuellement ces flots d'encre qui sont comme le sang de la diplomatie et s'essoufflant à pousser les ressorts de sa machine. Richelieu aimait à étaler son travail; Mazarin, au contraire, semblait mettre tous ses soins à dérober le sien. Le premier avait besoin d'effrayer Louis XIII du fracas des affaires, le second voulait dérober ses services aux yeux jaloux des grands seigneurs, et se les faire ainsi pardonner. Il semblait que tout se passât dans sa tête. Aussi, quoique son âge ne fût point encore avancé, était-il déjà usé par ces efforts intérieurs. Quoique sa maigreur fût extrême, sa figure, parfaitement régulière, n'en conservait pas moins son expression agréable et noble. Son front était toujours celui d'un homme de génie, son regard petillait toujours d'esprit, sa bouche était toujours gracieuse. On disait dès lors qu'il mettait du rouge pour déguiser la pâleur de ses joues. L'obligation où il était de porter toujours des vêtements écarlates lui en faisait une nécessité, et il jouait un rôle assez pénible pour partager un privilége qu'on ne conteste point aux acteurs.

Il reçut le comte de Courchival dans son lit ou sur son lit; car la simarre fourrée qui l'enveloppait et qui se répandait sur le lit en larges plis empêchait de bien distinguer sa situation. Cette simarre était rouge comme la calotte qu'il portait au sommet de la tête. Sa lèvre supérieure était ornée d'une moustache retroussée dont l'ébène, peu d'accord avec la teinte grisonnante de ses cheveux, n'a point été incriminée par l'histoire, qui ne peut songer à tout.

— M. le comte, dit-il au jeune seigneur le plus gracieusement du monde, je suis fâché de vous voir, car j'avais à vous faire transmettre un avis de Sa Majesté, que votre impatience va, à mon grand regret, me contraindre d'ajourner.

— Monseigneur, répondit René, l'affaire qui m'a fait demander une audience à Votre Éminence n'a rien de commun avec celle qu'elle paraît croire.

— Il faut donc, monsieur, que vous veniez pour affaire qui intéresse le service du roi?

— Oui, monsieur.

— En effet, votre lettre porte cela; mais je sais qu'on emploie souvent ces mots comme une formule pour faire ouvrir les portes. Eh bien! monsieur, parlez, je vous écoute.

— Votre Éminence saura d'abord que j'appartiens à la religion réformée.

— Prétendue réformée, interrompit le cardinal.

— Prétendue réformée, reprit René, ce qui m'a mis à même de connaître les menées que pratiquent dans son sein des ambitieux et des fanatiques. Sous le couvert du synode, ils tiennent des assemblées séditieuses où ils discutent des plans de rébellion et cherchent des prétextes pour troubler la paix du royaume.

— Les insensés! mais que veulent-ils donc? Ne jouissent-ils pas encore de tous les priviléges qui leur furent concédés par le roi Henri le Grand? Ne sont-ils pas libres et tranquilles? N'ont-ils pas des temples et des chaires à leur suffisance?

— Cela ne leur suffit pas, monseigneur; ils voudraient avoir des garanties matérielles et songent à demander la réintégration de leurs anciennes places de sûreté.

— Voilà qui passe toute imagination! Il faut vraiment que le délire les ait tous saisis. Oui, oui, on les leur rendra, leurs places de sûreté; vous verrez que c'est pour les leur rendre qu'on les leur a reprises. Le moment aussi est admirablement choisi. Au fait, ce pays-ci s'est bien révolté presque sous les yeux de Leurs Majestés. Ces Français n'attendent d'occasion que celle de leur fantaisie. C'est une nation bien nommée. Et quels sont, monsieur, les instigateurs de cette mauvaise plaisanterie, les chefs de cette sorte de conspiration?

— Je supplie Votre Éminence de me dispenser de lui nommer personne; je lui dirai seulement que les ministres, pour la plupart, poussent ardemment à la révolte; mais que tous ceux de la religion qui tiennent à quelque chose désirent la continuation de ce qui est présentement.

— Je ne vous en demanderai pas davantage, monsieur. Ayant l'œil éveillé sur eux, il ne me sera pas malaisé de connaître les uns et les autres. Je vois que ces gens-là veulent absolument se faire chasser de France; car à présent on ne sera pas obligé de les massacrer. Au surplus, ce ne sera pas moi qui ferai cette expédition. Il suffira, pour qu'ils se tiennent encore en repos quelque temps, de leur retrancher leurs synodes nationaux. Ah! messieurs les prédicants, vous voulez encore du bruit! Nous ne serons pas si sots que de vous laisser concerter. Or çà, M. le comte, vous en avez donc été aussi?

— Oui, monseigneur: la curiosité et le besoin d'action m'ont porté à me mêler d'abord à ces dé-

libérations ; mais je m'en suis retiré, voyant à quel point elles devenaient factieuses et folles.

— Vous avez très-sagement agi pour votre âge. Et quel est le prix que vous mettez à votre perspicacité ou à votre repentir ?

— Je n'ai aucune grâce à demander, monseigneur. Mon intention est de m'en aller de ce pas en quelque monastère et de m'y ensevelir entièrement, de façon que personne dorénavant n'entende parler de moi. Comme je suis marié, cette disparition sera pour ma femme un motif de faire casser son mariage, d'autant plus que je n'ai jamais eu aucune relation avec elle. Je supplie Votre Éminence de vouloir bien lui être favorable en cette affaire, si elle juge que l'avis que je lui ai apporté mérite quelque considération.

— Vous m'adressez là une sollicitation que je ne pouvais guère prévoir, monsieur, et vous prenez un étrange parti, sur lequel je ne vous blâmerai ni ne vous louerai, ne connaissant pas vos raisons; cependant, que deviendront vos biens qui, dit-on, sont fort considérables? Les mettez-vous aussi en religion ?

— Non, monseigneur, ils demeureront à madame de Courchival, qu'elle se remarie ou non. Je supplie encore Votre Éminence de vouloir bien prêter les mains à cet arrangement.

— Pour le coup, monsieur, je ne puis rien comprendre à ce qui vous dirige. Il n'importe. J'agirai selon que vous le désirerez.

— Je puis expliquer à Votre Éminence ce qui l'étonne ici : j'ai épousé mademoiselle de Serizy sans l'aimer et sans en être aimé ; nous sommes restés étrangers l'un à l'autre. Nous ne pourrons jamais être heureux ensemble. Il y a d'autres plaies encore sur ma vie. J'ai reçu du ciel l'avertissement de renoncer au monde ; je veux lui obéir sans délai. Cependant serait-il juste que cette jeune fille, qui est ma femme, restât liée d'une chaîne indestructible et fût condamnée à une solitude éternelle, parce qu'elle m'a rencontré une fois sur son chemin? Non, non, je souhaite qu'elle se remarie. Le vicomte de Genouillac, mon cousin, avait songé avant moi à la rechercher : elle n'avait pas de répugnance pour lui. J'espère que cette union pourra s'accomplir avec la faveur de Votre Éminence.

—Vos demandes, monsieur, sont assez singulières et désintéressées pour que je me laisse aller à y accéder. Je serais bien aise de savoir en quel couvent vous comptez vous retirer.

— Je l'ignore encore, monseigneur. Je laisserai sans doute au hasard le soin de me guider, et suis résolu à être dans le cloître comme si j'étais dans le sépulcre.

— Allez donc, monsieur, et que Dieu vous conduise.

On a pu être étonné de voir que René, un jeune homme et un gentilhomme qui devait, en cette double qualité, être pétri de candeur et de loyauté, trahît ainsi et subitement sa religion et son parti; mais à cette époque les trahisons politiques n'étaient point infâmes comme aujourd'hui, où, après tout, elles n'en sont pas moins ordinaires. Alors il était admis, comme nous l'avons déjà dit, de tricher au jeu, et la politique était un jeu comme un autre. Qu'on lise l'histoire de la Fronde, on y verra tous les acteurs, tous les héros se jouant continuellement les uns les autres par-dessous jambe; le cardinal de Retz ayant de nocturnes conférences avec la reine mère et Mazarin, et, le jour, ameutant la bourgeoisie et la populace; Condé prenant parti un jour pour le parlement et le lendemain pour la cour, la grande Fronde et la petite Fronde s'aidant et se combattant successivement, et tous les intérêts individuels s'enchevêtrant tellement qu'on a peine à retrouver dans ce labyrinthe la direction providentielle de la guerre.

René, à la vérité, avait été élevé à l'abri de la corruption du monde ; mais l'esprit d'un siècle est dans l'air, et devient, pour ainsi dire, épidémique autant que contagieux; puis dans l'irritation où vivait son âme, il ne pouvait attacher grande importance aux moyens. Quand une pensée le saisissait, il n'en voyait que l'accomplissement. Ainsi, quand il avait voulu se venger, dans la première période de ses souffrances, la colère lui avait fait froisser la parole qu'il avait donnée à son cousin et vouer une pauvre jeune fille à une union nécessairement malheureuse. Et maintenant que l'abattement lui était venu, il ne reculait pas devant une double félonie pour conjurer sa destinée et réparer le mal qu'il s'était fait et qu'il avait fait aux autres. Malheur à celui qui, dès sa jeunesse, s'habitue aux voies tortueuses; malgré lui il sera toujours contraint à la déloyauté. Les circonstances conspireront contre lui ; et il ne saura plus voir le droit chemin.

Tandis que René était à l'archevêché, il se passait dans un logis voisin une scène qui se liait intimement avec celles dont nous venons d'être témoins. C'était chez le marquis de Lamperière qui, n'étant point en année, n'avait pas été obligé de se rendre au lever du roi. Il était, comme nous l'avons dit, un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, cette charge n'étant pas alors exclusivement réservée à des ducs et pairs, comme le voulut depuis Louis XIV, pour relever la domesticité royale.

Le marquis était donc dans son lit, songeant, soit aux ordres qu'il avait reçus la veille de Sa Majesté, au sujet des vêtements du mariage, soit à quelque intrigue ambitieuse et aux chances d'agrandissement qu'il pouvait encore espérer, soit encore à sa

fille, non qu'il eût remarqué le délabrement de sa santé, mais parce qu'il s'en allait grand temps de l'établir. Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit avec violence, et il vit entrer Gautier Violais pâle, effaré et haletant. Le berger était aussi bien changé, depuis qu'il était devenu le sieur de Varignoles, l'un des secrétaires du cardinal-ministre pour les affaires étrangères, et ce changement n'était pas dû uniquement à une impression récente. Ses tempes s'étaient dégarnies et ses cheveux noirs étaient mêlés de fils argentés. Sa poitrine s'était creusée et ses traits ossifiés. Ainsi la dernière épreuve de son ambition, au lieu de le satisfaire, l'avait découragé et épuisé. Sa fatale pensée, réduite au désespoir, s'était tournée contre lui et le broyait dans ses étreintes dévorantes.

— Ma sœur est morte, monsieur, dit-il en entrant avec l'accent d'une fureur longtemps concentrée.

— Votre sœur? Qui donc, Gautier? répondit le marquis en se soulevant violemment.

— Ma sœur, votre fille, si vous aimez mieux, monsieur. Mais à cette heure, il ne s'agit plus de feindre ni de se taire. Je suis votre fils, votre bâtard, je le sais. Croyez-vous que je ne l'aie pas deviné depuis longtemps? Vous n'avez pas le cœur assez bon, monsieur, pour m'avoir, sans raison, protégé et soutenu comme vous l'avez fait. Qu'avez-vous fait de cette enfant que je vous avais confiée? Elle ne vous était rien, elle. Vous l'avez chassée de chez vous, et elle est morte sans doute comme ma sœur. Oui, ma sœur est morte. Elle s'est empoisonnée. Et c'est vous qui l'avez poussée là par votre infâme et stupide ambition, pour la faire duchesse, ou, mieux encore, pour la faire maîtresse du roi; vous n'avez pas voulu qu'elle épousât un homme qu'elle aimait, parce que cet homme était d'une famille disgraciée; car, pour des haines de famille, il n'y a pas chez vous de place à aucun sentiment de quelque élévation. Tout y est pris par l'intérêt et par je ne sais quels calculs auxquels j'ai dû sans doute les marques de votre tendresse. Belle tendresse, en vérité! Voyez où elle m'a mené. Vous avez trop fait ou pas assez. Oh! que je voudrais que ma misérable mère pût m'entendre la maudire! Stupide servante, va! Mais vous, méchant vieillard, sachez bien que je vous maudis, que je vous exècre, que je vous renie au nom de ma sœur et au mien. Vous avez été juste assez notre père pour cela. Ma pauvre sœur! si belle, si bonne, si charmante, si bien faite pour être heureuse, morte ainsi misérablement! empoisonnée! mais je la vengerai, je le jure. Puisque je ne puis vous tuer, vous, ce sera l'autre. Qu'il soit coupable ou non, il faut que quelqu'un meure. Moi, au moins! En tout cas, ça ne tardera pas. Soyez tranquille!

Tandis que Gautier fulminait ces paroles, le vieillard s'était laissé tomber en bas de son lit et s'était traîné en chemise sur ses genoux décharnés jusqu'aux pieds du jeune homme irrité.

— Gautier, lui disait-il d'une voix éteinte et suppliante, Gautier, vous traitez cruellement un vieillard qui ne vous a jamais fait que du bien, qui vous a tendrement aimé.

— Suis-je votre fils, monsieur?

— Ne vous ai-je pas toujours traité comme si vous l'étiez, Gautier?

— Pas de subterfuge! suis-je votre fils? le suis-je?

— Eh bien! oui! tu l'es. C'est vrai.

— Alors laissez-moi. Je suis pressé.

— Gautier, tu ne m'abandonneras pas ainsi. Écoute! Dis-moi? Ne m'as-tu pas dit que ma malheureuse fille, ta sœur enfin...

— Oui, elle est morte. Vous pouvez la faire enterrer. Moi, j'ai d'autres devoirs à lui rendre.

— Morte! mon Dieu! mais où donc et comment?

— Elle s'est empoisonnée, je vous l'ai dit, de désespoir d'avoir cédé un instant à vos suggestions et d'avoir perdu à jamais celui qu'elle aimait. Je le lui rendrai, si je peux. On est venu me chercher à Arles. Quand je suis arrivé elle était froide.

— Mais où donc, encore une fois? Je l'ai vue hier matin.

— Et moi, hier soir, à Lagny, puisque vous voulez le savoir. Au lieu d'aller chez sa tante, elle est allée à Courchival, puis à Lagny où elle est morte. Mais je comprends le motif de votre anxiété. Je vois où tendent vos questions. Vous êtes inquiet de l'éclat que cela a pu faire. Vous craignez d'être obligé de quitter la cour. Non, non, rassurez-vous: tout s'est bien passé. On n'en parlera pas. Ah! vieillard sans âme et sans entrailles, cette mort ne te distrait même pas de ta misérable ambition; elle ne te fait pas songer à la mort et au jugement de Dieu, qui viendra pour toi demain ou après-demain. Jette les yeux sur toi, vois tes membres déjà semblables à ceux d'un squelette et qui se refusent à te soutenir. Tâche, si tu peux, de te repentir de ta vie entière où il n'y a pas eu une seule bonne action, et cherche qui te fermera les yeux; car, pour moi, je n'en aurai pas le loisir. Allez, relevez-vous. Un père, quel qu'il soit, ne doit pas rester aux genoux de son fils.

— Hélas! dit le vieillard d'une voix soumise, je ne le puis tout seul.

Gautier, malgré son inhumaine exaspération, fut touché de cette parole. Il releva le marquis et le posa sur le fauteuil.

— Adieu! lui dit-il. Que le ciel vous pardonne, s'il y a un pardon pour l'insensibilité et la méchanceté. Je vais venger ma sœur ou mourir. Je suis mort déjà pour vous.

— Gautier, s'écria le vieillard avec autorité, je vous ordonne de demeurer! Vous êtes mon fils : vous devez m'obéir. Je ne veux pas être privé de mon dernier enfant.

— Ah! dit le jeune homme en riant amèrement, des ordres! Vous vous y prenez un peu tard pour réclamer votre paternité.

— Je vais vous faire arrêter. Je ne veux pas...

— Silence! ou vous me forcerez à tout dire. Songez à ne pas laisser à des domestiques le soin du corps de votre fille.

— Gautier! au moins, dis-moi que tu reviendras.

— Jamais.

Le jeune homme sortit alors. Il se rencontra face à face dans la rue avec René. Tous deux s'arrêtèrent. Le diable n'avait pu se refuser à ménager cette rencontre. Si elle n'eût eu lieu, il y eût trop perdu.

— M. le comte, dit Gautier, je vous cherchais.

— Pour moi, monsieur, je ne cherche plus personne.

— Nous avons quelque chose à démêler ensemble cependant.

— J'ai fini avec le monde, monsieur. Ne m'arrêtez pas. Je vous demande pardon de vous avoir offensé autrefois. C'est tout ce que je puis faire.

— Monsieur, vous vous méprenez singulièrement. Hier n'est pas assez loin pour que vous puissiez l'avoir oublié.

— Mais je veux être oublié, moi.

— Demandez cela à d'autres, monsieur. Je suis le frère de mademoiselle de Lamperière. Vous me devez compte de sa mort, de la façon qu'on doit l'entendre entre gentilshommes. En deux mots, il faut que je vous tue ou que vous me tuïez.

— Quoi! monsieur, un événement qui brise à tous deux notre vie est-il un motif pour nous entr'égorger? Allez! je mourrai bientôt...

— On se console, monsieur. Vous êtes la cause première des malheurs de ma sœur. Si vous lui survivez, je ne veux pas avoir à me le reprocher.

— Je ne puis pas partager vos sentiments. La vie du frère de Louise est sacrée pour moi.

— Celle du meurtrier de ma sœur m'appartient. Du moins, j'ai le droit de la jouer contre la mienne.

— Encore une fois, c'est impossible. Vous changerez de pensée, monsieur.

— Changer! Croyez-vous donc que j'aie longtemps à vivre, moi aussi?

— J'espère que non pour vous.

— Alors, vous devez consentir à ma demande?

— Jamais! jamais!

— Jamais! Mais vous ne savez donc pas, monsieur, que je m'attache à vos pas, que je vous insulterai, que je dirai tout! Ah! il y a peut-être plus de lâcheté que de générosité dans votre refus, plus de crainte pour votre vie que de douleur de cette horrible mort. Je vous dis qu'il faut du sang, le vôtre ou le mien.

— Parlez plus bas, monsieur, dit René. Je ferai ce que vous voudrez. Au fait, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, cela vaut encore mieux.

— Dieu merci! ce sera un combat à mort, monsieur.

— C'est ainsi que je l'entends. Quel sera le lieu et l'heure?

— Le lieu, les Champs-Élysées d'Arles. Puissions-nous y rester tous deux! L'heure, le temps qu'il faut pour nous y rendre la décidera.

— C'est bien. Occupez-vous des armes et de vos témoins.

— Nos épées suffiront à tout.

— A mon tour je puis exiger quelque chose. Nous ne devons pas nous battre comme des bandits. Il faut des témoins!

— Soit! j'en trouverai. Un seul c'est assez. J'aurais voulu ne pas vous quitter.

— Monsieur, vous oubliez à qui vous parlez. Je serai au rendez-vous, dis-je. Je vous le jure sur mon honneur, s'il le faut.

— Ah! j'ai peur qu'il ne vous arrive quelque accident. Songez que votre journée m'est engagée.

— Vous vous défiez bien de ma mémoire, monsieur. Allez, ce n'est pas pour nous que l'oubli est fait.

— A ce soir donc.

— Je vous attendrai. Mais faites vite.

— Oui, je me dépêcherai; car ma sœur attend aussi.

René n'avait pas fait quelques pas seul dans la rue, qu'il se sentit toucher le bras. C'était le jeune officier auquel il avait parlé à l'archevêché.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je vous ai vu de loin parler à M. de Varignoles. Il m'a semblé que votre conversation ne se passait pas toute en compliments et qu'elle devait être suivie d'une entrevue d'autre sorte. Vous me plaisez autant que votre adversaire me déplaît. Ne trouvez donc pas indiscret que je vienne vous offrir mes services. Je me nomme le chevalier de Vallavoir.

— Et moi le comte de Courchival. Votre offre, monsieur, ne peut que me flatter et vient à propos.

— Oh! voyez-vous, je flairerais un duel à une lieue de distance. Maintenant que l'on fait la paix, il n'y a pas de raison pour qu'il revienne jamais de guerre, et que deviendrions-nous sans les affaires

particulières? Çà! je suis votre second, à pied ou à cheval, au pistolet comme à l'épée, et j'espère ne pas trahir votre confiance. Et où est le rendez-vous?

— Aux Champs-Élysées d'Arles. Mais, monsieur, je ne puis user de vous qu'à deux conditions : c'est que vous vous résignerez à n'être que spectateur du combat et à ne point en connaître les motifs.

— Voilà de dures conditions, monsieur, la première surtout. Mais jusqu'à Arles vous aurez le temps de réfléchir et je vais toujours me munir de mes armes. Vous concevez que si le second de M. de Varignoles me provoque, je ne pourrai galamment refuser de lui tenir tête. Vertudieu! j'ai du bonheur que ceci n'ait eu lieu qu'après ma garde faite.

Gautier, en quittant René, s'était rendu chez le vicomte de Genouillac.

— M. le vicomte, lui dit-il, je sais que vous avez fort à cœur de me payer du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre. Je viens vous offrir l'occasion de vous acquitter.

— Vous ne sauriez me faire plus de plaisir, mon cher Gautier.

— J'ai une affaire pour ce soir. Voulez-vous me faire l'honneur de me servir de témoin?

— De grand cœur, pardieu! Mais de vous regarder battre, cela ne peut me faire quitte de la vie que vous m'avez sauvée. Si vous me demandiez d'être votre second ou de me battre moi-même avec vous, ce serait différent.

— Quand vous saurez que c'est à M. de Courchival que j'ai affaire, vous changerez peut-être d'avis, M. le vicomte.

— Mon cousin, diable! On pourra trouver cela mal. Enfin, j'ai promis. Je ne me rétracterai pas. Je n'ai pas, au surplus, grands ménagements à garder avec lui, et je dois passer par-dessus tout pour vous obliger. Je suis à vous. Où allons-nous?

— A Arles.

— A Arles! Du diable! je ne pourrai être revenu ce soir pour voir M. le prince, qui paraîtra en public avec le roi pour la première fois. Après tout, j'aurai le temps de le voir. Partons.

— Monsieur, ce sera moi maintenant qui vous serai redevable.

Le comte et son compagnon arrivèrent les premiers au lieu désigné. Ils descendirent de cheval à l'entrée du cimetière, et pénétrèrent à pied dans cette antique et funèbre enceinte voilée d'une double désolation, celle de la mort et celle du temps : sous la terre, des ossements, et des ruines dessus.

— Ouf! dit le chevalier, il faut convenir que vous êtes un rude cavalier et un homme singulier, M. le comte. Quel voyage désordonné et silencieux! Mais cela me plaît. J'aime le mystère et les aventures. Celle-ci sera complète si je puis échanger quelques coups d'épée.

Le soleil était à demi couché, et ne lançait plus que des rayons rougeâtres et paisibles. Les jeunes gens s'arrêtèrent auprès d'un cippe antique qu'ombrageait un large cyprès, le seul qu'on aperçût dans la vaste étendue des Champs-Élysées.

— Voilà une excellente place, dit l'officier en essayant du pied l'herbe serrée et fine de la pelouse. Ni glissante, ni raboteuse.

René s'était mis à examiner l'inscription du tombeau. C'était celui d'une jeune fille morte à dix-huit ans.

— Çà, lui dit son compagnon qui n'aimait pas cette taciturnité, vous connaissez l'escrime, j'espère. Voulez-vous faire quelques passes pour vous dégager la main? Votre épée est-elle bonne? D'où est la lame?

— Je ne sais, répondit René froidement; mais soyez tranquille. Je me conduirai bien.

— J'en suis persuadé. Mais qu'est-ce-là? N'avez-vous pas entendu du bruit? Est-ce que par hasard quelque fantôme romain se voudrait mettre de la fête?

— Ce sera peut-être un hibou qu'éveille l'approche de la nuit, répondit René, les yeux fixés toujours sur le marbre couvert de symboles funéraires, ou bien ce sont nos hommes qui arrivent.

— Le diable m'emporte, s'écria le chevalier, si à vous voir on ne croirait pas que vous êtes venu ici pour méditer plutôt que pour vous battre! Il faut que vous soyez bien sûr de votre affaire pour garder une telle froideur!

— J'en suis sûr en effet.

— Je vous en fais mon compliment. Au surplus, je ne crois pas le secrétaire bien habile sur la tierce et la quarte; mais il a l'avantage de la taille. Ah! pour le coup voici nos adversaires. Je commençais à craindre qu'ils ne vinssent pas avant la nuit.

— Qu'importe qu'on y voie ou non! dit René sans lever la tête.

— Tiens! c'est vous, Vallavoir, dit Genouillac en arrivant. Malheureux enfant! vous voulez donc vous faire renvoyer de votre corps? Si vous vous fourrez ainsi dans tous les duels, cela ne peut tarder. On s'apercevra certainement de votre absence.

— Vous croyez, colonel? Eh bien! j'espère alors que vous ne me refuserez pas, par manière de consolation, de mesurer votre épée avec la mienne. Vous me ferez honneur et plaisir.

— Êtes-vous donc fou? Oubliez-vous que je suis l'ami de votre famille et très-particulièrement de votre frère?

— Aussi ne vous demandé-je cela que comme une marque d'amitié.

— Messieurs, dit alors Gautier, il se fait tard. Veuillez songer à nous. Le comte de Courchival est entièrement d'accord avec moi. Il ne nous reste qu'à en venir aux mains.

— Je suis à vos ordres, M. le secrétaire ; à présent et plus tard si vous le désirez, dit le bouillant mousquetaire.

— Vallavoir, vous perdez tout à fait la tête, lui dit le vicomte ne pouvant s'empêcher de sourire. Nous ne sommes ici que comme juges du camp. Faisons donc notre devoir. Mon cousin, continua-t-il en s'adressant au jeune comte, je vous prie de m'excuser si je me trouve d'un autre côté que du vôtre; mais je n'ai pu refuser ce service à M. de Varignoles, et j'ignorais d'ailleurs que ce fût contre vous quand j'ai accepté.

— Je ne vous en veux pas, mon cousin, lui répondit René.

— Je crois que vous auriez tort, du moins pour ceci.

Les deux témoins s'occupèrent alors de mesurer les épées. Celle de René se trouva plus courte.

— Il n'importe, dit le comte, j'ai le bras plus long.

— Comment l'entendez-vous? lui dit son second, étonné de cette parole que René avait prononcée sans la comprendre. Vous êtes, pardieu, beaucoup plus petit. Mais voici la mienne. Une très-bonne arme!... Je vous jure, dit-il en s'interrompant, que j'entends des frôlements par là. Il faut voir ce que ce peut être.

— L'enfant! dit M. de Quesmes, il a peur des revenants.

— Je n'en ai pas peur quand je les vois.

— Mais on ne les voit jamais, chevalier. Allons! tâchez donc d'être grave comme il convient aux fonctions que vous remplissez.

Ils remirent alors les armes aux mains des combattants, en croisèrent les pointes, et se retirant à deux pas en arrière :

— Allez, dirent-ils. Que Dieu décide du droit! Et n'oubliez pas le salut, ajouta le vicomte.

Cette recommandation était inutile. Les deux jeunes gens étaient au fait du cérémonial usité dans les rencontres. Ils se saluèrent et saluèrent les témoins avec l'épée, puis, ôtant leurs chapeaux de la main gauche, ils s'en firent un second salut, les jetèrent derrière eux par-dessus leur tête, se saluèrent de nouveau avec l'épée, et commencèrent. Gautier fondit sur le jeune comte avec une impétuosité qui annonçait en lui l'intention d'en finir du premier coup. René para en reculant avec une habileté qui faisait honneur à la science du vieux Bertrand; mais il ne riposta pas.

— Très-bien fait, cria Vallavoir. A votre tour maintenant.

Mais René, malgré cet avertissement, resta sur la défensive. Gautier revint aussitôt à la charge, recula, et, voyant son adversaire découvert, lui poussa tout à coup une botte terrible; mais ce ne fut pas René qui la reçut. Une forme blanche, qui avait jailli comme une apparition, s'était jetée entre les deux épées, et était allée tomber avec un grand cri aux pieds du vicomte. Les combattants s'arrêtèrent stupéfiés.

— Qu'est-ce que c'est? demanda René.

— Ah! ciel! s'écria M. de Quesmes, c'est cette pauvre Cabri.

C'était elle en effet. Elle était étendue sans mouvement sur la terre, la tête renversée. Le vicomte essaya de la soulever. Elle retomba avec cette pesanteur obstinée qui annonce la mort.

— Quoi! elle est morte! dit le comte.

— Je le crois, répondit le vicomte. C'est épouvantable!

— Elle a eul e cœur traversé, dit le chevalier, montrant un large flot de sang qui s'échappait de la poitrine de l'enfant, et teignait déjà ses vêtements blancs.

Gautier regardait stupidement sa lame rougie jusqu'à moitié, et se tournait vers le soleil couchant, comme pour voir si ce n'était pas lui qui produisait cet effet.

— Monstre! s'écria René en s'élançant vers lui, c'est toi qui l'as tuée! Défends-toi maintenant, car je vais t'enfiler comme un chien.

Gautier tomba presque en même temps percé de part en part, et emportant dans sa chute l'épée de son adversaire. René revint aussitôt près de la jeune fille, que le vicomte agenouillé tenait entre ses bras et considérait avec un mélange de douleur et de terreur. Le chevalier de Vallavoir, debout, l'air effaré, tournant sa tête à droite et à gauche, ne savait plus s'il était encore de ce monde.

— Est-elle réellement morte? demanda René en se penchant aussi sur le corps de Madeleine. N'y a-t-il plus rien à faire?

— Rien absolument. Elle n'a pas fait un mouvement. Ses mains froidissent déjà. Pauvre enfant! quelle destinée!

— Ma pauvre sœur! Ah! c'est le dernier coup. Pourquoi ne me suis-je pas laissé tuer de suite? Oh! mon Dieu! que va devenir son père? Il me le disait pourtant. Ma sœur! ma sœur! Cabri! Madeleine!

— Sa sœur! dit une voix lamentable qui semblait sortir de terre, sa sœur. Oh! quelle affreuse vengeance! Mon Dieu! je n'avais pas demandé cela. Elle n'était pas coupable, elle.

— Misérable! tu n'es pas mort, toi, dit René en se retournant.

— Un prêtre! au nom du ciel! un prêtre, si vous êtes chrétiens! je n'ai pas une heure à vivre, je vous jure. Ne me laissez pas mourir en réprouvé. M. le vicomte, vous direz à mon père que je lui ai pardonné. C'est le marquis de Lamperière qui est mon père.

— Tais-toi, malheureux! Laisse-nous pleurer.

— Un prêtre, je vous en conjure! Ils ne m'écoutent pas. Oh! mon Dieu! seul jusqu'à la mort. Ah! pourquoi ai-je été impitoyable? Hélas! ma sœur aussi est étendue sans vie. Et moi aussi je pleure avec mon sang et non avec des larmes.

— M. le comte, je crois qu'il y a de la barbarie à refuser à cet homme les secours de la religion. Je vais envoyer un des valets chercher un prêtre à Arles, dit Vallavoir revenant à lui.

— Faites ce que vous voudrez.

— Qu'allons-nous faire du corps de cette malheureuse enfant? demanda M. de Quesmes. Il est impossible de la porter à son père. Il le faut cependant.

— A la même heure, dit René. Oui, il a raison : c'est une vengeance! C'est ainsi que les innocents meurent toujours, et que les coupables restent. Il est heureux, lui. Il va mourir aussi, absous du mal qu'il a fait.

La nuit était entièrement tombée. Elle avait enveloppé cette scène de mort d'un voile sombre et brillant à la fois, qui en bannissait l'horreur, et son haleine froide et silencieuse avait comme engourdi pendant une minute les acteurs encore vivants de ce drame. Tout à coup ils furent éveillés par les accents chevrotants d'une voix que René reconnut en frémissant. Le vicomte se leva et jeta rapidement son manteau sur le cadavre de Madeleine.

— Dieu merci! voici du monde! disait l'apothicaire, car c'était lui. Messieurs et mesdames, je vous souhaite le bonsoir. Je ne viens pas vous déranger. Non, il n'y a pas de dames. C'est égal : quoique vous fassiez ici, ce n'est pas mon affaire d'y regarder. Dites-moi seulement... Mais en vérité c'est, je crois, M. le comte, ajouta-t-il en découvrant la lanterne qu'il portait à la main, et M. le vicomte aussi. Eh! messieurs, comment êtes-vous encore ici à cette heure?

— Nous nous promenons, maître, répondit René.

— La nuit est très-belle, mais terriblement froide, et on se heurte continuellement. Eh bien! dites-moi, n'avez-vous pas rencontré ma fille par là?

— Rencontré votre fille? Non.

— Elle doit être pourtant ici. Ce matin, elle m'avait demandé de l'y laisser aller. Vous savez, elle n'avait que cette promenade en tête. Je l'ai refusée : elle n'a rien dit; mais tantôt, tandis que j'étais allé visiter une voisine, elle s'est échappée, et voilà deux heures que je la cherche. Elle mourra s'il faut qu'elle passe la nuit dehors. A propos, M. le comte, j'ai découvert dans sa main un signe qui me paraît contre-balancer ceux que je vous avais montrés. Oh! j'ai été si heureux de cette découverte, que j'ai dormi la nuit dernière, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un mois. Mais que fait-elle, cette malheureuse enfant? Par où peut-elle être passée? Madeleine! Madeleine! Elle ne me répondra pas, la méchante.

— C'est que sans doute elle ne vous entend pas. Elle est peut-être rentrée tandis que vous la cherchez.

— Croyez-vous? Mais non; elle ne saurait pas retrouver son chemin. Elle m'a déjà joué ce tour une fois; mais il ne faisait pas si froid.

— Est-ce le prêtre? demanda Gautier. Oh! mon Dieu! dépêchez-vous!

— Non, dit le vieillard, c'est un médecin. Mais qui est-ce donc qui parle ainsi? Comment! un homme par terre, avec une épée au travers du corps, et noyé dans son sang! Et vous ne me disiez rien, messieurs! Ah! vous vous promenez, dites-vous. C'est horrible, savez-vous. Il faut que vous soyez devenus fous. Voyons, éclairez-moi, monsieur, que j'examine ce malheureux jeune homme.

— Mon père, disait Gautier, l'absolution! je me repens de mon orgueil, de ma dureté, de tout! l'absolution! Je meurs.

— Pour l'âme, je n'y peux rien, dit l'apothicaire. Et pour le corps, pas davantage. C'est un coup mortel. Ah! messieurs, dans un lieu consacré, vous porter à de tels actes, c'est bien mal! on doit respect à la paix des morts, sans parler de celle de Dieu et du roi. Mais que faites-vous ainsi immobiles? Est-ce donc pis qu'un combat?

— Antoine, dit René à voix basse à son cousin, je vous assure qu'il y aurait de l'humanité à massacrer ce vieillard.

— Maître, dit le vicomte, nous attendons nos chevaux. Sachant que tout secours était inutile, nous n'avons pas voulu vous affliger d'un pareil spectacle.

— En effet, dit le vieillard, j'ai souvent été appelé à voir de telles scènes, mais aucune ne m'a causé une si violente impression. Voyons donc si tout est bien désespéré. Oh! mon Dieu! que devient ma pauvre enfant pendant ce temps-là?

— Voici comme j'ai arrangé les choses, dit le chevalier en revenant et d'une voix qui avait repris toute son assurance. J'ai envoyé quatre chevaux à Arles pour querir un prêtre et un médecin. J'en amène un pour la jeune fille, et un autre...

— Ah ! s'écria l'apothicaire en se relevant tout à coup. Il y a une jeune fille. Et où est-elle?

— Tiens! qu'est-ce que c'est encore que cette apparition? dit Vallavoir.

— Silence! lui dit M. de Quesmes.

— Oh ! j'ai entendu, M. le vicomte. Je me doutais qu'il y avait encore autre chose. Oui, oui, un enlèvement. Et ce malheureux est mort peut-être en la défendant. Mais me voilà, moi, vous allez me la rendre. Allons, rendez-la-moi. Où est-elle?

— Elle s'est échappée, maître, dit le vicomte.

— Il ne s'agit pas de votre fille, lui dit en même temps René. Est-ce que je ne suis pas là? Croyez-vous que je me prêterais à ce qu'on enlevât ma sœur ?

— Échappée! pas ma fille! Voici qui n'est pas clair, messieurs.

Projetant rapidement autour de lui la lumière de sa lanterne, il aperçut alors le manteau sous lequel se dessinait vaguement une forme humaine, que ses yeux perçants et exercés reconnurent sur-le-champ. Il s'y élança et la découvrit avant qu'on eût pu l'arrêter. René ne put que lui enlever sa lanterne. Le vieillard jeta un éclat de rire railleur et triomphant.

— Ah ! ah! dit-il, le tour est plaisant. L'enfant s'amusait à m'entendre la chercher! Mais te voilà prise, ma petite. Allons! viens, Madeleine. M. le vicomte ne t'en empêchera pas. Mais, c'est vrai, elle doit avoir eu bien peur. Il n'y a plus rien, te dis-je, relève-toi. Tu sais bien que je ne suis pas assez fort pour te porter, puisque c'est toi qui me soutiens. Qu'est-ce que c'est? hurla-t-il soudain quand, se baissant pesamment vers elle, il sentit sa main froide et roide. — Elle est morte! Oui, c'est du sang. Oh! quelle plaie. Juste au cœur! Messieurs, vous allez me dire tout de suite qui l'a tuée !

— C'est, dit René, l'homme qui est là par terre.

— Contez-moi comment cela s'est fait.

Le vieillard écouta sans l'interrompre le bref récit que lui fit M. de Quesmes.

—Eh bien ! dit-il à René quand ce fut fini, qu'est-ce que je vous disais avant-hier?

René ne répondit pas. Ce calme était plus effrayant qu'une douleur qui s'arrache les cheveux. Le vieillard s'agenouilla, découvrit sa tête chenue et blanche, et levant vers le ciel ses mains tremblantes et ses yeux qui ne pleuraient pas : Grand Dieu! dit-il, vous avez jugé qu'elle avait assez souffert, vous l'avez retirée de cette terre d'épreuve. Soyez béni ! Ce sera un bel ange pour une sphère plus brillante et plus pure que la nôtre. Ne m'oubliez pas trop longtemps, oh grand Dieu ! et faites que mon âme soit digne d'être réunie à la sienne et à celle de sa mère!

— Un prêtre! l'absolution! dit Gautier se réveillant encore d'un de ces sommeils qui précèdent le sommeil éternel.

Le vieillard alla à lui, lui prit la tête et lui dit : *Absolvo te in nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti. Vade in pacem, anima infelix, sanguine Christi et tuî quoque redempta.*

Comme si son âme eût eu besoin en effet de ces catholiques paroles pour achever de se dégager des liens du corps, le moribond, aussitôt qu'elles eurent été prononcées, se souleva convulsivement, étendit les bras en avant et retomba en poussant un dernier et profond soupir.

L'apothicaire lui ferma les yeux et la bouche, lui étendit les bras le long du corps, et retira de sa poitrine l'épée qui y était restée.

— Ce n'a pas été sa faute, dit-il. Le moment était venu. Il n'a pas été plus coupable que son épée. Comment se nommait-il?

— Gautier Violais, sieur de Varignoles, dit le chevalier qui soufflait dans ses doigts, et s'ennuyait fort du silence et de l'inaction qu'il lui fallait garder.

— Gautier Violais! Est-il possible que je ne l'aie pas reconnu? Dix années, et la mort par-dessus, changent bien un visage! C'était un beau et fort jeune homme, mais il avait quelque chose au front qui enseignait une vie stérile. Il n'a pas trouvé sa place dans le monde. Mort en duel! non, non, il est mort parce qu'il n'avait plus rien à faire ici-bas. Oh! il a dû bien souffrir en voyant ma fille mourir de sa main, car il avait été son ami et son père. Puis ils ne se sont rencontrés que pour mourir l'un par l'autre. Et pourtant je ne crierai pas à la fatalité, mais je m'inclinerai devant la Providence. Elle a réuni deux belles âmes, et qui s'étaient purement aimées. Que Dieu soit béni! Cher ange, continua-t-il en revenant auprès de sa fille et en versant sur son visage toute la lumière de sa lampe, que sa dépouille est encore belle! On dirait qu'elle dort. Elle n'a pas beaucoup souffert, n'est-ce pas? Ses yeux et ses lèvres se sont fermés tout seuls. Vous êtes étonnés, messieurs, de me voir si tranquille. Je ne l'étais pas avant. Mais à présent que c'est fini, que faire? Il faut que vous vous en alliez, messieurs, que vous fuyiez. Il y a bien assez de moi pour garder ces deux corps. Ils ne s'en iront pas. Mais, vous, il faut que vous partiez promptement, tandis que vous le pouvez.

— Pourquoi nous en aller? dit René.

— Parce que vous seriez mis en prison, pendus peut-être. Que sais-je?

— Eh bien! qu'importe!

— Vous laissez-vous ainsi abattre? Regardez-moi et rougissez. Messieurs, emmenez-le; laissez-moi

seulement un cheval, si vous en avez un qui ne vous soit pas nécessaire.

Le vieillard s'assit alors sur le cippe qui avait servi à marquer le lieu du combat.

— Ah! dit-il, je le reconnais, c'est le tombeau de Tullie. Que de fois je me suis attristé sur le sort de cette jeune Romaine dont le marbre nous a transmis le souvenir à travers tant de générations! Que de fois je me suis écrié : Belle et aimée! et morte à dix-huit ans! Et je songeais à la douleur de ses parents, morts aussi depuis des siècles. Ce tombeau d'une jeune fille inconnue m'inspirait un mystérieux intérêt que ne m'ont jamais fait éprouver les tombes des rois et des héros! C'était sans doute un pressentiment de cette nuit, où je m'écrie encore : Belle et bien-aimée, et morte à dix-huit ans! Mais, hélas! c'est sur ma fille que je crie ainsi. Le malheureux père que je plains, c'est moi-même, hélas! et je ne suis pas mort!

Pendant ces lamentations, le chevalier de Vallavoir avait ramassé son épée, M. de Quesmes avait pris son manteau, et tous deux se disposaient à emmener René. Celui-ci se dégagea, vint au vieillard, lui prit les mains, et lui dit :

— Mon dernier lien est rompu. Je vais faire comme vous. Je vais attendre.

— Dieu vous a éprouvé. Vous fournirez une longue carrière. Enfant, pour être vieux de bonne heure, cela n'empêche pas de l'être longtemps. Adieu.

Les trois jeunes gens partirent alors, laissant le vieillard et les deux morts ensemble.

— Il me semble, disait le chevalier, que je vais voir sortir une ombre de chacune de ces pierres. Je puis, pensait-il en lui-même, dire que j'ai eu là une journée comme il est donné à peu de gens d'en avoir. Quelle histoire à raconter! C'est dommage que le colonel n'ait pas été d'humeur à échanger quelques coups d'épée! La peste! de la façon dont cela s'arrangeait aujourd'hui, je ne sais pas trop où j'en serais.

Ils arrivèrent bientôt à leurs chevaux. René agissait comme on agit dans l'ivresse, sans que la volonté s'en mêle, par habitude.

— Mon cousin, lui dit le vicomte, devant de pareils événements, nous devons oublier toutes nos dissensions et nos démêlés précédents. Cette affaire est très-grave. Elle fera beaucoup de bruit.

— Beaucoup, dit le chevalier. Il n'y a pas de doute.

— Et il n'y aura pas besoin que vous vous en mêliez, chevalier. Il faudra donc, mon cousin, que vous sortiez de France, car le roi paraît avoir hérité de la sévérité de son père contre les duellistes. Vous n'avez pas le temps de retourner chez vous. Nous irons seulement à Arles. Là nous trouverons les premiers secours. Il est urgent de gagner de l'avance.

— Je vous jure, mon cousin, qu'il m'est indifférent d'être pris ou de ne pas l'être. J'irai tant que mon cheval voudra aller, et ensuite...

— Eh bien! je vous accompagnerai moi-même jusqu'à la frontière. Je vous trouverai des chevaux et de l'argent. Pour moi, j'en serai quitte pour un exil de quelques mois à ma garnison. Allons, en selle. Vallavoir, je vous engage à regagner Aix, et à ne pas dire un mot à qui que ce soit du motif de votre absence.

— Soyez tranquille, répondit le jeune homme. M. le comte, je suis à vous à la vie et à la mort. Je vous accompagnerais, s'il n'était plus utile pour vous que je retourne de suite à Aix. Je vous conjure de ne pas m'oublier, si vous avez besoin de quelque chose en France. J'espère que nous vous reverrons bientôt.

— Je ne crois pas, monsieur, dit René.

— Allons, quelques années de voyage en Italie ne sont pas la mort d'un homme.

— Vous avez des termes bien heureux, Vallavoir.

Le jeune homme partit alors pour Aix, suivi de son domestique, tandis que les deux cousins se dirigeaient vers Arles. Ils rencontrèrent en route le prêtre et le médecin.

— Messieurs, leur dit M. de Quesmes, nous avions pris l'alarme trop vite. L'homme pour lequel nous vous avions envoyé chercher est en route pour Aix. Soyez assez bons pour retourner.

Arrivé à Arles, le vicomte fit repartir son domestique pour chercher le vieillard, et quitta lui-même la ville avec des chevaux frais qu'il s'était facilement procurés. Ce fut fort bien fait, car, dès le lendemain, cette tragique histoire fut rapportée au roi et au cardinal, qui ordonnèrent incontinent de poursuivre ceux qui y avaient figuré, et firent rédiger un édit où les anciennes peines contre le duel étaient remises en vigueur.

Le vicomte tint parole à son cousin. Il le conduisit jusqu'à la frontière, et sut lui trouver pour sa fuite des facilités que René n'eût jamais imaginées tout seul. Celui-ci ne sortit de sa stupeur que pour faire part à son cousin de ses projets de retraite, où les derniers événements n'avaient pu que le confirmer et l'instruisit aussi des mesures qu'il avait prises relativement à sa femme et à lui-même. M. de Quesmes ne lui fit aucune représentation, de quoi René ne lui sut pas mauvais gré; car il n'était pas en état de concevoir des pensées de dessous. Le comte persista aussi dans sa volonté de ne rien dire du lieu où il voulait se retirer.

Ce fut auprès de Nice qu'ils se quittèrent. Ils

s'embrassèrent étroitement, d'une façon qui n'eût pu, certes, être conjecturée trois mois plus tôt.

—Vous ne voulez donc pas me dire où vous allez, mon cousin, dit le vicomte, ni me promettre de m'écrire ?

— Je ne le puis ; mais je n'en conserverai pas moins le souvenir du service que vous venez de me rendre. Adieu.

Et il partit sans retourner la tête. M. de Quesmes le suivit des yeux tant qu'il put le voir.

— Pauvre cousin ! s'écria-t-il alors, il n'a pas eu de bonheur. Comme disait le pauvre vieux Gigadas, quand on n'a rien à faire dans le monde, autant vaut le quitter. Moi qui y ai fort à faire, j'y reste. Dieu me récompense d'avoir été compatissant. J'hérite d'une charmante femme et d'une fortune immense. Je veux être duc avant cinq ans.

A la première ville où le vicomte rentrait en France, il fut arrêté.

XXVI

CONCLUSION.

Trois longues années s'étaient écoulées depuis l'époque où se passèrent les événements que nous venons de rapporter. Le cardinal de Mazarin était mort quelques mois après le retour de Saint-Jean de Luz, et Louis XIV avait prononcé cet *à moi* qui, pour n'être pas chanté en aussi haute gamme que l'*ego sum papa* du pape Sixte-Quint, n'en produisit pas moins d'ébahissement et n'en eut pas moins de retentissement. La reine mère n'avait guère survécu à son favori. Elle était morte en priant le prêtre qui l'administrait de prendre garde de salir ses coiffes avec les saintes huiles, ce qui prouve, dit mademoiselle de Montpensier, que nous conservons nos bonnes et nos méchantes habitudes jusqu'à la mort. Le roi Philippe IV, beau-père de Louis XIV, était mort aussi vers ce temps, et la paix avec l'Espagne avait été de nouveau troublée.

La mort de la reine mère avait complété l'émancipation du roi, qui, jusque-là, avait gardé quelques secrets sur ses amours illégitimes, et n'avait point déclaré de maîtresses. Mademoiselle de la Vallière fut, comme on sait, la première qui porta ce titre uni à celui de duchesse. On a beaucoup parlé de la timidité de cette beauté, et des sentiments de honte et de repentir qu'elle aurait longtemps cumulés avec ceux de l'amour avant de leur donner le dessus. La longue et austère pénitence qu'elle accomplit a droit assurément de toucher, mais non de faire rejeter les relations du temps qui nous montrent mademoiselle de la Vallière gardant en présence de la reine une assurance et un aplomb qui indignaient jusqu'à madame de Montespan, et allant même jusqu'à faire passer son carrosse à travers champs, en présence de toute la cour, afin d'arriver plus tôt auprès du roi. Et voilà justement comme on écrit l'histoire. Enfin, il ne faut pas oublier qu'elle ne se décida à se retirer dans un cloître que lorsque le cœur du roi lui fut enlevé sans espoir de retour.

Trois ans après la triple catastrophe qui a ensanglanté et assombri le précédent chapitre, un moine entrait vers six heures du soir à Arles, par la porte du Pont ou de Trinquetaille. C'était le jour du jeudi saint. Suivant une coutume que nos provinces du Midi ont empruntée à l'Espagne et à l'Italie, les confréries de pénitents parcouraient les rues de la ville avec une quantité de flambeaux. Tous ces fantômes blancs, noirs, bleus, violets et gris, offraient sous ces lueurs mouvantes un spectacle bizarre et lugubre. La population affluait autour des églises et des chapelles, pour assister au salut. Plus d'une jeune fille, plus d'un jeune homme s'y rendaient aussi, dans une intention de galanterie, et plus d'un homme couvait sous le voile de pénitent quelque pensée de vengeance, le tout sans préjudice à la dévotion. Il est faux que l'on ne puisse faire deux choses à la fois. On peut fort bien, en tenant ses yeux fixés sur un livre de prières, donner ou recevoir un billet avec la main. On peut porter un flambeau de la main gauche, et un couteau dans la main droite, et chanter encore des psaumes qui couvrent un cri d'agonie.

Notre moine ne portait pas de flambeau, mais un bâton qui lui avait été plus utile pour voyager. Sa robe était blanche. Son capuchon, qui se dessinait par derrière en pointe, encadrait son visage sans le cacher, et laissait voir des traits réguliers et graves, une barbe brune et épaisse, des joues pâles, mais pleines. C'était un homme à la fleur de l'âge, et sa figure était de celles qui, formées de bonne heure, restent longtemps immobiles. Il marchait à pas lents, regardant autour de lui d'une façon qui annonçait moins la curiosité que le souvenir. Après avoir suivi la grande rue, il prit à gauche, et entra dans la place de la cathédrale, au milieu de laquelle s'élève un obélisque tout uni, que depuis l'on a dédié au roi Louis XIV. Arrivé devant l'église, il s'arrêta, considéra quelques instants le symbolique portail, où un artiste du XIIIe siècle a sculpté dans le marbre une figuration du jugement dernier, puis il monta le perron, s'agenouilla sur le pavé sacré, et y demeura longtemps abîmé dans la méditation, sans être distrait par les regards curieux et les remarques qu'il excitait parmi la foule re-

muante des Arlésiens. Ayant été heurté par un pénitent violet, qu'offensait probablement la blancheur de sa robe, il ne releva pas même la tête, et se contenta de se reculer un peu.

— Il faut, dit une vieille femme, que cet homme soit un bien grand saint.

— Ou un bien grand pécheur, repartit le pénitent.

— Celui qui pense d'abord le mal le porte souvent en lui-même, dit alors le moine en se relevant.

— Seigneur! s'écria une jeune femme qui accompagnait la vieille.

— Qu'avez-vous donc, belle Marie? lui dit à l'oreille le pénitent. Est-ce que ce serait par crainte pour moi que vous vous écriez ainsi? Je serais trop heureux de le croire, quoique je vous puisse assurer que ce moine n'est pas capable de me manger.

La haute taille du pénitent devait faire aisément ajouter foi à cette dernière assertion; mais il ne parut pas que sa voix donnât du prix aux paroles qui l'avaient précédée, car la jeune femme n'y avait fait aucune attention, et, pénétrant rapidement dans l'église, elle sortit aussitôt par une porte latérale. Le moine avait, sur son exclamation, baissé brusquement son capuchon, et descendant le perron, avait tourné vers la place Saint-Julien, que l'on appelle aussi place des Hommes, parce que c'est là que se rassemblent, le dimanche matin, les ouvriers qui se louent pour les travaux de la campagne. Le milieu de la place est défendu des voitures par un petit mur de pierres et l'on a planté des arbres sur un des côtés, pour former un abri pendant l'été. Arrivé là, le moine parut hésiter sur la direction qu'il prendrait, lorsque la jeune femme qui se nommait Marie passa auprès de lui en l'effleurant, comme pour attirer son attention. Si c'était là son but, elle ne le manqua pas, car le voyageur s'arrêta et se mit à la suivre des yeux. Elle entra dans une auberge qui existe encore de nos jours au fond de la place. On a seulement remplacé l'image peinte de saint Julien qui lui servait d'enseigne par une inscription en lettres d'un pied, portant : HÔTEL DE FRANCE ET DE L'EUROPE. Le moine se décida à suivre la jeune femme, et à pénétrer aussi dans l'auberge. Son apparition dans la cuisine, qui servait, bien entendu, de salon d'entrée, parut donner de l'humeur à l'aubergiste.

— Vous demandez qu'on vous indique votre couvent, mon père, lui dit-il d'un ton bourru. De quel ordre êtes-vous? Carme déchaussé ou chaussé, capucin, bernardin, augustin?

— Je suis trop fatigué pour marcher davantage, répondit celui-ci, je voudrais coucher ici.

— Bah! vous n'auriez pas grand chemin à faire.

— N'importe! je n'irai pas plus loin.

— Est-il têtu, ce moine! Eh bien! mon père, puisque vous le voulez, je vais vous faire montrer le grenier. Je vous prierai seulement de ne pas trop abîmer la paille. Une botte vous suffira bien.

— C'est une chambre que je veux, repartit le moine tranquillement. Que ma robe ne vous effraye pas! Je suis en état de payer.

— Oui, oui, avec des indulgences. Enfin, il faut bien se résoudre à souffrir cela.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda alors la jeune femme en entrant avec un enfant sur le bras. Est-ce que par hasard vous refusez de loger le révérend père?

— Du tout, seulement il veut une chambre.

— Eh bien! voulez-vous donc qu'il couche à l'écurie? Venez, mon père, je vais moi-même vous conduire.

— Du tout, vous avez été assez longtemps à l'église aujourd'hui, pour n'avoir pas besoin de vous confesser ce soir. Occupez-vous de la maison.

— Ah! c'est donc là ce qui vous donne de l'humeur! Vous devez cependant savoir à quelles conditions je vous ai épousé. Vous êtes bien heureux que je sois bonne catholique. Sans moi, il y a longtemps que personne ne voudrait plus mettre le pied chez vous. N'avez-vous pas de honte de rester hérétique, quand tous les seigneurs se convertissent, et qu'il n'y aura plus que vous bientôt dans le pays.

— Les seigneurs sont les seigneurs, et moi je suis un simple hôtelier. Nous avons, eux et moi, des raisons différentes.

— Vous n'avez de raison d'aucune espèce. N'êtes-vous pas honteux de me quereller ainsi devant monsieur... devant ce révérend père? veux-je dire.

— Eh bien! je vais lui donner une chambre, à votre révérend. Laquelle? La plus belle sans doute?

— Mais certainement!

La dispute allait recommencer sur de nouveaux frais, si le moine, qui d'abord avait paru s'y intéresser assez, jugeant que tout doit avoir des bornes, n'avait subitement arrêté les paroles au gosier du mécréant et disgracieux aubergiste, en lui faisant sonner aux oreilles une bourse ou aumônière dont les mailles en fil de fer laissaient percer l'éclat du contenu. Cet argument imprévu convainquit l'hôte, qui conduisit alors le voyageur dans la chambre la plus belle de sa maison, qu'il eût pu modestement appeler la moins laide, et poussa la politesse jusqu'à lui demander s'il voulait souper.

— Je ne pense pas, lui dit-il, qu'avec des moyens tels que les vôtres, vous soyez chargé d'un bissac.

Mais le moine, qui avait conservé son capuchon rabattu, lui répondit que le repos seul lui était nécessaire.

— Pourvu, dit l'aubergiste en rentrant dans son laboratoire, que ce ne soient pas des *agnus Dei* et

des médailles de cuivre qui remplissent sa bourse!

— Ah! si vous avez besoin de tant regarder pour distinguer l'or du cuivre, lui répondit sa femme, je ne m'étonne pas...

— De quoi?

— De tout, et que vous ne puissiez voir que la religion catholique vaut mieux que la vôtre, par exemple.

— Marie, tu vois bien que c'est toi qui me tourmentes à présent!

Ce ton suppliant que prenait le mari n'annonçait pas que la paix dût se rétablir sur-le-champ, car les femmes ne sont pas des vainqueurs généreux. Heureusement les soins de leur commerce vinrent occuper les époux et les séparer, de sorte que le flux de la discorde conjugale ne se manifesta dans la soirée que par quelques fusées éparses.

Peu à peu la mouvante illumination des rues s'était effacée. Chacun était rentré chez soi, et pénitents de toutes couleurs se trouvaient uniformisés sous le vêtement nocturne, vulgairement appelé chemise, ne différant seulement que par son degré de finesse et de propreté. Le guet avait fini de presser les dévotions tardives, et le silence le plus complet, l'obscurité la plus parfaite, régnaient sur la vieille ville de Constantin. L'auberge de Saint-Julien était fermée depuis longtemps. Les époux avaient eu le temps de se réconcilier ou tout au moins de s'endormir. Tous leurs hôtes avaient cessé de faire entendre d'autre bruit que celui des ronflements. Le moine seul, malgré le besoin de sommeil qu'il avait annoncé, ne s'était pas couché. Il était resté assis, occupé à réfléchir, ou bien attendant quelque chose avec cette patience que donne l'habitude d'une vie régulière et silencieuse. Depuis qu'il avait entendu sonner minuit aux horloges nombreuses de la ville, il avait cependant montré un peu d'inquiétude. Il s'était levé, avait fait quelques pas, puis prenant la chandelle, il était allé se regarder dans le miroir suspendu à la muraille.

— Je me serai trompé, disait-il, elle n'a pu me reconnaître. Je suis entièrement méconnaissable, heureusement! Cependant il est triste de penser que si peu de temps suffise pour nous défigurer.

En ce moment la porte de sa chambre s'ouvrit sans faire le moindre bruit, et la femme de l'aubergiste entra sur la pointe des pieds, referma doucement la porte et vint vers le moine, qui s'était lui-même avancé vers elle.

— Tu m'as donc reconnu, petite, dit le révérend père, Mais j'oublie que tu es devenue une respectable matrone.

Et la prenant par le menton, il lui donna sur les joues deux baisers que la jeune femme lui rendit avec une vivacité toute méridionale.

— Oh! je n'ai pas eu besoin de vous regarder ni de vous écouter pour vous reconnaître. Je vous ai vu et je vous ai entendu : c'était bien assez. Bien sûr! je n'espérais pas vous rencontrer ce soir. Pourtant j'avais toujours idée que vous reviendriez dans Arles, et je ne suis pas la seule. Mais quelle surprise! et quelle joie!

Et elle se jeta de nouveau au cou du moine, et l'embrassa aussi vivement que la première fois. L'étranger était visiblement ému. On voyait qu'il n'était pas blasé sur les témoignages d'affection.

— Tu as donc épousé ton Paulin, toi? lui dit-il.

— Ah! mon Dieu, oui, M. le comte.

— On dirait que tu n'en es pas bien satisfaite?

— Oh si! si! Ce n'est pas lui qu'il faut blâmer, mais tous les hommes. Il vaut autant qu'un autre; on ne peut pas demander davantage. Il est sournois, opiniâtre, ennuyeux, jaloux, querelleur et protestant, mais il est fort bête, et cela suffit pour réparer bien des choses.

— Je vois, petite, que tu as conservé ton heureux caractère. Ainsi tu es contente de ton sort.

— Oh! mon Dieu, oui. Maintenant je n'aurai rien qui m'inquiète.

— Tu me croyais donc mort? Car je ne vois pas d'autre changement.

— Comment! est-ce que vous n'êtes pas revenu pour toujours? Ah! j'oubliais! Est-ce que par hasard vous seriez moine tout de bon?

René renversa son capuchon en arrière pour toute réponse, et montra une forêt de cheveux blonds que, comme ceux de Samson, le fer n'avait jamais touchés, et que la Douleur, de ces ciseaux ébréchés qui déracinent plus qu'ils ne coupent, n'avait pas sensiblement éclaircis.

— A la bonne heure! s'écria Marie avec des yeux où petillait la satisfaction et en frappant ses mains l'une contre l'autre. Oh! maintenant je vous retrouve tout entier. Savez-vous que j'ai eu bien peur que vous ne fussiez reconnu par ce vilain capitaine Borel?

— Je ne me souviens pas d'avoir rien connu de ce nom, dit René.

— Mais lui vous a connu. C'était un ami de Gautier Violais, mais qui ne lui ressemble guère. Gautier était bon, quoiqu'il ait causé bien des malheurs. Celui-ci est un méchant homme. Cela ne l'a pas empêché de prospérer. Il est à présent capitaine du guet. Il est toujours fourré ici, et veut toujours me parler, mais il m'a toujours déplu. C'était lui qui avait acheté l'île des Passereaux, et qui y faisait le pêcheur. Je ne sais si vous vous le rappelez.

— Oui, oui; tout est encore là, et là aussi, dit René en montrant son front et sa poitrine.

— Oh! mon Dieu! que je suis sotte, s'écria la jeune femme.

Et elle prit la main du jeune homme qui sourit et chassa, en secouant sa tête, le sombre nuage qu'avaient jeté ces paroles sur sa physionomie amortie.

— Ce n'est pas ta faute, ma petite, lui dit-il avec douceur, si tu ne peux me toucher sans mettre le doigt sur une cicatrice douloureuse. Parle-moi tout de même. Ta voix me fait plaisir. Il y a si longtemps que je n'ai causé avec une femme.

Mais la pauvre Marie n'osait plus dire un mot, ne trouvant rien dans sa pensée qui n'eût trait au passé.

— Qu'est devenu le pauvre apothicaire? lui demanda René après un moment de silence.

— On l'a enterré la semaine dernière, répondit Marie.

— Quoi! il a vécu jusque-là. Je regrette bien de ne pas l'avoir revu.

— Ah! c'eût été sans doute une grande consolation pour lui, quoiqu'il ne parlât jamais de vous ni de rien. Du reste, il était comme à son ordinaire, toujours prêt à marcher pour tout le monde, à donner des conseils et à préparer les médicaments qu'on lui demandait. Il a conservé jusqu'au dernier jour toutes ses facultés. Chaque soir, il allait s'asseoir pendant une heure sur la pierre de sa fille, qu'il avait fait enterrer à l'endroit où elle était morte. Une fois il ne revint pas. On alla voir ce qu'il était devenu. On le trouva assis, la tête dans ses mains. On le toucha, il était mort.

— Oh! je regretterai toujours de n'avoir pas hâté mon voyage d'une semaine. Et cet enfant qu'il aimait tant, qui s'en est chargé?

— Tout le monde se l'est disputé; mais comme madame la comtesse n'a pas d'enfants, c'est à elle qu'il est échu.

— Quelle comtesse, petite?

— Eh! votre femme. Je vous demande pardon du manque de respect, mais c'est vous qui me forcez à parler ainsi.

— Je voudrais l'interroger et je n'ose, dit le comte en se levant et faisant le tour de la chambre. Comment se fait-il que tu aies cette auberge?

— Parce que nous l'avons achetée. Paulin avait un peu d'argent. Madame la vicomtesse nous a aidés, et...

— Quelle est cette vicomtesse, ma chère?

— C'est la femme de votre cousin. Pardon encore une fois...

— Ah çà! ma femme, sa femme, la comtesse, la vicomtesse; je ne comprends rien à ce que tu me dis.

— Moi, M. le comte, je comprends encore moins à ce que vous voulez dire et que vous ne dites pas.

— C'est vrai. Voyons! écoute-moi. C'est ma femme, n'est-ce pas, que mon cousin a épousée?

— Celle qui devait l'être.

— Hein?

— Oh! mais! vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé? Alors, préparez-vous à des étonnements. Ah! mon Dieu! par où vais-je commencer? Quoi! vous n'avez entendu parler de rien? Vous avez donc été bien loin?

— Oui, assez loin, j'ai vécu trois ans sans voir personne. Depuis que je suis rentré en France, j'ai dû m'interdire les questions pour ne pas être reconnu, car on m'aurait arrêté. Je suis toujours banni.

La porte de la chambre s'ouvrit ici brusquement, et l'aubergiste parut en léger costume, un flambeau à la main, irrité, terrible, mais surtout fort comique. René s'était sur-le-champ recouvert le visage.

— Ah! madame la coquine, s'écria l'époux abandonné, voilà donc de vos dévotions! Vous quittez furtivement le lit conjugal au milieu de la nuit pour aller conter vos vieux péchés à un vilain moine, et surtout, je crois, en faire de nouveaux. Il est heureux que je me sois aperçu sur-le-champ de votre absence, autrement j'aurais...

— Sur-le-champ! s'écria Marie, joliment sur-le-champ. Il y a plus d'une heure que je suis sortie. Vous n'avez pas le sommeil si léger!

— Comment! impudente, tu oses me parler de la sorte. Tu es bien heureuse qu'il n'y ait pas de mal de fait, va! Et ils restent là tous les deux sans s'émouvoir! Vit-on jamais effronterie pareille?

— Et vit-on jamais sottise semblable à la vôtre? Venir crier comme cela au milieu de la nuit et dans ce costume, encore! Allez-vous recoucher. J'ai à causer avec ce père de choses qui ne vous regardent pas.

— Ah! tu veux me pousser à bout, m'amie. Allons! vite, remonte à ta chambre où je causerai aussi avec toi tout à l'heure. Et vous, mon beau confesseur nocturne, sus! qu'on décanille! Si la porte ne vous sourit pas, je vais vous aider à passer par la fenêtre.

— Je crois, dit René en se découvrant de nouveau et se levant, que vous aurez plutôt envie de vous y jeter que de m'y jeter, maître Paulin, quand vous m'aurez regardé avec plus d'attention.

— Ah! quoi! M. le comte! Oh! c'est différent... Ma femme peut rester tant qu'elle voudra. Tu peux rester, Marie. Je conçois, je conçois, oui, oui, vous devez avoir beaucoup de choses à dire. M. le comte, je vous demande pardon... Mais, diable! il fait très-froid, il faut que j'aille me recoucher. D'ailleurs, je ne suis pas en équipage...

— Vous avez plus d'un pardon à me demander, Paulin, dit René, j'espère que vous n'allez pas me dénoncer?

— Oh! M. le comte, je n'ai pas besoin de cela à présent.

— Eh bien! s'écria Marie, qu'est-ce que cela veut dire? Voilà la joie que vous montrez du retour de M. le comte, votre maître, votre bienfaiteur! Lourdaud! allez vous recoucher. Excusez-le, M. le comte. Maintenant que la jalousie ne le tient plus, il dort debout. La nuit, il n'est absolument bon à rien! Allons, tenez, je vais vous reconduire à votre chambre.

Paulin qui ne demanda pas mieux que de s'en aller, fit tout ce que voulut sa femme qui redescendit bientôt.

— Pour sa peine, dit-elle, je l'ai enfermé à clef. Ainsi nous n'avons plus rien à craindre de lui. Ce n'est pas qu'il soit capable de tramer rien de mal contre vous, mais il est bavard, et si on venait le demander de bonne heure, il pourrait dire quelque chose. Comme nous avons beaucoup à dire, il faut que nous soyons tranquilles. Je ne sais en vérité par où commencer, car j'ai peur de vous affliger.

— Eh bien! je t'aiderai. Ma femme, qu'est-elle devenue?

— Elle n'a pas voulu consentir à ce qu'on cassât son mariage, comme on disait que vous le désiriez.

— Cela d'abord n'a rien d'affligeant pour moi. Mais ne m'as-tu pas dit que le vicomte est marié. Qui a-t-il donc épousé?

— Il a épousé mademoiselle de Lamperière.

— Une parente de...

— Non, elle-même. Que voulez-vous? Vous étiez marié. Vous ne reveniez pas. Son père était mort. Ce n'était pas sa faute si elle était encore en vie. Il a bien fallu qu'elle fît une fin. Et la religion...

— Ah çà! de qui me parles-tu? Rêvé-je? Louise de Lamperière n'est pas morte! Elle ne s'est pas empoisonnée! Est-ce une plaisanterie? Ma chère Marie, je t'en prie, épargne-moi. Songe...

— Comment! comment! vous ignorez aussi cela? Mais oui, vous êtes parti la veille du jour... Cependant cette histoire est si extraordinaire... Non, elle n'est pas morte!... Elle n'était qu'en léthargie. Voici comment cela s'est passé. M. Gigadas voulut embaumer sa fille. Le médecin qu'il a envoyé chercher pour l'aider se trouva précisément celui qui était allé à Lagny pour mademoiselle Louise. Soit qu'il n'y connût rien, soit qu'il fût troublé par la course rapide qu'il venait de faire, il ne l'examina pas bien et il déclara qu'elle était morte, comme vous savez. Il dit quelques mots de cette mort devant l'apothicaire, qui, l'ayant interrogé, alla prendre quelques drogues, monta à cheval, et, sans rien dire à personne, courut sur-le-champ à Lagny. La pauvre demoiselle était sur son lit, gardée par deux vieilles femmes dont c'est le métier, et le cercueil était déjà prêt. En arrivant, le docteur cria aux vieilles de s'en aller. Vilaines harpies, leur disait-il, cette proie n'est pas encore pour vous, elle n'est pas morte. Comme elles se rebiffaient, il les jeta à la porte, et commença à donner ses secours à la chère personne, si bien qu'au bout d'une heure elle ouvrit les yeux et revint à la vie. La première parole qu'elle prononça fut votre nom. Puis, voyant où elle était, elle ne dit plus rien. Le docteur passa la nuit auprès d'elle, à la soigner, à lui parler, à l'encourager et à lui faire des représentations qu'un prêtre n'eût pas mieux dites. Songez qu'il venait de perdre sa fille, et de quelle manière encore; que son corps tout sanglant n'était pas encore dans la terre, et dites s'il y a beaucoup d'hommes qui aient été aussi forts et aussi bons. Il expliqua comment il se faisait que mademoiselle, en croyant s'empoisonner, ne fit que s'endormir d'un profond et immobile sommeil. Elle était allée lui demander du poison secrètement, en lui offrant une somme considérable. Comme elle était masquée, il ne la reconnut pas, mais il ne la refusa pas. Elle aurait pu, en effet, aller ailleurs. Il lui donna donc une préparation qui produisait l'effet que vous savez. Quand le vieux marquis arriva le matin, qu'on lui dit que sa fille était vivante et que Gautier était mort, il tomba sans mouvement à terre, et deux jours après il mourut sans avoir repris connaissance. Vous savez comme il aimait Gautier. On a dit qu'il était son père, mais je ne le crois pas, car le vieux marquis ne m'a jamais eu l'air bien galant. De sorte que mademoiselle Louise, au lieu de mettre les autres en deuil, le prit elle-même. Peu de temps après, madame la comtesse vint dans le pays, et elle a toujours habité Courchival depuis. M. de Quesmes, qui venait de passer quelques mois au château d'If pour votre affaire, alla pour la voir. On disait qu'ils s'étaient aimés autrefois, et qu'il l'épouserait, mais madame la comtesse ne voulut pas le recevoir, et depuis trois ans elle a vécu dans une retraite absolue. Elle a fait tout au monde pour savoir ce que vous étiez devenu, elle a envoyé des gens en Italie, partout. Tous ceux qui arrivent de ce pays-là, nous avons ordre de les lui envoyer. Elle ne vient que très-rarement à la ville, seulement aux grandes fêtes de l'année, pour faire ses dévotions, car elle s'est fait instruire dans la religion catholique, ainsi que son père, et tous les deux ont abjuré devant monseigneur l'archevêque.

— Vraiment! dit René.

— Oui, et c'est parce qu'elle a su que vous aviez le dessein de vous convertir, qu'elle a pensé à cela.

Oh ! elle vous aime bien aussi, celle-là ! Si vous saviez comme elle est triste !

— Bonne et chère Geneviève !

— Oh ! oui, bien bonne ! Quoiqu'on n'aime pas les étrangers ici en général, il n'y a personne qui ne l'aime. Je suis bien contente de voir que vous ne la détestez pas tout à fait.

— Moi, la détester ! Pauvre ange ! C'est elle qui devrait me haïr ! Mais moi, il faudrait que je fusse un monstre.

— Je puis donc vous parler du mariage de mademoiselle Louise !

— Oui, oui, conte-moi tout. Cette pauvre Louise ! ah ! je suis bien heureux aussi qu'elle soit vivante ! Quand je pense qu'on eût pu l'ensevelir ainsi ! Cela fait frémir !

— Ah ! certes, elle l'a échappée belle ! Eh bien donc, un an après, M. le vicomte revint à Arles pour les affaires du roi, car il s'était mis de suite en faveur. Il était un peu parent de la tante de mademoiselle, de madame de Forbin, dont vous nous avez peut-être entendus parler. Il alla la voir. Je crois qu'il y avait bien aussi dans son fait un peu de curiosité de voir mademoiselle. Il paraît qu'il avait fait beaucoup de folies avec les autres jeunes seigneurs de la cour, et que son bien était plus qu'entamé. Les dettes le rongeaient. Mademoiselle était excessivement riche. Il passa par la tête de votre cousin de l'épouser. Ce qu'on avait dit d'elle n'avait jamais été à attaquer son honneur, et puis je ne crois pas qu'il soit très-scrupuleux. Si bien qu'il lui fit la cour. Vous savez comme il est aimable et enjôleur. Il est beau garçon ! ah ! bien vieilli, par exemple, depuis trois ans. Mademoiselle s'ennuyait beaucoup de sa solitude. Le repos ne put pas lui convenir. Elle s'était bien jetée dans la dévotion, à la vérité, mais elle était encore trop jeune pour qu'elle pût se contenter de cela. Enfin, je ne sais pas si elle devint amoureuse de votre cousin, mais toujours est-il qu'elle l'épousa. Il y aura deux ans à la Trinité. Ainsi elle est retournée à la cour, où M. le vicomte est sur un très-beau pied. Ils viennent passer le printemps à Lagny ; et maintenant ils y seront davantage, parce que M. le vicomte a été nommé pour notre sénéchal. Madame la vicomtesse a déjà eu un enfant, et elle est encore grosse.

— Tuez-vous donc après cela ! dit René. Ainsi elle est heureuse dans ce mariage ?

— Dame ! heureuse ! Rien ne lui manque assurément ; mais c'est une personne qui ne saura jamais se fixer. Quand elle est ici, elle ne songe qu'à retourner à Paris, et, à Paris, son mari dit qu'elle soupire toujours après le voyage de Provence. Elle est redevenue gaie cependant ; mais sa femme de chambre m'a dit qu'elle a déjà des cheveux blancs. Il est vrai que les cheveux noirs blanchissent plus tôt que les autres ; cependant les miens, qui sont bien noirs aussi, ne font pas mine de changer. Je ne crois pas non plus qu'elle vous ait tout à fait oublié. Sa femme de chambre m'a dit aussi qu'il y avait eu un grand éclat entre elle et son mari pour une boucle de cheveux blonds qui pouvait bien venir de vous, et qu'elle n'a jamais voulu lui donner. Au fait, il avait tort. Comment peut-il croire qu'elle puisse vous oublier ? Et comment peut-il l'exiger ? Il lui fait bien d'autres infidélités, lui ! Il n'y a pas de jolie fille dans la ville à qui il n'en conte. Et, Dieu merci, il y en a assez. Moi-même, quoique mariée, si j'avais voulu !...

— Pauvre Louise ! Elle n'a pas été créée pour le bonheur, pas plus que moi ! Ah ! tu avais bien raison, Marie, de me dire de me préparer à la surprise. Certes, j'étais loin d'imaginer que les choses pussent tourner de la sorte. Louise ressuscitée ! qui épouse mon cousin ! qui retourne à la cour ! Quelle étrange vicissitude ! Mon Dieu ! comme vous vous jouez de nos volontés !

— Et vous donc, M. le comte, vous sous une telle robe ! Qui aurait jamais pensé cela aussi, quand vous vous moquiez des pèlerins des Saintes-Maries ?

— Moi aussi, tu as raison, Marie, et le dessous est encore plus changé que le dessus. Et que d'autres étonnements ! Ma femme, cette enfant qui ne pouvait me voir, et qui avait si bien le droit de séparer sa destinée de la mienne, et qui, lorsque je suis parti, me pleure, me cherche, me redemande, se fait catholique pour avoir au moins cela de commun avec moi, et repousse l'homme qui lui avait plu autrefois. Et le marquis, ce fanatique protestant, qui se convertit à la vraie foi, tandis que ce maraud de Paulin reste obstinément attaché à la religion où il a été élevé. Il a raison après tout, sans le savoir. Et le vieux Gigadas, qui survit à sa fille, et retrouve après cet horrible coup, toutes ses facultés qui s'étaient troublées devant de vains présages de chiromancie. Pas si vains cependant, car ils se sont accomplis ; mais la Providence nous donne de ces leçons pour nous humilier dans notre science et dans notre incrédulité. Et le marquis de Lamperière, ce mauvais et sardonique vieillard, ce père si froidement dur pour sa fille, qui tombe mort en apprenant le trépas de son fils. Est-ce assez incroyable ? O destinée ! comme tu confonds la prévoyance humaine ! O Providence ! il faut toujours finir par reconnaître que tu sais mieux que nous ce qui nous est bon ! Donc Geneviève, qui m'a attendu, qui ne s'est point lassée de son espoir solitaire, qui savait, car les belles et pures âmes reçoivent des révélations du ciel, qui savait que le pauvre pèlerin

reviendrait et aurait besoin de ses angéliques consolations! Elle a deviné que c'était elle qu'il me fallait maintenant; que je saurais enfin la comprendre, l'aimer et me faire aimer d'elle. Ange, sois béni! Oui, je veux désormais te consacrer toute ma vie, n'avoir pas une pensée, pas un regard, pas un souffle qui ne soit pour toi, ne pas faire un pas qui ne tende vers toi. Ah! c'est là qu'est le bonheur, c'est dans cette union intime et calme de deux âmes qu'il doit se trouver, s'il existe sur la terre, et non dans une passion impétueuse, dans une inquiétude insensée ou dans une orgueilleuse solitude!

Marie regardait le jeune homme avec admiration. René était en effet fort beau en ce moment, avec ce simple et noble costume et l'inspiration qui remplissait son visage.

— Comme votre femme va être heureuse! dit-elle.

— Dis-moi, Marie, elle est triste, m'as-tu dit. Cette tristesse a-t-elle pris sur sa santé?

— Non, pas trop, du moins en apparence. Elle est bien pâle à la vérité; mais elle est toujours belle, elle a l'air si grande dame et pourtant si doux. Elle est toujours très-grasse.

— Grasse! Elle était si mince et si délicate autrefois. Il n'y a donc que toi, mon enfant, qui ne sois pas changée. Tu es toujours jolie, vive, bonne et joyeuse.

— M. le comte est bien bon. Mais, n'est-ce pas que mon mari ne mérite pas une femme comme moi?

— Assurément non! Et il n'a pas le droit de se plaindre si tu écoutes ceux qui te le disent.

— Oh! par exemple! je me pendrais plutôt que de lui jouer le moindre tour, quoiqu'il le mérite souvent bien. Il y en a beaucoup à ma place!...

Le jour était proche lorsque la gentille Arlésienne alla retrouver son époux et lui rendre sa liberté. Celui-ci dormait très-profondément, sans se soucier de son emprisonnement, et ne chicana sa femme que de le réveiller si matin. Pourtant c'était un mari des plus jaloux!

Marie amena Paulin pour qu'il témoignât à René sa joie de le voir enfin de retour et bien portant. L'aubergiste balbutia gauchement quelques mots où l'on entendait seulement : M. le comte, je suis bien heureux, et pardonnez-moi.

— L'imbécile! il n'est pas encore réveillé, dit Marie.

— Tu sais bien que si, m'amie, répondit le malencontreux époux.

— Moi! je ne sais rien du tout, repartit vivement la jeune femme en rougissant.

— Paulin, dit alors le comte, je comprends que le plaisir de me revoir t'empêche de t'exprimer; mais je sais que tu n'es pas toujours aussi perclus de langue. Tâche pourtant de ne pas parler de moi, et cette bourse, qui a produit sur toi un tel effet, hier soir, t'appartiendra.

— Il ne la prendra pas, M. le comte, s'écria Marie. Je l'empêcherai bien de rien dire, moi.

— Ce sera donc à toi qu'elle reviendra, Marie.

— Encore moins. Allons donc! monsieur.

René voulut se rendre à Courchival sans autre aide que son bâton. Il avait à cœur d'accomplir entièrement son pèlerinage expiatoire. De quels sentiments son âme ne fut-elle pas agitée quand il revit de loin les tours du manoir paternel, d'où il avait été banni par trois arrêts accumulés, celui du destin, celui de la volonté et celui de la loi! Le second de ces arrêts était révoqué, le troisième pouvait l'être facilement; mais le premier, le plus funeste de tous, celui qui avait enfanté les deux autres, serait-il enfin adouci? René l'espérait : les consolantes nouvelles qui avaient salué son retour à Arles avaient réveillé dans son sein l'essaim vague et souriant des illusions, rajeunies par un long sommeil. Il ne pouvait croire que le sort lui eût, pendant trois ans, gardé précieusement un trésor pour le lui ravir à son arrivée, que sa destinée seule formât une exception au milieu de toutes ces destinées contemporaines qui s'étaient aplanies et calmées, et que la durée de ses remords dût encore prolonger son épreuve. Cette âme pure et charmante, qui s'était ainsi attachée à lui de loin, et dont le bonheur et le malheur éternel dépendaient de lui, avait sans doute fléchi le ciel en sa faveur. Sans doute, c'était cette mystérieuse union qui l'avait empêché de s'engager dans d'autres liens incompatibles. C'était la secrète attraction de cet aimant qui, par une courbe insensible, l'avait enfin ramené au port. Comme le passager ignorant, il n'avait pu comprendre la navigation qu'en abordant.

On concevra sans peine que toutes ces idées ne devaient pas se coordonner bien méthodiquement dans son esprit, mais seulement y traverser, comme des éclairs, les vapeurs qui montaient dans son cœur gonflé. René avait pu revoir en passant l'île des Passereaux, sans qu'une ombre livide vînt se dresser devant lui et épouvanter ses pensées consolantes. Louise n'était plus dans sa vie qu'un épisode entièrement dénoué. Elle ne pouvait plus avoir d'influence sur son avenir. Et comment n'eût-il pas bien auguré de son avenir, quand le passé même, bonheur inespéré! s'éclaircissait derrière lui?

En approchant du château, le comte avait ralenti son pas, par une raison analogue à celle qui nous fait ouvrir tranquillement une lettre où nous allons lire notre vie ou notre mort. Nous craignons toujours, si chrétiens que nous soyons, que la fatalité

ne s'irrite de notre empressement, et ne se plaise, pour nous faire pièce, à métamorphoser sous nos doigts les fleurs en épines. Comme René allait quitter le chemin, il aperçut venir une troupe à cheval, il s'arrêta. La cavalcade passa devant lui : c'était son cousin et sa cousine, M. de Quesmes et Louise, suivis de leurs domestiques.

— Ah! dit le vicomte en l'apercevant, voici encore un moine que l'on envoie à la châtelaine pour ne lui rien apprendre. Peu à peu son château va devenir une auberge pour les religieux errants. Bon appétit, mon père!

— Pouvez-vous railler? ainsi hors de saison, monsieur, dit Louise en saluant le religieux qui ne pensa guère à lui rendre son salut.

— Hors de saison, si vous voulez, mais non hors de raison, repartit son mari. Je ne puis penser tranquillement à la vie que mène cette pauvre comtesse. Ou son mari l'a oubliée, ou il est mort, et alors...

— Nous ne savons jamais ce qui peut être arrivé, monsieur.

— Voilà qui est parfaitement vrai, se dit René en lui-même. Louise de Lamperière ne m'a pas reconnu. Comme elle est changée! Pour mon cousin, il me semble toujours le même, et n'être guère converti que de nom.

Le comte entra dans la cour de son château. Un cri de joie s'éleva à son aspect. C'était le petit Romain qui accourut à lui, à cheval sur un long bâton qu'il faisait piaffer et caracoler avec une rare habileté.

— Voilà un capelan! voilà un capelan, criait-il. Nous allons le conduire de suite à madame la comtesse. Venez, Bertrand. Suivez-moi, mon père.

— Je crois que tu iras bien tout seul, répondit le vieil écuyer, qui, pesamment assis sur un banc de pierre, chauffait au soleil ses membres roidis par l'âge, et qui n'arrêta pas sur le survenant ses regards ternis.

— Oui, certainement, j'irai tout seul, ne te dérange pas, mon vieux Bertrand, répondit l'enfant avec une comique dignité.

— C'est plus fort que moi, grommelait l'écuyer, tandis que l'enfant guidait René vers la comtesse. Je ne peux pas voir sans déplaisir une de ces robes entrer ici, malgré l'accueil que leur fait notre maîtresse. Quand je pense que mon jeune maître est peut-être comme cela. Mais c'est impossible! Que dirait le vieux comte, s'il revenait au monde?

L'enfant conduisit le comte dans la salle noire, qui a déjà joué un si grand rôle dans cette histoire. C'était cette partie du château que la comtesse avait voulu habiter, précisément à cause des vieilles légendes et des nouveaux événements qui s'y étaient accomplis. Dans la situation étrange où elle se trouvait, elle avait trouvé du charme à s'entourer de ces souvenirs et de ces impressions mélancoliques. Elle avait fait quelques changements dans les appartements, mais pas assez pour leur ôter leur physionomie tristement attrayante. L'antichambre et la salle étaient tendues de gris, comme pour le deuil des veuves; Geneviève était elle-même vêtue de blanc, comme une fiancée. Ainsi naturellement, par suite de cet harmonieux instinct qui guide toujours les poétiques organisations, tout, autour d'elle, était d'accord avec elle, et devenait l'emblème et de son sort et de ses sentiments. Elle était assise auprès de la cheminée sombre et vaste qui avait vu mourir l'aïeul de René, qui avait entendu les adieux prématurés de Louise. Un large feu flamboyait dans l'âtre noirci. Une lampe allumée se trouvait sur une table, pour suppléer aux rayons du jour, que les vitraux obscurcis des fenêtres ne laissaient pénétrer qu'à peine dans la salle. La comtesse travaillait silencieusement avec ses femmes à une grande tapisserie. On eût dit Pénélope attendant le retour d'Ulysse; mais Geneviève, plus heureuse dans son malheur que la reine d'Ithaque, n'était pas contrainte à défaire la nuit le travail du jour pour déjouer des poursuites auxquelles elle avait su ne pas laisser de prétexte.

L'enfant, qui n'avait pas abandonné son coursier accommodant, et que trois années avaient rendu aussi bruyant qu'il était jadis taciturne, se précipita tout à coup au travers de ce silence, et vint à la comtesse en lui criant qu'il lui amenait un capelan. Geneviève embrassa le petit sur le front, et, le renvoyant d'un signe de sa blanche main, se leva et alla vers René qui s'était arrêté vers la porte, les mains dans ses manches et le visage caché dans son capuchon.

— Vous venez d'Italie, mon père? lui dit-elle avec une voix et une figure doucement anxieuses.

— Oui, madame, lui répondit René.

Il n'eut pas plutôt prononcé ces deux mots, que la jeune dame, se tournant brusquement vers ses femmes, leur dit de la laisser seule. Pendant les deux minutes de délai que demanda l'exécution de cet ordre, elle fut obligée de s'appuyer à une console, et de se tourner vers la fenêtre pour cacher le tremblement de son corps et la rougeur de son visage.

— René! s'écria-t-elle, dès que la porte se fut refermée, René! c'est vous, c'est toi, n'est-ce pas?

Et sans attendre sa réponse elle se jeta dans ses bras. Elle était bien sûre de ne pas se tromper. René la serra contre sa poitrine; puis, la voyant pencher la tête et clore ses paupières, et sentant qu'elle fléchissait, il la prit sur ses bras comme un enfant, et

la porta dans un fauteuil où il l'assit. Lui-même s'agenouilla devant elle, et, lui prenant les mains, les couvrit de baisers, attendant ainsi qu'elle revînt à elle. De tels évanouissements ne sont jamais inquiétants. Quand elle rouvrit les yeux, elle le regarda un instant sans mot dire, puis, lui tenant la tête entre les deux mains : — Mon René, lui dit-elle, relevez-vous. Vous ne devez pas rester ainsi.

— Geneviève, lui répondit le jeune homme, vous m'avez donc pardonné?

— N'êtes-vous pas revenu?

— Et vous m'avez attendu! Vous m'avez aimé, parce que j'étais malheureux et proscrit! Oh! comment ai-je pu mériter tant de bonheur?

— Mais vous, vous m'aimez donc aussi?

— Me croirez-vous si je vous le dis?

— Oui, si vous le répétez bien souvent.

— Eh bien! toute ma vie!

Telle fut la reconnaissance des deux époux, bien éloignée de la froideur de leurs adieux. C'est que, pendant trois ans, ils avaient eu le temps de voir clair dans leur cœur et d'oublier les habitudes de réserve qu'ils avaient prises l'un à l'égard de l'autre. En se revoyant après une si longue séparation, la surprise avait fait déborder des sentiments qu'ils ne savaient plus comprimer. Nous disons ceci surtout pour Geneviève. L'émotion de la jeune femme avait fort aidé celle de René qui avait plus de bonne volonté que d'amour réel, ce que l'on concevra sans peine. Son âme avait surtout besoin d'affection. Après avoir vécu trois ans repliée sur elle-même, et s'être retrempée dans les eaux pures du désert, elle se relevait au grand air, affamée d'enlacements et de tendresse. Aussi sa plus grande raison pour aimer sa femme, est qu'il en était aimé.

— Il faut, dit Geneviève, quand les exclamations furent un peu épuisées, il faut que vous écriviez à votre cousin, pour qu'il vous obtienne promptement votre absolution. Je ne pense pas que cela puisse offrir bien des difficultés ; mais on pourrait vous mettre en prison pendant quelque temps, si vous vous montriez de suite. Il est encore préférable peut-être de rester caché ici.

— Je viens, dit René, de voir passer mon cousin se rendant à Arles.

— Avec sa femme?

— Avec sa femme.

— Cette vue a dû vous causer bien de l'émotion?

— Sans doute, mais moins encore que la vôtre, chère Geneviève!

— Eh bien! dit la jeune femme en ne répondant que par un sourire de plaisir à cette flatteuse parole, je m'en vais faire courir après lui. Il ne peut être encore bien éloigné, et j'espère qu'il pourra et voudra bien retourner sur ses pas.

Elle sortit un instant pour donner les ordres nécessaires.

— En vérité! pensait René, il fallait que je fusse aveugle pour ne pas m'éprendre de cette divine créature!

— Pendant ce temps, dit la comtesse en rentrant, vous me direz tout ce qui vous est arrivé pendant ces trois longues années. Mon chéri! où donc étiez-vous allé? Personne ne vous avait jamais rencontré.

— Ce n'est pas étonnant, car je n'ai pas mis le pied sur une route pendant tout ce temps-là. Mon histoire n'est pas bien longue à raconter. Ces trois années ont été pour moi aussi immobiles que l'année qui les avait précédées avait été agitée. Immobiles, du moins à la surface, car il m'a fallu bien du temps pour arriver à reconquérir du calme, et mon âme a éprouvé encore bien des péripéties et des révolutions en elle-même. Lorsque mon cousin m'eut quitté, je continuai à suivre la route qui était devant moi, et de laquelle on apercevait souvent la mer. J'étais presque privé de sentiment; cependant j'éprouvais encore le besoin de composer mon maintien et je devais avoir à peu près l'air d'un homme qui voyage pour son plaisir. Je m'arrêtais quand mon cheval semblait fatigué ou lorsque je me sentais moi-même défaillir. Du reste, je n'aurais pas idée des lieux par où je passai, si je ne les avais revus à mon retour. J'aurais pu aller toute ma vie ainsi, si un jour l'aspect d'un couvent ne m'eût rappelé le projet que j'avais formé de me mettre en religion. Ce projet ne m'avait pas abandonné; mais il fallait que le hasard m'en facilitât l'exécution. Je ne pouvais pas chercher un couvent, il fallait qu'il vînt à moi. Il y vint en effet, mais pour m'empêcher de me faire moine, au lieu de m'y engager. Les voies de la Providence sont impénétrables. C'était un beau couvent, assis, comme à l'ordinaire, au penchant d'une colline, et regardant la mer pardessus les grands arbres qui l'environnaient. Il était tard; je n'avais pas trouvé de gîte ou bien j'avais passé sans les voir; mon cheval prit de lui-même le chemin du couvent, et je le laissai faire. Je ne m'aperçus où j'allais qu'en y arrivant. Je me figurai, comme on se figure toujours dans les moments d'inertie morale, non peut-être sans raison, que c'était la main de Dieu qui m'avait guidé en ce lieu, et je résolus de n'en plus sortir. Je me fis sur-le-champ conduire auprès de l'abbé, auquel je demandai de m'admettre parmi les novices. C'était un vieillard sage et fin, et qui avait connu le monde. Il vit tout de suite ce qui m'avait pu amener à ce parti; en me parlant avec douceur et me questionnant adroitement, il parvint à me faire répandre devant lui tous mes chagrins et à sonder toute mon âme. Quand cette sorte d'examen fut achevé, il me

dit que je pouvais demeurer dans le monastère et prendre part à tous les exercices des religieux ; mais qu'avant trois ans, il lui serait impossible de recevoir mes vœux. — « Si Dieu a décidé que vous devez vous retirer du monde, ajouta-t-il, trois ans ne changeront pas sa décision ; mais si vous avez encore quelque chose à y faire, cette épreuve vous aura été bonne pour guérir les blessures qui vous épuisent et vous rendent incapable de bien juger de votre état. De toute façon vous n'aurez pas à vous repentir de ce délai. Mais, voyez, vous voulez vous consacrer à une religion que vous ne connaissez même pas. Avant de vous faire religieux, il faut songer à vous faire catholique. » On ne pouvait parler plus doucement et plus sagement. Je n'avais pas d'objection à faire, et je m'abandonnai entièrement à la direction de cet excellent prêtre. D'abord il tâcha de me réconcilier avec moi-même ; il montra la folie et la monstruosité de l'idée de fatalité dont j'étais poursuivi ; il me consola avant de m'instruire. Il se fit en quelque sorte médiateur entre mon esprit et mon âme. Il me fit sentir que l'une était moins malade encore que l'autre ; que celle-ci était moins coupable que celui-là n'était insensé. Il simplifia mes crimes et mes fautes sans les excuser, et m'apprit que le désespoir n'était pas une expiation, et qu'il y avait beaucoup d'égoïsme dans cette fuite du monde que je croyais tout en Dieu. Quand il me vit calmé et capable non-seulement de l'écouter, mais de l'entendre, il commença à m'initier à la pure et splendide doctrine de la religion catholique. Je goûtai avidement ces préceptes si divins et ce culte si bien approprié à l'âme humaine, si tendre, si prévoyant de nos faiblesses et de nos douleurs, qui sans cesse nous soutient, et, nous doutant, nous aide à prier et à pleurer, nous apprend à nous élever vers Dieu, ou même fait descendre Dieu vers nous. Je trouvai tout de suite, non-seulement une consolation, mais un véritable bonheur dans tous ces pieux exercices, dans ces mystiques enseignements. La religion protestante est si froide, si sèche, si pâle, nous met si peu en contact avec Dieu, que c'était pour moi comme une découverte des rapports de l'homme avec la Divinité. Mon âme s'épanouissait aux chants sacrés, comme s'ils lui eussent parlé directement. Souvent il m'arrivait de me relever le visage baigné de larmes après m'être prosterné à terre pendant l'élévation de la sainte hostie. Non-seulement j'étais exact à tous les offices, à toutes les prières, mais il m'arrivait de me relever pendant la nuit pour venir me prosterner devant l'autel éclairé d'une seule et languissante lampe. Oh ! oui, m'écriai-je, Seigneur, gardez-moi dans votre sanctuaire. Par pitié ne me renvoyez pas ! Le monde a été si mauvais pour moi et votre temple m'est si doux ! Hélas ! il y avait encore de la faiblesse dans cette ferveur, de l'égoïsme dans cette vocation. Je n'osais pas encore laisser mon âme à elle-même, et je voulais m'étourdir aussi sur tout ce que je laissais derrière moi. Votre image, chère Geneviève, était celle qui me troublait le plus souvent ; tantôt elle m'apparaissait avec un air de reproche, tantôt elle m'apportait de jaloux frissons. Alors j'aurais voulu être lié irrévocablement, ou bien je ne me croyais pas encore assez loin : je désirais être envoyé à quelque mission lointaine, en Barbarie ou en Palestine. Je suppliais l'abbé d'abréger l'épreuve. C'était pour lui une raison de la maintenir. Il savait que, si je me cramponnais ainsi au cloître, c'était parce que la tentation m'entraînait dehors. Il voyait dans mon cœur comme dans un livre. Quelquefois aussi il me passait dans la tête des idées fantasques, comme de me faire pirate ou bandit, et de venir ravager ce monastère hospitalier qui ne voulait pas de moi pour toujours. C'était le sang que j'avais respiré qui me troublait sans doute ainsi la cervelle ; car ces rêves horribles s'emparaient de moi surtout depuis que ce malheureux Gautier et ma pauvre sœur m'étaient apparus. Le meurtre amène avec lui le vertige. L'homme teint de sang éprouve le besoin de s'élever contre Dieu et de blasphémer ce vengeur suprême. Ce ne fut que la troisième année que la résignation me vint avec le véritable repentir. Je pleurai mes fautes avec mon âme et non plus avec mes yeux. Mes prières, moins fébriles, moins exaltées, furent plus profondes. Je sentis que je n'avais pas le droit de m'ensevelir dans un cloître sans être revenu prendre congé de ce monde que j'avais quitté comme un lâche fugitif ; que je devais aller voir si personne n'y avait plus besoin de moi. Une voix secrète m'avertissait que vous étiez toujours là, ma douce et bonne Geneviève, et que mes remords recevraient quelque adoucissement nouveau. Enfin, sur le conseil de l'abbé, je suis revenu. Voilà tout.

— Certes, c'est bien assez, dit Geneviève. Ce bon abbé ! je l'aime.

— Je ne crois pas qu'il ait existé d'homme plus vénérable, plus sage et meilleur, si ce n'est peut-être ce pauvre apothicaire ! Quand je partis, il m'embrassa en me disant : Si les flots refusent de reconnaître votre navire depuis si longtemps échoué, revenez alors au port pour n'en plus sortir.

— Eh bien ! vous avez trouvé un autre port.

— Où, si j'eusse été sage, je serais depuis longtemps.

— Oh ! ne pensons pas au passé.

M. de Genouillac avait été fort surpris du message de la comtesse. Il s'y rendit néanmoins sur-le-champ.

— Que se passe-t-il donc, madame ma cousine, lui demanda-t-il en entrant, pour que vous me procuriez si inopinément le bonheur de vous voir, qui m'est si rarement donné? Faut-il aller en Turquie, en Espagne ou même à Paris? Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, mais j'aimerais encore mieux rester ici.

— Monsieur le vicomte, je vous suis obligée de votre galant dévouement, désormais ce ne sera plus à moi que vous pourrez vous plaindre de ma solitude, mais à ce révérend père.

— Comment! madame, dit le vicomte en jetant sur le moine un regard de travers. Oh! mais, par le diable! je crois que c'est vous, mon cousin. Oui, oui, il fallait cela pour que votre femme fît ainsi courir après moi. Je regrette de n'avoir pas amené la mienne. Eh bien! soyez le bienvenu.

Les deux cousins s'embrassèrent assez cordialement.

— J'espère que ce froc n'est qu'un déguisement, dit le vicomte.

— Pas autre chose. C'est assez, je crois, d'une robe dans un ménage.

— Et puis, s'il y a quelque chose de pire qu'un moine, c'est un moine défroqué. Ah! que voulez-vous, je n'aime pas les moines. Vous en êtes bien un peu la cause, ma belle cousine, j'ai enragé bien des fois de voir ces maudites robes traverser librement cette porte qui m'était fermée impitoyablement. J'ai été sur le point d'injurier mon cousin. Qui diable vous aurait reconnu aussi, mon cher?

— Moi, monsieur, je n'ai pas eu besoin pour le reconnaître d'un grand examen, dit la comtesse.

— Aussi, madame, êtes-vous un ange, vous.

On parla alors d'affaires. Le vicomte assura que la grâce ne pouvait être refusée, et que dans quinze jours le comte aurait toute liberté de résider dans ses terres et même en Provence.

— Quant à la cour, il faudra un peu plus de temps pour y revenir.

— Je ne demande rien de ce côté-là, dit René.

— Et que comptez-vous donc devenir, mon cher cousin? Songez que nous avons de nouveau la guerre.

— J'avoue que je serais en effet bien aise de voir le feu; cela est indispensable à un gentilhomme, mais les carrousels de la cour ne me paraissent pas nécessaires pour établir sa noblesse et la rehausser.

— Vous serez toute votre vie un homme singulier. Quoi! comptez-vous vous ensevelir à jamais dans votre château? Mais, mon cher, vous y mourrez d'ennui avant un an.

— Cependant, madame de Courchival y est bien restée depuis trois ans sans quasi en sortir.

— Oh! quand on est seul, on peut faire de ces choses-là; on peut se nourrir de douleur, mais non d'ennui, je vous le répète.

— Vous vous ennuyez donc bien à Lagny, mon cousin?

— Pas trop, mais mon secret pour cela est de n'y rester jamais.

— Monsieur le vicomte, vous donnez là à mon mari des leçons bien audacieuses et bien prématurées, interrompit alors la comtesse.

— Ce sont plutôt des plaintes que des leçons, madame.

— Eh bien! mon cousin, j'espère, moi, n'avoir besoin de ne me plaindre que du passé, et de ne prendre des leçons que de mon cœur.

— A merveille! Vous êtes en bonnes dispositions, je souhaite qu'elles durent. Je m'en vais, car on a affaire à moi là-bas. Je m'occuperai de suite de votre affaire. Et sans doute il ne faut pas revenir vous voir qu'elle ne soit terminée!

— Peut-être, dit la comtesse, vos visites seraient-elles remarquées et feraient soupçonner quelque chose.

— Oui, vous avez raison, madame. D'ailleurs, vous devez avoir bien des choses à vous dire. O trop heureux époux! non, je ne troublerai pas vos charmants entretiens. Comptez néanmoins sur moi.

Il fallut donc que René se résignât à demeurer quelque temps comme un étranger dans la demeure de ses pères, et à conserver son vêtement monacal, quoiqu'il eût tout à fait renoncé à toutes les résolutions qui le lui avaient fait prendre. Bertrand et la femme de chambre de la comtesse furent seuls mis dans le secret. Comme nous avons déjà décrit beaucoup de reconnaissances, nous pensons que le lecteur nous dispensera de celle du vieux écuyer. Tout ce que nous en dirons, c'est qu'elle fut aussi pathétique que l'on pouvait l'attendre. Dès le soir même de son arrivée, le comte voulut aller au tombeau de son aïeul.

— O mon père, lui dit-il, êtes-vous apaisé, et le courroux du ciel est-il enfin satisfait?

— Oui, dit une voix derrière lui. Nous serons heureux maintenant. C'était Geneviève, qui l'avait suivi.

— Ah! dit René, vous avez le droit de répondre pour lui, puisque vous êtes sa fille selon son choix, et à présent aussi suivant le mien.

La reclusion de René fut, comme on pense, bien adoucie par Geneviève. Le mystère que les deux époux étaient obligés de mettre dans leurs entrevues vint encore resserrer et emmieller leur union. C'était l'amour avec tous ses charmes et ses grâces, mais sans le trouble empoisonné qu'il mêle à ses faveurs.

Le marquis était alors absent de Courchival. Il n'y revint que deux jours après que René eut repris ostensiblement possession de son nom et de ses droits. Comme l'accord entre les deux époux était désormais aussi parfait que possible, il oublia tous ses anciens griefs contre son gendre, pour s'unir au bonheur de sa fille.

Le comte ne revit pas de près sans émotion madame de Genouillac, mais tous deux surent se contenir et s'interdirent toute allusion au passé. Le vicomte s'amusa souvent à le leur rappeler; mais leur silence et leur contenance toujours convenables vainquirent enfin cette obstination singulière à railler sur un sujet qu'on eût pu croire peu agréable pour lui.

— Au moins, disait-il un jour, vous pourrez vous donner la consolation de marier vos enfants. Ma cousine ni moi n'y mettrons d'opposition.

— Mon cousin, je ne laisserai pas tomber cette parole, répondit René. Vous avez un garçon et une fille. Quel que soit donc le sexe de l'enfant qui va bientôt me naître, je le marierai dans votre famille.

— J'accepte, mon cousin, quand ce ne serait que pour donner à nos enfants le plaisir de nous désobéir.

Ce fut une fille qu'eut madame de Courchival. Louise en fut la marraine. Le même jour madame Paulin était accouchée de deux jumeaux, d'un garçon blond et rose, et d'une fille des plus brunes, ce qui donna à l'aubergiste l'occasion de se récrier et de faire récrier les autres sur la variété de la nature qui faisait naître ensemble des enfants si différents, et l'un d'eux si différent aussi de son père et de sa mère, tous deux entièrement bruns.

— Ouais, dit le vicomte, il faudra que je m'occupe d'une femme pour ce petit blondin-là. Le retour de mon cousin vous a porté bonheur, ma chère Marie. Il faudra que j'envie son sort jusqu'au bout. ainsi.

Paulin se confondit en remercîments envers le vicomte, et ce fut lui cette fois qui eut à blâmer sa femme de son silence.

Malgré le bonheur toujours nouveau qu'il trouvait dans l'amour de sa femme, et le goût qu'il prenait à la vie de famille, le comte voulut aller servir en Flandre comme volontaire, ce dont son cousin lui obtint la permission. Son histoire avait été répandue à l'armée par quelques officiers qui l'avaient vu en Provence. On se préparait donc à le railler quelque peu; mais le chevalier de Vallavoir, qui était devenu un duelliste consommé, et pour lors brigadier des mousquetaires, déclara qu'il était l'ami intime du comte de Courchival, et qu'en mal parler ce serait l'insulter lui-même.

— Au surplus, ajouta-t-il, il est fort capable de mettre tout seul tous les rieurs de son côté; car je l'ai vu dans une affaire percer de part en part un homme de cinq pieds huit pouces, et c'est un coup que je n'ai jamais pu reproduire.

René ne donna pas occasion au chevalier de mieux étudier ce fameux coup qui lui troublait la tête; mais il montra qu'il n'avait pas besoin d'être animé par la passion pour être brave, et se conduisit devant l'ennemi de la manière la plus convenable. Du reste il fut bientôt aimé des gens avec lesquels il se trouva en contact durant la campagne. Il était devenu aussi doux, aussi sociable, aussi accommodant, qu'il était autrefois intraitable et réservé. Son affabilité n'était cependant qu'à la surface; pour peu qu'on voulût pénétrer plus avant et arriver avec lui à l'intimité, on était arrêté par une glace impossible à rompre. Il avait pris son parti sur les hommes: il voulait bien vivre avec eux, mais non pas en eux. Il souffrait leur compagnie et tâchait de leur être agréable, mais il n'avait pas besoin de leur amitié. René fit de cette façon plusieurs campagnes; mais ne voulut jamais prendre aucun emploi. En Franche-Comté, s'étant distingué par une action d'une rare intrépidité, presque sous les yeux du roi, Louis XIV voulut le voir et lui donner lui-même la permission de se présenter à la cour, dont le comte ne profita que deux ou trois fois. Son bonheur ne fut troublé que par le chagrin de ne point avoir d'enfant mâle qui pût continuer son nom. Sa fille aînée épousa en effet dans la suite le fils de son cousin, et confondit enfin les familles longtemps divisées de Courchival et de Lamperière. Le comte ne voulut pas de substitution, et la suite a montré qu'il avait raison, puisque la famille de Lamperière s'éteignit elle-même à la génération suivante.

Maintenant, lecteur, que nous vous avons scrupuleusement instruit du sort de tous les personnages qui ont figuré dans cette histoire, et même de leur descendance, si vous aimez les moralités, ne pourrait-on fermer ce livre par celle-ci, savoir: Que, s'il y a quelque chose de plus vain que la destinée humaine, c'est la volonté humaine, et que l'homme n'est jamais ni tout bon ni tout mauvais, qu'il y a de vilaines et de mauvaises choses dans les meilleurs, et du bon et du beau chez les pires, ce qui doit faire prendre à la fois l'humanité en pitié et en souffrance.

LES

DEUX FRÈRES.

LES

DEUX FRÈRES.



I

LES DESCOINGS ET LES ROUGET.

En 1792, la bourgeoisie d'Issoudun jouissait d'un médecin nommé Rouget, qui passait pour un homme profondément malicieux. Il rendait, au dire de quelques gens hardis, sa femme assez malheureuse, quoique ce fût la plus belle femme de la ville. Peut-être cette femme était-elle un peu sotte. Malgré l'inquisition des amis, le commérage des indifférents et les médisances des jaloux, l'intérieur de ce ménage fut peu connu. Le docteur Rouget était un de ces hommes desquels on dit familièrement : « *Il n'est pas commode.* » Aussi, pendant sa vie, gardait-on le silence sur lui et lui fit-on bonne mine.

Cette femme, une demoiselle Descoings, assez malingre déjà quand elle était fille, et ce fut, disait-on, une raison pour le médecin de l'épouser, avait eu d'abord un fils, alors âgé de vingt-six ans ; puis une fille, venue par hasard dix ans après le frère, et à laquelle, disait-on toujours, le médecin ne s'attendait pas. Cette fille, un peu tard venue, avait nom Agathe. Ces petits faits sont si simples, si ordinaires, que rien ne semble justifier un historien de les placer en tête d'un récit ; mais, s'ils n'étaient pas connus, un homme de la trempe du docteur Rouget serait jugé comme un monstre, comme un père dénaturé ; tandis qu'il a obéi tout bonnement à de mauvais penchants, que beaucoup de gens abritent sous ce terrible axiome : *un homme doit avoir du caractère !* et qui a causé le malheur de bien des femmes.

Les Descoings, commissionnaires en laines, se chargeaient également de vendre pour les propriétaires ou d'acheter pour les marchands, les toisons d'or du Berry, et tiraient des deux côtés un droit de commission. A ce métier, ils devinrent riches et furent avares : morale de bien des existences.

Descoings le fils, le cadet de Mme Rouget, ne se plut pas à Issoudun ; il alla chercher fortune à Paris, et s'y établit épicier dans la rue Saint-Honoré. Ce fut sa perte. Mais que voulez-vous ? l'épicier est entraîné vers son commerce par une force attractive égale à la force de répulsion qui en éloigne les artistes. On n'a pas assez étudié les forces sociales qui constituent les diverses vocations : il serait curieux de savoir ce qui détermine un homme à se faire papetier plutôt que boulanger, du moment où les fils ne succèdent pas forcément au métier de leur père comme chez les Égyptiens. L'amour avait aidé la vocation chez Descoings. Il s'était dit : Et moi aussi, je serai épicier ! en se disant autre chose intérieurement à l'aspect de sa patronne, fort belle

créature de laquelle il devint éperdument amoureux. Sans autre aide que la patience, et un peu d'argent que lui envoyèrent ses père et mère, il épousa la veuve de son prédécesseur. A ce moment, Descoings faisait d'excellentes affaires, et pouvait avoir quarante ans.

Les vieux Descoings vivaient encore à cette époque. S'ils ne faisaient plus la commission dans les laines, ils employaient leurs fonds à l'achat des biens nationaux : autre toison d'or! Leur gendre, prévoyant la mort de sa femme, envoya sa fille à Paris, chez Descoings, son beau-frère, autant pour lui faire voir la capitale, que par une pensée matoise : il savait Descoings sans enfants. Mme Descoings, de deux ans plus âgée que son mari, se portait fort bien ; mais elle était grasse comme une grive après la vendange, et le rusé Rouget savait assez de médecine pour se douter que M. et Mme Descoings, contrairement à la morale des contes de fée, seraient toujours heureux et n'auraient jamais d'enfants. Ce ménage pourrait se passionner pour Agathe. Or, par des raisons sur lesquelles il garda bien le secret, M. Rouget voulait déshériter sa fille et se flattait d'arriver à ses fins en la dépaysant. Cette jeune personne, alors la plus belle fille d'Issoudun, ne ressemblait ni à son père, ni à sa mère. Sa naissance avait été la cause d'une brouille éternelle entre le docteur Rouget et son ami intime, M. Lousteau, l'ancien subdélégué qui venait de quitter Issoudun. Quand une famille s'expatrie, les naturels d'un pays aussi séduisant que l'est Issoudun, ont le droit de chercher les raisons d'un acte si exorbitant. Au dire de quelques fines langues, M. Rouget, homme vindicatif, s'était écrié que Lousteau ne mourrait que de sa main. Chez un médecin, le mot avait de la portée. Quand l'assemblée nationale supprima les subdélégués, Lousteau partit et ne revint jamais à Issoudun.

Depuis le départ de cette famille, Mme Rouget passa tout son temps chez la propre sœur de l'ex-subdélégué, Mme Hochon, qui avait sa maison place Saint-Jean, et qui vécut fort vieille. Mme Hochon fut donc la seule personne à qui Mme Rouget confiait ses peines ; aussi le peu qu'on en sut fut-il dit par cette bonne dame, et toujours après la mort du docteur. Le premier mot de cette pauvre femme, quand son mari lui eut parlé d'envoyer Agathe à Paris, fut : Je ne reverrai plus ma fille! Et elle a eu tristement raison, disait alors la respectable Mme Hochon.

La pauvre mère devint alors jaune comme un coing, et son état ne démentit point les dires de ceux qui prétendaient que Rouget la tuait à petit feu. Les façons de son grand niais de fils devaient contribuer à rendre sa vie malheureuse. Peu retenu, peut-être encouragé par son père, ce garçon, stupide en tout point, n'avait ni les attentions ni le respect qu'un fils doit à sa mère. Jean-Jacques Rouget ressemblait à son père, mais en mal, et le docteur n'était pas déjà très-bien, ni au moral ni au physique.

L'arrivée de la belle Agathe Rouget ne porta point de bonheur à son oncle Descoings. Dans la semaine, ou plutôt dans la décade, la république était proclamée, il fut incarcéré sur un mot de Robespierre à Fouquier-Tinville. Descoings, qui eut l'imprudence de croire la famine fatice, eut la sottise de communiquer son opinion (il pensait que les opinions étaient libres) à plusieurs de ses clients et clientes, tout en les servant. La femme de ménage de Robespierre, qui, par malheur pour Descoings, l'honorait de sa pratique, regarda cette croyance comme insultante pour Maximilien Ier. Cette estimable citoyenne, qui n'avait pas d'ailleurs à se louer des manières du citoyen Descoings, et qui regardait la beauté de la citoyenne Descoings comme une sorte d'aristocratie, envenima les propos des Descoings en les répétant à son bon et doux maître qui fit arrêter l'épicier, sous la vulgaire accusation d'*accaparement*.

Descoings en prison, sa femme s'agita pour le faire mettre en liberté ; mais ses démarches furent si maladroites qu'un observateur qui l'eût écoutée parlant aux arbitres de sa destinée aurait pu croire qu'elle voulait s'en défaire honnêtement. Madame Descoings connaissait Bridau, l'un des secrétaires de Roland, ministre de l'intérieur, le bras droit de tous ceux qui se succédèrent à ce ministère. Elle mit en campagne Bridau pour sauver l'épicier. Le très-incorruptible chef de bureau, l'une de ces vertueuses dupes, toujours si admirables de désintéressement, se garda bien de corrompre ceux de qui dépendait le sort de Descoings : il essaya de les éclairer! Éclairer les gens de ce temps-là, autant aurait valu les prier de rétablir les Bourbons. Le ministre girondin qui luttait alors contre Robespierre, dit à Bridau : De quoi te mêles-tu? Tous ceux que l'honnête chef alla voir lui répétèrent cette phrase atroce : De quoi te mêles-tu? Bridau conseilla sagement à madame Descoings de se tenir tranquille ; mais, au lieu de se concilier l'estime de la femme de ménage de Robespierre, elle jeta feu et flamme contre cette dénonciatrice, et alla voir un conventionnel, qui tremblait pour lui-même, et qui lui dit : J'en parlerai à Robespierre. La belle épicière s'endormit sur cette parole, et naturellement ce protecteur garda le plus profond silence. Quelques pains de sucre, quelques bouteilles de bonnes liqueurs données à la femme de ménage, auraient sauvé Descoings. Ce petit accident prouve qu'en ré-

volution, il est aussi dangereux d'employer à son salut des honnêtes gens que des coquins. Si Descoings périt, il eut du moins la gloire d'aller à l'échafaud en compagnie d'André de Chénier. Là, sans doute, l'Épicerie et la Poésie s'embrassèrent pour la première fois en personne, car elles auront toujours des relations secrètes. La mort de Descoings fit beaucoup plus de sensation que celle d'André de Chénier : il a fallu plus de trente ans pour reconnaître que la France avait plus perdu avec Chénier qu'avec Descoings. La mesure de Robespierre eut cela de bon que, jusqu'en 1830, les épiciers effrayés ne se mêlèrent plus de politique. La boutique de Descoings était à cent pas du logement de Robespierre; son successeur y fit de mauvaises affaires, et César Birotteau s'établit à cette place; mais, comme si l'échafaud y eût mis un germe de malheur, le célèbre inventeur de la *double pâte des sultanes* et de *l'eau carminative* s'y ruina. La solution de ce problème regarde les sciences occultes.

Pendant les quelques visites que le chef de bureau fit à la femme de l'infortuné Descoings, il fut frappé de la beauté calme, froide, candide d'Agathe Rouget; et lorsqu'il vint consoler la veuve, qui fut assez inconsolable pour ne pas continuer le commerce de son second défunt, il finit par épouser dans la décade, et après l'arrivée du père qui ne se fit pas attendre, cette charmante fille à laquelle il ne déplut point. Le médecin, ravi de voir les choses se succéder au delà de ses souhaits, puisque sa femme devenait, sauf les droits de sa belle-sœur, seule héritière des Descoings, accourut à Paris, moins pour assister au mariage d'Agathe que pour faire rédiger le contrat à sa guise. Le désintéressement et l'amour excessif du citoyen Bridau laissèrent carte blanche à la perfidie du médecin, qui exploita l'aveuglement de son gendre, comme la suite de cette histoire vous le démontrera.

Madame Rouget, ou plus exactement le docteur, hérita donc de tous les biens, meubles et immeubles, de M. et de Mme Descoings, père et mère, qui moururent à deux ans l'un de l'autre. Puis Rouget finit par avoir raison de sa femme, qui mourut vers 1799. Et il eut des vignes, et il acheta sa belle maison d'Issoudun, place Saint-Jean, le quartier des richards, en face de madame Hochon, qui ne pouvait pas le souffrir. Son fils bien-aimé ne savait rien faire. Avant la révolution, il l'avait retiré du collége de Pont-le-Voy, tenu par les Oratoriens, ayant achevé ses classes, mais sans que le régent lui eût découvert la moindre capacité, ni la plus ordinaire aptitude. Le docteur destinait son fils à l'état de propriétaire; il le laissa donc croître en richesse, en sottise et en santé, sûr que cet enfant en saurait toujours autant que les plus savants en se laissant vivre et mourir.

Dès 1799, les malins d'Issoudun donnaient environ trente mille livres de rente au père Rouget. Dans ce temps-là, sa femme venait de mourir, il menait encore une vie très-débauchée qu'il ne cessa que par force; mais, pour ne pas rompre avec tous les vices, il conserva la plus vive amitié pour le bon vin et se fit avare. Ce médecin, plein de caractère, mourut en 1805, sans avoir marié son fils. Dieu sait alors combien la bourgeoisie d'Issoudun parla sur le compte de cet homme, et combien d'anecdotes il circula sur son horrible vie privée.

Jean-Jacques Rouget resta garçon par des raisons graves dont l'explication forme une partie importante de cette histoire. Son célibat fut en partie causé par la faute du docteur. Mais tout viendra, dans cette scène, en son lieu et place. Maintenant, il est nécessaire d'examiner les effets de la vengeance exercée par le père sur la fille qu'il ne regardait pas comme la sienne, et qui, croyez-le bien, lui appartenait légitimement. Personne à Issoudun n'avait remarqué l'un de ces accidents bizarres qui font de la génération un abîme où la science se perd. Agathe ressemblait à la mère du docteur Rouget. De même que, selon une observation vulgaire, la goutte saute par-dessus une génération, et va d'un grand-père à un petit-fils, de même il n'est pas rare de voir la ressemblance, soit physique, soit morale, se comporter aussi fantasquement que la goutte. L'aîné des enfants d'Agathe, qui ressemblait à sa mère, eut tout le moral du docteur Rouget, son grand-père. Léguons la solution de cet autre problème au vingtième siècle, avec une belle nomenclature d'animalcules microscopiques, et nos neveux écriront peut-être autant de sottises que nos corps savants en ont écrit.

II

LA FAMILLE BRIDAU.

Agathe Rouget avait une de ces figures destinées, comme celle de Marie, mère de Notre-Seigneur, à rester toujours vierges, même après le mariage. Son portrait, qui existe encore dans l'atelier de Bridau, montre un ovale parfait, une blancheur inaltérée et sans le moindre grain de rousseur, malgré sa chevelure d'or. Plus d'un artiste, en admirant ce front pur, cette bouche discrète, ce nez fin, de jolies oreilles, de longs cils aux yeux, et des yeux d'un bleu foncé, d'une tendresse infinie, enfin cette figure empreinte de placidité, demande aujourd'hui

à notre grand peintre : « Est-ce la copie d'une tête de Raphaël ? »

Jamais homme ne fut mieux inspiré que le chef de bureau en épousant cette jeune fille. Agathe réalisa l'idéal de la ménagère élevée en province et qui n'a jamais quitté sa mère. Pieuse sans être dévote, elle n'avait d'autre instruction que celle donnée aux femmes par l'Église; aussi fut-elle une épouse accomplie dans le sens vulgaire, car son ignorance des choses de la vie engendra plus d'un malheur. L'épitaphe d'une célèbre Romaine : *Elle fit de la tapisserie et garda la maison,* rend admirablement compte de cette existence pure, simple et tranquille.

Dès le consulat, Bridau s'attacha fanatiquement à Napoléon, qui le nomma chef de division en 1804, un an avant la mort de Rouget. Aussi, riche de douze mille francs d'appointements et recevant des gratifications, Bridau fut-il très-insouciant des honteux résultats de la liquidation qui se fit à Issoudun, et par laquelle Agathe n'eut rien. Six mois avant sa mort, le père Rouget avait vendu à son fils une portion de ses biens; le reste fut attribué à Jean-Jacques, tant à titre de donation par testament qu'à titre d'héritier. Une avance d'hoirie de cent mille francs, faite à Agathe dans son contrat de mariage, représentait sa part dans la succession de sa mère et de son père.

Idolâtre de l'empereur, Bridau servit avec un dévouement de séide les puissantes conceptions de ce demi-dieu moderne, qui, trouvant tout détruit en France, y voulut tout organiser. Jamais le chef de division ne disait : Assez. Projets, mémoires, rapports, études, il accepta les plus lourds fardeaux, tant il était heureux de seconder l'empereur. Il l'aimait comme homme, il l'adorait comme souverain et ne souffrait pas la moindre critique sur ses actes ni sur ses projets.

De 1804 à 1808, le chef de division se logea dans un grand et bel appartement sur le quai Voltaire, à deux pas de son ministère et des Tuileries. Une cuisinière et un valet de chambre, tel fut tout le domestique du ménage au temps de la splendeur de madame Bridau. Agathe, toujours levée la première, allait à la halle accompagnée de sa cuisinière; et, pendant que le domestique faisait l'appartement, elle veillait au déjeuner. Bridau ne se rendait jamais au ministère que sur les dix heures. Tant que dura leur union, sa femme éprouva le même plaisir à lui préparer un exquis déjeuner, seul repas que Bridau fît avec plaisir. En toute saison, quelque temps qu'il fît, lorsqu'il partait, Agathe le regardait par la fenêtre allant au ministère, et ne rentrait la tête que quand il avait tourné la rue du Bac. Elle desservait alors elle-même, donnait son coup d'œil à l'appartement; puis elle s'habillait, jouait avec ses enfants, les promenait ou recevait ses visites en attendant le retour de Bridau. Quand le chef de division rapportait des travaux urgents, elle s'installait auprès de sa table, dans son cabinet, muette comme une statue et tricotant en le voyant travailler, veillant tant qu'il veillait, se couchant quelques instants avant lui. Quelquefois les époux allaient au spectacle dans les loges du ministère. Ces jours-là le ménage dînait chez un restaurateur, et le spectacle que présentait le restaurant causait toujours à madame Bridau ce vif plaisir qu'il donne aux personnes qui n'ont pas vu Paris. Forcée souvent d'accepter de ces grands dîners priés qu'on offrait au chef de division qui menait une portion du ministère de l'intérieur, et que Bridau rendait honorablement, Agathe obéissait au luxe des toilettes d'alors; mais elle avait sa richesse d'apparat qu'elle quittait au retour avec joie, en reprenant dans son ménage sa simplicité de provinciale. Une fois par semaine, le jeudi, Bridau recevait ses amis. On jouait le soir à la bouillotte. Enfin, il donnait un grand bal le mardi gras. Ce peu de mots est l'histoire de toute leur vie conjugale.

Cette vie uniforme eut trois grands événements : la naissance de deux enfants, nés à trois ans de distance et la mort de Bridau qui périt, en 1808, tué par ses travaux et par ses veilles, au moment où l'empereur allait le nommer directeur général, comte, et conseiller d'État. En ce temps, Napoléon s'adonna spécialement aux affaires de l'intérieur, il accabla Bridau de travail et acheva de ruiner la santé de ce bureaucrate intrépide. Napoléon, à qui jamais Bridau n'avait rien demandé, s'était enquis de ses mœurs et de sa fortune. En apprenant que cet homme dévoué ne possédait rien que sa place, il reconnut une de ces âmes incorruptibles qui rehaussaient, qui moralisaient son administration, il avait donc résolu de surprendre Bridau par d'éclatantes récompenses. Le désir de terminer son travail avant le départ de l'empereur pour l'Espagne tua le chef de division, il eut une fièvre inflammatoire.

A son retour, l'empereur, qui vint préparer en quelques jours à Paris, sa campagne de 1809, dit en apprenant cette perte : « Il y a des hommes qu'on ne remplace jamais ! » Frappé d'un dévouement que n'attendait aucun de ces brillants témoignages réservés à ses soldats, l'empereur résolut de créer un ordre richement rétribué pour le civil comme il avait créé la Légion d'honneur pour le militaire. L'impression produite sur lui par la mort de Bridau lui fit imaginer l'ordre de la Réunion; mais il n'eut pas le temps d'achever cette création aristocratique dont le souvenir est si bien aboli

qu'au nom de cet ordre éphémère, la plupart des lecteurs se demanderont quel en était l'insigne : il se portait avec un ruban bleu. L'empereur appela cet ordre la Réunion dans la pensée de confondre l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Espagne avec l'ordre de la Toison d'or de la cour d'Autriche. La Providence, a dit un diplomate prussien, a su empêcher cette profanation.

L'empereur se fit rendre compte de la situation de madame Bridau. Les deux enfants eurent chacun une bourse entière au Lycée impérial, et l'empereur mit tous les frais de leur éducation à la charge de sa cassette. Puis il fit inscrire Mme Bridau pour une pension de 4,000 francs, en se réservant sans doute de veiller à la fortune des deux fils.

Depuis son mariage jusqu'à la mort de son mari, Mme Bridau n'avait pas eu la moindre relation avec Issoudun. Elle était sur le point d'accoucher de son second fils au moment où elle perdit sa mère. Quand son père, de qui elle se savait peu aimée, mourut, il s'agissait du sacre de l'empereur. Le couronnement donna tant de travail à Bridau qu'elle ne voulut pas le quitter. Jean-Jacques Rouget, son frère, ne lui avait pas écrit un mot depuis son départ d'Issoudun. Tout en s'affligeant de la tacite répudiation de sa famille, elle finit par penser très-rarement à ceux qui ne pensaient point à elle. Elle recevait tous les ans une lettre de sa marraine, Mme Hochon, à laquelle elle répondait des banalités, sans étudier les avis que cette vieille dame donnait à mots couverts.

Lors de la mort du docteur Rouget, Mme Hochon écrivit à sa filleule qu'elle n'aurait rien de son père si elle n'envoyait sa procuration à M. Hochon. Agathe eut de la répugnance à tourmenter son frère, Soit que Bridau comprît que la spoliation était conforme au droit et à la coutume du Berry, soit que cet homme pur et juste partageât la grandeur d'âme et l'indifférence de sa femme en matière d'intérêt, il ne voulut point écouter Roguin, son notaire, qui lui conseillait de profiter de sa position pour contester les actes par lesquels le père avait réussi à priver sa fille de sa part *légitime*. Les époux approuvèrent ce qui se fit alors à Issoudun. Cependant, en ces circonstances, Roguin avait fait réfléchir le chef de division sur les intérêts compromis de sa femme. Cet homme supérieur pensa que, s'il mourait, Agathe se trouverait sans fortune. Il voulut alors examiner l'état de ses affaires. Il trouva que, de 1793 à 1805, ils avaient été forcés de prendre environ 20,000 francs sur les 50,000 francs effectifs que le vieux Rouget avait donnés à sa fille, et il plaça les 20,000 francs restant sur le grand-livre. Les fonds étaient alors à 45, sa femme eut donc environ 2,000 livres de rente sur l'Etat.

Veuve, Mme Bridau pouvait donc vivre honorablement avec six mille livres de rente. Toujours un peu femme de province, elle voulut renvoyer le domestique de Bridau, ne garder que sa cuisinière et changer d'appartement; mais son amie intime qui persistait à se dire sa tante, Mme Descoings vendit son mobilier, quitta son appartement et vint demeurer avec Agathe, en faisant du cabinet de feu Bridau une chambre à coucher. Ces deux veuves réunirent leurs revenus et se virent à la tête de douze mille francs de rente. Cette conduite semble simple et naturelle : mais rien dans la vie n'exige plus d'attention que les choses qui paraissent naturelles. On se défie toujours assez de l'extraordinaire. Aussi voyez-vous les hommes d'expérience, les avoués, les juges, les médecins, les prêtres attacher une énorme importance aux affaires simples. On les trouve méticuleux. Le serpent sous les fleurs est un des plus beaux mythes que l'antiquité nous ait légués pour la conduite de nos affaires. Combien de fois les sots disent pour s'excuser à leurs propres yeux et à ceux des autres : C'était si simple que tout le monde y aurait été pris.

En 1809, Mme Descoings, qui ne disait point son âge, avait cinquante-neuf ans. Nommée dans son temps la belle épicière, elle était une de ces femmes si rares que le temps respecte, et devait à une excellente constitution le privilége de garder une beauté qui néanmoins ne soutenait pas un examen sérieux. De moyenne taille, grasse, fraîche, elle avait de belles épaules, un teint légèrement rosé. Ses cheveux blonds, qui tiraient sur le châtain, n'offraient pas, malgré la catastrophe de Descoings, le moindre changement de couleur. La Descoings était friande, elle aimait à se faire de bons petits plats; mais, quoiqu'elle parût penser à la cuisine, elle adorait le spectacle et cultivait un vice enveloppé par elle dans le plus profond mystère : elle mettait à la loterie! Ne serait-ce pas cet abîme que la mythologie nous a signalé par le tonneau des Danaïdes? La Descoings, on doit nommer ainsi une femme qui jouait à la loterie, dépensait peut-être un peu trop en toilette, comme toutes les femmes qui ont le bonheur de rester jeunes longtemps; mais hormis ces légers défauts, elle était la femme la plus agréable à vivre, elle était de l'avis de tout le monde, ne contrariait personne; elle avait une gaieté douce et communicative. Elle possédait encore une qualité parisienne qui plaît infiniment aux commis retraités et aux vieux négociants, elle entendait la plaisanterie. Si elle ne s'était pas remariée en troisièmes noces, ce fut sans doute la faute de l'époque. Durant les guerres de l'empire, les gens à marier trouvaient trop facilement des jeunes filles belles et riches pour s'occuper des femmes de soixante ans.

Madame Descoings voulut égayer madame Bridau : elle la fit aller souvent au spectacle et en voiture, elle lui composa d'excellents petits dîners, elle essaya même de la marier avec son fils Bixiou! Hélas! elle lui avoua le terrible secret profondément gardé par elle, par défunt Descoings et par son notaire. La jeune, l'élégante Descoings, qui se donnait trente et quelques années, avait un fils de trente-deux ans nommé Bixiou, déjà veuf, major au 21e de ligne, qui périt colonel à Dresde, laissant un fils unique. La Descoings ne voyait jamais que secrètement son petit-fils Bixiou, et le faisait passer pour le fils de son premier mari et d'une première femme. Sa confidence fut un acte de prudence : le fils du colonel, élevé au Lycée impérial avec les deux petits Bridau, y eut une demi-bourse. Ce garçon, déjà fin et malicieux au Lycée, s'est fait une certaine réputation comme dessinateur et comme homme d'esprit.

Agathe n'aimait plus rien au monde que ses enfants et ne voulait plus vivre que pour eux, elle se refusa à de secondes noces et par raison et par fidélité à Bridau. Mais il est plus facile à une femme d'être bonne épouse que d'être une bonne mère. Une mère veuve a deux tâches dont les obligations se contredisent. Elle reste mère et doit exercer la puissance paternelle. Peu de femmes sont assez fortes pour comprendre et jouer ce double rôle. Aussi la pauvre Agathe, malgré ses vertus, fut-elle la cause innocente de bien des malheurs.

Par suite de son peu d'esprit et de la confiance à laquelle s'habituent les belles âmes, Agathe fut la dupe de Mme Descoings qui la plongea dans un effroyable malheur. La Descoings nourrissait des ternes, et la loterie ne faisait pas crédit à ses actionnaires. Elle gouvernait la maison; elle put donc employer à ses mises l'argent destiné au ménage qu'elle endetta progressivement. Quand les dettes arrivèrent à dix mille francs, elle fit de plus fortes mises en espérant que son terne favori, qui n'était pas sorti depuis neuf ans, comblerait l'abîme du déficit. La dette monta dès lors rapidement. Arrivée au chiffre de vingt mille francs, la Descoings perdit la tête et ne gagna pas le terne. Elle voulut alors engager sa fortune pour rembourser sa nièce; mais Roguin, son notaire, lui démontra l'impossibilité de cet honnête dessein. Feu Rouget, le beau-frère de Descoings, avait résolu tous les droits de Mme Descoings par un usufruit qui grevait les biens du frère de Mme Bridau. Aucun usurier ne voudrait prêter vingt mille francs à une femme de soixante-trois ans sur un usufruit d'environ quatre mille francs.

Un matin, la Descoings alla se jeter aux pieds de sa nièce, et, tout en sanglotant, avoua l'état des choses. Mme Bridau ne lui fit aucun reproche, elle renvoya le domestique et la cuisinière, vendit le superflu de son mobilier, vendit les trois quarts de son inscription sur le grand-livre, paya tout, et donna congé de son appartement.

III

LES VEUVES MALHEUREUSES.

Un des plus horribles coins de Paris est certainement la partie de la rue Mazarine, à partir de la rue Guénégaud jusqu'à l'endroit où elle se réunit à la rue de Seine, derrière le palais de l'Institut. Les hautes murailles grises du collége et de la bibliothèque que le cardinal Mazarin offrit à la ville de Paris, et où devait un jour se loger l'Académie française, jettent des ombres glaciales sur ce coin de rue. Le soleil s'y montre rarement. La bise du nord y souffle. La pauvre veuve ruinée vint se loger au troisième étage d'une des maisons situées dans ce coin humide, noir et froid.

Devant cette maison, s'élèvent les bâtiments de l'Institut, où se trouvaient alors les loges des animaux féroces, connus sous le nom d'artistes par les bourgeois et sous le nom de rapins dans les ateliers. On y entrait rapin, on pouvait en sortir élève du gouvernement à Rome. Cette opération ne se faisait pas sans des tapages extraordinaires aux époques de l'année où l'on enfermait les concurrents dans ces loges. Pour être lauréats, ils devaient avoir fait, dans un temps donné, qui sculpteur, le modèle en terre glaise d'une statue; qui peintre, l'un des tableaux que vous pouvez voir à l'école des Beaux-Arts; qui musicien, une cantate; qui architecte, un projet de monument. Au moment où ces lignes sont écrites, cette ménagerie a été transportée de ces bâtiments sombres et froids dans l'élégant palais des Beaux-Arts, à quelques pas de là.

Des fenêtres de Mme Bridau, l'œil plongeait sur ces loges grillées, vue profondément triste. Au nord, la perspective est bornée par le dôme de l'Institut. En remontant la rue, les yeux ont pour toute récréation la file de fiacres qui stationnent dans le haut de la rue Mazarine. Aussi la veuve finit-elle par mettre sur ses fenêtres trois caisses pleines de terre où elle cultiva l'un de ces jardins aériens que menacent les ordonnances de police, et dont les végétations raréfient le jour et l'air. Cette maison, adossée à une autre qui donne rue de Seine, a nécessairement peu de profondeur, l'escalier y tourne sur lui-même. Ce troisième étage est le dernier.

Trois fenêtres, trois pièces, une salle à manger, un petit salon, une chambre à coucher, et en face, de l'autre côté du palier, une petite cuisine : au-dessus, deux chambres de garçon et un immense grenier sans destination. Mme Bridau choisit ce logement pour trois raisons : la modicité, il coûtait quatre cents francs, aussi fit-elle un bail de neuf ans; la proximité du collége; elle était à peu de distance du Lycée impérial; enfin elle restait dans le quartier où elle avait pris ses habitudes.

L'intérieur de l'appartement fut en harmonie avec la maison. La salle à manger, tendue d'un petit papier jaune à fleurs vertes, et dont le carreau rouge ne fut pas frotté, n'eut que le strict nécessaire : une table, deux buffets, six chaises, le tout provenant de l'appartement quitté. Le salon fut orné d'un tapis d'Aubusson donné à Bridau lors du renouvellement du mobilier au ministère. La veuve y mit un de ces meubles communs, en acajou, à têtes égyptiennes, que Jacob Desmalter fabriquait par grosses en 1806, et garni d'une étoffe en soie verte à rosaces blanches.

Au dessus du canapé, le portrait de Bridau, fait au pastel par une main amie, attirait aussitôt les regards. Quoique l'art pût y trouver à reprendre, on reconnaissait bien sur le front la fermeté de ce grand citoyen obscur. La sérénité de ses yeux, à la fois doux et fiers, y était bien rendue. La sagacité, de laquelle ses lèvres prudentes témoignaient, et le sourire franc, l'air de cet homme de qui l'empereur disait : *Justum et tenacem,* avaient été saisis sinon avec talent, du moins avec exactitude. En considérant ce portrait, on voyait que l'homme avait toujours fait son devoir. Sa physionomie exprimait cette incorruptibilité qu'on accorde à plusieurs hommes employés sous la république.

En regard et au-dessus d'une table à jeu, brillait le portrait de l'empereur colorié, fait par Vernet, et où Napoléon passe rapidement à cheval, suivi de son escorte. Agathe se donna deux grandes cages d'oiseaux, l'une pleine de serins, l'autre d'oiseaux des Indes. Elle s'adonnait à ce goût enfantin depuis la perte, irréparable pour elle comme pour beaucoup de monde, qu'elle avait faite.

Quant à la chambre de la veuve, elle fut, au bout de trois mois, ce qu'elle devait être jusqu'au jour néfaste où elle fut obligée de la quitter, un fouillis qu'aucune description ne pourrait mettre en ordre. Les chats y faisaient leur domicile sur les bergères; les serins, mis parfois en liberté, y laissaient des virgules sur tous les meubles. La pauvre bonne veuve y posait pour eux du millet et du mouron en plusieurs endroits. Les chats y trouvaient des friandises dans des soucoupes écornées. Les hardes traînaient. Cette chambre sentait la province et la fidélité. Tout ce qui avait appartenu à feu Bridau y fut soigneusement conservé. Ses ustensiles de bureau obtinrent les soins qu'autrefois la veuve d'un paladin eût donnés à ses armes. Chacun comprendra le culte touchant de cette femme d'après un seul détail. Elle avait enveloppé et cacheté une plume, et mis cette inscription sur l'enveloppe : « Dernière plume dont se soit servi mon cher mari. » La tasse dans laquelle il avait bu sa dernière gorgée était sous verre sur la cheminée. Les bonnets et les faux cheveux trônèrent plus tard sur les globes de verre qui recouvraient ces précieuses reliques. Depuis la mort de Bridau, il n'y avait plus chez cette jeune veuve de trente-cinq ans ni trace de coquetterie ni soins de femme. Séparée du seul homme qu'elle eût connu, estimé, aimé, qui ne lui avait pas donné le moindre chagrin, elle ne s'était plus sentie femme, tout lui fut indifférent; elle ne s'habilla plus. Jamais rien ne fut ni plus simple ni plus complet que cette démission du bonheur conjugal et de la coquetterie. Certains êtres reçoivent de l'amour la puissance de transporter leur *moi* dans un autre, et quand il leur est enlevé, la vie ne leur est plus possible.

Agathe, qui ne pouvait plus exister que pour ses enfants, éprouvait une tristesse infinie en voyant combien de privations sa ruine allait leur imposer. Depuis son emménagement rue Mazarine, elle eut dans sa physionomie une teinte de mélancolie qui la rendit touchante. Elle comptait bien un peu sur l'empereur, mais l'empereur ne pouvait rien faire de plus que ce qu'il faisait pour le moment : sa cassette donnait par an six cents francs pour chaque enfant, outre la bourse.

Quant à la brillante Descoings, elle occupa, au second, un appartement pareil à celui de sa nièce. Elle avait fait une délégation en règle à Mme Bridau, de mille écus à prendre par préférence sur son usufruit. Roguin le notaire avait mis Mme Bridau en règle à cet égard, mais il fallait environ sept ans pour que le remboursement eût réparé le mal. Roguin, chargé de rétablir les quinze cents francs de rente, encaissait à mesure les sommes ainsi retenues. La Descoings, réduite à douze cents francs, vivait petitement avec sa nièce. Ces deux honnêtes, mais faibles créatures, prirent le matin seulement une femme de ménage pour elles deux ; et la Descoings, qui aimait à cuisiner, faisait le dîner. Le soir, quelques amis, des employés du ministère, autrefois placés par Bridau, venaient faire la partie avec les deux veuves. La Descoings nourrissait toujours son terne, qui s'entêtait, disait-elle, à ne pas sortir. Elle espérait rendre d'un seul coup ce qu'elle avait emprunté forcément à sa nièce. Elle aimait les deux petits Bridau plus que son petit-

fils Bixiou, tant elle avait le sentiment de ses torts envers eux, et tant elle admirait la bonté de sa nièce, qui, dans ses plus grandes souffrances, ne lui adressa jamais le moindre reproche. Aussi croyez que Joseph et Philippe étaient choyés chez la Descoings. Semblable à toutes les personnes qui ont un vice à se faire pardonner, la vieille actionnaire de la loterie impériale de France leur arrangeait de petits dîners chargés de friandises. Plus tard, Joseph et Philippe extrayaient de sa poche quelque argent, le cadet pour des fusains, des crayons, du papier, des estompes; l'aîné pour des chaussons aux pommes, des billes, des ficelles et des couteaux. Sa passion l'avait amenée à se contenter de cinquante francs par mois pour toutes ses dépenses, afin de pouvoir jouer le reste.

De son côté, Mme Bridau, par amour maternel, ne laissait pas sa dépense s'élever à une somme plus considérable. Pour se punir de sa confiance, elle se retranchait héroïquement ses petites jouissances. Comme chez beaucoup d'esprits timides et d'intelligence bornée, un seul sentiment froissé et sa défiance réveillée l'amenaient à déployer si largement un défaut, qu'il prenait la consistance d'une vertu. L'empereur pouvait oublier, se disait-elle, il pouvait périr dans une bataille, sa pension cesserait avec elle. Elle frémissait en voyant des chances pour que ses enfants restassent sans aucune fortune au monde. Incapable de comprendre les calculs de Roguin quand il essayait de lui démontrer qu'en sept ans une retenue de trois mille francs sur l'usufruit de Mme Descoings lui rétablirait les rentes vendues, elle ne croyait ni au notaire, ni à sa tante, ni à l'État; elle ne comptait plus que sur elle-même et sur ses privations. En mettant chaque année de côté mille écus sur sa pension, elle aurait trente mille francs au bout de dix ans, avec lesquels elle constituerait déjà quinze cents francs de rente pour un de ses enfants; à trente-six ans, elle avait assez le droit de croire pouvoir vivre encore vingt ans. En suivant ce système, elle devait donner de quoi vivre à chacun d'eux.

Ainsi ces deux veuves étaient passées d'une fausse opulence à une misère volontaire, l'une sous la conduite d'un vice, et l'autre sous les enseignes de la vertu la plus pure. Rien de toutes ces choses si menues n'est inutile à l'enseignement profond qui résultera de cette histoire prise aux intérêts les plus ordinaires de la vie, mais dont la portée n'en sera peut-être que plus étendue. La vue des loges, le frétillement des rapins dans la rue, la nécessité de regarder le ciel pour se consoler des effroyables perspectives qui cernent ce coin toujours humide, l'aspect de ce portrait encore plein d'âme et de grandeur malgré le faire du peintre amateur, le spectacle des couleurs riches, mais vieillies et harmonieuses de cet intérieur doux et calme, la végétation des jardins aériens, la pauvreté de ce ménage, la préférence de la mère pour son aîné, son opposition aux goûts du cadet, enfin l'ensemble de faits et de circonstances qui sert de préambule à cette histoire, contient peut-être les causes génératrices auxquelles nous devons Joseph Bridau, l'un des grands peintres de l'école française actuelle.

IV

LA VOCATION.

Philippe, l'aîné des deux enfants de Bridau, ressemblait d'une manière frappante à sa mère. Quoique ce fût un garçon blond aux yeux bleus, il avait un air tapageur qui se prenait facilement pour de la vivacité, pour du courage.

Le vieux Claparon, entré au ministère en même temps que Bridau, et l'un des fidèles amis qui venaient le soir faire la partie des deux veuves, disait deux ou trois frois par mois à Philippe, en lui dondonnant une tape sur la joue: — Voilà un petit gaillard qui n'aura jamais froid aux yeux!

L'enfant stimulé prit, par fanfaronnade, une sorte de résolution. Cette pente une fois donnée à son caractère, il devint adroit à tous les exercices corporels, et à force de se battre au collége, il contracta cette hardiesse et ce mépris de la douleur qui engendrent la valeur militaire; mais naturellement il contracta la plus grande aversion pour l'étude, car l'éducation publique ne résoudra jamais le problème difficile du développement simultané du corps et de l'intelligence. Agathe concluait de sa ressemblance purement physique avec Philippe à une concordance morale, et croyait fermement retrouver un jour en lui sa délicatesse de sentiments agrandie par la force de l'homme. Philippe avait quinze ans au moment où sa mère vint s'établir dans le triste appartement de la rue Mazarine, et la gentillesse des enfants de cet âge confirmait les croyances maternelles.

Joseph, de trois ans moins âgé, ressemblait à son père, mais en mal. D'abord, son abondante chevelure noire était toujours mal peignée, quoi qu'on fît; tandis que, malgré sa vivacité, son frère restait toujours joli. Sans qu'on sût par quelle fatalité, mais une fatalité trop constante devient une habitude, Joseph ne pouvait conserver aucun vêtement propre. Habillé de vêtements neufs, le lendemain il en avait fait de vieux habits. L'aîné, par amour-

propre, avait soin de ses affaires. Insensiblement, la mère s'accoutumait à gronder Joseph et à lui donner son frère pour exemple. Agathe ne montrait donc pas toujours le même visage à ses deux enfants. Quand elle les allait chercher, elle disait de Joseph: Dans quel état m'aura-t-il mis ses affaires? Ces petites choses poussaient son cœur dans l'abîme de la préférence maternelle.

Personne, parmi les êtres extrêmement ordinaires qui formaient la société des deux veuves, ni le père du Bruel, ni le vieux Claparon, ni Desroches le père, ni même l'abbé Loraux, le confesseur d'Agathe, ne remarquaient la pente de Joseph vers l'observation. Dominé par son goût, le futur coloriste ne faisait attention à rien de ce qui le concernait. Pendant son enfance, cette disposition ressembla longtemps à de la torpeur. Son père avait eu des inquiétudes sur lui. La capacité extraordinaire de la tête, l'étendue du front avaient tout d'abord fait craindre que l'enfant ne fût hydrocéphale. Sa figure si tourmentée, et dont l'originalité peut passer pour de la laideur aux yeux de ceux qui ne connaissent pas la valeur secrète d'une physionomie, fut, pendant sa jeunesse, assez rechignée. Les traits qui, plus tard, se développèrent, semblaient être contractés, et la profonde attention que l'enfant prêtait aux choses les crispait encore.

Philippe flattait donc toutes les vanités de sa mère, et Joseph ne lui attirait pas le moindre compliment. Philippe avait de ces mots heureux, de ces reparties qui font croire aux parents que leurs enfants seront des hommes remarquables, tandis que Joseph restait taciturne et songeur. La mère espérait des merveilles de Philippe, elle ne comptait point sur Joseph.

La prédisposition de Joseph pour l'art fut développée par le fait le plus ordinaire du monde. En 1812, aux vacances de Pâques, en revenant de se promener aux Tuileries avec son frère et Mme Descoings, il vit faire à un élève, sur le mur, la caricature de quelque professeur. Cette caricature, fine et spirituelle, le cloua sur place d'admiration. Le lendemain, il se mit à la fenêtre, observa l'entrée des élèves par la porte de la rue Mazarine, descendit furtivement et se coula dans la longue cour de l'Institut: il y aperçut les statues, les bustes, les marbres commencés, les terres cuites, les plâtres: il les contemplait fiévreusement, son instinct se révélait, sa vocation l'agitait. Il entra dans une salle basse dont la porte était entr'ouverte, et y vit une dizaine de jeunes gens dessinant une statue. Son petit cœur palpita, mais il fut aussitôt l'objet de mille plaisanteries.

— Petit, petit! fit le premier qui l'aperçut en prenant de la mie de pain et la lui jetant émiettée.

— A qui l'enfant?

— Dieu! qu'il est laid.

Enfin, pendant une quart d'heure, Joseph essuya les charges de l'atelier du grand statuaire Chaudet. Après s'être bien moqués de lui, les élèves furent frappés de sa persistance, de sa physionomie, et lui demandèrent ce qu'il voulait. Joseph répondit qu'il avait bien envie de savoir dessiner. Là-dessus, chacun de l'encourager, par moquerie. L'enfant, pris à ce ton d'amitié, leur raconta comme quoi il était le fils de Mme Bridau.

— Oh! dès que tu es le fils de Mme Bridau, s'écria-t-on de tous les coins de l'atelier, tu peux devenir un grand homme. Vive le fils de Mme Bridau! Est-elle jolie ta mère? S'il faut en juger sur l'échantillon de ta boule, elle doit être un peu chique!

— Ah! tu veux être artiste, dit le plus âgé des élèves en quittant sa place et venant à Joseph pour lui faire une charge, mais sais-tu bien qu'il faut être crâne et supporter de grandes misères? Oui, il y a des épreuves à vous casser bras et jambes. Tous ces crapauds que tu vois, eh bien! il n'y en a pas un qui n'ait passé par les épreuves. Celui-là, tiens, il est resté vingt-deux jours sans manger! Voyons si tu peux être un artiste?

Il lui prit un bras et le lui éleva droit en l'air. Puis il plaça l'autre comme si Joseph avait à donner un coup de poing.

— Nous appelons cela l'épreuve du télégraphe, reprit-il. Si tu restes ainsi, sans baisser ni changer la position de tes membres pendant un quart d'heure, eh bien, tu auras donné la preuve d'être un fier crâne.

— Allons, petit, du courage, dirent les autres. Ah! dame, il faut souffrir pour être artiste!

Joseph, dans sa bonne foi d'enfant de treize ans, demeura immobile pendant environ cinq minutes. Tous les élèves le regardaient.

— Oh! tu baisses!

— Eh! tiens-toi, saperlotte! L'empereur Napoléon est bien resté pendant une heure comme tu le vois là, dit un élève en montrant la belle statue de Chaudet.

L'empereur debout tenait le sceptre impérial, et cette belle statue fut abattue, en 1814, de la colonne Vendôme. Au bout de dix minutes, la sueur emperlait le front de Joseph. En ce moment, un petit homme chauve, pâle et maladif entra. Le plus respectueux silence régna dans l'atelier.

— Eh bien! gamins, que faites-vous? dit-il en regardant le martyr de l'atelier.

— C'est un petit bon homme qui pose, dit le grand élève qui avait disposé Joseph.

— N'avez-vous pas honte de torturer un pauvre enfant ainsi? dit Chaudet en abaissant les deux membres de Joseph. Depuis quand es-tu là? lui

demanda-t-il en lui donnant sur la joue une petite tape d'amitié.

— Depuis un quart d'heure !

— Et qui t'amène ici ?

— Je voudrais être artiste.

— Et d'où sors-tu ? d'où viens-tu ?

— De chez maman.

— Oh ! maman ? crièrent les élèves.

— Silence dans les cartons ! cria Chaudet. Que fait ta maman ?

— C'est Mme Bridau. Mon papa, qui est mort, était un ami de l'empereur ; aussi l'empereur, si vous voulez m'apprendre à dessiner, payera-t-il tout ce qu'il faudra.

— Son père était chef de division au ministère de l'intérieur ! s'écria Chaudet frappé d'un souvenir. Et tu veux être artiste déjà ?

— Oui, monsieur.

— Viens ici tant que tu voudras, et l'on t'y amusera ! Donnez-lui un carton, du papier, des crayons, et laissez-le faire. Apprenez, drôles, dit le sculpteur, que son père m'a obligé. Tiens, Corde-à-Puits, va chercher des gâteaux, des friandises et des bonbons, dit-il en donnant de la monnaie à l'élève qui avait abusé de Joseph. Nous verrons bien si tu es un artiste à la manière dont tu chiqueras les légumes, reprit Chaudet en caressant le menton de Joseph.

Puis il passa les travaux de ses élèves en revue, accompagné de l'enfant qui regardait, écoutait et tâchait de comprendre. Les friandises arrivèrent ; tout l'atelier, le sculpteur lui-même et l'enfant y donnèrent leur coup de dent. Joseph fut caressé tout aussi bien qu'il avait été mystifié.

Cette scène, où la plaisanterie et le cœur des artistes se révélaient et qu'il comprit instinctivement, fit une prodigieuse impression sur l'enfant. L'apparition de Chaudet, sculpteur, enlevé par une mort prématurée et que la protection de l'empereur signalait à la gloire, fut pour Joseph comme une vision. Il ne dit rien à sa mère de cette escapade ; mais tous les dimanches et tous les jeudis, il passait trois heures à l'atelier de Chaudet. Mme Descoings lui donna dès lors des crayons, de la sanguine, des estompes et du papier à dessiner. Au lycée impérial, il croquait ses maîtres, il dessinait ses camarades, il charbonnait les dortoirs ; il était d'une étonnante assiduité à la classe de dessin. Lemire, professeur du lycée impérial, fut frappé non seulement des dispositions, mais des progrès de Joseph, il vint avertir Mme Bridau de la vocation de son fils. Agathe, en femme de province qui comprenait aussi peu les arts qu'elle comprenait bien le ménage, fut saisie de terreur. Lemire parti, la veuve se mit à pleurer.

— Ah ! dit-elle quand la Descoings vint, je suis perdue ! Joseph, de qui je voulais faire un employé, qui avait sa route toute tracée au ministère de l'intérieur, où les amis de Bridau l'auraient protégé, et où il serait devenu chef de bureau à vingt-cinq ans, et bien ! il veut se mettre peintre, un état de va-nu-pieds. Je prévoyais bien que cet enfant-là ne me donnerait que des chagrins.

Mme Descoings avoua que depuis plusieurs mois elle encourageait la passion de Joseph, et favorisait, le dimanche et le jeudi, ses évasions à l'Institut. Au salon, où elle l'avait conduit, l'attention profonde que le petit bonhomme donnait aux tableaux tenait du miracle.

— A treize ans, ma chère ! dit-elle, mais votre Joseph sera un homme de génie !

— Oui ! voyez où le génie a conduit son père, à mourir usé par le travail à quarante ans. Les artistes mettent leur famille sur la paille !

Malgré les instances de Mme Descoings, Agathe Bridau, dans les derniers jours de l'automne, en 1812, quand Joseph allait entrer dans sa quatorzième année, descendit chez Chaudet un matin pour s'opposer à ce qu'on débauchât son fils. Elle trouva Chaudet, en sarrau bleu, modelant sa dernière statue. Il reçut assez mal la veuve de l'homme qui jadis l'avait servi dans une circonstance assez critique ; mais il se sentait attaqué dans sa vie, il était dans un de ces jours de fougue où l'on fait en quelques moments ce qu'il est difficile d'exécuter en quelques mois, il trouvait une chose longtemps cherchée, il maniait son ébauchoir et sa glaise par des mouvements saccadés qui parurent à l'ignorante Agathe être ceux d'un maniaque. En toute autre disposition, Chaudet se fût mis à rire ; mais, en entendant cette mère lui témoigner sa répulsion contre les arts, se plaindre de la destinée qu'on faisait à son fils et demander qu'on ne le reçût point à son atelier, il entra dans une sainte fureur.

— J'ai des obligations à défunt votre mari ; je voulais m'acquitter en encourageant son fils, et veillant à ses premiers pas dans la plus grande de toutes les carrières ! Oui, madame, apprenez, si vous ne le savez pas, qu'un grand artiste est un roi, plus qu'un roi ! D'abord il est plus heureux, il est indépendant, il vit à sa guise et règne dans le monde de la fantaisie. Or, votre fils a le plus bel avenir ! Des dispositions comme les siennes sont rares, elles ne se sont dévoilées de si bonne heure que chez les Giotto, les Raphaël, les Titien, les Rubens, les Murillo, car il me semble devoir être plutôt peintre que sculpteur. Jour de Dieu ! si j'avais un fils semblable, je serais aussi heureux de l'avoir que l'empereur l'est de posséder le roi de Rome ! Enfin, vous êtes maîtresse du sort de votre enfant.

Allez, madame! faites-en un imbécile, un homme qui ne fera que marcher en marchant, un misérable gratte-papier! Vous aurez commis un meurtre. J'espère bien que, malgré vos efforts, il sera toujours artiste. La vocation est plus forte que tous les obstacles par lesquels on s'oppose à ses effets! La vocation, le mot veut dire l'appel! et c'est l'élection par Dieu! Seulement vous rendrez votre enfant malheureux!

Il jeta dans un baquet avec violence la glaise dont il n'avait plus besoin, et dit alors à son modèle:

— Assez pour aujourd'hui.

Agathe leva les yeux et vit une femme nue jusqu'à la ceinture, assise sur une escabelle dans un coin de l'atelier où son regard ne s'était pas porté. Ce spectacle la fit sortir vivement et avec horreur.

— Vous ne recevrez plus ici le petit Bridau, vous autres, dit Chaudet à ses élèves. Cela contrarie madame sa mère.

— Hue! crièrent les élèves quand Agathe ferma la porte.

— Et Joseph allait là! se dit la pauvre effrayée de ce qu'elle avait vu et entendu.

Dès que les élèves en sculpture et en peinture apprirent que Mme Bridau ne voulait pas que son fils devînt un artiste, tout leur bonheur fut d'attirer Joseph chez eux. Malgré la promesse que sa mère tira de lui de ne plus aller à l'Institut, il se glissa souvent dans l'atelier que Regnault y avait, et on l'y encourageait à barbouiller des toiles. Quand la veuve voulut se plaindre, les élèves de Chaudet lui dirent que M. Regnault n'était pas M. Chaudet. Elle ne leur avait pas d'ailleurs donné monsieur son fils à garder, et mille autres plaisanteries. Ils composèrent et chantèrent des couplets sur Mme Bridau.

Le soir de cette triste journée, Agathe refusa de jouer et resta dans la bergère en proie à une si profonde tristesse que parfois elle eut des larmes dans ses beaux yeux.

— Qu'avez-vous, madame Bridau? lui dit le vieux Claparon.

— Elle croit que son fils mendiera son pain parce qu'il a la bosse de la peinture, dit la Descoings; mais moi je n'ai pas le plus léger souci pour l'avenir de mon beau-fils, le petit Bixiou, qui, lui aussi, a la fureur de dessiner. Les hommes sont faits pour percer!

— Madame a raison, dit le sec et dur Desroches, qui n'avait jamais pu malgré ses talents devenir sous-chef, moi je n'ai qu'un fils heureusement, car avec mes dix-huit cents francs et une femme qui gagne à peine douze cents francs avec son bureau de papier timbré, que serais-je devenu? J'ai mis mon gars petit clerc chez un avoué, il a vingt-cinq francs par mois et le déjeuner; je lui en donne autant, il dîne et il couche à la maison : voilà tout. Il faut bien qu'il aille, et il fera son chemin! Je lui taille plus de besogne que s'il était au collége, et il sera quelque jour avoué. Quand je lui paye un spectacle, il est heureux comme un roi! Il m'embrasse! Je le tiens roide, il me rend compte de l'emploi de son argent. Vous êtes trop bonne pour vos enfants! Si votre fils veut manger de la vache enragée, laissez-le faire! il deviendra quelque chose.

— Moi, dit du Bruel, vieux chef de division qui venait de prendre sa retraite, le mien n'a que seize ans, sa mère l'adore; mais je n'écouterais pas une vocation qui se déclarerait de si bonne heure. C'est de la fantaisie, un goût qui passera! Selon moi, les garçons ont besoin d'être dirigés...

— Vous, monsieur, vous êtes riche, vous êtes un homme et vous n'avez qu'un fils, dit Agathe.

— Ma foi, reprit Claparon, les enfants sont nos tyrans (*en cœur*). Le mien me fait enrager, il m'a mis sur la paille, j'ai fini par ne plus m'en occuper du tout (*indépendance*). Eh bien, il en est plus heureux, et moi aussi. Le drôle est cause en partie de la mort de sa pauvre mère. Il s'est fait commis voyageur, et il a bien trouvé son lot. Il n'était pas plutôt à la maison qu'il en voulait sortir; il ne tenait jamais en place. Il n'a rien voulu apprendre. Tout ce que je demande à Dieu, c'est que je meure sans lui avoir vu déshonorer mon nom! Ceux qui n'ont pas d'enfant ignorent bien des plaisirs, mais ils évitent aussi bien des souffrances.

— Voilà les pères! se dit Agathe en pleurant de nouveau.

— Ce que je vous en dis, ma chère madame Bridau, c'est pour vous faire voir qu'il faut laisser votre enfant devenir peintre; vous perdriez votre temps...

— Si vous étiez capable de le morigéner, reprit l'âpre Desroches, je vous dirais de vous opposer à ses goûts; mais, faible comme je vous vois avec eux, laissez-le barbouiller, crayonner.

— Perdu! dit Claparon.

— Comment perdu! s'écria la pauvre mère.

— Eh oui! *mon indépendance en cœur,* cette allumette de Desroches me fait toujours perdre.

— Consolez-vous, Agathe, dit la Descoings, Joseph sera un grand homme.

Après cette discussion, qui ressemble à toutes les discussions humaines, les amis de la veuve se réunirent au même avis, qui ne mettait pas de terme à ses perplexités. On lui conseilla de laisser Joseph suivre sa vocation.

— Si ce n'est pas un homme de génie, lui dit du Bruel, qui courtisait Agathe, vous pourrez toujours le mettre dans l'administration.

Sur le haut de l'escalier, la Descoings, en reconduisant ces trois vieux employés, les nomma *des sages de la Grèce*.

— Elle se tourmente trop, dit du Bruel.

— Elle est trop heureuse que son fils veuille faire quelque chose, dit encore Claparon.

— Si Dieu nous conserve l'empereur, dit Desroches, Joseph sera protégé d'ailleurs! Ainsi de quoi s'inquiète-t-elle?

— Elle a peur de tout, quand il s'agit de ses enfants, répondit la Descoings. Eh bien, bonne petite, reprit-elle en rentrant, vous voyez, ils sont unanimes, pourquoi pleurez-vous encore?

— Ah! s'il s'agissait de Philippe, je n'aurais aucune crainte. Vous ne savez pas ce qui se passe dans ces ateliers! Ils y ont des femmes nues.

— Mais ils y font du feu, j'espère, dit la Descoings.

V

LE GRAND HOMME DE LA FAMILLE.

Quelques jours après, les malheurs de la déroute de Moscou éclatèrent. Napoléon revint pour organiser de nouvelles forces et demander de nouveaux sacrifices à la France. La pauvre mère fut alors livrée à bien d'autres inquiétudes. Philippe, à qui le lycée déplaisait, voulut absolument servir l'empereur. Une revue des Tuileries, à laquelle il assista, l'avait fanatisé. Dans ce temps-là, la splendeur militaire, l'aspect des uniformes, l'autorité des épaulettes exerçaient d'irrésistibles séductions sur certains jeunes gens. Philippe se crut, pour le service, les dispositions que son frère manifestait pour les arts. A l'insu de sa mère, il écrivit à l'empereur une pétition ainsi conçue :

« Sire, je suis fils de votre Bridau, j'ai dix-huit « ans, cinq pieds quatre pouces, de bonnes jambes, « une bonne constitution, et le désir d'être un de « vos soldats. Je réclame votre protection pour en- « trer dans l'armée, etc. »

L'empereur envoya Philippe du lycée impérial à Saint-Cyr dans les vingt-quatre heures. Six mois après, en septembre 1813, il le fit sortir sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie. Philippe resta pendant une partie de l'hiver au dépôt; mais, dès qu'il sut monter à cheval, il partit. Durant la campagne de France, il devint lieutenant à une affaire d'avant-garde où son impétuosité sauva son colonel. L'empereur le nomma capitaine à la bataille de la Fère Champenoise, et le prit pour officier d'ordonnance. Stimulé par un pareil avancement, Philippe gagna la croix à Montmirail. Témoin de l'adieu de Napoléon à Fontainebleau, et fanatisé par ce spectacle, le capitaine Philippe refusa de servir les Bourbons. Quand il revint chez sa mère, en 1814, il la trouva ruinée. On supprima la bourse de Joseph aux vacances, et Mme Bridau, dont la pension était servie par la cassette de l'empereur, sollicitait vainement pour la faire inscrire au ministère de l'intérieur.

Joseph, plus peintre que jamais, enchanté de ces événements, demandait à sa mère de le laisser aller chez Regnault, et promettait de pouvoir gagner sa vie. Il se disait assez fort élève de seconde pour se passer de sa rhétorique.

Capitaine à dix-neuf ans et décoré, Philippe qui avait servi d'aide de camp à l'empereur sur deux champs de bataille, flattait l'amour-propre de sa mère. Aussi, quoique grossier, tapageur, et en réalité sans autre mérite que celui de la vulgaire bravoure du sabreur, fut-il pour elle l'homme de génie. Joseph, petit, maigre, souffreteux, au front sauvage, aimant la paix, la tranquillité, rêvant la gloire de l'artiste, ne devait lui donner, selon elle, que des tourments et des inquiétudes.

L'hiver de 1814 à 1815 fut favorable à Joseph, qui secrètement protégé par Mme Descoings et par Bixiou, élève de Gros, alla travailler dans ce célèbre atelier d'où sortirent tant de talents différents. Le 20 mars éclata. Louis Bridau rejoignit l'empereur, l'accompagna aux Tuileries, et fut nommé capitaine aux dragons de la garde. Après la bataille de Waterloo, à laquelle il fut blessé, mais légèrement, il se retira sur la Loire, fut licencié; sa croix d'officier lui fut maintenue, mais on le mit en demi-solde.

Joseph, inquiet de l'avenir, étudia durant cette période avec une ardeur qui plusieurs fois le rendit malade au milieu de cet ouragan d'événements.

— C'est l'odeur de la peinture, disait Agathe à Mme Descoings, il devrait bien quitter un état si contraire à sa santé.

Toutes les anxiétés d'Agathe étaient alors pour son fils le chef d'escadron. Elle le revit en 1816, tombé de sept mille francs environ d'appointements que recevait un capitaine de dragons de la garde impériale à une demi-solde de cent cinquante francs par mois. Elle lui fit arranger la mansarde au-dessus de la cuisine, et y employa quelques économies. Philippe fut un des bonapartistes les plus assidus du café Lemblin, Béotie constitutionnelle véritable; il y prit les habitudes, les manières, le style, la vie des officiers à demi-solde; et, comme eût fait

tout jeune homme de vingt et un ans, il les outra, voua sérieusement une haine mortelle aux Bourbons, ne se rallia point et refusa les occasions qui se présentèrent d'être employé dans son grade de chef d'escadron. Aux yeux de sa mère, il parut déployer un grand caractère. Le père n'eût pas mieux fait, disait-elle. Sa demi-solde lui suffisait, il ne coûtait rien à la maison : Joseph était entièrement à la charge des deux veuves.

Dès ce moment, la prédilection d'Agathe pour Philippe se trahit. Jusque-là sa préférence fut un secret; mais la persécution exercée sur un fidèle soldat de l'empereur, le souvenir de la blessure reçue par ce fils chéri, son courage dans l'adversité, qui, bien que volontaire, était pour elle une noble adversité, firent éclater la tendresse d'Agathe. Ce mot : Il est malheureux! justifiait tout. Joseph, dont le caractère avait cette simplesse fine et gaie qui se trouve au début de la vie dans l'âme des artistes, élevé d'ailleurs dans une certaine admiration de son grand frère, loin de se choquer de la préférence de sa mère, la justifiait en partageant ce culte pour un brave qui avait porté les ordres de Napoléon dans la bataille, pour un blessé de Waterloo. Comment mettre en doute la supériorité de ce grand frère qu'il avait vu dans le bel uniforme des dragons de la garde, commandant sa compagnie au champ de mai!

Malgré sa préférence, Agathe se montra d'ailleurs excellente mère, elle aimait Joseph, mais sans aveuglement; elle ne le comprenait pas, voilà tout. Joseph adorait sa mère, tandis que Philippe se laissait adorer par elle. Cependant il adoucissait pour elle sa brutalité soldatesque : mais il ne dissimulait guère son mépris pour Joseph, tout en l'exprimant d'une manière amicale. En le voyant, à dix-sept ans, dominé par sa puissante tête et maigri par un travail opiniâtre, tout chétif et malingre, il l'appelait, *moutard!* Ses manières toujours protectrices eussent été blessantes, sans l'insouciance de l'artiste, et sa croyance à la bonté cachée chez les soldats sous leur air brutal. Il ne savait pas encore, le pauvre enfant, que les militaires d'un vrai talent sont doux et polis comme les autres gens supérieurs. Le génie est en tout semblable à lui-même.

— Pauvre garçon! disait Philippe à sa mère, il ne faut pas le tracasser, laissez-le s'amuser.

Ce dédain, aux yeux de la mère, semblait une preuve de tendresse fraternelle.

— Joseph aimera toujours son frère, pensait-elle.

En 1817, Joseph obtint de sa mère de convertir en atelier le grenier contigu à sa mansarde. La Descoings lui donna quelque argent pour avoir les choses indispensables au métier de peintre. Avec l'esprit et l'ardeur qui accompagnent la vocation, Joseph disposa tout lui-même dans son pauvre atelier. Le propriétaire, sollicité par Mme Descoings, fit ouvrir le toit, et y plaça un châssis. Ce grenier devint une vaste salle peinte par Joseph en couleur chocolat; il accrocha sur les murs quelques esquisses, Agathe y mit, non sans regret, un petit poêle en fonte, et Joseph put travailler chez lui, sans négliger néanmoins l'atelier de Gros.

Le parti constitutionnel, soutenu surtout par les officiers en demi-solde et le parti bonapartiste, fit alors des émeutes autour de la chambre au nom de la charte, de laquelle personne ne voulait, et ourdit plusieurs conspirations. Philippe, qui s'en mêla, fut arrêté, puis relâché faute de preuves. Le ministre de la guerre le raya des cadres. La France n'était plus tenable, Philippe donnerait dans quelque piége tendu par les agents provocateurs. On parlait beaucoup alors des agents provocateurs. Pendant que Philippe jouait au billard dans les cafés suspects, y perdait son temps, et s'y habituait à humer des petits verres de différentes liqueurs, Agathe était dans des transes mortelles sur ce grand homme de la famille. Les deux veuves, le soir, voyaient encore les trois vieux amis qui avaient donné leur avis sur la vocation de Joseph, et qui s'étaient trop habitués à faire le même chemin, tous les soirs, à monter l'escalier des deux veuves, à les trouver les attendant et prêtes à leur demander les impressions du jour pour jamais les quitter! Le ministère de l'intérieur, livré aux épurations de 1816, avait conservé Claparon, un de ces trembleurs qui donnent à mi-voix les nouvelles du *Moniteur* en ajoutant : Ne me compromettez pas! Desroches, mis à la retraite, quelque temps après le vieux du Bruel, disputait encore sa pension. Ces trois sages de la Grèce, témoins du désespoir d'Agathe, lui donnèrent le conseil de faire voyager le commandant.

— On parle de conspirations, et votre fils, du caractère dont il est, sera victime de quelque affaire, car il y a toujours des traîtres.

— Que diable! il est du bois dont l'empereur, dit du Bruel à voix basse en regardant autour du salon, faisait ses maréchaux, et il ne doit pas abandonner son état. Qu'il aille servir dans l'Orient, aux Indes...

— Et sa santé? dit Agathe.

— Pourquoi ne prend-il pas une place? dit le vieux Desroches, il se forme tant d'administrations particulières; moi je vais entrer chef de bureau dans une compagnie d'assurances, dès que ma pension de retraite sera réglée.

— Philippe est un soldat, il n'aime que la guerre! dit Agathe.

— Il devrait alors être sage et demander à servir...

—Ceux-ci ? s'écria la veuve. Oh ! ce n'est pas moi qui le lui conseillerais jamais.

— Vous avez tort, reprit du Bruel. Mon fils vient d'être placé par le duc de Navarreins. Les Bourbons sont excellents pour ceux qui se rallient sincèrement. Votre fils serait bientôt lieutenant-colonel.

— On ne veut que des nobles ! s'écria la Descoings.

Agathe effrayée supplia Philippe de passer à l'étranger et de s'y mettre au service d'une puissance quelconque qui accueillerait toujours un officier d'ordonnance de l'empereur.

— Servir les étrangers ! s'écria Philippe avec horreur.

Agathe embrassa son fils avec effusion en disant :

— C'est tout son père !

Il a raison, dit Joseph, le Français est trop fier de sa Colonne, pour aller s'encolonner ailleurs. Napoléon reviendra peut-être encore une fois.

Pour complaire à sa mère, Philippe eut alors la magnifique idée de rejoindre le général Lallemant aux États-Unis, et de coopérer à la fondation du Champ-d'Asile, une des plus terribles mystifications connues sous le nom de souscriptions nationales. Sa mère lui donna dix mille francs pris sur ses économies, et dépensa mille francs pour l'aller conduire et embarquer au Havre, en 1818. Elle sut vivre avec les six cents francs qui lui restaient de son inscription de rentes sur le grand-livre ; et, par une heureuse inspiration, elle plaça sur-le-champ les dix mille francs qui lui restaient de ses économies, et dont elle eut sept cents autres francs de rente.

Joseph voulut coopérer à cette œuvre de dévouement : il alla, mis comme un recors ; il porta de gros souliers, des bas bleus ; il se refusa des gants et brûla du charbon de terre. Il vivait de pain, de lait, de fromage de Brie. Le pauvre enfant ne recevait d'encouragements que de la vieille Descoings et de Bixiou, son camarade de collége, son camarade d'atelier, qui fit alors ses admirables caricatures, tout en remplissant une petite place dans un ministère.

— Avec quel plaisir j'ai vu venir l'été de 1818 ! a dit souvent Bridau en racontant ses misères d'alors. Le soleil m'a dispensé d'acheter du charbon.

Déjà tout aussi fort que Gros, en fait de couleur, il ne voyait plus son maître que pour le consulter ; il méditait alors de rompre en visière aux classiques, de briser les conventions grecques et les lisières dans lesquelles on renfermait un art à qui la nature appartient comme elle est, dans la toute-puissance de ses créations et de ses fantaisies. Joseph se préparait à sa lutte qui, dès le jour où il apparut au salon, en 1823, ne cessa plus.

L'année 1819 fut terrible : Roguin, le notaire de Mme Descoings et de Mme Bridau, disparut en emportant toutes les retenues faites depuis sept ans sur l'usufruit, et qui devaient déjà produire 2,000 francs de rente. Trois jours après ce désastre, arriva de New-York, une lettre de change de 1,000 fr., tirée par le commandant Philippe sur sa mère. Le pauvre garçon, abusé comme tant d'autres, avait tout perdu au Champ-d'Asile. Cette lettre, qui fit fondre en larmes Agathe, la Descoings et Joseph, parlait de dettes contractées à New-York, où des camarades d'infortune cautionnaient le commandant.

—C'est pourtant moi qui l'ai forcé de s'embarquer ! s'écria la pauvre mère, ingénieuse à justifier les fautes de Philippe.

— Je ne vous conseille pas, dit la vieille Descoings à sa nièce, de lui faire souvent faire des voyages de ce genre-là.

Madame Descoings était héroïque. Elle donnait toujours mille écus à madame Bridau, mais elle nourrissait aussi toujours le même terne qui, depuis 1801, n'était pas sorti. Vers ce temps, elle commençait à douter de la bonne foi de l'administration. Elle accusa le gouvernement, et le crut très-capable de supprimer les trois numéros dans l'urne afin de provoquer les mises furieuses des actionnaires. Après un rapide examen des ressources, il parut impossible de faire mille francs sans vendre une portion de rentes. Les deux femmes parlèrent de vendre l'argenterie, une partie du linge ou le surplus du mobilier.

Joseph, effrayé de ces propositions, alla trouver Gros et lui exposa sa situation. Le grand peintre obtint pour son élève deux copies du portrait de Louis XVIII au ministère de la maison du roi, à raison de cinq cents francs chacune ; et quoique peu donnant, Gros le mena chez son marchand de couleurs auquel il dit de mettre à son compte les fournitures nécessaires à Joseph. Mais ces mille francs ne devaient être payés que les copies livrées. Joseph fit alors quatre tableaux de chevalet en dix jours, les vendit à des marchands, et apporta les mille francs à sa mère qui paya la lettre de change. Cette lettre de change fut suivie d'une autre lettre, par laquelle le commandant avisait sa mère de son départ sur un paquebot dont le capitaine le prenait sur sa parole ; il annonçait avoir besoin de mille autres francs en débarquant au Havre pour payer son passage.

— Bon, dit Joseph à sa mère, j'aurai fini mes copies, tu lui porteras mille francs.

— Tu fais bien, Joseph! s'écria tout en larmes Agathe en l'embrassant, Dieu te bénira; tu l'aimes ce pauvre persécuté! Il est notre gloire et tout notre avenir! Si jeune, si brave et si malheureux! Tout est contre lui, soyons au moins tous trois pour lui!

— Tu vois bien que la peinture sert à quelque chose, s'écria Joseph heureux d'obtenir enfin de sa mère la permission d'être un grand artiste.

Mme Bridau courut au-devant de son bien-aimé fils le commandant Philippe. Une fois au Havre, elle alla tous les jours au delà de la tour ronde bâtie par François Ier, attendant le paquebot américain, et concevant de jour en jour de plus cruelles inquiétudes. Les mères seules savent combien ces sortes de souffrances ravivent la maternité. Le paquebot arriva par une belle matinée du mois d'octobre 1820, sans avaries, sans avoir eu le moindre grain. Chez l'homme le plus brute, l'air de la patrie et la vue d'une mère produisent toujours un certain effet, surtout après un voyage plein de misères. Philippe eut donc une vive effusion de sentiments qui fit penser à Agathe : Ah! comme il m'aime, lui! Mais l'officier n'aimait plus qu'une seule personne au monde. Cette personne était le commandant Philippe. Ses malheurs au Texas; son séjour à New-York, pays où la spéculation et l'individualisme sont portés au plus haut degré, où la brutalité des intérêts arrive au cynisme, où l'homme, essentiellement isolé, est forcé de marcher dans sa force et de se faire à chaque instant juge dans sa propre cause, où la politesse n'existe pas; enfin, les moindres événements de ce voyage avaient développé chez Philippe les mauvais penchants du soudard : il était devenu brutal, buveur, fumeur, personnel, impoli. La misère et les souffrances physiques l'avaient dépravé. D'ailleurs il se regardait comme persécuté. L'effet de cette opinion est de rendre les gens sans intelligence persécuteurs et intolérants. L'univers commençait à sa tête et finissait à ses pieds. Le soleil ne tournait que pour lui. Enfin, le spectacle de New-York, interprété par cet homme d'action, lui avait enlevé les moindres scrupules en fait de moralité. Chez les êtres de cette espèce, il n'y a que deux manières d'être : ou ils croient, ou ils ne croient pas; ou ils ont toutes les vertus de l'honnête homme, ou ils s'abandonnent à toutes les exigences de la nécessité; puis ils s'habituent à ériger leurs moindres intérêts et chaque vouloir momentané de leurs passions en nécessité; système qui va loin.

Le commandant avait conservé, dans l'apparence seulement, la rondeur, la franchise, le laisser aller du militaire, ce qui le rendait excessivement dangereux. Il semblait ingénu comme un enfant; mais n'ayant à penser qu'à lui, jamais il ne faisait rien sans avoir réfléchi à ce qu'il devait faire, autant qu'un rusé procureur réfléchit à quelque tour de maître Gonin. Les paroles ne lui coûtaient rien, il en donnait autant qu'on en voulait croire. Si, par malheur, quelqu'un s'avisait de ne pas accepter les explications par lesquelles il justifiait les contradictions entre sa conduite et son langage, le commandant, qui tirait supérieurement le pistolet, qui pouvait défier le plus habile maître d'armes, et qui possédait le sang-froid de tous ceux auxquels la vie est indifférente, était prêt à vous demander raison de la moindre parole aigre; mais en attendant, il paraissait homme à se livrer à des voies de fait, après lesquelles aucun arrangement n'est possible.

Sa stature imposante avait pris de la rotondité, son visage s'était bronzé pendant son séjour au Texas, il conservait son parler bref et le ton tranchant de l'homme obligé de se faire respecter au milieu de la population de New-York. Ainsi fait, simplement vêtu, le corps visiblement endurci par ses récentes misères, Philippe apparut à sa pauvre mère comme un héros; mais il était tout simplement devenu ce que le peuple nomme assez énergiquement un *chenapan*.

Effrayée du dénûment de son fils chéri, Mme Bridau lui fit au Havre une garde-robe complète. En écoutant le récit de ses malheurs, elle n'eut pas la force de l'empêcher de boire, de manger et de s'amuser comme devait boire et s'amuser un homme qui revenait du Champ-d'Asile.

Certes, ce fut une belle conception que celle de la conquête du Texas par les restes de l'armée impériale, mais elle manqua moins par les choses que par les hommes, puisqu'aujourd'hui le Texas est une république pleine d'avenir. Cette expérience du libéralisme sous la restauration prouve énergiquement que ses intérêts étaient purement égoïstes et nullement nationaux, en France et non ailleurs. Ni les hommes, ni les lieux, ni l'idée, ni le dévouement, ne firent faute; mais bien les écus et les secours de cet hypocrite parti qui disposait de sommes énormes, et qui ne donna rien quand il s'agissait d'un empire à retrouver.

Les ménagères du genre d'Agathe ont un bon sens qui leur fait deviner ces sortes de tromperies politiques. La pauvre mère entrevit la vérité d'après les récits de son fils; car, dans l'intérêt du proscrit, elle avait écouté pendant son absence les pompeuses réclames des constitutionnels, et suivi le mouvement de cette fameuse souscription qui produisit à peine cent cinquante mille francs alors qu'il aurait fallu cinq à six millions. Les chefs du libéralisme s'étaient promptement aperçus qu'ils

faisaient les affaires de Louis XVIII en exportant de France les glorieux débris de nos armées, et ils abandonnèrent les plus dévoués, les plus ardents, les plus enthousiastes, ceux qui s'avancèrent les premiers. Jamais Agathe ne put expliquer à son fils comment il était à la fois dupe et persécuté. Dans sa croyance en son idole, elle s'accusa d'ignorance et déplora le malheur des temps qui frappait Philippe. En effet, jusqu'alors, dans toutes ces misères, il était moins fautif que victime de son beau caractère, de son énergie, de la chute de l'empereur, et de l'acharnement des Bourbons contre les bonapartistes. Elle n'osa pas, durant cette semaine, passée au Havre, semaine horriblement coûteuse, lui proposer de se réconcilier avec le gouvernement royal, et de se présenter au ministère de la guerre; elle eut assez à faire de le tirer du Havre, où la vie est horriblement chère, et de le ramener à Paris quand elle n'eut plus que l'argent du voyage.

IV

MARIETTE.

La Descoings et Joseph, qui attendaient le proscrit à son débarquer dans la cour des Messageries royales, furent frappés de l'altération du visage d'Agathe.

— Ta mère a pris dix ans en deux mois, dit la Descoings à Joseph au milieu des embrassades et pendant qu'on déchargeait les deux malles.

— Bonjour, mère Descoings ! fut le mot de tendresse du commandant pour la vieille épicière que Joseph appelait affectueusement maman Descoings.

— Nous n'avons pas d'argent pour le fiacre, dit Agathe d'une voix dolente.

— J'en ai, lui répondit le jeune peintre. Mon frère est d'une superbe couleur, s'écria-t-il à l'aspect du commandant.

— Je me suis culotté comme une pipe. Mais toi, tu n'es pas changé, petit !

Joseph, alors âgé de vingt et un ans, et d'ailleurs apprécié par quelques amis qui le soutinrent dans sa voie d'épreuves et de travail, sentait sa force et avait la conscience de son talent ; il représentait la peinture dans un cénacle formé par des jeunes gens dont la vie était adonnée aux sciences, aux lettres, à la politique et à la philosophie; il fut donc blessé par l'expression de mépris que son frère marqua encore par un geste. Philippe lui tortilla l'oreille comme à un enfant. Agathe observa l'espèce de froideur qui succédait chez la Descoings et chez Joseph à l'effusion de leur tendresse, et répara tout, en leur parlant des souffrances endurées par Philippe pendant son exil. La Descoings, qui voulait faire un jour de fête du retour de l'enfant qu'elle nommait prodigue, mais tout bas, avait préparé le meilleur dîner possible, auquel étaient conviés le vieux Claparon et Desroches le père. Tous les amis de la maison devaient venir, et vinrent le soir. Joseph avait averti Léon Giraud, d'Arthez et Michel Chrestien, Fulgence Ridal et Bianchon, ses amis du cénacle. La Descoings dit à Bixiou, son prétendu beau-fils, qu'on ferait entre jeunes gens un écarté. Desroches le fils, devenu par la roide volonté de son père étudiant en droit, fut aussi de la soirée. Du Bruel, Claparon et l'abbé Loraux étudièrent le proscrit dont les manières et la contenance grossières, la voix altérée par l'usage des liqueurs, la phraséologie populacière et le regard les effrayèrent. Aussi, pendant que Joseph arrangeait les tables de jeu, les plus dévoués entourèrent-ils Agathe en lui disant : Que comptez-vous faire de Philippe?

— Je ne sais pas, répondit-elle; mais il ne veut pas servir.

— Il est bien difficile de lui trouver une place en France. S'il ne rentre pas dans l'armée, il ne se casera pas de sitôt dans l'administration, dit le vieux du Bruel. Certes, il suffit de l'entendre pour voir qu'il n'aura pas, comme mon fils, la ressource de faire des pièces de théâtre.

Au mouvement d'yeux par lequel Agathe répondit, chacun comprit combien l'avenir de Philippe l'inquiétait. Aucun d'eux n'avait de ressources à lui présenter, ils gardèrent le silence. Le proscrit, Desroches fils et Bixiou jouèrent à l'écarté, jeu qui faisait alors fureur.

— Maman Descoings, mon frère n'a pas d'argent pour jouer, vint dire Joseph à l'oreille de la bonne et excellente femme.

L'actionnaire de la loterie royale alla chercher vingt francs et les remit à l'artiste, qui les glissa secrètement dans la main de son frère. Tout le monde était arrivé. Il y eut deux tables de boston, et la soirée s'anima. Philippe se montra mauvais joueur. Après avoir d'abord gagné beaucoup, il perdit; puis, vers onze heures, il devait cinquante francs à Desroches fils et à Bixiou. Le tapage et les disputes de la table d'écarté résonnèrent plus d'une fois aux oreilles des paisibles joueurs de boston, qui observèrent Philippe à la dérobée. Le proscrit donna les preuves d'une si mauvaise nature que, dans la dernière querelle où Desroches fils, qui n'était pas non plus très-bon, se trouvait mêlé. Desroches père, quoique son fils eût raison, lui donna tort et lui défendit de jouer. Mme Descoings en fit autant avec son petit-fils, qui commençait à

pour gagner le Palais-Royal, où il consommait deux petits verres d'eau-de-vie en lisant les journaux, occupation qui le menait jusqu'à midi. Vers cette heure, il cheminait par la rue Vivienne, et se rendait au café Minerve, où se brassait alors la politique libérale et où il jouait au billard avec d'anciens officiers. Tout en gagnant ou perdant, il avalait toujours trois ou quatre petits verres de diverses liqueurs, et fumait deux cigares de la régie en allant, revenant et flânant par les rues.

Après avoir fumé, le soir, quelques pipes à l'estaminet Hollandais, il montait au jeu vers dix heures du soir. Au jeu, le garçon de salle lui donnait une carte et une épingle, il s'enquérait auprès de quelque joueur émérite de l'état de la rouge et de la noire, et jouait dix francs au moment le plus opportun, sans jouer jamais plus de trois coups, perte ou gain. Quand il avait gagné, ce qui arrivait presque toujours, il consommait un bol de punch et regagnait sa mansarde; mais alors il parlait d'assommer les ultras, les gardes du corps, et chantait dans les escaliers : *Veillons au salut de l'empire* ! Sa pauvre mère, en l'entendant, disait : Il est gai ce soir, Philippe. Elle montait l'embrasser, sans se plaindre des odeurs fétides du punch, des petits verres et du tabac.

— Tu dois être contente de moi, ma chère mère, lui dit-il vers la fin de janvier, je mène la vie la plus régulière du monde.

Philippe avait dîné cinq fois au restaurant avec d'anciens camarades, ils s'étaient communiqué l'état de leurs affaires en parlant des espérances que donnait la construction d'un bateau sous-marin pour la délivrance de l'empereur. Parmi ces anciens camarades retrouvés, Philippe eut plus d'affection pour un vieux capitaine de dragons de la garde, nommé Giroudeau, dans la compagnie duquel il avait débuté, et qui fut cause que Philippe ajouta au petit verre, au cigare, au billard et au jeu, une cinquième roue.

Un soir, au commencement de février, Giroudeau emmena Philippe, après-dîner, à la Gaieté, dans une loge donnée à un petit journal de théâtre, appartenant à son neveu Finot, où il tenait la caisse, les écritures, faisait et vérifiait les bandes.

Vêtus, selon la mode des officiers bonapartistes appartenant à l'opposition constitutionnelle, d'une ample redingote à collet carré boutonnée jusqu'au menton, tombant sur les talons, décorée de la rosette, et armés d'un jonc à pomme plombée qu'ils tenaient par un cordon de cuir tressé, les deux anciens troupiers s'étaient, pour employer l'expression, *donné une culotte*, et s'ouvraient mutuellement leur cœur, en entrant dans la loge. A travers les vapeurs d'un certain nombre de bouteilles et de lancer des mots si spirituels, que Philippe ne les comprit pas, mais qui pouvaient mettre ce cruel railleur en péril au cas où l'une de ses flèches barbelées serait entrée dans l'épaisse intelligence du commandant.

— Tu dois être fatigué, dit Agathe à l'oreille de Philippe : viens te coucher.

— Les voyages forment la jeunesse, dit Bixiou en souriant quand l'ex-officier et sa mère furent sortis.

Joseph, qui se levait au jour et se couchait de bonne heure, ne vit pas la fin de cette soirée.

Le lendemain matin, Agathe et la Descoings, en préparant le déjeuner dans la première pièce, ne purent s'empêcher de penser que les soirées seraient excessivement chères, si Philippe continuait à jouer ce jeu-là, selon l'expression de la Descoings.

Cette vieille femme, alors âgée de soixante et douze ans, proposa de vendre le mobilier de son appartement au second étage, de le rendre au propriétaire, qui ne demandait pas mieux que de le reprendre, de faire sa chambre du salon d'Agathe, et de convertir la première pièce en un salon où l'on mangerait. On économiserait ainsi sept cents francs par an. Ce retranchement dans la dépense permettrait de donner cinquante francs par mois à Philippe en attendant. Agathe accepta.

Lorsque le commandant descendit, quand sa mère lui eut demandé s'il s'était trouvé bien dans sa petite chambre, les deux veuves lui exposèrent la situation de la famille. Elles possédaient, en réunissant leurs revenus, cinq mille trois cents francs de rente, dont les quatre mille de la Descoings étaient viagères. La Descoings faisait six cents francs de pension à Bixiou, qu'elle avouait pour son petit-fils depuis deux ans, et six cents francs à Joseph. Le reste de son revenu passait, ainsi que celui d'Agathe, au ménage et à leur entretien. Toutes les économies avaient été dévorées.

— Soyez tranquilles, dit l'ex-officier, je vais chercher une place ; je ne serai pas à votre charge ; je ne demande pour le moment que la pâtée et la niche.

Agathe embrassa son fils, et la Descoings lui glissa cent francs dans la main pour payer la dette de jeu faite la veille.

En dix jours, la vente du mobilier, la remise de l'appartement et le changement intérieur de celui d'Agathe se firent avec cette célérité qui ne se voit qu'à Paris. Pendant ces dix jours, Philippe décampa régulièrement après le déjeuner, revint pour dîner, s'en alla le soir, et ne rentra se coucher que vers minuit. Voici les habitudes qu'il contracta presque machinalement, et qui s'enracinèrent. Il faisait cirer ses bottes sur le Pont-Neuf pour les deux sous qu'il eût donnés en prenant par le pont des Arts

petits verres de diverses liqueurs, Giroudeau montra sur la scène à Philippe une petite, grasse et agile figurante nommée Florentine, dont les bonnes grâces et l'affection lui venaient, ainsi que la loge, par la toute-puissance du journal.

— Mais, pensa Philippe, si ce respectable Giroudeau, malgré son crâne poli comme mon genou, ses quarante-huit ans, son gros ventre, sa figure de vigneron et son nez de pomme de terre, est l'ami d'une figurante, je dois être celui de la première actrice de Paris. Où ça se trouve-t-il? dit-il tout haut à Giroudeau.

— Je te ferai voir ce soir le ménage de Florentine.

— Eh! mais?... dit Philippe.

— Bah! fit Giroudeau, le véritable amour est aveugle.

Après le spectacle, Giroudeau mena Philippe chez Mlle Florentine, qui demeurait à deux pas, rue de Crussol.

— Tenons-nous bien, lui dit Giroudeau, elle a sa mère. Mon cher, c'est une bonne femme; elle fut portière, mais elle ne manque pas d'intelligence, et se nomme Cabirolle. Appelle-la madame, elle y tient.

Florentine avait ce soir-là chez elle une amie, une demoiselle Marie Godeschal, belle comme un ange, froide comme une danseuse, et d'ailleurs élève de Vestris, qui lui prédisait les plus hautes destinées chorégraphiques. Mlle Godeschal voulait débuter au Panorama-Dramatique, sous le nom de Mariette, et comptait sur la protection d'un premier gentilhomme de la chambre, à qui Vestris devait la présenter depuis longtemps. Mais Vestris, encore vert à cette époque, ne la trouvait pas encore suffisamment savante. L'ambitieuse Godeschal rendit fameux son pseudonyme de Mariette, et son ambition fut d'ailleurs très-louable. Son frère était clerc d'avoué. Orphelins et misérables, mais s'aimant tout deux, ils avaient vu la vie comme elle est à Paris. L'un voulait devenir avoué pour établir sa sœur, et vivait avec dix sous par jour. L'autre avait résolu froidement de devenir danseuse, et de profiter autant de sa beauté que de ses jambes pour faire fortune et acheter une étude à son frère. En dehors de leurs sentiments l'un pour l'autre, de leurs intérêts, de leur vie commune, tout, pour eux, était, comme pour les Romains et les Hébreux, barbare, étranger, ennemi. Cette amitié si belle, et que rien ne devait altérer, expliquait Mariette à ceux qui la connaissaient intimement.

Le frère et la sœur demeuraient alors au huitième étage d'une maison de la vieille rue du Temple. Mariette s'était mise à l'étude dès l'âge de douze ans, et comptait alors seize printemps. Hélas! faute d'un peu de toilette, sa beauté trotte-menu, cachée sous un cachemire de poil de lapin, montée sur des patins en fer, vêtue d'indienne et mal tenue, ne pouvait être devinée que par les Parisiens qui se livrent à la chasse des grisettes, et sont à la piste des beautés malheureuses.

Philippe devint amoureux de Mariette. Mariette vit en lui le capitaine aux dragons de la garde, l'officier d'ordonnance de l'empereur, le jeune homme de vingt-sept ans, et le plaisir de se montrer supérieure à Florentine par l'évidente supériorité de Philippe sur Giroudeau. Florentine et Giroudeau, lui pour faire le bonheur de son camarade, elle pour donner un protecteur à son amie, poussèrent Mariette et Philippe à faire une liaison.

— Je parlerai de toi à mon neveu Finot, lui dit Giroudeau. Vois-tu, Philippe, le règne des pékins et des phrases est arrivé! Soumettons-nous! Aujourd'hui l'écritoire fait tout. L'encre remplace la poudre, et la parole est substituée à la balle. Après tout, ces petits crapauds de jeunes gens sont très-ingénieux et assez bons enfants. Viens me voir demain au journal, j'aurai dit deux mots de ta position à mon neveu. Dans quelque temps, tu auras une place dans un journal quelconque. Mariette, qui, dans ce moment (ne t'abuse pas) te prend parce qu'elle n'a rien, ni engagement, ni possibilité de débuter, et à qui j'ai dit que tu allais être comme moi dans un journal, Mariette te prouvera qu'elle t'aime pour toi-même, et tu le croiras! Fais comme moi, maintiens-la figurante tant que tu pourras! J'étais si amoureux que dès que Florentine a voulu danser son pas, j'ai prié Finot de demander son début; mais mon neveu m'a dit : Elle a du talent, n'est-ce pas? Eh bien, le jour où elle aura dansé son pas, elle te fera passer celui de sa porte. Oh! mais voilà Finot. Tu verras un gars bien dégourdi!

Le lendemain, sur les quatre heures, Philippe se trouva rue du Sentier, dans un petit entre-sol où il aperçut Giroudeau encagé comme un animal féroce dans une espèce de poulailler à chatière où se trouvaient un petit poêle, une petite table, deux petites chaises, et de petites bûches. Cet appareil était relevé par ces mots magiques: *Bureau d'abonnement*, imprimés sur la porte en lettres noires, et par le mot *Caisse* écrit à la main et attaché au-dessus du grillage. Le long du mur qui faisait face à l'établissement du capitaine s'étendait une banquette où déjeunait alors un invalide amputé d'un bras, appelé, par Giroudeau, Coloquinte, à cause de la couleur jaune de sa figure.

— Joli! dit Philippe en examinant cette pièce. Que fais-tu là, toi qui as été de la charge du pauvre colonel Chabert à Eylau? Nom de nom! Mille noms de noms! des officiers supérieurs!....

— Eh bien oui ! broum ! broum ! un officier supérieur faisant des quittances de journal, dit Giroudeau, qui raffermit son bonnet de soie noire, et l'éditeur responsable de ces farces-là !

— Et moi qui ai été en Égypte, je vais au timbre, dit l'invalide.

— Silence ! Coloquinte, dit Giroudeau, tu es devant un brave, qui a porté les ordres de l'empereur à la bataille de Montmirail.

— Présent ! dit Coloquinte, j'y ai perdu le bras qui me manque.

— Garde la boutique, je monte chez mon neveu.

Les deux commandants allèrent au quatrième étage, dans une mansarde, au fond d'un corridor et trouvèrent un jeune homme à l'œil pâle et froid, couché sur un mauvais canapé. Le pékin ne se dérangea pas, tout en offrant des cigares aux deux officiers.

— Mon ami, dit d'un ton doux et humble Giroudeau au jeune homme, voilà ce brave chef d'escadron de qui je t'ai parlé.

— Eh bien ? dit Finot en toisant Philippe qui perdit toute son énergie comme Giroudeau devant le diplomate de la presse.

— Mon cher enfant, dit Giroudeau, le commandant revient du Texas.

— Ah ! vous avez donné dans le Texas, dans le Champ-d'Asile. Vous étiez cependant encore bien jeune pour vous faire *soldat laboureur*.

L'acerbité de cette plaisanterie ne peut être comprise que par ceux qui se souviennent du déluge de gravures, de paravents, de pendules, de bronzes et de plâtres auxquels donna lieu l'idée du soldat laboureur, grande image du sort de Napoléon et de ses braves qui a fini par engendrer plusieurs vaudevilles. Cette idée a produit au moins un million. Vous trouvez encore des soldats laboureurs sur des papiers de tenture au fond des provinces. Si ce jeune homme n'eût pas été le neveu de Giroudeau, Philippe lui aurait appliqué une paire de soufflets.

— Oui, j'ai donné là dedans, j'y ai perdu douze mille francs et mon temps, reprit Philippe en essayant de grimacer un sourire.

— Et vous aimez toujours l'empereur ? dit Finot.

— Il est mon dieu, reprit Philippe Bridau.

— Vous êtes libéral ?

— Je serai toujours de l'opposition constitutionnelle. Oh ! Foy ! oh ! Manuel ! oh ! Laffitte ! voilà des hommes ! Ils nous débarrasseront de ces misérables revenus à la suite de l'étranger !

— Eh bien ! reprit froidement Finot, il faut tirer parti de votre malheur, car vous êtes une victime des libéraux, mon cher ! Restez libéral si vous tenez à votre opinion ; mais menacez les libéraux de dévoiler les sottises du Texas. Vous n'avez pas eu deux liards de la souscription nationale, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous êtes dans une belle position, demandez compte de la souscription. Voici ce qui vous arrivera : il se crée un nouveau journal d'opposition, sous le patronage des députés de la gauche, vous en serez le caissier, à mille écus d'appointements, une place éternelle. Il suffit de vous procurer vingt mille francs de cautionnement, trouvez-les, vous serez casé dans huit jours. Je donnerai le conseil de se débarrasser de vous en vous faisant offrir la place ; mais criez !

Giroudeau laissa descendre quelques marches à Philippe, qui se confondit en remercîments, et dit à son neveu : Eh bien, tu es drôle, tu me laisses ici à douze cents francs !

— Le journal ne tiendra pas un an, répondit Finot ; j'ai mieux que cela pour toi.

— Nom de nom ! dit Philippe à Giroudeau, ce n'est pas une ganache, ton neveu ! Je n'avais pas songé à tirer, comme il le dit, parti de ma position.

Le soir, au café Lemblin, au café Minerve, le commandant Philippe déblatéra contre le parti libéral qui faisait des souscriptions, qui vous envoyait au Texas, qui parlait hypocritement des soldats laboureurs, qui laissait des braves sans secours, dans la misère, après leur avoir mangé des vingt mille francs et les avoir promenés pendant deux ans.

— Je vais demander compte de la souscription pour le Champ-d'Asile, dit-il à Chatelain, l'un des habitués du café Minerve.

Philippe ne rentra pas rue Mazarine, il alla chez Mariette lui annoncer la nouvelle de sa coopération future à un journal qui devait avoir dix mille abonnés, et où ses prétentions chorégraphiques seraient chaudement appuyées. Agathe et la Descoings attendirent Philippe en se mourant de peur, le duc de Berri venait d'être assassiné. Le lendemain, le commandant arriva quelques instants après le déjeuner. Quand sa mère lui témoigna les inquiétudes que son absence lui avait causées, il se mit en colère, et demanda s'il était majeur.

— Nom de nom ! je vous apporte une bonne nouvelle, et vous avez l'air de catafalques. Le duc de Berri est mort, eh bien ! tant mieux ! c'est un de moins. Moi, je vais être caissier d'un journal à mille écus d'appointements, et vous voilà tirées d'embarras pour ce qui me concerne.

— Est-ce possible ? dit Agathe.

— Oui, si vous pouvez me faire vingt mille francs de cautionnement. Il ne s'agit que de déposer votre inscription de treize cents francs de rente, vous toucherez tout de même les trimestres.

Depuis près de deux mois, les deux veuves, qui se tuaient à chercher ce que faisait Philippe, où et comment le placer, furent si heureuses de cette

perspective, qu'elles ne pensèrent plus aux diverses catastrophes du moment. Le soir, le vieux du Bruel, Claparon qui se mourait, et l'inflexible Desroches père, furent unanimes : ils conseillèrent tous à la veuve de cautionner son fils. Le journal, constitué très-heureusement avant l'assassinat du duc de Berry, parut sous le coup des lois qui furent alors portées contre la presse. L'inscription de treize cents francs de la veuve Bridau fut déposée chez le notaire du journal et affectée au cautionnement de Philippe, nommé caissier. Ce bon fils promit de donner cent francs par mois aux deux veuves pour son logement, pour sa nourriture, et fut proclamé le meilleur des enfants. Ceux qui avaient mal auguré de lui félicitèrent Agathe.

— Nous l'avions mal jugé, dirent-ils.

Le pauvre Joseph, pour ne pas rester en arrière de son frère, essaya de se suffire à lui même et y parvint. Trois mois après, le commandant, qui mangeait et buvait comme quatre, faisait le difficile, et entraînait, sous prétexte de sa pension, les deux veuves à des dépenses de table, n'avait pas encore donné deux liards. Ni sa mère, ni la Descoings ne voulaient, par délicatesse, lui rappeler sa promesse. L'année se passa sans qu'une seule de ces pièces, si énergiquement appelées *un tigre à cinq griffes* par Léon Gozlan, eût passé de la poche de Philippe dans le ménage. Il est vrai qu'à cet égard le commandant avait calmé les scrupules de sa conscience, il dînait rarement à la maison.

— Enfin il est heureux, dit sa mère, il est tranquille, il est en place!

Par l'influence du feuilleton du journal que rédigeait Vernou, l'un des amis de Bixiou, de Finot et de Giroudeau, Mariette débuta non pas au Panorama-Dramatique, mais à la Porte-Saint-Martin, où elle eut du succès à côté de la Bégrand. Parmi les directeurs de ce théâtre, se trouvait alors un riche et fastueux ancien militaire, qui aimait une actrice. Cet officier général s'était fait *impresario* pour sa maîtresse. A Paris, il se rencontre toujours des gens épris d'actrices, de danseuses ou de cantatrices qui se mettent directeurs de théâtre par amour pour elles. Cet officier connaissait Philippe et Giroudeau. Le petit journal de Finot et celui de Philippe y aidant, le début de Mariette fut une affaire d'autant plus promptement arrangée, qu'il semble que les passions soient solidaires en fait de folies.

Vers la fin de l'hiver, le malicieux Bixiou apprit à sa grand'mère et à la dévote Agathe que le caissier Philippe, le brave des braves, aimait Mariette la célèbre danseuse de la Porte-Saint-Martin. Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour les deux veuves. D'abord les sentiments religieux d'Agathe lui faisaient regarder les femmes de théâtre comme des tisons d'enfer; puis il leur semblait à toutes deux que ces femmes vivaient d'or, buvaient des perles, et ruinaient les plus grandes fortunes.

— Eh bien! dit Joseph à sa mère, croyez-vous que mon frère soit assez imbécile pour lui donner de l'argent? Ces femmes-là ne ruinent que les riches.

— On parle de l'engager à l'Opéra, dit Bixiou. Mais n'ayez pas peur, madame Bridau, le corps diplomatique se montre à la Porte-Saint-Martin, elle ne sera pas longtemps avec votre fils; il existe un ambassadeur amoureux fou de Mariette. Autre nouvelle : le père Claparon est mort; on l'enterre demain, et son fils, devenu banquier, qui roule sur l'or et sur l'argent, a commandé un convoi de quatrième classe. Ce garçon manque d'éducation. Ça ne se passe pas ainsi en Chine!

Philippe proposa, dans une pensée cupide, à la danseuse de l'épouser; mais, à la veille d'entrer à l'Opéra, Mlle Godeschal le refusa, soit qu'elle eût deviné les intentions de Philippe, soit qu'elle eût compris combien son indépendance était nécessaire à sa fortune. Pendant le reste de cette année, Philippe vint tout au plus voir sa mère deux fois par mois, il était à sa caisse, au théâtre ou chez Mariette. Aucune lumière sur sa conduite ne transpira dans le ménage de la rue Mazarine. Giroudeau, Finot, Bixiou, Vernou, Lousteau lui voyaient mener une vie de plaisirs. Philippe était de toutes les parties de Tullia, l'un des premiers sujets de l'Opéra, de Florentine qui remplaça Mariette à la Porte-Saint-Martin, de Florine et de Matifat, de Coralie et de Camusot.

A partir de quatre heures, moment où il quittait sa caisse, il s'amusait jusqu'à minuit; il y avait toujours une partie liée la veille, un bon dîner donné par quelqu'un, une soirée de jeu, un souper. Philippe était là dans son élément. Ce carnaval dura près d'une année, mais il n'alla pas sans soucis. La belle Mariette, lors de son début à l'Opéra, en janvier 1822, soumit à sa loi l'un des ducs les plus brillants de la cour de Louis XVIII. Philippe essaya de lutter contre le duc ; mais malgré quelque bonheur au jeu, au renouvellement du mois d'avril, il fut obligé par passion de puiser dans la caisse du journal. Au mois de mai il devait onze mille francs et dans ce mois fatal, Mariette partit pour Londres y exploiter les lords et un congé.

Le malheureux en était arrivé, comme cela se pratique, à aimer Mariette malgré ses patentes infidélités; mais Mariette n'avait jamais vu dans ce garçon qu'un militaire brutal et sans esprit, un premier échelon sur lequel elle ne voulait pas longtemps rester; aussi lorsqu'il n'eut plus d'argent, avait-elle su conquérir des appuis dans le journalisme qui la dispensaient de conserver Philippe.

Néanmoins, elle eut pour lui la reconnaissance particulière à ces sortes de femmes pour celui qui, le premier, leur a pour ainsi dire aplani les difficultés de l'horrible carrière du théâtre.

VII

PHILIPPE FAIT DES TROUS A LA LUNE.

Forcé de laisser aller sa terrible maîtresse à Londres sans l'y suivre, Philippe reprit ses quartiers d'hiver, pour employer ses expressions, et revint rue Mazarine dans sa mansarde. Il y fit de sombres réflexions en se couchant et se levant. Il sentit en lui-même l'impossibilité de vivre autrement qu'il n'avait vécu depuis un an. Le luxe qui régnait chez Mariette, les dîners et les soupers, la soirée dans les coulisses, l'entrain des gens d'esprit et des journalistes, l'espèce de bruit qui se faisait autour de lui, toutes les caresses qui en résultaient pour les sens et pour la vanité ; cette vie, qui ne se trouve d'ailleurs qu'à Paris, et qui offre chaque jour quelque chose de neuf, était devenue plus qu'une habitude pour Philippe, elle constituait une nécessité comme le tabac et les petits verres. Aussi reconnut-il qu'il ne pouvait pas vivre sans ces continuelles jouissances. L'idée du suicide lui passa par la tête, non pas à cause du déficit qu'on allait reconnaître dans sa caisse, mais à cause de l'impossibilité de vivre avec Mariette et dans l'atmosphère de plaisirs où il se chafriolait depuis un an. Plein de ces sombres idées, il vint pour la première fois dans l'atelier de son frère, et le trouva travaillant, en blouse bleue, à copier un tableau pour un marchand.

— Voici comment se font les tableaux ? dit Philippe pour entrer en matière.

— Non, répondit Joseph, mais voilà comment ils se copient.

— Combien te paye-t-on cela ?

— Eh ! jamais assez, deux cent cinquante francs ; mais j'étudie la manière des maîtres, j'y gagne de l'instruction, je surprends les secrets du métier. Voilà l'un de mes tableaux, lui dit-il en lui indiquant du bout de sa brosse une esquisse encore fraîche.

— Et que mets-tu dans ton sac par année, maintenant ?

— Malheureusement, je ne suis encore connu que des peintres ; mais je peux faire dix-huit cents à deux mille francs, tous frais payés. Bah ! à l'exposition prochaine je présenterai ce tableau-là ; s'il est goûté, mon affaire sera faite. Mes amis en sont contents.

— Je ne m'y connais pas, dit Philippe d'une voix douce qui força Joseph à le regarder.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-il en le trouvant un peu pâle.

— Je voudrais savoir en combien de temps tu ferais mon portrait ?

— Mais en travaillant toujours, si le temps est clair, en trois ou quatre jours j'aurai fini.

— C'est trop de temps ; je n'ai que la journée à te donner. Ma pauvre mère m'aime tant que je voulais lui laisser ma ressemblance. N'en parlons plus.

— Eh bien ! est-ce que tu t'en vas encore ?

— Je m'en vais pour ne plus revenir, dit Philippe d'un air faussement gai.

— Ah çà ! Philippe, mon ami, qu'as-tu ? Si c'est quelque chose de grave, je suis un homme, je ne suis pas un niais ; je m'apprête à de rudes combats, et s'il faut de la discrétion, j'en aurai.

— Est-ce sûr ?

— Sur mon honneur.

— Tu ne diras rien à qui que ce soit au monde ?

— A personne,

— Eh bien ! je vais me brûler la cervelle.

— Toi ! tu vas donc te battre ?

— Je vais me tuer.

— Et pourquoi ?

— J'ai pris onze mille francs dans ma caisse, et je dois rendre mes comptes demain. Mon cautionnement sera diminué de moitié ; notre pauvre mère sera réduite à six cent livres de rente. Ça ! ce n'est rien ; je pourrais lui rendre plus tard une fortune ; mais je suis déshonoré ! Je ne veux pas vivre dans le déshonneur.

— Tu ne seras pas déshonoré en restituant, mais tu perdras ta place. Il ne te restera plus que les cinq cents francs de ta croix, et avec cinq cents francs on peut vivre.

— Adieu ! dit Philippe, qui descendit rapidement et ne voulut rien entendre.

Joseph quitta son atelier et vint comme pour déjeuner : mais la confidence de Philippe lui avait ôté l'appétit. Il prit la Descoings à part et lui dit l'affreuse nouvelle. La vieille femme fit une épouvantable exclamation, laissa tomber un poêlon de lait qu'elle avait à la main, et se jeta sur une chaise. Agathe accourut. D'exclamations en exclamations, la fatale vérité fut avouée à la mère.

— Lui ! manquer à l'honneur ? le fils de Bridau prendre dans la caisse qui lui est confiée ! La veuve trembla de tous ses membres ; ses yeux s'agrandirent, elle s'assit et fondit en larmes.

— Où est-il ? s'écria-t-elle au milieu de ses sanglots. Peut-être s'est-il jeté dans la Seine !

— Il ne faut pas vous désespérer, dit la Descoings, parce que le pauvre garçon a rencontré une mauvaise femme, et qu'elle lui a fait faire des folies. Mon Dieu! cela se voit souvent. Philippe a eu jusqu'à son retour tant d'infortunes, il a eu si peu d'occasions d'être heureux et aimé, qu'il ne faut pas s'étonner de sa passion pour cette créature; toutes les passions mènent à des excès! J'ai dans ma vie un reproche de ce genre à me faire, et je me crois cependant une honnête femme! Une seule faute ne fait pas le vice! Et puis, après tout, il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent pas!

Le désespoir d'Agathe l'accablait tellement que la Descoings et Joseph furent obligés de diminuer la faute de Philippe, en lui disant que dans toutes les familles il arrivait de ces sortes d'affaires.

— Mais il a vingt-huit ans! s'écriait Agathe, et ce n'est plus un enfant.

Mot terrible et qui révèle combien la pauvre femme pensait à la conduite de son fils.

— Ma mère, je t'assure qu'il ne songeait qu'à ta peine et au tort qu'il te fait, lui dit Joseph.

— Oh! mon Dieu, qu'il revienne! qu'il vive et je lui pardonne tout! s'écria la mère, à l'esprit de laquelle s'offrit l'horrible tableau de Philippe retiré mort de l'eau.

Un sombre silence régna pendant quelques instants. La journée se passa dans les plus cruelles alternatives. Tous les trois s'élançaient à la fenêtre du salon au moindre bruit, et se livraient à une foule de conjectures.

Philippe mettait tranquillement tout en ordre à sa caisse. Il eut l'audace de rendre ses comptes en disant que, craignant quelque malheur, il avait les onze mille francs chez lui. Le drôle sortit à quatre heures en prenant cinq cents francs de plus à sa caisse, et monta froidement au jeu, où il n'était pas allé depuis qu'il occupait sa place. Il avait bien compris qu'un caissier ne peut pas hanter les maisons de jeu. Ce garçon ne manquait pas de calcul. Sa conduite postérieure prouvera d'ailleurs qu'il tenait plutôt de son aïeul Rouget que de son vertueux père. Peut-être eût-il fait un bon général; mais, dans sa vie privée, il fut un de ces profonds scélérats qui abritent leurs entreprises et leurs mauvaises actions derrière le paravent de la légalité et sous le toit discret de la famille.

Philippe garda tout son sang-froid dans cette suprême entreprise. Il gagna d'abord et alla jusqu'à une masse de six mille francs; mais il se laissa éblouir par le désir de terminer son incertitude d'un coup. Il quitta le trente et quarante en apprenant qu'à la roulette la noire venait de passer seize fois; il alla jouer cinq mille francs sur la rouge, et la noire sortit encore une dix-septième fois. Le commandant mit alors son billet de mille francs sur la noire et gagna. Malgré cette étonnante entente du hasard, il avait la tête fatiguée, il le sentait; mais il voulut continuer, quoique le sens divinatoire qu'écoutent les joueurs et qui procède par éclairs fût altéré déjà. Vinrent des intermittences qui sont la perte des joueurs. La lucidité, de même que les rayons du soleil, n'a d'effet que par la fixité de la ligne droite, elle ne devine qu'à la condition de ne pas rompre son regard; elle se trouble dans les sautillements de la chance. Philippe perdit tout. Après de si fortes épreuves, l'âme la plus insouciante comme la plus intrépide s'affaisse. Aussi, en revenant chez lui, Philippe pensait-il d'autant moins à sa promesse de suicide, qu'il n'avait jamais voulu se tuer. Il ne songeait plus ni à sa place perdue, ni à son cautionnement entamé, ni à sa mère, ni à Mariette, la cause de sa ruine; il allait machinalement. Quand il entra, sa mère en pleurs, la Descoings et son frère lui sautèrent au cou, l'embrassèrent et le portèrent avec joie au coin du feu.

— Tiens, pensa-t-il, l'annonce a fait son effet!

Ce monstre prit alors d'autant mieux une figure de circonstance que la séance au jeu l'avait profondément ému. En le voyant pâle et défait, sa pauvre mère se mit à ses genoux, lui baisa les mains, se les mit sur le cœur et le regarda longtemps les yeux pleins de larmes.

— Philippe, lui dit-elle d'une voix étouffée, promets-moi de ne pas te tuer, nous oublierons tout!

Philippe regarda son frère attendri, la Descoings qui avait la larme à l'œil; il se dit à lui-même: — C'est de bonnes gens. Il prit alors sa mère, la releva, l'assit sur ses genoux, la pressa sur son cœur, et lui dit à l'oreille en l'embrassant: Tu me donnes une seconde fois la vie!

La Descoings trouva le moyen de servir un excellent dîner, d'y joindre deux bouteilles de vieux vin, et un peu de liqueur des îles, trésor provenant de son ancien fonds.

— Agathe, il faut lui laisser fumer ses cigares! dit-elle au dessert. Et elle offrit des cigares à Philippe.

Les deux pauvres créatures avaient imaginé qu'en laissant prendre toutes ses aises à ce garçon, il aimerait la maison et s'y tiendrait, et toutes deux essayèrent de s'habituer à la fumée du tabac qu'elles exécraient. Cet immense sacrifice ne fut pas même aperçu par Philippe.

Le lendemain Agathe avait vieilli de dix années. Une fois ses inquiétudes calmées, la réflexion vint, et la pauvre mère ne put fermer l'œil pendant cette horrible nuit. Elle allait être réduite à six cents francs de rente. Comme toutes les femmes grasses

et friandes, la Descoings, douée d'une toux catarrhale opiniâtre, devenait lourde. Son pas, dans les escaliers, retentissait comme des coups de bûche. Elle pouvait mourir de moment en moment, et avec elle disparaissaient quatre mille francs, il était donc ridicule de compter sur cette ressource. Que faire? que devenir? Décidée à se mettre à garder des malades plutôt que d'être à charge à ses enfants, Agathe ne songeait pas à elle. Mais que ferait Philippe réduit aux cinq cents francs de sa croix d'officier de la Légion d'honneur? Depuis onze ans, la Descoings, en donnant mille écus chaque année, avait payé presque deux fois sa dette. Elle immolait les intérêts de son petit-fils à ceux de la famille Bridau. Tous les sentiments probes et rigoureux d'Agathe étaient froissés, et, au milieu de ce désastre horrible, elle se disait : Pauvre garçon, est-ce sa faute? Il est fidèle à ses serments. Moi, j'ai eu le tort de ne pas le marier. Si je lui avais trouvé une femme, il ne se serait pas lié avec cette danseuse! Il est si fortement constitué!

La Descoings, en vieille épicière, avait aussi réfléchi à la manière de sauver l'honneur de la famille. Au jour, elle quitta son lit et vint dans la chambre de son amie.

— Ce n'est ni à vous ni à Philippe à traiter cette affaire délicate, lui dit-elle; nos deux vieux amis sont morts, mais il nous reste le père Desroches qui a une bonne judiciaire, et je vais aller chez lui ce matin. Desroches dira que Philippe a été victime de sa confiance dans un ami qu'il a obligé; que sa faiblesse, en ce genre, le rend tout à fait impropre à gérer une caisse. Ce qui lui arrive aujourd'hui pourrait recommencer. Philippe préfère donner sa démission, et il ne sera pas renvoyé.

Agathe, en voyant l'honneur de son fils mis à couvert par un mensonge officieux au moins aux yeux des étrangers, embrassa la Descoings qui sortit arranger cette horrible affaire. Philippe avait dormi du sommeil des justes.

— Elle est rusée la vieille! dit-il en souriant quand Agathe lui apprit pourquoi leur déjeuner était retardé.

Le vieux Desroches, le dernier ami de ces deux pauvres femmes, et qui, malgré la dureté de son caractère, se souvenait toujours d'avoir été placé par Bridau, s'acquitta, en diplomate consommé, de la mission délicate que lui confia la Descoings. Il vint dîner avec la famille, et avertit Agathe d'aller signer le lendemain au Trésor, rue Vivienne, le transfert de la partie de rente vendue, et de retirer le coupon de six cents francs qui lui restait. Le vieil employé ne quitta pas cette maison désolée sans avoir obtenu de Philippe de signer une pétition au ministre de la guerre par laquelle il demandait sa réintégration dans les cadres de l'armée. Desroches promit aux deux femmes de suivre la pétition dans les bureaux de la guerre, et de profiter du triomphe du duc sur Philippe chez la danseuse pour obtenir la protection de ce grand seigneur.

— Avant trois mois, il sera chef d'escadron dans quelque régiment de cavalerie, et vous en serez débarrassées.

Desroches s'en alla comblé des bénédictions des deux femmes et de Joseph. Quant au journal, deux mois après, selon les prévisions de Finot, il cessa de paraître. Ainsi la faute de Philippe n'eut, dans le monde, aucune portée. La maternité d'Agathe avait reçu la plus profonde blessure. Sa croyance en son fils une fois ébranlée, elle vécut dès lors en des transes perpétuelles, mêlées de satisfactions quand elle voyait ses sinistres appréhensions trompées. Lorsque les hommes doués d'une force corporelle et du courage physique, mais lâches et ignobles au moral comme l'était Philippe, ont vu la nature des choses reprendre son cours autour d'eux après une catastrophe où leur moralité s'est à peu près perdue, cette complaisance de la famille ou des amitiés est pour eux une prime d'encouragement. Ils comptent sur l'impunité. Leur esprit faussé, leurs passions satisfaites les portent à étudier comment ils ont réussi à tourner les lois sociales, et ils deviennent horriblement adroits.

Quinze jours après, Philippe, redevenu l'homme oisif, ennuyé, reprit donc fatalement sa vie de café, ses stations embellies de petits verres, ses longues parties de billard au punch, sa séance de nuit au jeu où il risquait à propos une faible mise et réalisait un petit gain qui suffisait à l'entretien de son désordre. En apparence économe pour mieux tromper sa mère et la Descoings, il portait un chapeau presque crasseux, pelé sur le tour et aux bords, des bottes rapiécées, une redingote râpée où brillait à peine sa rosette rouge brunie par un trop long séjour à la boutonnière et salie par des gouttes de liqueur ou de café. Ses gants verdâtres en peau de daim lui duraient longtemps. Enfin il n'abandonnait son col de velours que quand le velours rongé laissait voir le carton.

Mariette fut son seul amour, mais la trahison de cette danseuse lui endurcit beaucoup le cœur. Régulier d'ailleurs, il dejeunait, dînait au logis et rentrait toutes les nuits vers une heure.

Trois mois de cette vie horrible rendirent quelque confiance à la pauvre Agathe.

Quant à Joseph, qui travaillait au tableau magnifique auquel il dut, en 1823, sa réputation, il vivait dans son atelier. Sur la foi de son petit-fils, la Descoings, qui croyait à la gloire de Joseph, pro-

diguait au peintre des soins maternels, elle lui portait à déjeuner le matin, elle faisait ses courses, elle lui nettoyait ses brosses. Le peintre ne se montrait guère qu'au dîner. Ses soirées appartenaient à ses amis du cénacle. Il lisait d'ailleurs beaucoup, il se donnait cette profonde et sérieuse instruction que l'on ne tient que de soi-même, et à laquelle les gens de talent se livrent entre vingt-cinq et trente ans. Agathe, voyant peu Joseph et sans inquiétudes sur son compte, n'existait que par Philippe, qui seul lui donnait les alternatives de craintes soulevées et de terreurs apaisées qui sont un peu la vie des sentiments, et dont la maternité n'est pas plus exempte que l'amour.

Desroches, qui venait environ une fois par semaine voir la veuve de son ancien chef et ami, lui donnait des espérances. Le duc de Maufrigneuse avait demandé Philippe dans son régiment. Le ministre de la guerre se faisait faire un rapport, et comme le nom de Bridau ne se trouvait sur aucune liste de police, ni dossier de palais, dans les premiers mois de l'année 1823, Philippe recevrait sa lettre de service et de réintégration. Pour réussir, Desroches avait mis toutes ses connaissances en mouvement. Ses informations à la préfecture de police lui apprirent alors que Philippe allait tous les soirs au jeu. Le vieillard confia ce secret à la Descoings seulement, en l'engageant à surveiller le futur chef d'escadron. Un éclat pouvait tout perdre. Pour le moment, le ministre de la guerre n'irait pas rechercher si Philippe était joueur. Or, une fois sous les drapeaux, il abandonnerait une passion née de son désœuvrement.

Agathe, qui le soir n'avait plus personne, lisait ses prières au coin de son feu pendant que la Descoings se tirait les cartes, s'expliquait ses rêves et appliquait les règles de la *cabale* à ses mises. Cette joueuse obstinée ne manquait jamais un tirage : elle poursuivait son terne, qui, en octobre 1822, n'était pas encore sorti. Ce terne allait avoir vingt et un ans, il atteignait à sa majorité; la vieille actionnaire fondait beaucoup d'espoir sur cette puérile circonstance. L'un des numéros était resté au fond de toutes les roues depuis la création de la loterie. Aussi la Descoings chargeait-elle énormément ce numéro et toutes les combinaisons de ces trois chiffres. Le dernier matelas de son lit était le gardien de ses économies, elle le décousait, y mettait la pièce d'or conquise sur ses besoins, l'enveloppait de laine, et le recousait après. Elle voulait, au dernier tirage de Paris, risquer toutes ses économies ur es combinaisons de son terne chéri.

Cette passion, si universellement condamnée, n'a jamais été étudiée. Personne n'y a vu l'opium de la misère. La loterie, la plus puissante fée du monde, développait des espérances magiques. Le coup de roulette qui faisait voir aux joueurs des masses d'or et de jouissances, ne durait que ce que dure un éclair; tandis que la loterie donnait cinq jours d'existence à ce magnifique éclair. Quelle est aujourd'hui la puissance sociale qui peut, pour quarante sous, vous rendre heureux pendant cinq jours et vous livrer idéalement tous les bonheurs de la civilisation? Le tabac, impôt mille fois plus immoral, détruit le corps, attaque l'intelligence, il hébète une nation, et la loterie ne causait pas le moindre malheur de ce genre. La passion de la loterie était d'ailleurs forcée de se régler et par la distance qui séparait les tirages, et par la roue que chaque joueur affectionnait. La Descoings ne mettait que sur la roue de Paris.

Dans l'espoir de voir triompher ce terne nourri depuis vingt ans, elle s'était soumise à d'énormes privations pour pouvoir faire en toute liberté sa mise du dernier tirage de Paris. Quand elle avait des rêves cabalistiques, car tous les rêves ne correspondaient point aux nombres de la loterie, elle allait les raconter à Joseph. L'artiste était le seul être qui l'écoutât, non-seulement sans la gronder, mais en lui disant de ces douces paroles par lesquelles les artistes consolent les folies de l'esprit. Tous les grands talents respectent et comprennent les passions vraies; ils se les expliquent, et retrouvent leurs racines dans le cœur ou dans la tête. Son frère aimait le tabac et les liqueurs, sa vieille maman Descoings aimait les ternes, sa mère aimait Dieu, Desroches fils aimait les procès, Desroches père aimait la pêche à la ligne; tout le monde, disait-il aimait quelque chose! Il aimait, lui, le beau idéal en tout; il aimait la poésie de Victor Hugo, les vers de Lamartine, la peinture de Géricault, la musique de Rossini, les romans de Walter Scott.

— Chacun son goût, maman, disait-il. Seulement votre terne lanterne beaucoup.

— Il sortira, tu seras riche, et mon petit Bixiou aussi!

— Donnez tout à votre petit-fils! s'écriait Joseph. Au surplus, faites comme vous voudrez!

— Eh! s'il sort, j'en aurai assez pour tout le monde. Toi, d'abord, tu auras un bel atelier, tu ne te priveras pas d'aller aux Italiens pour payer tes modèles et ton marchand de couleurs. Sais-tu, mon enfant, lui dit-elle, que tu ne me fais pas jouer un beau rôle dans ce tableau-là?

Par économie, Joseph avait fait poser la Descoings dans son magnifique tableau d'une jeune courtisane amenée par une vieille femme chez un sénateur vénitien. Ce tableau, un des chefs-d'œuvre de la peinture moderne, pris par Gros lui-même pour un Titien, prépara merveilleusement

les jeunes artistes à reconnaître et à proclamer la supériorité de Joseph au salon de 1823.

— Ceux qui vous connaissent savent bien qui vous êtes, lui répondit-il gaiement, et pourquoi vous inquiétez-vous de ceux qui ne vous connaissent pas?

Depuis une dizaine d'années, la Descoings avait pris les tons mûrs d'une pomme de reinette à Pâques : ses rides s'étaient formées dans la plénitude de sa chair, devenue froide et douillette. Ses yeux, pleins de vie, semblaient animés par une pensée encore jeune et vivace qui pouvait d'autant mieux passer pour de la cupidité qu'il y a toujours quelque chose de cupide chez le joueur. Son visage grassouillet offrait les traces d'une dissimulation profonde et d'une arrière-pensée enterrée au fond du cœur. Sa passion exigeait le secret. Elle avait dans le mouvement des lèvres quelques indices de gourmandise. Aussi, quoique ce fût la probe et excellente femme que vous connaissez, l'œil pouvait-il s'y tromper. Elle présentait donc un admirable modèle de la vieille femme que Bridau voulait peindre. Coralie, jeune actrice d'une beauté sublime, morte à la fleur de l'âge, la maîtresse d'un poëte, un ami de Bridau, Lucien de Rubempré, lui avait donné l'idée de ce tableau. On accusa cette belle toile d'être un pastiche, quoiqu'elle fût la magnifique mise en scène de trois portraits, car Michel Chrestien, un de ses amis du cénacle, avait prêté pour le sénateur sa tête républicaine, sur laquelle Joseph jeta quelques tons de maturité, de même qu'il força l'expression du visage de la Descoings.

Le grand tableau qui devait faire tant de bruit au salon prochain, et qui suscita tant de haines, tant de jalousies et d'admiration à Joseph, était ébauché; mais, contraint d'en interrompre l'exécution pour faire des travaux de commande afin de vivre, il copiait les tableaux des vieux maîtres en se pénétrant de leurs procédés; aussi sa brosse est-elle une des plus savantes. Son bon sens d'artiste lui avait suggéré l'idée de cacher à la Descoings et à sa mère les gains qu'il commençait à récolter, en leur voyant à l'une et à l'autre une cause de ruine dans Philippe et dans la loterie. L'espèce de sang-froid déployé par son frère dans sa catastrophe, le calcul de son prétendu suicide, que Joseph découvrit, le souvenir des fautes commises dans sa carrière militaire, qu'il n'aurait pas dû abandonner, enfin les moindres détails de la conduite de ce soldat avaient fini par dessiller les yeux de Joseph. Cette perspicacité manque rarement aux peintres. Occupés pendant des journées entières, dans le silence de leurs ateliers, à des travaux qui laissent jusqu'à un certain point la pensée libre, ils ressemblent un peu aux femmes : leur esprit peut tourner autour des petits faits de la vie et en pénétrer le sens caché.

Joseph avait acheté un de ces bahuts magnifiques, encore ignorés de la mode, avec lequel il avait décoré un coin de son atelier où se portait la lumière qui papillotait dans les bas-reliefs, et donnait tout son lustre à ce chef-d'œuvre des artisans du seizième siècle. Il y reconnut l'existence d'une cachette, et y accumulait un pécule de prévoyance. Avec la confiance naturelle aux vrais artistes, il mettait habituellement l'argent qu'il s'accordait pour son mois ou pour ses dépenses dans une tête de mort placée dans une des cases du bahut. Depuis le retour de son frère au logis, il trouvait un desaccord constant entre le chiffre de ses dépenses et celui de cette somme. Ses cent francs du mois disparaissaient avec une incroyable vitesse. En ne trouvant rien, après n'avoir dépensé que quarante à cinquante francs, il se dit une première fois : Il paraît que mon argent a pris la poste! Une seconde fois, il fit attention à ses dépenses. Mais il eut beau compter, comme Robert Macaire, seize et cinq font vingt-trois, il ne s'y retrouva point.

En s'apercevant, pour une troisième fois, d'une plus forte erreur, il communiqua ce sujet de peine à la vieille Descoings, par laquelle il se sentait aimé de cet amour maternel, tendre, confiant, crédule, enthousiaste qui manquait à sa mère, quelque bonne qu'elle fût, et tout aussi nécessaire aux commencements de l'artiste que les soins de la poule à ses petits jusqu'à ce qu'ils aient des plumes. A elle seule il pouvait confier ses horribles soupçons. Il était sûr de ses amis comme de lui-même, la Descoings ne lui prenait certes rien pour mettre à la loterie. A cette idée qu'il exprima, la pauvre femme se tordit les mains. Philippe seul pouvait donc commettre ce petit vol domestique.

— Pourquoi ne me demande-t-il pas ce dont il a besoin? s'écria Joseph en prenant de la couleur sur sa petite palette et brouillant tous les tons sans s'en apercevoir. Lui en refuserais-je?

La plus profonde horreur se peignit sur le visage de la vieille.

— Mais c'est dépouiller un enfant, s'écria-t-elle.

— Non, reprit Joseph, il le peut, il est mon frère, ma bourse est la sienne; mais il devrait me le dire.

— Mets ce matin une somme fixe en monnaie et n'y touche pas, lui dit la Descoings, je saurai qui vient à ton atelier, et s'il n'y a que lui qui y soit entré, tu auras une certitude.

Le lendemain même, Joseph eut ainsi la preuve des emprunts forcés que lui faisait son frère. Philippe entrait dans son atelier quand il n'y était pas,

et y prenait les petites sommes qui lui manquaient. L'artiste trembla pour son trésor.

— Attends! attends! je vais te pincer, mon gaillard, dit-il en riant à la Descoings.

— Et tu feras bien; nous devons le corriger, car je ne suis pas non plus sans trouver quelquefois du déficit! Mais, le pauvre garçon, il lui faut du tabac, il en a l'habitude.

— Pauvre garçon, pauvre garçon, reprit l'artiste, je suis un peu de l'avis de Fulgence et de Bixiou : Philippe nous tire constamment aux jambes. Tantôt il se fourre dans les émeutes et il faut l'envoyer en Amérique, il coûte alors douze mille francs à notre mère. Puis il ne trouve rien dans les forêts du nouveau monde, et son retour coûte autant que son départ. Sous prétexte d'avoir répété deux mots de Napoléon à un général, il se croit un grand militaire et obligé de faire la grimace aux Bourbons. En attendant il s'amuse, il voyage, il voit du pays. Moi, je ne donne pas dans la colle de ses malheurs, il n'a pas la mine d'un homme à ne pas être au mieux partout! On lui trouve une excellente place, il mène une vie de Sardanapale avec une fille d'Opéra, mange la grenouille, et coûte encore douze mille francs à ma mère. Certes, pour ce qui me regarde, je m'en bats l'œil; mais il mettra la pauvre femme sur la paille. Il me regarde comme rien du tout, parce que je n'ai pas été dans les dragons de la garde! Et c'est peut-être moi qui ferai vivre cette bonne chère mère dans ses vieux jours, tandis que, s'il continue, il finira je ne sais comment. Bixiou me disait : C'est un fameux farceur, ton frère! Eh bien, il a raison. Philippe inventera quelque frasque où l'honneur de la famille sera compromis, et il faudra trouver encore des dix ou douze mille francs! Il joue tous les soirs, il laisse tomber sur l'escalier, quand il rentre soûl comme un templier, des cartes piquées qui lui ont servi à marquer les tours de la rouge et de la noire. Le père de Desroches se remue pour le faire rentrer dans l'armée, et moi je crois que Philippe sera, ma parole d'honneur! au désespoir de resservir. Auriez-vous cru qu'un garçon qui a de si beaux yeux bleus, si limpides, et un air de chevalier Bayard, tournât au sacripant!

En effet, malgré la sagesse et le sang-froid avec lesquels Philippe jouait ses masses le soir, il éprouvait de temps en temps ce que les joueurs appellent des *lessives*. Poussé par l'irrésistible désir d'avoir l'enjeu de sa soirée, dix francs, il faisait alors main-basse dans le ménage sur l'argent de son frère, sur celui que la Descoings laissait traîner, ou sur celui d'Agathe.

Une fois déjà la pauvre veuve avait eu, dans son remier sommeil, une épouvantable vision : Philippe était entré dans sa chambre, il y avait pris dans les poches de sa robe tout l'argent qui s'y trouvait. Agathe avait feint de dormir; mais elle avait alors passé le reste de la nuit à pleurer. Elle y voyait clair. Une faute n'est pas le vice, avait dit la Descoings; mais après de constantes récidives, le vice était visible. Agathe n'en pouvait plus douter, son fils le plus aimé n'avait ni délicatesse ni honneur. Le lendemain de cette affreuse vision, après le déjeuner, avant qu'il ne partît, elle l'avait attiré dans sa chambre pour le prier, avec le ton de la supplication, de lui demander l'argent qui lui serait nécessaire. Les demandes de Philippe se renouvelèrent si souvent que, depuis quinze jours, Agathe avait épuisé toutes ses économies. Elle se trouvait sans un liard, elle pensait à travailler; elle avait pendant plusieurs soirées discuté avec la Descoings les moyens de gagner de l'argent par son travail. Déjà la pauvre mère avait été demander de la tapisserie à remplir, au *Père de famille*, ouvrage qui donne environ vingt sous par jour.

Malgré la profonde discrétion de sa nièce, la Descoings avait bien deviné le motif de cette envie de gagner de l'argent par un travail de femme. Les changements de la physionomie d'Agathe étaient d'ailleurs assez éloquents : son frais visage se desséchait. La peau se collait aux tempes, aux pommettes et le front se ridait. Les yeux perdaient de leur limpidité. Évidemment quelque feu intérieur la consumait. Elle pleurait pendant la nuit. Mais ce qui causait le plus de ravages, était la nécessité de taire ses douleurs, ses souffrances, ses appréhensions. Elle ne s'endormait jamais avant que Philippe ne fût rentré, elle l'entendait dans la rue, elle avait étudié les variations de sa voix, de sa démarche, le langage de sa canne traînée sur le pavé. Elle n'ignorait rien : elle savait à quel degré d'ivresse il était arrivé. Elle tremblait, en l'entendant trébucher dans les escaliers; elle y avait une nuit ramassé des pièces d'or à l'endroit où il s'était laissé tomber. Quand il avait bu et gagné, sa voix était enrouée, sa canne traînait. Mais quand il avait perdu, son pas avait quelque chose de sec, de net, de furieux; il chantonnait d'une voix claire et tenait sa canne en l'air, au port d'armes. Au déjeuner, quand il avait gagné, sa contenance était gaie et presque affectueuse; il badinait avec grossièreté, mais il badinait avec la Descoings, avec son frère et avec elle. Sombre, au contraire, quand il avait perdu, sa parole brève et saccadée, son regard dur, sa tristesse effrayaient. Cette vie de débauche et l'habitude des liqueurs changeaient de jour en jour sa physionomie jadis si belle. Les veines du visage étaient injectées de sang, les traits grossissaient, ses yeux perdaient leurs cils et se desséchaient.

Enfin, peu soigneux de sa personne, il exhalait les miasmes d'estaminet, une odeur de bottes boueuses qui pour un étranger eût semblé le sceau de la crapule.

— Vous devriez bien, dit la Descoings à Philippe, dans les premiers jours de décembre, vous faire faire des vêtements neufs, de la tête aux pieds.

—Et qui les payera? répondit-il d'une voix aigre. Ma pauvre mère n'a plus le sou; moi j'ai cinq cents francs par an. Il faudrait un an de ma pension pour avoir des habits, et j'ai engagé ma pension pour trois ans...

— Et pourquoi? dit Joseph.

— Une dette d'honneur. Giroudeau avait pris mille francs à Florentine pour me les prêter.... Je ne suis pas flambant, c'est vrai; mais quand on pense que Napoléon est à Sainte-Hélène et vend son argenterie pour vivre, les soldats qui lui sont fidèles peuvent bien marcher sur leurs tiges, dit-il en montrant ses bottes sans talon. Et il sortit.

— Ce n'est pas un mauvais garçon, dit Agathe, il a de bons sentiments.

— On peut aimer l'empereur, dit Joseph, et faire sa toilette. S'il avait soin de lui-même et de ses habits, il n'aurait pas l'air d'un va-nu-pieds!

— Joseph, il faut avoir de l'indulgence pour ton frère, dit Agathe. Tu fais ce que tu veux, toi! tandis qu'il n'est certes pas à sa place.

— Pourquoi l'a-t-il quittée? demanda Joseph. Qu'importe qu'il y ait les punaises de Louis XVIII ou l'oiseau de Napoléon sur les drapeaux, si ces chiffons sont français? La France est la France! Je peindrais pour le diable, moi! Un soldat doit se battre, s'il est soldat, pour l'amour de l'art! Et s'il était resté tranquillement à l'armée, il serait colonel aujourd'hui...

— Vous êtes injustes pour lui, dit Agathe. Son père qui adorait l'empereur l'eût approuvé. Mais enfin il consent à rentrer dans l'armée! Dieu sait ce que nous coûte le chagrin qu'il en a...

Joseph se leva pour monter à son atelier; mais Agathe le prit par la main, et lui dit : Sois bon pour ton frère, il est si malheureux!

Quand l'artiste revint à son atelier, suivi par la Descoings qui lui disait de ménager la susceptibilité de sa mère, en lui faisant observer combien elle changeait, et combien de souffrances extérieures ce changement révélait, ils y trouvèrent Philippe, à leur grand étonnement.

— Joseph, mon petit, lui dit-il d'un air dégagé, j'ai bien besoin d'argent. Nom d'une pipe, je dois pour trente francs de cigares à mon bureau de tabac, et je n'ose point passer devant cette maudite boutique sans les payer. Voici dix fois que je les promets.

— Eh bien! j'aime mieux cela, répondit Joseph, prends dans la tête.

— Mais j'ai tout pris, hier au soir, après le dîner.

— Il y avait quarante-cinq francs...

— Eh bien oui, c'est bien mon compte, répondit Philippe, je les ai trouvés. Ai-je mal fait? reprit-il.

— Non, mon ami, non, répondit l'artiste. Si tu étais riche, je ferais comme toi; seulement, avant de prendre, je te demanderais si cela te convient.

—C'est bien humiliant de demander, reprit Philippe, j'aimerais mieux te voir prendre comme moi, sans rien dire : il y a plus de confiance. A l'armée, un camarade meurt; il a une bonne paire de bottes, on en a une mauvaise, on change.

—Oui, mais on ne la lui prend pas quand il est vivant!

— Oh! des petitesses! reprit Philippe en haussant les épaules. Ainsi, tu n'en as pas?

— Non, dit Joseph qui ne voulait pas montrer sa cachette.

— Eh! attends quelques jours, dit la Descoings, nous serons riches.

— Oui, vous, vous croyez que votre terne sortira le 25, au tirage de Paris. Il faudra que vous fassiez une fameuse mise si vous voulez vous enrichir tous.

— Un quaterne sec de 200 francs donne 3 millions, sans compter les ambes et les extraits déterminés.

— A quinze mille fois la mise, oui, c'est juste 200 francs qu'il vous faut! s'écria Philippe.

La Descoings se mordit les lèvres, elle avait dit un mot imprudent.

VIII

COMMENT S'ALTÈRE LE SENTIMENT MATERNEL.

Philippe, en sortant, se demandait intérieurement : Où cette vieille sorcière peut-elle cacher l'argent de sa mise? C'est de l'argent perdu, je l'emploierais si bien! Avec quatre masses de 50 francs on peut gagner 200,000 francs!

Et il cherchait en lui-même la cachette probable de la Descoings. La veille des fêtes, sa mère allait à l'église et y restait longtemps; elle s'y confessait sans doute et s'y préparait à communier. On était à la veille de Noël; la Descoings devait sans doute aller acheter quelques friandises pour le réveillon. Mais aussi peut-être ferait-elle en même temps sa mise. La loterie avait un tirage de cinq en cinq jours, aux

roues de Bordeaux, de Lyon, de Lille, de Strasbourg et de Paris. La loterie de Paris se tirait le 25 de chaque mois, et les listes se fermaient le 24 à minuit. Le soldat étudia toutes ces circonstances et se mit en observation. Vers minuit, Philippe revint au logis, d'où la Descoings était sortie; mais elle en avait emporté la clef. Ce ne fut pas une difficulté. Philippe feignit d'y avoir oublié quelque chose, et pria la portière d'aller chercher elle-même un serrurier qui demeurait à deux pas, rue Guénégaud, et qui vint ouvrir la porte. La première pensée du soudard se porta sur le lit : il le défit, tâta les matelas avant d'interroger le bois, et au dernier matelat il palpa les pièces d'or enveloppées de papier. Il eut bientôt décousu la toile, ramassé vingt napoléons; puis, sans prendre la peine de recoudre la toile, il refit le lit avec assez d'habileté pour que la Descoings ne s'aperçût de rien. Le joueur détala d'un pied agile, en se proposant de jouer à trois reprises différentes, de trois heures en trois heures, chaque fois pendant dix minutes seulement.

Les vrais joueurs, depuis 1786, époque à laquelle les jeux publics furent inventés, les grands joueurs que l'administration redoutait, et qui ont mangé, selon l'expression des tripots, de l'argent à la banque, ne jouaient jamais autrement. Mais avant d'obtenir cette expérience, on perdait des fortunes. Toute la philosophie des fermiers et leur gain venaient de l'impassibilité de leur caisse, des coups égaux appelés *le refait*, et de l'insigne mauvaise foi autorisée par le gouvernement qui consistait à ne tenir, à ne payer que facultativement les enjeux des joueurs. En un mot, le jeu, qui refusait la partie du joueur riche et de sang-froid, dévorait la fortune du joueur assez sottement entêté pour se laisser griser par le rapide mouvement de cette machine. Les tailleurs de trente et quarante allaient presque aussi vite que la roulette.

Philippe avait fini par acquérir ce sang-froid de général en chef qui permet de conserver l'œil clair et l'intelligence nette au milieu du tourbillon des choses. Il était arrivé à cette haute politique du jeu qui, disons-le en passant, faisait vivre à Paris un millier de personnes assez fortes pour contempler tous les soirs un abîme sans avoir le vertige. Avec ses quatre cents francs, Philippe résolut de faire fortune dans cette journée. Il mit en réserve deux cents francs dans ses bottes, et garda deux cents francs dans sa poche. A trois heures, il vint aux salons maintenant occupés par le théâtre du Palais-Royal, où les banquiers tenaient les plus fortes sommes. Il sortit une demi-heure après, riche de sept mille francs. Il alla voir Florentine, à laquelle il devait cinq cents francs; il les lui rendit, et lui proposa de souper au Rocher de Cancale, après le spectacle. En revenant, il passa rue du Sentier, au bureau du journal, prévenir son ami Giroudeau du gala projeté.

A six heures, Philippe gagna vingt-cinq mille francs, et sortit au bout de dix minutes en se tenant parole. Le soir, à dix heures, il avait gagné soixante et quinze mille francs.

Après le souper qui fut magnifique, ivre et confiant, Philippe revint au jeu vers minuit. Il joua, contre la loi qu'il s'était imposée, pendant une heure, et doubla sa fortune. Les banquiers à qui, par sa manière de jouer, il avait extirpé cent cinquante mille francs, le regardaient avec intérêt.

— Sortira-t-il, restera-t-il? S'il reste, se disaient-ils par un regard, il est perdu.

Philippe crut être dans une veine de bonheur, et il resta. Vers trois heures du matin, les cent cinquante mille francs étaient rentrés dans la caisse des jeux. L'officier, qui avait considérablement bu du grog en jouant, sortit dans un état d'ivresse que le froid, par lequel il fut saisi, porta à un haut degré. Un garçon de salle le suivit, le ramassa, et le conduisit dans une de ces horribles maisons qui ont un réverbère où se lisent ces mots : *Ici, on loge à la nuit.* Le garçon paya pour le joueur ruiné, qui fut mis tout habillé sur un lit, et où il resta jusqu'au soir de Noël. Philippe ne s'éveilla qu'à sept heures, la bouche pâteuse, la figure enflée, et en proie à une fièvre nerveuse. La force de son tempérament lui permit de regagner à pied la maison maternelle, où il avait, sans le vouloir, mis le deuil, la désolation, la misère et la mort.

La veille, lorsque son dîner fut prêt, la Descoings et Agathe attendirent Philippe pendant environ deux heures. On ne se mit à table qu'à sept heures. Agathe se couchait presque toujours à dix heures : mais comme elle voulait assister à la messe de minuit, elle passa dans sa chambre, aussitôt après le dîner. La Descoings et Joseph restèrent seuls au coin du feu, dans ce petit salon qui servait à tout, et la vieille femme le pria de lui calculer sa fameuse mise, sa mise monstre, sur le célèbre terne. Elle voulait jouer les ambes et les extraits déterminés, enfin réunir toutes les chances. Après avoir bien savouré toute la poésie de ce coup, avoir versé les deux cornes d'abondance aux pieds de son enfant d'adoption, et lui avoir raconté ses rêves en démontrant la certitude du gain, en ne s'inquiétant que de la difficulté de soutenir un pareil bonheur, de l'attendre depuis minuit jusqu'au lendemain dix heures. Joseph qui ne voyait pas les quatre cents francs de la mise, s'avisa d'en parler. La vieille femme sourit et l'emmena dans l'ancien salon, devenu sa chambre.

— Tu vas voir! dit-elle.

Elle défit assez précipitamment son lit, et chercha ses ciseaux pour découdre le matelas. Elle prit ses lunettes, examina la toile, la vit défaite et lâcha le matelas. En l'entendant jeter un soupir venu des profondeurs de la poitrine et comme étranglé par le sang qui se porta au cœur, Joseph reçut la vieille actionnaire de la loterie dans ses bras, et la mit sur un fauteuil évanouie.

— Ma mère! cria-t-il.

Agathe se leva, mit sa robe de chambre, accourut, et à la lueur d'une chandelle, elle fit à sa tante évanouie les remèdes vulgaires : de l'eau de Cologne aux tempes, de l'eau froide au front; elle lui brûla une plume sous le nez, et la vit enfin revenir à la vie.

— Ils y étaient ce matin ! Il les a pris, le monstre !

— Quoi? dit Joseph.

— J'avais vingt louis dans mon matelas, mes économies de deux ans; Philippe seul a pu les prendre...

— Mais quand? s'écria la pauvre mère accablée, il n'est pas revenu depuis le déjeuner.

— Je voudrais bien me tromper, s'écria la vieille. Mais ce matin, dans l'atelier de Joseph, quand j'ai parlé de ma mise, j'ai eu un pressentiment, j'ai eu tort de ne pas descendre prendre mon petit saint-frusquin pour faire ma mise à l'instant. Je le voulais, et je ne sais plus ce qui m'en a empêchée. Oh! mon Dieu ! je suis allée lui acheter des cigares !

— Mais, dit Joseph, l'appartement était fermé. D'ailleurs c'est si infâme que je ne puis y croire. Il vous aurait espionnée, il aurait décousu votre matelas, il aurait prémédité... non!

— Je les ai sentis ce matin en faisant mon lit, après le déjeuner, répéta la Descoings.

Agathe, épouvantée, descendit et demanda si Philippe était revenu pendant la journée. La portière lui raconta le roman de Philippe. La mère frappée au cœur, revint entièrement changée. Aussi blanche que la percale de sa chemise, elle marchait comme on se figure que doivent marcher les spectres, sans bruit, lentement et par l'effet d'une puissance surhumaine, presque mécanique. Elle venait un bougeoir à la main, qui l'éclairait en plein, montrant ses yeux fixes d'horreur. Sans le savoir, ses cheveux s'étaient éparpillés par un mouvement de ses mains sur son front. Joseph resta cloué par l'apparition de ce remords, par la vision de cette statue de l'épouvante et du désespoir.

— Ma tante, dit-elle, prenez mes couverts, j'en ai six, cela fait votre somme. Je l'ai prise pour Philippe, j'ai cru pouvoir la remettre avant que vous ne vous en aperçussiez. Oh ! j'ai bien souffert.

Elle s'assit; ses yeux secs et fixes vacillèrent alors un peu.

— C'est lui qui a fait le coup, dit la Descoings tout bas à Joseph.

— Non, non, reprit Agathe. Prenez mes couverts, vendez-les, ils me sont inutiles; nous mangeons avec les vôtres.

Elle alla dans sa chambre, prit la boîte à couverts, la trouva légère, l'ouvrit et y trouva une reconnaissance du mont-de-piété. La pauvre mère jeta un horrible cri. Joseph et la Descoings accoururent, virent la boîte, et le sublime mensonge de la mère devint inutile. Tous trois se regardèrent et restèrent silencieux... En ce moment, par un geste presque fou, Agathe se mit un doigt sur les lèvres pour recommander le secret que personne ne voulait divulguer. Ils revinrent devant le feu dans le salon.

— Tenez, mon enfant, dit la vieille Descoings, je suis frappée au cœur : mon terne sortira, j'en suis sûre. Je ne pense plus à moi, mais à vous. Eh bien ! votre enfant est un monstre, il ne vous aime point, malgré tout ce que vous faites pour lui. Si vous ne prenez pas de précautions contre lui, le misérable vous mettra sur la paille. Promettez-moi de vendre vos rentes, d'en réaliser le capital et de le placer en viager. Joseph a un bon état qui le fera vivre. En prenant ce parti, ma petite, dit-elle à Agathe, vous ne serez jamais à la charge de Joseph. M. Desroches veut établir son fils. Le petit Desroches (il avait alors vingt-six ans) a trouvé une étude, il vous prendra vos douze mille francs à rente viagère.

Joseph saisit le bougeoir de sa mère et monta précipitamment à son atelier, il en revint avec trois cents francs : — Tenez, maman Descoings, dit-il en lui offrant son pécule, nous n'avons pas à rechercher ce que vous faites de votre argent, nous vous devons celui qui vous manque, en voici une partie !

— Prendre ton pauvre petit magot, le fruit de tes privations qui me font tant souffrir ! Es-tu fou, Joseph? s'écria la vieille actionnaire de la loterie royale de France, visiblement partagée entre sa foi brutale en son terne et cette action qui lui semblait un sacrilége.

— Oh! faites-en ce que vous voudrez, dit Agathe que le mouvement de son fils émut aux larmes.

La Descoings prit Joseph par la tête et le baisa sur le front : — Mon enfant, ne me tente pas.... Tiens je perdrais.... C'est des bêtises, la loterie !

Jamais rien de si héroïque n'a été dit dans les drames inconnus de la vie privée. En ce moment, les cloches de la messe de minuit sonnèrent.

— Et puis, il n'est plus temps.

— Oh! dit Joseph, voilà vos calculs de cabale !

Le généreux artiste sauta sur les numéros, s'é-

lança dans l'escalier et courut faire sa mise. Quand il ne fut plus là, Agathe et la Descoings fondirent en larmes.

—Il y va, le cher amour, s'écriait la joueuse. Mais ce sera tout pour lui, car c'est son argent!

Malheureusement Joseph ignorait entièrement la situation des bureaux de loterie que, dans ce temps, les habitués connaissaient dans Paris comme aujourd'hui les fumeurs connaissent les débits de tabac. Le peintre alla comme un fou regardant les lanternes. Lorsqu'il demanda à des passants de lui enseigner un bureau de loterie, on lui répondit qu'ils étaient fermés; mais que celui du perron au Palais-Royal restait quelquefois ouvert un peu plus tard. Aussitôt, l'artiste vola vers le Palais-Royal où il trouva le bureau fermé.

— Deux minutes de moins, et vous auriez pu faire votre mise, lui dit un des crieurs de billets qui stationnaient au bas du perron en vociférant ces singulières paroles : — Douze cents francs pour quarante sous! et offrant des billets tout faits.

A la lueur du réverbère et des lumières du café de la Rotonde, Joseph examina si, par hasard, il y aurait sur ces billets quelques-uns des numéros de la Descoings; mais il n'en vit pas un seul, et revint avec la douleur d'avoir fait en vain tout ce qui dépendait de lui pour satisfaire la vieille femme à laquelle il raconta ses disgrâces.

Agathe et sa tante allèrent ensemble à la messe de minuit à Saint-Germain des Prés et Joseph se coucha. Le réveillon n'eut pas lieu. La Descoings avait perdu la tête, et la mère avait au cœur un deuil éternel.

Les deux femmes se levèrent tard. Dix heures sonnèrent quand la Descoings essaya de se remuer pour faire le déjeuner qui ne fut prêt qu'à onze heures et demie. Vers cette heure, les cadres oblongs appendus au-dessus de la porte des bureaux de loterie, contenaient les numéros sortis. Si la Descoings avait eu son billet, elle aurait été à neuf heures et demie rue Neuve-des-Petits-Champs savoir son sort qui se décidait dans un hôtel contigu au ministère des finances, et dont la place est maintenant occupée par le théâtre et par la place Ventadour. Tous les jours de tirage, les curieux pouvaient admirer à la porte de cet hôtel un attroupement de vieilles femmes, de cuisinières et de vieillards qui, dans ce temps, formait un spectacle aussi curieux que celui de la queue des rentiers le jour du payement des rentes au trésor.

— Eh! bien, vous voilà richissime! s'écria le vieux Desroches en entrant au moment ou la Descoings savourait sa dernière gorgée de café.

— Comment? s'écria la pauvre Agathe.

— Son terne est sorti, dit-il en présentant la liste des numéros écrits sur un petit papier, et que les buralistes mettaient par centaines dans une sébile sur leurs comptoirs.

Joseph lut la liste, Agathe lut la liste, la Descoings ne la lut pas, elle fut renversée comme par un coup de foudre. Au changement de son visage, au cri qu'elle jeta, le vieux Desroches et Joseph la portèrent sur son lit. Agathe alla chercher un médecin, l'apoplexie foudroyait la pauvre femme qui ne reprit sa connaissance que vers quatre heures du soir. Le vieil Haudry, son médecin, annonça que, malgré ce mieux, elle devait penser à ses affaires et à son salut. Elle n'avait prononcé qu'un seul mot :

— Deux millions!....

Desroches, le père, mis au fait des circonstances, mais avec les réticences nécessaires, par Joseph, cita plusieurs exemples de joueurs à qui la fortune avait échappé le jour où ils avaient par fatalité oublié de faire leurs mises; mais il comprit combien un pareil coup devait être mortel, quand il arrivait après vingt ans de persévérance. A cinq heures, au moment où le plus profond silence régnait dans ce petit appartement et où la malade, gardée par Joseph et par sa mère, assis l'un au pied, l'autre au chevet du lit, attendait son petit-fils, que le vieux Desroches avait été chercher, le bruit des pas de Philippe et celui de sa canne retentirent dans l'escalier.

— Le voilà! le voilà! s'écria la Descoings qui se mit sur son séant, et qui put remuer sa langue paralysée.

Agathe et Joseph furent impressionnés par le mouvement d'horreur qui agitait si vivement la malade. Leur pénible attente fut entièrement justifiée par le spectacle de la figure bleuâtre et décomposée de Philippe, par sa démarche chancelante, par l'état horrible de ses yeux profondément cernés, ternes, et néanmoins hagards. Il avait un violent frisson de fièvre, ses dents claquaient.

— Misère en prusse, s'écria-t-il. Ni pain, ni pâte, et j'ai le gosier en feu. Eh bien! qu'y a-t-il? Le diable se mêle toujours de nos affaires. Ma vieille Descoings est au lit et me fait des yeux grands comme des soucoupes...

— Taisez-vous, monsieur, lui dit Agathe en se levant, et respectez au moins le malheur que vous avez causé.

— Oh! *monsieur?* dit-il en regardant sa mère. Ma chère petite mère, ce n'est pas bien, vous n'aimez donc plus votre garçon?

— Êtes-vous digne d'être aimé? ne vous souvenez-vous plus de ce que vous avez fait hier? Aussi, pensez à chercher un appartement; vous ne demeurerez plus avec nous. A compter de demain, reprit-elle, car, dans l'état où vous êtes, il est bien difficile...

— De me chasser, n'est-ce pas? reprit-il. Ah! vous jouez ici le mélodrame du *Fils banni?* Tiens! tiens!... voilà comment vous prenez les choses? Eh bien! vous êtes tous de jolis cocos. Qu'ai-je donc fait de mal? J'ai pratiqué sur les matelas de la vieille un petit nettoyage. L'argent ne se met pas dans la laine, que diable! Et où est le crime! Ne vous a-t-elle pas pris vingt mille francs, elle? Ne sommes-nous pas ses créanciers? Je me suis remboursé d'autant!

— Mon Dieu! mon Dieu! cria la mourante en joignant les mains et priant.

— Tais-toi! s'écria Joseph en sautant sur son frère et lui mettant la main sur la bouche.

— Quart de conversion, par le flanc gauche, moutard de peintre! répliqua Philippe en mettant sa forte main sur l'épaule de Joseph et le faisant tourner et tomber sur une bergère. On ne touche pas comme ça à la moustache d'un capitaine aux dragons de la garde impériale.

— Mais elle m'a rendu tout ce qu'elle me devait, s'écria Agathe en se levant et montrant à son fils un visage irrité. D'ailleurs, cela ne regarde que moi, vous la tuez. Sortez, mon fils, dit-elle en faisant un geste qui usa ses forces, et ne reparaissez jamais devant moi. Vous êtes un monstre.

— Je la tue?

— Mais son terne est sorti, cria Joseph, et tu lui as volé l'argent de sa mise.

— Si elle crève d'un terne rentré, ce n'est donc pas moi qui la tue, répondit l'ivrogne.

— Mais sortez donc! dit Agathe, vous me faites horreur. Vous avez tous les vices! Mon Dieu! est-ce mon fils?

Un râle sourd parti du gosier de la Descoings avait accru l'irritation d'Agathe.

— Je vous aime bien encore, vous, ma mère, qui êtes la cause de tous mes malheurs? dit Philippe. Vous me mettez à la porte, un jour de Noël, jour de naissance de... comment s'appelle-t-il?... Jésus! Qu'aviez-vous fait à grand-papa Rouget, à votre père, pour qu'il vous chassât et vous déshéritât? Si vous ne lui aviez pas déplu, nous aurions été riches et je n'aurais pas été réduit à la dernière des misères. Qu'avez-vous fait à votre père! vous qui êtes une bonne femme? Vous voyez bien que je puis être un bon garçon et tout de même être mis à la porte. Moi, la gloire de la famille.

— La honte! cria la Descoings.

Agathe fondait en larmes.

— Tu sortiras ou tu me tueras! s'écria Joseph qui s'élança sur son frère avec une fureur de lion.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Agathe en se levant et voulant séparer les deux frères.

En ce moment, Bixiou et Haudry le médecin entrèrent. Joseph avait terrassé son frère et l'avait couché par terre.

— C'est une vraie bête féroce! disait-il. Ne parle pas! ou je te....

— Je me souviendrai de cela, beuglait Philippe.

— Une explication de famille, dit Bixiou.

— Relevez-le, dit le médecin, il est aussi malade que la bonne femme. Deshabillez-le, couchez-le! Tirez-lui ses bottes.

— C'est facile à dire, s'écria Bixiou; mais il faut les lui couper, ses jambes sont trop enflées...

Agathe prit une paire de ciseaux. Quand elle eut fendu les bottes, qui dans ce temps se portaient par-dessus des pantalons collants, dix pièces d'or roulèrent sur le carreau.

— Le voilà son argent, dit Philippe en murmurant. Satanée bête que je suis, j'ai oublié la réserve! Et moi aussi j'ai raté la fortune!

Le délire d'une horrible fièvre le saisit, et il se mit à extravaguer. Joseph aidé par Desroches père qui survint, et par Bixiou, put donc transporter ce malheureux dans sa chambre. Le docteur Haudry fut obligé d'écrire un mot pour demander à l'hôpital de la Charité une camisole de force, car le délire s'accrut au point de faire craindre que Philippe ne se tuât : il devint furieux.

A neuf heures, le calme se rétablit dans le ménage. L'abbé Loraux et Desroches essayaient de consoler Agathe, qui ne cessait de pleurer au chevet de sa tante. Elle écoutait en secouant la tête, et gardait un silence obstiné. Joseph et la Descoings connaissaient seuls la profondeur et l'étendue de sa plaie intérieure.

— Il se corrigera, ma mère, dit enfin Joseph quand Desroches père et Bixiou furent partis.

— Oh! s'écria la veuve, Philippe a raison! Mon père m'a maudite. Je n'ai pas le droit de... Le voilà l'argent, dit-elle à la Descoings en réunissant les trois cents francs de Joseph et les deux cents francs trouvés sur Philippe. Va voir s'il ne lui faut pas à boire, dit-elle à Joseph.

— Tiendrez-vous une promesse faite à un lit de mort? dit la Descoings qui sentait son intelligence près de lui échapper.

— Oui, ma tante.

— Eh bien! jurez-moi de donner vos fonds en viager au petit Desroches. Ma rente va nous manquer, et, d'après ce que je vous entends dire, vous vous laisseriez gruger jusqu'au dernier sou par ce misérable...

— Je vous le jure, ma tante.

La vieille épicière mourut le 31 décembre, cinq jours après avoir reçu l'horrible coup que le vieux

Desroches lui avait innocemment porté. Les cinq cents francs, le seul argent qu'il y eût dans le ménage, suffirent à peine à payer les frais de l'enterrement de la veuve Descoings. Elle ne laissait qu'un peu d'argenterie et de mobilier, dont la valeur fut donnée à son petit-fils par Mme Bridau.

Réduite à huit cents francs de rente viagère que lui fit Desroches fils, qui traita définitivement d'un titre nu, c'est-à-dire d'une charge sans clientèle, et qui prit alors ce petit capital de douze mille francs, Agathe rendit au propriétaire son appartement au troisième étage, et vendit tout le mobilier inutile. Quand, au bout d'un mois, le malade entra en convalescence, Agathe lui expliqua froidement que les frais de la maladie avaient absorbé tout l'argent comptant; elle serait désormais obligée de travailler pour vivre. Elle l'engagea donc de la manière la plus affectueuse à reprendre du service et à se suffire à lui-même.

— Vous auriez pu vous épargner ce sermon, dit Philippe en regardant sa mère d'un œil qu'une complète indifférence rendait froid. J'ai bien vu que ni vous ni mon frère ne m'aimez plus. Je suis maintenant seul au monde; j'aime mieux cela!

— Rendez-vous digne d'affection, répondit la pauvre mère atteinte jusqu'au fond du cœur, et nous vous rendrons la nôtre.

— Des bêtises! s'écria-t-il en l'interrompant.

Il prit son vieux chapeau pelé sur les bords, sa canne, se mit le chapeau sur l'oreille et descendit les escaliers en sifflant.

— Philippe! où vas-tu sans argent! lui cria sa mère, qui ne put réprimer ses larmes. Tiens...

Elle lui tendit cent francs en or enveloppés d'un papier: Philippe remonta les marches qu'il avait descendues et prit l'argent.

— Eh bien! tu ne m'embrasses pas? dit-elle en fondant en larmes.

Il serra sa mère sur son cœur, mais sans cette effusion de sentiment qui se communique et donne seule du prix à un baiser. Il embrassa sa mère au front.

— Et où vas-tu?

— Chez Florentine, la maîtresse à Giroudeau. En voilà des amis!

Il descendit. Agathe rentra, les jambes tremblantes, les yeux obscurcis, le cœur serré. Elle se jeta à genoux, et pria Dieu de prendre cet enfant dénaturé sous sa protection.

IX

DERNIÈRES ROUERIES DE PHILIPPE.

En février 1823, Mme Bridau s'était établie dans la chambre occupée par Philippe, et située au-dessus de la cuisine de son ancien appartement. L'atelier et la chambre du peintre se trouvaient en face, de l'autre côté de l'escalier. En voyant sa mère réduite à ce point, Joseph avait voulu du moins qu'elle fût le mieux possible. Après le départ de son frère, il se mêla de l'arrangement de la mansarde, à laquelle il imprima le cachet des artistes. Il y mit un tapis. Le lit, disposé simplement, mais avec un goût exquis, eut un caractère de simplicité monastique. Les murs, tendus d'une percaline à bon marché, bien choisie, d'une couleur en harmonie avec le mobilier remis à neuf, rendirent cet intérieur élégant et propre. Il ajouta sur le carré une double porte et à l'intérieur une portière. La fenêtre fut cachée par un store qui donnait un jour doux.

Si la vie d'Agathe se restreignait à la plus simple expression que puisse prendre à Paris la vie d'une femme, elle fut du moins mieux que qui que ce soit dans une situation pareille, grâce à son fils. Pour éviter à sa mère les ennuis les plus cruels des ménages parisiens, Joseph l'emmena tous les jours dîner à une table d'hôte de la rue de Beaune où se trouvaient des femmes comme il faut, des députés, des gens titrés, et qui pour chaque personne coûtait cent vingt francs par mois.

Chargée uniquement du déjeuner, Agathe reprit pour le fils l'habitude que jadis elle avait pour le père. Malgré les pieux mensonges de Joseph, elle finit par savoir que son dîner coûtait cent vingt francs par mois. Épouvantée par l'énormité de cette dépense, et n'imaginant pas que son fils pût gagner beaucoup d'argent à peindre des femmes nues, elle obtint, grâce à l'abbé Loraux, son confesseur, une place de sept cents francs par an dans un bureau de loterie appartenant à la comtesse Bauvan, la veuve d'un chef de chouans.

Les bureaux de loterie, le lot des veuves protégées, faisaient assez ordinairement vivre une famille qui s'employait à sa gérance. Mais, sous la restauration, la difficulté de récompenser, dans les limites du gouvernement constitutionnel tous les services rendus, fit donner à des femmes titrées malheureuses non pas un, mais deux bureaux de loterie, dont les recettes valaient de six à dix mille francs. Dans ce cas, la veuve du général ou du noble ainsi protégée ne tenait pas ses bureaux par elle-même, elle avait des gérants intéressés. Quand

ces gérants étaient garçons, ils ne pouvaient se dispenser d'avoir avec eux un employé, car le bureau devait rester toujours ouvert depuis le matin jusqu'à minuit, et les écritures exigées par les finances étaient d'ailleurs considérables. La comtesse de Bauvan, à qui l'abbé Loraux expliqua la position de la veuve Bridau, promit, au cas où son gérant s'en irait, la survivance pour Agathe ; mais, en attendant, elle stipula pour elle sept cents francs d'appointements.

La pauvre veuve, obligée d'être au bureau dès dix heures du matin, n'eut pas plus de deux heures pour dîner. Elle revenait à sept heures, et restait à travailler jusqu'à minuit. Jamais Joseph, pendant deux ans, ne faillit un jour à venir chercher sa mère le soir pour la ramener rue Mazarine, et souvent il l'allait prendre pour dîner. Ses amis lui virent quitter l'Opéra, les Italiens et les plus brillants salons pour se trouver avant minuit rue Vivienne.

Après le salon de 1825, le premier peintre du roi obtint un bureau de loterie pour Agathe aux environs de la Halle. La veuve permuta fort heureusement sans avoir de soulte à payer avec le titulaire d'un bureau situé rue de Seine, dans une maison où Joseph prit son atelier. A son tour, elle eut un gérant, et fut heureuse de ne plus coûter que peu de chose à Joseph.

Avant d'avoir cette place dont l'assujettissement était si horrible, car elle n'obtint la sous-gérance qu'au moment de l'exposition de 1823 où les deux tableaux de son fils rendirent célèbre le nom de Bridau, elle contracta cette monotone régularité d'existence dans laquelle les personnes atteintes par des chagrins violents trouvent un point d'appui. Le matin, après avoir fini sa chambre où il n'y avait plus ni chats, ni petits oiseaux, et préparé le déjeuner au coin de sa cheminée, elle le portait dans l'atelier, où elle déjeunait avec son fils. Elle arrangeait la chambre de Joseph, éteignait le feu chez elle, venait travailler dans l'atelier près du petit poêle en fonte, et sortait dès qu'il venait un camarade ou des modèles. Quoiqu'elle ne comprît rien à l'art, ni à ses moyens, le silence profond de l'atelier lui convenait. Sous ce rapport, elle ne fit pas un progrès, elle n'y mettait aucune hypocrisie, elle s'étonnait naïvement de voir l'importance qu'on attachait à la couleur, à la composition, au dessin. Quand un des amis du cénacle ou quelque peintre ami de Joseph, comme Schinner, Pierre Grassou, Léon de Lora discutaient, elle venait regarder avec attention et ne découvrait rien de ce qui donnait lieu à ces grands mots et à ces chaudes disputes. Elle faisait le linge de son fils, lui raccommodait ses bas, ses chaussettes ; elle arriva jusqu'à lui nettoyer sa palette, à lui ramasser des linges pour essuyer ses brosses, à tout mettre en ordre dans l'atelier. En voyant sa mère avoir l'intelligence de ces petits détails, Joseph la comblait de soins. Si la mère et le fils ne s'entendaient point en fait d'art, ils s'unirent admirablement par la tendresse. La mère avait son projet. Quand Agathe eut amadoué Joseph, un matin, pendant qu'il esquissait un immense tableau, réalisé plus tard et qui ne fut pas compris, elle se hasarda à dire tout haut : Mon Dieu ! que fait-il ?

— Qui ?

— Philippe !

— Ah ! dame ! ce garçon-là mange de la vache enragée. Il se formera.

— Mais il a déjà connu la misère, et peut-être est-ce la misère qui nous l'a changé. S'il était heureux il serait bon...

— Tu crois, ma chère mère, qu'il a souffert dans son voyage ? mais tu te trompes, il a fait à New-York le carnaval comme il le fait encore ici...

— S'il souffrait cependant auprès de nous, ce serait affreux...

— Oui, répond Joseph. Quant à ce qui me regarde, je donnerais volontiers de l'argent, mais je ne veux pas le voir. Il a tué la pauvre Descoings.

— Ainsi, reprit Agathe, tu ne ferais pas son portrait ?

— Pour toi, ma mère, je souffrirais le martyre. Je puis bien ne me souvenir que d'une chose : c'est qu'il est mon frère.

—Son portrait en capitaine de dragons, à cheval.

— Oui, j'ai là un beau cheval d'après Gros, et je ne sais à quoi l'utiliser.

— Eh bien ! va donc savoir chez son ami ce qu'il devient.

— J'irai.

Agathe se leva ; ses ciseaux, tout tomba par terre ; elle vint embrasser Joseph sur la tête et cacha deux larmes dans ses cheveux.

— C'est ta passion à toi, ce garçon ! dit-il ; nous avons tous notre passion malheureuse.

Le soir Joseph alla rue du Sentier, et y trouva, vers quatre heures, son frère qui remplaçait Giroudeau. Le vieux capitaine de dragons était passé caissier à un journal hebdomaire entrepris par son neveu. Quoique Finot restât propriétaire du petit journal qu'il avait mis en actions et dont toutes les actions étaient entre ses mains, le propriétaire et le rédacteur en chef visible était un de ses amis nommé Lousteau ; précisément le fils du subdélégué d'Issoudun de qui le grand-père de Bridau avait voulu se venger, et le neveu de Mme Hochon.

Pour être agréable à son oncle, Finot lui avait donné Bridau pour remplaçant, en diminuant toutefois de moitié les appointements. Puis, tous les

jours à cinq heures, Giroudeau vérifiait la caisse et emportait l'argent de la recette journalière. Coloquinte, l'invalide, qui servait de garçon de bureau et qui faisait les courses, surveillait un peu le capitaine Philippe. Philippe se comportait bien, d'ailleurs. Six cents francs d'appointements et cinq cents francs de sa croix le faisaient d'autant mieux vivre, que, chauffé pendant la journée et passant ses soirées aux théâtres, où il allait gratis, il n'avait qu'à penser à sa nourriture et à son logement. Coloquinte partait avec du papier timbré sur la tête, et Philippe brossait ses fausses manches en toile verte quand Joseph entra.

—Tiens, voilà le moutard! dit Philippe. Eh bien! nous allons dîner ensemble, tu viendras à l'Opéra; Florine et Florentine ont une loge! J'y vais avec Giroudeau, tu en seras; tu feras connaissance avec Nathan!

Il prit sa canne plombée et mouilla son cigare.

— Je ne puis pas profiter de ton invitation, j'ai notre mère à conduire; nous dînons à table d'hôte.

— Eh bien! comment va-t-elle cette pauvre bonne femme?...

— Mais elle ne va pas mal, répondit le peintre. J'ai refait le portrait de notre père et celui de notre tante Descoings. J'ai fini le mien et je voudrais donner à notre mère le tien, en uniforme des dragons de la garde impériale.

— Bien!

— Mais il faut venir poser...

— Je suis tenu dans cette cage à poulets depuis neuf heures jusqu'à cinq heures...

— Deux dimanches suffiront.

— Convenu, petit, reprit l'ancien officier d'ordonnance de Napoléon en allumant son cigare à la lampe du portier.

Quand Joseph expliqua la position de Philippe à sa mère en allant dîner rue de Beaune, il lui sentit trembler le bras sur le sien, la joie illumina ce visage passé; la pauvre femme respira comme une personne débarrassée d'un poids énorme. Le lendemain elle eut pour Joseph des attentions que son bonheur et la reconnaissance lui inspirèrent, elle lui garnit son atelier de fleurs et lui acheta deux jardinières.

Le premier dimanche pendant lequel Philippe dut venir poser, Agathe eut soin de préparer dans l'atelier un déjeuner exquis. Elle mit tout sur la table, sans oublier un flacon d'eau-de-vie qui n'était qu'à moitié plein, Elle resta derrière un paravent auquel elle fit un trou. L'ex-dragon avait envoyé la veille son uniforme, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser. Quand Philippe posa tout habillé sur un de ces chevaux empaillés qu'ont les selliers et que Joseph avait loué. Agathe fut obligée, pour ne pas se trahir, de confondre le léger bruit de ses larmes avec la conversation des deux frères. Philippe posa deux heures avant et deux heures après le déjeuner. A trois heures après midi, le dragon reprit ses habits ordinaires, et, tout en fumant son cigare, il proposa pour la seconde fois à son frère d'aller dîner ensemble au Palais-Royal, et il fit sonner de l'or dans son gousset.

—Non, répondit Joseph, tu m'effrayes quand je te vois de l'or.

— Ah çà! vous aurez donc toujours mauvaise opinion de moi ici? s'écria le chef d'escadron d'une voix tonnante.

— Non, non, répondit Agathe en sortant de sa cachette, et venant embrasser son fils. Allons dîner avec lui, Joseph.

Joseph n'osa pas gronder sa mère; il s'habilla, et Philippe les mena vers la rue Montorgueil, au Rocher de Cancale, où il leur donna un dîner splendide dont la carte s'éleva jusqu'à cent francs.

— Diantre! dit Joseph inquiet, avec onze cents francs d'appointements, tu fais, comme Ponchard, dans la *Dame Blanche*, des économies à pouvoir acheter des terres.

— Bah! je suis en veine, répondit le dragon qui avait énormément bu.

En entendant ce mot dit sur le pas de la porte et avant de monter en voiture pour aller au spectacle, car Philippe menait sa mère au Cirque-Olympique, seul théâtre où son confesseur lui permît d'aller, Joseph serra le bras de sa mère qui feignit aussitôt d'être indisposée, et qui refusa le spectacle. Philippe reconduisit alors sa mère et son frère rue Mazarine, où, quand elle se trouva seule avec Joseph, dans sa mansarde, elle resta profondément silencieuse.

Le dimanche suivant, Philippe vint poser. Cette fois, sa mère assista visiblement à la séance. Elle servit le déjeuner, et put questionner le dragon. Elle apprit alors que le neveu de la vieille madame Hochon, l'amie de sa mère, jouait un certain rôle dans la littérature. Philippe et son ami Giroudeau se trouvaient dans cette société de journalistes, d'actrices, de libraires, et y étaient considérés en qualité de caissiers. Philippe, qui buvait toujours du kirsch en posant après le déjeuner, eut la langue déliée. Il se vanta de redevenir un personnage avant peu de temps. Mais, sur une question de Joseph relative à ses moyens pécuniaires, il garda le silence. Par hasard, il n'y avait pas de journal le lendemain, à cause d'une fête, Philippe, pour en finir, proposa de venir poser le lendemain. Joseph lui représenta que l'époque du salon approchait, il n'avait pas l'argent des deux cadres, pour ses tableaux et ne pouvait se le procurer qu'en achevant la copie

d'un Rubens que voulait avoir un marchand de tableaux nommé Magus. L'original appartenait à un riche banquier suisse qui ne l'avait prêté que pour dix jours, et la journée de demain était la dernière. Il fallait donc absolument remettre la séance au prochain dimanche.

— C'est ça? dit Philippe en regardant le tableau de Rubens posé sur un chevalet.

— Oui, répondit Joseph. Cela vaut vingt mille francs. Voilà ce que peut le génie. Il y a des morceaux de toile qui valent des cent mille francs.

— Moi, j'aime mieux ta copie, dit le dragon.

— Elle est plus jeune, dit Joseph en riant; mais ma copie ne vaut que mille francs. Il me faut demain pour lui donner tous les tons de l'original et la vieillir afin qu'on ne les reconnaisse pas.

— Adieu, ma mère, dit Philippe en embrassant Agathe. A dimanche prochain.

Le lendemain, Elias Magus devait venir chercher sa copie. Un ami de Joseph, qui travaillait pour ce marchand, Fougères, voulut voir cette copie finie. Pour lui jouer un tour, en l'entendant frapper Joseph Bridau mit sa copie vernie avec un verni particulier à la place de l'original, et plaça l'original sur son chevalet. Il mystifia complétement Pierre Grassou de Fougères, qui fut émerveillé de ce tour de force.

— Tromperais-tu le vieil Élias Magus? lui dit Pierre Grassou.

— Nous allons voir, dit Joseph.

Le marchand ne vint pas, il était tard; Agathe dînait chez madame Desroches, qui venait de perdre son mari. Joseph proposa à Pierre Grassou de venir à sa table d'hôte. En descendant, il laissa, suivant ses habitudes, la clef de son atelier à la portière.

— Je dois poser ce soir, dit Philippe à la portière une heure après le départ de son frère; je vais attendre Joseph.

La portière donna la clef, Philippe monta, prit la copie en croyant prendre le tableau; puis il redescendit, remit la clef à la portière en paraissant avoir oublié quelque chose et alla vendre le Rubens trois mille francs. Il avait eu la précaution de prévenir Élias Magus de la part de son frère de ne venir que le lendemain. Le soir, quand Joseph, qui ramena sa mère de chez madame veuve Desroches, rentra, le portier lui parla de la lubie de son frère qui était aussitôt sorti qu'entré.

— Je suis perdu s'il n'a eu la délicatesse de ne prendre que la copie, s'écria le peintre en devinant le vol.

Il monta rapidement les trois étages, se précipita dans son atelier, et dit : Dieu soit loué! il a été ce qu'il sera toujours, un vil coquin!

Agathe avait suivi Joseph; elle ne comprenait rien à cette parole; mais quand son fils la lui eut expliquée, elle resta debout, sans larmes aux yeux.

—Je n'ai donc plus qu'un fils! dit-elle d'une voix faible.

—Nous n'avons pas voulu le déshonorer aux yeux des étrangers, reprit Joseph; mais maintenant il faut le consigner chez le portier. Désormais, nous garderons nos clefs. J'achèverai sa maudite figure de mémoire; il y manque peu de chose.

— Laisse-la comme elle est; il me ferait trop de mal à voir, répondit la mère atteinte au fond du cœur et stupéfaite de tant de lâcheté.

Philippe savait à quoi l'argent de cette copie était destiné; il connaissait l'abîme où il plongeait son frère! Il n'avait rien respecté. Depuis ce dernier coup, Agathe ne parla plus de Philippe. Sa figure prit l'expression d'un désespoir amer, froid et concentré. Une pensée la tuait.

— Quelque jour, se disait-elle, nous verrons Bridau devant les tribunaux!

Deux mois après, à l'ouverture du Salon, et au moment où Agathe allait entrer dans son bureau de loterie, un matin, Giroudeau vint voir madame Bridau, qui se trouvait à déjeuner avec Joseph à qui désormais tout son cœur appartenait. Quand Giroudeau se nomma, la mère et le fils tremblèrent d'autant plus que l'ex-dragon avait une physionomie de vieux loup de mer peu rassurante.

Ses deux yeux gris éteints, sa moustache pie, ses restes de chevelure ébouriffés autour d'un crâne couleur beurre frais, offraient je ne sais quoi d'éraillé, de libidineux. Il portait une vieille redingote gris de fer, ornée de la rosette d'officier de la Légion d'honneur, qui croisait difficilement sur un ventre de cuisinier, en harmonie avec sa bouche fendue jusqu'aux oreilles; avec de fortes épaules, son torse reposait sur de petites jambes grêles. Enfin, il montrait un teint enluminé aux pommettes qui révélait une vie joyeuse. Le bas de ses joues, fortement ridé, débordait un col de velours noir usé. Il avait d'énormes boucles d'oreilles.

— Madame, dit l'oncle et le caissier de Finot, votre fils se trouve dans une situation si malheureuse, qu'il est impossible à ses amis de ne pas vous prier de partager les charges assez lourdes qu'il leur impose. Il ne peut plus remplir sa place au journal. Mademoiselle Florentine de la Porte-Saint-Martin le loge chez elle, dans une pauvre mansarde. Il est mourant. Si son frère et vous, vous ne pouvez payer le médecin et les remèdes, nous allons être forcés, dans l'intérêt même de sa guérison, de le faire transporter à l'hôpital; tandis que, pour trois cents francs, nous le garderions. Il lui faut absolument une garde; il sort le soir pendant que mademoiselle Florentine est au théâtre;

il prend alors des choses irritantes, contraires à sa maladie et à ses traitements; et, comme nous l'aimons, il nous rend vraiment malheureux. Il a engagé sa pension pour trois ans; il vient d'être remplacé provisoirement au journal; mais il va se tuer, madame, si nous ne le mettons pas à la maison de santé du docteur Dubois. Cet hospice décent coûtera dix francs par jour : nous ferons, Florentine et moi, la moitié d'un mois, faites l'autre; il n'en aura guère que pour deux mois...

— Monsieur, il est difficile qu'une mère ne vous soit pas éternellement reconnaissante de ce que vous faites pour son fils; mais ce fils est retranché de mon cœur; et, quant à de l'argent, je n'en ai point. Pour ne pas être à la charge de mon fils que voici, qui travaille nuit et jour, qui se tue, et qui mérite tout l'amour de sa mère, j'entre après-demain dans un bureau de loterie comme sous-gérante. A mon âge!...

— Et vous, jeune homme, dit le vieux dragon à Joseph, voyons? Ne ferez-vous pas pour votre frère ce que font une pauvre danseuse de la Porte-Saint-Martin et un vieux militaire...

—Tenez, voulez-vous, dit Joseph impatienté, que je vous exprime en langage d'artiste l'objet de votre visite? Eh bien! vous venez nous *tirer une carotte*.

— Demain donc, votre frère ira à l'hôpital...

— Il y sera très-bien, reprit Joseph. Si jamais j'étais en pareil cas, j'irais, moi!

Giroudeau se retira, très-désappointé, mais aussi très-sérieusement humilié d'avoir à mettre à l'hôpital un homme qui avait porté les ordres de l'empereur à la bataille de Montereau.

Trois mois après, vers la fin du mois de juillet, un matin, en allant à son bureau de loterie, Agathe, qui prenait par le Pont-Neuf pour éviter de donner le sou du Pont-des-Arts, aperçut le long des boutiques du quai de l'École où elle longeait le parapet, un homme portant la livrée de la misère du second ordre. Il existe en effet à Paris trois ordres de misère. D'abord, la misère de l'homme qui conserve les apparences et à qui l'avenir appartient: misère des jeunes gens, des artistes, des gens du monde momentanément atteints. Les indices de cette misère ne sont visibles qu'au microscope de l'observateur le plus exercé. Ces gens constituent l'ordre équestre de la misère, ils vont encore en cabriolet. Dans le second ordre se trouvent les vieillards à qui tout est indifférent, qui vous mettent au mois de juin la croix de la Légion d'honneur sur une redingote blanche d'alpaga. C'est la misère des vieux rentiers, des vieux employés qui vivent à Sainte-Périne et qui du vêtement extérieur ne se soucient plus guère. Enfin la misère en haillons, la misère du peuple, la plus poétique de toutes.

L'homme en qui la pauvre Agathe crut reconnaître son fils était à cheval sur les deux derniers ordres. Elle aperçut un col horriblement usé, un chapeau galeux, des bottes éculées et rapiécées, une redingote filandreuse à boutons sans moule, dont les capsules béantes ou recroquevillées étaient en parfaite harmonie avec des poches usées et un collet crasseux. Des vestiges de duvet disaient assez que, si la redingote contenait quelque chose, ce ne pouvait être que de la poussière. L'homme sortit des mains noires, comme celles d'un ouvrier, d'un pantalon gris de fer, décousu. Enfin, sur la poitrine, un gilet de laine tricotée, bruni par l'usage, qui débordait les manches, qui passait au-dessus du pantalon, se voyait partout, et tenait sans doute lieu de linge.

La mère ne reconnut pas tout d'abord son fils. Philippe portait un garde-vue en taffetas vert et en fil d'archal. Sa tête presque chauve, son teint, sa figure hâve, disaient assez qu'il sortait de l'hôpital du Midi. Sa redingote bleue, blanchie sur toutes les lisières, était toujours décorée de la rosette. Les passants le regardaient avec une curiosité mêlée de pitié. La rosette inquiétait le regard et jetait en des doutes honorables pour la Légion d'honneur, car en ce temps il n'y avait pas cinquante-trois mille décorés en France.

Agathe sentit tressaillir son être intérieur. S'il lui était impossible d'aimer ce fils, elle pouvait encore beaucoup souffrir par lui. Elle était éclairée par le dernier rayon de la maternité expirante. Elle pleura, quand elle vit faire au brillant officier d'ordonnance de l'empereur le geste d'entrer dans un débit de tabac, pour y acheter un cigare, et s'arrêter sur le seuil : il avait fouillé dans sa poche et n'y trouvait rien. Agathe traversa rapidement le quai, prit sa bourse, la mit dans la main de Philippe, et se sauva comme si elle venait de commettre un crime. Elle resta deux jours sans pouvoir rien prendre; elle avait toujours devant les yeux l'horrible figure de son fils mourant de faim dans Paris.

— Après avoir épuisé l'argent de ma bourse, qui lui en donnera? pensait-elle. Giroudeau ne nous trompait pas, il est allé à l'hôpital!

Elle ne voyait plus l'assassin de sa pauvre tante, le fléau de la famille, le voleur domestique, le joueur, le buveur, le débauché de bas étage, elle voyait un convalescent mourant de faim, un fumeur sans tabac. Elle devint, à quarante-sept ans, comme une femme de soixante et dix ans; ses yeux se ternirent alors dans les larmes et la prière.

Mais ce ne fut pas le dernier coup que ce fils de-

vait lui porter; sa prévision la plus horrible fut réalisée. La conspiration d'officiers, dite du 19 août, fut découverte. On cria par les rues l'extrait du *Moniteur*. Agathe entendit du fond de sa cage, dans le bureau de loterie de la rue Vivienne, le nom de Philippe Bridau. Philippe était en prison à la Conciergerie. Elle s'évanouit, et le gérant qui comprit sa peine et la nécessité de faire des démarches, lui donna un congé de quinze jours.

—Ah! mon ami, c'est nous, avec notre rigueur, qui l'avons poussé là, dit-elle à Joseph en se mettant au lit.

— Je vais aller voir Desroches, lui répondit Joseph.

Pendant que l'artiste confiait les intérêts de son frère à Desroches, qui passait pour le plus madré, le plus astucieux des avoués de Paris, et qui d'ailleurs rendait des services à plusieurs personnages, entre autres à Des Lupeaulx, alors secrétaire général d'un ministère, Giroudeau se présentait chez la veuve, qui, cette fois, eut confiance en lui.

—Madame, lui dit-il, trouvez douze mille francs, et votre fils sera mis en liberté, faute de preuves. Il s'agit d'acheter le silence de deux témoins.

— Je les aurai, dit la pauvre mère sans savoir où et comment.

Inspirée par le danger, elle écrivit à la vieille Mme Hochon de les demander à son frère, Jean-Jacques Rouget pour sauver son neveu. Si Rouget refusait, elle pria Mme Hochon de les lui prêter, en s'engageant à les lui rendre en deux ans. Courrier par courrier, elle reçut la lettre suivante :

« Ma petite, votre frère qui a, bel et bien, quarante mille livres de rente, ne donnera pas deux liards pour des neveux qu'il n'a jamais vus. Quant à moi, vous ignorez que je ne disposerai pas de six livres, tant que mon mari vivra. Hochon est le plus grand avare d'Issoudun, j'ignore ce qu'il fait de son argent, il ne donne pas plus de vingt francs par mois à ses trois petits-fils. Pour emprunter, j'aurais besoin de son autorisation, et il me la refuserait. Je n'ai même pas tenté de faire parler à votre frère, qui a chez lui une concubine de laquelle il est le très-humble serviteur. C'est pitié que de voir comment le pauvre homme est traité chez lui, quand il a une sœur et des neveux. Je vous ai fait sous-entendre à plusieurs reprises que votre présence à Issoudun pouvait sauver votre frère, et arracher pour vos enfants, des griffes de cette vermine, une fortune de quarante mille livres de rente; mais vous ne me répondez pas ou vous paraissez ne m'avoir jamais comprise. Aussi suis-je obligée, aujourd'hui, de vous écrire sans aucune précaution. Je prends bien part au malheur qui vous arrive, mais je ne puis que vous plaindre, ma chère mignonne, et voici pourquoi je ne puis vous être bonne à rien : à quatre-vingt-cinq ans, Hochon fait ses quatre repas, mange de la salade avec des œufs durs le soir, et court comme un lapin. J'aurai passé ma vie entière, car il fera mon épitaphe, sans avoir eu vingt livres dans ma bourse. Si vous voulez venir à Issoudun, combattre l'influence de la concubine sur votre frère, comme il ne vous recevra pas chez lui, j'aurai déjà bien de la peine à obtenir de M. Hochon la permission de vous avoir chez moi. Mais vous y pouvez venir, il m'obéira sur ce point, ou je lui ferai demander, par un de ses petits-fils qui est majeur, les comptes du bien de ma fille aînée. J'espère que votre Philippe s'en tirera. Prenez un bon avocat, et venez le plus tôt possible à Issoudun. Songez que votre frère est très-imbécile, et qu'à cinquante-sept ans, il est plus chétif et plus vieux que M. Hochon. Adieu, ma petite Agathe, que Dieu vous aide.

« MAXIMILIENNE HOCHON, née LOUSTEAU. »

« *P. S.* Mon neveu, qui écrit dans les journaux et s'est lié avec votre fils Philippe, est-il venu vous rendre ses devoirs? Marquez-m'en ce que vous en saurez. »

Cette lettre occupa fortement Agathe, elle la montra nécessairement à Joseph, à qui elle fut forcée de raconter la proposition de Giroudeau. L'artiste, qui devenait prudent dès qu'il s'agissait de son frère, fit remarquer à sa mère qu'elle devait tout communiquer à Desroches. Frappés de la justesse de cette observation, le fils et la mère allèrent le lendemain matin, dès six heures, trouver Desroches. Cet avoué, sec comme défunt son père, à la voix aigre, au teint âpre, aux yeux implacables, à visage de fouine, qui se lèche les lèvres du sang des poulets, bondit comme un tigre en apprenant la visite et la proposition de Giroudeau.

— Ah çà, mère Bridau, s'écria-t-il de sa petite voix cassée, jusqu'à quand serez-vous la dupe de votre maudit brigand de fils? Ne donnez pas deux liards! Je vous réponds de lui. C'est pour sauver son avenir que je tiens à le laisser juger par la cour des pairs, et Dieu veuille que j'obtienne une condamnation contre lui. Allez à Issoudun, sauvez la fortune de vos enfants. Si vous n'y parvenez pas, si votre frère fait un testament en faveur de cette femme, eh bien! rassemblez au moins les éléments d'un procès en captation, je le mènerai. Mais vous êtes trop honnête femme. Aux vacances, j'irai moi!

Ce : « J'irai, moi! » fit trembler l'artiste dans sa peau. Desroches cligna de l'œil pour dire à Joseph de laisser aller sa mère un peu en avant, et il le garda pendant un moment seul.

— Votre frère est un grand misérable, il est volontairement ou involontairement la cause de la découverte de la conspiration, car le drôle est si fin qu'on ne peut pas savoir la vérité là-dessus. Entre niais ou traître, choisissez! Il sera mis sous la surveillance de la haute police, voilà tout. Soyez tranquille, il n'y a que moi qui sache ce secret. Allez à Issoudun avec votre mère, vous avez de l'esprit, tâchez de sauver cette succession.

— Allons, ma pauvre mère, Desroches a raison, dit-il en rejoignant Agathe dans l'escalier, j'ai vendu mes deux tableaux, partons pour le Berry, puisque tu as quinze jours à toi.

Agathe et Joseph se mirent en route le lendemain même pour Issoudun, abandonnant Philippe à sa destinée. La diligence passa par la rue d'Enfer pour prendre la route d'Orléans. Quand Agathe aperçut le Luxembourg, où Philippe avait été transféré, elle ne put s'empêcher de dire : Sans les alliés pourtant, il ne serait pas là!

Bien des enfants auraient fait un mouvement d'impatience, auraient souri de pitié: mais l'artiste, qui se trouvait seul avec sa mère dans le coupé, la saisit, la pressa contre son cœur en disant : — O mère! tu es mère comme Raphaël était peintre! et tu seras toujours une imbécile de mère!

LES LECAMUS.

LES LECAMUS.

I

UNE MAISON QUI N'EXISTE PLUS, AU COIN, QUI N'EXISTE PLUS, DE LA RUE DE LA VIEILLE-PELLETERIE QUI N'EXISTE PLUS, DANS UN PARIS QUI N'EXISTE PLUS.

Peu de personnes aujourd'hui savent combien étaient naïves les habitations des bourgeois de Paris au quatorzième siècle, et combien simple était leur vie : peut-être cette simplicité d'action et de pensée a-t-elle été la cause de leur grandeur ; car, certes, la vieille bourgeoisie parisienne fut grande, libre et noble, plus peut-être que la bourgeoisie d'aujourd'hui. Son histoire est à faire, elle demande et attend un homme de génie. Inspirée par l'incident peu connu qui forme le fond de cette étude et qui sera l'un des plus remarquables de l'histoire de la bourgeoisie, cette réflexion arrivera sans doute sur les lèvres de tout le monde après ce récit. Est-ce la première fois qu'en histoire la conclusion aura précédé les faits?

En 1560, les maisons de la rue de la Vieille-Pelleterie bordaient la rive gauche de la Seine, entre le pont Notre-Dame et le Pont-au-Change. La voie publique et les maisons occupaient l'espace pris par la seule chaussée du quai actuel. Chaque maison, assise sur la Seine même, permettait aux habitants d'y descendre par des escaliers en bois ou en pierre, que défendaient de fortes grilles en fer ou des portes en bois clouté. Ces maisons avaient, comme celles de Venise, une porte en terre ferme et une porte d'eau.

Au moment où cette histoire se publie, il n'existe plus qu'une seule maison de ce genre qui puisse rappeler le vieux Paris ; encore disparaîtra-t-elle bientôt : elle est au coin du Petit-Pont en face du corps de garde de l'Hôtel-Dieu. Autrefois le derrière de chaque maison présentait sur la rivière la physionomie bizarre que lui donnaient soit le métier du locataire et ses habitudes, soit l'originalité des constructions inventées par les propriétaires pour user ou abuser de la Seine. Les ponts étaient bâtis et presque tous encombrés de plus de moulins que les besoins de la navigation n'en pouvaient souffrir ; la Seine comptait dans Paris autant de bassins clos que de ponts. Certains bassins de ce vieux Paris eussent offert à la peinture des tons précieux : quelle forêt ne présentaient pas les poutres entre-croisées qui soutenaient les moulins, leurs immenses vannes et leurs roues? Puis quels effets singuliers que ceux des étais employés pour faire anticiper les maisons sur le fleuve ? Malheureusement la peinture de genre n'existait pas alors, et la gravure était dans l'enfance : nous avons perdu ce curieux spectacle, offert encore, mais en petit, par certaines villes de province où les rivières sont crénelées de maisons en bois, et où, comme à Ven-

dôme, les bassins pleins de longues herbes sont divisés par d'immenses grilles pour isoler chaque propriété quand elle s'étend sur les deux rives.

Le nom de cette rue, maintenant effacé sur la carte, indique assez le genre de commerce qui s'y faisait. Dans ce temps, les marchands adonnés à une même partie, loin de se disséminer par la ville, se mettaient ensemble et se protégeaient ainsi mutuellement. Confédérés socialement par la corporation qui limitait leur nombre, ils étaient encore réunis en confrérie par l'Église. Ainsi les prix se maintenaient, les maîtres n'étaient pas la proie de leurs ouvriers et n'obéissaient pas comme aujourd'hui à leurs caprices; ils avaient soin d'eux, ils en faisaient leurs enfants, ils les initiaient aux finesses du travail; car pour devenir maître un ouvrier devait produire un chef-d'œuvre, toujours offert au saint qui protégeait la confrérie. Oserez-vous dire que le défaut de concurrence ôtait le sentiment de la perfection, empêchait la beauté des produits, vous dont l'admiration pour les œuvres de l'antique industrie a créé la profession nouvelle de marchand de bric-à-brac ?

Aux quinzième et seizième siècles, le commerce de la pelleterie formait une des plus florissantes industries. La difficulté de se procurer les fourrures, qui, tirées du Nord, exigeaient de longs, de périlleux voyages, donnait un prix excessif aux produits de la pelleterie; et, comme toujours, le prix excessif provoquait la consommation, car la vanité ne connaît pas d'obstacles. En France et dans les autres royaumes, non-seulement des ordonnances réservaient le port des fourrures à la noblesse, ce qu'atteste le rôle de l'hermine dans les vieux blasons, mais encore certaines fourrures rares, comme le *vair*, qui sans aucun doute était la zibeline impériale, ne pouvaient être portées que par les rois, par les ducs et par les seigneurs revêtus de certaines charges. On distinguait le grand et le menu vair. Ce mot, depuis cent ans, est si bien tombé en désuétude que, dans un nombre infini d'éditions des contes de Perrault, la célèbre pantoufle de Cendrillon, sans doute de *menu vair*, est présentée comme étant de *verre*. Dernièrement, Théophile Gautier, un de nos poëtes les plus distingués dont la prose vaut la poésie et dont l'instruction doit être remarquée par un temps où la plupart des écrivains ne savent rien, était obligé de rétablir la véritable orthographe de ce mot pour l'instruction de ses confrères les feuilletonistes en rendant compte de la *Cenerentola*, où la pantoufle symbolique est remplacée par un anneau qui signifie peu de chose. Naturellement, les ordonnances sur le port de la fourrure étaient perpétuellement enfreintes, au grand plaisir des pelletiers. Le haut prix des étoffes et celui des pelleteries faisaient alors d'un vêtement une de ces choses durables, appropriées aux meubles, aux armures, aux détails de la forte vie du quinzième siècle. Une femme noble, un seigneur, tout homme riche, comme tout bourgeois, possédait au plus deux vêtements par saison, lesquels duraient leur vie et au delà; les habits se léguaient aux enfants. Aussi, la clause relative aux armes et aux vêtements dans les contrats de mariage, aujourd'hui presque inutile à cause du peu de valeur des garde-robes incessamment renouvelées, était-elle dans ce temps d'un immense intérêt. Le haut prix avait amené la solidité. La toilette d'une femme constituait un capital énorme, compté dans la maison, serré dans ces immenses bahuts qui menacent les plafonds de nos appartements modernes. La parure d'une femme de 1840 eût été le *déshabillé* d'une grande dame en 1540. Aujourd'hui, la découverte de l'Amérique, la facilité des transports, la ruine des distinctions sociales qui a préparé la ruine des distinctions apparentes, tout a réduit la pelleterie où elle en est, à presque rien. L'objet qu'un pelletier vend, aujourd'hui comme autrefois, vingt livres, a suivi l'abaissement de l'argent; autrefois la livre valait plus de vingt francs d'aujourd'hui. Aujourd'hui, la petite bourgeoise, la courtisane, qui bordent de martre leurs pèlerines, ignorent qu'en 1440 un sergent de ville malveillant les eût incontinent arrêtées et menées pardevant le juge du Châtelet. Les Anglaises, si folles de l'hermine, ne savent pas que jadis les reines, les duchesses et les chanceliers de France pouvaient seuls porter cette royale fourrure. Il existe aujourd'hui plusieurs maisons anoblies dont le nom véritable est Pelletier, ou le Pelletier, et dont évidemment l'origine est due à quelque riche comptoir de pelleteries, car la plupart des noms bourgeois ont commencé par être des surnoms.

Cette digression explique non-seulement les longues querelles sur la préséance que la confrérie des drapiers eut pendant deux siècles avec la confrérie des pelletiers, car chacune d'elles voulait marcher la première comme la plus considérable de Paris; mais encore l'importance du sieur Lecamus, pelletier honoré de la pratique des deux reines, Catherine de Médicis et Marie Stuart, de la pratique du parlement, depuis vingt ans le syndic de sa corporation, et qui demeurait dans cette rue.

La maison de Lecamus était une des trois qui formaient les trois encoignures du carrefour sis au bas du Pont-au-Change et dont il ne reste plus aujourd'hui que la tour du Palais-de-Justice qui faisait la quatrième. A l'angle de cette maison, sise au bout du Pont-au-Change et du quai maintenant appelé le quai aux Fleurs, l'architecte avait ménagé

un cul-de-lampe pour une madone, sans cesse éclairée par des cierges, ornée de vrais bouquets de fleurs dans la belle saison et de fleurs artificielles en hiver. Du côté de la rue du Pont comme du côté de la rue de la Vieille-Pelleterie, la maison était appuyée sur des piliers en bois. Toutes les maisons des quartiers marchands offraient sous ces piliers une galerie où les passants marchaient à couvert, sur un terrain durci par la boue qu'ils y apportaient et qui le rendait assez raboteux. Dans toutes les villes, ces galeries ont été nommées en France *les piliers*, mot générique auquel on ajoutait la qualification du commerce, comme les piliers des Halles, les piliers de la Boucherie. Ces galeries, nécessitées par l'atmosphère parisienne, si changeante, si pluviale, et qui donnaient à la ville sa physionomie, ont entièrement disparu. De même qu'il n'existe plus qu'une seule maison assise sur la rivière, il existe à peine une longueur de cent pieds des anciens piliers des Halles, et dans quelques jours ce reste du sombre dédale de l'ancien Paris sera démoli. Certes, l'existence de ces débris du moyen âge est incompatible avec les grandeurs du Paris moderne; aussi ces observations tendent-elles moins à regretter ces fragments de la vieille cité qu'à consacrer leur peinture par les dernières preuves vivantes, près de mourir, et à faire absoudre des descriptions précieuses pour un avenir qui talonne le siècle actuel.

Les murs de cette maison étaient bâtis en bois couvert d'ardoises. Les intervalles entre chaque pièce de bois avaient été, comme cela se voit encore dans quelques vieilles villes de province, remplis par des briques dont les épaisseurs contrariées formaient un dessin appelé point de Hongrie. Les appuis des croisées et leur linteau également en bois étaient richement sculptés, comme le pilier du coin qui s'élevait au dessus de la madone, comme les piliers de la devanture du magasin. Chaque croisée, chaque maîtresse poutre qui séparait les étages offrait des arabesques de personnages ou d'animaux fantastiques couchés dans des feuillages exotiques. Du côté de la rue comme sur la rivière, la maison avait pour coiffure un toit semblable à deux cartes mises l'une contre l'autre, et présentait ainsi pignon sur rue et pignon sur l'eau. Le toit débordait comme le toit d'un chalet suisse, assez démesurément pour qu'il y eût au second étage une galerie extérieure ornée de balustres sur laquelle la bourgeoise se promenait à couvert en voyant sur toute la rue ou sur le bassin compris entre les deux ponts et les deux rangées de maisons. Les maisons assises sur la rivière étaient alors d'une grande valeur. A cette époque le système des égouts et des fontaines était à créer, il n'existait encore que l'égout de ceinture achevé par Aubriot, le premier homme de génie et de puissant vouloir qui pensa, sous Charles V, à l'assainissement de Paris. Les maisons situées comme celle de Lecamus trouvaient dans la rivière à la fois l'eau nécessaire à la vie et l'écoulement naturel des eaux pluviales ou ménagères. Les immenses travaux que les *prévôts des marchands* ont faits en ce genre disparaissent encore. Aujourd'hui les quadragénaires seuls se souviennent d'avoir vu les gouffres où s'engloutissaient les eaux, rue Montmartre, rue du Temple, etc. Ces terribles gueules béantes furent, en ces vieux temps, d'immenses bienfaits, et leur place sera sans doute éternellement marquée par l'exhaussement subit de la chaussée à l'endroit où ils ouvraient la bouche, autre détail archéologique inexplicable dans deux siècles. Un jour, vers 1816, une petite fille qui portait à une actrice de l'Ambigu ses diamants pour un rôle de reine, fut surprise par une averse, et fut si fatalement entraînée dans l'égout de la rue du Temple qu'elle allait y disparaître sans les secours d'un passant ému par ses cris; mais elle avait lâché les diamants qui furent retrouvés dans un regard. Cet événement fit grand bruit, il donna du poids aux réclamations pour la suppression de ces avaloirs d'eau et de petites filles, hauts de cinq pieds, à grilles plus ou moins mobiles ou grillagées, et qui déterminaient l'inondation des rues et des caves, quand la rivière factice que produisait une forte pluie était arrêtée par la grille encombrée d'immondices et que les riverains oubliaient souvent de lever.

La devanture de la boutique du sieur Lecamus était à jour, mais ornée d'un vitrage en plomb qui rendait le local très-obscur. Les fourrures se portaient chez les gens riches. Quant à ceux qui venaient acheter chez le pelletier, on leur montrait les marchandises au jour entre les piliers, embarrassés tous, disons-le, pendant la journée, de tables et de commis assis sur des tabourets, comme on pouvait encore en voir sous les piliers des halles il y a quinze ans. De ces postes avancés, les commis, les apprentis et les apprenties parlaient, s'interrogeaient, se répondaient, interpellaient les passants, mœurs dont a tiré parti le grand Walter Scott dans les *Aventures de Nigel*.

L'enseigne, qui représentait une hermine, pendait au dehors comme pendent encore celles de quelques hôtelleries de village, et sortait d'une riche potence en fer doré, travaillée à jour. Au dessus de l'hermine était écrit sur une face :

LECAMUS

PELLETIER

DE MADAME LA ROYNE ET DU ROY NOTRE SIRE,

sur l'autre :

de madame la royne mère
et de messieurs du parlement

Ces mots de *madame la royne mère* avaient été ajoutés depuis peu. La dorure était neuve, et ce changement indiquait la révolution récente produite par la mort subite et violente de Henri II, qui renversa bien des fortunes à la cour et fit celle des Guise.

L'arrière-boutique donnait sur la rivière. Dans cette pièce se tenaient le respectable bourgeois et sa femme, mademoiselle Lecamus. Dans ce temps, la femme d'un homme qui n'était pas noble n'avait point droit au titre de dame; mais les femmes des bourgeois de Paris avaient droit au titre de demoiselle en raison des priviléges accordés et confirmés à leurs maris par plusieurs rois auxquels ils avaient rendus d'éminents services. Entre cette arrière-boutique et le magasin tournait une vis de bois, espèce d'escalier en colimaçon par où l'on pénétrait aux étages supérieurs, où étaient le grand magasin et l'habitation du vieux couple, et aux combles éclairés par des lucarnes, où demeuraient les enfants, la servante, les apprentis et les commis. La cuisine se trouvait au dessous de l'arrière-boutique, sur la rivière. Elle avait une porte vitrée donnant sur une espèce de balcon en fer, d'où la cuisinière pouvait tirer de l'eau avec un seau et blanchir le linge de la maison.

L'arrière-boutique était donc à la fois la salle à manger, le cabinet et le salon du marchand. Dans cette pièce importante toujours garnie de riches boiseries, ornée de quelque objet d'art, d'un bahut, se passait la vie du marchand : là les joyeux soupers après le travail, là les conférences secrètes sur les intérêts politiques de la bourgeoisie et de la royauté, car les redoutables corporations de Paris pouvaient armer cent mille hommes. Dans ce temps-là, les résolutions des marchands étaient appuyées par leurs serviteurs, par leurs commis, par leurs apprentis et leurs ouvriers. Ils avaient dans le *prévôt des marchands* un chef qui les commandait, et à l'hôtel de ville un palais où ils se réunissaient. Dans ce fameux *parloir aux bourgeois* se prirent des délibérations solennelles. Sans les continuels sacrifices qui avaient rendu la guerre insupportable aux corporations lasses de leurs pertes et de la famine, Henri IV, ce factieux devenu roi, ne serait peut-être jamais entré dans Paris.

Chacun maintenant se peindra facilement la physionomie de ce coin du vieux Paris où tourne maintenant le pont et le quai, où s'élancent les arbres du quai aux Fleurs, et où il ne reste plus de ce temps que la haute et célèbre tour du palais, qui donna le signal de la Saint-Barthélemy. Chose étrange! une des maisons situées au pied de cette tour, alors entourée de boutiques en bois, allait voir naître un de ces faits qui devaient préparer cette nuit de massacres malheureusement plus favorable que fatale au calvinisme.

Au moment où commence cette histoire, l'audace des nouvelles doctrines religieuses mettait Paris en rumeur. Un Écossais nommé Stuart venait d'assassiner le président Minard, celui des membres du parlement à qui l'opinion publique attribuait la plus grande part dans le supplice du conseiller Anne du Bourg, brûlé en place de Grève, après le *couturier* (le tailleur) du feu roi à qui Henri II avait fait donner la question en sa présence. Paris était surveillé; les archers obligeaient les passants à prier devant les madones afin de découvrir les hérétiques. Les deux archers qui avaient occupé le coin de la maison de Lecamus venaient de partir, et Christophe, le fils du pelletier, véhémentement soupçonné de déserter le catholicisme, avait pu sortir sans avoir à craindre qu'ils le fissent prier l'image de la Vierge, un acte contre lequel se révoltaient les calvinistes, iconoclastes aussi bien que les protestants. La plus grande partie des commerçants tenaient pour le catholicisme; une petite portion de gens se disant éclairés, voyait la liberté civile dans la liberté religieuse ; mais presque tous les artisans et les jeunes gens épousaient *la réformation*, mot aussi séduisant, mais aussi décevant que le fut plus tard celui de la liberté, et qui produisit autant de mal !

II

LES RÉFORMÉS.

Il était sept heures du soir, le mois d'avril de 1560 finissait, la nuit venait; les apprentis, ne voyant plus que quelques personnes passant sous les piliers de droite et de gauche de la rue, rentraient les marchandises exposées comme échantillon, afin de fermer la boutique et la maison. Christophe Lecamus, ardent jeune homme de vingt-deux ans, était debout sur le seuil de la porte, en apparence occupé à regarder les apprentis.

— Monsieur, dit l'un d'eux à Christophe en lui montrant un homme qui allait et venait sous l'autre galerie d'un air indécis, voilà peut-être un voleur ou un espion; mais en tout cas, ce croquant ne peut être un honnête homme; s'il avait à parler d'affaires avec nous, il nous aborderait franche-

ment au lieu de tourner comme il le fait... Et quelle mine! dit-il en le singeant; comme il a le nez dans son manteau! quel œil jaune! quel teint d'affamé!

Quand l'inconnu, décrit ainsi par l'apprenti, vit Christophe seul sur le pas de sa boutique, il quitta rapidement la galerie opposée où il se promenait, traversa la rue, vint sous les piliers de la maison Lecamus, et quand il passa le long de la boutique, avant que les apprentis ne revinssent pour fermer les volets, il aborda le jeune homme.

— Je suis Chaudieu! dit-il à voix basse.

En entendant le nom d'un des plus illustres ministres et des plus dévoués acteurs de ce drame appelé la Réformation, Christophe tressaillit comme aurait tressailli un paysan fidèle en reconnaissant son roi déguisé.

— Vous voulez peut-être voir des fourrures? Quoiqu'il fasse presque nuit, je vais vous en montrer moi-même, dit Christophe, qui voulut donner le change aux apprentis qu'il entendait derrière lui.

Il invita par un geste le ministre à entrer; mais celui-ci répondit qu'il aimait mieux l'entretenir au dehors. Christophe alla prendre son bonnet et suivit le hardi disciple de Calvin.

Quoique banni par un édit, Chaudieu, plénipotentiaire secret de Théodore de Bèze et de Calvin qui, de Genève, dirigeait la réformation française, allait et venait en bravant le cruel supplice auquel le parlement, d'accord avec l'Église et la royauté pour faire un terrible exemple, avait condamné l'un de ses membres, le célèbre Anne du Bourg. Chaudieu fit descendre Christophe au bord de l'eau par un passage souterrain semblable à celui de l'arche Marion, encore récemment comblée. Ce passage, situé entre la maison de Lecamus et la maison voisine, se trouvait sous la rue de la Vieille-Pelleterie, et se nommait le Pont-aux-Fourreurs; il servait aux teinturiers de la Cité pour aller laver leurs fils, leurs soies et leurs étoffes.

Une barquette était là, gardée et menée par un seul marinier. Il s'y trouvait à la proue un inconnu de petite taille, vêtu fort simplement. En un moment la barque fut au milieu de la Seine, le marinier la dirigea sous une des arches en bois du Pont-au-Change, où il l'attacha lestement à un anneau de fer.

Personne n'avait encore rien dit.

— Nous pouvons parler ici sans crainte, il n'y a ni espions ni traîtres, dit Chaudieu en regardant les deux inconnus. Êtes-vous plein de ce dévouement qui doit animer les martyrs, dit-il à Christophe; êtes-vous prêt à tout endurer pour notre sainte cause; avez-vous peur des supplices qu'ont soufferts le couturier du feu roi, le président Du Bourg, et qui attendent la plupart de nous? demanda-t-il à Christophe en lui montrant un visage rayonnant.

— Je confesserai l'Évangile, répondit simplement Lecamus en regardant les fenêtres de l'arrière-boutique.

La lampe domestique posée sur la table où sans doute son père compulsait ses livres de commerce, lui rappela par sa lueur les joies de la famille et la vie paisible à laquelle il renonçait. Ce fut une vision rapide, mais complète; il embrassa ce quartier plein d'harmonies bourgeoises, où son heureuse enfance s'était écoulée, où vivait Babette Lallier, sa promise; où tout lui promettait une existence douce et pleine; il vit le passé, il vit son avenir et sacrifia tout, ou du moins il le joua. Tels étaient les hommes de ce temps.

— N'allons pas plus loin, dit l'impétueux marinier, nous le connaissons pour un de nos *saints!* Si l'Écossais n'avait pas fait le coup, il aurait tué l'infâme président Minard.

— Oui, dit Lecamus. Ma vie appartient à l'Église et je la donne avec joie pour le triomphe de la réformation; j'y ai sérieusement réfléchi, je sais ce que nous faisons pour le bonheur des peuples. Le papisme pousse au célibat et le calvinisme pousse à la famille; il est temps d'écheniller la France de ses moines, de rendre leurs biens à la couronne, qui les vendra tôt ou tard à la bourgeoisie. Sachons mourir pour nos enfants et pour faire un jour nos familles libres et heureuses.

La figure du jeune enthousiaste, celle de Chaudieu, celle du marinier, celle de l'inconnu assis sur le banc, éclairées par les dernières lueurs du crépuscule, formaient un tableau qui doit d'autant plus être décrit, que cette description contient toute l'histoire de ce temps, s'il est vrai qu'il est donné à certains hommes de résumer l'esprit de leur siècle.

La réforme religieuse tentée par Luther en Allemagne, par John Knox en Écosse, par Calvin en France, s'empara particulièrement des classes inférieures que la pensée avait pénétrées. Les grands seigneurs n'appuyèrent ce mouvement que pour servir des intérêts étrangers à la cause religieuse. A ces différents partis se joignirent des aventuriers, des seigneurs ruinés, des cadets à qui tous les troubles allaient également bien. Mais chez les artisans et chez les gens de commerce, la foi fut sincère et basée sur le calcul. Les peuples pauvres adhéraient aussitôt à une religion qui rendait à l'État les biens ecclésiastiques, qui supprimait les couvents, qui privait les dignitaires de l'Église de leurs immenses revenus. Le commerce entier supputa les bénéfices de cette opération religieuse, et s'y dévoua, corps, âme et bourse. Mais chez les jeunes gens de la bourgeoisie française, le prêche rencontra cette

disposition noble vers les sacrifices en tout genre qui anime la jeunesse à qui l'égoïsme est inconnu. Des hommes éminents, des esprits pénétrants, comme il s'en rencontre toujours au sein des masses, devinaient la république dans la réforme, et voulaient établir dans toute l'Europe le gouvernement des Provinces-Unies qui finirent par triompher dans leur lutte avec la plus grande puissance de cette époque, l'Espagne, gouvernée par Philippe II et représentée dans les Pays-Bas par le duc d'Albe. Jean Holhoman méditait alors son fameux livre où ce projet existe, et qui répandit en France le levain de ces idées, ramenées à nouveau par la Ligue, comprimées par Richelieu, par Louis XIV, mais qui reparurent avec les économistes et les encyclopédistes sous Louis XV, éclatèrent sous Louis XVI, toujours protégées par les branches cadettes, protégées par la maison d'Orléans en 1790, comme par la maison de Bourbon en 1590. Qui dit examen dit révolte. Toute révolte est ou le manteau sous lequel se cache un prince ou les langes d'une domination nouvelle. La maison de Bourbon, les cadets des Valois s'agitaient au fond du calvinisme. La question, dans le moment où la barque flottait sous l'arche du Pont-au-Change, était étrangement compliquée par l'ambition des Guise, qui rivalisaient les Bourbons. Aussi la couronne représentée par Catherine de Médicis pendant trente ans put-elle soutenir le combat, en les opposant les uns aux autres, tandis que plus tard la couronne au lieu d'être tiraillée par plusieurs mains se trouva devant le peuple, sans aucune barrière : Richelieu, Louis XIV, avaient abattu celle de la noblesse. Louis XV avait abattu celle des parlements. Seul devant un peuple un roi succombera toujours.

Christophe Lecamus représentait bien la portion ardente et dévouée du peuple : sa figure pâle avait ce teint aigre et chaud qui distingue certains blonds ; ses cheveux tiraient sur le jaune du cuivre. Ses yeux d'un gris bleu scintillaient, sa belle âme se montrait là seulement. Son visage mal dessiné ne couvrait point l'irrégularité de sa forme un peu triangulaire par cet air de noblesse que se donnent les gens élevés. Son front bas n'indiquait qu'une grande énergie; la vie semblait ne prendre son principe que dans sa poitrine rentrée. Plus nerveux que sanguin, Christophe offrait au regard une carnation filandreuse, maigre, mais dure. Son nez pointu trahissait une finesse populaire, comme sa physionomie annonçait une intelligence capable de se bien conduire sur un point de la circonférence, sans avoir la faculté d'en embrasser l'étendue. Ses yeux, dont l'arcade sourcilière à peine garnie d'un duvet blanc saillait comme un auvent, étaient fortement cernés par une bande d'un bleu pâle, et d'un blanc luisant à la naissance du nez : ce trait dénote presque toujours une excessive exaltation. Christophe était bien le peuple qui se dévoue, qui se bat et qui se laisse tromper; assez spirituel pour comprendre et servir une idée, trop noble pour en tirer parti, trop généreux pour se vendre.

A côté du fils unique de Lecamus, Chaudieu, ce ministre ardent, aux cheveux bruns, maigre de veilles, au teint jaune, au front militant, à la bouche éloquente, aux yeux bruns et enflammés, au menton court et relevé, peignait bien cette foi chrétienne qui valut au protestantisme ces pasteurs fanatiques et sincères dont l'esprit et le courage enflammaient les populations. L'aide de camp de Calvin et de Théodore de Bèze contrastait admirablement avec le fils du pelletier : il représentait bien la cause vive dont Christophe était l'effet. Vous n'auriez pas imaginé autrement le foyer conducteur des machines populaires.

Le marinier, homme impétueux, bruni par le grand air, fait à la rosée des nuits et aux feux du jour, à la bouche close, au geste prompt, à l'œil orange affamé comme celui d'un vautour, aux cheveux noirs et crépus, peignait bien l'aventurier qui risque tout dans une affaire, comme un joueur hasarde sa fortune sur une carte. Tout en lui révélait des passions terribles, une audace qui ne reculait devant rien. Ses muscles vivaces étaient faits à se taire aussi bien qu'à parler. Il avait l'air plus audacieux que noble. Son nez relevé quoique mince aspirait au combat. Il paraissait agile et adroit. Vous l'eussiez pris en tout temps pour un chef de parti. S'il n'y avait pas eu de calvinisme, il eût été Pizarre, Fernand Cortez ou Morgan l'exterminateur, une violente action quelconque.

L'inconnu assis sur un banc et enveloppé dans sa cape, appartenait évidemment à la classe la plus élevée de la société. La finesse de son linge, la coupe, l'étoffe et l'odeur de ses vêtements, la façon et la peau de ses gants indiquaient un homme de cour, de même que sa pose, sa fierté, son calme et son coup d'œil indiquaient l'homme de guerre. Son aspect inquiétait d'abord et disposait au respect. On respecte un homme qui se respecte lui-même. Petit et bossu, ses manières réparaient en un moment les désavantages de sa taille. Une fois la glace rompue, il avait la gaieté de la décision, il avait les yeux bleus, le nez courbe de la maison de Navarre, et la coupe espagnole de cette figure, qui devait être celle des rois Bourbons.

En trois mots, la scène prit un intérêt immense.

— Eh bien! dit Chaudieu, au moment où le jeune Lecamus acheva sa phrase, ce bachelier est la Renaudie... et voici monseigneur le prince de Condé, ajouta-t-il en montrant le petit bossu.

Ainsi ces quatre hommes représentaient la foi du peuple, l'intelligence de la parole, la vigueur du soldat et la royauté caché dans l'ombre.

— Vous allez savoir ce que nous attendons de vous, reprit le ministre après une pause laissée à l'étonnement du jeune Lecamus. Afin que vous ne commettiez point d'erreur, nous sommes forcés de vous initier aux plus importants secrets du calvinisme.

Le prince et la Renaudie continuèrent la parole au ministre par un geste, après qu'il se fût tu pour laisser le prince parler lui-même, s'il le voulait. Comme tous les grands engagés en des complots, et qui ont pour système de ne se montrer qu'aux moments décisifs, le prince garda le silence, non par couardise : dans ces conjonctures, il fut l'âme de la conspiration, ne recula devant aucun danger et risqua sa tête ; mais par une sorte de dignité royale, il abandonna l'explication de cette entreprise au ministre, et se contenta d'étudier le nouvel instrument dont il fallait se servir.

— Mon enfant, dit Chaudieu dans le langage du calvinisme, nous allons livrer à la prostituée romaine une première bataille. Dans quelques jours, nos milices mourront sur des échafauds, ou les Guises seront morts, le roi et les deux reines seront en notre pouvoir. Voici la première prise d'armes de notre religion en France, et la France ne les déposera qu'après avoir tout conquis : il s'agit de la nation, voyez-vous, et non du royaume. La plupart des grands du royaume voient où veulent en venir le cardinal de Lorraine et le duc son frère. Sous le prétexte de défendre l'Église romaine, la maison de Lorraine veut réclamer la couronne de France comme son patrimoine. Appuyée sur l'Église, elle s'en est fait une alliée formidable, elle a les moines pour soutien, pour acolytes, pour espions. Elle se fait la tutrice du trône qu'elle veut usurper, et la protectrice de la maison de Valois qu'elle veut anéantir. Si nous nous décidons à nous lever en armes, c'est qu'il s'agit à la fois des libertés du peuple et des intérêts de la noblesse également menacés. Étouffons à son début une faction aussi odieuse que celle des Bourguignons, qui jadis ont mis Paris et la France à feu et à sang. Il a fallu un Louis XI pour finir la querelle des Bourguignons et de la couronne, aujourd'hui un prince de Condé saura empêcher ceux-ci de commencer. Ce n'est pas une guerre civile, mais un duel entre les Guises et la réformation, un duel à mort : nous ferons tomber leurs têtes ou ils feront tomber les nôtres.

— Bien dit ! s'écria le prince.

— Dans ces conjonctures, Christophe, reprit la Renaudie, nous ne voulons rien négliger pour grossir notre parti, car il y a un parti dans la réformation, le parti des intérêts froissés, des nobles sacrifiés aux Lorrains, des vieux capitaines indignement joués à Fontainebleau, d'où le cardinal les a bannis en faisant planter des potences pour y accrocher ceux qui demandaient au roi l'argent de leurs montres et les payes arriérées.

— Voilà, mon enfant, reprit Chaudieu remarquant une sorte d'effroi chez Christophe, voilà ce qui nous oblige à triompher par les armes au lieu de triompher par la conviction et par le martyre. La reine mère est sur le point d'entrer dans nos vues, non qu'elle veuille abjurer, elle n'en est pas là, mais elle y sera peut-être forcée par notre triomphe. Quoi qu'il en soit, humiliée et désespérée de voir passer entre les mains des Guises la puissance qu'elle espérait exercer à la mort du roi, effrayée de l'empire que prend la jeune reine Marie, nièce des Lorrains et leur auxiliaire, la reine Catherine doit être disposée à prêter son appui aux princes et aux seigneurs qui vont tenter un coup de main pour la délivrer. En ce moment, quoique dévouée aux Guises en apparence, elle les hait, elle souhaite leur perte et se servira de nous contre eux. Monseigneur se servira d'elle contre tous. La reine mère donne son consentement à nos plans ; nous aurons pour nous le connétable, que monseigneur vient d'aller voir à Chantilly, mais qui ne veut bouger que sur un ordre de ses maîtres. Nous avons jeté les yeux sur vous pour communiquer à la reine Catherine notre traité d'alliance, les projets d'édits et les bases du nouveau gouvernement. La cour est à Blois. Beaucoup des nôtres y sont ; mais ceux-là sont nos futurs chefs... Et, comme monseigneur, dit-il en montrant le prince, ils ne doivent jamais être soupçonnés, et nous devons nous sacrifier tous à eux. La reine mère et nos amis sont l'objet d'une surveillance si minutieuse, qu'il est impossible d'employer pour intermédiaire une personne connue ou de quelque importance, elle serait incontinent soupçonnée et ne pourrait communiquer avec la reine mère. Dieu nous doit en ce moment le berger David et sa fronde pour attaquer Goliath de Guise. Votre père, malheureusement pour lui bon catholique, est le pelletier des deux reines, il a toujours à leur fournir quelque ajustement, obtenez qu'il vous envoie à la cour. Vous n'éveillerez point les soupçons et ne compromettrez en rien la reine Catherine. Tous nos chefs peuvent payer de leur tête une imprudence qui laisserait croire à la connivence de la reine mère avec eux. Là où les grands, une fois pris, donnent l'éveil, un petit comme vous est sans conséquence. Voyez ! les Guises ont tant d'espions que nous n'avons eu que la rivière pour pouvoir causer sans crainte. Vous voilà, mon fils, comme la sentinelle obligée de

mourir à son poste. Sachez-le : si vous êtes surpris, nous vous abandonnons tous, nous jetterons sur vous, s'il le faut, l'opprobre et l'infamie. Nous dirions au besoin que vous êtes une créature des Guises à laquelle ils font jouer ce rôle pour nous perdre. Ainsi nous vous demandons un sacrifice entier.

— Si vous périssez, dit le prince de Condé, je vous engage ma foi de gentilhomme que votre famille sera sacrée pour la maison de Navarre ; je la porterai dans mon cœur et la servirai en toute chose.

— Cette parole, mon prince, suffit déjà, reprit Christophe. Nous sommes dans un temps où chacun, prince ou bourgeois, doit faire son devoir.

— Voilà un vrai huguenot ! Si tous nos hommes étaient ainsi, dit la Renaudie, nous serions demain les maîtres.

— Jeune homme, reprit le prince, j'ai voulu vous montrer que si Chaudieu prêche, le gentilhomme est armé, le prince se bat : la partie est chaude, tous les enjeux se valent.

— Écoutez, dit la Renaudie, je vous remettrai les papiers à Beaugency, car il ne faut pas les compromettre pendant tout le voyage. Vous me trouverez sur le port : ma figure, ma voix, mes vêtements seront si changés, que vous ne pourrez me reconnaître, je vous dirai : *Vous êtes un guêpin?* et vous me répondrez : *Prêt à servir*. Quant à l'exécution, voici les moyens : vous trouverez un cheval à *la Pinte-fleurie,* proche Saint-Germain-l'Auxerrois, vous demanderez Jean le Breton, qui vous mènera à l'écurie, et vous donnera l'un de mes bidets connu pour faire ses trente lieues en huit heures. Sortez par la porte de Bussy, Breton a une passe pour moi, prenez-la pour vous, et filez en faisant le tour des villes. Vous pourrez arriver ainsi vers le petit jour à Orléans.

— Et le cheval? dit Lecamus.

— Il ne crèvera pas avant Orléans, reprit la Renaudie. Laissez-le avant l'entrée du faubourg Bannier, car les portes sont bien gardées, il ne faut pas éveiller de soupçons. A vous, l'ami, à bien jouer votre rôle. Vous inventerez la fable qui vous paraîtra la meilleure pour arriver à la troisième maison à gauche en entrant dans Orléans ; elle appartient à un certain Tourillon, gantier. Vous frapperez trois coups à la porte en criant : *Ami de messieurs de Guise !* L'homme est en apparence un guisard enragé, mais il n'y a que nous quatre qui le sachions des nôtres ; il vous donnera un batelier dévoué, un autre guisard comme lui, bien entendu. Descendez incontinent au port, où vous vous embarquerez sur un bateau peint en vert et bordé de blanc. Vous aborderez sans doute à Beaugency demain matin à midi. Là, je vous ferai trouver une barque sur laquelle vous descendrez à Blois sans courir de dangers, ils ne gardent pas la Loire, mais seulement les ports. Ainsi, vous pourrez voir la reine dans la journée ou le lendemain.

— Ces paroles sont gravées là, dit Christophe en montrant son front.

Chaudieu embrassa son enfant avec une sincère effusion religieuse ; il en était fier.

— Dieu veille sur toi ! dit-il en montrant le couchant qui rougissait les vieux toits couverts en bardeau, et qui glissait ses lueurs à travers la forêt de poutres où bouillonnaient les eaux.

La Renaudie serra la main de Christophe.

— Vous êtes de la race du vieux Jacques Bonhomme ! dit-il.

— Nous nous reverrons, *monsieur,* lui dit le prince en faisait un geste d'une grâce infinie où il y avait presque de l'amitié.

D'un coup de rame, la Renaudie mit le jeune conspirateur sur une marche de l'escalier qui conduisait dans la maison, et la barque disparut sous les arches du Pont-au-Change.

III

LA BOURGEOISIE.

Christophe secoua la grille en fer qui fermait l'escalier sur la rivière et cria. Sa mère l'entendit, ouvrit une des croisées de l'arrière-boutique et lui demanda comment il se trouvait là. Christophe lui répondit qu'il gelait et qu'il fallait d'abord le faire entrer.

— Notre maître, dit la Bourguignonne, vous êtes sorti par la porte de la rue et vous revenez par celle de l'eau? Votre père va joliment se fâcher.

Christophe, étourdi par une confidence qui venait de le mettre en rapport avec le prince de Condé, la Renaudie et Chaudieu, mais encore plus ému du spectacle anticipé d'une guerre civile imminente, ne répondit rien ; il monta précipitamment de la cuisine à l'arrière-boutique.

En le voyant, sa mère, vieille catholique enragée, lui cria :

— Je gage que les trois hommes avec lesquels tu causais là sont des réf...

— Tais-toi, ma femme, dit aussitôt le prudent vieillard en cheveux blancs qui feuilletait un gros livre. Grands fainéants, reprit-il en s'adressant à trois jeunes garçons qui depuis longtemps avaient fini leur souper, qu'attendez-vous pour aller dormir? Il est huit heures, il faudra vous lever à cinq

heures du matin. Vous avez d'ailleurs à porter chez le président de Thou son mortier et sa robe, allez-y tous trois en prenant vos bâtons et vos rapières : si vous rencontrez des vauriens comme vous, au moins vous serez en force.

—Faut-il porter le surcot d'hermine que la jeune reine a demandé, et qui doit être remis à l'hôtel de Soissons où il y a un exprès pour Blois, et la reine-mère? demanda l'un des commis.

— Non, dit le syndic, le compte de la reine Catherine monte à trois mille écus, il faudrait bien finir par les avoir, je compte aller à Blois.

— Mon père, je ne souffrirai pas qu'à votre âge et par le temps qui court, vous vous exposiez par les chemins. J'ai vingt-deux ans, vous pouvez m'employer à ceci, dit Christophe en lorgnant une boîte où devait être le surcot.

— Êtes-vous soudés au banc? cria le vieillard aux apprentis qui soudain prirent leurs rapières, leurs manteaux et la fourrure de M. de Thou. Le lendemain, le parlement recevait au palais, comme président, cet homme illustre qui, après avoir signé l'arrêt de mort du conseiller du Bourg, devait, avant la fin de l'année, avoir à juger le prince de Condé.

— La Bourguignonne, dit le vieillard, allez demander à mon compère Lallier s'il veut venir souper avec nous en fournissant le vin ; nous donnerons la frippe. Dites-lui surtout d'amener sa fille.

Le syndic du corps des pelletiers était un beau vieillard de soixante ans, à cheveux blancs, à front large et découvert. Fourreur de la cour depuis quarante ans, il y avait vu toutes les révolutions du règne de François Ier. Il s'était maintenu dans sa patente royale malgré les rivalités des femmes. Il avait été témoin de l'arrivée à la cour de la jeune Catherine de Médicis, à peine âgée de quinze ans ; il l'avait observée, pliant sous la duchesse d'Étampes, la maîtresse de son beau-père, pliant sous la duchesse de Valentinois, maîtresse de son mari le feu roi; le pelletier s'était bien tiré de ces phases étranges où les marchands de la cour avaient été si souvent enveloppés dans la disgrâce des maîtresses. Sa prudence égalait sa fortune. Il demeurait dans une excessive humilité. Jamais l'orgueil ne l'avait pris en ses piéges. Ce marchand se faisait si petit, si doux, si complaisant, si pauvre à la cour, devant les princesses, les reines et les favorites, que cette modestie et sa bonhomie avaient conservé l'enseigne de sa maison. Une semblable politique annonçait nécessairement un homme fin et perspicace. Autant il paraissait humble au dehors, autant il devenait despote au logis : il était absolu chez lui. Très-honoré par ses confrères, il devait à la longue possession de la première place dans son commerce une immense considération; il rendait d'ailleurs volontiers service, et parmi ceux qu'il avait rendus un des plus éclatants était certes l'assistance qu'il prêta longtemps au plus fameux chirurgien du XVIe siècle, Ambroise Paré, qui lui devait d'avoir pu se livrer à ses études. Dans toutes les difficultés qui survenaient entre marchands, Lecamus se montrait conciliant. Aussi l'estime générale consolidait-elle sa position parmi ses égaux comme son caractère d'emprunt le maintenait en faveur à la cour. Après avoir brigué par politique dans sa paroisse les honneurs de la fabrique, il faisait le nécessaire pour se conserver en bonne odeur de sainteté près du curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs.

Ce vieillard était un de ces sourds et profonds ambitieux qui se courbent pendant cinquante ans devant chacun en se glissant de poste en poste sans qu'on sache comment ils y sont arrivés, et qui se trouvent assis et au repos là où jamais personne, même parmi les plus audacieux, n'aurait osé s'avouer un pareil but au commencement de la vie, tant était forte la distance, tant d'abîmes étaient à franchir où l'on devait rouler. Il avait une immense fortune cachée, il voulait ne courir aucun péril ; mais il réservait un brillant avenir à son fils, il se voyait premier président au parlement de Paris dans la personne de son petit-fils.

Christophe, filleul du fameux de Thou, l'historien, avait reçu la plus solide éducation; mais elle l'avait conduit au doute et à l'examen qui gagnaient les étudiants et les facultés de l'université. Christophe faisait en ce moment des études pour débuter au barreau, ce premier degré de la magistrature. Le vieux pelletier jouait l'hésitation ; il paraissait tantôt vouloir faire de Christophe son successeur, tantôt en faire un avocat ; sérieusement, il ambitionnait pour ce fils une charge de conseiller au parlement; il voulait voir la famille Lecamus devenir une de ces vieilles et célèbres familles de bourgeoisie parisienne d'où sortirent les Pasquier, les Molé, les Miron, les Séguier, Lamoignon, du Tillet, Lecoigneux, Lescalopier, les Goix, les Arnauld, les fameux échevins et les grands prévôts des marchands. Aussi, pour que Christophe pût soutenir un jour son rang, voulait-il le marier à la fille du plus riche orfévre de la Cité, son compère Lallier, dont le neveu devait donner à Henri IV les clefs de Paris. Le dessein le plus profondément enfoncé dans le cœur de ce bourgeois était d'employer la moitié de sa fortune et la moitié de celle de l'orfévre à l'acquisition d'une grande terre seigneuriale, affaire longue et difficile en ce temps. Mais ce profond politique connaissait trop bien son temps pour ignorer les grands mouvements qui se préparaient : il voyait bien et voyait

juste, il prévoyait la division du royaume en deux camps. Les supplices inutiles de la place de l'Estrapade, l'exécution du couturier de Henri II, celle plus récente du conseiller Anne du Bourg, la connivence actuelle des grands seigneurs, celle d'une favorite sous le règne de François Ier avec les réformés étaient de terribles indices. Le pelletier avait résolu de rester, quoi qu'il arrivât, catholique, royaliste et parlementaire, mais il lui convenait, *in petto*, que son fils appartînt à la réformation. Il se savait assez riche pour racheter Christophe s'il était par trop compromis ; puis si la France devenait calviniste, son fils pouvait sauver sa famille dans une de ces furieuses émeutes parisiennes dont le souvenir vivait dans la bourgeoisie, et qu'elle devait recommencer pendant quatre règnes. Mais ces pensées, de même que Louis XI, le vieux pelletier ne se les disait pas à lui-même : sa profondeur allait jusqu'à tromper sa femme et son fils.

Ce grave personnage, un des plus importants du quartier dont il était le chef depuis longtemps, sous ce titre de quartenier qui devait devenir si célèbre quinze ans plus tard, était vêtu de drap comme tous les bourgeois prudents qui obéissaient aux ordonnances somptuaires. Le sieur Lecamus, il tenait à ce titre accordé par Charles V aux bourgeois de Paris, et qui leur permettait d'acheter des seigneuries et d'appeler leurs femmes du beau nom de demoiselle, Lecamus n'avait ni chaîne d'or, ni soie, mais un bon pourpoint à gros boutons d'argent presque noircis, des chausses drapées et des souliers de cuir agrafés. Sa chemise de fine toile sortait en gros bouillons, selon la mode du temps, par sa veste entr'ouverte et son haut-de-chausses. En ce moment, quoique la belle et large figure de ce vieillard reçût toute la clarté de la lampe, il était impossible à Christophe de deviner les pensées ensevelies sous la riche carnation hollandaise de son vieux père. Cependant il comprit tout le parti que le vieillard voulait tirer de son affection pour la jolie Babette Lallier ; mais il avait pris sa résolution, et sourit presque amèrement en entendant inviter sa future.

Quand la Bourguignonne fut partie avec les apprentis, le vieux Lecamus regarda sa femme en laissant voir alors tout son caractère ferme et absolu.

— Tu ne seras pas contente que tu n'aies fait pendre cet enfant, avec ta damnée langue ! lui dit-il d'une voix sévère.

— Je l'aimerais mieux justicié mais sauvé, que vivant et huguenot, dit-elle d'un air sombre. Penser qu'un enfant qui a logé neuf mois dans mes entrailles n'est pas bon catholique et mange de la vache à Colas, qu'il ira en enfer pour l'éternité !

Elle se mit à pleurer.

— Vieille bête, dit le pelletier, au moins laisse-le vivre, quand ce ne serait que pour le convertir ! Tu as dit là un mot devant nos apprentis qui peut faire bouter le feu à notre maison et nous faire cuire tous comme des puces dans les paillassons.

La mère se signa, s'assit et resta muette.

— Or çà, toi, dit le bonhomme en jetant un regard de juge à son fils, explique-moi ce que tu faisais là sur l'eau avec... Viens ici que je te parle, dit-il en empoignant son fils par le bras et l'attirant à lui... avec le prince de Condé, souffla-t-il dans l'oreille de Christophe.

Christophe tressaillit.

— Crois-tu que le pelletier de la cour ne connaisse pas les figures qui s'y trouvent ? Et crois-tu que j'ignore ce qui se passe ? Monseigneur le grand maître a donné l'ordre d'amener des troupes à Amboise. Retirer des troupes de Paris et les envoyer à Amboise quand la cour est à Blois, les faire aller par Chartres et Vendôme au lieu de prendre la route d'Orléans, est-ce clair ? il va y avoir des troubles. Si les reines veulent leur surcots, elles les enverront chercher. Le prince de Condé a peut-être résolu de tuer messieurs de Guise qui, de leur côté, pensent peut-être à se défaire de lui. Le prince se servira des huguenots pour se défendre. A quoi servirait le fils d'un pelletier dans cette bagarre ? Quand tu seras marié, quand tu seras avocat en parlement, tu verras mieux les choses. Pour être de la nouvelle religion, le fils d'un pelletier doit attendre que tout le monde en soit. Je ne condamne pas les réformateurs, ce n'est pas mon métier ; mais la cour est catholique, les deux reines sont catholiques, le parlement est catholique, nous les fournissons, nous devons être catholiques. Tu ne sortiras pas d'ici, Christophe, ou je te mets chez le président de Thou, ton parrain, qui te gardera près de lui nuit et jour et te fera noircir du papier au lieu de te laisser noircir l'âme en la cuisine de ces damnés Genevois.

— Mon père, dit Christophe en s'appuyant sur le dos de la chaise où était le vieillard, envoyez-moi donc à Blois porter le surcot de la reine Marie, et réclamer notre argent de la reine-mère, sans cela, je suis perdu, et vous venez à moi !

— Perdu ! Si tu restes ici, tu ne seras point perdu, je te retrouverai toujours.

— On m'y tuera.

— Comment ?

— Les plus ardents huguenots ont jeté les yeux sur moi pour les servir en quelque chose, et si je manque à faire ce que je viens de promettre, ils me tueront en plein jour, dans la rue, ici, comme on a tué Minard. Mais si vous m'envoyez à la cour

pour vos affaires, peut-être pourrais-je me justifier également bien des deux côtés. Ou je réussirai sans avoir couru des dangers, ou si le danger est trop grand, je ne ferai que vos affaires.

Le père se leva comme si son fauteuil eût été de fer rougi.

— Ma femme, dit-il, laisse-nous et veille à ce que nous soyons bien seuls, Christophe et moi.

Quand mademoiselle Lecamus fut sortie, le pelletier prit son fils par un bouton et l'emmena dans le coin de la salle qui faisait l'encoignure du pont.

— Christophe, lui dit-il dans le tuyau de l'oreille comme quand il venait de lui parler du prince de Condé, sois calviniste, si tu as ce vice-là, mais sois-le avec prudence, au fond du cœur et non de manière à te faire montrer au doigt dans le quartier. Ce que tu viens de m'avouer me prouve combien les chefs ont confiance en toi. Que vas-tu donc faire à la cour?

—Je ne saurais vous le dire, répondit Christophe, je ne le sais pas encore bien moi-même.

— Hum! hum! fit le vieillard en regardant son fils. Le drôle veut trupher son père, il ira loin. Or çà, reprit-il à voix basse, tu ne vas pas à la cour pour porter des avances à messieurs de Guise, ni au petit roi notre maître, ni à la petite reine Marie. Tous ces cœurs-là sont catholiques; mais je jugerais bien que l'Italienne a quelque chose contre l'Écossaise et contre les Lorrains. Je la connais! elle avait une furieuse envie de mettre la main à la pâte! Le feu roi le craignait si bien qu'il a fait comme les orfévres, il a usé le diamant par le diamant, une femme par une autre. De là cette haine de la reine Catherine contre la pauvre duchesse de Valentinois, à qui elle a pris le beau château de Chenonceaux. Sans monsieur le connétable, la duchesse était pour le moins étranglée... Arrière, mon fils, ne te mets pas entre les mains de cette Italienne, qui n'a de passion que dans la tête; mauvaise espèce de femme. Oui, ce qu'on t'envoie faire à la cour te causera peut-être un grand mal de tête, s'écria le père en voyant Christophe prêt à parler. Mon enfant, j'ai des projets pour ton avenir; tu ne les dérangerais pas en te rendant utile à la reine Catherine; mais, Jésus! ne risque point ta tête! les messieurs de Guise la couperaient comme la Bourguignonne coupe un navet. Les gens qui t'emploient te désavoueront entièrement.

— Je le sais, mon père, dit Christophe.

— Est-tu donc aussi fort que cela? le savoir et le risquer!

— Oui, mon père.

— Ventre de loup-cervier! s'écria le père, qui serra son fils dans ses bras, nous pourrons nous entendre; tu es digne de ton père. Mon enfant, tu seras l'honneur de la famille, et je vois que ton vieux père peut s'expliquer avec toi. Mais ne sois pas plus huguenot que messieurs de Coligny. Ne tire pas l'épée, tu seras homme de plume et resteras dans ton futur rôle de robin. Allons, ne me dis rien qu'après la réussite. Si tu ne m'as rien fait savoir quatre jours après ton arrivée à Blois, tu seras en danger. Le vieillard ira sauver le jeune homme. Je n'ai pas vendu pendant trente-deux ans des fourrures sans connaître l'envers des robes de cour. J'aurai de quoi me faire ouvrir les portes.

Chistophe ouvrait de grands yeux en entendant son père parler ainsi, mais il craignit quelque piége paternel et garda le silence.

— Eh bien, faites le compte, écrivez une lettre à la reine, je veux partir à l'instant, demain les plus grands malheurs arriveraient.

— Partir, mais comment?

— J'achèterai un cheval. Écrivez, au nom de Dieu!

— Hé! la mère, de l'argent à ton fils, cria le pelletier.

La mère rentra, courut à son bahut et donna une bourse à Christophe, qui, tout ému, l'embrassa.

— Le compte était tout prêt, dit son père, le voici, je vais écrire la lettre.

Christophe prit le compte et le mit dans sa poche.

— Mais tu souperas au moins avec nous, dit le bon homme, il faut échanger vos anneaux, la fille à Lallier et toi.

— Eh bien! je vais l'aller querir, s'écria Christophe.

Le jeune homme, se défiant des incertitudes de son père dont le caractère ne lui était pas encore assez connu, monta soudain à sa chambre, s'habilla, prit une valise, descendit à pas de loup, la posa sur un comptoir de la boutique, ainsi que sa rapière et son manteau.

— Que diable fais-tu? lui dit son père en l'entendant.

Christophe vint baiser le vieillard sur les deux joues.

— Je ne veux pas qu'on voie mes apprêts de départ, j'ai tout mis sous un comptoir, lui répondit-il à l'oreille.

— Voici la lettre, dit le père.

Christophe prit le papier et sortit comme pour aller chercher la jeune voisine.

Quelques instant après le départ de Christophe, le compère Lallier et sa fille arrivèrent, précédés d'une servante apportant trois bouteilles de vin vieux.

— Eh bien! où est Christophe? dirent les deux vieilles gens.

— Christophe? s'écria Babette, nous ne l'avons point vu.

— Mon fils est un fier drôle! il me trompe comme si je n'avais pas de barbe. Mon compère, que va-t-il arriver? Nous vivons dans un temps où les enfants ont plus d'esprit que les pères.

— Mais il y a longtemps que tout le quartier en fait un mangeur de vache à Colas, dit Lallier.

— Défendez-le! compère, dit le pelletier à l'orfévre, la jeunesse est folle, elle court après les choses neuves, mais Babette le fera tenir tranquille. Elle est encore plus neuve que Calvin.

Babette sourit, elle aimait Christophe et s'offensait de tout ce que l'on disait contre lui. C'était une de ces filles de la vieille bourgeoisie élevée sous les yeux de sa mère qui ne l'avait pas quittée : son maintien était doux, correct comme son visage; elle était vêtue en étoffes de laine de couleurs grises et harmonieuses, sa gorgerette simplement plissée tranchait par sa blancheur sur ses vêtements; elle avait un bonnet de velours brun qui ressemblait beaucoup à un béguin d'enfant; mais il était orné de ruches et de barbes en gaze tannée qui descendaient de chaque côté de sa figure. Elle était blonde, blanche comme une blonde, et paraissait rusée, fine, quoique toute sa malice fût cachée sous l'air d'une fille honnêtement éduquée. Tant que les deux filles allèrent et vinrent en mettant la nappe, les brocs, les grands verres, les plats d'étain et les couverts, l'orfévre et sa fille, le pelletier et sa femme, restèrent devant la haute cheminée à lambrequins de serge rouge bordée de franges noires, disant des riens et les visages éclairés par le feu. Babette avait beau demander où pouvait être Christophe, la mère et le père du calviniste donnaient des réponses évasives ; mais quand les deux familles furent attablées, et que les deux servantes furent à la cuisine, Lecamus dit à sa future belle fille : Christophe est parti pour la cour.

— A Blois! faire un pareil voyage sans m'avoir dit adieu! dit-elle.

— L'affaire était pressée, dit la vieille mère.

— Mon compère, dit le pelletier en reprenant la conversation abandonnée, nous allons avoir du grabuge en France; les réformés se remuent.

— S'ils triomphent, ce ne sera qu'après de grosses guerres pendant lesquelles le commerce ira mal, dit Lallier.

— Mon père, qui a vu la fin des guerres entre les Bourguignons et les Armagnacs, m'a dit que notre famille ne s'en serait pas sauvée si l'un de ses grands-pères, le père de sa mère, n'avait pas été un Goix, l'un de ces fameux bouchers de la halle qui tenaient pour les Bourguignons, tandis que l'autre, un Lecamus, était du parti des Armagnacs; ils paraissaient vouloir s'arracher la peau devant le monde, et s'entendaient en famille. Ainsi, tâchons de sauver Christophe, peut-être dans l'occasion nous sauvera-t-il.

— Vous êtes un fin matois, compère, dit l'orfévre.

— Non! répondit Lecamus, mais c'est à la bourgeoisie à penser à elle, le peuple lui en veut autant que la noblesse. La bourgeoisie parisienne donne des craintes à tout le monde, excepté au roi qui la sait son amie.

— Vous qui êtes un savant et qui avez tant vu de choses, demanda timidement Babette, expliquez-moi donc ce que veulent les réformés?

— Dites-nous ça, compère, s'écria l'orfévre. Je connais le couturier du feu roi et le tenais pour un homme de mœurs simples, sans grand génie, il était quasi comme vous, on lui eût baillé Dieu sans confession, et cependant il trempait au fond de cette religion nouvelle, lui! un homme dont les deux oreilles valaient quelque cent mille écus. Il devait donc avoir des secrets à révéler pour que le roi et la duchesse de Valentinois aient assisté à sa torture.

— Et de terribles! dit le pelletier. La réformation, mes amis, reprit-il à voix basse, ferait rentrer dans la bourgeoisie les terres de l'Église. Après les priviléges ecclésiastiques supprimés, les réformés demanderaient que nobles et bourgeois fussent égaux pour les tailles, qu'il n'y eût que le roi au-dessus de tout le monde, si toutefois on laisse le roi.

— Le roi! s'écria Lallier.

— Eh, compère, dit Lecamus, dans les Pays-Bas les bourgeois se gouvernent eux-mêmes par des échevins à eux, lesquels élisent eux-mêmes un chef temporaire.

— Vive Dieu! compère, on devrait faire ces belles choses et rester catholique! s'écria l'orfévre.

— Nous sommes trop vieux pour voir le triomphe de la bourgeoisie de Paris, mais elle triomphera, compère! Dans le temps comme dans le temps, il faudra bien que le roi s'appuie sur elle pour résister, et nous avons toujours bien vendu notre appui. Enfin la dernière fois, tous les bourgeois ont été anoblis, il leur a été permis d'acheter des terres seigneuriales et d'en porter les noms, sans qu'il soit besoin de lettres expresses du roi. Vous comme moi, petit-fils des Goix, ne valons-nous pas bien des seigneurs?

Cette parole hardie effraya tant l'orfévre et les deux femmes, qu'on changea de conversation. Il y avait déjà du 93 chez Lecamus.

IV

LA COUR.

Les rives de la Loire, depuis Blois jusqu'à Tours, ont été l'objet de la prédilection des deux dernières branches de la race royale qui occupèrent le trône avant la maison de Bourbon. N'est-il pas incompréhensible que la royauté n'ait point suivi l'avis indirectement donné par Louis XI de placer à Tours la capitale du royaume. Là, sans de grandes dépenses, la Loire pouvait être rendue accessible aux vaisseaux de commerce et aux bâtiments de guerre légers. Là, le siége du gouvernement eût été à l'abri des coups de main d'une invasion. Les places du Nord n'eussent pas alors demandé tant d'argent pour des fortifications, aussi coûteuses que les somptuosités de Versailles; et si Louis XIV avait suivi le conseil de Vauban, qui voulait lui faire bâtir sa résidence à Mont-Louis, entre la Loire et le Cher, peut-être la révolution n'aurait-elle pas eu lieu.

Ces belles rives portent, de place en place, les marques de la tendresse royale : les châteaux de Chambord, de Blois, d'Amboise, de Chenonceaux, de Plessis-lez-Tours, tous ceux que les courtisans, les financiers et les seigneurs se bâtirent à Véretz, Azay-le-Rideau, Usse, Villandri, Valençay, Chanteloup, dont quelques-uns ont disparu, sont encore aujourd'hui d'admirables monuments où respirent les merveilles de cette époque si mal comprise par la secte littéraire des moyen-âgistes.

Placé sur l'éminence qui, depuis le Blaisois jusqu'à Nantes, côtoie constamment la rive droite de la Loire, le château de Blois, entouré dans ce temps de charmantes promenades, dominait la ville, la Loire et les campagnes d'alentour. Le jeune François II et la jeune Marie Stuart, amoureux l'un de l'autre comme des enfants de seize ans qu'ils étaient, avaient été brusquement transportés là par un rude hiver, du château de Saint-Germain que le duc de Guise trouva trop facile à surprendre.

Les Guise, oncles de la reine, avaient de fortes raisons pour ne pas habiter Paris et pour retenir la cour dans un château, dont l'enceinte pouvait être facilement surveillée. Il se passait autour du trône un combat entre la maison de Lorraine et la noblesse, qui ne fut terminé que dans ce même château, vingt-huit ans plus tard, en 1588, quand Henri III, sous les yeux même de sa mère, en ce moment profondément humiliée par les Lorrains, entendit tomber le plus hardi de tous les Guise, le second Balafré, fils du premier Balafré par lequel Catherine de Médicis était alors jouée, emprisonnée, espionnée et menacée.

Le château de Blois était pour elle la prison la plus triste. A la mort de son mari, par lequel elle avait toujours été tenue en lisière, elle avait espéré régner; mais elle se voyait au contraire esclave, esclave d'étrangers dont les manières polies avaient mille fois plus de brutalité que celles des geôliers. Aucune de ses démarches ne pouvait être secrète. Celles de ses femmes qui lui étaient dévouées avaient ou des amants dévoués aux Guise, ou des Argus autour d'elles. Quoique sans cesse en présence du cardinal de Lorraine, ou du duc François de Guise, qui se défiaient d'elle, son ennemie la plus intime était sa belle-fille, la reine Marie, petite blonde malicieuse comme une soubrette, fière comme une Stuart qui portait trois couronnes, instruite comme un vieux savant, espiègle comme une pensionnaire de couvent, amoureuse de son mari comme une courtisane l'est de son amant, dévouée à ses oncles qu'elle admirait, et heureuse de voir le roi François partageant, elle y aidant, la bonne opinion qu'elle avait d'eux. Une belle-mère est toujours un personnage qu'une belle-fille n'aime point, surtout alors qu'elle a porté la couronne et qu'elle veut la conserver, ce que l'imprudente Catherine avait trop laissé voir. Sa situation précédente, quand Diane de Poitiers régnait sur le roi Henri II, était plus supportable et, elle avait au moins les honneurs dus à une reine et les respects de la cour, tandis qu'en ce moment le duc et le cardinal n'avaient autour d'eux que leurs créatures. Catherine se trouvait embastillée par des courtisans.

Les trente-six ans de malheurs qui désolèrent la France ont peut-être commencé par la scène dans laquelle le fils du pelletier des deux reines avait obtenu le plus périlleux des rôles, et qui en fait la principale figure de cette étude. Le danger dans lequel allait tomber ce zélé calviniste devint flagrant durant la matinée même où il quittait le port de Beaugency, muni des documents précieux qui compromettaient les plus hautes têtes de la noblesse, et embarqué pour Blois en compagnie d'un rusé partisan, par l'infatigable la Renaudie, venu sur le port avant lui.

Pendant que la toue, poussée par un petit vent d'est, descendait la Loire, le fameux cardinal Charles de Lorraine et le deuxième duc de Guise, un des plus grands hommes de guerre de ce temps, comme deux aigles du haut de leur rocher, contemplaient leur situation et regardaient prudemment autour d'eux avant de frapper le grand coup par lequel ils essayèrent une première fois de tuer en France le calvinisme, à Amboise, et qui fut recommencé à Paris douze années après, le 24 août 1572.

Dans la nuit, trois seigneurs qui jouèrent un

grand rôle dans le drame des douze années qui suivirent ce double complot également tramé par les Guises et par les calvinistes, étaient arrivés chacun à bride abattue, laissant leurs chevaux quasi-morts à chacune des entrées de Blois, que gardaient des chefs et des soldats entièrement dévoués au duc de Guise, l'idole des gens de guerre.

Un mot sur ce grand homme, mais un mot qui dise seulement sa fortune extérieure.

Sa mère était Antoinette de Bourbon, grand'tante de Henri IV. A quoi servent les alliances? Il visait en ce moment le prince de Condé à la tête. Sa nièce était Marie Stuart. Sa femme était Anne, fille du duc de Ferrare. Le grand connétable Anne de Montmorency écrivait au duc de Guise : Monseigneur, comme à un roi, et finissait par : Votre très-humble serviteur.

Guise, grand maître de la maison du roi, lui répondait : Monsieur le connétable, et signait comme il signait pour le parlement : *Votre bien bon ami.*

Ce peu de mots explique à quel point le cardinal, qu'on appelait le pape transalpin, et le duc en étaient arrivés.

Se disant héritiers des Carlovingiens dépossédés, ils agissaient très-insolemment à l'égard de Catherine de Médicis, belle-mère de leur nièce. La duchesse de Guise n'épargnait aucune mortification à Catherine : la duchesse était une d'Est, et Catherine était une Médicis, la fille de marchands florentins parvenus et qui n'étaient pas encore acconnus par les souverains. François Ier avait considéré le mariage de son fils avec une Médicis comme une mésalliance; aussi ne l'avait-il permis qu'en ne croyant pas que ce fils deviendrait jamais Dauphin. De là sa fureur quand le Dauphin mourut empoisonné, dit-on. Ce fait n'a jamais été suffisamment éclairci.

Les d'Est refusaient d'admettre les Médicis parmi les princes italiens. Le titre de grand-duc ne fut accordé que très-tard par Philippe II, roi d'Espagne, aux Médicis qui l'achetèrent en trahissant la France, leur bienfaitrice, et par un servile attachement à la cour d'Espagne, qui les contrecarrait sourdement en Italie. « Ne caressez que vos ennemis » : ce grand mot de Catherine semble avoir été la loi politique de cette famille.

Entièrement maître du roi François II, que sa femme dominait par un amour mutuel excessif dont ils savaient tirer parti, les Guise régnaient en France et n'avaient d'autre ennemi à la cour que Catherine de Médicis. Aussi jamais plus grands politiques ne jouèrent-ils un jeu plus serré.

La position mutuelle de l'ambitieuse veuve de Henri II et de l'ambitieuse maison de Lorraine était pour ainsi dire expliquée par la place qu'ils occupaient sur la terrasse du château durant la matinée où Christophe devait arriver.

La reine mère, qui feignait un excessif attachement pour les Guise, avait demandé communication des nouvelles apportées par les trois seigneurs venus de différents endroits du royaume; mais elle avait eu la mortification d'être poliment congédiée par le cardinal, qui lui faisait positivement la cour. Elle se promenait à l'extrémité de la terrasse, du côté opposé occupé par les deux princes lorrains. Elle avait trompé les deux frères et les avait joués par un feint mécontentement. Elle était réellement très-heureuse de pouvoir parler à l'un des seigneurs arrivés en toute hâte, son confident secret, qui jouait hardiment un double jeu, mais qui certes en fut bien récompensé. Ce gentilhomme était Chiverni, en apparence l'âme damnée du cardinal, mais en réalité le serviteur de Catherine. Catherine comptait encore deux seigneurs dévoués dans les deux Gondi, ses créatures; mais ces deux Florentins étaient trop suspects aux Guise pour qu'elle pût les envoyer au dehors; elle les gardait à la cour, où chacune de leurs paroles et de leurs démarches était étudiée, mais où ils étudiaient également les Guise et conseillaient Catherine. Ces deux Italiens maintenaient dans le parti de la reine mère Birague, un adroit Piémontais qui paraissait, comme Chiverni, avoir abandonné la reine mère pour s'attacher aux Guises et qui les encourageait dans leurs entreprises.

Chiverni venait d'Écouen et de Paris. Le dernier arrivé était Saint-André, qui fut maréchal de France. Avant eux, monsieur de Vieilleville, qui, pour son dévouement aux Guise, fut aussi nommé maréchal, était secrètement débarqué, plus secrètement reparti. Saint-André se disposait à partir pour Amboise, après un conseil tenu entre le cardinal de Lorraine, le duc de Guise, Birague, Chiverni, Vieilleville et Saint-André.

Si les deux chefs de la maison de Lorraine employaient Birague, il est à croire qu'ils comptaient beaucoup sur leurs forces, ils le savaient ambitieux, peut-être le gardaient-ils auprès d'eux pour pénétrer les secrets desseins de Catherine. Les deux frères, comme de grands politiques, avaient été pendant ce conseil d'une impénétrable discrétion. La conversation de Catherine avec ses amis expliquera parfaitement l'objet du conseil tenu par les Guise en plein air, au point du jour, sur cette terrasse, comme si tous avaient craint de parler entre les murailles du château de Blois.

La reine mère, qui dès le matin se promenait avec les deux Gondi en regardant d'un œil inquiet et curieux le groupe ennemi, fut rejointe par Chiverni. Elle était à l'angle de la terrasse qui regarde la col-

lIne, et là ne craignait aucune indiscrétion. Le mur a trente pieds de hauteur, et personne n'était au bas.

Chiverni prit la main de la reine mère pour la baiser et lui remit en la baisant une petite lettre sans que les deux Italiens l'eussent vu. Catherine se retira vivement, alla dans le coin de la balustrade et lut ce qui suit :

« Vous estes puissante assez pour garder la balance entre les grands et les faire débattre à qui mieux mieux vous servira, vous avez votre maison pleine de rois, et vous n'avez à craindre ni les Lorrains ni les Bourbons si vous les opposez les uns aux autres, car les uns et les autres veulent embler la couronne de vos enfants. Soyez maîtresse et non serve de vos conseillers, maintenez donc les uns par les autres, sans quoi le royaume ira de mal en pis, et de grosses guerres pourront s'en esmouvoir.

« LHOSPITAL. »

La reine mit ce papier dans le creux de son corset et se promit de le brûler dès qu'elle serait seule.

— Quand l'avez-vous vu? demanda-t-elle à Chiverni.

— Chez le connétable, à Melun, où il passait avec madame la duchesse de Berri, qu'il était très-impatient de remettre en Savoie afin de revenir ici pour éclairer le chancelier Olivier; il épouse vos intérêts en apercevant le but où tendent messieurs de Guise. Aussi va-t-il se hâter très-fort.

— Est-il sincère? dit Catherine, car il doit tout aux Lorrains, qui l'ont fait entrer au conseil.

— C'est un Français de trop bonne roche pour ne pas être franc, dit Chiverni; d'ailleurs son billet est un assez grand engagement.

— Quelle est la réponse du connétable à ces Lorrains?

— Il s'est dit le serviteur du roi et attendra ses ordres; aussi le cardinal, pour éviter toute résistance, va-t-il proposer de nommer son frère lieutenant général du royaume.

— Déjà ! dit Catherine épouvantée: mais que vous a dit monsieur le chancelier?

— Il m'a dit que vous seule, madame, pouviez vous mettre entre la couronne et messieurs de Guise, et je lui donnai ma foi de vous reporter ses paroles sans le compromettre ; mais il me les bailla par écrit, en m'ajoutant qu'un vieillard comme lui n'avait plus rien à craindre des hommes, et qu'il ne verrait jamais, quoi qu'il arrive, que la couronne.

— Savait-il en quelle situation je suis? demanda la reine.

— A peu près. Il trouve que vous avez fait un marché de dupe en acceptant à la mort du feu roi, pour votre part, les morceaux de la ruine de madame Diane. Messieurs de Guise se sont crus quittes envers la reine en satisfaisant la femme.

— Oui, dit la reine, en regardant les deux Gondi, j'ai fait une grande faute.

— Une faute que font les dieux, répliqua Charles de Gondi.

— Messieurs, dit la reine, si je passe ouvertement aux réformés, je deviens l'esclave d'un parti.

— Madame, dit vivement Chiverni, il faut vous servir d'eux, mais non les servir. Votre appui, pour le moment, est là.

— Quelle voie périlleuse, dit la reine ! Une fausse démarche sera un prétexte promptement saisi par les Guise pour se défaire de moi. La nièce d'un pape, la mère de quatre Valois, une reine de France, la veuve du plus ardent persécuteur des huguenots, une catholique italienne, la tante de Léon X, peut-elle être pour la réformation ?

— Mais, dit Albert de Gondi, seconder les Guise, n'est-ce pas donner les mains à une usurpation? Vous avez affaire avec une maison qui entrevoit, dans la lutte entre le catholicisme et la réforme, une couronne à prendre.

— Pensez, madame, que votre maison qui devrait être toute dévouée au roi de France est en ce moment la servante du roi d'Espagne. Elle serait demain pour la réformation si la réformation pouvait nommer roi le duc de Médicis.

— Je suis assez disposée à m'appuyer un moment sur les huguenots, dit Catherine, quand ce ne serait que pour me venger de ce soldat, de ce prêtre et de cette femme !

Elle montra tour à tour, par un regard d'Italienne, le duc, le cardinal et les fenêtres de la chambre de Marie Stuart.

— Ce trio m'a pris entre les mains les rênes de l'État que j'ai attendues bien longtemps et que cette vieille a tenues à ma place, reprit-elle.

Elle secoua la tête vers la ville d'Amboise, au delà de laquelle se trouve Chenonceaux, le château confisqué en sa faveur sur Diane de Poitiers.

— *Ma*, dit-elle en italien, il paraît que ces messieurs les rabats de Genève n'ont pas l'esprit de s'adresser à moi ! Par ma conscience, je ne puis aller à eux. Pas un de vous ne pourrait se hasarder à leur porter des paroles ! Elle frappa du pied. J'espérais que vous auriez pu rencontrer à Écouen le bossu, il a de l'esprit, dit-elle à Chiverni.

— Il y était, madame, dit Chiverni; mais il n'a pu déterminer le connétable à se joindre à lui. Monsieur de Montmorency veut bien renverser les Guise qui l'ont fait disgracier, mais il ne veut pas aider l'hérésie.

— Qui brisera, messieurs, ces volontés particu-

lières qui gênent la royauté. Vrai Dieu! il faut les détruire les uns par les autres, comme a fait Louis XI, le plus grand de vos rois. Il y a dans ce royaume quatre ou cinq partis, et le plus faible est celui de mes enfants.

— La réformation est une idée! dit Charles de Gondi, et les partis qu'a brisés Louis le onzième n'étaient que des intérêts.

— Faites du calvinisme une hache! dit Albert de Gondi, vous n'aurez pas l'odieux des supplices.

— Eh! s'écria la reine, j'ignore les forces et les plans de ces gens, je ne puis communiquer avec eux par aucun intermédiaire sûr. Si j'étais surprise à quelque machination de ce genre, soit par la reine, qui me couve comme un enfant au berceau, soit par ces deux geôliers qui ne laissent entrer personne au château, je serais bannie du royaume et reconduite à Florence avec une terrible escorte, commandée par un guisard forcené! Merci, mes amis! Oh! ma bru! je vous souhaite d'être quelque jour prisonnière chez vous!... vous saurez alors ce que vous me faites souffrir.

— Leurs plans! s'écria Chiverni, le grand maître et le cardinal les connaissent, mais ces deux grands politiques ne les disent pas. Sachez, madame, les leur faire dire.

— Que s'est-il donc décidé tout à l'heure? demanda la reine.

— M. de Vieilleville et M. de Saint-André viennent de recevoir des ordres assez singuliers; le grand maître concentre ses meilleures troupes dans le Vendômois, à Tours et à Blois, il ne s'occupe point de Paris. Sous peu de jours vous serez à Amboise. Le grand maître est venu sur cette terrasse examiner la position et ne trouve pas que Blois soit une place assez forte.

— Abdiquez ou régnez, dit Albert à l'oreille de la reine qui restait pensive.

Une terrible expression de rage intérieure passa sur le beau visage d'ivoire de la reine, qui n'avait pas encore quarante ans et qui vivait depuis vingt-six ans à la cour de France. Cette épouvantable phrase sortit de ses lèvres dans la langue florentine du Dante : — Rien tant que ce fils vivra! Sa petite femme l'ensorcelle, ajouta-t-elle après une pause.

L'exclamation de Catherine était inspirée par l'étrange prédiction qui lui fut faite peu de jours auparavant au château de Chaumont, sur la rive opposée de la Loire, où elle fut conduite par Ruggieri, son astrologue, pour y consulter, sur la vie de ses quatre enfants, une célèbre devineresse secrètement amenée par Nostradamus, le chef des médecins qui, dans ce grand seizième siècle, tenait comme les Ruggieri, comme Cardon et tant d'autres, pour les sciences occultes. Cette femme, dont la vie a échappé à l'histoire, avait fixé à un an le règne de François II.

— Votre avis sur tout ceci, dit-elle à Chiverni.

— Nous aurons une bataille, répondit le prudent gentilhomme, le roi de Navarre...

— Oh! dites la reine! reprit Catherine.

— C'est vrai, la reine, dit Chiverni en souriant, a donné pour chef aux réformés le prince de Condé. Aussi monsieur le cardinal parlait-il de le mander ici.

— Qu'il vienne! s'écria la reine, et je suis sauvée.

Ainsi les chefs du grand mouvement de la réformation en France avaient bien deviné dans Catherine une alliée.

— Il y a ceci de plaisant, s'écria la reine, que les Bourbons jouent les huguenots, et que les sieurs Calvin, de Bèze et autres jouent les Bourbons. Qui sera dupe?

— *Semprè il popolo,* dit Birague avec ironie.

L'espérance d'avoir la couronne ne fut pas, chez les deux chefs de la remuante famille des Guise, le résultat d'un plan prémédité : rien n'autorisa ni le plan ni l'espérance. Les circonstances firent leur audace. Les deux cardinaux et les deux Balafré se trouvèrent être quatre ambitieux, supérieurs en talents à tous les politiques qui les environnèrent. Aussi cette famille ne fut-elle abattue que par Henri IV, factieux nourri à la grande école dont Catherine et les Guise étaient les maîtres et qui profita de toutes les leçons.

En ce moment, ces deux hommes se trouvaient être les deux arbitres de la plus grande tentative essayée en Europe depuis celle de Henri VIII en Angleterre, et qui fut la conséquence de la découverte de l'imprimerie, ils étaient les adversaires de la réformation et tenaient le pouvoir entre leurs mains. Calvin était plus fort que Luther : il voyait alors le gouvernement là où Luther n'avait vu que le dogme, là où l'Allemand se battait avec le diable et lui jetait son encrier à la figure, le Français dirigeait des armées, armait des princes et livrait des batailles en semant les doctrines républicaines au cœur des bourgeoisies afin de compenser ses continuelles défaites sur les champs de bataille par des progrès moraux au sein des peuples.

Le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, aussi bien que Philippe II et le duc d'Albe, savaient où la monarchie était visée, et quelle étroite alliance existait entre le catholicisme et la royauté. Les Guise eurent une pensée unique, celle d'abattre l'hérésie d'un seul coup. Ce coup, ils le tentaient alors pour la première fois à Amboise, et le firent tenter une seconde fois à la Saint-Barthélemy, cette fois d'accord avec Catherine de Médicis, éclairée

par les flammes de douze années de guerre, éclairée surtout par le mot significatif de république prononcé plus tard, imprimé par les écrivains protestants. Les deux princes, au moment de frapper un coup meurtrier au cœur de la noblesse, afin de la séparer dès l'abord d'un parti religieux au triomphe duquel elle perdait tout, achevaient de se concerter sur la façon de tout découvrir au roi pendant que Catherine causait avec ses quatre conseillers.

— Jeanne d'Albret a bien su ce qu'elle faisait en se déclarant la protectrice des réformés! Elle a dans la réformation un bélier duquel elle joue très-bien! dit le grand maître en sondant la profondeur des desseins de la reine de Navarre, une des plus fortes têtes de ce temps.

— Théodore de Bèze a été de Genève à Nérac après avoir été se consulter avec Calvin.

— Quels hommes ces bourgeois savent trouver! s'écria le grand maître.

— Ah! nous n'avons pas à nous un homme de la trempe de ce la Renaudie, s'écria le cardinal. Un vrai Catilina.

— Ces hommes agissent toujours pour leur propre compte, répondit le duc. Ne l'avais-je pas deviné? Je l'ai comblé de faveurs, je l'ai fait évader lors de sa condamnation au parlement de Bourgogne, je l'ai fait rentrer dans le royaume en obtenant la révision de son procès, et je comptais tout faire pour lui pendant qu'il ourdissait contre nous une conspiration diabolique. Le drôle a rallié les protestants d'Allemagne à ceux de France, il a rallié les grands seigneurs mécontents au parti de la réforme, sans leur faire ostensiblement abjurer le catholicisme. Il avait, dès l'an dernier, trente capitales à lui! il était partout à la fois, à Lyon, en Languedoc, à Nantes! et il a fait rédiger cette consultation colportée dans toute l'Allemagne où les théologiens déclarent que l'on peut recourir à la force pour soustraire le roi à notre domination. En le cherchant partout on ne le rencontre nulle part! Cependant je ne lui ai fait que du bien! Il va falloir l'assommer comme un chien ou essayer de lui faire un pont d'or pour qu'il entre dans notre maison.

— La Bretagne, le Languedoc, tout le royaume est travaillé pour nous donner un assaut mortel, dit le cardinal. Après la fête d'hier, j'ai passé le reste de la nuit à lire tous les renseignements que m'ont envoyés mes religieux; mais il n'y a de compromis que des gentilshommes pauvres, des artisans, des gens qu'il est indifférent de pendre ou de laisser en vie: les Coligny, Condé ne paraissent pas, quoiqu'ils tiennent les fils de cette conspiration.

— Aussi, dit le duc, dès que cet avocat, cet Avenelles a vendu la mèche, ai-je dit à Braguelone de les laisser aller jusqu'au bout. Ils sont sans défiance, ils croient nous surprendre, et peut-être les chefs se montreront-ils? Mon avis serait de nous laisser vaincre pendant quarante-huit heures...

— Ce serait trop d'une demi-heure, dit le cardinal effrayé.

— Tu es brave, lui dit le Balafré.

Le cardinal lui répondit sans s'émouvoir: Que le prince de Condé soit ou non compromis, si nous sommes sûrs qu'il soit le chef, abattons cette tête, nous serons tranquilles, nous n'avons pas tant besoin de soldats que de juges, et jamais on ne manquera de juges: la victoire est toujours plus sûre au parlement que sur un champ de bataille.

— J'y consens volontiers, répondit le duc, mais crois-tu que le prince de Condé soit assez puissant pour donner tant d'audace à ceux qui vont venir nous livrer bataille; n'y a-t-il pas...

— Le roi de Navarre, dit le cardinal.

— Un niais qui me parle chapeau bas, lui répondit le duc. Mais les coquetteries de la Florentine t'obscurcissent donc la vue...

— Oh! j'y ai songé, fit le prêtre, et si je désire me trouver en commerce galant avec elle, c'est pour lire au fond de son cœur.

— Elle n'a pas de cœur, dit vivement le duc; elle est plus ambitieuse que nous ne le sommes.

— Tu es un brave capitaine, dit le cardinal à son frère; mais, crois-moi, nos deux robes sont bien près l'une de l'autre, et je la faisais surveiller par Marie avant que tu ne songeasses à la soupçonner. Elle a moins de religion que n'en a mon soulier. Si elle n'est pas l'âme du complot, ce n'est pas faute d'un désir; mais nous allons la juger sur le terrain et voir comment elle nous appuiera. Jusqu'aujourd'hui j'ai la certitude qu'elle n'a pas communiqué avec nos ennemis.

— Il est temps de tout découvrir au roi et à la reine mère qui ne sait rien, dit le duc; voilà la seule preuve de son innocence: mais peut-être attend-on le dernier moment pour l'éblouir par les probabilités d'un succès. La Renaudie va savoir par mes dispositions que nous sommes avertis: cette nuit Nemours a dû suivre les détachements de réformés qui arrivaient par les chemins de traverse, et les conjurés seront forcés de venir nous attaquer à Amboise, où je les laisserai tous entrer...

— Je ne quitterai pas la Florentine, dit le cardinal.

— Nous avons fait une faute, reprit le duc en s'amusant à lancer en l'air son poignard et à le rattraper par la coquille, il fallait se conduire avec elle comme avec les calvinistes, lui donner la liberté de ses mouvements pour la prendre sur le fait.

Le cardinal regarda pendant un moment son frère en hochant la tête.

— Que nous veut Pardaillan? dit le grand maître en voyant venir sur la terrasse ce jeune gentilhomme devenu célèbre par sa rencontre avec la Renaudie et par leur mort mutuelle.

— Monseigneur, le pelletier de la reine est à la porte, il dit avoir à lui remettre une parure d'hermine, faut-il le laisser entrer?

— Eh oui! un surcot dont elle parlait hier, reprit le cardinal, laissez-le passer.

— Il vient de Paris? dit le grand maître.

— Je l'ignore, répondit Pardaillan.

— Je lui demanderai chez la reine ce qu'on dit à Paris, se dit le Balafré. Qu'il attende le lever dans la salle des gardes. Pardaillan, est-il jeune?

— Oui, monseigneur, il se dit le fils de Lecamus.

— Lecamus est un bon catholique, fit le cardinal. Le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs compte sur lui, car il est quartenier du Palais.

— Néanmoins, fais-le attendre dans la grande salle et que le capitaine de la garde écossaise cause avec lui, dit le grand maître en appuyant sur ces derniers mots pour leur donner un sens facile à comprendre. Mais Ambroise est au château, je crois, il saura nous dire si c'est bien le fils de Lecamus qui l'a fort obligé, jadis. Demandez Ambroise.

Ce fut en ce moment que la reine Catherine alla seule au-devant des deux frères : ils s'empressèrent de venir à elle en lui témoignant un respect qui la touchait fort peu.

— Messieurs, dit elle, daignerez-vous me confier ce qui se prépare? La veuve de votre ancien maître serait-elle dans votre estime au-dessous des sieurs de Vieilleville, Birague et Chiverni?

— Madame, répondit le cardinal sur un ton galant, notre devoir d'hommes avant celui de politiques est de ne pas effrayer les femmes par de faux bruits. Mais ce matin il y a lieu de conférer sur les affaires de l'État. Vous excuserez mon frère d'avoir commencé par donner des ordres purement militaires et auxquels vous devez être étrangère; des choses importantes sont à décider. Si vous le trouvez bien, nous irons au lever du roi et de la reine, l'heure en approche.

— Qu'y a-t-il, monsieur le grand maître? dit Catherine en jouant l'effroi.

— Le calvinisme, madame, n'est plus une hérésie, c'est un parti qui va venir en armes nous arracher le roi.

Catherine, le cardinal, le duc et les seigneurs se dirigèrent alors vers le château. Gondi, qui pendant que Catherine causait avec les deux princes lorrains les avait examinés, dit alors en bon toscan à l'oreille de la reine mère, ces deux mots qui devinrent proverbes et qui expliquent une des faces de ce grand caractère royal : *Odiate e aspettate!*

V

LE PETIT LEVER DE FRANÇOIS II.

Pardaillan était venu donner l'ordre à l'officier de garde à la conciergerie du château de laisser passer le commis ou pelletier de la reine. Christophe Lecamus était béant dans la cour, occupé à regarder la facade. Cet étonnement de Parisien lui avait servi déjà de passe-port quand Pardaillan l'examina.

— La reine n'est pas levée, dit le jeune capitaine, viens l'attendre dans la salle des gardes.

Pardaillan accompagna Christophe à la salle des gardes et l'y laissa en disant aux gens de service de le mener chez la reine quand il serait temps, et de faire dire à ses femmes que son pelletier était venu.

Quand Pardaillan fut parti, Lecamus s'approcha de l'officier qui commandait dans la salle, il se mit à causer avec lui, finit par l'intéresser en lui contant dans quelle détresse il se trouvait, et parut si véritablement marchand que l'officier fit partager cette opinion au capitaine de la garde écossaise, qui vint de l'intérieur des appartements, et causa quelque temps avec Christophe en l'examinant à la dérobée.

Quelque prévenu que fût Christophe Lecamus, il ne pouvait comprendre la férocité froide des deux intérêts entre lesquels il se glissait. Pour un observateur qui, dans ce moment, eût été dans le secret de cette scène, comme l'est aujourd'hui l'historien, il y avait de quoi trembler à voir ce jeune homme, l'espoir de deux familles, hasardé entre ces deux puissantes machines d'airain, Catherine et les Guise. Il y a très-peu de courages qui connaissent l'étendue des dangers. Par la manière dont le port de Blois, la ville et le château étaient gardés, Chistophe s'attendit à trouver des piéges et des espions partout; il se résolut donc à cacher la gravité de sa mission et la tension de son esprit sous l'apparence niaise et commerciale avec laquelle il avait déjà reçu le jeune Pardaillan, l'officier de garde et le capitaine.

L'agitation qui dans un château royal accompagne l'heure du lever commençait à se manifester. Les seigneurs qui se trouvaient au château ou logés à Blois entraient dans la cour et traversaient la salle des gardes. Ils venaient savoir les nouvelles, examiner les visages, autant que faire leur cour au roi. L'amour excessif de François II pour Marie Stuart, auquel ni les Guise ni la reine mère ne s'opposaient, et la complaisance politique avec laquelle Marie Stuart s'y prêtait, ôtaient au roi tout intérêt, il était sans pouvoir; aussi faisait-on en réalité la cour à la

reine Marie, à son oncle le cardinal de Lorraine et au grand maître.

Ce mouvement eut lieu devant Christophe, qui suivit les seigneurs dans le grand et immense salon, plus tard si fatal au fils du grand maître, au second balafré. Le cabinet du roi se trouvait après et la chambre de parade y faisait suite. Ce fut en sortant de ce cabinet dans le salon que, plus tard, le duc de Guise fut tué dans un des coins de cette vaste salle.

L'appartement de la reine mère était en retour. Les filles des deux reines étaient dans le grand salon et se tenaient autour de la cheminée. Toutes étaient en deuil. Les courtisans laissaient entre ces demoiselles, qui appartenaient aux premières familles du royaume, un espace de quelques pas qui n'était franchi que par les plus grands seigneurs. La dame d'honneur de Catherine, la comtesse de Fiesque, et celle de la reine, la duchesse de Guise, étaient, selon le devoir de leurs charges, assises au milieu d'elles, qui restaient debout.

L'un des premiers qui vint se mêler à ces deux escadrons si dangereux fût le duc d'Orléans, le frère du roi, accompagné de monsieur de Cypierre, son gouverneur. Ce jeune prince, qui, avant la fin de cette année, devait régner sous le nom de Charles IX, avait alors seize ans : il était d'une excessive timidité. Le duc d'Anjou et le duc d'Alençon, ses deux frères, ainsi que la princesse Marguerite, qui fut la femme de Henri IV, étaient encore trop jeunes pour venir à la cour. Ces trois enfants restaient sous la conduite de leur mère, qui les avait avec elle dans ses appartements. Le duc d'Orléans se trouvait alors le seul sous l'autorité d'un gouverneur.

Ce jeune prince, richement vêtu, selon la mode du temps, d'un haut-de-chausses en soie, d'un justaucorps de drap d'or orné de fleurs noires, et d'un petit manteau de velours brodé, le tout noir, car il portait encore le deuil du roi son père, salua les deux dames d'honneur et resta près de la belle comtesse de Fiesque. Il avait déjà de l'antipathie pour les adhérents de la maison de Guise; aussi répondit-il froidement aux paroles de la duchesse, et il appuya son bras sur le dossier de la haute chaise de la comtesse de Fiesque.

Son gouverneur, un des plus beaux caractères de ce temps, monsieur de Cypierre, resta derrière lui comme une panoplie. Amyot, en simple soutane d'abbé, accompagnait aussi le prince, dont il était le précepteur.

Malgré la gravité des circonstances, la cour offrait l'aspect que toutes les cours offriront dans tous les pays, à toutes les époques et dans les plus grands dangers : des courtisans parlant toujours de choses indifférentes en pensant à des choses graves, plaisantant en étudiant les visages, et s'occupant d'amours et de mariages avec des héritières au milieu des catastrophes les plus sanglantes.

— Que dites-vous de la fête d'hier? demanda Bourdeilles, seigneur de Brantôme, en s'approchant de mademoiselle des Piennes, une des filles de la reine mère.

— Messieurs du Baïf et du Bellay n'ont eu que de belles idées, dit-elle en montrant les deux ordonnateurs de la fête qui se trouvaient à quelques pas... Puis à voix basse : J'ai trouvé cela d'un goût exécrable.

— Vous n'y aviez pas de rôle? dit mademoiselle de Lewiston de l'autre bord.

— Que lisez-vous là, madame? dit Amyot à madame de Fiesque.

— *L'Amadis de Gaule, par le seigneur des Essarts, commissaire ordinaire de l'artillerie du Roi.*

— Un ouvrage charmant, dit la belle, qui fut depuis si célèbre sous le nom de Fosseuse quand elle devint dame d'honneur de la reine de Navarre Marguerite.

— Le style est de forme nouvelle, dit Amyot. Adoptez-vous ces barbaries? ajouta-t-il en regardant Brantôme.

— Il plaît aux dames, que voulez-vous! s'écria Brantôme en allant saluer madame de Guise, qui tenait les *Célèbres dames de Boccace.*

— Il doit s'y trouver des femmes de votre maison, madame, dit-il, et Boccace a eu tort de ne pas être de notre temps, il aurait trouvé certes à augmenter ses volumes...

— Comme ce monsieur de Brantôme est adroit! dit la belle mademoiselle de Limeuil à la comtesse de Fiesque, il est venu d'abord à nous, mais il restera dans le quartier des Guise.

— Chut! dit madame de Fiesque en regardant la belle Limeuil. Mêlez-vous de ce qui vous intéresse...

La jeune fille tourna les yeux vers la porte; elle attendait Sardini, un noble italien avec lequel la reine mère la maria plus tard.

— Par saint Alipantin, dit monsieur de Robertet, un secrétaire d'État, en saluant le groupe de la reine mère, mademoiselle Davila me semble plus jolie chaque matin.

L'arrivée du secrétaire d'État, qui cependant était exactement ce qu'est un ministre aujourd'hui, ne fit aucune sensation. Un secrétaire d'État, dont la charge devait prendre tant d'importance quand les rois jugèrent à propos de faire des bourgeois à qui ces fonctions étaient presque toujours confiées leurs conseillers intimes, avait alors peu de lustre en présence des princes et des grands seigneurs, qui décidaient les graves questions de la politique.

— Si cela est, monsieur, prêtez-moi donc le libelle fait contre messieurs de Guise. Je sais qu'on vous l'a prêté, dit mademoiselle Davila à Robertet.

— Je ne l'ai plus, dit le secrétaire en allant saluer madame de Guise.

— Je l'ai, dit le comte de Grammont à mademoiselle Davila, mais je ne vous le donne qu'à une condition.

— Sous condition?... fi! dit madame de Fiesque.

— Vous ne savez pas ce que je veux, répondit Grammont.

— Oh! cela se devine, dit la Limeuil, car la coutume italienne de nommer les dames, comme font les paysans de leurs femmes, *la une telle,* était alors de mode à la cour de France.

— Vous vous trompez, reprit vivement le comte, il s'agit de remettre à mademoiselle de Matha, l'une des filles de l'autre bord, une lettre de mon cousin de Jarnac.

— Ne compromettez pas mes filles, dit la comtesse de Fiesque. C'est moi qui la donnerai.

— Savez-vous des nouvelles de ce qui se passe en Flandre? Il paraît que monsieur d'Egmont donne dans les nouveautés.

— Lui et le prince d'Orange, reprit Cypierre.

— Le duc d'Albe et le cardinal Granvelle y vont, n'est-ce pas, monsieur? dit Amyot au cardinal de Tournon, qui restait sombre et inquiet entre les deux groupes.

— Heureusement nous sommes tranquilles et nous n'avons à vaincre l'hérésie que sur le théâtre, dit le jeune duc d'Orléans, en faisant allusion au rôle qu'il avait rempli la veille, celui d'un chevalier domptant une hydre qui avait sur le front le mot *Réformation.*

Le cardinal ne répondit rien et marcha de long en large dans le salon en causant à voix basse avec monsieur de Robertet.

— Croyez-vous que la Lewiston épouse monsieur du Lude? demanda madame de Fiesque à monsieur de Grammont.

— La reine Marie ne s'en soucie pas, dit le comte; mais voyez un peu le groupe des mécontents, là-bas, dit-il en montrant messieurs de Coligny, le cardinal de Châtillon, le jeune Téligny, Danville, Thoré, Castelnau, Moret et plusieurs seigneurs, soupçonnés de calvinisme. Ne dirait-on pas qu'il va tomber des anges exterminateurs?

— Les huguenots se remuent, dit Cypierre, et nous savons que Théodore de Bèze est à Nérac pour obtenir de la reine de Navarre qu'elle se déclare pour les réformés.

En ce moment madame Dayelle, femme de chambre favorite de la reine Marie Stuart, parut à la porte du salon, entra dans le cabinet, et de là dans la chambre de la reine et du roi. Le passage de la femme de chambre causa du mouvement.

— Nous allons bientôt entrer, dit madame de Guise.

Madame Dayelle se glissa chez la reine après avoir gratté à la porte, façon respectueuse inventée par Catherine de Médicis, et qui fut adoptée à la cour de France.

— Quel temps fait-il, ma chère Dayelle? dit la reine Marie en montrant son blanc et frais visage hors du lit dont elle secoua les rideaux. Qu'as-tu, Dayelle? on dirait que les archers sont à tes trousses.

— Oh! madame, le roi dort-il?

— Oui.

— Nous allons quitter le château. Monsieur le cardinal m'a priée de vous le dire afin que vous y disposiez le roi.

— Sais-tu pourquoi, ma bonne Dayelle?

— Les réformés veulent vous enlever...

— Ah! cette nouvelle religion ne me laissera pas de repos! J'ai rêvé cette nuit que j'étais en prison... moi qui réunirai les couronnes des trois plus beaux royaumes du monde...

— Aussi, madame, est-ce un rêve!

— Enlevée! ce serait assez gentil, mais pour fait de religion et par des hérétiques, c'est une horreur.

La reine sauta hors du lit et vint s'asseoir dans une grande chaise couverte de velours rouge, devant la cheminée, après que Dayelle lui eut donné une robe de chambre en velours noir, qu'elle serra légèrement à la taille par une corde en soie. Dayelle ralluma le feu, car les matinées du mois de mai sont assez fraîches aux bords de la Loire.

— Mes oncles ont donc appris ces nouvelles pendant la nuit? demanda la reine à Dayelle, avec laquelle elle agissait familièrement.

— Depuis ce matin, messieurs de Guise se sont promenés sur la terrasse pour n'être entendus de personne, et ont reçu des envoyés venus en toute hâte. Madame la reine mère y était avec ses Italiens, mais elle n'a pas été de ce petit conseil.

— Elle doit être furieuse!

— D'autant plus qu'il y avait un restant de colère d'hier, répondit Dayelle. On dit qu'en voyant paraître Votre Majesté hier, dans sa robe d'or torse et avec ce voile de crêpe tanné, elle n'a pas été gaie...

— Laisse-nous, ma bonne Dayelle, le roi s'éveille. Que personne, pas même les petites entrées, ne nous dérange.

— Eh bien! ma chère Marie, as-tu donc déjà quitté le lit? Est-il grand jour? dit le jeune roi.

—Mon cher mignon, pendant que nous dormons, les méchants veillent et vont nous forcer de quitter cette belle demeure.

—Que parles-tu de méchants, ma mie! n'avons-nous pas eu la plus jolie fête du monde hier au soir, sauf les mots latins que ces messieurs ont jetés dans notre français?

—Ah! dit Marie, ce langage est de fort bon goût, et Rabelais l'a déjà mis en lumière.

—Tu es une savante, et je suis bien fâché de ne pas pouvoir te célébrer en vers; si je n'étais pas roi, je reprendrais maître Amyot pour précepteur.

— N'enviez rien à votre frère, qui fait des poésies et me les montre en me demandant de lui montrer les miennes. Allez, vous êtes le meilleur des quatre et serez aussi bon roi que vous êtes amant gentil.

— Je n'ai pas grand mérite à aimer une si parfaite reine, dit le petit roi; je ne sais qui m'a retenu hier de t'embrasser devant toute la cour quand tu as dansé le branle au flambeau! J'ai clairement vu que toutes les femmes ont l'air d'être des servantes auprès de toi, ma belle Marie...

— Pour ne parler qu'en prose, vous parlez à ravir, mon mignon, mais aussi est-ce l'amour qui parle. Et vous, vous savez bien, mon aimé, que vous ne seriez qu'un pauvre petit page, encore vous aimerais-je autant que je vous aime, et il n'y a rien cependant de plus doux que de pouvoir se dire : Mon amant est roi.

— Oh! le joli bras! Pourquoi faut-il nous habiller? J'aime tant à passer mes doigts dans tes cheveux si doux, à en mêler les anneaux blonds. Ah çà, ma mie, ne donne plus à baiser à tes femmes ce cou si blanc et ce joli dos. Ne le souffrez plus! C'est déjà trop que les brouillards de l'Écosse y aient passé.

—Ne viendrez-vous pas voir mon cher pays? Les Écossais vous aimeront et il n'y aura pas de révolte comme ici...

—Qui se révolte dans notre royaume? dit François de Valois en croisant sa robe et prenant Marie Stuart sur son genou.

— Oh! mais ceci est assurément fort joli, dit-elle en dérobant sa joue au roi; mais vous avez à régner, s'il vous plaît, mon doux sire. Nous avons une affaire importante.

— Oh! dit le roi, il y a longtemps que nous n'avons eu d'affaire. Est-elle amusante?

— Oui, dit Marie; il s'agit de déménager.

—Oh! il est clair que tu as vu l'un de tes oncles, qui s'arrangent si bien qu'à dix-sept ans je me comporte en roi fainéant. Je ne sais pas, en vérité, pourquoi j'ai assisté à un de leurs conseils; ils y pourraient faire tout aussi bien les choses en mettant une couronne sur mon fauteuil; je ne vois rien que par leurs yeux et décide à l'aveugle.

— Oh! monsieur, s'écria la reine en se levant de dessus le roi et prenant un petit air de fâcherie, il était dit que vous ne me feriez plus la moindre peine à ce sujet, et que mes oncles useraient du pouvoir pour le bonheur des Français...

— Oh! s'ils n'étaient vos oncles! s'écria le jeune roi. Ce cardinal me déplaît énormément, et quand il prend son air patelin et ses façons soumises pour me dire en s'inclinant : « Sire, il s'agit ici de l'honneur de la couronne et de la foi de vos pères, Votre Majesté ne saurait en souffrir, » et ceci et cela... Je suis sûr qu'il ne travaille que pour lui.

— Comme vous l'avez bien imité! dit la reine; mais que ne les employez-vous à vous instruire de ce qui se passe, afin de régner par vous-même dans quelque temps, à votre grande majorité... Croyez-vous que votre mère ne me rende pas en mal ce que mes oncles font de bien pour la splendeur de votre trône? Eh! quelle différence! Mes oncles sont de grands princes, neveux de Charlemagne, et pleins d'égards : ils sauraient mourir pour vous. Tandis que cette fille de médecin ou de marchand, reine de France par hasard, est grièche comme une Parisienne. Sa figure pâle et sérieuse de femme mécontente de ne pas tout brouiller ici se montre, et elle me dit de sa bouche pincée : « Ma fille, vous êtes la reine et je ne suis plus que la seconde femme du royaume. (Elle enrage, entends-tu, mon mignon?) Mais si j'étais en votre place je ne porterais pas de velours incarnat pendant que la cour est en deuil, je ne paraîtrais pas en public avec mes cheveux unis et sans pierreries, parce que ce qui n'est point séant à une simple dame l'est encore moins chez une reine, et je ne danserais point de ma personne, je me contenterais de voir danser... »

—Oh! mon Dieu, dit le roi, je crois l'entendre... Dieu! si elle savait...

— Oh! vous tremblez encore devant elle. Elle t'ennuie, dis-le, nous la renverrons; car te tromper, passe encore, elle est de Florence; mais t'ennuyer...

— Au nom du ciel, Marie, tais-toi, dit François, inquiet et contraint; je ne voudrais pas que tu perdisses son amitié.

— Ne voyez-vous pas, mon petit roi, qu'elle me caresse afin de me détacher de mes oncles? Mais elle m'aime si peu qu'il a fallu que vous vous missiez en colère pour que nous n'eussions pas chacun notre appartement, ici et à Saint-Germain; elle prétendait que c'était l'usage des rois et reines de France. L'usage! c'était celui de votre père; il ne pouvait la souffrir, et cela s'explique. Quant à votre aïeul François, le compère avait établi cet usage pour la commodité de ses amours. Aussi veillez-y bien, si nous nous en allons d'ici, que le grand maître ne nous sépare point.

— Si nous nous en allons d'ici, Marie? Mais, moi, je ne veux point quitter ce joli château d'où nous voyons la Loire et le Blaisois, une ville à nos pieds et le plus joli ciel du monde au-dessus de nos têtes. Si je m'en vais, ce sera pour aller en Italie avec toi, voir les peintures de Raphaël et Saint-Pierre.

— Et les orangers? Oh! mon mignon roi, si tu savais quelle envie nourrit la Marie de se promener sous des orangers en fleurs et en fruits! Hélas! peut-être n'en verrai-je jamais! Oh! entendre un chant italien sous ces arbres parfumés, au bord de la mer bleue sous un ciel bleu, et nous tenir ainsi!

— Partons, dit le roi.

— Partir! s'écria le grand maître en entrant. Oui, sire, il s'agit de quitter Blois. Pardonnez-moi ma hardiesse, mais les circonstances sont plus fortes que l'étiquette, et je viens vous supplier de tenir conseil.

Marie et François s'étaient vivement séparés en se voyant surpris, et leurs visages offraient une même expression de majesté royale offensée.

— Vous êtes un grand maître, monsieur de Guise, dit le jeune roi tout en colère, mais en la contenant.

—Au diable les amoureux! dit le cardinal en murmurant à l'oreille de Catherine.

— Mon fils, répondit la reine, qui se montra derrière le cardinal, il s'agit de la sûreté de votre personne et de votre royaume.

— L'hérésie veillait pendant que vous dormiez, sire, dit le cardinal.

— Retirez-vous dans le cabinet, fit le petit roi, nous y tiendrons conseil.

— Madame, dit le grand maître, le fils de votre pelletier vous apporte vos fourrures, qui sont de saison pour le voyage, car il est probable que nous côtoierons la Loire. Mais, dit-il en se tournant vers la reine mère, il veut aussi vous parler, madame. Le roi va s'habiller sans doute, ainsi que ma nièce; expédiez-le sur-le-champ, afin que nous n'ayons point la tête rompue de cette bagatelle.

— Volontiers, dit Catherine en entrant dans la chambre de ses enfants, et se disant à elle-même : S'il compte se défaire de moi par de semblables ruses, il ne me connaît point.

Le cardinal et le duc se retirèrent dans le cabinet, en laissant les deux reines et le roi. Puis ayant entr'ouvert la porte du cabinet qui donnait dans le grand salon où était l'audience et qu'il venait de traverser, le grand maître dit à l'huissier de faire venir le pelletier de la reine. Christophe entra tenant ses paquets et fut arrêté soudain par les regards de ces deux princes.

—Tu viens de Paris, dit le cardinal, quelle route as-tu prise?

— Je suis venu par eau, monseigneur, répondit Christophe.

— Comment es-tu donc entré dans Blois?

— Par le port, monseigneur.

—Personne ne t'a inquiété? fit le duc, qui ne cessait d'examiner le jeune homme.

— Non, monseigneur, j'ai dit que je venais pour le service des deux reines, de qui mon père est le pelletier.

— Que faisait-on à Paris? demanda le cardinal.

— On recherchait toujours l'auteur du meurtre commis sur le président Minard.

— Tu es le fils du plus grand ami de mon chirurgien, dit le duc, qui se leva et regarda dans le salon si l'un des hommes les plus célèbres de ce temps, Ambroise Paré, s'y trouvait.

Ambroise, debout dans un coin, reçut une œillade du duc, et sur un signe vint à lui. Ambroise, qui inclinait déjà à la religion réformée, finit par l'adopter; mais l'amitié des Guise et celle des rois de France le garantit de tous les malheurs qui atteignirent les calvinistes. Il avait sauvé la vie au duc par une action hardie au siége de Calais, où le grand maître eut le visage traversé de part en part d'un coup de lance dont le tronçon, après avoir percé la joue au-dessous de l'œil droit, avait pénétré jusqu'à la nuque au dessous de l'oreille gauche et était resté dans le visage. Le duc gisait dans sa tente au milieu d'une désolation générale.

— Le duc n'est pas mort, messieurs, dit Ambroise en regardant les assistants qui fondaient en larmes; mais il va bientôt mourir, dit-il en se reprenant, si je n'osais le traiter comme tel, et je vais m'y hasarder au risque de tout ce qui peut m'arriver. Voyez!

Il mit le pied gauche sur la poitrine du duc, prit le bois de la lance avec ses ongles, l'ébranla par degrés et finit par retirer le fer de la tête comme s'il s'agissait d'une chose et non d'un homme. Il guérit le prince qu'il avait si audacieusement traité; mais il resta dans le visage du duc cette horrible blessure d'où lui vint son surnom, qui, par une cause semblable, fut aussi celui de son fils. Le duc se regardait comme obligé de la vie envers Ambroise Paré, que depuis quelques jours il avait fait nommer chirurgien du roi.

— Que voulez-vous, monseigneur? dit Ambroise; le roi serait-il malade? Je le croirais assez.

— Comment?

— La reine est trop jolie, répliqua le chirurgien.

— Ah! Mais il ne s'agit pas de ceci, Ambroise, mais de te faire voir un de tes amis, dit-il en l'emmenant dans le cabinet.

—Eh! c'est vrai, monseigneur! s'écria le chirur-

gien en tendant la main à Christophe ; comment va ton père, mon gars?

— Mais bien, maître Ambroise, répondit Christophe.

— Eh bien, laisse-nous, dit le grand maître à Ambroise en lui faisant un signe. Et vous, mon ami, dit-il à Christophe, faites promptement vos affaires et retournez à Paris, mon secrétaire vous donnera une passe, car, mordieu, il ne fera pas bon sur les chemins!

En ce moment Dayelle ouvrit la porte de la chambre du roi et fit signe à Lecamus de venir.

Aucun des deux frères n'eut le moindre soupçon des graves intérêts qui reposaient sur Christophe, une fois assurés qu'il était bien le fils du bon catholique Lecamus, fournisseur de la cour.

VI

UN DRAME DANS UN SURCOT.

Quand le fils du pelletier entra dans la chambre, le roi n'y était pas, il avait laissé la reine en compagnie de sa mère; il était sans doute passé dans un des cabinets, où se trouvait son valet de chambre ordinaire.

La reine Catherine, debout dans la vaste embrasure de l'immense croisée, regardait les jardins, en proie aux plus tristes pensées. Elle voyait l'un des plus grands capitaines de ce siècle substitué dans la matinée, à l'instant, à son fils, au roi de France, sous le terrible titre de lieutenant général du royaume. Devant ce péril, elle était seule, sans action, sans défense. Aussi pouvait-on la comparer dans son vêtement de deuil, qu'elle ne quittait jamais, à un fantôme, tant sa figure pâle était immobile à force de réflexion. Son œil noir nageait dans cette indécision tant reprochée aux grands politiques, et qui chez eux vient de l'étendue même du coup d'œil par lequel ils embrassent toutes les difficultés, les compensant l'une par l'autre, et additionnant pour ainsi dire toutes les chances avant de prendre un parti. Ses oreilles tintaient, son sang s'agitait, et cependant elle demeurait calme, digne, tout en mesurant la profondeur de l'abîme.

C'était la première de ces terribles journées qui se trouvèrent en si grand nombre dans le reste de sa vie royale, et ce fut aussi sa première faute à l'école du pouvoir. Quoique le sceptre fuyait ses mains, elle voulait le saisir et le saisit par un effet de cette puissance de volonté qui ne s'était point lassée dans les constants refus de Henri II, dans la terrible opposition de Diane de Poitiers, sa rivale; après les dédains de son beau-père François Ier et de sa cour, où elle avait été peu de chose, quoique Dauphine.

Un homme n'eût rien compris à cette reine en échec, mais la blonde Marie, si fine, si spirituelle, si jeune fille, et déjà si instruite, l'examinait du coin de l'œil et affectait de fredonner un air italien en prenant une contenance insouciante. Sans deviner les orages d'ambition contenue qui causaient une légère sueur froide à la Florentine, la jolie Écossaise au visage mutin savait que l'élévation de son oncle le duc de Guise causait une rage intérieure à Catherine, et rien ne l'amusait tant que d'espionner sa belle mère, en qui elle voyait une intrigante, une parvenue abaissée qui voulait se venger.

Le visage de l'une était grave et sombre, un peu terrible à cause de cette lividité des Italiennes, qui, durant le jour, fait ressembler leur teint à de l'ivoire jaune, quoiqu'il redevienne éclatant aux bougies; tandis que le visage de l'autre était frais et gai, car, à seize ans, la tête de Marie Stuart avait cette blancheur de blonde qui la rendit si célèbre. Son frais, son piquant visage si purement coupé brillait de cette malice d'enfant exprimée franchement par la régularité de ses sourcils, par la vivacité de ses yeux, par la mutinerie de sa jolie bouche; elle avait alors toutes ces grâces de la jeune chatte que rien, ni la captivité ni la vue de son effroyable échafaud, ne put altérer. Ces deux reines, l'une à l'aurore, l'autre à l'été de la vie, formaient donc alors le contraste le plus complet. Catherine était une reine imposante, une veuve impénétrable qui n'avait d'autre passion que celle du pouvoir; Marie était une folâtre épousée, insoucieuse, qui faisait des jouets de ses couronnes. L'une prévoyait d'immenses malheurs : elle rêvait l'assassinat des Guise, et apercevait les flots de sang d'une longue lutte; l'autre n'en soupçonnait aucun et ne se doutait pas qu'elle serait juridiquement assassinée. Une singulière réflexion rendit un peu de calme à l'Italienne.

— Ce règne va finir, selon la sorcière et au dire de Ruggieri : mon embarras ne durera point.

Ainsi, chose étrange, une science occulte oubliée aujourd'hui, l'astrologie judiciaire, servit à Catherine de point d'appui dans toute sa vie. Pendant le cours de cette vie, sa croyance alla croissant en voyant les prédictions de ceux qui pratiquaient cette science réalisées avec la plus minutieuse exactitude.

— Vous êtes bien sombre, madame? dit Marie Stuart en prenant des mains de Dayelle ce petit bonnet pincé sur la raie de ses cheveux, et dont les deux ailes de riche dentelle tournaient autour

des touffes blondes qui lui accompagnaient les tempes. Le pinceau des peintres a si bien illustré cette coiffure qu'elle appartient exclusivement à la reine d'Écosse; mais il est certain que Catherine l'avait inventée pour elle quand elle eut à prendre le deuil de Henri II : seulement, elle ne sut pas la porter aussi bien que sa belle-fille, à qui elle seyait beaucoup mieux, et c'était encore un grief.

— Est-ce un reproche que me fait la reine? dit Catherine en se tournant vers sa belle-fille.

— Je vous dois le respect et n'oserais, répliqua malicieusement l'Écossaise qui regarda Dayelle.

La femme de chambre favorite resta comme la figure d'un chenet entre les deux reines. Un sourire d'approbation pouvait lui coûter la vie.

— Comment puis-je être gaie comme vous, après avoir perdu le feu roi, et en voyant le royaume de mon fils sur le point de s'embraser?

— La politique regarde peu les femmes. D'ailleurs mes deux oncles sont là.

Ces deux mots étaient, dans les circonstances actuelles, deux flèches empoisonnées.

— Nous allons avoir nos fourrures, madame, répondit ironiquement l'Italienne, et nous pourrons nous occuper alors de nos véritables affaires pendant que vos oncles décideront de celles du royaume.

— Oh! mais nous serons du conseil, madame, nous y sommes plus utiles que vous ne croyez.

— Vous, dit Catherine, mais moi je ne sais pas le latin.

— Vous me croyez savante, dit en riant Marie Stuart; eh bien, je vous jure, madame, qu'en ce moment j'étudie pour être à la hauteur des Médicis, afin de guérir les plaies du royaume.

Catherine fut atteinte au cœur par ce trait piquant qui rappelait l'origine des Médicis, venus, disaient les uns, d'un médecin, et selon les autres, d'un riche épicier-droguiste. Elle resta sans réponse; Dayelle rougit quand sa maîtresse le regarda, cherchant ces applaudissements que tout le monde et même les reines demandent à des inférieurs quand il n'y a pas de spectateurs.

— Vos mots charmants, madame, ne peuvent malheureusement pas guérir ni les plaies de l'État ni celles de l'Église, répondit Catherine avec une dignité calme et froide, et la science de mes pères leur a donné des trônes, tandis que si vous continuez à plaisanter, vous pourrez perdre les vôtres.

Ce fut en ce moment que Dayelle ouvrit la porte à Christophe, que le duc de Guise annonça lui-même en grattant. Le calviniste étudia rapidement le visage de Catherine, mais il fut surpris par la vivacité de la reine Marie, qui sauta sur les cartons pour voir son surcot.

— Madame, dit Christophe en s'adressant à cette reine et en tournant le dos à l'autre reine et à Dayelle, car il eut l'art de profiter de l'attention que ces deux femmes allaient donner aux fourrures pour frapper un coup hardi

— Que voulez-vous de moi? dit Catherine en lui jetant un regard perçant.

Christophe avait mis le traité passé par le prince de Condé, le plan des réformés et le détail de leurs forces, sur son cœur, entre sa chemise et son justaucorps de drap, mais en les enveloppant du mémoire dû par Catherine au pelletier.

— Madame, dit-il, mon père est dans un horrible besoin d'argent, et si vous daignez jeter les yeux sur vos mémoires, ajouta-t-il en dépliant le papier et en mettant le traité en dessus, vous verrez que Votre Majesté doit six mille écus; ayez la bonté de nous prendre en pitié; voyez, madame. Et il lui tendit le traité. Lisez, ceci date de l'avénement au trône du feu roi.

Catherine fut éblouie en lisant le préambule du traité, mais elle ne perdit pas la tête, elle roula le tout, et admirant l'audace et la présence d'esprit de ce jeune homme, elle sentit d'après ce coup de maître qu'elle serait comprise, et lui frappa la tête avec le rouleau de papier.

— Vous êtes bien maladroit, mon petit ami, de présenter le compte avant les fourrures.

— Ah ! mesdames, excusez mon père; mais s'il n'avait pas eu besoin d'argent, vous n'auriez pas eu vos pelleteries. Les pays sont en armes, et il a fallu notre détresse pour que je vinsse ici. Personne que moi n'a voulu se risquer.

— Ce garçon est naïf, dit la reine en essayant le surcot.

— Ah ! madame, j'ai votre mémoire aussi, dit-il en la regardant avec une sorte d'humilité.

La reine le regarda sans prendre le papier et remarqua, mais sans en tirer la moindre conséquence, qu'il avait pris dans son sein le mémoire de la reine Catherine et qu'il sortait le sien à elle de sa poche. Elle ne vit pas dans les yeux de ce garçon l'admiration que son aspect excitait chez tout le monde; elle était si occupée de voir l'effet de ses fourrures en les essayant, qu'elle ne se demanda pas d'abord d'où pouvait venir cette indifférence.

— Prends, Dayelle, tu donneras le mémoire au trésorier en lui disant de ma part de payer.

— Oh! madame, si vous ne me faites signer par le roi ou par monseigneur le grand maître, qui est là, une ordonnance, votre gracieuse parole resterait sans effet.

— Vous êtes plus vif qu'il ne sied à un sujet, mon ami. Vous ne croyez donc pas aux paroles royales ?

Le roi se montra tout habillé.

— Qui donc doute de votre parole? dit le jeune François II.

— Venez, mon ami, dit la reine mère, je vais vous faire payer, moi. Il faut que le commerce vive, et l'argent est son principal nerf.

— Allez, mon cher, dit en riant la jeune reine, mon auguste mère entend mieux que moi les affaires du commerce.

Catherine sortit sans répondre à cette nouvelle épigramme, et rentra dans son appartement par une antichambre contiguë à la chambre du roi et de la reine, et où stationnait la garde écossaise.

— Serrez tout cela, Dayelle, et venons au conseil, monsieur, dit-elle ravie de faire décider en l'absence de la reine mère la question si grave de la lieutenance du royaume.

Le conseil était commencé depuis dix minutes. Les deux princes lorrains, attribuant l'absence de Catherine à quelque ruse de leur nièce, excités d'ailleurs par ses regards significatifs, avaient succinctement expliqué les dangers de la situation. Le cardinal, qui fut dans cette circonstance d'une habileté merveilleuse, avait amené la question de la lieutenance; mais pour la seconde fois, le jeune roi, qui sentait sans doute une oppression et devinait que sa mère avait le sentiment des droits de la couronne et la connaissance du danger où était son pouvoir, répondit :

— Attendons la reine ma mère.

Éclairée par le retard inconcevable de la reine Catherine, tout à coup Marie Stuart réunit en une seule pensée trois circonstances qu'elle se rappela vivement : d'abord, la grosseur des mémoires présentés à sa belle-mère, et qui l'avait frappée, quelque distraite qu'elle fût, car une femme qui paraît ne rien voir est un lynx; puis l'endroit où Christophe les avait mis pour les séparer des siens, et pourquoi? enfin le regard froid de ce garçon qu'elle attribua soudain à la haine des calvinistes contre la nièce des Guise. Une voix lui cria : Ne serait-ce pas un envoyé des réformés? Obéissant comme les natures nerveuses à son premier mouvement, elle sortit brusquement, se précipita dans la chambre à coucher, de là dans le cabinet, traversa la petite salle des gardes, ouvrit la porte de l'appartement de la reine mère avec des précautions de voleur, glissa comme une ombre sur les tapis et mit la main sur le loquet de la serrure assez compliquée de la chambre où se trouvait Catherine de Médicis.

En ce moment, l'Italienne, qui venait de se convaincre de la grandeur des plans du prince de Condé, qui tenait à la main le traité, qui voyait les Valois sauvés de l'ambitieuse maison de Lorraine, comprit qu'elle devait cacher ces papiers et veiller à la sûreté de l'émissaire dévoué qui les apportait. Elle lui jetait un regard profond et royal quand elle entendit le bruit de la serrure remuée par une main hâtée; elle devina sa belle-fille : la reine Marie pouvait seule venir ainsi.

— Vous êtes perdu, lui dit-elle : peut-être faut-il que je vous sacrifie! Tout ceci est ma faute!

Christophe répondit par un regard sublime.

—Trahison, madame! s'écria Catherine en voyant sa belle-fille, je les tiens. Faites venir le cardinal et le duc. Celui-ci, dit-elle en montrant Christophe, ne sortira pas d'ici.

La jeune reine resta muette pendant un instant. Son regard perdit sa gaieté, prit l'acutesse que le soupçon donne aux yeux de tout le monde et qui chez elle devint terrible par la rapidité du contraste. Ses yeux allèrent de Christophe à la reine mère et de la reine mère à Christophe en exprimant des doutes malicieux. Puis elle saisit une sonnette au bruit de laquelle une des filles de la reine mère arriva.

— Mademoiselle du Rouet, dit Marie Stuart à la demoiselle d'honneur, faites venir le capitaine de service.

Pendant que la jeune reine donnait cet ordre, Catherine avait toisé Christophe en lui disant :

— Pauvre enfant, du courage!

En un moment cette habile Florentine avait jugé nécessaire de livrer ce pauvre jeune homme : elle ne pouvait le cacher, il était impossible de le faire sauver; d'ailleurs huit jours plus tôt il eût été temps, mais depuis la matinée les Guise connaissaient le complot, ils devaient avoir les listes qu'elle tenait à la main et attiraient les réformateurs dans un piége. Ainsi, toute heureuse d'avoir reconnu chez ses adversaires l'esprit qu'elle leur avait souhaité, la politique voulait que, la mèche éventée, elle s'en fît un mérite. Ces effroyables calculs furent établis dans le si rapide moment pendant lequel la jeune reine ouvrit la porte.

Le calviniste comprit cette complication d'intérêts et dit à la reine :

— Sacrifiez-moi comme *ils* me sacrifient!

— Si vous vivez, comptez sur moi, dit Catherine par un geste. Puis elle se plongea dans les papiers quand sa belle-fille se retourna.

— Vous êtes de la religion réformée? dit Marie Stuart à Christophe.

— Oui, madame, répondit-il.

— Je ne m'étais pas trompée, ajouta-t-elle en murmurant, quand elle retrouva dans les yeux du calviniste le regard où la froideur et la haine se cachaient sous une expression humble.

Pardaillan se montra soudain, envoyé par les

deux princes lorrains et par le roi; le capitaine demandé par Marie Stuart le suivait.

— Allez dire de ma part au roi, au grand maître et au cardinal de venir, en lui faisant observer que je ne prendrais point cette liberté s'il n'était pas survenu quelque chose de grave. Allez, Pardaillan, et vous Lewiston, veillez sur ce réformé, dit-elle dans sa langue maternelle à l'Écossais en lui désignant Christophe.

La jeune reine et la reine-mère gardèrent le silence jusqu'à l'arrivée des princes et du roi. Ce moment fut terrible. Marie Stuart avait découvert à sa belle-mère et dans toute son étendue le rôle que lui faisaient jouer ses oncles : sa défiance habituelle s'était trahie. De son côté, Catherine venait de se livrer par peur. Chacune de ces deux femmes, l'une honteuse, l'autre haineuse et colère, exprima mille sentiments dans un regard si parlant qu'elles baissèrent les yeux, et, par un mutuel artifice, regardèrent par la fenêtre la ville de Blois, que l'on voyait de cette grande chambre. Ces deux femmes si supérieures n'eurent alors pas plus d'esprit que les gens les plus vulgaires, et peut-être en sera-ce ainsi toutes les fois que les circonstances écrasent. Il y a toujours un moment où le génie lui-même sent sa petitesse en présence des catastrophes. Quant à Christophe, il était comme un homme précipité dans un abîme. Lewiston, le capitaine écossais, écoutait ce silence, regardait le fils du pelletier et les deux reines avec une curiosité soldatesque.
passé.

L'arrivée du jeune roi et de ses deux oncles mit fin à cette situation pénible. Le cardinal alla droit à la reine. Catherine lui dit à voix basse :

— Je tiens tous les fils de la conspiration des hérétiques, ils m'envoyaient cet enfant chargé de ce traité et de ces documents.

Pendant le temps que Catherine s'expliquait avec le cardinal, la reine Marie disait quelques mots à l'oreille du grand maître.

— De quoi s'agit-il? fit le jeune roi, qui restait seul au milieu de ces violents intérêts.

— Les preuves de ce que je disais à Votre Majesté ne se sont pas fait attendre, dit le cardinal, qui avait saisi les papiers.

Le duc de Guise prit son frère à part, sans se soucier d'interrompre, et lui dit à l'oreille :

— Je suis de ce coup lieutenant général, sans opposition.

Un fin regard fut toute la réponse du cardinal, par laquelle il fit comprendre à son frère qu'il avait déjà saisi tous les avantages qu'ils allaient prendre de la fausse position de Catherine.

— Qui vous a envoyé? dit le duc à Christophe.

— Chaudieu, le ministre, répondit-il.

— Jeune homme, tu mens! dit vivement l'homme de guerre, et tu as vu le prince de Condé!

—Le prince de Condé, monseigneur! reprit Christophe d'un air étonné, je ne l'ai jamais rencontré. Je suis du Palais, j'étudie chez M. de Thou et suis son secrétaire; il ignore que je suis de la religion. Je n'ai cédé qu'aux prières du ministre.

— Assez, fit le cardinal. Appelez monsieur de Robertet. On voulait séduire votre auguste mère, dit le cardinal au roi.

—Hélas! répondit la reine à son fils en prenant un air de reproche, vous voyez l'effet de la situation dans laquelle je suis : on me croit irritée du peu d'influence que j'ai dans les affaires publiques, moi la mère de quatre princes de la maison de Valois.

Le jeune roi devint attentif, mais Marie Stuart, en voyant le front du roi se plisser, le prit et l'emmena dans l'embrasure de la fenêtre. Les deux frères lurent alors les papiers livrés par la reine Catherine. En y trouvant des renseignements que leurs espions, que M. de Braguelonc, le lieutenant criminel du Châtelet, ignoraient, tous deux ils furent tentés de croire à la bonne foi de Catherine de Médicis. Robertet vint et reçut quelques ordres secrets relatifs à Christophe. Le pauvre instrument des chefs du parti calviniste fut alors emmené par quatre gardes de la compagnie écossaise, qui lui firent descendre l'escalier et le livrèrent au prévôt de l'hôtel. Ce terrible personnage le conduisit lui-même, accompagné de cinq de ses sergents, dans la prison du château, située au pied d'une tour, dans des caves voûtées.

Dans cette matinée, le duc de Guise fut nommé lieutenant général du royaume à l'unanimité dans le conseil. Robertet apporta les provisions avec une célérité qui prouvait un dévouement qu'on pourrait appeler de la complicité. Le roi parut à son lever pour annoncer que sa cour allait le lendemain même au château d'Amboise, abandonné depuis que Charles VIII s'y était donné très-involontairement la mort en heurtant le chambranle d'une porte qu'il faisait sculpter, en croyant pouvoir entrer sans se baisser sous l'échafaudage. Catherine annonça l'intention de finir le château d'Amboise pour le compte de la couronne, en même temps qu'on achèverait son château de Chenonceaux.

VII

LE MARTYRE.

Après avoir passé deux heures environ à se reconnaître dans l'obscurité de son cachot, il finit par

le trouver garni d'une boiserie grossière, mais assez épaisse pour rendre ce trou carré salubre et habitable. La porte ressemblait à celle d'un toit à porc, il s'était plié en deux pour entrer; à côté de cette porte, une grosse grille en fer, ouverte sur une espèce de corridor, donnait un peu d'air et de lumière. Cette disposition, en tout point semblable à celle des puits de Venise, eût dit assez que l'architecte du château de Blois était de cette école vénitienne qui, au moyen âge, donna tant de constructeurs à l'Europe, si tous les ornements de la façade, comme ceux du château d'Amboise, ne trahissaient pas déjà le goût italien. En sondant ce puits au-dessus de la boiserie, Christophe remarqua que les deux murs qui le séparaient, à droite et à gauche, de puits semblables étaient en briques, et en frappant pour en reconnaître l'épaisseur, il fut assez surpris d'entendre frapper de l'autre côté.

— Qui êtes vous? lui demanda son voisin, qui lui parla par le corridor.

— Je suis Christophe Lecamus.

— Moi, répondit la voix, je suis le capitaine Chaudieu, frère du ministre. On m'a pris cette nuit à Baugency; mais heureusement il n'y a rien contre moi.

— Tout est découvert, dit Christophe, ainsi vous serez sauvé de la bagarre.

— Nous avons trois mille hommes en ce moment dans les forêts du Vendomois, et si déterminés que la reine mère et le roi seront enlevés. Heureusement la Renaudie a été plus fin que moi, il s'est sauvé, vous veniez de le quitter.

— Mais je ne connais point la Renaudie...

— Bah! mon frère m'a tout dit, répondit le capitaine.

Sur ce mot, Christophe s'assit sur son banc et ne répondit plus rien à tout ce que put lui demander le capitaine : il avait assez pratiqué les gens de justice pour savoir combien il fallait de prudence dans les prisons.

Au milieu de la nuit, il vit reluire la pâle lumière d'une lanterne dans le corridor, après avoir entendu manœuvrer les grosses serrures d'une porte en fer qui fermait la geôle. Le grand prévôt venait le chercher lui-même. Cette sollicitude pour un homme qu'on avait laissé dans son cachot sans nourriture parut singulière à Christophe; mais le grand déménagement de la cour avait empêché de songer à lui.

L'un des sergents du prévôt lui lia les mains avec une corde, et le tint par cette corde jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans une des salles basses du château, qui servait évidemment d'antichambre au logement de quelque personnage. Le sergent et le grand prévôt le firent asseoir sur un banc, où le sergent lui lia les pieds comme il lui avait lié les mains, puis, sur un signe du prévôt, qui était M. de Montrésor, le sergent sortit.

— Mon ami, dit à Christophe le grand prévôt, qui jouait avec le collier de l'ordre.

Ce personnage était en costume à cette heure avancée de la nuit. Cette circonstance donna beaucoup à penser au fils du pelletier. Christophe vit bien que tout n'était pas fini. Certes, en ce moment, il ne s'agissait ni de le pendre ni de le juger.

— Mon ami, vous pouvez vous éviter de cruels tourments en me disant ici tout ce que vous savez des intelligences de monsieur le prince de Condé avec la reine Catherine. Non-seulement il ne vous sera point fait de mal, mais encore vous entrerez au service de monseigneur le lieutenant général du royaume, qui aime les gens intelligents, et sur qui votre bonne mine a produit une vive impression. La reine mère va être renvoyée à Florence, et monsieur de Condé sera sans doute mis en jugement. Ainsi, croyez-moi, les petits doivent s'attacher à ceux qui règnent. Dites-moi le tout, vous vous en trouverez bien.

— Hélas! monsieur, répondit Christophe, je n'ai rien à dire, car j'ai avoué tout ce que je sais à messieurs de Guise dans la chambre de la reine. Chaudieu m'a entraîné à mettre des papiers sous les yeux de la reine mère, en me disant qu'il s'agissait de la paix du royaume.

— Vous n'avez jamais vu le prince de Condé?

— Jamais, dit Christophe.

Là-dessus, monsieur de Montrésor laissa Christophe et alla dans une chambre voisine. Christophe ne resta pas longtemps seul; la porte par laquelle il était venu s'ouvrit bientôt, donna passage à plusieurs hommes, qui ne la fermèrent pas et firent des bruits peu récréatifs dans la cour. On apportait des bois, des machines, qui parurent être destinés au supplice du calviniste.

La curiosité de Christophe trouva bientôt matière à réflexion dans les préparatifs que ses nouveaux gardiens firent dans la salle et sous ses yeux.

Deux valets, mal vêtus et grossiers, obéissaient à un gros homme, vigoureux et trapu, qui, dès son entrée, avait jeté sur Christophe le regard de l'anthropophage sur sa victime : il l'avait toisé, évalué, estimant les nerfs, la force, la résistance en connaisseur. Cet homme était le bourreau de Blois. En plusieurs voyages, ses gens apportèrent un matelas, des maillets, des coins en bois, des planches et des objets dont l'usage ne parut pas clair au pauvre calviniste que ces préparatifs concernaient. Son sang se glaça dans ses veines, par suite d'une appréhension terrible, mais indéterminée. Deux personnages entrèrent au moment où M. de Montrésor reparut.

— Eh bien! rien n'est prêt? dit le grand prévôt, que les deux nouveaux venus saluèrent avec respect. Savez-vous, ajouta-t-il en s'adressant au gros homme et à ses deux valets, que monseigneur le cardinal vous croit à la besogne? Docteur, reprit-il en s'adressant à l'un des deux nouveaux personnages, voilà votre homme.

Et il désigna Christophe. Le médecin alla droit au prisonnier, lui délia les mains, lui tâta le pouls, lui frappa de légers coups sur la poitrine et dans le dos. La science recommençait sérieusement l'examen sournois du bourreau. Pendant ce temps, un serviteur à la livrée de la maison de Guise apporta plusieurs fauteuils, une table et tout ce qui était nécessaire pour écrire.

— Commencez le procès-verbal, dit monsieur de Montrésor en désignant la table au second personnage vêtu de noir, qui était un greffier.

Puis il revint se placer auprès de Christophe, auquel il dit fort doucement : Mon ami, le garde des sceaux ayant appris que vous refusiez de répondre d'une manière satisfaisante à mes demandes a résolu que vous seriez appliqué à la question ordinaire et extraordinaire.

— Il est en bonne santé et peut la supporter? dit le greffier au médecin.

— Oui, répondit le savant, qui était le médecin du roi.

— Eh bien, retirez-vous dans la salle ici près, nous vous ferons appeler toutes les fois qu'il sera nécessaire de vous consulter. Le médecin sortit.

Sa première terreur passée, Christophe rappela son courage. L'heure de son martyre était venue. Il regarda dès lors avec une froide curiosité les dispositions que faisaient le bourreau et ses valets. Ces deux hommes, après avoir dressé un lit à la hâte, préparaient des machines appelées brodequins, et qui consistaient en plusieurs planches, entre lesquelles on plaçait chaque jambe du patient qui s'y trouvait prise dans de petits matelas; puis, chaque jambe ainsi arrangée était rapprochée l'une de l'autre. L'appareil employé par les relieurs pour serrer leurs volumes entre deux planches qu'ils maintiennent avec des cordes peut donner une idée très-exacte de la manière dont chaque jambe du patient était disposée. Chacun imaginera dès lors l'effet que produisait un coin chassé à coups de maillet entre les deux appareils où chaque jambe était comprimée, et qui, serrés eux-mêmes par des câbles, ne pouvaient céder. On enfonçait les coins à la hauteur des genoux et aux chevilles, comme s'il s'agissait de fendre un morceau de bois. Le choix de ces deux endroits dénués de chair, et où par conséquent le coin se faisait place aux dépens des os, rendait cette question horriblement douloureuse. Dans la question ordinaire, on chassait quatre coins, deux aux chevilles et deux aux genoux; mais dans la question extraordinaire, on allait jusqu'à huit, pourvu que les médecins jugeassent que la sensibilité du prévenu n'était pas épuisée. A cette époque, les brodequins s'appliquaient également aux mains; mais pressés par le temps, le cardinal, le lieutenant général du royaume et le garde des sceaux en dispensèrent Christophe.

Le procès-verbal était ouvert, le grand prévôt en avait dicté quelques phrases en se promenant d'un air méditatif et en demandant à Christophe ses noms, ses prénoms, son âge, sa profession. Puis il lui demanda de quelle personne il tenait les papiers qu'il avait remis à la reine.

— Du ministre Chaudieu, répondit-il.

— Où vous les a-t-il remis?

— Chez moi, à Paris.

— En vous les remettant, il a dû vous dire si la reine mère vous accueillerait avec plaisir.

— Il ne m'a rien dit de semblable, répondit Christophe. Il m'a seulement prié de les remettre à la reine Catherine en secret; il savait qu'en apportant leurs fourrures aux deux reines, je venais lui réclamer, de la part de mon père, la somme qu'elle nous doit.

— Mais ces papiers vous ont été donnés sans être enveloppés ni cachetés, et contenaient un traité entre des rebelles et la reine Catherine; vous avez dû voir qu'ils vous exposaient à subir le supplice destiné aux gens qui trempent dans une rébellion...

— Oui.

— Les personnes qui vous ont décidé à cet acte de haute trahison ont dû vous promettre des récompenses et la protection de la reine mère.

— Je l'ai fait par attachement pour Chaudieu, qui est la seule personne que j'aie vue.

— Avez-vous vu le prince de Condé?

— Non!

— Le prince de Condé ne vous a-t-il pas dit que la reine mère était disposée à entrer dans ses vues contre messieurs de Guise?

— Non!

— Prenez garde! Un de vos complices en a fait l'aveu. Si vous voulez éviter les tourments de la question, je vous engage à dire simplement la vérité. Peut-être obtiendrez-vous ainsi votre grâce.

Christophe répondit qu'il ne pouvait affirmer ce dont il n'avait jamais eu connaissance, ni se donner des complices qu'il n'avait point. En entendant ces paroles, le grand prévôt fit un signe au bourreau et rentra dans la salle voisine. A ce signe, le front de Christophe se rida, il fronça les sourcils par une contraction nerveuse en se préparant à souffrir.

Ses poignets se fermèrent par une contraction si violente que ses ongles pénétrèrent dans la chair. Les trois hommes s'emparèrent de lui, le placèrent sur une table de bois et l'y couchèrent en laissant pendre ses jambes. Pendant que le bourreau attachait son corps sur cette table par de grosses cordes, chacun de ses aides lui mettait une jambe dans les brodequins. Bientôt les cordes furent serrées au moyen d'une manivelle, sans que cette pression fît grand mal au calviniste. Quand les jambes furent ainsi prises comme dans un étau, le bourreau saisit son maillet, ses coins et regarda tour à tour le patient et le greffier.

— Persistez-vous à nier? dit le greffier.

— J'ai dit la vérité, répondit Christophe.

— Eh bien! allez, dit le greffier en fermant les yeux.

Les cordes furent serrées avec une vigueur extrême. Ce moment est peut-être le plus douloureux de la torture : les chairs sont alors brusquement comprimées, le sang reflue violemment; aussi le pauvre enfant ne put-il retenir des cris effroyables, il parut près de s'évanouir ; mais le médecin appelé tâta le pouls de Christophe et dit au bourreau d'attendre un quart d'heure avant d'enfoncer les coins pour laisser le temps au sang de se calmer et à la sensibilité celui de revenir entièrement. Le greffier représenta charitablement à Christophe que s'il ne supportait pas mieux le commencement des douleurs auxquelles il pouvait se soustraire, il valait mieux révéler. Christophe ne répondit que par ces mots : *Le couturier du roi! le couturier du roi!*

— Qu'entendez-vous par ces paroles ? lui demanda le greffier.

— En voyant à quel supplice je dois résister, j'appelle toute ma force et cherche à l'augmenter en songeant au martyre qu'a enduré pour la sainte cause de la réforme le couturier du feu roi à qui la question a été donnée en présence de madame la duchesse de Valentinois et du roi. Je tâcherai d'être digne de lui !

Pendant que le médecin exhortait le malheureux à ne pas laisser recourir aux moyens extraordinaires, le cardinal et le duc, impatients de connaître le résultat de cet interrogatoire, se montrèrent et demandèrent à Lecamus de dire incontinent la vérité. Lecamus répéta les seuls aveux qu'il se permettait à lui seul de faire, et qui ne chargeaient que Chaudieu.

Les deux princes firent un signe, le bourreau et son premier aide saisirent leurs maillets, prirent chacun un coin et l'enfoncèrent, l'un se tenant à droite, l'autre à gauche, entre les deux appareils; le bourreau à la hauteur des genoux, l'aide vis-à-vis des pieds, aux chevilles. Les yeux des témoins de cette scène horrible s'attachèrent à ceux de Christophe, qui, sans doute excité par le rang de trois grands personnages, leur lança des regards qui prirent l'éclat d'une flamme. Aux deux autres coins, il laissa échapper un gémissement horrible. Quand il vit prendre les coins de la question extraordinaire, il se tut; mais son regard prit une fixité si violente, et jetait aux deux seigneurs qui le contemplaient un fluide si pénétrant, que le duc et le cardinal furent obligés de baisser les yeux. La même défaite fut essuyée par Philippe le Bel quand il fit donner la question du balancier en sa présence aux templiers. Ce supplice consistait à soumettre la poitrine du patient au coup d'une des branches du balancier avec lequel on frappait la monnaie, et que l'on garnissait d'un tampon de cuir. Il y eut un chevalier de qui le regard s'attacha si violemment au roi, que le roi, fasciné, ne put détacher sa vue de celle du patient, et, au troisième coup de barre, le roi sortit, après avoir entendu sa citation dans l'année au tribunal de Dieu.

Au cinquième coin, le premier de la *question extraordinaire*, Christophe dit au cardinal : Monseigneur, abrégez mon supplice, il est inutile!

Le cardinal et le duc rentrèrent dans la salle, et alors Christophe entendit ces paroles prononcées par la reine Catherine : Allez, c'est un hérétique!

Elle jugea prudent de paraître plus sévère que les bourreaux envers son complice.

On enfonça le sixième et le septième coin sans que Christophe se plaignît; son visage brillait d'une splendeur extraordinaire, due sans doute à l'excès de force que lui prêtait le fanatisme excité. Enfin il se mit à sourire au moment où le bourreau prit le huitième coin. Il y avait une heure que durait cette horrible torture.

Le greffier alla chercher le médecin afin de savoir si l'on pouvait enfoncer le huitième coin sans mettre la vie du patient en danger. Pendant ce temps, le duc revint voir Christophe, et se penchant sur lui : Ventre de biche! tu es un fier compagnon, lui dit-il. J'aime les gens courageux. Entre à mon service, tu seras heureux et riche, mes faveurs panseront tes membres meurtris, je ne te proposerai pas de lâcheté, comme de rentrer dans ton parti pour nous en dire les projets; il y a toujours des traîtres, et la preuve en est dans les prisons d'Amboise; mais dis-moi seulement en quels termes en sont la reine mère et le prince de Condé.

— Je n'en sais rien, monseigneur, s'écria Lecamus.

Le médecin vint, il examina la victime et dit qu'il pouvait encore supporter le huitième coin.

— Enfoncez-le, dit le cardinal. Après tout, comme le dit Sa Majesté, ce n'est qu'un hérétique.

La reine Catherine sortit à pas lents de la salle voisine, elle vint se placer devant Christophe et le contempla froidement. Elle fut alors l'objet de l'attention des deux frères qui examinèrent alternativement Catherine et le calviniste. De cette épreuve solennelle dépendait pour cette femme ambitieuse tout son avenir ; elle éprouvait une vive admiration pour le courage de Christophe et le regardait sévèrement; elle haïssait les Guise, et elle leur souriait.

— Eh bien, dit-elle, jeune homme, avouez que vous avez vu le prince de Condé, vous serez richement récompensé.

— Ah! quel métier faites-vous, madame! s'écria Christophe en la plaignant.

La reine tressaillit.

— Il m'insulte! Ne le pendrez-vous pas? dit-elle aux deux frères qui demeuraient pensifs.

— Quelle femme! s'écria le grand maître dans l'embrasure de la croisée.

— Je reste en France, pensa la reine, et je me vengerai d'eux. Allez! qu'il avoue ou qu'il meure! fit-elle en s'adressant à M. de Montrésor.

Le grand prévôt détourna les yeux, les bourreaux étaient occupés, Catherine put lancer au martyr un regard qui ne fut vu de personne, et qui tomba sur Christophe comme une rosée. Les yeux de cette grande reine lui parurent humides, il y roulait en effet deux larmes contenues et séchées aussitôt.

Le coin fut enfoncé, l'une des planches entre lesquelles on le chassait cassa. Christophe laissa partir de sa poitrine un cri horrible après lequel il se tut et montra un visage rayonnant : il croyait mourir.

— Qu'il meure? s'écria le cardinal. Non, non! Ne rompons point ce fil, dit-il au grand prévôt.

Le duc et le cardinal se consultèrent alors à voix basse.

— Qu'en fera-t-on? demanda le bourreau.

— Envoyez-le dans les prisons d'Orléans, dit le duc, et surtout ne le pendez point sans mon ordre.

La délicatesse excessive à laquelle était arrivée la sensibilité des organes intérieurs montés par la résistance qui nécessitait l'emploi de toutes les forces humaines, existait au même degré dans tous les sens de Christophe. Lui seul entendit les paroles suivantes que le duc de Guise dit à l'oreille du cardinal :

— Je ne renonce point à savoir la vérité par ce petit bonhomme!

Les deux princes quittèrent la salle. Les bourreaux débarrassèrent les jambes de leur patient sans aucune précaution.

— A-t-on jamais vu criminel de cette force! dit le bourreau à ses aides; il a supporté le huitième coin, il devait mourir, nous perdons la valeur de son corps...

— Déliez-moi sans me faire souffrir, mes amis, dit le pauvre Christophe. Quelque jour je vous récompenserai.

— Allons, ayez de l'humanité! s'écria le médecin. Monseigneur le duc estime ce jeune homme et me l'a recommandé.

— Je vais à Amboise avec mes aides, dit brutalement le bourreau, soignez-le vous-même. D'ailleurs, voilà le geôlier.

Et le bourreau partit, laissant Christophe entre les mains du doucereux médecin, qui, aidé par le futur gardien de Christophe, le porta sur un lit, lui apporta un bouillon, le lui fit prendre, s'assit à côté de lui, lui tâta le pouls en lui donnant des consolations.

— Vous n'en mourrez pas, lui dit-il. Vous devez éprouver une douceur intérieure, en sachant que vous avez fait votre devoir. La reine m'a chargé de veiller sur vous, ajouta-t-il à voix basse.

— La reine est bien bonne, dit Christophe, en qui ses souffrances extrêmes avaient aussi développé une admirable lucidité d'esprit et qui, après avoir supporté de si grandes souffrances, ne voulut pas compromettre les résultats de son dévouement. Mais elle aurait bien pu m'éviter mes douleurs en ne me livrant pas à mes persécuteurs et leur disant elle-même des secrets que j'ignore.

Le médecin, en entendant cette réponse, prit son bonnet, son manteau, et laissa là Christophe en jugeant qu'il ne pourrait rien obtenir d'un homme de cette trempe.

Le geôlier de la prison de Blois le fit emporter par quatre hommes sur une civière. Christophe s'endormit. A son réveil, il se trouva dans un bateau, sur la Loire, couché sur un lit; il remontait vers Orléans, où le poussait un vent d'ouest; il y arriva le soir et fut conduit dans la prison du château. Dans ce temps, on se souciait fort peu de la vie d'un homme, et le pauvre martyr n'avait pas reçu les moindres soins.

Christophe, qui ne savait que penser de sa translation à Orléans, eut tout le temps de réfléchir à sa conduite et à son avenir : il resta deux mois sur son grabat sans pouvoir remuer les jambes. Ses os étaient brisés. Quand il réclama l'assistance d'un chirurgien de la ville, le geôlier lui répondit qu'il n'avait point d'ordres. La consigne était si rigoureuse envers le fils du pelletier que cet homme ne s'en remettait à personne du soin de lui apporter

des aliments. Cette sévérité, dont l'effet était de le tenir au secret, étonna Christophe; car, dans ses idées, il devait être ou pendu ou relâché. Il ignorait l'effroyable tragédie d'Amboise, où l'on exécuta soixante et quelques des plus considérables seigneurs du parti calviniste, après la bataille appelée *le tumulte* d'Amboise, où le duc de Guise attira dans un sac les réformés et en fit une véritable boucherie. Le prince de Condé avait imité là le terrible courage déployé par Catherine lors de la question de Christophe. Mandé par le lieutenant général du royaume, il vint aussitôt et assista du haut d'une tribune, entre les deux reines, à l'exécution des braves gentilshommes à la tête desquels il était, et dont pas un ne faillit à son rôle : tous le saluèrent avec respect en montant à l'échafaud, sans dire un mot qui le compromît. Dans ce temps les gentilshommes savaient conspirer. Ce courage, horrible de la part du prince, tout simple chez les victimes, avait momentanément sauvé le prince de Condé. Ce brave Gascon offrit d'ailleurs de soutenir les armes à la main, contre quiconque l'accuserait, qu'il ignorait le complot. Le duc de Guise se présenta pour être son second. Après cette scène, il fallut bien le laisser retourner en Béarn.

Les exécutions d'Amboise causèrent une telle douleur au chancelier Olivier qu'il refusa de servir plus longtemps les princes lorrains; il résigna sa charge. Dans cette circonstance Catherine proposa Birague pour chancelier et mit une excessive ardeur à sa sollicitation. Le cardinal, qui ne connaissait pas la circonstance du billet écrit par l'Hospital à Catherine, en fit le concurrent, et l'adroite princesse eut l'air de se le laisser imposer. Mais dès son entrée en charge, l'Hospital prit des mesures contre l'inquisition, que le cardinal de Lorraine importait en France, et se montra si bon Français que, pour le réduire, il fut exilé à sa terre de Vignay, près d'Étampes. Cette disgrâce momentanée arrangea l'Hospital, qui ne voulut pas tremper dans les illégalités alors méditées contre le prince de Condé.

Mais depuis, le cardinal de Lorraine avait obtenu des révélations sur la culpabilité de la maison de Bourbon. Le prince avait publiquement adhéré à l'hérésie, ainsi que toute la cour de Nérac. A Lyon, à Mouvans en Dauphiné, des protestants avaient essayé de soulever la population. Cette audace, après les sanglantes exécutions d'Amboise, étonna les princes lorrains, qui, pour en finir sans doute avec l'hérésie par des moyens dont le secret fut gardé par eux et qu'ils ne purent mettre à exécution, proposèrent de convoquer les états généraux à Orléans. Catherine de Médicis aperçut un point d'appui pour sa politique dans cette représentation nationale et y consentit avec joie. Le cardinal, qui voulait ressaisir sa proie et abattre la maison de Bourbon, essaya d'y faire venir Condé, prince du sang, et le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, père de Henri IV. Ces deux princes reçurent des lettre autographes du roi François II qui les déterminèrent à se rendre aux états, malgré les avis secrets de rester chez eux que Catherine de Médicis leur fit parvenir. Le roi François II, déjà malade, logeait au bailliage d'Orléans. Quand les deux princes entrèrent dans la chambre du roi, la cour vit avec effroi l'insolence du cardinal de Lorraine, qui, pour afficher hautement ses prétentions, resta couvert tandis que le roi de Navarre était devant lui tête nue. En ce moment Catherine de Médicis baissa la tête pour ne pas laisser voir son indignation. Il y eut une explication solennelle entre le jeune roi et les deux chefs de la branche cadette, qui se termina par ces terribles paroles :

— Messieurs mes cousins, j'avais cru l'affaire d'Amboise terminée; il n'en est rien, et l'on veut nous faire regretter l'indulgence dont nous avons usé!

— Ce n'est pas tant le roi que messieurs de Guise qui nous parlent, répliqua le prince de Condé.

— Adieu, monsieur, fit le petit roi, que la colère rendit pourpre.

Dans le salon du bailliage, le prince eut le passage barré par les deux capitaines des gardes. Quand celui de la compagnie écossaise s'avança, le prince tira une lettre de son pourpoint et dit en face de toute la cour :

— Pouvez-vous me lire ceci, monsieur de Maillé-Brézé?

— Volontiers, dit le capitaine.

« Mon cousin, venez en toute sûreté, je vous donne ma parole royale que vous le pouvez. Si vous avez besoin d'un sauf-conduit, ces présentes vous en serviront. »

— Signé?... fit le malicieux et courageux bossu.

— Signé François.

— Non, non, reprit-il, il y a : Votre bon cousin et ami François. Messieurs, cria-t-il, je vous suis dans la prison où vous avez charge de me conduire de la part du roi. Il y a assez de noblesse en cette salle pour comprendre ceci!

Le plus profond silence régna dans la salle du bailliage.

— Monseigneur, dit le cardinal de Tournon qui suivit le prince, depuis l'affaire d'Amboise vous avez entrepris sur Lyon et à Mouvans en Dauphiné des choses contre le roi, desquelles le roi n'avait pas connaissance quand il vous écrivait ainsi.

— Fourbes ! s'écria le prince en riant.

— Vous avez fait une déclaration publique contre la messe et pour l'hérésie...

— Nous sommes maîtres en Navarre, dit le prince.

— Vous voulez dire le Béarn? Il fait partie des domaines de la couronne, répondit M. de Thou.

— Ah ! vous êtes ici président, s'écria le prince avec ironie. Y êtes-vous avec tout le parlement?

Sur ce mot, le prince jeta sur le cardinal un regard de mépris et quitta la salle : il comprit qu'on en voulait à sa tête. Lorsque, le lendemain, MM. de Thou, de Viole, d'Espesse, le procureur général Bourdin et le greffier en chef du Tillet entrèrent dans la prison, il les tint debout et leur exprima ses regrets de les avoir chargés d'une affaire qui ne les regardait pas, puis il dit au greffier : Écrivez! et il dicta ceci :

« Moi, Louis de Bourbon, prince de Condé, pair du royaume, marquis de Conti, comte de Soissons, prince du sang de France, déclare refuser formellement de reconnaître aucune commission nommée pour me juger, attendu qu'en ma qualité, et en vertu du privilége attaché à tout membre de la maison royale, je ne puis être accusé, entendu, jugé que par le parlement garni de tous les pairs, toutes les chambres assemblées, et le roi séant en son lit de justice. »

— Vous deviez savoir cela mieux que d'autres, messieurs, c'est tout ce que vous aurez de moi. Pour le surplus, je me confie à mon droit et à Dieu!

Les magistrats procédèrent nonobstant le silence obstiné du prince. Le roi de Navarre était en liberté, mais observé; sa prison était plus grande que celle du prince, voilà toute la différence de sa position et de celle de son frère; car la tête du prince de Condé et la sienne devaient tomber du même coup.

Christophe n'avait été gardé si sévèrement au secret par les ordres du cardinal et du lieutenant général du royaume que pour donner aux magistrats une preuve de la culpabilité du prince, car les lettres saisies sur Lasagne, son secrétaire, intelligibles pour des hommes d'État, n'étaient pas assez claires pour des juges. Le cardinal avait médité de confronter par hasard le prince et Christophe, qui n'avait pas été placé sans intention dans une salle basse de la tour de Saint-Aignan. Cette salle avait une ouverture sur le préau.

Lecamus, nommé deputé du tiers état, vint à Orléans, où M. de Thou lui dit enfin que son fils était prisonnier. Le vieillard avait couru sans succès à Blois et à Amboise. Il croyait son fils tué dans l'échauffourée; car aucune des personnes qu'il avait vues ne se souvenait, au milieu du tourbillon d'événements qui tournoyait depuis Blois, du pauvre enfant à qui Catherine seule s'intéressait. Or, la reine mère avait constamment refusé de voir son pelletier. Le vieillard, qui mettait tout l'avenir de son ambition dans ce fils, avait depuis son séjour à Orléans si fort changé qu'il eût fait pitié. Dès qu'il connut l'arrestation du prince de Condé, il comprit, lui qui savait seul le secret de l'entrevue du prince et de son fils sous le Pont-au-Change, que le sort de Christophe était lié à celui de l'audacieux chef du parti protestant. Il résolut d'étudier les ténébreux intérêts qui se croisaient à la cour depuis l'ouverture des états, afin de trouver un moyen de sauver son fils.

VIII

LES BOURBONS CONTRE LES VALOIS.

Le gantier Tourillon, chez qui la Renaudie avait envoyé Christophe, avait offert dans sa maison une chambre au sieur Lecamus pour tout le temps de la durée des états. Le gantier croyait le pelletier, comme lui, secrètement attaché à la religion réformée; mais il vit bientôt qu'un père qui craint pour les jours de son fils ne comprend plus les nuances religieuses et se jette à corps perdu dans le sein de Dieu, sans se soucier de l'écharpe que lui mettent les hommes. Le vieillard, repoussé dans toutes ses tentatives, allait comme un hébété par les rues. Contre ses prévisions, son or ne lui servait à rien. M. de Thou l'avait prévenu que s'il corrompait quelque serviteur de la maison de Guise, il en serait pour son argent, car le duc et le cardinal ne laissaient rien transpirer de ce qui regardait Christophe. Ce magistrat, dont la gloire est un peu ternie par le rôle qu'il jouait alors, avait essayé de donner quelque espérance au père désolé; mais il tremblait tellement lui-même pour les jours de son filleul que ses consolations alarmèrent davantage le pelletier. Le vieillard rôdait autour de la prison. En trois mois il avait maigri. Son seul espoir, il le mettait dans la vive amitié qui, depuis longtemps, l'unissait à l'Hippocrate du seizième siècle. Ambroise essaya de dire un mot à la reine Marie en sortant de la chambre du roi; mais dès qu'elle eut nommé Christophe, la fille des Stuarts, irritée à la perspective de son sort s'il arrivait malheur au roi, et qui le croyait empoisonné par les calvinistes, répondit : Si mes oncles m'écoutaient, un pareil fanatique serait déjà pendu !

Le soir où cette funeste réponse fut donnée à Lecamus par son ami Paré, sur le seuil du bailliage, le pauvre père revint à demi mort et rentra dans sa chambre en refusant de souper avec le gantier. Tourillon inquiet monta, trouva le vieillard en pleurs, et, comme ses yeux vieillis laissaient voir la chair intérieure des paupières, ridées et rougies, il crut qu'il pleurait du sang.

— Consolez-vous, mon père, dit le gantier, les bourgeois d'Orléans sont furieux de voir leur ville traitée comme si elle eût été prise d'assaut, gardée par les soldats de M. de Cypierre, et si la vie du prince de Condé se trouvait en péril, nous aurions bientôt démoli la tour Saint-Agnan!

— Quand on pendrait les Lorrains, leur mort me rendrait-elle mon fils?

En ce moment on frappa discrètement à la porte de Tourillon, qui descendit pour ouvrir lui-même. Il était nuit close, et dans ces temps de troubles chaque maître de maison prenait des précautions minutieuses. Tourillon regarda par la grille du judas pratiqué dans sa porte, et vit un étranger dont l'accent trahissait un Italien. Cet homme, vêtu de noir, demandait à parler à Lecamus pour affaires de commerce; Tourillon l'introduisit. A la vue de cet homme, le pelletier tressaillit horriblement; mais l'Italien trouva le temps de se mettre un doigt sur les lèvres, et Lecamus lui dit : Vous venez pour me vendre des fourrures?

— *Si,* répondit le Florentin, qui n'était autre que le fameux Ruggieri, l'astrologue de la reine mère.

Tourillon vit qu'il était de trop et descendit chez lui.

— Où pouvons-nous causer sans avoir à craindre qu'on ne nous entende? dit le prudent Florentin.

— Il nous faudrait être en plein champ, répondit Lecamus; mais on ne nous laissera pas sortir, vous savez comme les portes sont gardées; nul ne quitte la ville sans une passe de M. de Cypierre, fût-il, comme moi, membre des états. Aussi, devons-nous demain à notre séance nous plaindre tous de ce défaut de liberté...

— Travaillez comme une taupe, mais ne laissez jamais voir vos pattes dans quoi que ce soit, lui dit le savant Florentin. La journée de demain sera d'ailleurs décisive, et d'après mes observations, demain vous aurez peut-être votre fils...

— Que Dieu vous entende, vous qui passez pour ne consulter que le diable!

— Venez donc chez moi, dit l'astrologue en souriant. J'ai, pour observer les astres, la tour du sieur Touchet de Beauvais, lieutenant du bailliage, dont la fille a surpris le cœur du duc d'Orléans. J'ai fait le thème de cette petite, et il indique en effet qu'elle sera une grande dame. Le lieutenant est un bel esprit, il aime les sciences, et la reine m'a fait loger chez ce bonhomme, qui a l'esprit d'être un forcené guisard.

Le pelletier et l'astrologue se rendirent à l'hôtel du sieur de Beauvais, sans être vus ni rencontrés; mais, dans le cas où la visite de Lecamus se saurait, le rusé Florentin comptait lui donner le prétexte d'une consultation astrologique sur le sort de son fils. Quand ils furent en haut de la tourelle où l'astrologue avait mis son cabinet, Lecamus lui dit : Mon fils est donc bien certainement vivant?

— Encore, répondit Ruggieri, mais il s'agit de le sauver. Songez, marchand de peaux, que je ne donnerais pas deux liards de la vôtre, s'il vous échappait, dans toute votre vie, une syllabe de ce que je vais vous dire.

— Recommandation inutile, mon maître; je suis fournisseur de la cour depuis le défunt roi Louis XII, et voici le quatrième règne que je vois.

— Vous direz bientôt le cinquième! repartit Ruggieri.

— Que savez-vous de mon fils?...

— Eh bien! il a été mis à la question.

— Pauvre enfant! dit le bonhomme en levant les yeux au ciel.

— Il a les genoux et les chevilles un tantinet broyés; mais il a conquis une royale protection qui s'étendra sur toute sa vie, fit vivement le Florentin en voyant l'effroi du père, car il a rendu service à notre grande reine Catherine. Si nous tirons votre fils des griffes du Lorrain, vous le verrez quelque jour conseiller au parlement. On se ferait casser trois fois les os pour être dans les bonnes grâces de cette chère souveraine, un bien beau génie qui triomphera de tous les obstacles! J'ai fait le thème du duc de Guise, il sera tué dans un an d'ici! Voyons, Christophe a vu le prince de Condé?

— Vous qui savez l'avenir, ne savez-vous point le passé? dit le pelletier.

— Je ne vous interroge pas, bonhomme, je vous instruis. Or, si votre fils, qui sera mis demain sur le passage du prince, le reconnaît, ou si le prince reconnaît votre fils, la tête de monsieur de Condé sautera. Dieu sait ce qu'il aviendra de son complice! Rassurez-vous : votre fils ni le prince ne seront mis à mort, j'ai fait leurs thèmes. Sans compter la certitude de nos calculs, nous allons y mettre ordre. Demain, le prince recevra par des mains sûres un livre de prières où nous lui ferons passer un avis; mais Dieu veuille que votre fils soit discret : il ne sera pas prévenu. Un seul regard de connaissance coûtera la vie au prince. Aussi, quoique la reine mère ait tout lieu de compter sur la fidélité de Christophe...

— On l'a mise à de rudes épreuves, s'écria le pelletier.

— Ne parlez pas ainsi ! Croyez-vous que la reine soit à la noce? Aussi va-t-elle prendre des mesures comme si les Guise avaient résolu la mort du prince. Et bien fait-elle, la sage et prudente reine ! Or, elle compte sur vous pour être aidée en toute chose. Vous êtes du tiers état, vous représentez les corps de métiers de Paris; soulevez votre ordre contre les Lorrains, et demandez la reine mère pour régente : le roi de Navarre y consentira demain publiquement à la séance des états.

— Mais le roi.

— Le roi mourra, répondit Ruggieri : j'ai dressé son thème. Ce que la reine vous demande de faire pour elle aux états est tout simple; mais elle attend de vous un plus grand service. Vous avez soutenu dans ses études le grand Ambroise Paré, vous êtes son ami...

— Ambroise aime le duc de Guise, il est fidèle au roi, et, quoiqu'il incline à la religion, il ne fera rien contre son devoir.

— Il s'est vanté de pouvoir tirer le petit roi d'affaire, et, si le roi recouvre la santé, les Guise triomphent, les princes meurent, la maison de Bourbon sera finie, nous retournerons à Florence, votre fils est pendu, et les Lorrains auront bon marché des autres enfants de France...

— Grand Dieu ! s'écria Lecamus.

— Ne vous exclamez pas ainsi, c'est d'un bourgeois qui ne sait rien de la cour : mais allez aussitôt chez Ambroise, et sachez de lui ce qu'il compte faire pour sauver la vie du roi. S'il a quelque certitude, vous viendrez me le dire.

— Mais... dit Lecamus.

— Obéissez aveuglément, mon cher; autrement, vous seriez ébloui.

— Il a raison, pensa le pelletier en allant chez le chirurgien du roi, qui logeait dans une hôtellerie sur la place du Martroi.

En ce moment, Catherine de Médicis se trouvait dans une extrémité politique semblable à celle où Christophe l'avait vue à Blois; mais si elle s'était formée à la lutte, si elle avait grandi dans cette première défaite, sa situation, quoique exactement la même, était aussi devenue plus critique et plus périlleuse que lors du tumulte d'Amboise. Quoiqu'elle parût marcher d'accord avec les deux princes lorrains, elle tenait les fils d'une conspiration savamment ourdie contre ses terribles associés. Elle attendait un moment propice pour lever le masque. Le cardinal venait d'avoir la certitude d'être trompé par Catherine. Cette habile Italienne avait vu dans la maison cadette un obstacle aux prétentions des Guise; et, malgré l'avis des deux Condé, qui lui conseillaient de laisser les Guise se porter à des violences contre les Bourbons, elle avait fait manquer, en avertissant la reine de Navarre, le projet concerté par les Guise avec l'Espagne de s'emparer du Béarn; elle avait même expédié un messager au-devant des deux princes, afin de les empêcher de venir aux états généraux.

Pour s'assurer de la trahison de Catherine envers eux, le duc et le cardinal venaient de lui confier leur dessein de se défaire du roi de Navarre. Les précautions que prit à l'instant Antoine de Bourbon prouvèrent aux deux frères que ce secret, connu d'eux trois seulement, avait été divulgué par la reine mère. Catherine donna dans cet extrême danger les preuves de sa haute capacité; mais elle fut aussi bien servie par ses intimes. L'Hospital lui fit parvenir un billet ainsi conçu : « Ne laissez pas mettre à mort un prince du sang par une commission, vous seriez bientôt enlevée aussi ! » Elle lui envoya Birague à la terre où il était presque exilé près d'Étampes. Birague lui dit de venir aux états, malgré sa disgrâce, et Birague arriva cette nuit même à trois lieues d'Orléans, avec le chancelier, qui se déclarait ainsi pour la reine mère. Chiverny, dont la fidélité fut alors à bon droit soupçonnée par messieurs de Guise, s'était sauvé d'Orléans, et, par une marche qui faillit lui coûter la vie, il avait atteint Écouen en dix heures. Il apprit au connétable de Montmorency le péril de son neveu le prince de Condé et l'audace des Lorrains. Montmorency, furieux de l'arrestation du prince, arrivait avec quinze cents chevaux, avec cent gentilshommes, et, pour surprendre messieurs de Guise, il avait évité Paris en venant d'Écouen à Corbeil, et de Corbeil à Pithiviers.

— Capitaine contre capitaine, il y aura peu de laine, dit-il, à l'occasion de cette savante marche.

Anne de Montmorency, qui avait sauvé la France lors de l'invasion de Charles-Quint en Provence, et le duc de Guise, qui avait arrêté sa seconde invasion à Metz, étaient en effet les deux plus grands hommes de guerre de la France de cette époque.

Catherine avait attendu le moment précieux de réveiller la haine du connétable, disgracié par les Lorrains. Néanmoins, le marquis de Simeuse, commandant de Gien, en apprenant l'arrivée d'un corps aussi considérable que celui mené par le connétable, sauta sur son cheval, espérant pouvoir prévenir à temps le duc de Guise. Sûr que le connétable viendrait au secours de son neveu, et plein de confiance dans l'habileté de Birague, la reine mère avait ranimé les espérances et l'audace du parti protestant. Les Coligny, les amis de la maison de Bourbon menacée, avaient fait cause commune avec les partisans de la reine mère. Une coalition entre

les intérêts contraires, mais attaqués par un ennemi commun, s'était formée au sein des états : il y était hautement question de nommer Catherine régente du royaume, dans le cas où François II mourrait. Catherine, dont la foi dans l'astrologie judiciaire surpassait sa foi en l'Église, avait tout osé contre ses oppresseurs, en voyant son fils mourant à l'expiration du terme assigné à sa vie par la fameuse sorcière que Nostradamus lui avait amenée au château de Chaumont.

Quelques jours avant le terrible dénoûment de ce règne, François II avait voulu se promener sur la Loire afin de ne pas se trouver dans la ville au moment où le prince de Condé serait exécuté, car il l'avait abandonné au cardinal de Lorraine et craignait une sédition, tout autant que les supplications de la princesse de Condé ; mais un de ces vents frais qui s'élèvent sur la Loire aux approches de l'hiver lui donna un si cruel mal d'oreille qu'il fut obligé de rentrer. Il se mit au lit, qu'il ne quitta plus. Malgré la controverse des médecins, Paré soutint que le roi avait un dépôt à la tête, et que si on ne lui donnait pas d'issue, de jour en jour les chances de mort augmenteraient.

Malgré l'heure avancée et la loi du couvre-feu, sévèrement appliquée dans Orléans qui était exactement en état de siége, la lampe de Paré brillait à sa croisée, il étudiait. Lecamus l'appela d'en bas et le chirurgien ordonna qu'on ouvrît à son vieil ami.

— Tu ne prends pas de repos, Ambroise, et tu te tueras en rendant la vie aux autres, dit le pelletier en entrant.

Il voyait en effet le chirurgien, ses livres ouverts, ses instruments épars, un tête de mort, fraîchement prise au cimetière, sur table et trouée...

— Il s'agit de sauver le roi...

— En es-tu donc bien certain, Ambroise? s'écria le vieillard en frémissant.

— Comme de mon existence. Le roi, mon vieux protecteur, a des humeurs peccantes qui lui pèsent sur le cerveau et qui vont le lui remplir ; la crise est imminente, et en lui forant le crâne je compte faire sortir ces humeurs et lui dégager la tête. J'ai déjà pratiqué trois fois cette opération, inventée par un Piémontais, et que j'ai perfectionnée. La première s'est faite au siége de Metz, sur M. de Pienne, que je tirai d'affaire, et qui depuis n'en a été que plus sage. Il y avait un dépôt d'humeurs produit par une arquebusade au chef. La seconde a sauvé la vie d'un pauvre sur qui j'eus le désir d'éprouver la bonté de cette audacieuse inspiration à laquelle s'était prêté monsieur de Pienne. Enfin, la troisième a eu lieu à Paris, sur un gentilhomme qui se porte à merveille. Le trépan, tel est le nom que je donne à cette invention, est encore peu connu ; l'on y répugne, à cause de l'imperfection de l'instrument que j'ai fini par améliorer. Je m'essaye sur cette tête afin de ne pas faillir demain sur celle du roi.

— Tu dois être bien sûr de ton fait, car ta tête serait en danger au cas où...

— J'engagerais ma vie qu'il sera guéri, répondit Ambroise avec la sécurité de l'homme de génie. Eh! mon vieil ami, qu'est-ce que trouer la tête avec précaution? N'est-ce pas faire ce que les soldats font tous les jours à la guerre sans en prendre aucune.

— Mon enfant, dit l'audacieux bourgeois, sais-tu que sauver le roi c'est perdre la France? Sais-tu que cet instrument aura placé la couronne sur la tête du Lorrain, qui se dit héritier de Charlemagne... Sais-tu que la chirurgie et la politique sont brouillées en ce moment ; que le triomphe de ton génie est la perte de ta religion, et que si les Guise gardent la régence, le sang des réformés va couler à flots? Sois plus grand citoyen que grand chirurgien ; dors demain la grasse matinée...

— Moi, s'écria Paré, que je laisse périr un homme quand je puis le sauver! Non, non, dussé-je être pendu comme un calviniste, j'irai de bonne heure à la cour. Ne sais-tu donc pas que la seule grâce que je veux demander, après avoir sauvé le roi, est la vie de Christophe, et qu'il y aura certes un moment où l'on ne me refusera rien?

— Hélas! mon ami, reprit Lecamus, le petit roi n'a-t-il pas refusé la grâce du prince de Condé à la princesse? Ne tue pas ta religion en faisant vivre celui qui meurt.

— Ne vas-tu pas te mêler de chercher comment Dieu compte ordonner de l'avenir? s'écria Paré. Les honnêtes gens n'ont qu'une devise : Fais ce que dois, avienne que pourra! Ainsi ai-je fait au siége de Calais en mettant le pied sur la face du grand maître ; je courais la chance d'être écharpé par tous ses amis et ses serviteurs ; mais je suis calviniste, et j'ai messieurs de Guise pour amis. Je sauverai le roi! s'écria le chirurgien avec le saint enthousiasme de la conviction que donne le génie.

Un coup fut frappé à la porte, et quelques instants après un serviteur d'Ambroise remit un papier scellé à Lecamus, qui lut à haute voix ces sinistres paroles : « On dresse un échafaud au couvent « des Récollets, pour décapiter demain le prince « de Condé. »

Ambroise et Lecamus se regardèrent en proie l'un et l'autre à la plus profonde horreur.

— Je vais m'en assurer, dit le pelletier.

Sur la place, Ruggieri prit le bras de Lecamus en lui demandant le secret d'Ambroise pour sauver le roi ; mais le vieillard craignit quelque ruse et

voulut voir l'échafaud. L'astrologue et le pelletier allèrent donc de compagnie jusqu'aux Récollets, et trouvèrent en effet des charpentiers travaillant aux flambeaux.

— Hé! mon ami, dit Lecamus à un charpentier, quelle besogne faites-vous?

— Nous apprêtons la pendaison des hérétiques, dit un récollet qui surveillait les ouvriers, puisque la saignée d'Amboise ne les a pas guéris.

— Monseigneur le cardinal a bien raison, dit le prudent Ruggieri; mais dans notre pays, nous faisons mieux : on les brûle.

Lecamus fut obligé de s'appuyer sur l'astrologue, ses jambes refusaient de le porter, car il pensait que son fils pouvait demain être accroché à l'une de ces potences. Le pauvre vieillard était entre deux sciences, entre l'astrologie judicaire et la chirurgie, qui toutes deux lui promettaient le salut de son fils, dont l'échafaud se dressait évidemment. Dans le trouble de ses idées, il se laissa manier comme une pâte par le Florentin, qui le laissa dans la rue, une fois qu'il eût divulgué le secret de l'opération méditée par Ambroise. Ruggieri revint à l'hôtel du Bailliage, où se passait alors une scène terrible autour du lit royal, et qui avait motivé l'ordre d'élever l'échafaud du prince, dont la condamnation avait été prononcée par défaut, pour ainsi dire, et dont l'exécution avait déjà manqué par la brusque invasion de la maladie du roi.

Il ne se trouvait, dans la salle, dans les escaliers et dans la cour du Bailliage, que les gens absolument de service; la foule des courtisans encombrait l'hôtel du roi de Navarre, à qui la régence appartenait d'après les lois du royaume. Mais d'ailleurs la noblesse française, effrayée par l'audace des Guise, éprouvait le besoin de se serrer autour du chef de la maison cadette, en voyant la reine mère esclave des Guise. Antoine de Bourbon, fidèle à son accord secret avec Catherine, ne devait renoncer en sa faveur à la régence qu'au moment où les états prononceraient sur cette question. Cette solitude profonde avait agi sur le grand maître, quand, au retour d'une ronde faite par prudence dans la ville, il ne trouva chez le roi que les amis attachés à sa fortune.

La chambre où l'on avait dressé le lit de François II était contiguë à la grande salle du Bailliage; elle était revêtue de boiserie en chêne; le plafond, composé de petites planches longues savamment ajustées et peintes, offrait des arabesques d'or sur un fond brun; les torchères allumées y jetaient peu de lumière. Le plancher était couvert d'un tapis, et de riches tapisseries garnissaient les panneaux. Le lit, vaste et sombre, à quatre colonnes et à rideaux de soie, ressemblait à un tombeau. D'un côté de ce lit, au chevet, étaient la reine et le cardinal. Catherine se tenait aux pieds, assise dans un fauteuil. Le fameux Jean Chapelain, médecin de service, et qui fut depuis le premier médecin de Charles IX, se tenait debout à la cheminée. Le plus grand silence régnait. Le jeune roi, maigre, pâle, était comme perdu dans ses draps, et sa petite figure grimée se voyait à peine sur l'oreiller. La duchesse de Guise, assise sur une escabelle, assistait la jeune reine Marie; et du côté de Catherine, dans l'embrasure de la croisée, madame de Fiesque épiait les gestes et les regards de la reine mère, car elle connaissait les dangers de sa position.

Dans la salle, malgré l'heure avancée de la soirée, monsieur de Cypierre, gouverneur du duc d'Orléans, occupait un coin de la cheminée avec les deux Gondi. Le cardinal de Tournon, qui dans cette crise épousa les intérêts de la reine mère en se voyant traité comme un inférieur par le cardinal de Lorraine, de qui certes il était ecclésiastiquement l'égal, causait à voix basse avec les Gondi. Les maréchaux de Vieilleville et de Saint-André, le garde des sceaux, qui avait ouvert les états, s'entretenaient à voix basse des dangers auxquels les Guise étaient exposés.

Le grand maître traversa la salle en y jetant un rapide coup d'œil; il salua le duc d'Orléans et lui dit : Monseigneur, voici qui peut vous apprendre à connaître les hommes : la noblesse catholique du royaume est chez un prince protestant, en croyant que les états donneront la régence aux héritiers du traître qui fit retenir en prison votre illustre grand-père!

Puis il passa dans la chambre, où le jeune roi était alors moins endormi que plongé dans une lourde somnolence. Ordinairement le duc de Guise savait vaincre l'aspect sinistre de sa figure cicatrisée par un air très-affable, mais en ce moment il n'eut pas la force de sourire en voyant se briser l'instrument de son pouvoir. Le cardinal, qui avait autant de courage civil que son frère avait de courage militaire, fit deux pas et vint à la rencontre du lieutenant général.

— Robertet croit que le petit Pinard est vendu à la reine mère, lui dit-il à l'oreille en l'emmenant dans la salle, et c'est par lui qu'on a travaillé les membres des états.

— Eh! qu'importe que nous soyons trahis par un secrétaire quand tout nous trahit! La ville est calviniste, et nous sommes à la veille d'une révolte, les *Guépins* sont mécontents, et si Paré ne sauve pas le roi, nous aurons une terrible levée de boucliers...

— Depuis un moment, reprit le cardinal, je regarde cette Italienne qui reste là dans une insensibilité profonde; elle guette la mort de son fils, et je

me demande si nous ne ferions pas bien de l'arrêter ainsi que le roi de Navarre...

— C'est déjà trop d'avoir en prison le prince de Condé ! répondit le duc.

Le bruit d'un cavalier arrivant bride abattue retentit à la porte du Bailliage. Les deux princes lorrains allèrent à la fenêtre, et le duc reconnut au chapeau cette fameuse croix de Lorraine que le cardinal avait fait prendre à ses partisans. Il envoya l'un des arquebusiers qui étaient dans l'antichambre dire de laisser monter le survenant, à la rencontre duquel il alla sur le palier suivi de son frère.

— Qu'y a-t-il, mon cher Simeuse? demanda-t-il en voyant le gouverneur de Gien.

— Le connétable est à Pithiviers, il a quitté Écouen avec quinze cents chevaux d'ordonnance et cent gentilshommes...

— Sont-ils accompagnés? dit le duc.

— Oui, monseigneur, répondit Simeuse, ils sont deux mille six cents. Thoré, selon quelques-uns, est en arrière avec un parti d'infanterie. Le connétable l'attendra peut-être, et vous avez le temps de le défaire...

— Vous ne savez rien de plus? Les motifs de cette prise d'armes sont-ils répandus?

— Anne parle peu, dit le cardinal en souriant. Allez à sa rencontre pendant que je vais le saluer avec la tête de son neveu...

Le cardinal envoya chercher Robertet.

— Vieilleville! cria le duc au maréchal, qui vint, le connétable a l'audace de se présenter en armes; si je vais à sa rencontre, répondez-vous de maintenir la ville?

— Nous nous battrons, mais qui peut savoir le résultat d'une affaire entre cavaliers et bourgeois au milieu de ces rues étroites!

— La ville est si mal disposée, dit Saint-André, que nous aurons à l'assiéger avant dix mois.

— Monseigneur, dit Robertet en montant précipitamment l'escalier, le chancelier est aux portes et veut entrer, doit-on lui ouvrir?

— Ouvrez, répondit le cardinal de Lorraine : connétable et chancelier ensemble, ils seraient trop dangereux! Nous avons été joués par la reine mère dans ce choix-là!

Robertet fit un signe de tête à un capitaine qui attendait une réponse au bas de l'escalier, et reçut les ordres du cardinal.

— Monseigneur! je prends la liberté, dit-il en faisant encore un effort, de représenter que la sentence doit être *approuvée par le roi en son conseil.* Si vous violez la loi pour un prince du sang, on ne la respectera pas pour un cardinal.

— Pinart t'a dérangé, Robertet, dit sévèrement le cardinal. Ne sais-tu pas que le roi a signé l'arrêt le jour où il est sorti pour nous le laisser exécuter?

— Quoique vous me demandiez à peu près ma tête en me commettant à cet office, qui sera d'ailleurs exécuté par le prévôt de la ville, j'y vais, monseigneur.

Le grand maître entendit ce débat sans sourciller; mais il prit son frère par le bras et l'emmena dans un coin de la salle.

— Certes, lui dit-il, les héritiers de Charlemagne ont le droit de reprendre une couronne qui fut usurpée par Hugues Capet, mais le peuvent-ils?... La poire n'est pas mûre. Notre neveu se meurt, et toute la cour est chez le roi de Navarre.

— La cour a failli au roi; sans cela, le Béarnais eût été dagué, reprit le cardinal.

— Nous sommes mal placés ici, dit le duc; la ville est calviniste. L'Hospital, que nous avons tant protégé, et à l'élévation duquel a résisté la reine Catherine, est aujourd'hui contre nous. Cette femme est bien habilement perfide.

— Elle n'est plus mère, elle est toute reine, dit le cardinal, et voici le moment d'en finir avec elle.

Après ce mot, le cardinal rentra dans la chambre du roi, suivi du grand maître; il alla droit à Catherine et lui dit :

— Les papiers de la Sague, secrétaire du prince de Condé, vous ont été communiqués; vous savez que les Bourbons veulent détrôner vos enfants?...

— Je sais tout cela, répondit l'Italienne.

— Eh bien! voulez-vous faire arrêter le roi de Navarre?

— Il y a, dit-elle, un lieutenant général du royaume.

En ce moment François II se plaignit de douleurs violentes à l'oreille et se mit à geindre d'un ton lamentable.

Le médecin quitta la cheminée où il se chauffait et vint examiner l'état de la tête.

— Eh bien! Chapelain? dit le grand maître.

— Je n'ose prendre sur moi d'appliquer un cataplasme pour attirer les humeurs; maître Ambroise a promis de sauver le roi par une opération, je la contrarierais.

— Remettons à demain, dit froidement Catherine, et que tous les médecins y soient, car vous savez les calomnies auxquelles donnent lieu la mort des princes.

Elle alla baiser la main de son fils et se retira.

— Avec quelle tranquillité cette audacieuse femme parle de la mort du Dauphin, empoisonné par Montecuculli, un Italien de sa suite! s'écria la reine Marie Stuart.

— Marie! cria le petit roi, mon grand-père a reconnu son innocence...

— Peut-on l'empêcher de venir demain? dit la reine à ses deux oncles à voix basse.

— Que deviendrions-nous si le roi mourait? répondit le cardinal; elle nous ferait rouler dans sa tombe.

IX

COMMENT MOURUT FRANÇOIS II.

Le lendemain la reine mère arriva la première : elle ne trouva dans la chambre de son fils que la reine Marie Stuart, pâle et fatiguée, qui avait passé la nuit en prières auprès du lit. La duchesse de Guise avait tenu compagnie à la reine, et les filles d'honneur s'étaient relevées. Le jeune roi dormait. Ni le duc ni le cardinal n'avaient encore paru. Le prêtre, plus hardi que le soldat, déploya, dit-on, dans cette dernière nuit, toute son éloquence, sans pouvoir décider le duc à se faire roi. En face des états généraux assemblés et menacé d'une bataille à livrer au connétable de Montmorency, le Balafré ne trouvait pas les circonstances favorables.

Le plus profond silence régnait dans la chambre du roi. Catherine, accompagnée de madame de Fiesque, vint au bord du lit et contempla son fils d'un air dolent admirablement joué. Elle se mit son mouchoir sur les yeux et alla dans l'embrasure de la croisée, où madame de Fiesque lui apporta un siége. De là, ses yeux plongeaient sur la cour; il avait été convenu entre elle et le cardinal de Tournon que si le connétable entrait heureusement en ville, le cardinal viendrait accompagné des deux Gondi; en cas de malheur, il serait seul. A neuf heures du matin, les deux princes lorrains, suivis de leurs gentilshommes, qui restèrent dans le salon, se montrèrent chez le roi. Le capitaine de service les avait avertis qu'Ambroise Paré venait d'y arriver avec Chapelain, son ami, avec deux autres médecins suscités par Catherine et qui haïssaient Ambroise.

Dans quelques instants, le grand salon du Bailliage offrit absolument le même aspect que la grande salle à Blois le jour où le duc de Guise fut nommé lieutenant général du royaume, et où Christophe fut mis à la torture, à cette différence près qu'alors l'amour et la joie emplissaient la chambre royale, que les Guise triomphaient, tandis que le deuil et la mort y régnaient, et que les Lorrains sentaient le pouvoir leur glisser des mains. Les filles des deux reines étaient en deux camps à chaque coin de la grande cheminée, où brillait un énorme feu, et la salle était pleine de courtisans. La nouvelle, répandue on ne sait par qui, d'une audacieuse conception d'Ambroise pour sauver les jours du roi, amenait tous les seigneurs qui avaient droit d'entrer à la cour. L'escalier du Bailliage et la cour étaient pleins de groupes inquiets. L'échafaud dressé pour le prince en face du couvent des Cordeliers étonnait toute la noblesse.

Dans la grande salle, on causait à voix basse, et les discours offraient comme à Blois le même mélange de propos sérieux, frivoles, légers et graves. On commençait à prendre l'habitude des troubles, des brusques révolutions, des prises d'armes, des grands événements subits qui marquèrent la longue période pendant laquelle la maison de Valois s'éteignit, malgré les efforts de la grande Catherine. On faisait un profond silence à une certaine distance autour de la porte de la chambre du roi, gardée par deux hallebardiers, par deux pages et par le capitaine de la garde écossaise. Antoine de Bourbon, étroitement gardé dans son hôtel, y apprit, en s'y voyant seul, les espérances de la cour, et fut accablé par la nouvelle des apprêts faits la nuit pour l'exécution de son frère.

Devant la cheminée du Bailliage était l'une des plus belles et plus grandes figures de ce temps, le chancelier de l'Hospital, dans sa simarre rouge, à retroussis d'hermine, couvert de son mortier, suivant le privilége de sa charge, l'homme courageux qui, voyant des factieux dans ses bienfaiteurs, avait épousé les intérêts de ses rois représentés par la reine mère et qui, au risque de perdre la tête, avait été se consulter avec le connétable à Écouen. Personne n'osait le tirer de la méditation où il était plongé. Robertet, le secrétaire d'État, deux maréchaux de France, Vieilleville et Saint-André, le garde des sceaux, formaient un groupe devant lui. Les courtisans ne riaient pas précisément, mais leurs discours étaient malicieux, et surtout chez ceux qui ne tenaient pas pour les Guise. On s'entretenait de l'évasion récente des prisonniers que les Guise retenaient à Tours et qui avaient, à quinze jours de distance, imité ceux de Blois. Le cardinal avait enfin saisi l'Écossais Stuart, l'assassin du président Minard, et faisait commencer son procès à Tours. Il gardait également, dans le château de Blois et dans celui de Tours, un assez bon nombre de gentilshommes compromis, pour inspirer une sorte de terreur à la noblesse, qui ne se terrifiait nullement.

— Madame, dit le cardinal de Châtillon à madame de Fiesque, si quelqu'un s'intéresse aux prisonniers de Tours, ils sont en grand danger.

Le chancelier tourna la tête vers le groupe des filles de la reine mère.

— Oui, le jeune Desvaux, l'écuyer du prince de Condé, vient d'ajouter une amère plaisanterie à sa

fuite; il a, dit-on, écrit à messieurs de Guise ce petit mot : « Nous avons appris l'évasion de vos prisonniers de Blois; nous en avons été si fâchés que nous nous sommes mis à courir après eux; nous vous les ramènerons dès que nous les aurons arrêtés. »

Le chancelier regarda monsieur de Châtillon d'un air sévère, quoique la plaisanterie lui allât. On entendit en ce moment des voix s'élever dans la chambre du roi. Les deux maréchaux, Robertet et le chancelier s'approchèrent. Il se fit un silence profond. Ambroise avait examiné le roi; le moment lui semblait propice pour son opération, et plus tard, si elle n'était pratiquée, François II pouvait mourir de moment en moment. Aussitôt que MM. de Guise furent entrés, il avait expliqué les causes de la maladie du roi et démontré que, dans ce cas extrême, il fallait le trépaner.

— Percer la tête de mon fils comme une planche! s'écria Catherine de Médicis, et avec cet horrible instrument! Maître Ambroise, je ne le souffrirai pas.

Les médecins se consultaient; mais les paroles de Catherine furent prononcées si haut qu'elles allèrent au delà de la porte.

— Mais, madame, s'il n'y a plus que ce moyen de salut! dit Marie Stuart en pleurant.

— Ambroise, s'écria le cardinal, songez que votre tête répond de celle du roi.

— Nous nous opposons au moyen que propose maître Ambroise, dirent les deux médecins; on peut sauver le roi en injectant l'oreille d'un remède qui attirerait par là les humeurs.

Le grand maître étudiait le visage de Catherine, il alla soudain à elle, la prit dans l'embrasure de la croisée, où vint le cardinal.

— Madame, lui dit-il, vous voulez la mort de votre enfant; vous êtes d'accord avec nos ennemis, et cela depuis Blois. Ce matin, le conseiller Viole a dit au fils de votre pelletier que le prince de Condé allait avoir la tête tranchée. Ce jeune homme, qui durant sa question avait nié toute relation, lui a crié adieu quand le prince a passé devant la croisée de son cachot. Vous avez vu ce malheureux à la question avec une royale insensibilité. Vous voulez aujourd'hui vous opposer au salut de votre fils aîné. Vous nous feriez croire que la mort du Dauphin, qui a mis la couronne sur la tête du feu roi, n'a pas été naturelle, et que l'Italien Montecuculli était votre...

— Monsieur le chancelier! cria Catherine, à un signe de laquelle madame de Fiesque ouvrit la porte à deux battants.

L'audience aperçut alors le spectacle de la chambre royale : le petit roi livide, la figure éteinte, les yeux sans lumière, mais bégayant le mot *Marie* et tenant la main de la reine, qui pleurait; la duchesse de Guise debout, effrayée de l'audace de Catherine; les deux princes lorrains, inquiets également, mais aux côtés de la reine mère, et décidés à la faire arrêter par Maillé-Brézé; enfin le grand Ambroise Paré, assisté du médecin du roi, tenant ses instruments.

— Monsieur le chanchelier, dit la reine, messieurs de Guise veulent autoriser sur la personne du roi une opération étrange. Ambroise offre de lui percer la tête, et moi, comme sa mère, comme faisant partie du conseil de régence, je proteste contre ce qui me semble un assassinat. Les trois médecins sont pour une injection qui me semble tout aussi efficace et moins dangereuse que le sauvage procédé d'Ambroise.

En entendant ces paroles, il y eut une rumeur lugubre. Le cardinal laissa pénétrer le chancelier et ferma la porte.

— Mais je suis lieutenant général du royaume, dit le duc de Guise, et vous saurez, mons le chancelier, qu'Ambroise, chirurgien du roi, répond de sa vie.

— Ah! les choses vont ainsi! s'écria le grand Ambroise Paré; eh bien! voici ce que j'ai à faire. Il étendit le bras sur le lit. Cette couche et le roi sont à moi; je suis seul maître et seul responsable; je connais les devoirs de ma charge, et j'opérerai le roi!

— Sauvez-le! dit le cardinal, et vous serez le plus riche homme de France.

— Faites, dit Marie Stuart en pressant la main d'Ambroise.

— Je n'empêche rien, dit le chancelier, mais je vais constater la protestation de madame la reine mère.

— Robertet! s'écria le duc de Guise.

Quand Robertet fut entré, le lieutenant général du royaume lui montra le chancelier et lui dit : Vous êtes chancelier de France. Monsieur de Maillé, emmenez monsieur de l'Hospital dans la prison du prince de Condé. Quant à vous, madame, dit-il à Catherine, votre protestation ne sera pas reçue, et vous devriez songer que de semblables actes ont besoin d'être appuyés par des forces suffisantes. Je fais acte de sujet fidèle et de loyal serviteur du roi François II, mon maître.

— Monsieur de Guise, dit l'Hospital, si vous usez de violence soit contre moi, soit sur le roi, songez qu'il y a dans cette salle assez de noblesse française pour arrêter des traîtres.

— Oh! monsieur, s'écria le grand chirurgien, si vous continuez ces débats, vous pouvez bien crier : Vive le roi Charles IX! le roi François va mourir.

Catherine, impassible, regardait par la croisée.

— Eh bien, nous emploierons la force pour être les maîtres dans la chambre du roi, dit le cardinal, qui entr'ouvrit la porte.

Le cardinal fut épouvanté : l'hôtel du Bailliage était désert. La cour, sûre de la mort du roi, avait couru chez Antoine de Navarre.

— Eh bien, faites donc! s'écria Marie Stuart à Ambroise : c'est moi, et vous, duchesse, dit-elle à madame de Guise, qui vous protégerons.

— Madame, dit Ambroise, les médecins sont unanimes pour une injection ; je vais la faire, dit-il en prenant une petite seringue et la remplissant, car je suis sous la dépendance de ces messieurs.

La jeune reine se mit avec la grande maîtresse entre le chirugien, les médecins et les autres personnages. Le premier médecin prit la tête du roi, et Ambroise fit l'injection dans l'oreille. Les deux princes lorrains étaient attentifs. Robertet et M. de Maillé restaient immobiles. Madame de Fiesque sortit sans être vue à un signe de Catherine, et le chancelier garda la porte.

— J'arrive à propos, dit un homme dont les pas précipités retentirent dans la salle, et qui fut en un moment sur le seuil de la chambre royale. Ah! messieurs, vous vouliez jeter à bas la tête de mon beau neveu le prince de Condé ; mais vous avez fait sortir le lion de son antre, et le voici, ajouta le connétable de Montmorency. Ambroise, vous ne toucherez pas le roi! Le premier prince du sang, Antoine de Bourbon, et le prince de Condé s'y opposent.

A la grande satisfaction de Catherine, le roi de Navarre et le prince de Condé se montrèrent aussitôt.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le duc de Guise en mettant la main sur sa dague.

— En qualité de connétable, j'ai congédié les sentinelles à tous les postes. Mort-Dieu! vous n'êtes pas ici en pays ennemi, je pense; le roi notre maître est au milieu de ses sujets, et les états du royaume doivent délibérer en toute liberté. J'en viens, messieurs, et j'y ai porté la protestation de mon neveu de Condé, que trois cents gentilshommes ont délivré. Vous vouliez faire couler le sang royal et décimer la noblesse du royaume. Or désormais je me défie de tout ce que vous voulez, messieurs de Lorraine, et si vous ordonnez d'ouvrir la tête du roi, par cette épée qui a sauvé la France de Charles-Quint sous son grand-père, cela ne se fera pas...

— D'autant plus, dit Ambroise Paré, que maintenant tout est inutile, l'épanchement a commencé.

— Votre règne est fini, messieurs! dit Catherine en voyant à l'air d'Ambroise qu'il n'y avait plus aucun espoir.

— Ah! madame, lui dit Marie Stuart, qui bondit comme une lionne du lit à la croisée et vint prendre la Florentine par le bras en le lui serrant avec violence, vous avez tué votre fils.

— Ma mie, répondit Catherine à Marie en lui lançant un regard fin et froid, mais où elle laissa déborder sa haine contenue depuis six mois, vous, à la violente amour de qui nous devons cette mort, vous irez maintenant régner dans votre Écosse.

Les deux médecins avaient fait un signe à la reine mère.

— Messieurs, dit-elle en regardant les Guise, il est entendu entre messieurs de Bourbon et moi que je serai régente du royaume, et les états sont disposés à confirmer l'acte de régence. Venez, monsieur le chancelier, le roi est mort.

— Vive le roi Charles IX! crièrent les gentilshommes venus avec le roi de Navarre, le prince de Condé et le connétable.

La reine mère, à qui la comtesse de Fiesque avait amené le duc d'Orléans, devenu depuis quelques instants Charles IX, sortit en tenant son fils par la main ; elle fut suivie de toute la cour, et il ne resta que les deux Lorrains, la duchesse de Guise, Marie Stuart et Dayelle dans la chambre où François II rendait le dernier soupir, avec deux gardes à la porte, les pages du grand maître, ceux du cardinal et leurs secrétaires. Robertet, qui devait tout au duc, effrayé de leurs projets et de leurs entreprises manqués, se ralliait à la reine mère, à la rencontre de laquelle les ambassadeurs d'Espagne, d'Angleterre, de l'Empire et de Pologne étaient venus dans l'escalier, amenés par le cardinal de Tournon, qui les avait été prévenir, après s'être montré dans la cour à Catherine de Médicis au moment où elle avait protesté contre l'opération d'Ambroise Paré.

— Eh bien, les fils de Louis d'Outre-mer, les héritiers des Charles de Lorraine ont manqué de courage, dit le cardinal au duc.

— On les aurait renvoyés en Lorraine, répondit le grand maître. Je vous le déclare, Charles, si la couronne était là, je n'étendrais pas la main pour la prendre : ce sera l'ouvrage de mon fils.

— Aurait-il jamais comme vous l'armée et l'Église?

— Il aura mieux.

— Quoi?

— Le peuple!

— Il n'y a que moi qui le pleure, ce pauvre enfant qui m'aimait tant! dit Marie Stuart en recueillant le dernier soupir de son premier mari.

Les cérémonies qui ont lieu lors de la mort d'un roi de France se firent dans la solitude. Quand le roi d'armes cria dans la salle trois fois : Le roi est mort! après l'annonce officielle du duc de Guise, il n'y eut que quelques personnes pour crier: Vive le roi!

— Par qui renouer avec la reine? dit le cardinal.

— Attendez qu'elle se brouille avec les hérétiques, répondit la duchesse.

Les intérêts de la maison de Bourbon, ceux de Catherine, ceux des Guise, ceux du parti calviniste produisirent une telle confusion dans Orléans, que deux jours après, le corps du roi, complétement oublié dans le Bailliage et enseveli par d'obscurs serviteurs, partit pour Saint-Denis dans un chariot couvert, accompagné seulement de l'évêque de Senlis et de deux gentilshommes. Quand il arriva dans la petite ville d'Étampes, un serviteur du chancelier de l'Hospital attacha sur le chariot cette terrible inscription que l'histoire a recueillie : *Tanneguy, où es-tu? Mais tu étais Français!* Sanglant reproche qui tombait sur Catherine, sur Marie Stuart et sur les Lorrains.

Quelque tumultueuse que fût sa délivrance, le prince de Condé n'avait pas oublié Christophe, que son père emmena chez Ambroise, aidé par son hôte, le gantier Tourillon. Le chancelier mit fin à la procédure qui regardait le fils du pelletier en évoquant toute l'affaire au parlement de Paris, qui cassa l'arrêt de la commission qui avait jugé le prince de Condé, et qui recommença le procès à la sollicitation des Guise et de la reine mère. Les papiers de la Sague furent brûlés. Le parlement rétablit le prince dans tous ses droits, biens et honneurs. Christophe fut dès l'abord hors de cause.

X

LA RÉCOMPENSE.

Trois mois après l'avénement de Charles IX, au mois de mars de la même année, car alors l'année commençait à Pâques, et ce fut sous ce nouveau règne que le calendrier actuel fut adopté, Christophe était encore gisant sur un fauteuil, au coin du feu, du côté qui lui permettait de voir la rivière, dans la grande salle brune destinée à la vie en famille. Il avait les pieds appuyés sur un tabouret. Sa mère et Babette Lallier venaient de renouveler les compresses imbibées d'une préparation apportée par Ambroise Paré, à qui le duc de Guise permit de soigner Christophe. Une fois reconquis par sa famille, cet enfant avait été l'objet des soins les plus dévoués. Babette, autorisée par son père, était venue tous les matins et ne quittait la maison Lecamus que le soir. Christophe, objet de l'admiration des apprentis, donnait lieu dans tout le quartier à des contes qui l'entouraient d'une poésie mystérieuse ; il avait subi la torture, et le célèbre Ambroise Paré mettait tout son art à le sauver. Qu'avait-il fait pour être ainsi traité? Ni Christophe ni son père ne disaient un mot à ce sujet. Catherine, alors toute-puissante, était intéressée à se taire, ainsi que le prince de Condé. La sollicitude d'Ambroise, chirurgien du roi et de la maison de Guise, à qui l'on permettait de soigner un garçon taxé d'hérésie, embrouillait cette aventure où personne ne voyait clair. Le curé de Saint-Pierre aux Bœufs vint à plusieurs reprises voir le fils de son marguillier, et ces visites rendaient encore plus inexplicables les causes de l'état où se trouvait Christophe.

Le vieux syndic, qui avait son plan, répondait évasivement à ses confrères, aux marchands, aux amis qui lui parlaient de son fils :

— Je suis bien heureux, mon compère, de l'avoir sauvé! Que voulez-vous, entre l'arbre et l'écorce, il ne faut jamais mettre le doigt. Mon fils a mis la main à un bûcher, il y a pris de quoi brûler ma maison! On a abusé de sa jeunesse, et nous autres bourgeois nous ne retirons que du mal de hanter les grands. Ceci me décide à le faire homme de justice, il pèsera ses actions et ses paroles. La jeune reine, qui maintenant est en Écosse, y a été pour beaucoup, mais peut-être aussi mon fils a-t-il été bien imprudent! J'ai eu de cruels chagrins, et ceci me décide à quitter les affaires, je ne veux plus jamais aller à la cour. Mon fils en a maintenant assez de la réforme, elle lui a cassé bras et jambes. Sans Ambroise, où en serais-je?

Grâce à ces discours et à cette sage conduite, il fut avéré dans le quartier que Christophe ne mangeait plus de la vache à Colas. Il était resté septante jours, pour employer un mot de ce temps, sur le lit qu'on lui avait dressé dans cette vieille salle ; il ne se levait que depuis une semaine, et avait encore besoin de deux béquilles pour marcher. L'amour de Babette et la tendresse de sa mère avaient profondément touché Christophe, et comme on le tenait au lit, il était rudement chapitré sur l'article religion. Le président de Thou fit une visite à son filleul, pendant laquelle il fut très-paternel. Christophe était devenu avocat au parlement, et comme tel il devait être catholique ; mais le président, qui ne mit pas en doute l'orthodoxie de son filleul, lui dit gravement : Mon enfant, tu as été rudement éprouvé, j'ignore moi-même la raison qu'avaient messieurs de Guise pour te traiter ainsi ; je t'engage seulement à vivre désormais tranquillement sans te mêler des troubles, car la faveur de la reine et du roi ne se portera pas sur un hérétique, sur des artisans de tempêtes, et tu n'es pas assez grand pour mettre le marché à la main, comme messieurs de Guise, à ton roi. Tu peux être un jour conseil-

ler au parlement, mais tu n'obtiendras cette nobe charge que par un attachement sérieux à la cause royale...

Ni la visite du président de Thou, ni les séductions de Babette, ni les instances de mademoiselle Lecamus sa mère n'avaient ébranlé la foi du martyr calviniste. Christophe tenait d'autant plus à sa religion qu'il avait plus souffert pour elle.

— Mon père, lui disait Babette à l'oreille, ne souffrira jamais que j'épouse un calviniste.

Christophe ne lui répondait que par des larmes qui rendaient la jolie fille muette et rêveuse.

Le vieux Lecamus gardait sa dignité paternelle et syndicale, il observait son fils et parlait peu. Ce vieillard, après avoir reconquis son cher Christophe, était presque mécontent de lui-même, il se repentait d'avoir montré toute sa tendresse pour ce fils unique; mais il l'admirait en secret, et à aucune époque de sa vie, il ne fit jouer plus de machines. Le vieillard apercevait le grain mûr de sa moisson si péniblement semée, et voulait en tout recueillir.

Quelques jours avant cette matinée, il avait eu seul avec Christophe une longue conversation pour surprendre le secret de sa résistance. Christophe ne manquait pas d'ambition, mais il avait foi dans le prince de Condé. La parole généreuse du prince, qui avait fait tout bonnement son métier de prince, était gravée dans son cœur. Il ne savait pas que Condé l'avait envoyé à tous les diables au moment où Christophe lui avait crié son touchant adieu à travers les barreaux de sa prison à Orléans. Néanmoins sous ce sentiment d'admiration pour le prince gisait aussi le plus profond respect pour cette grande reine Catherine qui lui avait par un regard expliqué la nécessité où elle était de le sacrifier, et qui, pendant son supplice, lui avait jeté par un autre regard une promesse illimitée dans une larme.

Par le profond silence des septante jours et nuits qu'il employait à se guérir, il repassait les événements de Blois, ceux d'Orléans, et il pesait pour ainsi dire malgré lui ces deux protections, il flottait entre la reine et le prince. Il avait certes plus servi Catherine que le protestantisme, et chez un jeune homme, le cœur et l'esprit devaient incliner vers cette reine à cause de cette différence.

— Je me suis immolé pour elle, que fera-t-elle pour moi?

Cette question, il se la faisait presque involontairement. On ne saurait croire à quel point un homme seul, dans son lit, et malade, devient personnel. Tout, jusqu'aux soins exclusifs dont il est l'objet, le pousse à ne penser qu'à lui. Christophe s'exagérait les obligations du prince de Condé envers lui, il s'attendait à être revêtu de quelque charge à la cour de Navarre; il oubliait les soucis et la rapide marche à travers les hommes et les événements qui dominent les chefs de parti. Tout parti est nécessairement ingrat quand il milite; et quand il triomphe, il a trop de monde à récompenser pour ne pas l'être encore. Les soldats se soumettent à cette ingratitude; mais les chefs se retournent contre le nouveau maître à l'égal duquel ils ont marché si longtemps. Christophe se mettait déjà parmi les chefs de la réformation.

Lecamus, ce vieux loup du commerce, si fin et si perspicace, avait fini par deviner les secrètes pensées de son fils, et toutes ses manœuvres étaient basées sur l'hésitation naturelle à laquelle Christophe était livré.

— Ne serait-ce pas beau, disait-il la veille à Babette en famille, d'être la femme d'un conseiller au parlement?

— Vous êtes fou, mon compère! dit Lallier. Où prendriez vous d'abord dix mille écus de rentes en fonds de terre que doit avoir un conseiller, et de qui achèteriez-vous une charge? Il faudrait que la reine mère et régente n'eût que cela en tête pour que votre fils entrât au parlement, et il sent un peu trop le fagot pour qu'on l'y mette.

— Que donneriez-vous pour voir votre fille la femme d'un conseiller?

— Vous voulez voir le fond de ma bourse, dit Lallier, vieux finaud!

Conseiller au parlement! ce mot ravagea la cervelle de Christophe.

En ce moment, le syndic entra et vint s'asseoir à côté de son fils. Il avait un air joyeux que sa gravité affectée cachait mal.

— Mon fils, dit-il, après ce qui s'est passé entre toi et les chefs du tumulte d'Amboise, ils te devaient assez pour que ton avenir regardât la maison de Navarre.

— Oui, dit Christophe.

— Eh bien, reprit le père, j'ai fait positivement demander pour toi la permission d'acheter une charge de justice dans le Béarn. Notre bon ami Paré s'est chargé de remettre les lettres que j'ai écrites en ton nom au prince de Condé et à la reine Jeanne. Tiens, lis la réponse de M. de Pibrac, chancelier de Navarre.

« Monseigneur le prince de Condé me charge de
« vous dire le regret qu'il a de ne pouvoir rien faire
« pour son compagnon de la tour Saint-Agnan,
« duquel il se souvient, et à qui, pour le moment,
« il offre une place de gendarme dans sa compagnie,
« et où il sera bien à même de faire son chemin en
« homme de cœur, comme il est.

« La reine de Navarre attend l'occasion de ré-
« compenser le sieur Lecamus, et n'y faudra point.

« Sur ce, monsieur le syndic, nous prions Dieu « de vous avoir en sa garde.

« Pibrac,

« Chancelier de Navarre. »

« Nérac.

—Nérac, Pibrac, crac! dit Babette. Il n'y a rien à attendre des Gascons : ils ne songent qu'à eux.

Le vieux Lecamus regardait son fils d'un air railleur.

— Il propose de monter à cheval et du service à un pauvre enfant qui a eu les genoux et les chevilles broyés pour lui!

— Je ne te vois guère conseiller en Navarre, dit le syndic des pelletiers.

— Je voudrais bien savoir ce que la reine Catherine ferait pour moi si je la requérais.

—Elle ne t'a rien promis, dit le vieux marchand, mais je suis certain qu'elle ne se moquerait pas de toi et se souviendrait de tes souffrances. Cependant, elle ne pourra pas faire un conseiller au parlement d'un bourgeois protestant.

— Mais Christophe n'a pas abjuré! s'écria Babette. Il peut bien se garder le secret à lui-même sur ses opinions religieuses.

— Le prince de Condé sera moins dédaigneux avec un conseiller, dit Lecamus.

— Conseiller, mon père! est-ce possible?

— Oui, si vous ne dérangez pas ce que je veux faire pour vous... Voici mon compère Lallier qui donnerait bien deux cent mille livres si j'en mettais autant pour l'acquisition d'une belle terre seigneuriale avec condition de substitution de mâle en mâle, et de laquelle nous vous doterions...

— Et quelque chose de plus, dit Lallier, pour une maison à Paris.

— Eh bien, Christophe?

— Vous parlez sans la reine, répondit le jeune avocat.

Dix jours après cette scène, Christophe, la famille Lallier et la famille Lecamus étaient réunies, en l'honneur des accordailles de Babette et de Christophe, dans la vieille salle brune, où Christophe ne couchait plus. Il pouvait alors monter les escaliers et commençait à se traîner sans béquilles. Il était neuf heures du soir. On attendait Ambroise Paré. Le notaire de la famille se trouvait devant une table chargée de contrats. Le pelletier vendait sa maison et son fonds de commerce à son premier commis, qui payait immédiatement la maison quarante mille livres, et qui engageait la maison pour répondre du payement des marchandises, sur lesquelles il donnait vingt mille livres en à-compte.

Lecamus avait acquis pour son fils une magnifique maison en pierre bâtie par Philibert de Lorme, rue Saint-Pierre aux Bœufs, et la lui donnait en dot. Le syndic prenait en outre deux cent mille livres sur sa fortune, et Lallier en donnait autant pour l'acquisition d'une belle terre seigneuriale sise en Picardie, de laquelle on demandait cinq cent mille livres; mais la terre étant dans la mouvance de la couronne, il fallait des lettres patentes, dites *de rescription,* accordées par le roi, outre le payement de lods et ventes considérables. Aussi la conclusion du mariage était-elle ajournée jusqu'à l'obtention de cette faveur royale. Si les bourgeois de Paris s'étaient fait octroyer le droit d'acheter des seigneuries, la sagesse du conseil privé y avait mis certaines restrictions relativement aux terres qui relevaient de la couronne, et la terre que Lecamus guignait depuis une dizaine d'années se trouvait dans l'exception. Ambroise s'était fait fort d'apporter l'ordonnance le soir même.

Le vieux Lecamus allait de sa salle à sa porte dans une impatience qui montrait combien grande avait été son ambition. Enfin, Ambroise arriva.

— Mon vieil ami, dit le chirurgien assez effaré et regardant le souper, voyons tes nappes! Bien! Oh! mettez des chandelles de cire! Dépêchez, dépêchez! cherchez tout ce que vous aurez de plus beau!

— Qu'y a-t-il? demanda le curé de Saint-Pierre aux Bœufs.

— La reine mère et le jeune roi viennent secrètement souper avec vous : ils n'attendent qu'un vieux conseiller dont la charge sera vendue à Christophe, et M. de Thou, qui a conclu le marché. N'ayez pas l'air d'avoir été prévenus, je me suis échappé du Louvre.

En un moment, les deux familles furent sur pied; la mère de Christophe et la tante de Babette allèrent et vinrent, et malgré la confusion que cet avis jeta dans l'assemblée de famille, les préparatifs se firent avec une célérité qui tint du prodige. Christophe, ébahi, surpris, confondu d'une pareille faveur, était sans parole et regardait tout faire machinalement.

— La reine et le roi chez nous!... disait la vieille mère.

— La reine! répétait Babette, que dire et que faire?...

Au bout d'une demi-heure tout fut changé, la vieille salle était parée et la table étincelait. On entendit un bruit de chevaux dans la rue. La lueur des torches portées par les cavaliers de l'escorte fit mettre le nez à la fenêtre aux bourgeois du quartier. Ce tumulte fut rapide, il ne resta sous les piliers que la reine mère et son fils, le roi Charles IX,

Charles de Gondi, nommé grand maître de la garde-robe et gouverneur du roi, M. de Thou, le vieux conseiller, le secrétaire d'État Pinard et deux pages.

— Braves gens, dit la reine en entrant, nous venons, le roi mon fils et moi, signer le contrat de mariage du fils à notre pelletier, mais c'est à la condition qu'il restera catholique : il faut être catholique pour entrer au parlement, il faut être catholique pour posséder une terre qui relève de la couronne, il faut être catholique pour s'asseoir à la table du roi, n'est-ce pas, Pinard?

Le secrétaire d'État parut en montrant des lettres patentes.

— Si nous ne sommes pas tous catholiques, dit le petit roi, Pinard jettera tout au feu; mais nous sommes tous catholiques ici? reprit-il en jetant des yeux assez fiers sur toute l'assemblée.

— Oui, sire, dit Christophe Lecamus en fléchissant le genou et baisant la main que le jeune roi lui tendit.

La reine Catherine, qui lui tendit la sienne, le releva brusquement, et l'emmenant à quelques pas dans un coin, lui dit : Ah çà! mon garçon, pas de finauderies, nous jouons franc jeu!

— Oui, madame, reprit-il, saisi par l'éclatante récompense et par l'honneur que lui faisait l'Italienne reconnaissante.

— Eh bien, mons Lecamus, le roi mon fils et moi nous vous permettons de traiter de la charge du bonhomme Groslay, que voici, conseiller au parlement. Vous y suivrez, j'espère, jeune homme, les errements de monsieur le premier.

De Thou s'avança et dit : Je réponds de lui.

— Eh bien! instrumentez, garde-notes, dit Pinard.

— Puisque le roi notre maître nous fait la faveur de signer le contrat de ma fille, s'écria Lallier, je paye la moitié du prix de la seigneurie.

— Les dames peuvent s'asseoir, dit le jeune roi d'une façon gracieuse, et pour présent de noces à l'accordée, je fais, avec l'agrément de ma mère, remise de mes droits.

Le vieux Lecamus et Lallier tombèrent à genoux et baisèrent la main du jeune roi.

— Mordieu! sire, combien ces bourgeois ont d'argent! lui dit Gondi à l'oreille.

Le roi se prit à rire.

— Leurs Majestés étant dans leurs bonnes, dit le vieux Lecamus, veulent-elles me permettre de leur présenter mon successeur et lui continuer la patente royale de la fourniture de leurs maisons?

— Voyons, dit le roi.

Lecamus fit avancer son successeur, qui devint blême.

— Si ma chère mère le permet, nous nous mettrons tous à table, dit le jeune roi.

Le vieux Lecamus eut l'attention de donner au roi un gobelet d'argent qu'il avait obtenu de Benvenuto Cellini lors de son séjour en France à l'hôtel de Nesle, et qui n'avait pas coûté moins de trois mille écus.

— Oh! ma mère, le beau travail! s'écria-t-il en levant le gobelet par le pied.

— C'est de Florence! répondit Catherine.

— Pardonnez-moi, madame, dit Lecamus, c'est fait en France par un Florentin. Ce qui est de Florence serait à la reine, mais ce qui est en France est au roi.

— J'accepte, bonhomme, dit Charles IX, et désormais ce sera mon gobelet.

— Il est assez bien, fit la reine en l'examinant, pour le comprendre dans les joyaux de la couronne. Eh bien, maître Ambroise, dit la reine à l'oreille de son chirurgien, l'avez-vous bien soigné? marchera-t-il?

— Il volera, dit en souriant le chirurgien; mais vous nous l'avez bien finement débauché.

— Faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas, répondit la reine avec cette légèreté qu'on lui a reprochée et qui n'était qu'à la surface.

Le souper fut gai, la reine trouva Babette jolie, et, en grande dame, elle lui passa au doigt un de ses diamants, afin de compenser la perte que le gobelet faisait chez les Lecamus.

Le roi Charles IX, qui depuis prit peut-être trop de goût à ces sortes d'invasions chez ses bourgeois, soupa de bon appétit; puis, sur un mot de son gouverneur, qui avait, dit-on, charge de lui faire oublier les vertueuses instructions de Cypierre, il entraîna le premier président, le vieux conseiller démissionnaire, le secrétaire d'État, le curé, le notaire et les bourgeois à boire, si bien que la reine Catherine sortit au moment où elle vit la gaieté devenir bruyante. Elle monta sur sa mule et regagna le Louvre avec les deux pages qui la servaient. Elle laissa de garde à l'intérieur les arquebusiers, qui commençaient à lamper des hanaps envoyés par le jeune roi.

Christophe resta sombre tout en buvant. La figure austère d'Ambroise lui reprochait son abjuration; mais les événements postérieurs donnèrent gain de cause au vieux syndic. Christophe n'aurait certes pas échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy; ses richesses l'eussent désigné aux meurtriers. L'histoire a enregistré le sort cruel de la femme du successeur de Lallier, belle créature dont le corps resta nu, accroché par les cheveux à l'un des étais du Pont-au-Change pendant trois jours. Babette frémit alors en pensant qu'elle aurait pu subir un pa-

reil traitement si Christophe fût demeuré calviniste.

Telle fut l'origine de la célèbre maison parlementaire des Lecamus. Tallemant des Réaux a commis une erreur en les faisant venir de Picardie ; mais les Lecamus eurent intérêt plus tard à dater de l'acquisition de leur principale terre. Le fils de Christophe lui succéda sous Louis XIII, et fut le père du riche président Lecamus qui, sous Louis XIV, édifia l'hôtel Lecamus, qui disputait à l'hôtel Lambert l'admiration des Parisiens et des étrangers, et qui, certes, est l'un des plus beaux de Paris. Il existe encore rue de Thorigny ; mais, pendant la révolution, il fut pillé ; toutes les peintures y ont été effacées. Ce palais a été gagné dans le vieux logis de la rue de la Pelleterie, et montre encore les beaux résultats qu'obtenait l'esprit de famille. Il est permis de douter que l'individualisme moderne, fils de nos lois, élève de pareils monuments.



UNE

TÉNÉBREUSE AFFAIRE.

UNE

TÉNÉBREUSE AFFAIRE.

I

LE JUDAS.

L'automne de l'année 1803 fut un des plus beaux de la première période de ce siècle qu'en France nous nommons l'empire. Quelques pluies avaient rafraîchi les prés en octobre, et les arbres étaient encore verts et feuillés au milieu du mois de novembre. Aussi le peuple commençait-il à établir entre le ciel et Bonaparte, alors déclaré consul à vie, une entente qui manqua malheureusement à l'empereur en 1812, mais à laquelle il a dû l'un de ses prestiges.

Le 15 novembre de cette année, vers quatre heures du soir, le soleil jetait comme une poussière rouge sur les cimes centenaires de quatre rangées d'ormes d'une longue avenue seigneuriale, et faisait briller le sable et les touffes d'herbes d'un de ces immenses ronds-points qui se trouvent dans les campagnes où la terre fut jadis estimée assez peu pour être sacrifiée à l'ornement. L'air était si pur et l'atmosphère si douce, qu'une famille prenait le frais comme en été. Un homme vêtu d'une veste de chasse, en coutil vert, à boutons verts, et d'une culotte de même étoffe, chaussé de souliers à semelles minces et qui avait des guêtres de coutil montant jusqu'au genou, nettoyait une carabine rayée, avec le soin que mettent à cette occupation les chasseurs adroits dans leurs moments de loisir. Cet homme n'avait ni carnier, ni gibier, aucun des agrès qui annoncent le retour de la chasse. Deux femmes, assises auprès de lui, le regardaient et paraissaient en proie à une terreur mal déguisée. Quiconque eût pu contempler cette scène, caché dans un buisson, aurait sans doute frémi comme frémissaient la vieille belle-mère et la femme de cet homme. Évidemment un chasseur ne prend pas de si minutieuses précautions pour tuer le gibier, et n'emploie pas, dans le département de l'Aube, une lourde carabine rayée.

— Tu veux tuer des chevreuils, Michu? lui dit sa belle jeune femme en tâchant de prendre un air riant.

Avant de répondre, Michu examina son chien qui, couché au soleil, les pattes en avant, le museau sur les pattes, dans la charmante attitude des chiens de chasse, venait de lever la tête et flairait alternativement en avant de lui dans l'avenue d'un quart de lieue de longueur et vers un chemin de traverse qui débouchait à gauche dans le rond point.

— Non, répondit-il, mais un loup que je ne veux pas manquer.

Le chien, un magnifique épagneul, à robe blanche tachetée de brun, grogna.

— Bon, dit Michu, des espions! le pays en fourmille.

Madame Michu leva douloureusement les yeux au ciel. Belle blonde aux yeux bleus, faite comme la Vénus de Milo, pensive et recueillie, elle paraissait être dévorée par un chagrin noir et amer. L'aspect du mari pouvait expliquer jusqu'à un certain point la terreur des deux femmes. Les lois de la physionomie sont exactes, non-seulement dans leur application au caractère, mais encore relativement au fatalisme de l'existence. Il y a des physionomies prophétiques. S'il était possible, et cette statistique vivante importe à la société, d'avoir un dessin exact de ceux qui périssent sur l'échafaud, la science de Lavater et celle de Gall prouveraient invinciblement qu'il y avait dans la tête de tous ces gens, et même chez les innocents, des signes étranges. Oui, la fatalité met sa marque au visage de ceux qui doivent mourir d'une mort violente quelconque! Or, ce sceau, visible aux yeux de l'observateur, était empreint sur la figure expressive de l'homme à la carabine.

Michu avait les cheveux rouges, une face injectée de sang et ramassée comme celle d'un Calmouk. Ses yeux jaunâtres et clairs offraient, comme ceux des tigres, une profondeur intérieure où le regard de celui qui l'examinait allait se perdre, sans y rencontrer de mouvement ni d'expression. Fixes, froids et fermes, ces yeux finissaient par épouvanter.

Petit, gros, crépu, vif, brusque, adroit et leste comme un singe, mais calme de caractère, cette opposition constante de l'immobilité des yeux avec la vivacité du corps ajoutait encore à leur expression sinistre. Prompte chez cet homme, l'action desservait une pensée unique, de même que, chez les animaux, la vie est au service de l'instinct. Depuis 1793, il avait aménagé sa barbe rousse en éventail. Quand même il n'aurait pas été, pendant la terreur, président d'un club de jacobins, cette particularité de sa figure l'eût, à elle seule, rendu terrible à voir. Cette figure socratique était couronnée par un très-beau front, mais si fort en saillie, qu'il semblait être en surplomb sur le visage. Les oreilles bien détachées possédaient une sorte de mobilité comme celles des bêtes sauvages toujours sur le qui-vive. La bouche, entr'ouverte par une habitude assez ordinaire chez les campagnards, laissait voir des dents fortes et blanches comme des amandes, mais mal rangées. Des favoris épais et luisants encadraient cette face violacée. Les cheveux coupés ras sur le devant, longs sur les joues et par derrière, faisaient, par leur rougeur fauve, parfaitement ressortir tout ce que cette physionomie avait d'étrange et de fatal. Le cou, court et gros, tentait le couperet de la loi. En ce moment, le soleil, prenant ce groupe en écharpe, illuminait en plein ces trois têtes que le chien regardait par moments.

Cette scène se passait sur un magnifique théâtre. Ce rond-point est situé à l'extrémité du parc de Gondreville, une des plus riches terres de France, et, sans contredit, la plus belle du département de l'Aube : magnifiques avenues d'ormes, château construit sur les dessins de Mansard, parc de quinze cents arpents enclos de murs, neuf grandes fermes, une forêt, des moulins, et des prairies. Elle est située auprès d'Arcis.

Ce bien quasi-royal appartenait avant la révolution à la famille de Simeuse (Ximeuse est un fief situé en Lorraine. On prononçait Simeuse, et l'on avait fini par l'écrire comme on le prononçait). La grande fortune des Simeuse, gentilshommes attachés à la maison de Bourgogne, remonte au temps où les Guise menacèrent les Valois. Louis XIV se souvint du dévouement des Simeuse à la factieuse maison de Lorraine, et les rebuta. Le marquis de Simeuse d'alors, vieux Bourguignon, vieux guisard, vieux ligueur, vieux frondeur, hérita des quatre grandes rancunes de la noblesse contre la royauté, et vint vivre à Cinq-Cygne. Ce courtisan, repoussé du Louvre, avait épousé la veuve du comte de Cinq-Cygne, la branche cadette de la fameuse maison de Chargebœuf, une des plus illustres du vieux comté de Champagne, mais qui devint aussi célèbre et plus opulente que l'aînée. Le marquis, un des hommes les plus riches de ce temps, au lieu de se ruiner à la cour, bâtit Gondreville, en composa les domaines, et y joignit des terres, uniquement pour se faire une belle chasse. Il construisit également à Troyes l'hôtel de Simeuse, à peu de distance de l'hôtel de Cinq-Cygne. Ces deux vieilles maisons et l'évêché furent pendant longtemps à Troyes les seules maisons en pierre. Il vendit Simeuse au duc de Lorraine. Son fils dissipa les économies et quelque peu de cette grande fortune sous le règne de Louis XV; mais ce fils devint chef d'escadre, vice-amiral, et répara les folies de sa jeunesse par d'éclatants services. Le marquis de Simeuse, fils de ce marin, avait péri sur l'échafaud, à Troyes, laissant deux enfants jumeaux qui émigrèrent, et se trouvaient en ce moment à l'étranger, suivant le sort de la maison de Condé.

Ce rond-point avait jadis servi de rendez-vous de chasse au Grand Marquis; tel était le nom que l'on donnait dans la famille au Simeuse qui érigea Gondreville. Michu habitait depuis 1789 le pavillon de ce rendez-vous, sis à l'intérieur du parc, bâti du temps de Louis XIV, et appelé le pavillon de Cinq-Cygne. Le village de Cinq-Cygne est au bout de la forêt de Nodesme (corruption de Notre-Dame), à

laquelle mène l'avenue à quatre rangs d'ormes où Couraut flairait des espions. Depuis le Grand Marquis, ce pavillon était tout à fait négligé. Le vice-amiral avait plus hanté la mer et la cour que la Champagne. Son fils donna ce pavillon pour demeure à Michu. Ce noble bâtiment est en briques, orné de pierre vermiculée aux angles, aux portes et aux fenêtres. De chaque côté s'ouvre une grille d'une belle serrurerie, mais rongée de rouille. Chaque grille est protégée par un large et profond saut de loup, d'où s'élancent des arbres vigoureux, et dont les parapets sont hérissés d'arabesques en fer qui présentent leurs innombrables piquants aux malfaiteurs.

Au moment où commence cette histoire, Michu était appuyé à l'un de ces parapets moussus, sur lequel se voyaient sa poire à poudre, sa casquette, son mouchoir, un tournevis, des chiffons, enfin tous les ustensiles nécessaires à sa suspecte opération. La chaise de sa femme se trouvait adossée à côté de la porte extérieure du pavillon, au-dessus de laquelle se voyaient, richement sculptées, les armes des Simeuse, et la mère, vêtue en paysanne, avait mis sa chaise devant Mme Michu pour qu'elle eût les pieds sur un des bâtons.

En dehors, la magnifique demi-lune est dessinée par des talus plantés d'ormes, comme celle qui lui correspond dans le parc est formée par des massifs d'arbres exotiques. Ainsi le pavillon se trouve au centre du rond-point tracé par ces deux fers à cheval. Michu avait fait des anciennes salles du rez-de-chaussée une écurie, une étable, une cuisine et un bûcher. De l'antique splendeur, la seule trace est une antichambre dallée en marbre noir et blanc où l'on entre, du côté du parc, par une de ces portes fenêtres vitrées en petits carreaux, comme il y en avait encore à Versailles avant que Louis-Philippe n'en fît l'hôpital des gloires de la France. A l'intérieur, ce pavillon est partagé par un vieil escalier en bois vermoulu, mais plein de caractère, qui mène au premier étage, où se trouvent cinq chambres, un peu basses d'étage. Au-dessus s'étend un immense grenier. Ce vénérable édifice est coiffé d'un de ces grands combles à quatre pans dont la pointe est ornée d'un bouquet en plomb, et percé de quatre de ces œils-de-bœuf que Mansard affectionnait avec raison : en France, l'attique et les toits plats à l'italienne sont un non-sens contre lequel le climat proteste. Michu mettait là ses fourrages.

Toute la partie du parc qui environne ce vieux pavillon est à l'anglaise. A cent pas, un ex-lac, devenu simplement un étang bien empoissonné, attestait sa présence autant par un léger brouillard au-dessus des arbres que par les cris de mille grenouilles, crapauds et autres amphibies bavards au coucher du soleil. La vétusté des choses, le profond silence des bois, la perspective de l'avenue, la forêt au loin, mille détails, les fers rouges de rouille, les masses de pierres veloutées par les mousses, tout poétise cette construction qui existe encore.

— Le petit est là ? demanda Michu à sa femme.

— Il rôde autour de l'étang, il est fou des grenouilles et des insectes, dit la mère.

Michu siffla de façon à faire trembler. La prestesse avec laquelle son fils accourut démontrait le despotisme exercé par le régisseur de Gondreville. Michu, depuis 1789, mais surtout depuis 1793, était à peu près le maître de cette terre. La terreur qu'il inspirait à sa femme, à sa belle-mère, à un petit domestique nommé Gaucher, et à une servante nommée Marianne, était partagée à dix lieues à la ronde. Peut-être ne faut-il pas tarder plus longtemps d'en dire les raisons qui, d'ailleurs, achèveront au moral le portrait de Michu.

Le vieux marquis de Simeuse s'était défait de ses biens en 1790 ; mais, devancé par les événements, il n'avait pu mettre en des mains fidèles sa belle terre de Gondreville. Accusé, en 1792, de correspondre avec les ducs de Brunswick et le prince de Cobourg, le marquis de Simeuse et sa femme furent mis en prison et condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire de Troyes que présidait le père de Marthe. Ce beau domaine fut donc vendu nationalement. Lors de l'exécution du marquis et de la marquise, on y remarqua, non sans une sorte d'horreur, le garde général de la terre de Gondreville, qui, devenu président du club des jacobins d'Arcis, vint à Troyes pour y assister. Fils d'un simple paysan et orphelin, Michu, comblé des bienfaits de la marquise qui lui avait donné la place de garde général, après l'avoir fait élever au château, fut regardé comme un Brutus par les exaltés ; mais personne dans le pays ne le vit après ce trait d'ingratitude. L'acquéreur fut un homme d'Arcis nommé Marion, petit-fils d'un intendant de la maison de Simeuse. Cet homme, avocat avant et après la révolution, eut peur de ce garde ; il en fit son régisseur en lui donnant trois mille livres de gages et un intérêt dans les ventes.

Michu, qui passait déjà pour avoir une dizaine de mille francs, épousa, protégé par sa renommée de patriote, la fille d'un tanneur de Troyes, l'apôtre de la révolution dans la ville où il présida le tribunal révolutionnaire. Ce tanneur, homme de probité et de conviction, et qui, pour le caractère, ressemblait à Saint-Just, se trouva mêlé plus tard à la conspiration de Babeuf : il se tua pour échapper au jugement. Marthe était la plus belle fille de Troyes. Aussi, malgré sa touchante modestie, avait-

elle été forcée par son redoutable père de faire la déesse de la Liberté.

L'acquéreur ne vint pas trois fois en sept ans à Gondreville. Son grand-père avait été l'intendant des Simeuse, tout Arcis crut alors que le citoyen Marion représentait messieurs de Simeuse. Tant que dura la terreur, le régisseur de Gondreville, patriote dévoué, gendre du président du tribunal révolutionnaire de Troyes, caressé par Malin de l'Aube, l'un des représentants du département, se vit l'objet d'une sorte de respect. Mais quand la Montagne fut vaincue, lorsque son beau-père se fut tué, Michu devint un bouc émissaire. Tout le monde s'empressa de lui attribuer, ainsi qu'à son beau-père, des actes auxquels il était, pour son compte, parfaitement étranger. Le régisseur se banda contre l'injustice de la foule; il se roidit, prit une attitude hostile, et sa parole se fit audacieuse. Cependant, depuis le 18 brumaire, il gardait ce profond silence qui est la philosophie des gens forts : il ne luttait plus contre l'opinion générale, il se contentait d'agir. Cette sage conduite le fit regarder comme un sournois ; car il possédait en terres une fortune d'environ cent mille francs. D'abord, il ne dépensait rien ; puis cette fortune lui venait légitimement, tant de la succession de son beau-père que des six mille francs par an que lui donnait sa place en profits et en appointements. Quoiqu'il fût régisseur depuis douze ans, quoique chacun pût faire le compte de ses économies, quand au début du consulat, il acheta une ferme de cinquante mille francs, il s'éleva des accusations contre l'ancien montagnard. Les gens d'Arcis lui prêtaient l'intention de recouvrer la considération en faisant une grande fortune. Malheureusement, au moment où chacun l'oubliait, une sotte affaire, envenimée par le caquet des campagnes, raviva la croyance générale sur la férocité de son caractère.

Un soir, à la sortie de Troyes, en compagnie de quelques paysans parmi lesquels se trouvait le fermier de Cinq-Cygne, il laissa tomber un papier sur la grande route. Ce fermier, qui marchait le dernier, se baisse et le ramasse. Michu se retourne, voit le papier dans les mains de cet homme, il tire aussitôt un pistolet de sa ceinture, l'arme et menace le fermier, qui savait lire, de lui brûler la cervelle s'il ouvrait le papier. L'action de Michu fut si rapide, si violente, le son de sa voix si effrayant, ses yeux si flamboyants, que tout le monde eut froid de peur. Le fermier de Cinq-Cygne était naturellement un ennemi de Michu. Mlle de Cinq-Cygne, cousine des Simeuse, n'avait plus qu'une ferme pour toute fortune et habitait son château de Cinq-Cygne. Elle ne vivait que pour ses cousins les jumeaux, avec lesquels elle avait joué dans son enfance à Troyes et à Gondreville. Son frère unique, Jules de Cinq-Cygne, émigré avant les Simeuse, était mort devant Mayence; mais, par un privilége assez rare et dont il sera parlé, le nom de Cinq-Cygne ne périssait point faute de mâles.

Cette affaire entre Michu et le fermier de Cinq-Cygne fit un tapage épouvantable dans l'arrondissement, et rembrunit les teintes mystérieuses qui voilaient Michu. Mais cette circonstance ne fut pas la seule qui le rendit redoutable. Quelques mois après cette scène, le citoyen Marion vint avec le citoyen Malin à Gondreville. Le bruit courut que Marion allait vendre la terre à cet homme que les événements politiques avaient bien servi, et que le premier consul venait de placer au conseil d'État pour le récompenser de ses services au 18 brumaire. Les politiques d'Arcis devinèrent alors que Marion avait été le prête-nom du citoyen Malin au lieu d'être celui de MM. de Simeuse. Le tout-puissant conseiller d'État était le plus grand personnage d'Arcis : il avait envoyé l'un de ses amis politiques à la préfecture de Troyes, il avait fait exempter du service le fils d'un des fermiers de Gondreville, appelé Beauvisage, il rendait service à tout le monde. Cette affaire ne devait point rencontrer de contradicteurs dans le pays, où Malin régnait et où il règne encore. On était à l'aurore de l'empire. Ceux qui lisent aujourd'hui des histoires de la révolution française ne sauront jamais quels immenses intervalles la pensée publique mettait entre les événements si rapprochés de ce temps. Le besoin général de paix et de tranquillité, que chacun éprouvait après de violentes commotions, engendrait un complet oubli des faits antérieurs les plus graves. L'histoire vieillissait promptement, constamment mûrie par des intérêts nouveaux et ardents. Ainsi personne, excepté Michu, ne rechercha le passé de cette affaire qui fut trouvée toute simple. Marion qui, dans le temps, avait acheté Gondreville six cent mille francs en assignats, le vendit un million en écus; mais la seule somme déboursée par Malin fut le droit de l'enregistrement : Grévin, son camarade de cléricature, favorisait naturellement ce tripotage, et le conseiller d'État le récompensa en le faisant nommer notaire à Arcis.

Quand cette nouvelle parvint au pavillon, apportée par le fermier d'une ferme sise entre la forêt et le parc, à gauche de la belle avenue, et nommée Grouage, Michu devint pâle et sortit : il alla épier Marion, et finit par le rencontrer seul dans une allée du parc.

— Monsieur vend Gondreville?

— Oui, Michu, oui. Vous aurez un homme puissant pour maître. Le conseiller d'État est l'ami du

premier consul; il est lié très-intimement avec tous les ministres : il vous protégera.

— Vous gardiez donc la terre pour lui?

— Je ne dis pas cela, reprit Marion. Je ne savais dans le temps comment placer mon argent, et pour ma sécurité, je l'ai mis dans les biens nationaux; mais il ne me convient pas de garder la terre qui appartenait à la maison où mon père...

— A été domestique, intendant, dit violemment Michu. Mais vous ne la vendrez pas; je la veux, et je puis vous la payer, moi.

— Toi?

— Oui, moi, sérieusement et en bon or : huit cent mille francs...

— Huit cent mille francs! où les as-tu pris? dit Marion.

— Cela ne vous regarde pas, répondit Michu. Puis en se radoucissant, il ajouta tout bas : Mon beau-père a sauvé bien des gens!

— Tu viens trop tard, Michu, l'affaire est faite.

— Vous la déferez, monsieur! s'écria le régisseur en prenant son maître par la main et la lui serrant comme dans un étau. Je suis haï, je veux être riche et puissant; il me faut Gondreville! Sachez-le, je ne tiens pas à la vie, et vous allez me vendre la terre, ou je vous ferai sauter la cervelle...

— Mais au moins faut-il le temps de me retourner avec Malin, qui n'est pas commode...

— Je vous donne vingt-quatre heures. Si vous dites un mot de ceci, je me soucie de vous couper la tête comme de couper une rave...

Marion et Malin quittèrent le château pendant la nuit. Marion eut peur, et instruisit le conseiller d'État de cette rencontre en lui disant d'avoir l'œil sur le régisseur. Il était impossible à Marion de se soustraire à l'obligation de rendre cette terre à celui qui l'avait réellement payée, et Michu ne paraissait homme ni à comprendre ni à admettre une pareille raison. D'ailleurs, ce service rendu par Marion à Malin devait être et fut l'origine de sa fortune politique. Malin le fit nommer, en 1806, président d'une cour impériale. Le conseiller d'État dit à Marion de demeurer à Paris, et prévint le ministre de la police, qui mit le garde en surveillance. Néanmoins, pour ne pas le pousser à des extrémités, et pour le mieux surveiller peut-être, Malin le laissa régisseur, sous la férule du notaire d'Arcis.

Depuis ce moment, Michu devint de plus en plus taciturne et songeur; il eut la réputation d'un homme capable de faire un mauvais coup. Malin, conseiller d'État, dignité que le premier consul rendit alors égale à celle de ministre, et l'un des rédacteurs du Code, jouait un grand rôle à Paris, où il avait acheté l'un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain; aussi n'était-il pas venu plus d'une fois à Gondreville, il s'en reposait d'ailleurs sur Grévin de tout ce qui concernait ses intérêts. Enfin, qu'avait-il à craindre lui, ancien représentant de l'Aube, d'un ancien président du club des jacobins d'Arcis? Cependant, l'opinion déjà si défavorable à Michu dans les basses classes fut naturellement partagée par la bourgeoisie. Marion, Grévin et Malin, sans s'expliquer ni se compromettre, le signalèrent comme un homme excessivement dangereux. Obligées de veiller sur lui par le ministre de la police générale, les autorités ne détruisirent pas cette croyance. On avait fini, dans le pays, par s'étonner de ce que Michu gardait sa place; mais l'on prit cette concession pour un effet de la terreur qu'il inspirait.

Qui maintenant ne comprendrait pas la profonde mélancolie exprimée par Marthe Michu? D'abord, elle avait été pieusement élevée par sa mère. Toutes deux, bonnes catholiques, avaient souffert des opinions et de la conduite du tanneur. Marthe ne se souvenait jamais sans rougir d'avoir été promenée dans la ville de Troyes en costume de déesse. Son père l'avait contrainte d'épouser Michu dont la mauvaise réputation allait croissant et qu'elle redoutait trop pour pouvoir jamais le juger. Néanmoins, Marthe se sentait aimée, et au fond de son cœur il y avait pour cet homme effrayant la plus vraie des affections : elle ne lui avait jamais vu rien faire que de juste, jamais ses paroles n'étaient brutales, pour elle du moins; il devinait tous ses désirs. Ce pauvre paria, croyant être désagréable à sa femme, restait presque toujours dehors. Marthe et Michu, en défiance l'un de l'autre, vivaient dans ce qu'on apelle aujourd'hui *une paix armée*.

Marthe, qui ne voyait personne, sentait vivement et la réprobation qui, depuis sept ans, la frappait comme fille d'un coupe-tête, et celle qui frappait son mari comme traître. Plus d'une fois, elle avait entendu les gens de la ferme qui se trouvait dans la plaine, à droite de l'avenue, appelée Bellache et tenue par Beauvisage, un homme attaché aux Simeuse, dire en passant devant le pavillon : Voilà la maison des Judas!

La singulière ressemblance de la tête du régisseur avec le treizième apôtre, et qu'il semblait avoir voulu compléter, lui valait en effet cet odieux surnom dans tout le pays. Aussi ce malheur et de vagues, de constantes appréhensions de l'avenir rendaient-ils Marthe pensive et recueillie. Rien n'attriste plus profondément qu'une dégradation imméritée et de laquelle il est impossible de se relever. Un peintre eût fait un beau tableau de cette famille de parias au sein d'un des plus beaux sites de la Champagne, où le paysage est généralement triste.

— François ! cria le régisseur pour faire encore hâter son fils.

François Michu, enfant âgé de dix ans, jouissait du parc, de la forêt et levait ses menus suffrages en maître : il mangeait les fruits, il chassait, il n'avait ni soins ni peines ; il était le seul être heureux de cette famille, isolée dans le pays par sa situation entre le parc et la forêt, comme elle l'était moralement par la répulsion générale.

— Ramasse-moi tout ce qui est là, dit-il à son fils en lui montrant le parapet, et serre-moi cela. Regarde-moi ! tu dois aimer ton père et ta mère?

L'enfant se jeta sur son père pour l'embrasser ; mais Michu fit un mouvement pour déplacer la carabine et le repoussa.

— Bien ! Tu as quelquefois jasé sur ce qui se fait ici, dit-il en fixant sur lui ses deux yeux redoutables, yeux de chat sauvage. Retiens bien ceci : Révéler la plus indifférente des choses qui se font ici, à Gaucher, aux gens de Grouage ou de Bellache, et même à Marianne, qui nous aime, ce serait tuer ton père. Que cela ne t'arrive plus, et je te pardonne tes indiscrétions d'hier.

L'enfant se mit à pleurer.

— Désormais, à quelque question qu'on te fasse, réponds comme les paysans : Je ne sais pas ! Il y a des gens qui rôdent dans le pays, et qui ne me reviennent pas. Va ! Vous avez entendu, vous deux? dit Michu aux femmes ; ayez aussi la gueule morte.

— Mon ami, que vas-tu faire?

Michu, qui mesurait avec attention une charge de poudre et la versait dans le canon de sa carabine, posa l'arme contre le parapet, et dit à Marthe : Personne ne me connaît cette carabine, mets-toi devant !

Couraut, dressé sur ses quatre pattes, aboyait avec fureur.

— Belle et intelligente bête ! s'écria Michu, je suis sûr que ce sont des espions...

On se sait espionné. Couraut et Michu semblaient avoir une même âme ; ils vivaient ensemble comme l'Arabe et son cheval vivent dans le désert. Le régisseur connaissait toutes les modulations de la voix de Couraut et les idées qu'elles exprimaient, de même que le chien lisait la pensée de son maître dans ses yeux, il la sentait exhalée dans l'air de son corps.

— Qu'en dis-tu? s'écria tout bas Michu en montrant à sa femme deux sinistres personnages qui apparurent dans une contre-allée en se dirigeant vers le rond-point.

— Que se passe-t-il dans le pays ? C'est des Parisiens ! dit la vieille.

— Ah ! voilà ! s'écria Michu. Cache donc ma carabine, dit-il à l'oreille de sa femme, ils viennent à nous.

II

UN CRIME ABANDONNÉ.

Les deux Parisiens qui traversèrent le rond-point offraient des figures qui, certes, eussent été typiques pour un peintre. L'un, celui qui paraissait être le subalterne, avait des bottes à revers, tombant un peu bas, qui laissaient voir de mièvres mollets et des bas de soie chinés d'une propreté douteuse. La culotte, de drap côtelé couleur abricot et à boutons de métal, était un peu trop large. Le corps s'y trouvait à l'aise, et les plis usés indiquaient par leur disposition un homme de cabinet. Le gilet, en piqué surchargé de broderies saillantes, ouvert, boutonné par un seul bouton sur le haut du ventre, donnait à ce personnage un air d'autant plus débraillé que ses cheveux noirs, frisés en tire-bouchons, lui cachaient le front, et descendaient le long des joues. Deux chaînes de montre en acier pendaient sur la culotte. La chemise était ornée d'une épingle à camée blanc et bleu. L'habit, couleur cannelle, se recommandait au caricaturiste par une longue queue qui, vue par derrière, avait une si parfaite ressemblance avec une morue que le nom lui en fut appliqué. La mode des habits en queue de morue a duré dix ans, presque autant que l'empire. La cravate, lâche et à grands plis nombreux, permettait à cet individu de s'y enterrer le visage jusqu'au nez. Sa figure bourgeonnée, son gros nez long couleur de brique, ses pommettes animées, sa bouche démeublée, mais menaçante et gourmande, ses oreilles ornées de grosses boucles en or, son front bas, tous ces détails qui semblent grotesques étaient rendus terribles par deux petits yeux placés et percés comme ceux des cochons et d'une implacable avidité, d'une cruauté goguenarde et quasi-joyeuse. Ces deux yeux fureteurs et perspicaces, d'un bleu glacial et glacé, pouvaient être pris pour le modèle de ce fameux œil, le redoutable emblème de la police. Il avait des gants de soie noire et une badine à la main. Ce devrait être un personnage officiel, car il avait dans son maintien, dans sa manière de prendre son tabac et de le fourrer dans le nez, l'importance bureaucratique d'un homme avoué, qui émarge ostensiblement, mais que des ordres rendent momentanément souverain.

L'autre, dont le costume était dans le même goût, mais élégant et très-élégamment porté, soi-

gné dans les moindres détails, qui faisait, en marchant, crier des bottes à la Suwarow, mises par-dessus un pantalon collant, avait sur son habit un spencer, mode aristocratique adoptée par les Clichiens, par la jeunesse dorée, et qui survivait aux Clichiens et à la jeunesse dorée; car, dans ce temps, il y eut des modes qui durèrent plus longtemps que des partis, symptôme d'anarchie que 1830 nous a présenté déjà. Ce parfait *muscadin* paraissait âgé de trente-deux ans. Ses manières sentaient la bonne compagnie, il portait des bijoux de prix. Le col de sa chemise venait à la hauteur de ses oreilles. Son air fat et presque impertinent accusait une sorte de supériorité cachée. Sa figure blafarde semblait ne pas avoir une goutte de sang, son nez camus et fin avait la tournure sardonique du nez d'une tête de mort, et ses yeux verts étaient impénétrables; leur regard était aussi discret que devait l'être sa bouche mince et serrée.

Le premier semblait être un bon enfant comparé à ce jeune homme sec et maigre qui fouettait l'air avec un jonc dont la pomme d'or brillait au soleil. Le premier pouvait couper lui-même une tête, mais le second était capable d'entortiller, dans les réseaux de la calomnie et de l'intrigue, l'innocence, la beauté, la vertu, de les noyer, ou de les empoisonner froidement. L'homme rubicond vous aurait consolé sa victime par des lazzi, l'autre n'aurait pas même souri. Le premier avait quarante-cinq ans, il devait aimer la bonne chère et les femmes. Ces sortes d'hommes ont tous des passions qui les rendent esclaves de leur métier. Mais le jeune homme était sans passions et sans vices. S'il était espion, il appartenait à la diplomatie, et travaillait pour l'art pur. Il concevait, l'autre exécutait; il était l'idée, l'autre était la forme.

— Nous devons être à Gondreville, ma bonne femme, dit le jeune homme.

— On ne dit pas ici *ma bonne femme*, répondit Michu. Nous avons encore la simplicité de nous appeler *citoyenne* et *citoyen*, nous autres!

— Ah! fit le jeune homme de l'air le plus naturel et sans paraître choqué.

Les joueurs ont souvent, dans le monde, au jeu de l'écarté surtout, éprouvé comme une déroute intérieure en voyant s'attabler devant eux, au milieu de leur veine, un joueur, dont les manières, le regard, la voix, la façon de mêler les cartes leur prédisent une défaite. A l'aspect du jeune homme, Michu sentit une prostration prophétique de ce genre : il fut atteint par un pressentiment mortel, il entrevit confusément l'échafaud. Une voix lui cria que ce muscadin lui serait fatal, quoiqu'ils n'eussent encore rien de commun. Aussi sa parole avait-elle été rude : il voulait être et fut grossier.

— N'appartenez-vous pas au conseiller d'État Malin? demanda le second Parisien.

— Je suis mon maître, répondit Michu.

— Enfin, mesdames, dit le jeune homme en prenant les façons les plus polies, sommes-nous à Gondreville? nous y sommes attendus par monsieur Malin.

— Voici le parc, dit Michu en montrant la grille ouverte.

— Et pourquoi cachez-vous cette carabine, ma belle enfant? dit le jovial compagnon du jeune homme qui, en passant par la grille, aperçut le canon.

— Tu travailles toujours, même à la campagne, s'écria le jeune homme en souriant.

Tous deux revinrent, saisis par une pensée de défiance que le régisseur comprit, malgré l'impassibilité de leurs visages. Marthe les laissa regarder la carabine, au milieu des abois de Couraut : elle avait la conviction que Michu méditait quelque mauvais coup et fut presque heureuse de la perspicacité des inconnus. Michu jeta sur sa femme un regard qui la fit frémir. Il prit alors la carabine et se mit en devoir d'y chasser une balle, en acceptant les fatales chances de cette découverte et de cette rencontre. Il parut ne plus tenir à la vie, et sa femme comprit bien alors sa funeste résolution.

— Vous avez donc des loups? dit le jeune homme à Michu.

— Il y a toujours des loups là où il y a des moutons : vous êtes en Champagne et voilà une forêt; mais nous avons aussi du sanglier, nous avons de grosses et de petites bêtes, nous avons un peu de tout, dit Michu d'un air goguenard.

Les deux étrangers échangèrent un regard.

— Je parie, Corentin, dit le plus âgé, que cet homme est mon Michu...

— Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble, dit le régisseur.

— Non, mais nous avons présidé les jacobins, citoyen, répliqua l'inconnu, vous à Arcis, et moi ailleurs. Tu as conservé la politesse de la Carmagnole; mais elle n'est plus à la mode.

— Le parc me paraît bien grand, nous pourrions nous y perdre; si vous êtes le régisseur, faites-nous conduire au château, dit le jeune homme d'un ton péremptoire.

Michu siffla son fils et continua de chasser sa balle. Le jeune homme contemplait Marthe d'un œil indifférent, tandis que son compagnon semblait charmé; mais Corentin remarquait en elle les traces d'une angoisse qui échappait au vieux libertin, que la carabine avait effarouché. Ces deux natures se peignaient tout entières dans cette petite chose si grande.

— J'ai rendez-vous au delà de la forêt, disait le régisseur; je ne puis pas vous rendre ce service moi-même; mais mon fils vous mènera jusqu'au château. Par où venez-vous donc à Gondreville? Auriez-vous pris par Cinq-Cygne?

— Nous avions, comme vous, des affaires dans la forêt, dit le jeune homme sans aucune ironie apparente.

— François, s'écria Michu, conduis ces messieurs au château par les sentiers, afin qu'on ne les voie pas, ils ne prennent point les routes battues! Viens ici d'abord, dit-il en voyant les deux étrangers qui leur avaient tourné le dos et marchaient en se parlant à voix basse.

Michu saisit son enfant, l'embrassa presque saintement et avec une expression qui confirma les appréhensions de sa femme. Elle eut froid dans le dos, et regarda sa mère d'un œil sec : elle ne pouvait pas pleurer.

— Va, dit-il.

Et il le regarda jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement perdu de vue. Couraut aboya du côté de la ferme de Grouage.

— Oh! c'est Violette, s'écria Michu. Voilà la troisième fois qu'il passe depuis ce matin! Qu'y a-t-il donc dans l'air? Assez, Couraut!

Quelques instants après, on entendit le petit trot d'un cheval. Violette, monté sur un de ces bidets dont se servent les fermiers aux environs de Paris, montra sous un chapeau de forme ronde et à grands bords, sa figure couleur de bois et fortement plissée, laquelle paraissait encore plus sombre. Ses yeux gris, malicieux et brillants, dissimulaient la traîtrise de son caractère. Ses jambes sèches, habillées de guêtres en toile blanche montant jusqu'au genou, pendaient sans être appuyées sur des étriers, et semblaient maintenues par le poids de ses gros souliers ferrés. Il portait par-dessus sa veste de drap bleu une limousine à raies blanches et noires. Ses cheveux gris retombaient en boucles derrière sa tête. Ce costume, le cheval gris à petites jambes basses, la façon dont Violette s'y tenait, le ventre en avant, le haut du corps en arrière, la grosse main crevassée et couleur de terre qui soutenait une méchante bride rongée et déchiquetée, tout peignait en lui le paysan avare, ambitieux, qui veut posséder de la terre et qui l'achète à tout prix. Sa bouche aux lèvres bleuâtres, fendue comme si quelque chirurgien l'eût ouverte avec un bistouri, les innombrables rides de son visage et de son front, empêchaient le jeu de la physionomie dont les contours seulement parlaient : ils étaient durs, arrêtés, et paraissaient exprimer la menace, malgré l'air humble et soumis que se donnent presque tous les gens de la campagne et sous lequel ils cachent leurs émotions et leurs calculs, comme les Orientaux et les sauvages enveloppent les leurs sous une imperturbable gravité. De simple paysan faisant des journées, devenu fermier de Grouage, par un système de méchanceté constante, il le continuait encore après avoir conquis une position qui surpassait ses premiers désirs. Il voulait le mal du prochain et le lui souhaitait ardemment. Quand il y pouvait contribuer, il y aidait avec amour. Violette était franchement envieux; mais, dans toutes ses malices, il restait dans les limites de la légalité ni plus ni moins que les plaideurs normands. Il croyait que sa fortune dépendait de la ruine des autres, et tout ce qui se trouvait au-dessus de lui était pour lui un ennemi envers lequel tous les moyens devaient être bons. Ce caractère est très-commun chez les paysans. Sa grande affaire du moment était d'obtenir de Malin une prorogation du bail de sa ferme qui n'avait plus que six ans à courir. Jaloux de la fortune du régisseur, il le surveillait de près. Les gens du pays lui faisaient la guerre sur ses liaisons avec Michu; mais, dans l'espoir de faire continuer son bail pendant douze autres années, le rusé fermier épiait une occasion de rendre service au gouvernement ou à Malin qui se défiaient de Michu. Violette, aidé par le particulier de Gondreville, par le garde-champêtre et par quelques faiseurs de fagots, tenait le commissaire de police d'Arcis au courant des moindres actions de Michu. Ce fonctionnaire avait tenté, mais inutilement, de mettre Marianne, la servante de Michu, dans les intérêts du gouvernement; mais Violette et ses affidés savaient tout par Gaucher, le petit domestique sur la fidélité duquel Michu comptait, et qui le trahissait pour des vétilles, pour des gilets, des boucles, des bas de coton, des friandises. Ce garçon ne soupçonnait pas d'ailleurs l'importance de ses bavardages. Violette noircissait toutes les actions de Michu, il les rendait criminelles par les plus absurdes suppositions à l'insu du régisseur, qui savait néanmoins le rôle ignoble joué chez lui par le fermier, et qui se plaisait à le mystifier.

— Vous avez donc bien des affaires à Bellache, que vous voilà encore? dit Michu.

— Encore! c'est un mot de reproche monsieur Michu. Vous ne comptez pas siffler les moineaux avec une pareille clarinette! Je ne vous connaissais point cette carabine-là...

— Elle a poussé dans un de mes champs où il vient des carabines, répondit Michu. Tenez, voilà comment je les sème.

Le régisseur mit en joue une vipérine à trente pas de lui et la coupa net.

— Est-ce pour garder votre maître que vous avez cette arme de bandit? Il vous en aura fait cadeau.

— Il est venu de Paris exprès pour me l'apporter, répondit Michu.

— Le fait est qu'on jase bien dans tout le pays de son voyage. Les uns le disent en disgrâce, et qu'il se retire des affaires, les autres qu'il veut voir clair ici. Au fait pourquoi qu'il arrive sans dire gare, absolument comme le premier consul! Saviez-vous qu'il venait?

— Je ne suis pas assez bien avec lui pour être dans sa confidence.

— Vous ne l'avez donc pas encore vu?

— Je n'ai su son arrivée qu'à mon retour de ma ronde dans la forêt, répliqua Michu qui rechargeait sa carabine.

— Il a envoyé chercher monsieur Grevin à Arcis, ils vont *tribuner* quelque chose!

Malin avait été tribun.

— Si vous allez du côté de Cinq-Cygne, dit le régisseur à Violette, prenez-moi, j'y vais!

Violette était trop peureux pour garder en croupe un homme de la force de Michu, il piqua des deux. Le Judas mit sa carabine sur l'épaule et s'élança dans l'avenue.

— A qui donc en veut-il? dit Marthe à sa mère.

— Depuis qu'il a su l'arrivée de monsieur Malin, il est devenu bien sombre, répondit-elle. Mais il fait humide, rentrons.

Quand les deux femmes furent assises sous le manteau de la cheminée, elles entendirent Couraut.

— Voilà mon mari! s'écria Marthe.

En effet Michu montait l'escalier, sa femme inquiète le rejoignit dans leur chambre.

— Vois s'il n'y a personne, dit-il à Marthe d'une voix émue.

— Personne, répondit-elle, Marianne est aux champs avec la vache et Gaucher...

— Gaucher! reprit-il.

— Je ne sais pas.

— Je me défie de ce petit drôle; monte au grenier, fouille le grenier. Cherche-le dans les moindres coins de ce pavillon.

Marthe sortit; quand elle revint, elle trouva Michu, les genoux en terre et priant.

— Qu'as-tu donc? dit-elle effrayée.

Le régisseur prit sa femme par la taille, l'attira sur lui, la baisa au front et lui répondit d'une voix émue :

— Si nous ne nous revoyons plus, sache, ma pauvre femme, que je t'aimais bien. Suis de point en point les instructions qui sont écrites dans une lettre enterrée au pied du mélèze de ce massif, dit-il après une pause en lui désignant un arbre, elle est dans un rouleau de fer-blanc. N'y touche qu'après ma mort. Enfin, quoi qu'il m'arrive, pense, malgré l'injustice des hommes, que mon bras a servi la justice de Dieu.

Marthe, qui pâlit par degrés, devint blanche comme son linge, elle regarda son mari d'un œil fixe et agrandi par l'effroi, elle voulut parler, elle se trouva le gosier sec. Michu s'évada comme une ombre, il avait attaché au pied de son lit Couraut qui se mit à hurler comme hurlent tous les chiens au désespoir.

La colère de Michu contre M. Marion avait de sérieux motifs, mais elle s'était reportée sur un homme beaucoup plus criminel à ses yeux, sur Malin dont les secrets s'étaient dévoilés aux yeux du régisseur, plus en position que personne d'apprécier la conduite du conseiller d'État. Le beau-père de Michu avait eu, politiquement parlant, la confiance de Malin, nommé représentant de l'Aube à la Convention par les soins de Grévin. Peut-être n'est-il pas inutile de raconter les circonstances qui mirent les Simeuse et les Cinq-Cygne en présence avec Malin, et qui pesèrent sur la destinée des deux jumeaux, sur celle de Marthe et de Michu.

A Troyes, l'hôtel de Cinq-Cygne faisait face à celui de Simeuse. Quand la populace, déchaînée par des mains aussi savantes que prudentes, eut pillé l'hôtel de Simeuse, découvert le marquis et la marquise accusés de correspondre avec les ennemis, et les eut livrés à des gardes nationaux qui les menèrent en prison, la foule conséquente cria : Aux Cinq-Cygne! Elle ne concevait pas que les Cinq-Cygne fussent innocents du crime des Simeuse. Le digne et courageux marquis de Simeuse, pour sauver ses deux fils âgés de dix-huit ans, que leur courage pouvait compromettre, les avait confiés, quelques instants avant l'orage, à leur tante, la comtesse de Cinq-Cygne. Deux domestiques attachés à la maison de Simeuse tenaient les jeunes gens renfermés. Le vieillard, qui ne voulait pas voir finir son nom, avait recommandé de tout cacher à ses fils, en cas de malheurs extrêmes. Laurence, alors âgée de douze ans, était également aimée par les deux frères, et les aimait également aussi. Comme beaucoup de jumeaux, les deux Simeuse se ressemblaient tant, que pendant longtemps leur mère leur donna des vêtements de couleurs différentes pour ne pas se tromper. Le premier venu, l'aîné, s'appelait Paul Marie, l'autre Marie-Paul. Laurence de Cinq-Cygne, à qui l'on avait confié le secret de la situation, joua très-bien son rôle de femme : elle supplia ses cousins, les amadoua, les garda jusqu'au moment où la populace entoura l'hôtel de Cinq-Cygne. Les deux frères comprirent alors le danger au même moment, et se le dirent par un même regard. Leur résolution fut aussitôt prise : ils armèrent leurs deux domestiques, ceux de la comtesse de Cinq-

Cygne, barricadèrent la porte, se mirent aux fenêtres, après en avoir fermé les persiennes, avec cinq domestiques et l'abbé d'Hauteserre, un parent des Cinq-Cygne. Ces huit courageux champions firent un feu terrible sur cette masse. Chaque coup tuait ou blessait un assaillant. Laurence, au lieu de se désoler, chargeait les fusils avec un sang-froid extraordinaire, passait des balles et de la poudre à ceux qui en manquaient.

La comtesse de Cinq-Cygne était tombée sur ses genoux.

— Que faites-vous, ma mère? lui dit Laurence.

— Je prie, répondit-elle, et pour eux et pour vous! Mot sublime, que dit aussi la mère du prince de la Paix en Espagne, dans une circonstance semblable.

En un instant, onze personnes furent tuées et mêlées à terre aux blessés. Ces sortes d'événements refroidissent ou exaltent la populace; elle s'irrite à son œuvre ou la discontinue. Les plus avancés, épouvantés, reculèrent; mais la masse entière, qui venait tuer, voler, assassiner, en voyant les morts, se mit à crier : A l'assassinat! au meurtre! Les gens prudents allèrent chercher le représentant du peuple. Les deux frères, instruits alors des funestes événements de la journée, soupçonnèrent le conventionnel de vouloir la ruine de leur maison, et leur soupçon fut bientôt une conviction. Animés par la vengeance, ils se postèrent sous la porte cochère et armèrent leurs fusils pour le tuer au moment où il se présenterait. La comtesse avait perdu la tête : elle voyait sa maison en cendres et sa fille assassinée; elle blâmait ses parents de l'héroïque défense qui occupa la France pendant huit jours. Laurence entr'ouvrit la porte à la sommation faite par Malin. En la voyant, le représentant se fia sur son caractère redouté, sur la faiblesse de cette enfant, et il entra.

— Comment, monsieur, répondit-elle au premier mot qu'il dit en demandant la raison de cette résistance, vous voulez donner la liberté à la France, et vous ne protégez pas les gens chez eux! On veut démolir notre hôtel, nous assassiner, et nous n'aurions pas le droit de repousser la force par la force?

Malin resta cloué sur ses pieds.

— Vous, le petit-fils d'un maçon employé par le Grand Marquis aux constructions de son château, lui dit Marie-Paul, vous venez de laisser traîner notre père en prison, en accueillant une calomnie!

— Il sera mis en liberté, dit Malin qui se crut perdu en voyant chaque jeune homme remuer convulsivement son fusil.

— Vous devez la vie à cette promesse, dit solennellement Marie-Paul. Mais si elle n'est pas exécutée ce soir, nous saurons vous retrouver!

— Quant à cette populace? qui hurle, dit Laurence, si vous ne la renvoyez pas, le premier coup sera pour vous. Maintenant, monsieur Malin, sortez!

Le conventionnel sortit et harangua la multitude, en parlant des droits sacrés du foyer, de l'*habeas corpus* et du domicile anglais. Il dit que la loi et le peuple étaient souverains, que la loi était le peuple, que le peuple ne devait agir que par la loi, que force resterait à la loi. La loi de la nécessité le rendit éloquent, il dissipa le rassemblement. Mais il n'oublia jamais, ni l'expression de mépris des deux frères, ni le : Sortez! de mademoiselle de Cinq-Cygne. Aussi, quand il fut question de vendre nationalement les biens du comte de Cinq-Cygne, frère de Laurence, le partage fut-il strictement fait. Les agents du district ne laissèrent à Laurence que le château, les jardins et la ferme dite de Cinq-Cygne. D'après les instructions de Malin, Laurence n'avait droit qu'à sa légitime, la nation étant au lieu et place de l'émigré qui portait les armes contre la république.

Le soir de cette furieuse tempête, Laurence supplia tellement ses deux cousins de partir, en craignant pour eux quelque trahison et les embûches du représentant, qu'ils montèrent à cheval et gagnèrent les avant-postes de l'armée prussienne. Au moment où les deux frères atteignirent la forêt de Gondreville, l'hôtel de Cinq-Cygne fut cerné : le représentant venait, lui-même et en force, arrêter les héritiers de la maison de Simeuse. Il n'osa pas s'emparer de la comtesse de Cinq-Cygne alors au lit et en proie à une horrible fièvre nerveuse, ni de Laurence, une enfant de douze ans. Les domestiques, craignant la sévérité de la république, avaient disparu. Le lendemain matin, la nouvelle de la résistance des deux frères et de leur fuite en Prusse, disait-on, se répandit dans les environs; il se fit un rassemblement de trois mille personnes devant l'hôtel de Cinq-Cygne, qui fut démoli avec une inexplicable rapidité. Madame de Cinq-Cygne, transportée à l'hôtel Simeuse, y mourut dans un redoublement de fièvre nerveuse. Michu n'avait paru sur la scène politique qu'après ces événements, car le marquis et la marquise restèrent environ cinq mois en prison. Pendant ce temps, le représentant de l'Aube eut une mission. Mais quand M. Marion vendit Gondreville à Malin, quand tout le pays eut oublié les effets de l'effervescence populaire, Michu comprit alors Malin tout entier; Michu crut le comprendre, du moins; car Malin est, comme Fouché, l'un de ces personnages qui ont tant de faces et tant de profondeur sous chaque face, qu'ils sont impénétrables au moment où ils jouent et ne peuvent être expliqués que longtemps après la partie.

Dans les circonstances majeures de sa vie, Malin

ne manquait jamais de consulter son fidèle ami Grévin, le notaire d'Arcis, dont le jugement sur les choses et sur les hommes était, à distance, net, clair et précis. Cette habitude est la sagesse, et fait la force des hommes secondaires. Or, en novembre 1803, les conjonctures furent si graves pour le conseiller d'État, qu'une lettre eût compromis les deux amis. Malin, qui devait devenir sénateur, craignit de s'expliquer dans Paris; il quitta son hôtel et vint à Gondreville, en donnant au premier consul une des raisons qui lui faisaient désirer d'y être, et qui lui donnaient un air de zèle aux yeux de Bonaparte, tandis qu'au lieu de l'État, il ne s'agissait que de lui-même. Pendant que Michu guettait et suivait dans le parc, à la manière des sauvages, un moment propice à sa vengeance, le politique, habitué à pressurer les événements pour son compte, emmenait son ami vers une petite prairie du jardin anglais, endroit désert et favorable à une conférence mystérieuse. Ainsi, en s'y tenant au milieu, et parlant à voix basse, les deux amis étaient à une trop grande distance pour être entendus, si quelqu'un se cachait pour les écouter, et pouvaient se taire s'il venait des indiscrets.

— Pourquoi n'être pas restés dans une chambre au château? dit Grévin.

— N'as-tu pas vu les deux hommes que m'envoie le ministre?

Le comte de Lapparent conduisait alors le ministère de la police. Quoique Fouché ait été, dans l'affaire de la conspiration de George, Moreau et Polignac, l'âme du cabinet consulaire, il était alors simplement conseiller d'État, comme Malin.

— Ces deux hommes sont les deux bras de Fouché. L'un, ce jeune muscadin dont la figure ressemble à une carafe de limonade, qui a du vinaigre sur les lèvres et du verjus dans les yeux, a mis fin à l'insurrection de l'Ouest en 99, dans l'espace de huit jours. L'autre est un enfant de Lenoir, qui a seul les grandes traditions de la police. J'avais demandé un agent sans conséquence, appuyé d'un personnage officiel, et l'on m'envoie ces deux gars-là!... Ah! Grévin, Fouché veut sans doute lire dans mon jeu. Voilà pourquoi je les ai laissés dînant au château. Qu'ils l'examinent, ils n'y trouveront ni Louis XVIII, ni le moindre indice.

— Ah çà! mais, dit Grévin, quel jeu joues-tu donc?

— Ah! mon ami, un jeu double et bien dangereux; mais par rapport à Fouché, il est triple, et il a peut-être flairé que je suis dans les secrets de la maison de Bourbon.

— Toi!

— Moi, reprit Malin.

— Tu ne te souviens donc pas de Favras!

Ce mot fit impression sur le conseiller.

— Et depuis quand? demanda Grévin après une pause.

— Depuis le consulat à vie.

— Mais, pas de preuves!

— Pas ça! dit Malin en faisant claquer l'ongle de son pouce sous une de ses palettes.

En peu de mots, Malin dessina nettement la position critique où Bonaparte mettait l'Angleterre menacée de mort par le camp de Boulogne, en expliquant à Grévin la portée inconnue à la France et à l'Europe, mais que Pitt soupçonnait, du projet de descente; puis la position critique où l'Angleterre allait mettre Bonaparte. Une coalition imposante, la Prusse, l'Autriche et la Russie soldées par l'or anglais, devait armer sept cent mille hommes. En même temps, une conspiration formidable étendait à l'intérieur son réseau et réunissait les Montagnards, les chouans, les royalistes et les princes.

— Tant que Louis XVIII a vu trois consuls, il a cru que l'anarchie continuait et qu'à la faveur d'un mouvement quelconque il prendrait sa revanche du 13 vendémiaire et du 18 fructidor, dit Malin; mais le consulat à vie a démasqué les desseins de Bonaparte, il sera bientôt empereur. Cet ancien sous-lieutenant veut créer une dynastie! Or, cette fois, on en veut à sa vie, et le coup est monté plus habilement encore que celui de la rue Saint-Nicaise. Pichegru, George, Moreau, le duc d'Enghien, Polignac, Rivière en sont.

— Quel amalgame! s'écria Grévin.

— La France est envahie sourdement, on veut donner un assaut général, on y emploie le vert et le sec! Cent hommes d'exécution, commandés par George, doivent attaquer la garde consulaire et le consul corps à corps.

— Eh bien! dénonce-les!

— Voilà deux mois que le consul, son ministre de la police, le préfet et Fouché tiennent une partie des fils de cette trame immense; mais ils n'en connaissent pas toute l'étendue, et, dans le moment actuel, ils laissent libres presque tous les conjurés pour savoir tout.

— Quant au droit, dit le notaire, les Bourbons ont bien plus le droit de concevoir, conduire, exécuter une entreprise contre Bonaparte, que Bonaparte n'en avait de conspirer au 18 brumaire contre la république de laquelle il était l'enfant. Il assassinait sa mère, et ceux-ci veulent rentrer dans leur maison. Je conçois qu'en lui voyant fermer la liste des émigrés, multiplier les radiations, rétablir le culte catholique, et accumuler ses arrêtés contre-révolutionnaires, les princes aient compris que leur retour se faisait difficile, pour ne pas dire impos-

sible. Bonaparte devient le seul obstacle, et ils veulent enlever l'obstacle, rien de plus naturel. Les conspirateurs vaincus seront des brigands; victorieux, ils seront des héros : la perplexité me semble assez naturelle.

— Il s'agit, dit Malin, de faire jeter aux Bourbons, par Bonaparte, la tête du duc d'Enghien, comme la Convention a jeté aux rois la tête de Louis XVI ; ou de renverser l'idole actuelle du peuple français et son futur empereur. Je suis à la merci d'un événement, d'un heureux coup de pistolet, d'une machine de la rue Saint-Nicaise qui réussirait. On ne m'a pas tout dit. On m'a proposé de rallier le conseil d'État au moment critique, de diriger l'action légale.

— Attends, répondit le notaire.

— Impossible! Je n'ai plus que le moment actuel pour prendre une décision.

— Et pourquoi?

— Les deux Simeuse conspirent, ils sont dans le pays. Je dois, ou les faire suivre, les laisser se compromettre et m'en faire débarrasser, ou les protéger sourdement. J'avais demandé des subalternes, et l'on m'envoie des lynx de choix qui ont passé par Troyes pour avoir à eux la gendarmerie.

— Gondreville est le *tiens* et la conspiration le *tu auras,* dit Grévin. Ni Fouché, ni Talleyrand, tes deux partenaires, n'en sont : joue franc jeu avec eux. Comment! tous ceux qui ont coupé le cou à Louis XVI sont dans le gouvernement, la France est pleine d'acquéreurs de biens nationaux, et tu voudrais ramener ceux qui te redemanderont Gondreville? S'ils ne sont pas imbéciles, les Bourbons devront passer l'éponge sur tout ce que nous avons fait. Avertis Bonaparte.

— Un homme de mon rang ne dénonce pas, dit Malin vivement.

— De ton rang! s'écria Grévin en souriant.

— On m'offre les sceaux.

— Je comprends ton éblouissement, et c'est à moi d'y voir clair dans ces ténèbres politiques, d'y flairer la porte de sortie. Or, il est impossible de prévoir les événements qui peuvent ramener les Bourbons, quand un général Bonaparte a quatre-vingts vaisseaux et quatre cent mille hommes. Ce qu'il y a de plus difficile, dans la politique expectante, c'est de savoir quand un pouvoir qui penche tombera; mais, mon vieux, celui de Bonaparte est dans sa période ascendante. Ne serait-ce pas Fouché qui t'a fait sonder pour connaître le fond de ta pensée et se débarrasser de toi?

— Non, je suis sûr de l'ambassadeur. D'ailleurs Fouché ne m'enverrait pas deux singes que je connais trop pour ne pas concevoir des soupçons.

— Ils me font peur, dit Grévin. Si Fouché ne se défie pas de toi, ne veut pas t'éprouver, pourquoi te les a-t-il envoyés? Fouché ne joue pas un tour pareil sans une raison quelconque.

— Ceci me décide! s'écria Malin, je ne serai jamais tranquille avec ces deux Simeuse, et peut-être Fouché, qui connaît ma position, ne veut-il pas les manquer, et arriver par eux jusqu'aux Condé.

— Eh! mon vieux, ce n'est pas sous Bonaparte qu'on inquiétera le possesseur de Gondreville.

En levant les yeux, Malin aperçut dans le feuillage d'un gros tilleul touffu le canon d'un fusil.

— Je ne m'étais pas trompé, j'avais entendu le bruit sec d'un fusil qu'on arme, dit-il à Grévin après s'être mis derrière un gros tronc d'arbre où le suivit le notaire inquiet du brusque mouvement de son ami.

— C'est Michu, dit Grévin, je vois sa barbe rousse.

— N'ayons pas l'air d'avoir peur, reprit Malin qui s'en alla lentement en disant à plusieurs reprises : Que veut cet homme aux acquéreurs de cette terre? Ce n'est certes pas toi qu'il visait. S'il nous a entendus, je dois le recommander au prône! Nous aurions mieux fait d'aller en plaine. Qui diable eût pensé à se défier des airs!

— On apprend toujours! dit le notaire; mais il était bien loin et nous causions de bouche à oreille!

— Je vais en dire deux mots à Corentin, répondit Malin.

Corentin était le plus jeune des deux agents.

III

LE MASQUE JETÉ.

Quelques instants après, Michu rentra chez lui pâle et le visage contracté.

— Qu'as-tu? lui dit sa femme épouvantée.

— Rien, répondit-il en voyant Violette, dont la présence fut pour lui un coup de foudre.

Michu prit une chaise, se mit devant le feu tranquillement, et y jeta une lettre en la tirant de l'un de ces tubes en fer-blanc que l'on donne aux soldats pour serrer leurs papiers. Cette action, qui permit à Marthe de respirer comme une personne déchargée d'un poids énorme, intrigua beaucoup Violette. Le régisseur posa sa carabine sur le manteau de la cheminée avec un admirable sang-froid. Marianne et la mère de Marthe filaient à la lueur d'une lampe.

— Allons, François, dit le père, couchons-nous.

Veux-tu te coucher! Il prit brutalement son fils par le milieu du corps et l'emporta. Descends à la cave, lui dit-il à l'oreille, quand il fut dans l'escalier, remplis deux bouteilles de vin de Mâcon, dont tu videras le tiers, avec de cette eau-de-vie de Cognac qui est sur la planche à bouteilles; puis, mêle dans une bouteille de vin blanc moitié d'eau-de-vie. Fais cela bien adroitement, et mets les trois bouteilles sur le tonneau vide qui est à l'entrée de la cave. Quand j'ouvrirai la fenêtre, sors de la cave, selle mon cheval, monte dessus, et va m'attendre au Poteau-des-Gueux. Le petit drôle ne veut jamais se coucher, dit le régisseur en rentrant, il veut faire comme les grandes personnes, tout voir, tout entendre, tout savoir. Vous me gâtez mon monde, père Violette.

— Bon Dieu! bon Dieu! s'écria Violette, qui vous a délié la langue? vous n'en avez jamais tant dit.

— Croyez-vous que je me laisse espionner, sans m'en apercevoir? Vous n'êtes pas du bon côté, mon père Violette. Si, au lieu de servir ceux qui m'en veulent, vous étiez pour moi, je ferais mieux pour vous que de vous renouveler votre bail...

— Quoi encore? dit le paysan avide en ouvrant de grands yeux.

— Je vous vendrais mon bien à bon marché.

— Il n'y a point de bon marché quand faut payer, dit sentencieusement Violette.

— Je veux quitter le pays, et je vous donnerai ma ferme du Mousseau, les bâtiments, les semailles, les bestiaux pour cinquante mille francs.

— Vrai!

— Ça vous va!

— Dame, faut voir.

— Causons de ça... Mais je veux des arrhes.

— J'ai rien.

— Une parole.

— Encore!

— Dites-moi qui vient de vous envoyer ici?

— Je suis revenu d'où j'allais tantôt, et j'ai voulu vous dire un petit bonsoir.

— Revenu sans ton cheval? Pour quel imbécile me prends-tu? Tu mens, tu n'auras pas ma ferme.

— Eh bien! c'est monsieur Grévin, quoi! il m'a dit: Violette, nous avons besoin de Michu; va le querir. S'il n'y est pas, attends-le... J'ai compris qu'il me fallait rester, ce soir, ici...

— Les escogriffes de Paris étaient-ils encore au château?

— Ah! je ne sais pas; mais il y avait du monde dans le salon.

— Tu auras ma ferme, convenons des faits! Ma femme, va chercher le vin du contrat. Prends du meilleur, du vin de Roussillon de l'ex-marquis... Nous ne sommes pas des enfants... Tu en trouveras deux bouteilles sur le tonneau vide à l'entrée, et une bouteille de blanc.

— Ça va! dit Violette qui ne se grisait jamais. Buvons!

— Vous avez cinquante mille francs sous les carreaux de votre chambre, dans toute l'étendue du lit, vous me les donnerez quinze jours après le contrat passé chez Grévin...

Violette regarda fixement Michu et devint blême.

— Ah! tu viens moucharder un jacobin fini qui a eu l'honneur de présider le club d'Arcis, et tu crois qu'il ne te pincera pas? J'ai des yeux, j'ai vu tes carreaux fraîchement replâtrés, et j'ai conclu que tu ne les avais pas levés pour semer du blé!... Buvons.

Violette troublé but un grand verre de vin sans faire attention à la qualité; la terreur lui mettait comme un fer chaud dans le ventre, il aurait donné bien des choses pour être rentré chez lui.

Les trois femmes souriaient.

— Ça vous va-t-il? lui dit Michu en lui remplissant son verre.

— Mais, oui.

— Tu seras chez toi, vieux coquin!

Après une demi-heure de discussions animées sur l'époque de l'entrée en jouissance, sur les mille pointilleries que se font les paysans en concluant un marché, au milieu des assertions, des dénégations, des pas vrai? bien vrai! ma fine parole! comme je le dis! que j'aie le cou coupé si... que ce verre de vin me soit du poison si ce que je dis n'est pas la pure *varté*!... Violette tomba, la tête sur la table, non pas gris, mais ivre mort.

Dès qu'il lui avait vu les yeux troublés, Michu s'était empressé d'ouvrir la fenêtre.

— Où est ce drôle de Gaucher? demanda-t-il à sa femme.

— Il est couché.

— Toi, Marianne, dit le régisseur à sa fidèle servante, va te mettre en travers de sa porte, et veille-le. Vous, ma mère, dit-il, restez en bas, gardez-moi cet espion-là, soyez aux aguets et n'ouvrez qu'à la voix de François. Il s'agit de vie et de mort! ajouta-t-il d'une voix profonde. Pour toutes les créatures qui sont sous mon toit, je ne l'ai pas quitté de cette nuit, et la tête sur le billot, vous soutiendrez cela. Allons, dit-il à sa femme, allons, la mère, mets tes souliers, prends ta coiffe, et détalons! Pas de questions, je t'accompagne.

Depuis trois quarts d'heure, cet homme avait dans le geste et dans le regard une autorité despotique, irrésistible, puisée à la source commune et inconnue où puisent leurs pouvoirs extraordinaires

et les grands généraux sur le champ de bataille où ils enflamment les masses, et les grands orateurs qui entraînent les assemblées, et, disons-le aussi, les grands criminels dans leurs coups audacieux! Il semble alors qu'il s'exhale de la tête et que la parole porte une influence invincible, que le geste injecte le vouloir de l'homme chez autrui. Les trois femmes se savaient au milieu d'une horrible crise. Sans être averties, elles la pressentaient à la rapidité des actes de cet homme dont le visage étincelait, dont le front était parlant, dont les yeux brillaient alors comme des étoiles. Elles lui avaient vu de la sueur à la racine des cheveux. Plus d'une fois sa parole avait vibré d'impatience et de rage. Aussi sa femme obéit-elle passivement. Armé jusqu'aux dents, le fusil sur l'épaule, Michu sauta dans l'avenue, suivi de sa femme. Ils atteignirent le carrefour où François s'était caché dans des broussailles.

— Le petit a de la compréhension, dit Michu.

Ce fut sa première parole. Sa femme et lui avaient couru jusque-là sans pouvoir prononcer un mot.

— Retourne au pavillon, cache-toi dans l'arbre le plus touffu, observe la campagne, le parc. Nous sommes tous couchés, nous n'ouvrons à personne. Ta grand'mère veille, et ne remuera qu'en t'entendant parler! Retiens mes moindres paroles. Il s'agit de la vie de ton père et de celle de ta mère. Que la justice ne sache jamais que nous avons découché.

Après ces phrases dites à l'oreille de son fils, qui fila, comme une anguille dans la vase, à travers les bois, Michu dit à sa femme : A cheval! et prie Dieu d'être pour nous. Tiens-toi bien! la bête peut en crever.

A peine ces mots furent-ils dits, que le cheval, dans le ventre duquel il donna deux coups de pied, et qu'il pressa de ses genoux puissants, partit avec la célérité d'un cheval de course : l'animal sembla comprendre son maître. En un quart d'heure la forêt fut traversée. Michu, sans avoir dévié de la route la plus courte, se trouva sur un point de la lisière d'où les cimes du château de Cinq-Cygne apparaissaient éclairées par la lune. Michu lia son cheval à un arbre et gagna lestement un monticule d'où l'on dominait la vallée de Cinq-Cygne.

Le château, que Marthe et Michu regardèrent ensemble pendant un moment, fait un effet charmant dans le paysage. Quoiqu'il n'ait aucune importance comme étendue ni comme architecture, il ne manque point d'un certain mérite archéologique. Ce vieil édifice du quinzième siècle, assis sur une éminence, environné de douves profondes, larges et encore pleines d'eau, est bâti en cailloux et en mortier, mais les murs ont sept pieds de largeur, et sa simplicité rappelle admirablement la vie rude et guerrière de la féodalité. Ce château vraiment naïf consiste en deux grosses tours rougeâtres, séparées par un long corps de logis percé de croisées en pierre, mais de véritables croisées dont les croix sont grossièrement sculptées. L'escalier est en dehors, au milieu, et placé dans une tour octogone à petite porte en ogive. Le rez-de-chaussée, intérieurement modernisé sous Louis XIV, ainsi que le premier étage, est surmonté de toits immenses, percés de croisées à consoles sculptées. Devant le château se trouve une immense pelouse dont les arbres avaient été récemment abattus. De chaque côté du pont d'entrée sont deux bicoques où habitent les jardiniers. A droite et à gauche de la pelouse, divisée en deux parties par une chaussée pavée, s'étendent les écuries, les étables, les granges, le bûcher, la boulangerie, les poulaillers, les communs pratiqués sans doute dans les restes de deux ailes semblables au château actuel. Autrefois, ce castel devait être carré, fortifié aux quatre angles. Les deux grosses tours dont les toits en poivrière n'avaient pas été rasés, et le clocheton de la tour du milieu donnaient de la physionomie au village. L'église, vieille aussi, montrait à quelques pas son clocher pointu qui s'harmoniait avec les masses du castel. La lune faisait resplendir toutes les cimes et les cônes autour desquels brillait la lumière. Michu regarda cette habitation seigneuriale de façon à renverser les idées de sa femme : son visage, plus calme, offrait une expression d'espérance et une sorte d'orgueil. Ses yeux embrassèrent l'horizon avec une certaine défiance; il écouta la campagne. Il était alors huit heures. La lune jetait sa lueur sur la marge de la forêt, et le monticule était surtout fortement éclairé. Aucun bruit suspect ne troublait la paix de cette belle vallée enceinte par la forêt de Nodesme. Marthe, épuisée, tremblait, elle s'attendait à un dénoûment quelconque après une pareille course. A quoi devait-elle servir? à une bonne action ou à un crime? En ce moment, Michu s'approcha de son oreille.

— Tu vas aller chez Mlle de Cinq-Cygne, tu demanderas à lui parler. Quand tu la verras, tu la prieras de venir à l'écart. Si personne ne peut vous écouter, tu lui diras : Mademoiselle, la vie de vos deux cousins est en danger, et celui qui vous expliquera le pourquoi, le comment, vous attend. Si elle a peur, si elle se défie, ajoute : Ils sont de la conspiration contre le premier consul. Ne le nomme pas, on se défie trop de nous.

Marthe Michu leva la tête vers son mari, et lui dit : Tu les sers donc?

— Eh bien! après? dit-il en fronçant les sourcils, et croyant à un reproche.

— Tu ne me comprends pas ! s'écria Marthe en prenant la large main de Michu aux genoux duquel elle tomba. Elle baisa cette main qui fut tout à coup couverte de larmes.

— Cours, tu pleureras après, dit-il en la baisant avec une force brusque.

Quand il n'entendit plus le pas de sa femme, cet homme de fer eut des larmes aux yeux. Il s'était défié de Marthe à cause des opinions du père, il lui avait caché les secrets de sa vie. La beauté du caractère simple de sa femme lui avait apparu soudain, comme la grandeur du sien venait d'éclater pour elle. Marthe passait de la profonde humiliation que cause la dégradation d'un homme dont on porte le nom, au ravissement que donne sa gloire. Elle y passait sans transition, n'y avait-il pas de quoi défaillir? En proie aux plus vives inquiétudes, elle avait, comme elle le lui dit plus tard, marché dans le sang depuis le pavillon jusqu'à Cinq-Cygne, et s'était en un moment sentie enlevée au ciel parmi les anges. Lui qui ne se sentait pas apprécié, qui prenait l'attitude chagrine et mélancolique de sa femme pour un manque d'affection, qui la laissait à elle-même en vivant au dehors, en rejetant toute sa tendresse sur son fils, avait compris ce que signifiaient les larmes de cette femme. Elle maudissait le rôle que sa beauté, que la volonté paternelle l'avaient forcée à jouer. Le bonheur avait brillé de sa plus belle flamme pour eux, au milieu de l'orage, comme un éclair. Et ce devait être un éclair ! Chacun d'eux pensait à dix ans de mésintelligence et s'en accusait tout seul.

Michu resta debout, immobile, le coude sur sa carabine et le menton sur son coude, perdu dans sa profonde rêverie. Un semblable moment fait accepter toutes les douleurs du passé le plus douloureux.

Quand Marthe, agitée de mille pensées semblables à celles de son mari, mais le cœur oppressé par le danger des Simeuse, car elle comprit tout, jusqu'aux figures des deux Parisiens, atteignit le chemin du château, elle fut surprise d'entendre derrière elle les pas d'un homme, elle jeta un cri ; mais la large main de Michu lui ferma la bouche.

— Du haut de la butte j'ai vu reluire des baïonnettes au loin ! Entre par une brèche de la douve qui est derrière les écuries, les chiens n'aboieront pas après toi. Passe dans le jardin, appelle mademoiselle par la fenêtre, si tu ne trouves pas la porte de son escalier ouverte, fais seller son cheval, dis-lui de conduire son cheval par la douve, j'y serai, après avoir étudié le plan des Parisiens et cherché les moyens de leur échapper.

Ce danger donna des ailes à Marthe.

IV

LAURENCE DE CINQ-CYGNE.

Le nom franc, commun aux Cinq-Cygne et aux Chargebœuf, est Duineff. Cinq-Cygne devint le nom de la branche cadette des Chargebœuf, après la défense d'un castel faite, en l'absence de leur père, par cinq filles de cette maison, toutes remarquablement blanches, et desquelles personne n'eût attendu pareille conduite. Un des premiers comtes de Champagne voulut par ce joli nom perpétuer ce souvenir aussi longtemps que vivrait cette famille. Depuis ce fait d'armes singulier, les filles de cette famille furent fières, mais elles ne furent peut-être pas toujours blanches. La dernière, Laurence, était, contrairement à la loi salique, héritière du nom, des armes et des fiefs. Le roi de France avait approuvé la charte du comte de Champagne en vertu de laquelle, dans cette famille, le ventre anoblissait et succédait. Laurence était donc comtesse de Cinq-Cygne ; son mari devait prendre et son nom et son blason, où se lisait pour devise la sublime réponse faite par l'aînée des cinq sœurs, à la sommation de rendre le château : *Mourir en chantant !*

Digne de ces belles héroïnes, Laurence possédait une blancheur qui semblait être une gageure du hasard. Les moindres filaments de ses veines bleues se voyaient sous la trame fine et serrée de son épiderme. Sa chevelure, du plus joli blond, seyait merveilleusement à ses yeux du bleu le plus foncé. Tout chez elle appartenait au genre mignon. Dans son corps frêle, malgré sa taille déliée, en dépit de son teint de lait, vivait une âme trempée comme celle d'un homme du plus beau caractère ; mais que personne, pas même un observateur, n'aurait devinée à l'aspect d'une physionomie douce et d'une figure busquée, dont le profil offrait une vague ressemblance avec une tête de brebis. Cette excessive douceur, quoique noble, paraissait aller jusqu'à la stupidité de l'agneau.

— J'ai l'air d'un mouton qui rêve ! disait-elle quelquefois en souriant.

Laurence, qui parlait peu, semblait non pas songeuse, mais engourdie. Surgissait-il une circonstance sérieuse ? La Judith cachée se révélait aussitôt et devenait sublime. Les circonstances ne lui avaient malheureusement pas manqué.

A treize ans, Laurence, après les événements que vous savez, se vit orpheline, devant la place où la veille s'élevait à Troyes une des maisons les plus curieuses de l'architecture du seizième siècle, l'hôtel de Cinq-Cygne. Monsieur d'Hauteserre, un de ses parents, devenu son tuteur, emmena sur-le-champ

l'héritière à Cinq-Cygne. Ce brave gentilhomme de province, effrayé de la mort de l'abbé d'Hauteserre, son frère, atteint d'une balle sur la place au moment où il se sauvait en paysan, n'était pas en position de défendre les intérêts de sa pupille : il avait deux fils à l'armée des princes, et tous les jours, au moindre bruit, il croyait que les municipaux d'Arcis venaient l'arrêter. Fière d'avoir soutenu un siége et de posséder la blancheur historique de ses ancêtres, Laurence méprisait cette sage lâcheté du vieillard courbé sous le vent de la tempête, elle ne songeait qu'à s'illustrer. Aussi mit-elle audacieusement dans son pauvre salon de Cinq-Cygne, le portrait de Charlotte Corday, couronné de petites branches de chêne tressées. Elle correspondait par un exprès avec les jumeaux, au mépris de la loi, qui l'eût punie de mort. Le messager, qui risquait aussi sa vie, emportait les réponses. Elle ne vécut, depuis les catastrophes de Troyes, que pour le triomphe de la cause royale.

Après avoir sainement jugé monsieur et madame d'Hauteserre, et reconnu chez eux une honnête nature, mais sans énergie, elle les mit en dehors des lois de sa sphère. Laurence avait trop d'esprit et de véritable indulgence, pour leur en vouloir de leur caractère ; elle fut bonne, aimable, affectueuse avec eux, mais elle ne leur livra pas un seul de ses secrets. Rien ne forme l'âme comme une dissimulation constante au sein de la famille. A sa majorité, Laurence laissa gérer ses affaires au bonhomme d'Hauteserre, comme par le passé. Que sa jument favorite fût bien pansée, que sa servante Catherine fût mise à son goût et son petit domestique Gothard vêtu convenablement, elle se souciait peu du reste. Elle dirigeait sa pensée vers un but trop élevé pour descendre aux occupations qui, dans d'autres temps, lui eussent sans doute plu. La toilette fut peu de chose pour elle, et d'ailleurs ses cousins n'étaient pas là. Laurence avait une amazone vert-bouteille pour se promener à cheval, une robe en étoffe commune, à canezou orné de brandebourgs, pour aller à pied, et chez elle une robe de chambre en soie. Gothard, son petit écuyer, un adroit et courageux garçon de quinze ans, l'escortait, car elle était presque toujours dehors, et chassait sur toutes les terres de Gondreville, sans que les fermiers ni Michu s'y opposassent. Elle montait admirablement bien à cheval, et son adresse à la chasse tenait du miracle. Dans la contrée, on ne l'appelait en tout temps que mademoiselle, même pendant la révolution. Quiconque a lu le beau roman de Rob-Roy, doit se souvenir d'un des rares caractères de femme, dans la conception duquel Walter Scott soit sorti de ses habitudes de froideur, de Diana Vernon. Ce souvenir peut servir à faire comprendre Laurence de Cinq-Cygne, si vous ajoutez aux qualités de la chasseresse écossaise l'exaltation contenue de Charlotte Corday, mais en supprimant l'aimable vivacité qui rend Diana si attrayante. Laurence avait vu mourir sa mère, tomber l'abbé d'Hauteserre, le marquis et la marquise de Simeuse périr sur l'échafaud ; son frère unique était mort de ses blessures, ses deux cousins qui servaient à l'armée de Condé pouvaient être tués à tout moment, enfin la fortune des Simeuse et des Cinq-Cygne venait d'être dévorée par la république, sans profit pour la république. Sa gravité, dégénérée en stupeur apparente, doit se concevoir.

Monsieur d'Hauteserre se montra d'ailleurs le tuteur le plus probe et le mieux entendu. Sous son administration, Cinq-Cygne prit l'air d'une ferme. Le bonhomme, qui ressemblait beaucoup moins à un preux qu'à un propriétaire faisant valoir, avait tiré parti du parc et des jardins, dont l'étendue était d'environ deux cents arpents, et où il trouva la nourriture des chevaux, celle des gens et le bois de chauffage. Grâce à la plus sévère économie, à sa majorité, la comtesse de Cinq-Cygne eut déjà, par suite du placement constant des revenus sur l'État, une fortune suffisante, car au moment où cette histoire commence, l'héritière possédait vingt mille francs de rente sur l'État, dont, à la vérité, les arrérages étaient dus, et douze mille francs à Cinq-Cygne, dont les baux avaient été renouvelés avec de grandes augmentations. M. et M[me] d'Hauteserre avaient trois mille livres de rente viagère dans les tontines Lafarge. Ce débris de leur fortune ne leur permettait pas d'habiter ailleurs qu'à Cinq-Cygne. Aussi le premier acte de Laurence fut-il de leur donner la jouissance, pour toute la vie, du pavillon qu'ils y occupaient.

Les d'Hauteserre, devenus avares pour leur pupille comme pour eux-mêmes, et qui tous les ans plaçaient leurs mille écus en songeant à leurs deux fils, faisaient faire une misérable chère à l'héritière, car la dépense totale de Cinq-Cygne ne dépassait pas cinq mille francs par an. Mais Laurence, qui ne descendait à aucun détail, trouvait tout bon.

Le tuteur et sa femme, insensiblement dominés par l'influence imperceptible de ce caractère qui s'exerçait dans les plus petites choses, avaient fini par admirer celle qu'ils avaient connue enfant, sentiment assez rare. Mais Laurence avait dans les manières, dans sa voix gutturale, dans son regard impérieux, ce je ne sais quoi, pouvoir inexplicable qui impose toujours, même quand il n'est qu'apparent, et qui, chez les gens vides, ressemble à la profondeur. Pour le vulgaire, la profondeur est incompréhensible. De là vient peut-être l'admiration du peuple pour tout ce qu'il ne comprend pas.

Monsieur et madame d'Hauteserre, saisis par le silence et impressionnés par la sauvagerie de mademoiselle de Cinq-Cygne, étaient toujours dans l'attente de quelque chose de grand. Laurence faisait le bien avec discernement et ne se laissait pas tromper, ce qui lui valait de la part des paysans un grand respect, quoiqu'elle fût aristocrate. Son sexe, son nom, ses malheurs, l'originalité de sa vie, tout avait contribué sans doute à lui donner l'autorité réelle que les habitants de la vallée de Cinq-Cygne lui laissaient exercer. Elle partait quelquefois pour un ou pour deux jours, accompagnée de Gothard; et jamais au retour, ni monsieur ni madame d'Hauteserre ne l'interrogeaient sur les motifs de son absence.

Laurence, remarquez-le, n'avait rien de bizarre en elle. La virago se cachait sous la forme la plus féminine et la plus faible en apparence. Son cœur était d'une excessive sensibilité, mais elle portait dans sa tête une résolution et une fermeté stoïques. Ses yeux clairvoyants ne savaient pas pleurer. A voir son poignet blanc et délicat nuancé de veines bleues, personne n'eût imaginé qu'il pouvait défier le cavalier le plus endurci. Sa main, si molle, si fluide, maniait un pistolet, un fusil avec la vigueur d'un chasseur exercé. Au dehors, elle n'était jamais autrement coiffée que comme les femmes le sont pour monter à cheval, avec un petit chapeau coquet en castor et le voile vert rabattu. Aussi son visage si délicat, son cou blanc enveloppé d'une cravate noire, n'avaient-ils jamais souffert de ces courses en plein air. Sous le Directoire, et au commencement du consulat, Laurence avait pu se conduire ainsi, sans que personne s'occupât d'elle; mais depuis que le gouvernement se régularisait, les nouvelles autorités, le préfet de l'Aube, les amis de Malin, et Malin lui-même, essayaient de la déconsidérer. Laurence, devenue majeure en 1800, ne pensait qu'au renversement de Bonaparte, dont l'ambition et le triomphe avaient excité chez elle comme une rage, mais froide et calculée. Ennemie obscure et inconnue de cet homme couvert de gloire, elle le visait, du fond de sa vallée et de ses forêts, avec une fixité terrible.

Laurence voulait aller tuer Bonaparte aux environs de Saint-Cloud ou de la Malmaison, et ce dessein eût expliqué les exercices et les habitudes de sa vie, si elle l'avait mis à exécution. Mais, depuis la rupture de la paix d'Amiens, elle fut mise dans le secret de la conspiration des hommes qui tentèrent de retourner le 18 brumaire contre le premier consul, et cette audacieuse jeune fille subordonna dès lors sa force et sa haine au plan très-vaste et très-bien conduit, qui devait atteindre Bonaparte à l'extérieur par la vaste coalition de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse qu'il vainquit à Austerlitz, à l'intérieur par la coalition des hommes les plus opposés les uns aux autres, mais réunis par une haine commune, et dont plusieurs méditaient, comme Laurence, une attaque directe contre le chef de l'État, sans s'effrayer du mot assassinat. Cette jeune fille, si frêle à voir, si forte pour qui la connaissait bien, était donc en ce moment le guide fidèle et sûr des gentilshommes qui vinrent d'Allemagne prendre part à cette entreprise. Fouché se fonda sur cette conspiration d'au delà du Rhin, pour prétendre que le duc d'Enghien connaissait le complot, et devrait accourir en cas de succès. La présence de ce prince sur le territoire de Bade, à peu de distance de Strasbourg, confirma ces suppositions. La grande question de savoir si le prince eut connaissance du complot, s'il devait entrer en France après la réussite, est un des secrets sur lesquels, comme sur quelques autres, les princes de la maison de Bourbon ont gardé le plus profond silence. A mesure que l'histoire de ce temps vieillira, les historiens impartiaux trouveront au moins de l'imprudence chez le prince à se rapprocher de la frontière au moment où devait éclater une immense conspiration dans le secret de laquelle toute la famille royale a certainement été.

La comtesse de Cinq-Cygne était donc en ce moment le trait d'union entre la frontière d'Allemagne et les royalistes de Paris. La prudence que Malin venait de déployer, en conférant avec Grévin en plein air, cette jeune fille l'appliquait à ses moindres relations. Elle recevait les émissaires, conférait avec eux, soit sur les diverses lisières de la forêt de Nodesme, soit au delà de la vallée de Cinq-Cygne vers la Lorraine. Elle faisait souvent dix lieues d'une seule traite avec Gothard, et revenait à Cinq-Cygne sans qu'on pût apercevoir sur son frais visage la moindre trace de fatigue ni de préoccupation. Elle avait formé Gothard à son service, depuis six ans. Elle avait d'abord surpris dans les yeux de ce petit vacher, à neuf ans, la naïve admiration qu'ont les enfants pour l'extraordinaire; elle en fit son palefrenier; elle lui apprit à panser les chevaux, avec le soin et l'attention qu'y mettent les Anglais. Puis elle fut bonne pour lui, bonne avec grandeur et noblesse, elle se l'attacha en s'attachant à lui, en lui faisant apprendre à lire et à écrire, et en polissant elle-même ce caractère franc, mais à demi sauvage. Quand elle eut mis à l'épreuve la fidélité quasi-canine qu'elle avait nourrie, élevée, Gothard devint à quatorze ans son complice ingénu. Le petit paysan, que personne ne pouvait soupçonner, allait de Cinq-Cygne jusqu'à Nancy, et revenait quelquefois sans que personne sût qu'il avait quitté le château. Toutes les ruses employées par les espions

pour cacher une lettre d'un petit volume, il les pratiquait. Gothard possédait à la fois la ruse des femmes, l'ingénuité de l'enfant et l'attention perpétuelle du conspirateur, et cachait ces admirables qualités sous la profonde ignorance et la torpeur des gens de la campagne. Ce petit homme paraissait niais, faible et maladroit; mais une fois à l'œuvre il était agile comme un poisson, il échappait comme une anguille, il comprenait à la manière des chiens sur un regard, il flairait la pensée. Il avait une bonne grosse figure, ronde et rouge, des yeux bruns endormis, des cheveux coupés comme ceux des petits paysans, et sa croissance, très-retardée, lui laissait l'apparence d'un enfant de dix ans.

Sous la protection de leur cousine qui, depuis Strasbourg jusqu'à Bar-sur-Aube, veilla sur eux, MM. d'Hauteserre et de Simeuse, accompagnés de plusieurs autres émigrés, vinrent par l'Alsace, la Lorraine et la Champagne, tandis que d'autres conspirateurs, non moins courageux, abordaient la France par les falaises de la Normandie. Vêtus en ouvriers, les d'Hauteserre et les Simeuse allaient de forêt en forêt, guidés de proche en proche par des personnes choisies depuis trois mois par Laurence parmi les gens les plus dévoués aux Bourbons dans chaque département, et les moins soupçonnés. Les émigrés se couchaient le jour et marchaient pendant la nuit. Chacun d'eux amenait deux soldats dévoués, dont l'un allait en avant à la découverte, et l'autre demeurait en arrière afin de protéger la retraite en cas de malheur. Grâce à ces précautions militaires, cette petite troupe de douze hommes avait atteint sans malheur la forêt de Nodesme, prise pour lieu de rendez-vous. Vingt-sept autres gentilshommes entrèrent aussi par la Suisse et traversèrent la Bourgogne, guidés vers Paris avec des précautions pareilles. Monsieur de Rivière comptait sur cinq cents hommes, dont cent jeunes gens nobles, les officiers de ce bataillon sacré.

Messieurs de Polignac et de Rivière, dont la conduite fut, comme chefs, excessivement remarquable, gardèrent un secret impénétrable à tous ces complices qui ne furent pas découverts. Aussi peut-on dire aujourd'hui, d'accord avec les révélations faites pendant la restauration, que Bonaparte ne connut pas plus l'étendue des dangers qu'il courut alors, que l'Angleterre ne connaissait le péril où la mettait le camp de Boulogne. Mais dans aucun temps la police ne fut plus spirituellement ni plus habilement dirigée. Au moment où cette histoire commence, un lâche, comme il s'en trouve toujours dans les conspirations qui ne sont pas restreintes à un petit nombre d'hommes également forts, mis face à face avec la mort, donnait des indications, heureusement insuffisantes pour plusieurs conjurés, mais assez précises sur l'objet de la conspiration. Aussi la police laissait-elle, comme l'avait dit Malin à Grévin, les conspirateurs surveillés agir en liberté, pour saisir tous les fils et suivre les ramifications de l'entreprise. La police eut, deux mois après, en quelque sorte la main forcée par George Cadoudal, homme d'exécution, qui ne prenait conseil que de lui-même, et qui se trouvait à Paris, avec vingt-cinq chouans inconnus, pour tuer le premier consul.

Laurence unissait dans sa pensée la haine et l'amour. Détruire Bonaparte et ramener les Bourbons, c'était reprendre Gondreville et refaire la fortune de ses cousins. Deux sentiments semblables, dont l'un est la contre-partie de l'autre, suffisent, à vingt-trois ans surtout, pour déployer toutes les facultés et toutes les forces de la vie. Aussi, depuis deux mois, Laurence paraissait-elle plus belle aux habitants de Cinq-Cygne, qu'elle ne le fut en aucun moment. Ses joues étaient devenues roses, l'espérance donnait par instants de la fierté à son front; mais quand on lisait *la Gazette* le soir, et que les actes surprenants du premier consul étaient annoncés, elle baissait les yeux pour n'y pas laisser lire une menace, et comme la certitude de la chute de l'antagoniste des Bourbons.

Personne au château de Cinq-Cygne ne se doutait en ce moment que la jeune comtesse avait revu ses deux cousins la nuit dernière. Les deux fils de M. et Mme d'Hauteserre avaient passé la nuit dans la propre chambre de la comtesse, sous le même toit que leur père et leur mère; car Laurence, pour ne donner aucun soupçon, après avoir couché les deux d'Hauteserre, entre une heure et deux du matin, vint prendre ses deux cousins et les emmena au milieu de la forêt, où elle les avait cachés dans la cabane abandonnée d'un garde-vente. Sûre de les revoir, elle ne montra pas le moindre air de joie; rien ne trahit en elle les émotions de l'attente; elle effaça les traces du plaisir de les avoir revus; elle fut impassible. La jolie Catherine, la fille de sa nourrice, et Gothard, tous deux dans le secret, modelaient leur conduite sur celle de leur maîtresse. Catherine avait dix-neuf ans. A cet âge, comme à celui de Gothard, une jeune fille est fanatique, et se laisse couper le cou sans dire un mot. Quant à Gothard, sentir le parfum que la comtesse mettait dans ses cheveux et dans ses habits, lui eût fait endurer la question extraordinaire sans dire une parole.

III

INTÉRIEUR ET PHYSIONOMIES ROYALISTES SOUS LE CONSULAT.

Au moment où Marthe, avertie de l'imminence du péril, glissait avec la rapidité d'une ombre vers la brèche indiquée par Michu, le salon du château de Cinq-Cygne offrait le plus paisible spectacle. Ses habitants étaient si loin de soupçonner l'orage près de fondre sur eux que leur attitude devait exciter la compassion de la première personne qui connût leur situation.

Dans la haute cheminée, ornée d'un trumeau où dansaient au-dessus de la glace des bergères en paniers, brillait un de ces feux comme il ne s'en fait que dans les châteaux situés au bord des bois. Au coin de cette cheminée, sur une grande bergère carrée en bois blanc verni, et garnie en velours d'Utrecht vert, la jeune comtesse était en quelque sorte étalée dans l'attitude que donne un accablement complet.

Revenue à six heures seulement des confins de la Brie, après avoir battu l'estrade en avant de la troupe afin de faire arriver à bon port les quatre gentilshommes au gîte où ils devaient faire leur dernière étape avant d'entrer à Paris, elle avait surpris monsieur et madame d'Hauteserre à la fin de leur dîner. Pressée par la faim, elle s'était attablée sans quitter ni son amazone crottée ni ses brodequins. Au lieu d'aller se déshabiller après le dîner, elle s'était sentie accablée par toutes ses fatigues, et avait laissé aller sa belle tête nue, couverte de ses mille boucles blondes, sur le dossier de l'immense bergère, en gardant ses pieds en avant sur un tabouret. Le feu séchait les éclaboussures de son amazone et ses brodequins. Ses gants de peau de daim, son petit chapeau de castor, son voile vert et sa cravache étaient sur la console où elle les avait jetés. Elle regardait tantôt la vieille horloge de Boule qui se trouvait sur le chambranle de la cheminée entre deux candélabres à fleurs, pour voir si, d'après l'heure, les quatre conspirateurs étaient couchés; tantôt la table de boston placée devant la cheminée et occupée par monsieur d'Hauteserre et par sa femme, par le curé de Cinq-Cygne et sa sœur.

Quand même ces personnages ne seraient pas incrustés dans le drame où, par malheur, ils ont figuré, leurs têtes auraient encore le mérite de représenter une des faces nouvelles que prit l'aristocratie après sa défaite de 1793; et, sous ce rapport, la peinture du salon de Cinq-Cygne aurait la saveur de l'histoire vue en déshabillé.

Le gentilhomme, alors âgé de cinquante ans, grand, sec, sanguin et d'une santé robuste, eût paru capable de vigueur sans de gros yeux d'un bleu faïence dont le regard annonçait une extrême simplicité. Il existait dans sa figure terminée par un menton de *galoche,* entre son nez et sa bouche, un espace démesuré par rapport aux lois du dessin, qui lui donnait un air de soumission, en parfaite harmonie avec son caractère, auquel concordaient les moindres détails de sa physionomie. Ainsi sa chevelure grise, feutrée par son chapeau qu'il gardait presque toute la journée, formait comme une calotte sur sa tête, en en dessinant le contour pyriforme. Son front, très-ridé par sa vie campagnarde et par de continuelles inquiétudes, était plat et sans expression. Le seul indice de force se trouvait dans ses sourcils touffus qui conservaient leur couleur noire, et dans la vive coloration de son teint; mais cet indice ne mentait point : le gentilhomme, quoique simple et doux, avait la foi monarchique et catholique. Aucune considération ne l'eût fait changer de parti. Le bonhomme se serait laissé arrêter, il n'eût pas tiré sur les municipaux, et serait allé tout doucettement à l'échafaud.

Ses trois mille livres de rente viagère, sa seule ressource, l'avaient empêché d'émigrer. Il obéissait donc au gouvernement de fait, sans cesser d'aimer la famille royale et d'en souhaiter le rétablissement; mais il eût refusé de se compromettre en participant à une tentative en faveur des Bourbons. Il appartenait à cette portion de royalistes qui se sont éternellement souvenus d'avoir été battus et volés ; qui, dès lors, sont restés muets, économes, rancuniers, sans énergie, mais incapables d'aucune abjuration, ni d'aucun sacrifice, tout prêts à saluer la royauté triomphante, amis de la religion et des prêtres, mais résolus à supporter toutes les avanies du malheur. Ce n'est plus alors avoir une opinion, mais de l'entêtement. L'action est l'essence des partis.

Sans esprit, mais loyal, avare comme un paysan, et néanmoins noble de manières, hardi dans ses vœux mais discret en paroles et en actions, tirant parti de tout, et prêt à se laisser nommer maire de Cinq-Cygne, M. d'Hauteserre représentait admirablement ces honorables gentilshommes auxquels Dieu a écrit sur le front le mot *mites,* qui laissèrent passer au-dessus de leurs gentilhommières et de leurs têtes les orages de la révolution, et qui se redressèrent sous la restauration, riches de leurs économies cachées et de leur attachement discret.

Son costume, expressive enveloppe de ce corps et de ce caractère, peignait l'homme et le temps. M. d'Hauteserre portait une de ces houppelandes, couleur noisette, à petit collet, que le dernier duc d'Orléans avait mises à la mode à son retour d'An-

gleterre, et qui furent, pendant la révolution, comme une transaction entre les hideux costumes populaires et les élégantes redingotes de l'aristocratie. Son gilet de velours, à raies fleuretées, rappelait, par sa façon, ceux de Robespierre et de Saint-Just. Il conservait la culotte, mais la sienne était de gros drap bleu, à boucles d'acier bruni. Ses bas en filoselle noire laissaient deviner des jambes de cerf, chaussées de gros souliers maintenus par des guêtres en drap noir. Il avait gardé le col en mousseline à mille plis, serré par une boucle en or sur le cou. Le bonhomme n'avait point entendu faire de l'éclectisme politique en adoptant ce costume à la fois paysan, révolutionnaire et aristocrate ; il avait obéi très-innocemment aux circonstances.

Sa femme, âgée de quarante ans, et usée par les émotions, avait une figure passée qui semblait toujours poser pour un portrait; et son bonnet de dentelle, orné de coques en satin blanc, contribuait singulièrement à lui donner cet air solennel. Elle conservait la poudre et portait le fichu blanc, la robe à manches plates, à jupon très-ample et en soie puce, triste et dernier costume de la reine Marie-Antoinette. Elle avait le nez pincé, le menton pointu, le visage presque triangulaire, des yeux qui avaient pleuré; mais elle mettait *un soupçon* de rouge qui ravivait ses yeux gris. Elle prenait du tabac. Chaque fois, elle y mettait les précautions d'une petite-maîtresse, et tous les détails de sa prise constituaient une petite cérémonie qui s'explique par un mot : elle avait de jolies mains.

Depuis deux ans, l'ancien précepteur des deux Simeuse, ami de l'abbé d'Hauteserre, nommé Goujet, savant oratorien, avait pris pour retraite la cure de Cinq-Cygne par amitié pour les d'Hauteserre et pour la jeune comtesse. Sa sœur, mademoiselle Goujet, riche de sept cents francs de rente, les réunissait aux faibles appointements de la cure, et tenait le ménage de son frère. Ni l'église, ni le presbytère n'avaient été vendus par suite de leur peu de valeur; l'abbé Goujet logeait donc à deux pas du château, car le mur du jardin de la cure et celui du parc étaient mitoyens en quelques endroits. Aussi, deux fois par semaine, l'abbé Goujet et sa sœur dînaient-ils à Cinq-Cygne, où tous les soirs ils venaient faire la partie des d'Hauteserre. Laurence ne savait pas tenir une carte.

L'abbé Goujet, vieillard en cheveux blancs et à figure blanche comme celle d'une vieille femme, doué d'un sourire aimable, d'une voix douce et insinuante, relevait la fadeur de sa face assez poupine par un front où respirait l'intelligence et par des yeux très-fins. De moyenne taille et bien fait, il gardait l'habit noir à la française, portait des boucles d'argent à sa culotte et à ses souliers, des bas de soie noire, un gilet noir sur lequel tombait son rabat, ce qui lui donnait un grand air, sans rien ôter à sa dignité. Cet abbé, qui devint évêque à la restauration, habitué par son ancienne profession de régent de collége à juger les jeunes gens, avait deviné le grand caractère de Laurence : il l'appréciait à toute sa valeur, et lui avait de prime abord témoigné une respectueuse déférence qui contribua à la rendre indépendante à Cinq-Cygne, et à faire plier sous elle l'austère vieille dame et le bon gentilhomme auxquels, selon l'usage, elle aurait dû certainement obéir.

Depuis six mois, l'abbé Goujet observait Laurence avec le génie particulier aux prêtres, qui sont les gens les plus perspicaces; et, sans savoir que cette jeune fille de vingt-trois ans pensait à renverser Bonaparte au moment où ses faibles mains détortillaient un brandebourg défait de son amazone, il la supposait cependant agitée d'un grand dessein.

Mademoiselle Goujet était une de ces filles dont le portrait est fait en deux mots, qui permettent aux moins imaginatifs de se les représenter : elle appartenait au genre des *grandes haquenées*. Elle se savait laide, elle en riait la première en montrant ses longues dents jaunes comme son teint et ses mains ossues. Elle était entièrement bonne et gaie. Elle portait le fameux casaquin du vieux temps, une jupe très-ample, à poches toujours pleines de clefs, un bonnet à rubans et un tour de cheveux. Elle avait eu quarante ans de très-bonne heure; mais elle se rattrapait, disait-elle, en s'y tenant depuis vingt ans. Elle vénérait la noblesse, et savait garder sa propre dignité, en rendant aux personnes nobles tout ce qui leur était dû de respects et d'hommages.

Cette compagnie était venue fort à propos à Cinq-Cygne pour Mme d'Hauteserre, qui n'avait pas, comme son mari, des occupations rurales, ni, comme Laurence, le tonique d'une haine pour soutenir le poids d'une vie solitaire. Aussi tout s'était-il en quelque sorte amélioré depuis deux ans. Le culte catholique rétabli permettait de remplir les devoirs religieux qui ont plus de retentissement dans la vie de campagne que partout ailleurs. M. et Mme d'Hauteserre, rassurés par les actes conservateurs du premier consul, avaient pu correspondre avec leurs fils, avoir de leurs nouvelles, ne plus trembler pour eux, les prier de solliciter leur radiation et de rentrer en France. Le trésor avait liquidé les arrérages de rentes, et payait régulièrement les semestres. Les d'Hauteserre possédaient alors cinq mille francs de rente, le vieillard s'applaudissait de la sagesse de ses prévisions. Il avait placé toutes ses économies, vingt mille francs,

en même temps que sa pupille, après le dix-huit brumaire, qui fit, comme on le sait, monter les fonds de douze à dix-huit francs.

Longtemps Cinq-Cygne était resté nu, vide et dévasté. Par calcul, le prudent tuteur n'avait pas voulu, durant les commotions révolutionnaires, en changer l'aspect; mais, à la paix d'Amiens, il avait fait un voyage à Troyes, pour en rapporter quelques débris des deux hôtels pillés, rachetés chez des fripiers.

Le salon de Cinq-Cygne avait alors été meublé par ses soins. De beaux rideaux de damas blanc à fleurs vertes provenant de l'hôtel de Simeuse, ornaient les six croisées du salon où se trouvaient alors ces personnages. Cette immense pièce était entièrement revêtue de boiseries divisées en panneaux, encadrés de baguettes perlées, décorés de mascarons aux angles, et peints en deux tons de gris. Les dessus des quatre portes offraient de ces sujets en grisaille qui furent à la mode sous Louis XV. Le bonhomme avait trouvé à Troyes des consoles dorées, un meuble en velours d'Utrecht vert, un lustre de cristal, une table à jouer en marqueterie, et tout ce qui pouvait servir à la restauration de Cinq-Cygne. En 1792, tout le mobilier du château fut pris : le pillage de la ville avait eu son contrecoup dans la vallée. Chaque fois que le vieillard allait à Troyes, il en revenait avec quelques reliques de l'ancienne splendeur, tantôt un vieux beau tapis comme celui qui était tendu sur le parquet du salon, tantôt une partie de vaisselle en vieille porcelaine de Saxe ou de Sèvres. Depuis six mois, il avait osé déterrer l'argenterie de Cinq-Cygne, que le cuisinier avait enterrée dans une petite maison à lui appartenant et située au bout d'un des longs faubourgs de Troyes.

Ce fidèle serviteur, nommé Durieu, et sa femme, avaient toujours suivi la fortune de leur jeune maîtresse. Durieu était le factotum du château, comme sa femme en était la femme de charge. Durieu avait pour se faire aider à la cuisine la sœur de Catherine, à laquelle il enseignait son art, et qui devenait une excellente cuisinière.

Un vieux jardinier, sa femme, son fils payé à la journée, et leur fille, qui servait de vachère, complétaient le personnel du château.

Depuis six mois, la Durieu avait fait faire en secret une livrée aux couleurs des Cinq-Cygne pour le fils du jardinier et pour Gothard. Quoique bien grondée pour cette imprudence par le gentilhomme, elle s'était donné le plaisir de voir le dîner servi le jour de Saint-Laurent, pour la fête de Laurence, presque comme autrefois.

Cette pénible et lente restauration des choses faisait la joie de M. et de Mme d'Hauteserre et des Durieu. Laurence souriait de ce qu'elle appelait des enfantillages. Mais le bonhomme d'Hauteserre pensait également au solide : il réparait les bâtiments, rebâtissait les murs, plantait partout où il y avait chance de faire venir un arbre, et ne laissait pas un pouce de terrain sans le mettre en valeur. Aussi la vallée de Cinq-Cygne le regardait-elle comme un oracle en fait d'agriculture. Il avait su reprendre cent arpents de terrain contesté, non vendu, et confondu par la commune dans ses communaux; il les avait convertis en prairies artificielles qui nourrissaient les bestiaux du château, et les avait encadrés de peupliers qui, depuis six ans, poussaient à ravir. Il avait l'intention de racheter quelques terres, et d'utiliser tous les bâtiments du château en y faisant une seconde ferme qu'il se promettait de conduire lui-même.

La vie était donc, depuis deux ans, devenue presque heureuse au château. M. d'Hauteserre décampait au lever du soleil, il allait surveiller ses ouvriers, car il employait du monde en tout temps; il revenait déjeuner, montait après sur un bidet de fermier, et faisait sa tournée comme un garde; puis, de retour pour le dîner, il finissait sa journée par le boston. Tous les habitants du château avaient leurs occupations, la vie y était aussi réglée que dans un monastère. Laurence seule y jetait le trouble par ses voyages subits, par ses absences, par ce que Mme d'Hauteserre nommait *ses fugues*.

Cependant il existait à Cinq-Cygne deux politiques, et des causes de dissension. D'abord, Durieu et sa femme étaient jaloux de Gothard et de Catherine qui vivaient plus avant qu'eux dans l'intimité de leur jeune maîtresse, l'idole de la maison. Puis les deux d'Hauteserre, appuyés par Mlle Goujet et par le curé, voulaient que leurs fils, ainsi que les jumeaux de Simeuse, rentrassent et prissent part au bonheur de cette vie paisible, au lieu de vivre péniblement à l'étranger. Laurence flétrissait cette odieuse transaction, et représentait le royalisme pur, militant et implacable. Les quatre vieilles gens, qui ne voulaient plus voir compromettre une existence heureuse, ni ce coin de terre conquis sur les eaux furieuses du torrent révolutionnaire, essayaient de convertir Laurence à leurs doctrines vraiment sages, en prévoyant qu'elle était pour beaucoup dans la résistance que leurs fils et les deux Simeuse opposaient à leur rentrée en France. Le superbe dédain de leur pupille épouvantait ces pauvres gens qui ne se trompaient point en appréhendant ce qu'ils appelaient *un coup de tête*.

Cette dissension avait éclaté lors de l'explosion de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise, la première tentative royaliste dirigée contre le vainqueur de Marengo, après son refus de traiter avec

la maison de Bourbon. Les d'Hauteserre regardèrent comme un bonheur que Bonaparte eût échappé à ce danger, en croyant que les républicains étaient les auteurs de cet attentat. Laurence pleura de rage de voir le premier consul sauvé. Son désespoir l'emporta sur sa dissimulation habituelle, elle accusa Dieu de trahir les fils de saint Louis !

—Moi, s'écria-t-elle, j'aurais réussi. N'a-t-on pas, dit-elle à l'abbé Goujet en remarquant la profonde stupéfaction produite par son mot sur toutes les figures, le droit d'attaquer l'usurpation par tous les moyens possibles?

— Mon enfant, répondit l'abbé Goujet, l'Église a été bien attaquée et blâmée par les philosophes pour avoir, jadis, soutenu qu'on pouvait employer contre les usurpateurs les armes dont ils s'étaient eux-mêmes servis; mais aujourd'hui l'Église doit trop à monsieur le premier consul pour ne pas le protéger et le garantir contre cette maxime due d'ailleurs aux jésuites.

Les oratoriens étaient les ennemis de cet ordre célèbre.

— Ainsi l'Église nous abandonne! répondit-elle d'un air sombre.

Dès ce jour, toutes les fois que ces quatre vieillards parlaient de se soumettre à la Providence, la jeune comtesse quittait le salon. Depuis quelque temps, le curé, plus adroit que le tuteur, au lieu de discuter les principes, faisait ressortir les avantages matériels du gouvernement consulaire, moins pour convertir la comtesse que pour surprendre dans ses yeux des expressions qui pussent l'éclairer sur ses projets. Les absences de Gothard, les courses multipliées de Laurence, et sa préoccupation qui, dans ces derniers jours, parut à la surface de sa figure, enfin une foule de petites choses qui ne pouvaient échapper dans le silence et la tranquillité de la vie à Cinq-Cygne, surtout aux yeux inquiets des d'Hauteserre, de l'abbé Goujet et des Durieu, tout avait réveillé les craintes de ces ex-royalistes soumis. Mais comme aucun événement ne se produisait, et que le calme le plus parfait régnait dans la sphère politique, depuis quelques jours, la vie du petit château était redevenue paisible. Chacun avait attribué les courses de la comtesse à sa passion pour la chasse.

On peut imaginer le profond silence qui régnait dans le parc, dans les cours, au dehors, à neuf heures, au château de Cinq-Cygne, où, dans ce moment, les choses et les personnes étaient si harmonieusement colorées, où régnait la paix la plus profonde, où l'abondance revenait, où le bon et sage gentilhomme espérait convertir sa pupille à son système d'obéissance par la continuité des heureux résultats.

Les joueurs de boston, car ces royalistes continuaient à jouer ce jeu qui répandit par toute la France les idées d'indépendance sous une forme frivole, qui fut inventé en l'honneur des insurgés d'Amérique, et dont tous les termes rappellent la lutte glorieuse encouragée par Louis XVI; ces joueurs observaient Laurence qui, bientôt, vaincue par le sommeil, s'endormit avec un sourire d'ironie sur les lèvres : sa dernière pensée avait embrassé le tableau paisible de cette table où deux mots, qui eussent appris aux d'Hauteserre que leurs fils avaient couché la nuit dernière sous leur toit, pouvaient jeter la plus vive terreur. Quelle jeune fille de vingt-trois ans n'eût été, comme Laurence, orgueilleuse de se faire le Destin, et n'aurait eu, comme elle, un léger mouvement de compassion pour ceux qu'elle voyait si fort au-dessous d'elle?

— Elle dort, dit l'abbé. Jamais je ne l'ai vue si fatiguée.

— Durieu m'a dit que sa jument est comme fourbue, reprit madame d'Hauteserre, son fusil n'a pas servi, le bassinet était clair, elle n'a donc pas chassé.

— Ah! sac à papier! reprit le curé, voilà qui ne vaut rien.

— Bah! bah! s'écria Mlle Goujet, quand j'ai eu mes vingt-trois ans et que je me voyais condamnée à rester fille, je courais, je me fatiguais bien autrement. Je comprends que la comtesse se promène à travers le pays sans penser à tuer le gibier. Voilà bientôt douze ans qu'elle n'a vu ses cousins, elle les aime, eh bien? à sa place, moi, si j'étais comme elle jeune et jolie, j'irais d'une seule traite en Allemagne! Aussi, la pauvre mignonne, peut-être est-elle attirée vers la frontière.

— Vous êtes leste, mademoiselle Goujet, dit en souriant le curé.

— Mais, reprit-elle, je vous vois inquiet des allées et venues d'une jeune fille de vingt-trois ans, je vous les explique.

— Ses cousins rentreront, elle se trouvera riche, elle finira par se calmer, dit le bonhomme d'Hauteserre.

— Dieu le veuille! s'écria la vieille dame en prenant sa tabatière d'or qui depuis le concordat avait revu le jour.

— Il y a du nouveau dans le pays, dit le bonhomme d'Hauteserre au curé, Malin est depuis hier à Gondreville.

— Malin! s'écria Laurence frappée par ce nom dans son sommeil.

— Oui, reprit le curé; mais il repart cette nuit, et l'on se perd en conjectures au sujet de ce voyage précipité.

—Cet homme, dit Laurence, est le mauvais génie de nos deux maisons.

La jeune comtesse venait de rêver à ses cousins et aux d'Hauteserre, elle les avait vus menacés. Ses beaux yeux devinrent fixes et ternes en pensant aux dangers qu'ils couraient dans Paris; elle se leva brusquement, et remonta chez elle sans rien dire. Elle habitait dans la chambre d'honneur, auprès de laquelle se trouvaient un cabinet et un oratoire, situés dans la tourelle qui regardait la forêt.

Quand Laurence eut quitté le salon, les chiens aboyèrent, on entendit sonner à la petite grille, et Durieu vint, la figure effarée, dire au salon : Voici le maire! il y a quelque chose.

Ce maire, ancien piqueur de la maison de Simeuse, venait quelquefois au château où par politique les d'Hauteserre lui témoignaient une déférence à laquelle il attachait le plus haut prix. Cet homme, nommé Goulard, avait épousé une riche marchande de Troyes dont le bien se trouvait sur la commune de Cinq-Cygne, et qu'il avait augmenté de toutes les terres d'une riche abbaye à l'acquisition de laquelle il mit toutes ses économies. La vaste abbaye du Val des Preux, située à un quart de lieue du château, lui faisait une habitation presque aussi splendide que Gondreville, et où il figurait, sa femme et lui, comme deux rats dans une cathédrale.

— Goulard, tu as été goulu! dit en riant mademoiselle, quand elle le vit à Cinq-Cygne.

Quoique très-attaché à la révolution et froidement accueilli par le comtesse, le maire se sentait toujours tenu par les liens du respect envers les Cinq-Cygne et les Simeuse. Aussi fermait-il les yeux sur tout ce qui se passait au château. Il appelait fermer les yeux, ne pas voir les portraits de Louis XVI, de Marie-Antoinette, des enfants de France, de Monsieur, du comte d'Artois, de Cazalès, de Charlotte Corday, qui ornaient les panneaux du salon; ne pas trouver mauvais qu'on souhaitât, en sa présence, la ruine de la république, qu'on se moquât des cinq directeurs, et de toutes les combinaisons d'alors.

La position de cet homme qui, semblable à beaucoup de parvenus, une fois sa fortune faite, recroyait aux vieilles familles, et voulait s'y rattacher, avait été mise à profit par les deux personnages dont la profession fut si promptement devinée par Michu, et qui, avant de venir à Gondreville, avaient exploré le pays.

V

LA VISITE DOMICILIAIRE.

L'homme aux belles traditions de l'ancienne police et Corentin, le phénix des espions, avaient en effet une mission secrète. Malin ne se trompait pas en prêtant un double rôle à ces deux artistes en farces tragiques. Aussi, peut-être avant de les voir à l'œuvre, est-il nécessaire de montrer la tête dont ils étaient les bras.

Bonaparte, en devenant premier consul, trouva Fouché dirigeant la police générale. La révolution avait fait franchement et avec raison un ministère spécial de la police. Mais, à son retour de Marengo, Bonaparte créa la préfecture de police, y plaça Dubois, et appela Fouché au conseil d'État en lui donnant pour successeur au ministère de la police le conventionnel Cochon, devenu depuis comte de Lapparent. Fouché qui regardait le ministère de la police comme le plus important dans un gouvernement à grandes vues, à politique arrêtée, vit une disgrâce, ou tout au moins une méfiance, dans ce changement.

Après avoir reconnu, dans les affaires de la machine infernale et de la conspiration dont il s'agit ici, l'excessive supériorité de ce grand homme d'État, Napoléon lui rendit le ministère de la police. Puis, effrayé des talents que Fouché déploya pendant son absence, lors de l'affaire de Walcheren, l'empereur donna ce ministère au duc de Rovigo, et envoya le duc d'Otrante gouverner les provinces Illyriennes.

Ce profond génie qui frappa Napoléon de terreur ne se déclara pas tout à coup chez Fouché. Cet obscur conventionnel, l'un des hommes les plus extraordinaires et les plus mal jugés de ce temps, se forma dans les tempêtes. Il s'éleva, sous le Directoire, à la hauteur d'où les hommes profonds savent voir l'avenir en jugeant le passé; puis, tout à coup, comme certains acteurs médiocres qui deviennent excellents, éclairés par une lueur soudaine, il donna des preuves de dextérité pendant la rapide révolution du dix-huit brumaire.

Cet homme au pâle visage, élevé dans les dissimulations monastiques, qui possédait les secrets des Montagnards, auxquels il appartint, avait, comme Cromwell, lentement et silencieusement étudié les hommes, les choses, les intérêts de la scène politique: il pénétra les secrets de Bonaparte, lui donna d'utiles conseils et des renseignements précieux. Satisfait d'avoir démontré son savoir-faire et son utilité, Fouché s'était bien gardé de se dévoiler tout entier, il voulait rester à la tête des affaires. Les incertitudes de Napoléon à son égard lui rendirent sa liberté politique. L'ingratitude ou plutôt la méfiance de l'em-

pereur après Walcheren expliquent toute la conduite de cet homme, calquée sur celle du prince de Talleyrand, mais qui, malheureusement pour lui, n'était pas un grand seigneur.

En ce moment, ni ses anciens ni ses nouveaux collègues ne soupçonnaient la profondeur de son génie purement ministériel, essentiellement gouvernemental, juste dans toutes ses prévisions, et d'une incroyable sagacité. Certes, aujourd'hui, pour tout historien impartial, l'amour-propre excessif de Napoléon est coupable de sa chute, qui, d'ailleurs, a cruellement expié ses torts. Il y avait chez ce défiant souverain une jalousie de son jeune pouvoir qui influa sur ses actes autant que sa haine secrète contre les hommes habiles, legs précieux de la révolution, avec lesquels il aurait pu se composer un cabinet dépositaire de ses pensées. Talleyrand et Fouché ne furent pas les seuls qui lui donnèrent de l'ombrage.

Malin, homme médiocre, incapable d'apprécier le ténébreux génie de Fouché ni de se défier de son profond coup d'œil, se brûla, comme un papillon à la chandelle, en allant le prier confidentiellement de lui envoyer des agents à Gondreville où, dit-il, il espérait obtenir des lumières sur la conspiration.

Fouché, sans effaroucher son ami par une interrogation, se demanda pourquoi Malin allait à Gondreville, comment il ne donnait pas à Paris et immédiatement les renseignements qu'il pouvait avoir. L'ex-oratorien, nourri de fourberies, et au fait du double rôle joué par bien des conventionnels, se dit : Par qui Malin peut-il savoir quelque chose, quand nous ne savons pas encore grand'chose? Fouché conclut à quelque complicité latente ou expectante, et se garda bien de rien dire au premier consul. Il aimait mieux se faire un instrument de Malin que de le perdre. Fouché se réservait ainsi une grande partie des secrets qu'il surprenait et se ménageait sur les personnes un pouvoir supérieur à celui de Bonaparte. Cette duplicité fut un des griefs de Napoléon contre son ministre.

Fouché connaissait la manière dont Malin avait acquis Gondreville, et qui l'obligeait à surveiller messieurs de Simeuse. Les Simeuse servaient à l'armée de Condé, mademoiselle de Cinq-Cygne était leur cousine, ils pouvaient se trouver aux environs et participer à l'entreprise, leur participation impliquait la maison de Condé dans le complot, car ils s'étaient dévoués à ces princes courageux qui tentèrent de faire la guerre à la république. M. de Talleyrand et Fouché tenaient à éclaircir ce coin très-obscur de la conspiration de 1803. Toutes ces considérations furent embrassées par Fouché rapidement et avec lucidité. Mais il existait entre Malin et lui des liens qui l'obligeaient à la plus grande circonspection, et lui faisaient désirer de connaître parfaitement l'intérieur du château de Gondreville.

Corentin était attaché sans réserve à Fouché, comme M. de la Besnardières au prince de Talleyrand; il fut, non pas son conseil, mais son âme damnée, il devint le Tristan secret de ce Louis XI au petit pied. Fouché l'avait laissé naturellement au ministre de la police, afin d'y conserver un œil et un bras. Corentin lui appartenait par une de ces parentés qui ne s'avouent point, et il le récompensait avec profusion toutes les fois qu'il le mettait en activité. Corentin s'était fait un ami de Peyrade, le vieil élève de feu Lenoir, le dernier lieutenant de police. Néanmoins, il eut des secrets pour lui.

Corentin reçut de Fouché l'ordre d'explorer le château de Gondreville, d'en inscrire le plan dans sa mémoire, et d'y reconnaître les moindres cachettes.

— Nous serons peut-être obligés d'y revenir, lui dit l'ex-ministre, absolument comme Napoléon dit à ses lieutenants d'aller étudier le champ de bataille d'Austerlitz.

Corentin devait encore étudier la conduite de Malin, se rendre compte de son influence dans le pays, observer les hommes qu'il y employait. Fouché tenait pour certain la présence des Simeuse dans la contrée. Ces deux officiers, aimés du prince de Condé, suivis avec adresse, pouvaient livrer le secret des ramifications du complot au delà du Rhin. Dans tous les cas, Corentin reçut les fonds, les ordres et les agents nécessaires pour cerner Cinq-Cygne et moucharder le pays depuis la forêt de Nodesme jusqu'à Paris.

Fouché recommanda la plus grande circonspection ; il ne permit la visite domiciliaire à Cinq-Cygne qu'en cas de preuves et de renseignements positifs donnés par Malin. Enfin il mit Corentin au fait, comme renseignement, du personnage inexplicable de Michu, surveillé depuis trois ans.

La pensée de Corentin fut celle de son chef : Malin connaît la conspiration; mais qui sait, se dit-il, si Fouché n'en est pas aussi?

Corentin, parti pour Troyes avec Malin, s'était entendu avec le chef de la gendarmerie. Tous deux, ils avaient choisi les hommes les plus intelligents, leur avaient donné pour chef un capitaine habile, et Corentin lui indiqua pour lieu de rendez-vous le château de Gondreville, en lui disant d'envoyer à la nuit, sur quatre points différents de la vallée de Cinq-Cygne et à d'assez grandes distances pour ne pas donner l'alarme, un piquet de douze hommes. Sur son ordre, ces quatre piquets devaient décrire un carré et le resserrer autour du château de Cinq-Cygne.

Malin avait permis à Corentin de remplir une

partie de sa mission en le laissant maître au château pendant sa consultation avec Grévin. Au retour, il avait dit si positivement à Corentin que les Simeuse et les d'Hauteserre étaient dans le pays, que les deux agents expédièrent le capitaine qui, fort heureusement, traversa la forêt par l'avenue, pendant que Michu grisait son espion Violette.

Le conseiller d'État avait commencé par expliquer à Peyrade et à Corentin le guet-apens auquel il venait d'échapper. Ils lui racontèrent alors l'épisode de la carabine. Grévin avait envoyé Violette pour obtenir quelques renseignements sur ce qui se passait au pavillon. Corentin dit au notaire d'emmener son ami le conseiller d'État coucher à la petite ville d'Arcis, chez lui.

Au moment où Michu se lançait dans la forêt et courait à Cinq-Cygne, Peyrade et Corentin partaient de Gondreville dans un méchant cabriolet d'osier, attelé d'un cheval de poste et conduit par le brigadier d'Arcis, un des hommes les plus rusés de la légion, et que le chef leur avait recommandé de prendre.

— Le meilleur moyen de tout saisir, est de les prévenir, dit Peyrade à Corentin, et au moment où ils seront effarouchés, où ils voudront sauver leurs papiers, ou s'enfuir, nous tomberons chez eux comme la foudre. Le cordon de gendarmes en se resserrant autour du château fera l'effet d'un coup de filet, nous ne manquerons personne.

— Vous pouvez leur envoyer le maire, dit le brigadier, il est complaisant, ne leur veut pas de mal : ils ne se défieront pas de lui.

Au moment où Goulard allait se coucher, Corentin, qui fit arrêter le cabriolet dans un petit bois, était venu lui dire confidentiellement que dans quelques instants un agent du gouvernement allait le requérir de cerner le château de Cinq-Cygne afin d'y empoigner MM. d'Hauteserre et de Simeuse; que dans le cas où ils auraient disparu, l'on voulait s'assurer s'ils y avaient couché la nuit dernière, fouiller les papiers de Mlle de Cinq-Cygne, et peut-être arrêter les gens et les maîtres du château.

— Mademoiselle de Cinq-Cygne est, sans doute, protégée par de grands personnages; car j'ai, dit Corentin, la mission secrète de la prévenir de cette visite, et de tout faire pour la sauver, sans me compromettre. Une fois sur le terrain, je ne serais plus le maître, je ne suis pas seul; ainsi courez au château.

Cette visite du maire au milieu de la soirée étonna d'autant plus les joueurs, que Goulard leur montrait une figure bouleversée.

— Où se trouve la comtesse? demanda-t-il.

— Elle se couche, dit madame d'Hauteserre.

Le maire incrédule se mit à écouter les bruits qui se faisaient au premier étage.

— Qu'avez-vous aujourd'hui, Goulard? lui dit madame d'Hauteserre.

Goulard roulait dans l'abîme de l'étonnement, en examinant ces figures pleines de candeur qu'on peut avoir à tout âge. A l'aspect de ce calme et de cette innocente partie de boston interrompue, il ne concevait rien aux soupçons de la police de Paris.

En ce moment, Laurence agenouillée dans son oratoire, priait avec ferveur pour le succès de la conspiration ! Elle priait Dieu de prêter aide et secours aux meurtriers de Bonaparte! Elle implorait Dieu avec amour de briser cet homme fatal! Le fanatisme des Jaques Clément, des Ravaillac, des Damiens, des Ankarstroëm, des Charlotte Corday, des Timoléon, animait cette belle âme, vierge et pure. Catherine préparait le lit, Gothard fermait les volets, en sorte que Marthe Michu, arrivée sous les fenêtres de Laurence et qui y jetait des cailloux, put être remarquée.

— Mademoiselle, il y a du nouveau, dit Gothard en voyant une inconnue.

— Silence ! dit Marthe à voix basse, venez me parler. Dans un instant le château sera cerné par la gendarmerie.

Gothard fut dans le jardin en moins de temps qu'un oiseau n'en aurait mis à descendre d'un arbre à terre.

— Toi, dit-elle à Gothard, selle sans bruit le cheval de mademoiselle, et fais-le descendre par la brèche de la douve, entre cette tour et les écuries.

Marthe tressaillit en voyant à deux pas d'elle Laurence qui suivit Gothard?

— Qu'y a-t-il? dit-elle simplement et sans paraître émue.

— La conspiration contre le premier consul est découverte, répondit Marthe dans l'oreille de la jeune comtesse, mon mari songe à sauver vos deux cousins, il m'envoie vous dire de venir vous entendre avec lui.

Laurence recula de trois pas et regarda Marthe.

— Qui êtes-vous?

— Marthe Michu.

— Je ne sais pas ce que vous me voulez, répliqua froidement Mlle de Cinq-Cygne.

— Allons, vous les tuez. Venez, au nom des Simeuse! dit Marthe en tombant à genoux et tendant ses mains à Laurence. N'y a-t-il aucun papier ici, rien qui puisse les compromettre? Du haut de la forêt, mon mari vient de voir briller les chapeaux bordés et les fusils des gendarmes.

Gothard avait commencé par grimper au grenier, il vit de loin les gendarmes, et entendit, par le profond silence de la campagne, le bruit des chevaux;

il dégringola dans l'écurie, et sella le cheval de sa maîtresse, aux pieds duquel, sur un mot de lui, Catherine attacha des linges.

— Où dois-je aller? dit Laurence à Marthe dont le regard et la parole la frappèrent par l'accent inimitable de la sincérité.

— Par la brèche! dit-elle en entraînant Laurence, il y est, vous allez apprendre ce que vaut Michu. Ce n'est pas un Judas!

Catherine entra vivement au salon, y prit la cravache, les gants, le chapeau, le voile de sa maîtresse, et sortit. Cette brusque apparition et l'action de Catherine étaient un si parlant commentaire des paroles du maire, que Mme d'Hauteserre et l'abbé Goujet échangèrent un regard par lequel ils se communiquèrent cette horrible pensée : Adieu tout notre bonheur! Laurence conspire, elle a perdu ses cousins et les deux d'Hauteserre!

— Que voulez-vous dire? demanda M. d'Hauteserre à Goulard.

— Mais le château est cerné, vous allez avoir à subir une visite domiciliaire. Enfin, si vos fils sont ici, faites-les sauver ainsi que messieurs de Simeuse.

— Mes fils! s'écria Mme d'Hauteserre stupéfaite.

— Nous n'avons vu personne, dit M. d'Hauteserre.

— Tant mieux! tant mieux! dit Goulard. Mais j'aime trop la famille de Cinq-Cygne et celle de Simeuse pour leur voir arriver malheur. Écoutez-moi bien? Si vous aviez des papiers compromettants...

— Des papiers, répéta le gentilhomme.

— Oui, si vous en avez, brûlez-les, reprit le maire, je vais aller amuser les agents.

Goulard, qui voulait ménager la chèvre royaliste et le chou républicain, sortit, et les chiens aboyèrent alors avec violence.

— Vous n'avez plus le temps, les voici, dit le curé. Mais qui préviendra la comtesse, où est-elle?

— Catherine, dit Mlle Goujet, n'est pas venue prendre sa cravache, ses gants et son chapeau pour en faire des reliques.

Goulard essaya de retarder pendant quelques minutes les deux agents en leur annonçant la parfaite ignorance des habitants du château de Cinq-Cygne.

— Vous ne connaissez pas ces gens-là! dit l'agent en riant au nez de Goulard.

Ces deux hommes, si doucereusement sinistres, entrèrent alors suivis du brigadier d'Arcis et d'un gendarme, et leur aspect glaça d'effroi les quatre paisibles joueurs de boston qui restèrent à leurs places épouvantés par un pareil déploiement de forces. Le bruit produit par une dizaine de gendarmes, dont les chevaux piaffaient, retentissait sur la pelouse.

— Il ne manque ici que Mlle de Cinq-Cygne, dit Corentin.

— Mais elle dort, sans doute, dans sa chambre, répondit M. d'Hauteserre.

— Venez avec moi, mesdames, dit Corentin en s'élançant dans l'antichambre et de là dans l'escalier ou Mlle Goujet et Mme d'Hauteserre le suivirent. Comptez sur moi, reprit Corentin, je suis un des vôtres, je vous ai envoyé déjà le maire. Défiez-vous de mon collègue et confiez-vous à moi, je vous sauverai tous!

— De quoi s'agit-il donc? demanda la vieille femme.

— De vie et de mort, ne le savez-vous pas? répondit Corentin.

Mme d'Hauteserre s'évanouit. Au grand étonnement de Mlle Goujet et au grand désappointement de Corentin, l'appartement de Laurence était vide.

Sûr que personne ne pouvait s'échapper ni du parc ni du château dans la vallée dont toutes les issues étaient gardées, Corentin fit monter un gendarme dans chaque pièce, il ordonna de fouiller les bâtiments, les écuries, et redescendit au salon, où déjà Durieu, sa femme et tous les gens s'étaient précipités dans le plus violent émoi.

Peyrade étudiait de son petit œil bleu toutes les physionomies, il restait froid et calme au milieu de ce désordre.

Quand Corentin reparut seul, car Mlle Goujet donnait des soins à Mme d'Hauteserre, on entendit le bruit de chevaux, mêlé à celui des pleurs d'un enfant, qui entraient par la petite grille. Au milieu de l'anxiété générale, un brigadier se montra poussant Gothard les mains attachées et Catherine qu'il amenait devant les agents.

— Voilà des prisonniers, dit-il. Ce petit drôle était à cheval et se sauvait.

— Imbécile! lui dit Corentin à l'oreille; pourquoi ne pas l'avoir laissé aller : nous aurions su quelque chose en le suivant.

Le brigadier resta confondu.

Gothard fondait en larmes, Catherine restait dans une attitude d'innocence et de naïveté qui fit profondément réfléchir le vieil agent. L'élève de Lenoir, après avoir comparé ces deux enfants l'un à l'autre, examiné l'air niais du vieux gentilhomme qu'il crut spirituel, le curé qui jouait avec des fiches, la stupéfaction des Durieu, vint à Corentin et lui dit à l'oreille : Nous n'avons pas affaire à des *gnioles!*

Corentin répondit d'abord par un regard en montrant le curé, puis il ajouta : Ils jouaient au boston! On faisait le lit de la maîtresse du logis, elle s'est sauvée, ils sont surpris : on va les serrer.

VII

UN COIN DE FORÊT.

Une brèche a toujours sa cause et son utilité. Voici comment et pourquoi celle qui se trouve entre la tour, aujourd'hui dite de *mademoiselle,* et les écuries avait été pratiquée.

Dès son installation à Cinq-Cygne, le bonhomme d'Hauteserre fit d'une longue ravine par laquelle les eaux de la forêt tombaient dans la douve, un chemin qui sépare deux grandes pièces de terre appartenant à la réserve du château, mais uniquement pour y planter une centaine de noyers qu'il trouva dans une pépinière. En onze ans ces noyers étaient devenus assez touffus et couvraient presque ce chemin encaissé déjà par des berges de six pieds de hauteur, et par lequel on allait à un petit bois de trente arpents qu'il avait acheté.

Quand le château eut des habitants, chacun aima mieux passer par la douve pour prendre le chemin communal qui longeait les murs du parc et conduisait à la ferme, que de faire le tour par la grille. En y passant, sans le vouloir, on élargissait la brèche des deux côtés, avec d'autant moins de scrupule qu'au dix-neuvième siècle les douves sont parfaitement inutiles et que le tuteur parlait souvent d'en tirer parti. Cette constante démolition produisait de la terre, du mortier, des pierres qui finirent par combler le fond de la douve. L'eau, dominée par cette espèce de chaussée, ne la couvrait que dans les temps des grandes pluies.

Néanmoins, malgré ces dégradations auxquelles tout le monde et la comtesse elle-même avait aidé, la brèche était assez abrupte, pour qu'il fût difficile d'y faire descendre un cheval et surtout de le faire remonter sur le chemin communal ; mais il semble que, dans les périls, les chevaux épousent la pensée de leurs maîtres. Pendant que la jeune comtesse hésitait à suivre Marthe et lui demandait des explications, Michu, qui du haut de son monticule avait suivi les lignes décrites par les gendarmes et compris le plan des espions, désespérait du succès en ne voyant venir personne. Un des piquets de gendarmes suivait les murs du parc en s'espaçant comme des sentinelles, et ne laissant entre chaque homme que la distance à laquelle ils pouvaient se comprendre de la voix et du regard, écouter et surveiller les plus légers bruits et les moindres choses. Michu, couché à plat ventre, l'oreille collée à la terre, estimait à la manière des Indiens le temps qui lui restait par la force du son.

— Je suis arrivé trop tard ! se disait-il à lui-même. Violette me le payera ! A-t-il été longtemps avant de se griser ! Que faire ?

Il entendait le piquet qui descendait de la forêt par le chemin passant devant la grille, et qui, par une manœuvre semblable à celle du piquet venant du chemin communal, allaient se rencontrer.

— Encore cinq à six minutes ! se dit-il.

En ce moment, la comtesse se montra, Michu la prit d'une main vigoureuse et la jeta dans le chemin couvert.

— Allez droit devant vous ! Mène-la, dit-il à sa femme, à l'endroit où est mon cheval, et songez que les gendarmes ont des oreilles.

En voyant Catherine qui apportait la cravache, les gants et le chapeau, mais surtout en voyant la jument et Gothard, cet homme, de conception si vive dans le danger, résolut de jouer les gendarmes avec autant de succès qu'il venait de se jouer de Violette. Gothard avait, comme par magie, forcé la jument à escalader la douve.

— Du linge aux pieds ! je t'embrasse, dit le régisseur en serrant Gothard dans ses bras. Il laissa la jument aller après sa maîtresse et prit les gants, le chapeau, la cravache. Tu as de l'esprit, tu vas me comprendre, reprit-il. Prends ton cheval, force-le comme la jument à grimper sur ce chemin, monte-le à poil, entraîne après toi les gendarmes en te sauvant à fond de train à travers champs, vers le haut du parc, et ramasse-moi tout ce piquet qui s'étale, ajouta-t-il en lui achevant sa pensée par un geste qui indiquait la route à suivre. Toi, ma fille, dit-il à Catherine, il nous vient d'autres gendarmes par le chemin de Cinq-Cygne à Gondreville, élance-toi dans une direction contraire à celle que va suivre Gothard, et ramasse-les du château vers la forêt. Que nous ne soyons point inquiétés dans le chemin creux.

Catherine et l'admirable enfant qui devait donner dans cette affaire tant de preuves d'intelligence, exécutèrent leur manœuvre de manière à faire croire à chacune des lignes de gendarmes que leur gibier se sauvait. La lueur trompeuse de la lune ne permettait de distinguer ni la taille, ni les vêtements, ni le sexe, ni le nombre de ceux qu'on poursuivait. L'on courut après eux en vertu de ce faux axiome : Il faut arrêter ceux qui se sauvent ! dont la niaiserie en haute police venait d'être énergiquement démontrée par Corentin. Michu, qui avait compté sur l'instinct des gendarmes, put atteindre la forêt avec sa femme quelque temps après la jeune comtesse.

— Cours au pavillon, dit-il à Marthe. La forêt doit être gardée ; il serait dangereux à nous de rester ici. Nous aurons sans doute besoin de toute notre liberté.

Michu délia son cheval, et pria la comtesse de le suivre.

— Je n'irai pas plus loin, dit Laurence, sans que vous ne me donniez un gage de l'intérêt que vous me portez; car enfin, vous êtes Michu.

— Mademoiselle, répondit-il d'une voix douce, mon rôle va vous être expliqué en deux mots : je suis, à l'insu de messieurs de Simeuse, le gardien de leur fortune. J'ai reçu à cet égard des instructions de défunt leur père et de leur chère mère, ma protectrice. Aussi ai-je joué le rôle d'un jacobin enragé pour leur rendre service. Malheureusement j'ai commencé mon jeu trop tard, et n'ai pu sauver mes maîtres ! La voix de Michu s'altéra. Depuis la fuite des jeunes gens, je leur ai fait passer tous les ans les sommes qui leur étaient nécessaires pour vivre honorablement.

— Par la maison Breintmayer de Strasbourg ! dit-elle.

— Oui, mademoiselle, les correspondants de monsieur Girel de Troyes, un royaliste qui, pour sa fortune, a fait, comme moi, le jacobin. Le papier que votre fermier a ramassé un soir, à la sortie de Troyes, était relatif à cette affaire qui pouvait me compromettre : ma vie n'était plus à moi, mais à eux, vous comprenez? Je n'ai pu me rendre maître de Gondreville. Dans ma position, on m'aurait coupé le cou en me demandant où j'avais pris tant d'or. J'ai préféré racheter la terre un peu plus tard ; mais ce scélérat de Marion était l'homme d'un autre scélérat, de Malin. Gondreville reviendra tout de même à ses maîtres. Cela me regarde. Il y a quatre heures, je tenais Malin au bout de mon fusil, oh! il était fumé! Dame ! une fois mort, on licitera Gondreville, on le vendra et vous pourrez l'acheter. En cas de ma mort, ma femme vous aurait remis une lettre qui vous en eût donné les moyens. Mais ce brigand disait à son compère Grévin, une autre canaille, que messieurs de Simeuse conspiraient contre le premier consul, qu'ils étaient dans le pays et qu'il valait mieux les livrer et s'en débarrasser, pour être tranquille à Gondreville ; comme j'avais vu venir deux maîtres espions, j'ai désarmé ma carabine, et je n'ai pas perdu de temps pour venir vous trouver, car j'ai pensé que vous deviez savoir où et comment prévenir les jeunes gens : voilà.

— Vous êtes digne d'être noble, dit Laurence en lui tendant sa main.

Michu voulut se mettre à genoux pour baiser cette main. Laurence vit son mouvement, le prévint et lui dit :

— Debout, Michu ! d'un son de voix et avec un regard qui le rendirent en ce moment aussi heureux qu'il avait été malheureux depuis douze ans.

— Vous me récompensez comme si j'avais fait tout ce qui me reste à faire, dit-il. Les entendez-vous, les hussards de la mort ? Allons causer ailleurs.

Michu prit la bride de la jument en se mettant du côté par lequel la comtesse se présentait de dos, et lui dit :

— Ne soyez occupée qu'à vous bien tenir, à frapper votre bête et à vous garantir la figure des branches d'arbre qui voudront vous la fouetter.

Puis il dirigea la jeune fille pendant une demi-heure au grand galop, en faisant des détours, des retours, coupant son propre chemin à travers des clairières pour y perdre la trace, vers un endroit où il s'arrêta.

— Je ne sais plus où je suis, moi qui connais la forêt aussi bien que vous la connaissez, dit la comtesse en regardant autour d'elle.

— Nous sommes au centre même, répondit-il. Nous avons deux gendarmes après nous, mais nous sommes sauvés !

Le lieu pittoresque où le régisseur avait amené Laurence devait être si fatal aux principaux personnages de ce drame et à Michu lui-même, que le devoir de l'historien est de le décrire. Ce paysage est d'ailleurs, comme on le verra, devenu célèbre dans les fastes judiciaires de l'empire.

La forêt de Nodesme appartenait à un monastère dit de Notre-Dame. Ce monastère fut pris, saccagé, démoli ; et la forêt, objet de convoitise, entra dans le domaine des comtes de Champagne qui, plus tard, l'engagèrent et la laissèrent vendre. Le monastère ne fut jamais reconstruit. En six siècles, la nature couvrit de son riche et puissant manteau vert ces ruines et les effaça si bien, que l'existence d'un des plus beaux couvents n'était plus indiquée que par une assez faible éminence, entièrement plantée des plus beaux arbres, cerclée par d'épais buissons impénétrables que, depuis 1794, Michu s'était plu à épaissir encore en les coupant ras, et plantant de l'acacia épineux dans les intervalles sans arbustes.

Une mare se trouvait au pied de cette éminence, et attestait une source perdue qui sans doute avait déterminé l'assiette du monastère. Le possesseur des titres de la forêt de Nodesme avait pu seul connaître l'étymologie de ce mot âgé de huit siècles et découvrir qu'il y avait eu jadis un couvent au centre de la forêt. En entendant les premiers coups de tonnerre de la révolution, le marquis de Simeuse, qu'une contestation avait obligé de recourir à ses titres, instruit de cette particularité par le hasard, se mit, dans une arrière-pensée assez facile à concevoir, à rechercher la place du monastère. Le garde à qui la forêt était si connue, avait naturellement aidé son maître dans ce travail et fut conduit par sa

sagacité de forestier à reconnaître, dans le monticule et dans la mare, la situation du monastère, en remarquant que les cinq chemins principaux de la forêt, dont plusieurs n'étaient plus fréquentés, y aboutissaient. On devait jadis venir à ce monticule de Troyes, de la vallée d'Arcis, de celle de Cinq-Cygne, et de Bar-sur-Aube. Le marquis voulut sonder le monticule, mais il ne pouvait prendre pour cette opération que des gens étrangers au pays. Pressé par les circonstances, il abandonna ses recherches en laissant dans l'esprit de Michu l'idée que le monticule était creux et devait cacher ou des trésors ou les fondations de l'abbaye. Michu, qui continua cette œuvre archéologique, sentit le terrain sonner le creux, au niveau même de la mare, entre deux arbres, au pied du seul point escarpé de l'éminence. Par une belle nuit, il vint armé d'une pioche, et son travail mit à découvert une baie de cave où l'on descendait par des degrés en pierre.

La mare qui, dans son endroit le plus creux, a trois pieds de profondeur, est irrégulière et forme une spatule dont le manche semble sortir de l'éminence, et ferait croire qu'il sort de ce rocher factice une fontaine perdue par infiltration dans cette vaste forêt.

Ce petit marécage, entouré d'arbres aquatiques, d'aunes, de saules, de frênes, est le rendez-vous de sentiers, restes de routes anciennes et d'allées forestières, aujourd'hui désertes. Cette eau, vive et qui paraît dormante, couverte de plantes à larges feuilles, de cresson, offre une nappe entièrement verte, qui se distingue à peine de ses bords où croît une herbe fine et fournie. Elle est trop loin de toute habitation pour qu'aucune bête, autre que le fauve, vienne en profiter. Bien convaincus qu'il ne pouvait rien exister au-dessous de ce marais, et rebutés par les abords inaccessibles du monticule, les gardes particuliers ou les chasseurs n'avaient jamais visité, fouillé ni sondé ce coin qui appartenait à la plus vieille coupe de la forêt, et que Michu réserva pour en faire une futaie, quand vint son tour d'être exploitée.

Au bout de la cave, se trouve un caveau voûté, propre et sain, tout en pierre de taille, du genre de ceux qu'on nommait l'*in pace*, le cachot des couvents. La salubrité de ce caveau, la conservation de ce reste d'escalier et de ce berceau s'expliquait par la source que les démolisseurs avaient respectée et par une muraille vraisemblablement d'une grande épaisseur, en brique et en ciment semblable à celui des Romains, qui contenait les eaux. Michu couvrit de grosses pierres l'entrée de cette retraite; puis, pour s'en approprier le secret et le rendre plus impénétrable, il s'imposa la loi de remonter l'éminence boisée, et de descendre à la cave par l'escarpement, au lieu d'y aborder par la mare.

Au moment où les deux poursuivis y arrivèrent, la lune jetait sa belle lueur d'argent aux cimes des arbres centenaires du monticule; elle se jouait dans les magnifiques touffes des langues de bois, diversement découpées par les sentiers, les chemins, les allées qui débouchaient à cette place, les unes arrondies, les autres pointues, celle-ci terminée par un seul arbre, celle-là par un bosquet; et l'œil avait les perspectives fuyantes où les regards suivaient, soit les rondeurs d'un sentier, soit la vue sublime d'une longue allée de forêt, soit une muraille de verdure presque noire. La lune, rencontrant la trouée de ce carrefour, faisait briller, entre les clairs du cresson et les nénufars, quelques diamants de cette eau tranquille et ignorée, en filtrant à travers les branchages. Quelques grenouilles troublèrent en criant le profond et sauvage silence de ce coin de forêt.

— Sommes-nous bien sauvés? dit la comtesse à Michu.

— Oui, mademoiselle. Mais nous avons chacun notre besogne. Allez attacher nos chevaux à des arbres en haut de cette petite colline, et nouez-leur à chacun un mouvoir autour de la bouche, dit-il en lui tendant sa cravate; le mien et le vôtre sont intelligents: ils sauront qu'ils doivent se taire. Quand vous aurez fini, descendez droit au-dessus de l'eau par cet escarpement; ne vous laissez pas accrocher par votre amazone; vous me trouverez en bas.

Pendant que la comtesse cachait les chevaux, les attachait et les bâillonnait, Michu débarrassa ses pierres et découvrit l'entrée de la cave. La comtesse, qui croyait savoir sa forêt, fut surprise au dernier point en se trouvant sous un berceau de cave. Michu remit les pierres en voûte au-dessus de l'entrée avec une adresse de maçon. Quand il eut achevé, le bruit des chevaux et de la voix des gendarmes retentit dans le silence de la nuit; mais il n'en battit pas moins tranquillement le briquet, alluma une petite branche de sapin, et mena la comtesse dans l'*in pace*, où se trouvait encore un bout de la chandelle qui lui avait servi à reconnaître ce caveau.

La porte en fer et de plusieurs lignes d'épaisseur, mais percée en quelques endroits par la rouille, avait été remise en état par le garde, et se fermait extérieurement avec des barres qui s'adaptaient de chaque côté dans des trous.

La comtesse, morte de fatigue, s'assit sur un banc de pierre, au-dessus duquel se voyait un anneau scellé dans le mur.

— Nous avons un salon pour causer, dit Michu. Maintenant, les gendarmes peuvent tourner tant

qu'ils voudront : le pire qui nous arriverait serait qu'ils trouvassent nos chevaux.

— Nous enlever nos chevaux, dit Laurence, ce serait tuer mes cousins et messieurs d'Hauteserre. Voyons, que savez-vous ?

Michu raconta le peu qu'il avait surpris de la conversation entre Malin et Grévin.

— Ils sont en route pour Paris, ils y entrent ce matin.

— Perdus ! s'écria Michu. Vous comprenez que les entrants et les sortants seront surveillés aux barrières. Malin a le plus grand intérêt à les laisser se bien compromettre pour les perdre.

— Et moi qui ne sais rien des plans particuliers de l'affaire ! s'écria Laurence. Comment prévenir George et Rivière ? Où sont-ils ? Enfin ne songeons qu'à mes cousins et aux d'Hauteserre, rejoignez-les !

— Le télégraphe va plus vite que les meilleurs chevaux, dit Michu, et de tous les nobles fourrés dans cette conspiration, mes pauvres maîtres seront les mieux traqués. Si je les retrouve, il faut les loger ici ! Nous les y garderons jusqu'à la fin de l'affaire. Leur pauvre père avait peut-être une vision en me mettant sur la piste de cette cachette, il a pressenti que ses fils s'y sauveraient !

— Ma jument vient des écuries du comte d'Artois, elle est née de son plus beau cheval anglais, mais elle a fait trente-six lieues, elle mourrait sans vous avoir porté au but, dit-elle.

— Le mien est bon, dit Michu, et si vous avez fait trente-six lieues, je ne dois en avoir que dix-huit à faire ?

— Vingt-trois, dit-elle, ils ont marché ! Vous les trouverez au-dessus de Lagny, à Coupvrai d'où ils doivent au petit jour sortir déguisés en mariniers, ils comptent entrer à Paris sur des bateaux. Voici, reprit-elle en ôtant de son doigt la moitié de l'alliance de sa mère, la seule chose à laquelle ils ajouteront foi, je leur ai donné l'autre moitié. Le garde de Coupvrai, le père d'un de leurs soldats, les cache cette nuit dans une baraque abandonnée par des charbonniers au milieu des bois. Ils sont huit en tout. Messieurs d'Hauteserre et quatre hommes sont avec mes cousins.

— Mademoiselle, on ne courra pas après les soldats, ne nous occupons que de messieurs de Simeuse, et laissons les autres se sauver comme il leur plaira. N'est-ce pas assez de leur crier : Casse-cou ?

— Abandonner les d'Hauteserre, jamais ! dit-elle.

— De petits gentilshommes, reprit Michu.

— Ils ne sont qu'écuyers, dit-elle, je le sais, mais ils se sont alliés aux Cinq-Cygne et aux Simeuse. Ramenez donc mes cousins et les d'Hauteserre, en tenant conseil avec eux sur les meilleurs moyens de gagner cette forêt.

— Les gendarmes y sont ! les entendez-vous, ils tiennent conseil.

— Enfin vous avez eu déjà deux fois du bonheur ce soir, allez ! Oh ! ramenez-les, et cachez-les dans cette cave, où ils seront à l'abri de toute recherche ! Je ne puis vous être bonne à rien, dit-elle avec rage, je serais un phare que l'ennemi consulterait. La police n'imaginera jamais qu'ils puissent revenir en me voyant tranquille. Ainsi, toute la question consiste à trouver cinq bons chevaux pour venir en six heures de Lagny dans notre forêt, cinq chevaux à laisser morts dans un fourré, vous les y enterrerez.

— Et de l'argent ? répondit Michu qui réfléchissait profondément en écoutant la jeune comtesse.

— J'ai donné cent louis cette nuit à mes cousins.

— Je réponds d'eux, s'écria Michu. Une fois cachés, vous devrez vous priver de les voir ; ma femme ou mon petit leur porteront à manger deux fois la semaine. Mais comme je ne réponds pas de moi, sachez, en cas de malheur, mademoiselle, que la maîtresse poutre du grenier de mon pavillon a été percée avec une tarière. Dans le trou, qui est bouché par une grosse cheville, se trouve le plan d'un coin de la forêt. Les arbres auxquels vous verrez un point rouge sur le plan, ont une marque noire au pied sur le terrain. Chacun de ces arbres est un indicateur. Le troisième chêne vieux qui se trouve à gauche de chaque indicateur, a, deux pieds en avant du tronc, des rouleaux de fer-blanc, enterrés à sept pieds de profondeur, qui contiennent cent mille francs en or.

Ces onze arbres, il n'y en a que onze, sont toute la fortune des Simeuse, maintenant que Gondreville leur a été pris.

— La noblesse sera cent ans à se remettre des coups qu'on lui a portés ! dit lentement mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Y a-t-il un mot d'ordre ? demanda Michu.

— France et Charles pour les soldats. Laurence et Louis pour messieurs d'Hauteserre et de Simeuse. Mon Dieu, les avoir revus hier pour la première fois depuis onze ans et les savoir en danger de mort aujourd'hui ! Michu, dit-elle avec une expression de mélancolie, soyez aussi prudent pendant ces quinze heures que vous avez été grand et dévoué pendant ces douze années. S'il arrivait malheur à mes cousins, je mourrais. Non, dit-elle, je vivrais assez pour tuer Bonaparte !

— Nous serons deux pour ça, le jour où tout sera perdu.

Mademoiselle de Cinq-Cygne prit la rude main de Michu et la lui serra vivement à l'anglaise. Michu tira sa montre, il était minuit.

Sortons à tout prix, dit-il. Gare au gendarme qui me barrera le passage. Et vous, sans vous commander, madame la comtesse, retournez à bride abattue à Cinq-Cygne, ils y sont, amusez-les.

Le trou débarrassé, Michu n'entendit rien, il se jeta l'oreille à terre, et se releva précipitamment : Ils sont sur la lisière vers Troyes ! dit-il, je leur ferai la barbe.

Il aida la comtesse à sortir, et replaça le tas de pierres. Quand il eut fini, il s'entendit appeler par la douce voix de Laurence, qui voulut le voir à cheval avant de remonter sur le sien. L'homme rude avait des larmes aux yeux en échangeant un dernier regard avec sa jeune maîtresse qui, elle, avait les yeux secs.

— Amusons-les, il a raison ! se dit-elle quand elle n'entendit plus rien, et elle s'élança vers Cinq-Cygne, au grand galop.

VIII

LES CHAGRINS DE LA POLICE.

L'aspect du salon de Cinq-Cygne offrit un tableau vraiment digne du pinceau des peintres d'intérieur, quand, après l'arrestation de Catherine et de Gothard, madame d'Hauteserre y apparut se traînant avec effort sur le bras de la grande mademoiselle Goujet dont les yeux rougis avaient pleuré. La pauvre mère, en sachant ses fils menacés de mort, elle qui ne croyait pas la révolution finie et qui connaissait la sommaire justice de ce temps, reprit ses sens et ses forces par la violence même de la douleur qui les lui avait fait perdre, et descendit au salon ramenée par une horrible curiosité.

Toujours assis à la table de jeu, le curé jouait machinalement avec les fiches, en observant à la dérobée Peyrade et Corentin qui, debout à l'un des coins de la cheminée, se parlaient à voix basse. Plusieurs fois le fin regard de Corentin rencontra le regard non moins fin du curé ; mais, comme deux adversaires qui se trouvent également forts et qui reviennent en garde après avoir croisé le fer, l'un et l'autre jetaient promptement leurs regards ailleurs.

Le bonhomme d'Hauteserre, planté sur ses deux jambes comme un héron, restait à côté du gros, gras, grand et avare Goulard, dans l'attitude que lui avait donnée la stupéfaction. Quoiqu'il fût vêtu en bourgeois, le maire avait toujours l'air d'un domestique. Ils regardaient tous deux d'un œil hébété les gendarmes, entre lesquels pleurait toujours Gothard, dont les mains avaient été si vigoureusement attachées qu'elles étaient violettes et enflées. Catherine ne quittait pas sa position pleine de simplesse et de naïveté, mais impénétrable.

Le brigadier qui venait de faire, selon Corentin, la sottise d'arrêter ces petites bonnes gens, ne savait plus s'il devait partir ou rester. Il était tout pensif au milieu du salon, la main appuyée sur la poignée de son sabre, et l'œil sur les deux Parisiens.

Les Durieu stupéfaits, et tous les gens du château formaient un groupe admirable d'inquiétude. Sans les pleurs convulsifs de Gothard, on eût entendu les mouches voler.

Quand la mère, épouvantée et pâle, ouvrit la porte et se montra, tous ces visages se tournèrent vers les deux femmes. Les deux agents espéraient autant que tremblaient les habitants du château de voir entrer Laurence. Ce mouvement spontané sembla produit comme par un de ces mécanismes qui font accomplir à des figures de bois un seul et unique geste ou un clignement d'yeux.

Madame d'Hauteserre s'avança par trois grands pas précipités vers Corentin, et lui dit d'une voix entrecoupée mais violente :

— Par pitié, monsieur, de quoi mes fils sont-ils accusés ? Et croyez-vous donc qu'ils soient venus ici ?

Le curé qui semblait s'être dit : Elle va faire quelque sottise ! baissa les yeux.

— C'est ce que les devoirs de la mission que j'accomplis me défendent de vous dire, répondit Corentin d'un air à la fois gracieux et railleur.

Ce refus, que la détestable courtoisie de ce mirliflore rendait encore plus implacable, pétrifia cette vieille mère : elle retomba sur un fauteuil auprès de l'abbé Goujet, joignit les mains et se mit à prier. Elle fit un vœu.

— Où avez-vous arrêté ce pleurard ? demanda Corentin au brigadier en désignant l'écuyer de Laurence.

— Dans le chemin qui mène à la ferme, le long des murs du parc ; il allait gagner le bois des Closeaux.

— Et cette fille ?

— Elle, c'est Olivier qui l'a pincée.

— Où allait-elle ?

— Vers Gondreville.

— Ils se tournaient le dos, dit Corentin.

— Oui, reprit le gendarme.

— N'est-ce pas le petit domestique et la femme de chambre de la citoyenne Cinq-Cygne ? dit Corentin au maire.

— Oui, répondit Goulard.

Peyrade sortit aussitôt en emmenant le brigadier, après avoir échangé deux mots avec Corentin de bouche à oreille.

En ce moment le brigadier d'Arcis entra, vint à Corentin et lui dit tout bas :

— Je connais bien les localités, j'ai tout fouillé dans les communs, et, à moins que les gars ne soient enterrés, il n'y a personne. Nous en sommes à faire sonner les planchers et les murailles avec les crosses de nos fusils.

Peyrade rentra quelques instants après. Il fit signe à Corentin de venir, et l'emmena voir la brèche de la douve en lui signalant le chemin creux qui y correspondait.

— Nous avons deviné la manœuvre, dit Peyrade.

— Je la soupçonnais, répondit Corentin ; le petit drôle et la fille ont donné le change à ces imbéciles de gendarmes, pour assurer une sortie au gibier.

— Nous ne saurons la vérité qu'au jour, reprit Peyrade. Ce chemin est humide, je viens de le faire barrer en haut et en bas par deux gendarmes ; quand nous pourrons y voir clair, nous reconnaîtrons à l'empreinte des pieds, quels sont les êtres qui ont passé par là ?

— Voici les traces du sabot d'un cheval, dit Corentin, allons aux écuries.

— Combien y a-t-il de chevaux ici? demanda Peyrade à M. d'Hauteserre et à Goulard en rentrant au salon avec Corentin.

— Allons, monsieur le maire, vous le savez, répondez ! lui cria Corentin.

— Mais il y a la jument de la comtesse, le cheval de Gothard et celui de M. d'Hauteserre.

— Nous n'en avons qu'un à l'écurie.

— Mademoiselle se promène, dit Durieu.

— Se promène-t-elle ainsi souvent la nuit, votre pupille ? dit le libertin Peyrade à M. d'Hauteserre.

— Très-souvent, répondit avec simplicité le bonhomme. Monsieur le maire vous l'attestera.

— Tout le monde sait qu'elle a des lubies, répondit Catherine. Elle regardait le ciel avant de se coucher ; je crois bien que vos baïonnettes qui brillaient au loin l'auront intriguée. Elle a voulu savoir, m'a-t-elle dit en sortant, s'il s'agissait encore d'une nouvelle révolution.

— Quand est-elle sortie ? demanda Peyrade.

— Quand elle a vu vos fusils.

— Et par où est-elle allée ?

— Je ne sais pas.

— Et l'autre cheval ?

— Les... es... geeen... en... daaarmes me me me... me l'on... ont priiiis, dit Gothard.

— Et où donc allais-tu? lui dit l'un des gendarmes.

— Je suuiv... ai... ais... ma maî... aî... aîtresse à la fer...me.

Le gendarme leva la tête vers Corentin en attendant un ordre ; mais ce langage était à la fois si faux et si vrai, si profondément innocent et si rusé, que les deux Parisiens s'entre-regardèrent comme pour se répéter le mot de Peyrade : Non, ils ne sont pas *gnioles !*

Le gentilhomme paraissait ne pas avoir assez d'esprit pour comprendre une épigramme. Le maire était stupide. La mère, imbécile de maternité, faisait aux agents des questions d'une innocence bête. Tous les gens avaient été bien réellement surpris dans leur sommeil. En présence de ces petits faits, en jugeant ces divers caractères, Corentin comprit aussitôt que son seul adversaire était mademoiselle de Cinq-Cygne.

La police, quelque adroite qu'elle soit, a d'innombrables désavantages. Non-seulement elle est forcée d'apprendre tout ce que sait le conspirateur, mais encore elle doit supposer mille choses avant d'arriver à une seule qui soit vraie. Le conspirateur pense sans cesse à sa sûreté, tandis que la police n'est éveillée qu'à ses heures. Sans les trahisons, il n'y aurait rien de plus facile que de conspirer. Un conspirateur a plus d'esprit à lui seul que la police avec ses immenses moyens d'action. En se sentant arrêtés moralement comme ils l'eussent été physiquement par une porte qu'ils auraient cru trouver ouverte, qu'ils auraient crochetée, et derrière laquelle des hommes pèseraient sans rien dire, Corentin et Peyrade se voyaient devinés et joués sans savoir par qui.

— J'affirme, vint leur dire à l'oreille le brigadier d'Arcis, que si les deux messieurs de Simeuse et d'Hauteserre ont passé la nuit ici, on les a couchés dans les lits du père, de la mère, de mademoiselle de Cinq-Cygne, de la servante, des domestiques, ou ils se sont promenés dans le parc : il n'y a pas la moindre trace de leur passage.

— Qui donc a pu les prévenir? dit Corentin à Peyrade. Il n'y a encore que le premier consul, Fouché, les ministres, le préfet de police, et Malin qui savent quelque chose.

— Nous laisserons des *moutons* dans le pays, dit Peyrade à l'oreille de Corentin.

— Vous ferez d'autant mieux qu'ils seront en Champagne, répliqua le curé qui ne put s'empêcher de sourire en entendant le mot mouton et qui devina tout d'après ce seul mot surpris.

— Mon Dieu! pensa Corentin qui répondit au curé par un autre sourire, il n'y a qu'un homme d'esprit ici, je ne puis m'entendre qu'avec lui, je vais l'entamer.

— Messieurs... dit le maire, qui voulait cependant donner une preuve de dévouement au premier consul et qui s'adressait aux deux agents.

— Dites citoyens! lui répliqua Corentin, la république existe *encore*.

Il regarda le curé d'un air railleur.

— Citoyens, reprit le maire, au moment où je suis entré dans ce salon et avant que j'eusse ouvert la bouche, Catherine s'y est précipitée pour y prendre la cravache, les gants et le chapeau de sa maîtresse.

Un sourd murmure d'horreur sortit du fond de toutes les poitrines, excepté de celle de Gothard. Tous les yeux, moins ceux des gendarmes et des agents, menacèrent Goulard, le dénonciateur, en lui jetant des flammes.

— Bien, citoyen maire, lui dit Peyrade en regardant Corentin avec une visible défiance, nous y voyons clair. On a prévenu la citoyenne Cinq-Cygne bien à temps.

— Brigadier, mettez les poucettes à ce petit gars, dit Corentin au gendarme, et emmenez-le dans une chambre à part. Renfermez aussi cette petite fille, ajouta-t-il en désignant Catherine. Tu vas présider à la perquisition des papiers, reprit-il en s'adressant à Peyrade auquel il parla dans l'oreille. Fouille tout, n'épargne rien. Monsieur l'abbé, dit-il confidentiellement au curé, j'ai d'importantes communications à vous faire.

Et il l'emmena dans le jardin.

— Écoutez, monsieur l'abbé, vous me paraissez avoir tout l'esprit d'un évêque, et (personne ne peut nous entendre) je n'ai plus d'espoir qu'en vous pour sauver deux familles qui, par sottise, vont se laisser rouler dans un abîme d'où rien ne revient. Messieurs de Simeuse et d'Hauteserre ont été trahis par un de ces infâmes espions que les gouvernements glissent dans toutes les conspirations pour bien en connaître le but, les moyens et les personnes. Ne me confondez pas avec ce misérable qui m'accompagne, il est de la police; mais, moi, je suis attaché très-honorablement au cabinet consulaire et j'en ai le mot. On ne souhaite pas la perte de messieurs de Simeuse. Malin les voudrait voir fusiller, tandis que le premier consul, s'ils sont ici, s'ils n'ont pas de mauvaises intentions, veut les arrêter sur le bord du précipice : il aime les bons militaires. L'agent qui m'accompagne a tous les pouvoirs, moi je ne suis rien en apparence, mais je sais où en est le complot. L'agent a le mot de Malin, qui sans doute lui a promis sa protection, une place, peut-être de l'argent, s'il peut trouver les deux Simeuse et les livrer. Le premier consul, qui est vraiment un grand homme, ne favorise point les pensées cupides. Je ne veux point savoir si les deux jeunes gens sont ici, fit-il en apercevant un geste chez le curé; mais ils ne peuvent être sauvés que de cette manière : vous connaissez la loi du 6 floréal an x, elle amnistie les émigrés qui sont encore à l'étranger, à la condition de rentrer avant le premier vendémiaire de l'an ONZE, c'est-à-dire en septembre de l'année dernière; mais messieurs de Simeuse ayant, ainsi que messieurs d'Hauteserre, exercé des commandements dans l'armée de Condé, sont dans le cas de l'exception posée par cette loi. Leur présence en France est donc un crime, et suffit, dans les circonstances où nous sommes, pour les rendre complices d'un horrible complot. Le premier consul a senti le vice de cette exception, qui fait à son gouvernement des ennemis irréconciliables, il voudrait faire savoir à messieurs de Simeuse qu'aucune poursuite ne sera faite contre eux, s'ils lui adressent une pétition dans laquelle ils diront qu'ils rentrent en France dans l'intention de se soumettre aux lois, et promettront de prêter serment à la constitution. Vous comprenez que cette pièce doit être entre ses mains avant leur arrestation et datée d'il y a quelques jours. Je puis en être porteur... Je ne vous demande pas où ils sont, dit-il en voyant le curé faire un nouveau geste de dénégation. Nous sommes malheureusement sûrs de les trouver; la forêt est gardée, les entrées de Paris sont surveillées et la frontière aussi. Suivez ceci : s'ils sont entre cette forêt et Paris, ils seront pris; s'ils sont à Paris, on les y trouvera; s'ils rétrogradent, les malheureux seront arrêtés. Le premier consul aime les ci-devant; il ne peut souffrir les républicains. Que ce secret reste entre nous. Ainsi, voyez! J'attendrai jusqu'à demain, je serai aveugle; mais défiez-vous de l'agent; ce maudit Provençal est le valet du diable : il a le mot de Fouché, comme j'ai celui du premier consul,

—Si MM. de Simeuse sont ici, dit le curé, je donnerais dix pintes de mon sang et un bras pour les sauver; mais si mademoiselle de Cinq-Cygne est leur confidente, elle n'a pas commis, je le jure par mon salut éternel, la moindre indiscrétion et ne m'a pas fait l'honneur de me consulter. Je suis maintenant très-content de sa discrétion, si toutefois discrétion il y a. Nous avons joué hier au soir, comme tous les jours, au boston, dans le plus profond silence jusqu'à dix heures et demie, et nous n'avons rien vu ni entendu. Il ne passe pas un enfant dans cette vallée solitaire, sans que tout le monde le voie et le sache, et depuis quinze jours, il n'y est venu personne d'étranger. Or, messieurs d'Hauteserre et de Simeuse font une troupe à eux quatre. Le bonhomme et sa femme sont soumis au gouvernement, et ont fait tous les efforts imaginables pour ramener leurs fils auprès d'eux; ils leur ont encore écrit avant-hier. Aussi, dans mon âme et conscience, a-t-il fallu votre descente ici pour ébranler la ferme croyance où je suis de leur séjour en Allemagne. Entre nous, il n'y a ici que la jeune comtesse qui ne rende pas justice aux émi-

nentes qualités de monsieur le premier consul.

— Finaud ! pensa Corentin. Si ces jeunes gens sont fusillés, c'est qu'on l'aura bien voulu ! répondit-il, et maintenant je m'en lave les mains.

Il avait amené l'abbé Goujet dans un endroit fortement éclairé par la lune, et il le regarda brusquement en disant ces fatales paroles. Le prêtre était profondément affligé, mais en homme surpris.

— Comprenez donc, monsieur l'abbé, reprit Corentin, que la terre de Gondreville les rend doublement criminels ! Enfin, je veux leur faire avoir affaire à Dieu et non pas à ses saints.

— Il y a donc un complot ? dit le curé.

— Ignoble, odieux, lâche, contraire à l'esprit généreux de la nation, reprit Corentin, et tel qu'il sera couvert d'un opprobre général !

— Eh bien, mademoiselle de Cinq-Cygne est incapable de lâcheté, s'écria le curé.

— Monsieur l'abbé, reprit Corentin, tenez, il y a pour nous (toujours de vous à moi) des preuves évidentes de sa complicité; mais il n'y en a point encore assez pour la justice. Elle a pris la fuite à notre approche... Et cependant je vous avais envoyé le maire.

— Oui, mais vous lui marchiez sur les talons, dit l'abbé.

Sur ce mot, ces deux hommes se regardèrent, et tout fut dit entre eux; car ils appartenaient l'un et l'autre à ces profonds anatomistes de la pensée, auxquels il suffit d'une inflexion de voix, d'un regard, d'un mot pour deviner une âme, comme Cuvier devinait tout un animal disparu sur son sabot.

— J'ai cru tirer quelque chose de lui, je me suis découvert, dit Corentin.

— Ah ! le drôle, se dit en lui-même le curé.

Une heure après minuit sonnait alors à la vieille horloge de l'église. Corentin et le curé rentrèrent dans le salon. On entendait ouvrir et fermer les portes des chambres et des armoires. Les gendarmes défaisaient les lits. Peyrade, avec la prompte intelligence de l'espion, fouillait et sondait tout. Ce pillage excitait à la fois la terreur et l'indignation chez les fidèles serviteurs, toujours immobiles et debout. Monsieur d'Hauteserre échangeait avec sa femme et mademoiselle Goujet des regards de compassion. Une horrible curiosité tenait tout le monde éveillé.

Peyrade descendit et vint au salon en tenant à la main une cassette en bois de sandal sculpté, qui devait avoir été jadis rapportée de la Chine par l'amiral de Simeuse. Cette jolie boîte était plate et de la dimension d'un volume in-4°. Peyrade fit un signe à Corentin, et l'emmena dans l'embrasure de croisée.

— J'y suis ! Ce Michu, qui pouvait payer huit cent mille francs en or Gondreville à Marion, et qui voulait tuer tout à l'heure Malin, doit être l'homme des Simeuse. L'intérêt qui lui a fait menacer Marion doit être le même qui lui a fait coucher Malin en joue. Il ne m'a pas paru capable d'avoir deux idées; il n'en a qu'une; il est instruit de la chose, et sera venu les avertir ici...

— Malin aura causé de la conspiration avec son ami le notaire, dit Corentin en continuant à tirer des inductions, et Michu, qui se trouvait embusqué, l'aura sans doute entendu parler des Simeuse. En effet, il n'a pu remettre son coup de carabine que pour prévenir un malheur qui lui a semblé plus grand que la perte de Gondreville.

— Il nous avait bien reconnus pour ce que nous sommes, dit Peyrade. Aussi, sur le moment, l'intelligence de ce paysan m'a-t-elle paru tenir du prodige.

— Oh ! cela prouve qu'il était sur ses gardes, répondit Corentin. Mais, après tout, mon vieux, ne nous abusons pas : la trahison pue énormément, et les gens primitifs la sentent de loin.

— Faites venir le brigadier d'Arcis ! s'écria Peyrade à l'un des gendarmes. Envoyons à son pavillon, dit-il à Corentin.

— Violette, ce fermier si rusé, y est, dit Corentin.

— Nous sommes partis sans en avoir eu de nouvelles, repartit Peyrade.

— Nous aurions dû emmener avec nous Sabatier, dit Corentin, nous ne sommes pas assez. Brigadier, dit-il en voyant entrer le gendarme et le serrant entre Peyrade et lui, n'allez pas vous laisser faire la barbe comme le brigadier de Troyes tout à l'heure. Michu nous paraît être dans l'affaire; allez à son pavillon; ayez l'œil à tout, et rendez-vous-en compte.

— Un de mes hommes a entendu des chevaux dans la forêt au moment où l'on arrêtait les petits domestiques, et j'ai quatre gaillards aux trousses de ceux qui voudraient s'y cacher.

Il sortit. Le bruit du galop de son cheval, qui retentit sur le pavé de la pelouse, diminua rapidement.

— Allons, ils sont ou vers Paris ou rétrogradent vers l'Allemagne, se dit Corentin.

Il s'assit, tira de la poche de son spencer un carnet, écrivit deux ordres au crayon, les cacheta et fit signe à l'un des gendarmes de venir : Au grand galop, à Troyes, éveillez le préfet, et dites-lui verbalement de profiter du petit jour pour faire marcher le télégraphe.

Le gendarme partit au grand galop.

Le sens de ce mouvement et l'intention de Corentin étaient si clairs que tous les habitants du châ-

teau eurent le cœur serré; mais cette nouvelle inquiétude fut en quelque sorte un coup de plus dans leur martyre, car en ce moment ils avaient tous les yeux sur la précieuse cassette. Tout en causant, les deux agents épiaient le langage de tous les yeux. Une sorte de rage froide remuait le cœur insensible de ces deux êtres qui savouraient la terreur générale.

L'homme de police a toutes les émotions du chasseur; mais en déployant toutes les forces du corps et de l'intelligence, là où l'un cherche à tuer un lièvre, une perdrix ou un chevreuil, il s'agit pour l'autre de sauver l'État ou le prince, de gagner une forte récompense. Ainsi la chasse à l'homme est supérieure à l'autre chasse de toute la distance qui existe entre les hommes et les animaux. D'ailleurs, l'espion a besoin d'élever son rôle à toute la grandeur et à l'importance des intérêts auxquels il se dévoue. Sans tremper dans leur métier, chacun peut concevoir que l'âme y dépense autant de passion que le chasseur en met à poursuivre le gibier. Ainsi, plus ils avançaient vers la lumière, plus ces deux hommes étaient ardents; mais leur contenance, leurs yeux restaient calmes et froids; de même que leurs soupçons, leurs idées, leur plan restaient impénétrables.

Pour qui eût suivi les effets du flair moral de ces deux limiers à la piste des faits inconnus et cachés, et les mouvements de l'agilité canine qui les portait à trouver le vrai par le rapide examen des probabilités, il y avait de quoi frémir! Comment et pourquoi ces hommes de génie étaient-ils si bas quand ils pouvaient être si haut? Quelle imperfection, quel vice, quelle passion les ravalait ainsi? Est-on homme de police comme on est penseur, écrivain, homme d'État, peintre, général, à la condition de ne savoir faire qu'espionner, comme ceux-là parlent, écrivent, administrent ou se battent?

Les gens du château n'avaient dans le cœur qu'un même souhait : Le tonnerre ne tombera-t-il pas sur ces infâmes? Ils avaient tous soif de vengeance. Aussi, sans la présence des gendarmes, y aurait-il eu révolte.

— Personne n'a la clef du coffret? demanda le cynique Peyrade en interrogeant l'assemblée, autant par le mouvement de son gros nez rouge que par sa parole.

Le Provençal remarqua, non sans un mouvement de crainte, qu'il n'y avait plus de gendarmes. Corentin et lui se trouvaient seuls. Corentin tira de sa poche un petit poignard et se mit en devoir de l'enfoncer dans la fente de la boîte.

En ce moment, on entendit d'abord sur le chemin, puis sur le petit pavé de la pelouse, le bruit horrible d'un galop désespéré; mais ce qui causa bien plus d'effroi fut la chute et le soupir du cheval qui s'abattit des quatre jambes à la fois au pied de la tourelle du milieu. Une commotion, pareille à celle que produit la foudre, ébranla tous les spectateurs, quand on vit Laurence que le frôlement de son amazone avait annoncée. Ses gens s'étaient vivement mis en haie pour la laisser passer.

Malgré la rapidité de sa course, elle avait pu ressentir la douleur, effroyable pour elle, que devait lui causer la découverte de la conspiration. Toutes ses espérances écroulées! Elle avait galopé dans des ruines! Ses yeux embrassaient l'horrible et désolant horizon de la soumission au gouvernement consulaire. Aussi, sans le danger que couraient les quatre gentilshommes, et qui fut le topique à l'aide duquel elle domptait sa fatigue et son désespoir, fût-elle tombée endormie comme Napoléon après la bataille de Waterloo. Mais elle avait presque tué sa jument pour venir se mettre entre la mort et ses cousins!

En l'apercevant, pâle et les traits tirés, son voile d'un côté, sa cravache à la main, sur le seuil d'où son regard brûlant embrassa toute la scène et la pénétra, chacun comprit, au mouvement imperceptible qui remua la face aigre et trouble de Corentin, que les deux adversaires étaient en présence. Un terrible duel allait commencer.

En voyant sa cassette aux mains de Corentin, l'audacieuse jeune fille leva sa cravache et sauta sur lui si vivement, en lui appliquant sur les mains un violent coup, que la cassette tomba par terre; elle la saisit, la jeta dans le milieu de la braise, et se plaça devant la cheminée, dans une attitude menaçante, avant que les deux agents fussent revenus de leur surprise. Le mépris flamboyait dans ses yeux. Son front pâle et ses lèvres dédaigneuses insultaient à ces hommes autant que le geste autocratique avec lequel elle avait traité Corentin en bête venimeuse.

Le bonhomme d'Hauteserre se sentit chevalier; il eut la face rougie de tout son sang, et il regretta de ne pas avoir une épée.

Les serviteurs tressaillirent d'abord de joie. Cette vengeance tant appelée venait de foudroyer l'un de ces hommes. Mais leur bonheur fut refoulé dans le fond des âmes par une affreuse crainte : ils entendaient toujours les gendarmes allant et venant dans les greniers. Les gendarmes en étaient aux greniers.

L'*espion,* substantif énergique sous lequel se confondent toutes les nuances qui distinguent les gens de police, car le public n'a jamais voulu spécifier dans la langue les divers caractères de ceux qui se mêlent de cette apothicairerie nécessaire aux gouvernements; l'espion donc a ceci de magnifique et de curieux, qu'il ne se fâche jamais : il a l'humilité

chrétienne des prêtres, il a les yeux faits au mépris, il l'oppose de son côté comme une barrière au peuple entier des niais qui ne le comprennent pas ; il a le front d'airain pour les injures, il marche à son but comme un animal dont la carapace solide ne peut être entamée que par le canon ; mais il est aussi, comme l'animal, d'autant plus furieux quand il est atteint, qu'il croit sa cuirasse impénétrable.

Le coup de cravache sur les doigts fut pour Corentin, douleur à part, le coup de canon qui troua sa carapace. De la part de cette sublime et noble fille, ce mouvement plein de dégoût l'humilia, non pas seulement aux regards de ce petit monde, mais encore à ses propres yeux.

Peyrade, le Provençal, s'élança sur le foyer. Il reçut un coup de pied de Laurence ; mais il lui prit le pied, et la força de se renverser sur la bergère où elle dormait naguère. Ce fut le burlesque dans la terreur, contraste fréquent dans les choses humaines. Peyrade se roussit la main pour s'emparer de la cassette en feu, il la posa par terre et s'assit dessus.

Ces petits événements se passèrent avec rapidité, sans une parole. Corentin, remis de la douleur que lui avait causée le coup de cravache, maintint mademoiselle de Cinq-Cygne en lui prenant les mains.

— Ne m'obligez pas, *belle citoyenne,* à employer la force contre vous, dit-il avec son infâme courtoisie.

L'action de Peyrade eut pour résultat d'éteindre le feu par la compression qui supprima l'air.

— Gendarmes, cria-t-il tout en gardant sa position bizarre, à nous !

— Promettez-vous d'être sage ? dit insolemment Corentin à Laurence en ramassant son poignard et sans commettre la faute de l'en menacer.

— Les secrets de cette cassette ne concernent pas le gouvernement, répondit-elle avec un mélange de mélancolie dans son air et dans son accent. Quand vous aurez lu les lettres qui y sont, vous aurez, malgré votre infamie, honte de les avoir lues. Avez-vous encore honte de quelque chose ? demanda-t-elle après une pause.

Le curé jeta sur Laurence un regard comme pour lui dire : Au nom de Dieu ! calmez-vous.

Peyrade se leva. Le fond de la cassette en contact avec les charbons et presque entièrement brûlé, laissa sur le tapis son empreinte roussie. Le dessus de la cassette était déjà charbonné, les côtés cédèrent. Ce grotesque Scævola, qui venait d'offrir au dieu de la police, à la Peur, le fond de sa culotte, put, en ouvrant les deux côtés de la boîte comme s'il s'agissait d'un livre, faire glisser sur le tapis vert usé de la table à jouer, trois lettres et deux mèches de cheveux. Il allait sourire en regardant Corentin, quand il s'aperçut que les cheveux étaient de deux blancs différents, mais blancs.

Corentin quitta Mlle de Cinq-Cygne pour venir lire la lettre d'où les cheveux étaient tombés.

Laurence aussi se leva, se mit auprès deux et dit :

— Oh ! lisez à haute voix, ce sera votre punition.

Comme ils lisaient des yeux seulement, elle dit à haute voix :

« Chère Laurence, nous avons connu votre belle
« conduite dans la triste journée de notre arresta-
« tion, mon mari et moi. Nous savons que vous
« aimez nos deux bien-aimés jumeaux autant et
« tout aussi également que nous les aimons nous-
« mêmes, et nous vous chargeons d'un triste dépôt
« que vous saurez leur remettre. Monsieur l'exécu-
« teur vient de nous couper les cheveux, car nous
« allons mourir dans quelques instants, et il nous
« a promis de vous faire tenir les deux seuls sou-
« venirs de nous qu'il nous soit possible de donner
« à ces orphelins bien-aimés. Gardez-leur donc ces
« restes de nous, vous les leur donnerez en des
« temps meilleurs. Nous avons mis là un dernier
« baiser pour eux ainsi que notre bénédiction. Notre
« dernière pensée sera d'abord pour eux, puis pour
« vous, enfin pour Dieu ! Aimez-les bien.

« BERTHE DE CINQ-CYGNE,
« JEAN DE SIMEUSE. »

Chacun avait les larmes aux yeux en entendant cette lettre. Laurence dit aux deux agents :

— Vous avez moins de pitié que *monsieur l'exécuteur.*

Sa voix était ferme et son regard pétrifiant.

Corentin mit tranquillement les cheveux dans la lettre, et la lettre de côté sur la table, en y plaçant un panier plein de fiches pour qu'elle ne s'envolât point. Ce fut affreux. Peyrade dépliait les deux autres lettres.

— Oh ! quant à celles-ci, reprit Laurence, elles sont à peu près pareilles. Vous avez entendu le testament, en voici l'accomplissement. Mon cœur n'aura plus de secrets pour personne, voilà tout.

1794, Andernach, avant le combat.

« Ma chère Laurence, je vous aime pour la vie et
« je veux que vous le sachiez bien ; mais, dans le
« cas où je viendrais à mourir, apprenez que mon
« frère Paul-Marie vous aime autant que je vous
« aime. Ma seule consolation en mourant sera d'être
« certain que vous pourrez un jour en faire votre
« mari, sans me voir dépérir de jalousie comme
« cela certes arriverait si, vivants tous deux, vous

« me le préfériez ; ce qui me semble bien possible, « il vaut mieux que moi, etc., etc.

« MARIE-PAUL. »

— Voici l'autre, reprit-elle avec une charmante rougeur au front :

« Ma bien-aimée Laurence, j'ai quelque tristesse « dans l'âme ; mais Marie-Paul a trop de gaieté « dans le caractère pour ne pas vous plaire beau- « coup plus que je ne vous plais. Il vous faudra « quelque jour choisir entre nous, eh bien ! quoique « je vous aime avec une passion...

— Vous correspondiez avec des émigrés, dit Peyrade en interrompant Laurence et mettant par précaution les lettres entre lui et la lumière pour vérifier si elles ne contenaient pas dans le blanc des entre-lignes une écriture en encre symphatique.

— Oui, dit Laurence qui replia les précieuses lettres dont le papier avait jauni. Mais en vertu de quel pouvoir violez-vous ainsi mon domicile, ma liberté personnelle et toutes les vertus domestiques ?

— Ah ! au fait, dit Peyrade. De quel droit ? Oui, parlons-en, belle aristocrate ! reprit-il en tirant de sa poche un ordre émané du ministre de la justice et contre-signé du ministre de l'intérieur. Tenez, citoyenne, les ministres ont pris cela sous leur bonnet...

— Nous pourrions vous demander, lui dit Corentin à l'oreille, de quel droit vous logez chez vous les assassins du premier consul ? Vous m'avez donné sur les doigts un coup de cravache qui m'autoriserait à donner quelque jour un coup de main pour expédier messieurs vos cousins, moi qui viens pour les sauver.

Le curé comprit au mouvement des lèvres et au regard que Laurence jeta sur Corentin ce que disait l'artiste en trahison ; il fit à la comtesse un signe qui ne fut vu que par Goulard. Peyrade donnait au-dessus de la boîte de petits coups pour savoir si elle ne serait pas composée de deux planches creuses.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle à Peyrade en lui arrachant le dessus, ne la brisez pas, tenez.

Elle prit une épingle, poussa la tête d'une figure et les deux planches chassées par un ressort se disjoignirent : celle qui était creuse offrit les deux miniatures de messieurs de Simeuse en uniforme de l'armée de Condé, portraits sur ivoire faits en Allemagne.

Corentin, qui se trouvait face à face avec un adversaire digne de toute sa colère, attira par un geste Peyrade dans un coin et conféra secrètement avec lui.

— Vous jetiez cela au feu ? dit l'abbé Goujet à Laurence en lui montrant par un regard la lettre de la marquise et les cheveux.

Pour toute réponse, la jeune fille haussa significativement les épaules. Le curé comprit qu'elle obéissait à un plan dont le secret devait être à elle seule. Elle regarda l'horloge, elle marquait déjà trois heures du matin.

— Où a-t-on arrêté Gothard que j'entends pleurer ? lui dit-elle assez haut pour être entendue.

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Avait-il été à la ferme ?

— La ferme ! dit Peyrade à Corentin. Envoyons-y du monde.

— Non, reprit Corentin, elle n'aurait pas confié le salut de ses cousins à un fermier. Elle nous amuse ! Faites ce que je vous dis, afin qu'après avoir commis la faute de venir ici nous remportions au moins des éclaircissements.

Corentin vint se mettre devant la cheminée, releva les longues basques pointues de son habit pour se chauffer, et prit l'air, le ton, les manières d'un homme qui se trouve en visite.

— Mesdames, vous pouvez vous coucher, et vos gens également. Monsieur le maire, vos services nous sont maintenant inutiles. La sévérité de nos ordres ne nous permet pas d'agir autrement que nous venons de le faire ; mais quand toutes les murailles, qui me semblent bien épaisses, seront examinées, nous partirons.

Le maire salua la compagnie et sortit. Ni le curé, ni mademoiselle Goujet, ne bougèrent. Les gens étaient trop inquiets pour ne pas suivre le sort de leur jeune maîtresse.

Madame d'Hauteserre qui, depuis l'arrivée de Laurence, l'étudiait avec la curiosité d'une mère au désespoir, se leva, la prit par le bras, l'emmena dans un coin et lui dit à voix basse :

— Les avez-vous vus ?

— Comment aurais-je laissé vos enfants venir sous notre toit sans que vous le sachiez ? répondit Laurence. Durieu, dit-elle, voyez s'il est possible de sauver ma pauvre Stella qui respire encore.

— Elle a fait beaucoup de chemin, dit Corentin.

— Quinze lieues en trois heures, répondit-elle au curé qui la regardait avec stupéfaction. Je suis sortie à neuf heures et demie. Oui... dix heures moins un quart, et je suis revenue à une heure.

Elle regarda la pendule, elle indiquait trois heures.

— Ainsi, reprit Corentin, vous ne niez pas d'avoir fait une course de quinze lieues ?

— Non, dit-elle. J'avoue que mes cousins et messieurs de Simeuse, dans leur parfaite innocence, comptaient demander à ne pas être exceptés de l'amnistie, et revenaient à Cinq-Cygne. Aussi quand j'ai pu croire que le sieur Malin voulait les enve-

lopper dans quelque trahison, ai-je été les prévenir de retourner en Allemagne où ils seront avant que le télégraphe de Troyes les ait signalés à la frontière. Si c'est un crime, on me punira !

Cette réponse, profondément méditée par Laurence, et si probable dans toutes ses parties, ébranla les convictions de Corentin, que la jeune fille observait du coin de l'œil. Dans cet instant si décisif, et quand toutes les âmes étaient en quelque sorte suspendues à ces deux visages, que tous les regards allaient de Corentin à Laurence et de Laurence à Corentin, le bruit d'un cheval au galop venant de la forêt, retentit sur le chemin, et de la grille sur le pavé de la pelouse. Une affreuse anxiété se peignit sur tous les visages. Peyrade entra l'œil brillant de joie, il vint avec empressement à son collègue et lui dit assez haut pour que la jeune fille l'entendît :

— Nous tenons Michu!

Laurence, à qui l'angoisse, la fatigue et la tension de toutes ses facultés intellectuelles donnaient une couleur rose aux joues, reprit sa pâleur ; elle tomba presque évanouie et comme foudroyée sur un fauteuil. La Durieu, mademoiselle Goujet et madame d'Hauteserre s'élancèrent auprès d'elle : elle étouffait, elle indiqua par un geste de couper son amazone.

— Ils vont sur Paris, dit Corentin à Peyrade. Changeons les ordres.

Ils sortirent en laissant un gendarme à la porte du salon. L'adresse infernale de ces deux hommes venait de remporter un horrible avantage dans ce duel.

A six heures du matin, au petit jour, les deux agents revinrent. Après avoir exploré le chemin creux, il s'étaient assurés que les chevaux y avaient passé pour aller dans la forêt. Ils attendaient les rapports du capitaine de gendarmerie chargé d'éclairer le pays. Tout en laissant le château cerné sous la surveillance d'un brigadier, ils allèrent pour déjeuner chez un cabaretier de Cinq-Cygne, mais après toutefois avoir donné l'ordre de mettre en liberté Gothard, qui n'avait cessé de répondre à toutes les questions par des torrents de pleurs, et Catherine, qui restait dans son immobilité.

Catherine et Gothard vinrent au salon, et baisèrent les mains de Laurence qui gisait étendue dans la bergère. Durieu vint annoncer que Stella ne mourrait pas ; mais elle exigeait biens des soins.

Le maire, inquiet et curieux, rencontra Peyrade et Corentin dans le village. Il ne voulut pas souffrir que des employés supérieurs déjeunassent dans un méchant cabaret : il les emmena chez lui. L'abbaye était à un quart de lieue. Tout en cheminant, Peyrade remarqua que le brigadier d'Arcis n'avait fait parvenir aucune nouvelle ni de Michu ni de Violette.

— Nous avons affaire à des gens de qualité, dit Corentin ; ils sont plus forts que nous. Le prêtre y est pour quelque chose.

Au moment où madame Goulard faisait entrer les deux employés dans une vaste salle à manger, sans feu, le lieutenant de gendarmerie arriva, l'air assez effaré.

— Nous avons rencontré le cheval du brigadier d'Arcis dans la forêt, sans son maître, dit-il à Corentin.

— Lieutenant! s'écria le jeune homme, courez au pavillon de Michu, sachez ce qui s'y passe! Cet homme est le diable : il aura tué le brigadier.

Le lieutenant partit. Cette nouvelle nuisit au déjeuner du maire. Les Parisiens avalèrent tout avec une rapidité de chasseurs mangeant à une halte, et revinrent au château dans leur cabriolet d'osier attelé du cheval de poste, pour pouvoir se porter rapidement sur les points où leur présence serait nécessaire.

Quand ces deux hommes reparurent dans ce salon, où ils avaient jeté le trouble, l'effroi, la douleur et les plus cruelles anxiétés, ils y trouvèrent Laurence en robe de chambre, le gentilhomme et sa femme, l'abbé Goujet et sa sœur groupés autour du feu, tranquilles en apparence.

— Si l'on tenait Michu, s'était dit Laurence, on l'aurait amené. J'ai le chagrin de n'avoir pas été maîtresse de moi-même, de leur avoir donné des lumières ; mais tout peut se réparer.

Serons-nous longtemps vos prisonniers? leur demanda-t-elle d'un air railleur et dégagé.

— Comment sait-elle quelque chose de notre inquiétude sur Michu, car elle nous *gouaille!* se dirent les deux espions par un regard. Personne du dehors n'est entré dans le château.

— Nous ne vous importunerons pas longtemps encore, répondit Corentin ; dans trois heures d'ici nous vous offrirons nos regrets d'avoir troublé votre solitude.

Personne ne répondit. Ce silence du mépris redoubla la rage intérieure de Corentin. Le curé, Laurence, les deux intelligences de ce petit monde, s'étaient sans doute édifiés sur le compte de Corentin.

Gothard et Catherine mirent le couvert auprès du feu, pour le déjeuner auquel prirent part le curé et sa sœur. Les maîtres ni les domestiques ne firent aucune attention aux deux espions qui se promenèrent dans le jardin, dans la cour, sur le chemin, et qui revenaient de temps en temps au salon. A deux heures et demie, le lieutenant revint.

— J'ai trouvé le brigadier, dit-il à Corentin,

étendu dans le chemin qui mène du pavillon de Cinq-Cygne à la ferme de Bellache, sans aucune blessure autre qu'une horrible contusion à la tête produite par sa chute. Il a été, dit-il, enlevé de dessus son cheval si rapidement, et jeté si violemment en arrière, qu'il ne peut expliquer de quelle manière cela s'est fait. Ses pieds ont quitté les étriers; sans cela, il était mort, son cheval effrayé l'aurait traîné à travers champs. Nous l'avons confié à madame Michu et à Violette...

— Comment, Michu se trouve à son pavillon? dit Corentin qui regarda Laurence.

La comtesse souriait d'un œil fin.

— En train d'achever avec Violette un marché qu'ils ont commencé hier au soir, reprit le lieutenant. Violette et Michu m'ont paru gris; mais il n'y a pas de quoi s'en étonner, ils ont bu pendant toute la nuit, et ne sont pas encore d'accord.

— Violette vous l'a dit? s'écria Corentin.

— Oui, dit le lieutenant.

— Ah! il faudrait tout faire soi-même! s'écria Peyrade en regardant Corentin qui se défiait tout autant que Peyrade de l'intelligence du lieutenant.

Le jeune homme répondit au vieillard par un signe de tête.

— A quelle heure êtes-vous arrivé au pavillon des Michu? dit Corentin en remarquant que mademoiselle de Cinq-Cygne avait regardé l'horloge sur la cheminée.

— A une heure et demie passée, dit le lieutenant.

Laurence couvrit d'un même regard monsieur et madame d'Hauteserre, l'abbé Goujet et sa sœur qui se crurent sous un manteau d'azur. La joie du triomphe petillait dans ses yeux, elle rougit, et des larmes roulèrent entre ses paupières. Forte contre les plus grands malheurs, cette jeune fille ne pouvait pleurer que de plaisir. Ce fut un moment sublime, surtout pour le curé qui, presque chagrin de la virilité du caractère de Laurence, y aperçut alors l'excessive tendresse de la femme. Mais cette sensibilité gisait, dans le cœur de la comtesse, comme une profondeur infinie cachée sous un bloc de granit.

En ce moment, un gendarme vint demander s'il fallait laisser entrer le fils de Michu qui venait de chez son père pour parler aux messieurs de Paris. Corentin répondit par un signe affirmatif.

François Michu, ce rusé petit chien qui chassait de race, était dans la cour. Gothard avait été mis en liberté. Ces deux gamins purent donc causer pendant un instant sous les yeux du gendarme.

Gothard se coula derrière François, et arriva jusqu'à mademoiselle de Cinq-Cygne pour lui remettre innocemment son alliance entière. Laurence la baisa bien ardemment! Elle comprit que Michu lui disait, en la lui envoyant ainsi, que les quatre gentilshommes étaient en sûreté.

— *M'n p'a* (mon papa) fait demander où faut mettre *el brigadiais* qui ne va point *ben* du tout?

— De quoi se plaint-il? dit Peyrade.

— *Eu d'la tâte,* il *s'a* fiché par *tare ben* drument tout de même. Pour un gendarme, qui savions *montar à chevâlle,* c'est du guignon, mais il aura buté! Il a un trou, oh! gros com' le poing darrière *la tâte.* Paraît qu'il a evu la chance d'timber sur un méchant caillou, pauvre homme! Il a beau ette gindarme, i souffe tout de même, qué çà fâ pitié.

Le capitaine de gendarmerie entra dans la cour, mit pied à terre, fit signe à Corentin qui se précipita vers la croisée en le reconnaissant, et l'ouvrit.

— Qu'y a t-il?

— Nous avons été ramenés comme des Hollandais; on a trouvé cinq chevaux morts de fatigue, le poil hérissé de sueur, au beau milieu de la grande avenue de la forêt. Je les fais garder pour savoir d'où ils viennent et qui les a fournis. La forêt est cernée, ceux qui s'y trouvent n'en pourront pas sortir.

— A quelle heure croyez-vous qu'ils soient entrés dans la forêt?

— A midi et demi.

— Que pas un lièvre ne sorte de cette forêt qu'on ne le voie, lui dit Corentin à l'oreille. Je vous laisse ici, Peyrade, et vais voir le pauvre brigadier. Restez chez le maire, et je vous enverrai un homme adroit pour vous relever, dit-il à l'oreille du Provençal. Il faudra nous servir des gens du pays; examinez-y toutes les figures.

Il se tourna vers la compagnie, et dit: Au revoir! d'un ton effrayant.

Personne ne salua les agents qui sortirent.

— Que dira Fouché d'une visite domiciliaire sans résultat? s'écria Peyrade quand il aida Corentin à monter dans le cabriolet d'osier.

— Oh! tout n'est pas fini, répondit Corentin à l'oreille de Peyrade: les quatre gentilshommes sont dans la forêt. Il montra Laurence, qui les regardait à travers les petits carreaux des grandes fenêtres du salon: J'en ai fait crever une qui la valait bien, et qui m'avait par trop échauffé la bile! Si elle retombe sous ma coupe, je lui payerai son coup de cravache.

— L'autre était une fille, et celle-là, je trouve...

— Est-ce que je distingue? Tout est poisson dans la mer, dit Corentin en fouettant le cheval de poste.

Dix minutes après, le château de Cinq-Cygne était entièrement et complétement évacué.

— Comment s'est-on défait de ce brigadier? dit Laurence à François Michu qu'elle avait fait asseoir et qu'elle faisait manger.

— Mon père et ma mère m'ont dit qu'il s'agissait de vie et de mort, que personne ne devait entrer chez nous. Donc, j'ai entendu, au mouvement des chevaux dans la forêt, que j'avais affaire à des chiens de gendarmes, et j'ai voulu les empêcher d'entrer chez nous. J'ai pris de grosses cordes que nous avons dans notre grenier, je les ai attachées à chacun des arbres qui se trouvent au débouché de chaque chemin. Pour lors, j'ai été rattacher la corde à celui d'en face, dans le chemin où j'ai entendu le galop du cheval. J'ai tenu la corde à hauteur de la poitrine. Ah! ça n'a pas manqué, il n'y avait plus de lune, mon brigadier s'est fichu par terre, mais il ne s'est pas tué. Que voulez-vous! ça a la vie dure, les gendarmes! Enfin, on fait ce qu'on peut.

— Tu nous as sauvés! dit Laurence en embrassant François Michu qu'elle reconduisit jusqu'à la grille.

Là, ne voyant personne, elle lui dit : Ont-ils des vivres?

—Je leur viens de porter un pain de douze livres et quatre bouteilles de vin. On se tiendra coi pendant six jours.

— Sauvés! dit Laurence pour toute réponse aux muettes interrogations des quatre personnes qui la regardaient avec admiration et anxiété.

— Mais vous les avez donc revus? s'écria madame d'Hauteserre.

Elle se mit un doigt sur les lèvres en souriant, et monta chez elle pour se coucher.

IX

REVANCHE DE LA POLICE.

Le chemin le plus court pour aller de Cinq-Cygne au pavillon de Michu était celui qui menait de ce village à la ferme de Bellache et qui aboutissait au rond-point où les espions avaient apparu la veille à Michu. Aussi le gendarme qui conduisait Corentin suivit-il cette route que le brigadier d'Arcis avait prise. Tout en allant, l'agent cherchait les moyens par lesquels le brigadier avait pu être désarçonné. Il se gourmandait de n'avoir envoyé qu'un seul homme sur un point si important, et il tirait de cette faute un axiome pour un code de police qu'il faisait à son usage.

— Si l'on s'est débarrassé du gendarme, pensait-il, on se sera défait aussi de Violette. Les cinq chevaux morts ont évidemment ramené des environs de Paris dans la forêt les quatre conspirateurs et Michu.

—Michu a-t-il un cheval? dit-il au gendarme qui était de la brigade d'Arcis.

— Ah! et un fameux bidet, répondit le gendarme, un cheval de chasse qui vient des écuries du ci-devant marquis de Simeuse. Quoiqu'il ait bien quinze ans, il n'en est que meilleur. Michu lui fait faire vingt lieues, l'animal a le poil sec comme mon chapeau. Oh! il en a bien soin! il en a refusé de l'argent!

— Comment est son cheval?

— Une robe brune tirant sur le noir, des taches blanches au-dessus des sabots, maigre, tout nerfs, comme un cheval arabe.

— Tu as vu des chevaux arabes?

— Je suis revenu d'Égypte il y a un an, et j'ai monté deux chevaux de mameluks. J'ai déjà onze ans de service dans la cavalerie, j'ai été sur le Rhin avec le général Steingel, de là en Italie, et j'ai suivi le premier consul en Égypte. Aussi vais-je passer brigadier.

— Quand je serai au pavillon de Michu, va donc à l'écurie, et si tu vis depuis onze ans avec les chevaux, tu dois savoir reconnaître quand un cheval a couru.

— Tenez, c'est là que notre brigadier a été jeté par terre, dit le gendarme en montrant l'endroit où le chemin débouchait au rond-point.

— Tu diras au capitaine de venir me prendre à ce pavillon, nous nous en irons ensemble à Troyes.

Corentin mit pied à terre et resta pendant quelques instants à observer le terrain. Il examina les deux ormes qui se trouvaient en face, l'un adossé au mur du parc, l'autre sur le talus du rond-point que coupait le chemin vicinal; puis il vit, ce que personne n'avait su voir, un bouton d'uniforme dans la poussière du chemin, et il le ramassa. En entrant dans le pavillon, il aperçut Violette et Michu attablés dans la cuisine et disputant toujours. Violette se leva, salua Corentin, et lui offrit à boire.

— Merci, je voudrais voir le brigadier, dit le jeune homme qui, d'un regard, devina que Violette était gris depuis plus de douze heures.

— Ma femme le garde en haut, dit Michu.

— Eh bien! brigadier, comment allez-vous? dit Corentin qui s'élança dans l'escalier, et qui trouva le gendarme couché sur le lit de madame Michu, la tête enveloppée d'une compresse. Le chapeau, le sabre et le fourniment étaient sur une chaise. Marthe, fidèle aux sentiments de la femme et ne sachant pas d'ailleurs la prouesse de son fils, gardait le brigadier en compagnie de sa mère.

— On attend le médecin et le chirurgien d'Arcis, dit madame Michu. Gauchez est allé les chercher.

— Laissez-nous pendant un moment, dit Corentin assez surpris de ce spectacle où éclatait l'innocence des deux femmes.

— Comment avez-vous été atteint? demanda le jeune homme en regardant l'uniforme.

— A la poitrine, dit le brigadier.

— Voyons votre buffleterie?

Sur la bande jaune bordée de liserés blancs qu'une loi récente avait donnée à la gendarmerie dite *nationale*, en stipulant les moindres détails de son uniforme, se trouvait une plaque assez semblable à la plaque actuelle des gardes champêtres, et où la loi avait enjoint de graver ces singuliers mots: *Respect aux personnes et aux propriétés!* La corde avait porté nécessairement sur la buffleterie et l'avait vigoureusement mâchurée. Corentin prit l'habit et regarda l'endroit où manquait le bouton trouvé sur le chemin.

— A quelle heure vous a-t-on ramassé?

— Mais au petit jour.

— Vous a-t-on monté sur-le-champ ici? dit Corentin en remarquant l'état du lit qui n'était pas défait.

— Oui.

— Qui vous y a monté?

— Les femmes et le petit Michu, qui m'a trouvé sans connaissance.

—Bon! ils ne se sont pas couchés! pensa Corentin. Le brigadier n'a été atteint ni par un coup de feu, ni par un coup de bâton, car son adversaire, pour le frapper, aurait dû se mettre à sa hauteur, et se fût trouvé à cheval : il n'a donc pu être désarmé que par un obstacle opposé à son passage. Une pièce de bois? pas possible! Une chaîne en fer? elle aurait laissé des marques. Qu'avez-vous senti? dit-il tout haut au brigadier en venant l'examiner.

— J'ai été renversé si brusquement...

— Vous avez la peau écorchée sous le menton.

— Il me semble, répondit le brigadier, que j'ai eu la figure labourée par une corde...

— J'y suis, dit Corentin : on a tendu, d'un arbre à l'autre, une corde pour vous barrer le passage...

— Ça se pourrait bien, dit le brigadier.

Corentin descendit et entra dans la salle.

— Eh bien, vieux coquin, finissons-en! disait Michu en parlant à Violette et regardant l'espion. Cent vingt mille francs du tout, et vous êtes le maître de mes terres. Je me ferai rentier.

— Je n'en ai, comme il n'y a qu'un Dieu, que soixante mille.

— Mais puisque je vous offre du terme pour le reste! Nous voilà pourtant depuis hier sans pouvoir finir ce marché-là... Des terres de première qualité.

— Les terres sont bonnes, répondit Violette.

— Du vin! ma femme, s'écria Michu.

— N'avez-vous donc pas assez bu? s'écria la mère Marthe; voilà la quatorzième bouteille depuis hier neuf heures...

— Vous êtes là depuis neuf heures ce matin? dit Corentin à Violette.

— Non, faites excuse. Depuis hier au soir je n'ai pas quitté la place, et je n'ai rien gagné : plus il me fait boire, plus il me surfait ses biens.

— Dans les marchés, dit Corentin, qui hausse le coude, hausse le prix.

Une douzaine de bouteilles vides, rangées au bout de la table, attestaient le dire de la vieille. En ce moment, le gendarme fit signe du dehors à Corentin et lui dit à l'oreille, sur le pas de la porte : Il n'y a point de cheval à l'écurie.

— Vous avez envoyé votre petit sur votre cheval à la ville, dit Corentin en rentrant; il ne peut tarder à revenir.

— Non, monsieur, dit Marthe, il est à pied.

— Eh bien! qu'avez-vous fait de votre cheval?

— Je l'ai prêté, répondit Michu d'un ton sec.

—Venez ici, bon apôtre, fit Corentin en parlant au régisseur; j'ai deux mots à vous glisser dans le tuyau de l'oreille.

Corentin et Michu sortirent.

— La carabine que vous chargiez hier à quatre heures devait vous servir à tuer le conseiller d'État. Grévin, le notaire, vous a vu; mais on ne peut pas vous pincer là-dessus. Vous avez, je ne sais comment, endormi Violette; et vous, votre femme, votre petit gars, vous avez passé la nuit dehors pour avertir mademoiselle de Cinq-Cygne de notre arrivée, faire sauver ses cousins, que vous avez amenés ici, je ne sais pas encore où. Votre fils ou votre femme ont jeté le brigadier par terre assez spirituellement. Enfin, vous nous avez battus. Vous êtes un fameux luron. Mais tout n'est pas dit, nous n'aurons pas le dernier. Voulez-vous transiger? vos maîtres y gagneront.

— Venez par ici, nous causerons sans pouvoir être entendus, dit Michu en emmenant l'espion dans le parc jusqu'à l'étang.

Quand Corentin vit la pièce d'eau, il regarda fixement Michu, qui comptait sans doute sur sa force pour jeter cet homme dans sept pieds de vase sous trois pieds d'eau. Michu répondit par un regard non moins fixe. Ce fut absolument comme si un boa eût défié un jaguar.

— Je n'ai pas soif, répondit le muscadin qui resta sur le bord de la prairie et mit la main dans sa poche de côté pour y prendre son petit poignard.

— Nous ne pouvons pas nous comprendre, dit Michu froidement.

— Tenez-vous sage, mon cher, la justice aura l'œil sur vous !

— Si elle n'y voit pas plus clair que vous, il y a du danger pour tout le monde, répondit le régisseur.

— Vous refusez ? dit Corentin d'un ton expressif.

—J'aimerais mieux avoir cent fois le cou coupé, si l'on pouvait couper cent fois le cou à un homme, que de me trouver d'intelligence avec un drôle tel que toi.

Corentin remonta vivement en voiture après avoir toisé Michu, le pavillon et Couraut qui aboyait après lui.

Il donna quelques ordres en passant à Troyes, et revint à Paris. Toutes les brigades de gendarmerie eurent une consigne et des instructions secrètes. Pendant les mois de décembre, janvier et février, les recherches furent actives et incessantes dans les moindres villages. On écouta dans tous les cabarets. Corentin apprit trois choses importantes : un cheval semblable à celui de Michu fut trouvé mort dans les environs de Lagny. Les cinq chevaux enterrés dans la forêt de Nodesme avaient été vendus cinq cents francs chaque, par des fermiers et des meuniers à un homme qui, d'après le signalement, devait être Michu. Quand la loi sur les recéleurs et les complices de George fut rendue, Corentin restreignit sa surveillance à la forêt de Nodesme. Puis quand Moreau, les royalistes et Pichegru furent arrêtés, on ne vit plus de figures étrangères dans le pays. Michu perdit alors sa place. Le notaire d'Arcis lui apporta la lettre par laquelle le conseiller d'État devenu sénateur, priait Grévin de recevoir les comptes du régisseur, et de le congédier. En trois jours, Michu devint libre, il se fit donner un quitus en bonne forme ; et, au grand étonnement du pays, il alla vivre à Cinq-Cygne où Laurence le prit pour fermier de toutes les réserves du château. Le jour de son installation coïncida fatalement avec l'exécution du duc d'Enghien. On apprit dans presque toute la France à la fois, l'arrestation, le jugement, la condamnation et la mort du prince, qui précéda le procès Polignac, Rivière et Moreau.

En attendant que la ferme destinée à Michu fût construite, le garde fut logé avec sa famille dans les communs, au-dessus des écuries, du côté de la fameuse brèche. Michu se procura deux chevaux, un pour lui et un pour son fils, car tous deux se joignirent à Gothard pour accompagner mademoiselle de Cinq-Cygne dans toutes ses promenades qui avaient pour but, comme on le pense, de nourrir les quatre gentilshommes et de veiller à ce qu'ils ne manquassent de rien.

François et Gothard, aidés par Couraut et par les chiens de la comtesse, éclairaient les alentours de la cachette, et s'assuraient qu'il n'y avait personne aux environs. Laurence et Michu apportaient les vivres que Marthe, sa mère et Catherine apprêtaient à l'insu des gens, afin de concentrer le secret, car aucun d'eux ne mettait en doute qu'il y eût des espions dans le village. Aussi, par prudence, cette expédition n'eut jamais lieu que deux fois par semaine et toujours à des heures différentes, tantôt le jour et tantôt la nuit. Ces précautions durèrent autant que le procès Rivière, Polignac et Moreau.

Quand le sénatus-consulte qui appelait à l'empire la famille Bonaparte et nommait Napoléon empereur fut soumis à l'acceptation du peuple français, monsieur d'Hauteserre signa sur le registre que vint lui présenter Goulard. Enfin on apprit que le pape viendrait sacrer Napoléon. Mademoiselle de Cinq-Cygne ne s'opposa plus dès lors à ce qu'une demande fût adressée par les deux jeunes d'Hauteserre et par ses cousins pour être rayés de la liste des émigrés et reprendre leurs droits de citoyens. Le bonhomme courut aussitôt à Paris et y alla voir le ci-devant marquis de Chargebœuf qui connaissait Barras. Barras fit parvenir la pétition à Joséphine, et Joséphine la remit à son mari qu'on nommait l'empereur, Majesté, sire, avant de connaître le résultat du scrutin populaire. Monsieur de Chargebœuf, monsieur d'Hauteserre et l'abbé Goujet, qui vint aussi à Paris, obtinrent une audience de M. de Talleyrand. Ce ministre leur promit son appui. Déjà Napoléon avait fait grâce aux principaux acteurs de la grande conspiration royaliste dirigée contre lui ; mais, quoique les quatre gentilshommes ne fussent que soupçonnés, au sortir de la séance du conseil d'État, l'empereur appela dans son cabinet le sénateur Malin, Fouché, Talleyrand, Cambacérès, Lebrun, et Dubois le préfet de police.

— Messieurs, dit le futur empereur qui conservait encore son costume de premier consul, nous avons reçu des sieurs Simeuse et d'Hauteserre, officiers de l'armée du prince de Condé, une demande pour être autorisés à rentrer en France.

— Ils y sont, dit Fouché.

—Comme mille autres que je rencontre dans Paris, répondit Talleyrand.

— Je crois, répondit Malin, que vous n'avez point rencontré ceux-ci, car ils sont cachés dans la forêt de Nodesme, et s'y croient chez eux.

Il se garda bien de dire au premier consul et à Fouché les paroles auxquelles il avait dû la vie ; mais, en s'appuyant des rapports faits par Corentin, il convainquit le conseil de la participation des quatre gentilshommes au complot de messieurs de Rivière et de Polignac, en leur donnant Michu pour complice.

Le préfet de police confirma les assertions du sénateur.

— Mais comment ce régisseur aurait-il su que la conspiration était découverte, au moment où l'empereur, son conseil et moi, nous étions les seuls qui eussent ce secret? demanda le préfet de police.

Personne ne fit attention à la remarque de Dubois.

— S'ils sont cachés dans une forêt et que vous ne les ayez pas trouvés depuis sept mois, dit l'empereur à Fouché, ils ont bien expié leurs torts.

— Il suffit, dit Malin, assez effrayé de la perspicacité du préfet de police, que ce soient mes ennemis pour que j'imite la conduite de Votre Majesté; je demande donc leur radiation et me constitue leur avocat.

— Ils seront moins dangereux pour vous, réintégrés qu'émigrés, car ils auront prêté serment aux constitutions de l'empire et aux lois, dit Fouché.

— En quoi menacent-ils monsieur le sénateur? dit Napoléon.

Talleyrand parla pendant quelque temps à voix basse à l'empereur. La radiation et la réintégration de messieurs de Simeuse et d'Hauteserre parut alors accordée.

— Sire, dit Fouché, vous pourrez encore entendre parler de ces gens-là.

Talleyrand, sur les sollicitations du duc de Luynes, venait de donner, au nom de ces messieurs, leur foi de gentilhomme, mot qui exerçait des séductions sur Napoléon, qu'ils n'entreprendraient rien contre l'empereur, et faisaient leur soumission sans arrière-pensée.

— Messieurs d'Hauteserre et de Simeuse ne veulent plus porter les armes contre la France après les derniers événements. Ils ont peu de sympathie pour le gouvernement impérial, et sont de ces gens que Votre Majesté devra conquérir; mais ils se contenteront de vivre sur le sol français en obéissant aux lois, dit le ministre.

Puis, il mit sous les yeux de l'empereur une lettre qu'il avait reçue, et où ces sentiments étaient exprimés.

— Ce qui est si franc doit être sincère, dit l'empereur en regardant Lebrun et Cambacérès. Avez-vous encore des objections? demanda-t-il à Fouché.

— Dans l'intérêt de Votre Majesté, répondit le ministre de la police générale, je demande à être chargé de transmettre à ces messieurs leur radiation *quand elle sera définitivement accordée*, dit-il à haute voix.

— Soit, dit Napoléon, en trouvant une expression soucieuse dans le visage du ministre.

Ce petit conseil fut levé sans que cette affaire parût terminée; mais il eut pour résultat de mettre dans la mémoire de Napoléon une note douteuse sur les quatre gentilshommes.

M. d'Hauteserre, qui croyait au succès, avait écrit une lettre où il annonçait cette bonne nouvelle. Les habitants de Cinq-Cygne ne furent donc pas étonnés de voir, à l'issue du déjeuner, Goulard qui vint dire à madame d'Hauteserre et à Laurence qu'elles eussent à envoyer les quatre gentilshommes à Troyes, où le préfet leur remettrait l'arrêté qui les réintégrait dans tous leurs droits après leur prestation de serment et leur adhésion aux lois de l'empire. Laurence répondit au maire qu'elle ferait avertir ses cousins et messieurs d'Hauteserre.

— Ils ne sont donc pas ici? dit Goulard.

Madame d'Hauteserre regardait avec anxiété la jeune fille, qui sortit en laissant le maire dans le salon pour aller consulter Michu. Michu ne vit aucun inconvénient à délivrer immédiatement les émigrés. Laurence, Michu, son fils et Gothard partirent donc à cheval pour la forêt en emmenant un cheval de plus, car la comtesse devait accompagner les quatre gentilshommes à Troyes et revenir avec eux. Tous les gens qui apprirent cette bonne nouvelle s'attroupèrent sur la pelouse pour voir partir la joyeuse cavalcade.

Les quatre jeunes gens sortirent de leur cachette, montèrent à cheval sans être vus et prirent la route de Troyes, accompagnés de mademoiselle de Cinq-Cygne. Michu, aidé par son fils et Gothard, referma l'entrée de la cave, et tous trois revinrent à pied. En route, Michu se souvint d'avoir laissé dans le caveau les couverts et le gobelet d'argent qui servaient à ses maîtres, il y retourna seul. En arrivant sur le bord de la mare, il entendit des voix dans la cave, et alla directement vers l'entrée à travers les broussailles.

— Vous venez sans doute chercher votre argenterie, lui dit Peyrade en souriant et lui montrant son gros nez rouge dans le feuillage.

Sans savoir pourquoi, car enfin les jeunes gens étaient sauvés, Michu sentit à toutes ses articulations une douleur; il s'avança néanmoins et trouva Corentin sur l'escalier, un rat de cave à la main.

— Nous ne sommes pas méchants, dit-il à Michu, nous aurions pu pincer vos ci-devant depuis une semaine, mais nous les savions radiés... Vous êtes un rude gaillard! et vous nous avez donné trop de mal pour que nous ne satisfassions pas au moins notre curiosité.

— Je donnerais bien quelque chose, s'écria Michu, pour savoir comment et par qui nous avons été vendus...

—Si cela vous intrigue beaucoup, mon petit, dit en souriant Peyrade, regardez les fers de vos che-

vaux, et vous verrez que vous vous êtes trahis vous-mêmes.

— Sans rancune, dit Corentin en faisant signe au capitaine de gendarmerie de venir avec les chevaux.

— Ce misérable ouvrier parisien qui ferrait si bien les chevaux à l'anglaise et qui a quitté Cinq-Cygne était un des leurs, s'écria Michu. Il leur a suffi de faire reconnaître et suivre par un des leurs, déguisé en fagoteur, en braconnier, les pas de nos chevaux sur le terrain quand il fait humide. Nous sommes quittes.

Michu se consola bientôt en pensant que la découverte de cette cachette était maintenant sans danger, puisque les gentilshommes redevenaient Français, et avaient recouvré leur liberté. Cependant, il avait raison dans tous ses pressentiments : la police et les jésuites ont la vertu de ne jamais abandonner ni leurs ennemis ni leurs amis.

X

UN DOUBLE ET MÊME AMOUR.

Quelques instants après le départ de Laurence, le bonhomme d'Hauteserre revint de Paris, et fut assez étonné de ne pas avoir été le premier à donner la bonne nouvelle. Durieu préparait le plus succulent des dîners. Les gens s'habillaient, et l'on attendait avec impatience les proscrits qui, vers quatre heures, arrivèrent à la fois joyeux et humiliés : ils étaient pour deux ans sous la surveillance de la haute police, obligés de se présenter tous les mois à la préfecture, et tenus de demeurer pendant ces deux années dans la commune de Cinq-Cygne.

— Je vous enverrai à signer le registre, leur avait dit le préfet. Puis, dans quelques mois, vous demanderez la suppression de ces conditions, imposées d'ailleurs à tous les complices de Pichegru. J'appuierai votre demande.

Ces restrictions assez méritées attristèrent un peu les quatre émigrés. Laurence se mit à rire.

— L'empereur des Français, dit-elle, est un homme assez mal élevé, qui n'a pas encore l'habitude de faire grâce.

Les gentilshommes trouvèrent à la grille tous les habitants du château, et sur le chemin une bonne partie des gens du village, venus pour voir ces jeunes gens que leurs aventures avaient rendus fameux dans le département. Madame d'Hauteserre tint ses fils longtemps embrassés et montra un visage couvert de larmes ; elle ne put rien dire, et resta saisie mais heureuse pendant une partie de la soirée.

Dès que les jumeaux de Simeuse se montrèrent et descendirent de cheval, il y eut un cri général de surprise, causé par leur étonnante ressemblance : même regard, même voix, mêmes façons. L'un et autre, ils firent exactement le même geste en se levant sur leur selle, en passant la jambe au-dessus de la croupe du cheval pour le quitter, et en jetant les guides par un mouvement pareil. Leur mise, absolument la même, aidait encore à les prendre pour de véritables ménechmes. Ils portaient des bottes à la Suwarow façonnées au cou-de-pied, des pantalons collants en peau blanche, des vestes de chasse vertes à boutons de métal, des cravates noires et des gants de daim.

Ces deux jeunes gens, alors âgés de trente et un ans, étaient, selon une expression de ce temps, de charmants cavaliers. De taille moyenne mais bien prise, ils avaient les yeux vifs, ornés de longs cils et nageant dans un fluide comme ceux des enfants, des cheveux noirs, de beaux fronts et un teint d'une blancheur olivâtre. Leur parler, doux comme celui des femmes, tombait gracieusement de leurs belles lèvres rouges. Leurs manières, plus élégantes et polies que celles des gentilshommes de province, annonçaient que la connaissance des hommes et des choses leur avait donné cette seconde éducation, plus précieuse encore que la première, et qui rend les hommes accomplis. Grâce à Michu, l'argent ne leur ayant pas manqué durant leur émigration, ils avaient pu voyager et furent bien accueillis dans les cours étrangères. Le vieux gentilhomme et l'abbé leur trouvèrent un peu de hauteur, mais dans leur situation, peut-être était-ce l'effet d'un beau caractère. Ils possédaient les éminentes petites choses d'une éducation soignée, et déployaient une adresse supérieure à tous les exercices du corps.

La seule dissemblance qui pût les faire remarquer existait dans les idées. Le cadet charmait autant par sa gaieté, que l'aîné par sa mélancolie ; mais ce contraste, purement moral, ne pouvait s'apercevoir qu'après une longue intimité.

Durant les sept mois de reclusion à laquelle les quatre jeunes gens s'étaient condamnés, ils commirent plusieurs fois l'imprudence assez nécessaire de quelques promenades, surveillées, d'ailleurs, par Michu, son fils et Gothard.

Durant ces promenades, faites par de belles nuits, Laurence, en rejoignant au présent le passé de leur vie commune, avait senti l'impossibilité de faire un choix entre les deux frères. Un amour égal et pur pour les jumeaux lui partageait le cœur. Elle croyait avoir deux cœurs. De leur côté, les deux Paul n'avaient point osé se parler de leur imminente rivalité. Peut-être s'en étaient-ils déjà tous trois remis au hasard? Laurence donna le bras aux deux

frères pour entrer au salon, pendant que monsieur et madame d'Hauteserre tenaient et questionnaient leurs fils.

Après les premiers épanchements, quand ces neuf personnes arrivèrent à s'observer ; car, dans toute réunion, même au cœur de la famille, il arrive toujours un moment où l'on s'observe après de longues absences ; au premier regard qu'Adrien d'Hauteserre jeta sur Laurence, et qui fut surpris par sa mère et par l'abbé Goujet, il leur sembla que ce jeune homme aimait la comtesse.

Adrien, le cadet des d'Hauteserre, avait une âme tendre et douce ; chez lui, le cœur restait adolescent après les catastrophes qui venaient d'éprouver l'homme. Semblable en ceci à beaucoup de militaires chez qui la continuité des périls laisse l'âme vierge, il se sentait oppressé par les belles timidités de la jeunesse. Aussi différait-il entièrement de son frère, homme d'aspect brutal, grand chasseur, militaire intrépide, plein de résolution ; mais matériel et sans agilité d'intelligence comme sans délicatesse dans les choses du cœur. L'un était tout âme, l'autre était tout action ; cependant ils possédaient l'un et l'autre au même degré l'honneur qui suffit à la vie des gentilshommes. Brun, petit, maigre et sec, Adrien d'Hauteserre avait néanmoins une grande apparence de force ; tandis que son frère, de haute taille, pâle et blond, paraissait faible. Adrien, d'un tempérament nerveux, était fort par l'âme ; Robert, quoique lymphatique, se vantait de sa force purement corporelle. Les familles offrent de ces bizarreries dont les causes pourraient avoir de l'intérêt ; mais il ne peut en être question ici que pour expliquer comment Adrien ne devait pas rencontrer un rival dans son frère. Robert eut pour Laurence l'affection d'un parent, et le respect d'un noble pour une jeune fille de sa caste. Sous le rapport des sentiments, l'aîné des d'Hauteserre appartenait à cette secte d'hommes qui considèrent la femme comme dépendante de l'homme, en restreignant au physique son droit de maternité, lui voulant beaucoup de perfections, et ne lui en tenant aucun compte. Selon eux, admettre la femme dans la société, dans la politique, dans la famille, est un bouleversement social. Nous sommes aujourd'hui si loin de cette vieille opinion des peuples primitifs, que presque toutes les femmes, même celles qui ne veulent pas de la liberté funeste offerte par les nouvelles sectes, pourront s'en choquer ; mais Robert d'Hauteserre avait le malheur de penser ainsi. Robert était l'homme du moyen âge, le cadet était un homme d'aujourd'hui. Ces différences, au lieu d'empêcher l'affection, l'avaient au contraire resserrée entre les deux frères.

Dès la première soirée, ces nuances furent saisies et appréciées par le curé, par mademoiselle Goujet et madame d'Hauteserre, qui, tout en faisant leur boston, aperçurent déjà des difficultés dans l'avenir.

A vingt-trois ans, après les réflexions de la solitude et les angoisses d'une vaste entreprise manquée, Laurence, redevenue femme, éprouvait un immense besoin d'affection : elle déploya toutes les grâces de son esprit, et fut charmante. Elle révéla les charmes de sa tendresse avec la naïveté d'une enfant de quinze ans. Durant ces treize années, elle n'avait été femme que par la souffrance, elle voulut se dédommager. Elle se montra donc aussi aimante et coquette, qu'elle avait été jusque-là grande et forte.

L'attitude de cette délicieuse créature effraya les quatre vieillards qui restèrent les derniers au salon.

Quelle force n'aurait pas la passion chez une fille de ce caractère et de cette noblesse ? Les deux frères aimaient également la même femme et avec une aveugle tendresse. Qui des deux Laurence choisirait-elle ? Comtesse de son chef, elle apportait à son mari un titre et de beaux priviléges, une longue illustration ; peut-être en pensant à ces avantages, la marquis de Simeuse voudrait-il que Laurence épousât son frère qui, selon les vieilles lois, était pauvre et sans titre. Mais le cadet aimait trop son frère pour le priver d'un aussi grand bonheur que celui d'avoir Laurence pour femme. De loin, ce combat d'amour avait eu peu d'inconvénients ; et d'ailleurs, tant que les deux frères coururent des dangers, le hasard des combats pouvait trancher cette difficulté ; mais qu'allait-il avenir de leur réunion ? Quand Marie-Paul et Paul-Marie, arrivés l'un et l'autre à l'âge où les passions sévissent de toute leur force, se partageraient les regards, les expressions, les attentions, les paroles de leur cousine, ne se déclarerait-il pas entre eux une jalousie dont les suites pouvaient être horribles ? Si l'un d'eux devait renoncer absolument à sa cousine, la vie ne serait-elle pas impossible à l'autre auprès de son frère ? Que deviendrait la belle existence égale et simultanée des jumeaux ?

Madame d'Hauteserre répondit à ces suppositions jetées, une à une, par chacun, pendant la dernière partie, qu'elle ne croyait pas que Laurence épouserait un de ses cousins ; elle avait un de ces pressentiments inexplicables, qui sont un secret entre les mères et Dieu.

Laurence, dans son for intérieur, n'était pas moins effrayée de se voir en tête-à-tête avec ses cousins. Au drame animé de la conspiration, aux dangers que coururent les deux frères, aux malheurs de leur émigration, succédait un drame auquel elle n'avait jamais songé. Cette noble fille ne pouvait pas recourir au moyen violent de n'épouser ni l'un

ni l'autre des jumeaux : elle était trop honnête femme pour se marier en gardant une passion irrésistible au fond de son cœur. Rester fille et lasser ses deux cousins en ne se décidant pas, et prendre pour mari celui qui lui serait fidèle malgré ses caprices, fut une décision moins cherchée qu'entrevue. En s'endormant, elle se dit que le plus sage était de se laisser aller au hasard. Le hasard est, en amour, la providence des femmes.

Le lendemain matin, Michu partit pour Paris, d'où il revint quelques jours après avec quatre beaux chevaux pour ses nouveaux maîtres. Dans six semaines, la chasse devait s'ouvrir, et la jeune fille avait sagement pensé que les violentes distractions de cet exercice seraient un secours contre les difficultés du tête-à-tête au château.

Il arriva d'abord un effet imprévu qui surprit les témoins de ces étranges amours, en excitant leur admiration. Sans aucune convention méditée, les deux frères rivalisèrent auprès de leur cousine de soins et de tendresses, en y trouvant un plaisir d'âme qui sembla leur suffire. Entre eux et Laurence, la vie fut aussi fraternelle qu'entre eux deux. Rien de plus naturel. Après une si longue absence, ils sentaient la nécessité d'étudier leur cousine, de la bien connaître, et se bien faire connaître à elle l'un et l'autre en lui laissant le droit de choisir, soutenus dans cette épreuve par cette mutuelle affection qui faisait de leur double vie une même vie.

L'amour de même que la maternité ne savait pas distinguer entre les deux frères. Laurence fut obligée pour les reconnaître et ne pas se tromper de leur donner des cravates différentes, blanche pour l'aîné, noire pour le cadet. Sans cette parfaite ressemblance, sans cette identité de vie à laquelle tout le monde se trompait, une pareille situation paraîtrait justement impossible. Elle n'est même explicable que par le fait, qui est un de ceux auxquels on ne croit qu'en les voyant, et, quand on les a vus, l'esprit est plus embarrassé de se les expliquer, qu'il ne l'était d'avoir à les croire.

Laurence parlait-elle, sa voix retentissait de la même manière dans deux cœurs également aimants et fidèles. Exprimait-elle une idée ingénieuse, plaisante ou belle, son regard rencontrait le plaisir exprimé par deux regards qui la suivaient dans tous ses mouvements, intérprêtaient ses moindres désirs et lui souriaient toujours avec de nouvelles expressions, gaies chez l'un, tendrement mélancoliques chez l'autre. Quand il s'agissait de leur maîtresse, les deux frères avaient de ces admirables prime-sauts du cœur en harmonie avec l'action, et qui, selon l'abbé Goujet, arrivaient au sublime. Ainsi, souvent s'il fallait aller chercher quelque chose, s'il était question d'un de ces petits soins que les hommes aiment tant à rendre à une femme aimée, l'aîné laissait le plaisir de s'en acquitter à son cadet, en reportant sur sa cousine un regard à la fois touchant et fier. Le cadet mettait de l'orgueil à payer ces sortes de dettes. Ce combat de noblesse dans un sentiment où l'homme arrive jusqu'à la jalouse férocité de l'animal confondait les spectateurs.

Ces menus détails attiraient souvent des larmes dans les yeux de la comtesse. Une seule sensation, mais qui peut-être est immense chez certaines organisations privilégiées, peut donner une idée des émotions de Laurence : on les comprendra par le souvenir de l'accord parfait de deux belles voix comme celles de la Pasta et de la Mainvielle-Fodor dans quelque harmonieux duo, par l'unisson complet de deux instruments que manient des exécutants de génie, et dont les sons mélodieux entrent dans l'âme comme les soupirs d'un seul être passionné.

Quelquefois, en voyant le marquis de Simeuse plongé dans un fauteuil jeter un regard profond et mélancolique sur son frère qui causait et riait avec Laurence, le curé le croyait capable d'un immense sacrifice; mais bientôt il surprenait dans ses yeux l'éclair de la passion invincible.

Chaque fois qu'un des jumeaux se trouvait seul avec Laurence, il pouvait se croire exclusivement aimé.

— Il me semble alors qu'ils ne sont plus qu'un, disait-elle à l'abbé Goujet qui la questionnait sur l'état de son cœur.

Le prêtre reconnut chez elle un manque total de coquetterie. Laurence ne se croyait réellement pas aimée par deux hommes.

— Mais, chère petite, lui dit un soir madame d'Hauteserre, dont le fils se mourait silencieusement d'amour pour Laurence, il faudra cependant bien choisir!

— Laissez-nous être heureux, répondit-elle. Dieu nous sauvera de nous-mêmes!

Adrien d'Hauteserre cachait au fond de son cœur une jalousie qui le dévorait, et gardait le secret sur ses tortures, en comprenant combien il avait peu d'espoir. Il se contentait du bonheur de voir cette charmante personne qui, pendant les dix-huit mois que dura cette lutte, brilla de tout son éclat. En effet, Laurence, devenue coquette, eut alors tous les soins que les femmes aimées prennent d'elles-mêmes. Elle suivait les modes et courut plus d'une fois à Paris pour paraître plus belle avec des chiffons ou quelque nouveauté. Enfin, pour donner à ses cousins les moindres jouissances du chez-soi, desquelles ils avaient été sevrés pendant si longtemps, elle fit de son château, malgré les hauts cris de son tuteur, l'habitation la plus complétement confortable qu'il y eut alors dans la Champagne.

Robert d'Hauteserre ne comprenait rien à ce drame sourd. Il ne s'apercevait pas de l'amour de son frère pour Laurence, il la plaisantait sans la blesser, mais il aimait à la railler sur sa coquetterie. Aussi, quand l'homme du moyen âge se mettait en scène, Laurence en faisait-elle aussitôt, à son insu, le *niais* du drame. Cependant, quelque grossière que fût sa nature, Robert, durant cette belle époque, la seule heureuse que devaient connaître ces trois êtres charmants, n'intervint jamais entre les Simeuse et Laurence par une parole virile qui peut-être eût décidé la question. Il fut frappé de la sincérité des deux frères. Il devina sans doute combien une femme pouvait trembler d'accorder à l'un des témoignages de tendresse que l'autre n'eût pas eus ou qui l'eussent chagriné; combien l'un des frères était heureux de ce qui avenait de bien à l'autre, et combien il en pouvait souffrir au fond de son cœur. Ce respect de Robert explique admirablement cette situation qui certes aurait obtenu des priviléges dans les temps de foi où le souverain pontife avait le pouvoir d'intervenir pour trancher le nœud gordien de ces rares phénomènes, voisins des mystères les plus impénétrables.

La révolution avait retrempé ces cœurs dans la foi catholique; ainsi la religion rendait cette crise plus terrible encore, car la grandeur des caractères augmente la grandeur des situations. Aussi monsieur et madame d'Hauteserre, ni le curé, ni sa sœur, n'attendaient-ils rien de vulgaire des deux frères ou de Laurence. Ce drame qui resta mystérieusement enfermé dans les limites de la famille où chacun l'observait en silence, eut un cours si rapide et si lent à la fois; il comportait tant de jouissances inespérées, de petits combats, de préférences déçues, d'espoirs renversés, d'attentes cruelles, de remises au lendemain pour s'expliquer, de déclarations muettes, que les habitants de Cinq-Cygne ne firent aucune attention au couronnement de l'empereur Napoléon. Ces passions faisaient d'ailleurs trêve en cherchant une distraction violente dans les plaisirs de la chasse qui, en fatiguant excessivement le corps, ôtent à l'âme les occasions de voyager dans les dangereuses steppes de la rêverie. Ni Laurence ni ses cousins ne songeaient aux affaires, car chaque jour avait un intérêt palpitant.

— En vérité, dit un soir mademoiselle Goujet, je ne sais pas qui de tous ces amants aime le plus!

Adrien se trouvait seul au salon avec les quatre joueurs de boston; il leva les yeux sur eux et devint pâle. Depuis quelques jours, il n'était plus retenu dans la vie que par le plaisir de voir Laurence et de l'entendre parler.

— Je crois, dit le curé, que la comtesse, en sa qualité de femme, aime avec beaucoup plus d'abandon.

Laurence, les deux frères et Robert revinrent quelques instants après. Les journaux venaient d'arriver. En voyant l'inefficacité des conspirations tentées à l'intérieur, l'Angleterre armait l'Europe contre la France. Le désastre de Trafalgar avait renversé l'un des plans les plus extraordinaires que le génie humain ait inventés, et par lequel l'empereur eût payé son élection à la France avec les ruines de la puissance anglaise. En ce moment, le camp de Boulogne était levé; Napoléon, dont les soldats étaient inférieurs en nombre comme toujours, allait livrer bataille à l'Europe sur des champs inconnus, et le monde entier se préoccupait du dénoûment de cette campagne.

— Oh! cette fois, il succombera, dit Robert en achevant la lecture du journal.

— Il a sur les bras toutes les forces de l'Autriche et de la Russie, dit Marie-Paul.

— Et il ne connait pas le terrain, il n'a jamais manœuvré en Allemagne, ajouta Paul-Marie.

— De qui parlez-vous? demanda Laurence.

— De l'empereur, répondirent les trois gentilshommes.

Laurence jeta sur ses deux amants un regard de dédain qui les humilia.

— Vous le voyez! l'amour lui a fait oublier sa haine, dit l'abbé Goujet à voix basse.

Ce fut le premier, le dernier, l'unique reproche que les deux frères encoururent; mais, en ce moment, ils se trouvèrent inférieurs en amour à leur cousine qui, deux mois après, n'apprit l'étonnant triomphe d'Austerlitz que par la discussion que le bonhomme d'Hauteserre eut avec ses deux fils. Fidèle à son plan, le vieillard voulait que ses enfants demandassent à servir; ils seraient sans doute employés dans leurs grades, et pourraient encore faire une belle fortune militaire. Le parti du royalisme pur était devenu fort à Cinq-Cygne: les quatre gentilshommes et Laurence se moquèrent du prudent vieillard, qui semblait flairer les malheurs dans l'avenir.

XI

UN BON CONSEIL.

Après la conclusion de la paix entre la France et l'Autriche, vers la fin du mois de février 1806, un parent qui, lors de la demande en radiation, s'était employé pour messieurs de Simeuse, et devait plus tard leur donner de grandes preuves d'attachement,

le ci-devant marquis de Chargebœuf, dont les propriétés s'étendent de Seine-et-Marne dans l'Aube, arriva de sa terre à Cinq-Cygne, dans une espèce de calèche que, dans ce temps, on nommait berlingot.

Quand cette pauvre voiture enfila le petit pavé, les habitants du château, qui déjeunaient, eurent un accès de rire; mais, en reconnaissant la tête chauve du vieillard, qui sortit entre les deux rideaux de cuir du berlingot, monsieur d'Hauteserre le nomma, et tous levèrent le siége pour aller au-devant du chef de la maison de Chargebœuf.

— Nous avons le tort de nous laisser prévenir, dit le marquis de Simeuse à son frère et aux d'Hauteserre, nous devions le remercier.

Un domestique, vêtu en paysan, qui conduisait de dessus un siége attenant à la caisse, planta dans un tuyau de cuir grossier un fouet de charretier, et vint aider le marquis à descendre; mais Adrien et le cadet de Simeuse le prévinrent, défirent la portière qui s'accrochait à des boutons de cuivre, et sortirent le bonhomme malgré ses réclamations. Il avait la prétention de donner son berlingot jaune, à portière en cuir, pour une voiture excellente et commode.

Le domestique, aidé par Gothard, dételait déjà les deux bons gros chevaux à croupe luisante, et qui servaient sans doute autant à des travaux agricoles qu'à la voiture.

— Malgré le froid! lui dit Laurence en lui prenant le bras et l'emmenant au salon, vous êtes un preux des anciens jours.

— Ce n'est pas à vous à venir voir un vieux bonhomme comme moi, dit-il avec finesse en adressant ainsi des reproches à ses jeunes parents.

— Pourquoi vient-il? se demandait le bonhomme d'Hauteserre.

Monsieur de Chargebœuf, joli vieillard de soixante-sept ans, en culotte pâle, à petites jambes frêles et vêtues de bas chinés, portait un crapaud, de la poudre et des ailes de pigeon. Son habit de chasse en drap vert, à boutons d'or, était orné de brandebourgs en or. Son gilet blanc avait des broderies en or. Cet attirail, encore à la mode parmi les vieilles gens, seyait à sa figure, assez semblable à celle du grand Frédéric. Il tenait son tricorne à la main pour ne pas détruire l'effet de la demi-lune dessinée sur son crâne par une couche de poudre. Il s'appuyait sur une canne à bec-à-corbin, en tenant à la fois sa canne et son chapeau par un geste digne de Louis XIV.

Le digne vieillard se débarrassa d'une douillette en soie et se mit dans un fauteuil, en gardant entre ses jambes son tricorne et sa canne, par une pose dont le secret n'a jamais appartenu qu'aux roués de la cour de Louis XV, et qui laissait les mains libres de jouer avec la tabatière, bijou toujours précieux. Aussi, le marquis tira-t-il de la poche de son gilet qui se fermait par une garde brodée en arabesques d'or, une riche tabatière. Tout en préparant sa prise, offrant du tabac à la ronde par un autre geste charmant, accompagné de regards affectueux, il remarqua le plaisir que causait sa visite, et parut bien comprendre pourquoi les jeunes émigrés avaient manqué à leurs devoirs envers lui. Il eut l'air de dire : Quand on fait l'amour, on ne fait pas de visites.

— Nous vous garderons quelques jours, lui dit Laurence.

— C'est la chose impossible, répondit-il. Si nous n'étions pas si séparés par les événements, car vous avez franchi de plus grandes distances que celles qui nous éloignent les uns des autres, vous sauriez, chère enfant, que j'ai des filles, des belles-filles, des petites-filles, des petits-enfants. Tout ce monde serait inquiet de ne pas me voir ce soir, et j'ai dix-huit lieues à faire.

— Vous avez de bien bons chevaux, dit le marquis de Simeuse.

— Oh! je viens de Troyes où j'avais affaire hier.

Après les demandes voulues sur la famille, sur la marquise de Chargebœuf et sur ces choses réellement indifférentes auxquelles la politesse veut qu'on s'intéresse vivement, il parut à monsieur d'Hauteserre que monsieur de Chargebœuf venait engager ses jeunes parents à ne commettre aucune imprudence. Selon lui, les temps étaient bien changés, et personne ne pouvait plus savoir ce que deviendrait l'empereur.

— Oh! dit Laurence, il deviendra Dieu.

Le bon vieillard parla de concessions à faire. Monsieur d'Hauteserre regarda ses fils en entendant exprimer la nécessité de se soumettre, avec beaucoup plus d'assurance et d'autorité qu'il n'en mettait à toutes ses doctrines.

— Vous serviriez cet homme-là? dit le marquis de Simeuse au marquis de Chargebœuf.

— Mais oui, s'il le fallait dans l'intérêt de ma famille.

Enfin le vieillard fit entrevoir, mais vaguement, des dangers lointains.

Quand Laurence le somma de s'expliquer, il engagea les quatre gentilshommes à ne plus chasser, à se tenir chez eux.

— Vous regardez toujours les domaines de Gondreville comme à vous, dit-il à messieurs de Simeuse, vous ravivez ainsi une haine terrible; il existe contre vous de mauvais vouloirs à Troyes, où l'on se souvient de votre courage. Personne ne se gêne pour raconter comment vous avez échappé

aux recherches de la police générale de l'empire, les uns en vous louant, les autres en vous regardant comme les ennemis de l'empereur. Quelques séides s'étonnent de la clémence de Napoléon envers vous. Ceci n'est rien. Vous avez joué des gens qui se croyaient plus fins que vous, et les gens de bas étage ne pardonnent jamais. Tôt ou tard, la justice, qui dans votre département procède de votre ennemi le sénateur Malin, car il a placé partout ses créatures, même les officiers ministériels, sa justice donc sera très-contente de vous trouver engagés dans une mauvaise affaire. Un paysan vous cherchera querelle sur son champ quand vous y serez, vous aurez des armes chargées, vous êtes vifs, un malheur est alors bientôt arrivé. Dans votre position, il faut avoir cent fois raison pour ne pas avoir tort. Je ne vous parle pas ainsi sans raison. La police surveille toujours l'arrondissement où vous êtes et maintient un commissaire dans ce petit trou d'Arcis, exprès pour protéger le sénateur de l'empire contre vos entreprises. Il a peur de vous, et il le dit.

— Mais il nous calomnie! s'écria le cadet de Simeuse.

— Il vous calomnie, je le crois; mais que croit le public? Michu a mis en joue le sénateur qui ne l'a pas oublié. Depuis votre retour, la comtesse a pris Michu chez elle. Pour bien des gens, et pour la majeure partie du public, Malin a raison. Vous ignorez combien la position des émigrés est délicate en face de ceux qui se trouvent posséder leurs biens. Le préfet, homme d'esprit, m'a touché deux mots de vous, hier. Enfin, je ne voudrais pas vous voir ici...

Cette réponse fut accueillie par une profonde stupéfaction. Marie-Paul sonna vivement.

— Gothard, dit-il au petit bonhomme qui vint, allez chercher Michu.

L'ancien régisseur de Gondreville ne se fit pas attendre.

— Michu, mon ami, dit le marquis de Simeuse, est-il vrai que tu aies voulu tuer Malin?

— Oui, monsieur le marquis, et quand il reviendra, je le guetterai.

—Sais-tu que nous sommes soupçonnés de t'avoir aposté, que notre cousine, en te prenant pour fermier, est accusé d'avoir trempé dans ton dessein?

— Bonté du ciel, s'écria Michu, mais je suis donc maudit!

—Non, mon garçon, non reprit Paul-Marie, mais il va falloir quitter le pays et notre service, nous aurons soin de toi; nous te mettrons en position d'augmenter ta fortune. Vends tout ce que tu possèdes ici, réalise tes fonds, nous t'enverrons à Trieste chez un de nos amis qui a de vastes relations, et qui t'emploiera très-utilement jusqu'à ce qu'il fasse meilleur ici pour nous tous.

Des larmes vinrent aux yeux de Michu qui resta cloué sur la feuille du parquet où il était.

— Y avait-il des témoins, quand tu t'es embusqué pour tirer sur Malin? demanda le marquis de Chargebœuf.

— Grévin le notaire causait avec lui, c'est ce qui m'a empêché de le tuer, et bien heureusement! Mademoiselle sait le pourquoi, dit Michu en regardant sa maîtresse.

— Ce Grévin n'est pas le seul à le savoir, dit M. de Chargebœuf qui parut contrarié de cet interrogatoire.

— Cet espion qui, dans le temps, est venu pour entortiller mes maîtres, le savait aussi.

Monsieur de Chargebœuf se leva comme pour regarder les jardins et dit : Mais vous avez bien tiré parti de Cinq-Cygne?

Il sortit suivi par les deux frères et par Laurence, qui devinèrent le sens de cette interrogation.

— Vous êtes francs et généreux, mais toujours imprudents, leur dit le vieillard. Que je vous avertisse d'un bruit public *qui doit être une calomnie,* rien de plus naturel. Voilà que vous en faites une vérité pour des gens faibles comme monsieur, madame d'Hauteserre, et pour leur fils. Oh! jeunes gens, jeunes gens! Vous devriez laisser Michu ici, et vous en aller, vous! Mais, en tout cas, si vous restez dans ce pays, écrivez un mot au sénateur au sujet de Michu, dites-lui que vous venez d'apprendre par moi les bruits qui couraient et que vous l'avez renvoyé.

— Nous! s'écrièrent les deux frères, écrire à Malin, à l'assassin de notre père et de notre mère, au spoliateur effronté de notre fortune!

—Tout cela est vrai; mais il est un des plus grands personnages de la cour impériale, et le roi de l'Aube.

— Lui qui a voté la mort de Louis XVI dans le cas où l'armée de Condé entrerait en France, sinon la reclusion perpétuelle, dit mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Lui qui peut-être a conseillé la mort du duc d'Enghien! s'écria Paul-Marie.

— Eh! mais, si vous voulez récapituler ses titres de noblesse, s'écria le marquis, lui qui a tiré Robespierre par le pan de sa redingote pour le faire tomber quand il a vu ceux qui se levaient pour le renverser les plus nombreux, lui qui aurait fait fusiller Bonaparte si le dix-huit brumaire eût manqué, lui qui ramènerait les Bourbons si Napoléon chancelait, lui que le plus fort trouvera toujours à ses côtés pour lui donner l'épée ou le pistolet avec lequel on achève un adversaire qui inspire des craintes! Mais raison de plus!

— Nous tombons bien bas, dit Laurence.

— Enfants, dit le marquis de Chargebœuf en les prenant tous trois par la main et les amenant à l'écart, vers une des pelouses alors couverte d'une légère couche de neige, vous allez vous emporter en écoutant les avis d'un homme sage, mais je vous les dois, et voici ce que je ferais : je prendrais pour médiateur un vieux homme, comme qui dirait moi, je le chargerais de demander un million à Malin, contre une ratification de la vente de Gondreville... Oh ! il y consentirait en tenant la chose secrète. Vous auriez, au taux actuel des fonds, cent cinquante mille livres de rente, et vous iriez acheter quelque belle terre dans un autre coin de la France, vous laisseriez régir Cinq-Cygne à monsieur d'Hauteserre, et vous tireriez à la courte-paille à qui de vous deux serait le mari de cette belle héritière. Mais le parler d'un vieillard est dans l'oreille des jeunes gens ce qu'est le parler des jeunes gens dans l'oreille des vieillards, un bruit dont le sens échappe.

Le vieux marquis fit signe à ses trois parents qu'il ne voulait pas de réponse, et regagna le salon où, pendant leur conversation, l'abbé Goujet et sa sœur étaient venus. La proposition de tirer à la courte-paille la main de leur cousine avait révolté les deux Simeuse, et Laurence était comme dégoûtée par l'amertume du remède que son parent indiquait. Aussi furent-ils tous trois moins gracieux pour le vieillard, sans cesser d'être polis, l'affection était froissée. Monsieur de Chargebœuf, qui sentit ce froid, jeta sur ces trois charmants êtres, à plusieurs reprises, des regards pleins de compassion. Quoique la conversation devînt générale, il revint sur la nécessité de se soumettre aux événements en louant monsieur d'Hauteserre de sa persistance à vouloir que ses fils prissent du service.

— Bonaparte, dit-il, fait des ducs; il a créé des fiefs de l'empire, il fera des comtes. Malin voudrait être comte de Gondreville. C'est une idée qui peut, ajouta-t-il en regardant messieurs de Simeuse, vous être profitable.

— Ou funeste, dit Laurence.

Dès que ses chevaux furent mis, le marquis partit et fut reconduit par tout le monde. Quand il se trouva dans sa voiture, il fit signe à Laurence de venir, et elle se posa sur le marchepied avec une légèreté d'oiseau.

— Vous n'êtes pas une femme ordinaire, et vous devriez me comprendre, lui dit-il à l'oreille. Malin a trop de remords pour vous laisser tranquille. Il vous tendra quelque piége. Au moins, prenez bien garde à toutes vos actions, même aux plus légères ! enfin, transigez, voilà mon dernier mot.

Les deux frères restèrent debout près de leur cousine, au milieu de la pelouse, regardant, dans une profonde immobilité, le berlingot tournant la grille et s'envolant sur le chemin vers Troyes, car Laurence leur avait répété le dernier mot du bonhomme. Aucun d'eux ne pouvait concevoir le changement qui s'était fait en France. L'indignation leur remuait les nerfs et l'honneur bouillonnait dans toutes leurs veines avec leur noble sang.

— Le chef des Chargebœuf! dit le marquis de Simeuse, un homme qui a pour devise : Vienne un plus fort! *adsit fortior!* un des plus beaux cris de guerre.

— Il est devenu le bœuf, dit Laurence en souriant avec amertume.

— Nous ne sommes plus au temps de saint Louis, reprit le cadet des Simeuse.

— Mourir en chantant! s'écria la comtesse, ce cri des cinq jeunes filles qui firent notre maison, sera le mien.

— Le nôtre n'est-il pas *cy meurs !* Ainsi pas de quartier! reprit l'aîné des Simeuse, car en réfléchissant nous trouverions que notre parent le bœuf a bien sagement ruminé ce qu'il est venu nous dire. Gondreville devenir le nom d'un Malin !

— La demeure ! s'écria le cadet.

— Mansard l'a dessiné pour une famille noble, et cet oison y fera ses petits, dit l'aîné.

— Si cela devait être, s'écria Mlle de Cinq-Cygne, j'aimerais mieux voir Gondreville brûlé!

Un homme du village qui venait voir un veau que lui vendait le bonhomme d'Hauteserre, entendit cette phrase en sortant de l'étable.

— Rentrons, dit Laurence en souriant, nous avons failli commettre une imprudence et donner raison au bœuf à propos du veau.

— Mon pauvre Michu, dit-elle en rentrant au salon, j'avais oublié ta frasque, mais nous ne sommes pas en odeur de sainteté dans le pays, ainsi ne nous compromets pas. As-tu quelque autre peccadille à te reprocher?

— Je me reproche de n'avoir pas tué l'assassin de mes vieux maîtres avant d'accourir au secours de ceux-ci.

— Michu ! s'écria le curé.

— Mais je ne quitterai pas le pays, dit-il en continuant sans faire attention à l'exclamation du curé, que je ne sache si vous y êtes en sûreté. J'y vois rôder des gars qui ne me plaisent guère. La dernière fois que nous avons chassé dans la forêt, il est venu à moi cette manière de garde qui m'a remplacé à Gondreville, et qui m'a demandé si nous étions là chez nous. « Oh! mon garçon, lui ai-je dit, il est difficile de se déshabituer en deux mois des choses qu'on fait depuis deux siècles. »

— Tu as tort, Michu, dit en souriant de plaisir le marquis de Simeuse.

— Qu'a-t-il répondu? demanda monsieur d'Hauteserre.

— Il a dit, reprit Michu, qu'il instruirait le sénateur de nos prétentions.

— Comte de Gondreville, reprit l'aîné des d'Hauteserre. Ah! la bonne mascarade! Au fait, on dit Sa Majesté à Bonaparte.

— Et son altesse à monseigneur le grand duc de Berg, dit le curé.

— Qui, celui-là? fit monsieur de Simeuse.

— Murat.

— Bon! reprit mademoiselle de Cinq-Cygne; et dit-on Sa Majesté à la veuve du marquis de Beauharnais?

— Oui, mademoiselle, dit le curé.

— Nous devrions aller à Paris, voir tout cela! s'écria Laurence.

— Hélas, mademoiselle, dit Michu, j'y suis allé pour mettre Michu au lycée, je puis vous jurer qu'il n'y a pas à badiner avec ce qu'on appelle la garde impériale. Si toute l'armée est sur ce modèle-là, la chose peut durer plus que nous.

— On parle de familles nobles qui prennent du service, dit monsieur d'Hauteserre.

— Et d'après les lois actuelles, vos enfants, reprit le curé, seront forcés de servir, la loi ne connaît plus ni les rangs, ni les noms.

— Cet homme nous fait plus de mal avec sa cour que la révolution avec sa hache! s'écria Laurence.

— L'Église prie pour lui, dit le curé!

Ces mots, dits coup sur coup, étaient autant de commentaires sur les sages paroles du vieux marquis de Chargebœuf; mais ces jeunes gens avaient trop de foi, trop d'honneur pour accepter une transaction. Ils se disaient aussi, ce que se sont dit à toutes les époques les partis vaincus, que la prospérité du parti vainqueur finirait, que l'empereur n'était soutenu que par l'armée, que le fait périssait tôt ou tard devant le droit, etc. Malgré cet avis, ils tombèrent dans la fosse qui les attendait, et que des gens comme le bonhomme d'Hauteserre, timides, prudents, sages et dociles, eussent évitée. Si les hommes voulaient être francs, ils reconnaîtraient peut-être que jamais le malheur n'a fondu sur eux sans qu'ils en aient reçu quelque avertissement patent ou occulte. Beaucoup n'ont aperçu le sens profond de cet avis mystérieux, sympathique ou visible qu'après leur désastre.

— Dans tous les cas, madame la comtesse sait que je ne peux pas quitter le pays sans avoir rendu mes comptes, dit Michu tout bas à mademoiselle de Cinq-Cygne.

Elle fit pour toute réponse un signe d'intelligence au fermier qui s'en alla.

XII

LES CIRCONSTANCES DE L'AFFAIRE.

Michu, qui vendit aussitôt ses terres à Violette et à Beauvisage, le fermier de Bellache, ne put pas être payé avant une vingtaine de jours.

Un mois, donc, après la visite du marquis, Laurence qui avait appris à ses deux cousins l'existence de leur fortune, leur proposa de prendre le jour de la mi-carême pour retirer le million enterré dans la forêt. La grande quantité de neige tombée avait jusqu'alors empêché Michu d'aller chercher ce trésor; mais il aimait mieux faire cette opération avec ses maîtres. Michu voulait absolument quitter le pays, il se craignait lui-même.

— Malin vient d'arriver brusquement à Gondreville, sans qu'on sache pourquoi, dit-il à sa maîtresse, et je ne résisterais pas à faire mettre Gondreville en vente par suite du décès du propriétaire. Je me crois comme coupable de ne pas suivre mes inspirations!

— Par quelle raison peut-il quitter Paris au milieu de l'hiver?

— Tout Arcis en cause, répondit Michu, il a laissé sa famille à Paris, et n'est accompagné que de son valet de chambre. Monsieur Grévin le notaire d'Arcis, madame Marion, la femme du receveur général de l'Aube, et belle-sœur du prête-nom, lui tiennent compagnie.

Laurence regarda la mi-carême comme un excellent jour, car il permettait de se défaire des gens. Les mascarades attiraient les paysans à la ville, et personne n'était aux champs. Mais le choix du jour servit précisément la fatalité qui s'est rencontrée en beaucoup d'affaires criminelles. Le hasard fit ses calculs avec autant d'habileté que mademoiselle de Cinq-Cygne en mit aux siens. L'inquiétude de monsieur et de madame d'Hauteserre devait être si grande de se savoir onze cent mille francs en or dans un château situé sur la lisière d'une forêt, que les d'Hauteserre consultés furent eux-mêmes d'avis de ne leur rien dire. Le secret de cette expédition fut concentré entre Gothard, Michu, les quatre gentilshommes et Laurence. Après bien des calculs, il parut possible de mettre quarante-huit mille francs dans un long sac sur la croupe de chaque cheval. Trois voyages suffiraient.

Par prudence, on convint donc d'envoyer tous les gens dont la curiosité pouvait être dangereuse, à Troyes, y voir les réjouissances de la mi-carême. Catherine, Marthe et les Durieu, sur qui l'on pouvait compter, garderaient le château.

Les gens acceptèrent bien volontiers la liberté qu'on leur donnait, et partirent avant le jour.

Gothard, aidé par Michu, pansa et sella les chevaux de grand matin. La caravane prit par les jardins de Cinq-Cygne, et de là maîtres et gens gagnèrent la forêt. Au moment où ils montèrent à cheval, car la porte du parc était si basse que chacun fit le parc à pied en tenant son cheval par la bride, le vieux Beauvisage, le fermier de Bellache, vint à passer.

— Allons ! s'écria Gothard, voilà quelqu'un.

— Oh ! c'est moi, dit l'honnête fermier en débouchant. Salut, messieurs ; vous allez donc à la chasse, malgré les arrêtés de préfecture ? Ce n'est pas moi qui me plaindrai. Mais prenez garde ! Si vous avez des amis, vous avez aussi bien des ennemis.

— Oh ! dit en souriant le gros d'Hauteserre, Dieu veuille que notre chasse réussisse et tu retrouveras tes maîtres.

Ces paroles auxquelles l'événement donna un tout autre sens, valurent un regard sévère de Laurence à Robert. L'aîné des Simeuse croyait que Malin restituerait la terre de Gondreville contre une indemnité. Ces enfants voulaient faire le contraire de ce que le marquis de Chargebœuf leur avait conseillé. Robert, qui partageait leurs espérances, y pensait en disant cette fatale parole.

— Dans tous les cas, motus, mon vieux ! dit à Beauvisage Michu qui partit le dernier en prenant la clef de la porte.

Il faisait une de ces belles journées de la fin de mars où l'air est sec, la terre nette, le temps pur, et dont la température forme une espèce de contre-sens avec les arbres sans feuilles. Le temps était si doux que l'œil apercevait par places des champs de verdure dans la campagne.

—Nous allons chercher un trésor, tandis que vous êtes le vrai trésor de notre maison, cousine, dit en riant l'aîné des Simeuse.

Laurence marchait en avant, ayant de chaque côté de son cheval un de ses cousins. Les deux d'Hauteserre la suivaient, suivis eux-mêmes par Michu. Gothard allait en avant pour éclairer la route.

— Puisque notre fortune va se retrouver, en partie du moins, épousez mon frère, dit le cadet à voix basse. Il vous adore, vous serez aussi riches que doivent l'être les nobles aujourd'hui.

— Non, laissez-lui toute sa fortune, et je vous épouserai, moi, qui suis assez riche pour deux, répondit-elle.

— Qu'il en soit ainsi ! s'écria le marquis de Simeuse. Moi, je vous quitterai pour aller chercher une femme digne d'être votre sœur.

—Vous m'aimez donc moins que je ne le croyais ! reprit Laurence en le regardant avec une expression de jalousie.

— Non ; je vous aime plus tous les deux que vous ne m'aimez, répondit le marquis.

— Ainsi vous vous sacrifieriez !

Le marquis garda le silence.

— Eh bien, moi, je ne penserais alors qu'à vous, et ce serait insupportable à mon mari.

— Comment vivrais-je sans toi ? s'écria le cadet en regardant son frère.

— Mais cependant, dit le marquis, vous ne pouvez pas nous épouser tous deux. Et, ajouta-t-il avec le ton brusque d'un homme atteint au cœur, il est temps de prendre une décision.

Il poussa son cheval en avant pour que les deux d'Hauteserre n'entendissent rien. Le cheval de son frère et celui de Laurence imitèrent ce mouvement. Quand ils eurent mis un intervalle raisonnable entre eux et les trois autres, Laurence voulut parler, mais elle ne trouva rien que des larmes.

— J'irai dans un cloître, dit-elle.

— Et vous laisseriez finir les Cinq-Cygne ! dit le cadet des Simeuse. Et au lieu d'un seul malheureux et qui consent à l'être, vous en ferez deux ! Non, celui de nous qui ne sera que votre frère se résignera. En sachant que nous n'étions pas si pauvres que nous pensions l'être, nous nous sommes expliqués, dit-il en regardant le marquis. Si je suis le préféré, toute notre fortune est à mon frère. Si je suis le malheureux, il me la donne, ainsi que les titres de Simeuse, car il deviendra Cinq-Cygne ! De toute manière, celui qui ne sera pas heureux, aura des chances d'établissement. Enfin s'il se sent mourir de chagrin, il ira se faire tuer à l'armée, pour ne pas attrister le ménage.

— Nous sommes de vrais chevaliers du moyen âge, nous sommes dignes de nos pères ! s'écria l'aîné, parlez, Laurence !

— Nous ne voulons pas rester ainsi, dit le cadet.

— Ne crois pas, Laurence, que le dévouement soit sans voluptés, dit l'aîné.

— Mes chers aimés, dit-elle, je suis incapable de me prononcer. Je vous aime tous deux comme si vous n'étiez qu'un seul être, et comme vous aimait votre mère ! Dieu nous aidera. Je ne choisirai pas. Nous nous en remettrons au hasard et j'y mets une condition.

— Laquelle ?

— Celui de vous qui deviendra mon frère restera près de moi jusqu'à ce que je lui permette de me quitter. Je veux être seule juge de l'opportunité du départ.

— Oui, dirent les deux frères sans s'expliquer la pensée de leur cousine.

— Le premier de vous deux à qui madame

d'Hauteserre adressera la parole ce soir à table, après le *bénédicité*, sera mon mari. Mais aucun de vous n'usera de supercherie, et ne la mettra dans le cas de l'interroger.

— Nous jouerons franc jeu, dit le cadet.

Chacun des deux frères embrassa la main de Laurence. La certitude d'un dénoûment que l'un et l'autre pouvait croire lui être favorable rendit les jumeaux extrêmement gais.

— De toute manière, chère Laurence, tu feras un comte de Cinq-Cygne, dit l'aîné.

— Et nous jouons à qui ne sera pas Simeuse, dit le cadet.

— Je crois, de ce coup, que madame ne sera pas longtemps fille, dit Michu derrière les deux d'Hauteserre. Mes maîtres sont bien joyeux. Si elle fait un choix je ne pars pas, je veux voir cette noce-là!

Aucun des deux d'Hauteserre ne répondit. Une pie s'envola brusquement entre les d'Hauteserre et Michu qui, superstitieux comme les gens primitifs, crut entendre sonner les cloches d'un service mortuaire. La journée commença donc gaiement pour les amants, qui voient rarement des pies quand ils sont ensemble dans les bois.

Michu armé de son plan reconnut les places, chaque gentilhomme s'était muni d'une pioche : les sommes furent retrouvées. La partie de la forêt où elles avaient été cachées, était déserte, loin de tout passage et de toute habitation. A chaque voyage la caravane chargée d'or ne rencontra personne. Ce fut un malheur. En venant de Cinq-Cygne pour chercher les derniers deux cent mille francs, la caravane, enhardie par le succès, prit un chemin plus direct que celui par lequel elle s'était dirigée aux voyages précédents. Ce chemin passait par un point culminant d'où l'on voyait le parc de Gondreville.

— Le feu! dit Laurence en apercevant une colonne de feu bleuâtre.

— C'est quelque feu de joie, répondit Michu.

Laurence qui connaissait les moindres sentiers de la forêt, laissa la caravane et piqua des deux jusqu'au pavillon de Cinq-Cygne, l'ancienne habitation de Michu. Quoique le pavillon fût désert et fermé, la grille était ouverte, et les traces du passage de plusieurs chevaux frappèrent les yeux de Laurence. La colonne de fumée s'élevait d'une prairie du parc anglais où elle présuma que l'on brûlait des herbes.

— Ah! vous en êtes aussi, mademoiselle, s'écria Violette qui sortit du parc sur son bidet au grand galop et qui s'arrêta devant Laurence. Mais c'est une farce de carnaval, n'est-ce pas? on ne le tuera pas.

— Qui?

— Vos cousins ne veulent pas sa mort.

— La mort de qui?

— Du sénateur.

— Tu es fou, Violette!

— Eh bien, que faites-vous donc là? demanda-t-il.

A l'idée d'un danger couru par ses cousins, l'intrépide écuyère piqua des deux et arriva sur le terrain au moment où les sacs se chargeaient.

— Alerte! Je ne sais ce qui se passe, mais rentrons à Cinq-Cygne!

Pendant que les gentilshommes s'employaient au transport de la fortune sauvée par le vieux marquis, il se passait une étrange scène au château de Gondreville.

A deux heures après midi, le sénateur et son ami Grévin faisaient une partie d'échecs devant le feu, dans le grand salon du rez-de-chaussée. Madame Grévin et madame Marion causaient au coin de la cheminée assises sur un canapé. Tous les gens du château avaient été voir une curieuse mascarade annoncée depuis longtemps dans l'arrondissement d'Arcis. La famille du garde qui remplaçait Michu au pavillon de Cinq-Cygne y était allée aussi.

Le valet de chambre du sénateur et Violette se trouvaient alors seuls au château. Le concierge, deux jardiniers et leurs femmes restaient à leur poste; mais leur pavillon est situé à l'entrée des cours, au bout de l'avenue d'Arcis, et la distance qui existe entre ce tourne bride et le château ne permettait pas d'y entendre un coup de fusil. D'ailleurs ces gens se tenaient sur le pas de la porte et regardaient Arcis, qui est à une demi-lieue, espérant voir la mascarade.

Violette attendait dans une vaste antichambre le moment où le sénateur et Grévin le recevraient; il voulait exposer sa petite affaire relative à la prorogation de son bail.

En ce moment, cinq hommes masqués et gantés, qui, par la taille, les manières et l'allure, ressemblaient à messieurs d'Hauteserre, de Simeuse et à Michu, fondirent sur le valet de chambre et sur Violette, auxquels ils mirent un mouchoir en forme de bâillon, et qu'ils attachèrent à des chaises dans une office. Malgré la célérité des agresseurs, l'opération ne se fit pas sans que le valet de chambre et Violette eussent poussé chacun un cri.

Ce cri fut entendu dans le salon. Les deux femmes voulurent y reconnaître un cri d'alarme.

— Bah! c'est un cri de mi-carême! dit Grévin, nous allons avoir les masques au château.

Cette discussion donna le temps aux cinq inconnus de fermer les portes du côté de la cour d'honneur, et d'enfermer le valet de chambre et Violette.

Madame Grévin, femme assez entêtée, vint voir

et donna dans les cinq masques, qui la traitèrent comme ils avaient arrangé Violette et le valet de chambre. Puis ils entrèrent avec violence dans le salon, où les deux plus forts s'emparèrent du comte de Gondreville, le bâillonnèrent et l'enlevèrent par le parc, tandis que les trois autres liaient et bâillonnaient également madame Marion et le notaire chacun sur un fauteuil.

L'exécution de cet attentat ne prit pas plus d'une demi-heure.

Les trois inconnus, bientôt rejoints par ceux qui avaient emporté le sénateur, fouillèrent le château de la cave au grenier. Ils ouvrirent toutes les armoires sans crocheter aucune serrure ; ils sondèrent les murs, et furent enfin les maîtres jusqu'à cinq heures du soir. En ce moment, le valet de chambre acheva de déchirer avec ses dents les cordes qui liaient les mains de Violette. Violette, débarrassé de son bâillon, se mit à crier au secours. En entendant ces cris, les cinq inconnus rentrèrent dans les jardins, sautèrent sur des chevaux semblables à ceux de Cinq-Cygne, et se sauvèrent, mais pas assez lestement pour empêcher Violette de les apercevoir.

Après avoir détaché le valet de chambre, qui délia les femmes et le notaire, Violette enfourcha son bidet, et courut après les malfaiteurs. En arrivant au pavillon, il fut aussi stupéfait de voir les deux battants de la grille ouverts que de voir mademoiselle de Cinq-Cygne en vedette.

Quand la jeune comtesse eut disparu, Violette fut rejoint par Grévin à cheval et accompagné du garde champêtre de la commune de Gondreville, à qui le concierge avait donné un cheval des écuries du château. La femme du concierge était allée avertir la gendarmerie et le juge de paix d'Arcis.

XIII

LA JUSTICE SOUS LE CODE DE BRUMAIRE AN IV.

Violette apprit aussitôt à Grévin sa rencontre avec Laurence et la fuite de cette audacieuse jeune fille, dont le caractère profond et décidé leur était connu.

— Est-il possible que ce soient les nobles de Cinq-Cygne qui aient fait le coup? s'écria Grévin.

— Comment! dit Violette, vous n'avez pas reconnu ce gros Michu? c'est lui qui s'est jeté sur moi! j'ai bien senti sa *pogne*. D'ailleurs, les cinq chevaux étaient bien ceux de Cinq-Cygne.

En voyant la marque du fer des chevaux sur le sable du rond-point et dans le parc, le notaire laissa le garde champêtre en observation à la grille pour veiller à la conservation de ces précieuses empreintes, et envoya Violette chercher le juge de paix d'Arcis pour les constater. Puis il retourna promptement au salon du château de Gondreville, où le lieutenant et le sous-lieutenant de la gendarmerie impériale arrivaient accompagnés de quatre hommes et d'un brigadier.

Ce lieutenant était, comme on doit le penser, le brigadier à qui, deux ans auparavant, François avait troué la tête, et à qui Corentin fit alors connaître son malicieux adversaire. Cet homme, appelé Giguet, dont le frère servait et devint un des meilleurs colonels d'artillerie, se recommandait par sa capacité comme officier de gendarmerie. Plus tard, il commanda l'escadron de l'Aube.

Ces deux officiers devaient donc montrer et montrèrent une grande ardeur contre les habitants de Cinq-Cygne.

Le sous-lieutenant, nommé Wolf, avait autrefois mené Corentin de Cinq-Cygne au pavillon, et du pavillon à Troyes. Pendant la route, le Parisien avait suffisamment édifié l'Égyptien sur ce qu'il nomma la rouerie de Laurence et de Michu.

Malin et Grévin avaient, l'un sourdement, l'autre ostensiblement, beaucoup travaillé au code dit de brumaire an IV, l'œuvre judicaire de la convention nationale promulguée par le Directoire. Ainsi Grévin, qui connaissait cette législation à fond, put opérer dans cette affaire avec une terrible promptitude, mais sous une présomption arrivée à l'état de certitude relativement à la criminalité de Michu, de messieurs d'Hauteserre et de Simeuse.

Personne, aujourd'hui, si ce n'est quelques vieux magistrats, ne se rappelle l'organisation de cette justice que Napoléon renversait précisément alors par la promulgation de ses codes et par l'institution de sa magistrature qui régit maintenant la France.

Le code de brumaire an IV réservait au directeur du jury du département la poursuite immédiate du délit commis à Gondreville. Remarquez, en passant, que la Convention avait rayé de la langue judiciaire le mot crime. Elle n'admettait que des délits contre la loi, délits emportant des amendes, un emprisonnement, des peines infamantes ou afflictives. La mort était une peine afflictive. Néanmoins, la peine afflictive de la mort devait être supprimée à la paix, et remplacée par vingt-quatre années de travaux forcés. Ainsi la Convention estimait que vingt-quatre années de travaux forcés égalaient la peine de mort. Que dire de notre code pénal qui inflige les travaux forcés à perpétuité?

L'organisation alors préparée par le conseil d'É-

tat de Napoléon supprimait la magistrature des directeurs du jury qui réunissait en effet des pouvoirs énormes. Relativement à la poursuite des délits et à la mise en accusation, le directeur du jury était en quelque sorte à la fois agent de police judiciaire, procureur du roi, juge d'instruction, et cour royale. Seulement, sa procédure et son acte d'accusation étaient soumis au visa d'un commissaire du pouvoir exécutif et au verdict de huit jurés auxquels il exposait les faits de son instruction, qui entendaient les témoins, les accusés et qui prononçaient un premier verdict d'accusation.

Ces jurés constituaient un jury d'accusation. Il existait d'autres jurés pour composer le jury près le tribunal criminel chargé de juger les accusés. Par opposition aux jurés d'accusation, ceux-là se nommaient jurés de jugement.

Le tribunal criminel, à qui Napoléon venait de donner le nom de cour criminelle, se composait d'un président, de deux juges, de l'accusateur public, et d'un commissaire du gouvernement. Néanmoins de 1799 à 1806 il exista des cours dites spéciales, jugeant sans jurés dans certains départements certains attentats, composées de juges pris au tribunal civil qui se formaient en cour spéciale. Ce conflit de la justice spéciale et de la justice criminelle, amenait des questions de compétence que jugeait le tribunal de cassation. Si le département de l'Aube avait eu sa cour spéciale, le jugement de l'attentat commis sur un sénateur de l'empire lui eût été sans doute déféré; mais ce tranquille département était exempt de cette juridiction exceptionnelle.

Grévin dépêcha donc le sous lieutenant au directeur du jury de Troyes. L'Égyptien y courut bride abattue, et revint à Gondreville, ramenant en poste ce magistrat quasi-souverain.

Le directeur du jury de Troyes était un ancien lieutenant de bailliage, ancien secrétaire d'un des comités de la Convention, ami de Malin, et placé par lui. Ce magistrat, nommé Lechesneau, vrai patricien de la vieille justice criminelle, avait, ainsi que Grévin, beaucoup aidé Malin dans ses travaux judiciaires à la Convention. Aussi Malin le recommanda-t-il à Cambacérès qui le nomma procureur général en Italie. Malheureusement pour sa carrière, Lechesneau eut des liaisons avec une grande dame de Turin. Napoléon fut obligé de le destituer pour le soustraire à un procès correctionnel intenté par le mari à propos de la soustraction d'un enfant adultérin. Lechesneau, devant tout à Malin et devinant l'importance d'un pareil attentat, avait amené le capitaine de la gendarmerie et un piquet de douze hommes. Avant de partir, il s'était entendu naturellement avec le préfet qui, pris par la nuit, ne put se servir du télégraphe. On expédia sur Paris une estafette afin de prévenir le ministre de la police générale, le grand juge et l'empereur de ce crime inouï.

Lechesneau trouva dans le salon de Gondreville mesdames Marion et Grévin, Violette, le valet de chambre du sénateur, et le juge de paix assisté de son greffier. Déjà des perquisitions avaient été pratiquées dans le château. Le juge de paix de Grévin recueillait soigneusement les premiers éléments de l'instruction. Le magistrat fut tout d'abord frappé des combinaisons profondes que révélaient et le choix du jour et celui de l'heure. L'heure empêchait de chercher immédiatement des indices et des preuves. Dans cette saison, à cinq heures et demie, moment où Violette avait poursuivi les délinquants, il fait nuit : pour les malfaiteurs, une nuit est souvent l'impunité. Choisir un jour de réjouissances où tout le monde irait voir la mascarade d'Arcis, et où le sénateur devait se trouver seul chez lui, n'était-ce pas éviter les témoins?

— Rendons justice aux agents de la préfecture de police, dit Lechesneau. Ils n'ont cessé de nous mettre en garde contre les nobles de Cinq-Cygne.

Sûr de l'activité du préfet de l'Aube, qui envoya dans toutes les préfectures environnant celle de Troyes des estafettes pour faire chercher les traces des cinq hommes masqués et du sénateur, Lechesneau commença par établir les bases de son instruction. Ce travail se fit rapidement avec deux têtes judiciaires aussi fortes que celles de Grévin et du juge de paix. Le juge de paix, nommé Pigoult, ancien premier clerc de l'étude où Malin et Grévin avaient étudié la chicane à Paris, fut nommé, trois mois après, président du tribunal d'Arcis.

En ce qui concernait Michu, Lechesneau connaissait les menaces précédemment faites par cet homme à monsieur Marion, et le guet apens auquel le sénateur avait échappé dans son parc. Ces deux faits, dont l'un était la conséquence de l'autre, devaient être les prémisses de l'attentat actuel, et désignaient d'autant mieux l'ancien garde comme le chef des malfaiteurs, que Grévin, sa femme, Violette, madame Marion, déclaraient avoir reconnu dans les cinq individus masqués un homme entièrement semblable à Michu. La couleur des cheveux, celle des favoris, la taille trapue de l'individu rendaient son déguisement à peu près inutile. Quel autre que Michu, d'ailleurs, aurait pu ouvrir la grille de Cinq-Cygne avec une clef? Le garde et sa femme, revenus d'Arcis et interrogés, déposèrent avoir fermé les deux grilles à la clef. Les grilles, examinées par le juge de paix, assisté du garde champêtre et de son greffier, n'avaient offert aucune trace d'effraction.

— Quand nous l'avons mis à la porte, il aura gardé des doubles clefs du château, dit Grévin. Mais il doit avoir médité quelque coup désespéré, car il a vendu ses biens en quinze jours, et en a touché le prix dans mon étude avant-hier.

— Ils lui auront tout mis sur le dos! s'écria Lechesneau frappé de cette circonstance. Il s'est montré leur âme damnée.

Qui pouvait, mieux que messieurs de Simeuse et d'Hauteserre, connaître les êtres du château? Aucun des assaillants ne s'était trompé dans ses recherches. Ils étaient allés partout avec une certitude qui prouvait que la troupe savait bien ce qu'elle voulait, et savait surtout où l'aller prendre. Aucune des armoires restées ouvertes n'avait été forcée. Ainsi les délinquants en avaient les clefs. Enfin, les inconnus ne s'étaient pas permis le moindre détournement. Enfin, Violette, après avoir reconnu les chevaux du château de Cinq-Cygne, avait trouvé la comtesse en embuscade devant le pavillon du garde.

De cet ensemble de faits et de dépositions, il résultait, pour la justice la moins prévenue, des présomptions de culpabilité relativement à messieurs de Simeuse, d'Hauteserre et Michu, qui dégénéraient en certitude pour le directeur du jury.

Maintenant, que voulaient-ils faire du futur comte de Gondreville? Le forcer à une rétrocession de sa terre, pour l'acquisition de laquelle le régisseur annonçait, dès 1799, avoir des capitaux?

Ici tout changeait d'aspect. Le savant criminaliste se demanda quel pouvait être le but des recherches actives faites dans le château. S'il se fût agi d'une vengeance, les délinquants eussent pu tuer Malin. Peut-être le sénateur était-il mort et enterré. L'enlèvement accusait néanmoins une détention. Pourquoi la détention, après les recherches accomplies au château? Certes, il y avait folie à croire que l'enlèvement d'un dignitaire de l'empire resterait longtemps secret. La rapide publicité que devait avoir cet attentat en annulait les bénéfices.

A ces objections, Pigoult répondit que jamais la justice ne pouvait deviner tous les motifs des scélérats. Dans tous les procès criminels, il existait, du juge au criminel et du criminel au juge, des parties obscures. La conscience avait des abîmes où la lumière humaine ne pénétrait que par la confession des coupables.

Grévin et Lechesneau firent un hochement de tête d'assentiment, sans pour cela quitter les yeux de ces ténèbres qu'ils tenaient à éclairer.

— L'empereur leur a pourtant fait grâce, dit Pigoult à Grévin et à madame Marion, il les a radiés de la liste, quoiqu'ils fussent de la dernière conspiration ourdie contre lui!

Lechesneau, sans plus tarder, expédia toute sa gendarmerie sur la forêt et la vallée de Cinq-Cygne, en faisant accompagner Giguet par le juge de paix qui devint, aux termes du code, son officier de police judiciaire, auxiliaire. Il le chargea de recueillir dans la commune de Cinq-Cygne les éléments de l'instruction, de procéder au besoin à tous interrogatoires, et, pour plus de diligence, il dicta rapidement et signa le mandat d'arrêt de Michu sur qui les charges paraissaient évidentes. Après le départ des gendarmes et du juge de paix, il reprit le travail important des mandats d'arrêt à décerner contre les Simeuse et les d'Hauteserre. D'après le code, ces actes devaient contenir toutes les charges qui pesaient sur les délinquants.

Giguet et le juge de paix se portèrent si rapidement sur Cinq-Cygne, qu'ils rencontrèrent les gens du château revenant de Troyes. Arrêtés et conduits chez le maire où ils furent interrogés, chacun d'eux ignorant l'importance de cette réponse, dit naïvement avoir reçu, la veille, la permission d'aller pendant toute la journée à Troyes. Sur une interpellation du juge de paix, chacun répondit également que mademoiselle leur avait offert de prendre cette distraction à laquelle ils ne songeaient pas.

Ces dépositions parurent si graves au juge de paix, qu'il envoya l'Égyptien à Gondreville prier monsieur Lechesneau de venir procéder lui-même à l'arrestation des gentilshommes de Cinq Cygne afin d'opérer simultanément, car il se transportait à la ferme de Michu.

Ces nouveaux éléments parurent si décisifs que Lechesneau partit aussitôt pour Cinq Cygne, en recommandant à Grévin de faire soigneusement garder les empreintes laissées par les pieds des chevaux dans le parc.

Le directeur du jury savait quel plaisir causerait à Troyes sa procédure contre d'anciens nobles, les ennemis du peuple, devenus les ennemis de l'empereur. En de pareilles dispositions, un magistrat prend facilement de simples présomptions pour des preuves évidentes. Néanmoins en allant de Gondreville à Cinq-Cygne dans la propre voiture du sénateur, Lechesneau qui, certes, eût fait un grand magistrat sans la passion à laquelle il dut sa disgrâce, car l'empereur était prude, trouvait l'audace des jeunes gens et de Michu bien folle. Il crut en lui-même à des intentions autres que celle d'arracher au sénateur une rétrocession de Gondreville.

En toute chose, même en magistrature, il existe ce qu'il faut appeler la conscience du métier : les perplexités de Lechesneau résultaient de cette conscience que tout homme met à s'acquitter des devoirs qui lui plaisent, et que les savants portent dans la science, les artistes dans l'art, les juges dans la justice. Aussi peut-être les juges offrent-ils aux

accusés plus de garanties que les jurés : le magistrat ne se fie qu'aux lois de la raison et le juré se laisse entraîner par les ondes du sentiment.

Le directeur du jury se posa plusieurs questions à lui-même, en se proposant d'y chercher des solutions satisfaisantes dans l'arrestation même des délinquants.

Quoique la nouvelle de l'enlèvement de Malin agitât déjà la ville de Troyes, elle était encore ignorée dans Arcis à huit heures, car tout le monde soupait quand on y vint chercher la gendarmerie et le juge de paix ; enfin personne ne la savait à Cinq-Cygne, dont la vallée et le château étaient, pour la seconde fois, cernés; mais cette fois, par la justice et non par la police : les transactions, possibles avec l'une, sont souvent impossibles avec l'autre.

XIV

LES ARRESTATIONS.

Laurence n'avait eu qu'à dire à Marthe, à Catherine et aux Durieu de rester dans le château sans en sortir ni regarder au dehors, pour être strictement obéie par eux. A chaque voyage, les chevaux stationnèrent dans le chemin creux, en face de la brèche, et, de là, Robert et Michu, les plus robustes de la troupe, avaient pu transporter secrètement les sacs par la brèche dans une cave située sous l'escalier de la tour dite de *mademoiselle*. En arrivant au château vers cinq heures et demie, les quatre gentilshommes et Michu se mirent aussitôt à y enterrer l'or. Laurence et les d'Hauteserre jugèrent convenable de murer le caveau. Michu se chargea de cette opération en se faisant aider par Gothard, qui courut à la ferme chercher quelques sacs de plâtre restés lors de la construction, et Marthe retourna chez elle pour donner secrètement les sacs à Gothard.

La ferme bâtie par Michu se trouvait sur l'éminence d'où, jadis, il avait aperçu les gendarmes, et l'on y allait par le chemin creux. Michu, très-affamé, se dépêcha si bien que vers sept heures et demie, il eut fini sa besogne. Il revenait d'un pas leste, afin d'empêcher Gothard d'apporter un dernier sac de plâtre dont il avait cru avoir besoin. Sa ferme était déjà cernée par le garde champêtre de Cinq-Cygne, par le juge de paix, son greffier et trois gendarmes, qui se cachèrent et le laissèrent entrer en l'entendant venir. Michu rencontra Gothard, un sac sur l'épaule, et lui cria de loin : C'est fini, petit, reporte-le, et dîne avec nous.

Michu, le front en sueur, les vêtements souillés de plâtre et de débris de pierres meulières boueuses provenant des décombres de la brèche, entra tout joyeux dans la cuisine de sa ferme, où la mère de Marthe et Marthe servaient la soupe en l'entendant. Au moment où il tournait le robinet de la fontaine pour se laver les mains, le juge de paix se présenta, accompagné de son greffier et du garde champêtre.

— Que nous voulez-vous, monsieur Pigoult? demanda Michu.

— Au nom de l'empereur et de la loi! je vous arrête, dit le juge de paix.

Les trois gendarmes se montrèrent alors amenant Gothard. En voyant les chapeaux bordés, Marthe et sa mère échangèrent un regard de terreur.

— Ah! bah! Et pourquoi? demanda Michu qui s'assit à sa table en disant à sa femme : Sers-moi, je meurs de faim.

— Vous le savez aussi bien que nous! dit le juge de paix qui fit signe à son greffier de commencer le procès-verbal, après avoir exhibé le mandat d'arrêt au fermier.

— Eh bien! tu fais l'étonné, Gothard. Veux-tu dîner, oui ou non? dit Michu, laisse-les écrire leurs bêtises.

— Vous connaissez l'état dans lequel sont vos vêtements? dit le juge de paix. Vous ne niez pas non plus les paroles que vous avez dites à Gothard dans votre cour.

Michu, servi par sa femme, stupéfaite de son sang-froid, mangeait avec l'avidité que donne la faim, et ne répondait point; il avait la bouche pleine et le cœur innocent. L'appétit de Gothard fut suspendu par une horrible crainte.

— Voyons, dit le garde champêtre à l'oreille de Michu, qu'avez-vous fait du sénateur? Il s'en va, pour vous, à entendre les gens de justice, de la peine de mort.

— Ah! mon Dieu! cria Marthe, qui surprit les derniers mots et tomba comme foudroyée.

— Violette nous aura joué quelque vilain tour, s'écria Michu en se souvenant des paroles de Laurence.

— Ah! vous savez donc ce que dit Violette? dit le juge de paix.

Michu se mordit les lèvres, et résolut de ne plus rien dire; Gothard imita cette réserve.

En voyant l'inutilité de ses efforts pour le faire parler, et connaissant d'ailleurs ce qu'on nommait dans le pays la perversité de Michu, le juge de paix ordonna de lui lier les mains ainsi qu'à Gothard, et de les emmener au château de Cinq-Cygne, sur lequel il se dirigea pour y rejoindre le directeur du jury.

Les gentilshommes et Laurence avaient trop appétit, et le dîner leur offrait un trop violent intérêt pour qu'ils le retardassent en faisant leur toilette. Ils vinrent, elle en amazone, eux en culotte de peau blanche, en bottes à l'écuyère et en vestes de drap vert, retrouver au salon monsieur et madame d'Hauteserre qui étaient assez inquiets. Le bonhomme avait remarqué des allées et venues, et surtout la défiance dont il fut l'objet. Laurence n'avait pu le soumettre à la consigne des gens. Donc, à un moment où l'un de ses fils avait évité de lui répondre en s'enfuyant, il était venu dire à sa femme : Je crains que Laurence ne nous taille encore des croupières!

— Quelle espèce de chasse avez-vous faite aujourd'hui? demanda madame d'Hauteserre à Laurence.

— Ah! vous apprendrez quelque jour le mauvais coup auquel vos enfants ont participé, répondit-elle en riant.

Quoique dites par plaisanterie, ces paroles firent frémir la vieille dame. Catherine annonça le dîner. Laurence donna le bras à monsieur d'Hauteserre et sourit de la malice qu'elle faisait à ses cousins, en forçant l'un d'eux à offrir son bras à la vieille dame, transformée en oracle par leur convention. Le marquis de Simeuse conduisit madame d'Hauteserre à table. La situation devint alors si solennelle, que le *bénédicité* fini, Laurence et ses deux cousins éprouvèrent au cœur des palpitations violentes. Madame d'Hauteserre, qui servait, fut frappée de l'anxiété peinte sur le visage des deux Simeuse et de l'altération que présentait la figure moutonne de Laurence.

— Mais il s'est passé quelque chose d'extraordinaire? s'écria-t-elle en les regardant tous.

— A qui parlez-vous? dit Laurence.

— A vous tous! répondit la vieille dame.

— Quant à moi, ma mère, dit Robert, j'ai une faim de loup.

Madame d'Hauteserre, toujours troublée, offrit au marquis de Simeuse une assiette qu'elle destinait au cadet.

— Je suis comme votre mère, je me trompe toujours, même malgré vos cravates; je croyais servir votre frère, lui dit-elle.

— Vous le servez mieux que vous ne pensez, dit le cadet en pâlissant, le voilà comte de Cinq-Cygne.

Ce pauvre enfant si gai devint triste pour toujours; mais il trouva la force de regarder Laurence en souriant, et de comprimer ses regrets mortels. En un instant, l'amant s'abîma dans le frère.

— Comment! la comtesse a fait un choix, s'écria la vieille dame.

— Non, dit Laurence, nous avons laissé le sort agir, et vous en étiez l'instrument.

Elle raconta la convention stipulée le matin. L'aîné des Simeuse, qui voyait s'augmenter la pâleur du visage chez son frère, éprouvait de moments en moments le besoin de s'écrier : Épouse-la, j'irai mourir, moi!

Au moment où l'on servait le dessert, les habitants de Cinq-Cygne entendirent frapper à la croisée de la salle à manger, du côté du jardin. L'aîné des d'Hauteserre, qui alla ouvrir, livra passage au curé dont la culotte s'était déchirée aux treillis en escaladant les murs du parc.

— Fuyez, on vient vous arrêter!

— Pourquoi?

— Je ne sais pas encore, mais on procède contre vous.

Ces paroles furent accueillies par des rires universels.

— Nous sommes innocents.

— Innocents ou coupables, dit le curé, montez à cheval et gagnez la frontière. Là vous serez à même de prouver votre innocence. On revient sur une condamnation par contumace, on ne revient pas d'une condamnation contradictoire obtenue par les passions populaires, et préparée par les préjugés. Souvenez-vous du mot du président de Harlay : Si l'on m'accusait d'avoir emporté les tours de Notre-Dame, je commencerais par m'enfuir.

— Mais fuir, n'est-ce pas s'avouer coupable? dit le marquis de Simeuse.

— Ne fuyez pas, dit Laurence.

— Toujours des sottises, dit le curé au désespoir. Si j'avais la puissance de Dieu, je vous enlèverais. Mais si l'on me trouve ici, dans cet état, ils tourneront contre vous et moi cette singulière visite, je me sauve par la même voie. Songez-y! Vous avez encore le temps : ils n'ont pas pensé au mur mitoyen du presbytère, et vous êtes cernés de tous côtés.

Le retentissement des pas d'une foule et le bruit des sabres de la gendarmerie, remplirent la cour et parvinrent dans la salle à manger quelques instants après le départ du pauvre curé, qui n'eut pas plus de succès dans ses conseils que le marquis de Chargebœuf dans les siens.

— Notre existence commune, dit mélancoliquement le cadet de Simeuse à Laurence, est une monstruosité, et nous éprouvons un monstrueux amour. Cette monstruosité a gagné votre cœur. Peut-être est-ce parce que les lois de la nature sont bouleversées en eux, que les jumeaux dont l'histoire nous est conservée ont tous été malheureux. Quant à nous, voyez avec quelle persistance le sort nous poursuit? Votre décision est fatalement retardée.

Laurence était hébétée, elle entendit comme un bourdonnement ces paroles, sinistres pour elle, prononcées par le directeur du jury :

— Au nom de l'empereur et de la loi! j'arrête les sieurs Paul-Marie et Marie-Paul Simeuse, Adrien et Robert d'Hauteserre. Ces messieurs, ajouta-t-il en montrant à ceux qui l'accompagnaient des traces de boue sur les vêtements des prévenus, ne nieront pas d'avoir passé une partie de cette journée à cheval.

— De quoi les accusez-vous? demanda fièrement mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Vous n'arrêtez pas mademoiselle? dit Giguet.

— Je la laisse en liberté, sous caution, jusqu'à un plus ample examen des charges qui pèsent sur elle.

Goulard offrit sa caution en demandant simplement à la comtesse sa parole d'honneur de ne pas s'évader. Laurence foudroya l'ancien piqueur de la maison de Simeuse par un regard plein de hauteur qui lui fit de cet homme un ennemi mortel. Une larme sortit de ses yeux, une de ces larmes de rage qui annoncent un enfer de douleurs. Les quatre gentilshommes échangèrent un regard terrible et restèrent immobiles. Monsieur et madame d'Hauteserre, craignant d'avoir été trompés par les quatre jeunes gens et par Laurence, étaient dans un état de stupeur indicible. Cloués dans leurs fauteuils, ces parents qui se voyaient arracher leurs enfants après avoir tant craint pour eux et les avoir reconquis, regardaient sans voir, écoutaient sans entendre.

—Faut-il vous demander d'être ma caution, monsieur d'Hauteserre? cria Laurence à son ancien tuteur, qui fut réveillé par ce cri, pour lui clair et déchirant comme le son de la trompette du jugement dernier.

Le vieillard essuya les larmes qui lui vinrent aux yeux; il comprit tout, et dit à sa parente d'une voix faible :

— Pardon, comtesse, vous savez que je vous appartiens corps et âme.

Lechesneau, frappé d'abord de la tranquillité de ces coupables, qui dînaient, revint à ses premiers sentiments sur leur culpabilité quand il vit la stupeur des parents et l'air songeur de Laurence, qui cherchait à deviner le piége qu'on lui avait tendu.

— Messieurs, dit-il poliment, vous êtes trop bien élevés pour faire une résistance inutile; suivez-moi tous quatre aux écuries; il est nécessaire de détacher en votre présence les fers de vos chevaux, qui deviendront des pièces importantes au procès, et démontreront peut-être votre innocence ou votre culpabilité. Venez aussi, mademoiselle.

Le maréchal ferrant de Cinq-Cygne et son garçon avaient été requis par Lechesneau de venir, en qualité d'experts. Pendant l'opération qui se faisait aux écuries, le juge de paix amena Gothard et Michu.

L'opération de détacher les fers à chaque cheval, et de les réunir en les désignant afin de procéder à la confrontation des marques laissées dans le parc par les chevaux des auteurs de l'attentat, prit du temps. Néanmoins Lechesneau, prévenu de l'arrivée de Pigoult, laissa les accusés avec les gendarmes et vint dans la salle à manger pour dicter le procès-verbal. Le juge de paix montra l'état des vêtements de Michu en lui racontant les circonstances de son arrestation.

— Ils auront tué le sénateur et l'auront plâtré dans quelque muraille, dit Pigoult à Lechesneau.

— Maintenant, j'en ai peur, répondit le magistrat.

— Où as-tu porté le plâtre? dit-il à Gothard.

Gothard se mit à pleurer.

— La justice l'effraye, dit Michu, dont les yeux lançaient des flammes comme ceux d'un lion pris dans un filet.

Tous les gens de la maison retenus chez le maire, arrivèrent alors, et encombrèrent l'antichambre où Catherine et les Durieu pleuraient, et leur apprirent l'importance des réponses qu'ils avaient faites.

A toutes les questions du directeur et du juge de paix, Gothard répondait par des sanglots, il finit en pleurant par se donner une sorte d'attaque convulsive qui les effraya : ils le laissèrent. Le petit drôle, ne se voyant plus surveillé, regarda Michu en souriant, et Michu l'approuva par un regard. Lechesneau quitta le juge de paix pour aller presser les experts.

— Monsieur, dit enfin madame d'Hauteserre en s'adressant à Pigoult, pouvez-vous nous expliquer la cause de ces arrestations?

— Ces messieurs sont accusés d'avoir enlevé le sénateur à main armée, et de l'avoir séquestré, car nous ne supposons pas qu'ils l'aient tué, malgré les apparences.

— Et quelles peines encourraient les auteurs de ce crime? dit le bonhomme.

— Mais comme les lois, auxquelles il n'est pas dérogé par le code actuel, sont en vigueur, il y a peine de mort, reprit le juge de paix.

— De mort! s'écria madame d'Hauteserre qui s'évanouit.

Le curé se présenta dans ce moment avec sa sœur, qui appela Catherine et Durieu.

— Mais nous ne l'avons seulement pas vu votre maudit sénateur, s'écria Michu.

— Madame Marion, madame Grévin, monsieur Grévin, le valet de chambre du sénateur et Violette

ne peuvent pas en dire autant de vous, répondit Pigoult avec le sourire aigre du magistrat convaincu.

— Je n'y comprends rien, dit Michu que cette réponse frappa de stupeur, et qui commença dès lors à se croire entortillé avec ses maîtres dans quelque trame ourdie contre eux.

En ce moment tout le monde revint des écuries. Laurence accourut à madame d'Hauteserre qui reprit ses sens pour lui dire : Il y a peine de mort !

— Peine de mort ?... répéta Laurence en regardant les quatre gentilshommes.

Ce mot répandit un effroi dont profita Giguet, en homme instruit par Corentin.

— Tout peut s'arranger encore, dit-il en emmenant Robert et le marquis de Simeuse dans un coin de la salle à manger, peut-être n'est-ce qu'une plaisanterie ? Que diable ! vous avez été militaires. Entre soldats on s'entend. Qu'avez-vous fait du sénateur ? Si vous l'avez tué, tout est dit ; mais si vous l'avez séquestré, rendez-le, vous voyez bien que votre affaire est manquée. Je suis certain que le directeur du jury, d'accord avec le sénateur, étouffera les poursuites.

— Nous ne comprenons absolument rien à vos questions, dit le marquis de Simeuse.

— Si vous le prenez sur ce ton, cela ira loin, dit le lieutenant.

— Chère cousine, dit le marquis de Simeuse, nous allons en prison, mais ne soyez pas inquiète, nous reviendrons dans quelques heures, il y a nécessairement dans cette affaire des malentendus qui vont s'expliquer.

— Je le souhaite pour vous, messieurs, dit le magistrat en faisant signe à Giguet d'emmener les quatre gentilhommes, Gothard et Michu. Ne les conduisez pas à Troyes, dit-il au lieutenant. Gardez les à votre caserne d'Arcis, ils doivent être présents demain, au jour, à la vérification des fers de leurs chevaux avec les empreintes laissées dans le parc.

Lechesneau et Pigoult ne partirent qu'après avoir interrogé Catherine, monsieur, madame d'Hauteserre et Laurence. Les Durieu, Catherine et Marthe déclarèrent n'avoir vu leurs maîtres qu'au déjeuner. M. d'Hauteserre déclara les avoir vus à trois heures.

Quand, à minuit, Laurence se vit entre monsieur et madame d'Hauteserre, devant l'abbé Goujet et sa sœur, sans les quatre jeunes gens qui, depuis dix-huit mois, étaient la vie de ce château, son amour et sa joie, elle garda pendant longtemps un silence que personne n'osa rompre. Jamais affliction ne fut plus profonde ni plus complète. Enfin, on entendit un soupir : on regarda.

Marthe, oubliée dans un coin, se leva, disant : La mort ! madame. On nous les tuera, malgré leur innocence.

— Qu'avez-vous fait ? dit le curé.

Laurence sortit sans répondre. Elle avait besoin de la solitude pour retrouver la force au milieu de ce désastre imprévu.

XV

DOUTES DES DÉFENSEURS OFFICIEUX.

A trente-quatre ans de distance, pendant lesquels il s'est fait trois grandes révolutions, les vieillards seuls peuvent se rappeler aujourd'hui le tapage inouï produit en Europe par l'enlèvement d'un sénateur de l'empire français. Aucun procès, si ce n'est ceux de Trumeau, l'épicier de la place Saint-Michel et celui de la veuve Morin, sous l'empire ; ceux de Fualdès et de Castaing, sous la restauration ; ceux de madame Lafarge et de Fieschi, sous le gouvernement actuel, n'égala en intérêt et en curiosité celui des jeunes gens accusés de l'enlèvement de Malin.

Un pareil attentat contre un membre de son sénat excita la colère de l'empereur, à qui l'on apprit l'arrestation des délinquants presque en même temps que la perpétration du délit et le résultat négatif des recherches. La forêt fouillée dans ses profondeurs, l'Aube et les départements environnants parcourus dans toute leur étendue, n'offrirent pas le moindre indice du passage ou de la séquestration du comte de Gondreville. Le grand juge, mandé par Napoléon, vint après avoir pris des renseignements auprès du ministre de la police, et lui expliqua la position de Malin vis-à-vis des Simeuse. L'empereur, alors occupé de choses graves, trouva la solution de l'affaire dans les faits antérieurs.

— Ces jeunes gens sont fous, dit-il. Un jurisconsulte comme Malin doit revenir sur des actes arrachés par la violence ? Surveillez-les pour savoir comment ils s'y prendront pour relâcher le comte de Gondreville.

Il enjoignit de déployer la plus grande célérité dans une affaire où il vit un attentat contre ses institutions, un fatal exemple de résistance aux effets de la révolution, une atteinte à la grande question des biens nationaux, et un obstacle à cette fusion des partis qui fut la constante occupation de sa politique intérieure. Enfin, il se trouvait joué par ces jeunes gens qui lui avaient promis de vivre tranquilles.

— La prédiction de Fouché s'est réalisée, s'écria-t-il en se rappelant la phrase échappée deux ans auparavant à son ministre actuel de la police, qui

ne l'avait dite que sous l'impression du rapport fait par Corentin sur Laurence.

On ne peut pas se figurer, sous un gouvernement constitutionnel où personne ne s'intéresse à une chose publique, aveugle et muette, ingrate et froide, le zèle qu'un mot de l'empereur imprimait à la machine politique ou administrative. Sa puissante volonté semblait se communiquer aux choses aussi bien qu'aux hommes. Une fois son mot dit, l'empereur, surpris par la coalition de 1806, oublia l'affaire. Il pensait à de nouvelles batailles à livrer, et s'occupait de masser ses régiments pour frapper un grand coup au cœur de la monarchie prussienne. Mais son désir de voir faire prompte justice trouva un puissant véhicule dans l'incertitude qui affectait la position de tous les magistrats de l'empire. En ce moment, Cambacérès, en sa qualité d'archichancelier, et le grand juge Régnier préparaient l'institution des tribunaux de première instance, des cours impériales et de la cour de cassation : ils agitaient la question des costumes auxquels Napoléon tenait tant et avec tant de raison; ils revisaient le personnel et recherchaient les gens instruits des parlements abolis. Naturellement, les magistrats du département de l'Aube pensèrent que donner des preuves de zèle dans l'affaire de l'enlèvement du comte de Gondreville, serait une excellente recommandation.

Les suppositions de Napoléon devinrent alors des certitudes pour les courtisans et pour les masses. La paix régnait encore sur le continent, et l'admiration pour l'empereur était unanime en France : il y cajolait les intérêts, les vanités, les personnes, les choses, enfin tout jusqu'aux souvenirs. Cette entreprise parut donc à tout le monde une atteinte au bonheur public. Ainsi les pauvres gentilshommes innocents furent couverts d'un opprobre général. En petit nombre et confinés dans leurs terres, les nobles déploraient cette affaire entre eux ; mais pas un n'osait ouvrir la bouche : comment, en effet, s'opposer au déchaînement de l'opinion publique? Dans tout le département on exhumait les cadavres des onze personnes tuées en 1792 à travers les persiennes de l'hôtel de Cinq-Cygne et l'on en accablait les accusés. On craignait que les émigrés, enhardis, n'exerçassent tous des violences sur les acquéreurs de leurs biens. Ces nobles jeunes gens furent donc traités de brigands, de voleurs et d'assassins. La complicité de Michu leur devint surtout fatale. Cet homme qui avait coupé, lui ou son beau-père, toutes les têtes tombées dans le département pendant la terreur, était l'objet des contes les plus ridicules. L'exaspération fut d'autant plus vive que Malin avait à peu près placé tous les fonctionnaires de l'Aube. Aucune voix généreuse ne s'éleva pour contredire la voix publique. Enfin, les malheureux n'avaient aucun moyen légal de combattre les préventions. En soumettant à des jurés et les éléments de l'accusation et le jugement, le code de brumaire an IV n'avait pu donner aux accusés l'immense garantie du recours en cassation pour cause de suspicion légitime.

Le surlendemain de l'arrestation, les maîtres et les gens du château de Cinq-Cygne furent assignés à comparaître devant le jury d'accusation. On laissa Cinq-Cygne à la garde du fermier, sous l'inspection de l'abbé Goujet et de sa sœur qui s'y établirent.

Mademoiselle de Cinq-Cygne, monsieur et madame d'Hauteserre vinrent occuper la petite maison que possédait Durieu dans un de ces longs et larges faubourgs qui s'étalent autour de la ville de Troyes. Laurence eut le cœur serré quand elle reconnut la fureur des masses, la malignité de la bourgeoisie et l'hostilité de l'administration par plusieurs de ces petits événements qui arrivent toujours aux parents des gens impliqués dans une affaire criminelle, dans les villes de province où elles se jugent. C'est, au lieu de mots encourageants et pleins de compassion, des conversations entendues où éclatent d'affreux désirs de vengeance; des témoignages de haine à la place des actes de la stricte politesse ou de la réserve ordonnée par la décence; mais surtout un isolement dont s'affectent les âmes ordinaires, d'autant plus rapidement senti que le malheur excite la défiance. Laurence, qui avait recouvré toute sa force, comptait sur les clartés de l'innocence et méprisait trop la foule pour s'épouvanter de ce silence désapprobateur par lequel on l'accueillait. Elle soutenait le courage de monsieur et de madame d'Hauteserre, tout en pensant à la bataille judiciaire qui, d'après la rapidité de la procédure, devait bientôt se livrer devant la cour criminelle. Mais elle allait recevoir un coup auquel elle ne s'attendait point et qui diminua son courage.

Au milieu de ce désastre et par le déchaînement général, au moment où cette famille affligée se voyait comme dans un désert, un homme grandit tout à coup aux yeux de Laurence et montra toute la beauté de son caractère. Le lendemain du jour où l'accusation approuvée par la formule : *Oui, il y a lieu*, que le chef du jury écrivait au bas de l'acte, fut renvoyée à l'accusateur public, et que le mandat d'arrêt décerné contre les accusés eut été converti en une ordonnance de prise de corps, le marquis de Chargebœuf vint courageusement dans sa vieille calèche au secours de sa jeune parente.

Prévoyant la promptitude de la justice, le chef de famille s'était hâté d'aller à Paris d'où il amenait l'un des plus rusés et des plus honnêtes procureurs du vieux temps, Bordin, qui fut à Paris l'avoué de la

noblesse pendant dix ans, et dont le successeur fut le célèbre avoué Derville.

Ce digne procureur choisit aussitôt pour avocat le petit-fils d'un ancien président du parlement de Normandie qui se destinait à la magistrature et dont les études s'étaient faites sous sa tutelle. Ce jeune avocat, pour employer une dénomination abolie que l'empereur allait faire revivre, fut en effet nommé substitut du procureur général à Paris après le procès actuel, et devint un des plus célèbres magistrats modernes. M. de Grandville accepta cette mission comme une occasion de débuter avec éclat.

A cette époque, les avocats étaient remplacés par des défenseurs officieux. Ainsi le droit de défense n'était pas restreint, tous les citoyens pouvaient plaider la cause de l'innocence; mais les accusés n'en prenaient pas moins d'anciens avocats pour se défendre.

Le vieux marquis, effrayé des ravages que la douleur avait faits chez Laurence, fut admirable de bon goût et de convenance. Il ne rappela point ses conseils donnés en pure perte; il présenta Bordin comme un oracle dont les avis devaient être suivis à la lettre, et le jeune de Grandville comme un défenseur en qui l'on pouvait avoir une entière confiance.

Laurence tendit la main au vieux marquis, et lui serra la sienne avec une vivacité qui le charma.

— Vous aviez raison, lui dit-elle.

— Voulez-vous maintenant écouter mes conseils? demanda-t-il.

La jeune comtesse fit, ainsi que madame et monsieur d'Hauteserre, un signe d'assentiment.

— Eh bien! venez dans ma maison, elle est au centre de la ville, près du tribunal; vous et vos avocats, vous vous y trouverez mieux qu'ici où vous êtes entassés, et beaucoup trop loin du champ de bataille. Vous auriez la ville à traverser tous les jours.

Laurence accepta; le vieillard l'emmena ainsi que madame d'Hauteserre à sa maison qui fut celle des défenseurs et des habitants de Cinq-Cygne tant que dura le procès. Après le dîner, les portes closes, Bordin se fit raconter exactement par Laurence les circonstances de l'affaire en la priant de n'omettre aucun détail, quoique déjà quelques-uns des faits antérieurs eussent été dits à Bordin et au jeune défenseur par le marquis durant leur voyage de Paris à Troyes. Bordin écouta les pieds au feu, sans se donner la moindre importance. Le jeune avocat, lui, ne put s'empêcher de se partager entre son admiration pour mademoiselle de Cinq-Cygne et l'attention qu'il devait aux éléments de la cause.

— Est-ce bien tout? demanda Bordin quand Laurence eut raconté les événements du drame tels que ce récit les a présentés jusqu'à présent.

— Oui, répondit-elle.

Le silence le plus profond régna pendant quelques instants dans le salon de l'hôtel de Chargebœuf où se passait cette scène, une des plus graves qui aient lieu durant la vie, et une des plus rares aussi. Tout procès est jugé par les avocats avant les juges, de même que la mort du malade est pressentie par les médecins, avant la lutte que les uns soutiendront avec la nature et les autres avec la justice. Laurence, monsieur et madame d'Hauteserre, le marquis avaient les yeux sur la vieille figure noire et profondément labourée par la petite vérole de ce vieux procureur. Il allait prononcer des paroles de vie ou de mort. Monsieur d'Hauteserre s'essuya des gouttes de sueur sur le front. Laurence regarda le jeune avocat et lui trouva le visage attristé.

— Eh bien! mon cher Bordin? dit le marquis en lui tendant sa tabatière où le procureur puisa d'une façon distraite.

Bordin frotta le gras de ses jambes vêtues en gros bas de filoselle noire, car il était en culotte de drap noir, et portait un habit qui se rapprochait par sa forme des habits dits à la française; il jeta son regard malicieux sur ses clients en y donnant une expression craintive, mais il les glaça.

— Faut-il vous disséquer cela, dit-il, et vous parler franchement?

— Mais allez donc, monsieur! dit Laurence.

— Tout ce que vous avez fait de bien se tourne en charges contre vous, lui dit alors le vieux praticien. On ne peut pas sauver vos parents, on ne pourra que faire diminuer la peine. La vente que vous avez ordonné à Michu de faire de ses biens, sera prise pour la preuve la plus évidente de vos intentions criminelles sur le sénateur. Vous avez envoyé vos gens exprès à Troyes pour être seuls, et cela sera d'autant plus plausible que c'est la vérité. L'aîné des d'Hauteserre a dit à Beauvisage un mot terrible qui vous perd tous. Vous en avez dit un autre dans votre cour qui prouvait longtemps à l'avance vos mauvais vouloirs contre Gondreville. Quant à vous, vous étiez à la grille en observation au moment du coup; si l'on ne vous poursuit pas, c'est pour ne pas mettre un élément d'intérêt dans l'affaire.

— La cause n'est pas tenable, dit M. de Grandville.

— Elle l'est d'autant moins, reprit Bordin, qu'on ne peut plus dire la vérité. Michu, messieurs de Simeuse et d'Hauteserre doivent s'en tenir tout simplement à prétendre qu'ils sont allés dans la forêt avec vous pendant une partie de la journée, et qu'ils sont venus déjeuner à Cinq-Cygne; mais si nous pouvons établir que vous y étiez tous à trois heures, pendant que l'attentat avait lieu, quels

sont nos témoins? Marthe, la femme d'un accusé, les Durieu, Catherine, gens à votre service, monsieur et madame, père et mère de deux accusés. Ces témoins sont sans valeur, la loi ne les admet pas contre vous, le bon sens les repousse en votre faveur. Si, par malheur, vous disiez être allé chercher onze cent mille francs d'or dans la forêt, vous enverriez tous les accusés aux galères comme voleurs. Accusateur public, jurés, juges, audience, et la France croiraient que vous avez pris cet or à Gondreville, et que vous avez séquestré le sénateur pour faire votre coup. En admettant l'accusation telle qu'elle est en ce moment, l'affaire n'est pas claire; mais, dans sa vérité pure, elle deviendrait limpide : les jurés expliqueraient par le vol toutes ses parties ténébreuses. Le cas actuel présente une vengeance admissible dans la situation politique. Les accusés encourent la peine de mort, mais elle n'est pas déshonorante à tous les yeux; tandis qu'en y mêlant la soustraction des espèces, qui ne paraîtra jamais légitime, vous perdez les bénéfices de l'intérêt qui s'attache à des condamnés à mort, quand leur crime paraît excusable. Dans le premier moment, quand vous pouviez montrer vos cachettes, le plan de la forêt, les tuyaux de fer-blanc, l'or pour justifier de l'emploi de votre journée, il eût été possible de s'en tirer, en présence de magistrats impartiaux; mais dans l'état des choses, il faut se taire. Dieu veuille qu'aucun des six accusés n'ait compromis la cause, mais nous verrons à tirer parti de leurs interrogatoires.

Laurence se tordit les mains de désespoir et leva les yeux au ciel par un regard désolant : elle aperçut alors dans toute sa profondeur le précipice où ses cousins étaient tombés.

Le marquis et le jeune défenseur approuvèrent le terrible discours de Bordin. Le bonhomme d'Hauteserre pleurait.

— Pourquoi ne pas avoir écouté l'abbé Goujet qui voulait les faire enfuir? dit madame d'Hauteserre exaspérée.

— Ah! s'écria l'ancien procureur, si vous avez pu les faire sauver, et que vous ne l'ayez pas fait, vous les aurez tués vous-même. La contumace donne du temps. Avec le temps, les innocents éclaircissent les affaires. Celle-ci me semble la plus ténébreuse que j'aie vue de ma vie, pendant laquelle j'en ai cependant bien débrouillé.

— Elle est inexplicable pour tout le monde, et même pour nous, dit monsieur de Grandville. Si les accusés sont innocents, le coup a été fait par d'autres. Cinq personnes ne viennent pas dans un pays comme par enchantement, ne se procurent pas des chevaux ferrés comme ceux des accusés, n'empruntent pas leur ressemblance, et ne mettent pas Malin dans une fosse, exprès pour perdre Michu, messieurs d'Hauteserre et de Simeuse. Les inconnus, les vrais coupables avaient un intérêt quelconque à se mettre dans la peau de ces cinq innocents. Pour les retrouver, pour chercher leurs traces, il nous faudrait, comme au gouvernement, autant d'agents et d'yeux qu'il y a de communes dans un rayon de vingt lieues.

— C'est la chose impossible, dit Bordin. Il n'y faut même pas songer. Depuis que les sociétés ont inventé la justice, elles n'ont jamais trouvé le moyen de donner à l'innocence un pouvoir égal à celui dont le magistrat dispose contre le crime. La justice n'est pas bilatérale. La défense, qui n'a ni espions, ni police, ne dispose pas en faveur de ses clients de la puissance sociale. L'innocence a le raisonnement pour elle. Mais le raisonnement est souvent impuissant sur des esprits prévenus. Le pays est tout entier contre vous. Les huit jurés qui ont sanctionné l'acte d'accusation étaient des propriétaires de biens nationaux. Nous aurons dans nos jurés de jugement des gens qui seront, comme ceux-là, acquéreurs, vendeurs de biens nationaux ou employés. Enfin, nous aurons un jury-Malin. Aussi faut-il un système complet de défense; n'en sortez pas, et périssez dans toute votre innocence. Vous serez condamnés. Nous irons au tribunal de cassation, et nous tâcherons d'y rester longtemps. Si, dans l'intervalle, je puis recueillir des preuves en votre faveur, vous aurez le recours en grâce. Voilà l'anatomie de l'affaire et mon avis. Si nous triomphons, car tout est possible en justice, ce serait un miracle; mais votre avocat est, parmi tous ceux que je connais, le plus capable de faire ce miracle, et j'y aiderai.

— Le sénateur doit avoir la clef de cette énigme, dit alors monsieur de Grandville, car on sait toujours qui nous en veut et pourquoi l'on nous en veut. Je le vois quittant Paris à la fin de l'hiver, venant à Gondreville seul, sans suite, s'y enfermant avec son notaire, et se livrant pour ainsi dire à cinq hommes qui l'empoignent...

— Certes, dit Bordin, sa conduite est au moins aussi extraordinaire que la nôtre; mais comment, à la face d'un pays soulevé contre nous, devenir accusateurs, d'accusés que nous sommes? Il nous faudrait la bienveillance, le secours de l'empereur, et mille fois plus de preuves que dans une situation ordinaire. J'aperçois là de la préméditation et de la plus raffinée chez nos adversaires, qui connaissaient la situation de Michu et de messieurs de Simeuse à l'égard de Malin. Ne pas parler! ne pas voler! il y a prudence. J'aperçois tout autre chose que des malfaiteurs, sous ces masques. Mais dites donc ces choses-là aux jurés qu'on nous donnera!

Cette perspicacité dans les affaires privées qui rend certains avocats et certains magistrats si grands, étonnait et confondait Laurence qui eut le cœur serré par cette épouvantable logique.

— Sur cent affaires criminelles, dit Bordin, il n'y en a pas dix que la justice développe dans toute leur étendue, et il y en a peut-être un bon tiers dont le cœur lui est inconnu. La vôtre est du nombre de celles qui sont indéchiffrables pour les accusés et pour les accusateurs, pour la justice et pour le public. Quant au souverain, il a d'autres pois à lier qu'à secourir messieurs de Simeuse quand même ils n'auraient pas voulu le renverser. Mais qui diable en veut à Malin? et que lui voulait-on?

Bordin et monsieur de Grandville se regardèrent; ils eurent l'air de douter de la véracité de Laurence.

Le lendemain la procédure leur fut remise, ils purent communiquer avec les accusés, et ils apprirent à l'hôtel de Chargebœuf qu'en gens d'esprit les six accusés *s'étaient bien tenus*, pour employer un terme du métier.

— Monsieur de Grandville, dit Bordin, défendra Michu.

— Michu! s'écria monsieur de Chargebœuf.

— Il est le cœur de l'affaire; là est le danger.

— S'il est le plus exposé, la chose me semble juste, s'écria Laurence.

— Nous apercevons des chances, dit monsieur de Grandville, et nous allons bien les étudier...

Tout dépendait désormais des débats devant la cour criminelle.

Laurence tomba dans l'abattement intérieur qui doit mortifier l'âme de toutes les personnes d'action et de pensée, quand l'inutilité de l'action et de la pensée leur est démontrée. Il ne s'agissait plus ici de renverser un homme ou le pouvoir à l'aide de gens dévoués, de sympathies fanatiques enveloppées dans les ombres du mystère; elle voyait la société tout entière armée contre elle et ses cousins. On ne prend pas à soi seul une prison d'assaut, on ne délivre pas des prisonniers au sein d'une population hostile et sous les yeux d'une police éveillée par l'audace des criminels prétendus. Aussi, quand effrayé de la stupeur de cette noble et courageuse fille que sa physionomie rendait plus stupide encore, le jeune défenseur essaya de relever son courage, lui répondit-elle: Je me tais, je souffre et j'attends.

L'accent, le geste et le regard firent de cette réponse une de ces choses sublimes auxquelles il manque un plus vaste théâtre pour devenir célèbres.

Quelques instants après, le bonhomme d'Hauteserre disait au coin de son feu au marquis de Chargebœuf: Me suis-je donné de la peine pour mes deux malheureux enfants! J'ai déjà refait pour eux près de huit mille livres de rente sur l'État. S'ils avaient voulu servir, ils pouvaient se marier avantageusement, et voilà tous mes plans à vau-l'eau.

— Comment, lui dit sa femme, pouvez-vous songer à leurs intérêts, quand il s'agit de leur honneur et de leurs têtes?

— Monsieur d'Hauteserre pense à tout, dit le marquis.

MARTHE COMPROMISE.

Pendant que les habitants de Cinq-Cygne attendaient l'ouverture des débats à la cour criminelle et sollicitaient la permission de voir les prisonniers sans pouvoir l'obtenir, il se passait au château, dans le plus profond secret, un événement de la plus haute gravité.

Marthe était revenue à Cinq-Cygne aussitôt après sa déposition devant le jury d'accusation, qui fut tellement insignifiante qu'elle ne fut pas assignée par l'accusateur public devant la cour criminelle. Comme toutes les personnes d'une excessive sensibilité, la pauvre femme restait assise dans le salon où elle tenait compagnie à mademoiselle Goujet, dans un état de stupeur qui faisait pitié. Pour elle, comme pour le curé d'ailleurs et pour tous ceux qui ne savaient pas l'emploi que les accusés avaient fait de la journée, leur innocence paraissait douteuse. Par moments, Marthe croyait que Michu, ses maîtres et Laurence avaient exercé quelque vengeance sur le sénateur. La malheureuse femme connaissait assez le dévouement de Michu pour comprendre qu'il était, de tous les accusés, le plus en danger, soit à cause de ses antécédents, soit à cause de la part qu'il aurait prise dans l'exécution.

L'abbé Goujet, sa sœur et Marthe se perdaient dans les probabilités auxquelles cette opinion donnait lieu; mais, à force de les méditer, ils laissaient leur esprit s'attacher à un sens quelconque. Le doute absolu que demande Descartes ne peut pas plus s'obtenir dans le cerveau de l'homme que le vide dans la nature; et l'opération spirituelle par laquelle il aurait lieu serait, comme l'effet de la machine pneumatique, une situation exceptionnelle et monstrueuse. En quelque matière que ce soit, on croit à quelque chose. Or, Marthe avait si peur de la culpabilité des accusés, que sa crainte équivalait à une croyance. Cette situation d'esprit lui fut fatale.

Cinq jours après l'arrestation des gentilshommes, au moment où elle allait se coucher, sur les dix

heures du soir, elle fut appelée dans la cour par sa mère qui arrivait à pied de la ferme.

— Un ouvrier de Troyes veut te parler de la part de Michu, et t'attend dans le chemin creux, dit-elle à Marthe.

Toutes deux passèrent par la brèche pour couper au plus court. Dans l'obscurité de la nuit et du chemin, il fut impossible à Marthe de distinguer autre chose que la masse d'une personne qui tranchait sur les ténèbres.

— Parlez, madame, afin que je sache si vous êtes bien madame Michu, dit cette personne d'une voix assez inquiète.

— Certainement, dit Marthe. Et que me voulez-vous?

— Bien, dit l'inconnu. Donnez-moi votre main, n'ayez pas peur de moi. Je viens, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Marthe, de la part de Michu, vous remettre un petit mot. Je suis un des employés de la prison, et si mes supérieurs s'apercevaient de mon absence, nous serions tous perdus. Fiez-vous à moi. Dans les temps, votre brave père m'a placé là. Aussi Michu a-t-il compté sur moi.

Il mit une lettre dans la main de Marthe et disparut vers la forêt sans attendre de réponse. Marthe eut comme un frisson en pensant qu'elle allait sans doute apprendre le secret de l'affaire. Elle courut à la ferme avec sa mère et s'enferma pour lire la lettre suivante :

« Ma chère Marthe, tu peux compter sur la dis-
« crétion de l'homme qui t'apportera cette lettre,
« il ne sait ni lire ni écrire, c'est un des plus soli-
« des républicains de la conspiration de Babœuf;
« ton père s'est servi de lui souvent, et il regarde le sé-
« nateur comme un traître. Or, ma chère femme, le
« sénateur a été claquemuré par nous dans le caveau
« où nous avons déjà caché nos maîtres. Le misé-
« rable n'a de vivres que pour cinq jours, et comme
« il est de notre intérêt qu'il vive, dès que tu auras
« lu ce petit mot porte-lui de la nourriture, pour
« au moins cinq jours. La forêt doit être sur-
« veillée, prends autant de précaution que nous en
« prenions pour nos jeunes maîtres. Ne dis pas un
« mot à Malin, ne lui parle point et mets un de nos
« masques que tu trouveras sur une des marches
« de la cave. Si tu ne veux pas compromettre nos
« têtes, tu garderas le silence le plus entier sur le
« secret que je suis forcé de te confier. N'en dis
« pas un mot à mademoiselle de Cinq-Cygne, qui
« pourrait *caner*. Ne crains rien pour moi. Nous
« sommes certains de la bonne issue de cette af-
« faire, et, quand il le faudra, Malin sera notre
« sauveur.

« Enfin, dès que cette lettre sera lue, je n'ai pas
« besoin de te dire de la brûler, car elle me coûte-
« rait la tête si l'on en voyait une seule ligne. Je
« t'embrasse tant et plus.

« MICHU. »

L'existence du caveau situé sous l'éminence au milieu de la forêt n'était connue que de Marthe, de son fils, de Michu, des quatre gentilshommes et de Laurence; du moins Marthe, à qui son mari n'avait rien dit de sa rencontre avec Peyrade et Corentin, devait le croire. Ainsi la lettre, qui d'ailleurs lui parut écrite et signée par Michu, ne pouvait venir que de lui. Certes, si Marthe avait immédiatement consulté sa maîtresse et ses deux conseils qui connaissaient l'innocence des accusés, le rusé procureur aurait obtenu quelques lumières sur les perfides combinaisons qui avaient enveloppé ses clients; mais Marthe, toute à son premier mouvement, comme la plupart des femmes, et convaincue par les considérations qui lui sautaient aux yeux, jeta la lettre au feu.

Cependant, mue par une singulière illumination de prudence, elle retira du feu le côté de la lettre qui n'était pas écrit, prit les cinq premières lignes dont le sens ne pouvait compromettre personne, et les cousit dans le bas de sa robe.

Assez effrayée de savoir que le patient jeûnait depuis vingt-quatre heures, elle voulut lui porter du vin, du pain et de la viande dès cette nuit. Sa curiosité ne lui permettait pas plus que l'humanité de remettre au lendemain. Elle chauffa son four, et fit, aidée par sa mère, un pâté de lièvre et de canards, un gâteau de riz, rôtit deux poulets, prit trois bouteilles de vin, et boulangea elle-même deux pains ronds. Vers deux heures et demie du matin, elle se mit en route pour la forêt en portant le tout dans une hotte, en compagnie de Couraut qui, dans toutes ces expéditions, servait d'éclaireur avec une admirable intelligence. Il flairait des étrangers à des distances énormes, et quand il avait reconnu leur présence, il revenait auprès de son maître en grondant tout bas, le regardant et tournant son museau du côté dangereux.

Marthe arriva sur les trois heures du matin à la mare, où elle laissa Couraut en sentinelle. Après une demi heure de travail pour débarrasser l'entrée, elle vint avec une lanterne sourde à la porte du caveau, le visage couvert d'un masque qu'elle avait en effet trouvé sur une marche.

La détention du sénateur semblait avoir été préméditée longtemps à l'avance. Un trou d'un pied carré, que Marthe n'avait pas vu précédemment, se trouvait grossièrement pratiqué dans le haut de la porte de fer qui fermait le caveau; mais pour que Malin ne pût, avec le temps et la patience dont disposent tous les prisonniers, faire jouer la bande de

fer qui barrait la porte, on l'avait assujettie par un cadenas.

Le sénateur, qui s'était levé de dessus son lit de mousse, poussa un soupir en apercevant une figure masquée : il devina qu'il ne s'agissait pas encore de sa délivrance. Il observa Marthe, autant que le lui permettait la lueur inégale d'une lanterne sourde, et la reconnut à ses vêtements, à sa corpulence et à ses mouvements. Quand elle lui passa le pâté par le trou, il laissa tomber le pâté pour lui saisir les mains, et avec une excessive prestesse, il essaya de lui ôter du doigt deux anneaux, son alliance et une petite bague donnée par mademoiselle de Cinq-Cygne.

—Vous ne nierez pas que ce soit vous, ma chère madame Michu, dit-il.

Marthe ferma le poing aussitôt qu'elle sentit les doigts du sénateur, et lui donna un coup vigoureux dans la poitrine. Puis, sans mot dire, elle alla couper une baguette assez forte, au bout de laquelle elle tendit au sénateur le reste des provisions.

— Que veut-on de moi? dit-il.

Marthe se sauva sans répondre. En revenant chez elle, elle se trouva, sur les cinq heures, à la lisière de la forêt, et fut prévenue par Couraut de la présence d'un importun. Elle rebroussa chemin et se dirigea vers le pavillon qu'elle avait habité si longtemps ; mais quand elle déboucha dans l'avenue, elle fut aperçue de loin par le garde champêtre de Gondreville; elle prit alors le parti d'aller droit à lui.

— Vous êtes bien matinale, madame Michu? lui dit-il en l'accostant.

— Nous sommes si malheureux, répondit-elle, que je suis forcée de faire l'ouvrage d'une servante ; je vais aller à Bellache y chercher des graines.

— Vous n'avez donc pas de graines à Cinq-Cygne? dit le garde.

Marthe ne répondit pas. Elle continua sa route, et, en arrivant à la ferme de Bellache, elle pria Beauvisage de lui donner plusieurs graines pour semence, en lui disant que M. d'Hauteserre lui avait recommandé de les prendre chez lui pour renouveler ses espèces. Quand Marthe fut partie, le garde de Gondreville vint à la ferme savoir ce que Marthe y était allée chercher.

Six jours après, Marthe, devenue prudente, alla dès minuit porter les provisions afin de n'être pas surprise par les gardes qui surveillaient évidemment la forêt. Après avoir porté pour la troisième fois des vivres au sénateur, elle fut saisie d'une sorte de terreur en entendant lire par le curé les interrogatoires publics des accusés, car alors les débats étaient commencés. Elle prit l'abbé Goujet à part, et après lui avoir fait jurer qu'il lui garderait le secret sur ce qu'elle allait lui dire comme s'il s'agissait d'une confession, elle lui montra les fragments de la lettre qu'elle avait reçue de Michu, en lui disant le contenu, et l'initia au secret de la cachette où se trouvait le sénateur. Le curé demanda sur-le-champ à Marthe si elle avait des lettres de son mari pour pouvoir comparer les écritures. Marthe alla chez elle à la ferme, où elle trouva une assignation pour comparaître comme témoin à la cour. Quand elle revint au château, l'abbé Goujet et sa sœur étaient également assignés à la requête des accusés. Ils furent donc obligés de se rendre aussitôt à Troyes. Ainsi tous les personnages de ce drame, et même ceux qui n'en étaient en quelque sorte que les comparses, se trouvèrent réunis sur la scène où les destinées des deux familles se jouaient alors.

XVII

LES DÉBATS.

Il est très-peu de localités en France où la justice emprunte aux choses ce prestige qui devrait toujours l'accompagner ; car, après la religion et la royauté, elle est la plus grande machine des sociétés. Partout, et même à Paris, la mesquinerie du local, la mauvaise disposition des lieux, et le manque de décorations chez la nation la plus vaniteuse et la plus théâtrale en fait de monuments qui soit aujourd'hui, diminuent l'action de cet énorme pouvoir.

L'arrangement est le même dans presque toutes les villes. Au fond de quelque longue salle carrée, on voit un bureau couvert en serge verte, élevé sur une estrade, derrière lequel s'asseyent les juges dans des fauteuils vulgaires. A gauche, le siége de l'accusateur public, et de son côté, le long de la muraille, une longue tribune garnie de chaises pour les jurés. En face des jurés, s'étend une autre tribune où se trouve un banc pour les accusés et pour les gendarmes qui les gardent. Le greffier se place au bas de l'estrade auprès de la table où se déposent les pièces à conviction.

Avant l'institution de la justice impériale, le commissaire du gouvernement et le directeur du jury avaient chacun un siége et une table, l'un à droite, l'autre à gauche du bureau de la cour.

Deux huissiers voltigent dans l'espace qu'on laisse devant la cour pour la comparution des témoins. Les défenseurs se tiennent au bas de la tribune des accusés.

Une balustrade en bois réunit les deux tribunes

vers l'autre bout de la salle, et forme une enceinte où se mettent des bancs pour les témoins entendus et pour les curieux privilégiés. Puis, en face du tribunal, au-dessus de la porte d'entrée, il existe toujours une méchante tribune réservée aux autorités et aux femmes choisies du département, par le président à qui appartient la police de l'audience. Le public non privilégié se tient debout dans l'espace qui reste entre la porte de la salle et la balustrade.

Cette physionomie normale des tribunaux français et des cours d'assises actuelles était celle de la cour criminelle de Troyes.

En avril 1806, ni les quatre juges et le président qui composaient la cour, ni l'accusateur public, ni le directeur du jury, ni le commissaire du gouvernement, ni les huissiers, ni les défenseurs, personne, excepté les gendarmes, n'avait de costume ni de marque distinctive qui relevât la nudité des choses et l'aspect assez maigre des figures. Le crucifix manquait et ne donnait son exemple ni à la justice, ni aux accusés. Tout était triste et vulgaire. L'appareil, si nécessaire à l'intérêt social, est peut-être une consolation pour le criminel.

L'empressement du public fut ce qu'il a été, ce qu'il sera dans toutes les occasions de ce genre, tant que les mœurs ne seront pas réformées, tant que la France n'aura pas reconnu que l'admission du public à l'audience n'emporte pas la publicité, que la publicité donnée aux débats constitue une peine tellement exorbitante que si le législateur avait pu la soupçonner, il ne l'aurait pas infligée. Les mœurs sont souvent plus cruelles que les lois. Les mœurs, c'est les hommes; mais la loi, c'est la raison d'un pays.

Il se fit des attroupements autour du palais; et, comme dans tous les procès célèbres, le président fut obligé de faire garder les portes par des piquets. L'auditoire, qui restait debout derrière la balustrade, était si pressé qu'on y étouffait.

Monsieur de Grandville, qui défendait Michu; Bordin le défenseur de messieurs de Simeuse, et un avocat de Troyes qui plaidait pour messieurs d'Hauteserre et Gothard, les moins compromis des six accusés, furent à leur poste avant l'ouverture de la séance. Leurs figures respiraient la confiance. De même que le médecin ne laisse rien voir de ses appréhensions à son malade, de même l'avocat montre toujours une physionomie pleine d'espoir à son client. C'est un des cas rares où le mensonge devient vertu.

Quand les accusés entrèrent, il s'éleva de favorables murmures à l'aspect des quatre jeunes gens qui, après vingt jours de détention passés dans l'inquiétude, avaient un peu pâli. La parfaite ressemblance des jumeaux excita l'intérêt le plus puissant. Peut-être chacun pensait-il que la nature devait exercer une protection spéciale sur l'une de ses plus curieuses raretés, et tout le monde était tenté de réparer l'oubli du destin envers eux. Leur contenance noble, simple, et sans la moindre marque de honte, mais aussi sans bravade, toucha beaucoup les femmes. Les quatre gentilshommes et Gothard se présentaient avec le costume qu'ils portaient lors de leur arrestation; mais Michu, dont les habits faisaient partie des pièces à conviction, avait mis ses meilleurs habits, une redingote bleue, un gilet de velours noir et une cravate blanche.

Le pauvre homme paya le loyer de sa mauvaise mine. Quand il jeta un regard jaune, clair et profond sur l'assemblée qui laissa échapper un mouvement, on lui répondit par un murmure d'horreur. L'audience voulut voir le doigt de Dieu dans sa comparution sur le banc des accusés, où son beau-père avait fait asseoir ses victimes. Cet homme, vraiment grand, regarda ses maîtres en réprimant un sourire d'ironie. Il eut l'air de leur dire : Je vous fais tort!

Ces cinq accusés échangèrent des saluts affectueux avec leurs défenseurs. Gothard faisait encore l'idiot.

Après les récusations exercées avec sagacité par les défenseurs, éclairés sur ce point par le marquis de Chargebœuf assis courageusement auprès de Bordin et de monsieur de Grandville, quand le jury fut constitué, l'acte d'accusation lu, les accusés furent séparés pour procéder à leurs interrogatoires.

Tous répondirent avec un remarquable ensemble. Après avoir été le matin se promener à cheval dans la forêt, ils étaient revenus à une heure pour déjeuner à Cinq-Cygne; après le repas, de trois heures à cinq heures et demie, ils avaient regagné la forêt. Tel fut le fond commun à chaque accusé dont les variantes découlèrent de leur position spéciale.

Quand le président pria messieurs de Simeuse de donner les raisons qui les avaient fait sortir de si grand matin, l'un et l'autre déclarèrent que depuis leur retour, ils pensaient à racheter Gondreville; et que dans l'intention de traiter avec Malin, arrivé la veille, ils étaient sortis avec leur cousine et Michu afin d'examiner la forêt pour baser des offres. Pendant ce temps-là, messieurs d'Hauteserre, leur cousine et Gothard avaient chassé un loup que les paysans avaient aperçu. Si le directeur du jury eût recueilli les traces de leurs chevaux dans la forêt avec autant de soin que celles des chevaux qui avaient traversé le parc de Gondreville, on aurait eu la preuve de leurs courses en des parties bien éloignées du château.

L'interrogatoire de messieurs d'Hauteserre confirma celui de messieurs de Simeuse, et se trouvait en harmonie avec leurs dires, dans l'instruction. La nécessité de justifier leur promenade avait suggéré à chaque accusé l'idée de l'attribuer à la chasse. Des paysans avaient signalé, quelques jours auparavant, un loup dans la forêt, et chacun d'eux s'en fit un prétexte. Cependant l'accusateur public releva des contradictions entre les premiers interrogatoires où messieurs d'Hauteserre disaient avoir chassé tous ensemble, et le système adopté à l'audience qui laissait messieurs d'Hauteserre et Laurence chasser, tandis que messieurs de Simeuse auraient évalué la forêt.

Monsieur de Grandville fit observer que le délit n'ayant été commis que de deux heures à cinq heures et demie, les accusés devaient être crus quand ils expliquaient la manière dont ils avaient employé la matinée.

L'accusateur répondit que les accusés avaient intérêt à cacher les préparatifs faits pour séquestrer le sénateur.

L'habileté de la défense apparut alors à tous les yeux. Les juges, les jurés, l'audience comprirent bientôt que la victoire allait être chaudement disputée. Bordin et monsieur de Grandville semblaient avoir tout prévu. L'innocence doit un compte clair et plausible de ses actions. Le devoir de la défense est donc d'opposer un roman probable au roman improbable de l'accusation. Pour le défenseur qui regarde son client comme innocent, l'accusation devient une fable. L'interrogatoire public des quatre gentilshommes expliquait suffisamment les choses en leur faveur. Jusque-là, tout allait bien. Mais l'interrogatoire de Michu fut plus grave, et engagea le combat. Chacun comprit alors pourquoi monsieur de Grandville avait préféré la défense du serviteur à celle des maîtres. Michu avoua ses menaces à Marion, mais il démentit la violence qu'on leur prêtait. Quant au guet-apens sur Malin, il dit qu'il se promenait tout uniment dans le parc. Le sénateur et monsieur Grévin pouvaient avoir eu peur en voyant la bouche du canon de son fusil, et lui supposer une position hostile quand elle était inoffensive. Il fit observer que le soir un homme qui n'a pas l'habitude de la chasse peut croire le fusil dirigé sur lui, tandis qu'il se trouve sur l'épaule au repos.

Pour justifier l'état de ses vêtements lors de son arrestation, il dit s'être laissé tomber dans la brèche en retournant chez lui.

— N'y voyant plus clair pour la gravir, je me suis en quelque sorte, dit-il, colleté avec les pierres qui éboulaient sous moi quand je m'en aidais pour monter le chemin creux.

Quant au plâtre que Gothard lui apportait, il répondit, comme dans tous ses interrogatoires, qu'il avait servi à sceller un des poteaux de la barrière du chemin creux.

L'accusateur public et le président lui demandèrent d'expliquer comment il était à la fois et dans la brèche au château, et en haut du chemin creux à sceller un poteau à la barrière, surtout quand le juge de paix, les gendarmes et le garde champêtre déclaraient l'avoir entendu venir d'en bas.

Michu dit que monsieur d'Hauteserre lui avait fait des reproches de ne pas avoir exécuté cette petite réparation à laquelle il tenait à cause des difficultés que ce chemin pouvait susciter avec la commune, il avait donc été lui annoncer le rétablissement de la barrière.

Monsieur d'Hauteserre avait effectivement fait poser une barrière en haut du chemin creux pour empêcher que la commune ne s'en emparât. En voyant quelle importance prenait l'état de ses vêtements, et le plâtre dont l'emploi n'était pas niable, Michu avait inventé ce subterfuge. Si, en justice, la vérité ressemble souvent à une fable, la fable aussi ressemble beaucoup à la vérité. Le défenseur et l'accusateur attachèrent l'un et l'autre un grand prix à cette circonstance, qui devint capitale et par les efforts du défenseur et par les soupçons de l'accusateur.

A l'audience, Gothard, sans doute éclairé par monsieur de Grandville, avoua que Michu l'avait prié de lui apporter des sacs de plâtre, car jusqu'alors il s'était toujours mis à pleurer quand on le questionnait.

— Pourquoi ni vous ni Gothard n'avez-vous pas aussitôt mené le juge de paix et le garde champêtre à cette barrière? demanda l'accusateur public.

— Je n'ai jamais cru, dit Michu, qu'il pouvait s'agir contre nous d'une accusation capitale.

On fit sortir tous les accusés, à l'exception de Gothard. Quand Gothard fut seul, le président l'adjura de dire la vérité dans son intérêt, en lui faisant observer que sa prétendue idiotie avait cessé. Aucun des jurés ne le croyait imbécile. En se taisant devant la cour, il pouvait encourir des peines graves; tandis qu'en disant la vérité, vraisemblablement il serait hors de cause. Gothard pleura, chancela, puis il finit par dire que Michu l'avait prié de lui porter plusieurs sacs de plâtre; mais, chaque fois, il l'avait rencontré devant la ferme. On lui demanda combien il avait apporté de sacs. — Trois, répondit-il.

Un débat s'établit entre Gothard et Michu pour savoir si c'était trois en comptant celui qu'il lui apportait au moment de l'arrestation, ce qui réduisait les sacs à deux, ou trois outre le dernier. Ce débat

se termina en faveur de Michu. Pour les jurés, il n'y eut que deux sacs employés ; mais ils paraissaient avoir déjà une conviction sur ce point; Bordin et monsieur de Grandville jugèrent nécessaire de les rassasier de plâtre et de les si bien fatiguer qu'ils n'y comprissent plus rien.

Monsieur de Grandville présenta des conclusions tendant à ce que des experts fussent nommés pour examiner l'état de la barrière.

— Le directeur du jury, dit le défenseur, s'est contenté d'aller visiter les lieux, moins pour en faire une expertise sévère que pour y voir un subterfuge de Michu ; mais il a failli, selon nous, à ses devoirs, et sa faute doit nous profiter.

La cour commit, en effet, des experts pour savoir si l'un des poteaux de la barrière avait été récemment scellé. De son côté, l'accusateur voulut avoir gain de cause sur cette circonstance avant l'expertise.

— Vous auriez, dit-il à Michu, choisi l'heure à laquelle il ne fait plus clair, de cinq heures et demie à six heures et demie, pour sceller une barrière à vous seul?

— Monsieur d'Hauteserre m'avait grondé!

— Mais, dit l'accusateur public, si vous avez employé le plâtre à la barrière, vous vous êtes servi d'une auge et d'une truelle? Or, si vous êtes venu dire si promptement à M. d'Hauteserre que vous aviez exécuté ses ordres, il vous est impossible d'expliquer comment Gothard vous apportait encore du plâtre. Vous avez dû passer devant votre ferme, et alors vous y avez dû déposer vos outils et prévenir Gothard!

Ces arguments foudroyants produisirent un silence horrible dans l'auditoire.

— Allons, avouez-le? reprit l'accusateur. Ce n'est pas un poteau que vous avez enterré.

— Croyez-vous donc que ce soit le sénateur? dit Michu d'un air profondément ironique.

Monsieur de Grandville demanda formellement à l'accusateur public de s'expliquer sur ce chef. Michu était accusé d'enlèvement, de séquestration et non de meurtre. Rien de plus grave que cette interpellation. Le code de brumaire an IV défendait à l'accusateur public d'introduire aucun chef nouveau dans les débats : il devait, à peine de nullité, s'en tenir aux termes de l'acte d'accusation.

L'accusateur public répondit que Michu, principal auteur de l'attentat, et qui dans l'intérêt de ses maîtres avait assumé toute la responsabilité sur sa tête, pouvait avoir eu besoin de condamner l'entrée du lieu encore inconnu où gémissait le sénateur.

Pressé de questions, harcelé devant Gothard, mis en contradiction avec lui-même, Michu frappa sur l'appui de la tribune aux accusés un grand coup de poing, et dit : Je ne suis pour rien dans l'enlèvement du sénateur, j'aime à croire que ses ennemis l'ont simplement enfermé ; mais s'il reparaît, vous verrez que le plâtre n'a pu y servir de rien.

— Bien, dit l'avocat en s'adressant à l'accusateur public, vous avez plus fait pour la défense de mon client que tout ce que je pourrais dire!

La première audience fut levée sur cette audacieuse allégation, qui surprit les jurés et donna l'avantage à la défense. Aussi les avocats de la ville et Bordin félicitèrent-ils le jeune défenseur avec enthousiasme. L'accusateur public, inquiet de cette assertion, craignit d'être tombé dans un piége, et il avait en effet donné dans un panneau très-habilement tendu par les défenseurs, et pour lequel Gothard venait de jouer admirablement son rôle.

Les plaisants de la ville dirent qu'on avait replâtré l'affaire, que l'accusateur public avait gâché sa position, et que les Simeuse devenaient blancs comme plâtre. En France, tout est du domaine de la plaisanterie, elle y est la reine : on plaisante sur l'échafaud, à la Bérésina, aux barricades, et quelque Français plaisantera sans doute pendant les grandes assises du jugement dernier.

Le lendemain, on entendit les témoins à charge : madame Marion, madame Grévin, Grévin, le valet de chambre du sénateur, Violette, dont les dispositions peuvent être facilement comprises d'après les événements. Tous reconnurent les cinq accusés avec plus ou moins d'hésitation relativement aux quatre gentilshommes, mais avec certitude quant à Michu. Beauvisage répéta le propos échappé à Robert d'Hauteserre. Le paysan venu pour acheter le veau redit la phrase de mademoiselle de Cinq-Cygne.

Les experts entendus confirmèrent leurs rapports sur la confrontation de l'empreinte des fers avec ceux des chevaux des quatre gentilshommes qui, selon l'accusation, étaient absolument pareils. Cette circonstance fut naturellement l'objet d'un débat violent entre monsieur de Grandville et l'accusateur public. Le défenseur entreprit le maréchal ferrant de Cinq-Cygne, et réussit à établir aux débats que des fers semblables avaient été vendus quelques jours auparavant à des individus étrangers au pays. Le maréchal déclara d'ailleurs qu'il ne ferrait pas seulement de cette manière les chevaux du château de Cinq-Cygne, mais beaucoup d'autres dans le canton.

Enfin le cheval dont se servait habituellement Michu, par extraordinaire, avait été ferré à Troyes, et l'empreinte de ce fer ne se trouvait point parmi celles constatées dans le parc.

— Le Sosie de Michu ignorait cette circonstance, dit monsieur de Grandville en regardant les jurés,

et l'accusation n'a pas établi que nous nous soyons servi d'un des chevaux du château.

Il foudroya d'ailleurs la déposition de Violette en ce qui concernait la ressemblance des chevaux, vus de loin et par derrière ! Malgré les incroyables efforts du défenseur, la masse des témoignages positifs accabla Michu. L'accusateur, l'auditoire, la cour et les jurés sentaient tous, comme l'avait pressenti la défense, que la culpabilité du serviteur entraînait celle des maîtres. Bordin avait bien deviné la question en donnant monsieur de Grandville pour défenseur à Michu ; mais la défense avouait ainsi ses secrets. Aussi, tout ce qui concernait l'ancien régisseur de Gondreville était-il d'un intérêt palpitant. La tenue de Michu fut d'ailleurs superbe. Il déploya dans ces débats toute la sagacité dont l'avait doué la nature. A force de le voir, le public reconnut sa supériorité ; mais chose étonnante ! cet homme en parut plus certainement l'auteur de l'attentat.

Les témoins à décharge, moins sérieux que les témoins à charge aux yeux des jurés et de la loi, parurent faire leur devoir, et furent écoutés en manière d'acquit de conscience. D'abord, ni Marthe, ni monsieur et madame d'Hauteserre ne prêtèrent serment; puis Catherine et les Durieu, en leur qualité de domestiques, étaient dans le même cas.

Monsieur d'Hauteserre dit effectivement avoir donné l'ordre à Michu de replacer le poteau renversé.

La déclaration des experts, qui lurent en ce moment leur rapport, confirma la déposition du vieux gentilhomme ; mais ils donnèrent aussi gain de cause au directeur du jury en déclarant qu'il leur était impossible de déterminer l'époque à laquelle ce travail avait été fait : il pouvait, depuis, s'être écoulé plusieurs semaines tout aussi bien que vingt jours.

L'apparition de mademoiselle de Cinq-Cygne excita la plus vive curiosité, mais en revoyant ses cousins sur le banc des accusés après vingt-trois jours de séparation, elle éprouva des émotions si violentes qu'elle eut l'air coupable. Elle sentit un effroyable désir d'être à côté des jumeaux, et fut obligée, dit-elle plus tard, d'user de toute sa force pour réprimer la fureur qui la portait à tuer l'accusateur public, afin d'être, aux yeux du monde, criminelle avec eux.

Elle raconta naïvement qu'en revenant à Cinq-Cygne, et voyant de la fumée dans le parc, elle avait cru à un incendie. Pendant longtemps elle avait pensé que cette fumée provenait de mauvaises herbes.

— Cependant, dit-elle, je me suis souvenue plus tard d'une particularité que je livre à l'attention de la justice. J'ai trouvé dans les brandebourgs de mon amazone, et dans les plis de ma collerette, des débris semblables à ceux de papiers brûlés emportés par le vent.

— La fumée était-elle considérable? demanda Bordin.

— Oui, dit mademoiselle de Cinq-Cygne; je croyais à un incendie.

Ceci peut changer la face du procès, dit Bordin. Je requiers la cour d'ordonner une enquête immédiate des lieux où l'incendie a eu lieu.

Le président ordonna l'enquête.

Grévin, rappelé sur la demande des défenseurs, et interrogé sur cette circonstance, déclara ne rien savoir à ce sujet. Mais entre Bordin et Grévin, il y eut des regards échangés qui les éclairèrent mutuellement.

— Le procès est là, se dit le vieux procureur.

— Ils y sont ! pensa le notaire.

Mais, de part et d'autre, les deux fins matois pensèrent que l'enquête était inutile. Bordin se dit que Grévin serait discret comme un mur, et Grévin s'applaudit d'avoir fait disparaître les traces de l'incendie.

Pour vider ce point, accessoire dans les débats et qui parut puéril, mais capital dans la justification que l'histoire doit à ces jeunes gens, les experts et Pigoult, commis pour la visite du parc, déclarèrent n'avoir remarqué aucune place où il existât des marques d'incendie.

Bordin fit venir deux ouvriers qui déposèrent avoir labouré, par les ordres du garde, une portion du pré dont l'herbe était brûlée; mais ils dirent n'avoir point observé de quelle substance provenaient les cendres.

Le garde, rappelé sur l'invitation des défenseurs, dit avoir reçu du sénateur, au moment où il avait passé par le château pour aller voir la mascarade d'Arcis, l'ordre de labourer cette partie du pré que le sénateur avait remarquée le matin en se promenant.

— Y avait-on brûlé des herbes ou des papiers?

— Je n'ai rien vu qui pût faire croire qu'on ait brûlé des papiers, répondit le garde.

— Enfin, dirent les défenseurs, si l'on y a brûlé des herbes, quelqu'un a dû les y apporter et y mettre le feu.

La déposition du curé de Cinq-Cygne et celle de mademoiselle Goujet firent une impression favorable. En sortant de vêpres et se promenant vers la forêt, ils avaient vu les gentilshommes et Michu à cheval, sortant du château et se dirigeant sur la forêt. La position, la moralité de l'abbé Goujet donnaient du poids à ses paroles.

La plaidoirie de l'accusateur public, qui se croyait certain d'obtenir une condamnation, fut ce que sont

ces sortes de réquisitoires. Les accusés étaient d'incorrigibles ennemis de la France, des institutions et des lois. Ils avaient soif de désordres. Quoiqu'ils eussent été mêlés aux attentats contre la vie de l'empereur, et qu'ils fissent partie de l'armée de Condé, ce magnanime souverain les avait rayés de la liste des émigrés. Voilà le loyer qu'ils payaient à sa clémence. Enfin les déclamations oratoires qui se sont répétées au nom des Bourbons contre les Bonapartistes, qui se répètent aujourd'hui contre les républicains et les légitimistes au nom de la branche cadette; ces lieux communs, qui auraient un sens chez un gouvernement fixe, paraîtront au moins comiques, quand l'histoire les trouvera semblables à toutes les époques dans la bouche du ministère public. On peut en dire ce mot fourni par des troubles plus anciens :

— L'enseigne est changée, mais le vin est toujours le même!

L'accusateur public, qui fut d'ailleurs un des procureurs généraux les plus distingués de l'empire, attribua le délit à l'intention prise par les émigrés rentrés de protester contre l'occupation de leurs biens. Il fit assez bien frémir l'auditoire sur la position du sénateur. Puis il massa les preuves, les semi-preuves, les probabilités, avec un talent que stimulait la récompense certaine de son zèle, et il s'assit tranquillement en attendant le feu des défenseurs.

Monsieur de Grandville ne plaida jamais que cette cause, mais elle lui fit un nom. D'abord, il trouva pour son plaidoyer cet entrain d'éloquence que nous admirons aujourd'hui chez Berryer. Puis il avait la conviction de l'innocence des accusés, ce qui est un des plus puissants véhicules de la parole. Voici les points principaux de sa défense rapportée en entier par les journaux du temps. D'abord il rétablit sous son vrai jour la vie de Michu. Ce fut un beau récit où sonnèrent les plus grands sentiments et qui réveilla bien des sympathies. En se voyant réhabilité par la voix éloquente de ce futur magistrat, il y eut un moment où des pleurs sortirent des yeux jaunes de Michu et coulèrent sur son terrible visage. Il apparut alors ce qu'il était réellement : un homme simple et rusé comme un enfant, mais un homme dont la vie n'avait eu qu'une pensée. Il fut soudain expliqué, surtout par ses pleurs qui produisirent un grand effet sur le jury.

L'habile défenseur saisit ce mouvement d'intérêt pour entrer dans la discussion des charges.

— Où est le corps du délit? où est le sénateur? demanda-t-il. Vous nous accusez de l'avoir claquemuré, scellé même avec des pierres et du plâtre! Mais alors, nous savons seuls où il est, et comme vous nous tenez en prison depuis vingt-trois jours, il est mort faute d'aliments. Nous sommes des meurtriers, et vous ne nous avez pas accusés de meurtre. Mais, s'il vit, nous avons des complices! Si nous avons des complices et si le sénateur est vivant, ne le ferions-nous donc point paraître? Les intentions que vous nous supposez, une fois manquées, aggraverions-nous inutilement notre position? Nous pourrions nous faire pardonner, par notre repentir, une vengeance manquée; et nous persisterions à détenir un homme de qui nous ne pouvons plus rien obtenir? Remportez votre plâtre et la fantasmagorie que vous en avez tirée, dit-il à l'accusateur public, car nous sommes ou d'imbéciles criminels, ce que vous ne croyez pas, ou des innocents, victimes de circonstances inexplicables pour nous comme pour vous! Vous devez bien plutôt chercher la masse de papiers qui s'est brûlée chez le sénateur et qui révèle des intérêts plus violents que les vôtres, et qui vous rendraient compte de son enlèvement.

Il entra dans ces hypothèses avec une habileté merveilleuse. Il insista sur la moralité des témoins à décharge dont la foi religieuse était vive, qui croyaient à un avenir, à des peines éternelles. Il fut sublime en cet endroit et sut émouvoir profondément.

— Eh quoi, dit-il, ces criminels dînent tranquillement en sachant par leur cousine l'enlèvement du sénateur. Quand l'officier de gendarmerie leur suggère les moyens de tout finir, ils se refusent à rendre le sénateur, ils ne savent ce qu'on leur veut!

Il fit alors pressentir une affaire mystérieuse dont le temps seul avait la clef, et à l'aide duquel cette injuste accusation serait dévoilée. Une fois sur ce terrain, il eut l'audacieuse et ingénieuse adresse de se supposer juré, il raconta sa délibération avec ses collègues, il se représenta comme tellement malheureux, si, ayant été cause de condamnations cruelles, l'erreur venait à être reconnue; il peignit si bien ses remords, et revint sur les doutes que le plaidoyer lui donnerait avec tant de force, qu'il laissa les jurés dans une horrible anxiété. Les jurés n'étaient pas encore blasés sur ces sortes d'allocutions, elles eurent alors le charme des choses neuves, et le jury fut ébranlé.

Après le chaud plaidoyer de monsieur de Grandville, les jurés eurent à entendre le fin et spécieux procureur qui multiplia ses considérations, fit ressortir toutes les parties ténébreuses du procès et le rendit inexplicable. Il s'y prit de manière à frapper l'esprit et la raison, comme monsieur de Grandville avait attaqué le cœur et l'imagination. Enfin, il sut entortiller les jurés avec une conviction si sérieuse que l'accusateur public vit son échafaudage en pièces.

Ce fut si clair que l'avocat de messieurs d'Hauteserre et de Gothard s'en remit à la prudence des jurés, en trouvant l'accusation abandonnée à leur égard.

L'accusateur demanda de remettre au lendemain pour sa réplique. En vain Bordin, qui voyait un acquittement dans les yeux des jurés s'ils délibéraient sur le coup de ces plaidoiries, s'opposa-t-il, par des motifs de droit et de fait, à ce qu'une nuit de plus jetât ses anxiétés chez ses innocents clients, la cour délibéra.

— L'intérêt de la société me semble égal à celui des accusés, dit le président. La cour manquerait à toutes les notions d'équité si elle refusait une pareille demande à la défense, elle doit donc l'accorder à l'accusation.

— Tout est heur et malheur, dit Bordin en regardant ses clients. Acquittés ce soir, vous pouvez être condamnés demain.

— Dans tous les cas, dit l'aîné des Simeuse, nous ne pouvons que vous admirer.

Mademoiselle de Cinq-Cygne avait des larmes aux yeux. Après le doute des défenseurs elle ne croyait pas à un pareil succès. On la félicitait, et chacun vint lui promettre l'acquittement de ses cousins.

Mais cette affaire allait avoir le coup de théâtre le plus éclatant, le plus sinistre et le plus imprévu qui jamais ait changé la face d'un procès criminel.

XVIII

HORRIBLE PÉRIPÉTIE.

A cinq heures du matin, le lendemain de la plaidoirie de monsieur de Grandville, le sénateur fut trouvé sur le grand chemin, délivré de ses fers pendant son sommeil par des libérateurs inconnus, allant à Troyes, ignorant le procès, ne sachant pas le retentissement de son nom en Europe, et heureux de respirer l'air. L'homme qui servait de pivot à ce drame fut aussi stupéfait de ce qu'on lui apprit, que ceux qui le rencontrèrent le furent de le voir. On lui donna la voiture d'un fermier, et il arriva rapidement à Troyes, chez le préfet.

Le préfet prévint aussitôt le directeur du jury, le commissaire du gouvernement et l'accusateur public, qui, d'après le récit que leur fit le comte de Gondreville, envoyèrent prendre Marthe au lit chez les Durieu, pendant que le directeur du jury motivait et décernait un mandat d'arrêt contre elle. Mademoiselle de Cinq-Cygne, qui n'était en liberté que sous caution, fut également arrachée à l'un des rares moments de sommeil qu'elle obtenait au milieu de ses constantes angoisses, et fut gardée à la préfecture pour y être interrogée. L'ordre de tenir les accusés sans communication possible, même avec les avocats, fut envoyé au directeur de la prison.

A dix heures, la foule assemblée apprit que l'audience était remise à une heure après midi. Ce changement qui coïncidait avec la nouvelle de la délivrance du sénateur, l'arrestation de Marthe, celle de mademoiselle de Cinq-Cygne et la défense de communiquer avec les accusés, portèrent la terreur à l'hôtel de Chargebœuf. Toute la ville et les curieux venus à Troyes pour assister au procès, les sténographes des journaux, le peuple même fut dans un émoi facile à comprendre.

L'abbé Goujet vint sur les dix heures voir monsieur, madame d'Hauteserre et les défenseurs. On déjeunait alors autant qu'on peut déjeuner en de semblables circonstances. Le curé prit Bordin et monsieur de Grandville à part, il leur communiqua la confidence de Marthe et le fragment de la lettre qu'elle avait reçue.

Les deux défenseurs échangèrent un regard, après lequel Bordin dit au curé : Pas un mot! tout nous paraît perdu, faisons au moins bonne contenance.

Marthe n'était pas de force à résister au directeur du jury et à l'accusateur public réunis. D'ailleurs les preuves abondaient contre elle. Sur l'indication du sénateur, Lechesneau avait envoyé chercher la croûte de dessous du dernier pain apporté par Marthe, et qu'il avait laissé dans le caveau, ainsi que les bouteilles vides et plusieurs objets. Pendant les longues heures de sa captivité, Malin avait fait des conjectures sur sa situation et cherché les indices qui pouvaient le mettre sur la trace de ses ennemis, il communiqua naturellement ses observations aux magistrats. La ferme de Michu, récemment bâtie, devait avoir un four neuf, les tuiles et les briques sur lesquelles reposait le pain étant un peu disjointes, on pouvait avoir la preuve de la préparation de son pain dans ce four, en prenant l'empreinte de l'aire dont les joints se retrouvaient sur cette croûte. Puis, les bouteilles cachetées en cire verte, étaient sans doute pareilles aux bouteilles qui se trouvaient dans la cave de Michu. Ces subtiles remarques, dites au juge de paix qui alla faire les perquisitions en présence de Marthe, amenèrent les résultats prévus par le sénateur.

Victime de la bonhomie apparente avec laquelle Lechesneau, l'accusateur public et le commissaire du gouvernement lui firent apercevoir que des aveux complets pouvaient seuls sauver la vie à son mari, au moment où elle fut terrassée par ces preuves évidentes, Marthe avoua que la cachette où

le sénateur avait été mis n'était connue que de Michu, de messieurs de Simeuse, et d'Hauteserre, et qu'elle avait porté des vivres au sénateur, à trois reprises, pendant la nuit.

Laurence, interrogée sur la circonstance de la cachette, fut forcée d'avouer que Michu l'avait découverte, et la lui avait montrée pour y soustraire les gentilshommes aux recherches de la police.

Aussitôt ces interrogatoires terminés, le jury, les avocats furent avertis de la reprise de l'audience. A trois heures, le président ouvrit la séance en annonçant que les débats allaient recommencer sur de nouveaux éléments.

Le président fit voir à Michu trois bouteilles de vin et lui demanda s'il les reconnaissait pour des bouteilles à lui en lui montrant la parité de deux bouteilles vides avec celle d'une bouteille pleine prise, dans la matinée, à la ferme par le juge de paix, en présence de sa femme.

Michu ne voulut pas les reconnaître pour siennes; mais ces nouvelles pièces à conviction furent appréciées par les jurés auxquels le président expliqua que les bouteilles vides venaient d'être trouvées dans le lieu où le sénateur avait été détenu.

Chaque accusé fut interrogé relativement au caveau situé sous les ruines du monastère. Il fut acquis aux débats après un nouveau témoignage de tous les témoins à charge et à décharge que cette cachette, découverte par Michu, n'était connue que de lui, de Laurence et des quatre gentilshommes.

On peut juger de l'effet produit sur l'audience et sur les jurés quand l'accusateur public annonça que ce caveau, connu seulement des accusés et de deux des témoins, avait servi de prison au sénateur.

Marthe fut introduite. Son apparition causa les plus vives anxiétés dans l'auditoire et parmi les accusés. Monsieur de Grandville se leva pour s'opposer à l'audition de la femme témoignant contre le mari. L'accusateur public fit observer que, d'après ses propres aveux, Marthe était complice du délit: elle n'avait ni à prêter serment, ni à témoigner ; elle devait être entendue seulement dans l'intérêt de la vérité.

— Nous n'avons d'ailleurs qu'à ordonner lecture de son interrogatoire devant le directeur du jury, dit le président qui fit lire par le greffier le procès-verbal dressé le matin.

— Confirmez-vous ces aveux ? dit le président.

Michu regarda sa femme, et Marthe tomba complétement évanouie. On peut dire sans exagération que la foudre éclatait sur le banc des accusés et sur leurs défenseurs.

— Je n'ai jamais écrit de ma prison à ma femme, et je n'y connais aucun des employés, dit Michu.

Bordin lui passa les fragments de la lettre, Michu n'eut qu'à y jeter un coup d'œil, il s'écria:

— Mon écriture a été imitée!

La dénégation est votre dernière ressource, dit l'accusateur public.

On introduisit alors le sénateur avec les cérémonies prescrites pour sa réception. Son entrée fut un coup de théâtre. Malin, nommé par les magistrats comte de Gondreville, sans pitié pour les anciens propriétaires de cette belle demeure, regarda, sur l'invitation du président, les accusés avec la plus grande attention et pendant longtemps. Il reconnut que les vêtements de ses ravisseurs étaient bien exactement ceux des gentilshommes ; mais il déclara que le trouble de ses sens au moment de son enlèvement l'empêchait de pouvoir affirmer que les accusés fussent les coupables.

— Il y a plus, dit-il, ma conviction est que ces quatre messieurs n'y sont pour rien. Les mains qui m'ont bandé les yeux dans la forêt étaient grossières. Aussi, dit Malin en regardant Michu, croirais-je plutôt volontiers que mon ancien régisseur s'est chargé de ce soin ; mais je prie messieurs les jurés de bien peser ma déposition. Mes soupçons à cet égard sont très-légers, et je n'ai pas la moindre certitude. Voici pourquoi. Les deux hommes qui se sont emparés de moi m'ont mis à cheval, en croupe derrière celui qui m'avait bandé les yeux, et dont les cheveux étaient roux comme ceux de l'accusé Michu. Quelque singulière que soit mon observation, je dois en parler, car elle fait la base d'une conviction favorable à l'accusé, que je prie de ne s'en point choquer. Attaché au dos d'un inconnu, j'ai dû, malgré la rapidité de la course, être affecté de son odeur. Or, je n'ai point reconnu celle particulière à Michu. Quant à la personne qui m'a, par trois fois, apporté des vivres, je suis certain que cette personne est Marthe, la femme de Michu. La première fois, je l'ai reconnue à une bague que lui a donnée mademoiselle de Cinq-Cygne, et qu'elle n'avait pas songé à ôter. La justice et messieurs de Simeuse apprécieront les contradictions qui se rencontrent dans ces faits, et que je ne m'explique point encore.

Des murmures favorables et d'unanimes approbations accueillirent la déposition de Malin.

Bordin sollicita de la cour la permission d'adresser quelques demandes à ce précieux témoin.

— Monsieur le sénateur croit donc que sa séquestration tient à d'autres causes que les intérêts supposés par l'accusation aux accusés?

— Certes! dit le sénateur. Mais je les ignore, car je déclare que, pendant mes vingt-quatre jours de prison, je n'ai vu personne.

— Croyez-vous, dit alors l'accusateur public, que

votre château de Gondreville pût contenir des renseignements, des titres ou des valeurs qui pussent y nécessiter une perquisition de messieurs de Simeuse?

— Je ne le pense pas, dit Malin. Je crois ces messieurs incapables, dans ce cas, de s'en mettre en possession par violence. Ils n'auraient eu qu'à me les réclamer pour les obtenir.

— Monsieur le sénateur n'a-t-il pas fait brûler des papiers dans son parc? dit brusquement monsieur de Grandville.

Le sénateur regarda Grévin, et après avoir rapidement échangé un fin coup d'œil avec lui et qui fut saisi par Bordin, il répondit ne point avoir brûlé de papiers. L'accusateur public lui ayant demandé des renseignements sur le guet-apens dont il avait failli être la victime dans le parc, et s'il ne s'était pas mépris sur la position du fusil, le sénateur dit que Michu se trouvait alors sur un arbre. Cette réponse, d'accord avec le témoignage de Grévin, produisit une vive impression.

Les gentilshommes demeurèrent impassibles pendant la déposition de leur ennemi qui les accablait de sa générosité. Laurence souffrait la plus horrible agonie; et, de moments en moments, le marquis de Chargebœuf la retenait par le bras. Le comte de Gondreville se retira en saluant les quatre gentilshommes qui ne lui rendirent pas son salut. Cette petite chose indigna les jurés.

— Ils sont perdus, dit Bordin à l'oreille du marquis.

— Hélas! toujours par la fierté de leurs sentiments, répondit monsieur de Chargebœuf.

— Notre tâche est devenue trop facile, messieurs, dit l'accusateur public en se levant et regardant les jurés.

Il expliqua l'emploi des deux sacs de plâtre par le scellement de la broche de fer nécessaire pour accrocher le cadenas qui maintenait la barre avec laquelle la porte du caveau était fermée, et dont la description se trouvait au procès-verbal fait le matin par Pigoult. Il prouva facilement que les accusés connaissaient seuls l'existence du caveau. Il mit en évidence les mensonges de la défense, il en pulvérisa tous les arguments sous les nouvelles preuves arrivées si miraculeusement. En 1806, on était encore trop près de l'Être suprême de 1793 pour parler de la justice divine, il fit donc grâce aux jurés de l'intervention du ciel. Enfin il dit que la justice aurait l'œil sur les complices inconnus qui avaient délivré le sénateur, et attendit avec confiance le verdict.

Les jurés crurent à un mystère; mais ils étaient tous persuadés que ce mystère venait des accusés qui se taisaient dans un intérêt privé de la plus haute importance. Monsieur de Grandville, pour qui une machination quelconque devenait évidente, se leva; mais il parut accablé, quoiqu'il le fût moins des nouveaux témoignages survenus que de la manifeste conviction des jurés.

Il surpassa peut-être sa plaidoirie de la veille. Il fut plus logique et plus serré peut-être que dans la première: il sentait sa chaleur repoussée par la froideur du jury, il parlait inutilement, et il le voyait! Situation horrible et glaciale! Il fit remarquer combien la délivrance du sénateur opérée comme par magie, et bien certainement sans le secours d'aucun des accusés, ni de Marthe, corroborait ses premiers raisonnements. Assurément hier, les accusés pouvaient croire à leur acquittement, et s'ils étaient, comme l'accusation le suppose, maîtres de détenir ou de relâcher le sénateur, ils ne l'eussent délivré qu'après le jugement. Il essaya de faire comprendre que des ennemis cachés dans l'ombre pouvaient seuls avoir porté ce coup.

Chose étrange! monsieur de Grandville ne jeta le trouble que dans la conscience de l'accusateur public et dans celle des magistrats, car les jurés l'écoutaient par devoir. L'audience elle-même, toujours si favorable aux accusés, était convaincue de leur culpabilité. Il y a une atmosphère des idées. Dans une cour de justice, les idées de la foule pèsent sur les juges, sur les jurés, et réciproquement. En voyant cette disposition des esprits qui se reconnaît ou se sent, le défenseur arriva dans ses dernières paroles à une sorte d'exaltation fébrile causée par sa conviction.

— Au nom des accusés, je vous pardonne d'avance une fatale erreur que rien ne dissipera! s'écria-t-il. Nous sommes tous le jouet d'une puissance inconnue et machiavélique. Marthe Michu, dit-il, a été victime d'une odieuse perfidie, et la société s'en apercevra quand les malheurs seront irréparables.

Bordin s'arma de la déposition du sénateur pour demander l'acquittement des gentilshommes.

Le président résuma les débats avec d'autant plus d'impartialité que les jurés étaient visiblement convaincus. Il fit même pencher la balance en faveur des accusés en appuyant sur la déposition du sénateur.

A onze heures du soir, d'après les différentes réponses du chef du jury, la cour condamna Michu à la peine de mort, messieurs de Simeuse à vingt-quatre ans, et les deux d'Hauteserre à dix ans de travaux forcés, à l'exposition et à la perte des droits civiques. Gothard fut acquitté.

Toute la salle voulut voir l'attitude des cinq accusés dans le moment suprême, où amenés, libres, devant la cour, ils entendraient leur condamnation. Les quatre gentilshomme regardèrent Lau-

fence : elle leur jeta d'un œil sec le regard enflammé des martyrs.

— Elle pleurerait si nous étions acquittés, dit le cadet des Simeuse à son frère.

Jamais accusés n'opposèrent des fronts plus sereins et une contenance plus digne à une injuste condamnation que ces cinq victimes d'un horrible complot.

— Notre défenseur vous a pardonnés ! dit l'aîné des Simeuse en s'adressant à la cour.

Madame d'Hauteserre tomba malade et resta pendant trois mois au lit à l'hôtel de Chargebœuf. Le bonhomme d'Hauteserre retourna paisiblement à Cinq-Cygne. Mais, rongé par une de ces douleurs de vieillard qui n'ont aucune des distractions de la jeunesse, il eut souvent des moments d'absence qui prouvaient au curé que ce pauvre père était toujours au lendemain du fatal arrêt.

On n'eut pas à juger la belle Marthe. Elle mourut en prison, vingt jours après la condamnation de son mari, recommandant son fils à Laurence entre les bras de laquelle elle expira.

Une fois le jugement connu, des événements politiques de la plus haute importance étouffèrent le souvenir de ce procès dont il ne fut plus question. La société procède comme l'Océan, elle reprend son niveau, son allure après un désastre, et en efface la trace par le mouvement de ses intérêts dévorants.

Sans sa fermeté d'âme et sa conviction de l'innocence de ses cousins, Laurence aurait succombé ; mais elle donna de nouvelles preuves de la grandeur de son caractère, elle étonna monsieur de Grandville et Bordin par l'apparente sérénité que les malheurs extrêmes impriment aux belles âmes. Elle veillait et soignait madame d'Hauteserre et allait tous les jours deux heures à la prison. Elle dit qu'elle épouserait un de ses cousins quand ils seraient au bagne.

— Au bagne ! s'écria Bordin. Mais, mademoiselle, ne pensons qu'à demander leur grâce à l'empereur.

— Leur grâce ! à un Bonaparte ? s'écria Laurence avec horreur.

Les lunettes du vieux digne procureur lui sautèrent du nez ; il les saisit avant qu'elles tombassent, regarda la jeune personne qui maintenant ressemblait à une femme ; il comprit ce caractère dans toute son étendue, il prit le bras du marquis de Chargebœuf et lui dit : Monsieur le marquis, courons à Paris les sauver sans elle.

XIX

LE BIVAC DE L'EMPEREUR

Le pourvoi de messieurs de Simeuse, d'Hauteserre et de Michu fut la première affaire que dut juger la cour de cassation. L'arrêt fut donc heureusement retardé par les cérémonies de l'installation de la cour. Vers la fin du mois de septembre, après trois audiences prises par les plaidoiries et par le procureur général Merlin qui porta lui-même la parole, le pourvoi fut rejeté.

La cour impériale de Paris était instituée ; monsieur de Grandville y avait été nommé substitut du procureur général, et le département de l'Aube se trouvant dans la juridiction de cette cour, il lui fut possible de faire au cœur de son ministère des démarches en faveur des condamnés. Il fatigua Cambacérès, son protecteur. Bordin et monsieur de Chargebœuf vinrent le lendemain matin de l'arrêt dans son hôtel au Marais, où ils le trouvèrent dans la lune de miel de son mariage, car dans l'intervalle il s'était marié. Malgré tous les événements qui s'étaient accomplis dans l'existence de son ancien avocat, monsieur de Chargebœuf vit bien à l'affliction du jeune substitut qu'il avait été fidèle à ses clients. Certains avocats, les artistes de la profession, font de leurs causes des maîtresses. Le cas est rare, ne vous y fiez pas !

Dès qu'ils furent seuls dans son cabinet, M. de Grandville dit au marquis :

— Je n'ai pas attendu votre visite, j'ai déjà même usé tout mon crédit. N'essayez pas de sauver Michu, vous n'auriez pas la grâce de messieurs de Simeuse. Il faut une victime.

— Mon Dieu ! dit Bordin en montrant au jeune magistrat les trois pourvois en grâce, puis-je prendre sur moi de supprimer la demande de votre ancien client. Jeter ce papier au feu, c'est lui couper la tête.

Il présenta le blanc-seing de Michu. M. de Grandville le prit et le regarda.

— Nous ne pouvons pas le supprimer ; mais, sachez-le ! Si vous demandez tout, vous n'obtiendrez rien.

— Avons-nous le temps de consulter Michu ? dit Bordin.

— Oui. L'ordre d'exécution concerne le parquet du procureur général, et nous pouvons vous donner quelques jours. On tue les hommes, dit-il avec une sorte d'amertume, mais on y met des formes, surtout à Paris.

Monsieur de Chargebœuf avait eu déjà chez le grand juge des renseignements qui donnaient un

poids énorme à ces tristes paroles de monsieur de Grandville.

— Il est innocent, je le sais, je le dis, reprit le magistrat; mais que peut-on seul contre tous? Et songez que mon rôle est de me taire aujourd'hui. Je dois faire dresser l'échafaud où mon ancien client sera décapité.

M. de Chargebœuf connaissait assez Laurence pour savoir qu'elle ne consentirait pas à sauver ses cousins aux dépens de Michu. Le marquis essaya donc une dernière tentative. Il avait fait demander une audience au ministre des relations extérieures, pour savoir s'il existait un moyen de salut dans la haute diplomatie. Il prit avec lui Bordin qui connaissait le ministre et lui avait rendu quelques services.

Les deux vieillards trouvèrent Talleyrand absorbé dans la contemplation de son feu, les pieds en avant, la tête appuyée sur sa main, le coude sur la table, le journal à terre. Il venait de lire l'arrêt de la cour de cassation.

— Veuillez vous asseoir, monsieur le marquis, dit le ministre, et vous, Bordin, ajouta-t-il en lui indiquant une place devant lui à sa table, écrivez :

« Sire,

« Quatre gentilshommes innocents, déclarés cou-
« pables par le jury, viennent de voir leur con-
« damnation confirmée par votre cour de cassation.
« Votre Majesté Impériale ne peut plus que leur
« faire grâce. Ils ne réclament cette grâce de votre
« auguste clémence que pour avoir l'occasion d'u-
« tiliser leur mort en combattant sous vos yeux,
« et se disent, de Votre Majesté impériale et royale...
« avec respect, les. . . etc. »

— Il n'y a que les princes pour savoir obliger ainsi, dit le marquis de Chargebœuf, en prenant des mains de Bordin cette précieuse minute de la pétition à faire signer aux quatre gentilshommes, et pour laquelle il se promit d'obtenir d'augustes apostilles.

— Leur vie, monsieur le marquis, dit le ministre, est remise au hasard des batailles, tâchez d'arriver le lendemain d'une victoire, ils seront sauvés!

Il prit la plume, il écrivit lui-même une lettre confidentielle à l'empereur, une de dix lignes au maréchal Duroc; puis il sonna, demanda à son secrétaire un passe-port diplomatique, et dit tranquillement au vieux procureur : Quelle est votre opinion sérieuse sur ce procès?

— Ne savez-vous donc pas, monseigneur, qui nous a si bien entortillés?

— Je le présume, mais j'ai des raisons pour chercher une certitude, répondit le prince. Retournez à Troyes, allez chercher la comtesse de Cinq-Cygne, amenez-la, demain, ici, à pareille heure, mais secrètement; passez chez madame de Talleyrand que je préviendrai de votre visite. Si mademoiselle de Cinq-Cygne, qui sera placée de manière à voir l'homme que j'aurai debout devant moi, le reconnaît pour être venu chez elle dans le temps de la conspiration de messieurs de Polignac et de Rivière, quoi que je dise, quoi qu'il réponde, pas un geste, pas un mot! Ne pensez, d'ailleurs, qu'à sauver messieurs de Simeuse, n'allez pas vous embarrasser de votre mauvais drôle de garde-chasse.

— Un homme sublime, monseigneur! s'écria Bordin.

— De l'enthousiasme? et chez vous, Bordin! Cet homme est alors quelque chose. Notre homme a prodigieusement d'amour-propre, monsieur le marquis, dit-il en changeant de conversation; il va me congédier pour pouvoir faire des folies sans contradiction. C'est un grand soldat qui sait changer les lois de l'espace et du temps, mais il ne saurait changer les hommes, et il voudrait les fondre à son usage. Maintenant, n'oubliez pas que la grâce de vos parents ne sera obtenue que par une seule personne, par mademoiselle de Cinq-Cygne.

Le marquis partit seul pour Troyes, et dit à Laurence l'état des choses. Laurence obtint du procureur impérial la permission de voir Michu, et le marquis l'accompagna jusqu'à la porte de la prison, où il l'attendit. Elle sortit les yeux baignés de larmes.

— Le pauvre homme, dit-elle, a essayé de se mettre à mes genoux pour me prier de ne plus songer à lui, sans penser qu'il avait les fers aux pieds! Ah! marquis, je plaiderai sa cause. Oui, j'irai baiser la botte de leur empereur. Et si j'échoue, eh bien! cet homme vivra par mes soins, éternellement dans notre famille. Présentez son pourvoi pour gagner du temps : je veux avoir son portrait. Partons.

Le lendemain, quand le ministre apprit par un signal convenu que Laurence était à son poste, il sonna. Son huissier vint et reçut l'ordre de laisser entrer monsieur Corentin.

— Mon cher, vous êtes un habile homme, lui dit Talleyrand, et je veux vous employer.

— Monseigneur...

— Écoutez. En servant Fouché, vous aurez de l'argent et jamais d'honneur ni de position avouable; mais en me servant toujours comme vous venez de le faire à Berlin, vous aurez de la considération.

— Monseigneur est bien bon...

— Vous avez déployé du génie dans votre dernière affaire à Gondreville...

— De quoi monseigneur parle-t-il? dit Corentin en prenant un air ni trop froid ni trop surpris.

— Monsieur, répondit sèchement le ministre, vous n'arriverez à rien, vous craignez...

— Quoi? monseigneur.

— La mort! dit le ministre de sa belle voix profonde et creuse. Adieu, mon cher.

— C'est lui! dit le marquis de Chargebœuf, et nous avons failli tuer la comtesse; elle étouffe!

— Il n'y a que lui capable de jouer de pareils tours, répondit le ministre. Monsieur, vous êtes en danger de ne pas réussir, reprit le prince. Prenez ostensiblement la route de Strasbourg, je vais vous envoyer en blanc de doubles passe-ports. Ayez des Sosies, changez de route habilement et surtout de voiture, laissez arrêter à Strasbourg vos Sosies pour vous, et gagnez la Prusse par la Suisse! Pas un mot et de la prudence!

Mademoiselle de Cinq Cygne offrit à Robert Lefebvre une somme suffisante pour le déterminer à venir à Troyes faire le portrait de Michu, et monsieur de Grandville promit à ce peintre, alors célèbre, toutes les facilités possibles.

Monsieur de Chargebœuf partit avec Laurence et un domestique qui parlait allemand, dans son vieux berlingot qu'il donna, vers Nancy, à Gothard et mademoiselle Goujet qui les avaient précédés dans une excellente calèche.

Le ministre avait raison. A Strasbourg, le commissaire général de police refusa de viser le passeport des voyageurs, en leur opposant des ordres absolus. En ce moment même, le marquis et Laurence sortaient de France par Bâle dans la calèche neuve.

Laurence traversa la Suisse dans les beaux premiers jours du mois d'octobre, et prit par les bords du Rhin, sans accorder la moindre attention à ces magnifiques pays. Elle était au fond de la calèche dans l'engourdissement où tombe le criminel quand il sait l'heure de son supplice; toute la nature se couvre alors d'une vapeur bouillante, et les choses les plus vulgaires prennent une tournure fantastique.

Cette pensée: Ils se tuent si je ne réussis pas! retombait sur son âme comme, dans le supplice de la roue, tombait jadis la barre du bourreau sur les membres du patient. Elle se sentait de plus en plus brisée, elle perdait toute son énergie dans l'attente du cruel moment, décisif et rapide, où elle se trouverait face à face avec l'homme de qui dépendait le sort des quatre gentilshommes. Elle avait pris le parti de se laisser aller à son affaissement pour ne pas dépenser d'énergie inutile. Incapable de comprendre ce calcul des âmes fortes et qui se traduit diversement à l'extérieur, car dans ces attentes suprêmes certains esprits supérieurs s'abandonnent à une gaieté surprenante, le marquis avait peur de ne pas amener Laurence vivante jusqu'à cette rencontre solennelle seulement pour eux, mais qui certes dépasse les proportions ordinaires de la vie privée. Pour Laurence, s'humilier devant cet homme, objet de sa haine et de son mépris, emportait la mort de tous ses sentiments généreux.

— Après cela, dit-elle, la Laurence qui survivra ne ressemblera plus à celle qui va y périr.

Néanmoins il fut bien difficile aux deux voyageurs de ne pas apercevoir l'immense mouvement d'hommes et de choses dans lequel ils entrèrent, une fois en Prusse. La campagne d'Iéna était commencée. Ils voyaient les magnifiques divisions de l'armée française s'allonger et parader comme aux Tuileries. Dans ces déploiements de la splendeur militaire, qui ne peuvent se dépeindre qu'avec les mots et les images de la Bible, l'homme qui animait ces masses prit des proportions gigantesques dans l'imagination de Laurence. Bientôt, les mots de victoire retentirent à son oreille. Les armées impériales venaient de remporter deux avantages signalés. Le prince de Prusse avait été tué la veille du jour où les deux voyageurs arrivèrent à Saalfeld, tâchant de rejoindre Napoléon qui allait avec la rapidité de la foudre.

Enfin, le treize octobre, date de mauvais augure, mademoiselle de Cinq-Cygne longeait une rivière au milieu des corps de la grande armée, ne voyant que confusion, renvoyée d'un village à l'autre et de division en division, épouvantée de se voir seule avec un vieillard, ballottée dans un océan de cent cinquante mille hommes, qui en cherchaient cent cinquante mille autres. Fatiguée de toujours apercevoir cette rivière par-dessus les haies d'un chemin boueux qu'elle suivait sur une colline, elle en demanda le nom à un soldat.

— C'est la Saale, dit-il en lui montrant l'armée prussienne, groupée par grandes masses de l'autre côté de ce cours d'eau.

La nuit venait, Laurence voyait s'allumer des feux et briller des armes. Le vieux marquis, dont l'intrépidité fut chevaleresque, conduisait lui-même, à côté de son nouveau domestique, deux bons chevaux achetés la veille. Le vieillard savait bien qu'il ne trouverait ni postillon, ni chevaux, en arrivant sur un champ de bataille.

Tout à coup l'audacieuse calèche, objet de l'étonnement de tous les soldats, fut arrêtée par un brigadier de la gendarmerie de l'armée qui vint à bride abattue sur le marquis en lui disant: Qui êtes-vous? où allez-vous? que demandez-vous?

— L'empereur! dit le marquis de Chargebœuf, j'ai une dépêche importante des ministres pour le grand maréchal Duroc.

— Eh bien! vous ne pouvez pas rester là, dit le gendarme.

Mademoiselle de Cinq-Cygne et le marquis furent d'autant plus obligés de rester là, que le jour allait cesser.

— Où sommes-nous? dit mademoiselle de Cinq-Cygne en arrêtant deux officiers qu'elle vit venir et dont l'uniforme était caché par des surtouts en drap.

— Vous êtes en avant de l'avant-garde de l'armée française, madame, lui répondit l'un des deux officiers. Vous ne pouvez même rester ici; car si l'ennemi faisait un mouvement et que l'artillerie jouât, vous seriez entre deux feux.

— Ah! dit-elle d'un air indifférent.

Sur ce : ah! l'autre officier dit : Comment cette femme se trouve-t-elle là?

— Nous attendons, répondit-elle, un gendarme qui est allé prévenir monsieur Duroc, en qui nous trouverons un protecteur pour pouvoir parler à l'empereur.

— Parler à l'empereur? dit le premier officier. Y pensez-vous, à la veille d'une bataille décisive?

— Ah! vous avez raison, dit-elle, je ne dois lui parler qu'après-demain, la victoire le rendra doux.

Les deux officiers allèrent se placer à vingt pas de distance, sur leurs chevaux immobiles. La calèche fut alors entourée par un escadron de généraux, de maréchaux, d'officiers, tous extrêmement brillants et qui respectèrent la voiture.

— Mon Dieu! dit le marquis à mademoiselle de Cinq-Cygne, j'ai peur que nous n'ayons parlé à l'empereur.

— L'empereur, dit un colonel général, mais le voilà!

Laurence aperçut alors, à quelques pas en avant et seul, celui qui s'était écrié : « Comment cette femme se trouve-t-elle là? » L'un des deux officiers, l'empereur enfin, était vêtu d'une redingote mise par-dessus un uniforme vert, et était sur un cheval blanc richement caparaçonné. Il examinait avec une lorgnette l'armée prusienne au delà de la Saale. Laurence comprit alors pourquoi la calèche restait là et pourquoi l'escorte de l'empereur la respectait. Un mouvement convulsif la saisit, l'heure était arrivée. Elle entendit alors le bruit sourd de plusieurs masses d'hommes et de leurs armes s'établissant au pas accéléré sur ce plateau. Les batteries semblaient avoir un langage, les caissons retentissaient et l'airain petillait.

— Le maréchal Lannes prendra position avec tout son corps en avant, le maréchal Lefebvre et la garde occuperont ce sommet, dit l'autre officier, qui était le major général Berthier.

L'empereur descendit; et au premier mouvement qu'il fit, on s'empressa de venir tenir son cheval. Laurence était stupide d'étonnement. Elle ne croyait pas à tant de simplicité.

— Je passerai la nuit sur ce plateau, dit l'empereur.

En ce moment, le grand maréchal Duroc que le gendarme avait enfin trouvé, vint au marquis de Chargebœuf et lui demanda la raison de son arrivée. Le marquis lui répondit qu'une lettre écrite par le ministre des relations extérieures lui disait combien il était urgent qu'ils obtinssent, mademoiselle de Cinq-Cygne et lui, une audience de l'empereur.

— Sa Majesté va dîner sans doute à son bivac, dit Duroc en prenant la lettre, et quand j'aurai vu ce dont il s'agit, je vous ferai savoir si cela se peut. Brigadier, dit-il au gendarme, accompagnez cette voiture et menez-la près de la cabane en arrière.

Monsieur de Chargebœuf suivit le gendarme et arrêta sa voiture derrière une misérable chaumière bâtie en bois et en terre, entourée de quelques arbres fruitiers, et gardée par des piquets d'infanterie et de cavalerie. On peut dire que la majesté de la guerre éclatait là dans toute sa splendeur. De ce sommet, les lignes des deux armées se voyaient éclairées encore par la lune.

Après une heure d'attente, remplie par le mouvement perpétuel d'aide de camps partant et revenant, Duroc vint chercher mademoiselle de Cinq-Cygne et le marquis de Chargebœuf; il les fit entrer dans la chaumière, dont le plancher était en terre battue comme dans les aires de grange. Devant une table desservie et devant un feu de bois vert qui fumait, Napoléon était assis sur une chaise grossière Ses bottes pleines de boue attestaient ses courses à travers les champs. Il avait ôté sa redingote, et son célèbre uniforme vert, traversé par son grand cordon rouge, rehaussé par le dessous blanc de sa culotte de casimir et de son gilet, faisait admirablement bien valoir sa figure césarienne et terrible. Il avait la main sur une carte dépliée, placée sur ses genoux.

Berthier se tenait debout dans son brillant costume de vice-connétable de l'empire. Constant, le valet de chambre, présentait à l'empereur son café sur un plateau.

— Que voulez-vous? dit-il avec une feinte brusquerie en traversant par le rayon de son regard la tête de Laurence. Vous ne craignez donc plus de me parler avant la bataille? De quoi s'agit-il?

— Sire, dit-elle en le regardant d'un œil non moins fixe, je suis mademoiselle de Cinq-Cygne.

— Eh bien ? répondit-il d'une voix colère en se croyant bravé par ce regard.

— Ne comprenez-vous donc pas ? Je suis la comtesse de Cinq-Cygne et je vous demande grâce ! dit-elle en tombant à genoux et lui tendant le placet rédigé par Talleyrand, apostillé par l'impératrice, par Cambacérès et par Malin.

L'empereur la releva gracieusement en lui jetant un regard fin et lui dit :

— Serez-vous sage enfin ? Comprendrez-vous ce que doit être l'empire français...

— Ah ! je ne comprends en ce moment que l'empereur ! dit-elle vaincue par la bonhomie avec laquelle l'homme du destin avait dit ces paroles qui faisaient pressentir la grâce.

— Sont-ils innocents ? demanda l'empereur.

— Tous, dit-elle avec enthousiasme.

— Tous ? Non, le garde-chasse est un homme dangereux qui tuerait mon sénateur sans prendre votre avis...

— Oh ! sire, dit-elle, si vous aviez un ami qui se fût dévoué pour vous, l'abandonneriez-vous ? ne vous...

— Vous êtes une femme, dit-il avec une teinte de raillerie.

— Et vous un homme de fer ! lui dit-elle avec une dureté qui lui plut.

— Cet homme a été condamné par la justice du pays, reprit-il.

— Mais il est innocent.

— Enfant !... dit-il.

Il sortit, prit mademoiselle de Cinq-Cygne par la main et l'emmena sur le plateau.

— Voici, dit-il avec son éloquence qui changeait les lâches en braves, voici trois cent mille hommes, ils sont innocents, eux aussi ! Eh bien ! demain, trente mille hommes seront morts, morts pour leur pays ! Il y a chez les Prussiens, peut-être, un grand mécanicien, un idéologue, un génie qui sera moissonné. De notre côté, nous perdrons certainement de grands hommes inconnus ; peut-être verrai-je mourir mon meilleur ami ! Accuserai-je Dieu ? non, je me tairai. Sachez qu'on doit mourir pour les lois de son pays comme on meurt ici pour sa gloire.

Il la ramena dans la cabane.

— Allez, retournez en France, dit-il en regardant le marquis. Mes ordres vous y suivront.

Elle crut à une commutation de peine pour Michu, et dans l'effusion de sa reconnaissance, elle plia le genou et baisa la main de l'empereur.

— Vous êtes monsieur de Chargebœuf ? dit alors Napoléon en avisant le marquis.

— Oui, sire.

— Vous avez des enfants ?

— Beaucoup d'enfants.

— Pourquoi ne me donneriez-vous pas un de vos petits-fils ? il serait un de mes pages...

— Ah ! voilà le sous-lieutenant qui perce, pensa Laurence, il veut être payé de sa grâce.

Le marquis s'inclina sans répondre. Heureusement le général Rapp se précipita dans la cabane.

— Sire, la cavalerie de la garde et celle du grand-duc de Berg ne pourront pas rejoindre avant midi.

— N'importe, dit Napoléon en se tournant vers Berthier, il est des heures de grâce pour nous aussi, sachons en profiter.

Sur un signe de main, le marquis et Laurence se retirèrent et remontèrent en voiture. Le brigadier les mit dans leur route et les conduisit jusqu'à un village où ils passèrent la nuit. Le lendemain, ils s'éloignèrent du champ de bataille au bruit de huit cents pièces de canon qui grondèrent pendant dix heures. A Hambourg, ils apprirent l'étonnante victoire d'Iéna. Six jours après, ils entraient dans les faubourgs de Troyes.

Un ordre du grand juge, transmis au procureur impérial près le tribunal de première instance de Troyes, ordonnait la mise en liberté sous caution des gentilshommes en attendant la décision de l'empereur et roi ; mais en même temps, l'ordre pour l'exécution de Michu fut expédié par le parquet. Ces ordres étaient arrivés le matin même.

Laurence se rendit alors à la prison, sur les deux heures, en habit de voyage. Elle obtint de rester auprès de Michu, à qui l'on faisait la triste cérémonie, appelée la toilette. Le bon abbé Goujet avait demandé à l'administrer et à l'accompagner jusqu'à l'échafaud. Le curé de Cinq-Cygne venait de donner l'absolution à cet homme qui se désolait de mourir dans l'incertitude sur le sort de ses maîtres. Aussi quand Laurence se montra, poussa-t-il un cri de joie.

— Je puis mourir ! dit-il.

— Ils sont graciés, je ne sais à quelles conditions, répondit-elle, mais ils le sont, et j'ai tout tenté pour toi, mon ami, malgré leurs avis. Je croyais t'avoir sauvé, mais l'empereur m'a trompé par gracieuseté de souverain.

— Il était écrit là-haut, dit Michu, que le chien de garde devait être tué à la même place que ses vieux maîtres.

La dernière heure passa rapidement. Michu, au moment de partir, n'osait demander d'autre faveur que de baiser la main de mademoiselle de Cinq-Cygne, mais elle lui tendit ses joues et se laissa saintement embrasser par cette noble victime. Michu refusa de monter en charrette.

— Les innocents doivent aller à pied ! dit-il.

Il ne voulut pas que l'abbé Goujet lui donnât le bras, il marcha dignement et résolûment jusqu'à l'échafaud. Au moment de se coucher sur la planche, il dit à l'exécuteur, en le priant de rabattre sa redingote qui lui montait sur le cou : Si elle vous appartient, ne l'entamez pas !

A peine les quatre gentilshommes eurent-ils le temps de voir mademoiselle de Cinq-Cygne. Un planton du général commandant la division leur apporta des brevets de sous-lieutenants dans le même régiment de cavalerie, avec l'ordre de rejoindre aussitôt, à Bayonne, le dépôt de leur corps. Après des adieux déchirants, car ils eurent tous un pressentiment de l'avenir, mademoiselle de Cinq-Cygne rentra dans son château désert.

Les deux frères moururent ensemble sous les yeux de l'empereur, à Somo-Sierra, l'un défendant l'autre, tous deux déjà chefs d'escadron. Leur dernier mot fut : Laurence, *cy*, *meurs !*

L'aîné des d'Hauteserre mourut colonel à l'attaque de la redoute de la Moscowa, où son frère prit sa place. Adrien fut nommé général à la bataille de Dresde, y fut blessé grièvement et put revenir se faire soigner à Cinq-Cygne. En essayant de sauver ce débris des quatre gentilshommes qu'elle avait vus un moment autour d'elle, la comtesse, alors âgée de trente-deux ans, l'épousa ; mais elle lui offrit un cœur flétri qu'il accepta, car les gens qui aiment ne doutent de rien, ou doutent de tout.

La restauration la trouva sans enthousiasme. Les Bourbons venaient trop tard pour elle. Néanmoins, elle n'eut pas à se plaindre. Son mari fut nommé pair de France avec le titre de marquis de Cinq-Cygne. Il devint lieutenant général en 1816, et fut récompensé des éminents services qu'il rendit alors par le cordon bleu.

Le fils de Michu, dont Laurence prit soin comme de son propre enfant, fut reçu avocat en 1815. Après avoir exercé pendant deux ans sa profession, il fut nommé juge suppléant au tribunal d'Alençon, et de là passa procureur du roi au tribunal d'Arcis en 1824. Laurence, qui avait surveillé l'emploi des capitaux de Michu, lui remit une inscription de douze mille livres de rente le jour de sa majorité.

Le comte de Cinq-Cygne mourut en 1830 entre les bras de Laurence, de son père, de sa mère et de ses enfants qui l'adoraient. Lors de sa mort, personne n'avait encore pénétré le secret de l'enlèvement du sénateur. Louis XVIII, qui ne se refusa point à réparer les malheurs de cette affaire, fut muet sur les causes de ce désastre avec la comtesse de Cinq-Cygne, qui le crut alors complice de la catastrophe.

XX

LES TÉNÈBRES DISSIPÉES.

Le feu marquis de Cinq-Cygne avait employé ses épargnes, ainsi que celles de son père et de sa mère, à l'acquisition d'un magnifique hôtel situé au faubourg Saint-Honoré, compris dans le majorat considérable institué pour l'entretien de sa pairie. La sordide économie du marquis et de ses parents, qui souvent affligeait Laurence, fut alors expliquée. Aussi, depuis ce temps, la marquise, qui vivait à sa terre en y thésaurisant pour ses enfants, passa-t-elle d'autant plus volontiers ses hivers à Paris, que sa fille Berthe et son fils Paul atteignaient un âge où leur éducation exigeait les ressources de Paris.

Madame de Cinq-Cygne alla peu dans le monde. Son mari ne pouvait ignorer les regrets qui habitaient le cœur de cette femme ; mais il déploya pour elle les délicatesses les plus ingénieuses, et mourut n'ayant aimé qu'elle au monde. Ce noble cœur, méconnu pendant quelque temps, mais à qui la généreuse fille des Cinq-Cygne rendit dans les dernières années autant d'amour qu'elle en recevait, son mari fut enfin complétement heureux.

Laurence vivait surtout par les joies de la famille. Nulle femme de Paris ne fut plus chérie de ses amis, ni plus respectée. Aller chez elle est un honneur. Douce, indulgente, spirituelle, simple surtout, elle plaît aux âmes d'élite, elle les attire, malgré son attitude empreinte de douleur ; mais chacun semble protéger cette femme si forte, et ce sentiment de protection secrète explique peut-être l'attrait de son amitié. Sa vie, si douloureuse pendant sa jeunesse, est belle et sereine vers le soir. On connaît ses souffrances. Personne n'a jamais demandé quel est l'original du portrait de Robert Lefebvre qui, depuis la mort du garde, est le principal et funèbre ornement de son salon. Sa physionomie a la maturité des fruits venus difficilement. Une sorte de fierté religieuse orne aujourd'hui ce front éprouvé.

Au moment où la marquise vint tenir maison, sa fortune, augmentée par la loi sur les indemnités, allait à deux cent mille livres de rente, sans compter les traitements de son mari ; car elle avait hérité des onze cent mille francs laissés par les Simeuse. Dès lors, elle dépensa cent mille francs par an, et mit de côté le reste pour faire la dot de Berthe.

Berthe est le portrait vivant de sa mère, mais sans audace guerrière ; sa mère fine, spirituelle. Et plus femme, dit Laurence.

Elle ne voulait pas marier sa fille avant qu'elle

eût vingt et un ans. Les économies de la marquise, sagement administrées par le vieux d'Hauteserre, et placées dans les fonds au moment où les rentes tombèrent en 1830, formaient une dot d'environ quatre-vingt mille francs de rente à Berthe qui, en 1833, eut vingt ans.

Vers ce temps, la princesse de Cadignan, qui voulait marier son fils, le duc de Maufrigneuse, avait depuis quelques mois lié son fils avec la marquise de Cinq-Cygne. George de Maufrigneuse dînait trois fois par semaine chez la marquise ; il accompagnait la mère et la fille aux Italiens, il caracolait au Bois autour de leur calèche quand elles s'y promenaient; enfin il fut alors évident pour le monde du faubourg Saint Germain, que George aimait Berthe. Seulement personne ne pouvait savoir si madame de Cinq-Cygne avait le désir de faire sa fille duchesse en attendant qu'elle devînt princesse; ou si la princesse désirait pour son fils une si belle dot; si la célèbre princesse parisienne allait au-devant de la noblesse de province, ou si la noblesse de province était effrayée de la célébrité de madame de Cadignan, de ses goûts et de sa vie ruineuse.

Dans le désir de ne point nuire à son fils, la princesse satisfaisait à toutes les convenances, elle était dévote, avait muré sa vie intime, et passait l'été à Genève dans une villa.

Un soir, madame la princesse de Cadignan avait chez elle la marquise d'Espard, et de Marsay, le président du conseil. Elle vit ce soir-là cet ancien amant pour la dernière fois, il mourut quinze jours après. Rastignac, sous-secrétaire d'État attaché au ministère de de Marsay, deux ambassadeurs, d'Arthez, deux orateurs célèbres restés à la chambre des pairs, les vieux ducs de Lenoncourt et de Navarreins, le comte de Vandenesse et sa jeune femme s'y trouvaient et formaient un cercle assez bizarre, dont la composition s'expliquera facilement : il s'agissait d'obtenir de de Marsay un laissez-passer pour le prince de Cadignan. De Marsay, qui ne voulait pas prendre cette responsabilité, venait dire à la princesse que l'affaire était en de bonnes mains. On devait leur apporter une solution pendant la soirée.

On annonça la marquise et mademoiselle de Cinq-Cygne. Laurence, dont les principes étaient intraitables, fut non pas surprise, mais choquée de voir les représentants les plus illustres de la légitimité, dans l'une et l'autre chambre, causant avec le premier ministre de celui qu'elle n'appelait jamais que monseigneur le duc d'Orléans, l'écoutant et riant avec lui. De Marsay, comme les lampes près de s'éteindre, brillait d'un dernier éclat. Il oubliait là, volontiers, les soucis de la politique. La marquise de Cinq-Cygne accepta de Marsay comme on dit que la cour d'Autriche accepte monsieur de Sainte-Aulaire : l'homme du monde fit passer le ministre. Mais elle se dressa comme si son siége eût été de fer rougi, quand elle entendit annoncer monsieur le comte de Gondreville.

— Adieu, madame, dit-elle à la princesse d'un ton sec.

Puis elle sortit avec Berthe en calculant ses pas de manière à ne pas voir cet homme.

— Vous avez fait manquer le mariage de George, dit à voix basse la princesse à de Marsay.

L'ancien clerc venu d'Arcis, l'ancien représentant du peuple, l'ancien thermidorien, l'ancien tribun, l'ancien conseiller d'État, l'ancien comte de l'empire et sénateur, l'ancien pair de Louis XVIII, le nouveau pair de juillet fit une révérence servile à la belle princesse de Cadignan.

— Ne tremblez plus, belle dame, dit-il, nous ne faisons pas la guerre aux princes! Et il s'assit auprès d'elle.

Malin avait eu l'estime de Louis XVIII, à qui sa vieille expérience ne fut pas inutile. Le comte de Gondreville aida beaucoup à renverser M. Decazes, et conseilla fortement le ministère Villèle. Reçu froidement par Charles X, il avait épousé les rancunes de Talleyrand. Il était alors en grande faveur sous le douzième gouvernement qu'il a l'avantage de servir depuis 1789, et qu'il desservira sans doute; mais, depuis quinze mois, il avait rompu l'amitié qui, pendant trente-six ans, l'avait uni au plus célèbre de nos diplomates. Ce fut dans cette soirée qu'en parlant de ce grand homme, il dit ce mot : Savez-vous la raison de son hostilité contre le duc de Bordeaux?... le prétendant est trop jeune...

— Vous donnez là, lui répondit Rastignac, un singulier conseil aux jeunes gens.

De Marsay, devenu très-songeur depuis le mot de la princesse, ne releva pas ces plaisanteries ; il regardait sournoisement Gondreville, et attendait évidemment pour parler que le vieillard, qui se couchait de bonne heure, fût parti. Tous ceux qui étaient là, témoins de la sortie de madame de Cinq-Cygne dont les raisons étaient connues, imitèrent le silence de de Marsay. Gondreville n'avait pas reconnu la marquise; il ignorait les motifs de cette réserve générale; mais l'habitude des affaires, les mœurs politiques, lui avaient donné du tact; il était homme d'esprit d'ailleurs; il crut que sa présence gênait, il partit.

De Marsay, debout à la cheminée, contempla, de façon à laisser deviner de graves pensées, ce vieillard de soixante et dix ans qui s'en allait lentement.

— J'ai eu tort, madame, dit enfin le premier ministre en entendant le roulement de la voiture, de

ne pas vous avoir nommé mon négociateur. Mais je vais racheter ma faute et vous donner les moyens de faire votre paix avec les Cinq-Cygne. Voici plus de trente ans que la chose a eu lieu ; c'est aussi vieux que la mort de Henri IV, qui certes, entre nous, malgré le proverbe, est bien l'histoire la moins connue, comme beaucoup d'autres catastrophes historiques. Je vous jure, d'ailleurs, que si cette affaire ne concernait pas la marquise, elle n'en serait pas moins curieuse. Enfin, elle éclaircit un fameux passage de nos annales modernes, celui du Mont-Saint-Bernard. Messieurs les ambassadeurs y verront que, sous le rapport de la profondeur, nos hommes politiques sont bien loin des Machiavels que les flots populaires ont élevés en 1793 au-dessus des tempêtes, et dont quelques-uns ont *trouvé,* comme dit la romance, *un port.* Pour être quelque chose en France, il faut avoir été roulé dans les ouragans de ce temps-là.

— Mais il me semble, dit en souriant la princesse, que...

Un rire de bonne compagnie se joua sur toutes les lèvres. De Marsay ne put s'empêcher de sourire en voyant la princesse s'arrêter sur le *que.*

— Nous appelions cela, au collége, un *que* retranché, dit Rastignac.

Les ambassadeurs parurent impatients, de Marsay fut pris par une quinte et l'on fit silence.

— Par une nuit de juin 1800, vers trois heures du matin, dit le premier ministre, au moment où le jour faisait pâlir les bougies, deux hommes, las de jouer la bouillotte, ou qui ne la jouaient que pour y occuper les autres, quittèrent le grand salon de l'hôtel des relations extérieures, et allèrent dans un boudoir. Ces deux hommes, dont un est mort, et dont l'autre a un pied dans la tombe, sont, chacun dans leur genre, aussi extraordinaires l'un que l'autre. Tous deux ont été prêtres, et tous deux ont abjuré ; tous deux se sont mariés. L'un avait été simplement oratorien, l'autre avait porté la mitre épiscopale. Le premier s'appelait Fouché, je ne vous dis pas le nom du second ; mais tous deux étaient alors de simples citoyens français peu simples. Quand on les vit allant dans le boudoir, les personnes qui se trouvaient encore là manifestèrent un peu de curiosité. Un troisième personnage les suivit. Quant à celui-là qui se croyait beaucoup plus fort que les deux premiers, il avait nom Sieyes, et vous savez tous qu'il appartenait également à l'Église avant la révolution. Celui qui marchait difficilement se trouvait alors ministre des relations extérieures, Fouché était ministre de la police générale. Sieyes avait abdiqué le consulat. Un petit homme, froid et sévère, quitta sa place et rejoignit ces trois hommes en disant à haute voix devant quelqu'un de qui je tiens le mot : Je crains le brelan des prêtres. Il était ministre de la guerre. Le mot de Carnot n'inquiéta point les deux consuls qui jouaient dans le salon. Cambacérès et Lebrun étaient alors à la merci de leurs ministres, infiniment plus forts qu'eux. Presque tous ces hommes d'État sont morts, on ne leur doit plus rien, ils appartiennent à l'histoire et l'histoire de cette nuit a été terrible ; je vous le dis, parce que moi seul la sais, parce que Louis XVIII ne l'a pas dite à la pauvre madame de Cinq-Cygne, et qu'il est indifférent au gouvernement actuel qu'elle le sache. Tous quatre, ils s'assirent, le boiteux dut fermer la porte avant qu'on prononçât un mot, il poussa même, dit-on, un verrou. Il n'y a que les gens bien élevés qui aient de ces petites attentions. Les trois prêtres avaient les figures blêmes et impassibles que vous leur avez connues. Carnot seul offrait un visage coloré. Aussi le militaire parla-t-il le premier : — De quoi s'agit-il ? — De la France, dut dire le prince que j'admire comme un des hommes les plus extraordinaires de notre temps. — De la république, a certainement dit Fouché. — Du pouvoir, a dit probablement Sieyes.

Tous les assistants se regardèrent. De Marsay avait, de la voix, du regard et du geste, admirablement peint les trois hommes.

— Les trois prêtres s'entendaient à merveille, reprit-il. Carnot regarda sans doute ses collègues et l'ex-consul d'un air assez digne. Je crois qu'il a dû se trouver abasourdi en dedans. — Croyez-vous au succès ? lui demanda Sieyes. — On peut tout attendre de Bonaparte, répondit le ministre de la guerre, il a passé les Alpes heureusement. — En ce moment, dit le diplomate avec une lenteur calculée, il joue son tout. — Enfin, tranchons le mot, dit Fouché ; que ferons-nous s'il est vaincu ? Est-il possible de refaire une armée ? Resterons-nous ses humbles serviteurs ? — Il n'y a plus de république en ce moment, fit observer Sieyes, il est consul pour dix ans. — Il a plus de pouvoir que n'en avait Cromwell, ajouta l'évêque, et n'a pas voté la mort du roi. — Nous avons un maître, dit Fouché, le conserverons-nous s'il perd la bataille, ou reviendrons-nous à la république pure ? — La France, répliqua sentencieusement Carnot, ne pourra résister qu'en revenant à l'énergie conventionnelle. — Je suis de l'avis de Carnot, dit Sieyes. Si Bonaparte revient défait, il faut l'achever, il nous en a trop dit depuis sept mois ! — Il a l'armée, reprit Carnot d'un air penseur. — Nous aurons le peuple ! s'écria Fouché. — Vous êtes prompt, monsieur ! répliqua le grand seigneur de cette voix de basse-taille qu'il a conservée et qui fit rentrer l'oratorien en lui-même. — Soyez francs, dit un ancien conventionnel en montrant sa tête, si Bonaparte est vainqueur, nous l'adorerons ;

vaincu, nous l'enterrerons! — Vous étiez là, Malin, reprit le maître de la maison sans s'émouvoir, vous serez des nôtres. Il lui fit signe de s'asseoir. Ce fut à cette circonstance que ce personnage, conventionnel assez obscur, dut d'être tout ce que nous venons de voir qu'il est encore en ce moment. Malin fut discret, et les deux ministres lui furent fidèles; mais il fut aussi le pivot de la machine et l'âme de la machination. — Cet homme n'a point encore été vaincu! s'écria Carnot avec un accent de conviction, et il vient de surpasser Annibal. — Voici le Directoire en cas de malheur, reprit très-finement Sieyes en faisant remarquer à chacun qu'ils étaient cinq. — Et, dit le ministre des affaires étrangères, nous sommes tous intéressés au maintien de la révolution française, nous avons tous trois jeté le froc aux orties; le général a voté la mort. Quant à vous, dit-il au dernier, vous avez des biens d'émigrés. — Nous avons tous les mêmes intérêts, dit péremptoirement Sieyes, et nos intérêts sont d'accord avec celui de la patrie. — Chose rare! dit le diplomate en souriant. — Il faut agir, ajouta Fouché, la bataille se livre, et Mélas a des forces supérieures. Gênes est rendue, et Masséna a commis la faute de s'embarquer pour Antibes; il n'est donc pas certain qu'il puisse rejoindre Bonaparte qui reste réduit à ses seules ressources. — Qui vous a dit cette nouvelle? demanda Carnot. — Elle est sûre, répondit Fouché. Vous aurez le courrier à l'heure de la bourse.

— Ceux-là n'y faisaient point de façons, dit de Marsay en souriant et s'arrêtant un moment.

— Or, ce n'est pas quand la nouvelle du désastre viendra, dit toujours Fouché, que nous pourrons organiser les clubs, réveiller le patriotisme et changer la constitution. Notre dix-huit brumaire doit être prêt. — Laissons-le faire au ministre de la police, dit le diplomate, et défions nous de Lucien. Lucien Bonaparte était alors ministre de l'intérieur. — Je l'arrêterai bien, dit Fouché. — Messieurs, s'écria Sieyes, notre Directoire ne sera plus soumis à des mutations anarchiques. Nous organiserons un pouvoir oligarchique, un sénat à vie, une chambre élective qui sera dans nos mains, car sachons profiter des fautes du passé. — Avec ce système, j'aurai la paix, dit l'évêque. — Trouvez-moi un homme sûr pour correspondre avec Moreau, car l'armée d'Allemagne deviendra notre seule ressource! s'écria Carnot qui était resté plongé dans une profonde méditation.

— En effet, reprit de Marsay avec une pause, ces hommes avaient raison, messieurs! Ils ont été grands dans cette crise, et j'eusse fait comme eux.

— Messieurs! s'écria Sieyes d'un ton grave et solennel, dit de Marsay en reprenant son récit. Ce mot: messieurs! fut parfaitement compris: tous les regards exprimèrent une même foi, la même promesse, celle d'un silence absolu, d'une solidarité complète au cas où Bonaparte reviendrait triomphant. — Nous savons tous ce que nous avons à faire, ajouta Fouché. Sieyes avait tout doucement dégagé le verrou, son oreille de prêtre l'avait bien servi. Lucien entra. — Bonne nouvelle, messieurs! un courrier apporte à madame Bonaparte un mot du premier consul, il a débuté par une victoire à Montebello. Les trois ministres se regardèrent. — Est-ce une bataille générale? demanda Carnot. — Non, un combat où Lannes s'est couvert de gloire.

L'affaire a été sanglante. Attaqué avec dix mille hommes par dix-huit mille, il a été sauvé par une division envoyée à son secours. Ott est en fuite. Enfin la ligne d'opération de Mélas est coupée. — De quand le combat? demanda Carnot. — Le huit, dit Lucien. — Nous sommes le treize, reprit le savant ministre, eh bien! selon toute apparence, les destinées de la France se jouent au moment où nous causons. En effet, la bataille de Marengo commença le quatorze juin à l'aube. Quatre jours d'attente mortelle! dit Lucien. — Mortelle? reprit le ministre des relations extérieures froidement et d'un air interrogatif. — Quatre jours, dit Fouché. Un témoin oculaire m'a certifié que les deux consuls n'apprirent ces détails qu'au moment où les six personnages rentrèrent au salon. Il était alors quatre heures du matin. Fouché partit le premier. Voici ce que fit avec une infernale et sourde activité ce génie ténébreux, profond, extraordinaire, peu connu; mais qui avait bien certainement un génie égal peut-être à celui de Philippe II, à celui de Tibère et de Borgia. Sa conduite lors de l'affaire de Walcheren a été celle d'un militaire consommé, d'un grand politique, d'un administrateur prévoyant. Vous savez qu'alors il a épouvanté Napoléon. Fouché, Masséna et le prince sont les trois plus grands hommes, les plus fortes têtes, comme diplomatie, guerre et gouvernement, que je connaisse. Si Napoléon les avait franchement associés à son œuvre, il n'y aurait plus d'Europe, mais un vaste empire français. Fouché ne s'est détaché de Napoléon qu'en voyant Sieyes et le prince de Talleyrand mis de côté. Dans l'espace de trois jours, Fouché, tout en cachant la main qui remuait les cendres de ce foyer, organisa cette angoisse générale qui pesa sur toute la France, et ranima l'énergie républicaine de 1793.

Comme il faut éclairer ce coin obscur de notre histoire, je vous dirai que cette agitation partie de lui qui tenait tous les fils de l'ancienne Montagne, produisit les complots républicains par lequels

la vie du premier consul fut menacée après sa victoire de Marengo. Ce fut la conscience qu'il avait du mal dont il était l'auteur, qui lui donna la force de signaler à Bonaparte, malgré l'opinion contraire de celui-ci, les républicains comme plus mêlés que les royalistes à ces entreprises. Fouché connaissait admirablement les hommes, il compta sur Sieyes à cause de son ambition trompée, sur M. de Talleyrand parce qu'il était un grand seigneur, sur Carnot à cause de sa profonde honnêteté; mais il redoutait notre homme de ce soir, et voici comment il l'entortilla. Il n'était que Malin, dans ce temps-là, Malin le correspondant de Louis XVIII. Il fut forcé par le ministre de la police de rédiger les proclamations du gouvernement révolutionnaire, ses actes, ses arrêts, la mise hors la loi des factieux du 18 brumaire, et bien plus, ce fut ce complice malgré lui, qui les fit imprimer au nombre d'exemplaires nécessaire et qui les tint prêts en ballots dans sa maison. L'imprimeur fut arrêté comme conspirateur, car on fit choix d'un imprimeur révolutionnaire, et la police ne le relâcha que deux mois après. Cet homme est mort en 1816 croyant à une conspiration montagnarde. Une des scènes les plus curieuses jouées par la police de Fouché, est sans contredit celle que causa le premier courrier reçu par le plus célèbre banquier de cette époque, et qui annonça la perte de la bataille de Marengo. La fortune, si vous vous le rappelez, ne se déclara pour Napoléon que sur les sept heures du soir. A midi, l'agent envoyé par le roi de la finance d'alors, regarda l'armée française comme anéantie et s'empressa de dépêcher un courrier.

Le ministre de la police envoya chercher les afficheurs, les crieurs, et l'un de ses affidés arrivait avec un camion chargé des imprimés, quand le courrier du soir, qui avait fait une excessive diligence, répandit la nouvelle du triomphe qui rendit la France véritablement folle. Il eut des pertes considérables à la bourse. Mais le rassemblement des afficheurs et des crieurs qui devait proclamer la mise hors la loi, la mort politique de Bonaparte, fut tenu en échec et attendit que l'on eût imprimé la proclamation et le placard où la victoire du premier consul était exaltée. Gondreville, sur qui toute la responsabilité du complot pouvait tomber, fut si effrayé qu'il mit les ballots dans des charrettes, et les mena nuitamment à Gondreville où sans doute il enterra ces sinistres papiers dans les caves du château qu'il avait acheté sous le nom d'un homme... Il l'a fait nommer président d'une cour impériale, il avait nom... Marion! Puis il revint à Paris assez à temps pour complimenter le premier consul. Napoléon accourut, vous le savez, avec une effrayante célérité d'Italie en France après la bataille de Marengo; mais il est certain, pour ceux qui connaissent à fond l'histoire secrète de ce temps, que sa promptitude eut pour cause un message de Lucien. Le ministre de l'intérieur avait entrevu l'attitude du parti montagnard et, sans savoir d'où soufflait le vent, il craignait l'orage. Incapable de soupçonner les trois ministres, il attribuait ce mouvement aux haines exaltées par son frère au 18 brumaire, et la ferme croyance où fut alors le reste des hommes de 1793, d'un échec irréparable en Italie. Les mots : Mort au tyran! criés à Saint-Cloud, retentissaient toujours aux oreilles de Lucien. La bataille de Marengo retint Napoléon sur les champs de la Lombardie jusqu'au 25 juin, il arriva le 2 juillet en France. Or, imaginez les figures des cinq conspirateurs, félicitant aux Tuileries le premier consul sur sa victoire. Fouché, dans le salon même, dit au tribun, car ce Malin que vous venez de voir a été un peu tribun, d'attendre encore et que tout n'était pas fini. En effet, Bonaparte ne semblait pas à monsieur de Talleyrand et à Fouché aussi marié qu'ils l'étaient à la révolution, et ils l'y bouclèrent, pour leur propre sûreté, par l'affaire du duc d'Enghien. L'exécution du prince tient, par des ramifications saisissables, à ce qui s'était tramé dans l'hôtel des relations extérieures, pendant la campagne de Marengo. Certes, aujourd'hui, pour qui a connu des personnes bien informées, il est clair que Bonaparte fut joué comme un enfant par M. de Talleyrand et Fouché, qui voulurent le brouiller irrévocablement avec la maison de Bourbon dont les ambassadeurs faisaient alors des tentatives auprès du premier consul.

— Talleyrand faisant son whist chez madame de Luynes, dit alors un des personnages qui écoutaient, à trois heures du matin, tire sa montre, interrompt le jeu et demande tout à coup, sans aucune transition, à ses trois partenaires, si le prince de Condé avait d'autre enfant que monsieur le duc d'Enghien. Une demande si saugrenue, dans la bouche de monsieur de Talleyrand, causa la plus grande surprise. — Pourquoi nous demandez-vous ce que vous savez si bien? lui dit-on. — C'est pour vous apprendre que la maison de Condé finit en ce moment. Or, M. de Talleyrand était à l'hôtel de Luynes depuis le commencement de la soirée, et savait sans doute que Bonaparte était dans l'impossibilité de faire grâce.

— Mais, dit Rastignac à de Marsay, je ne vois point dans tout ceci madame de Cinq-Cygne.

— Ah! vous étiez si jeune, mon cher, que j'oubliais la conclusion. Vous savez l'affaire de l'enlèvement du comte de Gondreville, qui a été la cause de la mort des deux Simeuse et du frère aîné de d'Hauteserre qui, par son mariage avec mademoi-

selle de Cinq-Cygne, devint comte et depuis marquis de Cinq-Cygne?

De Marsay, prié par plusieurs personnes à qui cette aventure était inconnue, raconta le procès, en disant que les cinq inconnus étaient des escogriffes de la police générale de l'empire, chargés d'anéantir des ballots d'imprimés que le comte de Gondreville était venu précisément brûler en croyant l'empire affermi.

— Je soupçonne Fouché, dit-il, d'y avoir fait chercher en même temps des preuves de la correspondance de Gondreville et de Louis XVIII, avec lequel il s'est toujours entendu, même pendant la Terreur. Mais, dans cette épouvantable affaire, il y a eu de la passion de la part de l'agent principal, qui vit encore, un de ces grands hommes subalternes qu'on ne remplace jamais, et qui se fait remarquer par des tours de force étonnants. Il paraît que mademoiselle de Cinq-Cygne l'avait maltraité quand il était venu pour arrêter les Simeuse. Ainsi, madame, vous avez le secret de l'affaire, vous pourrez l'expliquer à madame de Cinq-Cygne, et lui faire comprendre pourquoi Louis XVIII a gardé le silence.



URSULE MIROUET.

URSULE MIROUET.

I

LES HÉRITIERS ALARMÉS.

En entrant à Nemours, du côté de Paris, on passe sur le canal du Loing dont les berges forment à la fois de champêtres remparts et de pittoresques promenades à cette jolie petite ville. Depuis 1830, on a malheureusement bâti plusieurs maisons en deçà du pont. Si cette espèce de faubourg s'augmente, la physionomie de la ville y perdra sa gracieuse originalité. Mais, en 1829, les côtés de la route étant libres, le maître de poste, grand et gros homme d'environ soixante ans, assis au point culminant de ce pont, pouvait, par une belle matinée, parfaitement embrasser ce qu'en terme de son art on nomme un ruban de queue.

Le mois de septembre déployait ses trésors, l'atmosphère flambait au dessus des herbes et des cailloux, aucun nuage n'altérait le bleu de l'éther dont la pureté vive à l'horizon indiquait l'excessive raréfaction de l'air; aussi Minoret-Levrault, ainsi se nommait le maître de poste, était-il obligé de se faire un garde-vue avec une de ses mains pour ne pas être ébloui. En homme impatienté d'attendre, il regardait tantôt les charmantes prairies qui s'étalent à droite de la route et où ses regains poussaient, tantôt la colline chargée de bois qui, sur la gauche, s'étend de Nemours à Bouron. Il entendait dans la vallée du Loing, où retentissent les bruits du chemin repoussés par la colline, le galop de ses propres chevaux et les claquements de fouet de ses postillons.

Ne faut-il pas être bien maître de poste pour s'ennuyer devant une prairie où se trouvaient des bestiaux comme en fait Paul Potter, sous un ciel de Raphaël, sur un canal ombragé d'arbres dans la manière d'Hobbema? Qui connaît Nemours sait que la nature y est aussi belle que l'art dont la mission est de la spiritualiser : là, le paysage a des idées et fait penser. Mais à l'aspect de Minoret-Levrault, un artiste aurait quitté le site pour croquer ce bourgeois, tant il était original à force d'être commun! Réunissez toutes les conditions de la brute, vous obtenez Caliban, qui, certes, est une grande chose. Là où la forme domine, le sentiment disparaît. Le maître de poste, preuve vivante de cet axiome, présentait une de ces physionomies où le penseur aperçoit difficilement trace d'âme sous la violente carnation que produit un brutal développement de la chair. Sa casquette en drap bleu, à petite visière et à côtes de melon, moulait une tête dont les fortes dimensions prouvaient que la science de Gall n'a pas encore abordé le chapitre des exceptions. Les cheveux gris et comme lustrés qui débordaient la casquette vous eussent démontré que la chevelure blanchit par d'autres causes que par les fatigues d'esprit ou par les chagrins. De chaque côté de la tête, on voyait de larges oreilles presque cicatrisées sur les bords par les éro-

sions d'un sang trop abondant qui semblait prêt à jaillir. Le teint offrait des tons violacés sous une couche brune, due à l'habitude d'affronter le soleil. Les yeux gris, agiles, enfoncés, cachés sous deux buissons noirs, ressemblaient aux yeux des Calmouks venus en 1815. S'ils brillaient par moments, ce ne pouvait être que sous l'effort d'une pensée cupide. Le nez déprimé depuis sa racine se relevait brusquement en pied de marmite. Des lèvres épaisses, en harmonie avec un double menton presque repoussant, dont la barbe, faite à peine deux fois par semaine, maintenait un méchant foulard à l'état de corde usée, un cou plissé par la graisse, quoique très-court, de fortes joues complétaient les caractères de la puissance stupide que les sculpteurs impriment à leurs cariatides. Minoret-Levrault ressemblait à ces statues, à cette différence près, qu'elles supportent un édifice et qu'il avait assez à faire de se soutenir lui-même. Vous rencontrerez beaucoup de ces Atlas sans monde. Le buste de cet homme était un bloc ; vous eussiez dit un taureau relevé sur ses deux jambes de derrière. Les bras vigoureux se terminaient par des mains épaisses et dures, larges et fortes qui pouvaient et savaient manier le fouet, les guides, la fourche, et auxquelles aucun postillon ne se jouait. L'énorme ventre de ce colosse était supporté par des cuisses grosses comme le corps d'un adulte et par des pieds d'éléphant. La colère devait être rare chez cet homme ; mais terrible, apoplectique alors qu'elle éclatait. Quoique violent et incapable de réflexion, cet homme n'avait jamais rien fait qui justifiât les sinistres promesses de sa physionomie. A qui tremblait devant ce colosse, ses postillons disaient : Oh ! il n'est pas méchant !

Le maître de Nemours, pour nous servir de l'abréviation usitée en beaucoup de pays, portait une veste de chasse en velours vert-bouteille, un pantalon de coutil vert à raies vertes, et un ample gilet en poil de chèvre jaune dans la large poche duquel on apercevait une tabatière monstrueuse, dessinée par un cercle noir. A nez camard, grosse tabatière, est une loi presque sans exception.

Fils de la révolution et spectateur de l'empire, Minoret-Levrault ne s'était jamais mêlé de politique ; quant à ses opinions religieuses, il n'avait mis le pied à l'église que pour se marier ; quant à ses principes dans la vie privée, ils existaient dans le Code civil : tout ce que la loi ne défendait pas ou ne pouvait atteindre, il le croyait faisable. Il n'avait jamais lu que le journal du département, ou quelques instructions relatives à sa profession. Il passait pour un cultivateur habile ; mais sa science était purement pratique. Ainsi, chez Minoret-Levrault, le moral ne démentait pas le physique. Aussi parlait-il rarement ; et, avant de prendre la parole, il prenait toujours une prise de tabac pour se donner le temps de chercher non pas des idées, mais des mots. Bavard, il vous eût paru manqué. En pensant que cette espèce d'éléphant sans trompe et sans intelligence se nomme *Minoret-Levrault*, ne doit-on pas reconnaître avec Sterne l'occulte puissance des noms qui tantôt raillent et tantôt prédisent les caractères?

Malgré ces incapacités visibles, en trente-six ans il avait, la révolution aidant, gagné trente mille livres de rente, en prairies, terres labourables et bois. Si Minoret, intéressé dans les messageries de Nemours et dans celles de la Sologne à Paris, travaillait encore, il agissait en ceci moins par habitude que pour un fils unique auquel il voulait préparer un bel avenir. Ce fils, devenu, selon l'expression des paysans, un monsieur, venait de terminer son droit et devait prêter serment à la rentrée, comme avocat stagiaire. Monsieur et madame Minoret-Levrault, car, à travers ce colosse, tout le monde aperçoit une femme sans laquelle une si belle fortune serait impossible, laissaient leur fils libre de se choisir une carrière : notaire à Paris, procureur du roi quelque part, receveur général n'importe où, agent de change ou maître de poste. Quelle fantaisie pouvait se refuser, à quel état ne devait pas prétendre le fils d'un homme dont on disait, depuis Montargis jusqu'à Essone : « Le père Minoret ne connaît pas sa fortune. » Ce mot avait reçu, quatre ans auparavant, une sanction nouvelle quand, après avoir vendu son auberge, Minoret s'était bâti des écuries et une maison superbe en transportant la poste de la grande rue sur le port. Ce nouvel établissement avait coûté deux cent mille francs que les commérages doublaient à trente lieues à la ronde. La poste de Nemours veut un grand nombre de chevaux, elle va jusqu'à Fontainebleau sur Paris et dessert au delà les routes de Montargis et de Montereau ; de tous les côtés le relais est long, et les sables de la route de Montargis autorisent ce fantastique troisième cheval qui se paye toujours et ne se voit jamais ; un homme bâti comme Minoret, riche comme Minoret, et à la tête d'un pareil établissement, pouvait donc s'appeler sans antiphrase, le maître de Nemours.

Quoiqu'il n'eût jamais pensé ni à Dieu ni à diable, qu'il fût matérialiste pratique comme il était agriculteur pratique, égoïste pratique, avare pratique, Minoret avait jusqu'alors joui d'un bonheur sans mélange, si l'on doit regarder une vie purement matérielle comme un bonheur. En voyant le bourrelet de chair pelée qui enveloppait la dernière vertèbre et comprimait le cervelet de cet homme, en entendant surtout sa voix grêle et clairette qui con-

trastait ridiculement avec son encolure, un physiologiste eût parfaitement compris pourquoi ce grand, gros, épais cultivateur adorait son fils unique, et pourquoi peut-être il l'avait attendu si longtemps, comme le disait assez le nom de Désiré. Enfin, si l'amour en trahissant une riche organisation est chez l'homme une promesse des plus grandes choses, les philosophes comprendront les causes de l'incapacité de Minoret. La mère, à qui fort heureusement le fils ressemblait, rivalisait de gâterie avec le père. Aucun naturel d'enfant n'aurait pu résister à cette idolâtrie. Aussi Désiré, qui connaissait l'étendue de son pouvoir, savait-il traire la cassette de sa mère et puiser dans la bourse de son père en faisant croire à chacun des auteurs de ses jours qu'il ne s'adressait qu'à lui. Désiré, qui jouait à Nemours un rôle infiniment supérieur à celui que joue un prince royal dans la capitale de son père, avait voulu se passer à Paris toutes ses fantaisies comme il se les passait dans sa petite ville, et chaque année il y avait dépensé plus de douze mille francs. Mais aussi, pour cette somme, avait-il acquis des idées qui ne lui seraient jamais venues à Nemours, il s'était dépouillé de la peau du provincial, il avait compris la puissance de l'argent, et vu dans la magistrature un moyen d'élévation. Pendant cette dernière année, il avait dépensé dix mille francs de plus en se liant avec des artistes, avec des journalistes et leurs maîtresses.

Une lettre confidentielle assez inquiétante eût au besoin expliqué la faction du maître de poste, à qui son fils demandait son appui pour un mariage; mais la mère Minoret-Levrault, occupée à préparer un somptueux déjeuner pour célébrer le triomphe et le retour du licencié en droit, avait envoyé son mari sur la route en lui disant de monter à cheval s'il ne voyait pas la diligence. La diligence qui devait amener ce fils unique arrive ordinairement à Nemours vers cinq heures du matin, et neuf heures sonnaient! Qui pouvait causer un pareil retard? Avait-on versé? Désiré vivait-il? Avait-il seulement la jambe cassée?

Trois batteries de coups de fouet éclatent, déchirent l'air comme une mousqueterie; les gilets rouges des postillons pointent, dix chevaux hennissent! le maître ôte sa casquette et l'agite, il est aperçu. Le postillon le mieux monté, celui qui ramenait deux chevaux de calèche gris-pommelés, pique son porteur, devance cinq gros chevaux de diligence, les Minoret de l'écurie, trois chevaux de berline, et arrive devant le maître.

— As-tu vu dans *la Ducler?*

Sur les grandes routes, on donne aux diligences des noms assez fantastiques : on dit la Caillard, la Ducler (la voiture de Nemours à Paris), le Grand-Bureau. Toute entreprise nouvelle est *la Concurrence!* Du temps de l'entreprise des Lecomte, leurs voitures s'appelaient *la Comtesse.*

— Caillard n'a pas attrapé la Comtesse, mais le Grand-Bureau lui a joliment brûlé... sa robe, tout de même!

— La Caillard et le Grand-Bureau ont enfoncé les *Françaises* (les messageries françaises).

Si vous voyez le postillon allant *à tout brésiller* et refuser un verre de vin, questionnez le conducteur, il vous répond, le nez au vent, l'œil sur l'espace : La *Concurrence* est devant!

— Et nous ne la voyons pas, dit le postillon. Le scélérat, il n'aura *pas fait manger les voyageurs!*

— Est-ce qu'il en a? répond le conducteur. Tape donc sur Polignac.

Tous les mauvais chevaux s'appellent Polignac. Telles sont les plaisanteries et le fond de la conversation entre les postillons et les conducteurs en haut des voitures. Autant de professions en France, autant d'argots.

— As-tu vu dans la Ducler... ?

— Monsieur Désiré? répondit le postillon en interrompant son maître. Eh! vous avez dû nous entendre, nos fouets vous l'annonçaient assez, nous pensions bien que vous étiez sur la route. Il est dans le coupé.

— Pourquoi donc la diligence est-elle en retard de quatre heures?

— Le cercle d'une des roues de derrière s'est détaché entre Essonne et Ponthierry. Mais il n'y a pas eu d'accident, à la montée Cabirolle s'en est heureusement aperçu.

En ce moment une femme endimanchée, car les volées de la cloche de Nemours appelaient les habitants à la messe du dimanche, une femme d'environ trente-six ans aborda le maître de poste.

— Eh bien! mon cousin, dit-elle, vous ne vouliez pas me croire? Notre oncle est avec Ursule dans la grand'rue, et ils vont à la grand'messe!

Malgré les lois de la poétique moderne sur la couleur locale, il est impossible de pousser la vérité jusqu'à répéter l'horrible injure mêlée de jurons que cette nouvelle, en apparence si peu dramatique, fit sortir de la large bouche de Minoret-Levrault. Sa voix grêle devint sifflante et sa figure présenta cet effet que les gens du peuple nomment ingénieusement *un coup de soleil.*

— Est-ce sûr? dit-il après la première explosion de sa colère.

Les postillons passèrent avec leurs chevaux en saluant le maître, qui parut ne les avoir ni vus ni entendus. Au lieu d'attendre son fils, Minoret-Levrault remonta la grande rue avec sa cousine.

— Ne vous l'ai-je pas toujours dit? reprit-elle.

Quand le docteur Minoret n'aura plus sa tête, cette petite sainte-nitouche le jettera dans la dévotion ! Et, comme qui tient l'esprit, tient la bourse, elle aura notre succession.

— Mais madame Massin..., dit le maître de poste hébété.

— Ah ! vous aussi, reprit madame Massin en interrompant son cousin, vous allez me dire comme Massin : Est-ce une petite fille de quinze ans qui peut inventer des plans pareils et les exécuter ? faire quitter ses opinions à un homme de quatre-vingt-trois ans qui n'a jamais mis le pied dans une église que pour se marier, qui a les prêtres dans une telle horreur, qu'il n'a pas même accompagné cette enfant à la paroisse le jour de sa première communion. Eh bien ! pourquoi, si le docteur Minoret a les prêtres en horreur, passe-t-il, depuis quinze ans, presque toutes les soirées de la semaine avec l'abbé Chaperon ? Le vieil hypocrite n'a jamais manqué de donner à Ursule vingt francs pour mettre au cierge quand elle rend le pain bénit. Vous ne vous souvenez donc plus du cadeau fait par Ursule à l'église pour remercier le curé de l'avoir préparée à sa première communion ? Elle y avait employé tout son argent et son parrain le lui a rendu, mais doublé. Vous ne faites attention à rien, vous autres hommes ! En apprenant ces détails, j'ai dit : Adieu paniers, vendanges sont faites ! Un oncle à succession ne se conduit pas ainsi, sans des intentions, envers une petite morveuse ramassée dans la rue.

— Bah ! ma cousine, reprit le maître de poste, le bonhomme mène peut-être Ursule par hasard à l'église. Il fait beau, notre oncle va se promener.

— Mon cousin, notre oncle tient un livre de prière à la main, et il vous a un air cafard ! Enfin, vous l'allez voir.

— Ils cachaient bien leur jeu, répondit le gros maître de poste, car la Bougival m'a dit qu'il n'était jamais question de religion entre le docteur et l'abbé Chaperon. D'ailleurs le curé de Nemours est le plus honnête homme de la terre, il donnerait sa dernière chemise à un pauvre, il est incapable d'une mauvaise action, et subtiliser une succession...

— Mais c'est voler ! dit madame Massin.

— C'est pis ! s'écria Minoret-Levrault exaspéré par l'observation de sa bavarde cousine.

— Je sais, répondit madame Massin, que l'abbé Chaperon, quoique prêtre, est un honnête homme ; mais il est capable de tout pour les pauvres ! Il aura miné, miné, miné notre oncle en dessous, et le docteur sera tombé dans le cagotisme ! Nous étions tranquilles, et le voilà perverti ! Un homme qui n'a jamais cru à rien et qui avait des principes ! Oh ! c'est fait pour nous. Mon mari est sens dessus dessous.

Madame Massin, dont les phrases étaient autant de flèches qui piquaient son gros cousin, le faisait marcher, malgré son embonpoint, aussi vite qu'elle, au grand étonnement des gens qui se rendaient à la messe. Elle voulait rejoindre leur oncle Minoret et le montrer au maître de poste.

Du côté de la Brie et de la Sologne, Nemours est dominée par une colline, le long de laquelle s'étend la route de Montargis et le Loing. L'église, sur les pierres de laquelle le temps a jeté son riche manteau noir, car elle a sans doute été rebâtie au XVe siècle par les Guise pour lesquels Nemours fut érigée en duché, se dresse au bout de la petite ville, au bas d'une grande arche qui l'encadre. Pour les monuments comme pour les hommes la position fait tout. Ombragée par quelques arbres et mise en relief par une place proprette, cette église solitaire produit un effet grandiose. En débouchant sur la place, le maître de Nemours put voir son oncle donnant le bras à la jeune fille nommée Ursule, tenant chacun leur *Paroissien* et entrant à l'église. Le vieillard ôta son chapeau sous le porche, et sa tête, entièrement blanche comme un sommet couronné de neige, brilla dans les douces ténèbres de la façade.

— Eh bien ! Minoret, que dites-vous de la conversion de votre oncle ? s'écria le percepteur des contributions de Nemours nommé Crémière.

— Que voulez-vous que je dise ? lui répondit le maître de poste en lui offrant une prise de tabac.

— Bien répondu, père Levrault ! vous ne pouvez pas dire ce que vous pensez, si un illustre auteur a raison d'écrire que l'homme est obligé de penser sa parole avant de parler sa pensée, s'écria malicieusement un jeune homme qui survint et qui jouait dans Nemours le personnage du Méphistophélès de *Faust*.

Ce mauvais garçon, nommé Goupil, était le premier clerc de monsieur Crémière-Dionis, le notaire de Nemours. Malgré les antécédents d'une conduite presque crapuleuse, Dionis avait pris Goupil dans son étude, quand le séjour de Paris, où il avait dissipé la succession de son père, fermier aisé qui le destinait au notariat, lui fut interdit par une complète indigence. En voyant Goupil, vous eussiez aussitôt compris qu'il se fût hâté de jouir de la vie, car ses jouissances devaient être toutes chèrement payées.

Malgré sa petite taille, le clerc avait à vingt-sept ans le buste développé comme peut l'être celui d'un homme de quarante ans. Des jambes grêles et courtes, une large face au teint brouillé comme un ciel avant l'orage et surmontée d'un front

chauve faisaient encore ressortir cette bizarre conformation. Aussi, son visage semblait-il appartenir à un bossu dont la bosse eût été en dedans. Une singularité de ce visage aigre et pâle confirmait l'existence de cette invisible gibbosité. Courbe et tordu, comme celui de beaucoup de bossus, le nez se dirigeait de droite à gauche, au lieu de partager exactement la figure. La bouche, contractée aux deux coins, comme celle des Sardes, était toujours sur le qui-vive de l'ironie. La chevelure, rare et roussâtre, tombait par mèches plates et laissait voir le crâne par places. Les mains, grosses et mal emmanchées au bout de bras trop longs, étaient crochues et rarement propres. Goupil portait des souliers bons à jeter au coin d'une borne, et des bas en filoselle d'un noir rougeâtre ; son pantalon et son habit noir usés jusqu'à la corde et presque gras de crasse, ses gilets piteux dont quelques boutons manquaient de moules, le vieux foulard qui lui servait de cravate, toute sa mise annonçait la cynique misère à laquelle ses passions le condamnaient. Cet ensemble de choses sinistres était dominé par deux yeux de chèvre, une prunelle cerclée de jaune, à la fois lascifs et lâches. Personne n'était plus craint ni plus respecté que Goupil dans Nemours. Armé des prétentions que comportait sa laideur, il avait ce détestable esprit particulier à ceux qui se permettent tout, et l'employait à venger les mécomptes d'une jalousie permanente. Il rimait les couplets satiriques qui se chantent au carnaval, il organisait les charivaris, il faisait à lui seul le petit journal de la ville. Dionis, homme fin et faux, par cela même assez craintif, gardait Goupil autant par peur qu'à cause de son excessive intelligence et de la connaissance profonde des intérêts du pays. Mais le patron se défiait tant du clerc, qu'il régissait lui-même sa caisse, ne le logeait point chez lui, le tenait à distance et ne lui confiait aucune affaire secrète ou délicate. Aussi le clerc flattait-il son patron en cachant le ressentiment que lui causait cette conduite, et surveillait-il madame Dionis dans une pensée de vengeance. Doué d'une compréhension vive, il avait le travail facile.

— Oh ! toi, te voilà déjà riant de notre malheur ! répondit le maître de poste au clerc qui se frottait les mains.

Comme Goupil flattait bassement toutes les passions de Désiré qui, depuis cinq ans, en faisait son compagnon, le maître de poste le traitait assez cavalièrement, sans soupçonner quel horrible trésor de mauvais vouloirs s'entassait au fond du cœur de Goupil à chaque nouvelle blessure. Après avoir compris que l'argent lui était plus nécessaire qu'à tout autre, le clerc, qui se savait supérieur à toute la bourgeoisie de Nemours, voulait faire fortune et comptait sur l'amitié de Désiré pour acheter une des trois charges de la ville, le greffe, l'étude d'un des deux huissiers, ou celle de Dionis. Aussi supportait-il patiemment les algarades du maître de poste, les mépris de madame Minoret-Levrault, et jouait-il un rôle infâme auprès de Désiré, qui, depuis deux ans, lui laissait consoler les Arianes victimes de la fin des vacances. Goupil dévorait les miettes des ambigus qu'il avait préparés.

— Si j'avais été le neveu du bonhomme, il ne m'aurait pas donné Dieu pour cohéritier ! répliqua le clerc en montrant par un hideux ricanement des dents rares, noires et menaçantes.

En ce moment, Massin-Levrault junior, le greffier de la justice de paix, rejoignit sa femme en amenant madame Crémière, la femme du percepteur de Nemours. Ce personnage, un des plus âpres bourgeois de la petite ville, avait la physionomie d'un Tartare : des yeux petits et ronds comme des sinelles sous un front déprimé, les cheveux crépus, le teint huileux, de grandes oreilles sans rebords, une bouche presque sans lèvres et la barbe rare. Ses manières avaient l'impitoyable douceur des usuriers dont la conduite repose sur des principes fixes. Il parlait comme un homme qui a une extinction de voix. Enfin, pour le peindre, il suffira de dire qu'il employait sa fille aînée et sa femme à faire ses expéditions de jugements.

Madame Crémière était une grosse femme d'un blond douteux, au teint criblé de taches de rousseur, un peu trop serrée dans ses robes, liée avec madame Dionis, et qui passait pour instruite, parce qu'elle lisait des romans. Cette financière du dernier ordre, pleine de prétentions à l'élégance et au bel esprit, attendait l'héritage de son oncle pour *prendre un certain genre,* orner son salon et y recevoir la bourgeoisie, car son mari lui refusait les lampes Carcel et les futilités qu'elle voyait chez la notairesse. Elle craignait excessivement Goupil qui guettait et colportait ses *capsulinguettes* (elle traduisait ainsi le mot *lapsus linguæ*). Un jour, madame Dionis lui dit qu'elle ne savait plus quelle eau prendre pour ses dents. — Prenez de l'opiat, lui répondit-elle.

Presque tous les collatéraux du vieux docteur Minoret se trouvèrent alors réunis sur la place, et l'importance de l'événement qui les ameutait fut si généralement sentie, que les groupes de paysans et de paysannes armés de leurs parapluies rouges, tous vêtus de ces couleurs éclatantes qui les rendent si pittoresques les jours de fête, à travers les chemins, eurent les yeux sur les héritiers Minoret. Dans les petites villes qui tiennent le milieu entre les gros bourgs et les villes, ceux qui ne vont pas à la

messe restent sur la place. On y cause d'affaires. A Nemours l'heure des offices est celle d'une bourse hebdomadaire à laquelle venaient souvent les maîtres des habitations éparses dans un rayon d'une demi-lieue. Ainsi s'explique l'entente des paysans contre les bourgeois relativement aux prix des denrées et de la main-d'œuvre.

— Et qu'aurais-tu donc fait? dit le maître de Nemours à Goupil.

— Je me serais rendu aussi nécessaire à sa vie que l'air qu'il respire, et vous n'avez pas su le prendre! Une succession veut être soignée autant qu'une belle femme, et faute de soins elles échappent toutes deux. Si ma patronne était là, reprit-il, elle vous dirait combien cette comparaison est juste.

— Mais monsieur Bongrand vient de me dire de ne point nous inquiéter, répondit Massin, le greffier de la justice de paix.

— Oh! il y a bien des manières de dire ça, répondit Goupil en riant. J'aurais bien voulu entendre votre finaud de juge de paix! S'il n'y avait plus rien à faire; si, comme lui qui vit chez votre oncle, je savais tout perdu, je vous dirais : Ne vous inquiétez de rien!

En prononçant cette dernière phrase, Goupil eut un sourire si comique et lui donna une signification si claire, que les héritiers soupçonnèrent le greffier de s'être laissé prendre aux finesses du juge de paix. Le percepteur, gros petit homme aussi insignifiant qu'un percepteur doit l'être, et aussi nul que sa femme pouvait le souhaiter, foudroya son cohéritier Massin par un : Quand je vous le disais!

Comme les gens doubles prêtent toujours aux autres leur duplicité, Massin regarda de travers le juge de paix qui causait en ce moment près de l'église avec le marquis du Rouvre, un de ses anciens clients.

— Si je savais cela, dit-il.

— Vous paralyseriez la protection qu'il accorde au marquis du Rouvre, contre lequel il est arrivé des prises de corps, et qu'il *arrose* en ce moment de ses conseils, dit Goupil en lui glissant une idée de vengeance. Mais filez doux avec votre chef : le bonhomme est fin, il doit avoir de l'influence sur votre oncle et peut encore l'empêcher de léguer tout à l'église.

— Bah! nous n'en mourrons pas, dit Minoret-Levrault en ouvrant son immense tabatière.

— Vous n'en vivrez pas non plus, répondit Goupil en faisant frissonner les deux femmes qui, plus promptement que leurs maris, traduisaient en privations la perte de cette succession tant de fois employée en bien-être. Mais nous noierons dans des flots de vin de Champagne ce petit chagrin en célébrant le retour de Désiré, n'est-ce pas, gros père? ajouta-t-il en frappant sur le ventre du colosse et s'invitant ainsi lui-même, de peur qu'on ne l'oubliât.

II

L'ONCLE A SUCCESSION.

Avant d'aller plus loin, peut-être les gens exacts aimeront-ils à trouver ici par avance une espèce d'intitulé d'inventaire assez nécessaire d'ailleurs pour connaître les degrés de parenté qui rattachaient au vieillard, si subitement converti, ces trois pères de famille ou leurs femmes. Ces entre-croisements de races au fond des provinces peuvent être le sujet de plus d'une réflexion instructive.

A Nemours, il ne se trouve que trois ou quatre maisons de petite noblesse inconnue, parmi lesquelles brillait alors celle des Portenduère. Ces familles exclusives hantent les nobles qui possèdent des terres ou des châteaux aux environs, et parmi lesquels on distingue les d'Aiglemont, propriétaires de la belle terre de Saint-Lange, et le marquis du Rouvre dont les biens criblés d'hypothèques étaient guettés par les bourgeois. Les nobles de la ville sont sans fortune. Pour tout bien, Mme de Portenduère possédait une ferme de quatre mille sept cents francs de rente, et sa maison en ville. A l'encontre de ce minime Faubourg Saint-Germain, se groupent une dizaine de richards, d'anciens meuniers, des négociants retirés, enfin une bourgeoisie en miniature sous laquelle s'agitent les petits détaillants, les prolétaire et les paysans. Cette bourgeoisie offre, comme dans les cantons suisses et dans plusieurs autres petits pays, le curieux spectacle de l'irradiation de quelques familles autochthones, gauloises peut-être, régnant sur un territoire, l'envahissant et rendant presque tous les habitants cousins.

Sous Louis XI, époque à laquelle le tiers état a fini par faire de ses surnoms de véritables noms dont quelques-uns se mêlaient à ceux de la féodalité, la bourgeoisie de Nemours se composait de Minoret, de Massin, de Levrault et de Crémière. Sous Louis XIII, ces quatre familles produisaient des Massin-Crémière, des Levrault-Massin, des Massin-Minoret, des Minoret-Minoret, des Crémière-Levrault, des Levrault-Minoret-Massin, des Massin-Levrault, des Minoret-Massin, des Massin-Massin, des Crémière-Massin tout cela bariolé de junior, de fils aîné, de Crémière-François, de Levrault-Jacques, de Jean-Minoret, à rendre fou le père Anselme du peuple, si le peuple avait jamais besoin

de généalogiste. Les variations de ce kaléidoscope domestique à quatre éléments se compliquaient tellement par les naissances et par les mariages, que l'arbre généalogique des bourgeois de Nemours eût embarrassé les bénédictins de l'almanach de Gotha eux-mêmes, malgré la science atomistique avec laquelle ils disposent les zigzags des alliances allemandes.

Pendant longtemps, les Minoret occupèrent les tanneries. Les Crémière tinrent les moulins. Les Massin s'adonnèrent au commerce. Les Levrault étaient fermiers. Heureusement pour le pays, ces quatre souches tallaient au lieu de pivoter. Elles repoussaient de bouture par l'expatriation des enfants qui cherchaient fortune au dehors : il y a des Minoret couteliers à Melun, des Levrault à Montargis, des Massin à Orléans et des Crémière devenus considérables à Paris. Diverses sont les destinées de ces abeilles sorties de la ruche-mère. Des Massin riches emploient nécessairement des Massin ouvriers. Le même département voit un Minoret millionnaire gardé par un Minoret soldat. Pleines du même sang et appelées du même nom pour toute similitude, ces quatre navettes avaient tissé sans relâche une toile humaine dont chaque lambeau se trouvait robe ou serviette, batiste superbe ou doublure grossière. Le même sang était à la tête, aux pieds ou au cœur, en des mains industrieuses, dans un poumon souffrant, ou dans un front gros de génie. Les chefs de clan habitaient fidèlement la petite ville où les liens de parenté se relâchaient, se resserraient au gré des événements représentés par ce bizarre *cognomonisme*. En quelque pays que vous alliez, changez les noms, vous retrouverez le fait, mais sans la poésie que la féodalité lui avait imprimée et que Walter Scott a reproduite avec tant de talent.

Portons nos regards un peu plus haut, examinons l'humanité dans l'histoire. Toutes les familles nobles du XIe siècle, aujourd'hui presque toutes éteintes, moins la race royale des Capet, toutes ont nécessairement coopéré à la naissance d'un Rohan, d'un Montmorency, d'un Bauffremont, d'un Mortemart d'aujourd'hui ; enfin toutes seront nécessairement dans le sang du dernier gentilhomme, vraiment gentilhomme. En d'autres termes, tout bourgeois est cousin d'un bourgeois, tout noble est cousin d'un noble. Comme le dit la sublime page des généalogies bibliques, en mille ans, trois familles, Sem, Cham et Japhet peuvent couvrir le globe de leurs enfants. Une famille peut devenir une nation, et malheureusement une nation peut redevenir une seule et simple famille. Pour le prouver, il suffit d'appliquer à la recherche des ancêtres et à leur accumulation que le temps accroît dans une rétrograde progression géométrique multipliée par elle-même, le calcul de ce sage qui, demandant à un roi de Perse, pour récompense d'avoir inventé le jeu d'échecs, un épi de blé pour la première case de l'échiquier en doublant toujours, démontra que le royaume ne suffirait pas à le payer. Le lacis de la noblesse embrassé par le lacis de la bourgeoisie, cet antagonisme de deux sangs protégés, l'un par des institutions immobiles, l'autre par l'active patience du travail et par la ruse du commerce, a produit la révolution de 1789. Les deux sangs presque réunis se trouvent aujourd'hui face à face avec des collatéraux sans héritage. Que feront-ils ? Notre avenir politique est gros de la réponse.

La famille de celui qui, sous Louis XV, s'appelait Minoret tout court était si nombreuse, qu'un des cinq enfants, le Minoret dont l'entrée à l'église faisait événement, alla chercher fortune à Paris, et ne se montra plus que de loin en loin dans sa ville natale, où il vint sans doute chercher sa part d'héritage, à la mort de ses grands parents. Après avoir beaucoup souffert, comme tous les jeunes gens doués d'une volonté ferme et qui veulent une place dans le brillant monde de Paris, l'enfant des Minoret se fit une destinée plus belle qu'il ne la rêvait peut-être à son début, car il se voua tout d'abord à la médecine, une des professions qui demandent du talent et du bonheur, mais encore plus de bonheur que de talent. Appuyé par Dupont de Nemours, lié par un heureux hasard avec l'abbé Morellet, que Voltaire appelait *Mord-les*, protégé par les encyclopédistes, le docteur Minoret s'attacha comme un séide au grand médecin Bordeu, l'ami de Diderot. D'Alembert, Helvétius, le baron d'Holbach, Grimm, devant lesquels il fut petit garçon, finirent sans doute, comme Bordeu, par s'intéresser à Minoret qui, vers 1777, eut une assez belle clientèle de déistes, d'encyclopédistes, sensualistes, matérialistes, comme il vous plaira d'appeler les riches philosophes de ce temps. Quoiqu'il fût très-peu charlatan, il inventa le fameux baume de Lelièvre, tant vanté par le *Mercure de France*, et dont l'annonce était en permanence à la fin de ce journal, organe hebdomadaire des encyclopédistes. L'apothicaire Lelièvre, homme habile, vit une affaire là où Minoret n'avait vu qu'une préparation à mettre dans le Codex, et partagea loyalement ses bénéfices avec le docteur, élève de Rouelle en chimie, comme celui de Bordeu en médecine. On eût été matérialiste à moins.

Le docteur épousa par amour, en 1778, temps où régnait la Nouvelle Héloïse et où l'on se mariait beaucoup par amour, la fille du fameux claveciniste Valentin Mirouët, une célèbre musicienne, faible et délicate, que la révolution tua. Minoret connaissait

intimement Robespierre, à qui jadis il fit avoir une médaille d'or pour une dissertation sur ce sujet : *Quelle est l'origine de l'opinion qui étend sur une même famille, une partie de la honte attachée aux peines infamantes que subit un coupable? Cette opinion est-elle plus nuisible qu'utile? Et dans le cas où l'on se déciderait pour l'affirmative, quels seraient les moyens de parer aux inconvénients qui en résultent?* L'Académie royale des sciences et des arts de Metz, à laquelle appartenait Minoret, doit avoir cette dissertation en original. Quoique, grâce à cette amitié, la femme du docteur pouvait ne rien craindre, elle eut si peur d'aller à l'échafaud, que cette invincible terreur empira l'anévrisme qu'elle devait à sa trop grande sensibilité. Malgré toutes les précautions que prenait un homme idolâtre de sa femme, Ursule rencontra la charrette pleine de condamnés où se trouvait précisément Mme Roland, et ce spectacle causa sa mort. Minoret, plein de faiblesse pour son Ursule à laquelle il ne refusait rien et qui avait mené la vie d'une petite-maîtresse, se trouva presque pauvre après l'avoir perdue. Robespierre le nomma médecin en chef d'un hôpital. Quoique le nom de Minoret acquît, pendant les débats animés auxquels donna lieu le mesmérisme, une célébrité qui le rappela de temps en temps au souvenir de ses parents, la révolution fut un si grand dissolvant et rompit tant les relations de famille, qu'en 1815 on ignorait entièrement à Nemours l'existence du docteur Minoret, à qui la rencontre la plus bizarre fit concevoir le projet de revenir, comme les lièvres, mourir au gîte.

En traversant la France où l'œil est si promptement lassé par la monotonie des plaines, qui n'a pas eu la charmante sensation d'apercevoir en haut d'une côte, à sa descente ou à son tournant, alors qu'elle ne promettait qu'un paysage aride, une fraîche vallée arrosée par une rivière et une petite ville abritée sous le rocher comme une ruche dans le creux d'un vieux saule? En entendant le hue! du postillon qui marche le long de ses chevaux, on secoue le sommeil, on admire comme un rêve dans le rêve quelque beau paysage qui devient pour le voyageur ce qu'est pour un lecteur le passage remarquable d'un livre, une brillante pensée de la nature. Telle est la sensation que cause la vue soudaine de Nemours en y venant de la Bourgogne. On la voit, de là, cerclée par des roches pelées, grises, blanches, noires, de formes bizarres, comme il s'en trouve tant dans la forêt de Fontainebleau, et d'où s'élancent des arbres épars qui se détachent nettement sur le ciel et donnent à cette espèce de muraille écroulée une physionomie agreste. Là se termine la longue colline forestière qui rampe de Nemours à Bouron, en côtoyant la route. Au bas de ce cirque informe, s'étale une prairie où court le Loing en formant des nappes à cascades. Ce délicieux paysage que longe la route de Montargis, ressemble à une décoration d'opéra, tant les effets y sont étudiés.

Un matin, le docteur qu'un riche malade de la Bourgogne avait envoyé chercher, et qui revenait en toute hâte à Paris, n'ayant pas dit au précédent relais quelle route il voulait prendre, fut conduit à son insu par Nemours et revit, entre deux sommeils, le paysage au milieu duquel son enfance s'était écoulée. Le docteur avait alors perdu plusieurs de ses vieux amis. Le sectaire de l'Encyclopédie avait été témoin de la conversion de Laharpe, il avait enterré Lebrun Pindare et Marie-Joseph de Chénier et Morellet; il assistait à la quasi-chute de Voltaire attaqué par Geoffroy, le continuateur de Fréron; il pensait donc à la retraite. Aussi, quand sa chaise de poste s'arrêta en haut de la grande rue de Nemours, eut-il à cœur de s'enquérir de sa famille. Minoret-Levrault vint lui-même voir le docteur, qui reconnut dans le maître de poste le propre fils de son frère aîné. Ce neveu lui montra dans son épouse la fille unique du père Levrault-Crémière, qui, depuis douze ans, lui avait laissé la poste et la plus belle auberge de Nemours.

— Eh! bien, mon neveu, dit le docteur, ai-je d'autres héritiers?

— Ma tante Minoret, votre sœur, a épousé un Massin-Massin.

— Oui, l'intendant de Saint-Lange.

— Elle est morte veuve en laissant une seule fille qui vient de se marier à un Crémière-Crémière, un charmant garçon encore sans place.

— Bien! elle est ma nièce directe. Or, comme mon frère le marin est mort garçon, que le capitaine Minoret a été tué à Monte-Legino, et que me voici, la ligne paternelle est épuisée. Ai-je des parents dans la ligne maternelle? Ma mère était une Jean-Massin-Levrault!

— Des Jean-Massin-Levrault, reprit Minoret-Levrault, il n'est resté qu'une Jean-Massin qui a épousé M. Crémière-Levrault-Dionis, un fournisseur des fourrages qui a péri sur l'échafaud, sa femme en est morte de désespoir et ruinée en laissant une fille mariée à un Levrault-Minoret, fermier à Montereau qui va bien, et leur fille vient d'épouser un Massin-Levrault, clerc de notaire à Montargis, où le père est serrurier.

— Ainsi, je ne manque pas d'héritiers, dit gaiement le docteur qui voulut faire le tour de Nemours en compagnie de son neveu.

Le Loing traverse onduleusement la ville, bordé de jardins à terrasses et de maisons proprettes dont l'aspect fait croire que le bonheur doit habiter là

plutôt qu'ailleurs. Lorsque le docteur tourna de la grande rue dans la rue des Bourgeois, Minoret-Levrault lui montra la propriété de M. Levrault-Levrault, riche marchand de fer à Paris qui, dit-il, venait de se laisser mourir.

— Voilà, mon oncle, une jolie maison à vendre, elle a un charmant jardin sur la rivière.

— Entrons, dit le docteur, en voyant au bout d'une petite cour pavée, une maison serrée entre les murailles de deux maisons voisines déguisées par des massifs d'arbres et de plantes grimpantes. Elle est bâtie sur caves, dit le docteur en entrant par un perron très-élevé, garni de vases en faïence blanche et bleue où fleurissaient alors les géraniums.

Coupée, comme la plupart des maisons de province, par un corridor qui mène de la cour au jardin, la maison n'avait à droite qu'un salon éclairé par quatre croisées, deux sur la cour et deux sur le jardin ; mais Levrault-Levrault avait consacré l'une de ces croisées à l'entrée d'une longue serre bâtie en briques qui allait du salon à la rivière où elle se terminait par un horrible pavillon chinois.

— Bon ! en faisant couvrir cette serre et la parquetant, dit le vieux Minoret, je pourrais loger ma bibliothèque et faire un joli cabinet de ce singulier morceau d'architecture.

De l'autre côté du corridor, se trouvait sur le jardin une salle à manger, en imitation de laque noire à fleurs vert et or, et séparée de la cuisine par la cage de l'escalier. On communiquait, par une petite office pratiquée derrière cet escalier avec la cuisine dont les fenêtres à barreaux de fer grillagés donnaient sur la cour. Il y avait deux appartements au premier étage ; et au-dessus, des mansardes lambrissées encore assez logeables. Après avoir rapidement examiné cette maison garnie de treillages verts du haut en bas, du côté de la cour comme du côté du jardin, et qui sur la rivière était terminée par une terrasse chargée de vases en faïence, le docteur dit : Levrault-Levrault a dû dépenser bien de l'argent ici !

— Oh ! gros comme lui, répondit Minoret-Levrault. Il aimait les fleurs, une bêtise ! Qu'est-ce que cela rapporte? dit ma femme. Vous voyez, un peintre de Paris est venu pour peindre en fleurs *à fresque* son corridor. Il a mis partout des glaces entières. Les plafonds ont été refaits avec des corniches qui coûtent six francs le pied ! La salle à manger, les parquets sont en marqueterie, des folies ! La maison n'en vaut pas un sou de plus !

— Eh bien ! mon neveu, fais-moi cette acquisition, donne m'en avis, voici mon adresse ; le reste regardera mon notaire. Qui donc demeure en face? demanda-t-il en sortant.

— Des émigrés ! répondit le maître de poste, un chevalier de Portenduère.

Une fois la maison achetée, l'illustre docteur, au lieu d'y venir, écrivit à son neveu de la louer. La Folie-Levrault fut habitée par le notaire de Nemours qui vendit alors sa charge à Dionis, son maître clerc, et qui mourut deux ans après, laissant sur le dos du médecin une maison à louer, au moment où le sort de Napoléon se décidait aux environs. Les héritiers du docteur, à peu près leurrés, avaient pris son désir de retour pour la fantaisie d'un richard, et se désespéraient en lui supposant à Paris des affections qui l'y retiendraient et leur enlèveraient sa succession. Néanmoins, la femme de Minoret-Levrault saisit cette occasion d'écrire au docteur. Le vieillard répondit qu'aussitôt la paix signée, une fois les routes débarrassées de soldats et les communications rétablies, il viendrait habiter Nemours. Il y fit une apparition avec deux de ses clients, l'architecte des hospices et un tapissier, qui se chargèrent des réparations, des arrangements intérieurs et du transport du mobilier. Mme Minoret-Levrault offrit, comme gardienne, la cuisinière du vieux notaire décédé qui fut acceptée.

Quand les héritiers surent que leur oncle ou grand-oncle Minoret allait positivement demeurer à Nemours, leurs familles furent prises, malgré les événements politiques qui pesaient alors précisément sur le Gâtinais et sur la Brie, d'une curiosité dévorante, mais presque légitime. L'oncle était-il riche? Était-il économe ou dépensier? Laisserait-il une belle fortune ou ne laisserait-il rien? Avait-il des rentes viagères? Voici ce qu'on finit par savoir, mais avec des peines infinies et à force d'espionnages souterrains.

Après la mort d'Ursule Mirouët sa femme, de 1793 à 1813, le docteur, nommé médecin consultant de l'empereur en 1805, avait dû gagner beaucoup d'argent, mais personne ne connaissait sa fortune ; il vivait simplement sans autres dépenses que celle d'une voiture à l'année et d'un somptueux appartement ; il ne recevait jamais et dînait presque toujours en ville. Sa gouvernante, furieuse de ne pas l'accompagner à Nemours, dit à Zélie Levrault, la femme du maître de poste, qu'elle connaissait au docteur quatorze mille francs de rente sur le grand-livre. Or, après vingt années d'exercice d'une profession que les titres de médecin en chef d'un hôpital, de médecin de l'empereur et de membre de l'Institut, rendaient si lucrative, ces quatorze mille livres de rente, fruit de placements successifs, accusaient tout au plus cent soixante mille francs d'économies ! Pour n'avoir épargné que huit mille francs par an, le docteur devait avoir eu bien des vices ou bien des vertus à satisfaire ; mais ni la

gouvernante ni Zélie, personne ne put pénétrer la raison de cette modestie de fortune : Minoret, qui fut bien regretté dans son quartier, était un des hommes les plus bienfaisants de Paris, et, comme Larrey, gardait un profond secret sur ses actes de bienfaisance.

Les héritiers virent donc arriver, avec une vive satisfaction, le riche mobilier et la nombreuse bibliothèque de leur oncle, déjà officier de la Légion d'honneur et nommé par le roi chevalier de l'ordre de Saint-Michel, à cause peut-être de sa retraite qui fit place à quelque favori. Mais quand l'architecte, les peintres, les tapissiers eurent tout arrangé de la manière la plus confortable, le docteur ne vint pas. Mme Minoret-Levrault, qui surveillait le tapissier et l'architecte comme s'il s'agissait de sa propre fortune, apprit, par l'indiscrétion d'un jeune homme envoyé pour ranger la bibliothèque, que le docteur prenait soin d'une orpheline au berceau nommée Ursule. Cette nouvelle fit des ravages étranges dans la ville de Nemours. Enfin, le vieillard se rendit chez lui vers le milieu du mois de janvier 1815, et s'installa sournoisement avec une petite fille âgée de dix mois, accompagnée d'une nourrice.

— Ursule ne peut pas être sa fille, il a soixante et onze ans! dirent les héritiers alarmés.

— Quoi qu'elle puisse être, dit Mme Massin, elle nous donnera bien du *tintoin!* (Un mot de Nemours.)

Le docteur reçut assez froidement sa petite-nièce dans la ligne maternelle dont le mari venait d'acheter le greffe de la justice de paix, et qui les premiers se hasardèrent à lui parler de leur position difficile. Massin et sa femme n'étaient pas riches. Le père de Massin, serrurier à Montargis, obligé de prendre des arrangements avec ses créanciers, travaillait, à soixante-sept ans, comme un jeune homme et ne laisserait sans doute rien. Le père de Mme Massin, Levrault-Minoret venait de mourir à Montereau des suites de la bataille, en voyant sa ferme incendiée, ses champs ruinés et ses bestiaux dévorés.

— Nous n'aurons rien de ton grand-oncle, dit Massin à sa femme déjà grosse de son second enfant.

Le docteur leur donna secrètement dix mille francs avec lesquels le greffier de la justice de paix, ami du notaire et de l'huissier de Nemours, commença l'usure et mena si rondement les paysans des environs, qu'en ce moment Goupil lui connaissait environ quatre-vingt mille francs de capitaux inédits.

Quant à son autre nièce, le docteur fit avoir, par ses relations à Paris, la perception de Nemours à Crémière et fournit le cautionnement. Quoique Minoret-Levrault n'eût besoin de rien, Zélie, jalouse des libéralités de l'oncle envers ses deux nièces, lui présenta son fils, alors âgé de dix ans, qu'elle allait envoyer dans un collége de Paris, où, dit-elle, les éducations coûtaient bien cher. Médecin de Fontanes, le docteur obtint une demi-bourse au collége Louis le Grand pour son petit neveu qui fut mis en quatrième.

Crémière, Massin et Minoret-Levrault, gens excessivement communs, furent jugés sans appel par le docteur dès les deux premiers mois pendant lesquels ils essayèrent d'entourer moins l'oncle que la succession. Les gens conduits par l'instinct ont ce désavantage sur les gens à idées, qu'ils sont promptement devinés : les inspirations de l'instinct sont trop naturelles et s'adressent trop aux yeux pour ne pas être aperçus aussitôt; tandis que, pour être pénétrées, les conceptions de l'esprit exigent une intelligence égale de part et d'autre. Après avoir acheté la reconnaissance de ses héritiers et leur avoir en quelque sorte clos la bouche, le rusé docteur prétexta de ses occupations, de ses habitudes et des soins qu'exigeait la petite Ursule pour ne point les recevoir, sans toutefois leur fermer sa maison. Il aimait à dîner seul, il se couchait et se levait tard, il était venu dans son pays natal pour y trouver le repos et la solitude. Ces caprices d'un vieillard parurent assez naturels, et ses héritiers se contentèrent de lui faire, le dimanche, entre une heure et quatre heures, des visites hebdomadaires auxquelles il essaya de mettre fin en leur disant :

— Ne venez me voir que quand vous aurez besoin de moi.

Le docteur, sans refuser de donner des consultations dans les cas graves, surtout aux indigents, ne voulut point être médecin du petit hospice de Nemours, et déclara qu'il n'exercerait plus sa profession.

— J'ai assez tué de monde, dit-il en riant au curé Chaperon qui, le sachant bienfaisant, plaidait pour les pauvres.

— C'est un fameux original! Ce mot dit sur le docteur Minoret fut l'innocente vengeance des amours-propres froissés, car le médecin se composa une société de personnages qui méritent d'être mis en regard des héritiers. Or, ceux des bourgeois qui se croyaient dignes de grossir la cour d'un homme à cordon noir conservèrent contre le docteur et ses privilégiés un ferment de jalousie qui malheureusement eut son action.

III

LES AMIS DU DOCTEUR.

Par une bizarrerie qu'expliquerait le proverbe : les extrêmes se touchent, ce docteur matérialiste et le curé de Nemours furent très-promptement au mieux. Le vieillard aimait beaucoup le trictrac, jeu favori des gens d'Église, et l'abbé Chaperon était de la force du médecin. Le jeu fut donc un premier lien entre eux. Puis Minoret était charitable et le curé de Nemours était le Fénélon du Gâtinais. Tous deux, ils avaient une instruction variée, l'homme de Dieu pouvait donc seul, dans tout Nemours, comprendre l'athée. Ils avaient trop de bon goût, ils avaient vu trop bonne compagnie pour ne pas en pratiquer les préceptes, et devaient alors se faire cette petite guerre si nécessaire à la conversation. Ils haïssaient l'un et l'autre leurs opinions, mais ils estimaient leurs caractères. Si de semblables contrastes, si de telles sympathies ne sont pas les éléments de la vie intime, ne faudrait-il pas désespérer de la société qui, surtout en France, exige un antagonisme quelconque? C'est du choc des caractères et non de la lutte des idées que naissent les antipathies. L'abbé Chaperon fut donc le premier ami que le docteur se fit à Nemours.

Cet ecclésiastique, alors âgé de soixante ans, était curé de Nemours depuis le rétablissement du culte catholique. Par attachement pour son troupeau, il avait refusé le vicariat du diocèse. Si les indifférents en matière de religion lui en savaient gré, les fidèles l'en aimaient davantage. Ainsi vénéré de ses ouailles, estimé par la population, le curé faisait le bien sans s'enquérir des opinions religieuses des malheureux. Son presbytère, à peine garni du mobilier nécessaire aux plus stricts besoins de la vie, était froid et dénué comme le logis d'un avare. L'avarice et la charité se trahissent par des effets semblables : la charité ne se fait-elle pas dans le ciel le trésor que se fait l'avare sur la terre? L'abbé Chaperon disputait avec sa servante sur sa dépense avec plus de rigueur que Gobseck avec la sienne, si toutefois ce fameux juif a jamais eu de servante. Le bon prêtre vendait souvent les boucles d'argent de ses souliers et de sa culotte pour en donner le prix à des pauvres qui le surprenaient sans le sou. En le voyant sortir de son église, les oreilles de sa culotte nouées dans les boutonnières, les dévotes de la ville allaient alors racheter les boucles du curé chez l'horloger-bijoutier de Nemours, et le grondaient en les lui rapportant. Il ne s'achetait jamais de linge ni d'habits, et portait ses vêtements jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus de mise. Son linge épais de reprises lui marquait la peau comme un cilice. Madame de Portenduère ou de bonnes âmes s'entendaient alors avec la gouvernante pour lui remplacer, pendant son sommeil, le linge ou les habits vieux par des neufs et le curé ne s'apercevait pas toujours immédiatement de l'échange. Il mangeait chez lui dans de l'étain et avec des couverts de fer battu. Quand il recevait ses desservants et les curés aux jours de solennité qui sont une charge pour les curés de canton, il empruntait l'argenterie, le linge de table de son ami l'athée.

— Mon argenterie fait son salut, disait alors le docteur.

Ces belles actions, tôt ou tard découvertes et toujours accompagnées d'encouragements spirituels, s'accomplissaient avec une naïveté sublime. Cette vie était d'autant plus méritoire que l'abbé Chaperon possédait une érudition aussi vaste que variée et de précieuses facultés. Chez lui, la finesse et la grâce, inséparables compagnes de la simplicité, rehaussaient une élocution digne d'un prélat. Ses manières, son caractère et ses mœurs donnaient à son commerce la saveur exquise de tout ce qui, dans l'intelligence, est à la fois spirituel et candide. Ami de la plaisanterie, il n'était jamais prêtre dans un salon. Jusqu'à l'arrivée du docteur Minoret, le bonhomme avait laissé ces lumières sous le boisseau sans regret; mais peut-être lui sut-il gré de les découvrir. Riche d'une assez belle bibliothèque et de deux mille livres de rente quand il vint à Nemours, le curé ne possédait plus, en 1829, que les revenus de sa cure presque entièrement distribués chaque année. D'excellent conseil dans les affaires délicates ou dans les malheurs, plus d'une personne qui n'allait point à l'église y chercher des consolations, allait au presbytère y chercher des avis.

Pour achever ce portrait moral, il suffira d'une petite anecdote. Des paysans, rarement il est vrai, mais enfin de mauvaises gens se disaient ou se faisaient poursuivre fictivement, pour stimuler la bienfaisance de l'abbé Chaperon. Ils trompaient leurs femmes qui, voyant leur maison menacée d'expropriation et leurs vaches saisies, trompaient par leurs innocentes larmes le pauvre curé qui leur trouvait alors les sept ou huit cents francs demandés avec lesquels le paysan achetait un lopin de terre. Quand de pieux personnages, des fabriciens démontrèrent la fraude à l'abbé Chaperon en le priant de les consulter pour ne pas être victime de la cupidité, il leur dit : Peut-être auraient-ils commis quelque chose de blâmable pour avoir leur arpent de terre, et n'est-ce pas encore faire le bien que d'empêcher le mal ?

On aimera peut-être à trouver ici l'esquisse de

cette figure remarquable en ce que les sciences et les lettres avaient passé dans ce cœur et dans cette forte tête sans y rien corrompre. A soixante ans, l'abbé Chaperon avait les cheveux entièrement blancs, tant il éprouvait vivement les malheurs d'autrui, tant aussi les événements de la révolution avaient agi sur lui. Deux fois incarcéré pour deux refus de serment, deux fois selon son expression, il avait dit son *in manus*. Il était de moyenne taille, ni gras ni maigre. Son visage très-ridé, très-creusé, sans couleur, occupait tout d'abord le regard par la tranquillité profonde des lignes et par la pureté des contours qui semblaient bordés de lumière. Le visage d'un homme chaste a je ne sais quoi de radieux. Des yeux bruns, à prunelle vive, animaient ce visage irrégulier surmonté d'un front vaste. Son regard exerçait un empire explicable par une douceur qui n'excluait pas la force. Les arcades de ses yeux formaient comme deux voûtes ombragées de gros sourcils grisonnants qui ne faisaient point peur. Comme il avait perdu beaucoup de ses dents, sa bouche était déformée et ses joues rentraient, mais cette destruction ne manquait pas de grâce, et ces rides pleines d'aménité semblaient vous sourire. Sans être goutteux, il avait les pieds si sensibles, il marchait si difficilement qu'il gardait des souliers en veau d'Orléans par toutes les saisons. Il trouvait la mode des pantalons peu convenable pour un prêtre, et se montrait toujours vêtu de gros bas de laine noire tricotés par sa gouvernante, et d'une culotte de drap; il ne sortait point en soutane, mais en redingote brune, et conservait le tricorne courageusement porté dans les plus mauvais jours. Ce noble et beau vieillard dont la figure était toujours embellie par la sérénité d'une âme sans reproche, devait avoir sur les choses et sur les hommes de cette histoire une si grande influence qu'on ne pouvait se dispenser de le peindre.

Le médecin recevait trois journaux : un libéral, un ministériel, un ultrà et plusieurs recueils périodiques dont les collections grossissaient sa bibliothèque. Les journaux furent, autant que l'encyclopédiste et les livres, un attrait pour un ancien capitaine au régiment de Royal-Suédois, nommé monsieur de Jordy, gentilhomme voltairien et vieux garçon qui vivait de seize cents francs de pension et rentes viagères. Après avoir lu pendant quelques jours les journaux par l'entremise du curé, monsieur de Jordy trouva convenable d'aller remercier le docteur. Dès la première visite, le vieux capitaine, ancien professeur à l'École militaire, conquit les bonnes grâces du vieux médecin, qui lui rendit sa visite avec empressement.

M. de Jordy, petit homme sec et maigre, mais tourmenté par le sang, quoiqu'il eût la face très-pâle, vous frappait tout d'abord par son beau front à la Charles XII, au-dessus duquel il maintenait ses cheveux coupés ras comme ceux de ce roi-soldat. Ses yeux bleus, qui eussent fait dire, l'amour a passé par là ! mais profondément attristés, intéressaient au premier regard où s'entrevoyaient des souvenirs sur lesquels il gardait un si profond secret, que jamais ses vieux amis ne surprirent ni une allusion à sa vie passée, ni une de ces exclamations arrachées par une similitude de catastrophes. Il cachait ce douloureux mystère sous une gaieté philosophique. Mais, quand il se croyait seul, ses mouvements engourdis par une lenteur moins sénile que calculée attestaient une pensée pénible et constante. Aussi l'abbé Chaperon disait-il de lui : C'est le chrétien sans le savoir ! Toujours vêtu de drap bleu, son maintien un peu roide rappelait, autant que son vêtement, la discipline militaire. Il est de ces êtres, bons et patients comme lui, qui passent dans la vie, une pensée amère au cœur et un sourire à la fois tendre et douloureux sur les lèvres, emportant avec eux le mot de l'énigme, sans le laisser deviner, par fierté, par dédain, par vengeance peut-être, n'ayant que Dieu pour confident et pour consolateur. La voix de monsieur de Jordy, douce et harmonieuse, remuait l'âme. Ses mains étaient fort belles. La coupe de sa figure qui rappelait celle du comte d'Artois, en montrant combien il avait été beau dans sa jeunesse, rendait le mystère encore plus impénétrable. On se demandait involontairement quel malheur pouvait avoir atteint la beauté, le courage, la grâce, l'instruction, et les précieuses qualités du cœur. M. de Jordy tressaillait toujours au nom de Robespierre. Il prenait beaucoup de tabac et, chose étrange, il s'en déshabitua pour la petite Ursule qui manifestait, à cause de cette habitude, de la répugnance pour lui. Dès qu'il put voir cet enfant, le capitaine attacha sur cette petite fille de longs regards presque passionnés, il aimait si follement ses jeux, il s'intéressait tant à elle, que cette affection rendit encore plus étroits ses liens avec le docteur qui n'osa jamais dire à ce vieux garçon : Et vous aussi, vous avez donc perdu des enfants !

M. de Jordy ne voyait guère à Nemours, où comme le docteur il était venu mourir en paix, que le curé toujours aux ordres de ses paroissiens, et Mme de Portenduère qui se couchait à neuf heures. Aussi de guerre lasse, avait-il fini par se mettre au lit de bonne heure, malgré les épines qui rembourraient son chevet. Ce fut donc une bonne fortune pour le médecin comme pour le capitaine que de rencontrer un homme ayant vu le même monde, qui parlait la même langue, avec lequel on pouvait échanger ses idées, et qui se couchait tard. Une

fois que M. de Jordy, l'abbé Chaperon et Minoret eurent passé une première soirée, ils y éprouvèrent tant de plaisir que le prêtre et le militaire revinrent tous les soirs à neuf heures, moment où, la petite Ursule couchée, le vieillard se trouvait libre; et ils veillaient jusqu'à minuit ou une heure.

Bientôt ce trio devint un quatuor. Un autre homme, à qui la vie était connue et qui devait à la pratique des affaires cette indulgence, ce savoir, cette masse d'observations, cette finesse, ce talent de conversation que le militaire, le médecin, le curé devaient à la pratique des âmes, des maladies et de l'enseignement, le juge de paix flaira les plaisirs de ces soirées, et rechercha la société du docteur. Avant d'être juge de paix à Nemours, M. Bongrand avait été pendant dix ans avoué à Melun où il plaidait lui-même, selon l'usage des villes où il n'y a pas de barreau. Devenu veuf à l'âge de quarante-cinq ans, il se sentait encore trop actif pour ne rien faire, il avait donc demandé la justice de paix de Nemours vacante quelques mois avant l'installation du docteur. Le garde des sceaux est toujours heureux de trouver des praticiens, et surtout des gens à leur aise pour exercer cette importante magistrature. M. Bongrand vivait modestement à Nemours des quinze cents francs de sa place, et pouvait ainsi consacrer sa fortune à son fils qui faisait son droit à Paris, tout en étudiant la procédure chez le fameux avoué Derville.

Le père Bongrand ressemblait assez à un vieux chef de division en retraite : il avait cette figure moins blême que blêmie, où les affaires, les mécomptes, le dégoût ont laissé leurs empreintes, ridée par la réflexion et aussi par les continuelles contractions familières aux gens obligés de ne pas tout dire; mais elle était souvent illuminée par des sourires particuliers à ces hommes qui tour à tour croient tout et ne croient rien, habitués à tout voir et à tout entendre sans surprise, à pénétrer dans les abîmes que l'intérêt ouvre au fond des cœurs. Sous ses cheveux moins blancs que décolorés, rabattus en ondes sur sa tête, il montrait un front sagace dont la couleur jaune s'harmoniait aux filaments de sa maigre chevelure. Son visage ramassé lui donnait d'autant plus de ressemblance avec un renard que son nez était court et pointu. Il jaillissait de sa bouche, fendue comme celle des grands parleurs, des étincelles blanches qui rendaient la conversation si pluvieuse, que Goupil disait méchamment : Il faut un parapluie pour l'écouter ! ou bien : Il pleut des jugements; ses yeux semblaient fins derrière ses lunettes; mais les ôtait-il, son regard émoussé paraissait niais. Quoiqu'il fût gai, presque jovial même, il se donnait un peu trop, par sa contenance, l'air d'un homme important. Il tenait presque toujours ses mains dans les poches de son pantalon, et ne les en tirait que pour raffermir ses lunettes par un mouvement presque railleur qui vous annonçait une observation fine ou quelque argument victorieux. Ses gestes, sa loquacité, ses innocentes prétentions trahissaient l'ancien avoué de province; mais ces légers défauts n'existaient qu'à la superficie; il les rachetait par une bonhomie acquise, qu'un moraliste exact appellerait l'indulgence de la supériorité. S'il avait un peu l'air d'un renard, il passait aussi pour profondément rusé, sans être improbe. Sa ruse était le jeu de la perspicacité. Mais n'appelle-t-on pas rusés les gens qui prévoient un résultat et se préservent des piéges qu'on leur a tendus? Le juge de paix aimait le whist, jeu que le capitaine et le docteur savaient : le curé y fut promptement initié.

Cette petite société se fit une oasis dans le salon de Minoret. Le médecin de Nemours qui ne manquait ni d'instruction ni de savoir-vivre, et qui honorait en Minoret une des illustrations de la médecine, y eut ses entrées; mais ses occupations, ses fatigues qui l'obligeaient à se coucher tôt pour se lever de bonne heure, l'empêchèrent d'être aussi assidu que le furent les trois amis du docteur. La réunion de ces cinq personnes supérieures, les seules qui dans Nemours eussent des connaissances assez universelles pour se comprendre, explique la répulsion du vieux Minoret pour ses héritiers : s'il devait leur laisser sa fortune, il ne pouvait guère les admettre dans sa société. Soit que le maître de poste, le greffier et le percepteur eussent compris cette nuance, soit qu'ils fussent rassurés par la loyauté, par les bienfaits de leur oncle, ils cessèrent, à son grand contentement, de le voir. Ainsi, les quatre vieux joueurs de whist et de trictrac, sept ou huit mois après l'installation du docteur à Nemours, formèrent une société compacte, exclusive et qui fut pour chacun d'eux comme une fraternité d'arrière-saison inespérée et dont les douceurs n'en furent que mieux savourées. Cette famille d'esprits eut dans Ursule une enfant adoptée par chacun d'eux selon ses goûts : le curé pensait à l'âme, le juge de paix se faisait le curateur, le militaire se promettait de devenir le précepteur, et quant à Minoret, il était à la fois le père, la mère et le médecin.

Après s'être acclimaté, le vieillard prit ses habitudes et régla sa vie comme elle se règle au fond de toutes les provinces. A cause d'Ursule, il ne recevait personne le matin, il ne donnait jamais à dîner, ses amis pouvaient arriver chez lui vers six heures du soir et y rester jusqu'à minuit. Les premiers venus trouvaient les journaux sur la table du salon, et les lisaient en attendant les autres, ou quelque-

fois ils allaient à la rencontre du docteur s'il était à la promenade. Ces habitudes tranquilles ne furent pas seulement une nécessité de sa vieillesse, elles furent aussi chez l'homme du monde un sage et profond calcul pour ne pas laisser troubler son bonheur par l'inquiète curiosité de ses héritiers, et par le caquetage des petites villes. Il ne voulait rien concéder à cette changeante déesse, l'opinion publique dont la tyrannie, un des malheurs de la France, allait s'établir et faire de notre pays une même province. Aussi, dès que l'enfant fut sevrée et marcha, renvoya-t-il la cuisinière que sa nièce Mme Minoret-Levrault lui avait donnée, en découvrant qu'elle instruisait la maîtresse de poste de tout ce qui se passait chez lui.

La nourrice de la petite Ursule, veuve d'un pauvre ouvrier sans autre nom qu'un nom de baptême et qui venait de Bougival, avait perdu son dernier enfant à six mois, au moment où le docteur, qui la connaissait pour une honnête et bonne créature, la prit pour nourrice, touché de la détresse où elle se trouvait. Sans fortune, venue de la Bresse où sa famille était dans la misère, Antoinette Patris, veuve de Pierre dit de Bougival, s'attacha naturellement à Ursule comme s'attachent les mères de lait à leurs nourrissons quand elles les gardent. Cette aveugle affection maternelle s'augmenta du dévouement domestique. Prévenue des intentions du docteur, la Bougival apprit sournoisement à faire la cuisine, devint propre, adroite et se plia aux habitudes du vieillard; elle eut des soins minutieux pour les meubles et pour les appartements, enfin elle fut infatigable. Non-seulement le docteur voulait que sa vie privée fût murée, mais encore il avait des raisons pour dérober la connaissance de ses affaires à ses héritiers. Dès la deuxième année de son établissement, il n'eut donc plus au logis que la Bougival, sur la discrétion de laquelle il pouvait compter absolument, et il déguisa ses véritables motifs sous la toute-puissante raison de l'économie. Au grand contentement de ses héritiers, il se fit avare. Sans patelinage et par la seule influence de sa sollicitude et de son dévouement, la Bougival, âgée de quarante-trois ans, au moment où ce drame commence, était la gouvernante du docteur et de sa protégée, le pivot sur lequel tout roulait au logis, enfin la femme de confiance.

L'avarice du docteur ne fut pas un vain mot, mais elle eut un but. A compter de 1817, il retrancha deux journaux, cessa ces abonnements à ses recueils périodiques, et sa dépense annuelle, que tout Nemours put estimer, ne dépassa point dix-huit cents francs par an. Comme tous les vieillards, ses besoins en linge, chaussure ou vêtements étaient presque nuls. Tous les six mois, il faisait un voyage à Paris, sans doute pour toucher et placer lui-même ses revenus. En quinze ans, il ne dit pas un mot qui eût trait à ses affaires. Sa confiance en Bongrand vint fort tard, il ne s'ouvrit à lui sur ses projets qu'après la révolution de 1830. Telles étaient, dans la vie du docteur, les seules choses alors connues de la bourgeoisie et de ses héritiers. Quant à ses opinions politiques, comme sa maison ne payait que cent francs d'impôts, il ne se mêlait de rien, et repoussait aussi bien les souscriptions royalistes que les souscriptions libérales. Son horreur connue pour *la prêtraille* et son déisme aimaient si peu les manifestations, qu'il mit à la porte un commis voyageur envoyé par son petit neveu Désiré Minoret-Levrault pour lui proposer un *curé Meslier* et les Discours du général Foy. La tolérance ainsi entendue parut inexplicable aux libéraux de Nemours.

Les trois héritiers collatéraux du docteur, Minoret-Levrault et sa femme, M. et Mme Massin-Levrault junior, M. et Mme Crémière-Crémière que nous appellerons simplement Crémière, Massin et Minoret, puisque ces distinctions entre homonymes ne sont nécessaires que dans le Gâtinais, ces trois familles, trop occupées pour créer un autre centre, se voyaient comme on se voit dans les petites villes. Le maître de poste donnait un grand dîner le jour de la naissance de son fils, un bal au carnaval, un autre au jour anniversaire de son mariage et il invitait alors toute la bourgeoisie de Nemours. Le percepteur réunissait aussi deux fois par an ses parents et ses amis. Le greffier de la justice de paix, trop pauvre, disait-il, pour se jeter en de telles profusions, vivait petitement dans une maison située au milieu de la grand'rue, et dont une portion, le rez-de-chaussée, était loué à sa sœur, directrice de la poste aux lettres, autre bienfait du docteur. Néanmoins, pendant toute l'année, ces trois héritiers ou leurs femmes se rencontraient en ville, à la promenade, au marché le matin, sur le pas de leurs portes ou le dimanche après la messe, sur la place comme en ce moment, en sorte qu'ils se voyaient tous les jours. Or, depuis trois ans surtout, l'âge du docteur, son avarice et sa fortune autorisaient des allusions ou des propos directs relatifs à la succession qui finirent par gagner de proche en proche et par rendre également célèbres et le docteur et ses héritiers. Depuis six mois surtout, il ne se passait pas de semaine que les amis ou les voisins des héritiers Minoret ne leur parlassent avec une sourde envie *du jour où les deux yeux du bonhomme se fermant, ses coffres s'ouvriraient.*

— Le docteur Minoret a beau être médecin et s'entendre avec la mort, il n'y a que Dieu d'éternel, disait l'un.

— Bah ! il nous enterrera tous, il se porte mieux que nous, répondait hypocritement l'héritier.

— Enfin, si ce n'est pas vous, ce seront vos enfants qui hériteront, à moins que cette petite Ursule...

— Il ne lui laissera pas tout...

Ursule, selon les prévisions de Mme Massin, était la bête noire des héritiers, leur épée de Damoclès, et ce mot : Bah ! qui vivra verra ! conclusion favorite de Mme Crémière, disait assez qu'ils lui souhaitaient plus de mal que de bien.

Le percepteur et le greffier, pauvres en comparaison du maître de poste, avaient souvent évalué, par forme de conversation, l'héritage du docteur. En se promenant le long du canal ou sur la route, s'ils voyaient venir leur oncle, ils se regardaient d'un air piteux :

— Il a sans doute gardé pour lui quelque élixir de longue vie, disait l'un.

— Il a fait un pacte avec le diable, répondait l'autre.

— Il devrait nous avantager nous deux, ce gros Minoret n'a besoin de rien.

— Ah ! Minoret a un fils qui lui mangera bien de l'argent !

— A quoi estimez-vous la fortune du docteur? disait le greffier au financier.

— Au bout de douze ans, douze mille francs économisés chaque année donnent cent quarante-quatre mille francs, et les intérêts composés produisent au moins cent mille francs ; mais comme il a dû, conseillé par son notaire à Paris, faire quelques bonnes affaires et que jusqu'en 1822 il a dû placer à huit et à sept et demi sur l'État, le bonhomme remue maintenant environ quatre cent mille francs, sans compter ses quatorze mille livres de rente, en cinq pour cent, à cent seize aujourd'hui. S'il mourait demain, sans avantager Ursule, il nous laisserait donc sept à huit cent mille francs, outre sa maison et son mobilier...

— Eh bien! cent mille à Minoret, cent mille à la petite et à chacun de nous trois cent, voilà ce qui serait juste !

— Ah! cela nous chausserait proprement.

— S'il faisait cela ! s'écriait Massin, je vendrais mon greffe, j'achèterais une belle propriété, je tâcherai de devenir juge à Fontainebleau et je serais député.

— Moi j'achèterais une charge d'agent de change, disait le précepteur.

— Malheureusement, cette petite fille qu'il a sous le bras et le curé l'ont si bien cerné que nous ne pouvons rien sur lui.

— Après tout, nous sommes toujours bien certains qu'il ne laissera rien à l'Église.

Chacun peut maintenant concevoir en quelles transes étaient les héritiers en voyant leur oncle aller à la messe. On a toujours assez d'esprit pour concevoir une lésion d'intérêts. L'intérêt constitue l'esprit du paysan aussi bien que celui du diplomate, et sur ce terrain le plus niais en apparence serait peut-être le plus fort. Aussi, ce terrible raisonnement : Si la petite Ursule a le pouvoir de jeter son protecteur dans le giron de l'Église, elle aura bien celui de se faire donner sa succession ! éclatait-il en lettres de feu dans l'intelligence du plus obtus des créanciers. Le maître de poste avait oublié l'énigme contenue dans la lettre de son fils pour accourir sur la place, car, si le docteur était dans l'église à lire l'ordinaire de la messe, il s'agissait de deux cent cinquante mille francs à perdre. Avouons-le : la crainte des héritiers tenait aux plus forts et aux plus légitimes des sentiments sociaux, les intérêts de famille.

IV

ZÉLIE.

— Eh bien! monsieur Minoret, dit le maire (ancien meunier devenu royaliste, un Levrault-Crémière), quand le diable devint vieux, il se fit ermite. Votre oncle est, dit-on, des nôtres.

— Vaut mieux tard que jamais, mon cousin, répondit le maître de poste en essayant de dissimuler sa contrariété.

— Celui-là rirait-il, si nous étions frustrés! il serait capable de marier son fils à cette damnée fille que le diable puisse entortiller de sa queue! s'écria Crémière en serrant les poings et montrant le maire sous le porche.

— A qui donc en a-t-il le père Crémière? dit le boucher de Nemours, un Levrault-Levrault fils aîné. N'est-il pas content de voir son oncle prendre le chemin du paradis?

— Qui aurait jamais cru cela! dit le greffier.

— Ah ! il ne faut jamais dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau! répondit le notaire qui, voyant de loin le groupe, se détacha de sa femme en la laissant aller seule à l'église.

— Voyons, monsieur Dionis, dit Crémière en prenant le notaire par le bras, que nous conseillez-vous de faire dans cette circonstance?

— Je vous conseille, dit le notaire en s'adressant aux héritiers, de vous coucher et de vous lever à vos heures habituelles, de manger votre soupe sans la laisser refroidir, de mettre vos pieds dans vos souliers, vos chapeaux sur vos têtes, enfin de con-

tinuer votre même genre de vie absolument comme *si de rien n'était.*

— Vous n'êtes pas consolant, lui dit Massin en lui jetant un regard de compère.

Malgré sa petite taille et son embonpoint, son visage épais et ramassé, Crémière-Dionis était délié comme une soie. Pour faire fortune, il s'était associé secrètement avec Massin à qui sans doute il indiquait les paysans gênés et les pièces de terre à dévorer. Ces deux hommes choisissaient ainsi les affaires, n'en laissaient point échapper de bonnes et se partageaient les bénéfices de cette usure hypothécaire qui retarde, sans l'empêcher, l'action des paysans sur le sol. Aussi, moins pour Minoret et Crémière le receveur, que pour son ami le greffier, Dionis portait-il un vif intérêt à la succession du docteur. La part de Massin devait tôt ou tard grossir les capitaux avec lesquels les deux associés opéraient dans le canton.

— Nous tâcherons de savoir par monsieur Bongrand d'où part ce coup, répondit le notaire à voix basse en avertissant Massin de se tenir coi.

— Mais que fais-tu donc là, Minoret? cria tout à coup une petite femme qui fondit sur le groupe au milieu duquel le maître de poste se voyait comme une tour. Tu ne sais pas où est Désiré et tu restes planté sur tes jambes à bavarder quand je te croyais à cheval! Bonjour, mesdames et messieurs.

Cette petite femme maigre, pâle et blonde, vêtue d'une robe d'indienne blanche à grandes fleurs couleur chocolat, coiffée d'un bonnet brodé garni de dentelle, et portant un petit châle vert sur ses plates épaules, était la maîtresse de poste qui faisait trembler les plus rudes postillons, les domestiques et les charretiers, qui tenait la caisse, les livres et menait la maison au doigt et à l'œil, selon l'expression populaire des voisins. Comme les vraies ménagères, elle n'avait aucun joyau sur elle. Elle ne donnait point, selon son expression, dans le clinquant et les colifichets, elle s'attachait au solide, et gardait, malgré la fête, son tablier noir dans les poches duquel sonnait un trousseau de clefs. Sa voix glapissante déchirait le tympan des oreilles. En dépit du bleu tendre de ses yeux, son regard rigide offrait une visible harmonie avec les lèvres minces d'une bouche serrée, avec un front haut, bombé, très-impérieux : vif était le coup d'œil, plus vifs encore étaient le geste et la parole. Zélie, obligée d'avoir de la volonté pour deux, en avait toujours eu pour trois, disait Goupil, qui fit remarquer les règnes successifs de trois jeunes postillons à tenue soignée établis par Zélie, chacun après sept ans de service. Aussi, le malicieux clerc les nommait-il : Postillon Ier, Postillon II et Postillon III. Mais le peu d'influence de ces jeunes gens dans la maison et leur parfaite obéissance prouvaient que Zélie s'était purement et simplement intéressée à de bons sujets.

— Eh bien! Zélie aime le zèle, répondit le clerc à ceux qui lui faisaient ces observations.

Cette médisance était peu vraisemblable. Depuis la naissance de son fils nourri par elle sans qu'on pût apercevoir par où, la maîtresse de poste ne pensa qu'à grossir sa fortune et s'adonna sans trêve à la direction de son immense établissement. Dérober une botte de paille ou quelques boisseaux d'avoine, surprendre Zélie dans les comptes les plus compliqués était la chose impossible, quoiqu'elle écrivît comme un chat et ne connût que l'addition et la soustraction pour toute arithmétique. Elle ne se promenait que pour aller toiser ses foins, ses regains et ses avoines; puis elle envoyait son homme à la récolte et ses postillons au bottelage en leur disant, à cent livres près, la quantité que tel ou tel pré devait donner. Quoiqu'elle fût l'âme de ce grand, gros corps appelé Minoret-Levrault, et qu'elle le menât par le bout de ce nez si bêtement relevé, elle éprouvait les transes qui, plus ou moins, agitent toujours les dompteurs de bêtes féroces. Aussi se mettait-elle constamment en colère avant lui, et les postillons savaient aux querelles que leur faisait Minoret quand il avait été querellé par sa femme, car la colère ricochait sur eux. La Minoret était d'ailleurs aussi habile qu'intéressée. Dans toute la ville, ce mot : Où en serait Minoret sans sa femme? se disait dans plus d'un ménage.

— Quand tu sauras ce qui nous arrive, répondit le maître de Nemours, tu seras toi-même hors des gonds.

— Eh bien! quoi?

— Ursule a mené le docteur Minoret à la messe.

Les prunelles de Zélie Levrault se dilatèrent, elle resta pendant un moment jaune de colère, dit : Je veux le voir pour le croire! et se précipita dans l'église. La messe en était à l'élévation, et, favorisée par le recueillement général, la Minoret put regarder dans chaque rangée de chaises et de bancs, en remontant le long des chapelles jusqu'à la place d'Ursule, auprès de qui elle aperçut le vieillard, la tête nue.

En vous souvenant des figures de Barbé-Marbois, de Boissy-d'Anglas, de Morellet, d'Helvétius, de Frédéric le Grand, vous aurez aussitôt une image exacte de la tête du docteur Minoret, dont la verte vieillesse ressemblait à celle de ces personnages célèbres. Ces têtes, comme frappées au même coin, car elles se prêtent à la médaille, offrent un profil sévère et quasi-puritain, une coloration froide, une raison mathématique, une certaine étroitesse dans le visage quasi-pressé, des yeux fins, des bouches

sérieuses, quelque chose d'aristocratique moins dans le sentiment que dans l'habitude, plus dans les idées que dans le caractère. Toutes ont des fronts hauts, mais fuyant à leur sommet, ce qui trahit une pente au matérialisme. Vous retrouverez ces principaux caractères de tête et ces airs de visage dans les portraits de tous les encyclopédistes, des orateurs de la Gironde et des hommes de ce temps dont les croyances religieuses furent à peu près nulles, qui se disaient déistes et qui étaient athées. Le déiste est un athée sous bénéfice d'inventaire.

Le vieux Minoret montrait donc un front de ce genre, mais sillonné de rides et qui reprenait une sorte de naïveté par la manière dont ses cheveux d'argent, ramenés en arrière comme ceux d'une femme à sa toilette, se bouclaient en légers flocons sur son habit noir, car il était obstinément vêtu, comme dans sa jeunesse, en bas de soie noirs, en souliers à boucles d'or, en culotte de pou-de-soie, en gilet blanc traversé par le cordon noir et en habit noir orné de la rosette rouge. Cette tête si caractérisée, et dont la froide blancheur était adoucie par des tons jaunes dus à la vieillesse, recevait en plein le jour d'une croisée. Au moment où la maîtresse de poste arriva, le docteur avait ses yeux bleus aux paupières rosées, aux contours attendris, levés vers l'autel : une nouvelle conviction leur donnait une expression nouvelle. Ses lunettes marquaient dans son paroissien l'endroit où il avait quitté ses prières. Les bras croisés sur sa poitrine, ce grand vieillard sec, debout dans une attitude qui annonçait la toute-puissance de ses facultés et quelque chose d'inébranlable dans sa foi, ne cessa de contempler l'autel par un regard humble et que rajeunissait l'espérance sans vouloir regarder la femme de son neveu, plantée presque en face de lui comme pour lui reprocher ce retour à Dieu. En voyant toutes les têtes se tourner vers elle, Zélie se hâta de sortir, et revint sur la place moins précipitamment qu'elle n'était allée à l'église : elle comptait sur cette succession, et la succession devenait problématique. Elle trouva le greffier, le percepteur et leurs femmes encore plus consternés qu'auparavant. Goupil avait pris plaisir à les tourmenter.

— Ce n'est pas sur la place et devant toute la ville que nous pouvons parler de nos affaires, dit la maîtresse de poste, venez chez moi. Vous ne serez pas de trop, monsieur Dionis, dit-elle au notaire.

Ainsi l'exhérédation probable des Massin, des Crémière et du maître de poste allait être la nouvelle du pays. Au moment où les héritiers et le notaire allaient traverser la place pour se rendre à la poste, le bruit de la diligence arrivant à fond de train, au bureau qui se trouve à quelques pas de l'église en haut de la grand'rue, fit un fracas énorme.

— Tiens! je suis comme toi, Minoret, j'oublie Désiré! dit Zélie. Allons à son débarquer, il est presque avocat, et c'est un peu de ses affaires qu'il s'agit!

L'arrivée d'une diligence est toujours une distraction; mais, quand elle est en retard, on s'attend à des événements, aussi la foule se porta-t-elle devant *la Ducler*.

— Voilà Désiré! fut un cri général.

A la fois le tyran et le boute-en-train de Nemours, Désiré mettait toujours la ville en émoi par ses apparitions. Aimé de la jeunesse avec laquelle il se montrait généreux, il la stimulait par sa présence; mais ses amusements étaient si redoutés, que plus d'une mère de famille fut très-heureuse de lui voir faire ses études et son droit à Paris. Désiré Minoret, jeune homme mince, fluet et blond comme sa mère, de laquelle il avait les yeux bleus et le teint pâle, sourit par la portière à la foule, et descendit lestement pour embrasser sa mère. Une légère esquisse de ce garçon prouvera combien Zélie fut flattée en le voyant.

L'étudiant portait des bottes fines, un pantalon blanc d'étoffe anglaise, à sous-pieds en cuir verni, une riche cravate bien mise, plus richement attachée, un joli gilet de fantaisie, et, dans la poche de ce gilet, une montre plate dont la chaîne pendait, enfin une redingote courte en drap bleu et un chapeau gris; mais le parvenu se trahissait dans les boutons d'or de son gilet et dans la bague portée par-dessus des gants de chevreau d'une couleur violâtre. Il avait une canne à pomme d'or ciselée.

— Tu vas perdre ta montre, lui dit sa mère en l'embrassant.

— C'est fait exprès, répondit-il en se laissant embrasser par son père.

— Eh bien, cousin, vous voilà bientôt avocat? dit Massin.

— Je prêterai serment à la rentrée, dit-il en répondant aux saluts amicaux qui partaient de la foule.

— Nous allons donc rire, dit Goupil en lui prenant la main.

— Ah! te voilà, vieux singe, répondit Désiré.

— Tu prends la licence pour thèse après ta thèse pour la licence, répliqua le clerc en présence de tant de monde.

— Comment, il lui dit qu'il se taise? demanda madame Crémière à son mari.

— Vous savez tout ce que j'ai, Cabirolle! cria-t-il au conducteur. Vous ferez porter tout chez nous...

— La sueur ruisselle sur tes chevaux, dit Zélie

à Cabirolle, tu n'as donc pas de bon sens pour les mener ainsi? Tu es plus bête qu'eux!

— Mais monsieur Désiré voulait arriver à toute force pour vous tirer d'inquiétude...

— Mais puisqu'il était sauvé, pourquoi risquer de perdre tes chevaux? reprit-elle.

Les reconnaissances d'amis, les bonjour, les élans de la jeunesse autour de Désiré, tous les incidents de cette arrivée et les récits de l'accident auquel était dû le retard, prirent assez de temps pour que le groupe des héritiers augmenté de leurs amis arrivât sur la place à la sortie de la messe. Par un effet du hasard, qui se permet tout, Désiré vit Ursule sous le porche de la paroisse au moment où il passait, et resta stupéfait de sa beauté. Le mouvement du jeune avocat arrêta nécessairement la marche de ses parents.

Obligée en donnant le bras à son parrain de tenir de la main droite son paroissien et de l'autre son ombrelle, Ursule déployait alors la grâce innée que les femmes gracieuses mettent à s'acquitter des choses difficiles de leur joli métier de femme. Si la pensée se révèle en tout, il est permis de dire que ce maintien exprimait une divine simplesse. Ursule était vêtue d'une robe de mousseline blanche en façon de peignoir, ornée de distance en distance de nœuds bleus. La pèlerine bordée d'un ruban pareil, passé dans un large ourlet et attachée par des nœuds semblables à ceux de la robe, laissait apercevoir la beauté de son corsage. Son cou d'une blancheur mate était d'un ton charmant mis en relief par tout ce bleu, le fard des blondes. Sa ceinture bleue à longs bouts flottants, dessinait une taille plate qui paraissait flexible, une des plus séduisantes grâces de la femme. Elle portait un chapeau de paille de riz, modestement garni de rubans pareils à ceux de la robe et dont les brides étaient nouées sous le menton, ce qui, tout en relevant l'excessive blancheur du chapeau, ne nuisait point à celle de son beau teint de blonde. De chaque côté de la figure d'Ursule, qui se coiffait elle-même à la Berthe, ses cheveux fins et blonds abondaient en grosses nattes aplaties dont les petites tresses saisissaient le regard par leurs mille bosses brillantes. Les yeux gris, à la fois doux et fiers, étaient en harmonie avec un front bien modelé. Une teinte rose répandue sur ses joues comme un nuage animait sa figure régulière sans fadeur, car la nature lui avait à la fois donné, par un rare privilége, la pureté des lignes et la physionomie. La noblesse de sa vie se révélait dans un admirable accord entre ses traits, ses mouvements et l'expression générale de sa personne qui pouvait servir de modèle à la confiance ingénue et à la modestie. Sa santé, quoique brillante, n'éclatait point grossièrement, en sorte qu'elle avait l'air distingué. Sous ses gants de couleur claire, on devinait de jolies mains. Ses pieds cambrés et minces étaient mignonnement chaussés de brodequins en peau bronzée, ornés d'une frange en soie brune. Sa ceinture bleue, gonflée par une petite montre plate et par sa bourse bleue à glands d'or, attira les regards de toutes les femmes.

— Il lui a donné une nouvelle montre! dit madame Crémière en serrant le bras de son mari.

— Comment, c'est là Ursule? s'écria Désiré. Je ne la reconnaissais pas!

— Eh bien! mon cher oncle, vous faites événement, dit le maître de poste en montrant toute la ville en deux haies sur le passage du vieillard, chacun veut vous voir.

— Est-ce l'abbé Chaperon ou mademoiselle Ursule qui vous a converti, mon oncle? dit Massin avec une obséquiosité jésuitique en saluant le docteur et sa protégée.

— C'est Ursule, dit sèchement le vieillard en marchant toujours comme un homme importuné.

Quand même la veille, en finissant son whist avec Ursule, le médecin de Nemours et Bongrand, à ce mot : « J'irai demain à la messe! » dit par le vieillard, le juge de paix n'aurait pas répondu : « Vos héritiers ne dormiront plus! » il devait suffire au sagace et clairvoyant docteur d'un seul coup d'œil pour pénétrer les dispositions de ses héritiers à l'aspect de leurs figures. L'irruption de Zélie dans l'église, son regard que le docteur avait saisi, cette réunion de tous les intéressés sur la place, et l'expression de leurs yeux en apercevant Ursule, tout démontrait une haine fraîchement ravivée et des craintes sordides.

— C'est *un fer à vous* (à faire à vous), mademoiselle, reprit madame Crémière en intervenant aussi par une humble révérence. Un miracle ne vous coûte guère!

— Il appartient à Dieu, madame, répondit Ursule.

— Oh! Dieu, s'écria Minoret-Levrault, mon beau-père disait qu'il servait de couverture à bien des chevaux!

— Il avait des opinions de maquignon, dit sévèrement le docteur.

— Eh bien! dit Minoret à sa femme et à son fils, vous ne venez pas saluer mon oncle?

— Je ne serais pas maîtresse de moi devant cette sainte-nitouche, s'écria Zélie en emmenant son fils.

— Vous feriez bien, mon oncle, disait madame Massin, de ne pas aller à l'église sans avoir un petit bonnet de velours noir, la paroisse est bien humide.

— Bah! ma nièce, dit le bonhomme en regar-

dant ceux qui l'accompagnaient, plus tôt je serai couché, plus tôt vous danserez.

Il continuait toujours à marcher en entraînant Ursule et se montrait si pressé, qu'on les laissa seuls.

— Pourquoi leur dites-vous des paroles dures ? Ce n'est pas bien, lui dit Ursule en lui remuant le bras d'une façon mutine.

— Avant comme après mon entrée à l'église, ma haine sera la même contre les hypocrites. Je leur ai fait du bien à tous, je ne leur ai pas demandé de reconnaissance ; mais aucun de ces gens-là ne t'a envoyé une fleur le jour de ta fête, la seule que je célèbre.

A une assez grande distance du docteur et d'Ursule, madame de Portenduère se traînait en paraissant accablée de douleur. C'était une de ces vieilles femmes, dans le costume desquelles se retrouve l'esprit du dernier siècle, qui portent des robes couleur pensée, à manches plates et d'une coupe dont le modèle ne se voit que dans les portraits de madame Lebrun ; elles ont des mantelets en dentelles noires et des chapeaux de formes passées en harmonie avec leur démarche lente et solennelle. On dirait qu'elles marchent toujours avec leurs paniers, et qu'elles les sentent encore autour d'elles, comme ceux à qui l'on a coupé un bras agitent parfois la main qu'ils n'ont plus. Leurs figures longues, blêmes, à grands yeux meurtris, au front fané, ne manquent pas d'une certaine grâce triste, malgré des tours de cheveux dont les boucles restent aplaties. Elles s'enveloppent le visage de vieilles dentelles qui ne veulent plus badiner le long des joues, mais toutes ces ruines sont dominées par une incroyable dignité dans les manières et dans le regard. Les yeux ridés et rouges de cette vieille dame disaient assez qu'elle avait pleuré pendant la messe. Elle allait comme une personne troublée, et semblait attendre quelqu'un, car elle se retourna ! Or, madame de Portenduère se retournant était un fait aussi grave que celui de la conversion du docteur Minoret.

— Que veux madame de Portenduère? dit madame Massin en rejoignant les héritiers pétrifiés par les réponses du vieillard.

— Elle cherche le curé, dit le notaire Dionis qui se frappa le front comme un homme saisi par un souvenir on par une idée oubliée. J'ai votre affaire à tous, et la succession est sauvée ! Allons déjeuner gaiement chez madame Minoret.

Chacun peut imaginer l'empressement avec lequel les héritiers suivirent le notaire à la poste. Goupil accompagna son camarade bras dessus bras dessous en lui disant à l'oreille avec un affreux sourire : Il y a de la crevette.

— Qu'est-ce que cela me fait? lui répondit le fils de famille en haussant les épaules, je suis amoureux fou d'Esther, la plus céleste créature du monde !

— Qu'est-ce que c'est qu'Esther tout court? demanda Goupil. Je t'aime trop pour te laisser dindonner.

— Esther est la passion du fameux Nucingen, et ma folie est inutile, elle a positivement refusé de m'épouser.

— Les filles folles de leur corps sont quelquefois sages de la tête, dit Goupil.

— Si tu la voyais seulement une fois, tu ne te servirais pas de pareilles expressions, dit langoureusement Désiré.

— Si je te voyais briser ton avenir pour ce qui ne doit être qu'une fantaisie, reprit Goupil avec une chaleur à laquelle Bongrand eut peut-être été pris, j'irais briser cette poupée comme Varney brise Amy Robsart dans Kenilworth ! Ta femme doit être une d'Aiglemont, une mademoiselle du Rouvre, et te faire arriver à la députation ! Mon avenir est hypothéqué sur le tien, et je ne te laisserai pas commettre de bêtises !

— Je suis assez riche pour me contenter de bonheur, répondit Désiré.

— Eh bien ! que complotez-vous là? dit Zélie à Goupil en hélant les deux amis restés au milieu de sa vaste cour.

V

URSULE.

Le docteur disparut dans la rue des Bourgeois, et arriva tout aussi lestement qu'un jeune homme à la maison où s'était accompli, pendant la semaine, l'étrange événement qui préoccupait alors toute la ville de Nemours, et qui veut quelques explications pour rendre cette histoire et la communication du notaire aux héritiers parfaitement claires.

Le beau-père du docteur, le fameux claveciniste et facteur d'instruments Valentin Mirouët, un de nos plus célèbres organistes, était mort en 1785, laissant un fils naturel, le fils de sa vieillesse, reconnu, portant son nom, mais excessivement mauvais sujet. A son lit de mort, il n'eut pas la consolation de voir cet enfant gâté. Chanteur et compositeur, Joseph Mirouët, après avoir débuté aux Italiens sous un nom supposé, s'était enfui avec une jeune fille en Allemagne. Le vieux facteur recommanda ce garçon, vraiment plein de talent, à son gendre, en lui faisant observer qu'il avait re-

fusé d'épouser la mère, pour ne faire aucun tort à Mme Minoret. Le docteur promit de donner à ce malheureux la moitié de la succession du facteur, dont le fonds fut acheté par Érard. Il fit chercher diplomatiquement son beau-frère naturel, Joseph Mirouët; mais Grimm lui dit un soir, qu'après s'être engagé dans un régiment prussien, l'artiste avait déserté, prenait un faux nom et déjouait toutes les recherches.

Joseph Mirouët, doué par la nature d'une voix séduisante, d'une taille avantageuse, d'une jolie figure, et par-dessus tout compositeur plein de goût et de verve, mena pendant quinze ans la vie bohémienne, que le Berlinois Hoffmann a si bien décrite; aussi, vers quarante ans, fut-il en proie à de si grandes misères, qu'il saisit en 1806 l'occasion de redevenir Français. Il s'établit alors à Hambourg, où il épousa la fille d'un bon bourgeois, folle de musique, qui s'éprit de l'artiste dont la gloire était toujours en perspective, et voulut s'y consacrer. Mais après quinze ans de malheur, Joseph Mirouët ne sut pas soutenir le vin de l'opulence, son naturel dépensier reparut, et, tout en rendant sa femme heureuse, il dépensa sa fortune en peu d'années. La misère revint. Le ménage dut avoir traîné l'existence la plus horrible, pour que Joseph Mirouët en arrivât à s'engager comme musicien dans un régiment français. En 1813, par le plus grand des hasards, le chirurgien-major de ce régiment, frappé de ce nom de Mirouët, écrivit au docteur Minoret, auquel il avait des obligations. La réponse ne se fit pas attendre. En 1814, avant la capitulation de Paris, Joseph Mirouët eut à Paris un asile où sa femme mourut, en donnant le jour à une petite fille, que le docteur voulut appeler Ursule, le nom de sa femme. Le capitaine de musique ne survécut pas à la mère, épuisé comme elle de fatigues et de misères. En mourant, l'infortuné musicien légua sa fille au docteur, qui lui servit de parrain, malgré sa répugnance pour les momeries de l'église.

Après avoir vu périr successivement ses enfants par des avortements, dans des couches laborieuses ou pendant leur première année, le docteur avait attendu l'effet d'une dernière expérience. Quand une femme malingre, nerveuse, délicate, débute par une fausse couche, il n'est pas rare de la voir se conduire dans ses grossesses et dans ses enfantements, comme s'était conduite Ursule Minoret, malgré les soins, les observations et la science de son mari. Le pauvre homme s'était souvent reproché leur mutuelle persistance à vouloir des enfants. Le dernier, conçu après un repos de deux ans, était mort pendant l'année 1792, victime de l'état nerveux de la mère, s'il faut donner raison aux physiologistes, qui pensent que dans le phénomène inexplicable de la génération, l'enfant tient au père par le sang et à la mère par le système nerveux. Forcé de renoncer aux jouissances du sentiment le plus puissant chez lui, la bienfaisance fut sans doute pour le docteur une revanche de sa paternité trompée. Durant sa vie conjugale, si cruellement agitée, le docteur avait, par-dessus tout, désiré une petite fille blonde, une de ces fleurs qui font la joie d'une maison; il accepta donc avec bonheur le legs que lui fit Joseph Mirouët, et reporta sur l'orpheline tous ses rêves évanouis.

Pendant deux ans il assista, comme fit jadis Caton pour Pompée, aux plus minutieux détails de la vie d'Ursule; il ne voulait pas que la nourrice lui donnât à teter, la levât, la couchât sans lui. Son expérience, sa science, tout fut au service de cette enfant. Après avoir ressenti les douleurs, les alternatives de crainte et d'espérance, les travaux et les joies d'une mère, il eut le bonheur de voir dans cette fille de la blonde Allemagne et de l'artiste français, une vigoureuse vie, une sensibilité profonde. L'heureux vieillard suivit, avec les sentiments d'une mère, les progrès de cette chevelure blonde, d'abord duvet, puis soie, puis cheveux légers et fins, si caressants aux doigts qui les caressent. Il baisa souvent ces petits pieds nus dont les doigts ressemblent à des boutons de rose, couverts d'une pellicule sous laquelle le sang se voit. Il était fou de cette petite. Quand elle s'essayait au langage ou quand elle arrêtait ses beaux yeux gris, si doux, sur toutes choses, en y jetant un regard songeur qui semble être l'aurore de la pensée, et qu'elle terminait par un rire, il restait devant elle pendant des heures entières, cherchant avec Jordy les raisons, que tant d'autres appellent des caprices, cachées sous les moindres phénomènes de cette délicieuse phase de la vie, où l'enfant est à la fois une fleur et un fruit, une intelligence confuse, un mouvement perpétuel, un désir violent. La beauté d'Ursule, sa douceur la rendaient si chère au docteur, qu'il aurait voulu changer pour elle les lois de la nature : il dit quelquefois au vieux Jordy avoir mal dans ses dents quand Ursule faisait les siennes.

Quand les vieillards aiment les enfants, ils ne mettent pas de bornes à leur passion, ils les adorent. Pour ces petits êtres, ils font taire leurs manies, et pour eux se souviennent de tout leur passé. Leur expérience, leur indulgence, leur patience, toutes les acquisitions de la vie, ce trésor si péniblement amassé, ils le livrent à cette jeune vie, par laquelle ils se rajeunissent, et suppléent alors à la maternité par l'intelligence. Leur sagesse, toujours éveillée, vaut l'intuition de la mère, ils se rappellent les délicatesses qui chez elle sont de la

divination, et les portent dans l'exercice d'une compassion dont la force se développe sans doute en raison de cette immense faiblesse. La lenteur de leurs mouvements remplace la douceur maternelle. Enfin, chez eux comme chez les enfants, la vie est réduite au simple ; et, si le sentiment rend la mère esclave, le détachement de toute passion et l'absence de tout intérêt permettent au vieillard de se donner en entier. Aussi n'est-il pas rare de voir les enfants s'entendre avec les vieilles gens. Le vieux militaire, le vieux curé, le vieux docteur, heureux des caresses et des coquetteries d'Ursule, ne se lassaient jamais de lui répondre ou de jouer avec elle. Loin de les impatienter, la pétulance de cette enfant les charmait, et ils satisfaisaient à tous ses désirs, en faisant de tout un sujet d'instruction. Ainsi cette petite grandit, environnée de vieilles gens, qui lui souriaient et lui faisaient comme plusieurs mères autour d'elle, également attentives et prévoyantes. Grâce à cette savante éducation, l'âme d'Ursule se développa dans la sphère qui lui convenait. Cette plante rare rencontra son terrain spécial, aspira les éléments de sa vraie vie et s'assimila les flots de son soleil.

— Dans quelle religion élèverez-vous cette petite? demanda l'abbé Chaperon à Minoret, quand Ursule eut six ans.

— Dans la vôtre, repondit le médecin.

Athée, à la façon de M. de Wolmar dans la *Nouvelle Héloïse,* il ne se reconnut pas le droit de priver Ursule des bénéfices offerts par la religion catholique. Le médecin, assis sur un banc au-dessous de la fenêtre du cabinet chinois, se sentit alors la main pressée par la main du curé.

— Oui, curé, toutes les fois qu'elle me parlera de Dieu, je la renverrai à son ami *Sapron,* dit-il en imitant le parler enfantin d'Ursule. Je veux voir si le sentiment religieux est inné ; aussi n'ai-je rien fait pour, ni rien contre les tendances de cette jeune âme ; mais je vous ai déjà nommé dans mon cœur son père spirituel.

— Ceci vous sera compté par Dieu, je l'espère, répondit l'abbé Chaperon en frappant doucement ses mains l'une contre l'autre et les élevant vers le ciel, comme s'il faisait une courte prière mentale.

Ainsi, dès l'âge de six ans, la petite orpheline tomba sous le pouvoir religieux du curé, comme elle était déjà tombée sous celui de son vieil ami Jordy.

Le capitaine, autrefois professeur dans une des anciennes écoles militaires, occupé par goût de grammaire et des différences entre les langues européennes, avait étudié le problème d'un langage universel. Ce savant homme, patient comme tous les vieux maîtres, se fit donc un bonheur d'apprendre à lire et à écrire à Ursule, en lui apprenant la langue française, et ce qu'elle devait savoir de calcul. La nombreuse bibliothèque du docteur permit de choisir entre les livres ceux qui pouvaient être lus par un enfant, l'amuser en l'instruisant. Le militaire et le curé laissèrent son intelligence s'enrichir avec l'aisance et la liberté que le docteur laissait au corps. Elle apprenait en se jouant. La religion contenait la réflexion. Abandonnée à la divine culture d'un naturel amené dans des régions pures par ces trois prudents instituteurs, Ursule alla plus vers le sentiment que vers le devoir, et prit pour règle de conduite la voix de la conscience plutôt que la loi sociale. Chez elle, le beau dans les sentiments et dans les actions devait être spontané, le jugement confirmerait l'élan du cœur. Elle était destinée à faire le bien comme un plaisir avant de le faire comme une obligation. Cette nuance est le propre de l'éducation chrétienne. Ces principes, tout autres que ceux à donner aux hommes, convenaient à une femme ; le génie et la conscience de la famille, l'élégance secrète de la vie domestique, enfin presque au sein du ménage. Tous trois procédèrent de la même manière avec elle. Loin de reculer devant les audaces de l'innocence, ils expliquaient à Ursule la fin des choses et les moyens connus, en ne lui formulant jamais que des idées justes. Quand à propos d'une herbe, d'une fleur, d'une étoile, elle allait droit à Dieu, le professeur et le médecin lui disaient que le prêtre seul pouvait lui répondre. Aucun d'eux n'empiéta sur le terrain des autres. Le parrain se chargeait de tout le bien-être matériel et des choses de la vie, l'instruction regardait Jordy, la morale, la métaphysique et les hautes questions appartenaient au curé.

Cette belle éducation ne fut pas, comme il arrive souvent dans les maisons les plus riches, contrariée par d'imprudents serviteurs. La Bougival sermonnée à ce sujet, et trop simple d'ailleurs d'esprit et de caractère pour intervenir, ne dérangea point l'œuvre de ces grands esprits. Ursule, créature privilégiée, eut donc autour d'elle trois bons génies à qui son beau naturel rendit toute tâche douce et facile. Cette tendresse virile, cette gravité tempérée par les sourires, cette liberté sans danger, ce soin perpétuel de l'âme et du corps firent d'elle, à l'âge de neuf ans, une enfant accomplie et charmante à voir. Par malheur, cette trinité paternelle se rompit. Dans l'année suivante, le vieux capitaine mourut, laissant au docteur et au curé son œuvre à continuer, après en avoir accompli la partie la plus difficile. Le terrain était préparé, les fleurs naîtraient d'elles-mêmes. Le gentilhomme avait, pendant neuf ans, économisé mille francs par an, pour

léguer dix mille francs à sa petite Ursule, afin qu'elle conservât de lui un souvenir pendant toute sa vie. Dans un testament, dont les motifs étaient touchants, il invitait sa légataire à se servir uniquement pour sa toilette des quatre ou cinq cents francs de rente que rendrait ce petit capital.

Vers cette époque, elle dut se préparer à faire sa première communion. L'abbé Chaperon employa toute une année à l'instruction de cette jeune fille, chez qui le cœur et l'intelligence, si développés mais si prudemment maintenus l'un par l'autre, exigeaient une nourriture spirituelle toute particulière. Telle fut cette initiation à la connaissance des choses divines, que depuis cette époque où l'âme prend sa forme religieuse, Ursule devint la pieuse et mystique jeune fille dont le caractère fut toujours au-dessus des événements, et dont le cœur domina toute adversité. Ce fut alors aussi que commença secrètement, entre cette vieillesse incrédule et cette enfance pleine de croyance, une lutte pendant longtemps inconnue à celle qui la provoqua, mais dont le dénoûment occupait toute la ville et devait avoir tant d'influence sur l'avenir d'Ursule, en déchaînant contre elle les collatéraux du docteur.

Pendant les six premiers mois de l'année 1824, Ursule passa presque toutes ses matinées au presbytère. Le vieux médecin devina les intentions du curé. Le prêtre voulait faire d'Ursule un argument invincible. L'incrédule, aimé par sa filleule comme il l'eût été de sa propre fille, croirait à sa naïveté, serait séduit par les touchants effets de la religion dans l'âme d'un enfant dont l'amour ressemblait à ces arbres des climats indiens, toujours chargés de fleurs et de fruits, toujours verts et toujours embaumés. Une belle vie est plus puissante que le plus vigoureux raisonnement. On ne résiste pas aux charmes de certaines images. Aussi, quand le docteur vit la fille de son cœur partant pour l'église, habillée d'une robe de crêpe blanc, chaussée de souliers de satin blanc, parée de rubans blancs, la tête ceinte d'une bandelette royale attachée sur le côté par un gros nœud, les mille boucles de sa chevelure abondante ruisselant sur ses belles épaules blanches, le corsage bordé d'une ruche ornée de comètes, les yeux étoilés par une première espérance, volant grande et heureuse à une première union, aimant mieux son parrain, depuis qu'elle s'était élevée jusqu'à Dieu; quand il aperçut la pensée de l'éternité, donnant la nourriture à cette âme jusqu'alors dans les limbes de l'enfance, comme après la nuit le soleil donne la vie à la terre, eut-il les yeux mouillés de larmes, sans savoir pourquoi. Il fut fâché de rester seul au logis. Assis sur les marches de son perron, il tint pendant longtemps ses yeux fixés sur la grille entre les bareaux de laquelle sa pupille avait disparu en lui disant : Parrain, pourquoi ne viens-tu pas? je serai donc heureuse sans toi?

Quoique ébranlé jusque dans ses racines, l'orgueil de l'encyclopédiste ne fléchit point encore. Il se promena cependant de façon à voir la procession des communiants, et distingua sa petite Ursule, brillant d'exaltation sous le voile! Elle lui lança un regard inspiré qui remua, dans la partie rocheuse de son cœur, le coin fermé à Dieu. Mais le déiste tint bon, il se dit : Momeries ! Imaginer que s'il existe un ouvrier des mondes, cet organisateur de l'infini s'occupe de ces niaiseries!... Il rit et continua sa promenade sur les hauteurs qui dominent la route de la Sologne, où les cloches, sonnées en volée, répandaient au loin la joie des familles.

Le bruit du trictrac est insupportable aux personnes qui ne savent pas ce jeu, l'un des plus difficiles qui existent. Pour ne pas ennuyer sa pupille, à qui l'excessive délicatesse de ses organes et de ses nerfs ne permettait pas d'entendre impunément ces mouvements et ce parlage dont la raison est inconnue, le curé, le vieux Jordy quand il vivait, et le docteur attendaient toujours que leur enfant fût couchée ou en promenade. Il arrivait alors assez souvent que la partie était encore en train quand Ursule rentrait : elle se résignait alors avec une grâce infinie, et se mettait auprès de la fenêtre à travailler. Elle avait de la répugnance pour ce jeu, dont les commencements sont en effet rudes et inaccessibles à beaucoup d'intelligences, et si difficiles à vaincre que si l'on ne prend pas l'habitude de ce jeu pendant la jeunesse, il est presque impossible plus tard de l'apprendre. Or, le soir de sa première communion, quand Ursule revint chez son tuteur, seul pour cette soirée, elle mit le trictrac devant le vieillard.

— Voyons à qui le dé? dit-elle.

— Ursule, reprit le docteur, n'est-ce pas un péché de te moquer de ton parrain le jour de ta première communion?

— Je ne me moque point, dit-elle en s'asseyant, je me dois à vos plaisirs, vous qui veillez à tous les miens. Quand M. Chaperon était content, il me donnait une leçon de trictrac, et il m'a donné tant de leçons, que je suis en état de vous gagner... Vous ne vous gênerez plus pour moi. Pour ne pas entraver vos plaisirs, j'ai vaincu toutes les difficultés, et le bruit du trictrac me plaît.

Ursule gagna. Le curé vint surprendre les joueurs et jouir de son triomphe. Le lendemain, Minoret, qui jusqu'alors avait refusé de faire apprendre la musique à sa pupille, se rendit à Paris, y acheta un piano, prit des arrangements à Fontainebleau

avec une maîtresse, et se soumit à l'ennui que devaient lui causer les perpétuelles études de sa pupille. Une des prédictions de feu Jordy, le phrénologue, se réalisa. La petite fille devint excellente musicienne. Le tuteur, fier de sa filleule, faisait en ce moment venir, une fois par semaine, un professeur de Paris, et subvenait aux dépenses de cet art jugé par lui tout à fait inutile en ménage. Les incrédules n'aiment pas la musique, céleste langage développé par le catholicisme, qui a pris les noms des sept notes dans un de ses hymnes. Chaque note est la première syllabe des sept premiers vers de l'hymne à saint Jean.

Quoique vive, l'impression produite sur le vieillard par la première communion d'Ursule fut passagère. Le calme, la sérénité, le contentement que les œuvres de la religion et la prière répandaient dans cette âme jeune, furent aussi des exemples sans force pour lui. Sans aucun sujet de remords ni de repentir, Minoret jouissait d'une sérénité parfaite. En accomplissant ses bienfaits sans l'espoir d'une moisson céleste, il se trouvait plus grand que le catholique, auquel il reprochait toujours de faire de l'usure avec Dieu.

— Mais, lui disait l'abbé Chaperon, si les hommes voulaient tous se livrer à ce commerce, avouez que la société serait parfaite : il n'y aurait plus de malheureux. Pour être bienfaisant à votre manière, il faut être un grand philosophe. Vous vous élevez à votre doctrine par le raisonnement, vous êtes une exception sociale, tandis qu'il suffit d'être chrétien pour être bienfaisant à la nôtre. Chez vous, c'est un effort; chez nous, c'est naturel.

— Cela veut dire, curé, que je pense et que vous sentez! voilà tout.

Cependant à douze ans, Ursule, dont la finesse et l'adresse naturelle à la femme étaient exercées par une éducation supérieure et dont le sens dans toute sa fleur était éclairé par l'esprit religieux, de tous les genres d'esprit le plus délicat, finit par comprendre que son parrain ne croyait ni à un avenir, ni à l'immortalité de l'âme, ni à une Providence, ni à Dieu ! Pressé de questions par l'innocente créature, il fut impossible au docteur de cacher plus longtemps son fatal secret. La naïve consternation d'Ursule le fit d'abord sourire ; mais en la voyant quelquefois triste, il comprit tout ce que cette tristesse annonçait d'affection. Les tendresses absolues ont horreur de toute espèce de désaccord, même dans les idées qui leur sont étrangères. Parfois le docteur se prêta comme à des caresses aux raisons de sa fille adoptive dites d'une voix tendre et douce, exhalées par le sentiment le plus ardent et le plus pur. Les croyants et les incrédules parlent deux langues différentes et ne peuvent se comprendre. La filleule, en plaidant la cause de Dieu, maltraitait son parrain, comme un enfant gâté maltraite quelquefois sa mère. Le curé blâma doucement Ursule et lui dit que Dieu se réservait d'humilier ces esprits superbes. La jeune fille répondit à l'abbé Chaperon que David avait abattu Goliath.

Cette dissidence religieuse, ces regrets de l'enfant qui voulait entraîner son tuteur, furent les seuls chagrins de cette vie intérieure, si douce et si pleine, dérobée aux regards de la petite ville curieuse. Ursule grandissait, se développait, devenait la jeune fille modeste et chrétiennemeut instruite que Désiré avait admirée au sortir de l'église. La culture des fleurs dans le jardin, la musique, les plaisirs de son tuteur, et tous les petits soins qu'Ursule lui rendait, car elle avait soulagé la Bougival, en s'occupant de lui, remplissaient les heures, les jours, les mois de cette existence calme. Néanmoins, depuis un an, quelques troubles chez Ursule avaient inquiété le docteur; mais la cause en était si prévue, qu'il ne s'en inquiéta que pour surveiller la santé. Cependant cet observateur sagace, ce profond praticien crut apercevoir que les troubles avaient eu quelque retentissement dans le moral. Il surveilla sa pupille, ne vit autour d'elle personne digne d'inspirer un sentiment, et son inquiétude passa.

IX

PRÉCIS SUR LE MAGNÉTISME.

En ces conjonctures, un mois avant le jour où ce drame commence, il arriva dans la vie intellectuelle du docteur un de ces faits qui labourent jusqu'au tuf le champ des convictions et le retournent; mais ce fait exige un récit succinct de quelques événements de sa carrière médicale qui donnera d'ailleurs un nouvel intérêt à cette histoire.

Vers la fin du dix-huitième-siècle, la science fut aussi profondément divisée par l'apparition de Mesmer, que l'art le fut par celle de Gluck. Après avoir retrouvé le magnétisme, Mesmer vint en France, où depuis un temps immémorial les inventeurs accourent faire légitimer leurs découvertes. La France, grâce à son langage clair, est en quelque sorte la trompette du monde.

— Si l'homéopathie arrive à Paris, elle est sauvée, disait dernièrement Hahneman.

— Allez en France, dit M. de Metternich à Gall,

et si l'on s'y moque de vos bosses, vous serez illustre.

Mesmer eut donc des adeptes et des antagonistes aussi ardents que les piccinistes contre les gluckistes. La France savante s'émut, un débat solennel s'ouvrit. Avant l'arrêt, la faculté de médecine proscrivit en masse le prétendu charlatanisme de Mesmer, son baquet, ses fils conducteurs et ses théories. Mais, disons-le, cet Allemand déshonora malheureusement sa magnifique découverte par d'ignobles prétentions pécuniaires. Mesmer succomba par l'incertitude des faits, par l'ignorance du rôle que jouent dans la nature les fluides impondérables alors inobservés, par son inaptitude à rechercher les côtés d'une science à triple face. Le magnétisme a plus d'une application. Entre les mains de Mesmer, il fut, par rapport à son avenir, ce que le principe est aux effets. Mais si le trouveur manqua de génie, il est triste pour la raison humaine d'avoir à constater qu'une science contemporaine des sociétés, également cultivée par l'Égypte et par la Chaldée, par la Grèce et par l'Inde, éprouva dans Paris au XVIII siècle le sort qu'avait eu la vérité dans la personne de Galilée, et que le magnétisme y fut repoussé par les doubles atteintes des gens religieux et des philosophes matérialistes également alarmés. Le magnétisme, la science favorite de Jésus et l'une des puissances divines remises aux apôtres, ne paraissait pas plus prévu par l'Église que par les disciples de Jean-Jacques et de Voltaire, de Locke et de Condillac. L'Encyclopédie et le clergé ne s'accommodaient pas de ce vieux pouvoir humain qui sembla si nouveau. Les miracles des convulsionnaires étouffés par l'Église et par l'indifférence des savants, malgré les écrits précieux du conseiller Carré de Montgeron, furent une première sommation de faire des expériences sur les fluides humains qui donnent le pouvoir d'opposer assez de forces intérieures pour annuler les douleurs causées par des agents extérieurs. Mais il aurait fallu reconnaître l'existence de fluides intangibles, invisibles, impondérables, trois négations dans lesquelles la science d'alors voulait voir une définition du vide. Dans la philosophie moderne, le vide n'existe pas! Dix pieds de vide, le monde croule! Surtout pour les matérialistes, le monde est plein, tout se tient, tout s'enchaîne, et tout est explicable. Le monde, disait Diderot, comme effet du hasard, est plus explicable que Dieu. La multiplicité des causes et le nombre incommensurable de jets que suppose le hasard, explique la création. Soient donnés l'Énéide et tous les caractères nécessaires à sa composition, si vous m'offrez le temps et l'espace, à force de jeter les lettres, j'atteindrai la combinaison Énéide. Ces malheureux, qui défiaient tout plutôt que d'admettre un Dieu, reculaient aussi bien devant la divisibilité infinie de la matière que comporte la nature des forces impondérables. Locke et Condillac ont alors retardé de cinquante ans l'immense progrès que font en ce moment les sciences naturelles sous la grande pensée de Geoffroi-Saint-Hilaire.

Quelques gens droits, sans système, convaincus par des faits consciencieusement étudiés, persévérèrent dans la doctrine de Mesmer, qui reconnaissait en l'homme l'existence d'une influence pénétrante, dominatrice d'homme à homme, mise en œuvre par la volonté, curative par l'abondance du fluide, et dont le jeu constitue un duel entre deux volontés, entre un mal à guérir et le vouloir de guérir. Les phénomènes du somnambulisme, à peine soupçonnés par Mesmer, furent dus à MM. de Puységur et Deleuze; mais la révolution mit à ces découvertes un temps d'arrêt qui donna gain de cause aux savants et aux railleurs. Parmi le petit monde des croyants se trouvèrent des médecins. Ces dissidents furent, jusqu'à leur mort, persécutés par leurs confrères. Le corps respectable des médecins de Paris déploya contre les Mesmériens les rigueurs des guerres religieuses, et fut aussi cruel dans sa haine contre eux qu'il était possible de l'être dans un temps de tolérance voltairienne. Les docteurs orthodoxes refusaient de consulter avec les docteurs qui tenaient pour l'hérésie mesmérienne. En 1820, ces prétendus hérésiarques étaient encore l'objet de cette proscription sourde. Les malheurs, les orages de la révolution n'éteignirent pas cette haine scientifique. Il n'y a que les prêtres, les magistrats et les médecins pour haïr ainsi. La robe est toujours terrible. Mais aussi les idées ne sont-elles pas plus implacables que les choses?

Le docteur Bouvard, ami de Minoret, donna dans la foi nouvelle, et persévéra jusqu'à sa mort dans la science à laquelle il avait sacrifié le repos de sa vie, car il fut une des *bêtes noires* de la Faculté de Paris. Minoret, l'un des plus vaillants soutiens des encyclopédistes, le plus redoutable adversaire de Deslon, prévôt de Mesmer, et dont la plume fut d'un poids énorme dans cette querelle, se brouilla sans retour avec son camarade; mais il fit plus, il le persécuta. Sa conduite avec Bouvard devait lui causer le seul repentir qui pût troubler la sérénité de son déclin.

Depuis la retraite du docteur Minoret à Nemours, la science des fluides impondérables, seul nom qui convienne au magnétisme, si étroitement liée par la nature de ses phénomènes à la lumière et à l'électricité, faisait d'immenses progrès, malgré les continuelles railleries de la science parisienne. La phrénologie et la physiognomonie, la science de Gall et celle de Lavater qui sont jumelles, dont l'une est à

l'autre ce que la cause est à l'effet, démontraient aux yeux de plus d'un physiologiste les traces du fluide insaisissable, base des phénomènes de la volonté humaine, et d'où résultent les passions, les habitudes, les formes du visage et celles du crâne. Enfin, les faits magnétiques, les miracles du somnambulisme, ceux de la divination et de l'extase qui permettent de pénétrer dans le monde spirituel, s'accumulaient. L'histoire étrange des apparitions du fermier Martin si bien constatée, et l'entrevue de ce paysan avec Louis XVIII; la connaissance des relations de Swedenborg avec les morts, si sérieusement établie en Suède, les récits de Walter Scott sur les effets de la *seconde vue;* l'exercice des prodigieuses facultés de quelques *diseurs de bonne aventure* qui confondent en une seule science la chiromancie et l'horoscopie; les faits de catalepsie et ceux de la mise en œuvre des propriétés du diaphragme par certaines affections morbides; ces phénomènes au moins curieux, tous émanés de la même source, sapaient bien des doutes, emmenaient les plus indifférents sur le terrain des expériences. Minoret ignorait ce mouvement des esprits, si grand dans le nord de l'Europe, encore si faible en France, où se passaient néanmoins de ces faits qualifiés de merveilleux par les observateurs superficiels, et qui tombent comme des pierres au fond de la mer, dans le tourbillon des événements parisiens.

Au commencement de cette année, le repos de l'antimesmérien fut troublé par la lettre suivante.

« Mon vieux camarade,

« Toute amitié, même perdue, a des droits qui se prescrivent difficilement. Je sais que vous vivez encore, et je me souviens moins de notre inimitié que de nos beaux jours au taudis de Saint-Julien-le-Pauvre. Au moment de m'en aller de ce monde, je tiens à vous prouver que le magnétisme va constituer une des sciences les plus importantes, si toutefois la science n'est pas *une!* Je puis foudroyer votre incrédulité par des preuves positives. Peut-être devrai-je à votre curiosité le bonheur de vous serrer encore une fois la main, comme nous nous la serrions avant Mesmer.

« Toujours à vous,

« BOUVARD. »

Piqué comme un lion par un taon, l'antimesmérien bondit jusqu'à Paris et mit sa carte chez le vieux Bouvard qui demeurait rue Férou, près de Saint-Sulpice. Bouvard lui mit une carte à son hôtel en lui écrivant simplement : « Demain, à neuf heures, rue Saint-Honoré, en face l'Assomption. » Minoret, redevenu jeune, ne dormit pas. Il alla voir les vieux médecins de sa connaissance et leur demanda si le monde était bouleversé, si la médecine avait une école, si les facultés se perdaient. Les médecins le rassurèrent en lui disant que le vieil esprit de résistance existait; seulement, au lieu de persécuter, l'Académie de médecine et l'Académie des sciences pouffaient de rire en rangeant les faits magnétiques parmi les surprises de Comus, de Comte, de Bosco, dans les jongleries, la prestidigitation, et ce qu'on nomme la physique amusante. Ces discours n'empêchèrent point Minoret d'aller au rendez-vous que lui donnait le vieux Bouvard.

Après quarante-quatre années d'inimitié, les deux antagonistes se revirent, sous une porte cochère de la rue Saint-Honoré. Les Français sont trop continuellement distraits pour se haïr pendant longtemps. A Paris surtout, les faits étendent trop l'espace et font en politique, en littérature et en science, la vie trop vaste pour que les hommes n'y trouvent pas des pays à conquérir. La haine exige tant de forces toujours armées que l'on s'y met plusieurs quand on veut haïr pendant longtemps. Aussi les Corps peuvent-ils seuls y avoir de la mémoire. Après quarante-quatre ans, Robespierre et Danton s'embrasseraient. Cependant chacun des deux docteurs garda sa main sans l'offrir. Bouvard le premier dit à Minoret : Tu te portes à ravir.

— Oui, pas mal, et toi? répondit Minoret une fois la glace rompue.

— Moi, comme tu vois.

— Le magnétisme empêche-t-il de mourir? demanda Minoret d'un ton plaisant mais sans aigreur.

— Non, mais il a failli m'empêcher de vivre.

— Tu n'es donc pas riche? fit Minoret.

— Bah! dit Bouvard.

— Eh bien! je suis riche, moi! s'écria Minoret.

— Ce n'est pas à ta fortune, mais à ta conviction que j'en veux, viens! répondit Bouvard.

Le mesmérien entraîna l'incrédule dans un escalier assez obscur, et le lui fit monter avec précaution jusqu'au quatrième étage.

En ce moment se produisait à Paris un homme extraordinaire, doué, par la foi, d'une incalculable puissance et disposant des pouvoirs magnétiques dans toutes leurs applications. Non-seulement ce grand inconnu, qui vit encore, guérissait par lui-même à distance les maladies les plus cruelles, les plus invétérées, soudainement et radicalement, comme jadis le Sauveur des hommes; mais encore il produisait instantanément les phénomènes les plus curieux du somnambulisme en domptant les volontés les plus rebelles. La physionomie de cet inconnu, qui dit ne relever que de Dieu et communiquer avec les anges comme Swedenborg, est celle du lion;

il y éclate une énergie concentrée, irrésistible. Ses traits singulièrement contournés ont un aspect terrible et foudroyant. Sa voix, qui vient des profondeurs de l'être, est comme chargée du fluide magnétique, elle entre dans l'auditeur par tous les pores. Dégoûté de l'ingratitude publique après des milliers de guérisons, il s'est rejeté dans une impénétrable solitude, un néant volontaire. Sa toute-puissante main, qui a rendu des filles mourantes à leurs mères, des pères à leurs enfants éplorés, des maîtresses idolâtrées à des amants ivres d'amour, qui a guéri les malades abandonnés par les médecins, qui faisait chanter des hymnes dans les synagogues, dans les temples et dans les églises par des prêtres ramenés tous à Dieu par le même miracle, qui adoucissait les agonies aux mourants chez lesquels la vie était impossible; cette main souveraine, soleil de vie qui éblouissait les yeux fermés des somnambules, ne se lèverait pas pour rendre un héritier présomptif à une reine. Enveloppé dans le souvenir de ses bienfaits, comme dans un suaire lumineux, il se refuse au monde, et vit dans le ciel.

Mais à l'aurore de son règne, surpris presque de son pouvoir, cet homme, dont le désintéressement a égalé la puissance, permettait à quelques curieux d'être témoins de ses miracles. Le bruit de cette renommée, qui fut immense et qui pourrait renaître demain, réveilla le docteur Bouvard sur le bord de la tombe. Le mesmérien persécuté put enfin voir les phénomènes les plus radieux de cette science gardée en son cœur comme un trésor. Les malheurs de ce vieillard avaient ému le grand inconnu qui lui donna quelques privilèges. Aussi Bouvard subissait-il, en montant l'escalier, les plaisanteries de son vieil antagoniste avec une joie malicieuse. Il ne lui répondait que par des : Tu vas voir! tu vas voir! et par ces petits hochements de tête que se permettent les gens sûrs de leur fait.

Les deux docteurs entrèrent dans un appartement plus que modeste. Bouvard alla parler pendant un moment dans une chambre à coucher contiguë au salon où attendait Minoret dont la défiance s'éveilla; mais Bouvard vint aussitôt le prendre et l'introduisit dans cette chambre où se trouvait le mystérieux Swedenborgiste et une femme assise dans un fauteuil. Cette femme ne se leva point, et ne parut pas s'apercevoir de l'entrée des deux vieillards.

— Comment, plus de baquets? fit Minoret en souriant.

— Rien! que le pouvoir de Dieu, répondit gravement le Swedenborgiste qui parut à Minoret être âgé de cinquante ans.

Les trois hommes s'assirent, et l'inconnu se mit à causer. On parla pluie et beau temps, à la grande surprise du vieux Minoret qui se crut mystifié. Le Swedenborgiste questionna le visiteur sur ses opinions scientifiques, et semblait évidemment prendre le temps de l'examiner.

— Vous venez ici en simple curieux, monsieur, dit-il enfin. Je n'ai pas l'habitude de prostituer une puissance qui, dans ma conviction, émane de Dieu. Si j'en fais un usage frivole ou mauvais, elle pourrait m'être retirée. Néanmoins, il s'agit, m'a dit M. Bouvard, de changer une conviction contraire à la nôtre, et d'éclairer un savant de bonne foi, je vais donc vous satisfaire. Cette femme que vous voyez, dit-il en montrant l'inconnue, est dans le sommeil somnambulique. D'après les aveux et les manifestations de tous les somnambules, cet état constitue une vie délicieuse pendant laquelle l'être intérieur, dégagé de toutes les entraves apportées à l'exercice de ses facultés par la nature visible, se promène dans le monde que nous nommons invisible à tort. La vue et l'ouïe s'exercent alors d'une manière plus parfaite que dans l'état dit *de veille* et peut-être sans le secours des organes qui sont la gaîne de ces épées lumineuses appelée la vue et l'ouïe! Pour l'homme mis dans cet état, les distances et les obstacles matériels n'existent pas, ou sont traversés par une vie qui est en nous, et pour laquelle notre corps est un réservoir, un point d'appui nécessaire, une enveloppe! Les termes manquent pour des effets si nouvellement retrouvés.

— Elle dort! dit Minoret en examinant la femme qui lui parut appartenir à la classe inférieure.

— Son corps est en quelque sorte annulé, répondit le Swedenborgiste. Les ignorants prennent cet état pour le sommeil. Mais elle va vous prouver qu'il existe un univers spirituel et que l'esprit n'y reconnaît point les lois de l'univers matériel. Je l'enverrai dans la région où vous voudrez qu'elle aille. A vingt lieues d'ici comme en Chine, elle vous dira ce qui s'y passe.

— Envoyez-la seulement chez moi, à Nemours, demanda Minoret.

— Je n'y veux être pour rien, répondit l'homme mystérieux, donnez-moi votre main, vous serez à la fois acteur et spectateur, effet et cause.

Il prit la main de Minoret que Minoret lui laissa prendre; il la tint pendant un moment en paraissant se recueillir, et de son autre main il saisit la main de la femme assise dans le fauteuil; puis il mit celle du docteur dans celle de la femme, en faisant signe au vieil incrédule de s'asseoir à côté de cette pythonisse sans trépied. Minoret remarqua dans les traits excessivement calmes de cette femme un léger tressaillement quand ils furent unis par le Swedenborgiste; mais ce mouvement, quoique

merveilleux dans ses effets, fut d'une grande simplicité.

— Obéissez à monsieur, lui dit ce personnage en étendant la main sur la tête de la femme qui parut aspirer de lui la lumière et la vie, et songez que tout ce que vous ferez pour lui me plaira. Vous pouvez lui parler maintenant, dit il à Minoret.

— Allez à Nemours, rue des Bourgeois, chez moi, dit le docteur.

— Laissez-lui le temps, restez la main dans la sienne jusqu'à ce qu'elle vous prouve par ce qu'elle vous dira qu'elle y est arrivée, dit Bouvard à son ancien ami.

— Je vois une rivière, répondit la femme d'une voix faible en paraissant regarder en dedans d'elle-même avec une profonde attention malgré ses paupières baissées. Je vois un joli jardin...

— Pourquoi entrez-vous par la rivière et par le jardin? dit Minoret.

— Parce qu'elles y sont...

— Qui?

— La jeune personne et la nourrice auxquelles vous pensez.

— Comment est le jardin? demanda Minoret.

— En y entrant par le petit escalier qui descend sur la rivière, il se trouve à droite une longue galerie en briques où je vois des livres, et terminée par un *cabajoutis* orné de sonnettes en bois et d'œufs rouges. A gauche, le mur est revêtu d'un massif de plantes grimpantes, de la vigne vierge, du jasmin de Virginie. Au milieu se trouve un petit cadran solaire. Il y a beaucoup de pots de fleurs; votre pupille examine ses fleurs, les montre à sa nourrice, fait des trous avec un plantoir et y met des graines... La nourrice ratisse les allées... Quoique la pureté de cette jeune fille soit celle d'un ange, il y a chez elle un commencement d'amour, faible comme un crépuscule du matin.

— Pour qui? demanda le docteur, qui jusqu'à présent n'entendait rien que personne ne pût lui dire sans être somnambule. Il croyait toujours à de la jonglerie.

— Vous n'en savez rien, quoique vous ayez été dernièrement assez inquiet, quand elle est devenue femme, dit-elle en souriant. Le mouvement de son cœur a suivi la nature...

— Et c'est une femme du peuple qui parle ainsi! s'écria le vieux docteur.

— Dans cet état, toutes s'expriment avec une limpidité particulière, répondit Bouvard.

— Mais qui Ursule aime-t-elle?

— Ursule ne sait pas qu'elle aime, répondit avec un petit mouvement de tête la femme; elle est bien trop angélique pour connaître le désir ou quoi que ce soit de l'amour; mais elle est occupée de lui, elle s'en défend même, elle y revient malgré sa volonté de s'abstenir... Elle est au piano...

— Mais qui est-ce?

— Le fils d'une dame qui demeure en face...

— Madame de Portenduère.

— Portenduère, dites-vous? reprit la somnambule, je le veux bien. Mais il n'y a pas de danger, il n'est point dans le pays.

— Se sont-ils parlé? demanda le docteur.

— Jamais. Ils se sont regardés l'un l'autre, elle le trouve charmant, il est en effet joli homme, il a bon cœur. Elle l'a vu de sa croisée, ils se sont vus aussi à l'église, mais le jeune homme n'y pense plus.

— Son nom?

— Ah! Pour vous le dire, il faut que je le lise ou que je l'entende. Il se nomme Savinien, elle vient de prononcer son nom, elle le trouve doux à prononcer; elle a déjà regardé dans l'almanach le jour de sa fête, elle y a fait un petit point rouge... des enfantillages! Oh! elle aimera bien, mais avec autant de pureté que de force! elle n'est pas fille à aimer deux fois, et l'amour tiendra son âme et la pénétrera si bien, qu'elle repousserait tout autre sentiment.

— Où voyez-vous cela?

— En elle! Elle saura souffrir. Elle a de qui tenir, car son père et sa mère ont bien souffert!

Ce dernier mot renversa le docteur qui fut moins ébranlé que surpris. Il n'est pas inutile de faire observer qu'entre chaque phrase de la femme, il s'écoulait des dix à quinze minutes pendant lesquelles son attention se concentrait de plus en plus. On la voyait voyant! Son front présentait des aspects singuliers : il s'y peignait des efforts intérieurs, il s'éclaircissait ou se contractait par une puissance dont les effets n'avaient été remarqués par Minoret que chez les mourants dans les instants où ils sont doués du don de prophétie. Elle fit à plusieurs reprises des gestes qui ressemblaient à ceux d'Ursule.

— Oh! questionnez-la, reprit le mystérieux personnage en s'adressant à Minoret, elle vous dira les secrets que vous pouvez seul connaître.

— Ursule m'aime? reprit Minoret.

— Presque autant que Dieu! dit-elle avec un sourire. Aussi est-elle bien malheureuse de votre incrédulité. Vous ne croyez pas en Dieu! Comme si vous pouviez empêcher qu'il soit! sa parole emplit les mondes! Vous causez ainsi les seuls tourments de cette pauvre enfant! Elle fait des gammes, elle voudrait être encore meilleure musicienne qu'elle ne l'est. Elle se dépite. Voici ce qu'elle pense : Si je chantais bien, si j'avais une belle voix, quand il sera chez sa mère, ma voix irait bien jusqu'à son oreille.

Le docteur Minoret prit son portefeuille et nota l'heure précise.

— Pouvez-vous me dire quelles sont les graines qu'elle a semées?

— Du réséda, des pois de senteur, des balsamines...

— En dernier?

— Des pieds d'alouette.

— Où est mon argent?

— Chez votre notaire, mais vous le placez à mesure sans perdre un seul jour d'intérêt.

— Oui, mais où est l'argent que je garde à Nemours, pour ma dépense du semestre?

— Vous le mettez dans un grand livre relié en rouge, intitulé Pandectes de Justinien, tome II, entre les deux avant derniers feuillets, le livre est au dessus du buffet vitré, dans la case aux in-folio. Vous en avez toute une rangée. Vos fonds sont dans le dernier volume, du côté du salon! Tiens! le tome III est avant le tome II. Mais vous n'avez pas d'argent, ce sont des...

— Billets de mille francs?... demanda le docteur.

— Je ne vois pas bien, ils sont pilés. Non, il y a deux billets de chacun cinq cents francs.

— Vous les voyez!

— Oui.

— Comment sont-ils?

— Il y en a un très-jaune et vieux, l'autre blanc et presque neuf...

Cette dernière partie de l'interrogatoire foudroya le docteur Minoret. Il regarda Bouvard d'un air hébété, mais Bouvard et le Swédenborgiste, familiarisés avec l'étonnement des incrédules, causaient à voix basse sans paraître ni surpris, ni étonnés. Minoret les pria de lui permettre de revenir après le dîner. L'antimesmérien voulait se recueillir, se remettre de sa profonde terreur, pour éprouver de nouveau ce pouvoir immense, le soumettre à des expériences décisives, lui poser des questions dont la solution enlevât toute espèce de doute.

— Soyez ici à neuf heures, ce soir, dit l'inconnu, je reviendrai pour vous.

Le docteur Minoret était dans un état si violent qu'il sortit sans saluer, suivi par Bouvard qui lui criait à distance : Eh bien, eh bien!...

— Je me crois fou, Bouvard! répondit Minoret sur le pas de la porte cochère. Si la femme a dit vrai pour Ursule, comme il n'y a qu'Ursule au monde qui sache ce que cette sorcière m'a révélé, *tu auras raison!* Je voudrais avoir des ailes! aller à Nemours vérifier ses assertions! Mais je louerai une voiture et partirai ce soir à dix heures. Ah! je perds la tête.

— Que deviendrais-tu donc si, connaissant depuis longues années un malade incurable, tu le voyais guérir en cinq secondes! Si tu voyais monsieur *** faire suer à torrents un dartreux, si tu le voyais faire marcher une petite-maîtresse percluse.

— Dînons ensemble, Bouvard, et ne nous quittons pas jusqu'à neuf heures. Je veux chercher une expérience décisive, irrécusable!

— Soit, mon vieux camarade, répondit le docteur mesmérien.

VII

LA DOUBLE CONVERSION.

Les deux ennemis réconciliés allèrent dîner au Palais-Royal. Après une conversation animée, à l'aide de laquelle Minoret trompa la fièvre d'idées qui lui ravageait la cervelle, Bouvard lui dit : Si tu reconnais à cette femme la faculté d'anéantir ou de traverser l'espace, si tu acquiers la certitude que, de l'Assomption, elle entend et voit ce qui se dit et se fait à Nemours, il faut admettre tous les autres effets magnétiques, ils sont pour un incrédule tout aussi impossibles que ceux-là. Demande-lui donc une seule preuve qui te satisfasse, car tu peux croire que nous nous sommes procuré tous ces renseignements; mais nous ne pouvons pas savoir, par exemple, ce qui va se passer à neuf heures, dans ta maison, dans la chambre de ta pupille : retiens ou écris ce que la somnambule va voir ou entendre et cours chez toi. Cette petite Ursule, que je ne connaissais point, n'est pas notre complice, et si elle a dit ou fait ce que tu auras en écrit, baisse la tête, fier Sicambre!

Les deux amis revinrent dans la chambre et y trouvèrent la somnambule qui ne reconnut pas le docteur Minoret. Les yeux de cette femme se fermèrent doucement sous la main que le Swédenborgiste tendit sur elle, à distance, et elle reprit l'attitude dans laquelle Minoret l'avait vue avant le dîner. Quand les mains de la femme et celles du docteur furent mises en rapport, il la pria de lui dire tout ce qui se passait chez lui, à Nemours, en ce moment.

— Que fait Ursule? dit-il.

— Elle est déshabillée, elle a fini de mettre ses papillotes, elle est à genoux sur son prie-Dieu, devant un crucifix d'ivoire attaché sur un tableau de velours rouge.

— Que dit-elle?

— Elle fait ses prières du soir, elle se recommande à Dieu, elle le supplie d'écarter de son âme les mauvaises pensées; elle examine sa conscience et repasse ce qu'elle a fait dans la journée afin de savoir si elle a manqué à ses commandements ou à ceux de l'Église. Enfin elle épluche son âme!

Pauvre chère petite créature... La somnambule eut les yeux mouillés. Elle n'a pas commis de péché, mais elle se reproche d'avoir trop pensé à monsieur Savinien... Elle s'interrompt pour se demander ce qu'il fait à Paris, et prie Dieu de le rendre heureux. Elle finit par vous et dit à haute voix sa prière.

— Pouvez-vous la répéter?

— Oui.

Minoret prit son crayon et écrivit, sous la dictée de la somnambule, la prière suivante évidemment composée par l'abbé Chaperon.

« Mon Dieu, si vous êtes content de votre ser-« vante qui vous adore et vous prie avec autant « d'amour que de ferveur, qui tâche de ne point « s'écarter de vos saints commandements, qui « mourrait avec joie comme votre fils pour glori-« fier votre nom, qui voudrait vivre dans votre om-« bre, vous enfin qui lisez dans les cœurs, faites-« moi la faveur de dessiller les yeux de mon parrain, « de le mettre dans la voie du salut et lui commu-« niquer votre grâce afin qu'il vive en vous ses « derniers jours, préservez-le de tout mal et faites-« moi souffrir en sa place! Bonne sainte Ursule, « ma chère patronne, et vous divine mère de Dieu, « reine du ciel, archanges et saints du Paradis, « écoutez-moi, joignez vos intercessions aux mien-« nes et prenez pitié de nous. »

La somnambule imita si parfaitement les gestes candides et les saintes inspirations de l'enfant, que le docteur Minoret eut les yeux pleins de larmes.

— Dit-elle encore quelque chose? demanda Minoret.

— Oui!

— Répétez-le.

— *Ce cher parrain! avec qui fera-t-il son trictrac à Paris?* Elle souffle son bougeoir, elle penche la tête et s'endort! La voilà partie! Elle est bien jolie dans son petit bonnet de nuit!

Minoret salua le grand inconnu, serra la main à Bouvard, descendit avec rapidité, courut à une station de cabriolets bourgeois qui existait alors sous la porte d'un hôtel depuis démoli pour faire place à la rue d'Alger; il y trouva un cocher et lui demanda s'il consentait à partir sur-le-champ pour Fontainebleau. Une fois le prix fait et accepté, le vieillard, redevenu jeune, se mit en route à l'instant. Suivant sa convention, il laissa reposer le cheval à Essonne, atteignit la diligence de Nemours, y trouva de la place, et congédia son cocher. Arrivé chez lui, vers cinq heures du matin, il se coucha dans les ruines de toutes ses idées antérieures sur la physiologie, sur la nature, sur la métaphysique, et dormit jusqu'à neuf heures, tant il était fatigué de sa course.

A son réveil, certain que depuis son retour personne n'avait franchi le seuil de sa maison, le docteur procéda, non sans une invincible terreur, à la vérification des faits. Il ignorait lui-même la différence des deux billets de banque et l'interversion des deux volumes de Pandectes. La somnambule avait bien vu. Il sonna la Bougival.

— Dites à Ursule de venir me parler, dit-il en s'asseyant au milieu de sa bibliothèque.

L'enfant vint, elle courut à lui, l'embrassa; le docteur la prit sur ses genoux où elle s'assit, en mêlant ses belles touffes blondes aux cheveux blancs de son vieil ami.

— Vous avez quelque chose, mon parrain?

— Oui, mais promets-moi, par ton salut, de répondre franchement, sans détour à mes questions.

Ursule rougit jusque sur le front.

— Oh! dit-il en continuant et voyant la pudeur du premier amour troubler la pureté jusqu'alors enfantine de ces beaux yeux, je ne te demanderai rien que tu ne puisses me dire.

— Parlez, mon parrain.

— Par quelle pensée as-tu fini tes prières du soir, hier, et à quelle heure les as-tu faites?

— Il était neuf heures un quart, neuf heures et demie.

— Eh bien! répète-moi ta dernière prière?

La jeune fille espéra que sa voix communiquerait sa foi à l'incrédule; elle quitta sa place, se mit à genoux, joignit les mains avec ferveur, une lueur radieuse illumina son visage, elle regarda le vieillard et lui dit : Ce que je demandais hier à Dieu, je l'ai demandé ce matin, je le demanderai jusqu'à ce qu'il m'ait exaucée.

Puis elle répéta sa prière avec une nouvelle et plus puissante expression, mais à son grand étonnement son parrain l'interrompit en achevant.

— Bien, Ursule! dit le docteur en reprenant sa filleule sur ses genoux. Quand tu t'es endormie la tête sur l'oreiller, n'as-tu pas dit en toi-même : « Ce cher parrain! avec qui fera-t-il son trictrac à « Paris? »

Ursule se leva comme si la trompette du jugement dernier eût éclaté à ses oreilles; elle jeta un cri de terreur. Ses yeux agrandis regardaient le vieillard avec une horrible fixité.

— Qui êtes-vous, mon parrain? Dieu vous a-t-il prêté sa puissance?

— Qu'as-tu semé, hier, dans le jardin?

— Du réséda, des pois de senteur, des balsamines.

— Et en dernier, des pieds d'alouette!

Elle tomba sur ses genoux.

— Ne m'épouvantez pas, mon parrain, mais vous étiez ici, n'est-ce pas?

— Ne suis-je pas toujours avec toi? répondit le

docteur en plaisantant pour respecter la raison de cette innocente fille. Allons dans ta chambre.

Il lui donna le bras et monta l'escalier.

— Vos jambes tremblent, mon bon ami, dit-elle.

— Oui, je suis comme foudroyé.

— Croiriez-vous donc enfin en Dieu? s'écria-t-elle avec une joie naïve en laissant voir des larmes dans ses yeux.

Le vieillard regarda la chambre si simple et si coquette qu'il avait arrangée pour Ursule; à terre, un tapis vert uni, peu coûteux, qu'elle tenait avec une exquise propreté. Sur les murs, un papier gris-de-lin semé de roses avec leurs feuilles vertes. Aux fenêtres qui avaient vue sur la cour, des rideaux de calicot ornés d'une bande d'étoffe rose. Entre les deux croisées sous une haute glace longue, une console en bois doré couverte d'un marbre pareil, sur laquelle était un vase de bleu de Sèvres où elle mettait des bouquets, et en face de la cheminée, une petite commode d'une charmante marqueterie et à dessus de marbre dit brèche d'Alep. Le lit, en vieille perse et à rideaux de perse doublé de rose, était un de ces lits à la duchesse si communs au dix-huitième siècle et qui avait pour ornements une touffe de plumes sculptée au-dessus des quatre colonnettes cannelées de chaque angle. Sur la cheminée, une vieille pendule dans une espèce de monument en écaille incrustée d'arabesques en ivoire. Dans un coin, une grande armoire en noyer où elle mettait son linge et ses robes. Il respirait dans cette chambre un parfum du ciel, et l'exact arrangement des choses attestait un esprit d'ordre, un sens de l'harmonie qui certes aurait saisi tout le monde, même un Minoret-Levrault.

En passant tout en revue par maintien, le tuteur s'assurait que de la chambre d'Ursule on pouvait voir chez madame de Portenduère. Pendant la nuit, il avait médité sur la conduite qu'il devait tenir avec Ursule relativement au secret surpris de cette passion naissante. Un interrogatoire le compromettrait vis-à-vis de sa pupille. Ou il approuverait ou il désapprouverait cet amour; dans les deux cas, sa position devenait fausse. Il avait donc résolu d'examiner la situation respective du jeune Portenduère et d'Ursule pour savoir s'il devait combattre ce penchant avant qu'il ne fût irrésistible. Un vieillard pouvait seul déployer cette sagesse. Encore pantelant sous les atteintes de la vérité des faits magnétiques, il tournait sur lui-même et regardait les moindres choses de cette chambre, il voulait jeter un coup d'œil sur l'almanach suspendu au coin de la cheminée.

— Ces vilains flambeaux, dit-il en prenant les chandeliers en marbre ornés de cuivre, sont trop lourds pour tes jolies menottes. En les soupesant, il regarda l'almanach, le prit, et dit : Ceci me semble bien laid aussi. Pourquoi gardes-tu cet almanach de facteur?

— Oh! laissez-le-moi, mon parrain.

— Non, tu en auras un autre demain.

Il descendit en emportant cette pièce de conviction, s'enferma dans son cabinet, chercha saint Savinien et trouva, comme l'avait dit la somnambule, un petit point rouge devant le 19 octobre; mais il en vit un en face du jour de saint Denis, son patron à lui, devant sainte Ursule et devant saint Jean, le patron du curé. Ce point, gros comme la tête d'une épingle, la femme endormie l'avait aperçu malgré la distance et les obstacles.

Le vieillard médita jusqu'au soir sur ces événements, plus immenses encore pour lui que pour tout autre. Il fallait se rendre à l'évidence! Une forte muraille s'écroula pour ainsi dire en lui-même, car il vivait appuyé sur deux bases; son indifférence en matière de religion et sa dénégation du magnétisme. En prouvant que les sens, constructions purement physiques, organes dont tous les effets s'expliquaient, étaient terminés par des attributs de l'infini, le magnétisme renversait ou du moins lui paraissait renverser la puissante argumentation de Spinosa : l'infini et le fini, deux éléments incompatibles selon ce grand homme, se trouvaient l'un dans l'autre. Quelque puissance qu'il accordât à la divisibilité, à la mobilité de la matière, il ne pouvait pas lui reconnaître des qualités quasi-divines. Enfin il était devenu trop vieux pour rattacher ces phénomènes à un système, pour les comparer à ceux du sommeil, de la vision, de la lumière. Toute sa science, basée sur les assertions de l'école de Locke et de Condillac, était en ruines. En voyant ses creuses idoles en pièces, nécessairement son incrédulité chancelait. Ainsi tout l'avantage dans le combat de cette enfance catholique contre cette vieillesse voltairienne, allait être à Ursule. Dans ce fort démantelé, sur ces ruines ruisselait une lumière! Du sein de ces décombres, éclatait la voix de la prière! Néanmoins, l'obstiné vieillard chercha querelle à ses doutes. Encore qu'il fût atteint au cœur, il ne se décidait pas, il luttait toujours contre Dieu. Néanmoins pendant un mois son esprit parut vacillant, il ne fut plus le même. Devenu songeur outre mesure, il lisait les Pensées de Pascal, il lisait la sublime Histoire des variations de Bossuet, il lisait Bonald, il lut saint Augustin; il voulut aussi parcourir les œuvres de Swedenborg et de saint Martin, desquels lui avait parlé l'homme mystérieux. L'édifice bâti chez cet homme par le matérialisme craquait de toutes parts, il ne fallait plus qu'une secousse, et quand son cœur fut mûr pour Dieu, il

tomba dans la vigne céleste comme tombent les fruits.

Plusieurs fois déjà, le soir, en jouant avec le curé, sa filleule à côté d'eux, il avait fait des questions singulières, quant à ses opinions, pour l'abbé Chaperon qui ne savait rien du travail intérieur qui redressait cette belle conscience.

— Croyez-vous aux apparitions? lui demanda-t-il un soir en interrompant la partie.

— Cardan, un grand philosophe du seizième siècle, a dit en avoir eu, répondit le curé.

— Je connais toutes celles qui ont occupé les savants! je vous interroge en ce moment comme catholique, et vous demande si vous pensez que l'homme mort puisse revenir voir les vivants.

— Mais Jésus est apparu aux apôtres après sa mort, reprit le curé, telle est la foi de l'Église. Quant aux miracles, nous n'en manquons pas, dit l'abbé Chaperon en souriant, voulez-vous connaître le plus récent? Eh bien! le bienheureux Marie-Alphonse de Liguori a su bien loin de Rome la mort du pape, au moment même où le saint-père expirait, et il y a de nombreux témoins de ce miracle. Le saint évêque, entré en extase, entendit les dernières paroles du souverain pontife et les répéta devant plusieurs personnes. Le courrier chargé d'annoncer l'événement ne vint que trente heures après...

— Jésuite! répondit le vieux Minoret en plaisantant, je ne vous demande pas de preuves, je vous demande si vous y croyez!...

— Je crois, dit le curé, que l'apparition dépend beaucoup de celui qui la voit.

— Mon ami, je ne vous tends pas de piége, que croyez-vous sur ceci?

— Je crois la puissance de Dieu infinie, dit l'abbé.

— Quand je serai mort, si je me réconcilie avec Dieu, je le prierai de me laisser vous apparaître, dit le docteur en riant.

— C'est précisément la convention faite entre Cardan et son ami, répondit le curé.

— Ursule, dit Minoret, si jamais un danger te menaçait, appelle-moi, je viendrai.

— Vous venez de dire en un mot la touchante élégie intitulée Néère, d'André Chénier. Les poëtes ne sont grands que parce qu'ils savent revêtir les faits ou les sentiments d'images éternellement vivantes.

— Pourquoi parlez-vous de votre mort, mon cher parrain? dit d'un ton douloureux la jeune fille. Nous ne mourons pas, nous autres chrétiens, notre tombe est un berceau!

— Enfin, dit le docteur en souriant, il faut bien s'en aller de ce monde, et quand je n'y serai plus, tu seras bien étonnée de ta fortune!

— Quand vous ne serez plus, mon bon ami, ma seule consolation sera de vous consacrer ma vie.

— A moi, mort?

— Oui : toutes les bonnes œuvres que je pourrai faire seront faites en votre nom pour racheter vos fautes. Je prierai Dieu tous les jours, afin d'obtenir de sa clémence infinie qu'il ne punisse pas éternellement les erreurs d'un jour, et qu'il mette près de lui, parmi les bienheureux, une âme aussi belle, aussi pure que la vôtre.

Cette réponse, dite avec une candeur angélique, prononcée d'un accent plein de certitude, confondit l'erreur, et convertit Denis Minoret à la façon de saint Paul. Un rayon de lumière intérieure l'étourdit en même temps que cette tendresse, étendue sur sa vie à venir, lui fit venir les larmes aux yeux. Ce subit effet de la grâce eut quelque chose d'électrique. Le curé joignit les mains et se leva troublé. La petite, surprise de son triomphe, pleura. Le vieillard se dressa comme si quelqu'un l'eût appelé, regarda dans l'espace comme s'il y voyait une aurore; puis, il fléchit le genou sur son fauteuil, joignit les mains et baissa les yeux vers la terre en homme profondément humilié.

— Mon Dieu! dit-il d'une voix émue, si quelqu'un peut obtenir ma grâce et m'amener vers toi, n'est-ce pas cette créature sans tache? Pardonne à cette vieillesse repentie que cette glorieuse enfant te présente! Il éleva mentalement son âme à Dieu, le priant d'achever de l'éclairer par sa science après l'avoir foudroyé de sa grâce, il se tourna vers le curé, et lui tendant la main : Mon cher pasteur, je redeviens petit, je vous appartiens et vous livre mon âme!

Ursule couvrit de larmes de joie les mains de son parrain en les lui baisant. Le vieillard prit cette enfant sur ses genoux et la nomma gaiement sa marraine. Le curé tout attendri récita le *Veni Creator* dans une sorte d'effusion religieuse. Cet hymne servit de prière du soir à ces trois chrétiens agenouillés.

— Qu'y a-t-il? demanda la Bougival étonnée.

— Mon parrain croit en Dieu! répondit Ursule.

— Ah! ma foi, tant mieux, il ne lui manquait que ça! s'écria la vieille Bressane en se signant avec une naïveté sérieuse.

— Vous comprendrez, cher docteur, dit le bon prêtre, et les grandeurs de la religion, et la nécessité de ses pratiques; vous trouverez sa philosophie dans ce qu'elle a d'humain, bien plus élevée que celle des esprits les plus audacieux.

Le curé, qui manifestait une joie presque enfantine, convint alors de catéchiser ce vieillard en conférant avec lui deux fois par semaine. Ainsi la con-

versation attribuée à Ursule et à un esprit de calcul sordide fut spontanée. Le curé, qui s'était abstenu pendant quatorze années de toucher aux plaies de ce cœur tout en les déplorant, avait été sollicité, comme on va querir le chirurgien en se sentant blessé. Depuis cette scène, tous les soirs les prières, prononcées par Ursule, avaient été faites en commun. De moments en moments, le vieillard avait senti la paix succéder en lui-même aux agitations. En ayant, comme il le disait, Dieu pour éditeur responsable des choses inexplicables, son esprit était à l'aise. Sa chère enfant lui répondait qu'il se voyait bien à ceci qu'il avançait dans le royaume de Dieu.

Pendant la messe, il venait de lire les prières en y appliquant son entendement, car il s'était élevé dans une première conférence à la divine idée de la communion entre tous les êtres. Ce vieux néophyte avait compris le symbole éternel attaché à cette nourriture que la foi rend nécessaire, quand il a été pénétré dans son sens intime, profond, radieux. S'il avait paru pressé de revenir au logis, c'était pour remercier sa chère petite filleule de l'avoir fait entrer en religion, selon la belle expression du temps passé. Aussi la tenait-il sur ses genoux, dans son salon, et la baisait-il saintement au front au moment où, salissant de leurs craintes ignobles une si sainte influence, ses héritiers collatéraux prodiguaient à Ursule les outrages les plus grossiers. L'empressement du bonhomme à rentrer chez lui, son prétendu dédain pour ses proches, ses mordantes réponses au sortir de l'église, étaient naturellement attribués à la haine qu'Ursule lui inspirait contre ses héritiers.

VIII

LA CONSULTATION.

Pendant que la filleule jouait à son parrain des variations sur la dernière pensée de Weber, il se tramait dans la salle à manger de la maison Minoret-Levrault un honnête complot qui devait avoir pour résultat d'amener sur la scène un des principaux personnages de ce drame. Le déjeuner, bruyant comme tous les déjeuners de province et animé par d'excellents vins qui arrivent à Nemours par le canal, soit de la Bourgogne, soit de la Touraine, dura plus de deux heures. Zélie avait fait venir du coquillage, du poisson de mer et des raretés gastronomiques afin de fêter le retour de Désiré. La salle à manger, au milieu de laquelle la table ronde offrait un spectacle réjouissant, avait l'air d'une salle d'auberge. Satisfaite de la grandeur de ses communs, Zélie s'était bâti un pavillon entre sa vaste cour et son jardin cultivé en légumes, plein d'arbres fruitiers. Tout, chez elle, était seulement propre et solide. L'exemple de Levrault-Levrault avait été terrible. Aussi défendit-elle au maître architecte de la jeter dans de pareilles sottises. Cette salle était donc tendue d'un papier verni, garnie de chaises en noyer, de buffets en noyer, ornée d'un poêle en faïence, d'un cartel et d'un baromètre. Si la vaisselle était en porcelaine blanche commune, la table brillait par le linge et par une argenterie abondante.

Une fois le café servi par Zélie qui allait et venait comme un grain de plomb dans une bouteille de vin de Champagne, car elle se contentait d'une cuisinière ; quand Désiré, le futur avocat, eut été mis au fait du grand événement de la matinée et de ses conséquences, Zélie alla fermer la porte, et la parole fut donnée au notaire Dionis. Par le silence qui se fit et par les regards que chaque héritier attacha sur cette face authentique, il était facile de reconnaître l'empire que ces hommes exercent sur les familles.

— Mes chers enfants, dit-il, votre oncle étant né en 1746, a ses quatre-vingt-trois ans aujourd'hui ; les vieillards sont sujets à des folies, et cette petite...

— Vipère ! s'écria Mme Massin.

— Misérable ! dit Zélie.

— Ne l'appelons que par son nom, reprit Dionis.

— Eh bien, c'est une voleuse ! dit Mme Crémière.

— Une jolie voleuse, répliqua Désiré Minoret.

— Cette petite Ursule, reprit Dionis, lui tient au cœur. Je n'ai pas attendu, dans l'intérêt de vous tous, qui êtes mes clients, à ce matin pour prendre des renseignements, et voici ce que je sais sur cette jeune...

— Spoliatrice ! s'écria le receveur.

— Captatrice de succession ! dit le greffier.

— Chut ! mes amis, dit le notaire, ou je prends mon chapeau, je vous laisse, et bonsoir.

— Allons, papa, s'écria Minoret en lui versant un petit verre de rhum, prenez ! il est de Rome même ! Et allez, il y a cent sous de guides.

— Ursule est la fille légitime de Joseph Mirouët, fils naturel de Valentin Mirouët, beau-père de votre oncle. Ursule est donc la nièce naturelle du docteur Denis Minoret. Comme nièce naturelle, le testament que ferait le docteur en sa faveur serait nul, de toute nullité ! S'il lui laisse ainsi sa fortune, vous aurez un procès dont l'heureuse issue ne serait pas douteuse.

Le futur avocat et Goupil firent un signe de tête affirmatif. Une joie d'héritiers trouvant des mon-

ceaux d'or, éclata par des rires, par des haut-le-corps, par des gestes autour de la table; puis le plus profond silence et l'inquiétude succédèrent à cet élan, au premier mot du notaire, mot terrible.

— Mais!...

Comme s'il eût tiré le fil d'un de ces petits théâtres dont tous les personnages marchent par saccades au moyen d'un rouage, Dionis vit alors tous les yeux braqués sur lui, tous les visages ramenés à une pose unique.

— Mais aucune loi ne peut empêcher votre oncle d'adopter ou d'épouser sa nièce naturelle, reprit-il. Quant à l'adoption, elle serait contestée et vous auriez, je crois, gain de cause : les cours royales ne badinent pas en matière d'adoption, et vous seriez entendus dans l'enquête. Le docteur a beau porter le cordon de Saint-Michel, être officier de la Légion d'honneur, ancien médecin de l'ex-empereur, il succomberait. Mais comment sauriez-vous le mariage? Le bonhomme est assez rusé pour aller se marier à Paris après six mois de domicile, et reconnaître à sa future, par le contrat, une dot d'un million. Le seul acte qui mette votre succession en danger, est donc le mariage de la petite et de son oncle.

Ici le notaire fit une pause.

— Il existe un autre danger, dit Goupil d'un air capable, celui d'un testament fait à un tiers, le père Bongrand par exemple, qui aurait un fidéicommis relatif à Mlle Ursule Mirouët.

— Si vous taquinez votre oncle, reprit Dionis en coupant la parole à son maître clerc, si vous n'êtes pas tous excellents pour Ursule, vous le pousserez soit au mariage, soit au fidéicommis dont vous parle Goupil. Je ne le crois pas capable de recourir au fidéicommis, moyen dangereux. Quant au mariage, il est facile de l'empêcher. Désiré n'a qu'à faire un doigt de cour à la petite, elle préférera toujours un charmant jeune homme, le coq de Nemours, à un vieillard.

— Ma mère, dit à l'oreille de Zélie le fils du maître de poste autant alléché par la somme que par la beauté d'Ursule, si je l'épousais nous aurions tout?

— Es-tu fou? Toi qui auras un jour cinquante mille livres de rente et qui dois devenir député? Tant que je serai vivante, tu ne te casseras pas le cou par un sot mariage. Sept cent mille francs, la belle poussée! la fille unique à monsieur le maire aura cinquante mille francs de rente, et m'a déjà été proposée...

Cette réponse, où pour la première fois de sa vie sa mère lui parlait avec rudesse, éteignit en Désiré tout espoir de mariage avec la belle Esther, car son père et lui ne l'emporteraient jamais sur la décision écrite dans les terribles yeux bleus de Zélie.

— Eh mais, dites donc, M. Dionis, s'écria Crémière à qui sa femme avait poussé le coude, si le bonhomme prenait la chose au sérieux et mariait sa pupille à Désiré en lui donnant la nue propriété de toute la fortune, adieu la succession! Et qu'il vive encore cinq ans, notre oncle aura bien un million!

— Jamais! cria Zélie, ni de ma vie, ni de mes jours, Désiré n'épousera la fille d'un bâtard, une fille prise par charité, ramassée sur la place. Vertu de chou! mon fils doit représenter les Minoret à la mort de son oncle, et les Minoret ont cinq cents ans de bonne bourgeoisie, cela vaut la noblesse. Soyez tranquilles là-dessus : Désiré se mariera quand nous saurons ce qu'il doit être à la chambre.

Cette hautaine déclaration fut appuyée par Goupil, qui dit : Désiré, doté de vingt-quatre mille livres de rente, peut devenir ou président de cour royale ou procureur général, ce qui mène à la pairie. Un sot mariage l'enfoncerait.

Les héritiers se parlèrent tous alors les uns aux autres; mais ils se turent au coup de poing que Minoret frappa sur la table pour maintenir la parole au notaire.

— Votre oncle est un brave et digne homme, reprit Dionis, il se croit immortel, et, comme tous les gens d'esprit, il se laissera surprendre par la mort sans avoir testé. Mon opinion est donc, pour le moment, de le pousser à placer ses capitaux de manière à rendre votre dépossession difficile, et l'occasion s'en présente. Le petit Portenduère est à Sainte-Pélagie écroué pour cent et quelques mille francs de dettes; sa vieille mère le sait en prison, elle a pleuré comme une Madeleine et attend l'abbé Chaperon à dîner, sans doute pour causer avec lui de ce désastre. Eh bien! j'irai ce soir engager votre oncle à vendre ses rentes cinq pour cent consolidés qui sont à cent dix-huit, et à prêter à Mme de Portenduère, sur sa ferme de Bordières et sur sa maison, la somme nécessaire pour dégager l'enfant prodigue. Je suis dans mon rôle de notaire, en lui parlant pour ce petit niais de Portenduère, et il est très-naturel que je veuille lui faire déplacer ses rentes : j'y gagne des actes, des ventes, des affaires. Si je puis devenir son conseil, je lui proposerai d'autres placements en terre pour le surplus du capital, et j'en ai d'excellents à mon étude. Une fois sa fortune mise en propriétés foncières ou en créances hypothécaires dans le pays, elle ne s'envolera pas facilement. On peut toujours faire naître des embarras entre la volonté de réaliser et la réalisation.

Les héritiers frappés de la justesse de cette argumentation, bien plus habile que celle de monsieur Josse, firent entendre des murmures approbatifs.

— Entendez-vous donc bien, dit le notaire en terminant, pour garder votre oncle à Nemours où il a ses habitudes, où vous pourrez le surveiller. En donnant un amant à la petite, vous empêchez le mariage...

—Mais si le mariage se faisait? dit Goupil étreint par une pensée ambitieuse.

— Ce ne serait pas déjà si bête! la perte serait chiffrée, on saurait ce que le bonhomme veut lui donner, répondit le notaire. Mais si vous lui lâchez Désiré, il peut bien lambiner la petite jusqu'à la mort du bonhomme. Les mariages se font et se défont.

— Le plus court, dit Goupil, si le docteur doit vivre encore longtemps, serait de la marier à un bon garçon qui vous en débarrasserait en allant s'établir avec elle à Sens, à Montargis, à Orléans, avec cent mille francs.

Dionis, Massin, Zélie et Goupil, les seules têtes fortes de cette assemblée, échangèrent quatre regards chargés de pensées.

— Ce serait le ver dans la poire! dit Zélie à l'oreille de Massin.

— Pourquoi l'a-t-on laissé venir? répondit le greffier.

— Ça t'irait! cria Désiré à Goupil, mais pourrais-tu jamais te tenir assez proprement pour plaire au vieillard et à sa pupille? dit le maître de poste qui finit par comprendre.

— Tu ne te frottes pas le ventre avec un panier.

Cette grosse plaisanterie eut un succès prodigieux. Le maître clerc examina les rieurs par un regard circulaire si terrible, que le silence se rétablit aussitôt.

— Aujourd'hui, dit Zélie à Massin d'oreille à oreille, les notaires ne connaissent que leurs intérêts, et si Dionis allait, pour faire des actes, se mettre du côté d'Ursule?

— Je suis sûr de lui, répondit le greffier en jetant à sa cousine un regard de ses petits yeux malicieux. Il allait ajouter : J'ai de quoi le perdre! mais il se retint. Je suis tout à fait de l'avis de Dionis, dit-il à haute voix.

— Et moi aussi! s'écria Zélie, qui cependant soupçonnait déjà le notaire d'une collusion avec le greffier.

— Ma femme a voté! dit le maître de poste en humant un petit verre, quoique déjà sa face fût violacée par la digestion du déjeuner et par une notable absorption de liquides.

— C'est très-bien! dit le percepteur.

— J'irai donc après le dîner, reprit Dionis.

— Si M. Dionis a raison, dit Mme Crémière à Mme Massin, il faut aller chez notre oncle, comme autrefois, en soirée tous les dimanches, et faire tout ce que vient de nous dire M. Dionis.

— Oui, pour être reçus comme nous l'étions! s'écria Zélie. Après tout, nous avons près de quarante bonnes mille livres de rente, et il a refusé toutes nos invitations, nous le valons bien. Si je ne sais pas faire des ordonnanees, je sais mener ma barque, moi!

— Comme je suis loin d'avoir quarante mille livres de rente, dit Mme Massin un peu piquée, je ne me soucie pas d'en perdre dix mille!

— Nous sommes ses nièces, nous le soignerons, nous y verrons clair, dit Mme Crémière, et vous nous en saurez gré quelque jour, cousine.

— Ménagez bien Ursule, fit le notaire, en levant son index droit à la hauteur de sa lèvre; le vieux bonhomme de Jordy lui a laissé ses économies!

— Je vais me mettre sur mon cinquante et un! s'écria Désiré.

— Vous avez été aussi fort que Desroches, le plus fort des avoués de Paris, dit Goupil à son patron en sortant de la poste.

— Et ils discutent nos honoraires! répondit le notaire en souriant avec amertume.

Les héritiers qui reconduisaient Dionis et son premier clerc se trouvèrent, le visage assez allumé par le déjeuner, tous, à la sortie des vêpres. Selon les prévisions du notaire, l'abbé Chaperon donnait le bras à la vieille Mme de Portenduère.

— Elle l'a traîné à vêpres! s'écria Mme Massin en montrant à Mme Crémière, Ursule et son parrain qui sortaient de l'église.

— Allons lui parler, dit Mme Crémière en s'avançant vers le vieillard.

Le changement que la conférence avait opéré sur tous ces visages surprit le docteur Minoret. Il se demanda la cause de cette amitié de commande, et par curiosité favorisa la rencontre d'Ursule et des deux femmes empressées de la saluer avec une affection exagérée et des sourires forcés.

— Mon oncle, nous permettrez-vous de venir vous voir ce soir? dit Mme Crémière. Nous avons cru quelquefois vous gêner; mais il y a bien longtemps que nos enfants ne vous ont rendu leurs devoirs, et voilà nos filles en âge de faire connaissance avec cette chère Ursule.

— Ursule est digne de son nom, répliqua le docteur, elle est très-sauvage!

— Laissez-nous l'apprivoiser, dit Mme Massin. Et puis, tenez, mon oncle, ajouta cette bonne ménagère en essayant de cacher ses projets sous un calcul d'économie, on nous a dit que votre chère filleule a un si beau talent sur le *forté*, que nous serions bien enchantées de l'entendre. Mme Crémière et moi, sommes disposées à prendre son maître

pour nos petites; car, s'il avait sept ou huit élèves, il pourrait mettre le prix de ses leçons à la portée de nos fortunes...

— Volontiers, dit le vieillard, et cela se trouvera d'autant mieux, que je veux aussi donner un maître de chant à Ursule.

— Eh bien! à ce soir, mon oncle, nous viendrons avec votre petit-neveu Désiré que voilà maintenant avocat.

— A ce soir, répondit Minoret qui voulut pénétrer ces petites âmes.

Les deux nièces serrèrent la main d'Ursule en lui disant avec une grâce affectée : Au revoir!

— Oh! mon parrain! vous lisez donc dans mon cœur! s'écria Ursule en jetant au vieillard un regard plein de remercîments.

— Tu as de la voix! dit-il. Et je veux te donner aussi des maîtres de dessin et d'italien. Une femme, reprit le docteur en regardant Ursule au moment où il ouvrait la grille de sa maison, doit être élevée de manière à se trouver à la hauteur de toutes les positions où son mariage peut la mettre.

Ursule devint rouge comme une cerise. Son tuteur semblait penser à la personne à laquelle elle pensait elle-même. En se sentant près de lui avouer le penchant involontaire qui la portait à s'occuper de Savinien, à lui rapporter tous ses désirs de perfection, elle alla s'asseoir sous le massif de plantes grimpantes, où, de loin, elle se détachait comme une fleur blanche et bleue.

— Vous voyez bien, mon parrain, dit-elle en le voyant venir et pour lui donner le change sur les pensées qui la rendaient rêveuse, que vos nièces sont bonnes pour moi... Elles ont été gentilles.

— Pauvre petite! s'écria le vieillard.

Il étala sur son bras la main d'Ursule en la tapotant et l'emmena le long de la terrasse au bord de la rivière où personne ne pouvait les entendre.

— Pourquoi dites-vous pauvre petite?

— Ne vois-tu pas qu'elles te craignent?

— Et pourquoi?

— Mes héritiers sont en ce moment tous inquiets de ma conversion, ils l'ont sans doute attribuée à l'empire que tu exerces sur moi, et s'imaginent que je les frustrerai de ma succession pour t'enrichir.

— Mais cela ne sera pas? dit naïvement Ursule en regardant son parrain.

— Oh! divine consolation de mes vieux jours! dit le vieillard qui enleva de terre sa pupille et la baisa sur les deux joues. C'est bien pour elle et non pour moi, mon Dieu! que je vous ai prié tout à l'heure de me laisser vivre jusqu'au jour où je l'aurai confiée à quelque bon être digne d'elle! Tu verras, mon petit ange, les comédies que les Minoret, les Crémière et les Massin vont venir jouer! Tu veux embellir et prolonger ma vie, toi! Eux, ils ne pensent qu'à ma mort.

— Dieu nous défend de haïr; mais si cela est, je les méprise bien, fit Ursule.

— Le dîner! cria la Bougival du haut du perron qui du côté du jardin se trouvait au bout du corridor.

Ursule et son tuteur étaient au dessert dans la jolie salle à manger décorée de peintures chinoises en façon de laque, la ruine de Levrault-Levrault, lorsque le juge de paix se présenta. Le docteur lui offrit, telle était sa grande marque d'intimité, une tasse de son café Moka mélangé de café Bourbon et de café Martinique brûlé, moulu, fait par lui-même dans une cafetière d'argent, dite à la Chaptal.

—Eh bien, dit Bongrand en relevant ses lunettes et regardant le vieillard d'un air narquois, la ville est en l'air, votre apparition à l'église a révolutionné vos parents. Vous laisserez votre fortune aux prêtres, aux pauvres. Vous les avez remués, et ils se remuent! Ah! j'ai vu leur première émeute sur la place, ils étaient affairés comme des fourmis à qui l'on a pris leurs œufs.

— Que te disais-je, Ursule? s'écria le vieillard. Au risque de te peiner, mon enfant, ne dois-je pas t'apprendre à connaître le monde et te mettre en garde contre des inimitiés imméritées?

— Je voudrais vous dire un mot à ce sujet, reprit Bongrand en saisissant cette occasion de parler à son vieil ami sur l'avenir d'Ursule.

Le docteur mit un bonnet de velours noir sur sa tête blanche, le juge de paix garda son chapeau pour se garantir de la fraîcheur, et tous deux se promenaient encore le long de la terrasse en discutant les moyens d'assurer à Ursule ce que son parrain voudrait lui donner, quand Dionis fit demander par la Bougival à parler au docteur.

— Dionis! s'écria Minoret en regardant le juge de paix. Oui, répondit-il à Ursule.

— Je gagerais mes lunettes contre une allumette, qu'il est le paravent de vos héritiers, ils ont déjeuné tous à la poste avec Dionis, il s'est machiné quelque chose.

Le notaire, amené par Ursule, arriva jusqu'au fond du jardin. Après les salutations et quelques phrases insignifiantes, Dionis obtint un moment d'audience particulière. Ursule et Bongrand se retirèrent au salon.

Le juge de paix venait d'exposer au docteur les difficultés élevées, par les lois, entre ses libéralités et sa pupille aussi clairement que Dionis les avait dites aux héritiers. Le vieux Minoret, étonné de cette jurisprudence, avait forcé Bongrand d'en démontrer la haute sagesse en y faisant voir une protection pour le mariage, base éternelle des sociétés.

Mais le vieillard ne s'était pas prononcé sur ses intentions; il avait rejeté le fidéicommis, et quant à un mariage : Pauvre petite! s'était-il écrié. Je suis capable de vivre encore quinze ans, que deviendrait-elle?

— Nous y penserons! Je verrai! se disait en lui-même Bongrand en répétant les dernières paroles du docteur. Voilà le mot des gens d'esprit, la mort les surprend et ils laissent dans l'embarras les êtres qui leur sont chers!

La défiance que les hommes d'élite inspirent aux gens d'affaires est remarquable, ils ne leur accordent pas le *moins* en leur reconnaissant le *plus;* mais peut être cette défiance est-elle un éloge. En leur voyant habiter le sommet des choses humaines, ils ne les croient pas capables de descendre aux infiniment petits des détails qui, de même que les intérêts en finance et les microscopiques en science naturelle, égalent les capitaux et forment des mondes. Erreur! l'homme de cœur et l'homme de génie voient tout. Bongrand, piqué du silence que le docteur avait gardé, mais mû sans doute par l'intérêt d'Ursule et le croyant compromis, résolut de la défendre contre les héritiers. Il était désespéré de ne rien savoir de cet entretien du vieillard avec Dionis.

— Quelque pure que soit Ursule, se dit-il en l'examinant, il est un point sur lequel les jeunes filles ont coutume de faire à elles seules la jurisprudence et la morale. Essayons! Les Minoret-Levrault, dit-il à Ursule en raffermissant ses lunettes, sont capables de vous demander en mariage pour leur fils.

La pauvre petite pâlit. Elle était trop bien élevée, elle avait une trop sainte délicatesse pour aller écouter ce qui se disait entre Dionis et son oncle; mais après une petite délibération intime, elle crut pouvoir se montrer, en pensant que si elle était de trop, son parrain le lui ferait sentir. Le pavillon chinois où se trouvait le cabinet du docteur avait les persiennes de sa porte-fenêtre ouvertes, Ursule inventa d'aller tout y fermer elle-même. Elle s'excusa de laisser seul au salon le juge de paix qui lui dit en souriant : Faites! faites!

IX

LA PREMIÈRE CONFIDENCE.

Ursule arriva sur les marches du perron par où l'on descendait du pavillon chinois au jardin, et y resta pendant quelques minutes, manœuvrant les persiennes avec lenteur et regardant le coucher du soleil. Elle entendit alors cette réponse faite par le docteur qui venait vers le pavillon chinois.

— Mes héritiers seraient enchantés de me voir des biens-fonds, des hypothèques; ils s'imaginent que ma fortune serait beaucoup plus en sûreté, je devine tout ce qu'ils se disent, et peut-être venez-vous de leur part? Mais, mon cher monsieur, mes dispositions sont irrévocables : ils auront le capital de la fortune que j'ai apportée ici. Qu'ils se tiennent pour avertis et me laissent tranquille. Si l'un d'eux dérangeait quelque chose à ce que je crois devoir faire pour cette enfant (il désigna sa filleule), je reviendrais de l'autre monde pour les tourmenter! Ainsi, M. Savinien de Portenduère peut bien rester en prison, si l'on compte sur moi pour l'en tirer, ajouta le docteur, je ne vendrai point mes rentes pour lui.

En entendant ce fragment de phrase, Ursule éprouva la seule douleur qui l'eût atteinte, elle s'appuya le front contre la fenêtre et y demeura pour se soutenir.

— Mon Dieu! qu'a-t-elle? s'écria le médecin, elle est sans couleur. Une pareille émotion après dîner peut la tuer. Il étendit le bras pour prendre Ursule qui tomba presque évanouie. Adieu, monsieur, laissez-moi, dit-il au notaire.

Il transporta la petite sur une immense bergère du temps de Louis XV, qui se trouvait dans son cabinet, saisit un flacon d'éther au milieu de sa pharmacie et le lui fit respirer.

— Recevez pour moi, mon ami, dit-il à Bongrand effrayé, je veux rester seul avec elle.

Le juge de paix reconduisit le notaire jusqu'à la grille en lui demandant, sans y mettre aucun empressement : Qu'est-il donc arrivé à Ursule?

— Je ne sais pas, répondit M. Dionis. Elle était sur les marches à nous écouter, et quand *son oncle* m'a refusé de prêter la somme nécessaire au jeune Portenduère, qui est en prison pour dettes, car il n'a pas eu comme M. du Rouvre un M. Bongrand pour le défendre, elle a pâli, chancelé... L'aimerait-elle? Y aurait-il entre eux...?

— A quinze ans? répliqua Bongrand.

— Elle est née en février 1814, elle aura seize ans dans quatre mois.

— Elle n'a jamais vu le voisin, répondit le juge de paix. Non, c'est une crise!

— Une crise de cœur, répliqua le notaire.

Le notaire était assez enchanté de cette découverte qui devait empêcher le redoutable mariage *in extremis,* par lequel le docteur pouvait frustrer ses héritiers; tandis que Bongrand voyait ses châteaux en Espagne démolis; il pensait à marier son fils et Ursule.

— Si la pauvre enfant aimait ce garçon, ce serait

un malheur pour elle ! Mme de Portenduère est Bretonne et entichée de noblesse, répondit le juge de paix après une pause.

— Heureusement, pour l'honneur des Portenduère, dit le notaire qui faillit se laisser deviner.

Rendons au brave et honnête juge de paix la justice de dire qu'en revenant de la grille au salon, il abandonna, non sans douleur pour son fils, l'espérance qu'il avait caressée de pouvoir un jour nommer Ursule sa fille. Il comptait donner six mille livres de rente à son fils le jour où il serait nommé substitut, et si le docteur eût voulu doter Ursule de cent mille francs, ces deux jeunes gens devaient faire la perle des ménages, son Eugène était un loyal et charmant garçon. Peut-être avait-il un peu trop vanté cet Eugène, et la défiance du vieux Minoret venait-elle de là ?

— Je me rabattrai sur la fille du maire, pensa Bongrand. Mais Ursule sans dot vaut mieux que Mlle Levrault-Crémière avec son million. Maintenant, il faut manœuvrer pour faire épouser à Ursule ce petit Portenduère, si, toutefois, elle l'aime.

Après avoir fermé la porte du côté de la bibliothèque et celle du jardin, le docteur avait amené sa pupille à la fenêtre qui donnait sur le bord de l'eau.

— Qu'as-tu, lui dit-il, cruelle enfant ? Ta vie est ma vie. Sans ton sourire que deviendrais-je ?

— Savinien en prison ! répondit-elle.

Après ce mot, un torrent de larmes sortit de ses yeux, et les sanglots vinrent.

— Elle est sauvée ! pensa le vieillard qui lui tâtait le pouls avec une anxiété de père. Hélas ! elle a toute la sensibilité de ma pauvre femme ! se dit-il en allant prendre un stéthoscope qu'il mit sur le cœur d'Ursule en y appliquant son oreille. Allons, tout va bien ! se dit-il. Je ne savais pas, mon cœur, que tu l'aimasses autant déjà, reprit-il en la regardant. Mais pense avec moi comme avec toi-même, et raconte-moi tout ce qui s'est passé entre vous deux ?

— Je ne l'aime pas, mon parrain ! nous ne nous sommes jamais rien dit, répondit-elle en sanglotant. Mais apprendre que ce pauvre jeune homme est en prison et savoir que vous refusez durement de l'en tirer, vous si bon !

— Ursule, mon bon petit ange, si tu ne l'aimes pas, pourquoi fais-tu devant le jour de saint Savinien un point rouge comme devant le jour de saint Denis ? Allons, raconte-moi les moindres événements.

Ursule rougit, retint quelques larmes, et il se fit entre elle et son oncle un moment de silence.

— As-tu peur de ton père, de ton ami, de ta mère, de ton médecin, de ton parrain, dont le cœur a été depuis quelques jours rendu plus tendre qu'il ne l'était ?

— Eh bien ! cher parrain, reprit-elle, je vais vous ouvrir mon âme. Au mois de mai, M. Savinien est venu voir sa mère. Jusqu'à ce voyage, je n'avais jamais fait la moindre attention à lui. Quand il est parti pour aller demeurer à Paris, j'étais une enfant, et ne voyais, je vous le jure, aucune différence entre un jeune homme et vous autres, si ce n'est que je vous aimais sans imaginer jamais pouvoir aimer mieux qui que ce soit. M. Savinien est arrivé par la malle la veille du jour de la fête de sa mère sans que nous le sachions. A sept heures du matin, après avoir dit mes prières, en ouvrant la fenêtre pour donner de l'air à ma chambre, je vois les fenêtres de la chambre de M. Savinien ouvertes, et M. Savinien, en robe de chambre, occupé à se faire la barbe, et mettant à ses mouvements une grâce... Enfin, je l'ai trouvé gentil. Il a peigné ses moustaches noires, sa virgule sous le menton, et j'ai vu son cou blanc, rond... Faut-il vous dire tout ?... Je me suis aperçue que ce cou si frais, ce visage et ces beaux cheveux noirs étaient bien différents des vôtres, quand je vous regardais vous faisant la barbe. Il m'a monté, je ne sais d'où, comme une vapeur par vagues au cœur, dans le gosier, à la tête, si violemment que je me suis assise. Je ne pouvais me tenir debout, je tremblais. Mais j'avais tant envie de le revoir que je me suis mise sur la pointe des pieds ; il m'a vue alors et m'a, pour plaisanter, envoyé du bout des doigts, un baiser...

— Et... ?

— Et, reprit-elle, je me suis cachée, aussi honteuse qu'heureuse, sans m'expliquer pourquoi j'avais honte de ce bonheur. Ce mouvement comme fluide et qui m'éblouissait l'âme en y amenant je ne sais quelle puissance s'est renouvelé toutes les fois qu'en moi-même je revoyais cette jeune figure, et je m'y plaisais. En allant à la messe, un force invincible m'a poussée à regarder M. Savinien donnant le bras à sa mère : sa démarche, ses vêtements, tout jusqu'au bruit de ses talons sur le pavé me paraissait joli ; enfin, la moindre chose, sa main si finement gantée, exerçait sur moi comme un charme. Cependant j'ai eu la force de ne pas penser à lui pendant la messe. A la sortie je suis restée dans l'église de manière à laisser partir Mme de Portenduère la première et à marcher ainsi après lui. Je ne saurais vous exprimer combien ces petits arrangements m'intéressaient ! En rentrant, quand je me suis retournée pour fermer la grille...

— Et la Bougival ?... dit le docteur.

— Oh ! je l'avais laissée aller à sa cuisine, dit naïvement Ursule. J'ai donc pu voir naturellement M. Savinien planté sur ses jambes et me contem-

plant. Oh! parrain, je me suis sentie si fière en croyant remarquer dans ses yeux une sorte de surprise et d'admiration, que je ne sais pas ce que j'aurais fait pour lui fournir une occasion de me regarder. Il m'a semblé que je ne devais plus désormais m'occuper que de lui plaire. Son regard est maintenant la plus douce récompense de mes bonnes actions. Depuis ce moment, je songe à lui sans cesse et malgré moi. M. Savinien est reparti le soir, je ne l'ai plus revu, la rue des Bourgeois m'a paru vide, et il a comme emporté mon cœur avec lui sans le savoir.

— Voilà tout, dit le docteur?

— Tout, mon parrain, dit-elle avec un soupir où le regret était étouffé sous sa douleur du moment.

— Ma chère petite, dit le docteur en asseyant Ursule sur ses genoux, tu vas attraper tes seize ans bientôt, et ta vie de femme va commencer. Tu es entre ton enfance bénie qui cesse et les agitations de l'amour qui te feront une existence orageuse, car tu as le système nerveux d'une exquise sensibilité. Ce qui t'arrive, c'est l'amour, ma fille! dit le vieillard avec une expression de profonde tristesse, c'est l'amour dans sa sainte naïveté, l'amour comme il doit être : involontaire, rapide, venu comme un voleur qui prend tout!... oui tout, je m'y attendais. J'ai bien observé les femmes et sais que si chez la plupart l'amour ne s'empare d'elles qu'après bien des témoignages, des miracles d'affection, si celles-là ne rompent leur silence et ne cèdent que vaincues, il en est d'autres qui, sous l'empire d'une sympathie explicable aujourd'hui par les fluides magnétiques, sont envahies en un instant. Je puis te le dire aujourd'hui. Aussitôt que j'ai vu la charmante femme qui portait ton nom, j'ai senti que je l'aimerais uniquement et fidèlement, sans savoir si nos caractères, si nos personnes se conviendraient. Y a-t-il en amour une seconde vue? Quelle réponse faire, après avoir vu tant d'unions célébrées sous les auspices d'un si céleste contrat, plus tard brisées, engendrer des haines presque éternelles, des répulsions absolues. Les sens peuvent, pour ainsi dire, s'appréhender et les idées être en désaccord ; et peut-être certaines personnes vivent-elles plus par les idées que par le corps? Au contraire, souvent les caractères s'accordent et les personnes se déplaisent. Ces deux phénomènes si différents, qui rendraient raison de bien des malheurs, démontrent la sagesse des lois qui laissent aux parents la haute main sur le mariage de leurs enfants; une jeune fille est souvent la dupe de l'une de ces deux hallucinations. Aussi ne te blamé-je pas. Les sensations que tu éprouves, ce mouvement de ta sensibilité qui se précipite de son centre encore inconnu sur ton cœur et sur ton intelligence, ce bonheur avec lequel tu penses à Savinien, tout est naturel. Mais, mon enfant adorée, comme te l'a dit notre bon abbé Chaperon, la société demande le sacrifice de beaucoup de penchants naturels. Autres sont les destinées de l'homme, autres sont celles de la femme. J'ai pu choisir Ursule Mirouët pour femme, et venir à elle en lui disant combien je l'aimais; tandis qu'une jeune fille ment à ses vertus en allant vers celui qu'elle aime : la femme n'a pas comme nous la faculté de poursuivre l'accomplissement de ses vœux. Aussi la pudeur est-elle chez vous et surtout chez toi la barrière infranchissable qui garde les secrets de votre cœur. Ton hésitation à me confier tes premières émotions m'a dit assez que tu souffrirais les plus cruelles tortures plutôt que d'avouer à Savinien...

— Oh! oui, dit-elle.

— Mais, mon enfant, tu dois faire plus! tu dois réprimer les mouvements de ton cœur, les oublier.

— Pourquoi?

— Parce que, mon petit ange, tu ne dois aimer que l'homme qui sera ton mari, et quand même M. Savinien de Portenduère t'aimerait...

— Je n'y ai pas encore pensé.

— Écoute-moi! Quand même il t'aimerait, quand sa mère me demanderait ta main pour lui, je ne consentirais à ce mariage qu'après avoir soumis Savinien à un long et mûr examen. Sa conduite vient de le rendre suspect à toutes les familles, et de mettre entre les héritières et lui des barrières qui tomberont difficilement.

Un sourire d'ange sécha les pleurs d'Ursule qui dit : A quelque chose malheur est bon! Le docteur fut sans parole à cette naïveté. Qu'a-t-il fait, mon parrain? reprit-elle.

— En deux ans, mon petit ange, il a fait à Paris pour cent vingt mille francs de dettes! Il a eu la sottise de se laisser coffrer à Sainte-Pélagie, maladresse qui déconsidère à jamais un jeune homme par le temps qui court. Un dissipateur, capable de plonger une pauvre mère dans la douleur et la misère, fait, comme ton pauvre père, mourir sa femme de désespoir!

— Croyez-vous qu'il puisse se corriger? demanda-t-elle.

— Si sa mère paye pour lui, il se sera mis sur la paille, et je ne sais pas pour un noble de pire correction que d'être sans fortune.

Cette réponse rendit Ursule pensive, elle essuya ses larmes et dit à son parrain : Si vous pouvez le sauver, sauvez-le, mon parrain; ce service vous donnera le droit de le conseiller, vous lui ferez des remontrances...

— Et, dit le docteur en imitant le parler d'Ur-

sule, il pourra venir ici, la vieille dame y viendra, nous les verrons, et...

— Je ne songe, en ce moment, qu'à lui-même, répondit Ursule en rougissant.

— Ne pense plus à lui, ma pauvre enfant, c'est une folie! dit gravement le docteur. Jamais Mme de Portenduère, une Kergarouët, n'eût-elle que trois cents livres par an pour vivre, ne consentirait au mariage du vicomte Savinien de Portenduère, petit-neveu du feu comte de Portenduère, lieutenant général des armées navales du roi et fils du vicomte de Portenduère, capitaine de vaisseau, avec qui? avec Ursule Mirouët, fille d'un musicien de régiment, sans fortune, et dont le père, hélas! voici le moment de te le dire, était le bâtard d'un organiste, de mon beau-père.

— O mon parrain! vous avez raison : nous ne sommes égaux que devant Dieu. Je ne songerai plus à lui que dans mes prières, dit-elle au milieu des sanglots que cette révélation excita. Donnez-lui tout ce que vous me destinez! De quoi peut avoir besoin une pauvre fille comme moi! En prison! lui!

— Offre à Dieu toutes tes mortifications et peut-être nous viendra-t-il en aide.

Le silence régna pendant quelques instants. Quand Ursule, qui n'osait regarder son parrain, leva les yeux sur lui, son cœur fut profondément remué lorsqu'elle vit des larmes rouler sur ses joues flétries : les pleurs des vieillards sont aussi terribles que ceux des enfants sont naturels.

— Qu'avez-vous? mon Dieu! dit-elle en se jetant à ses pieds et lui baisant les mains, n'êtes-vous pas sûr de moi?

— Moi qui voudrais satisfaire à tous tes vœux, je suis obligé de te causer la première grande douleur de ta vie! Je souffre autant que toi. Je n'ai pleuré qu'à la mort de mes enfants et à celle d'Ursule. Tiens, je ferai tout ce que tu voudras! s'écria-t-il.

A travers ses larmes, Ursule jeta sur son parrain un regard qui fut comme un éclair, elle sourit.

— Allons au salon et sache te garder le secret à toi-même sur tout ceci, ma petite, dit le docteur en laissant sa filleule dans son cabinet.

Ce père se sentit si faible contre ce divin sourire, qu'il allait dire un mot d'espérance et tromper ainsi sa filleule.

X

LES PORTENDUÈRE.

En ce moment, Mme de Portenduère seule avec le curé dans sa froide petite salle au rez-de-chaussée, avait fini de confier ses douleurs à ce bon prêtre, son seul ami. Elle tenait à la main des lettres que l'abbé Chaperon venait de lui rendre après les avoir lues, et qui avaient mis ses misères au comble. Assise dans sa bergère, d'un côté de la table carrée où se voyaient les restes du dessert, la vieille dame regardait le curé qui, de l'autre, ramassé dans son fauteuil, se caressait le menton par ce geste commun aux valets de théâtre, aux mathématiciens, aux prêtres, et qui trahit quelque méditation sur un problème difficile à résoudre.

Cette petite salle éclairée par deux fenêtres sur la rue et garnie de boiseries peintes en gris, était si humide, que les panneaux du bas offraient aux regards les fendillements géométriques du bois pourri quand il n'est plus maintenu que par la peinture. Le carreau rouge et frotté par l'unique servante de la vieille dame, exigeait devant chaque siége de petits ronds en sparterie sur un desquels l'abbé tenait ses pieds. Les rideaux de vieux damas vert clair à fleurs vertes, étaient tirés et les persiennes avaient été fermées. Deux bougies éclairaient la table, tout en laissant la chambre dans le clair-obscur. Est-il besoin de dire qu'entre les deux fenêtres, un beau pastel de Latour montrait le fameux amiral de Portenduère, le rival des Suffren, des Kergarouët, des Guichin et des Simeuse. Sur la boiserie en face de la cheminée, on apercevait le vicomte de Portenduère et la mère de la vieille dame, une Kergarouët-Ploëgat.

Savinien avait donc pour grand-oncle le vice-amiral de Kergarouët, et pour cousin le comte de Portenduère, petit-fils de l'amiral, l'un et l'autre fort riches. Le vice-amiral de Kergarouët habitait Paris, et le comte de Portenduère le château de ce nom dans le Dauphiné. Son cousin le comte représentait la branche aînée, et Savinien était le seul rejeton du cadet de Portenduère. Le comte, âgé de plus de quarante ans, marié à une femme riche, avait trois enfants. Sa fortune, accrue de plusieurs héritages, se montait, disait-on, à soixante mille livres de rente. Député de l'Isère, il passait ses hivers à Paris où il avait racheté l'hôtel de Portenduère en y consacrant les indemnités que lui valait la loi-Villèle. Le vice-amiral de Kergarouët avait récemment épousé sa nièce, Mlle de Fontaine, uniquement pour lui assurer sa fortune. Les fautes du vicomte de-

vaient donc lui faire perdre deux puissantes protections.

Jeune et joli garçon, si Savinien fût entré dans la marine, avec son nom et appuyé par un amiral, par un député, peut-être à vingt-trois ans eût-il été déjà lieutenant de vaisseau; mais sa mère, opposée à ce que son fils unique se destinât à l'état militaire, l'avait fait élever à Nemours par un vicaire de l'abbé Chaperon, et s'était flattée de pouvoir conserver jusqu'à sa mort son fils près d'elle. Elle voulait sagement le marier avec une demoiselle d'Aiglemont, riche de douze mille francs de rente, à la main de laquelle le nom de Portenduère et la ferme des Bordières permettaient de prétendre. Ce plan restreint, mais sage et qui pouvait relever la famille à la seconde génération, eût été déjoué par les événements : les d'Aiglemont étaient alors ruinés, et leur fille Hélène avait disparu sans que la famille expliquât ce mystère. L'ennui d'une vie sans air, sans issue et sans action, sans autre aliment que l'amour des fils pour leurs mères, fatigua tellement Savinien, qu'il rompit ses chaînes quelque douces qu'elles fussent, et jura de ne jamais vivre en province, en comprenant, un peu tard, que son avenir n'était pas rue des Bourgeois. A vingt et un ans, il avait donc quitté sa mère pour se faire reconnaître de ses parents et tenter la fortune.

Ce devait être un funeste contraste que celui de la vie de Nemours et de la vie de Paris pour un jeune homme de vingt et un ans, libre, sans contradicteur, nécessairement affamé de plaisirs et à qui le nom de Portenduère et sa parenté si riche ouvraient les salons. Certain que sa mère avait les économies de vingt années amassées dans quelque cachette, Savinien eut bientôt dépensé les six mille francs qu'elle lui donna pour voir Paris. Cette somme ne défraya pas ses six premiers mois, et il dut alors le double de cette somme à son hôtel, à son tailleur, à son bottier, à son loueur de voitures et de chevaux, à un bijoutier, à tous les marchands qui concourent au luxe des jeunes gens. A peine avait il réussi à se faire connaître, à peine savait-il parler, se présenter, porter ses gilets et les choisir, commander ses habits et mettre sa cravate, qu'il se trouvait à la tête de trente mille francs de dettes et n'en était encore qu'à chercher une tournure délicate pour déclarer son amour à la sœur du marquis de Ronquerolles, Mme de Sérizy, femme élégante, mais dont la jeunesse avait brillé sous l'empire.

—Comment vous en êtes-vous tirés, vous autres? dit un jour à la fin d'un déjeuner Savinien à quelques élégants avec lesquels il s'était lié comme se lient aujourd'hui des jeunes gens dont les prétentions en toute chose visent au même but et qui réclament une impossible égalité. Vous n'étiez pas plus riches que moi, vous marchez sans soucis, vous vous maintenez, et moi j'ai déjà des dettes!

— Nous avons tous commencé par là, lui dirent en riant Rastignac, Lucien de Rubempré, Maxime de Trailles, Émile Blondet, les dandys d'alors.

— Si de Marsay s'est trouvé riche au début de la vie, dit Finot, l'amphitryon qui tentait de se cacher avec ces jeunes gens, c'est un hasard! Et s'il n'eût pas été lui-même, ajouta-t-il en le saluant, sa fortune pouvait le ruiner.

— Le mot y est, dit Maxime.

— Et l'idée aussi, répliqua Rastignac.

— Mon cher, dit gravement de Marsay à Savinien, les dettes sont la commandite de l'expérience. Une bonne éducation universitaire avec maîtres d'agréments et de désagréments, qui ne vous apprend rien, coûte soixante mille francs. Si l'éducation par le monde coûte le double, elle vous apprend la vie, les affaires, la politique, les hommes et quelquefois les femmes!

Blondet acheva cette leçon par cette traduction d'un vers de Lafontaine :

Le monde vend très cher ce qu'on pense qu'il donne!

Au lieu de réfléchir à ce que les plus habiles navigateurs sur la mer parisienne lui disaient de sensé, Savinien n'y vit que des plaisanteries.

— Prenez garde, mon cher, lui dit de Marsay, vous avez un beau nom, et si vous n'avez la fortune qu'exige votre nom, vous pourrez aller finir vos jours sous un habit de maréchal des logis, dans un régiment de cavalerie.

Nous avons vu tomber de plus illustres têtes!

ajouta-t-il en déclamant ce vers de Corneille et prenant le bras de Savinien. Il nous est venu, reprit-il, voici bientôt sept ans, un jeune comte d'Esgrignon, qui n'a pas vécu plus de deux ans dans le paradis du grand monde. Hélas! il a vécu ce que vivent les fusées, il s'est élevé jusqu'à la duchesse de Maufrigneuse, et il est retombé dans sa ville natale où il expie ses fautes entre un vieux père et une partie de whist à deux sous la fiche. Dites votre situation à Mme de Sérizy tout naïvement, sans honte, elle vous sera très-utile; tandis que si vous jouez avec elle la charade du premier amour, elle se posera en madone de Raphaël, jouera aux jeux innocents, et vous fera voyager à grands frais dans le pays de Tendre!

Savinien, trop jeune encore, tout au pur honneur du gentilhomme, n'osa pas avouer sa position de fortune à Mme de Sérizy. La pauvre mère, dans un

moment où son fils ne savait où donner la tête, envoya vingt mille francs, tout ce qu'elle possédait, sur une lettre où Savinien, instruit par ses amis dans la balistique des ruses dirigées par les enfants contre les coffres-forts paternels, parlait de billets à payer et du déshonneur de laisser protester sa signature. Il atteignit, avec ce secours, la fin de la première année.

Pendant la seconde, attaché au char de Mme de Sérizy, sérieusement éprise de lui, et qui d'ailleurs le formait, il usa de la dangereuse ressource des usuriers. Un député de ses amis, un ami de son cousin de Portenduère, des Lupeaulx l'adressa, dans un jour de détresse, à Gobseck, à Gigonnet et à Palma qui, bien et dûment informés de la valeur des biens de sa mère, lui rendirent l'escompte doux et facile. L'usure et le trompeur secours des renouvellements lui fit mener une vie heureuse pendant environ dix-huit mois. Sans oser quitter Mme de Sérizy, le pauvre enfant devint amoureux fou de la belle comtesse de Kergarouët, prude comme toutes les jeunes personnes qui attendent la mort d'un vieux mari, et qui font l'habile report de leur vertu sur un second mariage. Incapable de comprendre que la vertu raisonnée est invincible, Savinien faisait la cour à Émilie de Kergarouët en grande tenue d'homme riche : il ne manquait ni un bal ni un spectacle où elle devait se trouver.

— Mon petit, tu n'as pas assez de poudre pour faire sauter ce rocher-là, lui dit un soir en riant de Marsay.

Ce jeune roi de la fashion parisienne eut beau, par commisération, expliquer Émilie de Fontaine à cet enfant, il fallut les sombres clartés du malheur et les ténèbres de la prison pour éclairer Savinien. Une lettre de change, imprudemment souscrite à un bijoutier, d'accord avec les usuriers qui ne voulaient pas avoir l'odieux de l'arrestation, fit écrouer, pour cent dix-sept mille francs, Savinien de Portenduère à Sainte-Pélagie, à l'insu de ses amis. Aussitôt que cette nouvelle fut sue par Rastignac, par de Marsay et par Lucien de Rubempré, tous trois vinrent voir Savinien et lui offrirent chacun un billet de mille francs en le trouvant dénué de tout. Le valet de chambre, acheté par deux créanciers, avait indiqué l'appartement secret où Savinien logeait et tout y avait été saisi, moins les habits et le peu de bijoux qu'il portait. Les trois jeunes gens, munis d'un excellent dîner, et tout en buvant le vin de Xérès apporté par de Marsay, s'informèrent de la situation de Savinien, afin d'organiser son avenir.

—Quand on s'apelle Savinien de Portenduère, s'était écrié Rastignac, quand on a pour cousin un futur pair de France et pour grand-oncle l'amiral Kergarouët, si l'on commet l'énorme faute de se laisser mettre à Sainte-Pélagie, il n'y faut pas rester.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit? s'écria de Marsay. Vous aviez à vos ordres ma voiture de voyage, dix mille francs et des lettres pour l'Allemagne. Nous connaissons Gobseck, Gigonnet et autres crocodiles, nous les aurions fait capituler. Et d'abord, quel âne vous a mené boire à cette source mortelle? demanda de Marsay.

— Des Lupeaulx.

Les trois jeunes gens se regardèrent en se communiquant ainsi la même pensée, un soupçon, mais sans l'exprimer.

— Expliquez-moi vos ressources, montrez-moi votre jeu, demanda de Marsay.

Lorsque Savinien eut dépeint sa mère et ses bonnets à coques, sa petite maison à trois croisées dans la rue des Bourgeois, sans autre jardin qu'une cour à puits et à hangar pour serrer le bois, qu'il leur eut chiffré la valeur de cette maison, bâtie en grès, crépie en mortier rougeâtre, et prisé la ferme de Bordières, les trois dandys se regardèrent et dirent d'un air profond le mot de l'abbé dans les *Marrons du feu* d'Alfred de Musset dont les Contes d'Espagne venaient de paraître : Triste!

— Votre mère payera sur une lettre habilement écrite, dit Rastignac.

— Oui, mais après? s'écria de Marsay.

— Si vous n'aviez été que mis dans le fiacre, dit Lucien, le gouvernement du roi vous mettrait dans la diplomatie; mais Sainte-Pélagie n'est pas l'antichambre d'une ambassade!

— Vous n'êtes pas assez fort pour la vie de Paris, dit Rastignac.

— Voyons? reprit de Marsay qui toisa Savinien comme un maquignon estime un cheval. Vous avez de beaux yeux bleus, bien fendus, vous avez un front blanc bien dessiné, des cheveux noirs magnifiques, de petites moustaches qui font bien sur votre joue pâle, et une taille svelte; vous avez un pied qui annonce de la race, des épaules et une poitrine pas trop commissionnaire et cependant solide. Vous êtes ce que j'appelle un brun élégant. Votre figure est dans le genre de celle de Louis XIII, peu de couleurs, le nez d'une jolie forme, et vous avez de plus ce qui plaît aux femmes, un je ne sais quoi dont ne se rendent pas compte les hommes eux-mêmes et qui tient à l'air, à la démarche, au son de voix, au *lancer* du regard, au geste, à une foule de petites choses que les femmes voient et auxquelles elles attachent un certain sens qui nous échappe... Vous ne vous connaissez pas, mon cher. Avec un peu de tenue, en six mois, vous enchanteriez une Anglaise de cent mille livres, en prenant surtout le titre de vicomte de Portenduère auquel vous avez droit. Ma charmante belle-mère lady Dudley, qui

n'a pas sa pareille pour embrocher deux cœurs, vous la découvrirait dans quelques-uns des terrains tertiaires de la Grande-Bretagne. Mais il faudrait pouvoir et savoir reporter vos dettes à quatre-vingt-dix jours par une habile manœuvre de haute banque. Pourquoi ne m'avoir rien dit? A Bade, les usuriers vous auraient respecté, servi peut-être; mais ils vous méprisent en ce moment. Aux yeux d'un certain monde, Sainte-Pélagie est une diablesse qui roussit furieusement l'âme des jeunes gens. Voulez-vous mon avis, mon cher enfant? Je vous dirai comme au petit d'Esgrignon : Payez vos dettes avec mesure en gardant de quoi vivre pendant trois ans, et mariez-vous en province avec la première fille qui aura trente mille livres de rente. En trois ans, vous aurez trouvé quelque sotte héritière qui voudra se nommer Mme de Portenduère. Voilà la sagesse. Buvons donc : A la fille d'argent!

Les jeunes gens ne quittèrent leur ex-ami qu'à l'heure officielle des adieux, et sur le pas de la porte, ils se dirent : Il n'est pas fort! Il est bien abattu! Se relèvera-t-il?

Le lendemain, Savinien écrivit à sa mère une confession générale en vingt-deux pages. Après avoir pleuré pendant toute une journée, Mme de Portenduère écrivit d'abord à son fils, en lui promettant de le tirer de prison; puis au comte de Portenduère et au comte de Kergarouët.

Les lettres que le curé venait de lire et que la pauvre mère tenait à la main, humides de ses larmes, étaient arrivées le matin même et avaient brisé son cœur.

A MADAME DE PORTENDUÈRE.

« Paris, septembre 1839.

« Madame,

« Vous ne pouvez pas douter de l'intérêt que l'amiral et moi nous prenons à vos peines. Ce que vous mandez à M. de Kergarouët m'afflige d'autant plus que ma maison était celle de votre fils; nous étions fiers de lui. S'il avait eu plus de confiance en l'amiral, nous l'eussions pris avec nous, il serait déjà placé convenablement; mais il ne nous a rien dit, le malheureux enfant! L'amiral ne saurait payer cent mille francs; il est endetté lui-même, et s'est obéré pour moi qui ne savais rien de sa position pécuniaire. Il est d'autant plus désespéré que Savinien nous a, pour le moment, lié les mains en se laissant arrêter. Si mon beau neveu n'avait pas eu pour moi je ne sais quelle sotte passion qui étouffait la voix du parent par l'orgueil de l'amoureux, nous l'eussions fait voyager en Allemagne pendant que ses affaires se seraient accommodées ici. M. de Kergarouët aurait pu demander une place pour son petit-neveu dans les bureaux de la marine, mais un emprisonnement pour dettes va sans doute paralyser les démarches de l'amiral. Payez les dettes de Savinien, qu'il serve dans la marine, il fera son chemin en vrai Portenduère, il a leur feu dans ses beaux yeux noirs, et nous l'aiderons tous.

« Ne vous désespérez donc pas, madame; il vous reste des amis au nombre desquels je veux être comprise comme une des plus sincères, et je vous envoie mes vœux avec les respects de votre

« Très-affectionnée servante,

« Émilie DE KERGAROUET. »

A MADAME DE PORTENDUÈRE.

Portenduère, août 29.

« Ma chère tante, je suis aussi contrarié qu'affligé des escapades de Savinien. Marié, père de deux fils et d'une fille, ma fortune, déjà si médiocre relativement à ma position et à mes espérances, ne me permet pas de l'amoindrir d'une somme de cent mille francs pour payer la rançon d'un Portenduère pris par les Lombards. Vendez votre ferme, payez ses dettes et venez à Portenduère, vous y trouverez l'accueil que nous vous devons quand même nos cœurs ne seraient pas entièrement à vous. Vous vivrez heureuse, et nous finirions par marier Savinien, que ma femme trouve charmant. Cette frasque n'est rien, ne vous désolez pas, elle ne se saura jamais dans notre province où nous connaissons plusieurs filles d'argent très-riches, et qui seront enchantées de nous appartenir.

« Ma femme se joint à moi pour vous dire toute la joie que vous nous ferez, et vous prie d'agréer ses vœux pour la réalisation de ce projet et l'assurance de nos respects affectueux.

« Luc Savinien, comte DE PORTENDUÈRE. »

— Quelles lettres pour une Kergarouët! s'écria la vieille Bretonne en essuyant ses yeux.

— L'amiral ne sait pas que son neveu est en prison, dit enfin l'abbé Chaperon, la comtesse a seule lu votre lettre et seule a répondu. Mais il faut prendre un parti, reprit-il après une pause, et voici ce que j'ai l'honneur de vous conseiller. Ne vendez pas votre ferme. Le bail est à fin, et voici vingt-quatre ans qu'il dure; dans quelques mois vous pourrez porter son fermage à six mille francs et vous faire

donner un pot-de-vin d'une valeur de deux années. Empruntez à un honnête homme et non aux gens de la ville qui font le commerce des hypothèques. Votre voisin est un digne homme, un homme de bonne compagnie, qui a vu le beau monde avant la révolution et qui d'athée est devenu catholique. N'ayez point de répugnance à le venir voir ce soir, il sera très-sensible à votre démarche, oubliez un moment que vous êtes une Kergarouët.

— Jamais ! dit la vieille mère d'un son de voix strident.

— Enfin soyez une Kergarouët aimable, venez quand il sera seul, il ne vous prêtera qu'à trois et demi, peut-être à trois pour cent, et vous rendra ce service avec délicatesse, vous en serez contente, il ira délivrer lui-même Savinien, car il sera forcé de vendre des rentes, et vous le ramènera.

— Vous parlez donc de ce petit Minoret?

— Ce petit a quatre-vingt-trois ans, reprit l'abbé Chaperon en souriant. Ma chère dame, ayez un peu de charité chrétienne, ne le blessez pas, il peut vous être utile de plus d'une manière.

— Et comment?

— Mais il a un ange auprès de lui, la plus céleste jeune fille.

— Oui, cette petite Ursule... Eh ! bien, après?

Le pauvre curé n'osa poursuivre en entendant cet : Eh! bien, après? dont la sécheresse et l'âpreté tranchaient d'avance la proposition qu'il voulait faire.

— Je crois le docteur Minoret puissamment riche...

— Tant mieux pour lui !

— Vous avez déjà très-indirectement causé les malheurs actuels de votre fils en ne lui donnant pas de carrière, prenez garde à l'avenir ! dit sévèrement le curé. Dois-je annoncer votre visite à votre voisin?

— Mais pourquoi, sachant que j'ai besoin de lui, ne viendrait-il pas ?

— Ah ! madame, en allant chez lui vous payerez trois pour cent, et s'il vient chez vous, vous payerez cinq, dit le curé qui trouva cette belle raison afin de décider la vieille dame. Et si vous étiez forcée de vendre votre ferme par le notaire, par le greffier qui vous refuseraient des fonds en espérant profiter de votre désastre, vous perdriez la moitié de la valeur des Bordières. Je n'ai pas la moindre influence sur des Dionis, des Massin, des Levrault, les gens riches du pays qui convoitent votre ferme et savent votre fils en prison.

— Ils le savent, ils le savent! s'écria-t-elle en levant les bras. Oh ! mon pauvre curé, vous avez laissé refroidir votre café... Tiennette! Tiennette!

Tiennette, une vieille Bretonne à casaquin et à bonnet breton, âgée de soixante ans, entra lestement et prit le café du curé pour le faire chauffer.

— Soyez paisible, M. le recteur, dit-elle en voyant que le curé voulait boire, je le mettrai dans le bain-marie, il ne deviendra point mauvais.

— Eh bien ! reprit le curé de sa voix insinuante, j'irai prévenir M. le docteur de votre visite, et vous viendrez...

La vieille mère ne céda qu'après une heure de discussion, pendant laquelle le curé fut obligé de répéter dix fois ses arguments. Et encore ne fut-elle vaincue que par ces derniers mots : Savinien irait !

— Il vaut mieux alors que ce soit moi, dit-elle.

X

SAVINIEN SAUVÉ.

Neuf heures sonnaient quand la petite porte ménagée dans la grande se fermait sur le curé, qui sonna vivement à la grille du docteur. L'abbé Chaperon tomba de Tiennette en Bougival, car la vieille nourrice lui dit : Vous venez bien tard, monsieur le curé ! comme l'autre lui avait dit : Pourquoi quittez-vous sitôt madame quand elle a du chagrin ?

Le curé trouva nombreuse compagnie dans le salon vert et brun du docteur, car Dionis était allé rassurer les héritiers en passant chez Massin et y répétant les paroles de son oncle.

— La petite, dit-il, a, je crois, un amour au cœur qui ne lui donnera que peine et que soucis ; elle paraît romanesque (l'excessive sensibilité s'appelle ainsi chez les notaires), et nous la verrons longtemps fille ! Ainsi, pas de défiance! soyez aux petits soins avec elle, et soyez les serviteurs de votre oncle, car il est plus fin que cent Goupil! ajouta le notaire sans savoir que Goupil est la corruption du mot latin *vulpes*, renard.

Donc, mesdames Massin et Crémière, leurs maris, le maître de poste et Désiré, le médecin de Nemours, formaient une assemblée inaccoutumée et turbulente chez le docteur. L'abbé Chaperon entendit en entrant les sons du piano. La pauvre Ursule achevait la symphonie en *la* de Beethoven. Avec la ruse permise à l'innocence, l'enfant, que son parrain avait éclairée et à qui les héritiers déplaisaient, choisit cette musique grandiose et qui doit être étudiée pour être comprise, afin de dégoûter ces femmes de leur envie. Plus la musique est belle, moins les ignorants la goûtent. Aussi, quand la porte s'ouvrit,

et que l'abbé Chaperon montra sa tête vénérable : Ah ! voilà monsieur le curé ! s'écrièrent-ils heureux de se lever tous et de mettre un terme à leur supplice.

L'exclamation trouva un écho à la table de jeu où Bongrand, le médecin de Nemours et le vieillard étaient victimes de l'outrecuidance avec laquelle le percepteur, pour plaire à son grand-oncle, avait proposé de faire le quatrième au whist.

Ursule heureuse quitta le *forté;* le docteur se leva comme pour saluer le curé, mais bien pour arrêter la partie; et, après de grands compliments adressés à leur oncle sur le talent de sa filleule, les héritiers tirèrent leur révérence.

— Bonsoir, mes amis ! s'écria le docteur quand la grille retentit.

— Ah ! voilà ce qui coûte si cher, dit Mme Crémière à Mme Massin quand elles furent à quelques pas.

— Dieu me garde de donner de l'argent pour que ma petite Aline me fasse des charivaris pareils dans la maison ! répondit Mme Massin.

— Elle dit que c'est de *Beethoven*, qui passe cependant pour un grand musicien, dit le receveur, il a de la réputation.

— Ma foi, ce ne sera pas à Nemours, reprit Mme Crémière, il est bien nommé *Bête à vent.*

— Je crois que notre oncle l'a fait exprès pour que nous n'y revenions plus, dit Massin, car il a cligné des yeux en montrant le volume vert à sa petite mijaurée.

— Si c'est avec ce carillon-là qu'ils s'amusent, reprit le maître de poste, ils font bien de rester entre eux.

— Il faut que monsieur le juge de paix aime bien à jouer pour entendre ces *sonacles,* dit Mme Crémière.

— Je ne saurai jamais jouer devant des personnes qui ne comprennent pas la musique, dit Ursule en venant s'asseoir près la table de jeu.

— Les sentiments chez les personnes richement organisées ne peuvent se développer que dans une sphère amie, dit le médecin de Nemours. De même que le prêtre ne saurait bénir en présence du diable, que le châtaignier meurt dans une terre grasse, un musicien de génie éprouve une défaite intérieure quand il est entouré d'ignorants. Dans les arts, nous devons recevoir des âmes qui servent de milieu à notre âme autant de force que nous leur en communiquons. Cet axiome qui régit les affections humaines a dicté les proverbes : Il faut hurler avec les loups. Qui se ressemble s'assemble. Mais la souffrance que vous devez avoir éprouvée n'atteint que les natures tendres et délicates.

— Aussi, mes amis, dit le docteur, une chose qui ne ferait que de la peine à une femme pourrait-elle tuer ma petite Ursule. Ah ! quand je ne serai plus, élevez entre cette chère fleur et le monde cette haie protectrice dont parlent les vers de Catulle : *Ut flos !*

— Ces dames ont été cependant bien flatteuses pour vous, Ursule, dit le juge de paix en souriant.

— Grossièrement flatteuses, fit observer le médecin de Nemours.

— J'ai toujours remarqué de la grossièreté dans les flatteries de commande, répondit le vieux Minoret. Et pourquoi ?

— Une pensée vraie a toujours de l'esprit, dit l'abbé.

— Vous avez dîné chez Mme de Portenduère ? dit alors Ursule qui interrogea l'abbé Chaperon en lui jetant un regard plein d'inquiète curiosité.

— Oui, la pauvre dame est bien affligée, et il ne serait pas impossible qu'elle vînt vous voir ce soir, M. Minoret.

— Si elle est dans le chagrin et qu'elle ait besoin de moi, j'irai chez elle, s'écria le docteur. Achevons le dernier *rubber.*

Par dessous la table, Ursule pressa la main du vieillard.

— Son fils, dit le juge de paix, était un peu trop simple pour habiter Paris sans un Mentor. Quand j'ai su qu'on prenait ici, près du notaire, les renseignements sur la ferme de la vieille dame, j'ai deviné qu'il escomptait la mort de sa mère.

— L'en croyez-vous capable ? dit Ursule en lançant un regard terrible à M. Bongrand qui se dit en lui-même : Hélas ! oui, elle l'aime.

— Oui et non, dit le médecin de Nemours. Savinien a du bon, et la raison en est qu'il est en prison : les fripons n'y vont jamais.

— Mes amis, s'écria le vieux Minoret, en voici bien assez pour ce soir, il ne faut pas laisser pleurer une pauvre mère une minute de plus, quand on peut sécher ses larmes.

Les quatre amis se levèrent et sortirent. Ursule les accompagna jusqu'à la grille, regarda son parrain et le curé frapper à la porte en face, et quand Tiennette les eut introduits, elle s'assit sur une des bornes extérieures de la maison, ayant la Bougival près d'elle.

— Madame, dit le curé qui entra le premier dans la petite salle, monsieur le docteur Minoret n'a point voulu que vous prissiez la peine de venir chez lui...

— Je suis trop de l'ancien temps, madame, reprit le docteur, pour ne pas savoir tout ce qu'un homme doit à une personne de votre qualité. Je suis trop heureux, d'après ce que m'a dit monsieur le curé, de pouvoir vous servir en quelque chose.

Mme de Portenduère, à qui la démarche convenue

pesait tant, que depuis le départ de l'abbé Chaperon, elle voulait s'adresser au notaire de Nemours, fut si surprise de la délicatesse de Minoret, qu'elle se leva pour répondre au salut, et lui montra un fauteuil.

— Asseyez-vous, monsieur, dit-elle d'un air royal. Notre cher curé vous aura dit que le vicomte est en prison pour quelques dettes de jeune homme, cent mille livres... Si vous pouviez les lui prêter, je vous donnerais une garantie sur ma ferme des Bordières.

— Nous en parlerons, madame, quand je vous aurai ramené monsieur votre fils, si vous me permettez d'être votre intendant en cette circonstance.

— Très-bien, monsieur le docteur, répondit la vieille dame en inclinant la tête et regardant le curé d'un air qui voulait dire : Vous avez raison, il est homme de bonne compagnie.

— Mon ami le docteur, dit alors le curé, vous le voyez, madame, est plein de dévouement pour votre maison.

— Nous vous en aurons de la reconnaissance, monsieur, dit Mme de Portenduère en faisant visiblement un effort, car à votre âge, s'aventurer dans Paris à la piste des méfaits d'un étourdi...

— Madame, en soixante-cinq, j'eus l'honneur de voir l'illustre amiral de Portenduère chez cet excellent M. Malesherbes, et chez M. le comte de Buffon qui désirait le questionner sur plusieurs faits curieux de ses voyages. Il n'est pas impossible que feu M. de Portenduère, votre mari, s'y soit trouvé. La marine française était alors glorieuse, elle tenait tête à l'Angleterre, et le capitaine apportait sa quote-part de courage. Avec quelle impatience, en quatre-vingt-trois et quatre, on attendait des nouvelles du camp de Saint-Roch! J'ai failli partir comme médecin des armées du roi. Votre grand-oncle, qui vit encore, l'amiral Kergarouët, a soutenu, dans ce temps-là, son fameux combat, car il était sur *la Belle-Poule*.

— Ah! s'il savait son petit-neveu en prison!

— Il n'y sera plus dans deux jours, dit le vieux Minoret en se levant.

Il tendit la main pour prendre celle de la vieille dame qui se la laissa prendre, il y déposa un baiser respectueux, la salua profondément et sortit; mais il rentra pour dire au curé : Voulez-vous, mon cher abbé, m'arrêter une place à la diligence pour demain matin?

Le curé resta pendant une demi-heure environ à chanter les louanges du docteur Minoret qui avait voulu faire et avait fait la conquête de la vieille dame.

— Il est étonnant pour son âge, dit-elle, il parle d'aller à Paris et de faire les affaires de mon fils, comme s'il n'avait que vingt-cinq ans. Il a vu la bonne compagnie.

— La meilleure, madame, et aujourd'hui, plus d'un fils de pair de France pauvre serait bien heureux d'épouser sa pupille avec un million. Ah! si cette idée passait par le cœur de Savinien, les temps sont si changés, que ce n'est pas de votre côté que seraient les plus grandes difficultés, après la conduite de votre fils.

L'étonnement profond où cette dernière phrase jeta la vieille dame, permit au curé de l'achever.

— Vous avez perdu le sens, mon cher abbé Chaperon.

— Vous y penserez, madame, et Dieu veuille que votre fils se conduise désormais de manière à conquérir l'estime de ce vieillard!

— Si ce n'était pas vous, M. le curé, dit Mme de Portenduère, si c'était un autre qui me parlât ainsi...

— Vous ne le verriez plus, dit en souriant l'abbé Chaperon. Espérons que votre cher fils vous apprendra ce qui se passe à Paris en fait d'alliances. Vous songerez au bonheur de Savinien, et après l'avoir déjà compromis, vous ne l'empêcherez pas de parvenir.

— Et c'est vous qui me dites cela?

— Si je ne vous le disais point, qui donc vous le dirait? s'écria le prêtre en se levant et faisant une prompte retraite.

Le curé vit Ursule et son parrain tournant sur eux-mêmes dans la cour. Le faible docteur avait été tant tourmenté par sa filleule, qu'il venait de céder; elle voulait aller à Paris avec lui, elle lui donnait mille prétextes; il appela le curé qui vint, et le pria de retenir tout le coupé pour lui, le soir même, si le bureau de la diligence était encore ouvert.

Le lendemain, à six heures et demie du soir, le vieillard et la jeune fille arrivèrent à Paris, où, dans la soirée même, le docteur alla consulter son notaire. Les événements politiques étaient menaçants. Le juge de paix de Nemours avait dit plusieurs fois la veille au docteur pendant sa conversation, qu'il fallait être fou pour conserver un sou de rente dans les fonds, tant que la querelle élevée entre la presse et la cour ne serait pas vidée. Le notaire de Minoret approuva le conseil indirectement donné par le juge de paix. Le docteur profita donc de son voyage pour réaliser ses actions industrielles et ses rentes qui toutes se trouvaient en hausse, et déposer ses capitaux à la banque. Le notaire engagea son vieux client à vendre aussi les fonds laissés par Jordy à Ursule, et qu'il avait fait valoir en bon père de

famille; il promit de mettre en campagne un agent d'affaires excessivement rusé pour traiter avec les créanciers de Savinien; mais il fallait, pour réussir, que le jeune homme eût le courage de rester au moins dix jours encore en prison.

— La précipitation, dans ces sortes d'affaires, coûte au moins quinze pour cent, dit-il, et d'abord vous n'aurez pas vos fonds avant sept ou huit jours, dit le notaire au docteur.

Quand Ursule apprit que Savinien serait encore au moins une semaine en prison, elle pria son tuteur de la laisser l'y accompagner une seule fois. Le vieux Minoret refusa. Ils étaient logés dans un hôtel de la rue Croix-des-Petits-Champs, où le docteur avait pris tout un appartement convenable; et, connaissant la religion de sa pupille, il lui fit promettre de n'en point sortir quand il serait dehors pour ses affaires. Le bonhomme promenait Ursule dans Paris, lui faisait voir les passages, les boutiques, les boulevards; mais rien ne l'amusait, ni ne l'intéressait.

— Que veux-tu? lui disait le vieillard.

— Voir Sainte-Pélagie, répondait-elle avec obstination.

Minoret prit alors un fiacre et la mena jusqu'à la rue de la Clef, où la voiture stationna devant l'ignoble façade de cet ancien couvent transformé en prison. La vue de ces hautes murailles grisâtres dont toutes les fenêtres sont grillées, celle de ce guichet où l'on ne peut entrer qu'en se baissant (horrible leçon!), cette masse sombre dans un quartier plein de misères et où elle se lève entourée de rues désertes comme une misère suprême, cet ensemble de choses tristes saisit Ursule et lui fit verser quelques larmes.

—Comment, dit-elle, emprisonne-t-on des jeunes gens pour de l'argent? Comment une dette donne-t-elle à un usurier un pouvoir que le roi lui-même n'a pas! *Il* est donc là? s'écria-t-elle. Et où, mon parrain? ajouta-t-elle en regardant de fenêtre en fenêtre.

— Ursule, dit le vieillard, tu me fais faire des folies... Ce n'est pas l'oublier cela.

— Mais, reprit-elle, s'il faut renoncer à lui, dois-je aussi ne lui porter aucun intérêt? Je puis l'aimer et ne me marier à personne.

— Ah! s'écria le bonhomme, il y a tant de raison dans ta déraison, que je me repens de t'avoir amenée.

Trois jours après, le vieillard avait les quittances en règle, les titres et toutes les pièces établissant la libération de Savinien. Cette liquidation, y compris les honoraires de l'homme d'affaires, s'était opérée pour une somme de quatre-vingt-mille francs. Il restait au docteur huit cent mille francs que son notaire lui fit mettre en bons du trésor, afin de ne pas perdre trop d'intérêts. Il gardait vingt mille francs en billets de banque pour Savinien. Le docteur alla lui-même lever l'écrou le samedi à deux heures, et le jeune vicomte, instruit déjà par sa mère, remercia son libérateur avec une sincère effusion de cœur.

— Vous ne devez pas tarder à venir voir votre mère, lui dit le vieux Minoret.

Savinien répondit avec une sorte de confusion qu'il avait contracté dans sa prison une dette d'honneur et raconta la visite de ses amis.

— Je vous soupçonnais quelque dette privilégiée, s'écria le docteur en souriant. Votre mère m'emprunte cent mille francs, mais je n'en ai payé que quatre-vingt mille; voici le reste, ménagez-le bien, monsieur, et considérez ce que vous en garderez comme votre enjeu au tapis vert de la fortune.

Pendant les huit derniers jours, Savinien avait fait des réflexions sur l'époque actuelle. La concurrence en toute chose exige de grands travaux à qui veut une fortune. Les moyens illégaux demandent plus de talents et de pratiques souterraines qu'une recherche à ciel ouvert. Les succès dans le monde, loin de donner une position, prenaient le temps et voulaient énormément d'argent; son nom, que sa mère lui disait tout-puissant, n'était rien à Paris. Son cousin le député, le comte de Portenduère, faisait petite figure au sein de la chambre, en présence de la pairie, de la cour, et n'avait pas trop de tout son crédit pour lui-même. L'amiral de Kergarouët n'existait que par sa femme. Il avait vu des orateurs, des gens venus du milieu social inférieur à la noblesse, ou de petits gentilshommes, être les personnages influents. Enfin, l'argent était le pivot, l'unique moyen, l'unique mobile d'une société que Louis XVIII avait voulu créer à l'instar de celle d'Angleterre. De la rue de la Clef à la rue Croix-des-Petits-Champs, le gentilhomme développa le résumé de ses méditations, en harmonie d'ailleurs avec le conseil de de Marsay.

— Je dois, dit-il, au vieux médecin, me faire oublier pendant trois ou quatre ans, et chercher une carrière. Peut-être me ferais-je un nom par un livre de haute politique, de statistique morale, par un traité sur une des grandes questions actuelles. Enfin, tout en cherchant à me marier avec une jeune personne qui me donne l'éligibilité, je travaillerai dans l'ombre et le silence.

En étudiant avec soin la figure du jeune homme, le docteur y reconnut le sérieux de l'homme blessé qui veut une revanche. Il approuva beaucoup ce plan.

— Mon voisin, lui dit-il en terminant, si vous

avez dépouillé la peau de la vieille noblesse, pour renaître aristocrate, après trois ou quatre ans de vie sage et appliquée, je me charge de vous trouver une jeune personne supérieure, belle, aimable, pieuse, et riche de sept à huit cent mille francs, qui vous rendra heureux et de laquelle vous serez fier, mais qui ne sera noble que par le cœur.

— Eh! docteur, s'écria le jeune homme, il n'y a plus de noblesse aujourd'hui, il n'y a plus qu'une aristocratie!

— Allez payer vos dettes d'honneur, et revenez ici, je vais retenir le coupé de la diligence, car ma pupille est avec moi, dit le vieillard.

Le soir, à six heures, les trois voyageurs partirent par la Ducler de la rue Dauphine. Ursule, qui mit un voile, ne dit pas un mot. Après avoir envoyé, par un mouvement de galanterie superficielle, ce baiser qui fit chez Ursule autant de ravages qu'un livre d'amour, Savinien avait entièrement oublié la pupille du docteur dans l'enfer de ses dettes à Paris, et d'ailleurs son amour sans espoir pour Émilie de Kergarouët ne lui permettait pas d'accorder un souvenir à quelques regards échangés avec une petite fille de Nemours; il ne la reconnut donc pas quand le vieillard la fit monter la première et se mit auprès d'elle pour la séparer du vicomte.

— J'aurai des comptes à vous rendre, dit le docteur au jeune homme, je vous apporte toutes vos paperasses.

— J'ai failli ne pas partir, dit le jeune homme, car il m'a fallu me commander des habits et du linge, ils m'ont tout pris, j'arrive en enfant prodigue.

Ursule regardait les chevaux et la route. Quelque intéressants que fussent les sujets de conversation entre le jeune homme et le vieillard, quelque spirituelles que fussent certaines réponses de Savinien, la jeune fille resta muette, son voile vert baissé, ses mains croisées sur son châle jusqu'au crépuscule.

— Mademoiselle n'a pas l'air d'être enchantée de Paris? dit enfin Savinien piqué.

— Je reviens à Nemours avec plaisir, répondit-elle d'une voix émue en levant son voile.

— Et moi je quitte Paris sans regret pour venir m'enterrer à Nemours, puisque j'y retrouve ma belle voisine. J'espère, monsieur le docteur, que vous me recevrez chez vous; j'aime la musique, et je me souviens d'avoir entendu le piano de Mlle Ursule.

— Je ne sais pas, monsieur, dit gravement le docteur, si madame votre mère vous verrait avec plaisir chez un vieillard qui doit avoir pour cette chère enfant toute la sollicitude d'une mère.

Cette réponse mesurée fit beaucoup penser Savinien qui se souvint alors du baiser. La nuit était venue, la chaleur était lourde, Savinien et le docteur s'endormirent les premiers. Ursule, qui veilla longtemps en faisant des projets, succomba vers minuit. Elle avait ôté son petit chapeau de paille commune tressée, et sa tête couverte d'un bonnet brodé se posa bientôt sur l'épaule de son parrain. Au petit jour, à Bouron, Savinien s'éveilla le premier. Il aperçut alors Ursule dans le désordre où les cahots avaient mis sa tête : le bonnet s'était chiffonné, retroussé; les nattes déroulées tombaient de chaque côté de ce visage animé par la chaleur de la voiture; mais, dans cette situation, horrible pour les femmes auxquelles la toilette est nécessaire, la jeunesse et la beauté triomphent. L'innocence a toujours un beau sommeil. Les lèvres entr'ouvertes laissaient voir de jolies dents, le châle défait permettait de remarquer, sans offenser Ursule, sous les plis d'une robe de mousseline peinte toutes les grâces du corsage. Enfin, la pureté de cette âme vierge brillait sur cette physionomie et se laissait voir d'autant mieux qu'aucune autre expression ne la troublait. Le vieux Minoret, qui s'éveilla, mit sa fille dans le coin de la voiture pour qu'elle fût plus à son aise; elle se laissa faire, sans s'en apercevoir, tant elle dormait.

— Pauvre petite! dit-il à son voisin, elle dort comme un enfant qu'elle est.

— Vous devez en être fier, reprit Savinien, car elle paraît être aussi bonne qu'elle est belle!

— Ah! c'est la joie de la maison. Elle serait ma fille, je ne l'aimerais pas davantage. Elle aura seize ans le 5 février prochain. Dieu veuille que je vive assez pour la marier à un homme qui la rende heureuse! J'ai voulu la mener au spectacle à Paris où elle venait pour la première fois; elle n'a pas voulu, le curé de Nemours le lui avait défendu. Mais, lui ai-je dit, quand tu seras mariée, si ton mari veut t'y conduire?—Je ferai tout ce que désirera mon mari, m'a-t-elle répondu. S'il me demande quelque chose de mal et que je sois assez faible pour lui obéir, il sera chargé de ces fautes-là devant Dieu; aussi puiserai-je la force de résister dans son intérêt bien entendu.

En entrant à Nemours, à cinq heures du matin, Ursule s'éveilla toute honteuse de son désordre, et de rencontrer le regard plein d'admiration de Savinien. Pendant l'heure que la diligence mit à venir de Bouron, où elle s'arrête quelques minutes, le jeune homme s'était épris d'Ursule. Il avait étudié la candeur de cette âme, la beauté du corps, la blancheur du teint, la finesse des traits, le charme de la voix qui avait prononcé la phrase si courte et si expressive où la pauvre enfant disait tout en ne voulant rien dire. Enfin je ne sais quel pressentiment lui fit voir dans Ursule la femme que le

docteur lui avait dépeinte en l'encadrant d'or avec ces mots magiques, sept à huit cent mille francs!

— Dans trois ou quatre ans, elle aura vingt ans, j'en aurai vingt-sept; le bonhomme a parlé d'épreuves, de travail, de bonne conduite! Quelque fin qu'il paraisse, il finira par me dire son secret.

Les trois voisins se séparèrent en face de leurs maisons, et Savinien mit de la coquetterie dans ses adieux en lançant à Ursule un regard plein de sollicitations. Mme de Portuendère laissa son fils dormir jusqu'à midi. Malgré la fatigue du voyage, le docteur et Ursule allèrent à la grand'messe. La délivrance de Savinien et son retour en compagnie du docteur, avaient expliqué le but de son absence aux politiques de la ville et aux héritiers réunis sur la place en un conciliabule semblable à celui qu'ils y tenaient quinze jours auparavant.

Au grand étonnement des groupes, à la sortie de la messe, Mme de Portenduère arrêta le vieux Minoret qui lui offrit le bras et la reconduisit. La vieille dame le priait à dîner, ainsi que sa pupille, aujourd'hui même, en lui disant que monsieur le curé serait l'autre convive.

— Il aura voulu montrer Paris à Ursule, dit Minoret.

— Peste! le bonhomme ne fait pas un pas sans sa petite bonne! s'écria Crémière.

— Pour que la bonne femme Portenduère lui ait donné le bras, il doit se passer des choses entre eux, dit Massin.

— Eh! vous n'avez pas deviné que votre oncle a vendu ses rentes et débloqué le petit Portenduère! s'écria Goupil. Il avait refusé mon patron, mais il n'a pas refusé sa patronne, et vous êtes cuits. Le vicomte proposera de faire un contrat au lieu d'une obligation, et le docteur fera reconnaître à son bijou de filleule par le mari tout ce qu'il sera nécessaire de donner pour conclure une pareille alliance.

— Ce ne serait pas une maladresse que de marier Ursule avec M. Savinien, dit le boucher. La vieille dame donne à dîner aujourd'hui à M. Minoret; Tiennette est venue dès cinq heures retenir un filet de bœuf.

— Eh bien! Dionis, il se fait de belle besogne! dit Massin en courant au-devant du notaire qui venait sur la place.

— Eh bien! quoi, tout va bien, répliqua le notaire. Votre oncle a vendu ses rentes, et Mme de Portenduère m'a prié de passer chez elle pour signer une obligation de cent mille francs hypothéqués sur ses biens et prêtés par votre oncle.

— Oui, mais si les jeunes gens allaient se marier?

— C'est comme si vous me disiez que Goupil est mon successeur! répondit le notaire.

— Les deux choses ne sont pas impossibles, dit Goupil.

En rentrant chez elle, la vieille dame fit dire par Tiennette à son fils de passer chez elle. Cette petite maison avait trois chambres au premier étage. Celle de Mme de Portenduère et celle de feu son mari se trouvaient du même côté séparées par un grand cabinet de toilette qu'éclairait un jour de souffrance, et réunies par une petite antichambre qui donnait sur l'escalier.

La fenêtre de l'autre chambre habitée de tout temps par Savinien, était, comme celles de son père, sur la rue. L'escalier se développait derrière de manière à laisser un petit cabinet éclairé par un œil-de-bœuf sur la cour.

La chambre de Mme de Portenduère, la plus triste de toute la maison, avait vue sur la cour; mais la veuve passait sa vie dans la salle au rez-de-chaussée qui communiquait par un passage avec la cuisine bâtie au fond de la cour, en sorte que cette salle servait à la fois de salon et de salle à manger.

Cette chambre de feu M. de Portenduère restait dans l'état où elle se trouvait au jour de sa mort: il n'y avait que le défunt de moins. Mme de Portenduère avait fait elle-même le lit, en mettant dessus l'habit de capitaine de vaisseau, l'épée, le cordon rouge, les ordres et le chapeau de son mari. La tabatière d'or dans laquelle il prisa pour la dernière fois était sur la table de nuit avec son livre de prières, sa montre et la tasse dans laquelle il avait bu. Ses cheveux blancs, encadrés et disposés en une seule mèche roulée, étaient suspendus au-dessus du crucifix à bénitier placé dans l'alcôve. Enfin les babioles dont il se servait, ses journaux, ses meubles, son crachoir hollandais, sa longue-vue de campagne accrochée à sa cheminée, rien n'y manquait. La veuve avait arrêté le vieux cartel à l'heure de la mort qu'il indiquait à jamais. On y sentait encore la poudre et le tabac du défunt. Le foyer était comme il l'avait laissé. Entrer là, c'était le revoir en retrouvant toutes les choses qui parlaient de ses habitudes. Sa grande canne à pomme d'or restait où il l'avait posée, ainsi que ses gros gants de daim tout auprès. Sur sa console, brillait un vase d'or offert par la Havane qu'il avait, lors de la guerre de l'indépendance américaine, préservée d'une attaque des Anglais en se battant contre des forces supérieures, après avoir fait entrer à bon port le convoi qu'il protégeait. Porté pour ce fait dans la première promotion au grade de chef d'escadre, il eut le cordon rouge, mais la révolution empêcha la promotion et il émigra. Le vase, grossièrement sculpté, était d'une valeur de mille écus. Le roi d'Espagne l'avait fait chevalier de ses ordres. Sûr alors de la première vacance et cordon

rouge, il épousa sa femme alors riche de deux cent mille francs.

— Où est ma mère, dit Savinien à Tiennette.

— Elle vous attend dans la chambre de votre père, répondit la vieille servante bretonne.

Savinien ne put retenir un tressaillement. Il connaissait la rigidité des principes de sa mère, son culte de l'honneur, sa loyauté, sa foi dans la noblesse, il prévit une scène. Aussi alla-t-il comme à un assaut, le cœur agité, le visage presque pâle. Dans le demi-jour qui filtrait à travers les persiennes, il aperçut sa mère vêtue de noir et qui avait arboré un air solennel en harmonie avec cette chambre mortuaire.

— Chevalier, lui dit-elle en le voyant, se levant et lui saisissant la main pour l'amener devant le lit paternel, là, a expiré votre père, homme d'honneur mort sans avoir un reproche à se faire. Son esprit est là. Certes, il a dû gémir là-haut en apercevant son fils souillé par un emprisonnement pour dettes. Sous l'ancienne monarchie, on vous eût épargné cette tache de boue en sollicitant une lettre de cachet et vous enfermant pour quelques jours dans une prison d'État. Mais enfin, vous voilà devant votre père qui vous entend. Vous qui savez tout ce que vous avez fait avant d'aller dans cette ignoble prison, pouvez-vous me jurer devant cette ombre et devant Dieu qui voit tout, que vous n'avez commis aucune action déshonorante, que vos dettes ont été la suite de l'entraînement de la jeunesse, et qu'enfin l'honneur est sauf? Si votre père était là, vivant, dans ce fauteuil, s'il vous demandait compte de votre conduite, après vous avoir écouté vous embrasserait-il?

— Oui, ma mère, dit le jeune homme avec une gravité pleine de respect.

Elle ouvrit alors ses bras, et serra son fils sur son cœur en versant quelques larmes.

— Oublions donc tout, dit-elle; ce n'est que de l'argent de moins, je prierai Dieu qu'il nous le fasse retrouver, et puisque tu es toujours digne de ton nom, embrasse-moi, car j'ai bien souffert!

— Je jure, ma chère mère, dit-il en étendant la main sur ce lit, de ne plus te donner le moindre chagrin de ce genre, et de tout faire pour réparer mes premières fautes.

— Viens déjeuner, mon enfant, dit-elle en sortant de la chambre.

S'il faut appliquer les lois de la scène au récit, l'arrivée de Savinien, en introduisant à Nemours le seul personnage qui manquât encore à ceux qui doivent être en présence dans ce drame, termine ici l'exposition.

Nous sommes du nombre de ceux qui croient que si l'écrivain ne *peut* pas tout savoir, il *doit* au moins savoir les choses dont il s'occupe. Les jurisconsultes et même les avocats auront été sans doute étonnés de voir dans la première partie de cet ouvrage, un praticien comme M. Bongrand affirmer que le docteur Minoret ne pouvait laisser sa fortune par testament à sa pupille. Les amis du juge de paix réclameraient avec raison contre une pareille inexactitude, qui, nous l'avouons, est de nature à lui faire tort. L'article du code ne frappe les enfants naturels d'incapacité que quand il s'agit de la succession de leurs auteurs, et Ursule Mirouët est évidemment une étrangère pour le docteur Minoret. L'auteur aurait donc à subir une critique méritée s'il ne s'empressait pas de dire ici qu'il a supprimé une discussion entre M. Bongrand et le docteur Minoret, d'où il résulte que les héritiers pourraient toujours faire un procès ; et le docteur, justement effrayé de cette perspective, renonce à laisser à sa filleule sa succession par testament.

XII

OBSTACLES ENTRE LES AMANTS.

L'action commença par le jeu d'un ressort tellement usé dans la vieille comme dans la nouvelle littérature, que personne ne pourrait croire à ses effets en 1829, s'il ne s'agissait pas d'une vieille Bretonne, d'une Kergarouët, d'une émigrée! Mais, hâtons-nous de le reconnaître : en 1829, la noblesse avait reconquis dans les mœurs un peu du terrain perdu dans la politique. D'ailleurs, le sentiment qui gouverne les grands parents dès qu'il s'agit des convenances matrimoniales est un sentiment impérissable, lié très-étroitement à l'existence des sociétés civilisées et puisé dans l'esprit de famille. Il règne à Genève comme à Vienne, comme à Nemours où Zélie Levrault refusait naguère à son fils de consentir à son mariage avec la fille d'un bâtard. Néanmoins toute loi sociale a ses exceptions. Savinien pensait donc à faire plier l'orgueil de sa mère devant la noblesse innée d'Ursule. L'engagement eut lieu sur-le-champ. Dès que Savinien fut attablé, sa mère lui parla des lettres horribles, selon elle, que les Kergarouët et les Portenduère lui avaient écrites.

— Il n'y a plus de famille aujourd'hui, ma mère, lui répondit Savinien , il n'y a plus que des individus! Les nobles ne sont plus solidaires. Aujourd'hui, l'on ne vous demande pas si vous êtes un Portenduère, si vous êtes brave, si vous êtes homme

d'État, tout le monde vous dit : Combien payez-vous de contributions?

— Et le roi? demanda la vieille dame.

— Le roi se trouve pris entre les deux chambres comme un homme entre sa femme légitime et sa maîtresse. Aussi dois-je me marier avec une fille riche, à quelque famille qu'elle appartienne, avec la fille d'un paysan si elle a un million de dot et si elle est suffisamment bien élevée, c'est-à-dire si elle sort d'un pensionnat.

— Ceci est autre chose! fit la vieille dame.

Savinien fronça les sourcils en entendant cette parole. Il connaissait cette volonté granitique appelée l'entêtement breton qui distinguait sa mère, et voulut savoir aussitôt son opinion sur ce point délicat.

— Ainsi, dit-il, si j'aimais une jeune personne, comme par exemple la pupille de notre voisin, la petite Ursule, vous vous opposeriez donc à mon mariage?

— Tant que je vivrai, dit-elle. Après ma mort, tu seras seul responsable de l'honneur et du sang des Portenduère et des Kergarouët.

— Ainsi vous me laisseriez mourir de faim, de désespoir, pour une chimère qui ne devient aujourd'hui réelle que par le lustre de la fortune.

— Tu servirais la France et tu te fierais à Dieu!

— Vous ajourneriez mon bonheur au lendemain de votre mort?

— Ce serait horrible de ta part, voilà tout.

— Louis XIV a failli épouser la nièce de Mazarin, un parvenu.

— Mazarin lui-même s'y est opposé.

— Et la veuve de Scarron?

— C'était une d'Aubigné! D'ailleurs le mariage a été secret. Mais je suis bien vieille, mon fils, dit-elle en hochant la tête. Quand je ne serai plus, vous vous marierez à votre fantaisie.

Savinien aimait et respectait à la fois sa mère, il opposa sur-le-champ, mais silencieusement à l'entêtement de la vieille Kergarouët, un entêtement égal et résolut de ne jamais avoir d'autre femme qu'Ursule à qui cette opposition donna, comme il arrive toujours en semblable occurrence, le mérite de la chose défendue.

Lorsqu'après vêpres, le docteur Minoret et Ursule, mise en blanc et rose, entrèrent dans cette froide salle, l'enfant fut saisie d'un tremblement nerveux comme si elle se fût trouvée en présence de la reine de France et qu'elle eût une grâce à lui demander. Depuis son explication avec le docteur, cette petite maison avait pris les proportions d'un palais, et la vieille dame toute la valeur sociale qu'une duchesse devait avoir au moyen âge aux yeux de la fille du vilain. Jamais Ursule ne mesura plus désespérément qu'en ce moment la distance qui séparait un vicomte de Portenduère, de la fille d'un capitaine de musique, ancien chanteur aux Italiens, fils naturel d'un organiste et dont l'existence tenait aux bontés d'un médecin.

— Qu'avez vous, mon enfant? lui dit la vieille dame en la faisant asseoir près d'elle.

— Madame, je suis confuse de l'honneur que vous daignez me faire...

— Eh, ma petite, répliqua Mme de Portenduère de sa plus aigre voix de tête, je sais combien votre tuteur vous aime et je veux lui être agréable, car il m'a ramené l'enfant prodigue.

— Mais, ma chère mère, dit Savinien atteint au cœur en voyant la vive rougeur d'Ursule et la contraction horrible par laquelle elle réprima ses larmes, quand même vous n'auriez aucune obligation à M. le chevalier Minoret, il me semble que nous pourrions toujours être heureux du plaisir que mademoiselle veut bien nous donner en acceptant votre invitation! Et le jeune gentilhomme serra la main du docteur d'une façon significative en ajoutant : Vous portez, monsieur, l'ordre de Saint-Michel, le plus vieil ordre de France et qui confère toujours la noblesse.

L'excessive beauté d'Ursule à qui son amour presque sans espoir avait prêté depuis quelques jours cette profondeur que les grands peintres ont imprimée à ceux de leurs portraits où l'âme est fortement mise en relief, avait soudain frappé Mme de Portenduère en lui faisant soupçonner un calcul d'ambitieux sous la générosité du docteur. Aussi la phrase à laquelle répondait alors Savinien fut-elle dite dans une intention qui blessa le vieillard en ce qu'il avait de plus cher; mais il ne put réprimer un sourire en s'entendant nommer chevalier par Savinien, et reconnut dans cette exagération l'audace des amoureux qui ne reculent devant aucun ridicule.

— L'ordre de Saint-Michel qui jadis fit commettre tant de folies pour être obtenu, est tombé, monsieur le vicomte, répondit l'ancien médecin du roi, comme sont tombés tant de priviléges! Il ne se donne plus aujourd'hui qu'à des médecins, à de pauvres artistes. Aussi les rois ont-ils bien fait de le réunir à celui de Saint-Lazare qui, je crois, était un pauvre diable rappelé à la vie par un miracle! Sous ce rapport, l'ordre de Saint-Michel et Saint-Lazare serait, pour nous, un symbole.

Après cette réponse à la fois empreinte de moquerie et de dignité, le silence régna sans que personne le voulût rompre, et il était devenu gênant quand on frappa.

— Voici notre cher curé, dit la vieille dame qui se leva laissant Ursule toute seule et allant au-

devant de l'abbé Chaperon, honneur qu'elle n'avait fait ni à Ursule ni au docteur.

Le vieillard sourit en regardant tour à tour sa pupille et Savinien. Se plaindre des manières de Mme de Portenduère ou s'en offenser était un écueil sur lequel un homme d'un petit esprit aurait touché; mais Minoret avait trop d'acquis pour ne pas l'éviter : il se mit à causer avec le vicomte du danger que courait alors Charles X, après avoir confié les affaires du royaume au prince de Polignac. Lorsqu'il y eut assez de temps écoulé pour qu'en parlant d'affaires, le docteur n'eût point l'air de se venger, il présenta presque en plaisantant à la vieille dame, les dossiers de poursuites et les mémoires acquittés qui appuyaient un compte fait par son notaire.

— Mon fils l'a reconnu? dit-elle en jetant à Savinien un regard auquel il répondit en inclinant la tête. Eh bien! c'est l'affaire de Dionis, ajouta-t-elle en repoussant les papiers et traitant cette affaire avec le dédain qu'à ses yeux méritait l'argent.

Rabaisser la richesse, c'était, dans les idées de Mme de Portenduère, élever la noblesse et ôter toute son importance à la bourgeoisie. Quelques instants après, Goupil vint de la part de son patron, demander les comptes entre Savinien et M. Minoret.

— Et pourquoi? dit la vieille dame.

— Pour en faire la base de l'obligation, il n'y a pas délivrance d'espèces, répondit le premier clerc qui jetait autour de lui des regards effrontés.

Ursule et Savinien, qui pour la première fois échangèrent un coup d'œil avec cet horrible personnage, éprouvèrent la sensation que cause un crapaud, mais aggravée par un sinistre pressentiment. Tous deux, ils eurent cette indéfinissable et confuse vision de l'avenir sans nom dans la langue, mais qui serait explicable par une action de l'être intérieur dont avait parlé le Swedenborgiste au docteur Minoret. La certitude que ce venimeux Goupil leur serait fatal fit trembler Ursule, mais elle se remit de son trouble en sentant un indicible plaisir à voir Savinien partageant son émotion.

— Il n'est pas beau le clerc de M. Dionis! dit Savinien quand Goupil eut fermé la porte.

— Et qu'est-ce que cela fait, que ces gens-là soient beaux ou laids! dit Mme de Portenduère.

— Je ne lui en veux pas de sa laideur, reprit le curé, mais de sa méchanceté qui passe les bornes, il y met de la scélératesse.

Malgré son désir d'être aimable, le docteur devint digne et froid. Les deux amoureux furent gênés. Sans la bonhomie de l'abbé Chaperon dont la gaieté douce anima le dîner, la situation du docteur et de sa pupille eut été presque intolérable. Au dessert, en voyant pâlir Ursule, il lui dit : Si tu ne te trouves pas bien, mon enfant, tu n'as que la rue à traverser.

— Qu'avez-vous, mon cœur? dit la vieille dame à la jeune fille.

— Hélas! madame, reprit sévèrement le docteur, son âme a froid, habituée comme elle l'est à ne rencontrer que des sourires.

— Une bien mauvaise éducation, monsieur le docteur, dit Mme de Portenduère. N'est-ce pas, monsieur le curé?

— Oui, madame, répondit Minoret en jetant un regard au curé qui se trouva sans parole. J'ai rendu, je le vois, la vie impossible à cette nature angélique si elle devait aller dans le monde; mais je ne mourrai pas sans l'avoir mise à l'abri de la froideur, de l'indifférence ou de la haine.

— Mon parrain! je vous en prie... assez. Je ne souffre pas ici, dit-elle en affrontant le regard de Mme de Portenduère plutôt que de donner trop de signification à ses paroles en regardant Savinien.

— Je ne sais pas, madame, dit alors Savinien à sa mère, si Mlle Ursule souffre, mais je sais que vous me mettez au supplice.

En entendant ce mot arraché par les façons de sa mère à ce généreux jeune homme, Ursule pâlit et pria Mme de Portenduère de l'excuser; elle se leva, prit le bras de son tuteur, salua, sortit, entra précipitamment dans le salon de son parrain où elle s'assit auprès de son piano, mit sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

— Pourquoi ne laisses-tu pas la conduite de tes sentiments à ma vieille expérience, cruelle enfant! s'écria le docteur au désespoir. Les nobles ne se croient jamais obligés par nous autres! En les servant, nous faisons notre devoir, voilà tout! D'ailleurs la vieille dame a vu que Savinien te regardait avec plaisir, elle a peur qu'il ne t'aime!

— Enfin, il est sauvé! dit-elle. Mais essayer d'humilier un homme comme vous!

— Attends-moi, ma petite.

Quand le docteur revint chez Mme de Portenduère, il y trouva Dionis accompagné de MM. Bongrand et Levrault, le maire, témoins exigés par la loi pour la validité des actes passés dans les communes où il n'existe qu'un notaire. Minoret prit à part M. Dionis et lui dit un mot à l'oreille, après lequel le notaire fit la lecture de l'obligation : Mme de Portenduère y donnait une hypothèque sur tous ses biens jusqu'au remboursement des cent mille francs prêtés par le docteur au vicomte, et les intérêts y étaient stipulés à cinq pour cent. A la lecture de cette clause, le curé regarda Minoret qui répondit à l'abbé par un léger coup de tête approbatif. Le pauvre prêtre alla dire à l'oreille de sa pénitente quelques mots auxquels elle répondit à

mi-voix : Je ne veux rien devoir à ces gens-là!

— Ma mère, monsieur, dit Savinien au docteur, me laisse le beau rôle : elle vous rendra l'argent et me charge de la reconnaissance.

— Mais, reprit le curé, il vous faudra trouver onze mille francs la première année, à cause des frais du contrat.

— Monsieur, dit Minoret à Dionis, comme M. et Mme de Portenduère sont hors d'état de payer l'enregistrement, joignez les frais de l'acte au capital, je vous les payerai.

Dionis fit des renvois et le capital fut alors fixé à cent sept mille francs. Quand tout fut signé, Minoret prétexta de sa fatigue pour se retirer en même temps que le notaire et les témoins.

— Madame, dit le curé, qui resta seul avec le vicomte, pourquoi choquer cet excellent M. Minoret, qui vous a sauvé cependant au moins vingt-cinq mille francs à Paris, et qui a eu la délicatesse d'en laisser vingt mille à votre fils pour ses dettes d'honneur...

— Votre Minoret est un sournois, dit-elle en prenant une pincée de tabac, il sait bien ce qu'il fait!

— Ma mère croit qu'il veut m'obliger à épouser sa pupille en englobant notre ferme, comme si l'on pouvait forcer un Portenduère, fils d'une Kergarouët, à se marier contre son gré.

Une heure après Savinien se présenta chez le docteur où les héritiers se trouvaient, amenés par la curiosité. L'apparition du jeune vicomte produisit une sensation d'autant plus vive que, chez chacun des assistants, elle excita des émotions différentes. Mesdemoiselles Crémière et Massin chuchotèrent en regardant Ursule qui rougissait. Les mères dirent à Désiré que Goupil pouvait bien avoir raison. Les yeux de toutes les personnes présentes se tournèrent alors sur le docteur qui ne se leva point pour recevoir le gentilhomme et se contenta de le saluer par une inclination de tête sans quitter le cornet, car il faisait une partie de trictrac avec M. Bongrand. L'air froid du docteur surprit tout le monde.

— Ursule, mon enfant, dit-il, fais-nous un peu de musique.

En voyant la jeune fille, heureuse d'avoir une contenance, sauter sur l'instrument et remuer les volumes reliés en vert, les héritiers acceptèrent avec des démonstrations de plaisir le supplice et le silence qui allaient leur être infligés, tant ils tenaient à savoir ce qui se tramait entre leur oncle et les Portenduère. Il arrive souvent qu'un morceau, pauvre en lui-même, mais exécuté par une jeune fille sous l'empire d'un sentiment profond, fasse plus d'impression qu'une grande ouverture pompeusement dite par un orchestre habile. Il existe en toute musique, outre la pensée du compositeur, l'âme de l'exécutant, qui, par un privilége acquis seulement à cet art, peut donner du sens et de la poésie à des phrases sans grande valeur. Chopin prouve aujourd'hui, pour l'ingrat piano, la vérité de ce fait déjà démontrée par Paganini pour le violon. Ce beau génie est moins un musicien qu'une âme qui se rend sensible et qui se communiquerait par toute espèce de musique, même par de simples accords. Par sa sublime et périlleuse organisation, Ursule appartenait à cette école de génies si rares, mais le vieux Schmucke, le maître qui venait chaque samedi et qui pendant le séjour d'Ursule à Paris, la vit tous les jours, avait porté le talent de son élève à toute sa perfection.

Le Songe de Rousseau, morceau choisi par Ursule, une des compositions de la jeunesse d'Hérold, ne manque pas d'ailleurs d'une certaine profondeur qui peut se développer à l'exécution. Elle y jeta les sentiments qui l'agitaient et justifia bien le titre de Caprice que porte ce fragment. Par un jeu à la fois suave et rêveur, son âme parlait à l'âme du jeune homme et l'enveloppait comme d'un nuage par des idées presque visibles. Assis au bout du piano, le coude appuyé sur le couvercle et la tête dans sa main gauche, Savinien admirait Ursule dont les yeux arrêtés sur la boiserie semblaient interroger un monde mystérieux. On serait devenu profondément amoureux à moins. Les sentiments vrais ont leur magnétisme, et Ursule voulait en quelque sorte montrer son âme, comme une coquette se pare pour plaire. Savinien pénétra donc dans ce délicieux royaume, entraîné par ce cœur qui, pour s'interpréter lui-même, empruntait la puissance du seul art qui parle à la pensée par la pensée même, sans le secours de la parole, des couleurs ou de la forme. La candeur a sur l'homme le même pouvoir que l'enfance, elle en a les attraits et les irrésistibles séductions. Or, jamais Ursule ne fut plus candide qu'en ce moment où elle naissait à une nouvelle vie.

Le curé vint arracher le gentilhomme à son rêve, en lui demandant de faire le quatrième au whist. Ursule continua, les héritiers partirent, à l'exception de Désiré qui cherchait à connaître les intentions de son grand-oncle, du vicomte et d'Ursule.

— Vous avez autant de talent que d'âme, mademoiselle, dit Savinien quand la jeune fille ferma son piano pour venir s'asseoir à côté de son parrain. Quel est donc votre maître?

— Un Allemand nommé Schmucke, logé précisément auprès de la rue Dauphine, sur le quai Conti, dit le docteur. S'il n'avait pas donné tous les jours une leçon à Ursule pendant notre séjour à Paris, il serait venu ce matin.

— C'est non-seulement un grand musicien, dit Ursule, mais un homme adorable de naïveté.

— Ces leçons-là doivent coûter cher! s'écria Désiré.

Un sourire d'ironie fut échangé par les joueurs. Quand la partie se termina, le docteur, soucieux jusqu'alors, prit en regardant Savinien l'air d'un homme peiné d'avoir à remplir une obligation.

— Monsieur, lui dit-il, je vous sais beaucoup de gré du sentiment qui vous a porté à me faire si promptement visite; mais madame votre mère me suppose des arrière-pensées très-peu nobles, et je lui donnerais le droit de les croire vraies, si je ne vous priais pas de ne plus venir me voir, malgré l'honneur que me feraient vos visites et le plaisir que j'aurais à cultiver votre société. Mon honneur et mon repos exigent que nous cessions toute relation de voisinage. Dites à madame votre mère que si je ne vais point la prier de nous faire l'honneur, à ma pupille et à moi, d'accepter à dîner dimanche prochain, c'est à cause de la certitude où je suis qu'elle serait indisposée ce jour-là.

Le vieillard tendit la main au jeune vicomte, qui la lui serra respectueusement, en lui disant : Vous avez raison, monsieur! Et il se retira non sans faire à Ursule un salut qui révélait plus de mélancolie que de désappointement.

Désiré sortit en même temps que le gentilhomme; mais il lui fut impossible d'échanger un mot, car Savinien se précipita chez lui. Le désaccord des Portenduère et du docteur Minoret défraya, pendant deux jours, la conversation des héritiers qui rendirent hommage au génie de Dionis, et regardèrent alors leur succession comme sauvée.

Ainsi, dans un siècle où les rangs se nivellent, où la manie de l'égalité met de plain pied tous les individus et menace jusqu'à la subordination militaire, dernier retranchement du pouvoir en France, où par conséquent les passions n'ont plus d'autres obstacles à vaincre que les antipathies personnelles ou le défaut d'équilibre entre les fortunes, l'obstination d'une vieille Bretonne et la dignité du docteur Minoret élevaient entre ces deux amants des barrières destinées, comme autrefois, moins à détruire qu'à fortifier l'amour. Pour un homme passionné, toute femme vaut ce qu'elle lui coûte. Savinien apercevait une lutte, des efforts, des incertitudes qui lui rendaient déjà cette jeune fille chère : il voulait la conquérir. Peut-être nos sentiments obéissent-ils aux lois de la nature sur la durée de ses créations. A longue vie, longue enfance!

XIII

LES FIANÇAILLES DU COEUR.

Le lendemain matin, en se levant, Ursule et Savinien eurent la même pensée, et cette entente ferait naître l'amour si elle n'en était pas déjà la plus délicieuse preuve. Lorsque la jeune fille écarta légèrement ses rideaux afin de donner à ses yeux l'espace strictement nécessaire pour voir chez Savinien, elle aperçut la figure de son amant au-dessus de l'espagnolette en face. Quand on songe aux immenses services que rendent les fenêtres aux amoureux, il semble assez naturel d'en faire l'objet d'une contribution. Après avoir ainsi protesté contre la dureté de son parrain, Ursule laissa retomber les rideaux, et ouvrit ses fenêtres pour fermer ses persiennes à travers lesquelles elle pourrait désormais voir sans être vue. Elle monta bien sept ou huit fois pendant la journée à sa chambre et trouva toujours le jeune vicomte écrivant à sa table, déchirant des papiers et recommençant à écrire, à elle sans doute!

Le lendemain matin, au réveil d'Ursule, la Bougival lui monta la lettre suivante :

A MADEMOISELLE URSULE.

« Mademoiselle,

« Je ne me fais point illusion sur la défiance que doit inspirer un jeune homme qui s'est mis dans la position d'où je suis sorti par l'intervention de votre tuteur : il me faut donner désormais plus de garanties que tout autre; aussi, mademoiselle, est-ce avec une profonde humilité que je me mets à vos pieds pour vous avouer mon amour. Cette déclaration n'est pas dictée par une passion, elle vient d'une certitude qui embrasse la vie entière. Une folle passion pour ma jeune grand'tante, Mme de Kergarouët, m'a jeté en prison, ne trouverez-vous pas une marque de sincère amour dans la complète disparition de mes souvenirs, et de son image effacée de mon cœur par la vôtre? Dès que je vous ai vue endormie et si gracieuse dans votre sommeil d'enfant, à Bouron, vous avez occupé mon âme en reine qui prend possession de son empire. Je ne veux pas d'autre femme que vous. Vous avez toutes les distinctions que je souhaite dans celle qui doit porter mon nom. L'éducation que vous avez reçue et la dignité de votre cœur vous mettent à la hauteur des situations les plus élevées. Mais je doute trop de moi-même pour essayer de vous bien peindre, je ne puis que vous aimer.

Après vous avoir entendue hier, je me suis souvenu de ces phrases qui semblent écrites pour vous :

« Faite pour attirer les cœurs et charmer les « yeux, à la fois douce et indulgente, spirituelle « et raisonnable, polie comme si elle avait passé « sa vie dans les cours, simple comme le soli- « taire qui n'a jamais connu le monde, le feu de « son âme est tempéré dans ses yeux par une di- « vine modestie. »

« J'ai senti le prix de cette belle âme qui se révèle en vous dans les plus petites choses. Voilà ce qui me donne la hardiesse de vous demander, si vous n'aimez encore personne, de me laisser vous prouver, par mes soins et par ma conduite, que je suis digne de vous. Il s'agit de ma vie, vous ne pouvez douter que toutes mes forces ne soient employées non-seulement à vous plaire, mais encore à mériter votre estime qui peut tenir lieu de celle de toute la terre. Avec cet espoir, Ursule, et si vous me permettez de vous nommer dans mon cœur comme une adorée, Nemours sera pour moi le paradis, et les plus difficiles entreprises ne m'offriront que des jouissances qui vous seront rapportées comme on rapporte tout à Dieu. Dites-moi donc que je suis

« Votre Savinien. »

Ursule baisa cette lettre ; mais après l'avoir relue et tenue avec des mouvements insensés, elle s'habilla pour aller la montrer à son parrain.

— Mon Dieu ! j'ai failli sortir sans faire mes prières, dit-elle en rentrant pour s'agenouiller à son prie-Dieu.

Quelques instants après, elle descendit au jardin et y trouva son tuteur à qui elle fit lire la lettre de Savinien. Tous deux ils s'assirent sur le banc, sous le massif de plantes grimpantes, en face du pavillon chinois : Ursule attendait un mot du vieillard, et le vieillard réfléchissait beaucoup trop longtemps pour une fille impatiente. Enfin, de leur entretien secret, il résulta la lettre suivante que le docteur avait presque dictée :

« Monsieur,

« Je ne puis être que fort honorée de la lettre par laquelle vous m'offrez votre main ; mais, à mon âge, et d'après les lois de mon éducation, j'ai dû la communiquer à mon tuteur qui est toute ma famille et que j'aime à la fois comme un père et comme un ami. Voici donc les cruelles objections qu'il m'a faites et qui doivent me servir de réponse.

« Je suis, monsieur le vicomte, une pauvre fille dont la fortune à venir dépend entièrement, non-seulement des bons vouloirs de mon parrain, mais encore des mesures chanceuses qu'il prendra pour éluder la loi par laquelle il est défendu aux familles de donner autre chose que des aliments aux enfants naturels. Quoique fille légitime de Joseph Mirouët, capitaine de musique au 45e régiment d'infanterie, comme il est le frère naturel de mon tuteur et que l'incapacité du père peut affecter l'enfant, il est presque interdit à mon parrain de se livrer à des libéralités posthumes. Vous voyez, monsieur, que mon peu de fortune n'est pas mon plus grand malheur. J'ai bien des raisons d'être humble. C'est pour vous et non pour moi que je vous soumets de pareilles observations qui sont souvent d'un poids léger pour des cœurs aimants et dévoués. Mais considérez aussi, monsieur, que si je ne vous les soumettais pas, je serais soupçonnée de vouloir faire passer votre tendresse par dessus des obstacles que le monde et surtout votre mère trouveraient invincibles. J'aurai seize ans dans quatre mois. Peut-être reconnaîtrez-vous que nous sommes l'un et l'autre trop jeunes et trop inexpérimentés pour combattre les misères d'une vie commencée sans autre fortune que ce que je tiens de la bonté de feu M. de Jordy. Mon tuteur est, vous le savez, monsieur, un savant médecin et il désire ne pas me marier avant que j'aie atteint à vingt ans. Qui sait ce que le sort vous réserve durant ces quatre années, les plus belles de votre vie? Ne la brisez donc pas pour une pauvre fille.

« Après vous avoir exposé, monsieur, les raisons de mon cher tuteur qui, loin de s'opposer à mon bonheur, veut y contribuer de toutes ses forces et souhaite voir sa protection, bientôt débile, remplacée par une tendresse égale à la sienne ; il me reste à vous dire combien je suis touchée et de votre offre et des compliments affectueux qui l'accompagnent. La prudence qui dicte cette réponse est d'un vieillard à qui la vie est bien connue ; mais la reconnaissance que je vous exprime est d'une jeune fille à qui nul autre sentiment n'est entré dans l'âme.

« Ainsi, monsieur, je puis me dire, en toute vérité,

« Votre servante,

« Ursule Mirouet. »

Savinien ne répondit pas. Faisait-il des tentatives auprès de sa mère? Cette lettre avait-elle éteint son amour? Mille questions semblables, toutes insolubles, tourmentaient horriblement Ursule et par ricochet le docteur qui souffrait des moindres agitations de sa chère enfant. Ursule

montait souvent à sa chambre et regardait chez Savinien qu'elle voyait pensif, assis devant sa table et tournant souvent les yeux sur ses fenêtres à elle. A la fin de la semaine, pas plus tôt, elle reçut la lettre suivante de Savinien dont le retard s'expliquait par un surcroît d'amour.

A MADEMOISELLE URSULE MIROUET.

« Chère Ursule, je suis un Breton, et une fois mon parti pris, rien ne m'en fait changer. Votre tuteur, que Dieu conserve encore longtemps, a raison; mais ai-je donc tort de vous aimer? Aussi voudrais-je seulement savoir de vous si vous m'aimez. Dites-le-moi, ne fût-ce que par un signe, et c'est alors que ces quatre années deviendraient les plus belles de ma vie!

« Un de mes amis a remis à mon grand-oncle, le vice-amiral de Kergarouët, une lettre où je lui demande sa protection pour entrer dans la marine. Ce bon vieillard, ému par mes malheurs, m'a répondu que la bonne volonté du roi serait contrecarrée par les règlements, dans le cas où je voudrais un grade. Néanmoins, après trois mois d'études à Toulon, le ministre me fera partir comme chef de timonerie; puis, après une croisière contre les Algériens avec lesquels nous sommes en guerre, je puis subir un examen et devenir aspirant. Enfin si je me distingue dans l'expédition qui se prépare contre Alger, je serai certainement enseigne, dans combien de temps?... personne ne peut le dire. Seulement on rendra des ordonnances élastiques pour réintégrer le nom de Portenduère à la marine! Je ne dois vous obtenir que de votre parrain, je le vois, et votre respect pour lui vous rend plus chère à mon cœur; avant de répondre, je vais donc avoir une entrevue avec lui : de sa réponse dépendra tout mon avenir. Quoi qu'il avienne, sachez que, riche ou pauvre, fille d'un capitaine de musique ou fille d'un roi, vous êtes pour moi celle que la voix de mon cœur a désignée. Chère Ursule, nous sommes dans un temps où les préjugés, qui, jadis, nous eussent séparés, n'ont pas assez de force pour empêcher notre mariage. A vous donc tous les sentiments de mon cœur, et à votre oncle des garanties qui lui répondent de votre félicité! Il ne sait pas que je vous ai, dans quelques instants, plus aimée qu'il ne vous aime depuis quinze ans. A ce soir. »

— Tenez, mon parrain, dit Ursule en lui tendant cette lettre par un mouvement d'orgueil.

— Ah! mon enfant! s'écria le docteur après l'avoir lue, je suis plus content que toi! Le gentilhomme a, par cette résolution, réparé toutes ses fautes!

Après le dîner, Savinien se présenta chez le docteur qui se promenait alors avec Ursule le long de la balustrade de la terrasse sur la rivière. Le vicomte avait reçu ses habits de Paris, et l'amoureux n'avait pas manqué de rehausser ses avantages naturels par une mise aussi soignée, aussi élégante que s'il se fût agi de plaire à la belle et fière comtesse de Kergarouët. En le voyant venir du perron vers eux, la pauvre petite serrait le bras de son oncle absolument comme si elle se retenait pour ne pas tomber dans un précipice, et le docteur entendait de profondes et sourdes palpitations qui lui donnèrent le frisson.

— Laisse-nous, mon enfant, dit-il à sa pupille qui s'assit sur les marches du pavillon chinois après avoir laissé prendre et baiser sa main à Savinien.

— Monsieur, dit le jeune vicomte à voix basse au docteur, donnerez-vous cette chère personne à un capitaine de vaisseau?

— Non, dit Minoret en souriant, nous pourrions attendre trop longtemps, mais à un lieutenant.

Des larmes de joie humectèrent les yeux du jeune homme qui serra la main du vieillard avec une expression d'amitié.

— Je vais donc partir, répondit-il, aller étudier et tâcher d'apprendre en six mois ce que les élèves de l'école de marine ont appris en six ans.

— Partir? dit Ursule en s'élançant du perron vers eux.

— Oui, mademoiselle, pour vous mériter! Ainsi plus j'y mettrai d'empressement, plus d'affection je vous témoignerai.

— Nous sommes aujourd'hui le 3 octobre, dit elle en le regardant avec une tendresse infinie, partez après le 19?

— Oui, dit le vieillard, nous fêterons la Saint-Savinien.

— Adieu donc! s'écria le jeune homme. Je dois aller passer cette semaine à Paris, y faire les démarches nécessaires, mes préparatifs et mes acquisitions de livres, d'instruments de mathématiques, me concilier la faveur du ministre et obtenir les meilleures conditions possibles.

Ursule et son parrain reconduisirent Savinien jusqu'à la grille. Après l'avoir vu rentrer chez sa mère, ils le virent sortir accompagné de Toinette qui portait une petite malle.

— Pourquoi, si vous êtes riche, le forcez-vous à servir dans la marine? dit Ursule à son parrain.

— L'uniforme, mon cher cœur, et la croix de la Légion d'honneur gagnée dans un combat, effaceront bien des taches! En quatre ans, il peut arriver à commander un bâtiment, et voilà tout ce que je lui demande.

— Mais il peut périr! dit-elle en montrant au docteur un visage pâle.

— Les amoureux ont, comme les ivrognes, un dieu pour eux ! répondit le docteur en plaisantant.

A l'insu de son parrain, la pauvre petite, aidée par la Bougival, coupa pendant la nuit une quantité suffisante de ses longs et beaux cheveux blonds pour faire une chaîne ; puis, le surlendemain, elle séduisit son maître de musique, le vieux Schmucke, qui lui promit de veiller à ce que les cheveux ne fussent pas changés et que la chaîne fût achevée pour le dimanche suivant.

A son retour, Savinien apprit au docteur et à sa pupille qu'il avait signé son engagement ; il devait être rendu le 25 à Brest. Invité par le docteur à dîner pour le 18, il passa ces deux journées presque entières chez le docteur ; et malgré ses recommandations, les deux amoureux ne purent s'empêcher de trahir leur bonne intelligence aux yeux du curé, du juge de paix, du médecin de Nemours et de la Bougival.

— Enfants, leur dit le vieillard, vous jouez votre bonheur en ne vous gardant pas le secret à vous-même !

Enfin, le jour de sa fête, après la messe, pendant laquelle il y eut quelques regards échangés; Savinien, épié par Ursule, traversa la rue et vint dans ce petit jardin où tous deux se trouvèrent presque seuls. Par indulgence, le bonhomme lisait ses journaux dans le pavillon chinois.

— Chère Ursule, dit Savinien, voulez-vous me faire une fête plus grande que ne pourrait me la faire ma mère en me donnant une seconde fois la vie?...

— Je sais ce que vous voulez me demander, dit Ursule en l'interrompant. Tenez, voici ma réponse, ajouta-t-elle en prenant dans la poche de son tablier la chaîne faite de ses cheveux, et la lui présentant dans un tremblement nerveux qui accusait une joie illimitée. Portez ceci, dit-elle, pour l'amour de moi. Puisse mon présent écarter de vous tous les périls, en vous rappelant que ma vie est attachée à la vôtre !

— Ah ! la petite masque, elle lui donne une chaîne de ses cheveux ! se disait le docteur. Comment s'y est-elle prise ? Couper dans ses belles tresses blondes, mais elle lui donnerait mon sang !

— Ne me trouverez-vous pas bien mauvais de vous demander, avant de partir, une promesse formelle de n'avoir jamais d'autre mari que moi ? dit Savinien en baisant cette chaîne et regardant Ursule sans pouvoir retenir une larme.

— Si je ne vous l'ai pas trop dit déjà, moi qui suis venue contempler les murs de Sainte-Pélagie quand vous y étiez, répondit-elle en rougissant, je vous le répète, Savinien ; je n'aimerai jamais que vous et ne serai jamais qu'à vous !

En voyant Ursule à demi cachée dans le massif, le jeune homme ne tint pas contre le plaisir de la serrer sur son cœur et de l'embrasser au front ; mais elle jeta comme un cri faible, se laissa tomber sur le banc, et lorsque Savinien se mit auprès d'elle en lui demandant pardon, il vit le docteur debout devant eux.

— Ursule, mon ami, dit-il, est une véritable sensitive qu'une parole amère tuerait. Pour elle, vous devrez modérer l'éclat de l'amour ; et, si vous l'eussiez aimée depuis seize ans, vous vous seriez contenté de sa parole.

Deux jours après, Savinien partit. Malgré les lettres qu'il écrivit régulièrement à Ursule, elle fut en proie à une maladie sans cause sensible. Semblable à ces beaux fruits attaqués par un ver, une pensée lui rongeait le cœur. Elle perdit l'appétit et ses belles couleurs. Quand son parrain lui demanda la première fois ce qu'elle éprouvait : Je voudrais voir la mer, dit-elle.

— Il est difficile de te mener en décembre voir un port de mer, lui répondit le vieillard.

— Irais-je donc, dit-elle.

De grands vents s'élevaient-ils, Ursule éprouvait des commotions en croyant, malgré les savantes distinctions de son parrain, du curé, du juge de paix entre les vents de mer et de terre, que Savinien se trouvait aux prises avec un ouragan. Le juge de paix la rendit heureuse pour quelques jours avec une gravure qui représentait un aspirant en costume. Elle lisait les journaux en imaginant qu'ils donneraient des nouvelles de la croisière pour laquelle Savinien était parti. Elle dévora les romans maritimes de Cooper, et voulut apprendre les termes de marine. Ces preuves de la fixité de la pensée, souvent jouées par les autres femmes, furent si naturelles chez Ursule qu'elle vit en rêve chacune des lettres de Savinien, et ne manqua jamais à les annoncer le matin même en racontant le songe avant-coureur.

— Maintenant, dit-elle au docteur, la quatrième fois que ce fait eut lieu sans que le curé ni le médecin en fussent surpris, je suis tranquille : à quelque distance que Savinien sera, s'il est blessé, je le sentirai dans le même instant !

Le vieux médecin resta plongé dans une profonde méditation que le juge de paix et le curé jugèrent douloureuse, à voir l'expression de son visage.

— Qu'avez-vous ? lui demandèrent-ils quand Ursule les eut laissés seuls.

— Vivra-t-elle ? répondit le vieux médecin. Une si délicate et si tendre fleur résistera-t-elle à des peines de cœur ?

Néanmoins *la petite rêveuse,* comme la surnomma le curé, travaillait avec ardeur, elle comprenait l'importance d'une grande instruction pour une femme du monde, et tout le temps qu'elle ne donnait pas au chant, à l'étude de l'harmonie et de la composition, elle le passait à lire les livres que lui choisissait l'abbé Chaperon dans la riche bibliothèque de son parrain. Tout en menant cette vie occupée, elle souffrait, mais sans se plaindre. Parfois, elle restait des heures entières à regarder la fenêtre de Savinien. Le dimanche, à la sortie de la messe, elle suivait Mme de Portenduère en la contemplant avec tendresse, car malgré ses duretés, elle aimait en elle la mère de Savinien. Sa piété redoublait, elle allait à la messe tous les matins, car elle crut fermement que ces rêves étaient une faveur de Dieu.

Effrayé des ravages produits par cette nostalgie de l'amour, le jour de la naissance d'Ursule, son parrain lui promit de la conduire à Toulon voir le départ de l'expédition d'Alger, sans que Savinien, qui en faisait partie, en fût instruit. Le juge de paix et le curé gardèrent le secret au docteur sur le but de ce voyage qui parut être entrepris pour la santé d'Ursule, et qui intrigua beaucoup les héritiers Minoret. Après avoir revu Savinien en uniforme d'aspirant, après avoir monté sur le beau vaisseau de l'amiral à qui le ministre avait recommandé le jeune Portenduère, Ursule, à la prière de son ami, alla respirer l'air de Nice et parcourut la côte de la Méditerranée jusqu'à Gênes, où elle apprit l'arrivée de la flotte devant Alger et les heureuses nouvelles du débarquement.

Le docteur aurait voulu continuer ce voyage à travers l'Italie, autant pour distraire Ursule que pour achever en quelque sorte son éducation en agrandissant ses idées par la comparaison des mœurs, des pays, et par les enchantements de la terre où vivent les chefs-d'œuvre de l'art, et où tant de civilisations ont laissé leurs traces brillantes; mais la nouvelle de la résistance opposée par le trône aux électeurs de la fameuse chambre de 1830, rappela le docteur en France où il ramena sa pupille, riche d'un charmant petit modèle du vaisseau sur lequel servait Savinien, et dans un état de santé florissante.

XIV

URSULE ENCORE UNE FOIS ORPHELINE.

Les élections de 1830 donnèrent de la consistance aux héritiers qui, par les soins de Désiré Minoret et de Goupil, formèrent à Nemours un comité dont les efforts firent nommer à Fontainebleau le candidat libéral. Massin exerçait une énorme influence sur les électeurs de la campagne, cinq des fermiers du maître de poste étaient électeurs, Dionis représentait plus de onze voix. En se réunissant chez le notaire, Crémière, Massin, le maître de poste et leurs adhérents, finirent par prendre l'habitude de s'y voir. Au retour du docteur, le salon de Dionis était donc devenu le camp des héritiers. Le juge de paix et le maire qui se lièrent alors pour résister aux libéraux de Nemours, battus par l'opposition malgré les efforts des châteaux situés aux environs, furent étroitement unis par leur défaite. Lorsque Bongrand et l'abbé Chaperon apprirent au docteur le résultat de cet antagonisme qui dessina, pour la première fois, deux partis dans Nemours, et donna de l'importance aux héritiers Minoret, Charles X partait de Rambouillet pour Cherbourg. Désiré Minoret, qui partageait les opinions du barreau de Paris, avait fait venir de Nemours quinze de ses amis commandés par Goupil et à qui le maître de poste donna des chevaux pour courir à Paris où ils arrivèrent chez Désiré dans la nuit du 28. Goupil et Désiré coopérèrent avec cette troupe à la prise de l'hôtel de ville. Désiré Minoret fut décoré de la Légion d'honneur, et nommé substitut du procureur du roi à Fontainebleau. Goupil eut la croix de juillet. Dionis fut élu maire de Nemours en remplacement du *sieur* Levrault, et le conseil municipal se composa de Minoret-Levrault, adjoint, de Massin, de Crémière et de tous les adhérents du salon Dionis. Bongrand ne garda sa place que par l'influence de son fils, fait procureur du roi à Melun, et dont le mariage avec Mlle Levrault parut alors probable.

En voyant le trois pour cent à quarante-cinq, le docteur partit en poste pour Paris et plaça cinq cent quarante mille francs en inscriptions au porteur. Le reste de sa fortune, qui allait environ à deux cent soixante et dix mille francs, lui donna, mis à son nom dans le même fonds, ostensiblement quinze mille francs de rente. Il employa de la même manière le capital légué par le vieux professeur à Ursule, ainsi que les huit mille francs produits en neuf ans par les intérêts, ce qui fit à sa pupille quatorze cents francs de rente, au moyen d'une petite somme qu'il ajouta pour arrondir ce léger revenu. D'après les conseils de son maître, la vieille Bougival eut trois cent cinquante francs de rente en plaçant ainsi cinq mille et quelques cents francs d'économies. Ces sages opérations, méditées entre le docteur et le juge de paix, furent accomplies dans le plus profond secret, à la faveur des troubles politiques.

Quand le calme fut à peu près rétabli, le docteur acheta une petite maison contiguë à la sienne, et l'abattit ainsi que le mur de sa cour pour faire construire en place une remise et une écurie. Employer le capital de mille francs de rente à se donner des communs, parut une folie à tous les héritiers Minoret. Cette prétendue folie fut le commencement d'une ère nouvelle dans la vie du docteur qui, par un moment où les chevaux et les voitures se donnaient presque, ramena de Paris trois superbes chevaux et une calèche.

Quand, au commencement de novembre 1830, le vieillard vint pour la première fois, par un temps pluvieux, en calèche à la messe et descendit, pour donner la main à Ursule, tous les habitants accoururent sur la place, autant pour voir la voiture du docteur et questionner son cocher que pour gloser sur la pupille à l'excessive ambition de laquelle Massin, Crémière, le maître de poste et leurs femmes, attribuaient les folies de leur oncle.

— La calèche! hé, Massin? cria Goupil. Votre succession va bon train, hein?

— Tu dois avoir demandé de bons gages, Cabirolle? dit le maître de poste au fils d'un de ses conducteurs qui restait auprès des chevaux, car tu n'useras pas beaucoup de fers chez un homme de quatre-vingt-quatre ans. Combien les chevaux ont-ils coûté?

— Quatre mille francs. La calèche, quoique de hasard, a été payée mille francs, mais elle est belle, les roues sont à patente.

— C'est une belle voiture, tout de même! s'écria Crémière, et il faut être riche pour prendre un pareil genre.

— Elle va bien, la petite, dit Goupil. Mais elle a raison, elle vous apprend à jouir de la vie. Pourquoi n'avez-vous pas de beaux chevaux et des calèches, vous, papa Minoret? Vous laisserez-vous humilier? A votre place, moi! j'aurais une voiture de prince.

— Voyons, Cabirolle, dit Massin, est-ce la petite qui lance notre oncle dans ces luxes-là?

— Je ne sais pas, répondit Cabirolle, mais elle est quasiment la maîtresse au logis. Il vient maintenant maître sur maître de Paris.

— Le vieil Allemand qui lui apprend le piano n'est cependant pas renvoyé, dit Mme Massin.

— Il y est encore aujourd'hui, répondit Cabirolle.

— Maintenant, s'écria Goupil, vous ne devez plus compter sur la succession. Ursule a bientôt dix-sept ans, elle est plus jolie que jamais, les voyages forment la jeunesse, et la petite farceuse tient votre oncle par le bon bout! Il y a cinq à six paquets pour elle aux voitures par semaine, et les couturières, les modistes viennent lui essayer ici ses robes et ses affaires. Aussi ma patronne est-elle furieuse! Attendez Ursule à la sortie et regardez son petit châle de cou, un vrai cachemire de douze cents francs.

La foudre serait tombée au milieu du groupe des héritiers, elle n'aurait pas produit plus d'effet que les derniers mots de Goupil qui se frottait les mains.

Le vieux salon vert du docteur fut renouvelé par un tapissier de Paris. Jugé sur le luxe qu'il déployait, le vieillard était tantôt accusé d'avoir célé sa fortune et de posséder soixante mille livres de rente, tantôt de dépenser ses capitaux pour plaire à Ursule. On faisait de lui tour à tour un richard et un libertin; mais ce mot: C'est un vieux fou! résuma l'opinion du pays. Cette fausse direction des jugements de la petite ville eut pour avantage de tromper les héritiers qui ne soupçonnèrent point l'amour de Savinien pour Ursule, véritable cause des dépenses du docteur enchanté d'habituer sa pupille à son rôle de vicomtesse, et qui, riche de plus de cinquante mille francs de rente, se donnait le plaisir de parer son idole.

Au mois de février 1832, le jour où Ursule avait dix-sept ans, le matin même en se levant, elle vit Savinien en costume d'enseigne à sa fenêtre.

— Comment n'en ai-je rien su? se dit-elle.

Depuis la prise d'Alger où Savinien se distingua par un trait de courage qui lui valut la croix, la corvette sur laquelle il servait étant restée pendant plusieurs mois à la mer, il lui avait été tout à fait impossible d'écrire au docteur, et il ne voulait pas quitter le service sans l'avoir consulté. Jaloux de conserver à la marine un nom illustre, le nouveau gouvernement avait profité du remue-ménage de juillet pour donner le grade d'enseigne à Savinien. Après avoir obtenu un congé de quinze jours, le nouvel enseigne arrivait de Toulon par la malle-poste, pour la fête d'Ursule, et pour prendre en même temps l'avis du docteur.

— Il est arrivé! cria la filleule, en se précipitant dans la chambre de son parrain.

— Très-bien! répondit-il. Je devine le motif qui lui fait quitter le service, et il peut maintenant rester à Nemours.

— Ah! voilà ma fête, elle est toute dans ce mot, dit-elle en embrassant le docteur.

Sur un signe qu'elle alla faire au gentilhomme, il vint aussitôt : elle voulait l'admirer, car il lui semblait changé en mieux. En effet, le service militaire imprime aux gestes, à la démarche, à l'air des hommes une décision mêlée de gravité, je ne sais quelle rectitude qui permet au plus superficiel observateur de reconnaître un militaire sous l'habit bourgeois. Rien ne démontre mieux que l'homme

est fait pour commander. Ursule en aima mieux encore Savinien, et ressentit une joie d'enfant à se promener dans le petit jardin en lui donnant le bras, et lui faisant raconter la part qu'il avait eue, *en sa qualité d'aspirant*, à la prise d'Alger... Elle voyait, disait-elle, tout en rouge, quand elle regardait la décoration de Savinien.

Le docteur qui, de sa chambre, les surveillait en s'habillant, vint les retrouver; et, sans s'ouvrir entièrement au vicomte, il lui dit, qu'au cas où Mme de Portenduère consentirait à son mariage avec Ursule, la fortune de sa filleule rendait superflu le traitement des grades qu'il pouvait acquérir.

— Hélas! dit Savinien, il faudra bien du temps pour vaincre l'opposition de ma mère. Avant mon départ, placée entre l'alternative de me voir rester près d'elle si elle consentait à mon mariage avec Ursule, ou de ne plus me revoir que de loin en loin et de me savoir exposé aux dangers de ma carrière, elle m'a laissé partir...

— Mais, Savinien, dit Ursule en lui prenant la main, nous serons ensemble!

La démission fut envoyée, et la fête d'Ursule reçut, de la présence de son fiancé, le plus bel éclat. Quelques mois après, vers le mois de mai, la vie intérieure reprit chez le docteur Minoret le calme d'autrefois, mais avec un habitué de plus. Les assiduités du jeune vicomte furent d'autant plus promptement interprétées comme celles d'un amant, que soit à la messe, soit à la promenade, ses manières et celles d'Ursule, quoique réservées, trahissaient l'entente de leurs cœurs. Dionis fit observer aux héritiers que le bonhomme ne demandait point ses intérêts et que la vieille dame lui devait déjà deux années.

— Elle sera forcée de céder, de consentir à la mésalliance de son fils, dit le notaire. Si ce malheur arrive, il est probable qu'une grande partie de la fortune de votre oncle servira d'argument irrésistible.

L'irritation des héritiers, en devinant que leur oncle leur préférait trop Ursule pour ne pas assurer son bonheur à leurs dépens, devint alors aussi sourde que profonde. Réunis tous les soirs chez Dionis depuis la révolution de juillet, ils y maudissaient les deux amants, et la soirée ne se terminait guère sans qu'ils eussent cherché, mais vainement, les moyens de contrecarrer le vieillard. Zélie, qui sans doute avait profité comme le docteur de la baisse des rentes pour placer avantageusement ses énormes capitaux, était la plus acharnée après l'orpheline et les Portenduère. Un soir où Goupil, qui se gardait cependant de s'ennuyer dans ces soirées, était venu pour se tenir au courant des affaires de la ville qui se discutaient là, Zélie eut une recrudescence de haine; elle avait vu le matin le docteur, Ursule et Savinien revenant en calèche d'une promenade aux environs.

— Je donnerais bien trente mille francs pour que Dieu rappelât à lui notre oncle avant que le mariage de ce Portenduère et de la mijaurée se fasse! dit-elle.

Goupil reconduisit M. et Mme Minoret jusqu'au milieu de leur grande cour, et leur dit en regardant autour de lui pour savoir s'ils étaient bien seuls: Voulez-vous me donner les moyens d'acheter l'étude de Dionis, et je ferai rompre le mariage de M. Portenduère et d'Ursule.

— Comment? demanda le colosse.

— Me croyez-vous assez niais pour vous dire mon projet? répondit le maître clerc.

— Eh! bien, mon garçon, brouille-les, et nous verrons, dit Zélie.

— Je ne m'embarque point dans de pareils tracas sur un: nous verrons! Le jeune homme est un crâne qui pourrait me tuer et je dois être ferré à glace, être de sa force à l'épée et au pistolet. Établissez-moi, je vous tiendrai parole.

— Empêche ce mariage et je t'établirai, répondit le maître de poste.

— Voici neuf mois que vous regardez à me prêter quinze malheureux mille francs pour acheter l'étude de Lecœur, l'huissier, et vous voulez que je me fie à cette parole! Allez, vous perdrez la succession de votre oncle, et ce sera bien fait.

— S'il ne s'agissait que de quinze mille francs et de l'étude de Lecœur, je ne dis pas, répondit Zélie, mais vous cautionner pour cinquante mille écus!...

— Mais je payerai, dit Goupil en lançant à Zelie un regard fascinateur qui rencontra le regard impérieux de la maîtresse de poste. Ce fut comme du venin sur de l'acier.

— Nous attendrons, dit Zélie.

— Ayez donc le génie du mal! pensa Goupil. Si jamais je les tiens, ceux-là, se dit-il, je les presserai comme des citrons.

En cultivant la société du docteur, du juge de paix et du curé, Savinien leur prouva l'excellence de son caractère; et son amour pour Ursule, si dégagé de tout intérêt, si persistant, les intéressa si vivement, qu'ils ne séparaient plus ces deux enfants dans leurs pensées. Bientôt, la monotonie de cette vie patriarcale et la certitude que les amants avaient de leur avenir, finirent par donner à leur affection une apparence de fraternité. Souvent le docteur laissait Ursule et Savinien seuls, tant il avait bien jugé ce charmant jeune homme qui baisait la main d'Ursule en arrivant, et ne la lui eût pas demandée seul avec elle; tant il était pénétré de

respect pour l'innocence, pour la candeur de cette enfant dont l'excessive sensibilité, souvent éprouvée, lui avait appris qu'une expression dure, un air froid ou des alternatives de douceur et de brusquerie pouvaient la tuer. Les grandes hardiesses des deux amants se commettaient en présence des vieillards, le soir.

Deux années, pleines de joies secrètes, se passèrent ainsi, sans autre événement que les tentatives inutiles du jeune homme pour obtenir le consentement de sa mère à son mariage avec Ursule. Il parlait quelquefois des matinées entières, sa mère l'écoutait sans répondre à ses raisons et à ses prières, autrement que par un silence de Bretonne ou par des refus. A dix-neuf ans, Ursule, élégante, excellente musicienne, instruite, n'avait plus rien à acquérir, elle était parfaite. Aussi eut-elle une renommée de beauté, de grâce et d'instruction qui s'étendit au loin. Un jour, le docteur eut à refuser la marquise d'Aiglemont qui pensait à Ursule pour son fils aîné. Six mois plus tard, malgré le profond secret gardé par Ursule, par le docteur et par madame d'Aiglemont, Savinien en fut instruit par hasard. Touché de tant de délicatesse, il argua de ce procédé, mais sa mère lui répondit : — Si les d'Aiglemont veulent se mésallier, est-ce une raison pour nous?

Au mois de décembre 1834, le pieux et bon vieillard déclina visiblement. En le voyant sortir de l'église, la figure jaune et grippée, les yeux pâles, toute la ville parla de la mort prochaine du bonhomme, alors âgé de quatre-vingt-huit ans.

— Vous saurez ce qui en est, disait-on aux héritiers.

En effet le décès du vieillard avait l'attrait d'un problème. Mais il ne se savait pas malade, il avait des illusions, et ni la pauvre Ursule, ni Savinien, ni le juge de paix, ni le curé ne voulaient, par délicatesse, l'éclairer sur sa position; le médecin de Nemours, qui le venait voir tous les soirs, n'osait lui rien prescrire : il ne sentait aucune douleur, il s'éteignait doucement, et chez lui l'intelligence demeurait ferme, nette et puissante. Chez les vieillards ainsi constitués, l'âme domine le corps et lui donne la force de mourir debout. Le curé, pour ne pas avancer le terme fatal, le dispensa de venir entendre la messe à l'église, et lui permit de lire les offices chez lui, car il accomplissait minutieusement ses devoirs de religion. Plus il alla vers la tombe, plus il aima Dieu : les clartés éternelles lui expliquaient de plus en plus les difficultés de tout genre. Au commencement de la nouvelle année, Ursule obtint de lui qu'il vendît ses chevaux, sa voiture, et congédiât Cabirolle.

Le juge de paix, dont les inquiétudes sur l'avenir d'Ursule étaient loin de se calmer par les demi-confidences du vieillard, entama cette question délicate en démontrant un soir à son vieil ami la nécessité d'émanciper Ursule. La pupille serait alors habile à recevoir un compte de tutelle et à posséder, ce qui permettait de l'avantager. Malgré cette ouverture, le vieillard qui cependant avait déjà consulté le juge de paix, ne lui confia point le secret de ses dispositions envers Ursule; mais il adopta le parti de l'émancipation. Plus le juge de paix mettait d'insistance à vouloir connaître les moyens choisis par son vieil ami pour enrichir Ursule, plus le docteur devenait défiant; il craignit positivement de confier au juge de paix les trente-six mille francs de rente au porteur.

— Pourquoi, lui dit Bongrand, mettre contre vous le hasard?

— Entre deux hasards, répondit le docteur, on évite le plus chanceux.

Bongrand mena l'affaire de l'émancipation assez rondement pour que la délibération du conseil de famille fût homologuée avant le jour où Mlle Mirouët eût ses vingt ans.

Cet anniversaire devait être la dernière fête du vieux docteur qui, pris sans doute d'un pressentiment de sa fin prochaine, célébra somptueusement cette journée en donnant un petit bal auquel il invita les jeunes personnes et les jeunes gens des quatre familles Dionis, Crémière, Minoret et Massin. Savinien, Bongrand, le curé, ses deux vicaires, le médecin de Nemours et mesdames Zélie Minoret, Massin et Crémière ainsi que Schmucke, furent les convives du grand dîner qui précéda le bal.

— Je sens que je m'en vais, dit le vieillard au notaire à la fin de la soirée. Je vous prie donc de venir demain pour rédiger le compte de tutelle que je dois rendre à Ursule, afin de ne pas en compliquer ma succession. Dieu merci! je n'ai pas fait tort d'une obole à mes héritiers, et n'ai disposé que de mes revenus. Mrs Cremière, Massin et Minoret, mon neveu, sont membres du conseil de famille institué pour Ursule; ils assisteront à cette reddition de comptes.

Ces paroles entendues par Massin furent colportées dans le bal et y répandirent la joie parmi les trois familles qui, depuis quatre ans, vivaient en de continuelles alternatives, se croyant tantôt riches, tantôt déshéritées. Quand, vers deux heures du matin, il ne resta plus dans le salon que Savinien, Bongrand et le curé Chaperon, le vieux docteur dit en leur montrant Ursule, charmante en habit de bal, qui venait de dire adieu aux jeunes Crémière et Massin : C'est à vous, mes amis, que je la confie! Dans quelques jours je ne serai plus là pour la protéger; mettez-vous tous entre

elle et le monde, jusqu'à ce qu'elle soit mariée... J'ai peur pour elle.

Ces paroles firent une impression pénible. Le compte rendu quelques jours après en conseil de famille établissait le docteur Minoret reliquataire de dix mille six cents francs, tant pour les arrérages de l'inscription de quatorze cents francs de rente dont l'acquisition était expliquée par l'emploi du legs du capitaine de Jordy, que pour un petit capital de cinq mille francs provenant des dons faits, puis quinze ans, par le docteur à sa pupille, à leurs jours de fête ou anniversaires de naissance respectifs

Cette authentique reddition de compte avait été recommandée par le juge de paix qui redoutait les effets de la mort du docteur Minoret, et qui, malheureusement, avait raison. Le lendemain de l'acceptation du compte de tutelle qui rendait Ursule riche de dix mille six cents francs et de quatorze cents francs de rente, le vieillard fut pris d'une faiblesse qui le contraignit à garder le lit. Malgré la discrétion qui enveloppait la maison du docteur, le bruit de sa mort se répandit en ville où les héritiers coururent comme les grains d'un chapelet dont le fil est rompu. Massin, qui vint savoir les nouvelles, apprit d'Ursule elle-même que le bonhomme était au lit, et malheureusement le médecin de Nemours avait déclaré que le moment où Minoret s'aliterait serait celui de sa mort. Dès lors, malgré le froid, les héritiers stationnèrent dans les rues, sur la place ou sur le pas de leurs portes, occupés à causer de cet événement attendu depuis si longtemps, et à épier le moment où le curé lui porterait les sacrements dans l'appareil en usage dans les villes de province.

Deux jours après, quand l'abbé Chaperon, accompagné de son vicaire et des enfants de chœur, précédé du sacristain portant la croix, traversa la grande rue, les héritiers se joignirent à lui pour occuper la maison, empêcher toute soustraction et jeter leurs mains avides sur les trésors présumés. Lorsque le docteur aperçut, à travers le clergé, ses héritiers agenouillés qui, loin de prier, l'observaient par des regards aussi vifs que les lueurs des cierges, il ne put retenir un malicieux sourire. Le curé se retourna, les vit et dit alors assez lentement les prières. Le maître de poste, le premier, quitta sa gênante posture, sa femme le suivit; Massin craignit que Zélie et son mari ne missent la main sur quelque bagatelle, il les rejoignit au salon, et bientôt tous les héritiers s'y trouvèrent.

— Il est trop honnête homme pour voler l'extrême-onction, dit Crémière; ainsi, nous voilà bien tranquilles!

— Oui, nous allons avoir chacun environ vingt mille francs de rente, répondit Mme Massin.

— J'ai dans l'idée, dit Zélie, que depuis trois ans, il ne *plaçait* plus, il *aimait* à thésauriser...

— Est-ce dans sa cave? disait Massin à Crémière.

— Pourvu que nous trouvions quelque chose, dit Minoret-Levrault.

— Mais après ses déclarations au bal, s'écria Mme Massin, il n'y a plus de doute.

— En tout cas, dit Crémière, comment feronsnous? partagerons-nous? liciterons-nous, ou distribuerons-nous par lots, car enfin nous sommes tous majeurs.

Une discussion, qui s'envenima promptement, s'éleva sur la manière de procéder. Au bout d'une demi-heure, un bruit de voix confus, sur lequel se détachait l'organe criard de Zélie, retentissait dans la cour et jusque dans la rue.

— Il doit être mort, dirent alors les curieux attroupés dans la rue.

Ce tapage parvint aux oreilles du docteur qui entendit ces mots : — Mais la maison, la maison vaut trente mille francs! Je la prends moi pour trente mille francs! criés ou plutôt beuglés par Crémière.

— Eh! bien, nous la payerons ce qu'elle vaudra, dit aigrement Zélie.

— Monsieur le curé, dit le vieillard à l'abbé Chaperon qui demeurait auprès de son ami après l'avoir administré, faites que je demeure en paix. Mes héritiers, comme ceux du cardinal Ximénès, sont capables de piller ma maison avant ma mort, et je n'ai pas de singe pour me rétablir! Allez leur signifier que je ne veux personne chez moi!

Le curé, le médecin descendirent, répétèrent l'ordre du moribond, et dans un accès d'indignation, y ajoutèrent de vives paroles pleines de blâme.

— Mme Bougival, dit le médecin, fermez la grille et ne laissez entrer personne; il semble qu'on ne puisse pas mourir tranquille. Vous préparerez un cataplasme de farine de moutarde, afin d'appliquer des sinapismes aux pieds de monsieur.

— Votre oncle n'est pas mort et il peut vivre encore longtemps, disait l'abbé Chaperon en congédiant les héritiers venus avec leurs enfants. Il réclame le plus profond silence, et ne veut que sa pupille auprès de lui. Quelle différence entre la conduite de cette jeune fille et la vôtre!

— Vieux cafard! s'écria Crémière, je vais faire sentinelle, il est bien possible qu'il se machine quelque chose contre nos intérêts.

Le maître de poste avait disparu dans le jardin avec l'intention de veiller son oncle en compagnie d'Ursule et de se faire admettre dans la maison comme un aide. Il revint à pas de loup, sans que ses bottes fissent le moindre bruit, car il y avait des

tapis dans le corridor et sur les marches de l'escalier, il put alors arriver jusqu'à la porte de la chambre de son oncle sans être entendu. Le curé, le médecin étaient partis, la Bougival préparait le sinapisme.

— Sommes-nous bien seuls? dit le vieillard à sa pupille.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour voir dans la cour.

— Oui, dit-elle, monsieur le curé a tiré la grille lui-même en s'en allant.

— Mon enfant aimé, dit le mourant, mes heures, mes minutes même sont comptées, je n'ai pas été médecin pour rien, le sinapisme du docteur ne me fera pas aller jusqu'à ce soir. Ne pleure pas, Ursule, dit-il en se voyant interrompre par les pleurs de sa filleule, mais écoute-moi bien : il s'agit d'épouser Savinien. Aussitôt que la Bougival sera montée avec le sinapisme, descends au pavillon chinois, voici la clef, soulève le marbre du buffet de Boule et dessous tu trouveras une lettre cachetée à ton adresse, prends-la, reviens me la montrer, car je ne mourrai tranquille qu'en te la voyant entre les mains. Quand je serai mort, tu ne le diras pas sur-le-champ, tu feras venir M. de Portenduère, vous lirez la lettre ensemble et tu me jures en son nom et au tien d'exécuter mes dernières volontés. Quand il m'aura obéi, vous annoncerez ma mort, et la comédie des héritiers commencera. Dieu veuille qu'ils ne te maltraitent pas !

— Oui, mon parrain.

Le maître de poste ne resta point à écouter le reste de la scène, il détala sur la pointe des pieds en se souvenant que la serrure du cabinet se trouvait du côté de la bibliothèque. Il avait assisté, dans le temps, au débat de l'architecte et du serrurier qui prétendait que si l'on s'introduisait dans la maison par la fenêtre donnant sur la rivière, il fallait par prudence, mettre la serrure du côté de la bibliothèque, le cabinet devant être une pièce de plaisance pour l'été. Ébloui par l'intérêt, les oreilles pleines de sang, Minoret dévissa la serrure au moyen d'un couteau avec la prestesse des voleurs, il entra dans le cabinet, y prit le paquet sans s'amuser à le décacheter, revissa la serrure, mit les choses en état, et alla s'asseoir dans la salle à manger en attendant que la Bougival montât le sinapisme pour quitter la maison. Il opéra sa fuite avec d'autant plus de facilité que la pauvre Ursule trouva plus urgent de voir appliquer le sinapisme que d'obéir aux recommandations de son parrain.

— La lettre! la lettre! cria d'une voix mourante le vieillard, obéis-moi, voici la clef. Je veux te voir la lettre à la main !

Ces paroles furent jetées avec des regards si égarés que la Bougival dit à Ursule : Mais faites donc ce que veut votre parrain, ou vous allez causer sa mort.

Elle le baisa sur le front, prit la clef et descendit; mais bientôt rappelée par les cris perçants de la Bougival, elle accourut, le vieillard l'embrassa par un regard, lui vit les mains vides, se dressa sur son séant, voulut parler, et mourut en faisant un horrible dernier soupir, les yeux hagards de terreur ! La pauvre petite, qui voyait la mort pour la première fois, tomba sur ses genoux et fondit en larmes. La Bougival ferma les yeux du vieillard et le disposa dans son lit. Quand, selon l'expression, elle eut *paré* le mort, la vieille nourrice courut prévenir M. Savinien; mais les héritiers qui se tenaient au bout de la rue entourés de curieux, absolument comme des corbeaux qui attendent qu'un cheval soit enterré pour venir gratter la terre et fouiller de leurs pattes et du bec, accoururent avec la célérité de ces oiseaux.

XV

LE TESTAMENT DU DOCTEUR.

Pendant ces événements, le maître de poste était allé chez lui pour savoir ce que contenait le mystérieux paquet. Voici ce qu'il y trouva.

A ma chère Ursule Mirouët, fille de mon beau-frère naturel, Joseph Minoret, et de Dinah Grollman.

« Nemours, 15 janvier 1830.

« Mon petit ange, mon affection paternelle, que « tu as si bien justifiée, a eu pour principe non-« seulement le serment que j'ai fait à ton pauvre « père de le remplacer, mais encore ta ressemblance « avec Ursule Mirouët, ma femme, de qui tu m'as « sans cesse rappelé les grâces, l'esprit, la candeur « et le charme. Ta qualité de fille du fils naturel « de mon beau-père, rend, aux termes des lois fran-« çaises, toutes les dispositions testamentaires que « je pourrais faire en ta faveur sujettes à contesta-« tion... »

— Le vieux gueux ! cria le maître de poste.

« Ton adoption aurait été l'objet d'un procès, et « j'ai toujours reculé devant l'idée de t'épouser « pour te transmettre ma fortune, car j'aurais pu « vivre longtemps et déranger l'avenir de ton bon-« heur qui n'est retardé que par la vie de Mme de « Portenduère. Ces difficultés mûrement pesées,

« voulant te laisser la fortune nécessaire à une belle « existence... »

— Le scélérat, il a pensé à tout!

« Sans nuire en rien à mes héritiers... »

— Le jésuite!

« Je t'ai destiné le fruit des économies que j'ai « faites pendant dix-huit années et que j'ai con- « stamment fait valoir, par les soins de mon no- « taire, en vue de te rendre aussi heureuse qu'on « peut l'être par la richesse. Sans argent, ton édu- « cation et tes idées élevées seraient ton malheur. « D'ailleurs, tu dois une belle dot au charmant « jeune homme qui t'aime. Tu trouveras donc dans « le milieu du troisième volume des Pandectes « in-folio, reliées en maroquin rouge, et qui est le « dernier volume du premier rang, au-dessus de la « tablette de la bibliothèque, dans le dernier corps, « du côté du salon, trois inscriptions de rentes en « trois pour cent, au porteur, de chacune douze « mille francs... »

— Quelle profondeur de scélératesse! s'écria le maître de poste. Ah! Dieu ne permettra pas que je sois ainsi frustré.

« Prends-les aussitôt, ainsi que le peu d'arréra- « ges économisés au moment de ma mort, et qui « seront dans le volume précédent. Songe, mon « enfant adoré, que tu dois obéir aveuglément à « une pensée qui a fait le bonheur de toute ma « vie, et qui m'obligerait à demander le secours « de Dieu si tu me désobéissais. Mais, en prévision « d'un scrupule de ta chère conscience, que je sais « ingénieuse à se tourmenter, tu trouveras ci-joint, « un testament en bonne forme de ces inscriptions « au profit de M. Savinien de Portenduère. Ainsi, « soit que tu les possèdes toi-même, soit qu'elles « te viennent de celui que tu aimes, elles seront ta « légitime propriété.

« Ton parrain,

« Denis Minoret. »

A cette lettre était jointe, sur un carré de papier timbré, la pièce suivante :

« CECI EST MON TESTAMENT.

« Moi, Denis Minoret, docteur en médecine, do- « micilié à Nemours, sain d'esprit et de corps, ainsi « que la date de ce testament le démontre, lègue « mon âme à Dieu, le priant de me pardonner « mes longues erreurs en faveur de mon sincère « repentir.

« Puis, ayant reconnu chez M. le vicomte Sa- « vinien de Portenduère une véritable affection « pour moi, je lui lègue trente-six mille francs de « rentes perpétuelles trois pour cent, à prendre « dans ma succession, par préférence à tous mes « héritiers.

« Fait et écrit en entier de ma main, à Nemours, « le onze janvier mil huit cent trente et un.

« Denis Minoret. »

Sans hésiter, le maître de poste, qui pour être bien seul, s'était enfermé dans la chambre de sa femme, y chercha le briquet phosphorique et reçut deux avis du ciel par l'extinction de deux allumettes qui successivement ne voulurent pas s'allumer, la troisième prit. Il brûla dans la cheminée et la lettre et le testament. Par une précaution superflue, il enterra les vestiges du papier et de la cire dans les cendres. Puis, affriolé par l'idée de posséder trente-six mille francs de rente à l'insu de sa femme, il revint au pas de course chez son oncle aiguillonné par la seule idée, idée simple et nette, qui pouvait traverser sa lourde tête. En voyant la maison de son oncle envahie par les trois familles enfin maîtresses de la place, il trembla de ne pouvoir accomplir un projet sur lequel il ne se donnait pas le temps de réfléchir en ne pensant qu'aux obstacles.

— Que faites-vous donc là? dit-il à Massin et à Crémière. Croyez-vous que nous allons laisser la maison et les valeurs au pillage? Nous sommes trois héritiers, nous ne pouvons pas camper là! Vous, Crémière, courez donc chez Dionis et dites-lui de venir constater le décès. Je ne puis pas, quoique adjoint, dresser l'acte mortuaire de mon oncle... Vous, Massin, allez prier le père Bongrand d'apposer les scellés. Et vous, tenez donc compagnie à Ursule, mesdames, dit-il à sa femme, à mesdames Massin et Crémière. Ainsi, rien ne se perdra. Surtout fermez la grille, que personne ne sorte!

Les femmes, qui sentirent la justesse de cette observation, coururent dans la chambre d'Ursule et trouvèrent cette noble créature, déjà si cruellement soupçonnée, agenouillée et priant Dieu, le visage couvert de larmes. Minoret, devinant que les trois héritières ne resteraient pas longtemps avec Ursule, et craignant la défiance de ses cohéritiers, alla dans la bibliothèque, y vit le volume, l'ouvrit, prit les trois inscriptions, et trouva dans l'autre une trentaine de billets de banque. En dépit de sa nature brutale, le colosse crut entendre un carillon à chacune de ses oreilles, le sang lui sifflait aux tempes, en accomplissant ce vol. Malgré la rigueur de la saison, il eut sa chemise mouillée dans le dos. Enfin ses jambes flageolaient au point qu'il tomba sur un fauteuil du salon comme s'il eût reçu quelque coup de massue à la tête.

— Ah! comme une succession délie la langue au grand Minoret! dit Massin en courant par la ville. L'avez-vous entendu? disait-il à Crémière. Allez ici, allez là. Comme il connaît la manœuvre!

— Oui, pour une grosse bête, il avait un certain air...

— Tenez, dit Massin alarmé, sa femme y est, ils sont trop de deux! Faites les commissions, j'y retourne.

Au moment où le maître de poste s'asseyait, il aperçut donc à la grille la figure allumée du greffier qui revenait avec une célérité de fouine à la maison mortuaire.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda le maître de poste en allant ouvrir à son cohéritier.

— Rien, lui répondit-il en lui lançant un regard de chat sauvage, je reviens pour les scellés.

— Je voudrais qu'il fussent déjà posés, nous pourrions tous revenir chacun chez nous, répondit Minoret.

— Ma foi, nous mettrons un gardien des scellés, répondit le greffier. La Bougival est capable de tout dans l'intérêt de la mijaurée. Nous y placerons Goupil.

— Lui! dit le maître de poste, il prendrait la grenouille et nous n'y verrions que du feu!

— Voyons! reprit Massin. Ce soir, on veillera le mort, et nous aurons fini d'apposer les scellés dans une heure; ainsi nos femmes les garderont elles-mêmes. Nous aurons demain, à midi, l'enterrement. L'on ne peut procéder à l'inventaire que dans huit jours.

— Mais, dis le colosse en souriant, faisons déguerpir cette mijaurée, et nous commettrons le tambour de la mairie à la garde des scellés et de la maison.

— Bien! s'écria le greffier. Chargez-vous de cette expédition, vous êtes le chef des Minoret.

— Mesdames, mesdames, dit Minoret, veuillez rester toutes au salon, il ne s'agit pas d'aller dîner, mais de procéder à l'apposition des scellés pour la conservation de tous les intérêts.

Puis, il prit sa femme à part pour lui communiquer les idées de Massin relativement à Ursule. Aussitôt, les femmes dont le cœur était rempli de vengeance et qui souhaitaient prendre une revanche sur la mijaurée, accueillirent avec enthousiasme le projet de la chasser. Bongrand parut et fut indigné de la proposition que Zélie et Mme Massin lui firent, en qualité d'ami du défunt, de prier Ursule de quitter la maison.

— Allez vous-mêmes la chasser de chez son père, de chez son parrain, de chez son oncle, de chez son bienfaiteur, de chez son tuteur! Allez-y, vous qui ne devez cette succession qu'à la noblesse de son âme; allez, prenez-la par les épaules, et jetez-la dans la rue, à la face de toute la ville! Vous la croyez capable de vous voler? Eh bien! constituez un gardien des scellés, vous serez dans votre droit. Sachez d'abord que je n'apposerai pas les scellés sur sa chambre, elle y est chez elle, tout ce qui s'y trouve est sa propriété, je vais l'instruire de ses droits, et lui dire d'y rassembler tout ce qui lui appartient... Oh! en votre présence, ajouta-t-il en entendant un grognement d'héritiers.

— Hein? dit le percepteur au maître de poste et aux femmes stupéfaites de la colérique allocution de Bongrand.

— En voilà un *de* magistrat! s'écria le maître de poste.

Assise sur une petite causeuse, à demi évanouie, la tête renversée, ses nattes défaites, Ursule laissait échapper un sanglot de temps en temps. Ses yeux étaient troubles, elle avait les paupières enflées, enfin elle se trouvait en proie à une prostration morale et physique qui eût attendri les êtres les plus féroces, excepté des héritiers.

— Ah! M. Bongrand, après ma fête, la mort et le deuil, dit-elle avec cette poésie naturelle aux belles âmes. Vous savez, vous, ce qu'il était? En vingt ans, pas une parole d'impatience avec moi! J'ai cru qu'il vivrait cent ans! Il a été ma mère, criait-elle, et une bonne mère.

Ce peu d'idées exprimées attirèrent deux torrents de larmes entrecoupés de sanglots, puis elle retomba comme une masse.

— Mon enfant, reprit le juge de paix en entendant les héritiers dans l'escalier, vous avez toute la vie pour le pleurer et vous n'avez qu'un instant pour vos affaires. Réunissez dans votre chambre tout ce qui, dans la maison, est à vous. Les héritiers me forcent à mettre les scellés...

— Ah! ses héritiers peuvent bien tout prendre, s'écria Ursule en se dressant dans un accès d'indignation sauvage. J'ai là tout ce qu'il y a de précieux, dit-elle en se frappant la poitrine.

— Et quoi? demanda le maître de poste qui de même que Massin montra sa terrible face.

— Le souvenir de ses vertus, de sa vie, de toutes ses paroles, une image de son âme céleste, dit-elle les yeux et le visage étincelants en levant une main par un superbe mouvement.

— Et vous y avez aussi une clef, s'écria Massin en se coulant comme un chat et allant saisir une clef qui tomba chassée des plis du corsage par le mouvement d'Ursule.

— C'est, dit-elle en rougissant, la clef de son cabinet; il m'y envoyait au moment d'expirer.

Après avoir échangé d'affreux sourires, les deux

héritiers regardèrent le juge de paix en exprimant un flétrissant soupçon. Ursule, qui surprit et devina ce regard calculé chez le maître de poste, involontaire chez Massin, se dressa sur ses pieds, devint pâle comme si son sang la quittait, ses yeux lancèrent cette foudre qui peut-être ne jaillit qu'aux dépens de la vie, et d'une voix étranglée : Ah ! M. Bongrand, dit-elle, tout ce qui est dans cette chambre me vient des bontés de mon parrain, je n'ai sur moi que mes vêtements ! je vais sortir.

Elle alla dans la chambre de son tuteur d'où nulle supplication ne put l'arracher, car les héritiers eurent un peu honte de leur conduite. Elle dit à la Bougival de lui retenir deux chambres à l'auberge de la Vieille-Poste, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelque logement en ville où elles pussent vivre toutes les deux. Elle rentra chez elle pour y chercher son livre de prière et resta presque toute la nuit avec le curé, le vicaire et Savinien à prier et à pleurer. Le gentilhomme vint après le coucher de sa mère, et s'agenouilla sans mot dire auprès d'Ursule qui lui jeta le plus triste sourire en le remerciant d'être fidèlement venu prendre une part de ses douleurs.

— Mon enfant, dit M. Bongrand en apportant à Ursule un paquet volumineux, une des héritières de votre oncle a pris dans votre commode tout ce qui vous était nécessaire, car on ne lèvera les scellés que dans quelques jours, et vous recouvrerez alors ce qui vous appartient. Dans votre intérêt, j'ai mis les scellés à votre chambre.

— Merci, monsieur, répondit-elle en allant à lui et lui serrant la main. Voyez-le donc encore une fois, ne dirait-on pas qu'il dort ?

Le vieillard offrait en ce moment la fleur de beauté passagère qui se pose sur la figure des morts expirés sans douleurs. Il semblait rayonner.

— Ne vous a-t-il rien remis en secret avant de mourir ? dit le juge de paix à l'oreille d'Ursule.

— Rien, dit-elle, il m'a seulement parlé d'une lettre...

— Bon, elle se trouvera, reprit Bongrand. Il est alors très-heureux pour vous qu'ils aient voulu les scellés.

Au petit jour, Ursule sortit accompagnée de la Bougival qui portait son paquet, du juge de paix qui lui donnait le bras, et de Savinien, son doux protecteur, pour se rendre à l'auberge. Ainsi, malgré les plus sages précautions, le défiant avoué se trouvait avoir raison : il allait voir Ursule sans fortune et aux prises avec les héritiers.

Le lendemain soir, toute la ville était aux obsèques du docteur Minoret, et quand on y apprit la conduite des héritiers envers sa fille d'adoption, l'immense majorité la trouva naturelle et nécessaire : il s'agissait d'une succession, le bonhomme était *cachotier*, Ursule pouvait se croire des droits, les héritiers défendaient leur bien, et d'ailleurs elle les avait assez humiliés pendant la vie de leur oncle qui les recevait comme des chiens dans un jeu de quilles. Désiré Minoret, qui ne faisait pas merveille dans sa place, disaient les envieux du maître de poste, arriva pour le service. Hors d'état d'assister au convoi, Ursule était au lit prise par une fièvre nerveuse qui donna les plus vives inquiétudes.

— Voyez donc cet hypocrite qui pleure ! disaient quelques-uns des héritiers en se montrant Savinien vivement affligé de la mort du docteur.

— La question est de savoir s'il a raison de pleurer, répondit Goupil. Ne vous pressez pas de rire, les scellés ne sont pas levés.

— Bah ! dit Minoret qui savait à quoi s'en tenir, vous nous avez toujours effrayés pour rien !

Au moment où le convoi partit de l'église pour se rendre au cimetière, Goupil eut un amer déboire, il voulut prendre le bras de Désiré ; mais le substitut renia son camarade en présence de tout Nemours, en le lui refusant.

— Ne nous fâchons point, je ne pourrais plus me venger ! pensa le maître clerc dont le cœur sec gonfla comme une éponge dans sa poitrine.

XVII

LES DEUX ADVERSAIRES.

Avant de lever les scellés et de procéder à l'inventaire, il fallut le temps au procureur du roi, tuteur légal des orphelins, de commettre Bongrand pour le représenter. La succession Minoret, de laquelle on parla pendant dix jours, s'ouvrit alors et fut constatée avec la rigueur des formalités judiciaires. Dionis y trouvait son compte, Goupil aimait assez à faire le mal; et, comme l'affaire était bonne, les vacations se multiplièrent : on déjeunait presque toujours après la première vacation ; et notaire, clerc, héritiers et témoins buvaient les vins les plus précieux de la cave.

En province, et surtout dans les petites villes où chacun possède sa maison, il est assez difficile de se loger. Aussi, quand on y achète un établissement quelconque, la maison fait-elle presque toujours partie de la vente. Le juge de paix, à qui le procureur du roi recommanda les intérêts de l'orpheline, ne trouva d'autre moyen pour la retirer de l'auberge, que de lui faire acquérir dans la grande rue, à l'encoignure du pont sur le Loing, une petite maison à porte bâtarde ouvrant sur un

corridor et n'ayant au rez-de-chaussée qu'une salle à deux croisées sur la rue et derrière laquelle il y avait une cuisine dont la porte fenêtre donnait sur une cour intérieure d'environ trente pieds carrés. Un petit escalier éclairé sur la rivière par des jours de souffrance, menait au premier étage composé de trois chambres et au-dessus duquel se trouvaient deux mansardes. Le juge de paix prit à la Bougival deux mille francs d'économies pour payer la première portion du prix de cette maison qui valait six mille francs, et obtint des termes pour le surplus.

Pour pouvoir placer les livres qu'Ursule voulait racheter, Bongrand fit détruire la cloison intérieure de deux pièces au premier étage, après avoir vu que la profondeur de la maison répondait à la longueur du corps de bibliothèque. Savinien et le juge de paix pressèrent si bien les ouvriers qui nettoyaient cette maisonnette, la peignaient et y mettaient tout à neuf, que vers la fin du mois de mars, l'orpheline put quitter son auberge et retrouva dans cette laide maison une chambre pareille à celle d'où les héritiers l'avaient chassée, car elle fut meublée de ses meubles repris par le juge de paix, à la levée des scellés. La Bougival, logée au-dessus, pouvait descendre à l'appel d'une sonnette placée au chevet du lit de sa jeune maîtresse. La pièce destinée à la bibliothèque, la salle du rez-de-chaussée et la cuisine encore vides, mises en couleur seulement, tendues de papier frais et repeintes, attendaient les acquisitions que la filleule ferait à la vente du mobilier de son parrain.

Quoique le caractère d'Ursule leur fût connu, le juge de paix et le curé craignaient pour elle ce passage si subit à une vie dénuée des recherches et du luxe auxquels le défunt docteur avait voulu l'habituer. Quant à Savinien, il en pleurait! et il avait donné secrètement aux ouvriers et au tapissier plus d'une soulte afin qu'Ursule ne trouvât aucune différence, à l'intérieur du moins, entre l'ancienne et la nouvelle chambre. Mais la jeune fille, qui puisait tout son bonheur dans les yeux de Savinien, montra la plus douce résignation. En cette circonstance, elle charma ses deux vieux amis, et leur prouva pour la millième fois que les peines de cœur pouvaient seules la faire souffrir. La douleur que lui causait la perte de son parrain, diminuait l'amertume de ce changement de fortune dans lequel elle voyait cependant de nouveaux obstacles à son mariage. La tristesse de Savinien en la voyant si réduite, lui fit tant de mal, qu'elle lui dit à l'oreille, en sortant de la messe, le matin de son entrée dans sa nouvelle maison : L'amour ne va pas sans la patience, nous attendrons !

Dès que l'intitulé de l'inventaire fut dressé, Massin, conseillé par Goupil qui se tourna vers lui par haine secrète contre Minoret en espérant mieux du calcul de cet usurier que de la prudence de Zélie, fit mettre en demeure Mme et M. de Portenduère dont le remboursement était échu. La vieille dame fut étourdie par une sommation de payer cent vingt-neuf mille cinq cent dix-sept francs cinquante-cinq centimes aux héritiers dans les vingt-quatre heures, et les intérêts à compter du jour de la demande, à peine de saisie immobilière. Emprunter pour payer était un chose impossible, Savinien alla consulter un avoué à Fontainebleau.

— Vous avez affaire à de mauvaises gens qui ne transigeront point, ils veulent poursuivre à outrance pour avoir la ferme des Bordières, lui dit l'avoué. Le mieux serait de laisser convertir la vente en vente volontaire afin d'éviter les frais.

Cette triste nouvelle abattit la Bretonne à qui son fils fit observer doucement que si elle avait voulu consentir à son mariage, du vivant de Minoret, il aurait donné ses biens au mari d'Ursule. Aujourd'hui leur maison serait dans l'opulence au lieu d'être dans la misère. Quoique dite sans reproche, cette argumentation tua la vieille dame tout autant que l'idée d'une prochaine et violente dépossession. En apprenant ce désastre, Ursule, à peine remise de la fièvre et du coup que les héritiers lui avaient porté, resta stupide d'accablement. Aimer et se trouver impuissante à secourir celui qu'on aime est une des plus effroyables souffrances qui puissent ravager l'âme des femmes nobles et délicates.

— Je voulais acheter la maison de mon oncle, j'achèterai celle de votre mère, lui dit-elle.

— Est-ce possible ? dit Savinien. Vous êtes mineure, et ne pouvez vendre votre inscription de rentes sans des formalités auxquelles le procureur du roi ne se prêterait point. Nous n'essayerons pas de résister. Toute la ville voit avec plaisir la déconfiture d'une maison noble. Ces bourgeois sont comme des chiens à la curée. Il me reste heureusement dix mille francs avec lesquels je pourrai faire vivre ma mère jusqu'à la fin de ces déplorables affaires. D'ailleurs, l'inventaire de votre parrain n'est pas encore terminé. M. Bongrand espère encore trouver quelque chose pour vous. Il est aussi étonné que moi de vous savoir sans aucune fortune. Le docteur s'est si souvent expliqué, soit avec lui, soit avec moi, sur le bel avenir qu'il vous avait arrangé, que nous ne comprenons rien à ce dénoûment.

— Bah ! dit-elle, pourvu que je puisse acheter la bibliothèque et les meubles de mon parrain pour éviter qu'ils ne se dispersent ou n'aillent en des mains étrangères, je suis contente de mon sort !

— Mais qui sait le prix que mettront ces infâmes héritiers à ce que vous voudrez avoir!

On ne parlait, de Montargis à Fontainebleau, que des héritiers Minoret et du million qu'ils cherchaient; mais les plus minutieuses recherches, faites dans la maison depuis la levée des scellés, n'amenaient aucune découverte. Les cent vingt-neuf mille francs de la créance Portenduère, les quinze mille francs de rente dans le trois pour cent, alors à soixante et seize, et qui donnaient un capital de trois cent quatre vingt mille francs, la maison estimée quarante mille francs et son riche mobilier produisaient un total d'environ six cent mille francs qui semblaient à tout le monde une assez jolie fiche de consolation. Minoret eut alors quelques inquiétudes mordantes. La Bougival et Savinien, qui persistaient à croire, aussi bien que le juge de paix, à l'existence de quelque testament, arrivaient à la fin de chaque vacation et venaient demander à Bongrand le résultat des perquisitions. L'ami du vieillard s'écriait quelquefois au moment où les gens d'affaires et les héritiers sortaient: Je n'y comprends rien! Comme, pour beaucoup de gens superficiels, deux cent mille francs constituaient à chaque héritier une belle fortune de province, personne ne s'avisa de rechercher comment le docteur avait pu mener son train de maison avec quinze mille francs seulement, puisqu'il laissait intacts les intérêts de la créance Portenduère. Bongrand, Savinien et le curé se posaient seuls cette question dans l'intérêt d'Ursule, et firent, en l'exprimant, plus d'une fois pâlir le maître de poste.

— Ils ont pourtant bien tout fouillé, eux pour trouver de l'argent, moi pour trouver un testament qui devait être en faveur de M. de Portenduère, dit le juge de paix le jour où l'inventaire fut clos. On a éparpillé les cendres, soulevé les marbres, tâté les pantoufles, percé les bois de lit, vidé les matelas, piqué les couvertures, le couvre-pieds, retourné son édredon, visité les papiers pièce à pièce, les tiroirs, bouleversé le sol de la cave, et je les poussais à ces dévastations!

— Que pensez-vous? disait le curé.

— Le testament a été supprimé par un héritier.

— Et les valeurs!

— Courez donc après? Devinez donc quelque chose à la conduite de gens aussi sournois, aussi rusés, aussi avares que les Massin et que les Crémière! Voyez donc clair dans une fortune comme celle de Minoret qui touche deux cent mille francs de la succession, qui va, dit-on, vendre son brevet, sa maison et ses intérêts dans les messageries, trois cent mille francs!... Quelles sommes, sans compter les économies de ses trente mille livres de rente en fonds de terre? Pauvre docteur!

— Le testament aura peut-être été caché dans la bibliothèque, dit Savinien.

— Aussi, ne détourné-je pas la petite de l'acheter! Sans cela ne serait-ce pas une folie que de lui laisser mettre son seul argent comptant à des livres qu'elle n'ouvrira jamais?

La ville entière croyait la filleule du docteur nantie des capitaux introuvés; mais quand on sut positivement que ses quatorze cents francs de rente et ses reprises constituaient toute sa fortune, la maison du docteur et son mobilier excitèrent alors une curiosité générale. Les uns pensèrent qu'il se trouverait des sommes en billets de banque cachées dans les meubles, les autres que le vieillard en avait fourré dans ses livres. Aussi la vente offrit-elle le spectacle des étranges précautions prises par les héritiers. Dionis, faisant les fonctions d'huissier priseur, déclarait à chaque objet crié que les héritiers n'entendaient vendre que le meuble et non ce qu'il pourrait contenir de valeurs; puis, avant de le livrer, ils le soumettaient à des investigations crochues, le faisaient sonner et sonder; enfin, ils le suivaient des mêmes regards qu'un père jette à son fils unique en le voyant partir pour les Indes.

— Ah! mademoiselle, dit la Bougival consternée en revenant de la première vacation, je n'irai plus! Et M. Bongrand a raison, vous ne pourriez pas soutenir un pareil spectacle. Tout est par places On va et on vient partout comme dans la rue, les plus beaux meubles servent à tout, *ils* montent dessus! c'est un fouillis où une poule ne retrouverait pas ses poussins! On se croit à un incendie! Les affaires sont dans la cour, les armoires sont ouvertes, rien dedans! Oh! le pauvre cher homme, il a bien fait de mourir, sa vente l'aurait tué.

Bongrand, qui rachetait pour Ursule les meubles affectionnés par le défunt et de nature à parer la petite maison, ne parut point à la vente de la bibliothèque. Plus fin que les héritiers, dont l'avidité pouvait lui faire payer les livres trop cher, il avait donné commission à un fripier-bouquiniste de Melun, venu exprès à Nemours et qui déjà s'était fait adjuger plusieurs lots. Par suite de la défiance des héritiers, la bibliothèque se vendit ouvrage par ouvrage. Trois mille volumes furent examinés, fouillés un à un, tenus par les deux côtés de la couverture relevée et agités pour en faire sortir les papiers qui pouvaient y être cachés. Enfin, chaque couverture fut interrogée, et les gardes examinées. Le total des adjudications s'éleva, pour Ursule, à six mille cinq cents francs, la moitié de ses répétitions contre la succession. Le corps ne fut livré qu'après avoir été soigneusement examiné par un ébéniste célèbre pour les *secrets,* mandé de Paris. Lorsque le juge de paix donna l'ordre de transpor-

ter le corps de bibliothèque et les livres chez mademoiselle Mirouët, il y eut chez les héritiers des craintes vagues qui, plus tard, furent dissipées quand on la vit tout aussi pauvre qu'auparavant.

Minoret acheta la maison de son oncle, que ses cohéritiers poussèrent jusqu'à cinquante mille francs, en imaginant que le maître de poste espérait trouver un trésor dans les murs. Aussi, le cahier des charges contenait-il des réserves à ce sujet. Quinze jours après la liquidation de la succession, Minoret, qui vendait son relais et ses établissements au fils d'un riche fermier, s'installa dans la maison de son oncle, où il dépensa des sommes considérables en ameublements et restaurations. Ainsi Minoret se condamnait lui-même à vivre à quelques pas d'Ursule.

— J'espère, avait-il dit chez Dionis le jour où la mise en demeure fut signifiée à Savinien et à sa mère, que nous serons débarrassés de ces nobliaux-là! Nous chasserons les autres après.

— La vieille aux quatorze quartiers, lui répondit Goupil, ne voudra pas être témoin de son désastre, elle ira mourir en Bretagne où elle trouvera sans doute une femme pour son fils.

— Je ne le crois pas, répondit le notaire qui le matin avait rédigé le contrat de l'acquisition faite par Bongrand. Ursule vient d'acheter la maison de la veuve Ricard.

— Cette maudite pécore ne sait quoi s'inventer pour nous ennuyer! s'écria très-imprudemment le maître de poste.

— Et qu'est-ce que cela vous fait qu'elle demeure à Nemours? demanda Goupil surpris par le mouvement de contrariété qui échappait au colosse imbécile.

— Vous ne savez pas, répondit Minoret en devenant rouge comme un coquelicot, que mon fils a la bêtise d'être amoureux d'elle; aussi donnerais-je bien cent écus pour qu'elle quittât Nemours.

Sur ce premier mouvement, chacun comprend combien Ursule, pauvre et résignée, allait gêner le riche Minoret. Les tracas d'une succession à liquider, la vente de ses établissements et les courses nécessitées par des affaires insolites, ses débats avec sa femme à propos des plus légers détails et de l'acquisition de la maison du docteur où Zélie voulut vivre bourgeoisement dans l'intérêt de son fils; ce hourvari qui contrastait avec la tranquillité de sa vie ordinaire, empêcha le grand Minoret de songer à sa victime. Mais quelques jours après son installation rue des Bourgeois, vers le milieu du mois de mai, au retour d'une promenade, il entendit la voix du piano, vit la Bougival assise à la fenêtre comme un dragon gardant un trésor, et entendit soudain en lui-même une voix importune.

Expliquer pourquoi, chez un homme de la trempe de l'ancien maître de poste, la vue d'Ursule, qui ne soupçonnait même pas le vol commis à son préjudice, devint aussitôt insupportable; comment le spectacle de cette grandeur dans l'infortune lui inspira le désir de renvoyer de la ville cette jeune fille et comment ce désir prit les caractères de la haine et de la passion, ce serait peut-être faire tout un traité de morale. Peut-être ne se croyait-il pas le légitime possesseur des trente-six mille livres de rente, tant que celle à qui elles appartenaient serait à deux pas de lui? Peut-être croyait-il vaguement à un hasard qui ferait découvrir son vol, tant que ceux qu'il avait dépouillés seraient là? Peut-être chez cette nature en quelque sorte primitive, presque grossière, et qui jusqu'alors n'avait rien fait que de légal, la présence d'Ursule éveillait-elle des remords? Peut-être ce remords le poignait-il d'autant plus qu'il avait plus de bien légitimement acquis? Il attribua sans doute ces mouvements de sa conscience à la seule présence d'Ursule, en imaginant que, la jeune fille disparue, ces troubles gênants disparaîtraient aussi. Enfin peut-être le crime a-t-il sa doctrine de perfection? Un commencement de mal veut sa fin, une première blessure appelle le coup qui tue. Peut-être le vol conduit-il fatalement à l'assassinat? Minoret avait commis la spoliation sans la moindre réflexion, tant les faits s'étaient succédé rapidement : la réflexion vint après. Or, si vous avez bien saisi la physionomie et l'encolure de cet homme, vous comprendrez le prodigieux effet qu'y devait produire une pensée! Le remords est plus qu'une pensée, il provient d'un sentiment qui ne se cache pas plus que l'amour, et qui a sa tyrannie. Mais de même que Minoret n'avait pas fait la moindre réflexion en s'emparant de la fortune destinée à Ursule; de même il voulut machinalement la chasser de Nemours quand il se sentit blessé par le spectacle de cette innocence trompée. En sa qualité d'imbécile, il ne songea point aux conséquences, il alla de péril en péril, poussé par son instinct cupide, comme un animal fauve qui ne prévoit aucune ruse du chasseur, et compte sur sa vélocité, sur sa force. Bientôt les riches bourgeois qui se réunissaient chez le notaire Dionis, remarquèrent un changement dans les manières, dans l'attitude de cet homme jadis sans soucis.

— Je ne sais pas ce qu'a Minoret, il est *tout chose!* disait sa femme à laquelle il avait résolu de cacher son hardi coup de main.

Tout le monde expliqua l'ennui de Minoret, car la pensée sur cette figure ressemblait à de l'ennui, par la cessation absolue de toute occupation, par le passage subit de la vie active à la vie bougeoise.

Pendant que Minoret songeait à briser la vie d'Ursule, la Bougival ne passait pas une journée sans faire à sa fille de lait quelque allusion à la fortune qu'elle aurait dû avoir, ou sans comparer son misérable sort à celui que feu monsieur lui réservait et dont il lui avait parlé, à elle, la Bougival.

— Enfin, disait-elle, ce n'est pas par intérêt ce que j'en dis, mais est-ce que feu monsieur, bon comme il était, ne m'aurait pas laissé quelque petite chose...

— Ne suis-je pas là? répondit Ursule en défendant à la Bougival de lui dire un mot à ce sujet.

Elle ne voulut pas salir par des pensées d'intérêt les affectueux, tristes et doux souvenirs qui accompagnaient la noble figure du vieux docteur dont une esquisse au crayon noir et blanc fait par son maître de dessin, ornait sa petite salle. Pour sa neuve et belle imagination, l'aspect de ce croquis lui suffisait pour toujours revoir son parrain auquel elle pensait sans cesse, surtout entourée des objets qu'il affectionnait: sa grande bergère à la duchesse, les meubles de son cabinet et son trictrac, ainsi que le piano donné par lui. Les deux vieux amis qui lui restaient, l'abbé Chaperon et monsieur Bongrand, les seules personnes qu'elle voulût recevoir, étaient, au milieu de ces choses presque animées par ses regrets, comme deux vivants souvenirs de sa vie passée à laquelle elle rattacha son présent par l'amour que son parrain avait béni. Bientôt la mélancolie de ses pensées insensiblement adoucie teignit en quelque sorte ses heures et relia toutes ces choses par une indéfinissable harmonie : ce fut une exquise propreté, la plus exacte symétrie dans la disposition des meubles, quelques fleurs données par Savinien, des riens élégants, une paix que les habitudes de la jeune fille communiquaient aux choses et qui rendit son chez-soi aimable.

Après le déjeuner et après la messe, elle continuait à étudier et à chanter ; puis, elle brodait, assise à sa fenêtre sur la rue. A quatre heures, Savinien, au retour d'une promenade qu'il faisait par tous les temps, trouvait la fenêtre entr'ouverte, et s'asseyait sur le bord extérieur de la fenêtre pour causer une demi-heure avec elle. Le soir, le curé, le juge de paix la venaient voir, mais elle ne voulut jamais que Savinien les accompagnât. Enfin elle n'accepta point la proposition de Mme de Portenduère que son fils avait amenée à prendre Ursule chez elle. La jeune personne et la Bougival vécurent d'ailleurs avec la plus sordide économie. Elles ne dépensaient pas, tout compris, plus de soixante francs par mois. La vieille nourrice était infatigable, elle savonnait et repassait; elle ne faisait la cuisine que deux fois par semaine; elle gardait les viandes cuites, elles mangeaient tout froid. Ursule voulait économiser sept cents francs par an pour payer le reste du prix de sa maison.

Cette sévérité de conduite, cette modestie et sa résignation à une vie pauvre et dénuée après avoir joui d'une existence de luxe où ses moindres caprices étaient adorés, eut du succès auprès de quelques personnes; Ursule y gagna d'être respectée et de n'encourir aucun propos; une fois satisfaits, les héritiers lui rendirent d'ailleurs justice. Savinien admirait cette force de caractère chez une si jeune fille. De temps en temps, au sortir de la messe, Mme de Portenduère adressa quelques paroles bienveillantes à Ursule, elle l'invita deux fois à dîner et la vint chercher elle-même. Si ce n'était pas encore le bonheur, du moins ce fut la tranquillité. Mais un succès où le juge de paix montra sa vieille science d'avoué, fit éclater la persécution encore sourde et à l'état de vœu que Minoret méditait contre Ursule.

Dès que toutes les affaires de la succession furent finies, le juge de paix, supplié par Ursule, prit en main la cause des Portenduère et lui promit de les tirer d'embarras; mais en allant chez la vieille dame dont la résistance au bonheur d'Ursule le rendait furieux, il ne lui laissa point ignorer qu'il se vouait à ses intérêts, uniquement pour plaire à Mlle Mirouët. Il choisit l'un de ses anciens clercs pour avoué des Portenduère à Fontainebleau, et dirigea lui-même la demande en nullité de la procédure. Il voulait profiter de l'intervalle qui s'écoulerait entre l'annulation de la poursuite et la nouvelle instance de Massin, pour renouveler le bail de la ferme à six mille francs, tirer des fermiers un pot-de-vin de vingt mille francs et le payement anticipé de deux années. Dès lors, la partie du whist se réorganisa chez Mme de Portenduère, entre lui, le curé, Savinien et Ursule, que Bongrand et l'abbé Chaperon allaient prendre et ramenaient tous les soirs.

En juin, Bongrand fit prononcer la nullité de la procédure suivie par Massin contre les Portenduère. Aussitôt il signa le nouveau bail, obtint trente-deux mille francs du fermier, et un fermage de six mille francs pour quinze ans; puis le soir, avant que ces opérations ne s'ébruitassent, il alla chez Zélie, qu'il savait assez embarrassée de placer ses fonds, et lui proposa l'acquisition des Bordières pour deux cent vingt mille francs.

— Je ferais immédiatement affaire, dit Minoret, si je savais que les Portenduère allassent vivre ailleurs qu'à Nemours.

— Mais, répondit le juge de paix, pourquoi?

— Nous voulons nous passer de nobles à Nemours.

— Je crois avoir entendu dire à la vieille dame

que si ses affaires s'arrangeaient, elle ne pourrait plus guère vivre qu'en Bretagne avec ce qui lui resterait. Elle parle de vendre sa maison.

— Eh bien ! vendez-la-moi, dit Minoret.

— Mais tu parles comme si tu étais le maître, dit Zélie. Que veux-tu faire de deux maisons ?

— Si je ne termine pas ce soir avec vous pour les Bordières, reprit le juge de paix, notre bail sera connu, nous serons saisis de nouveau dans trois jours, et je manquerais cette liquidation qui me tient au cœur. Aussi, vais-je de ce pas à Melun où des fermiers que j'y connais m'achèteront les Bordières, les yeux fermés. Vous perdez ainsi l'occasion de placer en terre à trois pour cent, dans les terroirs du Rouvre.

— Eh bien ! pourquoi venez-vous nous trouver? dit Zélie.

— Parce que vous avez l'argent, et que mes anciens clients auront besoin de quelques jours pour me cracher cent vingt-neuf mille francs. Je ne veux pas de difficultés.

— Qu'*elle* quitte Nemours, et je vous les donne ! dit encore Minoret.

— Vous comprenez que je ne puis pas engager la volonté des Portenduère, répondit Bongrand; mais je suis certain qu'ils ne resteront pas à Nemours.

Sur cette assurance, Minoret, à qui d'ailleurs Zélie poussa le coude, promit les fonds pour solder la dette des Portenduère envers la succession du docteur. Le contrat de vente fut alors passé chez Dionis, et l'heureux juge de paix y fit accepter les conditions du nouveau bail à Minoret qui s'aperçut un peu tard, ainsi que Zélie, de la perte des deux années de fermage payées à l'avance.

Vers la fin de juin, Bongrand apporta cent vingt-neuf mille francs à Mme de Portenduère, en l'engageant à les placer sur l'État qui lui donnerait six mille francs de rente dans les cinq pour cent en y joignant les dix mille francs de Savinien. Ainsi, loin de perdre sur ses revenus, la vieille dame gagnait deux mille francs de rente à sa liquidation. La famille de Portenduère demeura donc à Nemours. Minoret crut avoir été joué, comme si le juge de paix avait dû savoir que la présence d'Ursule lui était insupportable, et il en conçut un vif ressentiment qui accrut sa haine contre sa victime.

Alors commença le drame secret, mais terrible en ses effets, de la lutte de deux sentiments, celui qui poussait Minoret à chasser Ursule de Nemours, et celui qui donnait à Ursule la force de supporter des persécutions dont la cause fut pendant un certain temps impénétrable : situation étrange et bizarre, vers laquelle tous les événements antérieurs avaient marché, qu'ils avaient préparée et à laquelle ils servent de préface.

XVIII

LES TERRIBLES MALICES DE LA PROVINCE.

Mme Minoret, à qui son mari fit cadeau d'une argenterie et d'un service de table complet d'environ vingt mille francs, donnait un superbe dîner tous les dimanches, le jour où son fils le substitut amenait quelques amis de Fontaibleau. Pour ces dîners somptueux, Zélie faisait venir quelques raretés de Paris, en obligeant ainsi le notaire Dionis à imiter son faste. Goupil, que les Minoret s'efforçaient de bannir de leur société comme une personne tarée qui tachait leur splendeur, ne fut invité que vers la fin du mois de juillet, un mois après l'inauguration de la vie bourgeoise menée par les anciens maîtres de poste. Le maître clerc, déjà sensible à cet oubli calculé, fut obligé de dire *vous* à Désiré qui, depuis l'exercice de ses fonctions, avait pris un air grave et rogue jusque dans sa famille.

— Vous ne vous souvenez donc plus d'Esther, pour aimer ainsi Mlle Mirouët? dit Goupil au substitut.

— D'abord, Esther est morte, monsieur. Puis je n'ai jamais pensé à Ursule, répondit le magistrat.

— Eh ! bien, que me disiez-vous donc, papa Minoret ? s'écria très-insolemment Goupil.

Minoret, pris en flagrant délit de mensonge par un homme si redoutable, eût perdu contenance sans le projet pour lequel il avait invité Goupil à dîner, en se souvenant de la proposition jadis faite par le maître clerc d'empêcher le mariage d'Ursule et du jeune Portenduère. Pour toute réponse, il emmena brusquement le clerc au fond de son jardin.

— Vous avez bientôt vingt-huit ans, mon cher, lui dit-il, et je ne vous vois pas encore sur le chemin de la fortune. Je vous veux du bien, car enfin vous avez été le camarade de mon fils. Écoutez-moi? Si vous décidez la petite Mirouët, qui d'ailleurs possède quarante mille francs, à devenir votre femme, aussi vrai que je m'appelle Minoret, je vous donnerai les moyens d'acheter une charge de notaire à Orléans.

— Non, dit Goupil, je ne serais pas assez en vue, mais à Montargis...

— Non, reprit Minoret, à Sens...

— Va pour Sens ! reprit le hideux premier clerc.

Il y a un archevêque, je ne hais pas un pays de dévotion : avec un peu d'hypocrisie, on y fait mieux son chemin. D'ailleurs, la petite est dévote, elle y réussira.

— Il est bien entendu, reprit Minoret, que je ne donne les cent mille francs qu'au mariage de notre parente à qui je veux faire un sort par considération pour défunt mon oncle.

— Et pourquoi pas un peu pour moi ? dit malicieusement Goupil en soupçonnant quelque secret dans la conduite de Minoret. N'est-ce pas à mes renseignements que vous devez d'avoir pu réunir vingt-quatre mille francs de rente d'un seul tenant, sans enclaves, autour du château du Rouvre. Avec vos prairies et votre moulin qui sont de l'autre côté du Loing, vous y ajouteriez seize mille francs! Voyons, gros père, voulez-vous jouer avec moi franc jeu ?

— Oui.

— Eh bien! afin de vous faire sentir mes crocs, je mijotais pour Massin l'acquisition du Rouvre, ses parcs, ses jardins, ses réserves et son bois.

— Avise-toi de cela ? dit Zélie en intervenant.

— Eh bien! dit Goupil en lui lançant un regard de vipère, si je veux, demain Massin aura tout cela pour deux cent mille francs.

— Laisse-nous, ma femme, dit alors le colosse en prenant Zélie par le bras et la renvoyant, je m'entends avec lui... Nous avons eu tant d'affaires, reprit Minoret en revenant à Goupil, que nous n'avons pu penser à vous ; mais je compte bien sur votre amitié pour nous avoir le Rouvre.

— Un ancien marquisat, dit malicieusement Goupil, et qui vaudrait bientôt entre vos mains cinquante mille livres de rente, plus de deux millions au prix où sont les biens.

— Et notre substitut épouserait alors la fille d'un maréchal de France, ou d'une vieille famille qui le poussera dans la magistrature à Paris.

— Eh bien ! jouons-nous franc jeu? s'écria Goupil en se frottant les mains.

Minoret serra les mains de Goupil, en lui répondant : Parole d'honneur !

Comme tous les gens rusés, le maître clerc crut, heureusement pour Minoret, que son mariage avec Ursule était un prétexte pour se raccommoder avec lui depuis qu'il leur opposait Massin.

— Ce n'est pas lui, se dit-il, qui a trouvé cette bourde, je reconnais ma Zélie, elle lui a dicté son rôle. Bah ! lâchons Massin. Avant trois ans, je serai, moi, le député de Sens, pensa-t-il. Il aperçut alors Bongrand qui allait faire son whist en face, et se précipita dans la rue.

— Vous vous intéressez beaucoup à Ursule Mirouët, mon cher M. Bongrand, lui dit-il, vous ne pouvez pas être indifférent à son avenir. Voici le programme : elle épouserait un notaire dont l'étude serait dans un chef-lieu d'arrondissement. Ce notaire, qui sera nécessairement député dans trois ans, lui reconnaîtrait cent mille francs de dot.

— Elle a mieux, dit sèchement Bongrand. Mme de Portenduère, depuis ses malheurs, ne va guère bien ; hier encore elle était horriblement changée, le chagrin la tue, il reste à Savinien six mille francs de rente, Ursule a quarante mille francs. Je leur ferai valoir leurs capitaux à la Massin, mais honnêtement !

— Savinien ferait une sottise, il peut épouser quand il voudra Mlle du Rouvre, une fille unique à qui ses oncles veulent laisser deux héritages superbes.

— Quand l'amour nous tient, adieu la prudence, a dit la Fontaine. Mais qui est-ce, votre notaire ? car après tout...

— Moi, répondit Goupil qui fit tressaillir le juge de paix.

— Vous ! répondit Bongrand sans cacher son dégoût.

— Ah! bien. Votre serviteur, monsieur, répliqua Goupil en lançant un regard plein de fiel, de haine et de défi.

— Voulez-vous être la femme d'un notaire qui vous reconnaîtrait cent mille francs de dot? s'écria Bongrand en s'adressant à Ursule qui se trouvait assise auprès de Mme de Portenduère.

Ursule et Savinien tressaillirent d'un même mouvement, et se regardèrent : elle en souriant, lui sans oser se montrer inquiet.

— Je ne suis pas maîtresse de mes actions, répondit Ursule en tendant la main à Savinien sans que la vieille mère pût voir son geste.

— Aussi ai-je refusé sans seulement vous consulter.

— Et pourquoi ? dit Mme de Portenduère, il me semble, ma petite, que c'est un bel état que celui de notaire?

— J'aime mieux ma douce misère, répondit-elle; relativement à ce que je devais attendre de la vie, elle est pour moi l'opulence. Ma vieille nourrice m'épargne d'ailleurs bien des soucis, et je n'irai pas troquer le présent qui me plaît, contre un avenir inconnu.

Le lendemain, la poste versa dans deux cœurs le poison de deux lettres anonymes : une à Mme de Portenduère et l'autre à Ursule. Voici celle de la vieille dame :

« Vous aimez votre fils, vous voulez l'établir
« comme l'exige le nom qu'il porte, et vous favo-

« risez son caprice pour une petite ambitieuse sans « fortune, en recevant chez vous une Ursule, la « fille d'un musicien de régiment; tandis que vous « pourriez le marier avec Mlle du Rouvre qui a « deux oncles, riches chacun de trente mille li- « vres de rente, lesquels, pour ne pas laisser leur « fortune à ce vieux fou de M. du Rouvre qui « mange tout, sont dans l'intention d'en avantager « leur nièce au contrat. Quelqu'un qui vous veut « du bien croit savoir que Savinien serait accepté. »

Voici la lettre d'Ursule.

« Chère Ursule, il est dans Nemours un jeune « homme qui vous idolâtre, il ne peut pas vous « voir travaillant à votre fenêtre, sans des émo- « tions qui lui prouvent que son amour est pour « la vie. Ce jeune homme est doué d'une volonté « de fer et d'une persévérance que rien ne décou- « rage, accueillez donc favorablement son amour, « car il n'a que des intentions pures et vous de- « mande humblement votre main, dans le désir de « vous rendre heureuse. Sa fortune, quoique déjà « convenable, n'est rien comparée à celle qu'il « vous fera quand vous serez sa femme. Vous serez « un jour reçue à la cour comme la femme d'un « ministre et l'une des premières du pays. Il vous « voit tous les jours, sans que vous puissiez le voir, « mettez sur votre fenêtre un des pots d'œillets de « la Bougival, et vous lui aurez dit ainsi qu'il peut « se présenter. »

Ursule brûla cette lettre sans en parler à Savinien. Deux jours après, elle reçut une autre lettre ainsi conçue.

« Vous avez eu tort, chère Ursule, de ne pas « répondre à celui qui vous aime plus que sa vie. « Vous croyez épouser Savinien, vous vous trom- « pez étrangement. Ce mariage n'aura pas lieu. « Mme de Portenduère, qui ne vous recevra plus « chez elle, va ce matin au Rouvre, à pied, malgré « l'état de souffrance où elle est, y demander pour « Savinien la main de Mlle du Rouvre. Savinien « finira par céder. Que peut-il objecter? Les oncles « de la demoiselle assurent, par le contrat, leurs « fortunes à leur nièce. Cette fortune consiste en « soixante mille livres de rente. »

Cette lettre ravagea le cœur d'Ursule en lui faisant connaître les tortures de la jalousie, une souffrance jusqu'alors inconnue qui, dans cette organisation si riche, si facile à la douleur, couvrit de deuil le présent, l'avenir et même le passé. Depuis le moment où elle eut ce fatal papier, elle resta dans la bergère du docteur, le regard arrêté sur l'espace, et perdue dans un rêve douloureux. En un instant, elle sentit le froid de la mort substitué aux ardeurs d'une belle vie! Hélas! ce fut pis : ce fut en réalité l'atroce réveil des morts apprenant qu'il n'y a pas de Dieu, le chef-d'œuvre de cet étrange génie appelé Jean-Paul.

Quatre fois la Bougival essaya de faire déjeuner Ursule, elle lui vit prendre et quitter son pain sans pouvoir le porter à ses lèvres. Quand elle voulait hasarder une remontrance, Ursule lui répondait par un geste de main et par un terrible mot : Chut! aussi despotiquement dit que jusqu'alors sa parole avait été douce. La Bougival, qui surveillait sa maîtresse à travers le vitrage de la porte de communication, l'aperçut alternativement rouge comme si la fièvre la dévorait, et violette comme si le frisson succédait à la fièvre. Cet état s'empira sur les quatre heures, alors que de moments en moments Ursule se leva pour regarder si Savinien venait, et que Savinien ne vint pas. La jalousie et le doute ôtent à l'amour toute sa pudeur. Ursule qui, jusqu'alors, ne se serait pas permis un geste où l'on pût deviner sa passion, mit son chapeau, son petit châle et s'élança dans son corridor pour aller au-devant de Savinien, mais un reste de pudeur la fit rentrer dans sa petite salle. Elle y pleura. Quand le curé se présenta le soir, la pauvre nourrice l'arrêta sur le seuil de la porte.

— Ah! monsieur le curé, je ne sais pas ce qu'a mademoiselle, elle...

— Je le sais, répondit tristement le prêtre, en fermant ainsi la bouche à la nourrice effrayée.

L'abbé Chaperon apprit alors à Ursule ce qu'elle n'avait osé faire vérifier : Mme de Portenduère était allée dîner au Rouvre.

— Et Savinien?

— Aussi!

Ursule eut un petit tressaillement nerveux qui fit frissonner l'abbé Chaperon comme s'il avait reçu la décharge d'une bouteille de Leyde, et il éprouva de plus une durable commotion au cœur.

— Ainsi nous n'irons pas ce soir chez elle, dit le curé; mais, mon enfant, il sera sage à vous de n'y plus retourner. La vieille dame vous recevrait de manière à blesser votre fierté. Nous qui l'avions amenée à entendre parler de votre mariage, nous ignorons d'où souffle le vent par lequel elle a été changée en un moment.

— Je m'attends à tout, et rien ne peut plus m'étonner, dit Ursule d'un ton pénétré. Dans ces sortes d'extrémités, on éprouve une grande consolation à savoir que l'on n'a pas offensé Dieu!

— Soumettez-vous, ma chère fille, sans jamais sonder les voies de la Providence, dit le curé.

— Je ne voudrais pas soupçonner injustement le caractère de M. de Portenduère...

— Pourquoi ne dites-vous plus Savinien? demanda le curé qui remarqua quelque légère aigreur dans l'accent d'Ursule.

— De mon cher Savinien, reprit-elle en pleurant. Oui, mon bon ami, dit-elle en sanglotant, une voix me crie encore qu'il est aussi noble de cœur que de race. Il ne m'a pas seulement avoué qu'il m'aimait uniquement, il me l'a prouvé par des délicatesses infinies, et en contenant avec héroïsme son ardente passion. Dernièrement, lorsqu'il a pris la main que je lui tendais quand M. Bongrand me proposait ce notaire pour mari, je vous jure que je la lui donnais pour la première fois. S'il a débuté par une plaisanterie, en m'envoyant un baiser à travers la rue; depuis, cette affection n'est jamais sortie, vous le savez, des limites les plus étroites; mais je puis vous le dire, à vous, qui lisez dans mon âme, excepté dans ce coin dont la vue était réservée aux anges. Eh bien! ce sentiment est chez moi le principe de bien des mérites : il m'a fait accepter mes misères, il m'a peut-être adouci l'amertume de la perte irréparable dont le deuil est plus dans mes vêtements que dans mon âme! Oh! j'ai eu tort. Oui, l'amour était chez moi plus fort que ma reconnaissance envers mon parrain, et Dieu l'a vengé! Que voulez-vous! je respectais en moi la femme de Savinien; j'étais trop fière, peut-être est-ce cet orgueil que Dieu punit. Dieu seul, comme vous me l'avez dit, doit être le principe et la fin de nos actions...

Le curé fut attendri en voyant les larmes qui roulaient sur ce visage déjà pâli. Plus la sécurité de la pauvre fille avait été grande, plus bas elle tombait.

— Mais, dit-elle en continuant, revenue à ma condition d'orpheline, je saurai en prendre les sentiments. Après tout, puis-je être une pierre au cou de celui que j'aime? Que fait-il ici? Qui suis-je pour prétendre à lui? Ne l'aimé-je pas d'une amitié si divine qu'elle va jusqu'à l'entier sacrifice de mon bonheur, de mes espérances?... Et vous savez que je me suis souvent reproché d'asseoir mon amour sur un tombeau, de le savoir ajourné au lendemain de la mort de la vieille dame. Si Savinien est riche et heureux par une autre, j'ai précisément assez pour payer ma dot au couvent où j'entrerai promptement. Il ne doit pas plus y avoir dans le cœur d'une femme deux amours, qu'il n'y a deux maîtres dans le ciel. La vie religieuse aura des attraits pour moi.

— Il ne pouvait pas laisser aller sa mère seule au Rouvre, dit doucement le bon prêtre.

— N'en parlons plus, mon bon M. Chaperon, je lui écrirai ce soir pour lui donner sa liberté. Je suis enchantée d'avoir à fermer les fenêtres de cett salle.

Et elle mit le vieillard au fait des lettres anonymes en lui disant qu'elle ne voulait pas autoriser les poursuites de son amant inconnu.

— Eh! c'est une lettre anonyme adressée à Mme de Portenduère qui l'a fait aller au Rouvre, s'écria le curé. Vous êtes sans doute persécutée par de méchantes gens.

— Et pourquoi? ni Savinien ni moi, nous n'avons fait de mal à personne, et nous ne blessons plus aucun intérêt ici.

— Enfin, ma petite, nous profiterons de cette bourrasque qui disperse notre société pour ranger la bibliothèque de notre pauvre ami. Les livres restent en tas, nous les mettrons en ordre Bongrand et moi, car nous pensons à y faire des recherches. Placez votre confiance en Dieu! Mais songez aussi que vous avez dans le bon juge de paix et en moi deux amis dévoués.

— C'est beaucoup, dit-elle en reconduisant le curé jusque sur le seuil de son allée en tendant le cou, comme un oiseau hors de son nid, espérant peut-être apercevoir Savinien.

En ce moment, Minoret et Goupil au retour de quelque promenade dans les prairies, s'arrêtèrent en passant, et l'héritier du docteur dit à Ursule :

— Qu'avez-vous, ma cousine? car nous sommes toujours cousins, n'est-ce pas? vous paraissez changée.

Goupil jetait à Ursule des regards si ardents, qu'elle en fut effrayée, elle rentra sans répondre.

— Elle est farouche! dit Minoret au curé.

— Mlle Mirouët a raison de ne pas causer sur le pas de sa porte avec des hommes, elle est trop jeune...

— Oh! fit Goupil, vous devez savoir qu'elle ne manque pas d'amoureux...

Le curé s'était hâté de saluer, et se dirigeait à pas précipités vers la rue aux Bourgeois.

— Eh bien! dit le premier clerc à Minoret, ça chauffe! Elle est déjà pâle comme une morte; mais avant quinze jours elle aura quitté la ville, vous verrez!

— Il vaut mieux vous avoir pour ami que pour ennemi! s'écria Minoret, effrayé de l'atroce sourire qui donnait au visage de Goupil l'expression diabolique prêtée par Eugène Delacroix au Méphistophélès de Gœthe.

— Je le crois bien, répondit Goupil. Si elle ne m'épouse pas, je la ferai crever de chagrin.

— Fais-le, petit, et je te *donne* les fonds pour être notaire à Paris. Tu pourras alors épouser une femme riche...

— Pauvre fille, que vous a-t-elle donc fait? demanda le clerc surpris.

— Elle m'embête! dit grossièrement Minoret.

— Attendez à lundi, et vous verrez alors comment je la scierai, reprit Goupil en étudiant la physionomie de l'ancien maître de poste.

Le lendemain, la vieille Bougival alla chez Savinien et dit en lui tendant une lettre : Je ne sais pas ce que vous écrit la chère enfant, mais elle est ce matin comme une morte.

Qui, par la lettre suivante, n'imaginerait pas les souffrances qui avaient assailli Ursule pendant la nuit?

— Attendez! s'écria le gentilhomme après l'avoir lue et faisant signe à la Bougival de s'asseoir.

« A Monsieur de Portenduère.

« Mon cher Savinien, votre mère désire, veut vous marier, m'a-t-on dit, à Mlle du Rouvre, et peut-être a-t-elle raison. Vous vous trouvez entre une vie presque misérable, et une vie opulente ; entre la fiancée de votre cœur et une femme selon le monde ; entre obéir à votre mère et obéir à votre choix, car je crois encore que vous m'avez choisie. Savinien, si vous avez une détermination à prendre, je veux qu'elle soit prise en toute liberté : je vous rends la parole que vous vous étiez donnée à vous-même et non à moi, dans un moment qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, et qui fut, comme tous les jours qui se sont succédé depuis, d'une pureté, d'une douceur angéliques. Ce souvenir suffit à toute ma vie. Si vous persistiez dans votre serment, désormais une noire et terrible idée troublerait mes félicités. Au milieu de nos privations, acceptées si gaiement aujourd'hui, vous pourriez penser plus tard, que si vous eussiez observé les lois du monde, il en eût été bien autrement pour vous. Si vous étiez homme à exprimer cette pensée, elle serait pour moi l'arrêt d'une mort douloureuse, et si vous ne la disiez pas, je soupçonnerais les moindres nuages qui couvriraient votre front. Cher Savinien, je vous ai toujours préféré à tout sur cette terre. Je le pouvais, puisque mon parrain, quoique jaloux, me disait : « Aime-le, ma fille! vous serez bien certainement l'un à l'autre un jour ! » Quand je suis allée à Paris, je vous aimais sans espoir, et ce sentiment me contentait : je puis y revenir. Que sommes-nous en ce moment? un frère et une sœur. Restons ainsi. Épousez cette heureuse fille, qui aura la joie de rendre à votre nom le lustre qu'il doit avoir, et que, selon votre mère, je diminuerais. Vous n'entendrez jamais parler de moi. Le monde vous approuvera. Moi, je ne vous blâmerai jamais, et je vous aimerai toujours. Adieu donc. »

Savinien griffonna ce peu de mots :

« Ma chère Ursule, votre lettre me brise le cœur en ce que vous vous êtes fait inutilement beaucoup de mal et que pour la première fois nos cœurs ont cessé de s'entendre. Si vous n'êtes pas ma femme, c'est que je ne puis encore me marier sans le consentement de ma mère. Enfin, huit mille livres de rente dans un joli cottage, sur les bords du Loing, n'est-ce pas une fortune? Nous avons calculé qu'avec la Bougival nous économiserions cinq mille francs par an ! Vous m'avez permis un soir, dans le jardin de votre oncle, de vous regarder comme ma fiancée, et vous ne pouvez briser à vous seule des liens qui nous sont communs. Ai-je donc besoin de vous dire qu'hier j'ai nettement déclaré à M. du Rouvre que si j'étais libre, je ne voudrais pas recevoir ma fortune d'une jeune personne qui me serait inconnue? Ma mère ne veut plus vous voir, je perds le bonheur de nos soirées ; mais ne me retranchez pas le court moment pendant lequel je vous parle à votre fenêtre... A ce soir. Rien ne peut nous séparer. »

— Allez, ma vieille. Elle ne doit pas être inquiète un moment de trop...

Le soir, à quatre heures, au retour de la promenade qu'il faisait tous les jours exprès pour passer devant la maison d'Ursule, Savinien trouva sa maîtresse un peu pâlie par des bouleversements si subits.

— Il me semble que jusqu'à présent je n'ai pas su ce que c'était que le plaisir de vous voir, lui dit-elle.

— Vous m'avez dit, répondit Savinien en souriant, car je me souviens de vos moindres paroles : « L'amour ne va pas sans la patience, j'attendrai !» Vous avez donc, chère enfant, séparé l'amour de la foi?... Ah! voici qui termine nos querelles. Vous prétendiez me mieux aimer que je ne vous aime. Ai-je jamais douté de vous? lui demanda-t-il en lui présentant un bouquet composé de fleurs des champs dont l'arrangement exprimait des pensées d'amour.

— Vous n'avez aucune raison pour douter de moi, répondit-elle. Et d'ailleurs vous ne savez pas tout, ajouta-t-elle d'une voix troublée.

Elle avait fait refuser à la poste toutes ses lettres. Mais sans qu'elle eût pu deviner par quel sortilége la chose avait eu lieu, quelques instants après la sortie de Savinien qu'elle avait regardé tournant de la rue des Bourgeois dans la Grande-Rue, elle avait trouvé sur sa bergère un papier où était écrit : « *Tremblez! l'amant dédaigné deviendra pire qu'un tigre.* » Malgré les supplications de Savinien, elle ne voulut pas, par prudence, lui confier le terrible

secret de sa peur. Le plaisir ineffable de revoir Savinien après l'avoir cru perdu, pouvait seul lui faire oublier le froid mortel qui venait de la saisir.

Pour tout le monde, attendre un malheur indéfini, constitue un horrible supplice : la souffrance prend alors les proportions de l'inconnu qui certes est l'infini de l'âme. Mais pour Ursule, ce fut la plus grande douleur. Elle éprouvait en elle-même d'affreux sursauts au moindre bruit, elle se défiait du silence, elle soupçonnait ses murailles de complicité, son heureux sommeil fut troublé. Goupil, sans rien savoir de cette constitution délicate comme celle d'une fleur, avait trouvé, par l'instinct du méchant, le poison qui devait la flétrir, la tuer.

Cependant la journée du lendemain se passa sans surprise. Ursule joua du piano fort tard, elle se coucha presque rassurée et accablée de sommeil. A minuit environ, elle fut réveillée par un concert composé d'une clarinette, d'un hautbois, d'une flûte, d'un cornet à piston, d'un trombone, d'un basson, d'un flageolet et d'un triangle. Tous les voisins étaient aux fenêtres. La pauvre enfant, déjà saisie en voyant du monde dans la rue, reçut un coup terrible au cœur en entendant une voix d'homme enrouée, ignoble, qui cria : *Pour la belle Ursule Mirouët, de la part de son amant.*

Le lendemain, dimanche, toute la ville fut en rumeur, et à l'entrée comme à la sortie d'Ursule à l'église, elle vit sur la place des groupes nombreux occupés d'elle et manifestant une horrible curiosité. La sérénade mettait toutes les langues en mouvement, car chacun se perdait en conjectures. Ursule revint chez elle plus morte que vive et ne sortit plus, le curé lui avait conseillé de dire ses vêpres chez elle. En rentrant, elle vit dans le corridor carrelé en briques qui menait de la rue à la cour, une lettre glissée sous la porte. Elle la ramassa, la lut poussée par le désir d'y trouver une explication. Les êtres les moins sensibles peuvent deviner ce qu'elle dut éprouver en lisant ces terribles lignes :

« Résignez-vous à devenir ma femme, riche et
« adorée. Je vous veux. Si je ne vous ai vivante,
« je vous aurai morte. Attribuez à vos refus les
« malheurs qui n'atteindront pas que vous.
« *Celui qui vous aime, et à qui vous serez un jour.* »

Chose étrange! au moment où la douce et tendre victime de cette machination était abattue comme une fleur coupée, les demoiselles Massin, Dionis et Crémière enviaient son sort.

— Elle est bien heureuse! disaient-elles; on s'occupe d'elle, on flatte ses goûts, on se la dispute! La sérénade était charmante! Un cornet à piston!

— Qu'est-ce qu'un piston?

— Un instrument de musique! tiens comme ça, disait Angéline Crémière à Paméla Massin.

Dès le matin, Savinien était allé jusqu'à Fontainebleau tâcher de savoir qui avait demandé les musiciens du régiment en garnison; mais comme il y avait deux hommes pour chaque instrument, il fut impossible de connaître ceux qui étaient allés à Nemours. Le colonel fit défendre aux musiciens de jouer chez des particuliers sans sa permission. Le gentilhomme eut une entrevue avec le procureur du roi, tuteur d'Ursule, et lui expliqua la gravité de ces sortes de scènes sur une jeune fille si délicate et si frêle, en le priant de rechercher l'auteur de cette sérénade par les moyens dont dispose le parquet.

Trois jours après, au milieu de la nuit, trois violons, une flûte, une guitare et un hautbois donnèrent une seconde sérénade. Cette fois les musiciens se sauvèrent du côté de Montargis où se trouvait alors une troupe de comédiens. Une voix stridente et liquoreuse avait crié entre deux morceaux : A la fille du capitaine de musique Mirouët!

Tout Nemours apprit ainsi le secret de la naissance d'Ursule, si soigneusement gardé par le vieux docteur Minoret.

Savinien n'alla point cette fois à Montargis; il reçut dans la journée une lettre anonyme venue de Paris, et où il lut cette horrible prophétie : « Tu « n'épouseras pas Ursule. Si tu veux qu'elle vive, « hâte-toi de la céder à celui qui l'aime plus que « tu ne l'aimes, car il est musicien, artiste, et pré- « fère la savoir morte à la voir ta femme. »

Le médecin de Nemours venait alors trois fois par jour chez Ursule, que ces poursuites occultes avaient mise en danger de mort. En se sentant plongée par une main infernale dans un bourbier, cette suave jeune fille gardait une attitude de martyre : elle restait dans un profond silence, levait les yeux au ciel et ne pleurait plus, elle attendait les coups en priant avec ferveur et en implorant celui qui lui donnerait la mort.

— Je suis heureuse de ne pas pouvoir descendre dans la salle, disait-elle à messieurs Bongrand et Chaperon qui la quittaient le moins possible, *il* y viendrait, et je me sens indigne de recevoir les regards par lesquels *il* a coutume de me bénir! Croyez-vous qu'*il* me soupçonne?

— Mais s'il ne trouve pas l'auteur de ces infamies, il compte aller requérir l'intervention de la police de Paris, dit Bongrand.

— Les inconnus doivent me savoir frappée à mort, répondit-elle, ils vont se tenir tranquilles.

Le curé, Bongrand et Savinien se perdaient en conjectures et en suppositions. Savinien, Tiennette, la Bougival et deux personnes dévouées au curé se firent espions et se tinrent sur leurs gardes pen-

dant une semaine; mais aucune indiscrétion ne pouvait trahir Goupil qui machinait tout à lui seul. Le juge de paix, le premier, pensa que l'auteur du mal était effrayé de son ouvrage. Ursule arrivait à la pâleur, à la faiblesse des jeunes Anglaises en consomption.

Chacun se relâcha de ses soins. Il n'y eut plus de sérénades ni de lettres. Savinien attribua l'abandon de ces moyens odieux aux recherches secrètes du parquet, auquel il avait envoyé les lettres reçues par Ursule, celle reçue par sa mère et la sienne. Cet armistice ne fut pas de longue durée.

Quand le médecin eut arrêté la fièvre nerveuse d'Ursule, au moment où elle avait repris courage, un matin, vers la mi-juillet, on trouva une échelle de corde attachée à sa fenêtre. Le postillon qui, pendant la nuit, avait conduit la malle, déclara qu'un petit homme était en train de descendre au moment où il passait; et, malgré son désir de s'arrêter, ses chevaux lancés à la descente du pont au coin duquel se trouvait la maison d'Ursule, l'avaient emporté bien au delà de Nemours.

Une opinion partie du salon Dionis attribuait ces manœuvres au marquis du Rouvre, alors excessivement gêné, sur qui Massin avait des lettres de change, et qui, par un prompt mariage de sa fille avec Savinien, devait, disait-on, soustraire le château du Rouvre à ses créanciers. Madame de Portenduère allait aussi voir avec plaisir tout ce qui pouvait afficher, déconsidérer et déshonorer Ursule; mais en présence de cette jeune mort, la vieille dame se trouvait quasi-vaincue. Le curé Chaperon fut si vivement affecté de cette dernière méchanceté qu'il en tomba malade assez sérieusement pour rester chez lui durant quelques jours. La pauvre Ursule, à qui cette odieuse attaque avait causé une rechute, reçut par la poste une lettre du curé qu'on ne refusa point en reconnaissant l'écriture.

« Mon enfant, quittez Nemours, et déjouez ainsi « la malice de vos ennemis inconnus. Peut-être « cherche-t-on à mettre en danger la vie de Savi- « nien. Je vous en dirai davantage, quand je pour- « rai vous aller voir. »

Ce billet était signé : *votre dévoué* Chaperon.

Lorsque Savinien, qui devint comme fou, alla voir le curé, le pauvre prêtre relut la lettre, tant il fut épouvanté de la perfection avec laquelle son écriture et sa signature étaient imitées, car il n'avait rien écrit. L'état mortel où cette dernière atrocité mit Ursule, obligea Savinien à recourir de nouveau au procureur du roi en lui portant la fausse lettre du curé.

— Il se commet un assassinat par des moyens que la loi n'a point prévus, et sur une orpheline que le code vous donne pour pupille, dit le gentilhomme au magistrat.

— Si vous trouvez des moyens de répression, lui répondit le procureur du roi, je les adopterai; mais je n'en connais pas! L'infâme anonyme a donné le meilleur avis. Il faut envoyer ici mademoiselle Mirouët chez les dames de l'Adoration du Saint-Sacrement. En attendant, le commissaire de police de Fontainebleau, sur ma demande, vous autorisera à porter des armes pour votre défense. Je suis allé moi-même au Rouvre, et monsieur du Rouvre a été justement indigné des soupçons qui planaient sur lui. Minoret, le père de mon substitut, est en marché pour son château. Mademoiselle du Rouvre épouse un riche comte polonais. Enfin, monsieur du Rouvre quittait la campagne le jour où je m'y suis transporté, pour éviter les effets d'une contrainte par corps.

Désiré, que son chef questionna, n'osa lui dire sa pensée : il reconnaissait Goupil! Goupil était seul capable de conduire une œuvre qui côtoyait le code pénal sans tomber dans le précipice d'aucun article.

XIX

LA DOUBLE VENGEANCE.

L'impunité, le secret, le succès accrurent l'audace de Goupil. Le terrible clerc faisait poursuivre par Massin, devenu sa dupe, le marquis du Rouvre afin de forcer le gentilhomme à vendre les restes de sa terre à Minoret. Après avoir entamé des négociations avec un notaire de Sens, il résolut de tenter un dernier coup pour avoir Ursule. Il voulait imiter quelques jeunes gens de Paris qui ont dû leur femme et leur fortune à un enlèvement. Les services rendus à Minoret, à Massin et à Crémière, la protection de Dionis, maire de Nemours, lui permettaient d'assoupir l'affaire, il se décida sur-le-champ à lever le masque, en croyant Ursule incapable de lui résister dans l'état de faiblesse où il l'avait mise.

Néanmoins, avant de risquer le dernier coup de son ignoble partie, il jugea nécessaire d'avoir une explication au Rouvre où il accompagna Minoret qui s'y rendait pour la première fois depuis la signature du contrat. Minoret venait de recevoir une lettre confidentielle où son fils lui demandait des renseignements sur ce qui se passait à propos d'Ur-

sule, avant de l'aller chercher lui-même avec le procureur du roi pour la mettre dans un couvent, à l'abri de quelque nouvelle infamie. Le substitut engageait son père, au cas où cette persécution serait l'ouvrage d'un de leurs amis, à lui donner de sages conseils. Si la justice ne pouvait pas toujours tout punir, elle finirait par tout savoir et en garder bonne note !

Minoret avait atteint un grand but. Désormais, propriétaire incommutable du château du Rouvre, un des plus beaux du Gâtinais, il réunissait pour quarante et quelques mille francs de revenus en beaux et riches domaines autour du parc. Le colosse pouvait se moquer de Goupil. Enfin, il comptait vivre à la campagne, où le souvenir d'Ursule ne l'importunerait plus.

— Mon petit, dit-il à Goupil en se promenant sur la terrasse, laisse ma cousine en repos !

— Bah ! dit le clerc ne pouvant rien deviner dans cette conduite bizarre.

— Oh ! je ne suis pas ingrat, tu m'as fait avoir pour deux cent quatre-vingt mille francs ce beau château en briques et en pierre de taille qui ne se bâtirait pas aujourd'hui pour deux cent mille écus, la ferme du château, les réserves, le parc, les jardins, et les bois... Eh bien ! oui, ma foi ! je te donne dix pour cent, vingt mille francs avec lesquels tu peux acheter une étude d'huissier à Nemours. Je te garantis ton mariage avec une des petites Crémière, avec l'aînée.

— Celle qui parle piston ! s'écria Goupil.

— Mais ma cousine lui donne trente mille francs, reprit Minoret. Vois-tu, mon petit, tu es né pour être huissier, comme moi j'étais fait pour être maître de poste, et il faut toujours suivre sa vocation.

— Eh bien ! reprit Goupil tombé du haut de ses espérances, voici des timbres, signez-moi vingt mille francs d'acceptations afin que je puisse traiter argent sur table.

Minoret avait dix-huit mille francs à recevoir pour le semestre des inscriptions que sa femme ne connaissait pas ; il crut se débarrasser ainsi de Goupil et signa. Le premier clerc, en voyant l'imbécile et colossal Machiavel de la rue aux Bourgeois dans un accès de fièvre seigneuriale, lui jeta, pour adieu, un : Au revoir ! et un regard qui eussent fait trembler tout autre qu'un niais parvenu, regardant du haut d'une terrasse les jardins et les magnifiques toits d'un château bâti dans le style à la mode sous Louis XIII.

— Tu ne m'attends pas ? cria-t-il, en voyant Goupil s'en allant à pied.

— Vous me trouverez sur votre chemin, papa ! lui répondit le futur huissier altéré de vengeance et qui voulut savoir le mot de l'énigme offerte à son esprit par les étranges zigzags de la conduite du gros Minoret.

Depuis le jour où la plus infâme calomnie avait souillé sa vie, Ursule en proie à une de ces maladies inexplicables dont le siége est dans l'âme, marchait rapidement à la mort. D'une pâleur mortelle, disant à de rares intervalles des paroles faibles et lentes, jetant des regards d'une douceur tiède, tout en elle, même son front, trahissait une pensée dévorante. Elle la croyait tombée, cette idéale couronne de fleurs chastes que, de tout temps, tous les peuples ont voulu voir sur la tête des vierges. Elle écoutait, dans le vide et dans le silence, les propos déshonorants, les commentaires malicieux, les rires de la petite ville. Cette charge était trop pesante pour elle, et son innocence avait trop de délicatesse pour survivre à une pareille meurtrissure. Elle ne se plaignait plus, elle gardait un douloureux sourire sur les lèvres, et ses yeux se levaient souvent vers le ciel comme pour appeler de l'injustice des hommes au Souverain des Anges.

Quand Goupil entra dans Nemours, Ursule avait été descendue de sa chambre au rez-de-chaussée sur les bras de la Bougival et du médecin de Nemours. Il s'agissait d'un événement immense. Après avoir appris que cette jeune fille se mourait comme une hermine, encore qu'elle fût moins atteinte dans son honneur que ne le fut Clarisse Harlowe, Mme de Portenduère allait venir la voir et la consoler. Le spectacle de son fils qui, pendant toute la nuit précédente avait parlé de se tuer, fit plier la vieille Bretonne. Mme de Portenduère trouva d'ailleurs de sa dignité de rendre le courage à une jeune fille si pure, et vit dans sa visite un contre-poids à tout le mal fait par la petite ville. Son opinion, sans doute plus puissante que celle de la foule, consacrerait le pouvoir de la noblesse. Cette démarche, annoncée par l'abbé Chaperon, avait opéré chez Ursule une révolution et rendit de l'espoir au médecin désespéré qui parlait de demander une consultation aux plus illustres docteurs de Paris. On avait mis Ursule sur la bergère de son tuteur, et tel était le caractère de sa beauté, que, dans son deuil et dans sa souffrance, elle parut plus belle qu'en aucun moment de sa vie heureuse. Quand Savinien, donnant le bras à sa mère, se montra, la jeune malade reprit de belles couleurs.

— Ne vous levez pas, mon enfant, dit la vieille dame d'une voix impérative, quelque malade et faible que je sois moi-même, j'ai voulu vous venir voir pour vous dire ma pensée sur ce qui se passe : je vous estime comme la plus pure, la plus sainte et la plus charmante fille du Gâtinais, et vous trouve digne de faire le bonheur d'un gentilhomme.

D'abord, Ursule ne put répondre, elle prit les mains desséchées de la mère de Savinien et les baisa en y laissant des pleurs.

— Ah ! madame, reprit-elle, je n'aurais jamais eu la hardiesse de penser à m'élever au-dessus de ma condition, si je n'y avais été encouragée par des promesses, et mon seul titre était une affection sans bornes ; mais on a trouvé les moyens de me séparer à jamais de celui que j'aime : on m'a rendue indigne de lui... Jamais, dit-elle, avec un éclat dans la voix qui frappa douloureusement les spectateurs, jamais je ne consentirai à donner à qui que ce soit une main avilie, une réputation flétrie. J'aimais trop... Je puis le dire en l'état où je suis, j'aime une créature presque autant que Dieu. Aussi Dieu...

— Allons, allons, ma petite, ne calomniez pas Dieu ! Allons, *ma fille,* dit la vieille dame en faisant un effort, ne vous exagérez pas la portée d'une infâme plaisanterie à laquelle personne ne croit. Moi, je vous le promets, vous vivrez et vous serez heureuse.

— Tu seras heureuse ! dit Savinien en se mettant à genoux devant Ursule et lui baisant les mains, ma mère t'a nommée *ma fille!*

— Assez ! dit le médecin qui vint prendre le pouls de sa malade, ne la tuez pas de plaisir.

En ce moment, Goupil qui trouva la porte de l'allée entr'ouverte, poussa celle du petit salon et montra son horrible face animée par les pensées de vengeance qui avaient fleuri dans son cœur pendant le chemin.

— M. de Portenduère, dit-il d'une voix qui ressemblait au sifflement d'une vipère forcée dans son trou.

— Que voulez-vous ? répondit Savinien en se relevant.

— J'ai deux mots à vous dire.

Savinien sortit dans l'allée, et Goupil l'emmena dans la petite cour.

— Jurez-moi par la vie d'Ursule que vous aimez, et par votre honneur de gentilhomme auquel vous tenez, de faire qu'il soit entre nous comme si je ne vous avais rien dit de ce que je vais vous dire, et je vais vous éclairer sur la cause des persécutions dirigées contre Mlle Mirouët.

— Pourrais-je les faire cesser ?

— Oui.

— Pourrais-je me venger ?

— Sur l'auteur, oui ; mais sur l'instrument, non !

— Pourquoi ?

— Mais... l'instrument, c'est moi...

Savinien pâlit.

— Je viens d'entrevoir Ursule, reprit le clerc.

— Ursule ? dit le gentilhomme en regardant Goupil.

— Mlle Mirouët, reprit Goupil que l'accent de Savinien rendit respectueux, et je voudrais racheter de tout mon sang ce qui a été fait. Je me repens... Quand vous me tueriez, en duel ou autrement, à quoi vous servirait mon sang ? Le boiriez-vous ? il vous empoisonnerait en ce moment.

La froide raison de cet homme et la curiosité domptèrent les bouillonnements du sang de Savinien, il le regardait fixement d'un air qui fit baisser les yeux impudents de ce bossu manqué.

— Qui donc t'a mis en œuvre ? dit le jeune homme.

— Jurez-vous ?

— Tu veux qu'il ne te soit rien fait ?

— Je veux que vous et Mlle Mirouët vous me pardonniez.

— Elle te pardonnera, mais moi, jamais !

— Enfin vous oublierez ?

Quelle terrible puissance a le raisonnement appuyé sur l'intérêt ! Deux hommes, dont l'un voulait déchirer l'autre, étaient là dans une petite cour, à deux doigts l'un de l'autre, obligés de se parler, réunis par un même sentiment.

— Je te pardonnerai, mais je n'oublierai pas.

— Rien de fait ! dit froidement Goupil.

Savinien perdit patience, il appliqua sur cette face un soufflet qui retentit dans la cour, qui faillit renverser Goupil, et après lequel il chancela lui-même.

— Je n'ai que ce que je mérite, dit Goupil, j'ai fait une bêtise. Je vous croyais plus noble que vous ne l'êtes. Vous avez abusé d'un avantage que je vous donnais... Vous êtes en ma puissance maintenant ! dit-il en lançant un regard haineux à Savinien.

— Vous êtes un assassin, dit le gentilhomme.

— Pas plus que le couteau n'est le meurtrier, répliqua Goupil.

— Je vous demande pardon, fit Savinien.

— Vous êtes-vous assez vengé ? dit Goupil avec une féroce ironie. En resterez-vous là ?

— Pardon et oubli réciproque, reprit Savinien.

— Votre main ?

— La voici ! Mais parlez, qui vous poussait ?

Goupil regardait pour ainsi dire les deux plateaux où pesaient, d'un côté le soufflet de Savinien, de l'autre sa haine contre Minoret. Il resta deux secondes indécis, mais enfin une voix lui cria : Tu seras notaire ! Et il répondit : Pardon et oubli, de part et d'autre, monsieur ! en serrant la main du gentilhomme.

— Qui donc persécute Ursule ? fit Savinien.

— Minoret ! Il aurait voulu la voir enterrée... Pourquoi ? je ne le sais pas ; nous en trouverons la

raison. Ne me mêlez point à tout ceci, je ne pourrais plus rien ; mais comptez sur moi. Au lieu d'attaquer Ursule, je la défendrai; au lieu de servir Minoret, je tâcherai de déjouer ses plans. Je ne vis que pour le ruiner, pour le détruire. Et je le foulerai aux pieds, je danserai sur son cadavre, je me ferai de ses os un jeu de dominos! Demain, sur toutes les murailles de Nemours, de Fontainebleau, du Rouvre, on lira au crayon rouge : *Minoret est un voleur!* Oh! je le ferai, nom de... nom! éclater comme un mortier! Maintenant, nous sommes alliés par une indiscrétion ; eh bien, si vous le voulez, je vais me mettre à genoux devant Mlle Mirouët, lui déclarer que je maudis la passion insensée qui me poussait à ces horreurs, je la supplierai de me pardonner. Ça lui fera du bien! Le juge de paix et le curé sont là, ces deux témoins suffisent, mais M. Bongrand s'engagera sur l'honneur à ne pas me nuire dans ma carrière. J'ai maintenant une carrière!

— Attendez un moment, répondit Savinien tout étourdi par cette révélation. Ursule, mon enfant, dit-il en entrant au salon, l'auteur de tout le mal a horreur de son ouvrage, se repent et veut vous demander pardon en présence de ces messieurs, à la condition que tout sera oublié.

— Comment, Goupil! dirent à la fois le curé, le juge de paix et le médecin.

— Gardez-lui le secret, fit Ursule en levant un doigt à ses lèvres.

Goupil entendit cette parole, vit le mouvement d'Ursule et se sentit ému.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton pénétré, je voudrais maintenant que tout Nemours pût m'entendre vous avouant qu'une fatale passion a égaré ma tête et m'a suggéré des crimes punissables par le blâme de tous les honnêtes gens. Ce que je dis là, je le répéterai partout en déplorant le mal produit par de mauvaises plaisanteries, mais qui vous auront servi peut-être à hâter votre bonheur, dit-il avec un peu de malice en se relevant, puisque je vois ici Mme de Portenduère...

— C'est très-bien, Goupil, dit le curé, mademoiselle vous a pardonné; mais vous ne devez jamais oublier que vous avez failli devenir assassin!

— M. Bongrand, reprit Goupil en s'adressant au juge de paix, je vais traiter ce soir avec Lecœur de son étude, j'espère que cette réparation ne me nuira pas dans votre esprit et que vous appuierez ma demande auprès du parquet et du ministère.

Le juge de paix fit une pensive inclination de tête, et Goupil sortit pour aller traiter de la meilleure des deux études d'huissier à Nemours. Chacun resta chez Ursule, et s'appliqua pendant cette soirée à faire renaître le calme et la tranquillité dans son âme où la satisfaction que le clerc lui avait donnée opérait déjà des changements.

— Tout Nemours saura cela, disait Bongrand.

— Vous voyez, mon enfant, que Dieu ne vous en voulait point, disait le curé.

Minoret revint assez tard du Rouvre, et dîna tard. Vers neuf heures, à la tombée du jour, il était dans son pavillon chinois, digérant son dîner auprès de sa femme avec laquelle il faisait des projets pour l'avenir de Désiré. Désiré s'était bien rangé depuis qu'il appartenait à la magistrature; il travaillait, il y avait chance de le voir succéder au procureur du roi de Fontainebleau qui, disait-on, passait à Melun. Il fallait lui chercher une femme, une fille pauvre appartenant à une vieille et noble famille; il pourrait alors arriver à la magistrature de Paris. Peut-être pourraient-ils le faire élire député de Fontainebleau, où Zélie était d'avis d'aller s'établir l'hiver après avoir habité le Rouvre pendant la belle saison. Minoret s'applaudissait intérieurement d'avoir tout arrangé pour le mieux, il ne pensait plus à Ursule au moment même où le drame, si niaisement ouvert par lui, se nouait d'une façon terrible.

— M. de Portenduère est là qui veut vous parler, vint dire Cabirolle.

— Faites entrer, répondit Zélie.

Les ombres du crépuscule empêchèrent Mme Minoret d'apercevoir la pâleur subite de son mari qui frissonna en entendant les bottes de Savinien craquant sur le parquet de la galerie où jadis était la bibliothèque du docteur : un vague pressentiment de malheur courait dans ses veines. Savinien parut, resta debout, garda son chapeau sur la tête, sa canne à la main, ses mains croisées sur la poitrine, immobile devant les deux époux.

— Je viens savoir, M. et Mme Minoret, les raisons que vous avez eues pour tourmenter d'une manière infâme une jeune fille qui est, au su de toute la ville de Nemours, ma future épouse? pourquoi vous avez essayé de flétrir son honneur? pourquoi vous vouliez sa mort et pourquoi vous l'avez livrée aux insultes d'un Goupil?... Répondez !

— Êtes-vous drôle, M. Savinien, dit Zélie, de venir nous demander les raisons d'une chose qui nous semble inexplicable? Je me soucie d'Ursule comme de l'an quarante. Depuis la mort de l'oncle à Minoret, je n'y ai jamais plus pensé qu'à ma première chemise! Je n'ai pas soufflé mot d'elle à Goupil, encore un singulier drôle à qui je ne confierais pas les intérêts de mon chien. Eh bien! répondras-tu, Minoret? Vas-tu te laisser manquer par monsieur, et accuser d'infamies qui sont au-dessous de toi? Comme si un homme qui a quarante-huit mille livres de rente en fonds de terre autour d'un château digne d'un prince, descendait

à de pareilles sottises! Lève-toi donc, que tu es là comme une chiffe !

— Je ne sais pas ce que monsieur veut dire, répondit enfin Minoret d'une voix troublée. Quelle raison aurai-je de persécuter cette petite? J'ai dit peut-être à Goupil combien j'étais contrarié de la voir à Nemours, mon fils Désiré s'en amourachait, et je ne la lui voulais point pour femme, voilà tout.

— Goupil m'a tout avoué, M. Minoret.

Il y eut un moment de silence, mais terrible, pendant lequel les trois personnages s'examinèrent. Zélie avait vu, dans la grosse figure de son colosse, un mouvement nerveux.

— Quoique vous ne soyez que des insectes, je veux tirer de vous une vengeance éclatante, et je saurai la prendre, reprit le gentilhomme. Ce n'est pas à vous, homme de soixante-sept ans, que je demanderai raison des insultes faites à Mlle Mirouët, mais à votre fils. La première fois qu'il mettra les pieds à Nemours, nous nous rencontrerons, il faudra bien qu'il se batte avec moi, et il se battra ! ou il sera si bien déshonoré qu'il ne se présentera jamais nulle part ! S'il ne vient pas à Nemours, j'irai à Fontainebleau, moi ! J'aurai satisfaction. Il ne sera pas dit que vous aurez lâchement essayé de déshonorer une pauvre jeune fille sans défense.

— Mais les calomnies d'un Goupil... ne... sont... dit Minoret.

— Voulez-vous, s'écria Savinien en l'interrompant, que je vous mette face à face avec lui? Croyez-moi, n'ébruitez pas l'affaire! elle est entre vous, Goupil et moi, laissez-la comme elle est; et Dieu la décidera dans le duel que je ferai l'honneur de proposer à votre fils.

— Mais cela ne se passera pas comme ça! s'écria Zélie. Eh! vous croyez que je laisserai Désiré se battre avec vous qui faites métier de tirer l'épée et le pistolet ? Si vous avez à vous plaindre de Minoret, voilà Minoret, prenez Minoret, battez-vous avec Minoret! Mais mon garçon qui, de votre aveu, est innocent de tout cela, en porterait la peine?... Vous auriez auparavant un chien de ma chienne dans les jambes, mon petit monsieur. Allons, Minoret, tu restes là tout hébété comme un grand serin ? Tu es chez toi, tu laisses monsieur son chapeau sur la tête devant ta femme! Vous allez, monsieur, commencer par détaler. Charbonnier est maître chez lui. Je ne sais pas ce que vous voulez avec vos *bibus;* mais tournez-moi les talons, et si vous touchez à Désiré, vous aurez affaire avec moi, vous et votre pécore d'Ursule.

Et elle sonna vivement en appelant ses gens.

— Songez bien à ce que je vous ai dit! répéta Savinien qui, sans se soucier de la tirade de Zélie, sortit en laissant cette épée de Damoclès suspendue au-dessus du couple.

— Ah çà! Minoret, dit Zélie à son mari, m'expliqueras-tu ce que cela signifie? Un jeune homme ne vient pas sans motif dans une maison bourgeoise faire ce bacchanal sterling et demander le sang d'un fils de famille.

— C'est quelque tour de ce vilain singe de Goupil à qui j'avais promis de l'aider à se faire notaire, s'il me procurait à bon compte le Rouvre. Je lui ai donné dix pour cent, vingt mille francs en lettres de change, et il n'est sans doute pas content.

— Oui, mais quelle raison avait-il de machiner des sérénades et des infamies contre Ursule ?

— Il la voulait pour femme.

— Une fille sans le sou, lui? la chatte! Tiens, Minoret, tu me lâches des bêtises! et tu es trop bête naturellement pour les faire prendre, mon fils! Il y a là-dessous quelque chose, et tu me le diras.

— Il n'y a rien.

— Il n'y a rien? Et moi je te dis que tu mens, et nous allons voir!

— Veux-tu me laisser tranquille?

— Je ferai jaser ce venin à deux pattes de Goupil?... Tu n'en seras pas le bon marchand !

— Comme tu voudras.

— Je sais bien que cela sera comme je voudrai ! Et ce que je veux surtout, c'est qu'on ne touche pas à Désiré. S'il lui arrivait malheur, vois-tu, je ferais un coup qui m'enverrait sur l'échafaud. Désiré !... Mais... Et tu ne te remues pas plus que ça?

Une querelle ainsi commencée entre Minoret et sa femme, ne devait pas se terminer sans de longs déchirements intérieurs. Ainsi le sot spoliateur apercevait sa lutte avec lui-même et avec Ursule, agrandie par sa faute, compliquée d'un nouvel et terrible adversaire.

Le lendemain, quand il sortit pour aller trouver Goupil, en pensant l'apaiser à force d'argent, il lut sur les murailles: *Minoret est un voleur.* Tous ceux qu'il rencontra le plaignirent en lui demandant à lui quel était l'auteur de cette publication anonyme, et chacun lui pardonna les entortillages de ses réponses, en songeant à sa nullité. Les sots recueillent plus d'avantages de leur faiblesse que les gens d'esprit n'en obtiennent de leur force. On regarde, sans l'aider, un grand homme luttant contre le sort, et l'on commandite un épicier qui fera faillite. Un homme d'esprit eût été perdu, s'il avait balbutié comme Minoret d'absurdes réponses d'un air effaré. Zélie et ses domestiques effacèrent l'inscription vengeresse partout où elle se trouvait; mais elle resta sur la conscience de Minoret.

Quoique Goupil eût échangé la veille sa parole

avec l'huissier, il se refusa très-impudemment à réaliser son traité.

— Mon cher Lecœur, j'ai pu, voyez-vous, acheter la charge de M. Dionis et suis en position de vous faire vendre à d'autres ! Rengainez votre traité, ce n'est que deux carrés de papier timbrés de perdus, voici soixante et dix centimes.

Lecœur craignait trop Goupil pour se plaindre.

Tout Nemours apprit que Minoret avait donné sa garantie à Dionis pour faciliter à Goupil l'acquisition de la charge. Le futur notaire écrivit à Savinien une lettre pour démentir ses aveux relativement à Minoret, et au jeune noble que sa nouvelle position et la législation adoptée par la cour suprême lui défendaient de se battre. Il prévenait d'ailleurs le gentilhomme de se bien comporter avec lui désormais, il savait admirablement *tirer la savatte*, et à sa première agression, il se promettait de lui casser la jambe.

Les murs de Nemours ne parlèrent plus. Mais la querelle entre Minoret et sa femme subsistait, et Savinien gardait un farouche silence. Le mariage de Mlle Massin l'aînée avec le futur notaire était, dix jours après ces événements, à l'état de rumeur publique. Mlle Massin avait quatre-vingt mille francs et sa laideur pour elle, Goupil avait ses difformités et sa charge, cette union parut probable et convenable.

Deux inconnus cachés saisirent Goupil dans la rue, à minuit, au moment où il sortait de chez Massin, lui donnèrent des coups de bâton et disparurent. Goupil garda le plus profond silence sur cette scène de nuit, et démentit une vieille femme qui croyait l'avoir reconnu en regardant par sa croisée.

Ces grands petits événements furent étudiés par le juge de paix qui reconnut à Goupil un pouvoir mystérieux sur Minoret et se promit d'en deviner le secret.

XX

LES APPARITIONS.

L'opinion publique de la petite ville avait reconnu la parfaite innocence d'Ursule, mais Ursule se rétablissait lentement. Dans cet état d'abattement qui laissait l'âme et l'esprit libres, elle devint le théâtre de phénomènes cataleptiques dont les effets furent d'ailleurs terribles et de nature à occuper la science, si la science avait été mise dans une pareille confidence.

Dix jours après la visite de Mme de Portenduère, Ursule subit un rêve qui présenta les caractères d'une vision surnaturelle autant par les faits moraux que par les circonstances pour ainsi dire physiques.

Feu Minoret, son parrain, lui apparut et lui fit signe de venir avec lui. Elle s'habilla, le suivit au milieu des ténèbres jusque dans la maison de la rue des Bourgeois où elle retrouva les moindres choses comme elles étaient le jour de la mort de son parrain, et le vieillard portait les vêtements qu'il avait sur lui la veille. Sa figure était pâle. Ses mouvements ne rendaient aucun son ; mais elle entendit parfaitement la voix quoique faible et comme répétée par un écho lointain. Le docteur amena sa pupille jusque dans le cabinet du pavillon chinois où il lui fit soulever le marbre du petit meuble de Boule, comme elle l'avait soulevé le jour de sa mort ; mais au lieu de n'y rien trouver, elle vit la lettre que son parrain lui recommandait d'aller y prendre ; elle la décacheta, la lut ainsi que le testament en faveur de Savinien.

— Les caractères de l'écriture, dit-elle au curé, brillaient comme s'ils eussent été tracés avec les rayons du soleil, ils me brûlaient les yeux !

Quand elle leva les yeux sur son oncle pour le remercier, elle aperçut sur ses lèvres décolorées un sourire bienveillant. Puis de sa voix faible et néanmoins claire, le spectre lui montra Minoret écoutant la confidence dans le corridor, allant dévisser la serrure et prenant cette lettre. Puis, de sa main froide, il avait saisi sa pupille et l'avait contrainte à marcher du pas des morts afin de suivre Minoret jusqu'à la poste. Ursule avait alors traversé la ville, était entrée à la poste, dans l'ancienne chambre de Zélie où elle avait vu le spoliateur décachetant les lettres, les lisant et les brûlant.

— Il n'a pu, dit Ursule, allumer que la troisième allumette pour brûler les papiers, et il en a enterré les vestiges dans les cendres. Après, mon parrain me l'a tout aussitôt fait voir se glissant dans la bibliothèque où il a pris, dans le troisième volume des *Pandectes*, les trois inscriptions de chacune douze mille livres de rente, ainsi que l'argent des arrérages en billets de banque.

— Il est, m'a dit alors mon parrain, l'auteur des tourments qui t'ont mise à la porte du tombeau ; mais Dieu veut que tu sois heureuse. Tu ne mourras point encore, tu épouseras Savinien ! Si tu m'aimes, si tu aimes Savinien, tu redemanderas ta fortune à mon neveu. Jure-le-moi ?

En resplendissant comme le Sauveur pendant sa transfiguration, le spectre de Minoret avait alors causé, dans l'état d'oppression où se trouvait Ursule, une telle violence à son âme, qu'elle promit

tout ce que voulait son oncle pour faire cesser le cauchemar.

Elle s'était réveillée debout au milieu de sa chambre, la face devant le portrait de son parrain qu'elle y avait mis depuis sa maladie. Elle se recoucha, se rendormit après une vive agitation et se souvint à son réveil de cette singulière vision. Elle n'osa pas en parler. Son jugement exquis et sa délicatesse s'offensèrent de la révélation d'un rêve dont la fin et la cause étaient ses intérêts pécuniaires. Elle l'attribua naturellement à la causerie par laquelle la Bougival l'avait endormie, et où il était question des libéralités de son parrain pour elle et des certitudes que conservait sa nourrice à cet égard. Mais ce rêve revint avec des aggravations qui le lui rendirent excessivement redoutable. La seconde fois, la main glacée de son parrain se posa sur son épaule, et lui causa la plus cruelle douleur, une sensation indéfinissable.

— Il faut obéir aux morts! disait-il d'une voix sépulcrale. Et des larmes, dit-elle, tombaient de ses yeux blancs et vides.

La troisième fois, il la prit par ses longues nattes et lui fit voir Minoret causant avec Goupil. Ursule prit le parti d'avouer ces trois apparitions à l'abbé Chaperon.

— Monsieur le curé, lui dit-elle, croyez-vous que les morts puissent apparaître?

— Mon enfant, l'histoire sacrée, l'histoire profane, l'histoire moderne offrent plusieurs témoignages à ce sujet; mais l'Église n'en a jamais fait un article de foi. Quant à la science, en France elle s'en moque!

— Que croyez-vous?

— La puissance de Dieu, mon enfant, est infinie.

— Mon parrain vous a-t-il parlé de ces sortes de choses?

— Oui, souvent. Il avait entièrement changé d'avis sur ces matières, et sa conversion date du jour, il me l'a dit vingt fois, où, dans Paris, une femme vous a entendue à Nemours priant pour lui, et a vu le point rouge que vous avez mis devant le jour de saint-Savinien, à votre almanach.

Ursule jeta un cri perçant qui fit frémir le prêtre: elle se souvenait de la scène où, de retour à Nemours, son parrain avait lu dans son âme.

— Si cela est, dit-elle, mes visions sont possibles. Mon parrain m'est apparu, comme Jésus à ses disciples. Il est dans une enveloppe de lumière jaune, il parle! Je voulais vous prier de dire une messe pour le repos de son âme et implorer le secours de Dieu afin de faire cesser ces apparitions qui me brisent!

Elle raconta dans les plus grands détails ses trois rêves en insistant sur la profonde vérité des faits, sur la liberté de ses mouvements, sur le somnambulisme d'un être intérieur, dit-elle, qui se déplaçait sous la conduite du spectre de son oncle avec une excessive facilité. Ce qui surprit étrangement le prêtre, à qui la véracité d'Ursule était connue, fut la description exacte de la chambre autrefois occupée par Zélie Minoret à son établissement de la poste, où jamais Ursule n'avait pénétré, de laquelle enfin elle n'avait jamais entendu parler.

— Par quels moyens ces étranges apparitions peuvent-elles donc avoir lieu, dit Ursule. Que pensait mon parrain?

— Votre parrain, mon enfant, procédait par hypothèses. Il avait reconnu la possibilité de l'existence d'un monde spirituel, d'un monde des idées. Si les idées sont une création propre à l'homme et subsistent en vivant d'une vie qui leur soit propre, elles doivent avoir des formes insaisissables à nos sens extérieurs, mais perceptibles à nos sens intérieurs quand ils sont dans certaines conditions. Ainsi, les idées de votre parrain peuvent vous envelopper; et, peut-être les avez-vous revêtues de son apparence. Puis, si Minoret a commis ces actions, elles se résolvent en idées, elles se meuvent dans le monde spirituel et votre esprit a pu les apercevoir en y pénétrant. Ces phénomènes ne sont pas plus étranges que ceux de la mémoire, et ceux de la mémoire sont aussi surprenants et inexplicables que ceux du parfum des plantes qui sont peut-être les idées de la plante.

— Mon Dieu! combien vous agrandissez le monde! Mais entendre parler un mort, l'évoquer?...

— En Suède, Swedenborg, répondit l'abbé Chaperon, a prouvé jusqu'à l'évidence, qu'il communiquait avec les morts. Mais, d'ailleurs, venez dans la bibliothèque, et vous lirez dans la vie du fameux duc de Montmorency, décapité à Toulouse, et qui certes n'était pas homme à forger des sornettes, une aventure absolument semblable à la vôtre.

Ursule et le curé montèrent et le bonhomme lui chercha une petite édition in-12, imprimée à Paris en 1666, de l'histoire de Henri de Montmorency, écrite par un ecclésiastique contemporain et qui avait connu le prince.

— Lisez, dit le curé en lui donnant le volume aux pages 175 et 176. Votre parrain a souvent relu ce passage.

« Le siége de Privas fut remarquable par la perte
« de quelques personnes de commandement: deux
« maréchaux de camp y moururent, à savoir le
« marquis d'*Uxelles* d'une blessure qu'il reçut
« aux approches et le marquis de *Portes* d'une
« mousquetade à la tête; le jour qu'il fut tué, il

« devait être fait maréchal de France. Environ le « moment de la mort du marquis, le duc de Mont- « morency qui dormait dans sa tente, fut éveillé « par une voix semblable à celle du marquis qui « lui disait adieu ! L'amour qu'il avait pour une « personne qui lui était si proche, fit qu'il attribua « l'illusion de ce songe à la force de son imagina- « tion ; et le travail de la nuit qu'il avait passée, « selon sa coutume, à la tranchée, fut cause qu'il « se rendormit sans aucune crainte. Mais la même « voix l'interrompit encore un coup, et le fantôme « qu'il n'avait vu qu'en dormant le contraignit de « s'éveiller de nouveau, et d'ouïr distinctement les « mêmes mots qu'il avait prononcés, avant de dis- « paraître. Le duc se ressouvint alors qu'un jour « qu'ils entendaient discourir le philosophe *Pitart* « sur la séparation de l'âme d'avec le corps, ils « s'étaient promis de se dire adieu l'un à l'autre, si « le premier qui viendrait à mourir en avait la per- « mission. Sur quoi ne pouvant s'empêcher de « craindre la vérité de cet avertissement, il envoya « promptement un de ses domestiques au quartier « du marquis qui était éloigné du sien. Mais avant « que son homme fut de retour, on vint le querir « de la part du roi, qui lui fit dire, par des person- « nes propres à le consoler, l'infortune qu'il avait « appréhendée.

« Je laisse à disputer aux docteurs sur la raison « de cet événement que j'ai ouï plusieurs fois réci- « ter au duc de Montmorency, et dont j'ai cru que « la merveille et la vérité étaient dignes d'être rap- « portées. »

— Mais alors, dit Ursule, que dois-je faire?

— Mon enfant, reprit le curé, il s'agit de choses si graves et qui vous sont si profitables, que vous devez garder un silence absolu. Maintenant que vous m'avez confié les secrets de cette apparition, peut-être n'aura-t-elle plus lieu. D'ailleurs vous êtes assez forte pour aller jusqu'à l'église. Demain, vous y viendrez remercier Dieu et le prier de donner le repos à votre parrain. Soyez d'ailleurs certaine que vous avez mis votre secret en des mains prudentes.

— Si vous saviez en quelles terreurs je m'endors! quels regards me jette mon parrain! La dernière fois, il s'accrochait à ma robe pour me voir plus longtemps, je me suis réveillée le visage tout en pleurs.

— Soyez en paix, il ne reviendra plus, lui dit le curé.

Sans perdre un instant, l'abbé Chaperon alla chez Minoret et le pria de lui accorder un moment d'audience dans le pavillon chinois, en exigeant qu'ils fussent seuls.

— Personne ne peut-il nous écouter? dit l'abbé Chaperon à Minoret.

— Personne, répondit Minoret.

— Monsieur, mon caractère doit vous être connu, dit le bonhomme en attachant sur la figure de Minoret un regard doux mais attentif; j'ai à vous parler de choses graves, extraordinaires, qui ne concernent que vous, et sur lesquelles vous pouvez compter que je garderai le plus profond secret; mais il m'est impossible de ne pas vous en instruire. Dans le temps que vivait votre oncle, il y avait là, dit le prêtre, en montrant la place du meuble, un petit buffet de Boule à dessus de marbre (Minoret devint blême), et sous ce marbre votre oncle avait mis une lettre pour sa pupille...

Le curé raconta, sans omettre la moindre circonstance, la propre conduite de Minoret à Minoret. L'auditeur, en entendant le détail des deux allumettes qui s'étaient éteintes sans s'allumer, sentit ses cheveux frétillant dans leur cuir chevelu.

— Qui donc a pu forger de semblables sornettes? dit-il au curé d'une voix étranglée quand le récit fut terminé.

— Le mort lui-même!

Cette réponse causa un léger frémissement à Minoret qui voyait aussi le docteur en rêve.

— Dieu, monsieur le curé, reprit-il, est bien bon de faire des miracles pour moi.

— Tout ce que Dieu fait, répondit le prêtre, est naturel.

— Votre fantasmagorie ne m'effraye point, dit le colosse en reprenant un peu de sang-froid.

— Je ne viens pas vous effrayer, mon cher monsieur, car jamais je ne parlerai de ceci à qui que ce soit au monde, dit le curé. Vous savez la vérité. C'est une affaire entre vous et Dieu.

— Voyons, monsieur le curé, me croyez-vous capable d'un si horrible abus de confiance ?

— Je ne crois qu'aux crimes que l'on me confesse et desquels on se repent, dit le prêtre d'un ton apostolique.

— Un crime ! s'écria Minoret.

— Un crime affreux dans ses conséquences,

— En quoi?

— En ce qu'il échappe à la justice humaine. Les crimes qui ne sont pas expiés ici-bas, le seront dans l'autre vie. Dieu venge lui-même l'innocence.

— Vous croyez que Dieu s'occupe de ces misères ?

— S'il ne voyait pas les mondes dans tous leurs détails et d'un seul regard, comme vous faites tenir tout un paysage dans votre œil, il ne serait pas Dieu.

— Monsieur le curé, vous me donnez votre parole que vous n'avez eu ces détails que de mon oncle?

— Votre oncle est apparu trois fois à Ursule

pour les lui répéter. Fatiguée de ses rêves, elle m'a confié ces révélations sous le secret, et les trouve si dénuées de raison, qu'elle n'en parlera jamais. Ainsi vous pouvez être tranquille à ce sujet.

— Mais je suis tranquille de toute manière, monsieur Chaperon.

— Je le souhaite, dit le vieux prêtre. Quand même je taxerais d'absurdité ces avertissements donnés en rêve, je trouverais encore nécessaire de vous les communiquer, à cause de la singularité des détails. Vous êtes un honnête homme, et vous avez trop légalement gagné votre belle fortune, pour vouloir y ajouter quelque chose par le vol. D'ailleurs, vous êtes un homme presque primitif, vous seriez trop tourmenté par les remords. Nous avons en nous un sentiment du juste, chez l'homme le plus civilisé comme chez le plus sauvage, qui ne nous permet pas de jouir en paix du bien mal acquis selon les lois de la société dans laquelle nous vivons, car les sociétés bien constituées sont modelées sur l'ordre même imposé par Dieu aux mondes. Les sociétés sont en ceci d'origine divine. L'homme ne trouve pas d'idées, il n'invente pas de formes, il imite les rapports éternels! Aussi, voyez ce qui arrive! Aucun criminel, allant à l'échafaud et pouvant emporter le secret de ses crimes, ne se laisse trancher la tête sans faire des aveux auxquels il est poussé par une mystérieuse puissance. Ainsi, mon cher monsieur Minoret, si vous êtes tranquille, je m'en vais heureux.

Minoret devint si stupide, qu'il ne reconduisit pas le curé. Quand il se crut seul, il entra dans une colère d'homme sanguin : il lui échappait les plus étranges blasphèmes, et il donnait les noms les plus odieux à Ursule.

— Eh bien! que t'a-t-elle donc fait? lui dit sa femme venue sur la pointe des pieds après avoir reconduit le curé.

Minoret, pour la première et unique fois de sa vie, enivré par la colère et poussé à bout par les questions réitérées de sa femme, la battit si bien qu'il fut obligé, quand elle tomba meurtrie, de la prendre dans ses bras et, tout honteux, de la coucher lui-même. Il fit une petite maladie, le médecin fut obligé de le saigner deux fois. Quand il fut sur pied, chacun, dans un temps donné, remarqua des changements chez lui. Minoret se promenait seul, et souvent il allait par les rues comme un homme inquiet. Il paraissait distrait en écoutant, lui qui n'avait jamais eu deux idées dans la tête. Enfin, un soir, il aborda le juge de paix qui, sans doute, allait chercher Ursule pour la conduire chez Mme de Portenduère, où la partie avait recommencé.

— Monsieur Bongrand, j'ai quelque chose d'assez important à dire à ma cousine, fit-il en prenant le juge par le bras, et je suis assez aise que vous y soyez, vous pourrez lui servir de conseil.

Ils trouvèrent Ursule en train d'étudier, elle se leva d'un air imposant et froid en voyant Minoret.

— Mon enfant, monsieur Minoret veut vous parler d'affaires, dit le juge de paix. Par parenthèse, n'oubliez pas de me donner votre inscription de rente, je vais à Paris, je toucherai votre semestre et celui de la Bougival.

— Ma cousine, dit Minoret, notre oncle vous avait accoutumée à plus d'aisance que vous n'en avez.

— On peut se trouver très-heureux avec peu d'argent, dit-elle.

— Je croyais que l'argent faciliterait votre bonheur, reprit Minoret, et je venais vous en offrir, par respect pour la mémoire de mon oncle.

— Vous aviez une manière naturelle de le respecter, dit sévèrement Ursule. Vous pouviez laisser sa maison telle qu'elle était et me la vendre, car vous ne l'avez mise à si haut prix que dans l'espoir d'y trouver des trésors...

— Enfin, dit Minoret, évidemment oppressé, si vous aviez douze mille livres de rente, vous seriez en position de vous marier plus avantageusement.

— Je ne les ai pas.

— Mais si je vous les donnais, à la condition d'acheter une terre en Bretagne, dans le pays de Mme de Portenduère, qui consentirait alors à votre mariage avec son fils?...

— Monsieur Minoret, dit Ursule, je n'ai point de droits à une somme si considérable, et je ne saurais l'accepter de vous. Nous sommes très-peu parents et encore moins amis. J'ai trop subi déjà les malheurs de la calomnie, pour vouloir donner lieu à la médisance. Qu'ai-je fait pour mériter cet argent? Sur quoi vous fonderiez-vous pour me faire un tel présent? Ces questions que j'ai le droit de vous adresser, chacun y répondrait à sa manière, on y verrait une réparation de quelque dommage, et je ne veux point en avoir reçu! Votre oncle ne m'a point élevée dans des sentiments ignobles. On ne doit accepter que de ses amis, je ne saurais avoir d'affection pour vous, et je serais nécessairement ingrate. Je ne veux pas m'exposer à manquer de reconnaissance.

— Vous refusez? s'écria le colosse à qui jamais l'idée ne serait venue en tête qu'on pouvait refuser une fortune.

— Je refuse, répéta Ursule.

— Mais à quel titre offririez-vous une pareille somme à mademoiselle? demanda l'ancien avoué qui regarda fixement Minoret. Vous avez une idée? Avez-vous une idée?

— Eh bien! l'idée de la renvoyer de Nemours afin que mon fils me laisse tranquille, il est amoureux d'elle et veut l'épouser.

— Eh bien! nous verrons cela, répondit le juge de paix en raffermissant ses lunettes. Laissez-nous le temps de réfléchir.

Il reconduisit Minoret jusque chez lui, tout en approuvant les sollicitudes que lui inspirait l'avenir de Désiré, blâmant un peu la précipitation d'Ursule et promettant de lui faire entendre raison. Aussitôt que Minoret fut rentré, Bongrand alla chez le maître de poste, lui emprunta son cabriolet et son cheval, courut jusqu'à Fontainebleau, demanda le substitut et apprit qu'il devait être chez le sous-préfet en soirée. Le juge de paix ravi s'y présenta. Désiré faisait une partie de whist avec la femme du procureur du roi, la femme du sous-préfet et le colonel du régiment.

— Je viens vous apprendre une heureuse nouvelle, dit M. Bongrand à Désiré. Vous aimez votre cousine Ursule Mirouët, et votre père ne s'oppose plus à votre mariage.

— J'aime Ursule Mirouët! s'écria Désiré en riant. Où prenez-vous Ursule Mirouët? Je me souviens d'avoir vu quelquefois chez feu Minoret mon archi-grand-oncle, cette petite fille qui certes est d'une grande beauté, mais elle est d'une dévotion outrée. Et si j'ai, comme tout le monde, rendu justice à ses charmes, je n'ai jamais eu la tête troublée pour cette blonde un peu fadasse, dit-il en souriant à la sous-préfète, brune piquante selon la vieille expression du dernier siècle. D'où venez-vous, mon cher M. Bongrand? Tout le monde sait que mon père est seigneur suzerain de quarante-huit mille livres de rente en terres groupées autour de son château du Rouvre, et tout le monde me connaît quarante-huit mille raisons foncières pour ne pas aimer la pupille du parquet! Si j'épousais une fille de rien, ces dames me prendraient pour un grand sot.

— Vous n'avez jamais tourmenté votre père au sujet d'Ursule?

— Jamais?

— Vous l'entendez, M. le procureur du roi? dit le juge de paix à ce magistrat qui les avait écoutés, et qu'il emmena dans une embrasure où ils restèrent environ un quart d'heure à causer.

Une heure après, le juge de paix, de retour à Nemours chez Ursule, envoyait la Bougival chercher Minoret qui vint aussitôt.

— Mademoiselle..., dit Bongrand à Minoret, en le voyant entrer.

— Accepte? dit Minoret en interrompant.

— Non, pas encore, répondit le juge en touchant à ses lunettes, elle a eu des scrupules sur l'état de votre fils, car elle a été bien mal traitée à propos d'une passion semblable, et connaît le prix de la tranquillité. Pouvez-vous lui jurer que votre fils est fou d'amour, et que vous n'avez pas d'autre intention que celle de préserver notre chère Ursule de quelques nouvelles *goupilleries?*

— Oh! je le jure, fit Minoret.

— Halte là, papa Minoret! dit le juge de paix en sortant une de ses mains du gousset de son pantalon pour frapper sur l'épaule de Minoret qui tressaillit. Ne faites pas si légèrement un faux serment.

— Un faux serment?

— Il est entre vous et votre fils qui vient de jurer à Fontainebleau, chez le sous-préfet, en présence de quatre personnes et du procureur du roi, que jamais il n'avait songé à sa cousine Ursule Mirouët. Vous avez donc d'autres raisons pour lui offrir un si énorme capital? J'ai vu que vous aviez avancé des faits hasardés, je suis allé moi-même à Fontainebleau.

Minoret resta tout ébahi de sa propre sottise.

— Mais il n'y a pas de mal, M. Bongrand, à offrir à une parente de rendre possible un mariage qui paraît devoir faire son bonheur, et de chercher des prétextes pour vaincre sa modestie.

Minoret s'essuya le front où se voyaient de grosses gouttes de sueur, et son danger venait de lui conseiller une excuse presque admissible.

— Vous connaissez les motifs de mon refus, lui répondit Ursule. Je vous prie de ne plus revenir ici. Sans que M. de Portenduère m'ait confié ses raisons, il a pour vous des sentiments de mépris, de haine même, qui me défendent de vous recevoir. Mon bonheur est toute ma fortune, je ne rougis pas de l'avouer, je ne veux point le compromettre, et M. de Portenduère n'attend plus que l'époque de ma majorité pour m'épouser.

— Le proverbe *monnaie fait tout* est bien menteur, dit le gros et grand Minoret en regardant le juge de paix dont les yeux observateurs le gênaient beaucoup.

Il se leva, sortit, mais dehors il trouva l'atmosphère aussi lourde que dans la petite salle.

— Il faut pourtant que cela finisse, se dit-il en revenant chez lui.

— Votre inscription, ma petite? dit le juge de paix assez étonné de la tranquillité d'Ursule après un événement si bizarre.

En apportant son inscription et celle de la Bougival, Ursule trouva le juge de paix qui se promenait à grands pas.

— Vous n'avez aucune idée sur le but de la démarche de ce gros butor? dit-il.

— Aucune que je puisse dire, répondit-elle.

M. Bongrand la regarda d'un air surpris.

— Nous avons alors la même idée, répondit-il,

Tenez, gardez les numéros de ces deux inscriptions en cas que je les perde; il faut toujours avoir ce soin-là.

Bongrand écrivit alors lui-même sur une carte le numéro 73,537 B. pour celle d'Ursule, et le numéro 73,538 B. pour celle de la nourrice.

— Adieu, mon enfant, je serai deux jours absent, mais j'arriverai le troisième pour mon audience.

Cette nuit même, Ursule eut une apparition qui se fit d'une façon étrange. Il lui sembla que son lit était dans le cimetière de Nemours, et la fosse de son oncle se trouvait au bas de son lit. La pierre blanche où elle lut l'inscription tumulaire lui causa le plus violent éblouissement en s'ouvrant comme la couverture oblongue d'un album. Elle jeta des cris perçants, mais le spectre du docteur se dressa lentement. Elle vit d'abord la tête jaune et les cheveux blancs qui brillaient environnés par une espèce d'auréole. Sous le front nu les yeux étaient comme deux rayons. Et il se levait attiré comme par une force supérieure. Ursule tremblait horriblement dans son enveloppe corporelle, sa chair était comme un vêtement brûlant, et il y avait, dit-elle plus tard, comme une autre elle-même qui s'agitait au dedans.

— Grâce! dit-elle, mon parrain.

— Grâce! il n'est plus temps, dit-il d'une voix de mort selon l'inexplicable expression de la pauvre fille en racontant ce nouveau rêve au curé Chaperon. Il a été averti, il n'a pas tenu compte des avis. Les jours de son fils sont comptés. S'il n'a pas tout avoué, tout restitué dans quelque temps, il pleurera son fils qui va mourir d'une mort horrible et violente. Qu'il le sache!

Et le spectre montra une rangée de chiffres qui scintillèrent sur la muraille comme s'ils eussent été écrits avec du feu, et dit : Voilà son arrêt!

Quand son oncle se recoucha dans sa tombe, Ursule avait entendu le bruit de la pierre qui retombait, puis dans un lointain un bruit étrange de chevaux et de cris d'homme. Le lendemain, Ursule se trouva sans force. Elle ne put se lever, tant ce rêve l'avait accablée. Elle pria sa nourrice d'aller aussitôt chez l'abbé Chaperon et de le ramener. Le bon homme vint après avoir dit sa messe; mais il ne fut point surpris du récit d'Ursule : il tenait la spoliation pour vraie, et ne cherchait plus à s'expliquer la vie anormale de sa chère *petite rêveuse*. Il quitta promptement Ursule et courut chez Minoret.

— Mon Dieu, M. le curé, dit Zélie au prêtre, le caractère de mon mari s'est aigri, je ne sais ce qu'il a. Jusqu'à présent, c'était un enfant; mais depuis deux mois, il n'est plus reconnaissable. Pour s'être emporté jusqu'à me frapper, moi qui suis si douce! il faut que cet homme-là soit changé du tout au tout. Vous le trouverez dans les roches; il y passe sa vie! A quoi faire?

Malgré la chaleur, on était alors en septembre 1836, le prêtre passa le canal et prit par un sentier en apercevant Minoret assis au bas d'une des roches.

— Vous êtes bien tourmenté, M. Minoret, dit le prêtre en se montrant au coupable. Vous m'appartenez, car vous souffrez. Malheureusement, je viens sans doute augmenter vos appréhensions. Ursule a eu cette nuit un rêve terrible. Votre oncle a soulevé la pierre de sa tombe, pour prophétiser des malheurs dans votre famille. Je ne viens certes pas vous faire peur, mais vous devez savoir si ce qu'il a dit...

— En vérité, M. le curé, je ne puis être tranquille nulle part, pas même sur ces roches... Je ne veux rien savoir de ce qui se passe dans l'autre monde.

— Je me retire, monsieur, je n'ai pas fait ce chemin par la chaleur pour mon plaisir, dit le prêtre en s'essuyant le front.

— Eh bien! qu'a-t-il dit, le bonhomme? demanda Minoret.

— Vous êtes menacé de perdre votre fils. S'il a raconté des choses que vous seul saviez, c'est à faire frémir pour les choses que nous ne savons pas. Restituez, mon cher monsieur, restituez! Ne vous damnez pas pour un peu d'or!

— Mais restituer, quoi?

— La fortune que le docteur destinait à Ursule. Vous avez pris ces inscriptions, je le sais maintenant. Vous avez commencé par persécuter la pauvre fille, et vous finissez par lui offrir une fortune. Vous tombez dans le mensonge, vous vous entortillez dans ses dédales et vous y faites des faux pas. Vous êtes maladroit, vous avez été mal servi par votre complice Goupil qui se rit de vous. Dépêchez-vous, car vous êtes observé par des gens spirituels et perspicaces, par les amis d'Ursule. Restituez, et si vous ne sauvez pas votre fils, qui peut-être n'est pas menacé, vous sauverez votre âme, vous sauverez votre honneur. Est-ce dans une société constituée comme la nôtre, est-ce dans une petite ville où vous avez tous les yeux les uns sur les autres, et où tout se devine quand tout ne se sait pas, que vous pourrez céler une fortune mal acquise? Allons, mon cher enfant, un homme innocent ne me laisserait pas parler si longtemps.

— Allez au diable! s'écria Minoret, je ne sais pas ce que vous avez *tous* après moi! J'aime mieux ces pierres, elles me laissent tranquille.

— Adieu, vous avez été prévenu par moi, mon cher monsieur, sans que, ni la pauvre enfant, ni moi, nous ayons dit un seul mot à qui que ce soit

au monde. Mais, prenez garde! il est un homme qui a les yeux sur vous. Dieu vous prenne en pitié!

Le curé s'éloigna, puis à quelques pas il se retourna pour regarder encore Minoret. Minoret se tenait la tête entre les mains, car sa tête le gênait. Minoret était un peu fou. D'abord, il avait gardé les trois inscriptions, il ne savait qu'en faire, il n'osait aller les toucher lui-même, il avait peur qu'on ne le remarquât, il ne voulait pas les vendre, et cherchait un moyen de les transférer; il faisait, lui! des romans d'affaires dont le dénoûment était toujours la transmission des maudites inscriptions.

Dans cette horrible situation, il pensa néanmoins à tout avouer à sa femme afin d'avoir un conseil. Zélie, qui avait si bien mené sa barque, saurait le retirer de ce pas difficile. Les rentes trois pour cent étaient alors à quatre-vingts francs, il s'agissait, avec les arrérages, d'une restitution de près d'un million! Rendre un million, sans qu'il y ait contre nous aucune preuve qui dise qu'on l'a pris! ceci n'était pas une petite affaire. Aussi Minoret demeura-t-il pendant le mois de septembre et une partie de celui d'octobre en proie à ses remords, à ses irrésolutions. Au grand étonnement de toute la ville, il maigrit.

XXI

LE DUEL.

Une circonstance affreuse hâta la confidence que Minoret voulait faire à Zélie: l'épée de Damoclès se remua sur leurs têtes. Vers le milieu du mois d'octobre, ils reçurent de leur fils Désiré la lettre suivante.

« Ma chère mère, si je ne suis pas venu vous voir depuis les vacances, c'est que d'abord j'étais de service en l'absence de M. le procureur du roi, puis je savais que M. de Portenduère attendait mon séjour à Nemours pour m'y chercher querelle. Lassé peut-être de voir sa vengeance remise, le vicomte est venu à Fontainebleau, où il avait donné rendez-vous à l'un de ses amis de Paris, après s'être assuré du concours du vicomte de Soulanges, chef d'escadron des hussards que nous avons en garnison. Il s'est présenté très-poliment chez moi, accompagné de ces deux messieurs, et m'a dit que mon père était indubitablement l'auteur des persécutions infâmes exercées sur Ursule Mirouët, sa future; il m'en a donné les preuves en m'expliquant les aveux de Goupil devant témoins, et la conduite de mon père qui d'abord s'était refusé à exécuter les promesses faites à Goupil pour le récompenser de ses perfides inventions, et qui, après lui avoir fourni les fonds pour traiter de la charge d'huissier à Nemours, avait par peur offert sa garantie à M. Dionis pour le prix de son étude, et enfin établi Goupil. Le vicomte, ne pouvant se battre avec un homme de soixante-sept ans, et voulant absolument venger les injures faites à Ursule, me demanda formellement une réparation. Son parti, pris et médité dans le silence, était inébranlable. Si je refusais le duel, il avait résolu de me rencontrer dans le salon, en face des personnes à l'estime desquelles je tenais le plus, à m'y insulter si gravement que je devrais alors me battre, ou que ma carrière serait arrêtée. En France, un lâche est unanimement repoussé. D'ailleurs, ses motifs pour exiger une réparation seraient publiés par des hommes honorables. Il s'est dit fâché d'en venir à de pareilles extrémités. Selon ses témoins, le plus sage à moi serait de régler une rencontre comme des gens d'honneur en avaient l'habitude. La querelle ne devait pas avoir Ursule Mirouët pour motif. Enfin, pour éviter tout scandale en France, nous pouvions faire avec nos témoins un voyage sur la frontière la plus rapprochée. Les choses s'arrangeraient ainsi pour le mieux. Son nom, a-t-il dit, valait dix fois ma fortune, et son bonheur à venir lui faisait risquer plus que je ne risquais dans ce combat qui serait mortel. Il m'a engagé à choisir mes témoins et à faire décider ces questions. Mes témoins choisis se sont réunis aux siens, hier ils ont à l'unanimité décidé que je devais donner réparation. Dans huit jours donc, je partirai pour Genève avec deux de mes amis. M. de Portenduère, M. de Soulanges et M. de Trailles y vont de leur côté. Nous nous battrons au pistolet, toutes les conditions du duel sont arrêtées: nous tirerons chacun trois fois; et après, quoi qu'il arrive, tout sera fini. Pour ne pas ébruiter une si sale affaire, car je suis dans l'impossibilité de justifier la conduite de mon père, je vous écris au dernier moment. Je ne veux pas vous aller voir à cause des violences auxquelles vous pourriez vous abandonner et qui ne seraient point convenables. Pour faire mon chemin dans le monde, je dois en suivre les lois; et là où le fils d'un vicomte a dix raisons pour se battre, il y en a cent pour le fils d'un maître de poste. Je passerai de nuit à Nemours et vous y ferai mes adieux! »

Cette lettre lue, il y eut entre Zélie et Minoret une scène qui se termina par les aveux du vol, de toutes les circonstances qui s'y rattachaient et des étranges scènes auxquelles il donnait lieu partout,

même dans le monde des rêves. Le million fascina Zélie tout autant qu'il avait fasciné Minoret.

— Tiens-toi tranquille ici, dit Zélie à son mari sans lui faire la moindre remontrance sur ses sottises, je me charge de tout. Nous garderons l'argent, et Désiré ne se battra pas.

Madame Minoret mit son châle et son chapeau, courut avec la lettre de son fils chez Ursule, et la trouva seule, car il était environ midi. Malgré son assurance, Zélie Minoret fut saisi par le regard froid que l'orpheline lui jeta; mais elle se gourmanda pour ainsi dire de sa couardise et prit un ton dégagé.

— Tenez, Mlle Miroüet, faites-moi le plaisir de lire la lettre que voici, et dites-moi ce que vous en pensez? cria-t-elle en tendant à Ursule la lettre du substitut.

Ursule éprouva mille sentiments contraires à la lecture de cette lettre qui lui apprenait combien elle était aimée, quels soins Savinien avait de l'honneur de celle qu'il prenait pour femme; mais elle avait à la fois trop de religion et trop de charité pour vouloir être la cause de la mort ou des souffrances de son plus cruel ennemi.

— Je vous promets, madame, d'empêcher ce duel, et vous pouvez être tranquille: mais je vous prie de me laisser cette lettre.

— Voyons, mon petit ange, ne pouvons-nous pas faire mieux? Écoutez-moi bien. Nous avons réuni quarante-huit mille livres de rente autour du Rouvre, un vrai château royal, de plus nous pouvons donner à Désiré vingt-quatre mille livres de rente sur le grand-livre, en tout soixante et douze mille francs par an. Vous conviendrez qu'il n'y a pas beaucoup de partis qui puissent lutter avec lui. Vous êtes une petite ambitieuse, et vous avez raison, dit Zélie en apercevant le geste de dénégation vive que fit Ursule. Je viens vous demander votre main pour Désiré, vous porterez le nom de votre parrain, ce sera l'honorer. Désiré, comme vous l'avez pu voir, est un joli garçon, il est très-bien vu à Fontainebleau, le voilà bientôt procureur du roi. Vous êtes une enjôleuse, vous le ferez venir à Paris. A Paris, nous vous donnerons un bel hôtel, vous y brillerez, vous y jouerez un rôle, car avec soixante et douze mille francs de rente et les appointements d'une place, vous et Désiré vous serez de la plus haute société. Consultez vos amis et vous verrez ce qu'ils vous diront.

— Je n'ai besoin que de consulter mon cœur, madame.

— Ta, ta, ta! vous allez me parler de ce petit casse-cœur de Savinien? Parbleu! vous achèterez bien cher son nom, ses petites moustaches relevées comme deux crocs, et ses cheveux noirs. Encore un joli cadet! Vous irez loin avec un ménage, avec sept mille francs de rente, et un homme qui a fait cent mille francs de dettes en deux ans à Paris. D'abord, vous ne savez pas ça encore, tous les hommes se ressemblent, mon enfant! Et, sans me flatter, mon Désiré vaut le fils d'un roi.

— Vous oubliez, madame, le danger que court monsieur votre fils en ce moment, et qui ne peut être détourné que par le désir qu'a M. de Portenduère de m'être agréable. Ce danger serait sans remède s'il apprenait que vous me faites des propositions déshonorantes... Sachez, madame, que je me trouverai plus heureuse dans la médiocre fortune à laquelle vous faites allusion, que dans l'opulence par laquelle vous voulez m'éblouir. Par des raisons inconnues encore, car tout se saura, madame, M. Minoret a mis au jour, en me persécutant odieusement, l'affection qui m'unit à M. de Portenduère et qui peut s'avouer, car sa mère la bénira sans doute, je dois donc vous dire que cette affection, permise et légitime, est toute ma vie. Aucune destinée, quelque brillante, quelque élevée qu'elle serait, ne me fera changer. J'aime, sans retour possible. Ce serait donc un crime dont je serais punie que d'épouser un autre homme à qui j'apporterais une âme toute à Savinien? Maintenant, madame, puisque vous m'y forcez, je vous dirai plus: je n'aimerais point M. de Portenduère, je ne saurais encore me résoudre à porter les peines et les joies de la vie dans la compagnie de monsieur votre fils. Si M. Savinien a fait des dettes, vous avez souvent payé celles de M. Désiré. Nos caractères n'ont ni ces similitudes, ni ces différences qui permettent de vivre ensemble sans amertumes cachées. Peut-être n'aurais-je pas avec lui la tolérance que les femmes doivent à un époux, je lui serais donc bientôt à charge. Cessez de penser à une alliance de laquelle je suis indigne et à laquelle je puis me refuser sans vous causer le moindre chagrin, car vous ne manquerez pas, avec de tels avantages, de trouver des jeunes filles plus belles que moi, d'une condition supérieure à la mienne et plus riches.

— Vous me jurez, ma petite, dit Zélie, d'empêcher que ces deux jeunes gens ne fassent leur voyage et se battent?

— Ce sera, je le prévois, le plus grand sacrifice que M. de Portenduère puisse me faire; mais ma couronne de mariée ne doit pas être prise par des mains ensanglantées.

— Eh bien! je vous remercie, ma cousine! et je souhaite que vous soyez heureuse.

— Et moi, madame, dit Ursule, je souhaite que vous puissiez réaliser le bel avenir de votre fils.

Cette réponse atteignit au cœur la mère du substitut, à la mémoire de qui les prédictions du der-

nier songe d'Ursule revinrent ; elle resta debout, ses petits yeux attachés sur la figure d'Ursule, si blanche, si pure et si belle dans sa robe de demi-deuil, car Ursule s'était levée pour faire partir sa prétendue cousine.

— Vous croyez donc aux rêves? lui dit-elle.

— J'en souffre trop pour n'y pas croire.

— Mais alors... dit Zélie.

— Adieu, madame, fit Ursule qui salua Mme Minoret en entendant les pas du curé.

L'abbé Chaperon fut surpris de trouver Mme Minoret chez Ursule. L'inquiétude peinte sur le visage mince et grimé de l'ancienne régente de la poste engagea naturellement le prêtre à observer tour à tour les deux femmes.

— Croyez-vous aux revenants? dit Zélie au curé.

— Croyez-vous aux revenus? répondit le prêtre en souriant.

— C'est des finauds, tout ce monde-là, pensa Zélie, ils veulent nous subtiliser. Ce vieux prêtre, ce vieux juge de paix et ce petit drôle de Savinien s'entendent. Il n'y a pas plus de rêves que je n'ai de cheveux dans le creux de la main.

Elle partit après deux révérences sèches et courtes.

— Je sais pourquoi Savinien allait à Fontainebleau, dit Ursule à l'abbé Chaperon, en le mettant au fait du duel et le priant d'employer son ascendant à l'empêcher.

— Et Mme Minoret vous a offert la main de son fils! dit le vieux prêtre.

— Oui.

— Minoret a probablement avoué son crime à sa femme, ajouta le curé.

Le juge de paix, alors de retour, vint en ce moment apporter à Ursule les sept cents francs du semestre, et à la Bougival le sien qu'il avait touchés. En apprenant la démarche et l'offre que venait de faire Zélie, dont la haine contre Ursule lui était connue, Bongrand regarda le curé comme pour lui dire: Sortons, je veux vous parler d'Ursule sans qu'elle nous entende!

— Savinien saura que vous avez refusé quatre-vingt mille francs de rente et le coq de Nemours! dit-il.

— Est-ce donc un sacrifice? répondit-elle. Y a-t-il des sacrifices quand on aime véritablement? Enfin ai-je un mérite quelconque à refuser le fils d'un homme que nous méprisons! Que d'autres se fassent des vertus de leur répugnance, ce ne doit pas être la morale d'une fille élevée par des Jordy, des abbé Chaperon, et par notre cher docteur! dit-elle en regardant le portrait.

Bongrand prit la main d'Ursule et la baisa.

— Savez-vous, dit le juge de paix au curé quand ils furent dans la rue, ce que venait faire madame Minoret?

— Quoi? répondit le prêtre en regardant le juge d'un air fin qui paraissait purement curieux.

— Elle voulait faire une affaire d'une restitution.

— Vous croyez donc? reprit l'abbé Chaperon.

— Je ne crois pas, j'ai la certitude, et tenez, voyez!

Le juge de paix montra Minoret qui venait à eux en retournant chez lui, car en sortant de chez Ursule, les deux vieux amis remontèrent la Grande-Rue de Nemours.

— Obligé de plaider en cour d'assises, j'ai naturellement étudié bien des remords, mais je n'ai rien vu de pareil à celui-ci! Qui donc a pu donner cette flaccidité, cette pâleur à des joues dont la peau tendue comme celle d'un tambour, crevait de la bonne grosse santé des gens sans soucis? Qui a cerné de noir ces yeux et amorti leur vivacité campagnarde? Avez-vous jamais cru qu'il y aurait des plis sur ce front, et que ce colosse pourrait jamais être agité dans sa cervelle? Il sent enfin son cœur! Je me connais en remords, comme vous vous connaissez en repentirs, mon cher curé: ceux que j'ai jusqu'à présent observés, attendaient leur peine ou allaient la subir pour s'acquitter avec le monde; ils étaient résignés ou respiraient la vengeance; mais voici le remords sans la peine, le remords tout pur, avide de sa proie et la déchirant.

— Vous ne savez pas encore, dit le juge de paix en arrêtant Minoret, que Mlle Mirouët vient de refuser la main de votre fils.

— Mais, dit le curé, soyez tranquille, elle empêchera son duel avec M. de Portenduère.

— Ah! ma femme a réussi, dit Minoret, j'en suis bien aise, car je ne vivais pas.

— Vous êtes en effet si changé que vous ne vous ressemblez plus, dit le juge.

Minoret regardait alternativement Bongrand et le curé pour savoir si le prêtre avait commis une indiscrétion; mais l'abbé Chaperon conservait une immobilité de visage, un calme triste qui rassura le coupable.

— Et c'est d'autant plus étonnant, disait toujours le juge de paix, que vous ne devriez éprouver que contentement. Enfin, vous êtes le seigneur du Rouvre, vous y avez réuni les Bordières, toutes vos fermes, vos moulins, vos prés... Vous avez cent mille livres de rente avec vos placements sur le grand-livre.

— Je n'ai rien sur le grand-livre, dit précipitamment Minoret.

— Bah! fit le juge de paix. Tenez, il en est de cela comme de l'amour de votre fils pour Ursule qui tantôt en fait fi, tantôt la demande en mariage.

Après avoir essayé de faire mourir Ursule de chagrin, vous la voulez pour fille? Mon cher monsieur, vous avez quelque chose dans votre sac....

Minoret essaya de répondre, il chercha des paroles, et ne put trouver que: Vous êtes drôle, monsieur le juge de paix! Adieu, messieurs.

Et il entra d'un pas lent dans la rue des Bourgeois.

— Il a volé la fortune de notre pauvre Ursule! mais où pêcher des preuves?

— Dieu veuille... dit le curé.

— Dieu, reprit le juge de paix, a mis en nous un sentiment qui parle déjà dans cet homme; mais nous appelons cela *des présomptions,* et la justice humaine exige quelque chose de plus...

L'abbé Chaperon garda le silence du prêtre.

XXII

COMBIEN IL EST DIFFICILE DE VOLER CE QUI SEMBLE LE PLUS VOLABLE.

Le curé, comme il arrive en pareille circonstance, pensait beaucoup plus souvent qu'il ne le voulait à la spoliation presque avouée par Minoret et au bonheur de Savinien évidemment retardé par le peu de fortune d'Ursule; car la vieille dame reconnaissait en secret, avec son confesseur, combien elle avait eu tort en ne consentant pas au mariage de son fils pendant la vie du docteur. Le lendemain, en descendant de l'autel, après sa messe, il fut frappé par une pensée qui prit en lui-même la force d'un éclat de voix, il fit signe à Ursule de l'attendre, et alla chez elle sans avoir déjeuné.

— Mon enfant, lui dit le curé, je veux voir les deux volumes où votre parrain des rêves prétend avoir mis ses inscriptions et ses billets?

Ursule et le curé montèrent à la bibliothèque et y prirent le troisième volume des Pandectes. En l'ouvrant, le vieillard remarqua, non sans étonnement, la marque faite par des papiers sur les feuillets qui, offrant moins de résistance que la couverture, gardaient encore l'empreinte des inscriptions. Puis dans l'autre volume, il reconnut l'espèce de bâillement produit par le long séjour d'un paquet et sa trace au milieu des deux pages in-folio.

— Montez donc, M. Bongrand! cria la Bougival au juge de paix qui passait.

Bongrand arriva précisément au moment où le curé mettait ses lunettes pour lire trois numéros écrits de la main du défunt Minoret sur la garde en papier vélin coloré, collée intérieurement par le relieur sur la couverture, et qu'Ursule venait d'apercevoir.

— Soixante et treize mille cinq cent trente-six, soixante et treize mille cinq cent trente-cinq, soixante et treize mille cinq cent trente-quatre, et les numéros sont précédés d'un B., lisait le curé. Qu'est-ce que cela signifie? Notre cher docteur était bien trop bibliophile pour gâter la garde d'une couverture.

— Que dites-vous? répondit M. Bongrand, laissez-moi voir cela.

— Mon Dieu! s'écria le juge de paix, ceci n'ouvrirait-il pas les yeux à un athée en lui démontrant la providence? La justice humaine est, je crois, le développement d'une pensée divine qui plane sur les mondes!

Il saisit Ursule et l'embrassa sur le front.

— Oh! mon enfant, vous serez heureuse et riche! Et par moi.

— Qu'avez-vous! dit le curé.

— Mon cher monsieur, s'écria la Bougival en prenant le juge par sa redingote bleue, oh! laissez-moi vous embrasser pour ce que vous venez de dire.

— Expliquez-vous? dit le curé pour ne pas nous donner une fausse joie.

— Si pour devenir riche je dois causer de la peine à quelqu'un, dit Ursule en entrevoyant un procès criminel, je...

— Et songez, dit le juge de paix en interrompant Ursule, à la joie que vous ferez à notre cher Savinien.

— Mais vous êtes fou! dit le curé.

— Non, mon cher curé, dit le juge de paix, écoutez. Le numéro de l'inscription de la rente d'Ursule est 73,537, lettre B, et suit, comme vous le voyez, immédiatement le dernier des numéros inscrits. Cette coïncidence prouve que ces numéros sont les numéros supérieurs de trois inscriptions acquises en même temps, et notés par le bonhomme en cas de perte; mais il ne pouvait prendre cette précaution que pour des inscriptions de rente au porteur. S'il eût perdu des inscriptions en son nom, les numéros ne lui étaient point absolument nécessaires pour faire opposition au transfert, et la preuve y est, car le cher homme avait une seule inscription de quinze mille francs; or voici trois numéros, donc trois inscriptions. Où sont-elles? D'ailleurs, je lui avais conseillé de mettre la fortune d'Ursule en inscriptions au porteur, et il a dû employer ses fonds, ceux destinés à Ursule et l'inscription au nom de sa pupille le même jour. Aussi les numéros se suivent-ils. Je vais chez Dionis consulter l'inventaire, et si le numéro de

l'inscription qu'il a laissée en son nom est 73,533, lettre B, nous serons sûrs qu'il a placé, par le ministère du même agent de change, le même jour : *primo,* ses fonds en une seule inscription ; *secundo,* ses économies en trois inscriptions au porteur ; *tertio,* les fonds de sa pupille, et le livre des transferts en offrira des preuves irrécusables. Ah ! Minoret le sournois ! je vous pince. *Motus !* mes enfants.

Le juge de paix laissa le curé, la Bougival et Ursule en proie à une profonde admiration des voies par lesquelles Dieu conduisait l'innocence à son triomphe.

— Le doigt de Dieu est dans ceci, s'écria l'abbé Chaperon.

— Lui fera-t-on du mal ? dit Ursule.

— Ah ! mademoiselle ! s'écria la Bougival, je donnerais une corde pour le pendre.

Le juge de paix était déjà chez Goupil, successeur désigné de Dionis, et entrait dans l'étude d'un air assez indifférent.

— J'ai, dit-il à Goupil, un petit renseignement à prendre sur la succession Minoret.

— Qu'est-ce ? lui répondit Goupil.

— Le bon homme a-t-il laissé une ou plusieurs inscriptions de rente trois pour cent ?

— Il a laissé quinze mille livres de rente trois pour cent, dit Goupil, en une seule inscription, je l'ai décrite moi-même.

— Consultez donc l'inventaire, dit le juge.

Goupil prit un carton, y fouilla, ramena la minute, chercha, trouva et lut : *Item,* une inscription... Tenez, lisez ?... sous le numéro 73,533, lettre *B*.

— Faites-moi le plaisir de me délivrer un extrait de cet article de l'inventaire, d'ici à une heure, je l'attends.

— A quoi cela peut-il vous servir ? demanda Goupil.

— Voulez-vous être notaire ? répondit le juge de paix en regardant avec sévérité le successeur désigné de Dionis.

— Je le crois bien ! s'écria Goupil, j'ai avalé assez de couleuvres pour arriver à me faire appeler maître. Je vous prie de croire, monsieur le juge de paix, que le misérable premier clerc appelé Goupil, n'a rien de commun avec maître Jean-Sébastien-Marie Goupil, notaire à Nemours, époux de Mlle Massin. Ces deux êtres ne se connaissent pas, ils ne se ressemblent même plus ! Ne me voyez-vous point ?

M. Bongrand fit alors attention au costume de Goupil qui portait une cravate blanche, une chemise étincelante de blancheur, ornée de boutons en rubis, un gilet de velours rouge, un pantalon et un habit en beau drap noir, fait à Paris. Il était chaussé de jolies bottes. Ses cheveux, rabattus et peignés avec soin, sentaient bon. Enfin, il semblait avoir été métamorphosé.

— Le fait est que vous êtes un autre homme, dit Bongrand.

— Au moral comme au physique, monsieur. La sagesse vient avec l'*étude ;* et d'ailleurs, la fortune est la source de la propreté...

— Au moral comme au physique, dit le juge en raffermissant ses lunettes.

— Eh ! monsieur, un homme de cent mille écus de rente est-il jamais un démocrate ? Prenez-moi donc pour un honnête homme qui se connaît en délicatesse, et disposé à aimer sa femme, ajouta-t-il en voyant entrer Mme Goupil. Je suis si changé, dit-il, que je trouve beaucoup d'esprit à ma cousine Crémière, je la forme ; aussi sa fille ne parle-t-elle plus de pistons. Enfin hier, tenez, elle a dit du chien de M. Savinien qu'il était superbe *aux arrêts,* et bien, je ne répéterai point ce mot quelque joli qu'il soit, et je lui ai expliqué la différence qui existe entre *être à l'arrêt, en arrêt* et *aux arrêts.* Ainsi vous le voyez ? je suis un tout autre homme, et j'empêcherais un client de faire une *saleté...*

— Hâtez-vous donc, dit alors Bongrand. Faites que j'aie cela dans une heure, et le notaire Goupil aura réparé quelques-uns des méfaits du premier clerc.

Après avoir prié le médecin de Nemours de lui prêter son cheval et son cabriolet, le juge de paix alla prendre les deux volumes accusateurs, l'inscription d'Ursule, et muni de l'extrait de l'inventaire, il courut à Fontainebleau chez le procureur du roi. Bongrand démontra facilement la soustraction des trois inscriptions, faite par un héritier quelconque et subséquemment la culpabilité de Minoret.

— Sa conduite s'explique, dit le procureur du roi.

Aussitôt, par mesure de prudence, le magistrat minuta pour le Trésor une opposition au transfert des trois inscriptions, chargea le juge de paix d'aller rechercher la quotité de rente des trois inscriptions et de savoir si elles avaient été vendues.

Pendant que le juge de paix opérait à Paris, le procureur du roi écrivit poliment à Mme Minoret de passer au parquet. Zélie, inquiète du duel de son fils, s'habilla, fit mettre les chevaux à sa voiture, et vint *in fiocchi* à Fontainebleau. Le plan du procureur du roi était simple et formidable. En séparant la femme du mari, il allait, par suite de la terreur que cause la justice, apprendre la vérité. Zélie trouva le magistrat dans son cabinet, et fut entièrement foudroyée par ces paroles dites sans façon :

— Madame, je ne vous crois pas complice d'une

soustraction faite dans la succession Minoret, et sur la trace de laquelle la justice est en ce moment; mais vous pouvez éviter la cour d'assises à votre mari par l'aveu complet de ce que vous en savez. Le châtiment qu'encourra votre mari n'est pas d'ailleurs la seule chose à redouter, il faut éviter la destitution de votre fils et ne pas lui casser le cou! Dans quelques instants, il ne serait plus temps, la gendarmerie est en selle et le mandat de dépôt va partir pour Nemours.

Zélie se trouva mal. Quand elle eut repris ses sens, elle avoua tout. Après lui avoir démontré qu'elle était complice, le magistrat lui dit que, pour ne perdre ni son fils, ni son mari, il allait procéder avec prudence.

— Vous avez eu affaire à l'homme et non au magistrat, dit-il. Il n'y a ni plainte adressée par la victime, ni publicité donnée au vol; mais votre mari a commis d'horribles crimes, madame, qui ressortissent à un tribunal moins commode que je ne le suis. Dans l'état où se trouve cette affaire, vous serez obligée d'être prisonnière... Oh! chez moi, fit-il en voyant Zélie près de s'évanouir, et sur parole. Songez que mon devoir rigoureux serait de requérir un mandat de dépôt et de faire commencer une instruction; mais j'agis en ce moment comme tuteur de Mlle Ursule Mirouët et ses intérêts bien entendus exigent une transaction.

— Ah! dit Zélie.

— Écrivez à votre mari ces mots... Et il dicta la lettre suivante à Zélie qu'il fit asseoir à son bureau.

« *Mone amit, geu suit arraité, et geai tou di. Remais lez haincequeripsion que nautre honcque avet léssées à monsieur de Portenduère an verretu du tescetamand queue tu a brûlai, carre monsieur le praucureure du roa vien deu phaire aupozition o Traitsaur.* »

— Vous lui éviterez ainsi, dit le magistrat en souriant de l'orthographe, des dénégations qui le perdraient. Nous allons voir à opérer convenablement la restitution. Ma femme vous rendra votre séjour chez moi le moins désagréable possible, et je vous engage à ne pas dire un mot, et à ne point paraître affligée.

Une fois la mère de son substitut confessée et claquemurée, le magistrat fit venir Désiré, lui raconta de point en point le vol commis par son père au préjudice d'Ursule occultement, et patemment au préjudice de ses cohéritiers, et lui montra la lettre écrite par Zélie. Désiré demanda le premier à se rendre à Nemours pour faire faire la restitution par son père.

— Tout est grave, dit le magistrat. Le testament ayant été détruit, si la chose s'ébruite, les héritiers Massin et Crémière, vos parents, peuvent intervenir. J'ai maintenant des preuves suffisantes contre votre père. Je vous rends votre mère, que cette petite cérémonie a suffisamment édifiée sur ses devoirs. Vis-à-vis d'elle, j'aurai l'air d'avoir cédé à vos supplications en vous la rendant. Allez à Nemours avec elle et menez à bien toutes ces difficultés. Ne craignez rien de personne. M. Bongrand aime trop Mlle Mirouët pour jamais commettre d'indiscrétion.

Zélie et Désiré partirent aussitôt pour Nemours. Trois heures après le départ de son substitut, le procureur du roi reçut par un exprès la lettre suivante dont l'orthographe a été rétablie.

A MONSIEUR LE PROCUREUR DU ROI, PRÈS LE TRIBUNAL DE FONTAINEBLEAU.

« Monsieur,

« Dieu n'a pas été aussi indulgent que vous « l'êtes pour nous, et nous sommes atteints par un « malheur irréparable. En arrivant au pont de « Nemours, un trait s'est décroché. Ma femme « était sans domestique derrière la voiture, les « chevaux sentaient l'écurie; mon fils craignant « leur impatience n'a pas voulu que le cocher « descendît et a mis pied à terre pour accrocher « le trait. Au moment où il se retournait pour mon- « ter auprès de sa mère, les chevaux se sont em- « portés; Désiré ne s'est pas serré contre le parapet « assez à temps, le marchepied lui a coupé les « jambes, il est tombé, la roue de derrière lui a « passé sur le corps. L'exprès qui court à Paris « chercher les premiers chirurgiens, vous fera « parvenir cette lettre que mon fils, au milieu de « ses douleurs, m'a dit de vous écrire afin de « vous faire savoir notre entière soumission à vos « décisions pour l'affaire qui l'amenait dans sa fa- « mille.

« Je vous serai, jusqu'à mon dernier soupir, « reconnaissant de la manière dont vous procédez « et je justifierai votre confiance.

« François MINORET. »

Ce cruel événement bouleversait la ville de Nemours. La foule émue à la grille de la maison Minoret apprit à Savinien que sa vengeance avait été prise en main par un plus puissant que lui. Le gentilhomme alla promptement chez Ursule, où le curé de même que la jeune fille éprouvaient plus de terreur que de surprise.

Le lendemain, après les premiers pansements,

quand les médecins et les chirurgiens de Paris eurent donné leur avis, qui fut unanime sur la nécessité de couper les deux jambes, Minoret vint, abattu, pâle, défait, accompagné du curé, chez Ursule où se trouvaient Bongrand et Savinien.

— Mademoiselle, lui dit-il, je suis bien coupable envers vous; mais si tous mes torts ne sont pas complétement réparables, il en est que je puis expier. Ma femme et moi, nous avons fait vœu de vous donner en toute propriété notre terre du Rouvre dans le cas où nous conserverions notre fils, comme dans celui où nous aurions le malheur affreux de le perdre.

Cet homme fondit en larmes à la fin de cette phrase.

— Je puis vous affirmer, ma chère Ursule, dit le curé, que vous pouvez et que vous devez accepter une partie de cette donation.

— Nous pardonnez-vous ? dit humblement le colosse en se mettant à genoux devant cette jeune fille étonnée. Dans quelques heures, l'opération va se faire par le premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, mais je ne me fie point à la science humaine, je crois à la toute-puissance de Dieu ! Si vous nous pardonniez, si vous alliez demander à Dieu de nous conserver notre fils, il aura la force de supporter ce supplice, et j'en suis certain, nous aurons le bonheur de le conserver.

— Allons tous à l'église!... dit Ursule en se levant.

Une fois debout, elle jeta un cri perçant, retomba sur son fauteuil et s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens, elle aperçut ses amis, moins Minoret qui s'était précipité pour aller chercher un médecin. Tous, les yeux arrêtés sur elle, inquiets, ils attendaient un mot, et ce mot les glaça d'effroi.

— J'ai vu mon parrain, à la porte! dit-elle, et il m'a fait signe qu'il n'y avait aucun espoir.

Le lendemain de l'opération, Désiré mourut emporté par la fièvre et par la révulsion dans les humeurs qui succède à ces opérations. Mme Minoret, dont le cœur n'avait d'autre sentiment que la maternité, devint folle après l'enterrement de son fils, et fut conduite par son mari chez le docteur Blanche où elle est morte en 1840.

Trois mois après ces événements, en janvier 1837, Ursule épousa Savinien du consentement de Mme de Portenduère. Minoret intervint au contrat pour donner à Mlle Mirouët sa terre du Rouvre et vingt-quatre mille francs de rentes sur le grand-livre, en ne gardant de sa fortune que la maison de son oncle et six mille francs de rente. Il est devenu l'homme le plus charitable, le plus pieux de Nemours; il est marguillier de la paroisse et la providence des malheureux.

— Les pauvres ont remplacé mon enfant, dit-il. Si vous avez remarqué parfois, dans les pays où l'on étête le chêne au bord des chemins, quelque vieil arbre blanchi et comme foudroyé qui pousse encore des jets, les flancs ouverts et implorant la hache, vous aurez une idée du vieux maître de poste, en cheveux blancs, cassé, maigre, dans lequel les anciens du pays ne retrouvent rien de l'imbécile heureux que vous avez vu attendant son fils au commencement de cette histoire. Il ne prend plus son tabac de la même manière, il porte quelque chose de plus que son corps; enfin, on sent en toute chose que le doigt de Dieu s'est appesanti sur cette figure pour en faire un exemple. Après avoir tant haï la pupille de son oncle, il a comme le docteur Minoret si bien concentré ses affections sur Ursule, qu'il s'est constitué le régisseur de ses biens à Nemours.

M. et Mme de Portenduère passent cinq mois de l'année à Paris, où ils ont acheté dans le faubourg Saint-Germain un petit hôtel. Après avoir donné sa maison de Nemours aux sœurs de charité pour y tenir une école gratuite, Mme de Portenduère la mère est allée habiter le Rouvre, dont la concierge en chef est la Bougival. Le père de Cabirolle, l'ancien conducteur de la Ducler, homme de soixante ans, a épousé la Bougival, qui possède douze cents francs de rente, outre sa place. Cabirolle fils est le cocher de M. de Portenduère.

Quand en voyant passer aux Champs-Élysées une de ces charmantes petites voitures basses appelées *Escargots*, doublée de soie gris-de-lin et avec des agréments bleus, vous trouverez une jolie femme blonde, la figure enveloppée comme d'un feuillage par des milliers de boucles, montrant des yeux semblables à des pervenches lumineuses et pleins d'amour, légèrement appuyée sur un beau jeune homme; si vous étiez mordu par un désir envieux, pensez que ce beau couple, aimé de Dieu, a d'avance payé sa quote-part aux malheurs de la vie. Ces deux amants mariés seront vraisemblablement le vicomte de Portenduère et sa femme. Il n'y a pas deux ménages semblables dans Paris.

— C'est le plus joli bonheur que j'aie jamais vu, disait d'eux dernièrement Mme la comtesse de l'Estorade.

Bénissez-les donc au lieu de les jalouser, et cherchez une Ursule Mirouët, une jeune fille élevée par trois vieillards et par la meilleure des mères, l'Adversité!

Goupil, qui rend service à tout le monde, et que l'on regarde à juste titre comme l'homme le plus spirituel de Nemours, a l'estime de sa petite ville; mais il est puni dans ses enfants qui sont horribles, rachitiques, hydrocéphales.

Bongrand est juge d'instruction au tribunal de Fontainebleau ; son fils, qui a épousé Mlle Levrault, est procureur général.

Mme Crémière dit toujours les plus jolies choses du monde. Elle écrit tambour*g* par un *g*, soi-disant parce que sa plume crache. La veille du mariage de sa fille, elle lui a dit en terminant ses instructions « qu'une *femme devait être la chenille ouvrière* de sa maison. » Goupil fait d'ailleurs un recueil des coqs-à-l'âne de sa cousine.

— Nous avons eu la douleur de perdre le bon abbé Chaperon, a dit cet hiver Mme la vicomtesse de Portenduère qui l'avait soigné pendant sa maladie. Tout le canton était à son convoi. Nemours a du bonheur, car le successeur de ce saint homme est le vénérable curé de Saint-Lange.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.





